

Le Français

PAR LA «MÉTHODE NATURE»

RÉDIGÉ PAR L'AUTEUR DE
«L'ANGLAIS PAR LA MÉTHODE NATURE»
ARTHUR M. JENSEN

*Approuvé et préfacé par
les professeurs de français ci-dessous:*

M. THEODOR ELWERT	M. EMILIO PERUZZI
Université de Mayence	Université de Washington

M. PAUL FALK	M. HOLGER STEN
Université d'Upsal	Université de Copenhague

M. BENGT HASSELROT	M. HANS SØRENSEN
Université d'Upsal	Université de Copenhague

M. MARIO PEI	M. VEIKKO VÄÄNÄNEN
Université de Columbia	Université d'Helsingfors

M. CARLO PELLEGRINI	M. A. H. VAN DER WEEL
Université de Florence	Université d'Amsterdam

THE NATURE METHOD INSTITUTES

AMSTERDAM · BRUXELLES · COPENHAGUE
HELSINGFORS · LONDRES · MILAN · MUNICH
OSLO · PARIS · STOCKHOLM · VIENNE · ZURICH

COPYRIGHT UNDER INTERNATIONAL COPYRIGHT
CONVENTION. WORLD RIGHTS RESERVED.
COPYRIGHT, 1954, BY NATURMETODENS SPROG-
INSTITUT (THE NATURE METHOD INSTITUTE)
COPENHAGEN.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE
EN JUILLET 1958.

Printed by
H. VEENMAN & ZONEN, WAGENINGEN,
HOLLAND

PRÉFACE

Stimulés par l'énorme intérêt que notre cours d'anglais, « English by the Nature Method », a suscité dans toute une série de pays de l'Europe Occidentale, aussi bien parmi les linguistes que dans le grand public, et dont la manifestation la plus remarquable peut-être est l'inscription depuis 1945 d'un demi-million d'élèves, nous avons résolu d'appliquer à d'autres langues les principes de la « Méthode Nature ». « Le Français par la Méthode Nature » suit donc entièrement le modèle anglais, tout en y apportant, cela va de soi, les changements de détail exigés par la différence considérable des deux langues.

L'élaboration de cet ouvrage a demandé plusieurs années et a été dirigée et contrôlée dans toutes ses phases par le créateur de la « Méthode Nature », M. Arthur M. Jensen, sur qui repose ainsi l'entière responsabilité en ce qui concerne l'application des principes de la « Méthode Nature » au texte français. M. Arthur M. Jensen a eu pour collaborateurs un groupe de spécialistes de la langue et de la culture françaises ainsi que de l'enseignement pratique du français. Ces collaborateurs ont eu pour tâche très importante de rédiger le texte même du cours et de le soumettre à une vérification particulièrement nécessaire dans un cas où il s'agissait de créer de toutes pièces un véritable « roman » inédit qui ne contienne que des mots appartenant à une liste idéale établie préalablement et se pliant aux règles très strictes de la « Méthode Nature » concernant l'introduction de mots nouveaux.

Nous tenons à remercier nos savants collaborateurs de tous pays pour l'application et la vigilance inlassables avec lesquelles ils ont effectué cette œuvre de vérification et de révision linguistique. Sans leur participation, nous n'aurions pu nous sentir sûrs d'avoir créé un cours qui fût en même temps intéressant à lire et d'un style correct et qui conservât néanmoins tous les avantages pédagogiques qu'offrait la « Méthode Nature » dans le modèle anglais.

PRÉFACE

Nous tenons en outre à reconnaître l'effort qui, sous la direction de M. Arthur M. Jensen, a été fourni par M. Oleg Koefoed (auteur de la majeure partie du texte même) et M. et Mme Ejgil Griëse au cours de la rédaction proprement dite des différentes parties du cours.

En ce qui concerne la transcription phonétique, M. Arthur M. Jensen a adopté le système de signes établi par l'« Association Phonétique Internationale », s'appuyant en outre sur l'avis de phonéticiens français tels que M. Pierre Fouché (« Traité de Prononciation française ») et M. Ph. Martinon (« Comment on prononce le français ») et de dictionnaires tels que le « Harrap's Standard French and English Dictionary » et le « Dictionnaire phonétique de la langue française » de MM. Alfred Barbeau et Émile Rodhe.

Nous remercions les éminents linguistes qui se sont chargés de donner, dans une préface à ce cours, une description et une appréciation de la « Méthode Nature », telle qu'elle est notamment réalisée dans « Le Français par la Méthode Nature ». Leur jugement aimable et objectif nous a été un précieux encouragement. Pour des raisons d'ordre pratique, nous avons choisi de réunir ces préfaces dans un fascicule séparé, encarté dans le premier fascicule du cours.

Il ne nous reste plus qu' à faire un court exposé des principes fondamentaux de la « Méthode Nature », principes qui régissent également le présent cours de français.

1) Le vocabulaire mis à la disposition des élèves correspond à peu près aux 3000 premiers mots de la liste de fréquences et d'étendues (« frequency and range ») de Vander Beke. Il a été démontré que 90 à 95 mots sur 100 d'un texte français de difficulté moyenne appartiennent justement à ces 3000 mots. Il en résulte que notre cours amène l'élève qui le suit jusqu'au bout, à ce degré précis de maturité linguistique qui lui permettra de lire et de comprendre par ses propres moyens des textes français ordinaires.

2) Le texte du cours a été aménagé de façon à inclure graduellement tous les mots du vocabulaire idéal dressé préalablement. La fréquence des mots nouveaux introduits dans le texte est si basse, — 25 à 30 mots connus par mot nouveau, — et le contexte est si clair que l'élève

P R É F A C E

comprend d'emblée ces mots nouveaux et les absorbe aisément et naturellement.

3) Nous avons évité tout apprentissage mécanique de mots, qu'il s'agisse de traductions, de fixation prolongée d'images pourvues de texte, de répétitions incessantes et fatigantes des mêmes phrases à peine variées ou de pur rabâchage du même texte succinct. Au lieu de tout cela, notre élève rencontre tant de fois les mêmes mots dans un texte suivi et très riche en variation, qu'ils deviennent inconsciemment et aisément son patrimoine spirituel.

4) Les connaissances grammaticales nécessaires sont acquises immédiatement par la lecture du texte même. Les formes grammaticales sont incorporées dans le texte systématiquement et graduellement, ainsi que le vocabulaire proprement dit, de sorte que l'élève en acquiert la maîtrise sans rabâchage. La fréquence des nouveaux faits de grammaire introduits dans le texte est également très basse, et la faible proportion de phénomènes nouveaux par rapport aux phénomènes connus en permet l'assimilation facile.

5) En conséquence, notre texte est d'un bout à l'autre « immédiatement compréhensible », c'est-à-dire que le sens des mots nouveaux et des formes grammaticales ressort immédiatement du contexte. Cela permet à l'élève de s'assimiler la langue étrangère directement, sans le truchement de sa langue maternelle. Comme d'autre part, ainsi que nous l'avons dit, la fréquence des mots nouveaux introduits dans le texte d'un chapitre donné est très basse, l'élève saisit la valeur de ces mots immédiatement et imperceptiblement, de même qu'il est dès le début mis en mesure de penser entièrement dans la langue étrangère, dans les limites de ses nouvelles connaissances. Cela rend l'acquisition de la nouvelle langue extrêmement rapide et presque automatique.

6) La « Méthode Nature » fait lire à l'élève des textes beaucoup plus longs que ceux que l'on ose généralement présenter à des débutants. L'élève se familiarise ainsi rapidement avec le grand nombre de locutions et expressions idiomatiques dont se compose toute langue vivante. L'acquisition du langage nouveau se fait ainsi dans la plupart des cas par propositions et non pas mot par mot.

PRÉFACE

7) Il n'est laissé aucun doute quant à la prononciation des mots et des phrases de la langue apprise. Chaque ligne du texte proprement dit est accompagnée d'une ligne en transcription phonétique qui indique la prononciation correcte à l'aide de l'alphabet phonétique, très simple à apprendre.

Qu'il nous soit permis de formuler l'espoir que « Le Français par la Méthode Nature » trouvera auprès du public le même accueil bienveillant que son modèle anglais, « English by the Nature Method ». Aucun effort n'a été épargné pour faire du « Français par la Méthode Nature » un digne pendant du cours anglais.

LES ÉDITEURS

LES DUCLOS

Madame Duclos



Monsieur Duclos



Jean



une femme

un homme

Nicole



Henri



Yvonne



un garçon

un garçon

une fille

une fille

Monsieur Duclos est un homme.

məsɟ dyklo ɛ -t œ -n ɔm.

Madame Duclos

madam dyklo

un
une

est une femme.

ɛ -t yn fam.

Jean est un garçon, et Henri est un

ʒɑ ɛ -t œ garsɔ̃, e ɑ̃ʁi ɛ -t œ

garçon.

Jean et Henri sont deux (2) garçons.

garsɔ̃.

ʒɑ

e

ɑ̃ʁi

sɔ̃

dø

garsɔ̃.

nikɔl

e

un

garçon

un

homme

une

femme

une

fille

est une fille, et Yvonne est aussi une fille.

ɛ -t yn fi:j, e ivɔn ɛ -t osi yn fi:j.

Nicole et

nikɔl e

Jean est un garçon.
Nicole est une
fille.

un garçon
un homme
une femme
une fille

Chapitre un (1).



chat



chien

c' = ce

-s

un (1) garçon
deux (2) garçons
une (1) fille
deux (2) filles
un (1) chien
deux (2) chiens

est
sont

Jean est un garçon.
Jean et Henri sont
deux garçons.

h..

homme {ym}
Henri {âri}

Yvonne sont deux filles. Minet est un chat. Médor
ivɔn sɔ̃ dø fi:j. minc ɛ -t ɔ̃ fa. mɛdɔ:r

est un chien. Fido est aussi un chien. Médor et Fido
ɛ -t ɔ̃ fʃjẽ. fido ɛ -t osi ɔ̃ fʃjẽ. mɛdɔ:r ɛ fido

sont deux chiens.
sɔ̃ dø fʃjẽ.

Médor, est-ce un chien? Oui, c'est un chien. Minet,
mɛdɔ:r, ɛs ɔ̃ fʃjẽ? wi, sɛ -t ɔ̃ fʃjẽ. minc,

est-ce aussi un chien? Non, c'est un chat. Fido, est-ce
ɛs osi ɔ̃ fʃjẽ? nɔ̃, sɛ -t ɔ̃ fa. fido, ɛs

un chien? Oui, c'est un chien. Monsieur Duclos, est-ce
ɔ̃ fʃjẽ? wi, sɛ -t ɔ̃ fʃjẽ. mɔ̃sjø dyklo, ɛs

un homme? Oui, c'est un homme. Madame Duclos,
ɔ̃ -n ɔm? wi, sɛ -t ɔ̃ -n ɔm. madam dyklo,

est-ce une femme? Oui, c'est une femme. Jean, est-ce
ɛs yn fam? wi, sɛ -t yn fam. zũ, ɛs

aussi une femme? Non, c'est un garçon. Yvonne,
osi yn fam? nɔ̃, sɛ -t ɔ̃ garsɔ̃. ivɔn,

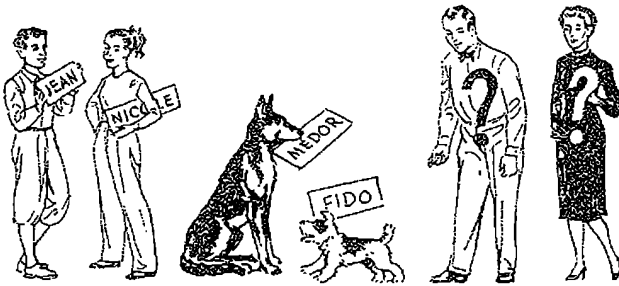
est-ce aussi un garçon? Non, c'est une fille. Henri,
ɛs osi ɔ̃ garsɔ̃? nɔ̃, sɛ -t yn fi:j. âri,

est-ce un garçon? Oui, c'est un garçon.
ɛs ɔ̃ garsɔ̃? wi, sɛ -t ɔ̃ garsɔ̃.

Le garçon, c'est Jean. La fille, c'est Nicole. Les chiens,
lə garsɔ̃, sɛ zũ. la fi:j, sɛ nikɔl. le fʃjẽ,

ce sont Médor et Fido. Qui est la femme? C'est
sə sɔ̃ mɛdɔ:r ɛ fido. ki ɛ la fam? sɛ

Madame Duclos. Qui est l'homme? L'homme, c'est
madam dyklo. ki ɛ lɔm? lɔm, sɛ



le
(l' = le)
Le garçon, c'est
Jean.
L'homme, c'est
Monsieur Duclos.

Monsieur Duclos. Qui sont les deux chiens? Les deux
masjə dyklo. ki s̄ le d̄ə ʃjē? le d̄ə

le
la
les

chiens, ce sont Médor et Fido. Qui est le garçon? Le
ʃjē, s̄ s̄ mɛdɔ:r e fido. ki ɛ lə ɡars̄? lə

Le garçon, c'est
Jean.
La fille, c'est
Nicole.

garçon, c'est Jean. Qui est la fille? C'est Nicole. Qui
ɡars̄, s̄ ʒā. ki ɛ lə fi:j? s̄ nikɔl. ki

Les garçons, ce
sont Jean et
Henri.
Les filles, ce sont
Nicole et Yvonne.

sont les Duclos? Ce sont Monsieur et Madame Duclos,
s̄ le dyklo? s̄ s̄ masjə e madam dyklo,

qui est...?
c'est
qui sont...?
ce sont

les deux garçons, Jean et Henri, et les deux filles, Nicole
le d̄ə ɡars̄, ʒā e ʔri, e le d̄ə fi:j, nikɔl

et Yvonne.
e ivon.

Qui est l'homme?
C'est Monsieur
Duclos.
Qui sont les
garçons?
Ce sont Jean et
Henri.

Jean a un chien, et Nicole a aussi un chien. Médor
ʒā a ʔ ʃjē, e nikɔl a osi ʔ ʃjē. mɛdɔ:r

de

est le chien de Jean, et Fido est le chien de Nicole.
ɛ lə ʃjē d̄ə ʒā, e fido ɛ lə ʃjē d̄ə nikɔl.

d'
Médor est le chien
de Jean.
Minet est le chat
d'Yvonne.

Yvonne a un chat; Minet est le chat d'Yvonne. Médor,
ivon a ʔ ʃa; mins ɛ lə ʃa diwon. mɛdɔ:r,

est-ce le chien d'Henri? Non, c'est le chien de Jean.
ɛs lə ʃjē d̄ʔri? n̄, s̄ lə ʃjē d̄ə ʒā.

Chapitre un (1).



il
elle

Jean est un
garçon; il a un
chien.
Yvonne est une
fille; elle a un
chat.

a-t-il...?
il a

Jean, a-t-il un
frère?
Oui, il a un frère.

Minet, est-ce le chat de Nicole? Non, c'est le chat
minɛ, ɛs lə ʃa də nikɔl? nɔ̃, sɛ lə ʃa

d'Yvonne. Fido, est-ce le chien de Nicole? Oui, c'est
divɔ̃n. fido, ɛs lə ʃjɛ də nikɔl? wi, sɛ

le chien de Nicole. L'homme, est-ce Monsieur Duclos?
lə ʃjɛ də nikɔl. lɔ̃m, ɛs mɔsjø dyklo?

Oui, c'est Monsieur Duclos. La femme, est-ce Madame
wi, sɛ mɔsjø dyklo. la fam, ɛs madam

Duclos? Oui, c'est Madame Duclos.
dyklo? wi, sɛ madam dyklo.

Monsieur Duclos est le père de Jean; Jean est le fils
mɔsjø dyklo ɛ lə pɛ:r də ʒɑ̃; ʒɑ̃ ɛ lə fis

de Monsieur Duclos. Henri est aussi le fils de Monsieur
də mɔsjø dyklo. ɑ̃ʁi ɛ -t osi lə fis də mɔsjø

Duclos. Monsieur Duclos est le père de Nicole et
dyklo. mɔsjø dyklo ɛ lə pɛ:r də nikɔl ɛ

d'Yvonne; Nicole et Yvonne sont les filles de Monsieur
divɔ̃n; nikɔl ɛ ivɔ̃n sɔ̃ lə fi:j də mɔsjø

Duclos. Monsieur Duclos a deux fils; il a aussi deux
dyklo. mɔsjø dyklo a dø fis; il a osi dø

filles. Madame Duclos est la mère de Jean, d'Henri,
fi:j. madam dyklo ɛ la mɛ:r də ʒɑ̃, dɑ̃ʁi,

de Nicole et d'Yvonne. Madame Duclos a deux fils;
də nikɔl ɛ divɔ̃n. madam dyklo a dø fis;

elle a aussi deux filles.
ɛl a osi dø fi:j.

Jean, a-t-il un père? Oui, il a un père. Qui est le
ʒɑ̃, a -t il ɑ̃ pɛ:r? wi, il a ɑ̃ pɛ:r. ki ɛ lə

père de Jean? C'est Monsieur Duclos. Monsieur
pɛ:r də ʒɑ̃? sɛ mɑsjø dyklo. mɑsjø

Duclos, a-t-il deux fils? Oui, il a deux fils. Qui sont un fils
deux fils
dyklo, a-t-il dø fis? wi, il a dø fis. ki sɔ̃

les fils de Monsieur Duclos? Ce sont Jean et Henri.
le fis də mɑsjø dyklo? sɑ sɔ̃ ʒɑ̃ e ɑ̃ri.

Yvonne, a-t-elle une mère? Oui, elle a une mère. Qui
ivɔn, a-t-el yn mɛ:r? wi, el a yn mɛ:r. ki

est la mère d'Yvonne? C'est Madame Duclos. Madame
ɛ la mɛ:r divɔn? sɛ madam dyklo. madam

Duclos, a-t-elle deux fils et deux filles? Oui, elle a
dyklo, a-t-el dø fis e dø fi:j? wi, el a

deux fils et deux filles. Qui sont les fils et les filles
dø fis e dø fi:j. ki sɔ̃ le fis e le fi:j

de Monsieur et Madame Duclos? Ce sont Jean, Henri,
də mɑsjø e madam dyklo? sɑ sɔ̃ ʒɑ̃, ɑ̃ri,

Nicole et Yvonne.
nikɔl e ivɔn.

Jean est le frère de Nicole; Nicole est la sœur de Jean.
ʒɑ̃ ɛ la frɛ:r də nikɔl; nikɔl ɛ la sœ:r də ʒɑ̃.

Nicole est aussi la sœur d'Henri et d'Yvonne. Elle a
nikɔl ɛ-t osi la sœ:r dɑ̃ri e divɔn. el a

deux frères et une sœur. Henri est le frère de Jean, de
dø frɛ:r e yn sœ:r. ɑ̃ri ɛ la frɛ:r də ʒɑ̃, də

Nicole et d'Yvonne; il a deux sœurs et un frère. Jean a
ont
nikɔl e divɔn; il a dø sœ:r e œ frɛ:r. ʒɑ̃

et Henri ont deux sœurs; ils ont aussi un père et une Jean a un chien.
Jean et Henri ont
un père.
e ɑ̃ri œ dø sœ:r; il -z œ-t osi œ pɛ:r e yn

Chapitre un (1).

ils
elles

Jean et Henri sont
deux garçons;
ils ont deux sœurs.
Nicole et Yvonne
sont deux filles;
elles ont deux
frères.

mère. Nicole et Yvonne ont deux frères, et elles ont
mæ:r. nikɔl e ivɔn ɔ dø frɛ:r, e el -s ɔ

aussi un père et une mère.

-t osi œ pɛ:r e yn mæ:r.

Jean et Henri, ont-ils deux sœurs? Oui, ils ont deux
ʒɑ e ɑri, ɔ -t il dø sœ:r? wi, il -s ɔ dø

sœurs. Nicole et Yvonne, ont-elles un père? Oui, elles
sœ:r. nikɔl e ivɔn, ɔ -t el œ pɛ:r? wi, el

ont un père. Ont-elles aussi une mère? Oui, elles ont
-œ ɔ -t œ pɛ:r. ɔ -t el osi yn mæ:r? wi, el -s ɔ

une mère. Monsieur et Madame Duclos, ont-ils deux
-t yn mæ:r. mɔsjø e madam dyklo, ɔ -t il dø

filis et deux filles? Oui, ils ont deux fils et deux filles.
fis e dø fi:j? wi, il -s ɔ dø fis e dø fi:j.

Nicole et Jean, ont-ils un frère et une sœur? Oui, ils
nikɔl e ʒɑ, ɔ -t il œ frɛ:r e yn sœ:r? wi, il

ont un frère et une sœur. Qui sont-ils? Ce sont Henri
-s ɔ -t œ frɛ:r e yn sœ:r. ki sɔ -t il? sɑ sɔ ɑri

et Yvonne.

e ivɔn.

Médor et Fido, sont-ils les chiens d'Henri? Non, Médor
medɔ:r e fido, sɔ -t il le fʃjẽ dɑri? nɔ, medɔ:r

et Fido ne sont pas les chiens d'Henri; Médor est le
e fido nɑ sɔ pa le fʃjẽ dɑri; medɔ:r e lɑ

chien de Jean, et Fido est le chien de Nicole. Jean et
fʃjẽ dɑ ʒɑ, e fido e lɑ fʃjẽ dɑ nikɔl. ʒɑ e

Henri, sont-ils deux hommes? Non, ce ne sont pas
ɑri, sɔ -t il dø -s ɔm? nɔ, sɑ nɑ sɔ pa

deux hommes; ce sont deux garçons. Nicole et Yvonne, <i>dø -z om; sə sɔ̃ dø ɡarsɔ̃. nikɔl e ivɔn,</i>	sont-ce=sont-ils sont-ce = sont-elles
sont-ce aussi deux garçons? Non, ce ne sont pas deux <i>sɔ̃s osi dø ɡarsɔ̃? nɔ̃, sə nə sɔ̃ pa dø</i>	
garçons; ce sont deux filles. Jean, est-ce le père <i>ɡarsɔ̃; sə sɔ̃ dø fi:j. zɑ̃, ɛs lə pɛ:r</i>	
d'Henri? Non, ce n'est pas le père d'Henri; c'est le <i>dɑ̃ri? nɔ̃, sə nɛ pa lə pɛ:r dɑ̃ri; sɛ lə</i>	n' = ne
frère d'Henri. Yvonne, est-ce la mère de Nicole? Non, <i>frɛ:r dɑ̃ri. ivɔn, ɛs la mɛ:r də nikɔl? nɔ̃,</i>	
ce n'est pas la mère de Nicole; c'est la sœur de Nicole. <i>sə nɛ pa la mɛ:r də nikɔl; sɛ la sœ:r də nikɔl.</i>	ne... pas ce n'... pas c'
Nicole, a-t-elle un chat? Non, elle n'a pas un chat, <i>nikɔl, a -t ɛl œ ja? nɔ̃, ɛl na pa œ ja,</i>	Jean et Henri ne sont pas deux filles; ce sont deux garçons.
elle a un chien. Yvonne et Henri n'ont pas deux sœurs; <i>ɛl a œ fʃjẽ. ivɔn e ɑ̃ri nɔ̃ pa dø sœ:r;</i>	Nicole n'est pas un garçon; c'est une fille.
Henri a un frère et deux sœurs, Yvonne a deux frères <i>ɑ̃ri a œ frɛ:r e dø sœ:r, ivɔn a dø frɛ:r</i>	
et une sœur. <i>e yn sœ:r.</i>	

EXERCICE A.

Monsieur Duclos est un —. Madame Duclos est une —.
Jean et Henri sont deux —. Nicole et Yvonne sont
deux —. Médor est le chien — Jean. Minet est le chat
—Yvonne. Monsieur Duclos est le — de Jean, d'Henri,
de Nicole et d'Yvonne. Madame Duclos est la — de
Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne.

MOTS:

Monsieur
Madame
est
sont
un
une
un homme

Chapitre un (1).

une femme
un garçon
une fille
et
aussi
un chat
un chien
ce
c'

est-ce ...?
sont-ce ...?

oui
non

le
l'
la
les
qui ...?

a
ont
de
d'

un père
une mère

un fils
une fille

il
ils
elle
elles

a-t-il ...?
a-t-elle ...?
ont-ils ...?
ont-elles ...?
un frère
une sœur

Jean et Henri sont les — de Monsieur et Madame Duclos. Monsieur et Madame Duclos ont aussi deux —; ce sont Nicole et Yvonne. Nicole et Yvonne sont les — de Jean et d'Henri, et Jean et Henri sont les — de Nicole et d'Yvonne. Médor et Fido — sont pas deux chats; ce sont deux chiens. Jean —'a — un chat; il a un chien.

EXERCICE B.

Jean, est-ce un garçon? ... Henri, a-t-il un frère? ... Qui est le père de Jean? ... Nicole, est-ce un garçon? ... Yvonne, a-t-elle une sœur? ... Qui est la sœur d'Yvonne? ... Qui sont le père et la mère? ... Ont-ils deux fils? ... Nicole et Yvonne, ont-elles deux sœurs? ...

EXERCICE C.

est sont a ont

Yvonne — un chat. Minet — le chat d'Yvonne. Jean et Henri — deux garçons. Monsieur et Madame Duclos — deux fils; ce — Jean et Henri. Jean — un frère; le frère de Jean, c'— Henri. Jean et Henri — deux sœurs.

un une le la l' les

— mère, c'est Madame Duclos. — père, c'est Monsieur Duclos. — chiens, ce sont Médor et Fido. Yvonne est — fille. Henri est — garçon. —'homme, c'est Monsieur

Duclos. Les deux garçons sont — fils de Monsieur et	ne ... pas
Madame Duclos. Nicole est — fille; c'est — sœur	n' ... pas
d'Yvonne, de Jean et d'Henri. Fido est — chien; c'est	sont-ils ... ?
— chien de Nicole.	c'est
	deux

il ils elle elles

Henri a un frère; — a aussi deux sœurs. Nicole et	Duclos
Yvonne sont deux filles; — ont deux frères. Yvonne	Jean
n'a pas un chien; — a un chat. Les fils de Monsieur et	Henri
Madame Duclos, ce sont Jean et Henri; — ont deux	Nicole
sœurs. Monsieur et Madame Duclos ont deux fils; —	Yvonne
ont aussi deux filles.	Minet
	Médor
	Fido

LA FAMILLE



Jean, Henri, Nicole et Yvonne sont quatre (4) enfants;
ʒǎ, ǎri, nikɔl e ivɔn sɔ̃ katr ǎfǔ;

M. = Monsieur
 Mme = Madame

ce sont les enfants de M. et Mme Duclos. M. et Mme
sə sɔ̃ le -z ǎfǔ də mɔsjø e madam dyklo. mɔsjø e madam

père }
 mère } parents

Duclos sont les parents de Jean, d'Henri, de Nicole et
dyklo sɔ̃ le parǔ də ʒǎ, dǎri, də nikɔl e

d'Yvonne; ce sont le père et la mère de Jean, d'Henri,
diɔn; sə sɔ̃ lə pɛ:r e la mɛ:r də ʒǎ, dǎri,

de Nicole et d'Yvonne. M. et Mme Duclos ont quatre
də nikɔl e diɔn. mɔsjø e madam dyklo ɔ̃ katr

filles }
 fils } enfants

enfants; ils ont deux fils et deux filles. Les parents et
ǎfǔ; il -z ɔ̃ dø fis e dø fi:j. le parǔ e

les quatre enfants sont une famille.

le katr ǎfǔ sɔ̃ -t yn fami:j.

Il y a un père dans la famille Duclos, il y a une mère
il ja ǎ pɛ:r dǎ la fami:j dyklo, il ja yn mɛ:r

dans la famille, et il y a deux fils et deux filles dans la
dǎ la fami:j, e il ja dø fis e dø fi:j dǎ la

famille. M. Duclos, Mme Duclos, Jean, Henri, Nicole <i>fami:j. masjə dyklo, madam dyklo, zā, āri, nikol</i>	il y a = il est il y a = ils sont Il y a un père dans la famille. Il y a deux fils dans la famille.
et Yvonne sont six (6) personnes. Un homme est une <i>e ivon sɔ si pɛrson. ʔ -n ɔm ɛ -t yn</i>	
personne; une femme est une personne; un garçon est <i>pɛrson; yn fam ɛ -t yn pɛrson; ʔ garsɔ ɛ</i>	garçons } enfants filles }
une personne, et une fille est aussi une personne. Il y a <i>-t yn pɛrson, e yn fi:j ɛ -t osi yn pɛrson. il ja</i>	
six personnes dans la famille Duclos. <i>si pɛrson dā la fami:j dyklo.</i>	
Y a-t-il un père dans la famille? Oui, il y a un père <i>ja -t il ʔ pɛ:r dā la fami:j? wi, il ja ʔ pɛ:r</i>	y a-t-il...? il y a Y a-t-il quatre enfants dans la famille? Oui, il y a quatre enfants dans la famille.
dans la famille. Y a-t-il aussi une mère dans la famille? <i>dā la fami:j. ja -t il osi yn mɛ:r dā la fami:j?</i>	
Oui, il y a aussi une mère dans la famille. Combien de <i>wi, il ja osi yn mɛ:r dā la fami:j. kɔbjɛ də</i>	
garçons y a-t-il dans la famille? Il y a deux garçons <i>garsɔ ja -t il dā la fami:j? il ja dɔ garsɔ</i>	
dans la famille. Combien de filles y a-t-il dans la <i>dā la fami:j. kɔbjɛ də fi:j ja -t il dā la</i>	
famille? Il y a deux filles dans la famille. <i>fami:j? il ja dɔ fi:j dā la fami:j.</i>	
Combien de frères Yvonne a-t-elle? Elle a deux frères. <i>kɔbjɛ də frɛ:r ivon a -t el? el a dɔ frɛ:r.</i>	
Combien d'enfants M. et Mme Duclos ont-ils? Ils ont <i>kɔbjɛ dāfū masjə e madam dyklo ɔ -t il? il -s ɔ</i>	
quatre enfants. Combien de personnes y a-t-il dans la <i>katr ʔfū. kɔbjɛ də pɛrson ja -t il dā la</i>	

Chapitre deux (2).

I'
Jean est l'enfant.
L'homme, c'est
M. Duclos.

du = de le
des = de les

du
de l'
de la
des

Le nom du père
est M. Duclos.
Le nom de l'homme
est M. Duclos.
Le nom de la
mère est Mme
Duclos.
Les noms des fils
sont Jean et
Henri.
Les noms des filles
sont Nicole et
Yvonne.

famille Duclos? Il y a six personnes dans la famille
fami:j dyklo? il ja si persɔn dā la fami:j

Duclos. Qui sont les six personnes? Ce sont les
dyklo. ki sō le si persɔn? sɔ sō le

parents et les quatre enfants. Jean, est-ce un enfant?
parū e le katr āfā. zū, ɛs ẽ -n āfā?

Oui, c'est un enfant. Est-ce l'enfant de M. et Mme
wi, sɛ -t ẽ -n āfā. ɛs lāfā dā mɛsjø e madam

Duclos? Oui, c'est l'enfant de M. et Mme Duclos.
dyklo? wi, sɛ lāfā dā mɛsjø e madam dyklo.

Les deux garçons et les deux filles sont les enfants de
le dø garsō e le dø fi:j sō le -z āfā dā

la mère, et ce sont aussi les enfants du père; ce sont les
la mɛ:r, e sa sō -t osi le -z āfā dy pɛ:r; sɔ sō le

enfants des parents. Le nom de la mère est Mme
-z āfā de parū. lā nō dā la mɛ:r e madam

Duclos. Le nom du père est M. Duclos. Les noms
dyklo. lā nō dy pɛ:r e mɛsjø dyklo. le nō

des fils sont Jean et Henri, et les noms des filles sont
de fis sō zū e āri, e le nō de fi:j sō

Nicole et Yvonne.
nikɔl e iʋɔn.

Le nom de l'homme est M. Duclos, et le nom de la
lā nō dā lɔm e mɛsjø dyklo, e lā nō dā lɔ

femme est Mme Duclos. M. Duclos est le mari de
fam e madam dyklo. mɛsjø dyklo e lā mari dā

Mme Duclos, et Mme Duclos est la femme de M. Duclos.
madam dyklo, e madam dyklo e lā fam dā mɛsjø dyklo.

La femme de M. Duclos est la mère des garçons et des
la fam daməsɔ dyklo ɛ la mɛ:r de ɡarsɔ ɛ de

filles. Le mari de Mme Duclos est le père des enfants.
fi:j. la mari də madam dyklo ɛ lə pɛ:r de -z ʔfũ.

Quel est le nom de la femme? Le nom de la femme est
kɛl ɛ lə nɔ də la fam? lə nɔ də la fam ɛ

Mme Duclos. Quel est le nom de l'homme? Le nom
madam dyklo. kɛl ɛ lə nɔ də lɔm? lə nɔ

de l'homme est M. Duclos. Quels sont les noms des
də lɔm ɛ məsɔ dyklo. kɛl sɔ le nɔ de

deux garçons? Ce sont Jean et Henri. Quels sont les
dø ɡarsɔ? sə sɔ ʒɑ ɛ ɑri. kɛl sɔ le

noms des deux filles? Ce sont Nicole et Yvonne.
nɔ de dø fi:j? sə sɔ nikɔl ɛ ivɔn.

Minet, est-ce un chien ou un chat? C'est un chat.
minɛ, ɛs ʔ sɔ ʃjɛ u ʔ ʃa? sɛ -t ʔ ʃa.

Jean, a-t-il un chien ou un chat? Il a un chien. Quel est
ʒɑ, a-t-il ʔ sɔ ʃjɛ u ʔ ʃa? il a ʔ sɔ ʃjɛ. kɛl ɛ

le nom du chien de Jean? C'est Médor. Y a-t-il une
lə nɔ dy ʃjɛ də ʒɑ? sɛ mɛdɔ:r. ʃa -t-il yn

ou deux filles dans la famille? Il y a deux filles dans
u dø fi:j dũ la fami:j? il ʃa dø fi:j dũ

la famille. Y a-t-il six enfants dans la famille? Non,
la fami:j. ʃa -t-il si -z ʔfũ dũ. la fami:j? nɔ,

il n'y a pas six enfants dans la famille. Combien
il nʃa pa si -z ʔfũ dũ la fami:j. kɔbjɛ

d'enfants y a-t-il dans la famille? Il y a quatre enfants
dʔfũ ʃa -t-il dũ la fami:j? il ʃa katr ʔfũ

homme - mari
 femme - femme
 garçon - fils
 fille - fille

M. Duclos est un
 homme; c'est le
 mari de Mme
 Duclos.
 Mme Duclos est
 une femme; c'est
 la femme de M.
 Duclos.
 Jean est un gar-
 çon; c'est le fils de
 M. et Mme Duclos.
 Nicole est une
 fille; c'est la fille
 de M. et Mme
 Duclos.

quel?
 quels?

Quel est le nom
 du père?
 Quels sont les
 noms des enfants?

il y a
 il n'y a pas
 Il y a deux
 garçons dans la
 famille.
 Il n'y a pas six
 enfants dans la
 famille.

Chapitre deux (2).

dans la famille. Y a-t-il quatre garçons dans la famille?
dā la fami:j. ja -t il katrə gars̃ dā la fami:j?

Non, il n'y a pas quatre garçons dans la famille; il y a
ñ, il nja pa katrə gars̃ dā la fami:j; il ja

deux garçons dans la famille. Nicole, a-t-elle une ou
dø gars̃ dā la fami:j. nikol, a -t el yn u

deux sœurs? Elle a une sœur. Quel est le nom de la
dø sœ:r? el a yn sœ:r. kel ε lə ñ də la

sœur de Nicole? C'est Yvonne.

sœ:r də nikol? se ivɔn.

EXERCICE A.

Les deux garçons et les deux filles sont quatre —. M. et Mme Duclos sont les — des enfants. Le père, la mère et les quatre enfants sont une —. Il y a six — dans la famille. M. Duclos est le — de Mme Duclos. Mme Duclos est la — de M. Duclos. — y a deux garçons dans la famille.

Il y a un père et une mère — la famille. — d'enfants M. et Mme Duclos ont-ils? Ils ont — enfants. Combien — filles y a-t-il dans la famille? Il — a deux filles dans la famille. — est le nom du père? Le — du père est M. Duclos. Nicole, a-t-elle un chien — un chat? Elle a un chien. — a-t-il deux hommes dans la famille? Non, il — y a — deux hommes dans la famille; il y a un homme dans la famille. L'homme, c'est — Duclos. Il y — aussi une femme dans la famille. C'est Mme Duclos.

MOTS: -
quatre
un enfant

EXERCICE B.

Y a-t-il un ou deux garçons dans la famille? ... Quels sont les noms des garçons? ... Combien de personnes y a-t-il dans la famille Duclos? ... Qui sont les parents des quatre enfants? ... Yvonne, a-t-elle un chien ou un chat? ... Quel est le nom du chat d'Yvonne? ... Y a-t-il quatre filles dans la famille? ... Combien de frères Nicole et Yvonne ont-elles? ...

EXERCICE C.

du de l' de la des

M. Duclos est le mari — — femme. Les parents — enfants sont M. et Mme Duclos. Le nom — père est M. Duclos. La femme — —'homme est Mme Duclos. Les noms — deux chiens sont Médor et Fido. Le nom — — sœur d'Yvonne est Nicole. Le nom — frère de Jean est Henri.

M.
Mme
parents
une famille
dans
il y a
y a-t-il ...?
il n'y a pas
six
une personne
combien de ...?
du
de l'
de la
des
un nom
un mari
une femme
quel ...?
quels ...?
ou

L'ANNÉE

	JANVIER	FEVRIER	MARS	AVRIL
Dimanche	6 13 20 27	3 10 17 24	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Lundi	7 14 21 28	4 11 18 25	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Mardi	1 8 15 22 29	5 12 19 26	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Mercredi	2 9 16 23 30	6 13 20 27	5 12 19 26	2 9 16 23 30
Jeudi	3 10 17 24 31	7 14 21 28	6 13 20 27	3 10 17 24
Vendredi	4 11 18 25	8 15 22 29	7 14 21 28	4 11 18 25
Samedi	5 12 19 26	2 9 16 23	8 15 22 29	5 12 19 26
	MAI	JUIN	JUILLET	AOÛT
Dimanche	4 11 18 25	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24 31
Lundi	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25
Mardi	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29	5 12 19 26
Mercredi	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Jeudi	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Vendredi	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Samedi	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30
	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DECEMBRE
Dimanche	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28
Lundi	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29
Mardi	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30
Mercredi	3 10 17 24	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31
Jeudi	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25
Vendredi	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26
Samedi	6 13 20 27	4 11 18 25	8 15 22 29	6 13 20 27

Septembre est un mois. Octobre est un mois. Novembre
septā:br ε -i ðē mwa. oktobr ε -i ðē mwa. novā:br

un mois
deux mois

et décembre sont deux mois. Il y a douze (12) mois:
e desā:brā s3 dθ mwa. il ja du:z mwa:

un (1), deux (2), trois (3), quatre (4), cinq (5), six (6),
ðē, dθ, trwa, katr, sē:k, sis,

sept (7), huit (8), neuf (9), dix (10), onze (11), douze (12).
set, vit, nœf, dis, 5:z, du:z.

Les douze mois sont: janvier, février, mars, avril, mai,
le du:z mwa s3: zāvje, fevrije, mars, avril, me,

juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre,
zʏē, zʏije, u, septā:br, oktobr, novā:br,

décembre. Janvier est le premier (1er) mois. Février
desā:br. zāvje ε la prēmje mwa. fevrije

est le deuxième (2e) mois. Mars est le troisième (3e)
ε la dɔzjɛm mwa. mars ε la trwazjɛm

mois. Avril est le quatrième (4e) mois. Mai est le
mwa. avril ε la katrijɛm mwa. me ε la

cinquième (5e) mois. Juin est le sixième (6e) mois.
sɛkʲɛm mwa. ʒyɛ ε la sizjɛm mwa.

Juillet est le septième (7e) mois. Août est le huitième
ʒyɪjɛ ε la setjɛm mwa. u ε la ɣitjɛm

(8e) mois. Septembre est le neuvième (9e) mois.
mwa. septā.br ε la nævjɛm mwa.

Octobre est le dixième (10e) mois. Novembre est le
ɔktɔbr ε la dizjɛm mwa. novā.br ε la

onzième (11e) mois. Décembre est le douzième (12e)
ʒɛjɛm mwa. desā.br ε la duzjɛm

mois.
mwa.

Il y a douze mois dans une année. Janvier est le
il ja du:z mwa dā -z yn ane. ʒɔvʲɛ ε la

premier mois de l'année. Décembre est le dernier mois
pramʲɛ mwa da lane. desā.br ε la dɛrnʲɛ mwa

de l'année. Une année a douze mois. Un mois a quatre
da lane. yn ane a du:z mwa. ā mwa a katra

semaines. Trois mois ont treize (13) semaines. Une
samen. trwa mwa ʒ tre:z sɛmɛn. yn

semaine a sept jours. Deux semaines ont quatorze (14)
sɛmɛn a set ʒu:r. dɔ sɛmɛn ʒ katorʒɔ

jours. Les sept jours de la semaine sont: dimanche,
ʒu:r. le set ʒu:r da la sɛmɛn sʒ : dimā:f,

un - premier
 deux - deuxième
 trois - troisième
 quatre - quatrième
 cinq - cinquième
 six - sixième
 sept - septième
 huit - huitième
 neuf - neuvième
 dix - dixième
 onze - onzième
 douze - douzième
 treize - treizième

le huitième
 le onzième



Dimanche

Chapitre trois (3).

le mois de janvier
= janvier

lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi.
lādi, mardī, merkradi, zōdi, vūdradi, samdi.

Dimanche est le premier jour de la semaine. Samedi
dimū:f e la prāmje zu:r dā la sāmēn. samdi
est le dernier jour de la semaine.
e la dērnje zu:r dā la sāmēn.

Les mois de l'année ont trente et un (31), trente (30) ou
le mwa dā lanē 3 trā:t e ā, trā:t u

vingt-huit (28) jours. Le mois de janvier a trente et
vētyi zu:r. la mwa dā zūvje a trā:t e

un jours; les mois de mars, de mai, de juillet, d'août,
ā zu:r; le mwa dā mars, dā mē, dā zytye, du,

d'octobre et de décembre ont aussi trente et un jours.
doktobr e dā desū:br 3 -t osi trā:t e ā zu:r.

Avril, juin, septembre et novembre ont trente jours.
avril, zyē, septū:br e novū:br 3 trā:t zu:r.

Le mois de février a vingt-huit ou vingt-neuf (29) jours.
la mwa dā fevrije a vētyi -t u vētnæf zu:r.

Combien de mois y a-t-il dans une année? Il y a douze
kōbjē dā mwa ja -t il dū -z yn ane? il ja du:z

mois dans une année. Combien de semaines y a-t-il
mwa dū -z yn ane. kōbjē dā sāmēn ja -t il

dans un mois? Il y a quatre semaines dans un mois.
dū -z ā mwa? il ja katrā sāmēn dū -z ā mwa.

Combien de semaines y a-t-il dans trois mois? Il y a
kōbjē dā sāmēn ja -t il dū trwa mwa? il ja

treize semaines dans trois mois. Combien de jours
tre:z sāmēn dū trwa mwa. kōbjē dā zu:r

y a-t-il dans une semaine? Il y a sept jours dans une
ja -t il dā -z yn sōmen? il ja set zu:r dā -z yn

semaine. Quels sont les sept jours de la semaine? Les
sōmen. kel sō le set zu:r dā la sōmen? le

sept jours de la semaine sont: dimanche, lundi, mardi,
set zu:r dā la sōmen sō : dimū:f, lādi, mardi,

mercredi, jeudi, vendredi, samedi.
merkradi, zōdi, vādradi, samdi.

Y a-t-il trente et un jours dans le mois de juin? Non,
ja -t il trā:t e ā zu:r dā la mwa dā zyē? nō,

il n'y a pas trente et un jours dans le mois de juin; juin
il nja pa trā:t e ā zu:r dā la mwa dā zyē; zyē

a seulement trente jours. Y a-t-il aussi trente jours
e sēlmū trā:t zu:r. ja -t il osi trā:t zu:r

dans le mois de février? Non, il n'y a pas trente jours
dā la mwa dā fevrije? nō, il nja pa trā:t zu:r

dans le mois de février; février a seulement vingt-huit
dā la mwa dā fevrije; fevrije a sēlmū vētiḡi

ou vingt-neuf jours.

-t u vētnæf zu:r.

Quel est le premier mois de l'année? Janvier est le
kel e la prāmje mwa dā lane? zāvje e la

premier mois de l'année. Quel est le dernier mois de
prāmje mwa dā lane. kel e la dernje mwa dā

l'année? Décembre est le dernier mois de l'année. Quel
lane? desū:br e la dernje mwa dā lane. kel

est le premier jour de la semaine? Dimanche est le
e la prāmje zu:r dā la sōmen? dimū:f e la

l' = le
 l' = la
 l'homme
 (un homme)
 l'année
 (une année)

premier jour de la semaine. Quel est le dernier jour
prəmje zu:r də la səmen. kel ɛ la dɛrnje zu:r

de la semaine? Samedi est le dernier jour de la semaine.
də la səmen? səndi ɛ la dɛrnje zu:r də la səmen.

Le premier jour de la semaine, est-ce samedi ou
la prəmje zu:r də la səmen, ɛs səndi u

dimanche? C'est dimanche. Quel est le deuxième jour
dimā:f? sɛ dimā:f. kel ɛ la dɔzjem zu:r

de la semaine? Lundi est le deuxième jour de la
də la səmen? lœdi ɛ la dɔzjem zu:r də la

semaine. Mardi est le troisième jour de la semaine.
səmen. mardi ɛ la trwəzjem zu:r də la səmen.

Mercredi est le quatrième jour de la semaine. Jeudi
mɛrkrədi ɛ la katrijem zu:r də la səmen. zɔdi

est le cinquième jour de la semaine. Vendredi est le
ɛ la sɛkjem zu:r də la səmen. vœdrədi ɛ la

sixième jour de la semaine. Samedi est le septième
sizjem zu:r də la səmen. səndi ɛ la setjem

jour de la semaine; c'est aussi le dernier jour de la
zu:r də la səmen; sɛ -t osi la dɛrnje zu:r də la

semaine.
səmen.

Quel est le douzième mois de l'année? Décembre est
kel ɛ la duzjem mwə də lane? dɛsœ:br ɛ

le douzième mois de l'année; c'est aussi le dernier mois
la duzjem mwə də lane; sɛ -t osi la dɛrnje mwə

de l'année. Quel est le neuvième mois de l'année?
də lane. kel ɛ la nəvjem mwə də lane?

Septembre est le neuvième mois de l'année. Quel est le
septā:br e la nævjem mwa da lane. kel e la

huitième jour de la semaine? Il n'y a pas de huitième
ytjem zu:r da la sæmen? il nja pa da ytjem

jour dans la semaine; une semaine a seulement sept
zu:r dā la sæmen; yn sæmen a sælmā set

jours. Quel est le treizième (13e) mois de l'année? Il
zu:r. kel e la trezjem mwa da lane? il

n'y a pas de treizième mois dans l'année; une année a
nja pa da trezjem mwa dā lane; yn ane a

seulement douze mois. Combien de jours le mois de
sælmā du:z mwa. kʒbjē da zu:r la mwa da

mars a-t-il? Il a trente et un jours. Combien de jours
mars a-t-il? il a trā:t e æ zu:r. kʒbjē da zu:r

le mois d'avril a-t-il? Il a trente jours.
la mwa d'avril a-t-il? il a trā:t zu:r.

EXERCICE A.

Dimanche est un —. Il y a sept jours dans une —.

Les sept jours de la semaine sont: —, —, —, —, —, —, —

et —. Janvier est un —. Une — a douze mois. Les

douze mois de l'année sont: —, —, —, —, —, —, —, —,

—, —, — et —. Il y a douze mois: un (1), — (2), — (3),

— (4), — (5), — (6), — (7), — (8), — (9), — (10), — (11),

— (12). Trois mois ont — (13) semaines. Deux se-

maines ont — (14) jours. Le mois de février a — (28)

ou — (29) jours. Le mois de juin a — (30) jours.

Juillet a — et — (31) jours. Janvier est le — mois de

l'année. Février est le — mois de l'année. Août est

il n'y a pas de

Il n'y a pas de
huitième jour
dans la semaine.

MOTS:

trois

cinq

sept

huit

neuf

dix

onze.

douze

treize

quatorze

vingt-huit

vingt-neuf

trente

trente et un

janvier

février

mars

avril

mai

juin

Chapitre trois (3).

juillet
août
septembre
octobre
novembre
décembre
premier
deuxième
troisième
quatrième
cinquième
sixième
septième
huitième
neuvième
dixième
onzième
douzième
treizième
dernier
une année
un mois
une semaine
un jour
dimanche
lundi
mardi
mercredi
jeudi
vendredi
samedi
seulement
il n'y a pas de

le — mois de l'année. Septembre est le — mois de l'année. Décembre est le douzième mois — l'année; c'est aussi le — mois de l'année. Il n'y a — de treizième mois dans l'année; une année a — douze mois. Il n'y a pas — huitième jour dans la semaine; une semaine a seulement — jours.

EXERCICE B.

Combien de semaines y a-t-il dans un mois? ... Combien de mois une année a-t-elle? ... Quels sont les sept jours de la semaine? ... Quel est le premier mois de l'année? ... Quel est le dernier mois de l'année? ... Combien de jours y a-t-il dans le mois de février? ...

EXERCICE C.

garçon garçons fille filles chien chiens
semaine semaines fils fils mois mois

Médor est un —. Jean et Henri sont deux —. Un mois a quatre —. Henri est le — de M. et Mme Duclos. Juillet et août sont deux —. Il y a sept jours dans une —. Jean est un —. Yvonne est une —. Jean et Henri sont les — de M. et Mme Duclos. M. et Mme Duclos ont aussi deux —. Médor et Fido sont deux —. Il y a trente jours dans le — de septembre.

LES GRANDS-PARENTS

M. Gaston Leroux
(68 ans)Mme Jacqueline Leroux
(59 ans)M. François Duclos
(70 ans)Mme Denise Duclos
(63 ans)Mme Lucienne Duclos
(38 ans)M. Pierre Duclos
(40 ans)Nicole
(15 ans)Jean
(13 ans)Henri
(8 ans)Yvonne
(5 ans)

M. Duclos a un père. Le nom de son père est M.
məsʃø dyklo a œ pɛ:r. lə nɔ̃ də sɔ̃ pɛ:r ɛ məsʃø

François Duclos. Il a aussi une mère. Le nom de sa
frɑ̃swa dyklo. il a osi yn mɛ:r. lə nɔ̃ də sɔ̃

mère est Mme Denise Duclos. Les noms de ses parents
mɛ:r ɛ madam dəni:z dyklo. le nɔ̃ də se parœ

sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos.
sɔ̃ məsʃø frɑ̃swa dyklo ɛ madam dəni:z dyklo.

Mme Duclos a aussi un père et une mère. Les noms de
madam dyklo a osi œ pɛ:r ɛ yn mɛ:r. le nɔ̃ də
 ses parents sont M. et Mme Leroux. Le nom de son
se parœ sɔ̃ məsʃø ɛ madam ləru. lə nɔ̃ də sɔ̃

Chapitre quatre (4).

son
sa
ses

M. Duclos a un père; le nom de son père est M. François Duclos. M. Duclos a une mère; le nom de sa mère est Mme Denise Duclos. Les noms de ses parents sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos. Mme Duclos a un père; le nom de son père est M. Leroux. Mme Duclos a une mère; le nom de sa mère est Mme Leroux. Les noms de ses parents sont M. et Mme Leroux.

leur
leurs

M. Leroux est le grand-père de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne: c'est leur grand-père. Mme Leroux est leur grand-mère. M. et Mme Leroux sont leurs grands-parents.

père est M. Gaston Leroux, et le nom de sa mère est
pɛ:r ɛ masjɔ gastɔ ləru, ɛ la nɔ də sa mɛ:r ɛ

Mme Jacqueline Leroux.
madam zaklin ləru.

Les parents de M. Duclos sont les grands-parents de
le parɔ də masjɔ dyklo sɔ le grɔparɔ də

Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne. M. François
ʒɔ, dəri, də nikɔl ɛ divɔn. masjɔ frɛswa

Duclos et Mme Denise Duclos sont leurs grands-parents.
dyklo ɛ madam dani:z dyklo sɔ lɛr grɔparɔ.

M. François Duclos est leur grand-père, et Mme Denise
masjɔ frɛswa dyklo ɛ lɛr grɔpɛ:r, ɛ madam dani:z

Duclos est leur grand-mère.
dyklo ɛ lɛr grɔmɛ:r.

Les enfants de M. Duclos ont quatre grands-parents;
le -z ɔfɔ də masjɔ dyklo ɔ katra grɔparɔ;

M. François Duclos et Mme Denise Duclos sont leurs
masjɔ frɛswa dyklo ɛ madam dani:z dyklo sɔ lɛr

grands-parents, et M. et Mme Leroux sont aussi
grɔparɔ, ɛ masjɔ ɛ madam ləru sɔ -t osi

leurs grands-parents. M. Leroux est leur grand-père,
lɛr grɔparɔ. masjɔ ləru ɛ lɛr grɔpɛ:r,

et Mme Leroux est leur grand-mère.
ɛ madam ləru ɛ lɛr grɔmɛ:r.

Gaston est le prénom de M. Leroux. Le prénom de
gastɔ ɛ la prenɔ də masjɔ ləru. la prenɔ də

Mme Leroux est Jacqueline. Leur nom de famille est
madam ləru ɛ zaklin. lɛr nɔ də fami:j ɛ

Leroux, et leurs prénoms sont Gaston et Jacqueline.
læru, e lær prenõ sã gastõ e zaklin.

Ils ont le même nom de famille, mais ils n'ont pas le
il -z õ læ mɛ:m nã dɑ fami:j, mɛ il nã pa læ
 même prénom.
mɛ:m prenõ.

Mme Duclos n'a pas le même nom de famille que son
madam dyklo na pa læ mɛ:m nã dɑ fami:j ka sã
 père et sa mère; elle a un autre nom de famille que son
pɛ:r e sa mɛ:r; el a œ-n o:trɑ nã dɑ fami:j ka sã
 père et sa mère; son nom de famille est Duclos. Jean
pɛ:r e sa mɛ:r; sã nã dɑ fami:j ɛ dyklo. zã

même... que
 autre... que
 Jean a le même
 nom de famille
 que son père.
 Mme Duclos a un
 autre nom de fa-
 mille que son
 père.

a le même nom de famille que son père et sa mère; son
a læ mɛ:m nã dɑ fami:j ka sã pɛ:r e sa mɛ:r; sã
 nom de famille est Duclos. Mais il a un autre prénom
nã dɑ fami:j ɛ dyklo. mɛ il a œ-n o:trɑ prenõ

que son père et sa mère; son prénom est Jean, et les
ka sã pɛ:r e sa mɛ:r; sã prenõ ɛ zã, e le
 prénoms de son père et de sa mère sont Pierre et
prenõ dɑ sã pɛ:r e dɑ sa mɛ:r sã pjɛ:r e

Lucienne. Nicole a aussi le même nom de famille que
lysjen. nikol a osi læ mɛ:m nã dɑ fami:j ka
 ses parents, mais elle a un autre prénom; son prénom
se parũ, mɛ el a œ-n o:trɑ prenõ; sã prenõ
 est Nicole.
ɛ nikol.

Henri, a-t-il le même prénom que son père? Non, il a
ũri, a-t il læ mɛ:m prenõ ka sã pɛ:r? nã, il a

Chapitre quatre (4).

un autre prénom que son père; le prénom de son père
œ -n o:trə prɛnɔ̃ kə sɔ̃ pɛ:r; lə prɛnɔ̃ də sɔ̃ pɛ:r
 est Pierre. Mais Henri et son père ont le même nom
e pjɛ:r. mɛ ʁi e sɔ̃ pɛ:r ɔ̃ lə mɛ:m nɔ̃
 de famille. Nicole, a-t-elle le même prénom que sa
də fami:j. nikol, a -t el lə mɛ:m prɛnɔ̃ kə sa
 mère? Non, elle a un autre prénom que sa mère, mais
mɛ:r? nɔ̃, el a œ -n o:trə prɛnɔ̃ kə sa mɛ:r, mɛ
 elle a le même nom de famille que sa mère; elle a aussi
el a lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə sa mɛ:r; el a osi
 le même nom de famille que son père.
lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə sɔ̃ pɛ:r.

Qui sont les grands-parents de Jean? M. et Mme
kɛ sɔ̃ le grãparũ də ʒã? mäsʃø e madam
 Leroux sont ses grands-parents, et M. François Duclos
lœru sɔ̃ se grãparũ, e mäsʃø frãswa dyklo
 et Mme Denise Duclos sont aussi ses grands-parents.
e madam dani:s dyklo sɔ̃ -t osi se grãparũ.

M. et Mme Leroux et M. et Mme Duclos, sont-ce aussi
mäsʃø e madam lœru e mäsʃø e madam dyklo, sɔ̃s osi
 les grands-parents de Nicole? Oui, ce sont aussi ses
le grãparũ də nikol? wi, sə sɔ̃ -t osi se
 grands-parents.
grãparũ.

un an = une année Nicole a quinze (15) ans; son anniversaire est le seize
nikol a kɛ:s ɔ̃; sɔ̃ -n aniʁse:r e lə sɛ:s
 (16) avril. Jean a treize ans; son anniversaire est le
avril. ʒã a trɛ:s ɔ̃; sɔ̃ -n aniʁse:r e lə

sept juin. Henri a huit ans et Yvonne a cinq ans; leurs
set ʒyẽ. ãri a yi -t ã e ivon a sẽ -k ã; lær

anniversaires sont le dix-sept (17) août et le dix-neuf
-a anivɛrsɛ:r sã lã diset u e lã diznɛf

(19) juillet.

ʒyijɛ.

Henri est un petit garçon. Son frère Jean n'est pas un
ãri ɛ -t ã pãti ɣarsõ. sã frɛ:r ʒã ne pa ã

petit garçon; c'est un grand garçon. Yvonne est une
pãti ɣarsõ; sɛ -t ã ɣrã ɣarsõ. ivon ɛ -t yn

'petite fille, mais sa sœur Nicole n'est pas une petite
pãtit fi:j, mɛ sa sœ:r nikol ne pa yn pãtit

fille; c'est une grande fille.

fi:j; sɛ -t yn ɣrã:d fi:j.

Henri est plus petit que Jean, mais il est plus grand
ãri ɛ ply pãti kã ʒã, mɛ il ɛ ply ɣrã

qu'Yvonne. Nicole est plus grande qu'Henri et Yvonne,
kiwon. nikol ɛ ply ɣrã:d kãri e ivon,

mais elle n'est pas plus grande que Jean. Nicole a
mɛ ɛl ne pa ply ɣrã:d kã ʒã. nikol a

quinze ans; Jean a seulement treize ans, mais il est
kẽ:z ã; ʒã a sælmã trɛ:z ã, mɛ il ɛ

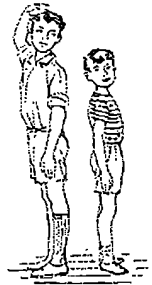
aussi grand que Nicole. Mme Duclos est plus grande
-t osi ɣrã kã nikol. madam dyklo ɛ ply ɣrã:d

que ses enfants, mais elle n'est pas aussi grande que
kã sɛ -z ãfã, mɛ ɛl ne pa osi ɣrã:d kã

son mari. M. Duclos est plus grand que sa femme.
sã mari. masjɔ dyklo ɛ ply ɣrã kã sa fam.

sept
le septième
le sept

Une semaine a
sept jours.
Samedi est le
septième jour de
la semaine.
L'anniversaire
de Jean est
le sept juin.



grand petit

petit
petite

Henri est un
petit garçon.
Yvonne est une
petite fille.

grand
grande

Jean est un
grand garçon.
Nicole est une
grande fille.

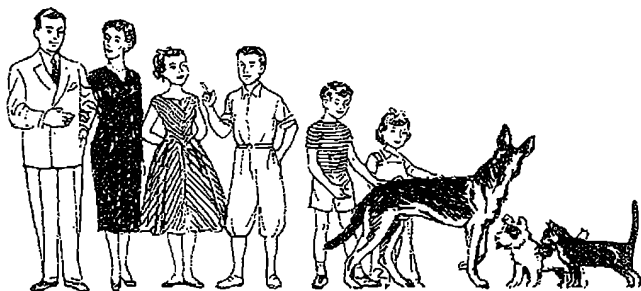
qu' = que

Jean est aussi
grand que Nicole
= Jean n'est pas
plus grand que
Nicole, et il n'est
pas plus petit
que Nicole.

Chapitre quatre (4).

plus... que
aussi... que
ne... pas aussi...
que

Henri est plus
grand que sa sœur
Yvonne.
Jean est aussi
grand que Nicole,
mais il n'est pas
aussi grand que
son père.



Yvonne est plus petite que sa sœur; elle est la plus
ivɔn ɛ ply pətɪt kə sa sœ:r; ɛl ɛ la ply

petite fille de la famille. Elle est aussi plus petite
pətɪt fi:j də la fami:j. ɛl ɛ -t osi ply pətɪt

que ses frères; elle est la plus petite des enfants.
kə se frɛ:r; ɛl ɛ la ply pətɪt de -z œfũ.

grand
plus grand
le plus grand

Jean est un grand
garçon.
Il est plus grand
que son frère.
Il est le plus grand
des deux garçons.

Henri est plus petit que son frère Jean; il est le plus
ɑ̃ri ɛ ply pəti kə sɔ̃ frɛ:r ʒɑ̃; il ɛ la ply

petit des deux garçons. Nicole est plus grande que sa
pəti də dø ɡarsɔ̃. nikɔl ɛ ply ɡrɑ̃:d kə sa

sœur Yvonne; elle est la plus grande des deux filles.
sœ:r ivɔn; ɛl ɛ la ply ɡrɑ̃:d də dø fi:j.

grande
plus grande
la plus grande

Nicole est une
grande fille.
Elle est plus
grande que sa
sœur.
Elle est la plus
grande des quatre
enfants.

Fido est plus petit que Médor. Médor a trois ans, et
fido ɛ ply pəti kə medɔ:r. medɔ:r a trwa -z ɑ̃, ɛ

Fido n'a que six mois. Le chat, Minet, a deux ans.
fido na kə si mwɑ. la ʃa, minɛ, a dø -z ɑ̃.

Minet est plus petit que Médor, mais il est aussi grand
minɛ ɛ ply pəti kə medɔ:r, mɛ il ɛ -t osi ɡrɑ̃

que Fido.
kə fido.

n'... que =
ne... que =
seulement

Nicole, est-elle aussi grande que sa mère? Non, elle
nikol, ɛ -t ɛl osi grɑ:d kɑ sa mɛ:r? nɔ, ɛl

n'est pas aussi grande que sa mère; elle est plus petite
ne pa osi grɑ:d kɑ sa mɛ:r; ɛl ɛ ply patit

que sa mère. Yvonne, est-elle aussi grande que sa
kɑ sa mɛ:r. ivɔn, ɛ -t ɛl osi grɑ:d kɑ sa

sœur? Non, elle n'est pas aussi grande que sa sœur;
sɑ:r? nɔ, ɛl ne pa osi grɑ:d kɑ sa sɑ:r;

Nicole est une grande fille, et Yvonne n'est qu'une
nikol ɛ -t yn grɑ:d fi:j, ɛ ivɔn ne kyn

petite fille.
patit fi:j.

Henri, est-ce le plus grand des deux garçons? Non,
ɑri, ɛs lɑ ply grɑ de dø garsɔ? nɔ,

c'est Jean qui est le plus grand des deux garçons; c'est
sɛ ʒɑ ki ɛ lɑ ply grɑ de dø garsɔ; sɛ

un grand garçon, et Henri n'est qu'un petit garçon.
-t ɑ grɑ garsɔ, ɛ ɑri ne kɑ patit garsɔ.

Médor, est-ce le plus petit des deux chiens? Non, c'est
medɔ:r, ɛs lɑ ply patit de dø fʃɛ? nɔ, sɛ

Fido qui est le plus petit des deux chiens; il n'a que six
fido ki ɛ lɑ ply patit de dø fʃɛ; il na kɑ si

mois. Minet, est-il plus grand ou plus petit que Fido?
mwa. minɛ, ɛ -t il ply grɑ u ply patit kɑ fido?

Il est aussi grand que Fido.
il ɛ -t osi grɑ kɑ fido.

Nicole n'a que quinze ans; elle est jeune. Son grand-père,
nikol na kɑ kɛ:z ɑ; ɛl ɛ ʒɑn. sɔ grɑpɛ:r,

Chapitre quatre (4).

jeune	M. Gaston Leroux, a soixante-huit (68) ans; il est vieux.
jeune	<i>məsʃə ɡastɔ̃ ləru, a swasütʃi -t ũ; il ɛ vʃə.</i>
Jean a treize ans; il est jeune.	L'autre grand-père de Nicole, M. François Duclos, a
Nicole a quinze ans; elle est jeune.	<i>lo:trə ɡrɑ̃pɛ:r də nikɔl, məsʃə frɑ̃swa dyklo, a</i>
vieux	soixante-dix (70) ans; il est plus vieux que M. Leroux.
vieille	<i>swasütʃi -z ũ; il ɛ ply vʃə kə məsʃə ləru.</i>
M. François Duclos a soixante- dix ans; il est vieux.	La mère de Nicole, Mme Duclos, a trente-huit (38) ans;
Mme Denise Duclos a soixante- huit ans; elle est vieille.	<i>la mɛ:r də nikɔl, madam dyklo, a trätʃi -t ũ;</i>
	elle est plus jeune que son mari, M. Duclos, qui a
	<i>el ɛ ply ʒɑ̃n kə sɔ̃ mari, məsʃə dyklo, ki a</i>
	quarante (40) ans. M. Pierre Duclos est plus jeune que
	<i>karütʃi ũ. məsʃə pjɛ:r dyklo ɛ ply ʒɑ̃n kə</i>
	son père, et il est aussi plus jeune que M. Leroux, le
	<i>sɔ̃ pɛ:r, e il ɛ -t osi ply ʒɑ̃n kə məsʃə ləru, la</i>
	père de sa femme; il est le plus jeune des trois hommes.
	<i>pɛ:r də sa fam; il ɛ la ply ʒɑ̃n də trwa -z ɔ̃m.</i>
	La mère de M. Duclos n'est pas jeune; elle est vieille.
	<i>la mɛ:r də məsʃə dyklo nɛ pa ʒɑ̃n; el ɛ vʃɛ:j.</i>
	Elle a soixante-huit (68) ans. Mme Leroux n'est pas
	<i>el a swasütʃi -t ũ. madam ləru nɛ pa</i>
	aussi vieille que la mère de M. Duclos; Mme Leroux
	<i>osi vʃɛ:j kə la mɛ:r də məsʃə dyklo; madam ləru</i>
	n'a que cinquante-neuf (59) ans. Mme Denise Duclos
	<i>na kə sɛ̃kɑ̃tnɛ -v ũ. madam dəni:s dyklo</i>
	est plus vieille que Mme Leroux; elle est la plus vieille
	<i>ɛ ply vʃɛ:j kə madam ləru; el ɛ la ply vʃɛ:j</i>
une grand-mère	des deux grand-mères, mais son mari est plus vieux.
deux grand-mères	<i>de dø ɡrɑ̃mɛ:r, mɛ sɔ̃ mari ɛ ply vʃə.</i>

Henri, est-il plus âgé que son frère Jean? Non, il
ūri, ɛ -t il ply -z aʒe kə sɔ̃ frɛ:r ʒũ? nɔ̃, il

n'est pas plus âgé que son frère; c'est Jean qui est le
ne pa ply -z aʒe kə sɔ̃ frɛ:r; sɛ ʒũ ki ɛ la

plus âgé des deux garçons. Est-ce le plus âgé des
ply -z aʒe de dø ɣarsɔ̃. ɛs la ply -z aʒe de

quatre enfants? Non, ce n'est pas le plus âgé des
katr ũfũ? nɔ̃, sə ne pa la ply -z aʒe de

enfants; c'est Nicole qui est la plus âgée des enfants.
-z ũfũ; sɛ nikol ki ɛ la ply -z aʒe de -z ũfũ.

Nicole a quinze ans, et Jean n'a que treize ans; Nicole
nikol a kɛ:z ũ, ɛ ʒũ na kə tre:z ũ; nikol

est de deux ans plus âgée que Jean. Elle est de sept
ɛ də dø -z ũ ply -z aʒe kə ʒũ. ɛl ɛ də sɛ

ans plus âgée qu'Henri, et elle est de dix ans plus âgée
-t ũ ply -z aʒe kəri, ɛ ɛl ɛ də di -z ũ ply -z aʒe

que sa sœur Yvonne.
kə sa sœ:r iʋɔn.

Quel âge Henri a-t-il? Il a huit ans. Et quel âge Yvonne
kɛl a:ʒ ũri a -t il? il a yi -t ũ. ɛ kɛl a:ʒ iʋɔn

a-t-elle? Elle a cinq ans. Quel âge M. Gaston Leroux
a -t ɛl? ɛl a sɛ -k ũ. kɛl a:ʒ mæsʃø ɡastɔ̃ ləru

a-t-il? Il a soixante-huit ans. Quel âge Mme Denise
a -t il? il a swasũti -t ũ. kɛl a:ʒ madam dɛni:z

Duclos a-t-elle? Elle a aussi soixante-huit ans; elle a
dyklo a -t ɛl? ɛl a osi swasũti -t ũ; ɛl a

le même âge que M. Leroux. La mère des enfants,
la mɛ:m a:ʒ kə mæsʃø ləru. la mɛ:r de -z ũfũ,

âgé = vieux

âgé
 âgée

Jean est plus âgé
 qu'Henri.

Nicole est plus
 âgée que Jean.

âge
 âgé

Quel âge Henri
 a-t-il?

Il a huit ans; il
 est de trois ans
 plus âgé
 qu'Yvonne.

Mme Lucienne Duclos, a-t-elle le même âge que
madam lysjen dyklo, a-t el la me:m a:z kə

son mari? Non, elle n'a pas le même âge que son
sɔ̃ mari? nɔ̃, el nə pa la me:m a:z kə sɔ̃

mari; elle est de deux ans plus jeune que son mari.
mari; el ɛ də dø -z ʔ ply zæn kə sɔ̃ mari.

L'anniversaire de Nicole, est-ce le seize avril? Oui, son
laniverse:r də nikol, ɛs la se:z avri? wi, sɔ̃

anniversaire est le seize avril. Quand est-ce l'anniversaire
-n aniverse:r ɛ la se:z avri. kə-t ɛs laniverse:r

de Jean? C'est le sept juin. L'anniversaire d'Henri,
də ʒœ? se la set ʒyẽ. laniverse:r dœri,

est-ce le même jour? Non, ce n'est pas le même jour.
ɛs la me:m ʒu:r? nɔ̃, sə nɛ pa la me:m ʒu:r.

Quand est-ce son anniversaire? C'est le dix-sept août.
kə-t ɛs sɔ̃ -n aniverse:r? se la diset u.

Quand est-ce l'anniversaire de Mme Denise Duclos?
kə-t ɛs laniverse:r də madam dani:z dyklo?

C'est le vingt (20) octobre. L'anniversaire de M. Leroux,
se la vɛ ɔktobr. laniverse:r də mɔsjø lœru,

est-ce le même jour? Non, son anniversaire n'est pas
ɛs la me:m ʒu:r? nɔ̃, sɔ̃ -n aniverse:r nɛ pa

le même jour. Quand est-ce son anniversaire? C'est le
la me:m ʒu:r. kə-t ɛs sɔ̃ -n aniverse:r? se la

dix-huit (18) octobre; il est de deux jours plus âgé
disyt ɔktobr; il ɛ də dø ʒu:r ply-z aʒe

que Mme Denise Duclos.
kə madam dani:z dyklo.

EXERCICE A.

M. Leroux est le — des quatre enfants. Mme Leroux est leur —. Jacqueline est le — de Mme Leroux. Mme Duclos a un — nom de famille que ses parents, mais Nicole a le — nom de famille que son père et sa mère. M. et Mme Duclos ont le même nom de famille, — ils n'ont pas le même prénom. C'est Yvonne — est la plus jeune des enfants; elle n'a — cinq ans.

Nicole — quinze ans; elle est de deux — plus âgée que son frère Jean. Quel — Jean a-t-il? Il a — ans. L' — de Jean, est-ce le sept juin? —, son anniversaire est le sept juin. — est-ce l'anniversaire de Nicole? C'est — seize avril.

EXERCICE B.

Qui est M. Leroux? ... Quels sont les prénoms de M. et de Mme Leroux? ... Combien de grands-parents les enfants ont-ils? ... M. Leroux, est-ce le plus vieux des grands-parents? ... La mère des quatre enfants, est-elle plus âgée que son mari? ... Quand est-ce l'anniversaire d'Henri? ...

EXERCICE C.

son sa ses leur leurs

Henri a le même nom de famille que — parents, mais il a un autre prénom que — père et — mère. — prénoms sont Pierre et Lucienne, et — nom de famille est Duclos.

MOTS:

son
sa
ses
grands-parents
leurs
leur
un grand-père
une
grand-mère
un prénom
un nom de
famille
même
mais
que
qu'
même ... que
autre ... que
quinze
un an
un anniversaire
seize
dix-sept
dix-neuf
petit
grand
plus grand
le plus grand
plus
plus petit
le seize avril
autre

Chapitre quatre (4).

aussi ... que
le plus petit
n'a que
n'est que
qui
jeune
soixante-huit
vieux
soixante-dix
trente-huit
quarante
vieille
cinquante-
neuf
ne (n') ... que
de ... ans
plus âgé
quel âge a-t-il?
âgé
un âge
quand ...?
vingt
dix-huit
est-il ...?
est-elle ...?

François
Denise
Leroux
Gaston
Jacqueline
Pierre
Lucienne

M. et Mme Leroux ont une fille: Mme Lucienne Duclos est — fille. M. Pierre Duclos a un père et une mère: — parents sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos. — père est le grand-père des enfants, et sa mère est — grand-mère.

grand grande petit petite âgé âgée vieux vieille
Nicole est une — fille. Yvonne est une — fille. Elle n'a que cinq ans. Nicole est plus — que Jean, et Jean est plus — qu'Henri. Jean est un — garçon, et Henri est un — garçon. Mme Denise Duclos a soixante-huit ans; elle est —. Mais son fils, M. Pierre Duclos, n'est pas —; il est jeune.

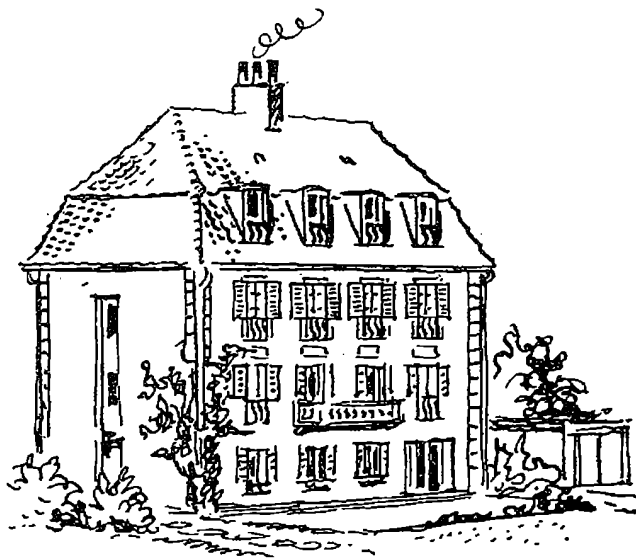
plus le plus la plus

Yvonne est — petite que Nicole; elle est — — petite des deux sœurs. Mme Leroux est — jeune que Mme Denise Duclos; elle est — — jeune des deux grand-mères. Jean est de cinq ans — âgé qu'Henri; il est — — âgé des deux frères.

aussi aussi ... que

M. Leroux a soixante-huit ans, et Mme Denise Duclos a — soixante-huit ans; M. Leroux est — vieux — Mme Denise Duclos, mais il n'est pas — vieux — M. François Duclos. Médor est un chien et Fido est — un chien. Fido n'est pas — grand — Médor, mais il est — grand — Minet.

VILLES ET PAYS



M. Duclos a une maison; c'est une grande et vieille
masjə dyklo a yn mezɔ̃; se -t yn grɑ:d e vje:j

maison. La famille Duclos demeure dans la maison.
mezɔ̃. la fami:j dyklo dəmœ:r dɑ la mezɔ̃.

Une autre famille demeure aussi dans la maison; ce
yn o:trə fami:j dəmœ:r osi dɑ la mezɔ̃; sɑ

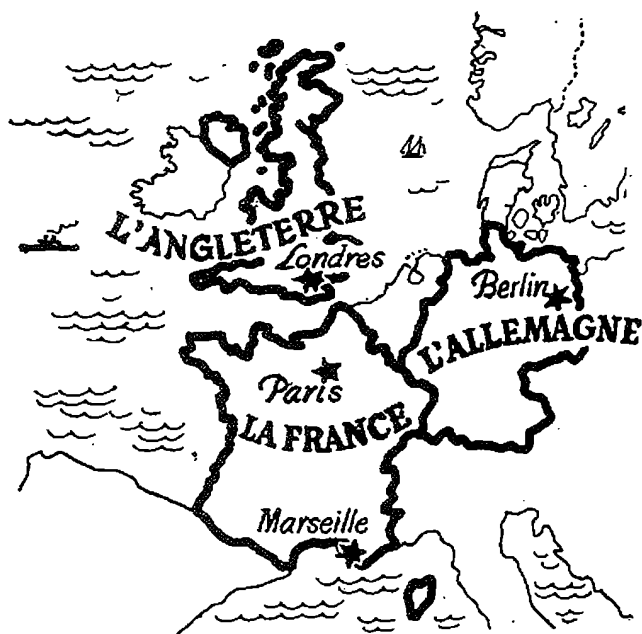
sont M. et Mme Lebrun et leurs deux enfants, Paul
sɔ̃ masjə e madam læbrœ e lær dœ -z œfɑ, pɔl

et Louise.

e lwi:z.



une maison



à 3: dans

demeure
demeurent

Jean demeure à
Paris.

M. et Mme Duclos
demeurent à
Paris.

La maison de M. Duclos est à Paris. Les parents de
la mez̃ da masj̃ dyklo ɛ -t a pari. le par̃ da

Mme Duclos, M. et Mme Leroux, demeurent aussi à
madam dyklo, masj̃ e madam laru, damæ:r osi a

Paris, mais ils ne demeurent pas dans la même maison
pari, me il nɑ damæ:r pa dɑ la mɛ:m mez̃

que la famille Duclos. Les parents de M. Duclos ne
kɑ la fami:j dyklo. le par̃ da masj̃ dyklo nɑ

demeurent pas à Paris; ils demeurent à Marseille.
damæ:r pa a pari; il damæ:r a marse:j.

Paris est une ville; Marseille est aussi une ville. Paris
pari ɛ -t yn vil; marse:j ɛ -t osi yn vil. pari

est la plus grande ville de France. Paris et Marseille
ε la ply grā:d vil da frā:s. pari e marse:j

sont en France. Londres est en Angleterre; c'est la plus
s5 -t ā frā:s. l5:dr ε -t ā -n āglate:r; se la ply
 grande ville d'Angleterre. Berlin est en Allemagne;
grā:d vil dāglate:r. berlē ε -t ā -n alman;

Berlin est la plus grande ville d'Allemagne.
berlē ε la ply grā:d vil dalman.

L'Angleterre est un grand pays. La France est aussi un
lāglate:r ε -t ā grā peji. la frā:s ε -t osi ā

grand pays; c'est un plus grand pays que l'Angleterre.
grā peji; se -t ā ply grā peji ka lāglate:r.

La France a quarante-deux millions (42.000.000)
la frā:s a karātdø milj5

d'habitants; c'est un grand nombre d'habitants. Mais
dabitā; se -t ā grā n5:brā dabitā. me

L'Angleterre a un plus grand nombre d'habitants que la
lāglate:r a ā ply grā n5:brā dabitā ka la

France: l'Angleterre a cinquante millions (50.000.000)
frā:s: lāglate:r a sēkū:t milj5

d'habitants. La France est un plus grand pays que
dabitā. la frā:s ε -t ā ply grā peji ka

l'Angleterre, mais l'Angleterre a plus d'habitants que
lāglate:r, me lāglate:r a ply dabitā ka

la France. L'Allemagne a plus d'habitants que
la frā:s. lalman a ply dabitā ka

l'Angleterre: il y a soixante-huit millions (68.000.000)
lāglate:r: il ja swasūtyi milj5

à
dans
en

M. Duclos et sa
famille demeurent
à Paris, dans une
grande maison.
Paris est en
France.

un million =
1.000.000

un habitant de
Paris = une
personne qui
demeure à Paris

«30» est un
nombre; «68» est
aussi un nombre.

plus d'habitants
= un plus grand
nombre d'habi-
tants

Chapitre cinq (5).

le plus d'habitants
= le plus grand
nombre
d'habitants

un pays
deux pays

où?
ou

Où demeure Jean,
à Paris ou à
Marseille? Il
demeure à Paris.

quel?
quelle?

Quel est le nom
du père de Jean?
Quelle est la plus
grande ville de la
France?
Dans quel pays
est Marseille?
Dans quelle ville
demeure la fa-
mille Duclos?

d'habitants en Allemagne. C'est l'Allemagne qui a le
dabitā ā -n alman. sɛ lalman ki a lə

plus d'habitants des trois pays.

ply dabitā de trwa peji.

Dans quel pays est Marseille? Marseille est en France.

dā kel peji ɛ marse:j? marse:j ɛ -t ā frā:s.

Où est Paris? Paris est aussi en France. Dans quel

u ɛ pari? pari ɛ -t osi ā frā:s. dā kel

pays est Londres? Londres est en Angleterre. Où est

peji ɛ lɔ:dr? lɔ:dr ɛ -t ā -n āglatɛ:r. u ɛ

Berlin? Berlin est en Allemagne. Quelle est la plus

berlɛ? berlɛ ɛ -t ā -n alman. kel ɛ la ply

grande ville de France? Paris est la plus grande ville

grā:d vil də frā:s? pari ɛ la ply grā:d vil

de France.

də frā:s.

Qui sont Paul et Louise? Ce sont deux enfants qui de-

ki sɔ pɔl ɛ lwi:z? sɔ sɔ dɔ -z āfā ki də-

meurent dans la maison de M. Duclos. Où demeure la

mæ:r dā la mezɔ də masjɔ dyklo. u dæmæ:r la

famille Duclos? Elle demeure à Paris. Les parents de

fami:j dyklo? ɛl dæmæ:r a pari. le parā də

M. Duclos, demeurent-ils aussi à Paris? Non, ils ne de-

masjɔ dyklo, dæmæ:r -t il osi a pari? nɔ, il nə də-

meurent pas à Paris. Dans quelle ville demeurent-ils?

mæ:r pa a pari. dā kel vil dæmæ:r -t il?

Ils demeurent à Marseille. Dans quelle ville demeurent

il dæmæ:r a marse:j. dā kel vil dæmæ:r

les parents de Mme Duclos? Ils demeurent à Paris.
le parũ da madam dyklo? il damæ:r a pari.

Où demeure la famille Lebrun? La famille Lebrun
u damæ:r la fami:j labrœ? la fami:j labrœ

demeure aussi à Paris, dans la maison de M. Duclos.
damæ:r osi a pari, dũ la mezũ da masjð dyklo.

La famille Duclos demeure en France; c'est une famille
la fami:j dyklo damæ:r ā frã:s; se-t yn fami:j

française. Jean est un jeune garçon français; son frère
frãse:z. zũ ε-t œ zœn garsũ frãse; sũ fræ:r

Henri est un petit garçon français. Nicole est une jeune
ãri ε-t œ pati garsũ frãse. nikol ε-t yn zœn

fille française; sa sœur Yvonne est une petite fille fran-
fi:j frãse:z; sa sæ:r iuon ε-t yn patit fi:j frã-

çaise. Les quatre enfants ont un père français et une
se:z. le katr œfũ ẽ-t œ pæ:r frãse e yn

mère française; c'est un Français qui est leur père et
mæ:r frãse:z; se-t œ frãse ki ε lær pæ:r e

une Française qui est leur mère; M. Duclos est Français
yn frãse:z ki ε lær mæ:r; masjð dyklo ε frãse

et Mme Duclos est Française. Paul et Louise Lebrun
e madam dyklo ε frãse:z. pol e lwi:z labrœ

ont un père français, mais ils n'ont pas une mère
ẽ-t œ pæ:r frãse, mε il nũ pa yn mæ:r

française; leur mère est une jeune Anglaise. Mme
frãse:z; lær mæ:r ε-t yn zœn ũgle:z. madam

Lebrun a un père anglais et une mère anglaise qui
labrœ a œ pæ:r ũgle e yn mæ:r ũgle:z ki

français
française

Jean est un jeune
garçon français.
Nicole est une
jeune fille fran-
çaise.

un Français =
un homme fran-
çais ou un garçon
français

une Française =
une femme fran-
çaise ou une jeune
fille française

un Anglais
deux Anglais

un Français
deux Français

demeurent en Angleterre. Le prénom de Mme Lebrun
dəmæ:r ð -n ŋglæ:t:r. lə prɛnʒ də madam labrœ
 est Nelly. Son prénom est anglais, mais son nom de
ε nɛli. sɔ prɛnʒ ε -t ŋgle, mɛ sɔ nɔ də
 famille est français.
fami:j ε frãse.

Les parents de Mme Lebrun sont deux Anglais. Les
le parə də madam labrœ sɔ dø -z ŋgle. le
 Anglais sont les habitants de l'Angleterre. Les Fran-
-z ŋgle sɔ le -z abitə də lŋglæ:t:r. le frã-
 çais sont les habitants de la France. Les Allemands
sɛ sɔ le -z abitə də la frã:s. le -z almə
 sont les habitants de l'Allemagne.
sɔ le -z abitə də lalman.

«Jean, qui est ton père?» «Mon père, c'est M. Duclos.»
«ʒə, ki ε tɔ pɛ:r?» «mɔ pɛ:r, sɛ masjɔ dyklo.»

«Ton père, a-t-il une maison?» «Oui, mon père a une
«tɔ pɛ:r, a -t-il yn mɛzɔ?» «wi, mɔ pɛ:r a yn

maison.» «Où est la maison de ton père?» «La maison
mɛzɔ.» «u ε la mɛzɔ də tɔ pɛ:r?» «la mɛzɔ

de mon père est à Paris.» «Qui demeure dans la
də mɔ pɛ:r ε -t a pari.» «ki dəmæ:r dū la

maison?» «Mon père, ma mère, mon frère Henri et mes
mɛzɔ?» «mɔ pɛ:r, ma mɛ:r, mɔ frɛ:r ɔri e mɛ

sœurs Nicole et Yvonne demeurent dans la maison — et
sæ:r nikɔl e ivɔn dəmæ:r dū la mɛzɔ — e

aussi la famille Lebrun. Mon chien Médor, Fido, le
osi la fami:j labrœ. mɔ fʃjɛ medɔ:r, fido, lə

mon
ma
mes

Jean: «Mon père
a une maison.»

Nicole: «Le nom
de ma sœur est
Yvonne.»

Jean: «M. et Mme
Leroux sont mes
grands-parents.»

ton
ta
tes

«Ton père, a-t-il
une maison,
Jean?»

«Quel est le nom
de ta mère,
Henri?»

«Où demeurent
tes grands-parents
Leroux, Henri?»

chien de ma sœur Nicole, et Minet, le chat de ma
ʃjẽ də ma sœ:r nikɔl, ɛ minɛ, lə ʃa də ma
 sœur Yvonne, sont aussi dans la maison.»
sœ:r iʋɔn, sɔ̃ -t osi dũ la mɛzɔ̃.»

«Henri, où demeurent tes grands-parents, M. et Mme
œ̃ri, u dœmœ:r te grãparũ, mœsjø ɛ madam

Duclos?» «Mes grands-parents, M. et Mme Duclos,
dyklo?» «me grãparũ, mœsjø ɛ madam dyklo,

demeurent à Marseille, dans une grande maison.» «Tes
dœmœ:r a marse:j, dũ -z yn grã:d mœzɔ̃.» «te

autres grands-parents, M. et Mme Leroux, demeurent-ils
-z o:trã grãparũ, mœsjø ɛ madam læru, dœmœ:r -t il

aussi à Marseille?» «Non, ils ne demeurent pas à
osi a marse:j?» «nɔ̃, il nœ dœmœ:r pɑ a

Marseille, mais à Paris.» «Est-ce Paris ou Marseille
marse:j, mɛ a pari.» «ɛs pari u marse:j

qui a le plus d'habitants?» «C'est Paris qui a le plus
ki a lə ply dabitũ?» «sɛ pari ki a lə ply

d'habitants. Mais Londres a plus d'habitants que Paris;
dabitũ. mɛ lɔ:dr a ply dabitũ kɑ pari;

Paris a quatre millions d'habitants, et Londres a huit
pari a katrã mɪljɔ̃ dabitũ, ɛ lɔ:dr a yi

millions d'habitants.»
mɪljɔ̃ dabitũ.»

Jean parle français; il est Français, et les Français
ʒœ parl frãse; il ɛ frãse, ɛ le frãse

parlent français. Les Anglais parlent anglais. Mme
parl frãse. le -z űgle parl űgle. madam

Chapitre cinq (5).

Lebrun est Anglaise; elle parle anglais, mais elle parle
ləbrœ̃ ɛ -t ɑ̃ɡlɛːz; ɛl parl ɑ̃ɡlɛ, mɛ ɛl parl

aussi français. En France elle parle français et en
osi frɑ̃sɛ. ɑ̃ frɑ̃ːs ɛl parl frɑ̃sɛ e ɑ̃

Angleterre elle parle anglais. M. Duclos est Français;
-n ɑ̃ɡlɛːr ɛl parl ɑ̃ɡlɛ. masjœ dyklo ɛ frɑ̃sɛ;

il parle français. Il parle aussi anglais et allemand.
il parl frɑ̃sɛ. il parl osi ɑ̃ɡlɛ e almɑ̃.

M. Duclos n'est pas Allemand, mais il parle allemand;
masjœ dyklo nɛ pa almɑ̃, mɛ il parl almɑ̃;

il n'est pas Anglais, mais il parle anglais.
il nɛ pa ɑ̃ɡlɛ, mɛ il parl ɑ̃ɡlɛ.

Quelle langue parlent les Français? Ils parlent français.
kɛl lɑ̃ːɡ parl le frɑ̃sɛ? il parl frɑ̃sɛ.

Quelle langue parlent les Anglais? Ils parlent anglais.
kɛl lɑ̃ːɡ parl le -z ɑ̃ɡlɛ? il parl ɑ̃ɡlɛ.

on 3: les
personnes

On parle anglais en Angleterre et on parle français en
ɔ̃ parl ɑ̃ɡlɛ ɑ̃ -n ɑ̃ɡlɛːr e ɔ̃ parl frɑ̃sɛ ɑ̃

on parle
parle-t-on?

France. Quelle langue parle-t-on en Allemagne? On
frɑ̃ːs. kɛl lɑ̃ːɡ parlɛ -t ɔ̃ ɑ̃ -n alman? ɔ̃

On parle français
en France.
Parle-t-on anglais
en Angleterre?

parle allemand en Allemagne. Mme Lebrun, est-elle
parl almɑ̃ ɑ̃ -n alman. madam ləbrœ̃, ɛ -t ɛl

qui

Mme Lebrun est
une Anglaise qui
parle français.
Paul et Louise
sont deux enfants
qui demeurent
dans la maison de
M. Duclos.

Française? Non, Mme Lebrun est une Anglaise qui
frɑ̃sɛːz? nɔ̃, madam ləbrœ̃ ɛ -t yn ɑ̃ɡlɛːz ki
parle français.
parl frɑ̃sɛ.

«Jean, où est Londres?» «Londres est en Angleterre.»
«ʒɑ̃, u ɛ lɔ̃ːdr?» «lɔ̃ːdr ɛ -t ɑ̃ -n ɑ̃ɡlɛːr.»

«Est-ce une grande ou une petite ville?» «C'est une
«es yn grā:d u yn pətit vil?» «se -t yn

grande ville. Londres a plus d'habitants que Paris et
grā:d vil. lɔ:dr a ply dabitā kə pari e

que Berlin.» «Quelle langue parle-t-on en Angleterre?»
kə bɛrlē.» «kel lā:g parlə -t ɔ̃ ā -n āglatɛ:r?»

«On parle anglais.»

«ɔ̃ parl āglɛ.»

«Parles-tu anglais, Jean?» «Non, je ne parle pas anglais;

«parl ty āglɛ, ʒā?» «nɔ̃, ʒə nə parl pa āglɛ;

je ne parle que français, mais mon père parle anglais.»

ʒə nə parl kə frā:s, mɛ mɔ̃ pɛ:r parl āglɛ.»

«Parle-t-il aussi allemand?» «Oui, il parle aussi

«parlə -t il. osi almā?» «wi, il parl osi

allemand.» «Ta mère, parle-t-elle aussi allemand et

almā.» «ta mɛ:r, parlə -t el osi almā e

anglais, Jean?» «Non, ma mère ne parle que français.»

āglɛ, ʒā?» «nɔ̃, ma mɛ:r nə parl kə frā:s.»

«Demeures-tu en Angleterre ou en France, Jean?» «Je

«dæmɛ:r ty ā -n āglatɛ:r u ā frā:s, ʒā?» «ʒə

demeure en France.» «Où demeures-tu en France?»

dæmɛ:r ā frā:s.» «u dæmɛ:r ty ā frā:s?»

«Je demeure à Paris.» «Demeures-tu dans la maison de

«ʒə dæmɛ:r a pəri.» «dæmɛ:r ty dā la mezɔ̃ də

ton père et de ta mère?» «Oui, je demeure dans la

tɔ̃ pɛ:r e də ta mɛ:r?» «wi, ʒə dæmɛ:r dā la

maison de mon père et de ma mère.»

mezɔ̃ də mɔ̃ pɛ:r e də ma mɛ:r.»

il parle
elle parle
parle-t-il?
parle-t-elle?

M. Duclos
demeure en
France; il parle
français.
M. Duclos,
parle-t-il anglais?
Mme Duclos
demeure en
France; elle parle
français.
Mme Duclos,
parle-t-elle
allemand?

parle.
parles
parle

M. Duclos: «Je
parle anglais.
Parles-tu anglais,
Henri?»
Henri est
Français; il parle
français.

MOTS:

un Allemand
un Anglais
une Anglaise
un Français
une Française
un habitant
une langue
une maison
un nombre
un pays
une ville
allemand
anglais
français

je demeure
il demeure
elle demeure
ils demeurent
demeures-tu?
demeurent-ils?
il parle
ils parlent
parles-tu?
parle-t-il?
parle-t-elle?
parle-t-on?
je
tu
on
mon
ma
mes
ton
ta
tes
à
en
où?
plus de
le plus de
quelle?
quarante-deux
cinquante
un million
l'Allemagne
l'Angleterre
la France
Berlin
Londres
Marseille

EXERCICE A.

M. Duclos a une grande et vieille —. La famille Duclos — dans la maison. La maison est — Paris. Londres est une —. Londres est — Angleterre. La France et l'Allemagne sont deux —. Les Français sont les — de la France. Les Français — français. La France a quarante-deux — d'habitants; c'est un grand — d'habitants. L'Angleterre a — d'habitants que la France.

— est Marseille? Marseille est en —. — langue parlent les Français? Les Français parlent —. Quelle — parle-t-on en Angleterre? — parle anglais. «Jean, quelle langue parles- —?» «— parle français.»

EXERCICE B.

Où est la maison de M. Duclos? ... Qui demeure dans la maison de M. Duclos? ... Combien d'habitants y a-t-il en France? ... Quelle langue parle-t-on en France? ... Quel est le prénom de Mme Lebrun? ... Jean, parle-t-il anglais? ...

EXERCICE C.

mon ma mes. ton ta tes
«Jean, qui est — père?» «— père, c'est M. Duclos.»
«Henri, où demeurent. — grands-parents, M. et Mme Leroux?» «— grands-parents, M. et Mme Leroux, demeurent à Paris.» «Yvonne, quel est le prénom de — mère?» «Le prénom de — mère est Lucienne.»

parle parles parlent demeure demeures demeurent
 Les Français — en France et ils — français. M. Duclos
 — à Paris. Mme Lebrun: «Je — anglais et français;
 Henri, — tu aussi anglais et français?» M. Duclos —
 français, anglais et allemand. Mme Leroux: «Je — à
 Paris; — tu aussi à Paris, Yvonne?»

Paris
 Louise
 Nelly
 Paul
 Lebrun

RÉSUMÉ

[rezyme]

« Maison », « ville », « quarante », « plus », « petit » sont cinq mots [mo]. Ce sont cinq mots français. « Où » est aussi un mot français.

« Paris est une ville », « Pierre est un garçon », « Londres est en Angleterre » sont trois phrases [fra:s]. Ce sont trois phrases françaises. « Minet est un chat » est aussi une phrase française. Dans la phrase « Minet est un chat », il y a quatre mots.

La phrase « Demeures-tu en France? » est une question [kestjʃ]. La phrase « Ton père, parle-t-il allemand? » est aussi une question. La phrase « Oui, il parle allemand » est une réponse [repʃ:s]. Les deux phrases « Où est Paris? » et « Paris est en France » sont une question et une réponse. Les phrases « Demeures-tu à Paris? » et « Oui, je demeure à Paris » sont aussi une question et une réponse.

Exemples [egzā:plə] de questions et de réponses:

Médor, est-ce un chien? Oui, c'est un chien. Médor et Fido, sont-ce les chiens de Jean? Non, ce ne sont pas

les chiens de Jean. Nicole et Yvonne, sont-elles deux femmes? Non, elles ne sont pas deux femmes. Jean, a-t-il un chien? Oui, il a un chien. Y a-t-il deux filles dans la famille? Oui, il y a deux filles dans la famille. Combien de frères Yvonne a-t-elle? (ou: Combien Yvonne a-t-elle de frères?) Elle a deux frères. Qui sont-ils? Ce sont Jean et Henri. Quel âge Jean a-t-il? (ou: Quel âge a Jean?) Il a treize ans. Quelle langue les enfants parlent-ils? (ou: Quelle langue parlent les enfants?) Ils parlent français. Dans quel pays les Duclos demeurent-ils? (ou: Dans quel pays demeurent les Duclos?) Ils demeurent en France.

EXERCICE

est-il...?	sont-ils...?
est-elle...?	sont-elles...?
est-ce...?	sont-ce...?
a-t-il...?	ont-ils...?
a-t-elle...?	ont-elles...?
y a-t-il...?	

Question: ...? Oui, Minet est un chat. Q.: ...? Oui, Nicole a une sœur. Q.: ...? Non; Fido est un chien. Q.: ...? Oui, Jean a un frère. Q.: ...? Oui, Jean et Nicole sont les enfants de M. et Mme Duclos. Q.: ...? Non, Nicole a seulement une sœur. Q.: ...? Oui, Médor est dans la maison. Q.: ...? Oui, Yvonne et Nicole ont deux frères. Q.: ...? Oui, il y a deux garçons dans la maison. Q.: ...? Oui, Minet et Fido sont aussi dans la maison. Q.: ...? Oui, Jean et Henri ont deux sœurs. Q.: ...? Non, Yvonne et Nicole ne sont pas dans la maison. Q.: ...? Non, il y

a seulement deux chiens dans la maison. Q.: ...? Oui, la mère est dans la maison.

parles-tu...?	demeures-tu...?
parle-t-il...?	demeure-t-il...?
parle-t-elle...?	demeure-t-elle...?
parlent-ils...?	demeurent-ils...?
parlent-elles...?	demeurent-elles...?

Question: ...? Oui, les Duclos demeurent à Paris.
 Q.: Jean, ...? Oui, mon père parle anglais. Q.: Nicole, ...? Non, je ne parle pas anglais. Q.: Henri, ...? Oui, mon frère demeure à Paris. Q.: Jean, ...? Non, je ne demeure pas à Marseille. Q.: Tes sœurs, ...? Non, elles ne parlent pas anglais.

Combien...?	Où...?	Quand...?	Quel...?
Quelle...?	Dans quel...?		

Question: ...? L'anniversaire de Jean, c'est le sept juin.
 Q.: ...? Les enfants parlent français. Q.: ...? Il y a six personnes dans la famille. Q.: ...? La famille Duclos demeure en France. Q.: ...? En Angleterre, on parle anglais. Q.: ...? Yvonne a une sœur. Q.: ...? Le prénom de M. Duclos est Pierre. Q.: ...? Paris est en France. Q.: ...? Henri a huit ans.

LA FAMILLE LEROUX

Mme Duclos a un frère. Son nom est M. Charles
madam dyklo a œ frɛ:r. sɔ̃ nɔ̃ ɛ masjø sɑrl

Leroux. C'est l'oncle des quatre enfants de M. et Mme
lœru. sɛ lɔ̃:klø de katr œfœ 'dɑ masjø e madam

Duclos. Sa femme, Mme Anne Leroux, est leur tante.
dyklo. sa fam, madam a:n 'lœru, ɛ lœr tɑ:t.

M. et Mme Charles Leroux ont deux enfants, un fils
masjø e madam sɑrl lœru ɔ̃ dœ -z œfœ, œ fis

et une fille. Le nom de leur fils est Marcel, et le nom
e yn fi:j. lɑ nɔ̃ dɑ lœr fis ɛ marsɛl, e lɑ nɔ̃

de leur fille est Monique. Marcel est le cousin de Jean,
dɑ lœr fi:j ɛ mɔnik. marsɛl ɛ lɑ kuzœ dɑ zœ,

d'Henri, de Nicole et d'Yvonne, et Monique est leur
dœri, dɑ nikol e di:vɔn, e mɔnik ɛ lœr

cousine. M. Charles Leroux et sa famille ne
kuzin. masjø sɑrl lœru e sa fami:j nɑ

demeurent pas dans la ville, mais en dehors de la ville;
dɑmœ:r pɑ dɑ la vil, mɛ œ dɑ:r dɑ la vil;

ils demeurent à la campagne.

il. dɑmœ:r a la kɑpɑn.

«Jean et Henri, quel est le nom de votre oncle?»
«zœ e œri, kœl ɛ lɑ nɔ̃ dɑ vɔtr ɔ̃:kl?»

Jean et Henri: «Le nom de notre oncle est M. Charles
zœ e œri: «lɑ nɔ̃ dɑ nɔtr ɔ̃:kl ɛ masjø sɑrl



en dehors de Paris



la campagne

Leroux.» «M. Leroux, est-ce aussi l'oncle de vos sœurs
laru.» «masjə laru, ɛs osi lɔːklə də vo sœːr

Nicole et Yvonne?» Jean et Henri: «Oui, c'est aussi
nikol e ivɔn?» ʒɑ e ɑriː «wi, sɛ -t osi

l'oncle de nos sœurs Nicole et Yvonne.» «Mme Leroux,
lɔːklə də no sœːr nikol e ivɔn.» «madam laru,

est-ce votre tante?» Jean et Henri: «Oui, c'est notre
ɛs vɔtrə tɑːt?» ʒɑ e ɑriː «wi, sɛ nɔtrə

tante.»
tɑːt.»

«Combien votre mère a-t-elle de frères?» Jean et Henri:
«kɔbjɛ vɔtrə mɛːr a -tɛl də frɛːr?» ʒɑ e ɑriː

«Elle a un frère: notre oncle Charles.» «Combien votre
«ɛl a ɑ frɛːrː nɔtr ʃːkla ʃarl.» «kɔbjɛ vɔtr

oncle et votre tante ont-ils d'enfants?» Jean et Henri:
ʃːkl e vɔtrə tɑːt ʃː-t il dɑfɑ?» ʒɑ e ɑriː

«Ils ont deux enfants: Marcel et Monique. Marcel est
«il -z ʃ dɔ -z ɑfɑː marsɛl e mɔnik. marsɛl ɛ

notre cousin et Monique est notre cousine.» «Sont-ils
nɔtrə kuzɛ e mɔnik ɛ nɔtrə kuzin.» «sɔ -t il

aussi le cousin et la cousine de vos sœurs?» Jean et
osi lə kuzɛ e la kuzin də vo sœːr?» ʒɑ e

Henri: «Oui, ils sont aussi le cousin et la cousine de nos
ɑriː «wi, il sɔ -t osi lə kuzɛ e la kuzin də no

sœurs.»
sœːr.»

«Nicole et Yvonne, votre oncle et sa famille, demeurent-ils
«nikol e ivɔn, vɔtr ʃːkl e sa fɑmiːj, dɑmœːr -t il

notre
 votre
 nos
 vos

Jean et Henri:
 «Notre père, c'est
 M. Duclos.»
 «Et qui est votre
 mère?» «Notre
 mère, c'est Mme
 Duclos.»
 «M. Duclos, est-ce
 aussi votre père,
 Nicole et Yvon-
 ne?» «Oui. M. et
 Mme Duclos sont
 nos parents.»
 «Sont-ils aussi vos
 parents, Jean et
 Henri?» «Oui.»

Combien votre
 mère a-t-elle de
 frères? =
 Combien de frères
 votre mère
 a-t-elle?

Chapitre six (6).

en ville = dans la ville

en ville?» Nicole et Yvonne: «Non, ils demeurent en
ā vil? *nikol e ivon:* «nɔ̃, il dɑ̃mɑːr ā

dehors de la ville; ils demeurent à la campagne.»
dɑːr də la vil; il dɑ̃mɑːr ɑ la kɑpan.»

«Nicole et Yvonne, demeurez-vous aussi à la campagne?»

«nikol e ivon, dɑ̃mɑːr vu osi ɑ la kɑpan?»

Nicole et Yvonne: «Non, nous ne demeurons pas à la
nikol e ivon: «nɔ̃, nu nə dɑ̃mɑːr ɔ pa ɑ la

campagne.» «Où demeurez-vous?» Nicole et Yvonne:
kɑpan.» «u dɑ̃mɑːr vu?» nikol e ivon:

«Nous demeurons à Paris.» «Quelle langue parlez-vous?»

«nu dɑ̃mɑːr ɑ pari.» «kel lɑːg parlə vu?»

Nicole et Yvonne: «Nous parlons français.» «Quelle

nikol e ivon: «nu parlɔ̃ frɑ̃sɛ.» «kel

langue parlent vos frères?» «Nos frères parlent aussi
lɑːg parl vo frɛːr?» «no frɛːr parl osi

français.» «Combien de langues votre père parle-t-il?»
frɑ̃sɛ.» «kɔ̃bjɛ̃ də lɑːg vɔtrɑ pɛːr parlə -t-il?»

«Notre père parle trois langues; il parle français, anglais

«nɔtrɑ pɛːr parl trwa lɑːg; il parl frɑ̃sɛ, ɑ̃glɛ

et allemand.»

e ɑlmɑ̃.»

«Jean et Henri, votre mère, a-t-elle deux frères?» Jean

«ʒɑ̃ e ɑ̃ri, vɔtrɑ mɛːr, ɑ -t el dø frɛːr?» ʒɑ̃

et Henri: «Non, elle n'a qu'un frère.» «Votre père, a-t-il

e ɑ̃ri: «nɔ̃, el nə kɑ̃ frɛːr.» «vɔtrɑ pɛːr, ɑ -t il

aussi un frère?» Jean et Henri: «Non, il n'a pas un frère,

osi ɑ̃ frɛːr?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri: «nɔ̃, il nə pa ɑ̃ frɛːr,

(je) -e
 (tu) -es
 (il, elle) -e
 (nous) -ons
 (vous) -ez
 (ils, elles) -ent

Jean: «Je parle français.

Tu parles aussi français, Henri.»

M. Duclos est Français; il parle français.

Jean et Henri:

«Nous parlons français.»

«Vous parlez français, Nicole et Yvonne.»

Les habitants de l'Angleterre sont Anglais; ils parlent anglais.

mais une sœur.» «Combien de sœurs avez-vous, Jean
mε yn sœ:r.» «*kʃbjē də sœ:r ave vu, ʒā*

et Henri?» Jean et Henri: «Nous avons deux sœurs.»
e āri?» *ʒā e āri: «nu -z avʊ dʁ. ʃœ:r.»*

«Combien de cousins avez-vous?» Jean et Henri: «Nous
«kʃbjē də kuzē ave vu?» ʒā e āri: «nu

n'avons qu'un cousin; c'est Marcel.» «Quel âge a votre
navʊ kœ kuzē; se marsel.» «kel a:ʒ a vʊtrə

cousin Marcel?» «Il a quatorze ans.» «Combien
kuzē marsel?» «il a katɔrz ā.» «kʃbjē

d'enfants y a-t-il dans la famille de votre oncle?» «Il
dāfā je -til dā la fami:j də vʊtr ʔ:kl?» «il

n'y a que deux enfants dans la famille de notre oncle.»
nja kə dʁ -z āfā dā la fami:j də nʊtr ʔ:kl.»

«Nicole et Yvonne, êtes-vous les cousines de Marcel et
«nikɔl e ivɔn, et vu le kuzin də marsel e

de Monique?» Nicole et Yvonne: «Oui, nous sommes
də mɔnik?» nikɔl e ivɔn: «wi, nu sɔm

leurs cousines.» «Yvonne, es-tu plus âgée que ta
lær kuzin.» «ivɔn, ε ty ply -z aʒe kə ta

cousine?» Yvonne: «Non, je ne suis pas plus âgée que
kuzin?» ivɔn: «nɔ, ʒə nə syi pa ply -z aʒe kə

ma cousine.» «Quel âge as-tu?» Yvonne: «J'ai cinq
ma kuzin.» «kel a:ʒ a ty?» ivɔn: «ʒe sē

ans.» «Et quel âge a Monique?» Yvonne: «Elle a douze
-k ā.» «e kel a:ʒ a mɔnik?» ivɔn: «el a du:z

ans.» «As-tu le même nom de famille que ton cousin
ā.» «a ty la mε:m nɔ də fami:j kə tɔ kuzē

il n'y a que = il y
 a seulement

j' = je

(j') ai
 (tu) as
 (il, elle) a
 (nous) avons
 (vous) avez
 (ils, elles) ont

Jean: «J'ai un
 frère et deux
 sœurs.»
 «As-tu un cousin,
 Henri?»
 Une semaine a
 sept jours.
 Jean et Henri:
 «Nous avons deux
 sœurs.»
 «Quel âge avez-
 vous, Jean et
 Henri?»
 M. et Mme Duclos
 ont quatre
 enfants:

Chapitre six (6).

(je) suis
(tu) es
(il, elle) est
(nous) sommes
(vous) êtes
(ils, elles) sont

Jean: «Je suis

Français.

Tu es aussi

Français, Henri.»

Dimanche est le
premier jour de
la semaine.

Jean et Henri:

«Nous sommes
deux garçons
français.»

«Combien de per-
sonnes êtes-vous
dans votre famille,
Nicole et
Yvonne?»

M. et Mme Duclos
sont les parents de
Jean.

et ta cousine?» Yvonne: «Non, je n'ai pas le même nom
e ta kuzin?» ivɔn: «nɔ̃, ʒə ne pa la mɛ:m nɔ̃

de famille que mon cousin et ma cousine. Leur nom de
da fami:j kə mɔ̃ kuzɛ e ma kuzin. lœr nɔ̃ da

famille est Leroux; ce sont les enfants de mon oncle, M.
fami:j ɛ lœru; sə sɔ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ da mɔ̃ -n ɔ̃:klə; mɑsjø

Leroux. Mon nom de famille est Duclos; je suis la fille
lœru. mɔ̃ nɔ̃ da fami:j ɛ dyklo; ʒə sɥi la fi:j

de M. Duclos.»

da mɑsjø dyklo.»

«Jean, es-tu Anglais ou Français?» Jean: «Je suis
«ʒɑ̃, ɛ ty ɑ̃glɛ u frɑ̃sɛ?» ʒɑ̃: «ʒə sɥi

Français.» «As-tu un cousin anglais?» Jean: «Non,
frɑ̃sɛ.» «a ty ɑ̃ kuzɛ ɑ̃glɛ?» ʒɑ̃: «nɔ̃,

mais j'ai un cousin français.» «Nicole et Yvonne,
mɛ ʒɛ ɑ̃ kuzɛ frɑ̃sɛ:» «nikɔl e ivɔn,

combien de frères avez-vous?» Nicole et Yvonne: «Nous
kɔ̃bjɛ da frɛ:r ave vu?» nikɔl e ivɔn: «nu

avons deux frères.» «Qui sont vos frères?» Nicole et
-z avɔ̃ . dø frɛ:r.» «ki sɔ̃ vo frɛ:r?» nikɔl e

Yvonne: «Nos frères, ce sont Jean et Henri.» «Combien
ivɔn: «no frɛ:r, sə sɔ̃ ʒɑ̃ e ɑ̃ri.» «kɔ̃bjɛ

d'enfants êtes-vous dans votre famille?» Nicole et
dɑ̃fɑ̃ et vu dɑ̃ vɔtrɑ fami:j?» nikɔl e

Yvonne: «Nous sommes quatre enfants dans notre
ivɔn: «nu sɔm katr ɑ̃fɑ̃ dɑ̃ nɔtrɑ

famille.»

fami:j.»

EXERCICE A.

Le frère de Mme Duclos est l'— de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne; sa femme est leur —. Nicole est la — de Monique et de Marcel; Jean est leur —. Marcel et Monique et leurs parents demeurent à la —, mais la famille Duclos ne demeure pas en — de la ville; elle demeure — Paris. «Jean et Henri, parlez-— anglais?» «Non, — ne parlons pas anglais; nous ne parlons — français.»

EXERCICE B.

Qui est M. Charles Leroux? ... Combien a-t-il d'enfants? ... La famille Leroux, demeure-t-elle à Paris? ... Combien M. Duclos parle-t-il de langues? ... Quel âge a Marcel? ... Marcel, est-il plus jeune que Jean? ... Combien Jean a-t-il de cousins? ... Quel est le nom de famille d'Yvonne? ... Quelle langue parlent les frères d'Yvonne et de Nicole? ...

EXERCICE C.

notre nos votre vos

«Nicole et Yvonne, — frères Jean et Henri, parlent-ils anglais?» Nicole et Yvonne: «Non, — frères ne parlent pas anglais. Mais — père parle anglais.» «Quel âge — mère a-t-elle?» Nicole et Yvonne: «— mère a trente-huit ans.» «Est-elle plus âgée que — père?» Nicole et Yvonne: «Non, elle est de deux ans plus jeune que — père.»

MOTS:

un cousin
une cousine

Chapitre six (6).

un oncle
une tante
j'ai
tu as
nous avons
vous avez
as-tu?
avez-vous?
nous demeurons
vous demeurez
demeurez-vous?
je suis
tu es
nous sommes
vous êtes
es-tu?
êtes-vous?
nous parlons
vous parlez
parlez-vous?
il n'y a que ...
j'
nous
vous
notre
nos
votre
vôs
à la campagne
en dehors de
en ville
Anne
Charles
Marcel
Monique

(je) demeure, parle (nous) demeurons, parlons
(tu) demeures, parles (vous) demeurez, parlez
(il, elle) demeure, parle (ils, elles) demeurent, parlent

Les parents de Mme Lebrun — en Angleterre. Ils — anglais; leur fille, Mme Lebrun, — anglais et français. Mme Lebrun est Anglaise, mais elle — en France. «Jean et Henri, dans quelle ville —-vous?» Jean et Henri: «Nous — à Paris.» «— -vous anglais?» «Non, nous ne — pas anglais; nous ne — que français.» «Nicole, où — -tu?» Nicole: «Je — à Paris, dans la maison de mon père.» «Quelle langue — -tu?» «Je — français.»

(je) suis	(j')ai
(tu) es	(tu) as
(il, elle) est	(il, elle) a
(nous) sommes	(nous) avons
(vous) êtes	(vous) avez
(ils, elles) sont	(ils, elles) ont

Les Français — les habitants de la France. Jean demeure en France; il — Français. «Jean, combien — -tu de sœurs?» Jean: «J' — deux sœurs.» «— -tu le fils de M. Duclos?» «Oui, je — son fils.» «Combien de cousins — -vous, Nicole et Yvonne?» «Nous — un cousin: Marcel.» Nicole — un chien, et Yvonne — un chat. «Jean et Henri, — -vous les cousins de Marcel et de Monique?» «Oui, nous — leurs cousins.» Marcel et Monique — deux cousins.

RÉSUMÉ

ne ... pas ne ... que

n' ... pas n' ... que

Les Duclos *ne* demeurent *pas* à Marseille. Henri *ne* parle *pas* anglais. Il *n'est pas* Anglais. L'année *n'a pas* treize mois. Il *n'y a pas* huit jours dans une semaine.

il *ne* (demeure)
pas ...
il *n'(a) pas* ...
il *n'y a pas* ...

Henri *ne* parle *que* français. Jean *n'a que* treize ans. Yvonne *n'est qu'une* petite fille. Il *n'y a que* sept jours dans une semaine. Il *n'y a que* douze mois dans une année.

il *ne* (parle)
que ...
il *n'(a) que* ...
il *n'y a que* ...

7

EXERCICE

Non + ne ... pas

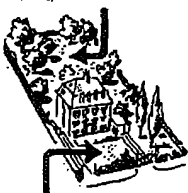
Question: Nicole, parle-t-elle anglais? *Réponse:* Non, ...
Q.: Jean et Henri, sont-ils vieux? R.: Non, ...
Q.: Yvonne, est-elle aussi grande que Nicole? R.: Non, ...
Q.: M. François Duclos, est-ce le père de Nicole? R.: Non, ...
Q.: Fido et Médor, sont-ce deux chats? R.: Non, ...

Non + ne ... que

Question: Jean, parle-t-il anglais et français? *Réponse:* Non, ... français. Q.: Y a-t-il trente jours dans le mois de février? R.: Non, ... vingt-huit ou vingt-neuf jours.
Q.: Yvonne, a-t-elle deux sœurs? R.: Non, ... sœur.
Q.: M. et Mme Duclos, ont-ils cinq enfants? R.: Non, ... quatre enfants.

LE JARDIN

derrière la maison



devant la maison



un arbre

beaucoup de = un
grand nombre depeu de = un petit
nombre dedes : un nombre
de

La maison de M. Duclos est dans un jardin. Le jardin
la *mezõ da masjõ dyklo e dã -z õ zardẽ. la zardẽ*
est en deux parties: une partie du jardin est devant la
e -t õ dõ parti: yn parti dy zardẽ e davõ la
maison; l'autre partie est derrière la maison. La partie
mezõ; lo:tra parti e derje:r la mezõ. la parti
du jardin derrière la maison est plus grande que la
dy zardẽ derje:r la mezõ e ply grã:d ka la
partie devant la maison.
parti davõ la mezõ.

Il y a un grand nombre d'arbres dans le jardin de M.
il ja õ grã nõ:bra darbra dã la zardẽ da masjõ

Duclos. Dans la grande partie du jardin derrière la
dyklo. dã la grã:d parti dy zardẽ derje:r la
maison, il y a beaucoup d'arbres, mais devant la maison,
mezõ, il ja boku darbr, me davõ la mezõ,

il n'y a que peu d'arbres.
il nja ka põ darbr.

«Jean, la maison de ton père, est-elle dans un jardin?»
«zã, la mezõ da iõ pe:r, e -t el dã -z õ zardẽ?»

«Oui, elle est dans un grand jardin.» «Y a-t-il des arbres
«wi, el e dã -z õ grã zardẽ.» «ja -t il de -z arbra
dans votre jardin?» «Oui, il y a beaucoup d'arbres dans
dã vtra zardẽ?» «wi, il ja boku darbra dã

notre jardin. Il y a aussi des fleurs et des buissons dans
notra zardē. il ja osi de flæ:r e de byis̄ dā

notre jardin.» «Les arbres de votre jardin, sont-ils
notra zardē.» «le -z arbrə də votra zardē, s̄ -t il

grands?» «Oui, les arbres de notre jardin sont grands.»
grū?» «wi, le-z arbrə də notra zardē s̄ grū.»

«Dans quelle partie du jardin y a-t-il des arbres?»
«dā kel parti dy zardē ja -t il de -z arbr?»

«Il y a des arbres devant la maison, et il y a des arbres
«il ja de -z arbrə dāvū la mez̄, e il ja de -z arbrə

derrière la maison. Mais devant la maison il n'y a que
derjæ:r la mez̄. me dāvū la mez̄ il nja kə

deux arbres; les autres arbres sont derrière la maison.
dø -z arbr; le -z o:trə -z arbrə s̄ derjæ:r la mez̄.

Les deux arbres devant la maison sont grands; ils sont
le dø -z arbrə dāvū la mez̄ s̄ grū; il s̄

plus hauts que notre maison. Il y a aussi un buisson
ply o kə notra mez̄. il ja osi æ byis̄

devant la maison; mais il n'est pas haut, il est bas.
dāvū la mez̄; me il ne pa o, il ε ba.

Dans notre jardin, il y a peu de buissons hauts.» «Les
dā notra zardē, il ja pø də byis̄ o.» «le

arbres derrière la maison, sont-ils aussi hauts que les
-z arbrə derjæ:r la mez̄, s̄ -t il osi o kə le

deux arbres devant la maison?» «Non, ils sont plus bas
dø -z arbrə dāvū la mez̄?» «n̄, il s̄ ply ba

que les deux arbres devant la maison.»
kə le dø -z arbrə dāvū la mez̄.»

un
des

Jean est un
garçon.
Jean, Henri et
Marcel sont des
garçons.

grand
grands

Le jardin est
grand.
Les arbres sont
grands.



une fleur



un buisson

haut
hauts
haute
hautes

Un arbre est plus
haut qu'un
buisson.
Les buissons ne
sont pas hauts.
La maison n'est
pas haute.
Les maisons ne
sont pas hautes.



un arbre haut
un arbre bas



une maison de 3 étages

l'herbe (l' = la)



l'herbe

bas
bas
basse
basses

Le buisson est bas.
Les buissons sont bas.
La maison est basse.
Les maisons sont basses.

«Votre maison, est-elle haute, Jean?» «Non, elle n'est
«votrə mezɔ̃, ɛ -t ɛlə o:t, ʒɑ̃?» «nɔ̃, ɛl nɛ
pas haute; elle est basse. Notre maison n'a que trois
pa o:t; ɛl ɛ ba:s. nɔtrə mezɔ̃ na kə trwa
étages. Dans la partie de Paris où nous demeurons,
-z ɛta:ʒ. dɑ la parti də pari u nu dəmœrɔ̃,

il y a beaucoup de maisons basses qui n'ont que peu
il ja boku də mezɔ̃ ba:s ki nɔ̃ kə pø
d'étages.»
deta:ʒ.»

Les arbres et les buissons sont des plantes. L'herbe est
le -z arbr e le 'byisɔ̃ sɔ̃ de plɑ:t. lerb ɛ
aussi une plante; c'est une plante basse. Les arbres sont
-t osi yn plɑ:t; sɛ -t yn plɑ:t ba:s. le -z arbrə sɔ̃
des plantes hautes; les buissons sont des plantes basses.
de plɑ:tə o:t; le byisɔ̃ sɔ̃ de plɑ:t ba:s.

Les arbres et les buissons ont des feuilles. Les feuilles
le -z arbr e le byisɔ̃ ɔ̃ de fæ:j. le fæ:j

sont vertes; l'herbe est aussi verte: les feuilles et l'herbe
sɔ̃ vert; lerb ɛ -t osi vert: le fæ:j e lerb

ont la même couleur. Les fleurs ne sont pas vertes;
ɔ̃ la me:m kulæ:r. le flæ:r na sɔ̃ pa vert;

elles ont beaucoup d'autres couleurs.
el -z ɔ̃ boku do:trə kulæ:r.

En hiver, dans les mois de décembre, de janvier et de
ɑ -nive:r, dɑ le mwɑ də desɑ:br, də ʒɑvje e də
février, il n'y a pas de feuilles sur les arbres, et il n'y a pas
fevrije, il nja pa də fæ:j syr le -z arbr, e il nja pa

de fleurs dans les jardins. Mais en mars, qui est le
da flæ:r dā le zardē. me ā mars, ki ε la

premier mois du printemps, les arbres et les buissons
prāmje mwa dy prētā, le -z arbr e le byis5

ont leurs premières petites feuilles. Au printemps, les
5 lār prāmje:r patit fæ:j. o prētā, le

jardins ont aussi leurs premières fleurs.

zardē 5-t osi lār prāmje:r flæ:r.

Juin, juillet et août sont les mois d'été. Septembre,

zyē, zyije e u: s5 le mwa dete. septā:br,

octobre et novembre sont les mois d'automne. En été

5ktabr e novā:brā s5 le mwa dotn. ā-n ete

et en automne, il y a des fruits sur les arbres et sur les
e ā-n otōn, il ja de fryi syr le -z arbr e syr le

buissons. Dans le jardin de M. Duclos, il y a des
byis5. dā la zardē da masjō dyklo, il ja de

pommes, des poires et beaucoup d'autres fruits en été

pom, de pwa:r e boku do:trā fryi ā-n ete

et en automne. En juin, les fruits ne sont pas mûrs:

e ā-n otōn. ā zyē, le fryi nā s5 pa my:r:

ils sont petits et verts. Mais en août et aussi en

il s5 patit e vε:r. me ā-n u e osi ā

septembre, le premier mois de l'automne, les fruits sont

septā:br, la prāmje mwa da lotn, le fryi s5

mûrs.

my:r.

De juin à septembre, il y a des fruits sur les arbres;

da zyē a septā:br, il ja de fryi syr le -z arbr;



une feuille

hiver =
décembre, janvier
et février

printemps =
mars, avril et mai

été = juin, juillet
et août

automne = sep-
tembre, octobre et
novembre

en
au (= à + le)

en été
en automne
en hiver
au printemps



une pomme



une poire

de juin à sep-
tembre : en juin,
juillet, août et
septembre

Chapitre sept (7).

quand?
quand

Quand mange-t-on
les pommes? On
mange les pommes
quand elles sont
mûres.



les feuilles tombent

des jours où :
des jours quand



Jean mange
une pomme.



la neige tombe

il y a des feuilles sur les arbres de mars à novembre.
il ja de fæ:j syr le -z arbrə də mars a novā:br.

En automne les feuilles tombent; elles tombent à terre.
ə -n otɔn le fæ:j tɔ:b; el tɔ:b a tɛ:r.

Quand les fruits sont mûrs, ils tombent aussi à terre.
kā le frɥi sɔ my:r, il tɔ:b osi a tɛ:r.

On mange les pommes et les poires quand elles sont
ɔ mā:ʒ le pɔm e le pwa:r kā -t el sɔ

mûres; on ne mange pas les petits fruits verts qui ne
my:r; ɔ nə mā:ʒ pa le pəti frɥi vɛ:r ki nə

sont pas mûrs.

sɔ pa my:r.

En hiver, il y a des jours où la neige tombe. La neige
ə -n ivɛ:r, il ja de zu:r u la nɛ:ʒ tɔ:b. la nɛ:ʒ

est blanche; les jours où la neige tombe, le jardin de
ɛ blā:f; le zu:r u la nɛ:ʒ tɔ:b, la ʒardē də

M. Duclos est blanc; les arbres et les buissons sont
məsɔ dyklo ɛ blā; le -z arbr e le byisɔ sɔ

blancs, et la terre est blanche aussi. Mais en été, quand
blā, e la tɛ:r ɛ blā:f osi. mɛ ə -n ɛtɛ, kā

il y a des feuilles sur les arbres, le jardin est vert.
-t il ja de fæ:j syr le -z arbr, la ʒardē ɛ vɛ:r.

«Jean, que manges-tu?» «Je mange une pomme.» «Et
«ʒā, ka mā:ʒ ty?» «ʒə mā:ʒ yn pɔm.» «e

que manges-tu, Yvonne?» «Je mange une poire.» «La
ka mā:ʒ ty, ivɔn?» «ʒə mā:ʒ yn pwa:r.» «la

poire que tu manges, est-elle mûre?» «Oui, elle est
pwa:r ka ty mā:ʒ, ɛ -t el my:r?» «wi, el ɛ

mûre; je ne mange que des fruits mûrs.» «Avez-vous
my:r; ʒə nə mā:ʒ kə de fryi my:r.» «ave vu

des fruits dans votre jardin, Jean?» «Oui, nous avons
de fryi dā votrə ʒardē, ʒū?» «wi, nu -z avʊ

beaucoup de fruits dans notre jardin.» «La pomme que tu
boku də fryi dā notrə ʒardē.» «la pɔm kə ty

manges, est-ce une pomme de votre jardin?» «Oui, c'est
mā:ʒ, ɛs yn pɔm də votrə ʒardē?» «wi, sɛ

une pomme de notre jardin. C'est la première pomme
-t yn pɔm də notrə ʒardē. sɛ la prəmje:r pɔm

mûre de notre jardin.» «Que mange Henri?» «Il mange
mɔ:r də notrə ʒardē.» «kə mā:ʒ ʔri?» «il mā:ʒ

une poire; la poire qu'il mange est aussi un fruit de notre
yn pwa:r; la pwa:r kil mā:ʒ ɛ -t osi ʔ fryi də notrə

jardin.» «Quand mange-t-on les fruits?» «On mange les
ʒardē.» «kū mā:ʒ -t ʔ le fryi?» «ʔ mā:ʒ le

fruits quand ils sont mûrs.» «Quand les fruits sont-ils
fryi kə -t il ʔ my:r.» «kū le fryi ʔ -t il

mûrs?» «Ils sont mûrs en août et en septembre.»
my:r?» «il ʔ my:r ʔ -n u ɛ ʔ septā.br.»

«Qu'y a-t-il dans votre jardin, Henri?» «Dans notre
«kja -t il dā votrə ʒardē, ʔri?» «dā notrə

jardin il y a des arbres et des buissons et beaucoup
ʒardē il ja de -z arbr ɛ de byis ɛ boku

d'autres plantes.» «Qu'y a-t-il sur les arbres et sur les
do:trə plā:t.» «kja -t il syr le -z arbr ɛ syr le

buissons?» «Sur les arbres et sur les buissons il y a des
byis?» «syr le -z arbr ɛ syr le byis il ja de

blanc
blanche

Le jardin est
blanc.
La neige est
blanche.

que?
que

«Que manges-tu,
Jean?»
«Je mange une
pomme, et la
pomme que je
mange est mûre.»

premier
première

Mars est le
premier mois du
printemps.
Jean mange la
première pomme
mûre du jardin.

qu' = que

feuilles. Nous avons aussi des arbres et des buissons
fæ:j. nu -z av5 osi de -z arbr e de byis5

qui ont des fruits.» «Quand les arbres ont-ils des fruits?»
ki 5 de fryi.» «kũ le -z arbr 5 -t il de fryi?»

«Ils ont des fruits en été et en automne.»
«il -z 5 de fryi ũ -n ete e ũ -n otɔn.»

«De quelle couleur sont les feuilles?» «Les feuilles sont
«da kel kulæ:r s5 le fæ:j?» «le fæ:j s5

vertes.» «De quelle couleur est la neige?» «La neige
vert.» «da kel kulæ:r e la nɛ:ʒ?» «la nɛ:ʒ

est blanche.» «Quels sont les mois d'hiver?» «Ce sont
e blæ:f.» «kel s5 le mwa divɛ:r?» «sə s5

décembre, janvier et février.» «Quels sont les mois de
desũ:br, ʒũvje e fevrije.» «kel s5 le mwa da

printemps?» «Ce sont mars, avril et mai.» «Y a-t-il des
prẽtũ?» «sə s5 mars, avril e me.» «ja -t il de

fruits sur les arbres au printemps?» «Non, au printemps
fryi syr le -z arbr o prẽtũ?» «n5, o prẽtũ

il n'y a pas de fruits sur les arbres. Au printemps, il y a
il nja pa da fryi syr le -z arbr. o prẽtũ, il ja

des fleurs sur les arbres.» «Les arbres que vous avez
de flæ:r syr le -z arbr.» «le -z arbrə kə vu -z ave

dans votre jardin, sont-ils grands?» «Oui, les arbres
dũ vɔtrə ʒardẽ, s5 -i il grũ?» «wi, le -z arbrə

que nous avons dans notre jardin sont grands.»
kə nu -z av5 dũ nɔtrə ʒardẽ s5 grũ.»

EXERCICE A.

Derrière la maison de M. Duclos, il y a — d'arbres, mais devant la maison, il n'y a que — d'arbres. En hiver, il y a des jours — la neige tombe. Décembre, janvier et février sont les mois d'—. Mars, avril et mai sont les mois de —. Juin, juillet et août sont les mois d'—. Septembre, octobre et novembre sont les mois d'—. — printemps, il y a des fleurs sur les arbres. — mars à novembre, il y a des feuilles — les arbres. En novembre, les feuilles —; elles tombent — terre.

Quand — -t-on les pommes? On mange les pommes — elles sont mûres. De quelle — est l'herbe? L'herbe — verte. «— manges-tu, Yvonne?» «Je — une poire.» «La poire — tu manges, est-ce une poire de votre jardin?» «Oui, c'est une poire de — jardin.»

EXERCICE B.

Combien la maison de M. Duclos a-t-elle d'étages? ... Y a-t-il beaucoup d'arbres devant la maison? ... Qu'y a-t-il dans le jardin de M. Duclos? ... Que mange Jean? ... Quand y a-t-il des feuilles sur les arbres? ... De quelle couleur est la neige? ...

EXERCICE C.

un une des le la les

Paris est — ville. La maison de M. Duclos est dans — jardin. Dans le jardin, il y a — arbres et — buissons.

MOTS:

un arbre
un buisson
une couleur
un étage
une feuille
une fleur
un fruit
l'herbe (l'=la)
un jardin
la neige
une partie
une plante
une poire
une pomme
un printemps
un été
un automne
un hiver
la terre
bas
basse

blanc
 blanche
 haut
 mûr
 première
 vert
 il tombe
 ils tombent
 je mange
 tu manges
 il mange
 au
 beaucoup de
 de quelle
 couleur?
 peu de
 des arbres
 devant
 derrière
 où
 quand
 qu'?
 que?
 sur
 à terre
 au printemps
 qu'y a-t-il?
 en automne
 en hiver
 en mars
 en été

— arbres devant la maison sont grands. En ^{l'}hiver, il y a
 — jours où — neige tombe. — jours où la neige tombe,
 — jardin de M. Duclos est blanc. Les arbres, les
 buissons et l'herbe sont — plantes.

bas basse blanc blanche premier première

En hiver, quand la neige tombe, le jardin de M. Duclos
 est —. Il y a un buisson — devant la maison de M.
 Duclos. Jean mange la — pomme mûre. L'herbe est
 verte et la neige est —. Septembre est le — mois de
 l'automne. La maison de M. Duclos n'est pas haute,
 elle est —.

petit petits petite petites

haut hauts haute hautes

bas bas basse basses

En mars, les arbres ont leurs premières — feuilles. Un
 arbre est une plante —. Une maison qui n'a que deux
 étages est une maison —. Les deux arbres devant la
 maison sont plus — que les autres arbres du jardin.
 Henri n'est pas un grand garçon; c'est un — garçon.
 Le buisson devant la maison de M. Duclos n'est pas —,
 il est —. Quand les fruits sont — et verts, ils ne sont
 pas mûrs. Les buissons ne sont pas hauts; ils sont —.
 Yvonne est une — fille. Les arbres sont des plantes —.
 Dans la partie de Paris où Jean demeure, il y a beaucoup
 de maisons —.

RÉSUMÉ

le frère	{	mon frère	la sœur	{	ma sœur
		ton frère			ta sœur
		son frère			sa sœur

Jean: « *Mon* père parle anglais et allemand. » M. Lebrun: « Jean, *ton* grand-père, demeure-t-il à Paris? » Henri n'est pas aussi grand que *son* frère Jean.

le père
grand-père
frère

Nicole: « *Mon* pays, c'est la France. » Marcel: « Est-ce une pomme de *ton* jardin, Jean? » Marcel est le cousin de Jean, *son* nom de famille est Leroux.

le pays
jardin
nom

Yvonne: « *Ma* sœur Nicole a quinze ans. » Louise: « *Ta* mère, est-elle à Paris, Nicole? » Monique n'a pas le même nom de famille que *sa* cousine Nicole.

la sœur
mère
cousine

Henri: « *Ma* pomme est mûre. » M. Duclos: « Où est *ta* petite fleur, Yvonne? » M. Duclos demeure dans *sa* maison.

la pomme
fleur
maison

le frère	{	notre frère	la sœur	{	notre sœur
		votre frère			votre sœur
		leur frère			leur sœur

Jean et Nicole: « *Notre* frère Henri a huit ans. » M. Lebrun: « Quel âge a *votre* père, Jean et Henri? » Les enfants ont le même nom de famille que *leur* grand-père Duclos.

le père
grand-père
frère

Jean et Nicole: « La France est *notre* pays. » Monique: « Avez-vous des poires dans *votre* jardin, Nicole et Yvonne? » Marcel et Monique sont le cousin et la cousine de Jean; *leur* nom de famille est Leroux.

le pays
jardin
nom

Chapitre sept (7).

la sœur
mère
cousine

Yvonne et Henri: « *Notre sœur, Nicole, a quinze ans.* »
M. Lebrun: « Où est *votre mère*, Jean et Henri? » Nicole et Yvonne ne demeurent pas dans la même maison que *leur* cousine Monique.

la pomme
fleur
maison

Yvonne et Henri: « C'est *notre première pomme.* »
M. Lebrun: « Est-ce *votre fleur*, Yvonne et Nicole? Elle est grande! » M. et Mme Duclos demeurent dans *leur* maison.

	mes frères	mes sœurs
	tes frères	tes sœurs
les frères	ses frères	ses sœurs
les sœurs ,	nos frères	nos sœurs
	vos frères	vos sœurs
	leurs frères	leurs sœurs

les fils
grands-pères
frères

M. Duclos: « Jean et Henri sont *mes fils.* » M. Lebrun: « Où demeurent *tes* grands-pères, Nicole? » Nicole n'a pas le même âge que *ses* frères.

les pays
arbres
fruits

Mme Lebrun: « La France et l'Angleterre sont *mes* deux pays. » M. François Duclos: « *Tes* arbres sont hauts, Pierre. » M. Duclos mange *ses* premiers fruits mûrs.

les sœurs
cousines
grand-mères

Jean: « Yvonne et Nicole sont *mes sœurs.* » M. Duclos: « Où sont *tes* cousines, Marcel? » Nicole ne demeure pas dans la même maison que *ses* grand-mères.

les pommes
fleurs
poires

Nicole: « Où sont *mes fleurs?* » Mme Duclos: « *Tes* fleurs sont dans la maison, Nicole. » M. Duclos mange *ses* premières poires mûres.

les fils
grands-pères
frères

Mme Duclos: « Où sont *nos* fils, Pierre? » M. Lebrun: « Quel âge ont *vos* deux grands-pères, Nicole et Henri? »

Nicole et Yvonne ont le même nom de famille que *leurs* frères.

M. et Mme Lebrun: « Nos deux pays sont la France et l'Angleterre. » M. Lebrun: « Il y a des fruits sur vos arbres, M. Duclos. » M. et Mme Duclos mangent *leurs* fruits.

Jean et Henri: « Nos sœurs sont dans le jardin. » Mme Duclos: « Où sont vos cousines, Marcel et Monique? » Les enfants ont deux grand-mères; *leurs* grand-mères n'ont pas le même nom de famille.

Jean et Nicole: « Nos pommes sont mûres. » Mme Lebrun: « Vos fleurs, sont-elles hautes, Nicole et Yvonne? » Jean et Henri mangent *leurs* poires.

les pays
arbres
fruits

les sœurs
cousines
grand-mères

les pommes
fleurs
poires

EXERCICE

mon	ma	notre	notre
ton	ta	votre	votre
son	sa	leur	leur
mes		nos	
tes		vos	
ses		leurs	

Jean: « Le nom de famille de — cousine Monique est Leroux. » Mme Duclos: « — deux filles sont à la campagne. » Jean: « — père a une sœur. » Yvonne: « — parents ne sont pas vieux. » Jean: « — chien est dans le jardin. »

« Yvonne, qui demeure dans la maison de — père? »
« Nicole, où demeure le frère de — mère? » « — cousin Marcel, est-il Français, Jean? » Mme Lebrun: « —

mon
ma
mes

ton
ta
tes

Chapitre sept (7).

son
sa
ses

grands-parents, demeurent-ils à Paris, Nicole? » « Marcel, quel est le nom de famille de — cousines? »

M. Charles Leroux et — famille demeurent à la campagne. Yvonne: « Mon père ne demeure pas dans la même ville que — parents. » Monique n'a pas le même nom de famille que — cousin Henri.

M. Duclos demeure dans — maison. Mme Duclos mange les fruits de — jardin. Elle mange — premières poires mûres.

notre
notre
nos

Marcel et Monique: « — maison est en dehors de Paris. »

Mme Duclos: « Où est — fils Henri, Pierre? » Marcel

et Monique: « — cousins sont les fils de M. Duclos. »

Jean: « Où sont — sœurs, Henri? »

votre
votre
vos

Mme Lebrun: « Où est — mère, Jean et Henri? » « Et

où sont — cousins, Marcel et Monique? » Mme Duclos:

« — sœurs, sont-elles dans le jardin, Jean et Henri? »

M. Lebrun: « Mangez-vous des fruits de — jardin, Jean et Henri? »

leur
leur
leurs

M. et Mme Duclos parlent la même langue que — parents.

Les parents de Mme Lebrun ne demeurent pas dans la même ville que — fille Nelly. Henri et Yvonne mangent des poires de — jardin. Marcel et Monique sont les enfants de M. Leroux; — père est le frère de Mme Duclos.

L'HEURE

Un jour a douze heures; une nuit a aussi douze heures.

œ zu:r a du:z æ:r; yn nyi a osi du:z æ:r.

Un jour et une nuit ont vingt-quatre (24) heures. Une

œ zu:r e yn nyi ɔ vɛlkatr æ:r. yn

heure a soixante (60) minutes. Une demi-heure a trente

æ:r a swasũ:t minyt. yn dæmiæ:r a trũ:t

minutes. Un quart d'heure a quinze minutes. Une

minyt. œ ka:r dæ:r a kɛ:z minyt. yn

minute a soixante secondes.

minyt a swasũ:t sagɔ:d.

Combien d'heures une nuit a-t-elle? Une nuit a douze

kɔbjɛ dæ:r yn nyi a-t el? yn nyi a du:z

heures. Combien de secondes une minute a-t-elle? Une

æ:r. kɔbjɛ dæ sagɔ:d yn minyt a-t el? yn

minute a soixante secondes. Combien de minutes un

minyt a swasũ:t sagɔ:d. kɔbjɛ dæ minyt œ

quart d'heure a-t-il? Un quart d'heure a quinze minutes.

ka:r dæ:r a-t il? œ ka:r dæ:r a kɛ:z minyt.

«Quelle heure est-il, Nicole?» «Il est deux heures.»

«kel æ:r ɛ-t il, nikol?» «il ɛ dɔ-z æ:r.»

«Quelle heure est-il, Jean?» «Il est deux heures cinq.»

«kel æ:r ɛ-t il, ʒɑ?» «il ɛ dɔ-z æ:r sɛ:k.»

«Quelle heure est-il, Henri?» «Il est deux heures et

«kel æ:r ɛ-t il, ɑri?» «il ɛ dɔ-z æ:r e



la nuit

Chapitre huit (8).

quart
un quart

Il est deux heures
et quart.
Il est trois heures
moins un quart.



quart.» «Quelle heure est-il, Jean?» «Il est deux
ka:r.» «kel œ:r ɛ -t il, ʒɑ?» «il ɛ dø

demi-
demie

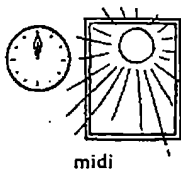
Une demi-heure a
trente minutes.
Il est deux heures
et demie.

heures et demie.» «Quelle heure est-il, Yvonne?» «Il
-z œ:r ɛ dɑmi.» «kel œ:r ɛ -t il, ivɔn?» «il



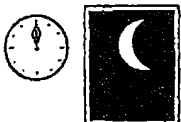
est trois heures moins un quart.» «Quelle heure est-il,
ɛ trwa -z œ:r mwē -z ɛ ka:r.» «kel œ:r ɛ -t il,

Nicole?» «Il est trois heures moins cinq.»
nikɔl?» «il ɛ trwa -z œ:r mwē sɛ:k.»



midi

il est midi = il
est douze heures



minuit

il est minuit = il
est vingt-quatre
heures

La première partie du jour est le matin; c'est le matin
la pʁəmje:r parti dy ʒu:r ɛ la matɛ; sɛ la matɛ

de six heures à midi. De midi à dix-huit heures, c'est
dɛ si -z œ:r ɑ midi. dɛ midi ɑ dizyi -t œ:r, sɛ

l'après-midi; c'est l'après-midi entre midi et dix-huit
lapremidi; sɛ lapremidi ɑ:trɛ midi ɛ dizyi

heures. Entre dix-huit heures et minuit, c'est le soir.
t-œ:r. ɑ:trɛ dizyi -t œ:r ɛ minyi, sɛ la swa:r.

L'après-midi est après le matin; le soir est après
lapremidi ε -t apre la matē; la swa:r ε -t apre

l'après-midi.

lapremidi.

La nuit, les enfants de la famille Duclos sont au lit.
la nyi, le -z āfū da la fami:j dyklo sō -t o li.

Jean et Nicole sont au lit de neuf heures du soir à six
zū e nikol sō -t o li da næ -væ:r dy swa:r a si

heures et demie du matin; Yvonne et Henri sont au lit
-z æ:r e dāmi dy matē; ivon e āri sō -t o li

de huit heures du soir à sept heures moins un quart.
da yi -tæ:r dy swa:r a sē -tæ:r mwē -z āē ka:r.

Yvonne et Henri vont au lit à huit heures, et Nicole et
ivon e āri vō -t o li a yi -tæ:r, e nikol e

Jean vont au lit à neuf heures. Nicole et Jean vont au
zū vō -t o li a næ -væ:r. nikol e zū vō -t o

lit une heure plus tard qu'Yvonne et Henri. Les parents
li yn æ:r ply ta:r kiwon e āri. le parū

vont au lit à onze heures ou à minuit; il est tard quand
vō -t o li a ō:z æ:r u z minyi; il ε ta:r kū

ils vont au lit. Les parents vont au lit plus tard que
-t il vō -t o li. le parū vō -t o li ply ta:r ka

leurs enfants.

lær -z āfū.

Le matin et l'après-midi, Jean, Nicole et Henri sont à
la matē e lapremidi, zū, nikol e āri sō -t a

l'école. L'école commence à huit heures du matin. Le
lekol. lekol kōmā:s a yi -tæ:r dy matē. la

la nuit

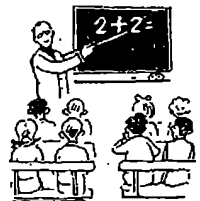
Quand les enfants
sont-ils au lit? Ils
sont au lit la nuit.

neuf heures du
soir = vingt et
une (21) heures



un lit

il est tard =
c'est tard



à l'école

Chapitre huit (8).

matin, les enfants sont à l'école de huit heures à midi,
matē, le -z ūfā sō -t a lekōl dā yī -t æ:r a midi,

et l'après-midi, ils sont à l'école de deux heures à quatre
e lapremidi, il sō -t a lekōl dā dō -z æ:r a katr

heures. Ils sont à l'école six heures par jour. Entre
æ:r. il sō -t a lekōl si -z æ:r par zu:r. ū:trā

midi et deux heures, ils sont à la maison.

midi e dō -z æ:r, il sō -t a la mezō.

En France, les enfants commencent l'école quand ils ont

ū frā:s, le -z ūfā kōmā:s lekōl kū -t il -z ō

six ans. Yvonne n'a que cinq ans; elle ne va pas à l'école.

si -z ū. iwōn na kə sē -k ū; el nā va pa a lekōl.

Mais Jean, Nicole et Henri vont à l'école. Ils vont à

me zū, nikōl e āri vō -t a lekōl. il vō -t a

l'école cinq jours par semaine; les cinq jours de la

lekōl sē zu:r par sāmen; le sē zu:r dā la

semaine où ils vont à l'école sont: lundi, mardi,

sāmen u il vō -t a lekōl sō: lādi, mādi,

mercredi, vendredi et samedi. Le jeudi et le dimanche,

merkradi, vādradi e samdi. la zōdi e la dimā:s,

ils ne vont pas à l'école. Les jours où les enfants ne

il nā vō pa a lekōl. le zu:r u le -z ūfā nā

vont pas à l'école, ils sont à la maison.

vō pa a lekōl, il sō -t a la mezō.

«Nicole, combien de jours par semaine vas-tu à l'école?»

«nikōl, kōbjē dā zu:r par sāmen va ty a lekōl?»

«Je vais à l'école cinq jours par semaine.» «Quels jours

«zā ve -za lekōl sē zu:r par sāmen.» «kēl zu:r

ne vas-tu pas à l'école?» «Je ne vais pas à l'école le
nə va ty pa a lekɔl?» «ʒə nə vɛ pa a lekɔl la

jeudi et le dimanche.» «Ta sœur Yvonne, va-t-elle aussi
ʒœdi e la dimɑ̃ʃ.» «ta sœ:r ivɔn, va -t el osi

à l'école?» «Non, Yvonne ne va pas à l'école.» «Pourquoi
a lekɔl?» «nɔ̃, ivɔn nə va pa a lekɔl.» «pʊrkwa

Yvonne ne va-t-elle pas à l'école?» «Elle ne va pas à
ivɔn nə va -t el pa a lekɔl.» «el nə va pa a

l'école parce qu'elle n'a que cinq ans.»
lekɔl pɑrs kɛl nə kə sɛ -k ɑ̃.»

«Jean et Henri, allez-vous à l'école?» «Oui, nous allons
«ʒɑ̃ e ɑ̃ʁi, ale vu a lekɔl?» «wi, nu -z alɔ̃

à l'école.» «Allez-vous à l'école chaque jour de la
-za lekɔl.» «ale vu a lekɔl ʃak ʒu:r də la

semaine?» «Non, nous n'allons pas à l'école chaque jour
sɑ̃mɑ̃n?» «nɔ̃, nu nalɔ̃ pa a lekɔl ʃak ʒu:r

de la semaine: il y a deux jours par semaine où nous
də la sɑ̃mɑ̃n: il ʒa dø ʒu:r pɑr sɑ̃mɑ̃n u nu

n'allons pas à l'école.» «Quels jours allez-vous à l'école?»
nalɔ̃ pa a lekɔl.» «kɛl ʒu:r ale vu a lekɔl?»

«Nous allons à l'école lundi, mardi, mercredi, vendredi
«nu -z alɔ̃ -za lekɔl lɑ̃di, mɑrdi, mɛʁkʁɛdi, vɑ̃dʁɛdi

et samedi.» «A quelle heure allez-vous à l'école, le
e sɑ̃mɑ̃di.» «a kɛl œ:r ale vu a lekɔl, la

matin?» «Le matin, nous allons à l'école à sept heures
matɛ?» «la matɛ, nu -z alɔ̃ -za lekɔl a sɛ -t œ:r

et demie. A sept heures et demie nous quittons la
e dɑ̃mi. a sɛ -t œ:r e dɑ̃mi nu kiʃ la

pourquoi?
 parce que

Pourquoi Yvonne
 ne va-t-elle pas
 à l'école?
Parce qu'elle n'a
 que cinq ans.

(je) vais
 (tu) vas
 (il, elle) va
 (nous) allons
 (vous) allez
 (ils, elles) vont

Jean: «Je vais à
 l'école. Vas-tu
 aussi à l'école,
 Yvonne?» **Yvonne**
 ne va pas à l'école.
 Jean et Henri:
 «Aujourd'hui,
 nous n'allons pas
 à l'école. Allez-
 vous à l'école,
 Marcel et Moni-
 que?»
 Le jeudi, les
 enfants ne vont
 pas à l'école, en
 France.

à quelle heure? =
 quand?

Chapitre huit (8).



Les enfants arrivent
à l'école.

maison, et à huit heures moins cinq nous arrivons à
mɛzɔ̃, e a ʁi -t ɔ:r mwɛ sɛ:k nu -z ariʋɔ̃ a

l'école; nous commençons l'école à huit heures.» «A
lekɔl; nu kɔmɑ̃sɔ̃ lekɔl a ʁi -t ɔ:r.» «a

quelle heure Paul et Louise Lebrun quittent-ils la
kɛl ɔ:r pɔl e lwi:z labrɑ̃ kit -t il la

maison?» «Ils quittent aussi la maison à sept heures et
mɛzɔ̃ʃ» «il kit osi la mɛzɔ̃ a sɛ -t ɔ:r e

demie et ils arrivent à l'école à huit heures moins cinq.»
dami e il -z ari:v a lekɔl a ʁi -t ɔ:r mwɛ sɛ:k.»

«Combien d'heures êtes-vous à l'école chaque jour?»
«kɔ̃bjɛ dɔ:r ɛt vu a lekɔl ʃak zu:r?»

«Nous sommes à l'école six heures par jour.» «L'école,
«nu sɔm -z a lekɔl si -z ɔ:r par zu:r.» «lekɔl,

commence-t-elle à la même heure chaque matin?» «Oui,
kɔmɑ̃s -t ɛl a la mɛ:m ɔ:r ʃak matɛ?» «wi,

elle commence à la même heure chaque matin.» «A
ɛl kɔmɑ̃s a la mɛ:m ɔ:r ʃak matɛ.» «a

quelle heure commence l'école, le matin?» «Le matin,
kɛl ɔ:r kɔmɑ̃s lekɔl, la matɛ?» «la matɛ,

l'école commence à huit heures.» «A quelle heure
lekɔl kɔmɑ̃s a ʁi -t ɔ:r.» «a kɛl ɔ:r

commencez-vous l'école, l'après-midi?» «L'après-midi,
kɔmɑ̃sɛ vu lekɔl, lapremidi?» «lapremidi,

nous commençons l'école à deux heures.» «Où êtes-vous
nu kɔmɑ̃sɔ̃ lekɔl a dø -z ɔ:r.» «u ɛt vu

entre midi et deux heures?» «Entre midi et deux heures,
ɑ:trə midi e dø -z ɔ:r?» «ɑ:trə midi e dø -z ɔ:r,

nous sommes à la maison.» «A quelle heure quittez-vous
nu sɔm -z a la meʒɔ̃.» «a kel œ:r kite vu

l'école, l'après-midi?» «L'après-midi, nous quittons
lekɔl, lapremidi?» «lapremidi, nu kilɔ̃

l'école à quatre heures.» «Et quand arrivez-vous à la
lekɔl a katr œ:r.» «e kã arive vu a la

maison?» «Nous arrivons à la maison une demi-heure
meʒɔ̃?» «nu -z arivɔ̃ a la meʒɔ̃ yn damiœ:r

plus tard.»
ply ta:r.»

«Jean, quelle heure est-il?» «Il est trois heures moins
«ʒã, kel œ:r ɛ -t il?» «il ɛ trwa -z œ:r mwɛ

un quart.» «Pourquoi n'es-tu pas à l'école?» «Je ne suis
-z œ ka:r.» «purkwa nɛ ty pa a lekɔl?» «ʒa nã syi

pas à l'école parce que c'est aujourd'hui jeudi, et le
pa a lekɔl pars ka sɛ -t ozurɔ̃yi ʒœdi, e la

jeudi je ne vais pas à l'école. Aujourd'hui, je suis à la
ʒœdi ʒa nã vɛ pa a lekɔl. ozurɔ̃yi, ʒa syi-z a la

maison.» «Ta sœur Nicole, est-elle aussi à la maison
meʒɔ̃.» «ta sœ:r nikɔl, ɛ -t el osi a la meʒɔ̃

aujourd'hui?» «Non, elle n'est pas à la maison
ozurɔ̃yi?» «nɔ̃, el nɛ pa a la meʒɔ̃

aujourd'hui. Louise Lebrun et Nicole sont à la campagne
ozurɔ̃yi. lwi:z læbrœ e nikɔl sɔ̃ -t a la kãpan

aujourd'hui.»
ozurɔ̃yi.»

«A quelle heure vas-tu au lit, Jean?» «Je vais au
«a kel œ:r va ty o li, ʒã?» «ʒa vɛ -zo



Les enfants quit-
tent l'école.

MOTS:

une école
une demie
une heure
une demi-
heure
un quart
d'heure
une minute
une seconde
un lit
un matin
un après-midi
un soir
une nuit
chaque
je vais
tu vas
il va

Chapitre huit (8).

nous allons
vous allez
ils vont
vas-tu?
va-t-elle?
allez-vous?
vont-ils?
nous arrivons
vous arrivez
ils arrivent
arrivez-vous?
il commence
nous commen-
çons
vous commencez
ils commencent
commence-t-
elle?
commencez-
vous?
nous quittons
vous quittez
ils quittent
quittez-vous?
quittent-ils?
après
aujourd'hui
entre
midi
minuit
moins
par
pourquoi?
parce que
tard
vingt-quatre

lit à neuf heures du soir.» «Et à quelle heure Yvonne
li a næ -v æ:r dy swa:r.» «*é æ kel æ:r i vɔn*

et Henri vont-ils au lit?» «Ils vont au lit à huit heures.»
e āri vɔ -t il o li?» «*il vɔ -t o li a yi -t æ:r.*»

«Pourquoi vas-tu au lit plus tard qu'Yvonne et Henri?»
«pʊrkwa va ty o li ply ta:r ki vɔn e āri?»

«Parce que je suis plus âgé qu'Yvonne et Henri.»
«pɑrs kə ʒə syi ply -z æʒe ki vɔn e āri.»

EXERCICE A.

Une — a soixante minutes. Un jour et une — ont
vingt-quatre heures. Un — d'heure a quinze minutes.
De six heures à midi, c'est le —. Après le matin, c'est
l'—. Après dix-huit heures, c'est le —. Les enfants
ne sont pas à l'école — midi et deux heures. Ils sont à
l'école six heures — jour.

Les enfants ne vont pas à l'école — jour de la semaine;
— dimanche et le jeudi, ils sont — la maison. Jean va
au lit une heure plus — qu'Yvonne et Henri. «Yvonne,
— ne vas-tu pas à l'école?» «Je ne vais pas à l'école —
que je n'ai que cinq ans.» «A — heure vas-tu au lit,
Yvonne?» «Je vais au lit — huit heures du soir.»

EXERCICE B.

Combien de jours par semaine les enfants vont-ils à
l'école? ... A quelle heure l'école commence-t-elle, le
matin? ... A quelle heure les enfants quittent-ils la
maison, le matin? ... A quelle heure les enfants
arrivent-ils à l'école? ... Pourquoi Jean n'est-il pas à
l'école aujourd'hui? ... Pourquoi Louise Lebrun et
Nicole ne sont-elles pas à la maison aujourd'hui? ...

EXERCICE C.

(je) vais	(nous) allons
(tu) vas	(vous) allez
(il, elle) va	(ils, elles) vont

«Nicole et Jean, combien de jours par semaine — vous à l'école?» «Nous — à l'école cinq jours par semaine.» Henri — au lit à huit heures; ses parents — au lit trois ou quatre heures plus tard. «Yvonne, — tu à l'école?» «Non, je ne — pas à l'école.»

RÉSUMÉ

je parl-e	nous parl-ons
tu parl-es	vous parl-ez
il parl-e	ils parl-ent

Les mots «demeure», «parles», «quittons», «ar-rivent» sont des *verbes* [*verb*]. Les mots «vais», «mange», «sont», «êtes» sont aussi des verbes.

Les mots «(je) demeure», «(tu) demeures», «(il) demeure», «(nous) demeurons», «(vous) demeurez», «(ils) demeurent» sont des formes [*form*] d'un verbe.

Les formes «(je) parle», «(tu) parles», «(il) parle», «(nous) parlons», «(vous) parlez», «(ils) parlent» sont des formes d'un autre verbe.

«(Nous) quittons», «(vous) quittez», «(ils) quittent» sont trois formes d'un troisième verbe. Quelles sont les autres formes du même verbe? Ce sont: «(je) quit-te», «(tu) quittes», «(il) quitte».

soixante
à la maison
à l'école
à quelle heure?
à huit heures
au lit
quelle heure
est-il?
deux heures et
quart
deux heures et
demie

je demeure
tu demeures
il demeure
nous demeurons
vous demeurez
ils demeurent

je quitte
tu quittes
il quitte
nous quittons
vous quittez
ils quittent

Chapitre huit (8).

j'arrive
tu arrives
il arrive
nous arrivons
vous arrivez
ils arrivent

je commence
tu commences
il commence
nous commençons
vous commencez
ils commencent

« (Nous) arrivons », « (vous) arrivez », « (ils) arrivent » sont trois formes d'un quatrième verbe. Quelles sont les trois autres formes du même verbe? Ce sont: « (j') arrive », « (tu) arrives », « (il) arrive ».

« (Il) commence », « (nous) commençons », « (vous) commencez », « (ils) commencent » sont quatre formes d'un cinquième verbe. Quelles sont les deux autres formes du même verbe? Ce sont: « (je) commence » et « (tu) commences ».

EXERCICE

M. Lebrun: « Nicole et Yvonne, demeurez-vous en France? » Nicole et Yvonne: « Oui, nous demeurons en France, parce que nos parents demeurent en France. » M. Lebrun: « Jean, à quelle heure quittes-tu la maison, le matin? » Jean: « Je quitte la maison à sept heures et demie. » « Et à quelle heure arrives-tu à l'école? » « J'arrive à l'école à huit heures moins cinq. » La petite Yvonne ne quitte pas la maison le matin, elle ne va pas à l'école. M. Duclos: « Paul et Louise, commencez-vous l'école à la même heure chaque matin? » Paul et Louise: « Oui, nous commençons l'école à huit heures. » Marcel: « Jean, demeures-tu dans la maison de ton père? » Jean: « Oui, je demeure dans sa maison. » Le matin, Nicole, Jean et Henri quittent la maison à sept heures et demie.

L'ANNIVERSAIRE

Il est six heures du matin. Les quatre enfants sont
il ɛ si-z æ:r dy matɛ. le katr āfā sō

dans leurs lits et dorment. Les quatre enfants?
dā lær li ɛ dɔrm. le katr āfā?

il dort
 ils dorment

Non, il y a une petite fille qui ne dort pas. Qui
nō, il ja yn pətɪt fi:j ki n(ə) dɔ:r pa. ki

est cette petite fille? C'est Yvonne: Nicole dort,
ɛ sɛt pətɪt fi:j? sɛ-tivɔn: nikɔl dɔ:r,

mais la petite Yvonne ne dort pas. Il n'est que six
mɛ la p(ə)tɪt ivɔn nə dɔ:r pa. il nɛ k(ə) si

heures, mais, dans son petit lit, Yvonne ne dort plus.
-z æ:r, mɛ, dā sō p(ə)ti li, ivɔn nə dɔ:r ply.

ne... plus

A six heures moins
 cinq, Yvonne dort,
 mais à six heures,
 elle ne dort plus.

Pourquoi ne dort-elle plus? Les autres matins, à
pɜrkwa n(ə) dɔ:r-tɛl. ply? le-z o:trə matɛ, a

encore

six heures, Yvonne dort encore. Les autres matins,
si-z æ:r, ivɔn dɔ:r ũkɔ:r. le-z o:trə matɛ,

Yvonne, dort-elle
 encore?
 Non, elle ne dort
 plus.

oui, mais ce matin, le matin du dix-neuf juillet, n'est
wi, mɛ sə matɛ, lə matɛ dy diznɛf zɔɟjɛ, nɛ

ce petit garçon
 cette petite fille

pas un matin comme les autres. C'est aujourd'hui
pa ũ matɛ kɔm le-z o:tr. sɛ-t ozurdɔɟi

l'anniversaire d'Yvonne, et ce matin est le premier
laniverse:r divɔn, ɛ sə matɛ ɛ l(ə) prəmje

de sa septième année. Aujourd'hui, le dix-neuf
d(ə) sə sɛtjɛm ɛnɛ. ozurdɔɟi, lə diznɛf

Chapitre neuf (9).

a
avait

Aujourd'hui,
Yvonne a six ans.
Hier, elle
avait cinq ans.

est
était

Aujourd'hui, c'est
le dix-neuf
juillet. **Hier,**
c'était le dix-
huit juillet.

cette année =
l'année où nous
sommes

va
ira

Yvonne ne va pas
encore à l'école.
En octobre elle
ira à l'école.

est-ce que les
enfants vont? =
les enfants, vont-
ils?

pas = ne ... pas

juillet, Yvonne a six ans. Hier, le dix-huit juillet,
ʒyije, ivɔn a si-zə. ije:r, lə dizyt ʒyije,

Yvonne avait encore cinq ans. Hier, Yvonne était
ivɔn ave-təkɔ:r sɛ-kə. ije:r, ivɔn ete

encore une petite fille; aujourd'hui elle est une
-təkɔ:r yn patit fi:j; ozurɔpi el ɛ-tɔn

grande fille. Ce n'est pas beaucoup, six ans, mais
grɑ:d fi:j. sə ne pa boku, si-zə, me

cette année, en octobre, Yvonne ira à l'école comme
sɛt ane, ə-nɔktɔbr, ivɔn ira a lekɔl kɔm

Nicole et les deux garçons.
nikɔl e le dø ɡarsɔ.

Yvonne ne va pas encore à l'école, parce qu'on est
ivɔn nə va pa-zəkɔ:r a lekɔl, ɔars kɔ-n ɛ

encore en été, mais le premier (1^{er}) octobre, elle ira
-təkɔ:r ə-nete, me l(ə) prəmje ɔktɔbr, el ira

à l'école comme les grands enfants. Est-ce que les
a lekɔl kɔm le grɑ-zəfɑ. ɛs kə le

autres enfants vont à l'école aujourd'hui? Non,
-zɔ:trə-zəfɑ vɔ-ta lekɔl ozurɔpi? nɔ,

parce qu'en juillet, août et septembre, il n'y a pas
ɔars kə ʒyije, u e sɛptɑ:br, il nja pa

d'école. Ce sont les trois mois de vacances des en-
dekɔl. sə sɔ le trwa mwa d(ə) vakɑ:s de-zə

fants. M. Duclos a aussi des vacances, mais pas trois
fɑ. masjɔ dyklo a osi de vakɑ:s, me pa trwa

mois: il n'a qu'un mois de vacances: le mois d'août.
mwa: il na kœ mwa d(ə)vakɑ:s: la mwa du.

Les lits où dorment les deux sœurs sont dans
 le li u dɔrm le dø sœ:r sɔ̃ dā

une grande chambre: c'est la chambre à coucher de
 -zyn grā:d fā:br: se la fā:br a kuʃe d(ə)

Nicole et d'Yvonne. Les parents ont aussi leur
 nikɔl e divɔn. le parā ʔ-t osi lœr

chambre à coucher, qui est plus grande que la
 fā:br a kuʃe, ki e ply grā:d kə la

chambre des filles.

fā:brə de fi:j.

Est-ce que les garçons dorment dans une ou deux
 ɛs kə le garsɔ̃ dɔrm dā -zyn u dø

chambres? Les deux garçons dorment dans une
 fā:br? le dø garsɔ̃ dɔrm dā -zyn

chambre; elle est plus grande que la chambre des
 fā:br; el e ply grā:d kə la fā:brə de

filles, mais pas aussi grande que la chambre des
 fi:j, mɛ pa osi grā:d kə la fā:brə de

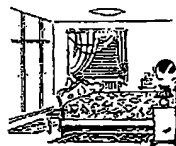
parents. Est-ce que les deux sœurs et les deux
 parā. ɛs kə le dø sœ:r e le dø

frères auront deux chambres seulement, quand ils
 frɛ:r ɔ̃ dø fā:brə sœlmā, kā -til

seront plus grands? Non, quand les enfants seront
 sœrɔ̃ ply grā? nɔ̃, kā le -z āfā s(ə)rɔ̃

plus grands — quand Nicole et Jean auront dix-sept
 ply grā — kā nikɔl e zā ɔ̃rɔ̃ disɛt

et quinze ans — les quatre enfants n'auront plus
 e kē:s ā — le katr āfā nɔ̃rɔ̃ ply



une chambre
à coucher

ont
auront

Cette année, les
enfants ont deux
chambres; plus
tard, ils auront
quatre chambres.

sont
seront

Cette année, Henri
et Yvonne sont
petits; plus tard,
ils seront grands.

Chapitre neuf (9).

il aura
ils auront

maman = mère



une poupée

qu'est-ce que tu
as? = qu'as-tu?

deux chambres à coucher, mais quatre: chaque
dø fā:br a kuse, me katr: jak

enfant aura sa chambre.

āfā ora sa fā:br.

Quand Nicole aura dix-sept ans, est-ce qu'elle ira
kā nikol ora disset ā, es kel ira

encore à l'école? Oui, elle ira encore à l'école quand
ākō:r a lekōl? wi, el ira ākō:r a lekōl kā

elle aura dix-sept ans, mais quand elle aura dix-huit
-t el ora disset ā, me kā -t el ora dizyi

ans, elle n'ira plus à l'école. Est-ce que Jean ira à
-t ā, el nira ply-z a lekōl. es ka zā ira a

l'école, quand il aura dix-huit ans? Non, il n'ira
lekōl, kā -t il ora dizyi -t ā? nō, il nira

plus à l'école quand il aura dix-huit ans.

ply-z a lekōl kā -t il ora dizyi -t ā.

A six heures et demie, la maman d'Yvonne va dans
a -si -z æ:r e d(ə)mi, la māmā divon va dā

la chambre des filles et appelle Yvonne: « Yvonne! »
la fā:brə de fi:j e apel ivon: « ivon! »

Yvonne, qui ne dort pas: « Oui, maman! » La
ivon, ki n(ə) dō:r pa: « wi, māmā! » la

maman: « Bonjour, ma petite! » Yvonne: « Bonjour,
māmā: « bōzu:r, ma p(ə)tit! » ivon: « bōzu:r,

maman! Qu'est-ce que tu as pour ta petite Yvonne? »
māmā! kes ka ty a pur ta p(ə)tit ivon? »

La maman: « J'ai une grande poupée pour ma petite
la māmā: « ʒe yn grā:d pupe pur ma p(ə)tit

filles! » Et elle donne la poupée à Yvonne. Mme
fi:j! » *e el dɔn la pupe a ivɔn. madam*

Duclos est une bonne mère pour Yvonne et pour
dyklo e -t yn bɔn mɛ:r pur ivɔn e pur

ses autres enfants!
se -s o:trə -z ɔfũ!

Ce n'est pas la dernière année que maman donne
sə nɛ pa la dɛrnjɛ:r ane kə māmā dɔn

une poupée à Yvonne. L'année prochaine Yvonne
yn pupe a ivɔn. lane prɔʃɛn ivɔn

ne sera pas une grande fille, elle n'aura que sept
nə s(ə)ra pa yn grā:d fi:j, el nɔra k(ə) sɛ

ans, et on donne encore des poupées à une petite
-t ɔ, e ɔ dɔn ɔkɔ:r de pupe a yn pɛti

fille de sept ans.
fi:j də sɛ -t ɔ.

Yvonne a beaucoup de poupées. Quand maman
ivɔn a boku d(ə) pupe. kə māmā

avait l'âge d'Yvonne, elle n'avait qu'une grande
avɛ. la:ʒ diɔn, el navɛ kyn grā:d

poupée; le nom de la poupée était Éliane. Aujourd'hui,
pupe; la nɔ d(ə) la pupe ɛtɛ eljan. ɔzurdʒi,

Éliane est la plus grande poupée de sa fille Yvonne.
eljan e la ply grā:d pupe d(ə) sa fi:j ivɔn.

Yvonne a trois petites poupées et trois grandes pou-
ivɔn a trwa p(e)ti pupe e trwa grā:d pu-

pées. Hier elle n'avait que deux grandes poupées,
pe. iʃɛ:r el navɛ k(ə) dɔ grā:d pupe,

un bon père
 une bonne mère

le dernier jour
 la dernière année

l'année prochaine
 = l'année après
 cette année

il sera
 ils seront

mais maintenant, elle a trois grandes poupées.
mɛ mɛtnā, ɛl a trwa grā:d pupe.

Quand maman donne la poupée à Yvonne, Yvonne dit:
kā māmā dɔn la pupe a ivɔn, ivɔn di:

« Oh! la grande poupée! Merci, maman! » et après
« o! la grā:d pupe! mersi, māmā! » e apre

elle appelle sa sœur et ses frères: « Nicole! Jean!
ɛl apɛl sa sœ:r e se frɛ:r: « nikɔl! zā!

Henri! » Deux minutes plus tard, les trois autres
ūri! » dø minyt ply tɑ:r, le trwa -z o:trə

enfants ne dorment plus. Henri dit: « Oh! Est-il
-z ūfū n(ə) dɔrm ply. ūri di: « o! ɛ-t il

déjà sept heures? » Yvonne: « Non, il n'est que
dɛzɑ sɛ-t œ:r? » ivɔn: « nɔ, il nɛ k(ə)

six heures et demie, mais c'est aujourd'hui mon
sɪ -z œ:r e d(ə)mɪ, mɛ sɛ-t ozurɔɣi mɔ

anniversaire! »

-n anivɛrsɛ:r! »

il donne
 ils donnent

Nicole et ses frères donnent leurs cadeaux à Yvonne,
nikɔl e se frɛ:r dɔn lœr kado a ivɔn,

et maintenant elle a déjà quatre cadeaux: la grande
e mɛtnā ɛl a dɛzɑ katrə kado: la grā:d

poupée de maman, un petit chien de son frère Henri,
pupe d(ə) māmā, ɛ p(ə)ti ʃjɛ d(ə) sɔ frɛ:r ūri,

de sa sœur Nicole un lit pour la poupée Éliane, et
də sa sœ:r nikɔl ɛ li pur la pupe eljan, e

de son grand frère Jean une maison pour la plus
d(ə) sɔ grū frɛ:r zā yn mɛzɔ pur la ply

petite poupée. « Merci, Henri! Merci, Nicole! Merci,
p(ə)tit pupe. « mersi, ūri! mersi, nikol! mersi,

Jean! » dit Yvonne. Le lit de poupée est un bon
ʒā! » di iʊn. la li d(ə) pupe ɛ -t œ bō

cadeau, parce qu'Yvonne n'avait pas de grand lit
kado, pars kiʊn nʌvɛ pa d(ə) grā li

pour sa poupée Éliane. Elle a une bonne sœur et
pur sa pupe eljan. el a yn bɔn sœ:r ɛ

deux bons frères! Est-ce qu'Yvonne aura quatre
dø bō frɛ:r! ɛs kiʊn ɔra katrə

cadeaux seulement? Non! Quatre cadeaux, c'est
kado sœlmā? nō! katrə kado, sɛ

déjà beaucoup, mais plus tard, elle aura encore plus
deʒa boku, mɛ ply tɑ:r, el ɔra œkɔ:r ply

de cadeaux.
d(ə) kado.

A sept heures, c'est papa qui, le dernier, dit: « Bonjour,
a sɛ -t œ:r, sɛ papa ki, la dɛrnʒɛ, di: « bōʒu:r,

Yvonne! » et après il donne son cadeau à la petite fille.
iʊn! » ɛ aprɛ il dɔn sɔ kado a la p(ə)tit fi:j.

Qu'est-ce qu'il donne à Yvonne? Un jardin pour
kɛs kil dɔn a iʊn? œ ʒardɛ pur

la maison de la petite poupée. C'est un jardin
la mɛʒɔ d(ə) la p(ə)tit pupe. sɛ -t œ ʒardɛ

avec des arbres, des fleurs et beaucoup d'herbe verte.
œvɛk dɛ -z arbr, dɛ flœ:r ɛ boku dɛrb vɛrt.

Qu'est-ce que la petite dit à son père? Elle dit:
kɛs kə la p(ə)tit di a sɔ pɛ:r? el di:

lit de poupée = lit
 pour une poupée

-eau
 -eaux
 un cadeau
 deux cadeaux

papa = père
 le dernier :
 après les autres

son
 sa
 ses
 Papa donne son
 cadeau à sa fille.
 Yvonne appelle sa
 sœur et ses frères.

Chapitre neuf (9).

toute la famille :
le père, la mère et
les enfants



une salle de bains

lave
lavait

Maman lave
Yvonne chaque
jour.

Elle lavait
Henri quand il
était petit.

il avait
ils avaient

« Merci, mon petit papa! » M. Duclos est un aussi
« mersi, mɔ̃ p(ə)ti papa! » məsjø dyklo ɛ -t ɛ̃ -n osi

bon père pour ses enfants que sa femme est une
bɔ̃ pɛ:r pʊr se -z ɔ̃fɑ̃ kə sa fam ɛ -t yn

bonne mère.

bɔn mɛ:r.

Maintenant, il est sept heures et quart, et Yvonne

mɛ̃tɑ̃, il ɛ se-t ɛ:r e ka:r, e ivɔn

a les cadeaux de toute la famille; maman va
a le kado də tut la fami:j; māmā va

avec Yvonne dans la salle de bains, où elle lave sa
avek ivɔn dɑ la sal də bɛ, u el la:v sa

petite fille. Est-ce que maman lave aussi les autres
p(ə)tit fi:j. ɛs kə māmā la:v osi le -z o:trə

enfants? Non, elle ne lave plus les autres; quand
-z ɔ̃fɑ̃? nɔ̃, el na la:v ply le -z o:tr; kɑ

Henri n'avait que cinq ans, c'était maman qui lavait

-t ɑ̃ri nave k(ə) sɛ -k ɑ̃, setɛ māmā ki lave

Henri, et c'était maman qui lavait Nicole et Jean

ɑ̃ri, e setɛ māmā ki lave nikɔl e ʒɑ̃

quand ils avaient l'âge d'Yvonne. Aujourd'hui, elle

kɑ -t il -z ave la:ʒ divɔn. ozurdi, el

ne lave qu'Yvonne. L'année prochaine, maman

na la:v kiɔn. lane pʁɔʃɛn, māmā

n'ira plus dans la salle de bains avec Yvonne, parce

nira ply dɑ la sal də bɛ avek ivɔn, pɑrs

que l'année prochaine Yvonne sera une grande fille.

kə lane pʁɔʃɛn ivɔn sɛra yn grɑ:d fi:j.

Mais aujourd'hui, à quelle heure est-ce que maman
mε ozurɔɲi, a kɛl œ:r ɛs kə māmā

lave Yvonne? Elle lave Yvonne à sept heures et
la:v ivɔn? ɛl la:v ivɔn a sɛ-tœ:r e

quart: les jeudis, les dimanches et les jours de
ka:r: le ʒɔdi, le dimā:f e le ʒu:r də

vacances elle lave Yvonne à sept heures et quart.
vakā:s ɛl la:v ivɔn a sɛ-tœ:r e ka:r.

Henri et les deux autres se lavent à sept heures, et
āri e le dɔ-z o:trə sə la:v a sɛ-tœ:r, e

à sept heures et demie c'est papa qui se lave. Les
a sɛ-tœ:r e d(ə)mi sɛ papa ki s(ə) la:v. le

autres jours il se lave à sept heures et quart, après
-z o:trə ʒu:r il sə la:v a sɛ-tœ:r e ka:r, aprɛ

les enfants, mais avant sa femme, qui se lave la
le-z āfā, mɛ. avā sa fam, ki s(ə) la:v la

dernière, quand les enfants ne sont plus à la maison.
dɛrnjɛ:r, kū le-z āfā n(ə) sɔ̃ ply-z a la mɛzɔ̃.

Avant les vacances, les trois grands enfants se lavaient
avā le vakā:s, le trwa grā-z āfā s(ə) lavɛ

déjà à six heures et demie.
dɛʒa a si-z œ:r e d(ə)mi.

Quand Henri n'allait pas encore à l'école (quand il
kā-t āri nālɛ pa-z ākɔ:r a lɛkɔl [kā-t il

avait l'âge d' Yvonne), il allait dans la salle de bains
avɛ la:ʒ divɔn], il alɛ dā la sal də bɛ

avec maman à sept heures et quart, comme Yvonne
avɛk māmā a sɛ-tœ:r e ka:r, kɔm ivɔn

les jeudis =
chaque jeudi

il lave
ils lavent

il se lave
ils se lavent

avant
après

Le dix-sept juillet
est avant le dix-
huit juillet.
Le dix-huit juillet
est après le dix-
sept juillet.

il lavait
ils lavaient

va
allait

Henri va à l'école.
Quand il n'avait
que quatre ans, il
n'allait pas à
l'école.

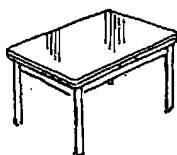
Chapitre neuf (9).

également = aussi

moins le quart =
moins un quart

il était
ils étaient

il allait
ils allaient



une table

aujourd'hui, et Yvonne n'allait pas dans la salle
ozurɔɣi, e ivɔn nɛ pa dā la sal

de bains avant sept heures et demie avec maman
də bɛ avū sɛ -t ɔ:r e d(ə)mi avɛk māmā

également.
egalmā.

Maintenant, il est huit heures moins le quart, et toute
mɛtnā, il ɛ yi -t ɔ:r mɔwɛ l(ə) ka:r, e tut

la famille est à table. Hier, mercredi, les enfants
la fami:j ɛ -t a tabl. ije:r, merkradi, le -z āfā

étaient également à table à huit heures moins le quart,
ɛtɛ -t egalmā a tabl a yi -t ɔ:r mɔwɛ l(ə) ka:r,

parce qu'hier était aussi un jour de vacances,
pars kije:r ɛtɛ -t osi ā zu:r də vakā:s,

mais en juin, quand les enfants allaient encore à
mɛ ā ʒyɛ, kā le -z āfā aɛ ākɔ:r a

l'école, ils n'allaient pas à table à huit heures moins
lekɔl, il nɛ pa a tabl a yi -t ɔ:r mɔwɛ

le quart, mais déjà à sept heures dix, parce que
l(ə) ka:r, mɛ deʒa a sɛ -t ɔ:r dis, pars kə

l'école commence à huit heures.
lekɔl kɔmā:s a yi -t ɔ:r.

Juillet est un mois de vacances, août et septembre
ʒyije ɛ -t ā mwa d(ə) vakā:s, u e septā:brə

sont également des mois de vacances. En juin, les
sɔ -t egalmā de mwa d(ə) vakā:s. ā ʒyɛ, le

grands enfants allaient à l'école, mais en août et en
grā -z āfā aɛ -t a lekɔl, mɛ ā -n u e ā

septembre, les enfants n'iront pas à l'école. Est-ce
septiā:br, le -z āfā nīrō pa a lekōl. ɛs

qu'ils seront à la maison tout l'été? Non, ils ne
kil sārō -t a la mēzō tu lete? nō, il nā

seront pas à la maison du premier au trente et un
s(a)rō pa a la mēzō dy prāmje o trā:t e ā

août, quand papa aura ses vacances. Le premier
u, kā papa ora se vakā:s. la prāmje

août, les enfants et leurs parents iront à Nice, où
u, le -z āfā e lār parā irō -t a nis, u

le père de M. Duclos a une petite maison. Il y aura
l(a) pɛ:r da masjə dyklo a yn patit mēzō. il jora

aussi les grands-parents Duclos à Nice; ils seront
osi le grāparā dyklo a nis; il sārō

à Nice tout l'été, de juin à octobre. Avant, quand
-t a nis tu lete, da zyē a oktobr. avā, kā

Nicole et Jean n'allaient pas encore à l'école, ils
nikol e zā nale pa -z ākō:r a lekōl, il

allaient déjà à Nice au mois de juin, avec maman.
-z ale deza a nis o mwa d(a) zyē, avek māmā.

Papa allait à Nice au mois d'août, comme maintenant.
papa ale -t a nis o mwa du, kōm mētnā.

« Ce n'est pas beaucoup, un mois de vacances, »
« sə ne pa boku, ā mwa d(a) vakā:s, »

dit papa.
di papa.

Quand toute la famille est à table, le matin, il y a
kā tut la fami:j ɛ -t a tabl, la matē, il ja

il ira
 ils iront

tout le jour
 toute la nuit

du = de + le
 au = à + le

le **premier** août
 le deux août
 le trois août
 le
 le trente et un
 août

il y a
 il y aura

Maintenant, il y a
 seulement les
 grands-parents à
 Nice; plus tard, il
 y aura aussi la
 famille Duclos.



Chapitre neuf (9).

ce matin : le
matin
d'aujourd'hui

dîner

Le dîner est à sept
heures : on
mange à sept
heures

plus ... que
plus de
Nicole est plus
âgée que Jean.
Il y aura plus de
six personnes à
table ce soir.

Aujourd'hui,
il y a ...
Hier, il y avait ...
Plus tard,
il y aura ...

six personnes; ce matin également, mais ce soir à
si pɛrson; sɔ matɛ egalma, mɛ sɔ swa:r a

sept heures, au dîner, il y aura plus de six personnes
sɛ-t æ:r, o dine, il jɔra ply d(ə) si pɛrson

à table. Il y aura onze personnes ce soir: il y aura
a tabl. il jɔra ɔ:z pɛrson sɔ swa:r: il jɔra

les six personnes de la famille Duclos et il y aura
le si pɛrson də la fami:j dyklo e il jɔra

les grands-parents Leroux et l'oncle André avec sa
le grāparā ləru e ɪ:kl ādre avek sa

femme Claire, qui est la sœur de M. Duclos, et
fam klɛ:r, ki ɛ la sœ:r də masjɔ dyklo, e

Ginette, leur petite fille de sept ans. Et Yvonne
zinɛt, lœr patit fi:j də sɛ-t ā. e iʋɔn

aura encore cinq cadeaux ce soir!
ɔra ākɔ:r sɛ kado sɔ swa:r!

Au dîner d'anniversaire de Nicole et de Jean, il y a
o dine danivɛrsɛ:r də nikɔl e də ʒā, il ja

aussi les grands-parents Leroux, mais pas au dîner
osi le grāparā ləru, mɛ pa o dine

d'anniversaire d'Henri, parce que son anniversaire
danivɛrsɛ:r dāri, pɑrs kə sɔ -n anivɛrsɛ:r

est en août, et en août, la famille est à Nice.
ɛ-t ā -n u, e ā -n u, la fami:j ɛ-t a nis.

A l'anniversaire de Nicole, cette année, il y avait
a lanivɛrsɛ:r də nikɔl, sɛt ane, il javɛ

l'oncle Charles et la tante Anne avec leur fils Marcel
ɪ:klɑ ʃarl e la tā:t a:n avek lœr fis marsɛl

et leur fille Monique. Cette année, Nicole a quinze
 e lær fi:j mɔnik. sɛt ane, nikɔl a kɛ:z

ans. L'année passée elle avait quatorze ans, et il
 ā. lane pase ɛl ave katorz ā, e il

l'année passée =
 l'année avant cette
 année

y avait également son oncle Charles et sa tante
 jave -t egalmā sɔ̃ -n ɔ:klə ʃarl e sa tã:t

Anne à son anniversaire.

a:n a sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r.

A l'anniversaire de Jean, il y avait cette année,
 a lanivɛrsɛ:r də ʒā, il jave sɛt ane,

comme l'année passée et les autres années, « l'oncle
 kɔm lane pase e le -z o:trə -z ane, « lɔ:kla

Lebrun » avec sa femme, leur fils Paul et leur fille
 læbrɔ̃ » avek sa fam, lær fis pɔl e lær fi:j

Louise, qui a le même âge que Jean.

lwi:z, ki a l(ə) mɛ:m a:ʒ kə ʒā.

A l'anniversaire d'Henri, l'année passée, comme les
 a lanivɛrsɛ:r dāri, lane pase, kɔm le

autres années, il y avait les grands-parents Duclos
 -z o:trə -z ane, il jave le grāparā dyklo

de Marseille, qui étaient à Nice avec leur fils et sa
 d(ə) marse:j, ki ɛtɛ -t a nis avek lær fis e sa

famille. Cette année, à l'anniversaire d'Henri, il
 fami:j. sɛt ane, a lanivɛrsɛ:r dāri, il

y aura aussi le cousin de Mme Duclos, Jérôme Perrier,
 jɔra osi l(ə) kuzɛ d(ə) madam dyklo, zɛrɔ:m pɛrje,

avec sa femme Mireille et leurs deux petites filles.
 avek sa fam mɛrɛ:j e lær dø p(ə)tit fi:j.

MOTS:

un bain
un cadeau
deux cadeaux
une chambre
une chambre
à coucher
un dîner
une maman
un papa
une poupée
une salle
une salle de
bains
une table
les vacances
bon
bonne
dernière
prochaine
tout
il allait
ils allaient
il ira
ils iront
il appelle
il avait
ils avaient
il aura
ils auront
il dit
il donne
ils donnent
il dort
ils dorment
il était
ils étaient

EXERCICE A.

Aujourd'hui, le dix-neuf juillet, Yvonne a six —; —, le dix-huit juillet, elle n'avait que cinq ans. Hier, Yvonne était — une petite fille; aujourd'hui, elle n'est — une petite fille, elle est une grande fille. Les lits où dorment Nicole et Yvonne sont dans une grande —; les deux sœurs ont la même chambre à —.

A six heures et demie, Mme Duclos va dans la chambre des deux filles et dit à Yvonne: « —, ma petite! » « Bonjour, —! » dit Yvonne. Le — de Mme Duclos à Yvonne est une grande poupée. Quand Mme Duclos donne la — à Yvonne, Yvonne dit: « —, maman! » M. Duclos, le — d'Yvonne, donne aussi un cadeau à sa petite fille; c'est un jardin — la maison de sa petite poupée, avec des fleurs et — d'herbe verte.

Dans la salle de — on se lave. A sept heures et quart, Mme Duclos va — Yvonne dans la salle de bains où elle — sa petite fille. Les trois autres enfants — lavent à sept heures.

Juillet est un mois de —; août et septembre sont — des mois de vacances. Les grands-parents Duclos seront à Nice — l'été. — année Nicole a quinze ans. L'année — elle avait quatorze ans. L'année — elle aura seize ans. Le premier octobre, Yvonne ira à l'école — les grands enfants. A huit heures moins le quart du matin, la famille Duclos est à —.

Est-ce — M. Duclos se lave avant ou après sa femme? Il se lave — sa femme. —'est-ce que Nicole donne à Yvonne? Elle donne un lit de — à sa petite sœur.

EXERCICE B.

Quels sont les trois mois de vacances des quatre enfants? ... Est-ce que Nicole et Yvonne dorment dans une ou deux chambres? ... Qu'est-ce que Mme Duclos donne à Yvonne? ... Est-ce que Mme Duclos lave les trois grands enfants? ... A quelle heure la famille Duclos est-elle à table? ... Où le père de M. Duclos a-t-il une petite maison? ... Qui est le cousin de Mme Duclos? ...

EXERCICE C.

dort dorment

Nicole et Yvonne — dans une grande chambre. Yvonne — dans un petit lit. Nicole — dans un lit qui est plus grand que le lit de sa petite sœur. A sept heures du matin, Yvonne ne — plus. A cinq heures du matin, les quatre enfants — encore.

lavait lavaient allait allaient
avait avaient était étaient

Quand Mme Duclos — une petite fille, elle — une grande poupée; le nom de la poupée — Éliane. Quand Henri — l'âge d'Yvonne, il — dans la salle de bains avec sa mère à sept heures et quart du matin. C'était Mme Duclos qui — Nicole et Jean, quand ils — l'âge d'Yvonne. Hier, mercredi, les enfants — à table à huit heures moins le quart, mais en juin, quand ils — encore à l'école, ils — déjà à table à sept heures dix. Avant les vacances, les trois grands enfants se — déjà à six heures et demie du matin.

il sera
 ils seront
 il lave
 il se lave
 ils se lavent
 il lavait
 ils se lavaient
 ce
 cette
 se
 avant
 avec
 bonjour!
 comme
 déjà
 également
 encore
 pas encore
 hier
 maintenant
 merci
 ne... plus
 ne... plus que
 oh!
 pas
 pour
 à l'anniversaire
 de...
 à table
 l'année passée
 ce matin
 ce soir
 cette année
 est-ce que...?
 qu'est-ce
 que...?
 il y avait

il y aura
André
Claire
Éliane
Ginette
Jérôme
Mireille
Perrier
Nice

aura auront sera seront ira iront

Le premier octobre Yvonne — à l'école comme les trois grands enfants. Quand Jean et Henri ---ils deux chambres à coucher? Quand ils — plus grands. Quand Nicole et Jean — dix-huit ans, ils n'— plus à l'école. M. Duclos ne — pas à la maison au mois d'août quand il — ses vacances; il — à Nice avec sa famille.

RÉSUMÉ

Avant:
(L'imparfait)
avait
allait
était

« L'année passée, Nicole *avait* quatorze ans. » « Cette année, elle *a* quinze ans. » « L'année prochaine, elle *aura* seize ans. »

Maintenant:
(Le présent)
a
va
est

Les formes « avait », « a » et « aura » sont trois formes d'un verbe. On appelle la forme « avait » *l'imparfait* [*lɛ̃paʁfɛ*] du verbe; la forme « a » est *le présent* [*lə prezā*] du même verbe; et la forme « aura » est *le futur* [*lə fyty:r*] du même verbe.

Plus tard:
(Le futur)
aura
ira
sera

L'année passée, Jean *allait* à l'école. » « Cette année, il *va* aussi à l'école. » « Mais quand il aura dix-huit ans, il *n'ira* plus à l'école. »

Les formes « allait », « va » et « ira » sont l'imparfait, le présent et le futur d'un autre verbe.

Et les formes « était », « est » et « sera » sont l'imparfait, le présent et le futur d'un troisième verbe.

« Jean <i>allait</i> à l'école. » « Henri et Nicole <i>allaient</i> aussi à l'école. »	L'imparfait: -ait -aient
« Allait » et « allaient » sont deux formes de l'imparfait d'un verbe.	il avait ils avaient
« M. Duclos <i>était</i> à Paris. » « M. et Mme Duclos <i>étaient</i> à Paris. »	il allait ils allaient
« Était » et « étaient » sont deux formes de l'imparfait d'un autre verbe.	il était ils étaient
« Yvonne <i>aura</i> six ans. » « Henri et Nicole <i>auront</i> neuf ans et seize ans. »	Le futur: -ra -ront
« Aura » et « auront » sont deux formes du futur d'un verbe.	il aura ils auront
« Mme Duclos <i>ira</i> à Nice. » « Les enfants <i>iront</i> aussi à Nice. »	il ira ils iront
« Ira » et « iront » sont deux formes du futur d'un autre verbe.	il sera ils seront

EXERCICE

avait avaient était étaient allait allaient
 aura auront sera seront ira iront

Hier, Yvonne n' — que deux grandes poupées. L'année prochaine, Yvonne — sept ans. M. Duclos — à la maison hier. Ce soir, il — aussi à la maison. Jeudi prochain, les enfants n' — pas à l'école. Quand Nicole et Jean — aussi petits que leur sœur Yvonne, ils n' — pas à l'école. Quand ils — dix-huit ans, ils n' — plus à l'école. Yvonne ne va pas encore à l'école, mais elle

— à l'école en octobre, après les vacances. Quand Henri — l'âge d'Yvonne, maman — avec son petit garçon dans la salle de bains. Il est maintenant huit heures du matin; à deux heures, les enfants ne — pas dans la maison, mais dans le jardin. Quand Jean et Nicole — petits, ils n' — qu'une chambre. L'année passée, à l'anniversaire de Nicole, il y — l'oncle Charles et sa femme. L'année prochaine, à l'anniversaire de Jean, il y — M. et Mme Lebrun.

LE DÉJEUNER

A huit heures moins le quart aujourd'hui, la famille
a yi-tæ:r mwē l(ə) ka:r ozurdi, la fami:j

Duclos était à table. Dans la famille Duclos, le
dyklo etæ-ta tabl. dā la fami:j dyklo, lə

petit déjeuner est à huit heures moins le quart; ils
p(ə)ti deʒæne ε-ta yi-tæ:r mwē l(ə) ka:r; il

mangent chaque matin à la même heure. (Dans
mā:ʒ sak matē a la mæ:m æ:r. [dā

beaucoup de familles françaises, le petit déjeuner
boku d(ə) fami:j frāsɛ:z, lə p(ə)ti deʒæne

est à sept heures et demie ou à huit heures.)
ε-ta sɛ-tæ:r e d(ə)mi u a yi-tæ:r.]

Maintenant, il est midi et demi. Les Duclos sont à
mētñā, il ε midi e d(ə)mi. le dyklo sɔ-ta

table. Mangent-ils ou ont-ils mangé? Ils n'ont pas
tabl. mā:ʒ-til u ɔ-til māʒe? il nɔ pa

encore mangé. Dans la famille Duclos, le déjeuner
-z ākɔ:r māʒe. dā la fami:j dyklo, lə deʒæne

est à midi et demi, comme dans beaucoup de familles
ε-ta midi e d(ə)mi, kɔm dā boku d(ə) fami:j

françaises. Les Duclos déjeunent-ils toujours à la
frāsɛ:z. le dyklo deʒæn-til tuzu:r a la

même heure? Non, pas toujours: beaucoup de di-
mæ:m æ:r? nɔ, pa tuzu:r. boku də di-

il mange
ils mangent



midi et demi

mangent
ont mangé

A midi et demi, les
Duclos **mangent**.
Ils quittent la
table quand ils **ont**
mangé.

déjeunent : man-
gent le déjeuner
ou le petit
déjeuner

Chapitre dix (10).

l'on = on

on

l'on

Il est midi ou midi et demi quand on déjeune. La salle à manger est la pièce où l'on mange.

ni dans le jardin, ni dans la maison = pas dans le jardin, et pas dans la maison

pièce

Dans la maison de M. Ducloux il y a huit pièces.

va
est allé

Il est neuf heures: Yvonne va dans le jardin. Henri est allé dans le jardin à huit heures et demie.

manches, ils déjeunent à midi ou à midi et quart.

mā:f, il dezæn a midi u a midi e ka:r.

Maintenant, les enfants sont à table, dans la salle

mētā, le-z āfā sī-t a tabl, dā la sal

à manger, qui est la pièce où l'on mange; mais

a māze, ki e la pjes u lī mā:z; me

entre huit heures et demie et midi, ils n'étaient ni

ā:trā ūi-tæ:r e d(ə)mi e midi, il nete ni

dans la salle à manger, ni dans une autre pièce:

dā la sal a māze, ni dā-z yn o:trā pjes:

ils n'étaient pas dans la maison, ils étaient dans le

il nete pa dā la me:z, il -z ete dā l(ə)

jardin. Les matins où ils ne vont pas à l'école, les

zardē. le matē u il nā vī pa a lekəl, le

enfants vont dans le jardin quand ils ont mangé.

-z āfā vī dā l(ə) zardē kā-til-zī māze.

Quand on va à table, Henri est toujours le dernier,

kā-tī va a tabl, āri e tuzu:r lə dərnje,

mais quand on a mangé, il est toujours le premier

me kā-tī -n a māze, il e tuzu:r lə prəmje

dans le jardin. Ce matin aussi, c'est Henri qui, le

dā l(ə) zardē. sē matē osi, sē-t āri ki, lə

premier, est allé dans le jardin, et après Henri, c'est

prəmje, e -t ale dā l(ə) zardē, e aprē āri, sē

Yvonne qui est allée dans le jardin avec ses cadeaux:

-t ivon ki e -t ale dā l(ə) zardē avek se kado:

la grande poupée, cadeau de maman, la maison pour

la grā:d pūpe, kado d(ə) māmā, lə me:z pur

la poupée, cadeau de Jean, le petit chien, cadeau
la pʊpɛ, kado d(ə) ʒɑ̃, la p(ə)ti. sʃɛ, kado

d'Henri, et le jardin, cadeau de papa.

dɑ̃ʁi, e l(ə) ʒardɛ, kado d(ə) pɑpa.

Louise Lebrun et son frère Paul sont aussi allés dans

lwi:z labrœ e sɔ̃ frɛ:r pɔl sɔ̃-tosi ale dɑ̃

le jardin ce matin. Louise a dit: « Bon anniver-

l(ə) ʒardɛ sɑ matɛ. lwi:z a di: « bɔn aniver-

saire! » à Yvonne, et elle a donné un petit chat blanc

sɛ:r! » a ivɔn, e el a done œ p(ə)ti ʃa blɑ̃

à la petite fille. Maintenant, Yvonne a deux chats:

a la p(ə)tit fi:j. mɛtnɑ̃, ivɔn a dœ ʃa:

Minet et le petit chat blanc. (Yvonne n'a pas encore

minɛ e l(ə) pəti ʃa blɑ̃. [ivɔn na pa-zɑkɔ:r

donné de nom au petit chat blanc.) Minet n'est pas

done d(ə) nɔ o p(ə)ti ʃa blɑ̃.] minɛ nɛ pa

blanc; il est noir comme la nuit. Paul a donné à

blɑ̃; il ɛ nwa:r kɔm la nyi. pɔl a done a

Yvonne une grande balle de cinq couleurs, et

ivɔn yn grɑ̃d bal də sɛ kulɔ:r, e

maintenant, Yvonne a trois balles, mais la balle de

mɛtnɑ̃, ivɔn a trwa bal, mɛ la bal də

Paul est la plus grande.

pɔl ɛ la ply grɑ̃d.

A midi, maman a appelé les enfants: « Jean! Nicole!

a midi, mɑmɑ a apɛ le-zɑfɑ: « ʒɑ̃! nikol!

Il est midi! A table! Où sont les autres? » Jean et

il ɛ midi! a tabl! u sɔ̃ le-zo:tr? » ʒɑ̃ e

dit
a dit

Le matin, quand
Mme Duclos ap-
pelle ses enfants,
elle dit: « Bon-
jour! »

Ce matin, Louise
a dit: « Bon anni-
versaire! » à
Yvonne.

donne
a donné

noir ↔ blanc



une balle

appelle
a appelé



une main

Yvonne a les
mains noires = les
mains d'Yvonne
sont noires

est
a été

Yvonne est dans la
salle à manger;
elle n'a pas été
dans la salle de
bains.

matinée = matin

Nicole ont appelé les deux autres: « Yvonne! Henri! »
nikol ʔ-taple le dɔ-zo:tr: « ivɔn! ɔri! »

et les quatre enfants sont allés dans la maison.
e le katr ɔfɔ sʔ-tale dɔ la mɛzʔ.

Les deux garçons et Nicole sont allés dans la salle de
le dɔ garsʔ e nikol sʔ-tale dɔ la sal dɔ

bains, mais pas Yvonne: Yvonne est allée dans la salle
bɛ, mɛ pa ivɔn: ivɔn ɛ-tale dɔ la sal

à manger avec ses cadeaux. Quand maman, un quart
a mɔʒe avɛk sɛ kado. kɔ māmɔ, ɔ ka:r

d'heure plus tard, est allée dans la salle à manger,
dæ:r ply tɔ:r, ɛ-tale dɔ la sal a mɔʒe,

elle a dit: « Mais Yvonne! Tes mains sont noires,
ɛl a di: « mɛ ivɔn! tɛ mɛ sʔ nwa:r,

elles sont aussi noires que Minet! On ne va pas
ɛl sʔ-t osi nwa:r kɔ minɛ! ʔ n(a) va pa

à table quand on a les mains noires, et l'on va
a tabl kɔ-t ʔ-n a le mɛ nwa:r, e lʔ va

toujours dans la salle de bains avant le déjeuner.
tuzu:r dɔ la sal dɔ bɛ avɔ l(a) dɛʒœnɛ.

Nicole! Yvonne n'a pas été dans la salle de bains!
nikol! ivɔn na pa ɛtɛ dɔ la sal dɔ bɛ!

Elle a les mains noires parce qu'elle a été dans le
ɛl a le mɛ nwa:r pars kɛl a ɛtɛ dɔ l(a)

jardin toute la matinée. »
ʒardɛ tut la matine. »

Quand maman a appelé Nicole, qui était dans une
kɔ māmɔ a apɛlɛ nikol, ki ɛtɛ dɔ-z yn

autre pièce, Yvonne et Nicole sont allées dans la
o:trə pjəs, ivɔn e nikɔl sɔ̃-talə dā la

salle de bains, où Nicole a lavé les petites mains
sal də bɛ̃, u nikɔl a lave le p(ə)tit mɛ̃

noires d'Yvonne.

nwa:r divɔn.

Les autres jours, Nicole ne lave pas les mains de
le-zo:trə zu:r, nikɔl na la:v pa le mɛ̃ d(ə)

sa petite sœur, mais aujourd'hui, c'est Nicole qui a
sa p(ə)tit sœ:r, mɛ ozurɔji, sɛ nikɔl ki a

lavé les mains d'Yvonne. Les mains d'Henri étaient
lave le mɛ̃ divɔn. le mɛ̃ dūri etc

noires également, mais Nicole n'a pas lavé les
nwa:r egalmā, mɛ nikɔl na pa lave le

mains de son frère; elle n'a lavé que les mains
mɛ̃ d(ə) sɔ̃ frɛ:r; el na lave kə le mɛ̃

d'Yvonne.

divɔn.

A midi et demi, Henri (il était dans la salle à
a midi e d(ə)mi, ʁi [il etc dā la sal a

manger, qui est sur le devant de la maison) a dit:
māʒe, ki ɛ syr la d(ə)vā d(ə) la mɛʒɔ̃] a di:

« Une auto! C'est papa qui vient! » C'était
« yn oto! » sɛ papa ki vjɛ! » setɛ

M. Duclos. Chaque jour, mais pas le dimanche,
masjɔ̃ dyklo. ʃak zu:r, mɛ pa la dimā:f,

il rentre à la maison à midi et demi dans son
il rā:tr a la mɛʒɔ̃ a midi e d(ə)mi dā sɔ̃

il est allé
elle est allée
ils sont allés
elles sont allées

lave
a lavé



une auto

devant
le devant

Une partie du
jardin est devant
la maison.
La salle à manger
est sur le devant
de la maison.

vient ← va

rentre à la
maison ←
quitte la maison

Chapitre dix (10).

sa
son

M. Duclos a une
maison; sa maison
est grande.
Il a une auto; son
auto est noire.

sage ɔ: bonne



Maman assied Yvonne
sur une chaise.

auto noire. M. Lebrun rentre aussi à la maison
-n oto nwa:r. masjɔ labrœ rā:tr osi a la mezɔ

à midi et demi, mais il ne vient pas en auto. M.
a midi e d(ə)mi, mɛ il nɑ vjɛ pa ɑ-noto. masjɔ

Lebrun n'a pas d'auto.

labrœ na pa doto.

Quand papa rentre à la maison, il dit toujours:

kɑ papa rā:tr a la mezɔ, il di tuzu:r:

« Bonjour, Lucienne! Bonjour, mes enfants! Est-ce

« bɔʒu:r, lysjɛn! bɔʒu:r, mɛ -zɑfɑ! ɛs

que tu as été une petite fille sage, Yvonne? » Et

kɑ ty a ɛtɛ yn patit fi:j sɑ:ʒ, ivɔn? » e

Yvonne dit toujours: « Oui, papa, j'ai été sage toute

ivɔn di tuzu:r: « wi, papa, ʒɛ ɛtɛ sɑ:ʒ tɔt

la matinée. » Mais aujourd'hui, c'est l'anniversaire

la matine. » mɛ ozurɔji, sɛ lanivɛrsɛ:r

d'Yvonne, et papa n'a pas dit: « Est-ce que tu

diɔn, e papa na pa di: « ɛs kɑ ty

as été une petite fille sage? » à Yvonne. Il a

a ɛtɛ yn patit fi:j sɑ:ʒ? » a ivɔn. il a

seulement dit: « Bonjour! » à sa femme et à ses

sælmɑ di: « bɔʒu:r! » a sa fam e a sɛ

enfants, et il est allé avec toute la famille dans

-zɑfɑ, e il ɛ -talɛ avɛk tɔt la fami:j dɑ

la salle à manger.

la sal a mɑʒɛ.

C'est toujours maman qui assied Yvonne à table,

sɛ tuzu:r māmɑ ki asjɛ ivɔn a tabl,

et elle assied Yvonne sur une chaise plus haute que
e el asje iʊn syr yn ʃe:z ply o:t ka

les autres. Mais aujourd'hui, maman assied Yvonne
le-z o:tr. me ozurɔpi, māmā asje iʊn

sur une chaise comme les autres, entre Nicole et
syr yn ʃe:z kɔm le-z o:tr, ʔ:trə nikol e

papa, parce que c'est son anniversaire, et elle assied
papa, pars ka se sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r, e el asje

Henri devant Yvonne, entre papa et Jean. Devant
āri d(ə)vā - iʊn, ʔ:trə papa e ʒā. dāvā

chaque personne, sur la table, il y a une assiette.
ʃak pɛrson, syr la tabl, il ja yn asjet.

Il y a aussi un verre devant chaque personne, et
il ja osi ʔ vɛ:r dāvā ʃak pɛrson, e

sur la table, il y a une grande bouteille verte.
syr la tabl, il ja yn grā:d butɛ:j vɛrt.

Qu'y a-t-il dans la bouteille? Il y a du vin. Papa
kja -til dā la butɛ:j? il ja dy vɛ. papa

verse du vin dans son verre, dans le verre de sa
vers dy vɛ dā sɔ̃ vɛ:r, dā l(ə) vɛ:r da sa

femme et dans les verres des grands enfants.

fam e dā le vɛ:r de grā -z āfā.

Il y a des vins de deux couleurs: des vins blancs
il ja de vɛ dā dʊ kulɔ:r: de vɛ blā

et des vins rouges. A midi, il y a toujours du vin
e de vɛ ru:ʒ. a midi, il ja tuzu:r dy vɛ

rouge dans la bouteille, mais ce soir, au dîner d'anni-
ru:ʒ dā la butɛ:j, me sə swa:r, o dine dani-



une assiette



un verre

du
des

Il y a du vin dans
les verres.

Il y a des arbres
dans le jardin.



une bouteille



Grand-mère boit.

du
ne... pas de

Grand-mère boit
du vin blanc; elle
ne boit pas de vin
rouge.

de l' = de la
rouge

Le vin est rouge.
Yvonne a une
balle rouge.

beaucoup de
un peu de

Il n'y a pas beau-
coup de vin dans
le verre d'Yvonne:
il y a seulement un
peu de vin dans
son verre.

versaire, il y aura du vin rouge dans deux bouteilles
verse:r, il jɔra dy vɛ ru:ʒ dā dø butɛ:j

et du vin blanc dans une autre bouteille. Le vin
e dy vɛ blā dā -z yn o:trə butɛ:j. la vɛ

blanc sera pour grand-mère Leroux, qui ne boit pas
blā s(a)ra pʊr grāmɛ:r ləru, ki n(a) bwa pa

de vin rouge.

d(a) vɛ ru:ʒ.

La petite Yvonne ne boit pas de vin rouge et pas
la p(a)tɪt ivɔn nə bwa pa d(a) vɛ ru:ʒ e pa

de vin blanc: à six ans, une petite fille ne boit que
d(a) vɛ blā: a si -z ā, yn patɪt fi:j nə bwa k(a)

de l'eau à table. (L'eau n'est ni rouge, ni blanche,
də lo a tabl. [lo nɛ ni ru:ʒ, ni blā:f,

l'eau n'a pas de couleur.) Papa verse comme toujours.
lo nə pa d(a) kulœ:r.] papa vɛrs kɔm tuzʊr

de l'eau dans le verre d'Yvonne, mais aujourd'hui,
də lo dā l(a) vɛ:r diɔn, mɛ ozurdʒi,

il verse aussi du vin rouge dans l'eau d'Yvonne.
il vɛrs osi dy vɛ ru:ʒ dā lo diɔn.

Il ne verse pas beaucoup de vin dans l'eau d'Yvonne,
il nə vɛrs pa boku d(a) vɛ dā lo diɔn,

il ne verse qu'un peu de vin à la petite fille.
il nə vɛrs kœ pø d(a) vɛ a la p(a)tɪt fi:j.

C'est la première fois qu'Yvonne boit du vin, et
sɛ la pʁəmʒɛ:r fwa kiɔn bwa dy vɛ, e

elle dit: « Nicole! Jean! Il y a du vin dans mon
ɛl di: « nikol! ʒɑ! il ja dy vɛ dā mɔ

verre! » Nicole dit: « Oui, Yvonne est une grande
ve:r! » *nikol di: « wi, ivon e-t yn grā:d*

fille. » Mais Henri dit: « Ha, ha, Yvonne! Il n'y a
fi:j. » *mε āri di: « ha, ha, ivon! il nja*

pas de vin dans ton verre, il y a de l'eau avec
pa d(ə) vĕ dū tĭ ve:r, il ja d(ə) lo avek

un peu de vin! Et de l'eau avec du vin, ce
ā pø d(ə) vĕ! e d(ə) lo avek dy vĕ, sə

n'est pas du vin! » Henri n'est pas sage! « Henri!
ne pa dy vĕ! » āri ne pa sa:ʒ! « āri!

C'est l'anniversaire d'Yvonne! » dit papa, et Henri
se lanivɛrsɛ:r divon! » di papa, e āri

dit: « Pardon, Yvonne! C'est un peu de vin que tu
di: « pardɔ, ivon! se-t ā pø d(ə) vĕ ka ty

as dans ton verre. » Maintenant, Henri est un petit
a dū tĭ ve:r. » mĕtnū, āri e-t ā p(ə)ti

garçon sage; il a dit « Pardon! » à Yvonne.
garsɔ sa:ʒ; il a di « pardɔ! » a ivon.

Sur la table, devant les assiettes, il y a également
syr la tabl, davū le-z asjet, il ja egalmū

du pain. Il y avait aussi du pain sur la table ce
dy pĕ. il javɛ-t osi dy pĕ syr la tablə sə

matin, et il y aura également du pain sur la table
matĕ, e il jɔra egalmū dy pĕ syr la tablə

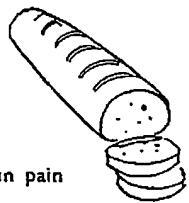
ce soir à dîner. Matin, midi et soir, les Français
sə swa:r a dine. matĕ, midi e swa:r, le frāse

mangent beaucoup de pain. Beaucoup de fois, égale-
mū:ʒ boku d(ə) pĕ. boku d(ə) fwa, egal-

sage

Une petite fille
 sage.

Un petit garçon
 sage.

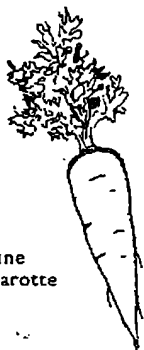


un pain

une fois
 deux fois



un mouton



une
carotte



des
haricots



des champignons

ment, les enfants mangent du pain à quatre heures,
mā, le -z āfā mā:3 dy pē a katr æ:r,

mais pas les grandes personnes, qui ne mangent que
mē pa le grā:d pērsn, ki n(ə) mā:3 kə

trois fois par jour: le petit déjeuner le matin, le
trwa fwa par zu:r: lə p(ə)ti dezæne l(ə). matē, la

déjeuner à midi, et le dîner le soir.

dezæne a midi, e l(ə) dine l(ə) swa:r.

Aujourd'hui, au déjeuner, il y a du mouton avec des
ozurɥi, o dezæne, il ja dy mutʃ avək de

carottes, des haricots et des champignons. Yvonne
karɔt, de ariko e de ʃāpɪŋʃ. ivɔn

dit: « Oh, maman, merci! Du mouton et des cham-
di: « o, māmā, mersi! dy mutʃ e de ʃā-

pignons! C'est bon! » Yvonne aime beaucoup le
pɪŋʃ! sɛ bɔ! » ivɔn ɛ:m boku l(ə)

mouton et elle aime aussi les champignons, mais elle
mutʃ- e el ɛ:m osi le ʃāpɪŋʃ, mē el

n'aime ni les carottes, ni les haricots. « Les carottes
nɛ:m ni le karɔt, ni le ariko. « le karɔt

et les haricots, ce n'est pas bon! » dit-elle. Les autres
e le ariko, sə nɛ pa bɔ! » di-t el. le-z o:trə

fois, quand il y a du mouton, maman donne toujours
fwa, kə -til ja dy mutʃ, māmā dɔn tuzu:r

aussi un peu de carottes ou de haricots à Yvonne,
osi æ pø d(ə) karɔt u də ariko a ivɔn,

mais aujourd'hui, dans l'assiette de la petite, il n'y a
mē ozurɥi, dā lasjet də la p(ə)tit, il nja

que des champignons avec le mouton. Aujourd'hui,
k(ə) de ʃəpinʃ avək lə mutʃ. oʒurɔji,

maman n'a donné ni des carottes, ni des haricots à
māmā na done ni de ˈkarɔt, ni de ariko a

Yvonne, parce qu'elle aime beaucoup sa petite fille.
ivɔn, pɑrs kɛl ɛ:m boku sa p(ə)tit fi:j.

Après le déjeuner, à une heure et quart, les parents
apʁɛ l(ə) deʒæne, a yn œ:r e ka:r, le parā

et les grands enfants vont dans le jardin, mais
e le grā-zəfā vʃ dā l(ə) ʒardɛ, mɛ

Yvonne va dans sa chambre, et de une heure et
ivɔn va dā sa ʃā:br, e də yn œ:r e

demie à trois heures, elle est dans son petit lit,
d(ə)mi a trwa-zœ:r, ɛl ɛ dā sʃ p(ə)ti li,

comme beaucoup d'autres petites filles et d'autres
kɔm boku do:trə patit fi:j e do:trə

petits garçons en France. Et à deux heures moins le
pəti ɡarsʃ ā frā:s. e a dø-zœ:r mœ l(ə)

quart, papa quitte la maison dans son auto.
ka:r, pəpa kit la mɛzʃ dā sʃ -n oto.

de haricots
d'habitants

Yvonne ne mange
pas de [də] haricots
aujourd'hui.
La France a beaucoup
d'habitants.

les haricots
[le ariko]
les habitants
[le -z aʃitā]

Yvonne n'aime ni
les carottes, ni les
[le] haricots.
Les [lez] habitants
de la France parlent
français.

EXERCICE A.

Dans la famille Duclos le — est à midi et demi. On
mange dans la salle à —. Mme Duclos assied Yvonne
sur une — entre Nicole et M. Duclos. Dans l'—
d'Yvonne il y a du mouton et des —. Dans les assiettes

MOTS:

une assiette
une auto
une balle
une bouteille
une carotte
une chaise
un champignon
un déjeuner
un petit
 déjeuner
le devant
l'eau (l' = la)
une fois
une grande
 personne
des haricots
une main
une matinée
un mouton
une pièce
le pain
une salle à
 manger
un verre
le vin
noir
rouge
sage
il aime
allé
il est allé
elle est allée
ils sont allés
elles sont allées

des autres enfants il y a aussi des carottes et des — ; mais Yvonne n'— pas les carottes et les haricots. Devant l'assiette de chaque personne il y a un —. Dans les verres il y a du —. C'est M. Duclos qui — le vin dans les verres. Dans le verre d'Yvonne il y a du vin et de l'— ; il y a beaucoup d'eau dans son verre, mais seulement un — de vin. C'est la première fois qu'Yvonne — du vin.

Le vin est blanc ou —. L'eau n'est — blanche — rouge. Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, il y aura sur la table du vin rouge dans deux — et du — blanc dans une autre bouteille.

Les grandes personnes mangent trois — par jour. Beaucoup de fois les enfants mangent du — à quatre heures. Minet n'est pas blanc, mais —. Paul a donné à Yvonne une — de cinq couleurs. Six fois par semaine, M. Duclos — à la maison à midi et demi dans son — noire.

EXERCICE B.

A quelle heure les Duclos déjeunent-ils? ... Dans quelle pièce mangent-ils? ... Qu'est-ce qu'il y a dans le verre d'Yvonne? ... Est-ce qu'il y a des carottes et des haricots dans l'assiette d'Yvonne? ... Qui verse du vin dans les verres des enfants? ... Combien Yvonne a-t-elle de balles? ... Mme Leroux, boit-elle du vin blanc ou du vin rouge? ... Quel cadeau M. Duclos a-t-il donné à sa petite fille? ... De quelle

couleur sont les mains d'Yvonne quand elle a été dans le jardin? ... Qui a lavé les mains d'Yvonne, avant le déjeuner? ... Que dit M. Duclos quand il rentre à la maison à midi? ...

EXERCICE C.

appelé donné lavé mangé été
allé allée allés allées

A midi et demi, les Duclos sont à table, mais ils n'ont pas encore—. Louise a — un petit chat blanc à Yvonne. Ce matin, Henri est — dans le jardin. Après Henri, c'est Yvonne qui est — dans le jardin avec ses cadeaux. Avant le déjeuner, Mme Duclos a —: « Jean! Nicole! » Jean et Nicole ont — les deux autres enfants. Mme Duclos a dit à Nicole: « Nicole! Yvonne n'a pas — dans la salle de bains! » Nicole et Yvonne sont — dans la salle de bains. Dans la salle de bains, Nicole a — les mains d'Yvonne. Après le déjeuner, quand Henri a —, il est toujours le premier dans le jardin. A midi, les quatre enfants sont — dans la maison.

du de l' des

Il y a — vins de deux couleurs: il y a — vins blancs et — vins rouges. Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, il y a — vin rouge et — vin blanc sur la table. M. Duclos verse — l'eau et — vin dans le verre d'Yvonne, parce que c'est aujourd'hui son anniversaire. Les autres jours, Yvonne ne boit que — l'eau. Dans l'assiette d'Yvonne, il y a — mouton et — champignons. Avec le mouton les Duclos mangent — pain.

appelé
il a appelé
ils ont appelé
il assied
il boit
dit
il a dit
donné
il a donné
été
j'ai été
tu as été
il a été
ils déjeunent
lavé
il a lavé
ils mangent
mangé
il a mangé
ils ont mangé
il verse
il vient
il rentre
l'on
de l'eau
du vin
ne ... ni ... ni
pardon!
toujours
à midi
à six ans
bon anniver-
saire!
en auto
midi et demi
un peu de
il aime beaucoup

RÉSUMÉ

du ...	pas de ...
des ...	pas de ...

il a, il verse,
il donne, il ...

il (a) du vin
il (a) des carottes
il n'(a) pas de vin
il n'(a) pas de
carottes

Grand-père a *du* vin rouge dans son verre. Grand-mère n'a pas *de* vin rouge dans son verre. M. Duclos verse *du* vin à Nicole et à Yvonne. Les autres jours, il ne verse pas *de* vin à Yvonne. Maman donne *des* champignons à Yvonne. Elle ne donne pas *de* haricots à la petite. Il y a *du* mouton et *des* champignons dans l'assiette d'Yvonne, mais il n'y a pas *de* carottes et il n'y a pas *de* haricots.

EXERCICE

Qu'y a-t-il dans le verre de M. Duclos? ... M. Duclos, verse-t-il du vin rouge à Yvonne les autres jours? Non, il ne ... Grand-mère, boit-elle du vin rouge? Non, elle ne ... Que boit Yvonne à déjeuner, aujourd'hui? ... Y a-t-il des carottes dans son assiette? Non, ...

L'APRES-MIDI

Après le déjeuner, maman a dit à Yvonne: « Tante
aprɛ l(ə) dɛzœne, māmā a di a iwɔn: « tã:t

vient
 viendra

Claire viendra cet après-midi avec ta petite cousine
kle:r vʃɛdra sɛt apremidi avɛk ta p(ə)tit kusin

Tante Claire vient
 toujours à l'anniversaire d'Yvonne.
 Aujourd'hui, elle
 viendra quand il
 sera trois heures.

Ginette. » Et Yvonne a demandé: « Et l'oncle André,
ʒinɛt. » e iwɔn a d(ə)māde: « e tʃ:kl ādre,

est-ce qu'il viendra aussi cet après-midi? » « Non,
ɛs kil vʃɛdra osi sɛt apremidi? » « nɔ,

ce matin
 cet après-midi

l'oncle André ne viendra pas avant l'heure du dîner.
tʃ:kl ādre n(ə) vʃɛdra pa avā lœ:r dy dine.

C'est seulement tante Claire et Ginette qui viendront
sɛ sœlmā tã:t kle:r e ʒinɛt ki vʃɛdrɔ̃

il viendra
 ils viendront

cet après-midi. »
sɛt apremidi. »

Le jour de l'anniversaire d'Yvonne, tante Claire et
lə ʒu:r də lanivɛrsɛ:r diwɔn, tã:t kle:r e

Ginette viennent toujours dans l'après-midi, et elles
ʒinɛt vʃɛn tuzu:r dā lapremidi, e ɛl

il vient
 ils viennent

ont toujours un cadeau pour la petite fille. L'année
-zɔ̃ tuzu:r œ kado pur la p(ə)tit fi:j. lane

Ginette lui a
 donné = Ginette a
 donné à Yvonne

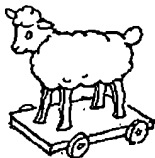
passée, Ginette lui a donné une grande balle rouge
pase, ʒinɛt lɥi a done yn grā:d bal ru:ʒ

des
 de
 un chien
 des chiens
 un petit chien
 de petits chiens

et verte avec de petits chiens et de petits chats noirs.
e vɛrt avɛk də p(ə)ti ʃʃɛ e də p(ə)ti ʃa nwa:r.

Chapitre onze (11).

le rouge = la
couleur rouge



un petit mouton

donné
donnera

il dit
ils disent

un beau chien
une belle balle

qu'est-ce que c'est
= qu'est-ce?

demande
a demandé



une bague

C'était une belle balle! Le rouge et le vert sont de
sete -t yn bel bal! la ru:ʒ e l(a) ve:r sɔ̃ d(a)

belles couleurs. Tante Claire lui a donné un petit
bel kulæ:r. tã:t kle:r lɥi a dɔ̃ne œ p(a)ti

mouton blanc. Yvonne lui a dit: « Merci, tante
mutɔ̃ blã. ivɔ̃n lɥi a di: « mersi, tã:t

Claire! » et elle a dit: « Merci pour la belle
kle:r! » e el a di: « mersi pur la bel

balle! » à Ginette. Que donnera Ginette à sa petite
bal! » a ʒinet. kə dɔ̃nra ʒinet a sa p(a)tit

cousine, quand elle viendra cet après-midi? Et que lui
kuzin, kã -t el vʒɛdra sɛt apremidi? e kə lɥi

donnera sa tante? Ah! deux personnes devant le
dɔ̃nra sa tã:t? a! dø pɛrsɔ̃n dəvã l(a)

jardin! Ce sont tante Claire et la petite cousine. « Bon
ʒardɛ! sɔ̃ sɔ̃ tã:t kle:r e la p(a)tit kuzin. « bɔ̃n

anniversaire! » disent-elles à Yvonne, et tante Claire
anivɛrsɛ:r! » di:z -t el a ivɔ̃n, e tã:t kle:r

lui dit: « J'ai un beau cadeau pour ma petite Yvonne! »
lɥi di: « ʒe œ bo kado pur ma p(a)tit ivɔ̃n! »

« Qu'est-ce que c'est, tante Claire, qu'est-ce que c'est? »
« kɛs kə sɛ, tã:t kle:r, kɛs kə sɛ? »

demande Yvonne, et tante Claire lui donne une bague
dəmã:d ivɔ̃n, e tã:t kle:r lɥi dɔ̃n yn bag

avec une petite fleur blanche. C'est une belle petite
avɛk yn pɛtit flæ:r blã:f. sɛ -t yn bel pɛtit

bague, et Yvonne dit: « Oh, merci, tante Claire!
bag, e ivɔ̃n di: « o, mersi, tã:t kle:r!

C'est un beau cadeau, et c'est ma première bague. »
se -t æ bo kado, e se ma pɾəmʒe:r bag.

Puis Yvonne appelle sa sœur: « Nicole! Nicole! »
pyi ivɔn apel sa sœ:r: « nikol! nikol! »

et elle lui montre son cadeau. « Quelle belle petite
e el lyi mɔ:trə sɔ kado. « kel bel patit

bague! » dit Nicole, et puis elle demande: « Qu'est-ce
bag! » di nikol, e pyi el dāmā:d: « kes

qu'il y a sur la bague? Une fleur? » « Oui, c'est
kil ja syr la bag? yn flœ:r? » « wi, se

une belle petite fleur blanche, » dit Yvonne, et elle
-t yn bel patit flœ:r blā:f, » di ivɔn, e el

montre la petite bague à sa sœur.
mɔ:trə la p(ə)tit bag a sa sœ:r.

« Mais il y a aussi le cadeau de Ginette, » dit tante
« me il ja osi l(ə) kado d(ə) zinɛt, » di tāt

Claire à Yvonne, et Ginette lui donne une balle qui
kle:r a ivɔn, e zinɛt lyi dɔn yn bal ki

est encore plus grande et qui a des couleurs encore
e -t ākɔ:r ply grā:d e ki a de kulœ:r ākɔ:r

plus belles que la balle rouge et verte de l'année
ply bel ka la bal ru:ʒ e vert də lane

passée. Puis les deux fillettes, les autres enfants et
pase. pyi le dø fijɛt, le -z o:trə -z āfā e

leur tante vont dans la maison.
lœr tāt vɔ dā la mezɔ.

Yvonne montre ses deux cadeaux à sa maman et dit:
ivɔn mɔ:trə se dø kado a sa māmā e di:

puis = après

qu'est-ce qu'il y a?
 = qu'y a-t-il?



Yvonne montre
 la bague à sa sœur.

plus
 encore plus

Henri est plus
 grand qu'Yvonne,
 mais Jean est
 encore plus grand.

fillette = petite
 fille

un beau chien
deux beaux
chiens



une tarte

il aime
ils aiment



un morceau de tarte

il demande
ils demandent

demande:

(1) Nicole demande: «Qu'est-ce qu'il y a sur la bague?»

(2) Jean demande un morceau de tarte.

« Cette belle balle est de Ginette, et cette bague est
« *set bel bal e d(ə) zinet, e set bag e*
de tante Claire. N'est-elle pas belle, cette petite
də tā:t klɛ:r. nɛ -t el pa bel, set pətit
bague? » « Oui, » dit maman. « Et quelle belle balle!
bag? » « *wi,* » dit *māmā*. « *e kəl bel bal!*

Ce sont de beaux cadeaux. » Puis Yvonne et les
sə sɔ̃ d(ə) bo kado. » *pyi ivɔn e le*

autres vont dans la salle à manger, où, sur la table,
-z o:trə vɔ̃ dā la sal a māze, u, syr la tabl,

il y a deux grandes tartes, avec beaucoup de fruits.
il ja dø grā:d tart, avək boku d(ə) frɥi.

« Oh! » disent les deux fillettes et Henri, qui aiment
« *o!* » *di:z le dø fiʒet e āri, ki ɛ:m*

beaucoup les tartes de Mme Duclos.

boku le tartə də madam dyklo.

Il y a beaucoup de tarte pour chaque enfant, et
il ja boku də tart pur ʃak āfā, e

chaque fois qu'un des enfants donne son assiette à
ʃak fwa kə de -z āfā dɔn sɔ̃ -n əʒjet a

Mme Duclos et lui dit: « Encore un peu de tarte,
madam dyklo e lɥi di: « ākɔ:r ə pø də tart,

maman! » ou « encore un peu de tarte, tante
māmā! » *u « ākɔ:r ə pø də tart, tā:t*

Lucienne! » elle lui donne un morceau de tarte. Mais
lysʒen! » *el lɥi dɔn ə mɔrsɔ də tart. mɛ*

quand les enfants demandent un morceau de tarte
kā le -z āfā d(ə)mā:d ə mɔrsɔ də tart

pour la quatrième fois, elle leur dit: « Non, mes
pur la katrijem fwa, el lær di: « nɔ̃, me
 enfants, vous mangez trop! » Elle ne leur donne pas
-z āfā, vu māze tro! » el nɑ lær dɔn pa
 plus de trois morceaux, mais ce sont de grands
ply da trwa mɔrso, me sa sɔ̃ d(ə) grā
 morceaux.
mɔrso.

Devant leurs assiettes avec leurs morceaux de tarte,
dəvā lær -z asjet avek lær mɔrso da tart,
 les enfants ont des tasses. Qu'est-ce qu'il y a dans
le -z āfā ɔ̃ de ta:s. kɛs kil ja dā
 les tasses? Il y a du chocolat dans les tasses. Quand
le ta:s? il ja dy ʃɔkɔla dā le ta:s. kɑ
 les enfants mangent de la tarte, à un anniversaire,
le -z āfā mā:ʒ da la tart, a ǝ -n anivɛrsɛ:r,
 ils boivent du chocolat. Quand les enfants vont à
il bwa:v dy ʃɔkɔla. kɑ le -z āfā vɔ̃ -t a
 l'école, ils mangent du chocolat à quatre heures, mais
lekɔl, il mā:ʒ dy ʃɔkɔla a katr œ:r, me
 avec la tarte ils ne mangent pas, mais boivent le
avek la tart il nɑ mā:ʒ pa, me bwa:v la
 chocolat.
ʃɔkɔla.

La petite Yvonne, qui aime beaucoup le chocolat de
la p(ə)tit ivɔn, ki ɛ:m boku l(ə) ʃɔkɔla d(ə)
 sa mère, demande toujours une deuxième et une
sa mɛ:r, dəmə:d tuzɔ:r yn dɔzjem e yn

un morceau
 deux morceaux



une tasse

il boit
 ils boivent

Maman donne de
 la tarte à **Henri** =
 elle lui donne de
 la tarte.
 Elle donne de la
 tarte à **Yvonne** =
 elle lui donne de
 la tarte.
 Elle donne de la
 tarte à **Henri** et à
Jean = elle leur
 donne de la tarte.
 Elle donne de la
 tarte à **Ginette** et
 à **Yvonne** = elle
 leur donne de la
 tarte.

Chapitre onze (11).

demande ... à ...
Yvonne demande
à sa maman: « Où
est Minet? »
Yvonne demande
une quatrième
tasse de chocolat à
sa maman.

je — me
tu — te
Yvonne: « Je suis
sage; papa me
donnera un
cadeau. »
Papa: « Tu es sage;
papa te donnera
un cadeau. »

boit
à bu

troisième tasse de chocolat après la première. « C'est
trwazjem ta:s da ʃokla apre la prəmje:r. » se

bon! » disent les enfants quand ils boivent leur
bɔ! » di:z le -z ɔfā kā -t il bwa:v lær.

chocolat. Aujourd'hui, Yvonne a demandé une
ʃokla. ozurdi, ivon a d(ə)māde yn

quatrième tasse à sa mère, mais maman a dit: « Non,
katrijem ta:s a sa me:r, me māmā a di: « nɔ,

Yvonne, quatre tasses, c'est trop! » Elle n'a donné
ivon, katrə ta:s, se tro! » el na done

à Yvonne que trois morceaux de tarte et trois tasses
a ivon ka trwa morso da tart e trwa ta:s

de chocolat.

da ʃokla.

Yvonne demande à Ginette: « Est-ce que ta maman
ivon dāmā:d a zinɛt: « es ka ta māmā

te donne aussi seulement trois tasses de chocolat à
tə don osi səlmā trwa ta:s da ʃokla a

ton anniversaire? » Ginette: « Oh, non! Maman ne me
fɔ -n anivɛrsɛ:r? » zinɛt: « ɔ, nɔ! māmā n(ə) mə

donne que deux tasses de chocolat. Maman me dit
don ka dø ta:s da ʃokla. māmā m(ə) di

toujours que trois tasses, c'est déjà trop! » Et tante
tuzu:r ka trwa ta:s, se deza tro! » e tā:t

Claire dit: « Oui: une fois, à un anniversaire,
kle:r di: « wi: yn fwa, a œ -n anivɛrsɛ:r,

Ginette a bu quatre tasses de chocolat. Mais
zinɛt a by katrə ta:s da ʃokla. me

l'après-midi, quand les autres enfants sont allés au
lapremidi, kã le -z o:trə -z āfā s̃ -t ale o

jardin, Ginette est allée à la maison. Elle est allée
zardē, zinet ε -t ale a la mez̃. el ε -t ale

au lit, et le soir, elle n'a pas mangé son dîner, mais
o li, e l(ə) swa:r, el na pa māze s̃ dine, me

a seulement bu un peu d'eau. Ce n'est pas bon pour
a sœlmā by æ pø do. sə ne pa b̃ pur

une petite fille, quatre tasses de chocolat! »
yn patit fi:j, katra ta:s də ʃokola! »

Quand les enfants ont bu leur chocolat et mangé leur
kã le -z āfā ʔ by lær ʃokola e māze lær

tarte, Mme Duclos leur a demandé: « Et maintenant,
tart, madam dyklo lær a d(ə)māde: « e mētnā,

mes enfants? » et Jean et Nicole lui ont dit: « Mainte-
me -z āfā? » e zã e nikol lɥi ʔ di: « mēt-

nant, nous allons au jardin. » Les enfants sont
nā, nu -z al̃ -z o zardē. » le -z āfā s̃

allés au jardin, mais maman est restée dans la maison
-t ale o zardē, me māmā ε reste dā la mez̃

avec tante Claire.
ævek tā:t klɛ:r.

Dans le jardin, Yvonne a encore une fois montré ses
dā l(ə) zardē, ɪvɔn a ākɔ:r yn fwa mōtre se

beaux cadeaux à Ginette, et sa petite cousine lui a
bo kado a zinet, e sa p(ə)tit kuzin lɥi a

demandé: « Qui est-ce qui t'a donné cette belle
d(ə)māde: « ki es ki ta dɔne set bel

maman reste dans
 = maman ne
 quitte pas

reste
 est resté

qui est-ce qui ...?
 = qui ...?

Chapitre onze (11).

m' = me
t' = te

montre
a/montre

maison de poupée? » « C'est Jean qui m'a donné
meʒɔ̃ d(ə) .pupe? » « se ʒā ki ma done

cette maison, » a dit Yvonne. Puis, quand elle a
set meʒɔ̃, » a di ivɔn. pyi, kã-t el a

montré à Ginette le petit chat blanc, la fillette lui a
mɔ̃tre a zinet la p(ə)ti ʃa blā, la fijet lyi a

demandé: « Et qui est-ce qui t'a donné ce petit
d(ə)māde: « e ki es ki ta done s(ə) pati

chat, Yvonne? » Yvonne lui a dit: « C'est Louise
ʃa, ivɔn? » ivɔn lyi a di: « se lwi:z

qui m'a donné ce beau petit chat! » Ginette: « Est-ce
ki ma done s(ə) bo p(ə)ti ʃa! » zinet: « es

que c'est Nicole qui t'a donné cette grande poupée? »
kə se nikɔl ki ta done set grā:d pupe? »

« Non, ce n'est pas Nicole, c'est maman qui m'a
« nɔ̃, sə ne pa nikɔl, se māmā ki ma

donné cette grande poupée. »
done set grā:d pupe. »

Yvonne a demandé à sa cousine: « Est-ce que l'oncle
ivɔn a d(ə)māde a sa kuzin: « es kə tɔ:kl

André me donnera aussi un cadeau quand il viendra
ādre m(ə) donra osi ẽ kado kã-t il vjẽdra

ce soir? » Ginette: « Oui, papa te donnera un beau
sə swa:r? » zinet: « wi, papa tə donra ẽ bo

cadeau. Il m'a montré ton cadeau ce matin. » Yvonne:
kado. il ma mɔ̃tre tɔ̃ kado sə matɛ. » ivɔn:

« Qu'est-ce qu'il me donnera, Ginette? » Mais Gi-
« kes kil ma donra, zinet? » mɛ ʒi-

nette n'a pas dit à sa petite cousine ce que lui donnera
net na pa di a sa p(a)tit kuzin sɛ kə lɥi dɔnra

ce que : le
cadeau que

son papa!
sɔ̃ papa!

A cinq heures, Yvonne a demandé à sa maman:
a sɛ-k æ:r, ivɔn a d(a)māde a sa māmā:

« Maman, à quelle heure viendront l'oncle André et
« māmā, a kɛl æ:r vjɛdrɔ̃ lɔ:kl ādre e

papa? » « Ils viendront à six heures, Yvonne. »
papa? » « il vjɛdrɔ̃ a si -z æ:r, ivɔn. »

« Et grand-papa et grand-maman, à quelle heure
« e grāpapa e grāmāmā, a kɛl æ:r

grand-papa =
grand-père
grand-maman =
grand-mère

viendront-ils? » « Comme les autres fois, Yvonne!
vjɛdrɔ̃ -t il? » « kɔm le -z o:trə fwa, ivɔn!

Ils viendront à six heures et quart, un peu après
il vjɛdrɔ̃ a si -z æ:r e ka:r, ɔ̃ pø apre

papa. » « Et tante Mireille, maman, est-ce qu'elle
papa. » « e tāt mire:j, māmā, es kɛl

viendra aussi ce soir? » « Non, tante Mireille
vjɛdra osi sɛ swa:r? » « nɔ̃, tāt mire:j

et l'oncle Jérôme ne viennent qu'à l'anniversaire
e lɔ:kla zero:m nɛ vjɛn ka laniverse:r

d'Henri. » « Et pourquoi ne viennent-ils pas à mon
dāri. » « e purkwa n(a) vjɛn -t il pa a mɔ̃

anniversaire, maman? » a demandé Yvonne, qui
-n aniverse:r, māmā? » a d(a)māde ivɔn, ki

aime beaucoup sa tante Mireille et son oncle Jérôme;
ɛ:m boku sa tāt mire:j e sɔ̃ -n lɔ:kla zero:m;

vient
est venu

combien de
Combien de per-
sonnes y a-t-il
dans la famille?
Combien de tarte
les enfants
mangent-ils?

mais sa maman lui a dit: « Yvonne, une petite fille
me sa māmā lʷi a di: « iʷɔn, ʷn patit fi:j

sage ne demande pas toujours: pourquoi? pourquoi?
sa:ʒ nə d(ə)mā:d pa tuʒu:r: purkwa? purkwa?

pourquoi? » Et Yvonne est allée au jardin, où elle
purkwa? » e iʷɔn ɛ-t ale o ʒardɛ, u el

est restée de cinq heures à six heures et demie. Quand
ɛ reste d(ə) sɛ-k ɔ:r a si-z ɔ:r e d(ə)mi. kã

le papa de Ginette est venu, il a dit: « Bon anniver-
l(ə) papa d(ə) ʒinet ɛ v(ə)ny, il a di: « bɔn aniver-

saire! » à Yvonne et lui a donné son cadeau: une
se:r! » a iʷɔn e lʷi a dɔne sɔ̃ kado: ʷn

belle petite auto rouge. Ginette lui a dit: « Papa,
bel patit oto ru:ʒ. ʒinet lʷi a di: « papa,

nous avons bu du chocolat et mangé de la tarte:
nu-z avɔ̃ by dy ʃɔkɔla e māʒe d(ə) la tart:

beaucoup de chocolat et beaucoup de tarte! » Comme
boku d(ə) ʃɔkɔla e boku da tart! » kɔm

Yvonne, Ginette aime beaucoup le chocolat et les
iʷɔn, ʒinet ɛ:m boku l(ə) ʃɔkɔla e le

tartes de tante Lucienne. « Combien de tarte as-tu
tartə da tā:t lysjen. « kɔbjɛ da tart a ty

mangé? » lui a demandé son papa, et Ginette lui a dit:
māʒe? » lʷi a d(ə)māde sɔ̃ papa, e ʒinet lʷi a di:

« J'ai mangé un morceau, et puis encore un, et quand
« ʒe māʒe ɔ̃ mɔrso, e ʷʷi ākɔ:r ɔ̃, e kã

j'ai mangé le deuxième morceau, tante Lucienne m'a
ʒe māʒe l(ə) dɔʒjem mɔrso, tā:t lysjen ma

donné un troisième morceau. » L'oncle André: « Et
dɔne ẽ trwasjem morso. » lɔ:kl ādre: « e

combien de chocolat as-tu bu? Trois tasses égale-
kɔbjẽ d(ə) ʃɔkla a ty by? trwa ta:s egal-

ment? » Ginette: « Non, je n'ai bu que deux tasses
mā? » zinet: « nɔ, zə ne by k(ə) dɔ ta:s

de chocolat. Après la deuxième tasse, je n'ai plus bu
də ʃɔkla. apre la dɔzjem ta:s, zə ne ply by

de chocolat. »

d(ə) ʃɔkla. »

Puis, Yvonne a montré ses beaux cadeaux à l'oncle
pyi, ivɔn a mɔtre se bo kado a lɔ:kl

André, et cinq minutes plus tard papa est venu égale-
ādre, e sɛ minyt ply ta:r papa ɛ v(ə)ny egal-

ment. Puis, la grand-mère Leroux est aussi venue
mā. pyi, la grāmɛ:r ləru ɛ -t osi v(ə)ny

avec son mari, et papa, grand-père et l'oncle André
avɛk sɔ mari, e papa, grāpɛ:r e lɔ:kl ādre

sont allés dans la maison. Grand-mère et tante Claire
sɔ -t ale dā la mezɔ. grāmɛ:r e tā:t klɛ:r

sont restées un peu au jardin avec les fillettes.

sɔ reste ẽ pø o zardẽ avɛk le fijɛt.

La petite Yvonne aime sa grand-mère et elle lui
la p(ə)tɪt ivɔn ɛ:m sa grāmɛ:r e el lɔi

montre toujours ses cadeaux quand elle et grand-père
mɔ:trə tuzɔ:r se kado kā -t el e grāpɛ:r

viennent à son anniversaire. L'année passée, ils sont
vjen a sɔ -n anivɛrsɛ:r. lane pase, il sɔ

déjà venus à trois heures de l'après-midi, et grand-
deza v(ə)ny a trwa -z œ:r də lapremidi, e grā-
 mère est restée plus de deux heures et demie dans
mœ:r e reste ply də dø -z œ:r e d(ə)mi dā
 le jardin avec les petits. Mais cette année, comme
l(ə) zardē avək le p(ə)ti. mœ set ane, kœm
 les autres années, ils ne sont pas venus avant six
le -z o:trə -z ane, il nə sɔ̃ pa v(ə)ny avā si
 heures et quart, et grand-maman n'est restée qu'un
-z œ:r e ka:r, e grāmāmā nə reste kœ
 peu plus d'un quart d'heure au jardin.
pø ply dœ ka:r dœ:r o zardē.

EXERCICE A.

Yvonne — à sa mère: « Est-ce que l'oncle André viendra — après-midi? » Tante Claire donne à Yvonne une — avec une petite fleur blanche, et Ginette — donne une grande balle. Yvonne dit à sa tante: « Merci pour le — cadeau! » et à Ginette: « Merci pour la — balle! » Elle — la petite bague à sa sœur Nicole. Yvonne et Ginette sont deux petites filles, ou deux —.

Sur la table de la salle à manger, il y a deux grandes —, avec beaucoup de fruits. Yvonne mange trois

grands — de tarte; puis elle — un quatrième morceau à sa mère. Mme Duclos lui dit: « Non, mes enfants, vous mangez —! »

Avec la tarte les enfants boivent du —. Yvonne boit trois — de chocolat. Après le chocolat, Yvonne et les autres enfants sont allés — jardin, mais Mme Duclos et tante Claire sont — dans la maison.

Ginette dit à Yvonne: « Mon père — donnera un cadeau ce soir. C'est un — cadeau! » — Yvonne lui demande: « Qu'est-ce qu'il — donnera, Ginette? » Mais Ginette ne dit pas ce — lui donnera son père.

EXERCICE B.

Qui a donné la petite bague à Yvonne? ... Qui est-ce qui lui a donné la grande balle? ... Qu'est-ce que l'oncle André a donné à Yvonne? ... Que dit Mme Duclos aux enfants quand ils demandent une quatrième tasse de chocolat? ... Combien Ginette mange-t-elle de tarte? ... Combien Yvonne a-t-elle de chats? ... De quelle couleur sont les deux chats? ...

EXERCICE C.

vient viennent viendra viendront
venu venue venus venues

Mme Duclos dit à Yvonne: « Tante Claire et Ginette — cet après-midi, mais l'oncle André ne — pas avant

MOTS:

une bague
le chocolat
une fillette
une grand-
maman
un grand-papa
un morceau
une tarte
une tasse
beau
belle
beaux
ils aiment
ils boivent
bu
il demande

ils demandent
demandé
ils disent
il donnera
il montre
montré
resté
elle est restée
ils viennent
venu
ils sont venus
il viendra
ils viendront
cet
me
m'
te
t'
lui
leur
puis
quel!
trop
au jardin
cet après-midi
l'heure du dîner
qu'est-ce que
c'est?
qui est-ce
qui...?
ce que

l'heure du dîner. » Tante Mireille et l'oncle Jérôme ne sont pas — à l'anniversaire d'Yvonne; ils ne — qu'à l'anniversaire d'Henri. Le soir de l'anniversaire d'Yvonne, M. Duclos est — cinq minutes plus tard que l'oncle André. La grand-mère Leroux est — avec son mari à six heures et quart. Cinq personnes sont — à l'anniversaire d'Yvonne. Six fois par semaine, M. Lebrun — à la maison à midi et demi.

boit boivent bu
dit disent dit

A son anniversaire Yvonne a — du vin rouge. Tante Claire et Ginette —: « Bon anniversaire! » à Yvonne. « C'est bon! » disent les enfants quand ils — du chocolat. Yvonne —: « J'aime beaucoup le chocolat! » A son anniversaire elle — toujours trois tasses de chocolat. Ginette a — à son père: « J'ai — deux tasses de chocolat! »

me m' te t' lui leur

Mme Duclos donne une grande poupée à Yvonne, et Nicole — donne un lit de poupée. Yvonne demande à Ginette: « Est-ce que ta mère — donne trois tasses de chocolat à ton anniversaire? » « Non! » dit Ginette, « Maman ne — donne que deux tasses de chocolat. » Chaque année, les grands-parents Leroux viennent à l'anniversaire d'Yvonne et la petite fille — montre toujours ses cadeaux. Ginette: « Qui est-ce qui — a donné ce petit chat, Yvonne? » Yvonne:

« C'est Louise qui — a donné ce beau petit chat. »
L'oncle André a dit: « Bon anniversaire! » à Yvonne
et — a donné une petite auto rouge; Yvonne — a
dit: « Merci pour le beau cadeau! »

RÉSUMÉ

ne ... pas ne ... que
ne ... plus ne ... ni ... ni ne ... pas encore

La petite Yvonne *n'aime pas* les carottes. A son anniversaire, elle *boit un peu* de vin, mais les autres jours, elle *ne boit que* de l'eau. A huit heures du matin, les enfants *ne dorment plus*. Le soir, à huit heures et demie, Jean *ne dort pas encore*. M. Duclos *ne dort ni* à neuf heures, *ni* à dix heures, mais à onze heures ou à minuit.

il *n'aime pas* les
carottes
il *ne boit que* de
l'eau
il *ne dort plus*
il *ne dort pas*
encore
il *ne dort ni* à huit
heures, *ni* à neuf
heures

EXERCICE

Jean, ira-t-il encore à l'école quand il aura dix-huit ans? Non, ... Yvonne, va-t-elle déjà à l'école? Non, ... Mme Duclos, donne-t-elle des carottes et des haricots à Yvonne? Non, ... Grand-mère, boit-elle de l'eau à dîner? Non, ... Yvonne, boit-elle du vin rouge et du vin blanc, au déjeuner? Non, ... Les grands-parents Leroux, viennent-ils à l'anniversaire d'Henri? Non, ... Quand papa rentre à la maison, reste-t-il une demi-heure avec sa petite fille, au jardin? Non, ...

Chapitre onze (11).

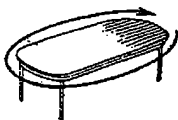
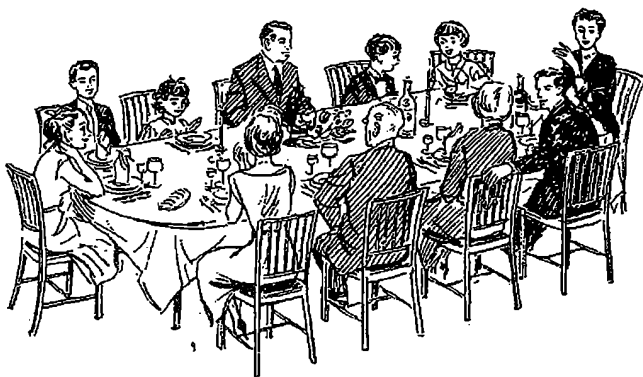
	<p>ne ... pas ne ... plus ne ... pas encore</p> <p>n'a pas ... n'a plus ... n'a pas encore ...</p> <p>n'est pas ... n'est plus ... n'est pas encore ...</p>
il ne boit pas il ne boit plus. il ne boit pas encore	La petite Yvonne <i>ne boit pas</i> de vin. Grand-mère <i>ne boit plus</i> de chocolat, maintenant. Henri <i>ne boit pas encore</i> beaucoup de vin, mais un peu de vin seulement.
il n'a pas bu il n'a plus bu il n'a pas encore bu	La petite Yvonne <i>n'a pas</i> bu de vin blanc au déjeuner. Après sa deuxième tasse, Ginette <i>n'a plus</i> bu de chocolat. L'oncle André <i>n'a pas encore</i> donné son cadeau à Yvonne.
il n'est pas venu il n'est plus venu il n'est pas encore venu	L'oncle Jérôme <i>n'est pas</i> venu à l'anniversaire d'Yvonne. Quand grand-mère est venue, l'oncle André est allé dans la maison, et il <i>n'est plus</i> allé dans le jardin, avant le dîner. « Papa <i>n'est pas encore</i> venu, maman? » demande Yvonne.
	<p>ne ... que ne ... ni ... ni</p> <p>n'a ... que n'a ... ni ... ni</p> <p>n'est ... que n'est ... ni ... ni</p>
il ne boit que ... il ne boit ni ... ni ... il n'a bu que ... il n'a bu ni ... ni ...	Grand-mère ne boit pas de vin rouge au dîner, elle <i>ne boit que</i> du vin blanc. Yvonne <i>n'aime ni</i> les carottes, <i>ni</i> les haricots.
	Grand-mère <i>n'a bu que</i> du vin blanc, à dîner, ce soir. Mme Duclos <i>n'a donné ni</i> des carottes, <i>ni</i> des haricots à Yvonne au déjeuner.
il n'est venu que ... il n'est venu ni ... ni ...	Aujourd'hui, avant le dîner, grand-mère <i>n'est restée qu'un peu plus d'un quart d'heure</i> dans le jardin.

Tante Mireille n'est venue ni à l'anniversaire d'Yvonne, ni à l'anniversaire de Nicole.

EXERCICE

Les enfants, ont-ils bu du vin avec leur tarte? Non, ... bu ... Ginette, a-t-elle mangé quatre morceaux de tarte? Non, ... mangé ... trois morceaux. M. Lebrun, est-il venu à l'anniversaire d'Yvonne? Non, ... venu ... Yvonne, a-t-elle déjà donné un nom au petit chat blanc, cadeau de Louise? Non, ... donné ... Papa, a-t-il donné une poupée et un petit mouton à Yvonne, à son anniversaire? Non, ... donné ... Grand-mère, est-elle restée une heure au jardin avec Yvonne? Non, ... restée ... quart d'heure avec Yvonne.

LE DINER



autour de la table

s' = se
en face de
= devant



droite

il s'assied
ils s'asseient

A sept heures, maman a appelé: « A table! » et
a set æ:r, māmā a aple: « a tabl! » e
maintenant, toute la famille est dans la salle à
mētnā, tut la fami:j e dā la sal a

manger, autour de la table. Maman assied Yvonne
māze, otu:r dā la tabl. māmā asje ivɔn

à la droite de papa, puis Henri s'assied à la gauche
a la drwat dā papa, pyi ūri sasje a la go:f

de papa. Grand-papa Leroux s'assied en face de papa,
dā papa. grāpapa ləru sasje ā fas dā papa,

et grand-maman Leroux s'assied à la droite de son
e grāmāmā ləru sasje a la drwat dā sɔ

mari. Puis, les autres personnes: enfants et grandes
mari. pyi, le -x o:tra pɛrsɔn: āfā e grā:d

personnes, s'asseient également.

pɛrsɔn, sase:j egalmā.

L'oncle André et tante Claire s'asseyent à la droite
lɔ:kl ādre e tā:t klɛ:r sase:j a la drwat

et à la gauche des grands-parents, l'oncle André à
e a la go:f de grāparā, lɔ:kl ādre a

la droite de grand-mère et tante Claire à la gauche
la drwat də grāmɛ:r e tā:t klɛ:r a la go:f

de grand-père. Maman s'assied à la droite d'André
də grāpɛ:r. māmā sasje a la drwat dādre

Blanc, puis la petite Ginette et Jean s'asseyent, l'une
blā, pyi la p(ə)tit zinet e zā sase:j, lyn

entre maman et Henri, l'autre entre Yvonne et Nicole,
ā:trə māmā e āri, lo:tr ā:tr ivɔn e nikɔl,

qui s'assied en face de maman.
ki sasje ā fas də māmā.

Quand toute la famille s'est assise autour de la table,
kā tut la fami:j sɛ -t asi:z otu:r də la tabl,

maman dit à Amélie: « Lè dîner, Amélie! » Qui
māmā di a ameli: « lə dine, ameli! » ki

est Amélie? C'est la bonne des Duclos. Amélie
e ameli? sɛ la bɔn də dyklo. ameli

met une grande soupière sur la table. Qu'est-ce
mɛ yn grā:d supjɛ:r syr la tabl. kɛs

qu'il y a dans la soupière? Dans la soupière il y a
kil ja dā la supjɛ:r? dā la supjɛ:r il ja

de la soupe. La bonne a mis la soupière sur la
d(ə) la sup. la bɔn a mi la supjɛ:r syr la

table, et maman verse de la soupe dans les assiettes
tabl, e māmā vers də la sup dā le -z asjet



gauche



une bonne

s'assied
s'est assis

Henri s'assied
après son grand-
père, qui s'est assis
avant tous les
autres.



une soupière

met
a mis

Chapitre douze (12).

toutes les assiettes
= chaque assiette

verse
a versé

tous les garçons
toutes les filles

des grandes personnes, puis dans les assiettes des
de grā:d persɔn, pyi dā le -z asjet de
enfants. La bonne a mis une bouteille de vin rouge
-z āfā. la bɔn a mi yn butɛ:j dā vɛ ru:ʒ.
devant papa et une devant l'oncle André, et elle a
dāvā papa e yn. dāvā lɔ:kl ādre, e el a
mis une bouteille de vin blanc devant grand-mère
mi yn butɛ:j dā vɛ blā d(ə)vā grāmɛ:r
Leroux, qui ne boit que du vin blanc, pas de vin
ləru, ki n(ə) bwa k(ə) dy vɛ blā, pa d(ə) vɛ
rouge.
ru:ʒ.

Maman a versé de la soupe dans toutes les assiettes.
māmā a verse d(ə) la sup dā tut le -z asjet.

Puis, l'oncle André est allé autour de la table et a
pyi, lɔ:kl ādre ɛ -t ale otu:r dā la tabl e a
versé du vin dans les verres de toutes les grandes
verse dy vɛ dā le vɛ:r dā tut le grā:d
personnes.
persɔn.

Il a versé du vin blanc à grand-mère, et du vin rouge
il a verse dy vɛ blā a grāmɛ:r, e dy vɛ ru:ʒ
à tous les autres. Et quand il a versé du vin dans les
a tu le -z o:tr. e kǎ -t il a verse dy vɛ dā le
verres de M. et Mme Leroux, de M. et Mme Duclos
vɛ:r dā mɔsjø e madam ləru, dā mɔsjø e madam dyklo
et de sa femme, il a versé du vin dans son propre
e dā sa fam, il a verse dy vɛ dā sɔ prɔprə

verre. Puis, papa et maman ont versé un peu de
ve:r. pɥi, pɔpɔ e māmā ʔ verse æ pø d(ə)

vin dans les verres d'Yvonne, de Ginette et d'Henri et
vẽ dā le ve:r divɔn, dɔ zinet e dāri e

un peu plus dans les verres de Jean et de Nicole.
æ pø ply dā le ve:r dɔ zā e dɔ nikɔl.

Et maintenant, toutes les personnes autour de la table
e mētɔnā, tut le pɛrsɔn otu:r dɔ la tabl

ont de la soupe et du vin: on mange.

ʔ d(ə) la sup e dy vẽ: ʔ mō:z.

Qui est assis à la droite d'Yvonne? C'est Jean
ki ɛ-t asi a la drwat divɔn? sɛ zā

qui est assis à sa droite. Jean est assis entre
ki ɛ-t asi a sa drwat. zā ɛ-t asi ā:tr

Yvonne et Nicole. Et qui est-ce qui est assis à la
ivɔn e nikɔl. e ki ɛs ki ɛ-t asi a la

gauche d'Yvonne? C'est papa: il est assis entre
go:f divɔn? sɛ pɔpɔ: il ɛ-t asi ā:tr

Yvonne et Henri. Maman est assise entre Ginette
ivɔn e āri. māmā ɛ-t asi:z ā:trɔ zinet

et l'oncle André, elle a Ginette à sa droite.

e t̃:kl ādre, ɛl a zinet a sa drwat.

Tante Claire, qui est assise en face d'Yvonne, lui
tā:t klɛ:r, ki ɛ-t asi:z ā fas divɔn, lɥi

demande: « Yvonne, qu'est-ce que ta maman t'a
d(ə)mā:d: « ivɔn, kɛs kə ta māmā ta

donné pour ton anniversaire? » « Elle m'a donné
dɔne pur t̃-n anivɛrsɛ:r? » « ɛl ma dɔne

s'est assis
 est assis

Quand on s'est
 assis, on est assis.

il est assis
 elle est assise

Chapitre douze (12).

elle s'appelle =
son nom est

mais oui = oui!
mais non = non!

joli = beau

couleur chocolat
= qui a la même
couleur que le
chocolat

il s'appelle
ils s'appellent

une belle poupée. » « Est-ce qu'elle a un nom,
yn *bəl* *pupe*. » « *es* *kəl* a *ē* *nō*,

ta poupée? » « Mais oui, elle s'appelle Loulou. »
ta pupe? » « *mε* *wi*, *el* *sapəl* *lulu*. »

« Est-ce que c'est la plus grande de tes poupées? »
« *es* *kə* *sε* *la ply* *grā:d* *dā* *te pupe?* »

« Mais non, ce n'est pas la plus grande. La plus
« *mε* *nō*, *sə* *nε* *pə* *la ply* *grā:d*. *la ply*

grande de mes poupées s'appelle Éliane. » « Et
grā:d *də* *mε* *pupe* *sapəl* *eljan*. » « *e*

Henri, qu'est-ce qu'il t'a donné? » « Il m'a donné
āri, *kεs* *kil* *ta dōne?* » « *il* *ma dōne*

un joli petit chien. » « Quel nom a-t-il? » « Il
ē *zoli* *p(ə)ti* *ʃjε*. » « *kəl* *nō* *a-t il?* » « *il*

s'appelle Toutou. » « J'aime ce nom, c'est un joli
sapəl *tutu*. » « *ʒε:m* *sə* *nō*, *sε-t* *ē* *zoli*

nom. Et que t'a donné grand-maman? » « Grand-
nō. *e* *kə* *tā* *dōne* *grāmāmā?* » « *grā-*

maman m'a donné une petite poupée couleur chocolat
māmā *ma dōne* *yn* *pəti* *pupe* *kulæ:r*. *ʃokla*

qui s'appelle Zambo. C'est une jolie poupée! »
ki *sapəl* *zābo*. *sε-t* *yn* *zoli* *pupe!* »

Yvonne a beaucoup de poupées, et toutes ses poupées
ivɔn *a* *boku* *d(ə)* *pupe*, *e* *tut* *sε* *pupe*

ont de jolis noms: l'une des petites poupées s'appelle
ʒ d(ə) *zoli* *nō*: *lyn* *də* *p(ə)ti* *pupe* *sapəl*

Mimi, et les trois autres s'appellent Annette, Zambo
mimi, *e* *le* *trwa-z* *o:trə* *sapəl* *ānet*, *zābo*

et Gigi. Les trois grandes s'appellent Loulou, Éliane
e zizi. le trwa grā:d sapel lulu, eljan

et Lucette. Yvonne aime beaucoup toutes ses poupées.
e lyset. ivon ε:m boku tut se pupe.

Maintenant, tous les enfants ont mangé leur soupe.
mētnā, tu le -z āfā ɔ māʒe lœr sup.

Yvonne aussi? Non, pas Yvonne: il y a encore de
ivon osi? nɔ, pa ivon: il ja ākɔ:r də

la soupe dans son assiette. Maman lui demande: « Ma
la sup dā sɔ -n asjet. māmā lɥi d(ə)mā:d: « ma

petite Yvonne ne mange pas sa soupe aujourd'hui? »
p(ə)tit ivon nə mā:ʒ pa sə sup ozurɥi? »

« Non, » répond Yvonne, « pas aujourd'hui. Tous les
« nɔ, » repɔ ivon, « pa ozurɥi. tu le

autres jours, oui, mais pas aujourd'hui. » « Pourquoi
-z o:trə ʒu:r, wi, mɛ pa ozurɥi. » « purkwa

pas? » demande encore maman. « Parce que c'est
pa? » damā:d ākɔ:r māmā. « pars kə sɛ

de la soupe de tomates. Je n'aime pas les tomates, »
d(ə) la sup də tɔmat. ʒə nɛ:m pa le tɔmat, »

répond Yvonne.

repɔ ivon.

Qu'est-ce que c'est, une tomate? Une tomate est un
kɛs kə sɛ, yn tɔmat? yn tɔmat ε-t ǝ

fruit d'une belle couleur rouge. En France, on mange
fɾɥi dyn bel kulœ:r ru:ʒ. — ā frā:s, ɔ mā:ʒ

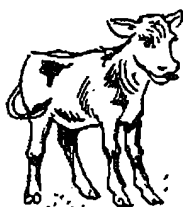
beaucoup de tomates. Mais tous les petits Fran-
boku də tɔmat. mɛ tu le p(ə)ti frā-

répond ↔ demande

encore = encore
une fois



une tomate



un veau



une pomme
de terre

il mange
il mangera
il mangera
ils mangeront



des petits pois

çais n'aiment pas les tomates. Les autres jours,
se ne:m pa le tmat. le-z o:tra zu:r,

Yvonne mange sa soupe de tomates, mais aujourd'hui,
ivon mā:ʒ sa sup də tmat, me ozurɔ̃ʁi,

parce que c'est son anniversaire, Yvonne ne mange
pars ka se sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r, ivon na mā:ʒ

pas sa soupe. Que mangeront les enfants et leurs
pa sa sup. ka māʒrɔ̃ le-z āfā e lɛr

parents après la soupe? Ils mangeront du veau.
parū aprɛ la sup? il māʒrɔ̃ dy vo.

Qu'est-ce qu'ils mangeront avec le veau? Ils mange-
kes kil māʒrɔ̃ avɛk la vo? il māʒ-

ront des carottes, des pommes de terre et des
rɔ̃ de karɔt, de pɔm də tɛ:r e de

petits pois. Jean et Henri aiment beaucoup les
p(ə)ti pwa. ʒā e āri ɛ:m boku le

petits pois et les carottes, mais Nicole et sa petite
p(ə)ti pwa e le karɔt, me nikɔl e sa p(ə)tit

sœur aiment plus les pommes de terre. Est-ce
sœ:r ɛ:m ply le pɔm də tɛ:r. ɛs

qu'Yvonne ne mangera ni carottes ni petits pois
kivon na māʒra ni karɔt ni p(ə)ti pwa

aujourd'hui? Non, pas aujourd'hui, parce que
ozurɔ̃ʁi? nɔ̃, pa ozurɔ̃ʁi, pars ka

c'est son anniversaire, et à son anniversaire, elle ne
se sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r, e a sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r, ɛl na

mange pas de carottes et pas de petits pois, dit
mā:ʒ pa d(e) karɔt e pa d(ə) pati pwa, di

Yvonne. Tous les autres jours elle mange les ca-
ivon. tu le-z o:trə zu:r el mǎ:ʒ le ka-

rottes et les petits pois que maman met dans son
rot e le p(a)ti pwa kə māmā me dā sǝ

assiette, parce qu'Yvonne est une petite fille sage.
-n asjet, pars kiwon ɛ-t yn patit fi:j sa:ʒ.

Mais aujourd'hui, maman ne met que des pommes
me ozurɔyi, māmā n(a) me k(a) de pom

de terre dans son assiette.
də tɛ:r dā sǝ -n asjet.

A droite et à gauche de l'assiette de chaque per-
a drwat e a go:f də lasjet də fak per-
sonne il y a à droite un couteau, et à gauche une
son il ja a drwat ɛ kuto, e a go:f yn

fourchette. Avec le couteau, on coupe. Qu'est-ce
furset. avek la kuto, ʒ kup. kɛs

qu'on coupe avec le couteau? On coupe la viande:
kǝ kup avek la kuto? ʒ kup la vjā:d:

la viande de veau, la viande de mouton. On coupe
la vjā:d də vo, la vjā:d də mutǝ. ʒ kup

aussi beaucoup de légumes: les carottes, les haricots,
osi boku d(a) legym: le kərɔt, le ariko,

les pommes de terre. Mais on ne coupe pas tous
le pom dā tɛ:r. me ʒ n(a) kup pa tu

les légumes. On ne coupe pas les petits pois. On
le legym. ʒ n(a) kup pa le p(a)ti pwa. ʒ

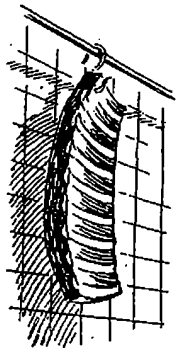
mange les petits pois avec la fourchette. La petite
mǎ:ʒ le p(a)ti pwa avek la furset. la p(a)tit



un couteau



une fourchette



un morceau
de viande



une cuiller

mange
mangeait

Yvonne coupe aussi ses légumes avec un petit couteau,
ivɔn kup osi se legym avek æ p(ə)ti kuto,
 mais son couteau ne coupe pas la viande. C'est
mɛ sɔ̃ kuto n(ə) kup pa la vjā:d. se
 encore maman qui lui coupe sa viande, puis Yvonne
-t ākɔ:r māmā ki lyi kup sa vjā:d, pyi ivɔn
 mange la viande avec sa petite fourchette.
mā:ʒ la vjā:d avek sa p(ə)tit fursɛt.

Devant l'assiette de chaque personne (ou à droite
dəvā lasjɛt də fak pɛrson [u a drwat
 de l'assiette), il y a une cuiller. Avec la cuiller on
də lasjɛt], il ja yn kyjɛ:r. avek la kyjɛ:r ʒ
 mange la soupe. Quand Yvonne était plus petite,
mā:ʒ la sup. kā -t ivɔn ɛtɛ ply p(ə)tit,
 elle mangeait aussi ses légumes avec une cuiller.
ɛl māʒɛ osi se legym avek yn kyjɛ:r.
 Elle ne mangeait pas encore de viande, et elle avait
ɛl nɑ māʒɛ pa -z ākɔ:r də vjā:d, e ɛl ave
 la cuiller dans sa main droite et une petite four-
la kyjɛ:r dā sa mɛ drwat e yn pətit fur-
 chette dans sa main gauche. Nicole aussi, quand
ʃɛt dā sa mɛ go:f. nikɔl osi, kā
 elle était petite, mangeait ses légumes avec une
-t ɛl ɛtɛ p(ə)tit, māʒɛ se legym avek yn
 cuiller et elle avait aussi une petite fourchette dans
kyjɛ:r e ɛl ave -t osi yn pətit fursɛt dā
 la main gauche. Aujourd'hui, Nicole et Yvonne
la mɛ go:f. ozurɔyi, nikɔl e ivɔn

mangent leur viande et leurs légumes comme deux
mā:ʒ lær vjā:d e lær legym kɔm dɔ

grandes personnes, avec une fourchette et un couteau.
grā:d pɛrson, avɛk yn fursɛt e œ kuto.

Après le dîner, maman dit à Yvonne: « Et mainte-
aprɛ l(ə) dine, māmā di a ivɔn: « e mɛt-

nant, Yvonne, au lit! » « Non, maman, pas encore! »
nā, ivɔn, o li! » « nɔ, māmā, pa-z œkɔ:r! »

répond Yvonne. « Encore une demi-heure, » dit ma-
repɔ ivɔn. « œkɔ:r yn damiœ:r, » di mā-

man, « mais à huit heures et demie, ma petite fille
mā, « mɛ a yi-tœ:r e d(ə)mi, ma p(ə)tit fi:j

ira au lit! » Et Yvonne va au jardin avec sa petite
ira o li! » e ivɔn va o ʒardɛ avɛk sa p(ə)tit

cousine Ginette, mais à huit heures et demie, maman
kuzin ʒinɛt, mɛ a yi-tœ:r e d(ə)mi, māmā

appelle: « Yvonne! » et cette fois, la petite fille
apɛl: « ivɔn! » e sɛt fwa, la p(ə)tit fi:j

dit: « Bonne nuit! » à ses grands-parents, à sa tante
di: « bɔn nyi! » a se grāparā, a sa tāt

et à tous les autres, qui lui disent également: « Bonne
e a tu le-z o:tr, ki lyi di:z egalmā: « bɔn

nuit! » et elle va dans sa chambre.

nyi! » e ɛl va dā sa ʃā:br.

Maman et Yvonne vont dans la salle de bains où
māmā e ivɔn vɔ dā la sal dɛ bɛ u

maman lave la petite fille, puis elles vont dans la
māmā la:v la p(ə)tit fi:j, pyi ɛl vɔ dā la

Chapitre douze (12).

couche =
met au lit

ne ... qu'à =
ne ... pas ...
avant

chambre à coucher des filles, où maman couche
fā:br a kuʃe de fi:j, u māmā kuʃ

Yvonne dans son petit lit. Les autres jours, maman
ivɔn dā sɔ̃ p(ə)ti li. le -z o:trə zu:r, māmā

couche la petite à huit heures, mais aujourd'hui, elle
kuʃ la p(ə)ti a yi-t æ:r, me ozurɔ̃ʃi, el

ne couche Yvonne qu'à huit heures et demie, parce
nə kuʃ ivɔn ka yi-t æ:r e d(ə)mi, pars.

que c'est son anniversaire.

kə se sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r.

Maman couche Yvonne dans son petit lit, et autour
māmā kuʃ ivɔn dā sɔ̃ p(ə)ti li, e otu:r

de la fillette, elle met tous ses cadeaux. Puis maman
də la fiʃet, el me tu se kado. ɸɥi māmā

dit: « Bonne nuit, ma petite Yvonne! » et Yvonne

di: « bɔn nyi, ma p(ə)ti ivɔn! » e ivɔn

dit à maman: « Bonne nuit! » Et cinq minutes plus

di a māmā: « bɔn nyi! » e sɛ̃ minyt ply

tard, elle dort, et la grande poupée dort aussi.

tɑ:r, el dɔ:r, e la grā:d ɸupe dɔ:r osi.

EXERCICE A.

Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, Mme Duclos assied sa petite fille à la — de son père. Henri s'assied à la — de son père. Puis, les autres personnes s'asseyent — de la table. La — des Duclos s'appelle Amélie.

Elle met une grande — sur la table. Il y a de la — dans la soupière. La bonne a — des bouteilles de vin sur la table. L'oncle André a — du vin dans les verres des autres grandes personnes, puis il a versé du vin dans son — verre.

« Pourquoi ne manges-tu pas ta soupe de —, Yvonne? » demande Mme Duclos. « Parce que je n'aime pas les tomates, » — Yvonne.

Après la soupe de tomates les Duclos mangent du —, Avec le veau ils mangent des carottes, des pommes de — et des petits —. Les carottes, les pommes de terre et les petits pois sont des —. On coupe avec un —. On coupe la — et beaucoup de légumes. On mange la soupe avec une —. On mange la viande et les légumes avec une —.

A huit heures et demie Mme Duclos — Yvonne dans son petit lit. Autour de la fillette elle — tous ses cadeaux. Toutes les poupées ont de — noms.

EXERCICE B.

Est-ce qu'Henri s'assied à la droite ou à la gauche de son père? ... Quel est le nom de la bonne des Duclos? ... Qui met la soupière sur la table? ... Qu'est-ce qu'il y a dans la soupière? ... Qui est-ce qui ne mange pas sa soupe? ... Pourquoi Yvonne ne mange-t-elle pas sa soupe? ... Que mangent les Duclos avec le veau? ... Qu'est-ce qu'on coupe avec le couteau? ...

MOTS:

une bonne
un couteau
une cuiller
une fourchette
un légume
les petits pois
une pomme de terre
la soupe
une soupière
une tomate
un veau
la viande
couleur chocolat
droite
gauche
joli
propre
tous
toutes
il s'appelle
il s'assied
ils s'asseyent
assis
il est assis
elle est assise
il s'est assis
elle s'est assise
il couche
il coupe
il mangeait
il mangera
ils mangeront

il met
mis
il répond
versé
s'
autour de
en face de
à droite de
à gauche de
à la droite de
à la gauche de
à sa droite
à sa gauche
ils aiment plus
bonne nuit!
mais oui!
mais non!
Amélie
Annette
Gigi
Loulou
Lucette
Mimi
Toutou
Zambo
Blanc

EXERCICE C.

met mis

La bonne des Duclos a — une grande soupière sur la table. Mme Duclos — du veau et des pommes de terre dans l'assiette d'Yvonne; elle ne — pas de carottes et de petits pois dans son assiette. C'est Amélie qui a — des bouteilles de vin sur la table.

assied asseyent assis assise

Jean s'est — à la droite d'Yvonne. L'oncle André et tante Claire s'— à la droite et à la gauche des grands-parents Leroux. Henri s'— à la gauche de son père. Mme Duclos s'est — entre Ginette et l'oncle André.

tout toute tous toutes

— les petits Français n'aiment pas les tomates.
— la famille donne des cadeaux à Yvonne. Cette année, les grands-parents Duclos seront à Nice — l'été. — les poupées d'Yvonne ont de jolis noms.

du de la de l' des

Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, les Duclos mangent — — soupe de tomates. Après la soupe ils mangent — veau. Avec le veau ils mangent — carottes et — pommes de terre. Toutes les personnes autour de la table boivent — vin. Yvonne boit également — vin, mais avec — —'eau.

RÉSUMÉ

« Jean *est allé* à l'école avec sa sœur. » « L'oncle André *est venu* avec sa femme. » « Jean *s'est assis* à table. » « Maman *a appelé* les enfants. » « Elle *a lavé* la petite fille. »

Les formes « est allé », « est venu », « s'est assis », « a appelé » et « a lavé » s'appellent le *passé composé* [*la pase kɔpoze*].

« Henri *est allé* dans la salle de bains. » « Nicole *est allée* dans la salle de bains avant Henri. » « Les deux garçons *sont allés* dans la salle de bains après leurs sœurs. » « Les filles *sont allées* dans le jardin avec les garçons. »

Les formes « est allé », « est allée », « sont allés » et « sont allées » sont quatre formes du *passé composé* du même verbe.

« Nicole *a appelé* Yvonne. » « Les garçons *ont mangé* beaucoup de tarte. » « Les filles *ont bu* du chocolat. »

On dit: « Il *est resté* » et « Elle *est restée*, » mais on dit: « Il *a mangé* » et « Elle *a mangé*. » Quand le *passé composé* d'un verbe est avec « a » ou « ont », la deuxième partie du *passé composé* (mangé, donné, mis, ...) reste la même. Mais quand le *passé composé* d'un verbe est avec « est » ou « sont », la deuxième partie du *passé composé* n'est pas toujours la même (allé, allée, allés, allées; resté, restée, restés, restées; assis, assise, assis, assises; ...)

Le passé composé

il *est allé*
il *est resté*
il *est venu*
il *s'est assis*

Le passé composé avec « est » et « sont »

Il	} est
Jean	
Le garçon	
Elle	} est
Nicole	
La fille	

Ils	} sont
Jean et Paul	
Les garçons	

Elles	} sont
Nicole et	
Louise	
Les filles	

Paul et	} sont
Louise	
Les garçons	
et les filles	

Le passé composé avec « a » et « ont »

Il a	} mangé
Elle a	
Ils ont	
Elles ont	

EXERCICE

allé	allée	allés	allées	appelé	donné
resté	restée	restés	restées	lavé	mangé été
venu	venue	venus	venues	montré	versé
assis	assise	assis	assises	demandé	mis bu

Jean s'est assi— entre Nicole et Yvonne. Maman s'est assi— entre Ginette et l'oncle André. L'oncle a vers— du vin à grand-mère. La bonne a mi— une bouteille de vin blanc sur la table. Les grands-parents sont ven— un peu avant six heures. Grand-mère et tante Claire sont rest— dans le jardin. Papa est ven— avant M. Leroux. Yvonne n'a pas mang— de haricots au déjeuner. Les trois enfants ont donn— des cadeaux à Yvonne. Maman est all— dans le jardin. Marcel et Monique ne sont pas ven— à l'anniversaire d'Yvonne. Maman a appel—: « A table! » Toutes les personnes sont all— dans la salle à manger. Les grands-parents se sont assi— en face de papa. Papa n'est pas-rest— dans le jardin. Tante Claire est rest— avec Yvonne et les deux autres fillettes. M. et Mme Duclos sont rest— à Nice. Yvonne a montr— ses cadeaux à Ginette. Tante Mireille n'est pas ven— aujourd'hui. Les trois hommes sont all— dans la maison. Ginette et sa maman sont ven— à trois heures. Les deux garçons sont rest— dans le jardin avec les fillettes. Ginette a demand—: « Qui t'a donn— ce cadeau? » Toutes les personnes se sont assi— autour de la table.

UN MATIN

C'est aujourd'hui samedi, et c'est le 20 (vingt) juillet.

se -t oʒurɔ̃ʁi samdi, e se l(ə) vɛ ʒyijɛ.

Les enfants sont en vacances, mais ils sont encore

le -z ɑ̃fɑ sɔ̃ -t ɑ vɑkɑ̃:s, mɛ il sɔ̃ -t ɑkɔ:r

à Paris. Quelle heure est-il? Il est sept heures et

a pari. kɛl œ:r ɛ -t il? il ɛ se -t œ:r e

demie. Est-ce que tous les enfants sont encore dans

d(ə)mi. ɛs ka tu le -z ɑ̃fɑ sɔ̃ -t ɑkɔ:r dɑ

leurs lits? Oui, ils sont tous dans leurs lits, mais

lœr li? wi, il sɔ̃ tus dɑ lœr li, mɛ

ils ne dorment pas tous.

il nɑ dœrm pa tus.

La maman des enfants entre dans la chambre des

la mɑmɑ de -z ɑ̃fɑ ɑ:trɑ dɑ la ʃɑ:brɑ de

fillettes, comme tous les matins. Elle demande:

fijet, kɔm tu le matɛ. ɛl dɑmɑ:d:

« Dors-tu encore, Nicole? » « Non, maman, »

« dɔ:r ty ɑkɔ:r, nikɔl? » « nɔ̃, mɑmɑ, »

répond Nicole, « je ne dors plus. » Puis Nicole

repɔ̃ nikɔl, « ʒə n(ə) dɔ:r ply. » pɥi nikɔl

demande à Yvonne: « Dors-tu, Yvonne? » et Yvonne

dɑmɑ:d a ivɔn: « dɔ:r ty, ivɔn? » e ivɔn

répond également: « Non, je ne dors plus. » Maman

repɔ̃ ɛɡalmɑ: « nɔ̃, ʒə n(ə) dɔ:r ply. » mɑmɑ

tous [tu]

tous [tus]

Tous [tu] les
enfants sont dans
leurs lits.

Les enfants sont
tous [tus] dans
leurs lits.

entre dans : vient
dans

dort
a dormi

s'assied sur une chaise entre les lits des deux fillettes
sasʒe syr yn ʃe:z ā:trə le li de dø fijet

et demande à Yvonne: « As-tu bien dormi, ma petite
e d(ə)mā:d a iʋɔn: » « *a ty bjɛ dɔrmi, ma p(ə)tit*

fillette? » « Oui, merci, maman, j'ai bien dormi, »
fi:j? » « *wi, mersi, māmā, ʒə bjɛ dɔrmi,* »

répond Yvonne. Puis, maman lui dit: « Aujourd'hui,
repɔ iʋɔn. pyi, māmā lɥi di: » « *ozurɥi,*

tante Claire viendra avec Ginette. » « A quelle
tā:t klɛ:r vʒɛdra avɛk zinet. » « *a kel*

heure viendront-elles? » « Elles viendront à neuf
æ:r vʒɛdrɔ̃ -t el? » « *el vʒɛdrɔ̃ a nœ*

heures et demie. » « Et quelle heure est-il mainte-
-v æ:r e d(ə)mi. » « *e kel æ:r ɛ -t il mɛt-*

nant, maman? » « Il est sept heures et demie. »
nā, māmā? » « *il ɛ sɛ -t æ:r e d(ə)mi.* »

dans deux heures
= deux heures
plus tard

« Alors elles viendront dans deux heures! » « Oui,
« alɔ:r el vʒɛdrɔ̃ dā dø -z æ:r! » « *wi,*

elles viendront dans deux heures, » répond maman,
el vʒɛdrɔ̃ dā dø -z æ:r, » *repɔ māmā,*

puis elle se lève de la chaise et quitte la chambre des
pyi el sɛ lɛ:v də la ʃe:z e kit la ʃā:brə de

fillettes.

fijet.

sort ↔ entre

Quand maman sort de la chambre des fillettes, elle
kā māmā sɔ:r də la ʃā:brə de fijet, el

va dans le jardin avec les chiens, puis elle entre dans
va dā l(ə) ʒardɛ avɛk le ʃjɛ, pyi el ā:trə dā

la chambre des garçons, où elle demande: « Jean,
la fā:brə de garsɔ̃, u el dāmā:d: « ʒā,

Henri, dormez-vous? » « Non; maman, nous ne
āri, dɔrmə vu? » « nɔ̃, māmā, nu n(ə)

dormons pas, » répond Jean, mais Henri ne répond
dɔrmɔ̃ pa, » rɛpɔ̃ ʒā, mɛ āri n(ə) rɛpɔ̃

pas. Il répond seulement après que sa maman lui
pa. il rɛpɔ̃ sælmā aprɛ k(ə) sa māmā lɥi

a demandé une deuxième fois: « Dors-tu, Henri? »
a d(ə)māde yn dɔʒjɛm fwa: « dɔ:r ty, āri? »

Alors il répond: « Non, je ne dors pas ... » Sou-
alɔ:r il rɛpɔ̃: « nɔ̃, ʒə n(ə) dɔ:r pa ... » su-

vent, le matin, quand leur mère demande à Jean et
vā, la matɛ, kā lɛr mɛ:r dāmā:d a ʒā e

à Henri: « Dormez-vous? » ils répondent: « Non,
a āri: « dɔrmə vu? » il rɛpɔ̃:d: « nɔ̃,

maman, nous ne dormons pas. » Mais souvent
māmā, nu n(ə) dɔrmɔ̃ pa. » mɛ suvā

ils dorment cinq minutes plus tard! Aujourd'hui,
il dɔrm sɛ minyt ply tɛ:r! ɔʒurɔ̃ɥi,

maman ne sort pas de la chambre des garçons quand
māmā n(ə) sɔ:r pa d(ə) la fā:brə de garsɔ̃ kā

elle a appelé: elle sort seulement après que Jean a
-tɛl a aple: el sɔ:r sælmā aprɛ k(ə) ʒā a

quitté son lit.
kite sɔ̃ li.

Que fait Nicole après que maman a quitté la chambre
kə fɛ nikɔl aprɛ k(ə) māmā a kite la fā:brə

je dors
 tu dors
 il dort
 nous dormons
 vous dormez
 ils dorment

souvent =
 beaucoup de fois

il répond
 ils répondent

quitte
 a quitté

Chapitre treize (13).

elle se lève : elle
quitte son lit.

des fillettes? Elle se lève, appelle Yvonne, qui se
de fijeɬ? el sə lɛ:v, apel ivɔn, ki s(ə)

lève également, et les deux sœurs vont dans la salle
lɛ:v egalmā, e le dɔ sœ:r vɔ̃ dā la sal

de bains. Que fait Nicole dans la salle de bains?
də bɛ. kə fɛ nikɔl dā la sal də bɛ?

Elle se lave. Yvonne se lave aussi. Est-ce qu'elle se
el sə la:v. ivɔn sə la:v osi. ɛs kɛl sə

lave elle-même? Oui, aujourd'hui elle se lave elle-
la:v elmɛ:m? wi; ozurɔɲi el sə la:v el-

même, mais hier, c'est maman qui a lavé Yvonne.
mɛ:m, mɛ ije:r, sɛ māmā ki a lave ivɔn.

Que fait maman après qu'elle a quitté la chambre
kə fɛ māmā aprɛ kɛl a kite la ʃā:brə

des garçons? Elle va dans la cuisine, où elle reste
de ɡarsɔ̃? el va dā la kɥizin, u el rest

une demi-heure. Et que fait-elle dans la cuisine?
ɲn damiœ:r. e kə fɛ-t el dā la kɥizin?

Elle fait le petit déjeuner de la famille. Dans la
el fɛ l(ə) pati dezœne d(ə) la fami:j. dā la

cuisine on fait le petit déjeuner, le déjeuner et le
kɥizin ɔ̃ fɛ l(ə) pati dezœne, la dezœne el(ə)

dîner. Ce sont les trois repas. Les enfants ont
dine. sə sɔ̃ le trwa rapa. le -z ɑ̃fɑ̃ ɔ̃

aussi un quatrième repas à quatre heures de l'après-
-t osi ɑ̃ katrijɛm rapa a katr œ:r də laprɛ-

midi. Ce repas s'appelle le goûter. Mais le goûter
midi. sə r(ə)pa sapel la gute. mɛ l(ə) gute



une cuisine

un repas
deux repas

des enfants est un petit repas qu'on ne fait pas dans
d e -z āfā ε -t ā p(ə)ti r(ə)pa kɔ̃ n(ə) fε pa dā

la cuisine: le goûter des enfants, c'est un morceau
la kujizin: la gute de -z āfā, se -t ā mɔ̃so

de chocolat avec du pain, ou des fruits. Les enfants
d (ə) ʃokola avek dy pɛ, u de fryi. le -z āfā

aiment beaucoup leur goûter.

ε:m boku lær gute.

Les fillettes sont restées dans la salle de bains un
le fijet sɔ̃ reste dā la sal dā bɛ ā

peu plus d'un quart d'heure: de sept heures et demie
pø ply dā ka:r dæ:r: dā se -t æ:r e d(ə)mi

à huit heures moins le quart. Nicole s'est lavée
a yi -t æ:r mwɛ l(ə) ka:r. nikol se lave

la première, et puis, Yvonne s'est lavée aussi. Quand
la pɔ̃mjɛ:r, e pyi, ivɔn se lave osi. kā

Jean s'est levé à huit heures moins vingt, il est aussi
ʒā se l(ə)ve a yi -t æ:r mwɛ vɛ, il ε -t osi

allé à la salle de bains, mais quand il a demandé:
ale a la sal dā bɛ, mɛ kā -t il a d(ə)māde:

« Qui est dans la salle de bains? Est-ce toi, Nicole? »

« *ki ε dā la sal dā bɛ? es twa, nikol?* »

les fillettes n'ont pas répondu.

le fijet nɔ̃ pa repɔ̃dy.

Alors Jean a demandé encore une fois: « Est-ce toi
alɔ:r ʒā a d(ə)māde ākɔ:r yn fwa: « es twa

qui es dans la salle de bains, Nicole? » et cette fois
ki ε dā la sal dā bɛ, nikol? » e set fwa

lave
 a lavé
 se lave
 s'est lavé
 il a lavé
 elle a lavé
 il s'est lavé
 elle s'est lavée

se lève
 s'est levé

répond
 a répondu

est-ce toi qui es?
 = es-tu?

Chapitre treize (13).

c'est moi qui suis
= je suis

je me lave
tu te laves
il (elle) se lave
nous nous lavons
vous vous lavez
ils (elles) se lavent

Oh! là là! = Oh!



une oreille

je me lave les
mains = je lave
mes r s

Nicole lui a répondu: « Oui, c'est moi qui suis dans
nikol lɥi a repɔdy: « wi, se mwɑ ki sɥi dɑ

la salle de bains! » « Que fais-tu? » « Je me lave! »
la sal dɑ bɛ! » « kɑ fɛ ty? » « ʒɑ m(ə) la:v! »

« Tu te laves encore? Mais il est déjà huit heures
« ty t(ə) la:v ākɔ:r? mɛ il ɛ dɛʒɑ ɥi-t œ:r

moins le quart! » « Oui, » lui a répondu Nicole,
mwɛ l(ə) ka:r! » « wi, » lɥi a repɔdy nikol,

« mais Yvonne est avec moi et elle ne s'est pas encore
« mɛ ivɔn ɛ-t avek mwɑ e el nɑ se pɑ-z ākɔ:r

lavée. » « Tu ne t'es pas encore lavée, Yvonne?
lave. » « ty n(ə) tɛ pɑ-z ākɔ:r lave, ivɔn?

Oh! là là! » dit Jean. Yvonne ne répond pas.
o! la la! » di ʒɑ. ivɔn nɑ repɔ pɑ.

« Yvonne, tu te laves trop! » dit Jean encore.
« ivɔn, ty t(ə) la:v tro! » di ʒɑ ākɔ:r.

« Non, » lui répond alors Yvonne, « je ne me lave
« nɔ̃, » lɥi repɔ alɔ:r ivɔn, « ʒɑ n(ə) mɑ la:v

pas trop! C'est toi qui te laves trop peu! Henri et
pɑ tro! se twɑ ki t(ə) la:v tro pø! āri e

toi, vous vous lavez trop peu, comme tous les garçons. »
twɑ, vu vu lave tro pø, kɔm tu le ɡarsɔ̃. »

« Nous nous lavons trop peu? Ah, non! Je ne me
« nu nu lavɔ tro pø? a, nɔ̃! ʒɑ n(ə) mɑ

lave pas trop peu, » dit Jean; « je me lave les
la:v pɑ tro pø, » di ʒɑ; « ʒɑ m(ə) la:v le

mains, les oreilles et... » « Tu te laves les oreilles?
mɛ, le-z œrɛ:j ɛ ... » « ty t(ə) la:v le-z œrɛ:j?

Une oreille par jour, oui, » dit la petite Yvonne.
yn ɔɾɛ:j pɑʁ zu:r, wi, » di la p(ə)tit ivɔn

de la salle de bains. Son frère Jean commence:
də la sal də bɛ. sɔ̃ frɛ:r ʒɑ̃ kɔmɑ:s:

« Oh! Je me lave une... » mais à ce moment sa
« o! ʒə m(ə) la:v yn ... » mɛ a sɑ mɑmɑ sɑ

mère; de la cuisine, lui demande: « Jean, que fais-tu
mɛ:r, də la kyizin, lɥi d(ə)mɑ:d: « ʒɑ̃, kə fɛ ty

devant la salle de bains? Est-ce que tu ne t'es pas
d(ə)vɑ la sal də bɛ? ɛs kə ty n(ə) tɛ pa

encore lavé? » « Non, maman, je ne me suis pas
-z ɑkɔ:r lave? » « nɔ̃, mɑmɑ, ʒə n(ə) mɑ sɥi pa

encore lavé. » « Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas
-z ɑkɔ:r lave. » « pɔrkwa ɛs kə ty n(ə) tɛ pa

encore lavé? Il est tard. » « Oui, maman, mais les
-z ɑkɔ:r lave? il ɛ tɑ:r. » « wi, mɑmɑ, mɛ le

filles... » commence Jean, mais au même moment,
fi:j ... » kɔmɑ:s ʒɑ̃, mɛ o mɛ:m mɑmɑ,

les deux fillettes quittent la salle de bains, et Yvonne
le dɔ̃ fiʒet kit la sal də bɛ, ɛ ivɔn

dit à son frère: « Maintenant, je me suis lavée, mon
di a sɔ̃ frɛ:r: « mɛtnɑ̃, ʒə m(ə) sɥi lave, mɔ̃

petit Jean! »
p(ə)ti ʒɑ̃! »

Après que ses sœurs ont quitté la salle de bains,
ɑpɾɛ k(ə) sɛ sœ:r ɔ̃ kite la sal də bɛ,

Jean se lave aussi. Où vont les deux fillettes quand
ʒɑ̃ s(ə) la:v osi. u vɔ̃ le dɔ̃ fiʒet kɑ̃

moment :
seconde

ne ... pas ...
ne me ... pas
ne te ... pas
ne se ... pas

Maman ne lave
pas Yvonne.

Yvonne: « Maman
ne me lave pas. »
Jean: « Je ne me
lave pas trop
peu! »

Maman, à Yvonne:
« Je ne te lave pas
aujourd'hui. »

Yvonne, à Jean:
« Tu ne te laves
pas avant moi
chaque matin. »

Jean ne se lave
pas à sept heures.
Yvonne et Nicole
ne se lavent pas
trop peu.

lavé
lavée

Jean ne s'est pas
lavé.

Nicole s'est lavée.
Jean dit: « Hier,
je me suis lavé à
sept heures. »

Yvonne dit:
« Maintenant, je
me suis lavée. »

Chapitre treize (13).



Yvonne s'habille.

habille
habillait

s'habille
s'habillait

il s'habille lui-
même
elle s'habille elle-
même

s'habille
s'est habillé

elles ont quitté la salle de bains? Elles vont dans
-t el -z ɔ̃ kɪtɛ la sal də bɛ̃? el vɔ̃ dɑ̃

leur chambre où elles s'habillent. Maintenant,
ləʁ fɑ̃:br u el sabi:j. mɛ̃tɛnɑ̃,

Yvonne s'habille elle-même, mais c'est la première
ivɔn sabi:j elmɛ:m, mɛ sɛ la prɑ̃mjɛ:r

année qu'elle s'habille elle-même. L'année passée,
ɑnɛ kɛl sabi:j elmɛ:m. lɑnɛ pase,

c'était maman qui habillait la petite, comme elle
sɛtɛ mɑmɑ ki abijɛ la p(ə)tit, kɔm el

habillait Henri quand il avait cinq ans. Jean
abijɛ ɑri kɑ -t il avɛ sɛ -k ɑ. ʒɑ

s'habillait déjà lui-même à quatre ans et demi, et
sabijɛ dɛʒɑ lyimɛ:m a kɑtr ɑ e d(ə)mi, e

Nicole s'habillait elle-même à quatre ans. Mais à
nikɔl sabijɛ elmɛ:m a kɑtr ɑ. mɛ a

quatre ans, Henri ne s'habillait pas encore lui-même.
kɑtr ɑ, ɑri n(ə) sabijɛ pa -z ɑkɔ:r lyimɛ:m.

Nicole et Yvonne se sont levées, elles se sont lavées,
nikɔl e ivɔn sɑ sɔ̃ l(ə)ve, el sɑ sɔ̃ lave,

puis elles se sont habillées, et maintenant, à huit
pyi el sɑ sɔ̃ -t abijɛ, e mɛ̃tɛnɑ̃, a yi

heures, elles sont dans la cuisine. Maman leur
-t ɑ:r, el sɔ̃ dɑ la kyizin. mɑmɑ ləʁ

demande: « Où sont Jean et Henri? Est-ce qu'ils
dəmɑ:d: « u sɔ̃ ʒɑ e ɑri? ɛs kil

ne se sont pas encore lavés? » C'est Jean lui-même
nɑ sɑ sɔ̃ pa -z ɑkɔ:r lave? » sɛ ʒɑ lyimɛ:m

(il entre dans la cuisine à ce moment) qui répond:

[il ā:trə dā la kyizin a sə māmā] ki rep̃:

« Si, maman, je me suis levé, lavé et habillé. »

« si, māmā, ʒə m(ə) si l(a)ve, lave e abije. »

« Bonjour, Jean, » disent Nicole et Yvonne, « nous

« b̃ʒu:r, ʒā, » di:z nikɔl e ivɔn, « nu

nous sommes levées avant toi et Henri aujourd'hui! »

nu sɔm lave avā twa e āri ozurɔi! »

« Oui, » dit Jean, « mais hier, c'est moi qui me suis.

« wi, » di ʒā, « mɛ iʒe:r, sɛ mwa ki m(ə) si

levé avant vous! » « Un jour, c'est toi, un jour

l(a)ve avā vu! » « ā ʒu:r, sɛ twa, ā ʒu:r

ce sont tes sœurs. Tu t'es levé et tu t'es lavé le

sə s̃ te sɛ:r. ty tɛ l(a)ve e ty tɛ lave l(a)

premier hier, mais aujourd'hui ce sont tes sœurs, »

prəmje iʒe:r, mɛ ozurɔi sə s̃ te sɛ:r, »

dit maman. « Mais où est Henri? » « Je ne sais

di māmā. « mɛ u ɛ āri? » « ʒə n(ə) se

pas, » répond Jean, « n'est-il pas dans la salle de

pa, » rep̃ ʒā, « nɛ-t il pa dā la sal də

bains? » « Non, » dit maman, « il n'est pas dans la

bɛ? » « ñ, » di māmā, « il nɛ pa dā la

salle de bains. Ne s'est-il pas encore levé? » « Je

sal də bɛ. nə sɛ-t il pa-ɛ ākɔ:r lave? » « ʒə

ne sais pas, » répond Jean encore une fois. « Tu ne

n(ə) se pa, » rep̃ ʒā ākɔ:r yn fwa. « ty n(ə)

sais pas? Mais ne viens-tu pas de ta chambre? »

se pa? mɛ n(ə) vjɛ ty pa də ta fā:br? »

si ɔ: oui

oui

si

« Est-ce que tu t'es levé? » « Oui. »
« Ne t'es-tu pas levé? » « Si. »

je me suis lavé(e)
tu t'es lavé(e)
il (elle) s'est lavé(e)
nous nous sommes lavé(e)s
vous vous êtes lavé(e)s
ils (elles) se sont lavé(e)s

Chapitre treize (13).

je viens
tu viens
il vient

je sais
tu sais
il sait

« Si, je viens de ma chambre. Henri était encore
« si, ʒə vjɛ d(ə) ma fā:br. āri ɛtɛ -t ākɔ:r

dans son lit, quand j'étais dans la chambre. » « Mais
dā sɔ̃ li, kɑ̃ ʒɛtɛ dā la fā:br. » « mɛ

alors, il ne s'est pas encore levé! Ne sait-il pas qu'il
alɔ:r, il nɑ. sɛ pa -z ākɔ:r ləvɛ! nɑ sɛ -t il - pa kil

est déjà huit heures? La petite Yvonne s'est levée
ɛ dɛʒɑ yi -t ɛ:r? la p(ə)tit ivɔn sɛ l(ə)vɛ

à sept heures et demie, et Henri est encore au lit!
ɑ sɛ -t ɛ:r ɛ d(ə)mi, ɛ āri ɛ -t ākɔ:r ɔ li!

Les autres se lèvent toujours avant Henri! »

le -z ɔ:trə sɑ lɛ:v tuzɔ:r avā āri!»

Alors Jean va dans sa chambre et demande à son
alɔ:r ʒɑ va dā sa fā:br ɛ d(ə)mā:d ɑ sɔ̃

frère: « Henri, que fais-tu? Nous nous sommes tous
frɛ:r: « āri, kɑ fɛ ty? nu nu sɔm tus

levés et lavés. Sais-tu que les filles se sont levées
ləvɛ ɛ ləvɛ. sɛ ty k(ə) le fi:j sɑ sɔ̃ l(ə)vɛ

avant moi? Et tu es encore dans ton lit! » « Je
avā mwɑ? ɛ ty ɛ -z ākɔ:r dā tɔ̃ li! » « ʒɑ

dors! » lui répond Henri. « Henri, tu ne dors pas!
dɔ:r! » lɥi rɛpɔ̃ āri. « āri, ty n(ə) dɔ:r pa!

Sais-tu quelle heure il est? » « Non, je ne sais pas. »
sɛ ty kɛl ɛ:r il ɛ? » « nɔ̃, ʒə n(ə) sɛ pa. »

« Il est huit heures! » « C'est bien, je me lève,
« il ɛ yi -t ɛ:r! » « sɛ bjɛ, ʒə m(ə) lɛ:v,

je me lève! Mais tu sais que le dimanche, je me
ʒə m(ə) lɛ:v! mɛ ty sɛ kɑ l(ə) dimā:f, ʒə m(ə)

lève avant toi et les filles. Le dimanche, vous
le:v avā twa e le fi:j. la dimā:f, vu

vous levez toujours tard, » dit alors Henri. « Oui, »
vu l(a)ve tuzo:r ta:r, » di al:o:r āri. « wi, »

lui répond Jean, « tu te lèves souvent avant nous
hji repō zā, « ty t(a) le:v suvā avā nu

le dimanche, mais nous nous levons avant toi les
l(a) dimā:f, me nu nu l(a)vō avā twa le

autres jours de la semaine, quand nous sommes
-z o:tra zu:r da la s(a)men, kā nu som

en vacances! » Mais Henri est déjà dans la salle
-z ā vakā:s! » me āri e deza dā la sal

de bains, où il se lave.
da bē, u il sē la:v.

Quand papa, cinq minutes plus tard, demande de la
kā papa, sē minyt ply ta:r, dāmā:d da la

salle à manger: « Henri, que fais-tu? Te laves-tu? »
sal a māze: « āri, ka fe ty? ta la:v ty? »

Henri répond: « Oui, papa, je me lave! Je viens
āri repō: « wi, papa, zā m(a) la:v! zā vjē

dans cinq minutes! » Et cinq minutes plus tard
dā sē minyt! » e sē minyt ply ta:r

il s'est lavé et il s'habille. A huit heures douze
il se lave e il sabi:j. a yi-tæ:r du:z

il s'est habillé, et il entre dans la salle à manger.
il se-tabiže, e il ā:tra dā la sal a māze.

Maintenant, les enfants sont tous dans la salle à
mētnā, le-z āfā sō tus dā la sal a

je me lève
 tu te lèves
 il se lève
 nous nous levons
 vous vous levez
 ils se lèvent

tu te...
 te...-tu?

Papa dit:
 « Tu te laves tou-
 jours le dernier,
 Henri. Te laves-
 tu encore? »

manger. Quand Henri entre dans la salle à manger,
māze. kã -t āri ā:trə dā la sal a māze,

Nicole lui dit: « Bonjour, mon petit Henri! Est-ce
nikol hji di: « bōzu:r, mō p(ə)ti -t āri! ɛs

que tu as bien dormi? Tu dors trop peu ... » Et
kə ty a bjē dɔrmi? ty dɔ:r trɔ pø ... » e

Yvonne lui demande: « Pourquoi te lèves-tu après
ivɔn hji d(ə)mā:d: « pɜrkwa t(ə) le:v ty aprɛ

nous, tous les dimanches? » « Mais je ne me lève
nu, tu le dimā:f? » « mɛ zə n(ə) mɛ le:v

pas après vous tous les dimanches! Beaucoup de
pa aprɛ vu tu le dimā:f! boku də

dimanches, je me lève avant vous! » « Pas tous les
dimā:f, zə m(ə) le:v avā vu! » « pa tu le

dimanches, non, » dit Nicole, « mais tu te lèves
dimā:f, nō, » di nikol, « mɛ ty t(ə) le:v

après nous beaucoup d'autres jours de la semaine. »
aprɛ nu boku do:trə zu:r də la s(ə)mɛn. »

« Seulement quand nous sommes en vacances! » dit
« sɛlmā kã nu sɔm -z ā vakā:s! » di

je vous parle =
 je parle avec vous

Henri. « Mais je ne vous parle pas! » « C'est bien,
āri. « mɛ zə n(ə) vu parl pa! » « sɛ bjē,

c'est bien, » dit maman. « Jean et Henri, je sais bien
sɛ bjē, » di māmā. « zā e āri, zə sɛ bjē

que vous vous êtes souvent levés avant vos sœurs,
kə vu vu -z et suvā l(ə)ve avā vo sɛ:r,

mais je sais aussi que, d'autres fois, c'est Nicole et
mɛ zə sɛ osi kə, do:trə fwa, sɛ nikol e

Yvonne qui se sont levées les premières. » Quand
ivɔn ki sɔ sɔ l(ə)ve le prɑmjɛ:r. » kɑ

maman a parlé, les enfants mangent leur petit
mɑmɑ a parlɛ, lɛ -z ɑfɑ mɑ:ʒ lœr pɑti

déjeuner. Ils mangent de huit heures à huit heures
dɛʒœnɛ. il mɑ:ʒ dɑ yi-t œ:r a yi-t œ:r.

et demie, et quand ils ont tous mangé ils vont dans
e. d(ə)mi, e kɑ-t il -z ɜ tus mɑʒɛ, il vɔ dɑ

le jardin, parce qu'à neuf heures et demie, tante
l(ə) ʒardɛ, pɑrs kɑ nœ-v œ:r e. d(ə)mi, tɑ:t

Claire viendra avec Ginette.

klɛ:r vjɛdra avɛk ʒinɛt.

EXERCICE A.

A sept heures et demie, Mme Duclos — dans la chambre des fillettes. Elle demande à Yvonne: « As-tu — dormi, ma petite? » Puis elle — de leur chambre et va dans le jardin avec les chiens.

Que — Nicole après que Mme Duclos a quitté la chambre des fillettes? Elle se — et va dans la salle de bains. Quand elle s'est lavée, elle s'—.

Le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner sont trois —. Mme Duclos fait les trois repas dans la —. A quatre heures de l'après-midi, beaucoup d'enfants ont un quatrième repas qui s'appelle le —.

MOTS:

une cuisine
 un goûter
 un moment
 une oreille
 un repas
 je dors
 tu dors
 vous dormez
 dormi
 nous dormons
 j'étais
 il entre
 tu fais
 il fait
 il s'habille
 ils s'habillent
 il habillait
 il s'habillait
 habillé
 habillée
 je me suis
 habillé
 je me suis
 habillée.
 il s'est habillé
 ils se sont
 habillés
 elles se sont
 habillées.
 je me lave
 tu te laves

te laves-tu?
 tu t'es lavé
 tu t'es lavée
 je me suis lavé
 je me suis lavée
 il s'est lavé
 elle s'est lavée
 ils se sont lavés
 elles se sont
 lavées
 il se lève
 ils se lèvent
 levé
 levée
 il s'est levé
 nous nous som-
 mes levés
 nous nous som-
 mes levées
 vous vous êtes
 levés
 vous vous êtes
 levées
 ils se sont levés
 elles se sont
 levées
 quitté
 ils répondent
 répondu
 je sais
 tu sais
 il sait
 il sort
 je viens
 tu viens
 moi

« Est-ce que c'est — qui es dans la salle de bains, Nicole? » demande Jean. « Oui, Jean, c'est — qui suis dans la salle de bains. » Yvonne dit à Jean: « Tu te laves seulement une — par jour! » A huit heures, Henri est encore dans son lit; il ne — pas quelle heure il est.

EXERCICE B.

Que fait Mme Duclos dans la cuisine le matin? ... Quels sont les trois grands repas? ... Est-ce qu'Henri s'est levé le premier ou le dernier ce matin? ... Où va Henri quand il a quitté la salle de bains? ... Que fait-il dans sa chambre? ... Que demande Nicole à Henri quand il entre dans la salle à manger? ...

EXERCICE C.

je me lave	nous nous lavons
tu te laves	vous vous lavez
il (elle) se lave	ils (elles) se lavent

Hier, c'est Mme Duclos qui a lavé Yvonne, mais aujourd'hui, Yvonne — lave elle-même. Jean: « Tu — laves trop, Yvonne! » Yvonne: « Non, je ne — lave pas trop! » Chaque matin, Jean et Henri et leurs deux sœurs — lavent dans la salle de bains. Mme Duclos: « Jean et Henri, est-ce que vous — lavez encore? » « Oui, maman, nous — lavons encore. »

je me suis lavé(e) nous nous sommes lavé(e)s
 tu t'es lavé(e) vous vous êtes lavé(e)s
 il (elle) s'est lavé(e) ils (elles) se sont lavé(e)s

Samedi, Nicole et Yvonne — — lavées avant leurs frères. Mme Duclos: « Vous — — lavés tard, ce matin, Jean et Henri. » Nicole et Yvonne: « Ce matin, nous — — lavées avant nos frères. » Jean: « Est-ce que tu ne —' — pas encore lavée, Yvonne? » « Non, Jean, je ne — — pas encore lavée. » Ce matin, Henri —' — lavé le dernier de toute la famille.

RÉSUMÉ

Les mots « (un) homme », « (une) femme », « (un) pays », « (une) ville », « (une) plante », « (un) arbre » sont des *substantifs* [*sybstätif*]. « (Un) verre », « (une) bouteille », « (un) oncle », « (un) fruit », « (une) maison » sont aussi des substantifs.

Les mots « grand », « petit », « haut », « français », « bon », « jeune » sont des *adjectifs* [*adjektiv*]. Les mots « anglais », « vert », « rouge », « première », « basse », « belle » sont aussi des adjectifs.

Avant les *substantifs*, on met les adjectifs: petit/petite, grand/grande, bon/bonne, beau/belle, vieux/vieille, jeune/jeune, autre/autre, même/même, premier/première, deuxième/deuxième,/....., dernier/dernière. (Un petit garçon, un bon père, le dernier mois.)

toi
 lui-même
 elle-même
 alors
 après que
 bien
 si
 souvent
 trop peu
 à ce moment
 en vacances
 d'autres fois
 je me lave les
 / mains
 je vous parle
 oh! là là!
 tous les matins

Substantifs:

un	{	oncle	{	filles
		arbre		balle
		fruit		une fleur
		pays		ville
	

Adjectifs:

grand	grande
haut	haute
vieux	vieille
anglais	anglaise
.....

Avant les substantifs:

petit	jeune
bon	même
vieux	premier
grand	deuxième
autre
beau	dernier

Chapitre treize (13).

Après les substantifs:

vert français haut
noir anglais bas
rouge allemand mûr
.....

Après les substantifs, on met les adjectifs: blanc/blanche, rouge/rouge, vert/verte, noir/noire (et les autres adjectifs de couleurs), français/française, anglais/anglaise (et les autres adjectifs de pays et de langues), haut/haute, bas/basse, mûr/mûre, sage/sage. (Du vin blanc, un chat noir, une pomme mûre.)

une grande famille

La famille Duclos est une *grande* famille. Henri est un *petit* garçon. Mme Lebrun est une *jeune* femme. Yvonne a une *belle petite* fleur.

une famille française

La famille Duclos est une famille *française*. Henri est un garçon *français*. Mme Lebrun est une femme *anglaise*. Yvonne a une fleur *blanche*.

une grande famille
française

La famille Duclos est une *grande* famille *française*. Henri est un *petit* garçon *français*. Mme Lebrun est une *jeune* femme *anglaise*. Yvonne a une *belle petite* fleur *blanche*.

EXERCICE

Où met-on l'adjectif « bon » dans la phrase: « Médor est un chien »? *Réponse:* « Médor est un *bon* chien. » Où met-on l'adjectif « petite » dans la phrase: « Yvonne est une fille »? *Réponse:* ... Et l'adjectif « mûre » dans: « C'est une poire »? *R.:* ... Et l'adjectif « blanc » dans: « Yvonne a un mouton »? *R.:* ... Et l'adjectif « rouge » dans: « Henri a une balle »? *R.:* ...

Où met-on les adjectifs « grande » et « française » dans: « Paris est une ville »? R.: ... Et les adjectifs « sage » et « petite » dans: « Yvonne est une fille »? R.: ... Et les adjectifs « belle » et « rouge » dans: « Ginette a une balle »? R.: ... Et les adjectifs « petit » et « noir » dans: « Minet est un chat »? R.: ... Et les adjectifs « première » et « mûre » dans: « Jean mange la pomme »? R.: ... Et les adjectifs « beau » et « blanc » dans: « Tante Claire a donné un mouton à Yvonne »? R.: ... Et les adjectifs « petite » et « blanche » dans: « Yvonne a une fleur sur sa bague »? R.: ... Et les adjectifs « grand » et « vert » dans: « Il y a un buisson devant la maison »? R.: ...

Où met-on les adjectifs « beau », « petit » et « blanc » dans: « Tante Claire a donné un mouton à Yvonne »? R.: ... Et les adjectifs « belle », « petite » et « rouge » dans: « Henri a une auto »? R.: ...

UNE PROMENADE AU BOIS

Quand les enfants sont dans le jardin, Nicole dit
kā le -z āfā sɔ̃ dā l(ə) zardɛ, nikɔl di

à Henri: « Henri, tu ne t'es pas lavé les oreilles,
a āri: « āri, ty n(ə) tɛ pa lave le -z ɔɛ:j,

aujourd'hui! » « Mais si, » répond Henri, « je me
ɔzurdɥi! » « mɛ si, » rɛpɔ̃ āri, « ʒə m(ə)

lave les oreilles chaque jour! » « Ce n'est pas vrai! »
la:v le -z ɔɛ:j sak ʒu:r! » « s(ə) nɛ pa vrɛ! »

dit Yvonne; « hier tu ne t'es pas lavé les oreilles.
di ivɔn; « ijɛ:r ty n(ə) tɛ pa lave le -z ɔɛ:j.

les oreilles noires
 comme = les oreil-
 les aussi noires
 que

Tu avais les oreilles noires comme ... comme ... »
ty avɛ le -z ɔɛ:j nwa:r kɔm ... kɔm ... »

« Tu avais les oreilles noires comme les mains
« ty avɛ le -z ɔɛ:j nwa:r kɔm le mɛ

journée = jour

d'Yvonne, quand elle a été toute la journée dans le
diɔn, kā -t el a ɛtɛ tut la ʒurne dā l(ə)

jardin, » dit la grande sœur Nicole. Yvonne: « Oh,
zardɛ, » di la grā:d sœ:r nikɔl. ivɔn: « o,

j'avais
 tu avais
 il (elle) avait

Nicole! » Et Henri dit: « Ce n'est pas vrai! Je n'avais
nikɔl! » e āri di: « s(ə) nɛ pa vrɛ! ʒə navɛ

pas les oreilles noires, hier! » « C'est bien, c'est
pa le -z ɔɛ:j nwa:r, ijɛ:r! » « sɛ bjɛ, sɛ

arrive
 est arrivé

bien, Henri, » dit Nicole, « tante Claire est arrivée. »
bjɛ, āri, » di nikɔl, « tā:t klɛ:r ɛ -t arive. »

Oui, tante Claire et Ginette sont arrivées, et une
wi, tã:t klɛ:r e zinɛt sɔ̃-t ariɛ, e yn
 demi-heure plus tard, tante Claire sort du jardin
damiɛ:r ply tã:r, tã:t klɛ:r sɔ:r dy zardɛ
 avec son neveu Jean, son neveu Henri, ses deux
avɛk sɔ̃ nəvø zã, sɔ̃ nəvø ɑ̃ri, se dø
 nièces Nicole et Yvonne, et la petite Ginette. Où
njes nikɔl e ivɔn, e la p(ə)tit zinɛt. u
 vont-ils? Ils vont au bois. Tante Claire va souvent
vɔ̃-t il? il vɔ̃-t o bwa. tã:t klɛ:r va suvã
 au bois avec ses neveux et ses nièces. Que font les
o bwa avɛk se n(ə)vø e se njes. ka fɔ̃ le
 enfants quand ils sont au bois? Ils font beaucoup
-z ɑ̃fã kã-t il sɔ̃-t o bwa? il fɔ̃ boku
 de choses: ils vont en bateau, ils mangent des glaces,
d(ə) so:z il vɔ̃-t ɑ̃ bato, il mã:ʒ de glas,
 ils jouent avec d'autres enfants, et ils parlent avec
il zu avɛk do:trã-z ɑ̃fã, e il parl avɛk
 tante Claire.
tã:t klɛ:r.

Quand Jean, Nicole et les petits jouent avec d'autres
kã zã, nikɔl e le p(ə)ti zu avɛk do:trã
 enfants, ils jouent souvent à la balle. Mais d'autres
-z ɑ̃fã, il zu suvã a la bal. mɛ do:trã
 fois il n'y a que les jeunes Duclos et la petite Ginette,
fwa il nja k(ə) le zœn dyklo e la p(ə)tit zinɛt,
 et alors ils ne jouent pas à la balle, parce qu'on
e ɑ̃ɔ:r il nə zu pa a la bal, pars kɔ̃

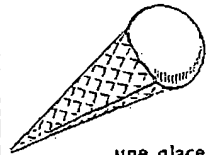


un bois

neveu = fils du
frère ou de la
sœur

nièce = fille du
frère ou de la
sœur

un neveu
deux neveux
il fait
ils font



une glace



un bateau

ils jouent à la
balle = ils jouent
avec une balle

Chapitre quatorze (14).



un lac



un kiosque

aux = à + les

ne joue pas aussi bien à la balle quand on
n(ə) ʒu pa osi bjɛ a la bal kɑ -t ʃ

est quatre ou cinq que quand on est dix. Souvent,
-n ɛ katr u sɛ:k kɑ kɑ -t ʃ -n ɛ dis. suvɑ,

quand les enfants sont au bois, ils vont au lac avec
kɑ le -z ɑfɑ sɔ -t o bwa, il vɔ -t o lak avek

leur tante. Que font-ils, quand ils sont arrivés au
lɑr tɑ:t. kɑ fɔ -t il, kɑ -t il sɔ -t arive o

lac? Ils vont en bateau. C'est un joli lac avec
lak? il vɔ -t ɑ bato. sɛ -t ɑ ʒoli lak avek

beaucoup d'arbres, de fleurs et d'autres plantes.
boku darbr, dɑ flœ:r e do:trɑ plɑ:t.

En été, il y a beaucoup de personnes qui vont en
ɑ -n ɛtɑ, il ja boku d(ə) pɛrsɔn ki vɔ -t ɑ

bateau sur le lac, et en automne aussi. Comment
bato syr la lak, e. ɑ -n otn osi. kɔmɑ

est-il, le bateau? C'est un joli petit bateau vert.
ɛ -t il, la bato? sɛ -t ɑ ʒoli p(ə)ti bato vɛ:r.

Il y a aussi une autre chose que les enfants et leur
il ja osi yn o:trɑ ʃo:z kɑ le -z ɑfɑ e lɑr

tante font souvent. Quand ils ont été en bateau, ils
tɑ:t fɔ suvɑ. kɑ -t il -z ɔ -t ɛtɑ ɑ bato, il

vont au petit kiosque où ils mangent de grandes
vɔ -t o p(ə)ti kjosk u il mɑ:ʒ dɑ grɑ:d

glaces. Les dimanches où ils vont au lac, tante
glas. le dimɑ:ʃ u il vɔ -t o lak, tɑ:t

Claire donne souvent des glaces aux enfants. Sa
klɑ:r dɔn suvɑ de glas o -z ɑfɑ. sa

petite nièce Yvonne demande toujours une glace au
p(ə)ti njes iʋn dəmə:d tuzur yn glas o

chocolat. (On fait les glaces avec du chocolat, des
ʃokla. [ʔ fe le glas əvək dy ʃokla, de

fruits et d'autres choses.) Henri aime manger des
frɥi e do:trə ʃo:z. āri ɛ:m mǝʒe de

glaces au chocolat, mais il préfère manger des
glas o ʃokla, mɛ il pɛfɛ:r mǝʒe de

glaces aux fruits. Son frère aussi aime beaucoup
glas o frɥi. sɔ̃ frɛ:r osi ɛ:m boku

les glaces aux fruits, et les deux garçons et Nicole
le glas o frɥi, e le dø ɡarsɔ̃ e nikɔl

demandent souvent une glace aux fraises. Le petit
dəmā:d suvū yn glas o frɛ:z. lə p(ə)ti

kiôsqe du lac a toujours de bonnes glaces aux fraises
kjɔsk dy lak a tuzur də bɔn glas o frɛ:z

et au chocolat. Il y a d'autres glaces également: on ne
e o ʃokla. il ja do:trə glas egalmā: ʔ n(ə)

fait pas seulement des glaces aux fruits avec des
fe pa səlmā de glas o frɥi əvək de

fraises, mais avec beaucoup d'autres fruits également.
frɛ:z, mɛ əvək. boku do:trə frɥi egalmā.

Tante Claire a quitté le jardin avec ses neveux et
tā:t klɛ:r ă kite l(ə) ʒardɛ əvək se n(ə)vø e

ses nièces et la petite Ginette à dix heures. Une
se njes e la p(ə)ti ʒinet a di-zæ:r. yn

demi-heure plus tard, ils étaient au bois. Comment
dəmiæ:r ply ta:r, il-z ɛtɛ-t o bwa. kɔmā

glace au chocolat
 = glace avec du
 chocolat

manger
 a mangé
 mange

Henri aime
 manger des glaces:
 il a mangé une
 glace hier; il
 mange une glace
 aujourd'hui.

préfère =
 aime plus

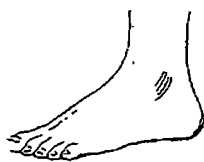
glace aux fruits =
 glace avec des
 fruits

glace aux fraises
 = glace avec des
 fraises



une fraise

Chapitre quatorze (14).



un pied

aime bien =
aime beaucoup

aller
est allé
va
allait
ira

sont-ils allés au bois? Sont-ils allés en auto ou à
sɔ̃ -t il ale o bwa? sɔ̃ -t il ale ā -n oto u a

pied? Ils vont souvent au bois en auto, avec papa,
pje? il vɔ̃ swā o bwa ā -n oto, avɛk papa,

mais seulement le dimanche. Aujourd'hui, ils sont
mɛ sɛlmā l(a) dimā:ʃ. ozurɔ̃, il sɔ̃

allés à pied. La petite Yvonne aime bien aller au
-t ale a pje. la p(a)tit ivɔ̃n ɛ:m bjɛ ale o

bois à pied, mais les garçons préfèrent aller en auto:
bwa a pje, mɛ le garsɔ̃ pɛfɛ:r ale ā -n oto:

« Quand je serai grand, » dit Henri, « j'aurai une belle
« kã ʒa sɛrɛ grā, » di āri, « ʒɔrɛ yn bel

auto comme l'auto de papa. » « C'est une belle
oto, kɔm loto d(a) papa. » « sɛ -t yn bel

auto, » dit Jean, « mais je préfère l'auto de grand-
oto, » di ʒā, « mɛ ʒ(a) pɛfɛ:r loto d(a) grā-

père Leroux. Ah! quelle auto! »
pɛ:r ləru. a! kɛl oto! »

Comment est-elle, l'auto de M. Leroux? C'est une
kɔmā ɛ -t ɛl, loto d(a) masjɔ̃ ləru? sɛ -t yn

grande auto noire. « Elle est trop grande pour moi, »
grā:d oto nwa:r. « ɛl ɛ trɔ grā:d pur mwa, »

dit Henri. « Et pour moi aussi, » dit Yvonne. « Mais
di āri. « e pur mwa osi, » di ivɔ̃n. « mɛ

non, mes enfants, » leur dit Jean, « c'est vous qui
nɔ̃, mɛ -z āfā, » lɛr di ʒā, « sɛ vu ki

êtes trop petits pour une véritable auto! » « Non, ce
ɛt trɔ p(a)ti pur yn veritabl oto! » « nɔ̃, s(a)

n'est pas vrai! Ce n'est pas nous qui sommes trop
ne pa vre! s(ə) ne pa nu ki som tro

petits, c'est toi qui es ... » « Henri, Yvonne, Jean,
p(ə)ti, se twa ki ε ... » « āri, ivɔn, ʒə,

vous êtes tous trop petits! » dit tante Claire; « vous
vu -z et tus tro p(ə)ti! » di tā:t kle:r; « vu

parlez trop! » « C'est vrai, vous parlez trop! » dit
parle tro! » « se vre, vu parle tro! » di

Nicole, comme une véritable grande sœur. « Quand
nikɔl, kɔm yn veritablə grā:d sœ:r. « kă

j'avais ton âge, Henri ... » commence-t-elle, mais au
ʒave iʃ -n a:ʒ, āri ... » kɔmā:s -t el, me o

même moment, tante Claire dit: « Mes enfants, nous
mɛ:m mɔmā, tā:t kle:r di: « me -z āfā, nu

sommes arrivés au lac! Voulez-vous aller en bateau? »
som -z ariʒe o lak! vule vu ale ā bato? »

« Oui! Oui! Nous aimons aller en bateau, » disent tous
« wi! wi! nu -z ɛmʃ ale ā bato, » di:z tu

les enfants, et cinq minutes plus tard, tous les six sont
le -z āfā, e sɛ minyt ply tā:r, tu le sis sɔ

sur le lac dans un joli bateau vert. « Tante Claire, »
syr la lak dā -z ɛ ʒɔli bato ve:r. « tā:t kle:r, »

demande Yvonne, « comment s'appelle cette fleur
dəmā:d ivɔn, « kɔmā sapel set flœ:r

comment s'appelle
= quel est le nom
de

rouge? » « Où est-elle? » « Elle est là, à droite de
ru:ʒ? » « u ε -t el? » « el ε la, a drwat -də

ce bateau blanc! » « Je ne sais pas, Yvonne. »
s(ə) bato blā! » « ʒə n(ə) se pa, ivɔn. »

Chapitre quatorze (14).

tout = toutes les
choses

fait
a fait

voulez-vous une
glace? o: voulez-
vous manger une
glace?

« Est-ce que tu sais comment elle s'appelle, Nicole? »
« *es ka ty se kɔmā el sapel, nikol?* »

« Non, je ne sais pas. » « Et papa, est-ce qu'il sait
« *nɔ, ʒa n(ə) se pa.* » « *e papa, es kil se*
comment elle s'appelle, la jolie fleur rouge? » « Oh,
kɔmā el sapel, la ʒoli flæ:r ru:ʒ? » « o,

oui, papa sait tout! » dit Henri. Mais son frère Jean
wi, papa se tu! » di *āri. me sɔ fræ:r ʒā*

dit: « Il sait beaucoup de choses, mais il ne sait pas
di: « il se boku d(ə) ʃo:ʒ, me il na se pa

tout. Tout, c'est trop pour une personne. »
tu. tu, se tro pur yn pɛrson. »

La tante et les enfants ont fait une jolie promenade
la tāt e le-z āfā ɔ fɛ yn ʒoli prɔmnad

sur le lac, et ils sont maintenant devant le kiosque
syr la lak, e il sɔ mɛtnā d(ə)vā l(ə) kjosk

du lac. Quand ils ont fait une promenade en bateau,
dy lak. kā-t il -zɔ fɛ yn prɔmnad ā bato,

les enfants mangent toujours une glace, et aujourd'hui
le-z āfā mā:ʒ tuʒu:r yn glas, e ozurɔpi

aussi, leur tante leur dit: « Maintenant, vous aurez
osi, lær tāt lær di: « mɛtnā, vu-z ɔre

des glaces! Voulez-vous une belle glace au chocolat,
de glas! vule vu yn bel glas o ʃokla,

mes enfants? » « Oui, » répond Yvonne, « je veux
me-z āfā? » « *wi,* » *repɔ iwɔn,* « *ʒa vø*

une grande glace au chocolat, comme la semaine
yn grā:d glas o ʃokla, kɔm la s(ə)mɛn

passée! » « Et Ginette? » demande sa mère. « Une
pase! » « *e zinet?* » *dāmā:d sa mē:r.* « *yn*
 glace au chocolat pour moi aussi, maman, » dit
glas o ʃokla pur mwa osi, māmā, » di
 Ginette. « Pas pour moi, » dit Jean, qui préfère les
zinet. « *pa pur mwa,* » di *zā, ki pɛfɛ:r le*
 glaces aux fruits, « je veux une glace aux fraises,
glas o fɹɥi, « *zə vø yn glas o fɹɛ:z,*
 mais une grande glace aux fraises. » « Bien, mes
mɛ yn grā:d glas o fɹɛ:z. » « *bjɛ, me*
 petits, » dit la dame du kiosque, « vous aurez deux
p(ə)ti, » di la *dam dy kjosk,* « *vu-z ɔɾe dø*
 grandes glaces au chocolat et une grande glace
grā:d glas o ʃokla e yn grā:d glas
 aux fraises. » « Et vous, Nicole et Henri, que voulez-
o fɹɛ:z. » « *e vu, nikol e āri, kə vule*
 vous? » demande tante Claire. « Nous voulons deux
vu? » *dāmā:d tā:t klɛ:r.* « *nu vulɔ dø*
 glaces aux fraises, comme Jean, » répond Henri pour
glas o fɹɛ:z, kɔm zā, » *repɔ. āri pur*
 les deux. « Et que veut Madame? » demande la
le dø. « *e kə vø madam?* » *dāmā:d la*
 dame du kiosque à tante Claire. « Est-ce que tu ne
dam dy kjosk a tā:t klɛ:r. « *ɛs kə tyn(ə)*
 veux pas une glace au chocolat, comme moi? » lui
vø pa yn glas o ʃokla, kɔm mwa? » *hɥi*
 demande Yvonne. « Si, je veux une belle glace au
d(ə)mā:d ivɔn. « *si, zə vø yn bɛl glas o*

dame = femme

Madame
dame

Madame Duclos
est une dame.

que veut Madame?
= que voulez-
vous, Madame?

Chapitre quatorze (14).

ce garçon
cette fillette
ces garçons
ces fillettes

chocolat, Madame, comme ma petite nièce, » dit tante
ʃokola, madam, kɔm ma p(ə)tit njes, » di tã:t

Claire. « Elles sont bonnes, ses glaces, » disent les
kle:r. « el sɔ̃ bɔn, se glas, » di:z le
enfants à la dame du kiosque.
-z āfā a la dam dy kjosk.

Que font les enfants quand ils ont mangé leurs glaces?
kə fɔ̃ le -z āfā kã-t il -z ɔ̃ mãʒe lær glas?

Nicole et les deux garçons parlent avec leur tante;
nikɔl e le dø garsɔ̃ parl avɛk lær tã:t;

ils sont assis sur les petites chaises vertes devant le
il sɔ̃-t asi syr le p(ə)tit ʃe:z vert dəvã l(ə)

kiosque. Yvonne et Ginette sont assises dans l'herbe;
kjosk. ivɔn e ʒinet sɔ̃-t asi:z dã lɛrb;

elles jouent avec de grandes feuilles. « Que faites-
el ʒu avɛk də grã:d fæ:j. « kə fet

vous, Yvonne et Ginette? » demande tante Claire.
vu, ivɔn e ʒinet? » dəmã:d tã:t kle:r.

« Nous jouons, maman, » répond Ginette. « Mais
« nu ʒwɔ̃, mãmã, » rɛpɔ̃ ʒinet. « mɛ

Ces feuilles-là =
les feuilles qui
sont là

qu'est-ce que vous faites avec ces feuilles-là? »
kes kə vu fet avɛk se fæ:j la? »

un bateau
deux bateaux

demande sa mère. « Nous faisons de petits bateaux.
dəmə:d sa mɛ:r. « nu fəzɔ̃ d(ə) pati bato.

je fais
tu fais
il fait
nous faisons
vous faites
ils font

Nous avons déjà fait un bateau, » dit Yvonne et
nu -z avɔ̃ deʒa fɛ ã bato, » di ivɔn e

elle montre un joli bateau à sa tante. « Mais nous
el mɔ̃:tr ã ʒoli bato a sa tã:t. « mɛ nu

aurons deux bateaux; un pour Yvonne et un pour
-z ɔrɔ̃ dø bato, æ pur ivɔn e æ pur

moi, » dit Ginette. « Et cette table-là sera le lac. »
mwa, » di ʒinet. « e sɛt tablə la s(ə)ra la lak. »

Les deux fillettes mettent leurs bateaux sur une des
le dø fijet met lær bato syr yn de

petites tables devant le kiosque et disent à tante
p(ə)tit tablə dəvɑ̃ l(ə) kjosk e di:z a tɑ̃t

Claire: « Maintenant, nous faisons une promenade
kle:r: « mɛ̃tnɑ̃, nu fəzɔ̃ yn prɔmnad

sur le lac. » Quand les fillettes ont fait cinq ou six
syr la lak. » kɑ̃ le fijet ɔ̃ fɛ sɛ:k u si

promenades sur le « lac » avec leurs « bateaux », tante
prɔmnad syr la « lak » avek lær « bato », tɑ̃t

Claire demande aux cinq enfants: « Que faites-vous,
kle:r dɑmɑ̃:d o sɛ-k ɑ̃fɑ̃: « kɑ̃ fɛt vu,

mes enfants? Vous ne voulez pas jouer à la balle? »
me -z ɑ̃fɑ̃? vu n(ə) vule pa ʒve a la bal? »

« Si, mais avec qui? » « Mais avec ces enfants-là. »
« si, mɛ avek ki? » « mɛ avek se -z ɑ̃fɑ̃ la. »

« Non, » disent Henri et Yvonne, « ils sont trop
« nɔ̃, » di:z ɑ̃ri e ivɔn, « il sɔ̃ trɔ

grands. » « Pourquoi? Mais non, ils ne sont pas trop
grɑ̃. » « ɸurkwa? mɛ nɔ̃, il nɑ̃ sɔ̃ pa trɔ

grands. » « Ils disent que nous sommes trop petits,
grɑ̃. » « il di:z kɑ̃ nu sɔm trɔ p(ə)ti,

Yvonne et moi, » répond Henri, « ils ne veulent pas
ivɔn e mwa, » repɔ̃ ɑ̃ri, « il nɑ̃ vœl pa

je mets
tu mets
il met
nous mettons
vous mettez
ils mettent

jouer
à joué
joue

je veux
tu veux
il veut
nous voulons
vous voulez
ils veulent

jouer à la balle avec nous. » « Ils ne veulent pas
ʒwe a la bal avek nu. » « il nə vœl pa
 jouer avec vous? Ce n'est pas bien! » A ce moment,
ʒwe avek vu? s(ə) nə pa bjẽ! » *a sə mɔmā,*
 trois autres enfants du même âge que Jean et Nicole
trwa -z o:trə -z āfā dy mɛ:m a:ʒ ka ʒā e nikɔl
 viennent là où les jeunes Duclos sont assis avec leur
vʒən la u le ʒæn dyklo sɔ̃ -t asi avek lœr
 tante, et ces enfants veulent bien jouer avec les petits.
tā:t, e se -z āfā vœl bjẽ ʒwe avek le p(ə)ti.
 Ce sont des enfants qui vont à la même école qu'Henri
sə sɔ̃ de -z āfā ki vɔ̃ -t a la mɛ:m ekɔl kəri
 et son frère.
e sɔ̃ frɛ:r.

Une heure plus tard, les enfants sont assis dans l'herbe
ʒn æ:r ply ta:r, le -z āfā sɔ̃ -t asi dā lɛrb
 et le plus jeune des trois autres enfants, Claude,
e l(ə) ply ʒæn de trwa -z o:trə -z āfā, klo:d,
 demande à Henri: « Qu'est-ce que vous avez fait
dəmā:d a āri: « kɛs kə vu -z ave fɛ
 aujourd'hui? » Henri: « Nous avons fait une belle
oʒurdʒi? » āri: « nu -z avɔ̃ fɛ ʒn bɛl
 promenade sur le lac. » Yvonne: « Dans un joli
prɔmnad syr lə lak. » ivɔn: « dā -z ẽ ʒɔli
 petit bateau vert! » Jean: « Quand je serai grand,
p(ə)ti bato vɛ:r! » ʒā: « kā ʒa sɛrɛ grā,
 j'aurai un grand bateau à moteur! » Claude: « Un
ʒɔrɛ ẽ grā bato a mɔtœ:r! » klo:d: « ẽ



un bateau à moteur
 170

véritable bateau à moteur? Comme ces deux bateaux-
veritablə bato a mɔtæ:r? kɔm se dø bato

là? » Jean: « Plus beau encore que ces bateaux-là. »
la? » ʒɑ: « ply bo ʔkɔ:r kə se bato la. »

Claude: « Auras-tu aussi un bateau, quand tu seras
klo:d: « ɔra ty osi ʔ bato, kɑ ty s(ə)ra

je serai
 tu seras
 il sera

grande, Nicole? » Nicole: « Non, quand je serai
grɑ:d, nikɔl? » nikɔl: « nɔ̃, kɑ ʒə sərə

grande, je n'aurai pas de bateau à moteur. Les
grɑ:d, ʒə nɔre pa d(ə) bato a mɔtæ:r. le

j'aurai
 tu auras
 il aura
 nous aurons
 vous aurez
 ils auront

bateaux à moteur sont pour les garçons. J'aurai
bato a mɔtæ:r sɔ̃ pur le ɡarsɔ̃. ʒɔre

deux filles et deux garçons. » Jean: « Comme
dø fi:j e dø ɡarsɔ̃. » ʒɑ: « kɔm

nous? » Nicole: « Ah, non! pas comme vous! »
nu? » nikɔl: « a, nɔ̃! pa kɔm vu! »

Henri: « Tu n'auras pas d'enfants, ce sont les mamans
ɑ̃ri: « ty nɔra pa dɑ̃fɑ̃, sɑ sɔ̃ le mɑmɑ

seulement qui ont des enfants! » Nicole: « Oui, mais
sælmɑ ki ʔ de-z ɑ̃fɑ̃! » nikɔl: « wi, mɛ

je serai aussi une maman, quand je serai grande. »
ʒə sərə osi yn mɑmɑ, kɑ ʒə sərə grɑ:d. »

Henri: « Tu seras une maman? Mais qui sera le
ɑ̃ri: « ty s(ə)ra yn mɑmɑ? mɛ kis(ə)ra l(ə)

papa? » Nicole: « Je ne sais pas encore, mais je
papa? » nikɔl: « ʒə n(ə) se pa-z ɑ̃kɔ:r, mɛ ʒə

sais qu'il sera beau et grand et....bon! » Yvonne:
se kil sərə bo e grɑ e bɔ̃! » iʋɔn:

j'étais
tu étais
il était

il avait deux ans
de plus = il était
de deux ans plus
âgé

« Non, tu ne seras pas une maman! » Nicole: « Mais
« nɔ̃, ty n(ə) sara pa yn māmā! » nikol: « me
pourquoi pas, Yvonne? » Yvonne: « Parce que tu
purkwa pa, iwɔn? » iwɔn: « pars ka ty
seras toujours ma sœur! »
s(ə)ra tuzu:r ma sœ:r! »

Alors, Nicole demande à sa tante: « Tante Claire,
alb:r, nikol damā:d a sa tāt: « tāt: kle:r,
est-ce que je n'aurai pas d'enfants quand je serai
es ka ʒ(ə) nɔre pa dāfā kā ʒə sere
grande? » » Claire Blanc: « Mais oui, ma petite, tu
grā:d? » kle:r blā: « me wi, ma p(ə)tit, ty

auras beaucoup d'enfants. » Nicole: « Est-ce que
ɔra boku dāfā. » nikol: « es ka
tu avais aussi des frères, quand tu étais petite? »
ty ave osi de frɛ:r, kā ty ete p(ə)tit? »

Claire Blanc: « Oui, quand j'étais petite comme toi,
kle:r blā: « wi, kā ʒete p(ə)tit kɔm twa,
j'avais deux frères; l'un était comme Henri, l'autre
ʒave dɔ frɛ:r; lā ete kɔm āri, lo:tr

était plus grand: il avait deux ans de plus que moi. »
ete ply grā: il ave dɔ -z ā d(ə) ply k(ə) mwa. »

Nicole: « Tu étais jolie, quand tu étais petite, tante
nikol: « ty ete ʒɔli, kā ty ete p(ə)tit, tāt:

Claire! » Claire: « Mais je ne sais pas, Nicole!
kle:r! » kle:r: « me ʒə n(ə) se pa, nikol!

Pourquoi? » « Parce que l'oncle André dit toujours
purkwa? » « pars ka lɔ:kl ādre di tuzu:r

que tu étais une jolie petite fille à six ans. Ce n'est
kə ty ɛtɛ -z yn zɔli p(ə)tit fi:j a si-z ā. s(ə) nɛ

pas vrai? » Claire: « Ce que dit l'oncle André est
pa vɛr? » klɛ:r: « sə kə di ʔ:kl ādre ɛ

toujours vrai! » Nicole: « Tante Claire, est-ce que
tuzu:r vɛr! » nikɔl: « tā:t klɛ:r, ɛs kə

j'étais jolie comme toi, à six ans? » Claire: « Tu
zɛtɛ zɔli kɔm twa, a si-z ā? » klɛ:r: « ty

étais beaucoup plus jolie que moi! Tu étais une
ɛtɛ boku ply zɔli k(ə) mwa! ty ɛtɛ -z yn

véritable poupée! » « Merci, tante Claire! »
vɛritablə pupe! » « mɛrsi, tā:t klɛ:r! »

A ce moment, Claude et les deux autres enfants
a sə mɔmā, klo:d ɛ lɛ dɔ -z o:trə -z āfā

disent: « Oh! Monsieur Duchêne! Monsieur Du-
di:z: « o! mɔsjɔ dyʃɛ:n! mɔsjɔ dy-

chêne! » Qui est ce Monsieur Duchêne? C'est un
ʃɛ:n! » ki ɛ s(ə) mɔsjɔ dyʃɛ:n? sɛ-t ɔ

vieux monsieur qui vient souvent au bois et qui a
vjɔ mɔsjɔ ki vjɛ suvā o bwa ɛ ki a

toujours de bonnes choses pour les enfants. Ils aiment
tuzu:r də bɔn ʃo:z pur lɛ -z āfā. il -z ɛ:m

beaucoup Monsieur Duchêne, plus encore que la dame
boku mɔsjɔ dyʃɛ:n, ply -z ākɔ:r kə la dam

du kiosque. Le vieux monsieur demande à Yvonne:
dy kjsk. lə vjɔ mɔsjɔ d(ə)mā:d a ivɔn:

« Alors, Yvonne, as-tu fait une promenade en bateau,
« alɔ:r, ivɔn, a ty ʃɛ yn prɔmnad ā bato,

monsieur =
homme

Monsieur
monsieur

Monsieur Duclos
est un monsieur.

aujourd'hui? » Yvonne: « Oui, Monsieur Duchêne,
oʒurdi? » *ivɔn:* « *wi, masʃø dyʃɛ:n,*

je fais souvent une promenade en bateau quand je
ʒə ʃe suvā yn prɔmnad ā bato kũ ʒə

suis au bois avec ma tante Claire. » M. Duchêne:
ʃpi-z o bwa avɛk ma tã:t klɛ:r. » *masʃø dyʃɛ:n:*

« Dans le grand bateau blanc? » Yvonne: « Non,
« dũ l(ə) grã bato blã? » ivɔn: « *nɔ̃,*

quand nous faisons une promenade sur le lac, nous
kũ nu ʃəʒɔ yn prɔmnad syr la lak, nu

allons toujours dans ce beau bateau vert. » M. Du-
-z alɔ̃ tuʒu:r dã sə bo bato vɛ:r. » *masʃø dy-*

chêne: « Quel bateau vert? » Yvonne: « Ce bateau-
ʃɛ:n: « kɛl bato vɛ:r? » ivɔn: « *sə bato*

là! » M. Duchêne: « C'est vrai, il est beau! » Puis,
la! » masʃø dyʃɛ:n: « se vre, il ɛ bo! » ʔɥi,

il demande à Henri: « Veux-tu une glace, Henri? »
il damã:d a āri: « vø ty yn glas, āri? »

merci o:
 non, merci

Henri: « Merci, Monsieur Duchêne, j'ai déjà mangé
āri: « mɛrsi, masʃø dyʃɛ:n, ʒə deʒa mãʒe

une glace aux fraises. » M. Duchêne: « Et ta sœur,
yn glas o fre:z. » *masʃø dyʃɛ:n:* « *e ta sœ:r,*

veut-elle une glace ou autre chose? » Henri: « Non,
vø-tɛl yn glas u o:trə ʃo:z? » āri: « nɔ̃,

elle ne veut ni une glace, ni autre chose. » M. Du-
ɛl nə vø ni yn glas, ni o:trə ʃo:z. » *masʃø dy-*

chêne: « C'est vrai, Nicole? » Nicole: « Oui, c'est
ʃɛ:n: « se vre, nikɔl? » nikɔl: « wi, sɛ

vrai, M. Duchêne. » Jean: « Mais Claude et moi,
vre, masjɔ dyʃɛ:n. » *ʒā:* « *mɛ klo:d e mwɑ,*
 nous voulons bien une glace, M. Duchêne! » Nicole:
nu vʊlʃ bjɛ yn glas, masjɔ dyʃɛ:n! » *nikɔl:*
 « Mais tu as déjà mangé une glace, Jean! » Jean:
 « *mɛ ty ɛ dɛʒɑ mɑʒe yn glas, ʒā!* » *ʒā:*
 « C'est vrai, mais c'était à onze heures et demie!
 « *sɛ vre, mɛ sɛtɛ-t ɛ ɔ:z œ:r e d(ə)mi!*
 Maintenant, il est midi, et nous voulons bien une
mɛʔnɑ, il ɛ midi, e nu vʊlʃ bjɛ yn
 autre glace. » Et M. Duchêne et les deux garçons
o:trɑ glas. » *e masjɔ dyʃɛ:n e le dø ɡarsɔ.*
 vont au kiosque, où la dame donne deux grandes
vʃ-t o kjosk, u la dam dɔn dø ɡrɑ:d
 glaces aux fraises à Jean et à Claude. « C'est bon! »
glas ɑ frɛ:z ɛ ʒā e ɛ klo:d. « *sɛ bɔ!* »
 disent-ils; « merci, Monsieur Duchêne! »
di:z-t il; « mɛrsi, masjɔ dyʃɛ:n! »

EXERCICE A.

Mme Claire Blanc est la tante de Jean et d'Henri,
 et Jean et Henri sont ses —. Mme Blanc est égale-
 ment la tante de Nicole et d'Yvonne, et Nicole et
 Yvonne sont ses —. Tante Claire va souvent au —
 avec ses neveux et ses nièces. Vont-ils toujours
 au bois — auto? Pas toujours, mais les —, oui.

MOTS:

un bateau
 deux bateaux
 un bateau à
 moteur
 un bois
 une chose
 une dame
 une fraise
 une glace
 une journée
 un kiosque
 un lac
 un monsieur
 un moteur
 un neveu
 deux neveux
 une nièce
 un pied
 une promenade
 véritable
 vrai
 aller
 arrivé

arrivée
arrivés
arrivées
ils sont assis
j'avais
tu avais
j'aurai
tu auras
nous aurons
vous aurez
tu étais
je serai
tu seras
je fais
nous faisons
vous faites
ils font
fait
jouer
il joue
nous jouons
ils jouent
manger
je mets
tu mets
nous mettons
vous mettez
ils mettent
je préfère
il préfère
ils préfèrent
je veux
tu veux
il veut
nous voulons
vous voulez

Aujourd'hui, ils sont allés à —. Yvonne aime bien — au bois à pied, mais Henri — aller en auto. Au bois les enfants font beaucoup de —: ils vont en —, ils mangent des — et ils — à la balle avec d'autres enfants. Il y a des bateaux verts et des bateaux blancs sur le —.

La tante et les enfants font une jolie — en bateau sur le lac. Jean dit que quand il sera grand, il aura un grand bateau à —. Après la promenade en bateau ils vont au petit — du lac où ils mangent des —. C'est une — qui a le kiosque. Yvonne demande toujours une glace — chocolat, mais Nicole et ses deux frères préfèrent les glaces aux —. Tante Claire dit: « Ce que dit l'oncle André est toujours —! »

EXERCICE B.

Où va tante Claire avec les enfants? ... La tante et les enfants, vont-ils au bois en auto ou à pied? ... Qu'y a-t-il sur le lac? ... Que mangent toujours les enfants quand ils ont fait une promenade en bateau? ... Où mangent-ils les glaces? ... Que font Yvonne et Ginette quand elles ont mangé leur glace? ... Comment s'appelle-t-il, le vieux monsieur qui vient au kiosque du lac? ... Combien Nicole aura-t-elle d'enfants quand elle sera grande? ... Qu'aura Jean quand il sera grand? ...

EXERCICE C.

ce cet cette ces

ce...-là cet...-là cette...-là ces...-là

« — petite fille —, c'est ma cousine Ginette, » dit Henri à Claude. Mme Duclos, à Yvonne: « Tante Claire viendra — après-midi. » Tante Claire demande aux cinq enfants: « Voulez-vous jouer à la balle avec — enfants —? » Yvonne, à M. Duchêne: « Nous avons fait une promenade sur le lac dans — bateau —. » Tante Claire, à M. Duchêne: « — deux garçons sont mes neveux et — deux fillettes sont mes nièces. » Ginette demande à Nicole: « Comment s'appelle — vieux monsieur? » — année, Yvonne ira à l'école comme sa sœur et ses frères.

(j')aurai (nous) aurons

(tu) auras (vous) aurez

(il, elle) aura (ils, elles) auront

Tante Claire dit aux enfants: « Maintenant, vous — des glaces. » Yvonne et Ginette, à Nicole et aux garçons: « Nous — de grandes glaces au chocolat. » Henri, à Jean: « Est-ce que tu — une auto quand tu seras grand? » Jean: « Oui, j' — une grande auto comme grand-père Leroux. » Nicole — deux garçons et deux petites filles quand elle sera grande. Jean et Henri — des autos et des bateaux quand ils seront grands.

ils veulent

aux

ce bateau-là

ces

ces enfants-là

cette table-là

comment

là

il a les oreilles

noires

à pied

allé au bois

il aime bien

aller à pied

aller en auto

aller en bateau

nous voulons

bien

au chocolat

aux fraises

aux fruits

autre chose

aussi bien que

comment

s'appelle ...?

les deux

deux ans de plus

que ...

une glace au ...

ils jouent à la

balle

Claude

Duchêne

RÉSUMÉ

... me donne m'a donné ...
... ne me donne pas ne m'a pas donné ...

... me dit ...
... ne me dit
pas ...
... m'a dit ...
... ne m'a pas
dit ...

Jean: « Henri *me* dit qu'il dort, mais ce n'est pas vrai! » Jean: « Pourquoi Nicole *ne me* dit-elle pas que c'est elle qui est dans la salle de bains? » Yvonne: « Ce matin, maman *m'a* dit qu'elle avait un cadeau pour sa petite fille. » Tante Claire: « Jean *ne m'a pas* dit quelle glace il veut. »

... te donne ...
... ne te donne
pas ...
... t'a donné ...
... ne t'a pas
donné ...

Mme Duclos: « Tante Claire *te* donne toujours de beaux cadeaux, Yvonne. » Yvonne: « Est-ce que ta maman *ne te* donne pas trois morceaux de tarte, Ginette? » M. Duclos: « Est-ce tante Claire qui *t'a* donné ce petit mouton, Yvonne? » Henri: « Est-ce que maman *ne t'a pas* donné trois tasses de chocolat, Yvonne? »

... lui répond
... ne lui répond
pas
... lui a répondu
... ne lui a pas
répondu

Quand Mme Duclos appelle Yvonne, le matin, la fillette *lui* répond: « Oui, maman! » Mais quand Mme Duclos appelle Henri, il *ne lui* répond pas toujours. Quand Jean a demandé à Henri: « Dors-tu, Henri? » son frère *lui* a répondu: « Oui, je dors! » Quand Jean a demandé: « Qui est dans la salle de bains? » Nicole *ne lui* a pas répondu.

Les fillettes ne répondent pas quand Jean *leur* demande: « Qui est dans la salle de bains? » Quand Mme Duclos entre dans la chambre des garçons, ce matin, elle *ne leur* demande pas: « Dormez-vous? » plus d'une fois. Quand les enfants ont fait une promenade en bateau, tante Claire *ne leur a pas* demandé: « Que voulez-vous? » mais: « Voulez-vous une glace au chocolat? »

... leur deman-
de ...
... ne leur deman-
de pas ...
... leur a deman-
dé ...
... ne leur a pas
demandé ...

EXERCICE

M. Duclos, à sa femme: « Est-ce qu'Henri t'a répondu, ce matin? » Mme Duclos: « Non, ... » Est-ce que la maman de Ginette lui donne beaucoup de chocolat, à son anniversaire? Non, ... La dame du kiosque a-t-elle dit: « Bonjour, mes enfants! » à Jean et à Nicole? Non, ... Yvonne, à Ginette: « Quand tu as bu trois tasses de chocolat, ta maman te demande-t-elle: « Veux-tu une quatrième tasse? » » Ginette: « Non, ... » M. Duclos a-t-il donné plus d'un cadeau à sa petite fille, ce matin? Non, ...

« Est-ce que Ginette t'a donné deux balles, Yvonne? » Yvonne: « Non, ... » « Est-ce que ta maman te donne quatre tasses de chocolat, Ginette? » Ginette: « Oh, non, ...! » Quand son père appelle Jean, est-ce que Jean lui répond toujours? Non, ... Quand Mme Duclos a appelé Henri ce matin, est-ce qu'il lui a répondu? Non, ... Quand Mme Duclos entre

dans la chambre des garçons, le matin, est-ce qu'elle leur dit bonjour? Non, ... Nicole: « Henri, est-ce que maman t'a dit bonjour ce matin? » Henri: « Non, ... » Est-ce que M. Duclos demande aux garçons: « Dormez-vous? » Non, ... La dame du kiosque a-t-elle demandé à Yvonne: « Que veux-tu? » Non, ...

LES DUCLOS VONT A SAINT-GIL

Un samedi, après le déjeuner, M. Duclos dit à sa
œ samdi, aprɛ l(ə) dɛʒœnɛ, mæsʃø dyklo di ɔ sa

famille: « Je n'irai pas en ville cet après-midi. Que
fami:j: « ʒə nɪrɛ pa ɑ vil sɛt apremidi. kə

voulez-vous faire? Voulez-vous faire une prome-
vule vu fɛ:r? vule vu fɛ:r yn. prɔm-

nade au bois? » Les enfants répondent: « Non! Nous
nad ɔ bwa? » le -z ɑfɑ rɛpɔ:d: « nɔ! nu

voulons aller à la campagne! » M. Duclos: « Chez
vulɔ ale ɔ la kɑpaŋ! » mæsʃø dyklo: « se

l'oncle Charles et tante Anne? » Les enfants:
lɔ:kla ʃarl e tɑ:t a:n? » le -z ɑfɑ:

« Oui! » (L'oncle Charles, c'est Charles Leroux, le
« wi! » [lɔ:kla ʃarl, sɛ ʃarl ləru, lə

frère de Mme Lucienne Duclos. Tante Anne est sa
frɛ:r də madam lysjɛn dyklo. tɑ:t a:n ɛ sa

femme. La famille Duclos va souvent chez les
fam. la fami:j dyklo va suvɑ se le

Leroux. Les Leroux ne demeurent pas à Paris, mais
ləru. le ləru n(ə) dɛmœ:r pa ɔ pari, mɛ

dans une jolie petite ville qui s'appelle Saint-Gil, et
dɑ -z yn ʒɔli p(ə)tit vil ki sɑpɛl sɛ ʒil, e

les enfants aiment beaucoup aller à Saint-Gil.)
le -z ɑfɑ ɛ:m bœku ale ɔ sɛ ʒil.]

à quelle heure
est-ce que c'est
que ...? = à
quelle heure
est-ce que ...?



un téléphone

« Bien, » dit M. Duclos, « nous irons chez ton frère,
« *bjɛ*, » *di masjɔ dyklo*, « *nu -z irɔ se tɔ frɛ:r*.

Lucienne. » Yvonne: « A quelle heure est-ce que
lysɛn. » *ivɔn*: « *a kel œ:r es ka*

c'est que nous irons à Saint-Gil, papa? » M. Duclos:
se k(a) nu -z irɔ -z a sɛ zil, papa? » *masjɔ dyklo*:

« Je ne sais pas encore, Yvonne. Mais l'oncle Charles
« *ʒə n(a) se pa -z œkœ:r, ivɔn. mɛ lɔ:klə ʃarl*

a le téléphone, et il est à Saint-Gil aujourd'hui. » Et
a l(a) telefɔn, e il œ-t a sɛ zil ozurdɥi. » *e*

M. Duclos demande le numéro 36-45 (trente-six
masjɔ dyklo d(a)mā:d la nymɛro trātsis

quarante-cinq) à Saint-Gil.

karātsɛ:k a. sɛ zil.

C'est Charles Leroux qui répond: « Allô! » M. Duclos:
se ʃarl ləru ki rɛpɔ: « *alo!* » *masjɔ dyklo*:

« Est-ce toi, Charles? » Ch. Leroux: « Oui, c'est moi.
« *es twa, ʃarl?* » *ʃarl ləru*: « *wi, se mwa.*

Est-ce Pierre? » « Oui, c'est Pierre Duclos. » « Bon-
es pjɛ:r? » « *wi, se pjɛ:r dyklo.* » « *bɔ-*

jour, Pierre! Comment vas-tu? » « Merci, je vais
ʒu:r, pjɛ:r! kɔmā va ty? » « *mersi, ʒə vɛ*

bien, et toi, tu vas bien, oui? » « Bien, merci! Et
bjɛ, e twa, ty va bjɛ, wi? » « *bjɛ, mersi!* *e*

Lucienne, comment va-t-elle? » « Elle va bien aussi,
lysɛn, kɔmā va -t el? » « *el va bjɛ osi,*

merci. Les enfants vont bien également: toute
mersi. le -z āfā vɔ bjɛ egalmā: tut

la famille va bien. Et chez toi, à Saint-Gil? »
la fami:j va bjẽ. e se twa, a sẽ zil? »

« Ici tout va bien également. » Pierre Duclos:
« isi tu va bjẽ egalmã. » pje:r dyklo:

« Charles, je te téléphone pour te demander une
« ʃarl, ʒə ta telefɔn pur ta d(ə)mãde yn

chose: serez-vous chez vous cet après-midi et de-
ʃo:z: sərə vu se vu sɛt apremidi e d(ə)-

main? » « Mais oui, nous serons à la maison. Vous
mẽ? » « mɛ wi, nu s(ə)rɔ̃-zala mɛzɔ̃. vu

voulez venir cet après-midi? » Et Charles Leroux
vule v(ə)ni:r sɛt apremidi? » e ʃarl ləru

dit à sa femme: « Anne, c'est Pierre qui nous télé-
di a sa fam: « a:n, sɛ pje:r ki nu tele-

phone pour nous demander si nous serons à la maison
ʃɔn pur nu d(ə)mãde si nu s(ə)rɔ̃-zala mɛzɔ̃

demain. Ils veulent venir cet après-midi. » « Mais
d(ə)mẽ. il vœl vɔni:r sɛt apremidi. » « mɛ

oui, Charles, nous serons chez nous toute la journée, »
wi, ʃarl, nu s(ə)rɔ̃ se nu tut la ʒurne, »

répond sa femme. Ch. Leroux, au téléphone, à Pierre
repɔ̃ sa fam. ʃarl ləru, o telefɔn, a pje:r

Duclos: « Allô! Pierre? Anne dit aussi que nous
dyklo: « alo! pje:r? a:n di osi k(ə) nu

serons chez nous. » « Bien, alors nous viendrons
s(ə)rɔ̃ se nu. » « bjẽ, alɔ:r nu vjɛdrɔ̃

ce soir ou cet après-midi. Sais-tu à quelle heure il
sə swa:r u sɛt apremidi. se ty a kɛl œ:r il

ici ↔ là

demander
 a demandé
 demande

chez vous : à la
 maison

demain = le jour
 après aujourd'hui

venir
 est venu
 vient

je serai
 tu seras
 il sera
 nous serons
 vous serez
 ils seront

chez nous : à la
 maison

Chapitre quinze (15).

pour : à

part de = quitte



un train

encore une chose
= une chose de
plus

y a un train de Paris pour Saint-Gil? » « Oui, il y a
ja ǝ trē d(a) pari pur sē zil? » « wi, il ja

un train qui part de Paris à 14h.45 (quatorze heures
ǝ trē ki pa:r də pari a katɔrz œ:r

quarante-cinq) et arrive à Saint-Gil à 16h.20 (seize
karätsē:k e ari:v a sē zil a se:z

heures vingt). Je ne sais pas si vous voulez venir
œ:r vē. ʒə n(a) se pa si. vu vule v(a)ni:r

par un train qui part de Paris plus tard, mais... »
par. ǝ trē ki pa:r də pari ply ta:r, mē ... »

« Non, non, nous viendrons par ce train-là. C'est une
« nō, nō, nu vjēdrō par sə trē la. se-t yn

bonne heure. » « C'est bien. Alors vous serez ici
bɔn œ:r. » « se bjē. alɔ:r vu s(a)re-zisi

à l'heure du goûter. Ah! encore une chose: pour
a læ:r dy gute. a! ākɔ:r yn ʃo:z: pur

combien de jours viendrez-vous? » « Nous ne vien-
kōbjē d(a) ʒu:r vjēdre vu? » « nu n(a) vjē-

drons que pour deux jours cette fois: aujourd'hui,
drō k(a) pur dø ʒu:r sət fwa: ozurdi,

samedi, et demain, dimanche. Une autre fois nous
samdi, e d(a)mē, dimā:f, yn o:trə fwa nu

viendrons pour une semaine, ou c'est vous qui vien-
vjēdrō pur yn səmen, u se vu ki vjē-

dre chez nous, à Paris. Tu sais, c'est joli ici, en été
dre ʃe nu, a pari. ty se, sē ʒɔli isi, ā-n ete

ou en automne. » « Oui, c'est vrai. Nous viendrons
u ā-n otɔn. » « wi, se vre. nu vjēdrō

au mois de septembre, mais cette fois, c'est encore
o mwa d(a) septā:br, me set fwa, se-t ākɔ:r

vous qui viendrez à Saint-Gil. » « A 16h.20 (seize
vu ki vjēdre a sē zil. » « a sē:z

heures vingt)! » « Oui, pour le goûter! »
æ:r vē! » « wi, pur la gute! »

Pierre Duclos, à sa femme: « C'est une belle chose,
pjɛ:r dyklo, a sa fam: » « se-t yn bēl so:z,

le téléphone! » « Oui, on demande un numéro, la
la telefɔn! » « wi, ʒ d(a)mā:d æ nymɛro, la

personne à qui on téléphone répond: « Allô! » et
persɔn a ki ʒ telefɔn repɔ: » « alo! » e

on parle avec elle comme si elle était ici, dans la
ʒ parl avɛk el kɔm si el ɛtɛ-t isi, dā la

même pièce! » « Et c'est une chose plus belle
mɛ:m pjɛs! » « e se-t yn so:z ply bēl

encore pour les femmes que pour les hommes! » « Et
ākɔ:r pur le fam kə pur lē-z ɔm! » « e

pourquoi? » « Mais parce que vous autres femmes,
purkwa? » « mɛ pars kə vu-z o:trə fam,

vous téléphonez cent (100) fois par jour: matin, midi
vu telefɔne sā fwa par ʒu:r: matɛ, midi

et soir! » « Oh, et vous autres hommes, est-ce que
e'swa:r! » « o, e vu-z o:trə-z ɔm, ɛs kə

vous ne téléphonez pas souvent? » « Si, nous télé-
vu n(a) telefɔne pa suvā? » « si, nu tele-

phonons souvent, c'est vrai, mais... » « Et vous
fɔnɔ suvā, se vrɛ, mɛ ... » « e vu

vous autres ɔ:
 vous

Chapitre quinze (15).

nous autres :
nous

ne téléphonez pas aussi souvent que nous autres
n(a) telefɔne pa osi suvā k(a) nu -z o:trə

femmes? » « Si, mais ... » « Non, Pierre, pas de
fam? » « si, mɛ ... » « nɔ̃, pjɛ:r, pa d(a)

« mais »! Tu sais bien que quand nous téléphonons,
« mɛ »! ty se bjɛ̃ ka kā nu telefɔnɔ̃,

il dit
vous dites
ils disent

vous autres, vous dites: « Ah! ces femmes! Elles télé-
vu -z o:trə, vu dit: « a! se fam! el tele-

phonent à toutes les heures du jour: elles téléphonent
fɔn a tut le -z œ:r dy zu:r: el telefɔn

quand on part, le matin, et elles téléphonent encore
kā -t ɔ̃ pa:r, la matɛ̃, e el telefɔn ākɔ:r

quand on arrive à la maison, l'après-midi. Les femmes
kā -t ɔ̃ -n ari:v a la mɛzɔ̃, lapremidi. la fam

parlent trop! » Mais quand c'est vous autres
parl tro! » mɛ kā se vu -z o:trə

hommes qui téléphonez, oh, alors c'est autre chose!
-z ɔm ki telefɔne, o, alɔ:r se -t o:trə ʃo:z!

Quand tu téléphones, ce n'est pas (comme ta femme)
kā ty telefɔn, s(a) nɛ pa [kɔm ta fam]

pour de petites choses, oh non! Quand tu téléphones,
pur da p(a)tit ʃo:z, o nɔ̃! kā ty telefɔn,

moins ↔ plus

et tu sais que tu ne téléphones pas moins souvent
e ty se ka tyn(a) telefɔn pa mwɛ suvā

que moi, c'est pour ... » « C'est bien, c'est bien,
k(a) mwa, se pur ... » « se bjɛ̃, se bjɛ̃,

Lucienne! Je te demande pardon! C'est vrai: je
lysjeɛ! ʒa ta d(a)mā:d pardɔ̃! se vrɛ: ʒa

téléphone beaucoup et tu téléphones moins souvent
telefɔn boku e ty telefɔn mwɛ suvā

que moi! C'est bien, ma petite femme? » « Bien,
k(ə) mwā! sɛ bjɛ, ma p(ə)tit fam? » « bjɛ,

mon grand mari... A quelle heure part notre
mɔ̃ grā mari... a kɛl œ:r pa:r nɔtrə

train? » « Il part de Paris à 14h.45 (quatorze heures
trɛ? » « il pa:r də pari a katorz œ:r

quarante-cinq) et arrive à Saint-Gil à 16h.20 (seize
karātisɛ:k e ari:v a sɛ zil a sɛ:z

heures vingt). » « Merci! Alors nous avons encore
œ:r vɛ. » « mersi! alɔ:r nu-z avɔ̃ ākɔ:r

une heure. Irons-nous à la gare en auto? » « Oui,
yn œ:r. irɔ̃ nu a la ga:r ā-n oto? » « wi,

nous irons à la gare en auto. »
nu-z irɔ̃ -z ala ga:r ā-n oto. »

Jean, qui aime moins aller par le train qu'en auto,
zā, ki ɛ:m mwɛ ale par la trɛ kā-n oto,

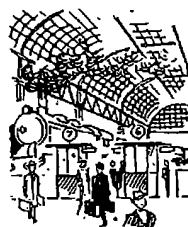
demande à son père: « Papa, pourquoi n'irons-nous
dāmā:d a sɔ̃ pɛ:r: « papa, purkwa nirɔ̃ nu

pas à Saint-Gil en auto? » C'est sa mère qui répond:
pa a sɛ zil ā-n oto? » sɛ sa mɛ:r ki repɔ̃:

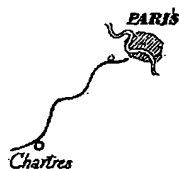
« Tu sais bien que papa n'aime pas aller en auto le
« ty sɛ bjɛ k(ə) papa nɛ:m pa ale ā-n oto la

samedi et le dimanche parce qu'il va en auto tous les
samdi e la dimā:f pars kil va ā-n oto tu le

jours, mais vous irez en auto de Saint-Gil à Chartres,
zu:r, mɛ vu-zire-zā-n oto d(ə) sɛ zil a fartrə,



une gare



je viens
tu viens
il vient
nous venons
vous venez
ils viennent

avec l'oncle Charles. Vous aurez une jolie journée,
avek lɔːkla ʃarl. vu -z ɔre yn ʒɔli ʒurne,

demain. Alors, que dites-vous, mes enfants? »
dəmɛ. alɔːr, kə dɪt vu, me -z əfā? »

« Oh, merci, maman! » disent les enfants, et Yvonne
« o, mersi, māmā! » diːz le -z əfā, e ivɔn

demande: « Maman, avons-nous le temps de jouer
dəmāːd: « māmā, avɔ nu l(ə) tā d(ə) ʒwe

un peu avec Paul et Louise? » « Vous n'avez pas
œ pø avek pɔl e lwiːz? » « vu nave pa

beaucoup de temps: le train part à 14h.45 (quatorze
boku də tāː la trɛ paːr a katɔrz

heures quarante-cinq), et il est maintenant une heure
æːr karātsɛːk, e il e mɛtnā yn æːr

et demie. Vous avez trois quarts ($\frac{3}{4}$) d'heure seule-
e d(ə)mi. vu -z ave trwa kaːr dæːr səl-

ment. » « Merci, ma petite maman. Nicole, Henri,
mā. » « mersi, ma p(ə)tit māmā. nikɔl, āri,

vous venez? Tu viens, Jean? » appelle Yvonne.
vu v(ə)ne? ty vʃɛ, ʒā? » apɛl ivɔn.

« Oui, nous venons, » répondent les autres.
« wi, nu v(ə)nɔ, » rɛpɔːd le -z oːtr.

Puis, Yvonne appelle Paul et Louise, et tous les six
pɥi, ivɔn apɛl pɔl e lwiːz, e tu le sis

vont dans le jardin. « Nous avons le temps de jouer
vɔ dā l(ə) ʒardɛ. « nu -z avɔ l(ə) tā d(ə) ʒwe

trois quarts d'heure, » dit Nicole. Paul: « Pourquoi
trwa kaːr dæːr, » di nikɔl. pɔl: « purkwa

trois quarts d'heure seulement? Où irez-vous cet
trwa ka:r dæ:r sælmā? u ire vu set

après-midi? Vous ne serez pas à la maison? » « Non,
apremidi? vu n(a) sære pa a la mezɔ? » « nɔ,

nous serons chez notre oncle Charles, à Saint-Gil. »
nu s(a)rɔ se nɔtr ʃ:klɑ ʃarl, a sɛ zil. »

« Serez-vous à Saint-Gil demain aussi? » « Oui, toute
« sære vu a sɛ zil damē osi? » « wi, tut

la journée. Nous viendrons à Paris lundi matin. »
la zurne. nu vjɛdrɔ a pari lœdi matɛ. »

« Irez-vous en auto? » « Non, nous irons par le train.
« ire vu ā-n oto? » « nɔ, nu -z irɔ par la trɛ.

Mais nous irons en auto de la maison à la gare. »
mɛ nu -z irɔ -z ā -n oto d(a) la mezɔ a la ga:r. »

« Quand je serai grand, » commence Jean comme
« kã zə sære grã, » kɔmã:s zã kɔm

toujours, « j'irai toujours et toute la journée en auto! »
tuzu:r, « ʒire tuzu:r e tut la zurne ā -n oto! »

Nicole: « N'iras-tu plus à pied, quand tu seras grand,
nikɔl: « nira ty ply a pje, kũ ty s(a)ra grã,

mon petit Jean? » « Non, j'irai seulement en auto! »
mɔ p(a)ti zã? » « nɔ, ʒire sælmā ā -n oto! »

« Iras-tu aussi en auto de ta chambre à la salle de
« ira ty osi ā -n oto də ta ʃā:br a la sal də

bains, mon petit frère? » « Nicole! Je... » dit
bɛ, mɔ p(a)ti frɛ:r? » « nikɔl! zə... » di

Jean, mais Nicole n'est déjà plus là, elle est derrière
zã, mɛ nikɔl nɛ deza ply la, el ɛ dɛrje:r

j'irai
 tu iras
 il ira
 nous irons
 vous irez
 ils iront

j'étais
tu étais
il était
nous étions
vous étiez
ils étaient

alors : à ce
moment-là

le grand arbre. Alors Jean demande à son père,
la grā -t arbr. alɔ:r ʒā d(ə)mā:d a sɔ̃ pɛ:r,
qui est dans la maison: « Papa, n'est-ce pas vrai
ki ɛ dū la meʒɔ̃: « papa, nɛs pa vrɛ
que quand nous serons grands, Paul et moi, nous
kə kā nu s(ə)rɔ̃ grā, pɔl e mwa, nu
aurons une auto? » « Mais Jean, je ne sais pas
-z ɔrɔ̃ yn oto? » « mɛ ʒā, ʒə n(ə) se pa
si Paul et toi, vous aurez une auto quand vous
si pɔl e twa, vu -z ɔrɛ yn oto kā vu
serez grands. » « Oui, mais papa, quand vous
s(ə)rɛ grā. » « wi, mɛ papa, kā vu
étiez petits garçons, est-ce que tes parents et les
-z etʃe p(ə)ti ɡarsɔ̃, ɛs kə te parā e le
parents de l'oncle Lebrun n'avaient pas d'auto? »
parā d(ə) lɔ̃:klə labrɔ̃ nʌvɛ pa doto? »
« Non, non, Jean, quand nous étions petits, Le-
« nɔ̃, nɔ̃, ʒā, kā nu -z etʃɔ̃ p(ə)ti, la-
brun et moi, nos parents n'avaient pas d'auto. »
brɔ̃ e mwa, no parā nʌvɛ pa doto. »
« Et vous n'aviez pas d'auto chez toi, quand tu étais
« e vu nʌvʃe pa doto ʃe twa, kā ty etɛ
jeune homme? » » Non, nous n'avions pas d'auto
ʒœn œm? » « nɔ̃, nu nʌvʃɔ̃ pa doto
alors, et mes parents n'ont pas encore d'auto au-
alɔ:r, e mɛ parā nɔ̃ pa -z ākɔ:r doto o-
jourd'hui. » « Qu'est-ce que vous aviez alors? »
ʒurɔ̃ɥi. » « kɛs kə vu -z avʃe alɔ:r? »

« Mais, mon petit Jean, nous n'avions ni auto, ni autre
« me, mɔ̃ p(ə)ti ʒā, nu navjɔ̃ ni oto, ni o:tra

chose. Nous étions comme des millions d'autres per-
sɔ̃:z. nu -z etjɔ̃ kɔm de mɛljɔ̃ do:tra per-

sonnes. Mais quand vous serez grands, Paul et toi, les
sɔn. me kā vu s(ə)re grā, pɔl e twa, le

choses ne seront plus comme aujourd'hui, et qui sait
sɔ:z nə s(ə)rɔ̃ ply kɔm ozurɔ̃, e ki se

si vous n'aurez pas votre auto, vous autres. » Alors,
si vu nɔre pa vɔtr oto, vu -z o:tr. » alɔ:r,

Jean va au jardin et dit à Paul: « Paul, papa a dit
ʒā va o ʒardɛ e di a pɔl: « pɔl, papa a di

que quand nous serons grands, nous aurons une auto,
ka kā nu s(ə)rɔ̃ grā, nu -z rɔ̃ yn oto,

nous aussi! » « Et moi aussi! » dit alors Henri,
nu osi! » « e mwɑ osi! » di alɔ:r ɔ̃ri,

mais Yvonne: « Ha! Quand aurez-vous vos autos?
me ivɔn: « ha! kā ɔre vu vo -z oto?

Dans dix ans, pas avant! Vous serez vieux! » Jean
dā di -z ā, pa avā! vu s(ə)re vjɔ! » ʒā

et Paul ne répondent pas. De grands garçons qui
e pɔl nə repɔ̃:d pa. də grā ɡarsɔ̃ ki

disent: « Nous aurons une auto, » ne répondent pas
di:z: « nu -z rɔ̃ yn oto, » nə repɔ̃:d pa

à de petits enfants comme Henri et Yvonne.
a d(ə) pəti -z āfā kɔm ɔ̃ri e ivɔn.

A ce moment le jeune Bernard Michel, un des amis
a sɑ mɔmā l(ə) ʒœn berna:r miʃel, ɛ de -z ami

j'avais
tu avais
il avait
nous avions
vous aviez
ils avaient

tous les deux

Jean a treize ans,
et Bernard a également
treize ans: ils ont tous les
deux treize ans.

je viendrai
tu viendras
il viendra
nous viendrons
vous viendrez
ils viendront

de Jean et de Paul, qui a le même âge et va à la même
d(a) ʒā e d(a) pɔl, ki a l(a) mɛ:m a:ʒ e va a la mɛ:m

école, entre dans le jardin. « Bonjour, Paul! Bon-
ekɔl, ā:trə dā l(a) ʒardɛ. « *bɔʒu:r, pɔl! bɔ-*
jour, Jean! » dit-il à ses amis. « Comment allez-
ʒu:r, ʒā! » *di-t il a se-z ami.* « *kɔmā-t ale*

vous? » « Bien, merci. Et toi? » « Bien aussi,
vu? » « *bʒɛ, mɛrsi. e twa?* » « *bʒɛ osi,*
merci. Voulez-vous venir au bois avec moi? » Paul,
mɛrsi. vule vu v(a)ni:r o bwa avek mwa? » *pɔl,*

à son ami Bernard: « Je veux bien, mais nous ne
a sɔ -n ami bɛrna:r: « *ʒə vø bʒɛ, mɛ nu n(a)*

viendrons pas tous les deux. Jean ne viendra pas. »
vʒɛdrɔ pa tu le dø. ʒā n(a) vʒɛdra pa. »

Bernard: « Tu ne viendras pas, Jean? Pourquoi?
berna:r: « *ty n(a) vʒɛdra pa, ʒā?* *purkwa?*

Où iras-tu? » Jean: « Je ne viendrai pas parce que
u ira ty? » *ʒā:* « *ʒə n(a) vʒɛdre pa pars kə*

j'irai chez notre oncle Charles avec toute la famille. »
ʒire ʒe nɔtr ɔ:klə ʃarl avek tut la fami:j. »

Bernard: « Mais, est-ce que vous n'étiez pas à Saint-
berna:r: « *mɛ, ɛs kə vu netʃe pa a sɛ*

Gil la semaine passée? » Jean: « Si, et nous étions
ʒil la s(a)mɛn pase? » *ʒā:* « *si, e nu-z etʃɔ*

également à Saint-Gil la semaine avant. Tu sais, les
-z egalmā a sɛ ʒil la s(a)mɛn avā. ty se, le

petits, ils aiment beaucoup l'oncle et la tante. »
p(a)ti, il -z ɛ:m boku ɔ:kl e la tã:t. »

Nicole: « Oh! Tu parles comme si c'était seulement
nikɔl: « o! ty parl kɔm si sete sælmā

les petits qui... »

le: p(ə)ti ki ... »

A ce moment M. Duclos appelle: « Il est deux heures
a sə mɔmā mæsʃø dyklo æpɛl: « il ɛ dø -z æ:r

et quart. On part! Jean, Nicole, Henri, Yvonne! Vous
e ka:r. ɔ pa:r! ʒā, nikɔl, ɑri, ivɔn! vu

on : nous

venez? » « Oui, papa! Nous venons dans deux
v(ə)ne? « wi, papa! nu v(ə)nɔ dā dø

minutes, » dit Jean, puis il dit à son ami Bernard:
minyt, » di ʒā, pyi il di a sɔ -n ami berna:r:

« Alors, mon vieux, quand viendras-tu la semaine
« alɔ:r, mɔ vjø, kā vjɛdra ty la s(ə)men

mon vieux

prochaine? » Bernard: « Je viendrai lundi ou
prɔʃɛn? » berna:r: « ʒə vjɛdre lœdi u

On dit souvent
 mon vieux à ses
 amis.

mardi. Et vous, serez-vous à la maison lundi? » Jean:
mardi. e vu, sərə vu a la meʒɔ. lœdi? » ʒā:

« Nous? Oui. Cette fois nous ne restons à Saint-Gil
« nu? wi. set fwa nu n(ə) restɔ a sɛ ʒil

qu'un jour et demi. Mais pourquoi restez-vous tou-
kœ ʒu:r e d(ə)mi. mɛ purkwa reste vu tu-

jours à Paris, vous autres? Tu m'as dit une fois que
ʒu:r a pari, vu -z o:tr? ty ma di yn fwa k(ə)

vous aviez de la famille à la campagne, vous aussi,
vu -z avje d(ə) la fami:j a la kupaŋ, vu osi,

non? » Bernard: « Si, nous avions un oncle, un
nɔ? » berna:r: « si, nu -z avjɔ œ -n ɔ:kl, œ

cousin de mon père, à Senlis, à une heure de Paris,
kuzē d(a) mō pɛ:r, a sālɪ:s, a yn œ:r də pari,
 mais maintenant, il est en Angleterre. » Jean: « Ah,
mɛ mɛtnā, il ɛ -t ā -n āglatɛ:r. » zā: « a,
 c'est vrai, vous étiez à Londres l'été passé. » « Oui,
sɛ vrɛ, vu -z etjɛ -z a lɔ:dra letɛ pase. » « wi,
 nous étions chez mon oncle. »
nu -z etjō je mō -n ɔ:kl. »
 « Jean, tu viens, oui ou non? » appelle encore une
 « *zā, ty vjɛ, wi u nō?* » *apɛl ākɔ:r yn*
 fois M. Duclos. « Oui, papa, je viens dans une demi-
fwa.masjɔ dyklo. « wi, papa, zə vjɛ dā -z yn dāmi-
 seconde! » répond Jean. Bernard: « Alors, je vien-
zgɔ:d! » rɛpō zā. berna:r: « alɔ:r, zə vjɛ-
 drai lundi après-midi. Bon dimanche! » Jean:
dre lœdi aprɛmidi. bō dimā:ʃ! » zā:
 « Merci, mon vieux! Et quand tu viendras, on ira
 « *mersi, mō vjɔ! ɛ kā ty vjɛdra, ɔ -n ira*
 au bois. »
o bwa. »

EXERCICE A.

La famille Duclos va souvent — les Leroux. M.
 Duclos demande le — 36-45 à Saint-Gil. C'est M.
 Charles Leroux qui est au — et qui répond: « Allô! »
 M. Leroux demande à M. Duclos: « Comment —tu,
 Pierre? » « Merci, je vais —, » répond M. Duclos.

Puis il demande: «Serez-vous chez vous cet après-midi et —, Charles?» Charles Leroux dit à sa femme: « Anne, c'est Pierre qui nous demande — nous serons à la maison demain. » « Mais oui, Charles, nous serons à la maison toute la —. » Et Charles Leroux dit à Pierre Duclos: « —! Pierre? Anne dit que nous serons chez —. » Pierre Duclos, à Charles Leroux: « Sais-tu à quelle heure il y a un — de Paris à Saint-Gil? » « Oui, il y a un train qui — de Paris à 14h.45. » M. Duclos: « Alors nous viendrons — ce train-là. » M. Leroux: « C'est bien. Alors vous serez — à l'heure du goûter. »

M. Duclos, à sa femme: « Vous — femmes, vous téléphonez — (100) fois par jour. » Mme Duclos: « Oh, tu ne téléphones pas — souvent que moi? » Yvonne, à sa mère: « Ayons-nous le — de jouer avec Paul et Louise? » Les Duclos iront en auto de la maison à la —. Jean et Paul ont un — qui s'appelle Bernard Michel.

EXERCICE B.

Où les Duclos iront-ils samedi après-midi? ... Iront-ils à Saint-Gil en auto ou par le train? ... A quelle heure part leur train? ... Que répond M. Duclos quand M. Leroux lui demande: « Comment vas-tu, Pierre? » ... Pour combien de jours les Duclos viendront-ils à Saint-Gil? ... Pourquoi les Duclos n'iront-ils pas à Saint-Gil en auto? ... Qui est Bernard Michel? ...

MOTS:

un ami
une demi-
seconde
une gare
un numéro
un téléphone
le temps

un train
joli
il arrive
nous avions
vous aviez
demander
vous dites
nous étions
vous étiez
nous serons
vous serez
faire
j'irai
tu iras
nous irons
vous irez
il part
nous restons
vous restez
je téléphone
tu téléphones
il téléphone
nous télépho-
nons
vous téléphonez
ils téléphonent
venir
nous venons
vous venez
je viendrai
tu viendras
nous viendrons
vous viendrez
allô!
chez
demain

EXERCICE C.

(je) viens	(nous) venons
(tu) viens	(vous) venez
(il, elle) vient	(ils, elles) viennent

« Nicole et Henri, — vous au jardin avec moi? »
demande Yvonne. « Oui, nous — dans un moment, »
répondent Nicole et Henri. Quand Paul et Louise
— au jardin, ils jouent avec les autres. M. Duclos
— à la maison chaque jour à midi et demi. Mme
Duclos, à Jean: « Est-ce que tu — de la salle de
bains? » « Non, je — de ma chambre. »

(j') étais	(j') avais
(tu) étais	(tu) avais
(il, elle) était	(il, elle) avait
(nous) étions	(nous) avions
(vous) étiez	(vous) aviez
(ils, elles) étaient	(ils, elles) avaient

Quand tante Claire — petite comme Nicole, elle —
deux frères. Nicole: « Tante Claire, est-ce que j'—
jolie comme toi, à six ans? » « Tu — beaucoup plus
jolie que moi, Nicole. » Yvonne: « Maman, — tu un
chat quand tu — une petite fille comme moi? » « Oui,
Yvonne, à six ans, j'— un petit chat blanc et noir. »
Hier, mercredi, les Duclos — à table à huit heures
moins le quart, parce qu'hier c'— un jour de vacances.
C'était Mme Duclos qui lavait Nicole et Jean quand
ils — l'âge d'Yvonne. Jean, à son père: « Quand vous
— petits garçons, l'oncle Lebrun et toi, est-ce que
vous — une auto, chez vous? » « Non, Jean, quand
nous — petits, nous n' — pas d'auto. »

(j') irai	(je) viendrai
(tu) iras	(tu) viendras
(il, elle) ira	(il, elle) viendra
(nous) irons	(nous) viendrons
(vous) irez	(vous) viendrez
(ils, elles) iront	(ils, elles) viendront

Le premier août, les Duclos — à Nice, où le père de M. Duclos a une petite maison. En octobre, Yvonne — à l'école comme les grands enfants. M. Leroux demande à M. Duclos: « Pour combien de jours — -vous chez nous? » « Nous — pour deux jours, » répond M. Duclos. Bernard Michel, à Jean: « Où — -tu cet après-midi? » Jean: « J'— à Saint-Gil. » M. Leroux, à sa femme: « Pierre et Lucienne — avec leurs enfants cet après-midi. » Jean, à son ami Bernard: « Quand — -tu la semaine prochaine? » Bernard: « Je — lundi ou mardi. » Paul, à Nicole et à Jean: « Est-ce que vous — à Saint-Gil en auto? » Nicole: « Non, nous — par le train. » Jean ne — pas au bois avec Bernard cet après-midi.

(je) serai	(nous) serons
(tu) seras	(vous) serez
(il, elle) sera	(ils, elles) seront

Demain, les Duclos — à Saint-Gil. Paul, à Jean: « Est-ce que tu — à la maison demain? » « Non, Paul, je — à la campagne. » Quand Jean — grand, il aura une belle auto. Pierre Duclos, au téléphone, à Charles Leroux: « Anne et toi, — -vous chez vous cet après-midi et demain? » « Mais oui, Pierre, nous — à la maison les deux jours. »

ici
moins souvent
si
oui?
à quelle heure
est-ce que c'est
que...?
aller à la cam-
pagne
aller par le
train
aller en ville
chez nous
chez vous
comme si
est-ce que c'est
que...?
comment
vas-tu?
je vais bien
je te demande
pardon!
c'est une belle
chose
nous autres
vous autres
vous autres
femmes
tous les deux
mon vieux
trente-six
quarante-cinq
cent
Bernard Michel

RÉSUMÉ

je me lave

je ne me lave pas

je me suis lavé

je ne me suis pas lavé

je me lève
je ne me lève pas
je me suis levé
je ne me suis pas
levé

Henri: « Le dimanche, *je me lève* avant toi, Nicole! »

Jean: « *Je ne me lève pas* toujours après toi, Nicole! »

Yvonne: « Ce matin, *je me suis levée* avant les autres. » Nicole: « Hier, *je ne me suis pas levée* avant huit heures! »

tu t'habilles
tu ne t'habilles
pas
tu t'es habillé
tu ne t'es pas
habillé

Papa: « Est-ce que *tu t'habilles* la première aujourd'hui, Yvonne? » Yvonne: « Oui, papa! » Papa: « Mais les autres jours, *tu ne t'habilles pas* la première! Est-ce que *tu t'es habillée* avant les autres hier? » « Non, papa! » « Et le jour avant hier, *tu ne t'es pas habillée* la première? » « Non. »

il se lave
il ne se lave pas
il s'est lavé
il ne s'est pas lavé

Nicole est dans la salle de bains, *elle se lave*. *Elle ne se lave pas* toujours la première, mais ce matin, *elle s'est lavée* avant les autres. Beaucoup de fois, Jean se lave le premier, mais ce matin, *il ne s'est pas lavé* le premier.

nous nous levons
nous ne nous
levons pas
nous nous sommes
levés
nous ne nous
sommes pas levés

Yvonne et Nicole: « *Nous nous levons* souvent avant les garçons. » Jean et Henri: « Oh, *nous ne nous levons pas* toujours après vous! » Les filles: « Non, mais ce matin, *nous nous sommes levées* les premières. » Jean: « C'est vrai, *nous ne nous sommes pas levés* avant vous, aujourd'hui. »

Maman: « Aujourd'hui, *vous vous* habillez les premiers, Henri et Yvonne. » Nicole, à Jean et Henri: « Est-ce que *vous ne vous* habillez pas avant nous, ce matin? » M. Duclos: « Jean! Henri! Est-ce que *vous vous* êtes habillés? » Jean: « Non, papa! » « Pourquoi est-ce que *vous ne vous* êtes pas habillés? »

**vous vous habillez
vous ne vous
habillez pas
vous vous êtes
habillés
vous ne vous
êtes pas habillés**

Les deux filles sont dans la salle de bains, *elles se* lavent. *Elles ne se lavent pas* toujours les premières, mais ce matin, *elles se* sont lavées avant les garçons. Souvent, les deux garçons se lavent les premiers, mais ce matin, *elles se* sont lavées avant les garçons.

**ils se lavent
ils ne se lavent
pas
ils se sont lavés
ils ne se sont pas
lavés**

EXERCICE

Où met-on les mots « ne » et « pas » dans la phrase:
« Maman, je me suis lavé »? Réponse: « Maman, je ne me suis pas lavé. » Et où met-on les mots « ne » et « pas » dans: « Les enfants se lèvent à six heures, le matin »? R.: « ... » Et dans: « Les filles se sont levées les premières, ce matin »? R.: « ... » Et dans: « Nous nous lavons dans la cuisine »? R.: « ... » Et dans: « Jean et Henri, vous vous êtes levés »? R.: « ... » Et dans: « Nous nous sommes levés »? R.: « ... » Et dans: « Tu t'es lavée la première »? R.: « ... » Et dans: « Henri, tu te lèves, maintenant »? R.: « ... » Et dans: « Jean s'est lavé avant ses sœurs »? R.: « ... »

LE VOYAGE

Les Duclos ont quitté la maison à deux heures
le dyklo ɔ kite la meʒɔ̃ a dø-zæ:r

et quart, et ils sont arrivés à la Gare de Lyon à
e ka:r, e il sɔ̃-t arive a la ga:r də lɔ̃ a

deux heures et demie. Le train n'est pas encore
dø-zæ:r e d(ə)mi. la trɛ̃ nɛ pa-z ākɔ:r

avec eux ɔ: avec
 les Duclos

là, et M. Lebrun, qui est venu avec eux, a donné des
la, e masjø ləbrɔ̃, ki ɛ v(ə)ny avek ø, a done də

glaces aux enfants. Ce sont Henri et Yvonne qui ont
glas o-z āfā. sə sɔ̃ āri e ivɔn ki ɔ̃

demandé des glaces à M. Lebrun. Henri a dit: « Il
d(ə)māde de glas a masjø ləbrɔ̃. āri a di: « il

y a de bonnes glaces au kiosque de la gare! » Et
ja d(ə) bɔn glas o kjosk də la ga:r! » e

nous ɔ: à nous

Yvonne: « Oh, oui, oncle Lebrun, veux-tu nous
ivɔn: « o, wi, ɔ:klə ləbrɔ̃, vø ty nu

donner
 a donné
 donne

donner une glace? » M. Lebrun lui a répondu:
done yn glas? » masjø ləbrɔ̃ lɥi a repɔdy:

« Avec plaisir, ma petite Yvonne! » M. Lebrun est
« avek plɛzi:r, ma p(ə)ti ivɔn! » masjø ləbrɔ̃ ɛ

un bon ami des enfants, et c'est un plaisir pour lui
-tɛ bɔn ami de-z āfā, e sɛ-t ɛ plɛzi:r pur lɥi

de leur donner les glaces qu'ils lui demandent. Et
d(ə) lœr done le glas kil lɥi d(ə)mā:d. e

puis, quand c'est la petite Yvonne qui lui demande
pɥi, kã se la p(ə)tit ivɔn ki lɥi d(ə)mã:d

quelque chose, il ne dit jamais « non ». Maintenant,
kɛlkə ʃo:z, il nə di zame « nɔ̃ », mɛ̃tnã,

les enfants ont mangé leurs glaces, et à 14h.40
le -z ãfã ɔ̃ mãze lær glas, e a

(quatorze heures quarante), le train est entré en gare.
kãtɔrz œ:r kãrã:t, læ trɛ ɛ-tãtre ã ga:r.

C'est un train de sept wagons seulement. Ce n'est
se-t ã trɛ d(ə) sɛt vagɔ̃ sælmã. s(ə) nɛ

pas beaucoup. Le dimanche, les trains sont plus
pã boku. læ dimã:ʃ, le trɛ sɔ̃ ply

longs; ils ont dix wagons et plus encore. Il y a des
lɔ̃; il -z ɔ̃ di vagɔ̃ e ply -z ãkɔ:r. il ja de

wagons de Ie (première), de Iie (deuxième) et de
vagɔ̃ də pɾɛmjɛ:r, də dɔ̃zjem e də

IIie (troisième) classe. Quand les Duclos voyagent
trɔwãzjem kla:s. kã le dyklo vwaja:ʒ

par le train, ils vont toujours en Iie classe.
par læ trɛ, il vɔ̃ tuzu:r ã dɔ̃zjem kla:s.

A la même seconde où le train est entré en gare,
a la mɛ:m. sagɔ̃:d u l(ə) trɛ ɛ-tãtre ã ga:r,

Henri est monté dans un wagon: il veut toujours
ãri ɛ mɔ̃te dã -z ã vagɔ̃: il vø tuzu:r

monter dans le train avant les autres. Mais son père
mɔ̃te dã l(ə) trɛ avũ le -z o:tr. mɛ sɔ̃ pɛ:r

a dit: « Non, Henri! tu es monté dans un wagon de
a di: « nɔ̃, ãri! ty ɛ mɔ̃te dã -z ã vagɔ̃ d(ə)

quelque chose =
une chose

jamais ↔ toujours

entrer
est entré
entre



un wagon

voyagent par le
train ɔ: vont par le
train



Henri monte dans
le wagon.

monter
est monté
monte

descendre↔monter

répondre
a répondu
répond

Ile classe, et tu sais bien que nous allons en Ile
prəmje:r kla:s, e ty se bjẽ k(a) nu -z aĩ -z ā dɔzjem

classe. » M. Duclos et les autres sont allés à un
kla:s. » məsjø dyklo e le -z o:trə sĩ -t ale a ẽ

wagon de Ile classe, mais Henri n'est pas venu avec
vagĩ: də dɔzjem kla:s, me āri ne pa v(a)ny avek

eux. Il n'est pas encore descendu du train parce que
ø. il ne pa -z ākɔ:r desādy dy trẽ pars kə

deux vieilles dames ont commencé à monter dans
dø vje:j dam ɔ kɔmāse a mĩte dā

le wagon. « Alors M. Duclos a appelé: « Henri, tu
l(a) vagĩ. əlɔ:r məsjø dyklo a aple: » āri, ty

ne viens pas? Pourquoi ne réponds-tu pas? » Henri
n(a) vjẽ pa? purkwa n(a) repĩ ty pa? » āri

n'a pas répondu, mais une des vieilles dames lui a
na pa repĩdy, me yn de vje:j dam lɥi a

demandé: « Veux-tu descendre, ou veux-tu rester
d(a)māde: » vø ty desā:dr, u vø ty reste

dans le wagon? Est-ce ton papa qui appelle? Ne
dā l(a) vagĩ? ɛs tĩ papa ki apel? nə

veux-tu pas répondre à ton père? » « Merci, Ma-
vø ty pa repĩ:dr a tĩ pɛ:r? » « mersi, ma-

dame, » a dit Henri, et puis il a répondu à son
dam, » ə di āri, e pɥi il a repĩdy a sĩ

père: « Je viens, papa: je descends dans une seconde! »
pɛ:r: » ʒə vjẽ, papa: ʒə desā dā -z yn sɔgĩ:d! »

Et quand la vieille dame est montée dans le wagon,
e kū la vje:j dam ɛ mĩte dā l(a) vagĩ,

Henri est descendu. Les autres étaient déjà arrivés
 āri ε desādy. le -z o:tr etc deza arrive

devant leur wagon, et Yvonne a dit à son
 d(a)vū lār vagō, e iŷon a di a sō

frère: « Cette fois, mon petit Henri, c'est moi qui
 fr̄e:r: « set fwa, mō p(ə)ti-t āri, se mwa ki

monte la première dans le wagon, et c'est toi qui
 mō:t la prāmje:r dā l(ə) vagō, e se twa ki

montes le dernier! » Mais Henri a seulement dit:
 mō:t la dernje! » me āri a sœlmā di:

« Ah! je ne réponds pas à de petites filles qui
 « a! ʒə n(ə) repō pa a d(ə) patit fi:j ki

parlent trop! »

parl tro! »

Puis, quand toute la famille est montée dans le
 pŷi, kā tut la fami:j ε mōte dā l(ə)

wagon, M. Lebrun, qui n'est pas monté avec eux,
 vagō, masjə labrœ, ki ne pa mōte avek ø,

parce qu'il reste à Paris, a dit: « Bon voyage! »
 pars kŷl rest a pari, a di: « bō vwaja:ʒ! »

« Merci! » ont répondu les Duclos, et Pierre Duclos
 « mersi! » ʒ repōdy le dyklo, e pje:r dyklo

a dit: « Ce n'est pas un long voyage de Paris à Saint-
 a di: « s(ə) ne pa œ lō vwaja:ʒ də pari a sē

Gil: ce n'est qu'un voyage d'un peu plus d'une heure
 ʒil: s(ə) ne kœ vwaja:ʒ dœ pø ply dyn œ:r

et demie. On le fait de 14h.45 (quatorze heures
 e d(ə)mi. ʒ lə fe d(ə) katorz œ:r

je réponds
 tu réponds
 il répond

le : le voyage

il y a ... que

M. Lebrun a été
à la campagne le
vingt-sept avril.
En juillet, il dit:
« Il y a trois mois
que je n'ai pas été
à la campagne. »

quarante-cinq) à 16h.20 (seize heures vingt). » Lu-
karūtsē:k a sɛ:z œ:r vɛ̃ . » ly-

cienne Duclos: « Et en deuxième classe, c'est un vrai
sjɛn dyklo: « e ā dɔzjɛm kla:s, sɛ-t œ̃ vrɛ

plaisir d'aller à Saint-Gil par le train. » M. Lebrun:
plezi:r dale a sɛ̃ zil par la trɛ̃. » masjɔ labrœ̃:

« Vous faites beaucoup de ces petits voyages de plaisir,
« vu fɛt boku d(ə) sɛ p(ə)ti vwaja:z dɑ̃ plezi:r,

vous autres. Il y a plus de trois mois que nous n'avons
vu -z o:tr. il ja ply dɑ̃ trɔɑ mwɑ k(ə) nu naʊt

pas été à la campagne. » Lucienne Duclos: « Oui, c'est
pa ete a la kɑ̃paŋ. » lysjɛn dyklo: « wi, sɛ

vrai, nous faisons souvent de petits voyages: c'est
vrɛ, nu fɔzɔ̃ suvɑ̃ d(ə) pati vwaja:z: sɛ

parce que nous n'aimons pas les voyages trop longs. »
pars kɑ̃ nu nɛmɔ̃ pa le vwaja:z trɔ̃ lɔ̃. »

Pierre Duclos: « Oui, après un long voyage, même
pjɛ:r dyklo: « wi, aprɛ -z œ̃ lɔ̃ vwaja:z, mɛ:m

quand on voyage en Ie (première) classe, où on est
kɑ̃-tɔ̃ vwaja:z ā prɑmjɛ:r kla:s, u ɔ̃ -n ɛ

bien assis, on est fatigué, et alors, ce n'est plus un
bjɛ̃ -n asi, ɔ̃ -n ɛ fatiɡɛ, e alɔ:r, s(ə) nɛ ply œ̃

voyage de plaisir. » Pierre Lebrun: « C'est vrai. »
vwaja:z dɑ̃ plezi:r. » pjɛ:r labrœ̃: « sɛ vrɛ. »

Le train a maintenant quitté la gare, et Jean demande
la trɛ̃ a mɛ̃tnɑ̃ kite la ga:r, a zɑ̃ d(ə)mɑ̃:d

à son père: « Papa, pourquoi est-ce que nous
a sɔ̃ pɛ:r: « pɑpa, purkwa ɛs kɑ̃ nu

ne faisons pas plus de longs voyages? » M. Duclos:
n(ə) fəzɔ̃ pa ply d(ə) lɔ̃ vwaja:ʒ? » *masʃ dyklo:*

« Mais Jean, nous ne faisons pas de longs voyages,
« mɛ ʒā, nu n(ə) fəzɔ̃ pa d(ə) lɔ̃ vwaja:ʒ,

parce qu'après un voyage de 12 heures ou plus
pars kapre -z ɛ vwaja:ʒ də du:z ɔ:r u ply

encore, on est toujours fatigué. » Mais Jean dit:
-z ākɔ:r, ɔ̃ -n ɛ tuzu:r fatigue. » *mɛ ʒā di:*

« Quand je serai grand, je ferai beaucoup de voyages!
« kũ ʒə sərə grā, ʒə fərə boku d(ə) vwaja:ʒ!

J'irai en Afrique, en Australie, je ferai de grandes
ʒire ā -n afrik, ā -n ostrali, ʒə fərə d(ə) grā:d

choses! » Nicole: « Qui fera de grandes choses?
ʃo:z! » *nikol:* « *ki fərə d(ə) grā:d ʃo:z?*

Toi? Mon petit Jean... » Jean: « Oui, moi! Paul
twa? mɔ̃ p(ə)ti ʒā ... » ʒā: « wi, mwa! pɔl

et moi, nous ferons des choses que tu ne feras jamais,
e mwa, nu fərɔ̃ de ʃo:z kə ty n(ə) fərə ʒamɛ,

parce que tu es une fille! » Nicole: « Et que ferez-
pars kə ty ɛ -z yn fi:j! » *nikol:* « *e kə fərə*

vous, Paul et toi, mon petit frère? » Jean: « Je ne
vu, pɔl e twa, mɔ̃ p(ə)ti frɛ:r? » *ʒā: « ʒə n(ə)*

sais pas encore, mais... » Nicole: « Ah, ah! M. Jean
se pa -z ākɔ:r, mɛ ... » nikol: « *a, ha! masʃ ʒā*

ne sait pas! Avec lui, c'est toujours la même chose:
n(ə) se pa! avɛk li, ɛ tuzu:r la mɛ:m ʃo:z:

il parle trop! » Henri: « C'est vrai; il parle beau-
il parl tro! » āri: « ɛ vre; il parl bo-

faire
 il fera
 je ferai
 tu feras
 il fera
 nous ferons
 vous ferez
 ils feront



l'Afrique



l'Australie

avec lui : avec
 Jean

Chapitre seize (16).

rien ↔ tout	coup et il ne fait rien! » Jean: « Je ne fais rien? <i>kū e il nā fε rjē!</i> » zā: « zā n(ə) fε rjē?
vous : à vous	Et qui vous a fait un beau petit bateau, à toi et à <i>e ki vu -z a fε ē bo p(ə)ti 'bato, a twa e a</i> Yvonne, la semaine passée? Et l'année passée, n'est-ce <i>ivon, la s(ə)men pase? e lane pase, nes</i>
c'est moi qui ai = j'ai	pas moi qui vous ai fait votre grand bateau blanc? » <i>pamwa ki vu -z e fε votrā grā bato blā?</i> »
c'est toi qui as = tu as	Henri: « Oui, c'est toi qui nous as fait les bateaux, <i>āri: « wi, se twa ki nu -z a fε le bato,</i> c'est vrai. » Mme Duclos: « Oui, Henri, ce n'est pas <i>se vre. » madam dyklo: « wi, āri, s(ə) ne pa</i>
c'est lui qui parle = il parle	toujours lui qui parle trop, tu sais? Il y a des fois <i>tuzur lɥi ki parl tro, ty se? il ja de fwa</i> où c'est toi. Et il y a des jours, où, à l'école, c'est <i>u se twa. e il ja de zu:r, u, a lekɔl, se</i> toi qui ne fais rien! » <i>twa ki n(ə) fε rjē!</i> » Les enfants des Duclos sont comme beaucoup d'autres <i>le -z āfā de dyklo sɔ kɔm boku do:trə</i> enfants. Jean, c'est le grand frère. C'est lui qui dit <i>-z āfā. zā, se l(ə) grā frɛ:r. se lɥi ki di</i> qu'il aura les belles autos, les grands bateaux; quand <i>kil ɔra le bel -z oto, le grā bato, kā</i> il sera grand. C'est lui aussi qui fera les longs <i>-t il sɔra grā. se lɥi osi ki f(ə)ra le lɔ</i> voyages, qui ira en Afrique, en Australie. Il n'a <i>vwaʒa:ʒ, ki ira ā -n.afrik, ā -n.ɔstrali. il na</i>

encore rien fait, c'est vrai, mais il a le temps: c'est
 ākɔ:r rjē fε, sε vrε, mε il a l(ə) tā: sε
 seulement dans quatre ou cinq ans qu'il sera un
 sœlmā dā katr u sē-kā kil sara ā
 homme.

-n om.

Le petit frère de la famille, c'est Henri. Toujours
 lə p(ə)ti frɛ:r də la fami:j, sε-t āri. tuzu:r

le premier quand on va au bois, toujours le dernier
 lə prēmje kā-tɔ va o bwa, tuzu:r la dernje

quand son frère, sa sœur et lui vont à l'école. Quand
 kā sɔ frɛ:r, sa sœ:r e lɥi vɔ-t a lekɔl. kā

lui ɔ: Henri

les enfants sont chez l'oncle Leroux, on ne sait jamais
 le-z āfā sɔ je lɔ:klə ləru, ɔ n(ə) se zame

où est Henri. Un jour, il est dans un arbre. Que
 u ε āri. ā zu:r, il ε dā-z ā-n arbr. ka

fait-il là? On l'appelle, il vient. « Que faisais-tu
 fε-t il la? ɔ lapɛl, il vjɛ. « ka faze ty

l' = le

on l'appelle ɔ: on appelle Henri.

dans l'arbre? » lui demande-t-on. « Je faisais une
 dā larbr? » lɥi d(ə)mā:d-tɔ. « zə faze yn

maison, » répond-il. Un autre jour, il est en bateau
 meztɔ, » repɔ-t il. ā-n o:trə zu:r, il ε-t ā bato

avec un de ses amis, sur le petit lac qui est derrière
 avek ā d(ə) se-z ami, syr lə p(ə)ti lak ki ε derjɛ:r

la maison de l'oncle. On l'appelle, et quand il vient,
 la meztɔ d(ə) lɔ:kl. ɔ lapɛl, e kā-t il vjɛ,

on lui demande: « Que faisiez-vous sur le lac,
 ɔ lɥi d(ə)mā:d: « ka faze vu syr lə lak,

Chapitre seize (16).

je faisais
tu faisais
il faisait
nous faisons
vous faisiez
ils faisaient

faire
a fait
fait
faisait
fera

je mangeais
tu mangeais
il mangeait
nous mangions
vous mangiez
ils mangeaient

vrai : véritable

avec elle : avec
Nicole

Henri? » « Nous faisons une promenade. » Deux
āri? » « nu fəzjɔ yn prɔmnad. » dɔ

petits garçons de huit ans seulement, et ils faisaient
p(ə)ti ɡarsɔ də yi-t ā sælmā, e il fəzɛ

une promenade en bateau! Un autre jour encore,
yn prɔmnad ā bato! ɛ-n o:trə zu:r ākɔ:r,

il est au bois. Que faisait-il? « Je mangeais des
il ɛ-t o bwa. kə fəzɛ-t il? « ʒə mɑ̃ʒɛ də

fraises! » dit-il. La dernière fois, quand M. Duclos
frɛ:z! » di-t il. la dɛrnjɛ:r fwa, kɑ mɑsjɔ dyklo

a appelé les enfants, cinq minutes avant d'aller à la
a aple le-z āfā, sɛ minyt avā dale a la

gare, ils étaient tous là, mais pas Henri. Où était-il?
ɡa:r, il-z ɛtɛ tus la, mɛ pa āri. u ɛtɛ-t il?

Il était dans un des plus grands arbres et mangeait
il ɛtɛ dā-z ɛ de ply ɡrā-z arbr e mɑ̃ʒɛ

des fruits! C'est vrai, ce que sa sœur Nicole dit de
de fryi! sɛ vrɛ, s(ə) kə sa sœ:r nikɔl di d(ə)

lui: « On ne sait jamais où il est, cet Henri! »
lyi: « ɔ n(ə) se ʒamɛ u il ɛ, sɛt āri! »

Les deux fillettes sont comme toutes les fillettes
le dɔ fijet sɔ kɔm tut le fijet

de leur âge: Nicole est la « grande sœur ». Elle
də lœr a:ʒ: nikɔl ɛ la « ɡrā:d sœ:r ». ɛl

n'est pas encore une vraie femme, mais elle sera
nɛ pa-z ākɔ:r yn vrɛ fam, mɛ ɛl sɛra

une femme dans deux, trois ans. C'est avec elle
yn fam dā dɔ, trwa-z ā. sɛ-t avek ɛl

qu'Yvonne et Henri vont au bois quand tante Claire
kiʊn e āri vɔ̃-t o bwa kã tã:t klɛ:r

ne vient pas et quand maman n'a pas le temps. C'est
na vʃɛ pa e kã māmã na pa l(ə) tã. sɛ

elle qui va souvent dans la salle de bains avec Yvonne,
ɛl ki vɑ suvã dã la sal dɑ bɛ avɛk iʊn,

le matin. C'est elle aussi qui appelle Yvonne quand
la matɛ. sɛ ɛl osi ki apɛl iʊn kã

maman dit qu'il est l'heure de dîner.
māmã di kil ɛ lœ:r dɑ dine.

La petite Yvonne est une jolie petite fille. Son
la p(ə)tit iʊn ɛ-t yn ʒoli p(ə)tit fi:j. sɔ̃

père dit souvent: « Ma petite Yvonne est la plus
pɛ:r di suvã: « ma p(ə)tit iʊn. ɛ la ply

jolie de toutes les fillettes de France! » Mais Yvonne
ʒoli dɑ tut le fijet dɑ frã:s! » mɛ iʊn

n'est pas seulement une jolie fillette: c'est également
nɛ pa sœlmã yn ʒoli fijet: sɛ-t egalmã

une grande petite fille: quand maman dit à Nicole
yn grã:d patit fi:j: kã māmã di ɑ nikɔl

de faire quelque chose pour Yvonne, Yvonne dit
dɑ fɛ:r kɛlkɑ ʃo:z pur iʊn, iʊn di

toujours: « Je veux le faire moi-même! Je veux
tuzu:r: « ʒɑ vø lɑ fɛ:r mwamɛ:m! ʒɑ vø

me laver moi-même, et je veux manger toute seule! »
m(ə) lave mwamɛ:m, ɛ ʒɑ vø mãʒe tut sœl! »

Il y a deux ou trois mois seulement qu'elle a
il ja dø-z u trwa mwa sœlmã kɛl ɑ

le ɔ: ce que ma-
 man dit à Nicole
 de faire

toute seule
 ɔ: moi-même

Chapitre seize (16).

toute seule
o: elle-même

s'asseoir
s'est assis
s'assied

dire
a dit
dit

commencé à se laver elle-même, mais il y a plus
kɔmāse a s(ə) lave elme:m, mɛ il ja ply

de trois ans qu'elle a commencé à manger toute
də trwa -z ā kɛl a kɔmāse a māʒe tut

seule. Maintenant, elle a commencé aussi à s'asseoir
sɛl. mɛtnā, el a kɔmāse osi a saswa:r

toute seule à table, et quand maman veut asseoir
tut sɛl a tabl, e kā māmā vø aswa:r

Yvonne à table, elle dit: « Non, maintenant je
ivɔn a tabl, el di: « nɔ, mɛtnā ʒ(ə)

m'assieds toute seule! »
masʒe tut sɛl! »

Les quatre enfants sont de bons amis. Ils ne font
le katr āfū sɔ d(ə) bɔ -z ami. il nɔ fɔ

pas toujours ce qu'ils disent: souvent, quand Henri
pa iuzɔ:r s(ə) kil di:z: suvā, kā -t āri

demande à Jean de lui faire quelque chose, Jean,
d(ə)mā:d a ʒā d(ə) lɥi fɛ:r kɛlkə ʃo:z, ʒā,

avant de le faire, lui répond: « Pourquoi ne le fais-tu
avā d(ə) lə fɛ:r, lɥi repɔ: « purkwa n(ə) lə fɛ ty

pas toi-même? » mais c'est lui qui le fait chaque
pa twame:m? » mɛ sɛ lɥi ki l(ə) fɛ ʃak

fois, parce qu'il est un bon frère. Et quand Yvonne
fwa, pars kil. ɛ -t ā bɔ frɛ:r. e kā -t ivɔn

demande à Nicole de dire quelque chose à papa ou
damā:d a nikɔl də di:r kɛlkə ʃo:z a papa u

à maman, Nicole également, avant de le dire, répond
a māmā, nikɔl egal mā, avā d(ə) lə di:r, repɔ

souvent: « Pourquoi ne le dis-tu pas toi-même?
suvā: « pūrkwā n(ə) lə di ty pa twamɛ:m?

je dis
 tu dis
 il dit

Quand je te dis de faire quelque chose, tu ne le
kū ʒ(ə) tə di d(ə) fɛ:r kɛlkə ʃo:z, ty n(ə) lə

fais jamais! » Et elle dit souvent: « Quand j'aurai
fɛ ʒamɛ! » e el di suvā: « kū ʒore

moi-même
 toi-même
 lui-même
 elle-même
 nous-mêmes
 vous-mêmes
 eux-mêmes
 elles-mêmes

des enfants, ils feront tout eux-mêmes! Les fillettes
de-z āfā, il fərɔ̃ tu ømɛ:m! le fiʒet

Je me lave
 moi-même.

se laveront elles-mêmes, et les garçons se lèveront
sə lavrɔ̃ elmɛ:m, e le ɡarsɔ̃ s(ə) lɛvrɔ̃

Tu te laves
 toi-même.

tout seuls à six heures et demie tous les jours!
tu sɛl a si-z æ:r e d(ə)mi tu le ʒu:r!

Il se lave
 lui-même.

Et à huit heures les garçons et les filles iront à
e a yi-t æ:r le ɡarsɔ̃ e le fi:j irɔ̃ -t a

Elle se lave
 elle-même.

l'école tout seuls et pas avec leur maman. A
ləkɔl tu sɛl e pa avɛk lɛr māmā. a

Nous nous lavons
 nous-mêmes.

Vous vous lavez
 vous-mêmes.

Ils se lavent
 eux-mêmes.

Elles se lavent
 elles-mêmes.

quatre heures les filles feront elles-mêmes leur goûter,
katr æ:r le fi:j fərɔ̃ elmɛ:m lɛr ɡute,

tout seuls
 ɔ: eux-mêmes

et tous les enfants le mangeront tout seuls dans
e tu le-z āfā l(ə) mājɔ̃rɔ̃ tu sɛl dā

le jardin. » « Tes enfants ne seront pas comme
l(ə) ʒardɛ. » « te-z āfā n(ə) sərɔ̃ pa kɔm

vous, » lui dit alors sa mère, « parce que vous ne
vu, » lɥi di alɔ:r sa mɛ:r, « pars kə vu n(ə)

faites pas tout vous-mêmes, et même toi, ma grande
fɛt pa tu vumɛ:m, e mɛ:m twa, ma ɡrā:d

Nicole, tu n'as pas toujours tout fait toi-même, tu
nikɔl, ty na pa tuʒu:r tu fɛ twamɛ:m, ty

Chapitre seize (16).

tout seuls
vous-mêmes

j'allais
tu allais
il allait
nous allions
vous alliez
ils allaient

me
te
lui
nous
vous
leur

Yvonne: « Papa me donne un cadeau, et il te donne aussi un cadeau, Henri. » Henri dit que son père lui donne aussi un cadeau. Henri et Yvonne: « Papa nous donne des cadeaux. Votre père vous donne aussi des cadeaux, Paul et Louise. » Paul et Louise disent que leur père leur donne des cadeaux.

sais? Il n'y a pas beaucoup d'années que vous avez
se? il nja pa boku dane ka vu-z ave

commencé à aller à l'école tout seuls. » « Nous
komāse a ale a lekɔl tu sæl. » « nu

n'allions pas à l'école tout seuls quand nous étions
naljɔ pa a lekɔl tu sæl kã nu-z etjɔ

petits? » « Non, quand vous étiez petits, vous n'alliez
p(ə)ti? » « nɔ, kã vu-z etje p(ə)ti, vu nalje

pas à l'école tout seuls. » « Avec qui allions-nous
pa a lekɔl tu sæl. » « avek ki aljɔ nu

à l'école alors? » « Vous alliez à l'école avec moi
a lekɔl alɔ:r? » « vu-z alje-z a lekɔl avek mwa

ou avec grand-mère qui, alors, demeurerait chez nous. »
u avek grāmɛ:r ki, alɔ:r, dāmɛrɛ je nu. »

« Mais maintenant nous faisons tout nous-mêmes.
« me mɛtnã nu fəzɔ tu numɛ:m.

Nous nous lavons nous-mêmes et nous allons à l'école
nu nu lavɔ numɛ:m e nu-z alɔ -z a lekɔl

tout seuls. » « Oui, vous êtes de grands enfants! »
tu sæl. » « wi, vu-z et də grã -z ăfã! »

Les enfants et leurs parents ont parlé tout le temps,
le-z ăfã e lær parã ɔ parle tu l(ə) tã,

et maintenant, il est 16h.20 (seize heures vingt) et le
e mɛtnã, il e sɛ:z æ:r vɛ e l(ə)

train est arrivé à la gare de Saint-Gil. C'est ici que
trɛ e-t arrive a la ga:r də sɛ zil. sɛ-t isi k(ə)

les Duclos descendent, non? Si, mais il y a deux
le dyklo desã:d, nɔ? si, me il ja dɔ

vieilles dames qui descendent du wagon avant les
vje:j dam ki desā:d dy vagō avū le

Duclos, et puis, au moment où Henri veut descendre,
dyklo, e pui, o mōmā u āri. vø desā:dr,

un vieux monsieur lui dit: « Pardon, jeune homme! »
æ vjø mäsjo lʷi di: « pardō, zæn ʷm! »

et descend avant lui. Les deux fillettes sont derrière
e desā avū lʷi. le dø fijet sō derje:r

le monsieur; ce sont elles qui descendent après lui,
læ mäsjo; sæ sō el ki desā:d aprē lʷi,

et avant de descendre, elles disent également à Henri:
e avū dæ desā:dr, el di:z egalmā æ āri:

« Pardon, jeune homme! » Après que les fillettes
« pardō, zæn ʷm! » aprē k(a) le fijet

sont descendues, ce sont les garçons qui descendent, et
sō desādy, sæ sō le garsō ki desā:d, e

après eux les parents avec les valises. Quand les Duclos
aprē ø le parā avek le vali:z. k̄ā le dyklo

vont à Saint-Gil pour deux ou trois jours, ils n'ont
vō-tæ sē zil pur dø-zu trwa zu:r, il nō

que deux petites valises; ils n'aiment pas voyager
kæ dø p(ə)tit vali:z; il nε:m pa vwajaze

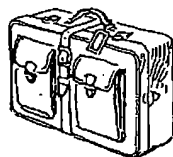
avec beaucoup de valises. Mais quand ils font de
avek boku d(a) vali:z. nε k̄ā-t il fō d(a)

longs voyages, ils ont deux ou trois grandes valises.
lō vwajaz:z, il-zō dø-zu trwa grā:d vali:z.

Maintenant, toute la famille est descendue. Qui leur
mētnā, tut la fami:f ε desādy. ki lær

lui : Henri

descendre
est descendu
descend



une valise

dit: « Bonjour »? Sont-ce, les Leroux? Oui, ce sont
di: « bɔ̃ʒu:r »? sɔ̃s le ləru? wi, sə sɔ̃
 eux. Les deux familles quittent la gare. On monte
ø. le dø fami:j kit la ga:r. ɔ̃ mɔ̃t
 dans la grande auto de Charles Leroux, et cinq
dā la grā:d oto d(ə) ʃarl ləru, e sɛ
 minutes plus tard, on est arrivé à la belle maison
minyt ply ta:r, ɔ̃-n ɛ-t arive a la bel mɛzɔ̃
 des Leroux.
de ləru.

EXERCICE A.

Les Duclos arrivent à la Gare de Lyon à 14h.30; M. Lebrun est venu avec —. Yvonne: « Oncle Lebrun, veux-tu — donner une glace? » « Avec —! » répond M. Lebrun. M. Lebrun ne dit — « non » quand c'est la petite Yvonne qui lui demande — chose. A 14h.40, le train est entré — gare. C'est un train de sept — seulement; les dimanches, les trains sont plus —. Il y a des wagons de Ie, de IIe et de IIIe —.

Henri est — dans un wagon de Ie classe. Une vieille dame lui demande: « Veux-tu rester dans le wagon ou veux-tu —, mon ami? » M. Lebrun, qui n'ira pas à Saint-Gil, dit aux Duclos: « Bon —! » Après un long voyage, même en Ie classe, où on est bien assis, on est —. Henri dit: « Tu parles trop, Jean, et tu ne fais —! » Il — — plus de trois mois. — M. Lebrun

et sa famille n'ont pas été à la campagne. Quand les Duclos vont à Saint-Gil pour deux ou trois jours, ils n'ont que deux petites —.

EXERCICE B.

Qui est-ce qui est venu à la gare avec les Duclos? ... Est-ce que les Duclos vont à Saint-Gil en IIe ou en IIIe classe? ... A quelle heure le train arrive-t-il à la gare de Saint-Gil? ... Est-ce que les Duclos ont de grandes valises quand ils vont à Saint-Gil? ... Les Duclos vont-ils à pied de la gare de Saint-Gil à la maison des Leroux? ...

EXERCICE C.

me te lui nous vous leur

Jean, à Henri et à Yvonne: « Je — ferai un beau bateau la semaine prochaine. » M. Lebrun est un bon ami des quatre jeunes Duclos et il — donne souvent des glaces. M. Duclos, à sa femme: « Je — demande pardon, Lucienne! ». Tante Claire aime bien la petite Yvonne et — donne toujours de beaux cadeaux. Ginette, à Yvonne: « Maman ne — donne jamais plus de deux tasses de chocolat à mon anniversaire! » Henri et Yvonne: « C'est Jean qui — a fait nos bateaux. » M. Lebrun ne dit jamais « non » quand c'est Yvonne qui — demande quelque chose.

MOTS:

une classe
un plaisir
une valise
un voyage
un wagon
fatigué
long
quelque
nous aimons
nous allons
vous alliez
asseoir
je m'assieds
commencé (à)
il demeurerait
descendre
je descends
il descend
ils descendent
descendu
dire
je dis
tu dis
donner
entré
je faisais
tu faisais
il faisait
nous faisions
vous faisiez
ils faisaient
je ferai
tu feras
il fera
nous ferons
vous ferez

ils feront
laver
ils laveront
il se lèveront
je mangeais
monter
tu montes
il monte
monté
parlé
répondre
je réponds
tu réponds
rester
on voyage
ils voyagent
voyager
eux
moi-même
toi-même
nous-mêmes
vous-mêmes
eux-mêmes
elles-mêmes
toute seule
tout seuls
avant de
ne ... jamais
rien
ne ... rien
il y a ... que
quelque chose
un voyage de
plaisir
l'Afrique
l'Australie
Lyon

moi toi lui elle
nous vous eux elles

« Pardon, jeune homme! » dit le vieux monsieur à Henri et descend du train avant —. Nicole et Yvonne descendent après le vieux monsieur, et après —, c'est Henri qui descend. Jean dit à Henri: « Ce matin, tu t'es levé après —, » et Henri lui répond: « C'est vrai, mais tu sais que le dimanche, je me lève avant —. » Quand Ginette vient au jardin, Yvonne joue avec —. M. Duclos, à ses enfants: « Aujourd'hui j'irai avec — à la campagne. » Yvonne, à Henri: « L'oncle Lebrun viendra à la gare avec —. »

RÉSUMÉ

moi	nous
toi	vous
lui, elle	eux, elles

Avant le mot *aussi* et après les mots *chez, pour, à, comme, avec, après, avant, de, que, même, et, pas*, on a les formes *moi, toi, lui, elle; nous, vous, eux, elles*.

« Je veux jouer à la balle, » dit Nicole. « *Moi aussi*, je veux jouer à la balle, » dit Yvonne. Henri veut jouer à la balle *lui aussi*.

Yvonne: « Est-ce pour moi, cette balle? » Ginette: « Oui, c'est pour toi! » Yvonne dit à ses frères qu'elle ne veut pas jouer avec eux. Mme Lebrun: « Je parle français, mais je ne parle pas la langue de mon mari aussi bien que lui. » M. Duclos, au téléphone: « Bonjour, Charles! Serez-vous chez vous, aujourd'hui? » Henri se lève tard, mais à huit heures, même lui est levé. « Mais je me lève souvent avant vous, » dit-il aux fillettes. Dans le train, Jean s'est assis en face de son père, et Yvonne s'est assise à gauche de lui.

moi toi lui, elle nous vous eux, elles	} aussi
---	---------

chez pour à comme avec après avant de que même et pas	} moi toi lui, elle nous vous eux, elles
--	---

Après c'est et ce sont, on a les mêmes formes: moi, toi, ... « Est-ce que c'est toi qui as la balle? » demande Yvonne à Nicole. « Oui, c'est elle! » répond Jean. Aujourd'hui, les garçons se lèvent les derniers, mais souvent ce sont eux qui se lèvent les premiers.

c'est	{ moi toi lui, elle nous vous
ce sont	{ eux, elles

Quand il n'y a pas de verbe dans la phrase, on a également les mêmes formes:

« Je vais au jardin! » dit Jean. « Moi aussi! » dit Paul. « Pas moi! » dit Yvonne, qui joue avec sa poupée. « Et toi? » demande Jean à Henri qui mange une pomme. « Moi? » demande Henri. « Oui, toi! » lui répond son frère.

« Moi? »	« Nous? »
« Toi? »	« Vous? »
« Lui! »	« Elle! »
« Eux! »	« Elles! »

EXERCICE

Tante Claire appelle les enfants: « Venez-vous au bois avec —? » « Oui, nous venons avec —! » répondent les enfants. Tante Claire demande à Mme

Duclos: « Et —, Lucienne, viens-tu aussi? » « Non, merci, » répond Mme Duclos, « Mais un autre jour, je viendrai, — aussi. »

« Vous parlez trop! » dit M. Duclos à sa femme. « Non, » lui répond-elle, « c'est — autres hommes qui parlez trop! Ce n'est pas —! » Et M. Duclos lui dit que c'est vrai: ce ne sont pas — qui parlent trop. « Qui veut du chocolat? » demande M. Lebrun, « —, Yvonne? » « Oui, —! » répond Yvonne. « Et — aussi! » répondent les autres enfants. « Et —, » demande M. Lebrun à M. et Mme Duclos, « voulez-vous aussi du chocolat? » « —? » lui répondent-ils, « non, merci! » « Tes frères, veulent-ils une glace? » demande M. Lebrun à Nicole. « Qui? —? » lui répond-elle, « oh, oui! »

Est-ce Yvonne qui préfère les glaces au chocolat? Oui, c'est —. Est-ce que ce sont Jean et Henri qui veulent des glaces aux fraises? Oui, ce sont —.

LES VERBES FRANÇAIS

Chez les Leroux, cette fois, il y a un jeune Anglais
ʃe le ləru, sɛt fwa, il ja œ ʒœn ɑ̃glɛ

de seize ans qui s'appelle John Clark. C'est un
d(ə) sɛːz ɑ̃ ki sɑpɛl dʒɔn klɑːk. sɛ-t œ

neveu de Mme Nelly Lebrun. Il est arrivé en France
n(ə)vø d(ə) madam nɛli ləbrœ. il ɛ-t ariʒe ɑ̃ frɑːs

la semaine passée, et maintenant il est à Saint-Gil pour
la s(ə)mɛn pɑsɛ, ɛ mɛtnɑ̃ il ɛ-t ɑ sɛ ʒil. pur

une semaine. Puis, il ira à Paris chez son oncle et
yn sɑmɛn. pɥi, il ira ɑ pɑri ʃe sɔ̃-n ɔ̃ːkl ɛ

sa tante. Il parle français, mais il le parle mal
sa tɑːt. il pɑrl frɑ̃sɛ, mɛ il lə pɑrl mal

encore. Il dit toujours à sa tante: « Tante Nelly,
ɑ̃kɔːr. il di tuʒuːr ɑ sa tɑːt: « tɑːt nɛli,

la langue française est une langue difficile! Je ne
la lɑːg frɑ̃sɛːz ɛ-t yn lɑːg difisil! ʒə n(ə)

parlerai jamais bien le français! » « Oui, pour un
pɑrlœ ʒɑmɛ bjɛ l(ə) frɑ̃sɛ! » « wi, pur. œ

Anglais, le français est difficile à parler. »
-n ɑ̃glɛ, lə frɑ̃sɛ ɛ difisil ɑ pɑrlɛ. »

« C'est vrai, » dit aussi M. Duclos, « le français
« sɛ vrɛ, » di ɔsi mɑsjø dyklo, « lə frɑ̃sɛ

est une langue difficile. Mais pourquoi dites-vous que
ɛ-t yn lɑːg difisil. mɛ purkwɛ dit vu kə

mal ↔ bien

difficile

Le français est
difficile.
C'est une langue
difficile.

français
le français
John parle fran-
çais, mais il ne
parle pas bien le
français.
Le français est
une belle langue.

parler
a parlé
parle

Chapitre dix-sept (17).

vous

On dit souvent.
« vous » (et pas
« tu ») à une per-
sonne qui n'est pas
un petit enfant.

je parlerai
tu parleras
il parlera
nous parlerons
vous parlerez
ils parleront

je dis
tu dis
il dit
nous disons
vous dites
ils disent

qui
que

Ce qui est sur la
table est une
poire.
Ce que je mange
est une poire.

je sais
tu sais
il sait
nous savons
vous savez
ils savent

vous ne le parlerez jamais bien? Vous ne le parlez
vu n(ə) lə parləre ʒame bjɛ? vu n(ə) lə parle

pas mal. » John Clark: « Merci, M. Duclos, mais
pa mal. » dʒɔn kla:k: « mɛrsi, mɑsjø dyklo, mɛ

je sais que ce n'est pas vrai. Et savez-vous ce qui
ʒə se kə s(ə) nɛ pa vrɛ. ɛ sɑvɛ vu s(ə) ki

est le plus difficile pour moi? Ce sont les verbes:
ɛ l(ə) ply difisil pur mwa? sɑ sɔ̃ le verb:

pourquoi dites-vous en français: nous faisons, mais:
purkwa dit vu ā frāse: nu fəzɔ̃, mɛ:

vous faites, nous sommes, mais: vous êtes? Et pour-
vu fɛt, nu sɔ̃m, mɛ: vu z-ɛt? ɛ pur-

quoi dites-vous: nous disons, mais: vous dites? C'est
kwa dit vu: nu dizɔ̃, mɛ: vu dit? sɛ

ce qui est difficile! » « C'est vrai. Nous savons,
s(ə) ki ɛ difisil! » « sɛ vrɛ. nu sɑvɔ̃,

nous autres Français, que notre langue est
nu -z o:trə frāse, kə nɔtrə lɑ:g ɛ

difficile, » lui dit M. Duclos. « Il y a des Français
difisil, » lɥi di mɑsjø dyklo. « il ja de frāse

également qui ne savent pas toujours ce qu'on dit
ɛgalmā ki n(ə) sɑ:v pa tuzur s(ə) kɔ̃ di

en français. Mais ne voulez-vous pas faire une
ā frāse. mɛ n(ə) vɛlɛ vu pa fɛ:r yn

petite promenade avec moi? Alors, je vous parlerai
pətit prɔmnad avɛk mwa? alɔ:r, ʒə vu parləre

un peu plus des verbes français. » « Oui, merci! »
œ pø ply de verb frāse. » « wi, mɛrsi! »

répond John, et M. Duclos commence à parler:
repõ dzɔn, e masjɔ dyklo kɔmās a parle:

« Vous savez ce que c'est qu'un verbe? » « Oui,
« vu save s(a) kə se kə verb? » « wi,

ce que c'est qu'un
verbe = ce qu'est
un verbe

c'est ce qui dit qu'on fait une chose: je parle, je
se s(a) ki di kɔ fe yn so:z: zə parl, zə

mange, je dors, je vais sont des verbes. »
mā:z, zə dɔ:r, zə vɛ sɔ de verb. »

« Bien! Vous savez également ce que c'est que le
« bjẽ! vu save egalmā s(a) kə se k(a) lə

présent des verbes? » « Oui, quand on parle de ce
prezā de verb? » « wi, kā-tɔ parl də s(a)

qu'on fait maintenant, on dit: je viens, je pré-
kɔ fe mɛtnā, ɔ di: zə vjẽ, zə pre-

fière, je me lave, et alors le verbe est au pré-
fe:r, zə m(a) la:v, e alɔ:r lə verb ɛ-tɔ pre-

sent. » « C'est bien. Et quand on dit: hier, j'étais
zā. » « se bjẽ. e kā-tɔ di: ije:r, zete

à Paris, la semaine passée, j'avais ma tante à dîner,
-zə pari, la s(a)mɛn pase, zavɛ ma tāt a dine,

ou: l'année passée, je demeurais à Nice, comment
u: lane pase, zə damære a nis, kɔmā

appelle-t-on les formes: j'étais, j'avais, je
apel-tɔ le form: zete, zavɛ, zə

demeurais? » « On appelle ces formes l'impar-
damære? » « ɔ-n apel se form lɛpar-

fait des verbes. Le présent des verbes dit ce qu'on
fe de verb. lə prezā de verb di s(a) kɔ

Chapitre dix-sept (17).

vous-même
(à une personne)
vous-mêmes
(à plus d'une
personne)

facile ↔ difficile

fait, l'imparfait des verbes dit ce qu'on faisait. »
fɛ, lɛparfɛ de vɛrb di s(a) kɔ̃ fəzɛ. »

« Et maintenant, autre chose: quand vous parlez de
« *e mɛ̃tɛnā, o:trə ʃo:z: kā vu parle d(a)*

vous-même, vous dites: je demeure, n'est-ce pas? »
vume:m, vu dit: ʒə -dəmæ:r, nɛs pa? »

« Oui, et quand je parle à Jean ou à Nicole, je dis:
« *wi, e kā ʒ(a) parl a ʒā u a nikol, ʒə di:*

tu demeures. » « Et quand on parle d'une autre
ty dəmæ:r. » « *e kā -t ʃ parl dyn o:trə*

personne, que dit-on? » « On dit: il ou elle de-
persɔn, kə di-t ʃ? » « *ʃ di: il u el də-*

meure. » « Quand vous êtes avec d'autres personnes
mæ:r. » « *kā vu -z et avɛk do:trə persɔn*

et quand vous parlez de vous-même et de ces per-
e kā vu parle d(a) vume:m e d(a) se per-

sonnes, vous dites: nous demeurons, n'est-ce
sɔn, vu dit: nu dəmæ:rʃ, nɛs

pas? » « Oui. » « Et quand on parle à d'autres per-
pa? » « *wi.* » « *e kā -t ʃ parl a do:trə per-*

sonnes, que dit-on? » « Alors on dit: vous de-
sɔn, kə di-t ʃ? » « *alb:r ʃ di: vu də-*

meurez. » « C'est bien, John. C'est facile, n'est-ce
mære. » « *sɛ bjɛ, dʒɔn. sɛ fasil, nɛs*

pas? » « Oh, oui! Ce n'est pas difficile! » « Et alors,
pa? » « *o, wi! s(a) nɛ pa difisil!* » « *e alb:r,*

quand on parle d'autres personnes... » « ...on dit:
kā -t ʃ parl do:trə persɔn... » « *...ʃ di:*

ils ou elles demeurent. » « Oui, c'est juste, John!
il u el dæmæ:r. » « wi, se zyst, dzɔn!

Vous avez dit, John, que quand vous parlez à Jean
vu -s ave di, dzɔn, kə kũ vu parle a zũ

ou à Nicole, vous dites: tu demeures. Mais quand
u a nikɔl, vu dit: ty dæmæ:r. mɛ kũ

vous me parlez, vous ne dites pas: tu demeures? »
vu m(ə) parle, vu n(ə) dit pa: ty dæmæ:r? »

me ɔ: à moi

« Oh, non, M. Duclos, je dis: vous demeurez, Mon-
« o, nɔ̃, mæsɟ dyklo, zə di: vu dæmære, mæ-

sieur. » « Et maintenant, comment s'appellent toutes
sjɟ. » « e mɛtnā, kɔmā sɔpɛl tut

ces formes du présent de demeurer: je demeure,
se form dy prezā də dæmære: zə dæmæ:r,

demeurer
a demeuré
demeure

tu demeures, il demeure, etc. (et cætera)? »
ty dæmæ:r, il dæmæ:r, etsetera? »

« Elles s'appellent... ah, oui, je sais: je demeure
« el sɔpɛl... a, wi, zə se: zə dæmæ:r

est la première personne de ... » « La première per-
e la præmjɛ:r pɛrson də... » « la præmjɛ:r pɛr-

sonne du singulier. Je demeure, tu demeures
sɔn dy sɛgylje. zə dæmæ:r, ty dæmæ:r

et il demeure sont les trois personnes du sin-
e il dæmæ:r sɔ̃ le trwa pɛrson! dy sɛ-

gulier. » « Maintenant, je sais, Monsieur! Nous de-
gylje. » « mɛtnā, zə se, mæsɟ! nu də-

meurons est la première personne du pluriel, et
mæɾɔ̃ e la præmjɛ:r pɛrson dy plyrjel, e

vous demeurez et ils demeurent sont la
vu dāmære e il dāmæ:r s̄ la
 deuxième et la troisième personne du pluriel.
døzjem e la trwazjem person dy plyrjel.
 « Bien, John! Bien! Et quand on dit: je demeure,
 « *bjē, dzon! bjē! e k̄ -t̄ di: z̄ dāmæ:r,*
 tu demeures, il demeure, etc., c'est le
ty dāmæ:r, il dāmæ:r, etsetera, se l(a)
 présent de quel verbe? » « Vous l'avez dit vous-
prez̄ d(a) kel verb? » « *vu lave di vu-*
 même, Monsieur: c'est le présent du verbe de-
me:m, mæsjo: se l(a) prez̄ dy verb dā-
 meurer. » « C'est juste. Savez-vous maintenant
mære. » « *se zyst. save vu mētnā*
 quel est le présent d'un verbe comme télépho-
kel e l(a) prez̄ dā verb kom telef-
 ner? Ce n'est pas un verbe difficile. » « Oh, non,
ne? s(a) nē pa dē verb difisil. » « O, nō,
 c'est un verbe facile! Le présent de téléphoner
se-t dē verb fasil! l̄ prez̄ dā telefne
 est: je téléphone, tu téléphones, il télé-
e: z̄ telefon, ty telefon, il tele-
 phone, nous téléphonons, vous télépho-
fon, nu telefon̄, vu telef-
 nez, ils téléphonent. » « C'est juste. Mais
ne, il telefon. » « *se zyst. mē*
 vous savez bien que les verbes en -er, comme
vu save bjē k̄ le verb ā e, kom

demeurer, laver, entrer, jouer, de-
damære, lave, ātre, zwe, da-

mander, etc., sont tous des verbes faciles? » « Oui,
māde, etsetera, s̄ tus de verb fasil? » « wi,

oui! » « Alors, quel est le présent du verbe jouer? »
wi! » « alor, kel ε l(a) prezā dy verb zwe? »

« Le présent du verbe jouer est: je joue, tu
« la prezā dy verb zwe ε: zə zu, ty

joues, il joue, nous jouons, vous jouez, ils
zu, il zu, nu zwō, vu zwe, il

jouent. » « Et le présent du verbe entrer? »
zu. » « ε l(a) prezā dy verb ātre? »

« Le présent d'entrer est: j'entre, tu entres,
« la prezā dātre ε: zā:tr, ty ā:tr,

il entre, nous entrons, vous entrez, ils
il ā:tr, nu -z ātrō, vu -z ātre, il

entrent. » « C'est juste. »
-z ā:tr. » « se zyst. »

« Le présent des verbes en -er est facile, M. Duclos,
« la prezā de verb ā ε ε fasil, māsjo dyklo,

c'est vrai, mais le présent de beaucoup d'autres
se vre, me l(a) prezā d(a) boku do:tra

verbes est difficile! » « Oui, c'est vrai, mais nous
verb ε difisil! » « wi, se vre, me nu

ne parlerons aujourd'hui que du présent des verbes
n(a) parlārō ozurdyi ka dy prezā de verb

faciles en -er. Nous parlerons des autres verbes
fasil ā e. nu parlārō de -z o:tra verb

pouvez-vous me
dire? : savez-
vous?

un autre jour. » « M. Duclos, voulez-vous me parler
œ -n o:trə zu:r. » « məsjø dyklo, vule vu m(ə) parle

un peu de l'imparfait des verbes en -er? » « Avec
œ pø d(ə) lɛparfɛ de verb œ e? » « avɛk

plaisir, John! Vous n'êtes pas encore fatigué? »
plɛzi:r, dʒɔn! vu nɛt pa -z œkɔ:r fatiʒe? »

« Oh, non! » « Alors, pouvez-vous me dire quel
« o, nɔ! » « alɔ:r, puvɛ vu m(ə) di:r kɛl

est l'imparfait du verbe aller, ou est-ce
ɛ lɛparfɛ dy verb ale, u ɛs

trop difficile? » « Non, Monsieur, c'est: j'allais,
tro difisil? » « nɔ, məsjø, sɛ: zale,

tu allais, il allait, nous allions, vous
ty ale. il ale, nu -z aljɔ, vu

alliez, ils allaient. » « Bien, et pouvez-
-z alje, il -z ale. » « bjɛ, e puvɛ

vous me dire quel est l'imparfait du verbe
vu m(ə) di:r kɛl ɛ lɛparfɛ dy verb

entrer? » « Oh, oui, c'est facile: j'entrais, tu
œtre? » « o, wi, sɛ fasil: zœtre, ty

entrais, il entraît, nous entrions, vous
œtre, il œtre, nu -z œtriʒ, vu

entriez, ils entraient. » « C'est juste. Pouvez-
-z œtriʒe, il -z œtre. » « sɛ zyst. puvɛ

vous me donner, vous-même, un autre exemple? »
vu m(ə) done, vume:m, œ -n o:tr egzɑ:pl? »

« Oui, l'imparfait du verbe jouer est: je jouais,
« wi, lɛparfɛ dy verb zue ɛ: zə zue,

tu jouais, il jouait, nous jouions, vous
ty zwa, il zwa, nu zujō, vu

jouiez, ils jouaient. » « Oui, c'est un bon
zujē, il zwa. » « wi, se-t ē bōn

exemple. Et maintenant, vous pouvez me dire l'im-
egzā:pl. e mētnā, vu pūve m(ə) di:r lē-

parfait de tous les verbes en -er, n'est-ce pas? »
parfē dā tu le verb ā e, nes pā? »

« Oh, non, M. Duclos! » « Mais oui, mais oui, John,
« o, nō, masjō dyklo! » « me wi, me wi, dzōn,

c'est facile. Voulez-vous un autre exemple? L'impar-
se fasil. vule vu ē-n o:tr egzā:pl? lēpar-

fait de téléphoner est: je téléphon-ais, tu
fē dā telefōne. ε: zā telefōne, ty

téléphon-ais, il téléphon-ait, nous téléphon-
telefōne, il telefōne, nu telefōn-

ions, vous téléphon-iez, ils téléphon-aient.
jō, vu telefōnje, il telefōne.

A vous! L'imparfait du verbe arriver! » « C'est:
a vu! lēparfē dy verb arive! » « se:

j'arriv-ais, tu arriv-ais, il arriv-ait, nous
zarive, ty arive, il arive, nu

arriv-ions, vous arriv-iez, ils arriv-aient. »
-z arivjō, vu -z arivje, il -z arive. »

« C'est juste! Est-ce difficile? » « Oh, non, mainte-
« se zyst! εs difisil? » « o, nō, mēt-

nant, c'est facile. Merci, Monsieur Duclos! »
nā, se fasil. mersi, masjō dyklo! »

à vous! »: main-
 tenant, vous!

je disais
tu disais
il disait
nous disions
vous disiez
ils disaient

Pierre Duclos: « Mais l'imparfait des autres verbes
pje:r dyklo: « me lēparfe dē -z o:trā verb
n'est pas beaucoup plus difficile que l'imparfait des
ne pa boku ply difisil kə lēparfe de
verbes en -er. Quand vous avez une forme de
verb ā ē. kā vu -z ave yn form. dā
l'imparfait d'un verbe, la deuxième personne du
lēparfe dāē verb, la dōzjem persn dy
pluriel, par exemple, vous avez aussi toutes les autres
plyrjel, par egzā:plā, vu -z ave osi tut le -z o:trā
formes. » « Comment, Monsieur Duclos? » « Si
form. » « kōmā, masjə dyklo? » « si
je vous donne par exemple la forme: vous disiez,
3(ə) vu dōn par egzā:plā la form: vu dizje,
qui est la deuxième personne du pluriel de l'impar-
ki ε la dōzjem persn dy plyrjel dā lēpar-
fait de dire, ne pouvez-vous pas me donner
fē dā di:r, nā puve vu pa m(ə) dōne
toutes les formes? » « Si, Monsieur. Ce sont: je
tut le form? » « si, masjə: sə s̄: 3ā
disais, tu disais, il disait, nous disions,
dizε, ty dizε, il dizε, nu dizj̄s,
vous disiez, ils disaient. » « C'est juste!
vu dizje, il dizε. » « se zyst!
Et n'est-ce pas facile? » « Si, mais alors, si nous
e nes pa fasil? » « si, me alb:r, si nu
avons une forme de l'imparfait d'un verbe, nous
-z av̄s yn form dā lēparfe dāē verb, nu

avons toutes les autres formes également? »
-z avō tut le -z o:trə form egalmā?

« Oui. » « Ne pouvez-vous pas me donner encore un
« wi. » « nə puve vu pa m(ə) done āk:r ā
 exemple, Monsieur Duclos? » « Avec plaisir! Si
-n egzā:plə, məsjø dyklo? » « *avek pləzi:r! si*

vous avez la forme: tu faisais, qui est la deuxième
vu -z ave la form: ty faze, ki ɛ la dɔzjem

personne du singulier de l'imparfait de faire (au
person dy sɛgylje d(ə) lɛparfe də fɛ:r [o

présent nous disons: tu fais), ne pouvez-vous pas
prezū nu dizō; ty fɛ], nə puve vu pa

me donner toutes les formes? » « Si, Monsieur,
m(ə) done tut le form? » « *si, məsjø,*

l'imparfait de faire est: je faisais, tu fai-
lɛparfe də fɛ:r ɛ: ʒə faze, ty fa-

sais, il faisait, nous faisions, vous fai-
ze, il faze, nu fəzjō, vu fa-

siez, ils faisaient. » « C'est bien! Et encore
ʒje, il faze. » « se bjē! ɛ āk:r

un dernier exemple: si je vous donne la forme: je
ā dernje -regzā:pl: si ʒ(ə) vu don la form: ʒə

venais, première personne du singulier de l'impar-
vane, prəmje:r person dy sɛgylje d(ə) lɛpar-

fait de venir, vous pouvez bien me donner
fɛ də vanir, vu puve bjē m(ə) done

toutes les formes, n'est-ce pas? » « Oui, ce sont: je
tut le form, nes pa? » « *wi, sə sō: ʒə*

je venais
 tu venais
 il venait
 nous venions
 vous veniez
 ils venaient

venir
 est venu
 vient
 venait
 viendra

venais, tu venais, il venait, nous venions,
vane, ty vane, il vane, nu vənjō,

vous veniez, ils venaient, n'est-ce pas? »
vu vanje, il vane, nes pa? »

« Oui. C'est facile, n'est-ce pas? Et le futur des verbes
« wi: se fasil, nes pa? e l(a) fyty:r de verb

n'est pas plus difficile. » « Le futur d'un verbe,
ne pa ply difasil. » « la fyty:r dæ verb,

c'est... » « C'est ce qui dit ce qu'on fera plus tard
se... » « se s(a) ki di s(a) kō f(a)ra ply ta:r.

Le présent dit ce qu'on fait, l'imparfait dit ce qu'on
la prezā di s(a) kō fε, lēparfε di s(a) kō

faisait, et le futur dit ce qu'on fera. Et maintenant,
faze, e l(a) fyty:r di s(a) kō f(a)ra. e mētnā,

à vous, John! Un exemple: quel est le futur
a vu, dzon! æ -negzā:pl: kel e l(a) fyty:r

du verbe parler? » « C'est: je parlerai, tu
dy verb parle? » « se: zə parlare, ty

parleras, il parlera, nous parlerons, vous
parlara, il parlara, nu parlərō, vu

parlerez, ils parleront. » « C'est juste. Et
parlare, il parlərō. » « se zyst. e

un autre exemple? » « Le futur du verbe de-
æ -n o:tr egzā:pl? » « la fyty:r dy verb dæ-

mander est: je demanderai, tu deman-
māde ε: zə dāmādre, ty dāmā-

deras, il demandera, nous demanderons,
dra, il dāmādra, nu dāmādrō,

vous demanderez, ils demanderont. » « Et
vu damādre, il damādrǝ. » « e

c'est la même chose pour tous les verbes en -er,
se la me:m so:z pur tu le verb ā e,

n'est-ce pas? » « Je ne sais pas, M. Duclos, mais si
nes pa? » « ʒə n(ə) se pa, məsjø dyklo, me si

vous le dites, alors c'est vrai. » « Merci! Mais ce
vu l(ə) dit, alɔ:r se vre. » « merci! me s(ə)

n'est pas vrai que vous ne le savez pas, John. Vous
ne pa vre kə vu n(ə) lə save pa, dʒɔn. vu

savez bien quel est le futur de donner, non? »
save bjē kel ɛ l(ə) fyty:r də done, nɔ? »

« Oh, oui, c'est: je donne-rai, tu donne-ras, il
« o, wi, se: ʒə done, ty donra, il

donne-ra, nous donne-rons, vous donne-rez,
donra, nu donrǝ, vu done, e

ils donne-ront. » « Eh bien! tous les verbes en
il donrǝ. » « e bjē! tu le verb ā

-er font leur futur en: -rai, -ras, -ra, -rons,
e fɔ lər fyty:r ā: -re, -ra, -ra, -rǝ,

-rez, -ront. Comme: je lave-rai, tu lave-ras,
-re, -rǝ. kɔm: ʒə lave, ty lavra,

il lave-ra, nous lave-rons, vous lave-rez, ils
il lavra, nu lavrǝ, vu lave, il

lave-ront. »
lavrǝ. »

« C'est vrai. Et les autres verbes, Monsieur Duclos? »
« se vre. e le -z o:trə verb, məsjø dyklo? »

« Pour les autres verbes, c'est la même chose qu'avec
 « *pür le -z o:tra verb, se la me:m so:z kavek*
 l'imparfait: si vous avez une des formes du futur,
 -*lëparfe: si vu -z ave yn de form dy fyty:r,*
 vous avez toutes les autres formes. Si je vous
vu -z ave tut le -z o:tra form. si 3(ə) vu
 donne par exemple la forme: il ira, troisième per-
don par egzā:pla la form: il ira, trwazjem per-
 sonne du singulier du futur du verbe aller, ne
son dy sēgylje dy fyty:r dy verb ale, na
 pouvez-vous pas me donner toutes les formes du
puve vu pa m(ə) done tut le form dy
 futur d'aller? » « Si... ce sont: j'irai, tu iras, il
fyty:r dale? » « si... sa s3: zire, ty ira, il
 ira, nous irons, vous irez, ils iront. » « C'est
ira, nu -z ir3, vu -z ire, il -z ir3. » « se
 juste! A vous, maintenant: un autre exemple! » « Si
zyt! a vu, mētnā: 3ē-n o:tr egzā:pl! » « si
 j'ai la forme... la forme... » « Si vous avez la
3e la form... la form... » « si vu -z ave la
 forme: vous ferez... » « ...deuxième personne
form: vu f(ə)re... » « ...dɔzjem person
 du pluriel du futur de faire, les formes du futur
dy plyrjel dy fyty:r da fɛ:r, le form dy fyty:r
 sont: je ferai, tu feras, il fera, nous ferons,
s3: 3ə f(ə)re, ty f(ə)ra, il fara, nu f(ə)r3,
 vous ferez, ils feront. Et si j'ai la forme: ils
vu f(ə)re, il far3. e si ze la form: il

diront, troisième personne du pluriel du futur de
dirō, trwazjem persɔn dy plyrjel dy fyty:r də

dire, les formes du futur sont: je dirai, tu
di:r, le form dy fyty:r sō: ʒə dire, ty

diras, il dira, nous dirons, vous direz, ils
dira, il dira, nu dirō, vu dire, il

diront. C'est facile! »
dirō. se fasil! »

Les deux amis, M. Duclos et le jeune John Clark, ont
le dɔ-z ami, masjɔ dyklo- e l(ə) ʒœn dʒɔn kla:k, ɔ

déjà fait une longue promenade, et M. Duclos n'a plus
deza fe yn lɔ:g prɔmnad, e masjɔ dyklo-na ply

qu'une petite chose à dire à John sur les verbes
** kyn pətīt ʃo:z a di:r a dʒɔn syr le verb*

français. C'est déjà beaucoup pour aujourd'hui.
frāse. se deza boku pur ozurɔji.

« Encore une chose, John: quelles sont les formes
« ākɔ:r yn ʃo:z, dʒɔn: kel sō le form

dés verbes qui disent ce qu'on a fait, ce matin,
də verb ki di:z sə kɔ̃-na fe, sə matē,

par exemple? » « Ce sont les formes comme: j'ai
par eʒā:pl? » « sə sō le form kɔm: ʒe

mangé, j'ai parlé, j'ai dormi, je suis
māʒe, ʒe parle, ʒe dormi, ʒə sɔji

resté, je suis allé, je me suis levé, etc. »
reste, ʒə sɔji-z ale, ʒə m(ə) sɔji l(ə)ve, etsetera. »

« Oui, et comment s'appellent ces formes? » « C'est
« wi, e kɔmā sapəl se form? » « se

je dirai
 tu diras
 il dira
 nous dirons
 vous direz
 ils diront

dire
 a dit
 dit
 disait
 dira

long
 longue
 Le train est long.
 La promenade
 est longue.

le passé des verbes. » « Oui, mais quel passé? »
l(ə) pase de verb. » « wi, me kel pase? »

« Je ne sais pas, M. Duclos. » « C'est le passé com-
« ʒə n(ə) se pa, masjɔ dyklo.. » « se l(ə) pase kɔ-

posé. » « Pourquoi composé? » « Parce qu'il y a
poze. » « purkwa kɔpoze? » « pars kil ʒə

deux parties; la première est: j'ai ou je suis, et
dɔ parti; la prəmje:r ɛ: ʒə u ʒə si, e

la deuxième est: mangé, parlé, dormi, resté,
la dɔʒjem ɛ: mɑʒe, parle, dormi, reste,

etc. » « C'est difficile! » « Oui, mais nous ne par-
etsetera. » « se difisil! » « wi, me nu n(ə) par-

lerons aujourd'hui que du passé composé des verbes
lɔʁɔ ozurɔi kə dy pase kɔpoze de verb

en -er, et la deuxième partie du passé composé de
ɑ e, e la dɔʒjem parti dy pase kɔpoze d(ə)

ces verbes est toujours en -é. Par exemple: j'ai
se verb ɛ tuzu:r ɑ . e. par egzɑ:plɑ: ʒə

parlé, j'ai habillé, j'ai lavé, des verbes
parole, ʒə abije, ʒə lave, de verb

parler, habiller, laver, etc. Maintenant, vous pouvez
parole, abije, lave, etsetera. mētnā, vu puve

aussi me donner des exemples, n'est-ce pas, John? »
osi m(ə) done de -s egzɑ:plɑ, nes pa, dʒɔn? »

« Oui, Monsieur. Le passé composé de demander
« wi, masjɔ. la pase kɔpoze də dəməde

est: j'ai demandé, le passé composé de jouer
ɛ: ʒə dəməde, la pase kɔpoze də ʒwe

MOTS:
 le français
 le présent
 le futur

est: j'ai joué, le passé composé d'aller est: je
 ε: ʒe ʒwe, la pase kɔpoze dale ε: ʒe

suis allé... » « Etc. C'est juste, John. Et ce sera
 syi -z ale... » « etsetera. se ʒyst, dʒɔn. e səs(ə)ra

tout pour aujourd'hui! »

tu pur ozurɔyi! »

Maintenant, les deux amis sont à la maison, et John
 mɛtnā, le dɔ -z ami sɔ -t a la mɛzɔ, e dʒɔn

dit encore une dernière fois: « Le présent d'un verbe
 di ākɔ:r yn dernje:r fwa: « la prezā dā verb

dit ce qu'on fait, le futur dit ce qu'on fera, l'imparfait
 di s(ə) kɔ fɛ, la fyty:r di s(ə) kɔ f(ə)ra, lɛparfɛ

dit ce qu'on faisait, et le passé composé dit ce qu'on
 di s(ə) kɔ faze, e l(ə) pase kɔpoze di s(ə) kɔ

a fait. Maintenant les verbes français sont un peu
 -n a fɛ. mɛtnā le verb frāse sɔ -t ā pɔ

plus faciles. »

ply fasil. »

l'imparfait

le singulier

le pluriel

difficile

facile

juste

longue

arriver

j'arrivais

tu arrivais

il arrivait

nous arrivions

vous arriviez

ils arrivaient

je demanderai

tu demanderas

il demandera

nous demanderons

vous demanderez

ils demanderont

demeurer

je demeurais

nous disons

je disais

tu disais

il disait

nous disions

vous disiez

ils disaient

vous avez dit

je dirai

tu diras

il dira

nous dirons

vous direz

ils diront

EXERCICE A.

John Clark parle français, mais il le parle encore —.

Il dit toujours à sa tante Nelly que le français est

une langue —. « Parle », « mange », « demeure »

sont des —. M. Duclos demande à John: « Vous savez

je donnerai
tu donneras
nous donnerons
vous donnerez
ils donneront
entrer
tu entres
nous entrons
vous entrez
ils entrent
j'entrais
tu entraais
il entraait
nous entrons
vous entriez
ils entraient
habiller

je joue
tu joues
vous jouez
je jouais
tu jouais
il jouait
nous jouions
vous jouiez
ils jouaient
je laverai
tu laveras
il lavera
nous laverons
vous laverez
parler
je parlerai
nous parlerons
vous parlerez
vous pouvez

ce — c'est qu'un verbe? » « Oui, c'est ce — dit qu'on fait une chose, » lui répond John.

Quand on parle de ce — on fait maintenant, le verbe est au —. L' — des verbes dit ce qu'on faisait, et le — des verbes dit ce qu'on fera. « J'ai parlé » est la première personne du passé — de « parler ». M. Duclos, à John: « Pouvez-vous me donner un ou deux — du passé composé? » John: « Oui, c'est —! J'ai versé, j'ai quitté, je suis monté, je suis entré sont de bons exemples, n'est—? » « C'est —, John! »

EXERCICE B.

John Clark, parle-t-il bien ou mal le français? ... Dit-il à M. Duclos ce qui est le plus difficile pour lui quand il parle français? ... Savez-vous ce que c'est qu'un verbe? ... Savez-vous quel est le présent du verbe « entrer »? ...

EXERCICE C.

Imparfait des verbes en -er

Imparfait d'avoir et d'être

Imparfait de dire, faire, venir et aller

M. Duclos dit à Henri: « Quand j' — petit, j' — toujours à l'école le premier. » Quand Nicole et Yvonne — plus petites, Mme Duclos — dans leur

chambre à sept heures et demie et pas à six heures et demie. Les grands enfants ne jouent pas souvent avec les petits enfants; quand la petite Yvonne n' — que deux ans, Nicole, Jean et Henri ne — pas avec elle. Ils —: « Yvonne est trop petite. » Quand les enfants — plus petits, c'est avec grand-mère qu'ils — à l'école. « Que — -tu dans l'arbre? » demande M. Duclos à son fils Henri. « Quand vous — petits, Jean et Nicole, » dit grand-père Duclos, « nous — à votre anniversaire chaque année, parce que nous — à Paris. »

Futur des verbes en -er

Futur d'avoir et d'être

Futur de faire, dire et aller

« Je ne — jamais le français comme Jean et Nicole, » dit John Clark à M. Duclos. « Mais si, John, » lui dit M. Duclos, « dans trois mois vous — bien le français. » Jean et Nicole: « L'année prochaine nous — un beau cadeau à notre petite sœur. » Quand les enfants — à l'école, en octobre, ils ne se — pas à la même heure que maintenant. « Quand je — grand, » dit Jean, « j' — en Afrique et en Australie. » « Et toi, Nicole, que — -tu, quand tu — grande? » « J' — quatre enfants, » répond Nicole. « Que — -tu à ta tante, quand elle te — ton cadeau? » demande Mme Duclos à Yvonne, et Yvonne répond: « Je lui — merci! »

je suis resté
nous savons
vous savez
ils savent
téléphoner
je téléphonais
tu téléphonais
il téléphonait
nous téléphonions
vous téléphoniez
ils téléphonaient
je venais
tu venais
il venait
nous venions
vous veniez
ils venaient
j'allais
tu allais
vous-même
etc.
mal
à vous!
au présent
ce que c'est que
ce qui
eh bien!
en français
n'est-ce pas?
font leur future
en...
par exemple
John
Clark

RÉSUMÉ

c'est moi qui ... c'est toi qui ...
 c'est lui qui ... c'est elle qui ...
 c'est nous qui ... c'est vous qui ...

ce sont eux qui ...

ce sont elles qui ...

... moi qui { ai... Jean: « C'est moi qui *suis* descendu le premier! »
 suis... Henri: « Ce n'est pas moi qui *ai* mangé la pomme
 dis... d'Yvonne! » Yvonne: « C'est moi qui *dis* que je
 lave... veux une glace! » Nicole: « C'est moi qui *lave* les
 mains d'Yvonne, aujourd'hui! »

... toi qui { as... Yvonne: « Jean, c'est toi qui *as* mangé ma pomme! »
 es... Ginette: « Henri, c'est toi qui *es* assis sur ma pou-
 dis... pée! » Nicole: « Jean, est-ce toi qui *dis* que ce n'est
 laves... pas vrai? » Mme Duclos: « Nicole, c'est toi qui *laves*
 les fruits, aujourd'hui! »

... lui qui { a... Jean dit que c'est lui qui *a* répondu le premier.
 elle qui est... Henri dit que ce n'est pas lui qui *est* assis sur la
 dit... poupée de Ginette.
 lave...

nous qui { avons... Jean et Nicole: « C'est nous qui *disons* oh! là là! »
 sommes... Nicole et Yvonne: « C'est nous qui nous *lavons* les
 disons... mains les premières, avant le déjeuner. »
 lavons...

vous qui { avez... M. Duclos: « Jean et Henri, c'est vous qui *êtes*
 êtes... toujours les derniers! » Nicole et Yvonne: « C'est
 dites... vous qui *dites* non, Jean et Henri! »
 lavez...

eux qui { ont... M. et Mme Duclos vont à Saint-Gil; ce sont eux qui
 elles qui sont... ont téléphoné à Charles Leroux. M. Lebrun est un
 disent...
 lavent...

bon ami des fillettes, et ce sont elles qui lui ont demandé des glaces, à la gare.

Yvonne: « C'est moi qui me suis lavée la première, aujourd'hui! » Henri: « Oui, mais hier, est-ce toi aussi qui t'es lavée la première? » Yvonne, à son frère: « Non, hier ce n'est pas moi qui me suis lavée la première. » M. Duclos: « C'est toi qui te lèves toujours le dernier, Henri! » Henri dit que ce n'est pas vrai: ce n'est pas toujours lui qui se lève le dernier, dans la famille; le dimanche, c'est souvent lui qui se lève avant les autres. Jean: « Henri, demain, ce ne sont pas les filles qui se laveront les premières, comme aujourd'hui! Ah, non! Demain, c'est nous qui nous laverons avant les filles! » « Non! » dit Yvonne, « ce n'est pas nous qui nous laverons les dernières, c'est vous qui vous laverez les derniers. » Henri et Yvonne sont les plus jeunes, ce sont eux qui se sont assis à droite et à gauche de M. Duclos.

se laver

c'est moi qui me ...
c'est toi qui te ...
c'est lui qui se ...
c'est nous qui nous ...
c'est vous qui vous ...
ce sont eux qui se ...

EXERCICE

c'est moi qui ai	c'est toi qui as
c'est moi qui parle	c'est toi qui parles
c'est moi qui ai parlé	c'est toi qui as parlé
c'est moi qui suis	c'est toi qui es
c'est moi qui me lave	c'est toi qui te laves
c'est moi qui me suis lavé	c'est toi qui t'es lavé, etc.

Yvonne: « Qui a ma balle? Henri, est-ce ... ma balle? » Henri: « Oui, ... ta balle! » Mme Duclos: « Qui est-ce qui m'appelle? Henri et Yvonne, est-ce

... m'...?» Henri et Yvonne: «Oui, maman, ... t'...!» M. Lebrun: «N'est-ce pas ... allemand, M. Duclos?» M. Duclos: «Oui, M. Lebrun, c'est moi qui parle allemand.» «Qui est-ce qui a mangé mes poires?» demande Mme Duclos, «... mes poires, Jean et Henri?» Jean et Henri répondent que ... pas ... les poires de leur mère. M. Duclos: «Henri, ...!» Henri: «Non, ce n'est pas toujours moi qui me lave après les autres!» Jean: «Qui est-ce qui se lave, maintenant? Yvonne et Nicole, ...?» Yvonne et Nicole répondent: «Oui, ..., maintenant!» Mme Duclos: «Henri, ... la pomme?» Henri: «Non, maman, ce n'est pas moi qui ai mangé la pomme!» M. Duclos dit à Henri que ... après Jean, mais Henri dit: «Non, papa, ce n'est pas toujours moi qui me lève après Jean! Souvent, ... après moi!» Mme Duclos demande: «Qui est-ce qui est dans la salle de bains? Jean, ... pas ... dans la salle de bains?» Jean répond à sa mère que ... pas ... dans la salle de bains, mais Henri. «Qui est-ce qui se lave?» demande Nicole, «..., Henri?» Et Henri répond à sa sœur: «Oui, Nicole, ...» «Qui est-ce qui s'est levé le premier, aujourd'hui?» demande M. Duclos, «... les premiers, Jean et Nicole?» Et Jean et Nicole répondent à leur père que ... les premiers, ce matin.

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE

Dimanche matin. Cinq heures et demie. Dans la
dimā:ʃ matē. sē-kæ:r e d(ə)mi. dā la

grande maison des Leroux à Saint-Gil, tous les enfants
grā:d mezō de ləru, a sē zil, tu le-z āfā

dorment. Tous sauf Henri. Quand il est à Saint-Gil,
dorm. tus sof āri. kā-t il ε-t a sē zil,

sauf Henri : mais
pas Henri

il se lève toujours longtemps avant les autres et fait
il.sə le:v tuzu:r lōtā avā le-z o:tr e fe

longtemps = long
temps

une petite promenade. Ce matin aussi, il se lève à
yn pətit prɔmnad. sə matē osi, il sə le:v a

cinq heures et demie et appelle: « Eh! » Qui est-ce
sē-kæ:r e d(ə)mi e apel : « e! » ki εs

qu'il appelle? Il appelle John Clark: « John! Tu dors?
kil apel? il apel dzɔn kla:k: « dzɔn! ty dɔ:r?

Il est six heures moins le quart! » John: « Qu'est-ce
il ε si -zæ:r mwē l(ə) ka:r! » dzɔn: « kəs

qu'il y a? » Henri: « Viens, John! Nous allons faire
kil ja? » āri : « vjē, dzɔn! nu-z alō, fe:r

il va faire = il
fera

une belle promenade! » John: « Maintenant? » Henri:
yn bəl prɔmnad! » dzɔn: « mētnā? » āri:

pendant que = en
même temps que

« Oui, pendant que les autres dorment. Viens! »
« wi, pādā k(ə) le-z o:trā dorm. vjē! »

John: « Bien, je viens. »

dzɔn: « bjē, ʒə vjē. »

Henri dit:
« Viens! » à John
: il lui dit de
venir.

Chapitre dix-huit (18).

je sors
tu sors
il sort
nous sortons
vous sortez
ils sortent

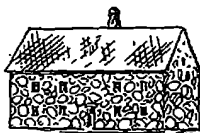
il prend
ils prennent

il va donner =
il donnera



un cochon

celle : la maison



une ferme

un animal
deux animaux

celui : le chien

il en a beaucoup
: il a beaucoup
d'animaux

John se lève et se lave, et le jeune Anglais et son
dʒɔn sə lɛ:v e s(ə) la:v, e l(ə) ʒæŋ ãgle e sɔ̃

petit ami français sortent de la maison. Mais avant,
p(ə)ti -i ami frãse sɔrt də la mɛzɔ̃. mɛ avã,

ils vont une minute à la cuisine, où ils prennent du
il vɔ̃ -t yn minyt ə la kyizin, u il prɛn dy

pain. A qui vont-ils le donner? Ils vont le donner
pɛ̃. ə ki vɔ̃ -t il lə dɔ̃ne? il vɔ̃ l(ə) dɔ̃ne

aux petits cochons.

o p(ə)ti kɔʃɔ̃.

Derrière la maison des Leroux, il y a une autre
dɛrʒɛ:r lə mɛzɔ̃ dɛ ləru, il ja yn o:trə

maison, mais elle n'est pas comme celle où demeure
mɛzɔ̃, mɛ el nɛ pa kɔm sɛl u d(ə)mæ:r

la famille. C'est une ferme. Dans une ferme il y a
la fami:j. sɛ -t yn fɛrm. dũ -z yn fɛrm il ja

beaucoup d'animaux. Le chat est un animal, le chien
boku danimo. lə ja ɛ -t ẽ -n animal, lə ʃjẽ

aussi. Les Leroux ont deux chiens: celui qui est à
osi. lɛ ləru ɔ̃ dø ʃjẽ: sɔlyi ki ɛ -t a

la ferme s'appelle Brutus, celui qui est à la maison
la fɛrm sɛpɛl bryty:s, sɔlyi ki ɛ -t a lə mɛzɔ̃

s'appelle Roi.

sɛpɛl rwa.

« Combien d'animaux a ton oncle? » demande John.

« kɔ̃bjẽ danimo ə tɔ̃ -n ɔ̃:kl? » dɛmã:d dʒɔn.

« Je ne sais pas, » dit Henri, « mais il en a beaucoup:

« ʒə n(ə) sɛ pa, » di ɑ̃ri, « mɛ il ɑ̃ -n ə boku :

Je crois qu'il en a plus de cent. » John: « Plus
ʒə krwa kil ā-n a ply d(ə) sã. » dzɔn: « ply

de cent! C'est beaucoup! » Henri: « Oui, mais c'est
d(ə) sã! sɛ boku! » ɑ̃ri: « wi, mɛ sɛ

une grande ferme, tu sais? » Il n'y a qu'une ferme
-t yn grã:d fɛrm, ty sɛ? » il nja kɔn fɛrm

plus grande à Saint-Gil: la ferme de M. Dulac. C'est
ply grã:d a sɛ ʒil: la fɛrm də masjɔ dylak sɛ

celle qui est derrière la gare.

sel ki ɛ dɛrjɛ:r la ɡa:r.

celle ɔ: la ferme

« Viens! » dit Henri; « nous allons dire bonjour aux
« vjẽ! » di ɑ̃ri; « nu-z alɔ di:r bɔʒu:r o

il va dire = il
 dira

cochons. » Ils sont jolis quand ils sont encore jeunes,
kɔʃɔ. » il sɔ ʒɔli kã-t il sɔ-t ɑ̃kɔ:r ʒœn,

les petits cochons, avec leur belle couleur rose. (Plus
le p(ə)ti kɔʃɔ, avɛk lær bɛl kulɔ:r ro:z. [ply

tard, quand ils sont plus grands, leur couleur n'est
ta:r, kã-t il sɔ pɪ grã, lær kulɔ:r nɛ

La couleur rose
 est une couleur
 entre le rouge et
 le blanc.

plus rose, mais un peu noire.) La petite Yvonne aussi
ply ro:z, mɛ ɑ̃ pɔ nwa:r.] la p(ə)tit ivɔn ɔsi

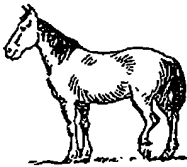
aime beaucoup leur parler. Quand elle est à Saint-Gil,
ɛ:m boku lær parlɛ. kã -tɛl ɛ-t a sɛ ʒil,

leur ɔ: aux
 cochons

la première chose qu'elle fait, le matin, c'est d'aller
la prɛmjɛ:r ʃo:z kɛl fɛ, la matɛ, sɛ dɛlɛ

dire bonjour aux jolis petits cochons roses de la ferme.
di:r bɔʒu:r o ʒɔli p(ə)ti kɔʃɔ ro:z də la fɛrm.

L'oncle Charles lui a dit la dernière fois: « Si tu es
lɔ:klɔ ʃarl lɔi a di la dɛrnjɛ:r fwa: « si ty ɛ



un cheval

aurait

Yvonne: « Papa n'a pas une maison à la campagne, mais si papa avait une maison à la campagne, j'aurais de petits animaux. »

serait

Yvonne n'a pas tous les animaux qu'elle veut, mais si elle les avait, la maison de son papa serait une ferme.

sage pendant toute l'année, je te donnerai un petit
sa:3 pādā tut lane, 3ə tə dɔnre ǝ p(ə)ti

cochon à ton anniversaire. » « Et si je suis sage
kɔʃʃ a tʃ-n anivɛrsɛ:r. » « e si 3ə sɥi sa:3

pendant....deux ans, est-ce que tu me donneras
pādā dɔ-z ā, ɛs kə tɥm(ə) dɔnra

aussi un petit cheval? » lui a demandé Yvonne.
osi ǝ p(ə)ti ʃəval? » ɥi a d(ə)māde iʋɔn.

« Non, je ne te donnerai pas un petit cheval, mais
« nɔ, 3ə n(ə) tə dɔnre pa ǝ p(ə)ti ʃ(ə)val, mɛ

tu auras un'autre petit cochon, si tu veux. » « Oh,
ty ɔra ǝ -n'ɔ:trə pəti kɔʃʃ, si ty vø. » « o,

oui, je veux bien! »

wi, 3ə vø bʃɛ! »

Yvonne aime beaucoup les animaux. « Si papa et
iʋɔn ɛ:m boku le-z animo. » « si papa e

maman avaient une maison à la campagne, » dit-elle,
māmā avɛ-t yn mɛzɔ a la kāpaŋ, » di-t ɛl,

« j'aurais beaucoup de petits animaux. » Quand elle
« ʒɔre boku d(ə) pəti-z animo. » kā-t ɛl

le dit, son frère Henri lui dit souvent: « Ma petite,
lə di, sɔ frɛ:r āri ɥi di suvā: « ma.p(ə)tit,

si tu avais tous les animaux que tu veux, notre maison
si ty avɛ tu le-z animo k(ə) ty vø, nɔtrə mɛzɔ

ne serait pas une maison, mais une ferme, et tes
n(ə) sərə pa yn mɛzɔ, mɛ yn ferm, e te

animaux auraient toutes nos chambres. Un cochon
-z animo ɔre tut no ʃā:br. ǝ kɔʃʃ

aurait ta chambre et celle de Nicole, un veau aurait
ɔrɛ ta fā:br e sɛl də nɪkɔl, ǝ vo ɔrɛ

ma chambre et celle de Jean, un petit cheval aurait
mə fā:br e sɛl də ʒā, ǝ p(ə)ti ʃ(ə)val ɔrɛ

la chambre de papa et de maman; la salle à manger
la fā:brə də pɑpə e də māmā; la sɛl a māʒe

serait la chambre de quelque autre animal. » Yvonne
s(ə)rɛ la fābrə də kɛlk o:tr animal. ɪvɔn

répond seulement: « Oh ... » parce qu'elle sait bien
rɛpɔ sɛlmā: « o ... » pɑrs kɛl se bʒɛ

que ce que dit Henri est vrai.
kə s(ə) kə di ǝri ɛ vrɛ.

Où sont les deux amis maintenant? Sont-ils devant
u sɔ. le dø -z ami mɛtnā? sɔ -t il dəvā

les cochons? Oui, et John demande à Henri: « Com-
le kɔʃɔ? wi, e dʒɔn dɛmā:d a ǝri: « kɔ-

bien de cochons a ton oncle? » Henri: « Je crois
bʒɛ d(ə) kɔʃɔ a tɔ -n ɔ:kl? » ǝri: « ʒə krwa

qu'il en a plus de trente-cinq (35), mais tu sais, c'est
kil ā -n a ply də trātsɛ:k, mɛ ty se, sɛ

comme pour les autres animaux: je ne sais jamais,
kɔm pur le -z o:trə -z animo: ʒə n(ə) se ʒamɛ,

quand nous venons à Saint-Gil, s'il n'y a pas quelques
kā nu v(ə)nɔ a sɛ ʒil, sil nʒa pa kɛlkə

cochons ou quelques autres animaux; qu'il n'y avait
kɔʃɔ u kɛlkə -z o:trə -z animo, kil nʒavɛ

pas un mois avant. La dernière fois, par exemple,
pa ǝ mwa avā. la dɛrnjɛ:r fwa, pɑr ɛʒɔ:pl,

celle de Nicole :
la chambre de
Nicole

j'aurais
tu aurais
il aurait
nous aurions
vous auriez
ils auraient

je serais
tu serais
il serait
nous serions
vous seriez
ils seraient

c'est comme pour
: c'est la même
chose qu'avec

Chapitre dix-huit (18).

il y en avait cinq
o: il y avait cinq
cochons



une vache

il y en a vingt o:
il y a vingt vaches



un verre de lait

n'en donnent que
20 litres o: ne
donnent que 20
litres de lait

quand je suis venu dire bonjour aux cochons, il y en
kā zə sɥi v(ə)nydi:r bɔʒu:r o kɔʃ, il jā

avait cinq de plus qu'une semaine avant! »

-nave sē:k də ply kyn səmen avā! »

Après avoir donné leur pain aux cochons, les deux
apre-z avwa:r dɔne lər pē o kɔʃ, le dɔ

amis vont dans la partie de la ferme où sont les
-z ami vɔ dā la parti d(ə) la ferm u sɔ le

vaches le matin. Il y en a vingt à la ferme. Ce
vaj la maiē. il jā -n a vē a la ferm. sə

sont de bonnes vaches qui donnent beaucoup de lait.
sɔ. d(ə) bɔn vaj ki dɔn boku d(ə) lē.

Il y en a deux qui donnent plus de 40 litres de lait
il jā -n a dɔ ki dɔn ply d(ə) karā:t litra də lē

par jour. Les autres n'en donnent que 20 ou 25 litres
par zu:r. le -z o:trə nā dɔn kə vē u vētsē litra

par jour, mais c'est également beaucoup. Beaucoup
par zu:r, mē se -t egalmā boku. boku

de vaches ne donnent que 15 litres par jour.

d(ə) vaj nā dɔn kə kē:z litra par zu:r.

John Clark, qui n'a jamais été dans une ferme, sauf
dʒɔn kla:k, ki na zame -z etē dā -z yn ferm, sof

ici, à Saint-Gil, demande à Henri: « Henri, qu'est-ce
isi, a sē zil, dəmā:d a āri: « āri, kēs

qu'on donne aux vaches pour avoir beaucoup de
kɔ dɔn o vaj pur avwa:r boku d(ə)

lait? Je sais qu'elles mangent de l'herbe, mais est-ce
le? zə se kel mā:z də lərb, mē ɛs

qu'on ne leur donne pas autre chose également? »
kɔ̃ n(a) lær dɔn pa o:trə ʃo:z egalma?

« Oh, si, mon vieux, » lui répond Henri, « on
 « o, si, mɔ̃ vjɔ̃, » lɥi rɛpɔ̃ ɑ̃ri, » ɔ̃

leur donne beaucoup d'autres choses. » John: « Par
læɾ dɔn boku do:trə ʃo:z: » dzɔn: « par

exemple? » Henri: « Des betteraves, par exemple.
egzā:pl? » ɑ̃ri: « de betra:v, par egzā:pl.

Veux-tu leur en donner? » John: « Oui, je veux
vɔ̃ ty lær ɑ̃ done? » dzɔn: « wi, zə vɔ̃

bien. Mais où sont-elles? Je ne les vois pas. »
bjɛ. mɛ u sɔ̃-t el? zə n(a) le vwa pa. »

Henri: « Il y en a là, à droite. » Henri et John.
ɑ̃ri: « il jɑ̃-n a la, a drwat. » ɑ̃ri e dzɔn

prennent des betteraves pour les donner à une grande
prɛn de betra:v pur le done a yn grā:d

vache noire et blanche. Quand la vache voit les
vaf nwa:r e blā:f. kɑ̃ la vaf vwa le

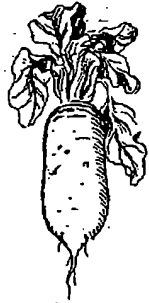
betteraves, elle les mange avec grand plaisir. Les
betra:v, el le mā:ʒ avek grā plezi:r. le

deux garçons restent pendant dix minutes devant la
dø garsɔ̃ rest pādā di minyt dəvɑ̃ la

grande vache, parce que John veut la voir manger.
grā:d vaf, pars kə dzɔn vɔ̃ la vwa:r māʒe.

Il a vu beaucoup de vaches quand il est venu de
il a vy boku d(a) vaf kɑ̃-t il ɛ v(a)ny d(a)

Londres à Paris, et alors, il les a vues manger de
lɔ̃:dr a pari, ɛ alɔ:r, il le-z a vy māʒe d(a)



une betterave

veux-tu leur en
 donner : veux-tu
 leur donner des
 betteraves

les : les
 betteraves

il y en a : il y a
 des betteraves

voir
 a vu
 voit

la : la vache
 la voir manger :
 la voir pendant
 qu'elle mange

vu
 vues

Il a vu les vaches;
 il les a vues.

Chapitre dix-huit (18).

a. fini de manger
= ne mange plus

rentrer à la
maison : aller ou
venir à la maison

il est levé = il
s'est levé et il
s'est habillé

appelé
appelée

Il a appelé Yvonne;
il l'a appelée.

il dort (le présent)
il dormait (l'im-
parfait)

s'était levée

Quand John et
Henri sont allés à
la ferme, Yvonne
ne s'était pas
encore levée.

l'herbe, mais il n'a jamais vu une vache manger des
fərb, mɛ il na ʒamɛ vy yn vaf mǎʒɛ dɛ

betteraves ou autre chose dans une ferme. Mainte-
bɛtrav u o:trə ʃo:z dǎ-z yn fɛrm. mɛt-

nant, la vache a fini de manger. Elle n'a plus de
nǎ, la vaf a fini d(ə) mǎʒɛ. ɛl na ply d(ə)

betteraves.

bɛtrav.

Il est six heures et quart; les garçons ont fini leur
il ɛ si-z æ:r e ka:r; le ɡarsɔ̃ ʔ fini lœr

petite promenade et rentrent à la maison. Tous les
pəti prɔmnad e rǎ:tr a la mɛsɔ̃. tu le

autres enfants sont levés, et quand John et Henri
-ʒ o:trə -z ǎfǎ sɔ̃ l(ə)ve, e kǎ dʒɔn e ǎri

rentrent, on leur demande: « D'où venez-vous, vous
rǎ:tr, ʔ lœr dǎmǎ:d: « du v(ə)ne vu, vǔ

deux? » « Nous venons de la ferme où nous sommes
dø? » « nu v(ə)nɔ̃ d(ə) la fɛrm u nu sɔm

allés voir les cochons et les vaches: nous les avons vus
-z alɛ vva:r le kɔʃɔ̃ e le vaf; nu le -z avɔ̃ vy

manger. » Yvonne: « Oh, Henri, pourquoi est-ce que
mǎʒɛ. » ivɔn: « o, ǎri, purkwa ɛs kǎ

vous ne m'avez pas appelée? » Henri: « Parce que tu
vu n(ə) mave pa aple? » ǎri: « pars kǎ ty

dormais, ma petite! Et même si tu t'étais levée
dɔrmɛ, ma p(ə)titi! e mɛ:m si ty tɛtɛ l(ə)ve

avant nous, je ne t'aurais pas appelée, parce que nous
avǎ nu, ʒə n(ə) tɔrɛ pa aple, pars kǎ nu

n'avions pas le temps ce matin. » Yvonne: « Oh, tu
navjō pa l(a) tã s(a) matē. » ivon: « o, ty

sais, si j'avais été levée, quand vous êtes allés à la
se, si zavc -z ete l(a)ve, kã vu -z et -zale a la

ferme, je serais allée avec vous, même si M. Henri avait
ferm, zã s(a)re -zale avec vu, mɛ:m si masjō āri ave

dit non! » Henri: « Et moi, je ne t'aurais pas parlé!
di nō! » āri: « e mwa, zã n(a) tɔre pa parle!

Et John ne t'aurait pas parlé non plus! » Yvonne:
e dzon nã tɔre pa parle nō ply! » ivon:

« Ce n'est pas vrai! N'est-ce pas, John? Est-ce que
« s(a) nẽ pa vre! nẽs pa, dzon? ɛs kã

tu ne m'aurais pas parlé non plus, si j'étais allée
ty n(a) mɔre pa parle nō ply, si zete -z ale

avec vous ce matin? » John: « Oh, si, si tu étais
avec vu s(a) matē? » dzon: « o, si, si ty ete

venue, je t'aurais parlé! » Au même moment, Henri
v(a)ny, zã tɔre parle! » o mɛ:m mɔmã āri

sort de la chambre et va au jardin. Les autres
sɔ:r dã la jã:br e va o zardẽ. le -z o:trã

restent au premier étage.

rest o prãmje -reta:z.

Peu de temps après, tante Anne appelle: « Êtes-
pø dã tã aprẽ, tã:t a:n apel: « et

vous levés? Oui? Alors venez! » Les enfants
vu l(a)ve? wi? alɔ:r vane! » le -z āfũ

qu'elle appelle descendent. Celle qui entre la première
kel apel desã:d. sel ki ā:trã la prãmje:r

aurais appelé

John, à Yvonne:
« Tu n'étais pas
levée, alors je n'ai
pas appelé.
Mais si tu avais
été levée, j'aurais
appelé. »

serais allée

Yvonne: « Je
n'étais pas levée,
mais si j'avais été
levée, je serais
allée avec vous. »

non plus

A cinq heures et
demie, Yvonne
n'était pas levée,
et Nicole n'était
pas levée **non
plus**: elles étaient
au lit toutes les
deux.

viens!
venez!

Henri, à John:
« Viens, John! »
Tante Anne, aux
enfants: « Venez,
mes enfants! »

Chapitre dix-huit (18).

y ɔ: dans la salle
à manger



une jambe

il est ɔ: c'est

appelé

Il a appelé Henri;
il l'a appelé.

dans la salle à manger, c'est Yvonne; elle a de bonnes
dā la sal a māʒe, sɛ-t iʋɔn; ɛl a d(ə) bɔn

petites jambes. Et celui qui y entre le dernier, c'est
pətit ʒā:b. e səɫʃi ki ʃā:trə la dɛrnʒe, sɛ

Henri, pas parce qu'il n'a pas de bonnes jambes, mais
-t āri, pa pɑrs kil na pa d(ə) bɔn ʒā:b, mɛ

parce qu'il était déjà monté dans un grand arbre quand
pɑrs kil ɛtɛ dɛʒa mɔ̃tɛ dā -z ɛ grā -t arbrə kā

Nicole l'a appelé. Il est souvent nécessaire d'appeler
nikɔl la aple. il ɛ suvā nesɛsɛ:r daplɛ

Henri deux ou trois fois le matin, quand il est dans
āri dɔ -z u trwa fwa l(ə) matɛ, kā -t il ɛ dā

le jardin. Ce matin aussi, Nicole l'a appelé trois
l(ə) ʒardɛ. sɛ matɛ osi, nikɔl la aple trwa

fois: Henri n'est venu qu'à la troisième fois. Quand
fwa: āri nɛ v(ə)ny. ka la trwazʒɛm fwa. kā

il est entré dans la salle à manger, sa mère lui a
-t il ɛ -t ātre dā la sal a māʒe, sa mɛ:r ɫʃi a

dit: « Si tu n'étais pas venu dans cinq minutes, Henri,
di: « si ty nɛtɛ pa v(ə)ny dā sɛ minyt, āri,

nous aurions fini de déjeuner, et tu n'aurais pas mangé
nu -z ɔʃɔ̃ fini dɛ dɛʒœnɛ, e ty nɔrɛ pa māʒe

ce matin. » « Oh, vous n'auriez pas tout mangé; il
sɛ matɛ. » « o, vu nɔrʒɛ pa tu māʒe; il

serait bien resté quelque chose pour moi. » « Je ne
sɛrɛ bʃɛ rɛstɛ kɛlkə ʃo:z pur mwa. » « ʒə n(ə)

crois pas, Henri. Tes sœurs et ton frère auraient
krwa pa, āri. tɛ sœ:r e iʃ frɛ:r ɔrɛ

tout mangé. » Et son père dit: « Pourquoi est-il
tu māze. » e sō pɛ:r di: « purkwa ɛ-t il

nécessaire d'appeler ce garçon trois ou quatre fois
nesesɛ:r daplɛ s(a) garsō trwa-z u katrə fwa

tous les matins? Si j'étais ta mère, Henri, je ne
tu lə matɛ? si zɛtɛ ta mɛ:r, āri, zə n(a)

t'aurais pas donné ton déjeuner aujourd'hui! Ta
trɛ pa dɔnɛ tō dezæne ozurɔyi! ta

mère est trop bonne! » A cela, Henri ne répond
mɛ:r ɛ trɔ bɔn! » a sɔla, āri n(a), repō

cela = ce + là

rien, parce qu'il sait que c'est vrai. Et s'il avait
rjɛ, pars kil sɛ kə sɛ vrɛ. e sɪl avɛ

s'il = si + il

répondu non, ses parents ne lui auraient pas donné
repōdy nō, sɛ parā n(a) lɔi vrɛ pa dɔnɛ

de fruits, ni au déjeuner, ni au dîner non plus.
d(a) fryi, ni o dezæne, ni o dine nō ply.

Après avoir mangé, les enfants sortent de la salle
aprɛ-z avwa:r māze, lɛ-z āfā sɔrt də la sal

à manger, et les garçons prennent leurs balles.
a māze, e lɛ garsō prɛn lɔɛr bal.

« Venez! » disent-ils à leurs sœurs, et tous sortent
« vɛnɛ! » di:z-t il a lɔɛr sɔɛ:r, e tus sɔrt

dans le jardin. Yvonne demande: « Qu'est-ce que
dā l(a) zardɛ. ivɔn damā:d: « kɛs kə

nous allons faire? » Henri: « Nous allons jouer à
nu-z alō fɛ:r? » āri: « nu-z alō zwe a

il va jouer, =
il jouera

la balle, et dans une heure nous irons à la ferme,
la bal, e dā-z yn æ:r nu-z irō-z a la ferm,

vu
vus

Il a vu les cochons;
il les a vus.

rarement ↔
souvent

vu
vus
vue
vues

Il a vu le cochon;
il l'a vu.
Il a vu les cochons;
il les a vus.
Il a vu les cochons
et les vaches;
il les a vus.
Il a vu la vache;
il l'a vue.
Il a vu les vaches;
il les a vues.

où nous allons voir les cochons manger. » John:
u nu -z alɔ vwa:r le kɔfɔ māze. » dzɔn:

« Oh, oui! Je ne les ai jamais vus manger, sauf
« o, wi! zə n(ə) le -z e zame vy māze, sof

ce matin avec toi, quand nous étions à la ferme.
sə matɛ avɛk twa, kɑ nu -z etjɔ -z a la ferm.

Qu'est-ce qu'ils mangent, Henri? » Henri: « Je ne
kɛs kil mā:z, āri? » āri: « zə n(ə)

veux plus vous parler, M. John. » Yvonne: « Mais
vø ply vu parle, masjø dzɔn. » ivɔn: « mɛ

moi, je veux bien te le dire: ils mangent un peu
mwa, zə vø bjɛ təl(ə) di:r: il mā:z ɛ pø

de tout. Et tu sais, ils sont comme Henri. Papa
də tu. e ty sɛ, il sɔ kɔm āri. papa

lui dit souvent que s'il se lavait un peu plus
ly di suvɑ kə sil sɛ lavɛ ɛ pø ply

rarement, il serait un vrai petit cochon. » Henri:
rarmɑ, il sərə -t ɛ vɛ p(ə)ti kɔfɔ. » āri:

« Je serais un petit cochon, mais toi, si tu ne te laves
« zə s(ə)rɛ -z ɛ p(ə)ti kɔfɔ, mɛ twa, si ty n(ə) tɛ la:v

pas, tu seras un grand cochon. Et cela, c'est vrai! »
pɑ, ty s(ə)rɑ ɛ grɑ kɔfɔ. e sɛla, sɛ vɛr! »

« Qu'est-ce qui est vrai? » « Que tu seras un cochon! »
« kɛs ki. e vɛr? » « kə tys(ə)rɑ ɛ kɔfɔ! »

Après avoir joué un peu plus d'une demi-heure, les
apɛ -z avwa:r zue ɛ pø ply dyn dəmiɑ:r, le

enfants sont fatigués et s'asseyent un moment dans
-z ɑfɑ sɔ fatigue. e sɛsɛ:j ɛ mɔmɑ dɑ

l'herbe. « Est-ce que c'est vrai, John, » demande
lerb: « ɛs kə sɛ vrɛ, dʒɔn, » dāmā:d

Nicole, « que tu n'as jamais vu des animaux manger? »
nikɔl, « kə ty na zame vy de -z animo mūze? »

« Oui, c'est vrai. J'ai vu des animaux manger de
« wi, sɛ vrɛ. ʒe vy de -z animo mūze d(ə)

l'herbe à la campagne, mais c'est tout. » « Mais
lerb a la kāpan, mɛ sɛ tu. » « mɛ

alors, tu n'as jamais vu une ferme non plus? » « Non,
alɔ:r, ty na zame vy yn ferm nɔ ply? » « nɔ,

à Londres, nous allons rarement à la « vraie » cam-
a lɔ:dr, nu -z alɔ rarmū a la « vrɛ » kā-

pagne, parce que pour y aller, il est nécessaire de
pan, pars kə pur jale, il ɛ nesɛsɛ:r də

faire un long voyage. Londres est beaucoup plus
fɛ:r æ lɔ vwaja:ʒ. lɔ:dr ɛ boku ply

grand que Paris. Vous n'avez jamais été à Londres? »
grā, k(ə) pari. vu nave zame -z ete a lɔ:dr? »

Nicole: « Non, nous n'y avons jamais été, mais papa
nikɔl: « nɔ, nu njavɔ zame -z ete; mɛ papa

y a été beaucoup de fois. Nous avons été une fois
ja ete boku d(ə) fwa. nu -z avɔ -z ete yn fwa

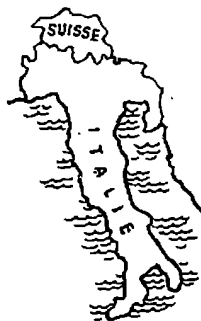
en Italie et une fois en Suisse, mais tu sais, nous
ā-nitali ɛ yn fwa ā swis, mɛ ty se, nu

allons rarement dans d'autres pays que la France
-z alɔ rarmū dā do:trə peji k(ə) la frā:s

pour nos vacances. » Jean: « Ce n'est pas parce
pur no vəkā:s. » ʒā: « s(ə) nɛ pa pars

y : à la cam-
 pagne

y : à Londres



l'Italie la Suisse

Chapitre dix-huit (18).

y ɔ: dans d'autres
pays

que nous n'aurions pas aimé y aller, mais c'est maïman
kə nu nɔrjɔ̃ pa ɛme jalə, mɛ sɛ māmā

qui ne veut pas. L'année passée, quand papa est
ki n(a) vɔ̃ pa. lane pase, kū papa ɛ

allé à Londres en avril, je serais venu avec plaisir. »
-t alə ɛ lɔ:dr ā -n avril, ʒə s(a)rɛ v(a)ny avɛk plɛzi:r. »

John: « Alors tu serais venu chez nous, et nous
dʒɔn: « alɔ:r ty s(a)rɛ v(a)ny se nu, e nu

aurions fait beaucoup de belles promenades dans les
-z ɔrjɔ̃ fɛ boku d(a) bɛl prɔmnad dā le

grands jardins de Londres. Je sais que vous les
grā ʒardɛ d(a) lɔ:dr. ʒə se kə vu le

auriez aimés, ces grands jardins. Et papa vous
-z ɔrje ɛme, se grā ʒardɛ. e papa vu

aurait parlé d'autres choses que je ne sais pas, et
-z ɔrɛ parlɛ do:trə ʃo:z kə ʒə n(a) se pa, e

vous auriez été dans la vieille ville. » Henri: « Tout
vu -z ɔrje -z ɛtɛ dā la vjɛ:j vil. » āri: « tu

cela, c'est bien, mais même si tu m'avais donné une
s(a)la, sɛ bjɛ, mɛ mɛ:m si ty mave done yn

belle auto, dix fois plus belle que celle de papa,
bɛl oto, di fwa ply bɛl kə sɛl də papa,

je ne serais pas allé en Angleterre. » Nicole:
ʒə n(a) sɔrɛ pa alə ā -n āŋlɛtɛ:r. » nikol:

y ɔ: en Angleterre

« Ce n'est pas vrai, John, il y serait allé avec plaisir,
« s(a) nɛ pa vrɛ, dʒɔn, il i s(a)rɛ -t alə avɛk plɛzi:r,

mais tu sais, il est encore trop jeune. » John: « Je
mɛ ty se, il ɛ -t ākɔ:r trɔ ʒæn. » dʒɔn: « ʒə

crois aussi que tu serais venu en Angleterre, Henri.
krwa osi kə ty s(ə)re v(ə)ny ā -n āglatɛ:r, āri.

Tu y aurais vu beaucoup de belles choses, tu sais? »
ty jɔrɛ vy boku d(ə) bɛl ʃo:z, ty sɛ? »

Henri veut répondre, mais au même moment, l'oncle
āri vø rɛpɔ:dr, mɛ o mɛ:m mɔmā, lɔ:klə

Charles appelle: « Je vais à la ferme, mes amis!
ʃarl apɛl: « ʒə vɛ -z a la ferm, mɛ -z ami!

Venez avec moi! » « Nous venons! Nous venons! »
vənɛ avɛk mwa! » « nu v(ə)nɔ̃! nu v(ə)nɔ̃! »

disent-ils tous, et cinq minutes plus tard, Henri et
di:z -t il tus, e sɛ minyt ply ta:r, āri e

John sont de bons amis, comme ce matin, à six
dʒɔn sɔ̃ d(ə) bɔ̃ -z ami, kɔm sɔ matɛ̃, a si

heures.

-z œ:r.

EXERCICE A.

Ce dimanche à cinq heures et demie, tous les enfants dorment, — Henri. Quand Henri est à la campagne, il se lève — avant les autres. Henri n'aime pas se laver, et il se lave —. Henri et John vont faire une promenade — que les autres enfants dorment.

« Qu'est-ce que nous — faire? » demande John à Henri. « Nous allons — une promenade. » Pourquoi — ils du pain à la cuisine? Ils prennent du pain pour — donner aux animaux. A quels animaux —

MOTS:

un animal
deux animaux
une betterave
un cheval
un cochon
une ferme
une jambe
le lait
un litre
une vache
nécessaire
rose
j'aurais
tu aurais
il aurait
nous aurions
vous auriez
ils auraient
il aurait aimé
il aurait appelé
il aurait donné
il aurait fini de
il aurait mangé
il aurait parlé
il aurait vu
il avait dit
il avait répondu
avoir
avoir donné
je crois
il dormait
il est levé
il s'était levé
il avait été levé

ils le donner? Ils vont le donner aux petits —. Que feront les enfants après le petit déjeuner? Ils — jouer dans le jardin. Nicole, va-t-elle jouer — la balle avec sa petite sœur? Oui, elle — jouer à la balle avec Yvonne et les garçons.

Après le petit déjeuner, l'oncle Charles appelle les enfants: « —! Nous allons voir les animaux de la —. » John n'a jamais — beaucoup d'animaux en même temps à la campagne, et c'est la première fois qu'il — des vaches et des cochons manger des betteraves.

EXERCICE B.

Quelle est la première chose que fait Yvonne quand elle vient à la ferme? ... Combien d'animaux y a-t-il à la ferme? ... Que fait Yvonne quand elle est avec les animaux de la ferme? ... Yvonne, qu'aurait-elle fait si elle s'était levée en même temps que les deux garçons? ... John, pourquoi reste-t-il devant la vache, quand il lui a donné les betteraves? ...

EXERCICE C.

j'aurais	tu aurais	il aurait
nous aurions	vous auriez	ils auraient

« Si nous avions une maison à la campagne, » dit Yvonne, « j' — beaucoup d'animaux. » « Si tu avais tous les animaux que tu veux, » lui dit son frère,

« nous n' — plus une maison, mais une ferme, parce que tes animaux — toutes nos chambres. » « M' — tu demandé de venir avec vous, John, si je m'étais levée en même temps que vous? » demande Yvonne. John lui répond que si elle s'était levée en même temps que lui et Henri, il lui — demandé de venir.

je serais	tu serais	il serait
nous serions	vous seriez	ils seraient

Si Henri se lavait encore plus rarement, il — un petit cochon. « Je — allée à Londres avec plaisir, l'année passée, » dit Nicole, « et toi aussi, Jean, tu y — allé avec plaisir, n'est-ce pas? » Les enfants — restés toute la journée à la ferme, si l'oncle Charles n'avait pas été avec eux. « — vous allés à la ferme avec moi, si je m'étais levée? » demande Yvonne, et John lui répond: « Oh, oui! Nous — allés à la ferme avec toi, si tu t'étais levée! »

y en (Voulez-vous répondre avec **y**, **en**, ou **y + en**?)

John, à Henri: « As-tu été à Londres? » Henri: « Non, je ... été. » Henri, serait-il allé à Londres avec plaisir avec son père? Oui, il ... avec plaisir. John, à Nicole: « Combien de vaches a ton oncle? » Nicole: « Il ... beaucoup. » Y a-t-il beaucoup d'animaux à la ferme? Qui, il ... beaucoup. Que prend-on pour aller de Paris à Nice? On ... aller. Combien de cochons y a-t-il à la ferme? Il ... plus de trente.

il était venu
fini
il prend
ils prennent
rentrer
je serais
tu serais
il serait
nous serions
vous seriez
ils seraient
il serait allé
il serait resté
il serait venu
je sors
tu sors
nous sortons
vous sortez
ils sortent
viens!
venez!
voir
je vois
il voit
vu
cela
celle
celui
en
longtemps
pendant que
pendant
quelques
rarement
sauf
y

Chapitre dix-huit (18).

d'où
nous allons faire
il est nécessaire
il y en a
même si
s'
ne ... pas non
plus
qu'est-ce qui?
qui est-ce que?
vingt-cinq
trente-cinq
Italie
Suisse
Brutus
Dulac
Roi

me
nous
te
vous

le lui
la lui
les leur

laver
asseoir
appeler
habiller
etc.

qui que

Les Leroux ont deux chiens, celui — est à la ferme s'appelle Brutus. Les deux garçons, — prennent-ils à la cuisine? A — vont-ils donner le pain? La ferme de M. Dulac est celle — est derrière la gare. La vache — veut voir John est une grande vache noire et blanche. C'est une des deux vaches — donnent le plus de lait.

RÉSUMÉ

Il me	lave.	Il me	donne un cadeau.
Il nous	lave.	Il nous	donne un cadeau.
Il te	lave.	Il te	donne un cadeau.
Il vous	lave.	Il vous	donne un cadeau.
Il le	lave.	Il lui	donne un cadeau.
Il la	lave.		
Il les	lave.	Il leur	donne un cadeau.

Yvonne: « Maman ne *me* lave pas, aujourd'hui. »
Jean et Henri: « Maman *nous* appelle. » Mme Duclos
à Yvonne: « C'est Nicole qui *te* lavera, aujourd'hui. »
Nicole, à Jean et à Henri: « Maman *vous* appelle. »
Yvonne dit que sa maman ne *la* lave pas, aujourd'hui.
Henri n'est plus petit, ce n'est plus sa mère qui *le* lave. Jean et Henri disent que leur mère *les* appelle.

Yvonne, à tante Claire: « Est-ce que tu *me* donneras une glace, tante Claire? » M. Duclos, à sa femme: « Qui est-ce qui *nous* téléphone? » Mme Duclos, à Yvonne: « Maman *te* donnera du chocolat, si tu es sage. » M. Duclos, à Charles et Anne Leroux: « Je *vous* téléphonerai demain. » Maman dit à Yvonne qu'elle *lui* donnera du chocolat. Mme Duclos dit à son mari qu'un monsieur *lui* téléphone. M. Duclos dit à Charles et Anne Leroux qu'il *leur* téléphonera demain.

donner à
dire à
téléphoner à
demander à
etc.

EXERCICE I

Henri: « Moi, je — assieds à la gauche de papa! » Jean et Henri: « Maman — a donné du chocolat. » Mme Duclos est dans la cuisine, et Nicole — demande s'il y a encore du lait. M. Duclos dit que Charles et Anne Leroux sont à Saint-Gil, et il — téléphone. La poupée d'Yvonne a été dans le jardin, et Yvonne — lave. Jean et Henri, qui sont dans un arbre: « Maman, est-ce toi qui — appelles? » Mme Duclos: « Tu t'es levée, Yvonne? Alors, je — habillerai moi aussi. » Henri: « Papa — donnera un beau cadeau à mon anniversaire. » Yvonne appelle Henri, mais son frère ne — répond pas. Henri a été dans le jardin, et il est noir: sa mère — lave. Mme Duclos, à ses enfants: « Je — donnerai un petit cadeau si vous êtes sages. » Les tomates sont de bons fruits, mais Yvonne ne — aime pas.

Il $\begin{cases} \text{le} \\ \text{la} \end{cases}$ lavé.
 Il l' a lavé(e).
 Il ne $\begin{cases} \text{le} \\ \text{la} \end{cases}$ lave pas.
 Il ne l' a pas lavé(e).
 Il les lave.
 Il les a lavé(e)s.
 Il ne les lave pas.
 Il ne les a pas lavé(e)s.

Yvonne a joué dans le jardin, et sa mère *la lave*. Hier aussi, sa mère *l'a lavée*. Mais si elle n'a pas les mains noires, sa mère *ne la lave pas*, quand elle a joué dans le jardin. Ce matin, Yvonne est allée dans la salle de bains avec sa sœur, mais Nicole *ne l'a pas lavée*: Yvonne s'est lavée elle-même. Quand les poupées d'Yvonne sont noires, elle *les lave*. Elle *les a lavées* hier. Mais elle *ne les a pas lavées* aujourd'hui.

EXERCICE II

Yvonne lave son mouton: — — lave. (Elle le lavé.)
 Mme Duclos appelle Jean et Henri: — — appelle.
 Nicole a habillé sa sœur: — — — habillée. Mme
 Duclos n'a pas habillé Henri: — — — — habillé.
 Maman assied Yvonne à la droite de papa: — — assied
 à la droite de papa. Jean n'appelle pas Henri: — —
 — — —. Henri lave les chiens: — — lave.

LA FERME ET LE LAC

« Qu'est-ce que nous allons faire à la ferme? » demande
« kəs ka nu -z alɔ̃ fɛ:r a la ferm? » dəmā:d

Yvonne à son oncle. « Nous allons voir les animaux.
ivɔn a sɔ̃ -n ʔ:kl. « nu -z alɔ̃ vwa:r. le -z animo.

Hier il y avait deux veaux qui n'allaient pas bien. »
ijɛ:r il javɛ dø vo ki nale pa bjɛ. »

un veau
deux veaux

John: « Le veau, c'est l'enfant de la vache, n'est-ce
dʒɔn: « la vo, sɛ lāfā d(ə) la vaf, nəs

pas? » M. Leroux: « Oui, mais on ne dit pas l'enfant
pa? » məsjø laru: « wi, mɛ ʔ n(ə) di pa lāfā

d'un animal en français, on dit le petit d'un animal.
dɛ̃ -n animal ā frāse, ʔ di la p(ə)ti dɛ̃ -n animal.

Le veau est le petit de la vache. » Yvonne: « Oncle
la vo ɛ l(ə) pəti d(ə) la vaf. » ivɔn: « ʔ:klə

Charles, est-ce qu'ils sont malades, les deux veaux? »
ʃarl, ɛs kil sɔ̃ malad, le dø vo? »

ils sont malades =
ils ne vont pas
bien

« Ils étaient malades hier, mais je crois qu'au-
« il -z ɛtɛ malad ijɛ:r, mɛ ʒ(ə) krwa ko-

jourd'hui, ils ne sont plus malades. » Yvonne: « Oncle
ʒurdi, il nə sɔ̃ ply malad. » ivɔn: « ʔ:klə

Charles, ce ne sont pas mon veau et celui d'Henri
ʃarl, sə n(ə) sɔ̃ pa mɔ̃ vo ɛ səlyi dāri

celui d'Henri : le
veau d'Henri

qui sont malades, non? » « Non, Yvonne, ton veau et
ki sɔ̃ malad, nɔ̃? » « nɔ̃, ivɔn, tɔ̃ vo ɛ

ceux : les veaux

celui d'Henri vont bien. Ceux qui sont malades, ce
səlyi dāri vɔ̃ bjē. sɔ̃ ki sɔ̃ malad, sə
 sont les deux veaux des deux petites vaches blanches.
sɔ̃ le dɔ̃ vo de dɔ̃ p(ə)tit vaʃ blā:f.

Marcel et Monique disent que ce sont leurs veaux. »
marsel e monik di:z kə sə sɔ̃ lœr vo. »

avoir
 a eu
 a
 avait
 aura

John, qui n'a jamais eu d'animaux, même pas de chien
dʒɔn, ki na ʒamɛ-zy danimo, mɛ:m pa d(ə) ʃjē

ou de chat, demande à Yvonne: « C'est vrai que vous
u d(ə) ʃa, dəmā:d a ivɔn: « se vre kə vu

avez des veaux, toi et Henri? » Yvonne: « Oui,
-z ave de vo, twa e āri? » ivɔn: « wi,

veux-tu les voir? » John: « Oh, oui, avec grand
vɔ̃ ty le vwa:r? » dʒɔn: « o, wi, avek grā

plaisir! » Yvonne: « Nous allons aussi voir mon
plezi:r! » ivɔn: « nu-z alɔ̃ osi vwa:r mɔ̃

veau et celui d'Henri, n'est-ce pas, oncle Charles? »
vo e səlyi dāri, nes pa, ʃ:klə ʃarl? »

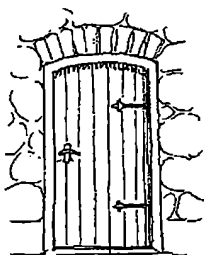
« Oui, nous allons les voir dans un moment. Nous
« wi, nu-z alɔ̃ le vwa:r dā-z ā mɔmā. nu

sommes arrivés. » M. Leroux et ses jeunes amis sont
sɔm-z arrive. » məsjɔ̃ lœru e se ʒœn-z ami sɔ̃

devant une grande porte. « Entrez! » dit M. Leroux.
d(ə)vā-t yn grā:d pɔrt. « ātre! » di məsjɔ̃ lœru.

Les deux veaux malades ne vont pas encore bien,
le dɔ̃ vo malad nə vɔ̃ pa-z ākɔ:r bjē,

mais ils ont commencé à manger, et c'est déjà beau-
mɛ il-z ɔ̃ kɔmāse a māʒe, e se deʒa bo-



une porte

coup, parce qu'ils n'iront jamais bien s'ils ne mangent
ku, pars kil nirɔ ʒame bjẽ sil nã mã:ʒ

pas. M. Leroux aime beaucoup ses animaux. Quand
pa. masjɔ laru ɛ:m boku sa -z animo. kã

il vient les voir, à la ferme, il s'arrête toujours devant
-t il vjẽ le vwa:r, a la ferm, il saret tuzu:r dauũ

chaque animal pour voir s'il a assez d'herbe et d'eau
ʃak animal pur vwa:r sil a ase derb e do

et pour lui demander s'il va bien. Il est vrai que de
e pur lɥi d(ə)mãde sil va bjẽ. il ɛ vre kã da

toutes les fermes de Saint-Gil, c'est celle de M. Leroux
tut le ferm da sẽ ʒil, se sel da masjɔ laru

qui a les plus beaux animaux. Et même si les
ki a le ply bo -z animo. e me:m si le

autres fermes ont aussi de belles vaches, ce sont
-z o:trə ferm ɔ -t osi d(ə) bel vaʃ, sa sɔ

celles de M. Leroux qui donnent le plus de lait.
sel da masjɔ laru ki don la ply d(ə) lɛ.

Après avoir regardé les deux veaux malades pendant
apre -z avwa:r rəgarde le dɔ vɔ. malad pãdũ

quelques minutes, les enfants et leur oncle vont voir
kelkã minyt, le -z ăfã e lær ʒ.kla vɔ vwa:r

ceux d'Yvonne et d'Henri. « Regarde, John! » dit
sɔ divɔn e dãri. « rəgarda, dʒɔn! » di

Yvonne, « est-ce qu'il n'est pas joli, mon veau? »
ivɔn, « ɛs kil nɛ pa ʒɔli, mɔ vɔ? »

John: « Où est-il? » Yvonne: « C'est celui-là!
dʒɔn: « u ɛ -t il? » ivɔn: « se səhɥilã!

assez ɔ: pas trop
 peu

celles ɔ: les vaches
 regardé ɔ: vu
 (pendant quelque
 temps)

ce — celui
 cette — celle
 ces — ceux
 ces — celles

Ce cheval est celui
 de M. Leroux.
 Cette vache est
 celle qui donne le
 plus de lait.
 Ces animaux sont
 ceux de Jean.
 Ces filles sont
 celles des Duclos.

celui-là = celui
 qui est là

Chapitre dix-neuf (19).

	A droite de la grande vache noire. » « Ah, oui, je <i>a drwat də la grā:d vaf nwa:r.</i> » « a, wi, ʒə
le tien ɔ: ton veau	le vois maintenant. Il est joli! Et où est le tien, <i>l(ə) vwa mētnā. il ɛ ʒoli! e u ɛ l(ə) tʃē,</i>
le mien ɔ: mon veau	Henri? » Henri: « Le mien, c'est celui-ci. Il est <i>āri? » āri: « lə mjē, se səlysi. il ɛ</i>
celui-ci = celui qui est ici	beau aussi. Il est plus beau que celui d'Yvonne. » <i>bo osi. il ɛ ply bo k(ə) səly diwn.</i> » « Ah, non, le tien n'est pas plus joli que le mien! <i>« a, nɔ̃, lə tʃē nɛ pa ply ʒoli k(ə) lə mjē!</i>
	John, peux-tu me dire quel veau est le plus joli, <i>dʒɔn, pø ty m(ə) di:r kɛl vo ɛ l(ə) ply ʒoli,</i>
le sien ɔ: son veau	le mien ou le sien? » John: « Je ne sais pas, <i>lə mjē u lə sjē? » dʒɔn: « ʒə n(ə) se pa,</i>
	Yvonne. » M. Leroux: « John ne peut pas te dire <i>ivɔn. » məsjø ləru: « dʒɔn nə pø pa tə di:r</i>
	si ton veau est plus beau que celui de ton frère, <i>si tɔ̃ vo ɛ ply bo k(ə) səly də tɔ̃ frɛ:r,</i>
	mais moi, je peux te dire que vos deux veaux sont <i>mɛ mwə, ʒə pø tə di:r kə vo dø vo sɔ̃</i>
ils sont également beaux = l'un est aussi beau que l'autre	également beaux. » <i>-t egal mā bo. »</i>
	Nicole: « Moi, je n'ai pas d'animaux à la ferme <i>nikɔl: « mwə, ʒə ne pa danimo a la ferm</i>
	maintenant, mais une fois, j'ai eu un petit cochon. <i>mētnā, mɛ yñ fwa, ʒe y œ p(ə)ti kɔʃ.</i>
	Il était joli, plus joli que tous ceux qu'il y a à la <i>il ɛtɛ ʒoli, ply ʒoli k(ə) tu sø kil ja a la</i>

ferme cette année. » John: « Et tu ne l'as plus? »
fərm sɛt ane. » dʒɔn: « e ty n(ə) la ply? »

Nicole: « Oh, non, je l'ai eu pendant un an, puis
nɪkɔl: « o, nɔ̃, ʒə le y pɑ̃dɑ̃-t ɑ̃-n ā, pyi

nous l'avons mangé. » John: « Pauvre petit cochon! »
nu lavɔ̃ mɑ̃ʒe. » dʒɔn: « pɔ:vʁə pati kɔʃɔ̃! »

Yvonne: « Mon veau, on ne le mangera jamais! »
ivɔn: « mɔ̃ vo, ɔ̃ n(ə) la mɑ̃ʒʁa ʒamɛ! »

Henri: « Pas maintenant, mais un jour il sera
ɑ̃ʁi: « pa mɛ̃tɛnɑ̃, mɛ ɑ̃ ʒu:r il sɛʁa

il sera : ce sera

nécessaire de le manger, et le mien aussi. » Yvonne:
nɛsɛsɛ:r dɛ l(ə) mɑ̃ʒe, e l(ə) mʲɛ ɔsi. » ivɔn:

« Le tien, si tu veux, mais pas le mien! L'oncle
« lɑ tʲɛ, si ty vø, mɛ pa l(ə) mʲɛ! lɔ̃:klɑ̃

Charles a dit qu'on ne le mangera jamais. N'est-ce
ʃɑʁl a di kɔ̃ n(ə) la mɑ̃ʒʁa ʒamɛ. nɛs

pas, oncle Charles? » M. Leroux: « C'est vrai,
pa, ɔ̃:klɑ̃ ʃɑʁl? » mɑsjø ləʁu: « sɛ vʁɛ,

Yvonne; on ne mangera pas ton veau, parce que c'est
ivɔn; ɔ̃ n(ə) mɑ̃ʒʁa pa tɔ̃ vo, pɑʁs kɑ sɛ

une petite vache; un jour, elle nous donnera
-t yn pɑtit vɑʃ; ɑ̃ ʒu:r, el nu dɔnʁɑ

beaucoup de bon lait. »
bokɥ d(ə) bɔ̃ lɛ. »

Après les vaches et les veaux, l'oncle et les enfants
ɑpʁɛ le vɑʃ e le vo; lɔ̃:kl̩ e le -z ɑfɑ̃

vont regarder les chevaux. L'oncle Charles en a
vɔ̃ r(ə)ɡɑʁdɛ le ʃ(ə)vo. lɔ̃:klɑ̃ ʃɑʁl ɑ̃-n a

un cheval
deux chevaux

ceux-ci = ceux
qui sont ici

aimerais

Yvonne:
« Je n'ai pas de
cheval, mais si
j'avais un petit
cheval, je l'aimé-
rais beaucoup. »

ces chevaux-ci =
les chevaux qui
sont ici

ceux-là = ceux
qui sont là

cinq ou six. John s'arrête longtemps devant ceux
sɛ:k u sis. dzɔn saret lɔtā d(ə)vā sɔ

qui sont à droite de la porte. « Ils sont beaux,
ki sɔ-t a drwai də la pɔrt. « il sɔ bo,

ceux-ci, Yvonne, » dit-il, puis il dit à M. Leroux:
sɔsi, ivɔn, » di-t il, pɔi il di a masjɔ ləru:

« Si j'avais, moi aussi, un oncle à la campagne,
« si zave, mwa osi, ɛ-n ɔ:kl a la kōpan,

j'aimerais avoir un cheval comme celui-là, le grand
zɛmre avwa:r ɛ f(ə)val kɔm sɔlyila, lə grā

noir à gauche des deux blancs. » Jean: « Moi, c'est
nwa:r a go:f de dɔ blā. » zā: « mwa, sɛ

celui-ci que je préfère. » John: « C'est vrai qu'il est
sɔlyisi kə z(ə)prefɛ:r. » dzɔn: « sɛ vrɛ kil ɛ

beau aussi; celui-là. » Jean: « C'est le plus beau de
bo osi, sɔlyila. » zā: « sɛ l(ə)ply bo də

tous, et si un jour il a un petit, l'oncle Charles a
tus, e si ɛ zu:r il a ɛ p(ə)ti, lɔ:klə sɔrl a

dit que je l'aurai, n'est-ce pas? » M. Leroux: « Oui,
di kə z(ə)lɔre, nes pa? » masjɔ ləru: « wi,

c'est vrai. »

sɛ vrɛ. »

Nicole: « Ces chevaux-ci sont beaux, c'est vrai,
nikɔl: « sɛ f(ə)vo si sɔ bo, sɛ vrɛ,

mais regardez ceux-là, à gauche de l'autre porte!
mɛ r(ə)garde sɔla, a go:f də lɔ:trə pɔrt!

Ce sont ceux que je préfère. » John: « Pourquoi,
sə sɔ sɔ kə z(ə)prefɛ:r. » dzɔn: « purkwa,

Nicole? » Jean: « Parce qu'ils sont petits et que la
nikol? » *zā:* « *pars kil s̄ p(ə)ti e k(ə) la*

pauvre Nicole ne peut pas monter sur un cheval pour
pə:vra nikol nə pø pa m̄te syr æ s̄(ə)val pur

hommes. C'est seulement nous autres grandes per-
sm. se sælmā nu -z o:trə grā:d per-

sonnes qui pouvons monter sur de vrais chevaux.
sm ki puuṣ m̄te syr da vrs s̄(ə)vo.

Les fillettes ne peuvent pas. » Nicole: « Je peux
le fijet nə pæ:v pa. » *nikol:* « *zə pø*

bien, pardon, et je crois que ces chevaux-ci sont aussi
bjē, pardṣ, e z(ə) krwa kə se s̄(ə)vo si s̄-t osi

hauts que ceux-là. » M. Leroux: « Ceux-là sont
o k(ə) s̄pla. » *məsjo ləru:* « *s̄pla s̄*

plus hauts, Nicole, mais pas beaucoup, c'est vrai. »
ply o, nikol, mē pa boku, se vrs. »

Jean: « Quels chevaux préfères-tu, oncle Charles? »
zā: « *kəl s̄ova pfe:r ty, ʒ:kla ʃarl?* »

M. Leroux: « Je crois que, comme toi, je préfère
məsjo ləru: « *zə krwa kə, km twa, zə pfe:r*

ceux-ci. Mais les autres sont très beaux également. »
s̄si. mē le -z o:trə s̄ tre bo egalmā. »

Jean parle de chevaux avec l'oncle pendant une
zā parl dā s̄(ə)vo avək l̄:kla pādā -t yn

demi-heure encore. Il aime beaucoup les chevaux,
damiæ:r āk:r. il ɛ:m boku le s̄(ə)vo,

plus encore que les autos, et il aimerait encore plus
ply -z āk:r kə le -z oto, e il ɛmre āk:r ply

parce que ... et
 que ... = parce
 que ... et parce
 que ...

je peux
 tu peux
 il peut
 nous pouvons
 vous pouvez
 ils peuvent

très

Un homme de 100
 ans est très vieux.

Chapitre dix-neuf (19).

	avoir un beau cheval qu'une auto. Il dit souvent à -z avwa:r æ bo s(ə)val kyn oto. il di suvā a
	son père: « Papa, si nous avions une petite maison sɔ̃ pɛ:r: « papa, si nu -z avjɔ̃ yn pətɪt mɛzɔ̃
la nôtre : notre maison	derrière la nôtre, j'aimerais y avoir un ou deux dɛrjɛ:r la no:trə, zɛmrɛ i avwa:r æ u dø
y : dans la petite maison	chevaux comme ceux de l'oncle Charles. » Mais s(ə)vo kɔm sø d(ə) lɔ:klə ʃarl. » mɛ
	son père lui répond toujours: « Oui, Jean, mais tu sɔ̃ pɛ:r: lɥi rɛpɔ̃ tuzu:r: « wi, zā, mɛ ty
le nôtre : notre jardin	sais bien que dans un jardin comme le nôtre on sɛ bɛ̃ kə dā -z æ zardɛ kɔm la no:tr ɔ̃
	ne peut pas avoir de chevaux; il y a trop de fleurs n(ə) pø pa avwa:r də s(ə)vo; il ja tro d(ə) flæ:r
	et de fruits. Si nous avions des chevaux, ils ɛ d(ə) fryi. si nu -z avjɔ̃ de s(ə)vo, il
mangeraient.	mangeraient tout. » « Oui, mais si j'avais un cheval, māzrɛ tu. » « wi, mɛ si zavɛ æ s(ə)val,
M. Duclos: « Nous n'avons pas de chevaux, mais si nous avons des che- vaux, ils mange- raient tout. »	est-ce que tu ne crois pas que tu me donnerais une ɛs kə ty n(ə) krwa pa kə ty m(ə) dɔnrɛ yn
donnerais	partie du jardin pour mon cheval? » « Mais Jean, parti dy zardɛ pur mɔ̃ s(ə)val? » « mɛ zā,
Jean: « Je n'ai pas de cheval, mais si j'avais un cheval, je lui donnerais beaucoup de bon- nes choses à man- ger. »	notre jardin n'est pas assez grand, et je crois que no:trə zardɛ nɛ pa ase grā, ɛ z(ə) krwa kə
	ton pauvre cheval n'aurait jamais assez à manger, tɔ̃ po:vɾə ʃəval nɔrɛ zame -z ase a māzɛ,
	ou c'est nous qui n'aurions plus ni herbe, ni fleurs. u sɛ nu ki nɔrjɔ̃ ply ni erb, ni flæ:r.

Nous ne pouvons pas avoir un cheval dans notre
nu n(ə) puʋʋ pa avwa:r œ ʃ(ə)ʋal dā n(ə)tra

jardin; ce sont seulement les enfants qui demeurent
ʒardē; sə sʔ sœlmā le -z āfā ki d(ə)mœ:r

à la campagne qui peuvent avoir des chevaux. »

a la kəpaŋ ki pœ:v-tavwa:r de ʃ(ə)ʋo. »

Après avoir vu les chevaux, on sort de la ferme, et
apre -z avwa:r vy le ʃ(ə)ʋo, ʔ so:r da la ferm, e

l'oncle dit aux enfants: « Maintenant, je ne peux
lʔ:klā di o -z āfā: « mētnā, ʒə n(ə) pø

plus rester avec vous; j'ai d'autres choses à faire.
ply reste avch vu; ʒə do:tra ʃo:z a fε:r.

Mais cet après-midi, nous irons à Chartres en auto. »
mε set apremidi, nu -z irʔ -z a ʃartr ā -n oto. »

« Merci! Merci! » disent les enfants, et quand l'oncle
« mersi! mersi! » di:z le -z āfā, e kā lʔ:kl

est parti, Jean dit aux autres: « Alors, qu'est-ce
ε parti, ʒā di o -z o:tra: « alɔ:r, kεs

que nous allons faire maintenant? » Henri: « Allons
kə nu -z alʔ fε:r mētnā? » āri: « alʔ

au lac! » Tous les autres sauf John: « Oui, allons
-zolak! » tu le -z o:tra sof dʒɔn: « wi, alʔ

au lac! » Jean: « Tu n'iras pas au lac avec nous,
-zolak! » ʒā: « ty nira pa o lak avch nu,

John? » « Non, je rentrerai à la maison. Mais allez
dʒɔn? » « nʔ, ʒə rātrere a la meʒʔ. mε ale

au lac, vous autres! » Yvonne: « Non, si tu ne vas
-zolak, vu -z o:tra! » iʋɔn: « nʔ, si ty n(ə) va

il part
il est parti

allons!
allez!

Jean dit: « Allons
au lac! » ɔ: il de-
mande aux autres
d'aller au lac avec
lui.

Jean dit: « Allez
au lac! » ɔ: il de-
mande aux autres
d'aller au lac.

je pars
tu pars
il part
nous partons
vous partez
ils partent



un canard



un pirate

pas au lac, je n'y irai pas non plus! » John: « Mais
pa o lak, ʒə ni ire pa nɔ ply! » dzɔn: « me

... Bien! Alors, je vais au lac, moi aussi. » Yvonne:
... *bjē! alɔ:r, ʒə vɛ-zo lak, mwɑ osi.* » iʋɔn:

« Merci, John! » Henri: « Qui arrivera le premier? »
« *mersi, dzɔn!* » āri: « *ki ariʋra l(ə) prəmje?* »

Tous: « Moi! Moi! » Henri: « Un, deux, trois, partez! »
tus: « mwɑ! mwɑ! » āri: « ǎ, dɤ, trwɑ, partel! »

et ils partent comme de petits chevaux.
e il part kɔm də p(ə)ti s(ə)ʋo.

Le « lac », comme l'appelle Henri, est un très petit
lə « lak », kɔm lapel āri, ɛ-t ǎ tre p(ə)ti

lac, mais il y a de l'eau et un petit bateau, c'est
lak, mɛ il ja d(ə) lo e ǎ p(ə)ti bato, sɛ

tout ce qui est nécessaire. Autour du « lac » il y a
tu s(ə) ki, ɛ nesɛsɛ:r. otu:r dy « lak » il ja

des arbres, qu'Yvonne appelle « de très grands arbres
de-z arbrə, kiʋɔn apel « də tre grɑ-z arbrə

d'Afrique », et sur l'eau il y a souvent des canards.
dafrik », e syr lo il ja suvɑ de kɑnɑ:r.

Pour les enfants, ce ne sont pas des canards, mais
pur le-z ǎfɑ, sɑ n(ə) sɔ pa de kɑnɑ:r, mɛ

des bateaux, et quand ils y sont, on joue aux pirates.
de bato, e kɑ-t il-z i sɔ, ɔ ʒu o pirat.

Les autres fois, quand les canards sont à la
le-z o:trə fwa, kɑ le kɑnɑ:r sɔ-t a la

ferme, on joue à faire de très longs voyages autour
ferm, ɔ ʒu ɛ fɛ:r də tre lɔ vʋɑjɑ:ʒ otu:r

du « lac ». Mais ils préférèrent jouer aux pirates.
dy « lak ». me il prefɛ:r ʒwe o pirat.

Qui est-ce qui arrivera le premier au lac aujourd'hui?
ki ɛs ki ari:vra l(ə) pɾəmje o lak oʒurɔy?

Jean ou Marcel? Quand ils sont partis de la
ʒā u marsɛl? kã -t il sɔ parti d(ə) la

ferme, c'est Jean qui était devant les autres, mais
ferm, sɛ ʒā ki ɛtɛ d(ə)vã le -z o:trə, me

cela ne veut rien dire; parce que, souvent, Jean
s(ə)la n(ə) vø rʃɛ di:r, pərs kə, suvã, ʒā

est devant les autres quand les enfants partent, et
ɛ d(ə)vã le -z o:trə kã le -z əfã part, e

puis, un peu avant d'arriver au lac, il dit: « Oh! je
pɥi, ẽ pø avã dərive o lak, il di: « o! ʒə

n'en peux plus, » et c'est Marcel qui arrive le premier.
nã pø ply, » e sɛ marsɛl ki ari:v lə pɾəmje.

je n'en peux plus
= je suis fatigué

Henri aimerait bien arriver le premier un jour,
ãri ɛmrɛ bʃɛ ari:v l(ə) pɾəmje ẽ ʒu:r,

mais il n'est pas encore assez grand. Il est toujours
me il nɛ pa -z əkɔ:r ɛsɛ grã. il ɛ tuʒu:r

arrivé le troisième, sauf une fois où Jean est tombé.
ari:v l(ə) trwəʒɛm, sɔf yn fwə u ʒā ɛ tʃbe.

tomber
est tombé
tombe

Ce jour-là, Henri est arrivé avant son grand frère.
sə ʒu:r la, ẽri ɛ -t ari:v avã sɔ grã frɛ:r.

Aujourd'hui, c'est Jean qui arrive avant les autres.
oʒurɔy, sɛ ʒā ki ari:v avã le -z o:tr.

« Venez, vous autres! Le grand bateau du Pirate
« vənɛ, vu -z o:tr! lə grã bato dy pirat

Chapitre dix-neuf (19).

être
a été
est
était
était
sera

Noir est déjà là! » dit-il. Quand on joue aux pirates,
nwa:r e deza la! » di-t il. kã -t 3 zu o pirat,

Jean veut toujours être le Pirate Noir. « Marcel,
zã vø tuzu:r e:trã la pirat nwa:r. « marsel,

aller
va!
allons!
allez!

Monique, montez dans le bateau et restez là! Henri,
mɔnik, mɔte dã l(ə) bato e reste la! ãri,

monte dans le grand arbre et dis-moi si tu vois les
mɔ:t dã l(ə) grã -t arbr e di mwa si ty vwa le

rester
(et les autres ver-
bes en -er)

bateaux du Pirate Rouge! Nous deux, restons ici,
bato dy pirat ru:3! nu dø, restɔ isi,

reste!
restons!
restez!

Yvonne! Ah, Henri! avant de monter, donne-moi mon
ivɔn! a, ãri! avã d(ə) mɔte, dɔn.mwa mɔ

grand couteau noir! Et toi, Nicole, va à l'autre bord
grã kuto nwa:r! e twa, nikɔl, va a lo:trã bɔ:r

du Grand Lac! Tu seras le Pirate Blanc, le plus grand
dy grã lak! tys(ə)ra l(ə) pirat blã, la ply grã

ennemi ↔ ami

ennemi du Pirate Noir. Et toi, John, monte dans
-t enmi dy pirat nwa:r. e twa, dzɔn, mɔ:t dã

le bateau avec mes hommes! Marcel et Monique,
l(ə) bato avek me -z ɔm! marsel e mɔnik,

dire
dis!
disons!
dites!

dites-moi si nous avons assez de couteaux! » Marcel:
dit mwa si nu -z avɔ ase d(ə) kuto! » marsel:

« Oui, nous en avons beaucoup. » Jean: « Bien!
« wi, nu -z ã -n avɔ boku. » zã: « bjẽ!

un couteau
deux couteaux

Donnez un des couteaux à John, et dites-lui ce que
dɔne œ de kuto a dzɔn, e dit lɥi s(ə)kã

font les grands pirates, comme le Pirate Noir et
fɔ le grã pirat, kɔm la pirat nwa:r e

ses hommes, quand ils partent contre leurs ennemis! »
se-z om, kã-t il part kɔ:tra. lær -z enmi! »

Nicole est déjà partie, et Henri est monté dans
nikol e deza parti, e ãri e mɔte dã

l'arbre. Il regarde à droite et à gauche. Jean:
larbra. il regard a drwat e a go:f. zã:

« Alors, que vois-tu? » Henri: « Je vois mille (1000)
« alɔ:r, kə vwa ty? » ãri: « zə vwa mil

bateaux de pirates! » Jean: « Sont-ce les mille
bato d(a) pirat! » zã: « sɔs le mil

bateaux de mon ennemi, le Pirate Rouge? » Henri:
bato d(a) mɔ-n enmi, la pirat ru:z? » ãri:

« Oui, je crois que ce sont les siens! Ils ont quitté
« wi, zə krwa kə sə sɔ le sjẽ! il-z ɔ kite

l'autre bord du lac. Ils viennent tous par ici!
lo:tra bo:r dy lak. il vjɛn tus par isi!

Est-ce que je peux descendre? » Jean: « Oui,
es kə z(a) pø desã:dr? » zã: « wi,

descends! Mais avant de descendre, dis-moi encore
desã! me avã da desã:dr, di mwa ãkɔ:r

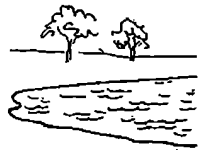
si tu vois les mille et un bateaux du plus grand de
si ty vwa le mil e ã batò dy ply. grã d(a)

mes ennemis, le Pirate Blanc? » « Oui, je les vois!
me-z enmi, la pirat blã? » « wi, zə le vwa!

Ils viennent aussi par ici! » Jean: « Alors, descends!
il vjɛn -tosi par isi! » zã: « alɔ:r, desã!

— Non! Reste là un moment! Je vais monter

— *nɔ! rest la ã momã! zə ve mɔte*



le bord du lac

les siens : ses
bateaux

par ici : où nous
sommes

descendre
descends!
descendons!
descendez!

venir
viens!
venons!
venez!

je vois
tu vois
il voit

Chapitre dix-neuf (19).

le nôtre : notre
bateau



un drapeau de pirate

Jean, le drapeau
... = Jean, qui a
le drapeau...

à la main = dans
la main

lui : le Pirate
Noir

dans l'arbre moi-même.» Jean monte, lui aussi,
dā larbrā mwamε:m. » zā m̃:t, l̃i osi,

et dit alors à ses hommes: «Deux mille bateaux
e di alɔ:r a se-z m̃: » d̃ø mil bato

contre le nôtre, mes amis!» Monique: «Deux
k̃t:trā lā no:trā, me-z ami! » m̃nik: » d̃ø

mille bateaux! Descendez, Jean et Henri!» Les
mil bato! desāde, zā e āri! » le

deux pirates descendent, et le grand Pirate Noir
d̃ø pirat desā:d, e l(ə) grā pirat nwa:r

appelle ses hommes: «Henri, Yvonne, montons dans
apel se-z m̃: » āri, ivon, m̃t̃t̃ dā

le bateau! Yvonne, donne-moi le drapeau noir des
l(ə) bato! ivon, don mwa l(ə) drapo nwa:r de

pirates! Quand un pirate a beaucoup d'ennemis, il
pirat! k̃-t ē pirat a boku denmi, il

est grand, et le Pirate Noir a contre lui vingt mille
e grā, e l(ə) pirat nwa:r a k̃t:trā l̃i ṽē mil

ennemis. Le Pirate Noir est un très grand pirate.»
enmi. lā pirat nwa:r e-t ē tre grā pirat.»

Et Jean, le drapeau noir à la main, appelle ses
e zā, lā drapo nwa:r a la m̃ē, apel se

ennemis. De l'autre bord du Grand Lac, le Pirate
-zenmi. dā lo:trā bɔ:r dy grā lak, lā pirat

Blanc l'a vu et il est parti contre lui. Pauvres
blā lā vy e il e parti k̃t:trā l̃i. po:vrā

canards qui sont entre les deux ennemis! Ils
kana:r ki s̃-t ā:trā le d̃ø-z enmi! il

aimeraient bien être à la ferme maintenant. Ce
z emre bjē d:tr a la ferm mētnā. s(a)

n'est pas toujours un plaisir pour un canard d'être
ne pa tuzur æ plēzi:r pūr æ kana:r d:tr

un bateau de pirates!
æ bato d(a) pirat!

EXERCICE A.

Avant de quitter les chevaux, l'oncle Charles regarde s'ils ont — d'herbe et d'eau. Puis Jean dit aux autres enfants : « Maintenant, — jouer au lac! » Henri dit : « Un, deux, trois! » et les enfants — comme de petits chevaux. C'est Yvonne qui est — la dernière, mais elle n'arrive pas la dernière.

« Si j'avais un oncle à la campagne, » dit John, « j' — un petit cheval. Je lui — beaucoup d'herbe et d'autres bonnes choses. » « Je crois que si tu avais des animaux, » lui dit M. Leroux, « ils — trop, et ce n'est pas bien pour les animaux de manger trop. »

EXERCICE B.

Où vont les enfants quand ils ont fini de regarder les animaux? ... Que font-ils quand ils sont arrivés au lac? ... Que demande Jean à Henri quand celui-ci est monté dans l'arbre? ... Et que lui répond Henri? ... Les « pirates » ont-ils assez de couteaux? ...

MOTS:

le bord
un canard
deux chevaux
deux couteaux
deux veaux
un drapeau
un ennemi
un petit
un pirate
une porte
malade
pauvre
j'aimerais
il aimerait
ils aimeraient
va!
allons!
allez!
s'arrêter
tu crois
descends!
descendons!
descendez!
dis!
disons!
dites!

tu donnerais
entrez!
être
eu
ils mangeraient
monte!
montons!
montez!
je pars
tu pars
nous partons
vous partez
ils partent
parti
partez!
je peux
tu peux
il peut
nous pouvons
ils peuvent
tu préfères
regarder
il regarde
regarde!
regardez!
je rentrerai
reste!
restons!
restez!
venons!
tu vois
tombé
le mien
le tien
le sien
le nôtre

EXERCICE C.

celui-(ci)	celle-(ci)	ceux-(ci)	celles-(ci)
celui-(là)	celle-(là)	ceux-(là)	celles-(là)

La vache qui donne le plus de lait, c'est —-ci, mais les enfants préfèrent —-là, parce qu'elle a un plus joli veau. « Mon veau, c'est —-ci, » dit Henri, « — d'Yvonne est là. » « J'aimerais avoir des chevaux comme —-là, » dit John à M. Leroux. « Moi, je préfère —-ci, » dit Jean, « ils sont plus grands. » Il y a beaucoup de belles vaches à Saint-Gil, mais ce sont — de M. Leroux qui donnent le plus de lait.

le mien le tien le sien

« Donne-moi ton couteau, » dit Jean à un des « pirates », « le — est trop petit. » « Veux-tu le — ? » lui demande John. « Oui, donne-moi le —, si tu veux, » lui répond Jean. Jean dit souvent que son couteau n'est pas assez long, et il dit alors à un des autres « pirates » de lui donner le —.

(je) peux	(nous) pouvons
(tu) peux	(vous) pouvez
(il, elle) peut	(ils, elles) peuvent

M. Leroux ne — pas aller au lac avec les enfants quand ils quittent les animaux. « — nous jouer avec ta balle, Nicole ? » demandent Yvonne et Henri à leur grande sœur. « Oui, vous — jouer avec ma balle, mais pendant une heure seulement, » répond Nicole. Les petits canards du lac aimeraient être à la ferme,

mais ils ne — pas quitter le lac: il y a trop de pirates.
« — tu me dire combien d'ennemis tu vois, Henri? »
demande Jean. « Non, » lui répond Henri, « je ne —
pas, parce qu'il y en a plus de deux mille. »

monte! montez! reste! restez! donne! donnez!
va! allez! dis! dites! descends! descendez!
viens! venez!

« — moi combien de bateaux tu vois, Henri! » dit Jean. « — dans le bateau! » dit le Pirate Noir aux autres pirates, et toi, Henri, — dans cet arbre! »
« — moi aussi un petit cochon! » dit Nicole à son oncle. Quand Henri lui a dit combien d'ennemis il y a, Jean lui dit: « Maintenant, — de l'arbre! » Puis il dit: « Non, ne — pas, je monte moi-même! ». Et il dit aux autres pirates: « Vous, — dans le bateau, je viens dans une seconde! » « — jouer dans le jardin, » dit Mme Leroux aux enfants quand ils ont fini de manger. « — jouer à la balle avec moi! » dit Nicole à John. « Monique! Marcel! Jean! Nicole! — dans la salle à manger! » dit Mme Leroux aux enfants, qui sont encore dans leurs chambres, au premier étage. « — où tu es! » dit le Pirate Noir à son ami, « et vous autres, » dit-il à ses hommes, « — moi si nous avons assez de couteaux. » « John n'a pas de couteau, » disent Marcel et Monique, et Jean leur dit alors: « — un de vos couteaux à John! » « — demander à maman si nous pouvons aller faire une promenade, » dit Nicole à sa sœur.

la nôtre
les siens
ces...-ci
celles
ceux
celui-ci
celui-là
ceux-ci
ceux-là
contre
très
assez à manger
assez de
assez grand
il aimerait bien
il aimerait
encore plus
cela ne veut
rien dire
dis-moi!
dites-lui!
donne-moi!
donnez!
à la main
également
beaux
je n'en peux
plus
on joue aux
pirates
que
même pas
par ici
le plus de
il est vrai que
il sera nécessaire
mille

RÉSUMÉ

	qui	que
Qui?	Qui est M. Leroux? Qui sont les grands-parents de Jean? Qui lave les enfants?	
Que?	Que mangeront les enfants? Que fait Mme Duclos dans la cuisine? Que font les enfants, quand ils sont au bois?	
qui	C'est Jean qui s'est levé le premier. C'est vous qui téléphonez. C'est sa mère qui répond. Les parents ont une chambre qui est plus grande que la chambre des filles.	
que	C'est un peu de vin que vous avez dans votre verre. Ce sont les vaches que tu as vues. Ce sont les cochons que tu as vus. Ce sont les filles que tu as vues.	
Qui est-ce qui?	<p>« Qui est-ce qui mange une pomme? » (Réponses: « C'est Jean qui mange une pomme, » ou: « Celui qui mange une pomme, c'est Jean. »)</p> <p>« Qui est-ce qui appelle Yvonne? » (Réponses: « C'est Nicole qui appelle Yvonne, » ou: « Celle qui appelle Yvonne, c'est Nicole. »)</p> <p>« Qui est-ce qui mange des pommes? » (Réponses: « Ce sont Jean et Nicole qui mangent des pommes, » ou: « Ceux qui mangent des pommes, ce sont Jean et Nicole. »)</p> <p>« Qui est-ce qui mange de l'herbe? » (Réponses: « Ce sont les chevaux et les vaches qui mangent de l'herbe, » ou: « Ceux qui mangent de l'herbe, ce sont les chevaux et les vaches. »)</p>	

« Qui est-ce qui appelle Henri et Jean? » (Réponses: « Ce sont Nicole et Yvonne qui appellent Henri et Jean, » ou: « Celles qui appellent Henri et Jean, ce sont Nicole et Yvonne. »)

« Qui est-ce que Nicole appelle? » (Réponses: « Nicole appelle Yvonne, » ou: « C'est Yvonne que Nicole appelle, » ou: « Celle que Nicole appelle, c'est Yvonne. »)

« Qui est-ce que Nicole et Henri appellent? » (Réponses: « Nicole et Henri appellent Yvonne et Jean, » ou: « Ce sont Yvonne et Jean que Nicole et Henri appellent, » ou: « Ceux que Nicole et Henri appellent, ce sont Yvonne et Jean. »)

« Qu'est-ce qui est blanc en hiver? » (Réponses: « C'est le jardin qui est blanc en hiver, » ou: « Ce qui est blanc en hiver, c'est le jardin. »)

« Qu'est-ce qui est mûr? » (Réponses: « Ce sont les pommes qui sont mûres, » ou: « Ce qui est mûr, ce sont les pommes. »)

« Qu'est-ce que Jean mange? » (Réponses: « C'est une pomme que Jean mange, » ou: « Ce que Jean mange, c'est une pomme. »)

« Qu'est-ce que Jean et Nicole mangent? » (Réponses: « Ce sont des pommes que Jean et Nicole mangent, » ou: « Ce que Jean et Nicole mangent, ce sont des pommes. »)

Qui est-ce que?

Qu'est-ce qui?

Qu'est-ce que?

EXERCICE

Grand-mère boit un verre de vin. — est-ce — grand-mère boit? C'est un verre de vin — boit grand-mère, — — boit grand-mère, c'est un verre de vin. — est-ce — boit un verre de vin? C'est grand-mère — boit un verre de vin. — — boit un verre de vin, c'est grand-mère.

Nicole répond: « Oui, maman! » — est-ce — Nicole répond? C'est: « Oui, maman » — Nicole répond. — — Nicole répond, c'est: « Oui, maman ». — est-ce — répond: « Oui, maman »? C'est Nicole — répond: « Oui, maman ». — — répond: « Oui, maman », c'est Nicole.

Le veau est malade. — est-ce — est malade? C'est le veau — est malade. — — est malade, c'est le veau.

La soupe est bonne. — est-ce — est bon? C'est la soupe — est bonne. — — est bon, c'est la soupe.

John regarde la vache noire. — est-ce — John regarde? C'est la vache noire — John regarde. — — John regarde, c'est la vache noire. — est-ce — regarde la vache noire? C'est John — regarde la vache noire. — — regarde la vache noire, c'est John.

Henri et son frère Jean quittent l'école. — est-ce — quitte l'école? Ce sont Henri et Jean — quittent l'école. — — quittent l'école, ce sont Henri et Jean. — est-ce — quittent Henri et Jean? C'est l'école — Jean et Henri quittent. — — Jean et Henri quittent, c'est l'école.

PROMENADE A CHARTRES

Les Leroux et les Duclos sont assis autour de la
 le ləru e le dyklo sɔ̃-t axi otu:r də la
 grande table de la salle à manger. On déjeune.
 grɑ̃:d tablə də la sal a mɑ̃ʒe. ɔ̃ deʒæ̃n.

On a mangé la viande et les légumes et on est
 ɔ̃-na mɑ̃ʒe la vjɑ̃:d e le legym e ɔ̃-n e
 maintenant arrivé aux fruits.
 mɛ̃tnɑ̃ aʁive o fʁyi.

Yvonne: « Maman, donne-moi du melon! » Mme
 ivɔ̃n: « mɑ̃mɑ̃, dɔ̃n mwa dy mɛlɔ̃! » madam

Duclos: « Ma petite Yvonne, tu sais bien que quand
 dyklo: « ma p(ə)tit ivɔ̃n, ty se bjɛ̃ kə kɑ̃

on demande quelque chose à sa maman, on dit:
 -t ɔ̃ d(ə)mɑ̃:d kɛlka ʃo:z a sa mɑ̃mɑ̃, ɔ̃ di:

« Donne-moi cela, s'il te plaît, » n'est-ce pas? » Yvonne:
 « dɔ̃n mwa s(ə)la, sil tə plɛ, » nɛs pa? » ivɔ̃n:

« Oui, maman. Donne-moi du melon, s'il te plaît,
 « wi, mɑ̃mɑ̃. dɔ̃n mwa dy mɛlɔ̃, sil tə plɛ,

ma petite maman. » Mme Duclos: « Voilà, Yvonne!
 ma p(ə)tit mɑ̃mɑ̃. » madam dyklo: « vvalɑ, ivɔ̃n!

Tu es une petite fille sage. » Et elle lui en donne
 ty ɛ-z yn pətit fi:ʃ sa:ʒ. » e el lɥi ɑ̃ dɔ̃n

une belle tranche. Puis elle dit à Jean: « Jean,
 yn bɛl trɑ̃:f. pɥi el di a ʒɑ̃: « ʒɑ̃,



un melon



une tranche

s'il te plaît = si
 c'est un plaisir
 pour toi

voilà

Quand on donne
 quelque chose à
 une personne, on
 dit souvent
 « voilà! »

Chapitre vingt (20).

donne-lui-en une
tranche = donne-
lui une tranche
de melon

il en a mangé une
c: il a mangé une
tranche

donne!
donnes-en!
Donne une
tranche de melon
à Henri!
Donnes-en une
tranche à Henri!

donne-la-moi =
donne-moi la
tranche

donne-le-moi c:
donne-moi le
melon

John n'a pas de melon, donne-lui-en une belle tranche
dʒɔn na pa d(ə) mɛlɔ̃, dɔn lɥi ā yn bɛl trɑ̃ːʃ

et donnes-en aussi une tranche à Henri, s'il te plaît! »
e dɔn -zā osi yn trɑ̃ːʃ a āri, sɪl tɑ plɛ!

Jean: « Il en a déjà mangé une, tu sais, maman? »
ʒɑ̃: « il ā -n a dɛʒɑ mɑ̃ʒe yn, ty sɛ, māmā? »

Henri: « Oui, mais je peux bien en manger encore
āri: « wi, mɛ ʒ(ə) pø bjɛ ā mɑ̃ʒe ākɔːr

une! » Jean: « Non, mon petit, les autres en auront
yn! » ʒɑ̃: « nɔ̃, mɔ̃ p(ə)ti, lɛ -z oːtr ā -n ɔ̃rɔ̃

avant toi, tu manges toujours trop! » Henri: « C'est
avā twa, ty mɑ̃ːʒ tuʒuːr tro! » *āri: « sɛ*

ma tranche, Jean, donne-la-moi! » Mme Duclos:
ma trɑ̃ːʃ, ʒā, dɔn la mwa! » *madam dyklo:*

« Jean, donne-lui cette tranche-là, s'il te plaît, mais
« ʒā, dɔn lɥi sɛt trɑ̃ːʃ lɑ, sɪl tɑ plɛ, mɛ

ne lui donne pas plus de deux tranches! » Yvonne:
n(ə) lɥi dɔn pa ply də dø trɑ̃ːʃ! » *ivɔn:*

« Combien de tranches peux-tu manger, Henri? »
« kɔ̃bjɛ d(ə) trɑ̃ːʃ pø ty mɑ̃ʒe, āri? »

Henri: « Moi? Je peux manger dix melons! » Nicole:
āri: « mwa? ʒə pø mɑ̃ʒe di m(ə)lɔ̃! » *nikɔl:*

« Si tu mangeais dix melons, tu serais malade, Henri.
« si ty mɑ̃ʒɛ di m(ə)lɔ̃, ty s(ə)rɛ malad, āri.

Un melon, c'est déjà trop. » Henri: « Donne-le-moi,
ā m(ə)lɔ̃, sɛ dɛʒɑ tro. » āri: « dɔn lɑ mwa,

ce melon, et tu vas voir si je serai malade ou non
s(ə) mɛlɔ̃, e ty va vwaːr si ʒə sərə malad u nɔ̃

après l'avoir mangé. » Mme Duclos: « Non, non,
apre larwa:r māze. » madam dyklo: « n̄, n̄,

Nicole, je l'ai dit: ne lui donne plus de melon, il en
nikol, ʒa le di: n̄ l̄i don ply d(ə) m̄l̄, il ā
 a assez mangé maintenant. »
-n̄ a ase māze m̄tn̄. »

Quand John a mangé sa deuxième tranche, Anne
kā dzɔn a māze sa d̄ɔzjɛm tr̄a:f, a:n

Leroux dit à Jean: « Jean, John n'a mangé que deux
l̄oru di a ʒā: « ʒā, dzɔn na māze k(ə) d̄

tranches de melon, et je vois qu'il en reste une.
tr̄a:f d̄a m(ə)l̄, e ʒ(ə) vwa kil ā rest yn.

Ne peux-tu pas la manger, John? Si, n'est-ce pas?
na p̄ ty pa la māze, dzɔn? si, nes pa?

Jean, donne-la-lui! » Henri: « Non, ne la lui donne
ʒā, don la l̄i! » āri: « n̄, n̄ la l̄i don

pas! Il en a déjà mangé deux comme moi, et c'est
pa! il ā -n̄ a deʒa māze d̄ kɔm mwa, e se

assez! » Mme Duclos: « Henri! Comment peux-tu...
-t̄ ase! » madam dyklo: « āri! kɔmā p̄ ty...

Si tu ne peux pas être sage, tu n'auras pas de
si ty n(ə) p̄ pa ɛ:tr̄a sa:ʒ, ty n̄ra pa d(ə)

fruits ce soir et tu n'iras pas à Chartres avec
fr̄i s̄a swa:r̄ e ty n̄ra pa a fartr̄ avek

ton oncle! » Henri: « Oh, maman, ne me dis pas ça!
t̄ -n̄ ʒ:kl! » āri: « o, māmā, n̄ m(ə) di pa sa!

Maman, ma petite maman... » Mme Duclos: « Bien,
māmā, ma p(ə)tit māmā... » madam dyklo: « b̄j̄,

en ɔ: de melon

il en reste une =
 il y en a encore
 une

ça = cela

Chapitre vingt (20).

bien, tu iras à Chartres, mais à une condition: c'est
bjē, ty ira a ʃartʁə, mɛ a yn kɔ̃disjɔ̃: sɛ

que tu vas demander pardon à John! » Henri:
k(ə) ty va d(ə)māde pardɔ̃ a dʒɔn! » āri:

« Pardonne-moi, John ... » John: « Ce n'est rien,
« pardɔn mwa, dʒɔn » dʒɔn: « s(ə) nɛ rjē,

Henri. » Puis à Jean: « Jean, je crois que je ne
āri. » pʁi a ʒə: « ʒə, ʒə krwa k(ə) ʒə n(ə)

peux pas manger cette tranche. Donne-la-lui, s'il
pø pa: māʒe sɛt trɑ̃:ʃ. dɔn la lɥi, s'il

te plaît. » Jean: « Ah, non! Je ne la lui donnerai
tə plɛ. » ʒə: « a, nɔ̃! ʒə n(ə) la lɥi dɔnre

pas! Si tu ne peux pas la manger, je la mangerai
pa! si ty n(ə) pø pa la māʒe, ʒə la māʒre

moi-même. Mais je ne la lui donnerai pas, après ce
mwa mɛ:m. mɛ ʒə n(ə) la lɥi dɔnre pa, aprɛ s(ə)

qu'il t'a dit. » Henri ne dit rien, et Jean mange
kil tɛ di. » āri n(ə) di rjē, ɛ ʒə mā:ʒ

le melon.

lə m(ə)lɔ̃.

Après le déjeuner, les deux familles sortent dans le
aprɛ l(ə) dɛʒæne, le dø fami:j sɔrt dɔ̃ l(ə)

jardin, et les enfants commencent à jouer à la balle.
ʒardɛ, ɛ le -z əfũ kɔmɑ̃:s a ʒwe a la bal.

Mais quand ils ont joué pendant dix minutes, un
mɛ kũ -t il -z ʒwe pādũ di minyt, ɛ

monsieur qui s'est arrêté devant la grille du jardin
masjø ki sɛ -t arɛtɛ d(ə)vũ la gri:j dy ʒardɛ



une grille

appelle Jean: « Dites-moi, jeune homme, c'est bien
apel zā: « dit mwa, zæn om, se bjē

ici que demeure M. Charles Leroux? » Jean: « Mais
-nisi kə d(ə)mæ:r masjə ʃarl ləru? » zā: « me

oui, Monsieur, c'est bien ici. Entrez, s'il vous plaît! »
wi, masjə, se bjē-nisi. ātre, sil vu plē! »

Le monsieur: « Merci, mon ami. » Jean (à son oncle
la masjə: « mersi, mɔ̃-n ami. » zā [a sɔ̃-n ʔ:klə

qui est dans une autre partie du jardin): « Oncle
ki ɛ dā-z yn o:tra parti dy zardē]: « ʔ:klə

Charles, il y a un monsieur qui te demande! » Ch.
ʃarl, il ja ɛ masjə ki tə dāmā:d! » ʃarl

Leroux à Jean: « Je viens! » (A sa femme): « Un
ləru a zā: « zə vjē! » [a sa fam]: « ɛ

homme qui me demande? Qui est-ce que ça
-n om ki m(ə) dāmā:d? ki ɛs kə sa

peut être? » Il va à la grille du jardin, et quand
pə-t ɛ:tr? » il va a la gri:j dy zardē, ɛ kā

il est à dix pas de l'homme, il lui dit: « Bonjour,
-t il ɛ-ta di pa d(ə) lom, il lɥi di: « bɔ̃zu:r,

Monsieur! Vous voulez me parler? » Le monsieur:
masjə! vu vule m(ə) parle? » la masjə:

« Bonjour, Monsieur! Je suis M. Monnet, de
« bɔ̃zu:r, masjə! zə si masjə mone, da

Genève. Notre ami Jean Étienne m'a demandé
zane:v. nɔtr ami zā etjen ma d(ə)māde

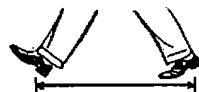
d'aller vous saluer si je venais un jour en France.
dale vu salɥe si z(ə) vane ɛ zu:r ā frā:s.

c'est bien ici =
 c'est vrai que c'est
 ici

s'il te plaît
 s'il vous plaît

Entre, s'il te plaît!
 Entrez, s'il vous
 plaît!

te demande :
 veut te parler



un pas



Chapitre vingt (20).

alors ɔ: parce que
je suis maintenant
en France

Alors je suis venu. » M. Leroux: « Jean Étienne est un
alɔ:r ʒə syi v(ə)ny. » məsʃø ləru: « ʒɑ̃ etjɛn ɛ-t ɛ̃

de mes bons amis. Venez, Monsieur, s'il vous plaît,
d(ə) mɛ bɔ̃-z ami. vənɛ, məsʃø, sil vu plɛ,

je vais vous présenter à ma femme. » Et un moment
ʒə vɛ vu prezɑ̃tə a ma fam. » e ɛ̃ mɔmɑ̃

après: « Anne, je te présente M. Monnet, un ami de
aprɛ: « a:n, ʒə tɛ prezɑ̃t məsʃø mɔnɛ, ɛ̃-n ami d(ə)

Jean Étienne qui lui a demandé de venir nous
ʒɑ̃ etjɛn ki lɥi a d(ə)mɑ̃dɛ də v(ə)ni:r nu

saluer s'il venait en France. Monsieur, je vous
salɥɛ sil vənɛ ā frɑ̃:s. məsʃø, ʒə vu

présente Mme Duclos, ma sœur, et son mari, M.
prezɑ̃t madam dyklo, ma sœ:r, e sɔ̃ mari, məsʃø

Duclos. »
dyklo. »

Pendant quelques minutes on parle de la Suisse, de
pɑ̃dɑ̃ kɛlkɑ̃ minyt ɔ̃ parl də la swis, də

Paris, des amis de Genève, puis M. Monnet dit
pari, də-z ami d(ə) ʒənɛ:v, pɥi məsʃø mɔnɛ di

à Mme Leroux: « Quelle jolie petite fille! Est-ce
a madam ləru: « kɛl ʒɔli p(ə)tit fi:j! ɛs

la vôtre ɔ: votre
fille

la vôtre, Madame? » Mme Duclos: « Non, c'est la
la vo:trə, madam? » madam dyklo: « nɔ̃, sɛ la

la mienne ɔ: ma
fille

mienne, Monsieur. » Monnet: « Comment s'appelle-
mjɛn, məsʃø. » mɔnɛ: « kɔmɑ̃ sapɛl

t-elle? » Mme Duclos: « Elle s'appelle Yvonne.
-t ɛl? » madam dyklo: « ɛl sapɛl ivɔn.

Yvonne! Viens, je vais te présenter au monsieur! »
ivɔn! vjɛ̃, ʒə vɛ t(ə) prezɑ̃tə o masjø! »

Yvonne arrive et sa mère la présente, puis M. Mon-
ivɔn ari:v e sa mɛ:r la prezɑ̃t, pɥi masjø mɔ-

net lui demande: « C'est ta petite fille, la poupée que
nɛ lɥi d(ə)mɑ̃:d: « sɛ ta p(ə)tit fi:j, la pupe k(ə)

tu as là? » Yvonne: « Non, Monsieur, cette poupée
ty a la? » ivɔn: « nɔ̃, masjø, sɛt pupe

n'est pas la mienne, c'est celle de Monique. » M.
nɛ pa la mjen, sɛ sɛl da mɔnik. » masjø

Monnet: « Ah, alors, la tienne est à Paris? » Yvonne:
mɔnɛ: « a, alɔ:r, la tjen ɛ-t a pari? » ivɔn:

« Oui, Monsieur. Quand je suis à Saint-Gil, je joue
« wi, masjø. kɑ̃ ʒə sɥi-za sɛ ʒil, ʒə ʒu

toujours avec la poupée de Monique. La mienne
tuzɔ:r avɛk la pupe d(ə) mɔnik. la mjen

n'aime pas les voyages. » La petite fille de Monique
nɛ:m pa le vvaʒa:ʒ. » la p(ə)tit fi:j dɑ mɔnik

est une jolie poupée, c'est vrai, mais comme toutes
ɛ-t yn ʒoli pupe, sɛ vrɛ, mɛ kɔm tut

les mamans, grandes et petites, Yvonne préfère la
le mɑmɑ, grɑ:d-zɛ p(ə)tit, ivɔn prefɛ:r la

sienne. Et puis, sa grande poupée Éliane a été la
sjen. e pɥi, sa grɑ:d pupe eljan a ɛtɛ la

poupée de maman avant d'être la sienne, alors elle
pupe d(ə) mɑmɑ avɑ dɛ:trɑ la sjen, alɔ:r ɛl

L'aime encore plus. Mais comme elle a dit à M.
lɛ:m ɑkɔ:r plys. mɛ kɔm ɛl a di a masjø

la ɔ: Yvonne

la tienne ɔ: ta
poupée

le mien
la mienne

Ce veau est le
mien.
Cette poupée est
la mienne.

le tien
la tienne

Ce veau est le
tien.
Cette poupée est
la tienne.

le sien
la sienne

Ce veau est le
sien.
Cette poupée est
la sienne.

et puis, ... ɔ: et
encore une
chose: ...

Chapitre vingt (20).

vous resterez
bien? ɔ: vous
resterez, n'est-ce
pas?

irai
irais

J'ai dit: « J'irai à
Chartres. »
J'ai dit que j'irais
à Chartres.

y ɔ: à Chartres

à condition de
faire = seulement
si l'on fait

Monnet, Éliane ne quitte jamais Paris avec Yvonne.
mɔnɛ, eljan nə kit ʒamɛ pari avɛk ivɔn.

« Dites-moi, M. Monnet, » dit Anne Leroux, « vous
« *dit mwɑ, masjɔ mɔnɛ,* » *di a:n ləru,* « vu

resterez bien à dîner, ce soir? » M. Monnet:
restəre bjɛ a dine, sɛ swa:r? » *masjɔ mɔnɛ:*

« Avec plaisir, Madame. » M. Leroux: « Très bien!
« *avɛk plɛzi:r, madam.* » *masjɔ ləru:* « *trɛ bjɛ!*

Alors vous me pardonnerez si je vous quitte pour
alɔ:r vu m(a) pardɔnre si ʒ(a) vu kit pur

trois ou quatre heures, M. Monnet. J'ai dit aux
trwa -z u katr œ:r, masjɔ mɔnɛ. ʒɛ di o

enfants ce matin que j'irais à Chartres avec eux; je
-z œfɑ s(a) matɛ kə ʒiʁ -z a ʃatr avɛk ø; ʒə

n'ai qu'une chose à faire: c'est d'y aller. Ce sont
nə kyn, ʃo:z a fɛ:r: sɛ di alɛ. sɛ sɔ

des enfants très faciles, à condition de faire ce
de -z œfɑ trɛ fasil, a kɔdisjɔ d(a) fɛ:r s(a)

qu'ils veulent. Alors, je vous demande pardon encore
kil vœl. alɔ:r, ʒə vu d(a)mɑ:d.pardɔ œkɔ:r

une fois. » M. Leroux appelle les enfants, et ils vont
yn fwa. » masjɔ ləru apel le -z œfɑ, e il vɔ

vers l'auto qui est derrière la maison.
vɛ:r loto ki ɛ derje:r la mɛzɔ.

Yvonne: « Moi, je veux m'asseoir à côté de toi, oncle
ivɔn: « mwɑ, ʒə vø maswa:r a kote də twɑ, ʒ:klɑ

Charles! » Henri: « Oh, oncle Charles, tu m'as dit
ʃarl! » āri: « o, ʒ:klɑ ʃarl, ty ma di

hier que c'est moi qui serais à côté de toi aujourd'hui!
ije:r kə se mwa ki s(ə)re -z a kote də twa ozur-

d'hui! » Charles Leroux: « C'est vrai, Henri, mais je
dʒi! » ʃarl ləru: « se vre, ʔri, me ʒ(ə)

crois que cette fois-ci, c'est John que je vais assieder à
krwa kə set fwa si, se dʒɔn kə ʒ(ə) ve aswa:r a

côté de moi parce qu'il n'a pas vu la campagne entre
kote d(ə) mwa pərs kil na pa vy la kəpaŋ ʔ:trə

Saint-Gil et Chartres: Venez, John, asseyez-vous ici,
sɛ ʒil e ʃartʁə: vəne, dʒɔn, aseʒe vu isi,

et toi, Yvonne, assieds-toi à côté de John! » John
e twa, ivɔn, asʒe twa a kote də dʒɔn! » dʒɔn

s'assied à droite de M. Leroux, et la petite Yvonne,
sasʒe a drwat də məsjø ləru, e la p(ə)tit ivɔn,

qui comme toujours veut être avec son oncle Charles,
ki kɔm tuʒu:r vø -t ɛ:tr avek sɔ̃ -n ʔ:klə ʃarl,

s'assied à côté de John. L'oncle Charles: « Bien! Et
sasʒe a kote də dʒɔn. ʔ:klə ʃarl: « bjɛ! e

maintenant, vous autres, asseyez-vous tous derrière! »
mɛtnə, vu -z ɔ:tr, aseʒe vu tus derje:r! »

Quand ils sont tous assis, on part.

kə -t il sɔ̃ tus asi, ʔ pa:r.

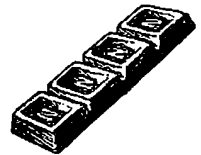
Dix minutes plus tard, M. Leroux dit: « Dis-moi,
di minyt ply ta:r, məsjø ləru di: « di mwa,

Yvonne, tante Anne ne t'a-t-elle pas donné une ta-
ivɔn, tɑ:t a:n nə ta -tɛl pa done yn ta-

bléte de chocolat? Donne-la-nous! » Yvonne: « Si,
blɛt də ʃɔkɔla? done la nu! » ivɔn: « si,

je m'assieds
 tu t'assieds
 il s'assied
 nous nous asseyons
 vous vous asseyez
 ils s'asseyent

assieds-toi!
 asseyons-nous!
 asseyez-vous!



une tablette de chocolat

chacun des
enfants = chaque
enfant

on repart = on
part encore une
fois

il y a : il y a là

croit nécessaire =
croit qu'il est
nécessaire



la cathédrale
de Chartres

oncle Charles. Voilà! » Et elle donne une grande ta-
ʒ:klə ʃarl. vwala! » e el dɔn yn grɑ:d ta-

quette de chocolat à son oncle, qui arrête l'auto un
blet də ʃokɔla a sɔ̃-n ʒ:klə, ki arɛt loto œ

moment et donne un morceau à chacun des enfants:
mɔmɑ̃ e dɔn œ mɔʁso a ʃakœ de-z œfɑ̃:

« Voilà, mes amis! Mangez! » Chacun dit: « Merci! » et
« vwala, mɛ-s ami! mɑ̃ʒe! » ʃakœ di: « mɛʁsi! » e

on repart. John: « Dites-moi, s'il vous plaît, M. Leroux,
ʒr(ə)pɑ:r.dʒɔn: « dit mwa, sɪl vu plɛ, mɑsjø ləʁu,

Chartres, est-ce une grande ville? » M. Leroux: « Non,
ʃartr, ɛs yn grɑ:d vil? » mɑsjø ləʁu: « nɔ̃,

pas très grande, il n'y a que vingt-six mille (26.000)
pa tʁɛ grɑ:d, il nja k(ə) vɛ̃tsi mil

habitants. Mais il y a une belle cathédrale, n'est-ce
abitɑ̃. mɛ il ja yn bɛl katedral, nɛs

pas, vous autres? » « Oh, oui! » répondent les
pa, vu-z o:tʁ? » « o, wi! » rɛpɔ̃:d lɛ

autres, et chacun croit nécessaire de dire à John tout
-z o:tʁ, e ʃakœ krwa nɛsɛsɛ:r də di:r a dʒɔn tu

ce qu'il sait de la belle ville et de la belle cathédrale,
s(ə) kil sɛ d(ə) la bɛl vil e d(ə) la bɛl katedral,

une des plus belles de France.

yn dɛ ply bɛl də frɑ:s.

Pendant qu'ils parlent, John regarde autour de lui,
pɑdɑ̃ kil parl, dʒɔn ʁagɑʁd otu:r də lɥi,

et chaque fois qu'il voit une belle ferme ou une belle
e ʃak fwa kil vwa yn bɛl fɛʁm u yn bɛl

maison, il dit: « Quelle belle maison! Quelle belle
mɛzɔ̃, il di: « kɛl bɛl mɛzɔ̃! kɛl bɛl

ferme! Mais je crois que la vôtre est plus belle
fɛrm! mɛ ʒ(ə) krwa k(ə) la vo:tr ɛ ply bɛl

encore. De toutes les fermes de cette partie de la
āko:r. də tut le fɛrm də sɛt parti d(ə) la

France, c'est la vôtre qui est la plus belle, M. Le-
fr̥u:s, sɛ la vo:trə ki ɛ la ply bɛl, masjɔ̃ lə-

roux. » « Ça, c'est vrai! » disent Marcel et Monique,
ru. » « sa, sɛ vrɛ! » di:z marsɛl ɛ monik,

parce que, comme ils disent, la ferme de leur père
pars kə, kɔm il di:z, la fɛrm də lœr pɛ:r

est aussi la leur, et quand ils seront grands, ce sera
ɛ -t osi la lœ:r, ɛ kɑ̃ -t il sərɔ̃ grɑ̃, səs(ə)ra

vraiment la leur. A une condition: c'est qu'ils
vremɑ̃ la lœ:r. a yn kɔ̃disjɔ̃: sɛ kil

la leur ɔ: leur
ferme

resteront à Saint-Gil.
rɛstərɔ̃ a sɛ̃ ʒil.

Les enfants et leur oncle restent à Chartres deux
le -z ɑ̃fɑ̃ ɛ lœr ɔ̃:klɑ̃ rɛst a ʃartʁə dø

heures, et à cinq heures, après avoir vu la cathédrale
-z œ:r, ɛ a sɛ̃ -k œ:r, aprɛ -z avwa:r vy la katedral

et une partie de la ville, on repart. « C'est vraiment
ɛ yn parti d(ə) la vil, ɔ̃ r(ə)pɑ:r. « sɛ vremɑ̃

une très belle cathédrale! » dit John, et Henri: « Ça,
yn trɛ bɛl katedral! » di dʒɔn, ɛ ɑ̃ri: « sa,

mon vieux, c'est vrai! Et je crois que si nous
mɔ̃ vjø, sɛ vrɛ! ɛ ʒə krwa k(ə) si nu

mangeons la deuxième tablette de chocolat, elle sera
māz̃ la dɔzjem tablet də ʃokola, el sɛra

plus belle encore! » « Toi avec ton chocolat! » dit
ply bɛl ākɔ:r! » « twa avɛk t̃ ʃokola! » di

Nicole. Mais que fait-elle? Elle demande à Yvonne
nikɔl. mɛ kə fɛ-t ɛl? el dɛmā:d a ivɔn

de lui donner la tablette, et elle en donne un bon
də lɥi dɔne la tablet, e el ā dɔn ɔ̃ b̃

morceau à chacun des autres. Et pendant tout le
mɔrso a ʃakɔ̃ de-z o:tr. e pādā tu l(ə)

voyage de Chartres à Saint-Gil, les enfants parlent
vɔvaja:ʒ də ʃartr a s̃ ʒil, le-z āfā parl

de ce qu'ils ont vu. Et comme font souvent les
də s(ə) kil-z ɔ̃ vy. e kɔm f̃ suvā le

enfants, ils parlent tous en même temps: pendant
-z āfā, il parl. tus ā mɛ:m t̃ā: pādā

que les filles parlent d'une chose, les garçons parlent
k(a) le fi:j parl dyn ʃo:z, le gars̃ parl

d'une autre chose.

dyn o:trə ʃo:z.

Avant le dîner, M. Duclos et John font une petite
avā l(ə) dine, masjɔ dyklo e dʒɔn f̃-t yn pəit̃

promenade autour de la ferme, et John dit à son
prɔmnad otu:r də la fɛrm, e dʒɔn di a s̃

grand ami: « M. Duclos, voulez-vous me dire, s'il vous
grā-t ami: « masjɔ dyklo, vule vu m(ə) di:r, sil vu

plaît, comment on appelle la forme: je serais, du verbe
plɛ, kɔmā ɔ̃-n apɛl la form: ʒə s(ə)rɛ, dy vɛrb

être?» M. Duclos: « On l'appelle le conditionnel.
ε:ira? » masjə dyklo: « ʔ lapeɫ la kʔdisjɔnel.

Quand, par exemple, Jean dit: « Si j'étais grand,
kā, par egzā:plə, ʒā di: « si zete grā,
j'aurais une auto, » le conditionnel est: j'aurais.»
ʒore yn oto, » la kʔdisjɔnel ε: ʒore. »

John: « Ah, je vois. Mais n'est-ce pas une forme
dʒɔn: « a, ʒə vwa. mε nes pa yn form

très difficile?» M. Duclos: « Oh, non! Nous avons
tre difisil? » masjə dyklo: « o, nō! nu -z avʔ

déjà parlé du futur des verbes, et le conditionnel,
deza parle dy fyty:r de verb, e l(ə) kʔdisjɔnel,

c'est la première partie du futur plus la, dernière
se la pramje:r parti dy fyty:r phys la dernje:r

plus : et

partie de l'imparfait. Un exemple: le futur du verbe
parti d(ə) lēparfe. ʔ -n egzā:plə: la fyty:r dy verb

aimer est: j'aime-rai, tu aime-ras, il aime-ra,
eme ε: ʒemre, ty emra, il emra,

nous aime-rons, vous aime-rez, ils aime-ront.
nu -z emrʔ, vu -z emre, il -z emrʔ.

L'imparfait d'aimer est: j'aim-ais, tu aim-ais,
lēparfe deme ε: ʒeme, ty eme,

il aim-ait, nous aim-ions, vous aim-iez, ils
il eme, nu -z emjʔ, vu -z emje, il

aim-aient. Et le conditionnel est? A vous, John!»
-z emε. e l(ə) kʔdisjɔnel ε? a vu, dʒɔn! »

« C'est j'aime-rai, tu aime-rai, il aime-rai,
« se ʒemre, ty emre, il emre,

nous aime-rions, vous aime-riez, ils aime-raient.»
nu -z emarjō, vu -z emarje, il -z emre. »

M. Duclos: « Est-ce encore un peu difficile? Un autre
masjō dyklo: « es ākɔ:r æ pø difisil? æ -n o:tr

exemple. Le futur d'arriver est...? » John: « Ne
egzā:pl. la fyty:r darive ε...? » dzɔn: « nə

me le dites pas, M. Duclos! c'est: j'arrive-rai, tu arrive-
m(ə) la dit pa, masjō dyklo! se: zarivre, ty ariv-

ras, il arrive-ra, nous arrive-rions, vous arrive-
ra, il arivra, nu -z arivrō, vu -z ariv-

rez, ils arrive-ront.» M. Duclos: « Et l'imparfait
re, il -z arivrō. » masjō dyklo: « e lēparfe

du même verbe? » John: « C'est: j'arriv-ais, tu
dy mɛ:m verb? » dzɔn: « se: zarivre, ty

arriv-ais, il arriv-ait, nous arriv-ions, vous
arive, il arive, nu -z arivjō, vu

arriv-iez, ils arriv-aient.» M. Duclos: « Bien, et
-z arivje, il -z arive. » masjō dyklo: « bjē, e

alors le conditionnel? » John: « C'est j'arrive-rai-s,
alɔ:r la kōdisjɔnel? » dzɔn: « se zarivre,

tu arrive-rai-s, il arrive-rai-t, nous arrive-rions,
ty arivre, il arivre, nu -z arivərjō,

vous arrive-riez, ils arrive-raient.» M. Duclos:
vu -z arivərje, il -z arivre. » masjō dyklo:

« C'est facile, n'est-ce pas? » John: « Pas très facile,
« se fasil, nes pa? » dzɔn: « pa tre fasil,

mais ce n'est pas vraiment difficile non plus.»
mɛ s(ə) nɛ pa vremā difisil nō ply. »

M. Duclos: « Donnez-moi un autre exemple de conditionnel vous-même! » John: « Le conditionnel du disjonctif vous-même! » dzon: « la kōdisjonel dy

verbe être? » M. Duclos: « Si vous voulez. » John: « Je verb e:tra? » masjō dyklo: « si vu vule. » dzon: « 3a

se-rai, tu se-rai, il se-rai, nous se-ri-ions, s(a)re, ty s(a)re, il sare, nu sarjō,

vous se-riez, ils se-raient. » M. Duclos: « Et vu sarje, il sare. » masjō dyklo: « e

maintenant aller. » John: « J'i-rai, tui-rai, il mētnā ale. » dzon: « 3ire, ty ire, il

i-rai, nous i-ri-ions, vous i-riez, ils i-raient. » ire, nu -z irjō, vu -z irje, il -z ire. »

M. Duclos: « Et de venir? » John: « Je vien- masjō dyklo: « e d(a) vāni:r? » dzon: « 3a vjē-

drai, tu viendrais, il viendrait, nous dre, ty vjēdre, il vjēdre, nu

viendrions, vous viendriez, ils vien- vjēdrijō, vu vjēdrije, il vjē-

draient. » M. Duclos: « C'est juste! Et c'est la même dre. » masjō dyklo: « se 3yst! e se la mē:m

chose pour le conditionnel de tous les verbes: une so:z pur la kōdisjonel dā tu le verb: yn

partie du futur et une partie de l'imparfait, et vous parti dy fyty:r e yn parti d(a) lēparfe, e vu

avez le conditionnel! C'est facile maintenant. » -z avel(a) kōdisjonel! se fasil mētnā. »

MOTS:

une cathédrale
une condition
le conditionnel
un côté
une grille
un melon
un pas
une tablette
une tranche
aimer
nous aimerions
vous aimeriez
j'aimais

John dit: merci! une dernière fois, puis les deux
dzɔn di: mersi! yn dernje:r fwa, pɥi le dø
amis rentrent à la maison, pendant que John dit:
-z ami rā:tr a la meʒɔ̃, pādā kə dzɔn di:
« Un peu de futur et un peu d'imparfait. Le condi-
« œ pø d(ə) fyty:r e œ pø dēparfɛ. la kɔ̃di-
tionnel de faire est: je ferais, tu ferais,
sjɔnel də fɛ:r ɛ: ʒə f(ə)re, ty f(ə)re,
il ferait, nous ferions, vous feriez, ils
il fəre, nu fəɾjɔ̃, vu fəɾje, il
feraient. ,Et alors, je peux dire que le condi-
fəre. e alɔ:r, ʒə pø di:r kə l(ə) kɔ̃di-
tionnel c'est la forme qui dit ce qu'on ferait si ... ou
sjɔnel sɛ la fɔrm ki di s(ə) kɔ̃ f(ə)re si ... u
à la condition que ... Je vois. Et comme pour le
a la kɔ̃disjɔ̃ kə ... ʒə vwa. e kɔm pɥr la
futur, si j'ai une forme du conditionnel, j'ai aussi
fyty:r, si ʒe yn fɔrm dy kɔ̃disjɔnel, ʒe osi
toutes les autres formes.»
tut le -z o:trə fɔrm.»

EXERCICE A.

Quand les enfants ont mangé leur première — de
melon, Mme Duclos dit à Jean: « John n'a pas de
melon, donne — — — encore une tranche. » Jean ne
veut pas — encore une tranche à Henri, mais Henri
dit: « C'est ma tranche, donne — — moi! »

Quand tous ont mangé deux tranches de melon, Mme Leroux voit qu'il — reste encore une, et elle dit à John: « John, mangez cette tranche, s'il — plaît! » « Merci, Madame, » dit John, et Mme Leroux dit à Jean: « John veut manger cette tranche, donne — —, Jean. » « Oui, tante Anne, » dit Jean, « je — lui —, si tu veux. »

EXERCICE B.

Jean, donne-t-il le melon de John à Henri? ... Que dit John quand il demande du chocolat à M. Leroux? ... Que mangent les enfants quand ils sont en auto avec M. Leroux? ... Que dit-on quand on donne quelque chose à une personne? ... Que font M. Leroux et les enfants quand ils ont vu la cathédrale? ... Pourquoi M. Monnet est-il venu à Saint-Gil? ...

EXERCICE C.

le mien	le tien	le sien
la mienne	la tienne	la sienne
le (la) nôtre	le (la) vôtre	le (la) leur

« Quelle jolie poupée, » dit M. Monnet à Yvonne, « est-ce la — ? » « Non, Monsieur, » lui répond Yvonne, « ce n'est pas — mienne, c'est celle de Monique. » M.

tu aimais
il aimait
nous aimions
vous aimiez
ils aimaient
il s'est arrêté
j'arriverai
tu arriveras
il arrivera
nous arriverons
vous arriverez
ils arriveront
j'arriverais
tu arriverais
il arriverait
nous arriverions
vous arriveriez
ils arriveraient
assieds-toi!
asseyons-nous!
asseyez-vous!
il croit
je ferais
tu ferais
il ferait
nous ferions
vous feriez
ils feraient
j'irais
tu irais
il irait
nous irions
vous iriez
ils iraient
mangez
vous
pardonnerez

présenter
on repart
il reste
vous resterez
saluer
je viendrais
tu viendrais
il viendrait
nous viendrions
vous viendriez
ils viendraient
la mienne
la tienne
la sienne
la vôtre
la leur
alors
ça
chacun
vers
vraiment
à condition de
faire
à côté de
cette... -ci
cette... -là
il croit
nécessaire
dites-moi!
donne-lui!
donnes-en
ne lui donne
pas!
ne t'a-t-elle pas
donné?
donne-le-moi!

Monnet demande à Mme Leroux si la jolie petite fille qu'il voit est la —, mais Mme Leroux lui répond que ce n'est pas — sienne. « Alors c'est la —! » dit-il à Mme Duclos. « Non, » dit M Duclos, « c'est la —! » Il y a beaucoup de belles fermes à Saint-Gil, mais les Leroux préfèrent la —. Yvonne: « Ce veau-ci, c'est le —. Et celui-là, c'est le —, Henri. » John aime bien le cheval noir, mais ce n'est pas le —.

je m'assieds tu t'assieds il s'assied
nous nous asseyons vous vous asseyez ils s'asseyent

Quand les enfants vont en auto avec l'oncle Charles, Henri et Yvonne s' — à côté de lui. Mais aujourd'hui, M. Leroux dit: « John, —-vous à côté de moi. Vous autres, —-vous derrière. » Et John dit: merci! et s' — à droite de M. Leroux. « Les autres fois, tu sais, » dit Henri à John, « je m' — toujours entre l'oncle Charles et Yvonne. Nous nous — à côté de lui tous les deux. » Yvonne dit à John: « Tu t' — à côté de l'oncle Charles, et moi, je m' — à côté de toi. »

Le conditionnel des verbes en -er et de être, aller, venir et faire.

« Si j'étais grande, » dit Nicole, « j' (aimer) avoir un beau cheval. » Yvonne dit à son oncle qu'il lui a dit qu'elle (être) à côté de lui aujourd'hui. Jean a souvent dit à John que quand il (être) grand, il (faire) de longs voyages. « Et moi, » lui dit John, « si j'étais grand, j' (aller) en France chaque année. » « Est-ce que tu (venir) nous voir? » lui demande

Nicole. « Oh, oui, je (venir) vous voir chaque fois. »
 Puis il demande: « Et vous, Nicole et Yvonne, que (faire)-vous, si vous étiez grandes? » « Je te donnerai une tranche de melon parce que tu es sage, Yvonne, » dit Mme Duclos, « mais si tu n'étais pas sage, je ne te (donner) pas de melon. » Henri dit qu'il (manger) dix melons, si sa mère les lui donnait. M. Monnet a dit à son ami Jean Étienne que si un jour il allait à Saint-Gil, il (saluer) les Leroux.

RÉSUMÉ

donne-le à...!

donne-la à...!

donne-les à...!

donne-moi...!

donne-le-moi!

donne-lui...!

donne-le-lui!

donne-nous...!

donne-le-nous!

donne-leur...!

donne-le-leur!

M. Leroux, à Nicole: « Si tu as encore des poires, *donne-les* aux autres! » Nicole: « J'en ai une. »
 M. Leroux: « *Donne-la* à John! »

Jean: « Oncle Charles, *donne-moi* du chocolat! »
 Yvonne: « Oui, *donne-nous* du chocolat! » Henri:
 « John a mangé son chocolat, *donne-lui* une poire! »

donne-la-moi!
 donne-la-lui!
 donne-lui-en!
 donnes-en...!
 ne la lui donne pas!
 donne-la-nous
 je ne la lui
 donnerai pas
 un monsieur qui
 te demande
 ne me dit pas!
 pardonne-moi!
 on part de
 je te présente
 s'il te plaît
 s'il vous plaît
 vingt-six mille
 Genève
 Étienne
 Monnet

donne-le-moi!
 donne-la-moi!
 donne-les-moi!
 donne-le-lui!
 donne-la-lui!
 donne-les-lui!

Yvonne: « Tu as ma poupée, Nicole, *donne-la-moi!* »
 Mme Duclos: « Oui, Nicole, c'est la poupée de ta sœur, *donne-la-lui!* » Jean: « Henri, si tu as notre chocolat, *donne-le-nous!* » M. Duclos: « Oui, Henri, si tu as leur chocolat, *donne-le-leur!* »

il me le donne	il ne me le donne pas
il te le donne	il ne te le donne pas
il le lui donne	il ne le lui donne pas
il nous le donne	il ne nous le donne pas
il vous le donne	il ne vous le donne pas
il le leur donne	il ne le leur donne pas

Yvonne: « Maman, Henri a une balle, mais il *ne me la donne pas.* » Mme Duclos: « Henri a une balle, et il *ne te la donne pas?* Ce n'est pas un bon frère! J'ai deux petits cadeaux pour lui, mais s'il *ne te donne pas* la balle, je *ne les lui donnerai pas.* » Henri: « Oh, quand tu as un cadeau pour nous, maman, tu *nous le donnes* toujours! » « Oui, quand vous êtes sages, je *vous le donne.* Mais aujourd'hui, tu n'es vraiment pas sage. » Quand Mme Duclos a de petits cadeaux pour ses enfants, elle *les leur donne* seulement s'ils ont été sages. Nicole: « Ils ont mangé trop de chocolat, oncle Charles, *ne leur donne pas* l'autre tablette! » Charles Leroux: « Mangez votre chocolat, John, et *ne le donnez pas* à Henri! » Yvonne: « Si ton chocolat n'est pas bon, *ne nous le donne pas!* » Nicole: « Non, *ne le leur donne pas,* Henri! »

me le
 te le
 le lui
 nous le
 vous le
 le leur

me la
 te la
 la lui
 nous la
 vous la
 la leur

me les
 te les
 les lui
 nous les
 vous les
 les leur

EXERCICE

L'oncle Charles a une balle.

Yvonne: « Oncle Charles, — — — — — ! »

Yvonne: « — — — — — ! »

« Donne-moi la
balle! »
« Donne-la-moi! »

L'oncle Charles donne la balle à Yvonne.

Il — — — — .

Il — — — .

Il lui donne la
balle.
Il la lui donne.

Yvonne: « L'oncle Charles — — — — . »

Yvonne: « Il — — — . »

Henri, à Yvonne: « L'oncle Charles — — — — . »

Henri, à Yvonne: « Il — — — . »

Jean a une pomme, John n'a pas de pomme.

Mme Duclos: « Jean, — — — — — ! »

Mme Duclos: « Jean, — — — — — ! »

*Yvonne est dans le jardin avec une poupée,
tante Claire et Ginette arrivent.*

Mme Duclos: « Yvonne, montre ta poupée à tante
Claire et à Ginette! »

Mme Duclos: « — — — — — ! »

Mme Duclos: « — — — — — ! »

Yvonne montre sa poupée à Ginette et à tante Claire.

Elle — — — — .

Elle — — — .

Yvonne a un petit mouton; Ginette veut le voir.

Ginette: « Yvonne, — — — ton mouton! »

Ginette: « — — — — — ! »

Nicole, à Yvonne: « Montre ton mouton à Ginette! »

Nicole: « — — — — — ! »

Yvonne montre son mouton à Ginette.

Elle — — — — .

Elle — — — .

M. Duclos: « Jean, dis à maman quelle heure il est! »

« Dis-le-lui! »

Tante Claire: « Donne ta poupée à Yvonne, Ginette! »

« — — — — ! »

« Jean et Henri, dites à Yvonne qu'il est tard! »

« — — — — ! »

Yvonne: « Papa, coupe-moi ma viande, s'il te plaît! »

« — — — — ! »

Jean et Yvonne: « Maman, ne nous donne pas ces fruits! »

« — — — — ! »

Maman: « Ne me donne pas ton assiette, Yvonne! »

« — — — — ! »

Monique et Marcel: « Dis-nous où tu vas, Jean! »

« — — — — ! »

Mme Duclos: « André, verse le vin aux enfants! »

« — — — — ! »

Jean: « Ne dis pas à Nicole où nous allons, Henri! »

« — — — — ! »

Claire: « Ne donne pas ta balle à ces garçons, Henri! »

« — — — — ! »

Ginette: « Montre-moi ta bague, Yvonne! »

« — — — — ! »

Mme Duclos: « Oui, montre tes cadeaux à Ginette! »

« — — — — ! »

Maman: « Ne donne pas ce melon aux garçons, Pierre! »

« — — — — ! »

VILLEBOURG

Villebourg est une petite ville de France de trente
vilbu:r *ε* *-tyn* *pətit* *vil* *də* *frā:s* *də* *trā:t*

de France = fran-
çais

mille (30.000) habitants. De Paris à Villebourg, il
mil *abitā.* *də* *pari* *a* *vilbu:r,* *il*

y a un peu plus de trois cents (300) kilomètres. Pour
ja *æ* *pə* *ply* *d(ə)* *trwa* *sā* *kilometr.* *pur*

y aller, on peut prendre le train ou l'auto. Cinq ou
i *alə,* *ɔ̃* *pə* *prā:drə* *lə* *trē* *u* *loto.* *sē* *-ku*

prendre
il prend
ils prennent

six fois par jour, il y a des trains qui partent de
si *fwa* *par* *ʒu:r,* *il* *ja* *də* *trē* *ki* *part* *də*

Paris et s'arrêtent à Villebourg, mais deux de ces
pari *e* *saret* *a* *vilbu:r,* *mε* *də* *d(ə)* *sε*

trains s'arrêtent à toutes les villes entre Paris
trē *saret* *a* *tut* *le* *vil* *ā:trə* *pari*

et Villebourg. On ne va pas à Villebourg par ces
e *vilbu:r.* *ɔ̃* *n(ə)* *va* *pa* *a* *vilbu:r* *par* *sε*

trains-là si l'on n'a pas beaucoup de temps, parce
trē *la* *si* *lō* *na* *pa* *boku* *d(ə)* *tā,* *pars*

qu'ils mettent plus de six heures à faire les trois
kil *met* *ply* *d(ə)* *si* *-zœ:r* *a* *fε:r* *le* *trwa*

ils mettent 6
heures à faire 300
kilomètres = ils
font 300 kilomè-
tres en 6 heures

cents kilomètres entre les deux villes. Les autres
sā *kilometr* *ā:trə* *le* *də* *vil.* *le* *-zo:trə*

trains ne s'arrêtent que trois fois avant Villebourg,
trē *n(ə)* *saret* *kə* *trwa* *fwa* *avā* *vilbu:r,*

Chapitre vingt et un (21).



un autocar

deux heures trois
quarts = trois
heures moins le
quart

cent
cents

cent (100)
trois cents (300)
trois cent vingt
(320)

assez grande ɔ:
pas très grande,
mais pas petite
non plus

et ils ne mettent que trois heures et demie à faire
e il nə mɛl kə trwa -zæ:r e d(ə)mi a fe:r

les trois cents kilomètres.

le trwa sɑ kilɔmɛtr.

Si l'on préfère l'auto, on peut prendre un autocar
si lɔ prefe:r loto, ɔ pø præ:dr ɛ -notkɑ:r

qui quitte Paris à neuf heures et demie et arrive à
ki kit pari a nə -væ:r e d(ə)mi e ari:v a

Villebourg à deux heures trois quarts de l'après-
vilbu:r a dø -zæ:r trwa ka:r də lapre-

midi. C'est un très bon autocar, il ne met qu'un
midi. se -tæ tre bɔn ɔtkɑ:r, il nə mɛ kæ

peu plus de cinq heures à faire les trois cent vingt
pø ply d(ə) sɛ -kæ:r a fe:r le trwa sɑ vɛ

(320) kilomètres qu'il y a de Paris à Villebourg en
kilɔmɛtrə kil ja d(ə) pari a vilbu:r ɑ

auto. Il y a aussi un autre autocar, à midi et demi,
-noto. il ja ɔsi ɛ -no:tr ɔtkɑ:r, a midi e d(ə)mi,

mais il n'est pas aussi bon que le premier.

mɛ il nɛ pa ɔsi bɔ kə l(ə) præmjɛ.

La première chose que l'on voit, quand on arrive à
la præmjɛ:r ʃo:z kə lɔ vwa, kɑ -iɔ -nari:v a

Villebourg par le train, c'est la gare. Ce n'est
vilbu:r par la trɛ, se la ga:r. s(ə) nɛ

pas une très grande gare, mais pour une ville de
pa yn tre grɑ:d ga:r, mɛ pur yn vil də

trente mille habitants seulement, c'est une assez
trɑ:t mil ɔbitɑ sælmɑ, se -tyn ɔse

grande gare; beaucoup de villes de cinquante mille
grā:d ga:r, boku d(ə) vil də sēkā:t mil

habitants ou plus ont des gares plus petites que
abiiā u ply ɔ də ga:r ply p(ə)tit kə

celle de Villebourg. Il y a quelques années
sel də vilbu:r. il ja kelk -zane

seulement qu'on a construit la jolie gare de Ville-
scelmā kɔ -na kɔstryi la ʒoli ga:r də vil-

bourg. Là où est maintenant la nouvelle gare, il
bu:r. la u ɛ mētnā la nuvel ga:r, il

y avait avant une vieille gare, plus petite et beau-
jaus -tavā yn vje:j ga:r, ply p(ə)tit ɛ bo-

coup moins belle. La nouvelle gare a été construite
ku muē bel. la nuvel ga:r a ete kɔstryit

en dix-neuf cent cinquante (1950), l'année où la ville
ā diznef sā sēkā:t, lane u la vil

a eu huit cents ans.

a y yi sā -zā.

A côté de Paris, qui a plus de deux mille ans, Ville-
a kote d(ə) pari, ki a ply də də mil ā, vil-

bourg est une ville très jeune, mais à côté de beau-
bu:r ɛ -tyn vil tre ʒœn, me a kote d(ə) bo-

coup d'autres villes de France, c'est une assez vieille
ku do:tro vil də frā:s, se -tyn ase vje:j

ville. Les premières maisons de Villebourg ont été
vil. le prēmje:r mezɔ d(ə) vilbu:r ɔ -tete

construites en onze cent cinquante (1150). C'est
kɔstryit ā ɔ:zə sā sēkā:t. se

construit ɔ: fait

nouvelle ↔ vieille

la gare a été con-
 struite = on a
 construit la gare

construite
 construites

La maison a été
 construite.
Les maisons ont
 été construites.

Chapitre vingt et un (21).

on a fondé la
ville : on a
construit les pre-
mières maisons de
la ville

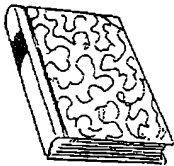


une place



une statue

posé = mis



un livre

l'année où la ville a été fondée: onze cent cinquante.

lane u la vil a ete fōde: ɔ:zo sã sēhã:t.

Devant la gare de Villebourg, il y a une grande place

dəvã la ga:r də vilbu:r, il ja yn grã:d plas

qui s'appelle Place Georges Laferre. C'est une

ki sapel plas ʒɔʒ lafe:r. se -tyn

très belle place, avec beaucoup de fleurs, d'herbe

tre bel plas, avek boku d(ə) flæ:r, derb

et d'arbres. Avant, il y avait ici, autour de la pe-

e darbr. avã, il jave -lisi, otu:r də la p(ə)-

tite place de la gare, beaucoup de petites maisons

tit plas də la ga:r, boku d(ə) pətit mezɔ

de deux étages. Aujourd'hui, il y a cinq nouvelles

də də -zeta:ʒ. ozurɔji, il ja sē nuvel

maisons de sept étages, les plus hautes de la ville.

mezɔ d(ə) set eta:ʒ, le ply ɔ:t də la vil.

Elles ont été construites en même temps que la nou-

el -zɔ -tete kɔstrɥit ā me:m tã k(ə) la nu-

velle gare.

vel ga:r.

Sur la place, devant la gare, il y a une grande sta-

syr la plas, dəvã la ga:r, il ja yn grã:d sta-

tue blanche. Elle représente un homme assez vieux,

ty blã:f. el rəprezã:t ẽ -nom ase vje,

mais encore beau. Sa main droite est posée sur un

mẽ ākɔ:r bo. sa mē drwat ɛ poze syr ẽ

livre. C'est un gros livre: il a plus de mille pages.

li:vr. se -tã gro li:vr: il a ply d(ə) mil pa:ʒ.

Quel est ce livre? C'est l'histoire de la ville depuis l'an-
kel ε s(ə) li:vɾ? se listwa:r də la vil dəpyi la-

née où elle a été fondée jusqu'à dix-huit cent cinquante
ne u el a ete fōde zyška dizyi sã sēkã:t.

(1850). De onze cent cinquante à dix-huit cent
də ɔ:zə sã sēkã:t a dizyi sã

cinquante, il y a sept cents ans: sept siècles. C'est
sēkã:t, il ja set sã -zã: set sjekl. se

beaucoup, sept siècles d'histoire en un livre, même si
boku, set sjekla distwa:r ā ē li:vɾ, mē:m si

c'est un livre de mille pages. C'est pour cela que
se -tē li:vɾə də mil pa:ʒ. se pur s(ə)la k(ə)

Georges Laferre (car c'est lui qui a écrit ce gros livre)
ʒorʒ lafe:r [ka:r se lyi ki a ekri sə gro li:vɾ]

a une grande statue blanche sur la nouvelle place de
a yn grã:d staty blã:f syr la nuvel plas də

la gare.

la ga:r.

Voilà ce que l'on voit quand on sort de la gare de
vvala s(ə) kə lɔ vwa kã -tɔ so:r də la ga:r də

Villebourg. Et le jour où commence notre histoire,
vilbu:r. e l(ə) ʒu:r u komã:s notr istwa:r,

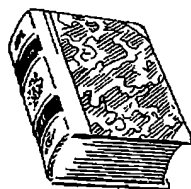
deux hommes sont arrêtés devant la statue de Georges
də -zom sɔ -tarete d(ə)vã la staty d(ə) ʒorʒ

Laferre. L'un est assez grand, un peu gros, il a
lafe:r. lã ε -tase grã, ē pə gro, il a

quarante-cinq ans ou un peu plus, et il a une pe-
karãtsē -kã u ē pə ply, e il a yn pə-

depuis = de

jusqu'à = à



un gros livre

un siècle = cent
ans

car = parce que

voilà ce que l'on
voit = c'est cela
que l'on voit

douze heures
cinquante-cinq =
une heure moins
cinq

on les connaît =
on sait qui ils
sont

je connais
tu connais
il connaît
nous connaissons
vous connaissez
ils connaissent

tite valise à la main. L'autre est plus jeune, il
tít vali:z a la mē. lo:tr e ply zæn, il
a un peu plus de trente ans; il n'est pas aussi grand que
a æ pø ply d(ə) trā:t ā; il ne pa osi grā k(ə)
son ami, et il est moins gros également. Il a aussi
sō -nami, e il e mwē gro egalmā. il a osi
une petite valise à la main. Ils sont venus par le
yn pøtít vali:z a la mē. il sō v(ə)ny par la
train de douze heures cinquante-cinq.
trē də du:z æ:r sēkāt:sē:k.

Qui sont ces deux hommes? Nous allons voir. Ici à
ki sō se dø -zom? nu -zalō vwa:r. isi a

Villebourg, on ne les connaît pas, car c'est la pre-
vilbu:r, ō n(ə) le kome pa, ka:r se la prə-
mière fois qu'ils viennent, ou peut-être la deuxième,
mje:r fwə kil vjen, u pøte:trə la døjem,

mais pas plus. Si l'on est venu à Villebourg
me pa ply. si lō -ne v(ə)ny a vilbu:r

plus de deux fois, on vous connaît et on sait ce que
ply də dø fwə, ō vu kome e ō se s(ə) kə

vous venez faire. C'est la même chose dans toutes les
vu v(ə)ne fε:r. se la me:m fo:z dā tut le

petites villes: vous n'y connaissez peut-être qu'une
p(ə)tít vil: vu ni komesə pøte:trə kyn

ou deux personnes, si vous n'y êtes venu que rarement,
u də pəson, si vu ni et vøny k(ə) rarmā,

mais les habitants de la ville, eux, vous connaissent.
me le -zabitā d(ə) la vil, ø, vu komes.

Le plus âgé des deux hommes a appelé un petit garçon
lə ply -zazə də də -zəm a aple æ p(ə)ti garsɔ̃

qui les regardait: «Petit! Viens ici! Comment t'ap-
ki le r(ə)garde: «pəti! vʲɛ̃ isi! kɔmā ta-

pelles-tu?» «Je m'appelle Pierre Fournier, Monsieur.»
pəl ty?» «ʒə mapəl pjɛ:r furnje, masjə.»

«Eh bien, Pierre, si je te donne cent francs, peux-
«e bjɛ̃, pjɛ:r, si ʒ(ə) tə dɔn sā frā, pə

tu nous dire où demeure M. Arthur Doumier?» «Le
ty nu di:r u d(ə)mæ:r masjə arty:r dumje?» «lə

vieux M. Doumier? Oh oui, Monsieur! Il demeure dans
vjə masjə dumje? o wi, masjə! il dæmæ:r dā

la même rue que nous. C'est à vingt minutes d'ici.» «C'est
la mæ:m ry k(ə) nu. se -ta vɛ̃ minyt di:si.» «se

la rue des Roses, n'est-ce pas?» «Oui, Monsieur, au
la ry də ro:z, nes pa?» «wi, masjə, o

numéro treize. Nous, on demeure au numéro onze.»
nymero tre:z. nu, ɔ̃ d(ə)mæ:r o nymero ɔ̃:z.»

«Alors, veux-tu nous conduire à la rue des Roses,
«alɔ:r, vɔ̃ ty nu kɔ̃dyi:r a la ry də ro:z,

s'il te plaît?» «Oui, Monsieur,» répond Pierre. Et
sil tə plɛ?» «wi, masjə,» rɛpɔ̃ pjɛ:r. e

le petit garçon et les deux hommes prennent la rue
l(ə) pəti garsɔ̃ e le də -zəm prɛn la ry

Napoléon Ier (premier).
napoleɔ̃ prɛmjɛ.

Dans la rue Napoléon Ier, à droite et à gauche, il
dā la ry napoleɔ̃ prɛmjɛ, a drwat e a go:f, il

petit! ɔ: petit
 garçon!



100 francs



une rue



une rose

nous, on demeure
 = nous, nous de-
 meurons

conduire ɔ: aller
 avec (pour
 montrer)

Chapitre vingt et un (21).

d'abord = avant
autre chose



un docteur

A, B, C sont des
lettres.

aucun : pas un

Un bon docteur
guérit les mala-
des.

y a d'abord les nouvelles maisons de sept étages,
ja dabɔ:r le nuvel mezɔ d(ə) set eta:ʒ,

puis des maisons plus basses, de trois ou quatre
pyi de mezɔ ply ba:s, də trwa -zu katr

étages seulement. C'est ce qui était la « nouvelle
eta:ʒ səlmā. se s(ə) ki ɛtə la «nuvel

ville» quand la nouvelle gare n'était pas encore con-
vil» kã la nuvel ga:r netə pa -zãkɔ:r kɔ-

struite. Dans la première de ces maisons plus basses
stryit. dã la prəmje:r də se mezɔ ply ba:s

(au numéro six) demeure le docteur Onésime Pirot. Son
[o nymero sis] damœ:r la doktœ:r ɔnezim piro. sɔ

nom est écrit en grandes lettres à droite de la porte, car
nɔ ɛ -tekri ã grã:d letɾ a drwat də la port, ka:r

le docteur Pirot est un grand homme. «C'est chez le
la doktœ:r piro ɛ -tã grã -tɔm. «se fe l(ə)

docteur Pirot que l'on vient si l'on est très malade,» dit
doktœ:r piro kə lɔ vjẽ si lɔ -ne tre malad,» di

Pierre. Et c'est un bon docteur. On dit à Villebourg
pje:r. ɛ se -tã bɔ doktœ:r. ɔ di a vilbu:r

qu'aucun des docteurs de Paris n'est aussi bon que lui.
kokã de doktœ:r də pari nɛ -tosi bɔ kə lyi.

Souvent, quand aucun des autres docteurs de Villebourg
suvã, kã -tokã de -zotrã doktœ:r də vilbu:r

ne peut rien faire pour le malade, le docteur Pirot, en
nə pø rjẽ fe:r pɥr la malad, la doktœ:r piro, ã

quelques semaines, guérit le malade.
kɛlk sɔmɛn, geri l(ə) malad.

Le mois dernier, un malade est venu d'une ville à cent
la mwā dernje, æ malad ε v(ə)ny dyn vil a sã

kilomètres de Villebourg, il est monté chez le docteur
kilometrə də vilbu:r, il ε mōte fe l(ə) dɔktæ:r

Pirot (qui demeure au premier étage) et lui a dit:
piro [ki d(ə)mæ:r o prəmje -reta:ʒ] e lyi a di:

« Docteur, aucun des médecins de ma ville ne peut rien
«dɔktæ:r, okæ də mɛdsɛ d(ə)ma vil na pə rjɛ

faire pour moi. Ce sont de bons médecins, mais aucun
fe:r pur mwā. sə sɔ̃ d(ə) bɔ̃ mɛdsɛ, mɛ okæ

n'est aussi bon que vous. Docteur, je sais que vous
ne -tosi bɔ̃ h(ə) vu. dɔktæ:r, ʒə se h(ə) vu

guérissez beaucoup de malades que les autres ne peuvent
gerise boku d(ə) malad kə le -zo:trə nə pæ:v

pas guérir. Oh, si vous me guérissez, moi aussi, je ferai
pa geri:r. o, si vu m(ə) gerise, mwā osi, ʒə f(ə)re

tout pour vous! Car vous pouvez me guérir, n'est-ce pas,
tu pur vu! kə:r vu puve m(ə) geri:r, nes pa,

docteur? » Le docteur Pirot n'a pas dit oui. Il a
dɔktæ:r?» la dɔktæ:r piro na pa di wi. il a

d'abord demandé au malade: «Voulez-vous me donner
dabɔ:r dəmāde o malad: «vule vu m(ə) done

trois jours pour vous répondre? » Puis, quand le malade,
trwa ʒu:r pur vu repɔ:dr?» pɥi, kã l(ə) malad,

après ces trois jours, lui a demandé: « Alors, docteur,
aprɛ se trwa ʒu:r, lyi a d(ə)māde: «abɔ:r, dɔktæ:r,

pouvez-vous me guérir? » il lui a répondu: « Oui, je vais
puve vu m(ə) geri:r?» il lyi a repɔdy: «wi, ʒə ve

médecin = docteur

guérir

je guéris

tu guéris

il guérit

nous guérissons

vous guérissez

ils guérissent

vous guérir en trois semaines.» Ça, c'est un grand
vu gerɪ:r ā trwa s(ə)men.» sa, se -tā grā

médecin! C'est pour cela que son nom est écrit en
medsē! se pur s(ə)la k(ə) sō nō ɛ -tekri ā

grandes lettres à droite de la porte de sa maison.

grā:d letr a drwat də la pɔrt də sa mezō.

Mais pourquoi un médecin comme le docteur Pirot
me purkwa ā medsē kom la doktæ:r piro

reste-t-il à Villebourg? Pourquoi ne va-t-il pas à Paris?
rest -tɪl a vilbu:r? purkwa n(ə) va -tɪl pa a pari?

Si on le demande au docteur, il vous répond: «Ma
si ɔ l(ə) demā:d o doktæ:r, il vu repō: «ma

famille demeure à Villebourg depuis sept siècles.
fami:j demæ:r a vilbu:r dəpyi set sjekl.

Le premier Pirot, Auguste Charles André, est venu de
la prəmje piro, ɔgyst farl ādre, ɛ v(ə)ny də

Lyon à Villebourg en douze cent trente-sept (1237),
ljɔ̃ a vilbu:r ā du:zə sā trātset,

et depuis cette année-là aucun Pirot n'a quitté la ville.
ɛ d(ə)pyi set ane la okā piro na kite la vil.

Ce n'est pas Onésime Pirot qui la quittera le premier! »
s(ə) ne pa mezim piro ki la kitra l(ə) prəmje!»

A ce moment, un homme vient vers les deux amis et dit
a s(ə) momā, ā -nom vjē ver le də -zami ɛ di

te voilà ɔ: tu es
là

au petit garçon: «Ah, te voilà, Pierre! Maman t'appelle,
o p(ə)ti garsɔ̃: «a, tə vwala, pjɛ:r! mā mā tapel,

tu sais? Il est déjà deux heures moins vingt.» «Oui,
ty se? il ɛ deʒa dɔ̃ -zæ:r mwē vɛ.» «wi,

mais papa... » « Pierre, rentre à la maison! » « Bien,
me papa... » « *pje:r, rā:tr a la mezō!* » « *bjē,*

papa. Au revoir, Messieurs! » « Au revoir, Pierre,
papa. o *ravwa:r, mesjə!* » « o *ravwa:r, pje:r,*

et voilà tes cent francs. » « Merci, Monsieur! »
e vwalā te sā frā. » « *mersi, məsjə!* »

Pierre est parti, et son père dit aux deux hommes:
pje:r s parti, e sō pē:r di o dō -zom:

« Je vous demande pardon, Messieurs, mais l'école
« *ʒə vu d(ə)mā:d pardō, məsjə, me lekəl*

commence à deux heures, n'est-ce pas. Alors... » « Oh,
kōmā:s a dō -zæ:r, nes pa. abo:r... » « o,

cela ne fait rien, Monsieur, si vous pouvez nous con-
s(ə)lan(ə)ʒe rjē, məsjə, si vu puvē nu kō-

duire chez M. Arthur Doumier. » « Mais avec plaisir,
du:r ʒe məsjə arty:r dumje. » « *me avek plezi:r,*

Messieurs. Venez! » « Merci beaucoup, Monsieur. Mais
mesjə. vane! » « *mersi boku, məsjə. me*

je crois que nous ferions bien de nous présenter, » dit
ʒə krwa k(ə) nu fərjō bjē d(ə) nu prezāte, » *di*

le plus âgé des deux amis. « Je suis Jean-Paul Martial,
l(ə) ply -zaze de dō -zami. » « *ʒə sʒi ʒā pəl marsjal,*

de Paris. » « Et moi, » dit le plus jeune, « je suis André
də pari. » « *e mwə,* » *di l(ə) ply ʒæn,* » « *ʒə sʒi ādre*

Comaux, de Paris également. »
komo, də pari egalmā. »

« Vous êtes venus par le train, Messieurs? » demande le
« *vu -zet vany par lə trē, məsjə?* » *dōmā:d lə*

au revoir →
bonjour

je vous demande
pardon = pardon!

rien bu ni rien
mangé = rien bu
et rien mangé



un café

allons-y : allons
au café

Il a été fondé par
J. C. = J. C. l'a
fondé

fondé
fondée

Il a été fondé.
Elle a été fondée.

un Courtelet
des Courtelet

Le propriétaire
d'une chose est la
personne qui a
cette chose.

peu de monde =
peu de personnes

père du petit garçon. « Oui, par le train de Paris. »
pɛ:r dy p(ə)ti garsɔ̃. «wi, par la trɛ d(ə) paʁi.»

« Mais vous êtes fatigués, alors ! » « Oh, non, c'est un
« me vu -zet fatigue, alo:r ! » « o, nɔ̃, se -tɛ

bon train et nous sommes venus en première classe, mais
bɔ̃ trɛ e nu som vɔ̃ny ɑ̃ pʁɛmjɛ:r kla:s, me

nous n'avons rien bu ni rien mangé depuis ce matin,
nu navɔ̃ rʃɛ by ni rʃɛ mɑ̃ʒe d(ə)pʁi s(ə) matɛ,

c'est vrai. » « Vous voulez peut-être prendre un verre de
se vre.» «vu vule pœtɛ:trɛ pʁɑ̃:dr œ ve:r dɔ̃

vin ou autre chose dans un très bon petit café, à cinq
vɛ u o:trɛ so:z dɑ̃ -zœ tre bɔ̃ p(ə)ti kafɛ, a sɛ

minutes d'ici ? » « Avec plaisir. » « Allons-y alors. C'est
minyɪ dɪsi ? » « avek plɛzi:r.» « aʁɔ̃ -zi alo:r. se

un très vieux café, vous savez. Il a été fondé en seize
-tɛ tre vjø kafɛ, vu save. il a ɛtɛ fɔ̃de ɑ̃ sɛ:zɔ̃

cent cinquante-huit (1658) par Jean Courtelet. Et
sɑ̃ sɛ̃kɑ̃tyɪt par ʒɑ̃ kurtɛlɛ. e

depuis cette année-là, ce sont toujours des Courtelet
d(ə)pʁi sɛt ɑ̃nɛ la, sɔ̃ sɔ̃ tuʒu:r de kurtɛlɛ

qui ont été les propriétaires du Café de France. (C'est
ki ɔ̃ -tɛtɛ lɛ pʁɔpʁiɛtɛ:r dy kafɛ d(ə) frɑ̃:s. [se

le nom de ce petit café.) Je crois qu'il y a peu de monde
l(ə)nɔ̃ d(ə) sɔ̃ p(ə)ti kafɛ.] ʒɔ̃ kʁwa kil ja pø d(ə) mɔ̃:d

maintenant, parce qu'il est deux heures, mais à midi ou
mɛ̃tnɑ̃, pɑ̃s kil ɛ dø -zœ:r, me a midi u

à midi et demi le Café de France est plein de monde.
a midi e d(ə)mi la kafɛ d(ə) frɑ̃:s ɛ plɛ̃ d(ə) mɔ̃:d.

C'est comme si tous les hommes de Villebourg venaient
se kom si tu le -zom da vilbu:r vane

là à midi.»

la a midi.»

Cinq minutes plus tard, M. Fournier s'arrête devant
sē minyt ply ta:r, mäsjo furnje saret dovā

une vieille maison et dit: «Le voilà, le café. Nous
-tyn vje:ǵ mezō e di: «la vwala, la kafe. nu

sommes arrivés. Cette petite porte noire, Messieurs,
som -zarive. set paitit port nwa:r, mäsjo,

c'est la porte du plus vieux café de Villebourg. L'année
se la port dy ply vjo kafed(a) vilbu:r. lane

où il a été fondé est écrite là, à gauche: seize cent
u il a ete fōde e -tekril la, a go:f: se:za sā

cinquante-huit.» C'est une jolie maison rouge et noire,
sēkālyit.» se -tyn zoli mezō ru:ǵ e nwa:r,

avec quatre petites fenêtres au premier étage et trois
avek katra paitit fone:tr o prämje -reta:ǵ e trwa

fenêtres au deuxième. A droite de la porte, dans la rue,
f(a)ne:tr o dozjem. a drwat da la port, dā la ry,

il y a une petite statue qui représente un homme assez
il ja yn paitit staty ki r(a)prezā:t ā -nom ase

vieux et un enfant qui le regarde. «On dit que cela
vjo e ā -nāfā ki l(a) ragard. «ō di k(a)s(a)la

représente Jean Courtelet lui-même, le premier proprié-
r(a)prezā:t zā kurtale lyime:m, la prämje proprié-

taire, avec son fils,» dit M. Fournier, «mais il y a aussi
te:r, avek sō fis,» di mäsjo furnje. «me il ja osi

écrit
 écrite

Le nom est écrit.
 L'année est écrite.



une fenêtre

quatre-vingts (80)
quatre-vingt-cinq
(85)



le garçon

cognac maison
= cognac de la
maison
= cognac de
votre café

beaucoup de personnes qui disent que ce n'est pas un
boku d(ə) person ki di:z kə s(ə) ne pa æ

Courtelet. Et maintenant, entrons, Messieurs! » Et les
kurtəle. e mɛtnā, ātrɔ̃, mesjə! » e le

trois hommes entrent dans le café.

trwa -zom ā.trə dā l(ə) kafe.

En ce moment, comme l'a dit M. Fournier, il y a très peu
ā s(ə) momā, kom la di masjə furnje, il ja tre pə

de monde: seulement un vieux monsieur de quatre-vingts
d(ə) mɔ:d: sɛlmā æ vjə masjə də katrəvɛ̃

(80) ou quatre-vingt-cinq (85) ans, qui boit son petit
u katrəvɛ̃sɛ̃ -kā, ki bwa sɔ̃ p(ə)ti

verre. (Il est là depuis midi.) Les deux amis et M.
ve:r. [il e la d(ə)pɥi midi.] le də -zami e masjə

Fournier s'asseyent à une table devant la fenêtre et
furnje sase:j a yn tablə dəvā la f(ə)ne:tr e

M. Fournier appelle le garçon: « Gaston! Donnez-nous
masjə furnje apel lə garsɔ̃: «gastɔ̃! done nu

trois verres de cognac maison! Et pleins, n'est-ce
trwa ve:r də kɔ̃nak mezɔ̃! e plɛ̃, nes

pas? » « Bien, M. Fournier, » dit le garçon. « C'est un
pa? » «bjɛ̃, masjə furnje, » di l(ə) garsɔ̃. «se -tā̃

très bon cognac, Messieurs, » dit M. Fournier aux deux
tre bɔ̃ kɔ̃nak, mesjə, » di masjə furnje o də

hommes, « un petit verre ou deux par jour, après le dé-
-zom, «ā p(ə)ti ve:r u də par zu:r, apre l(ə)de-

jeuner ou le dîner, guérissent un malade en quelques
zœne u l(ə) dine, geris æ malad ā kelk

jours! Car c'est un cognac de plus de quatre-vingts ans.

zu:r! ka:r se -tā kɔnak də ply d(ə) katrəvē -zā.

Il a été mis en bouteilles par le père du propriétaire,

il a ete mi ā bute:j par la pɛ:r dy propriɛ:r,

M. Armand Courtelet, au siècle dernier. Les Courtelet,

masjə armā kurtale, o sjɛklə dernje. le kurtale,

vous savez, ont toujours aimé les bons vins. Moi qui ai

vu save, ɔ tuzu:r ɛme le bō vē. mwa ki e

bu beaucoup de cognacs, et de très bons, je n'en ai jamais

by boku d(ə) kɔnak, e də tre bō, zə nā -ne zame

bu d'aussi bon que celui du Café de France. »

by dosi bō k(ə) sɛlyi dy kafed(ə) frā:s.»

A ce moment, le garçon arrive avec les trois verres.

a s(ə) mɔmā, la garsō ari:v avek le trwa vɛ:r.

«Voilà votre cognac, Messieurs! » dit-il, et il pose les trois

«vuala votrə kɔnak, mesjə!» di -til, e il pɔ:z le trwa

verres sur la table. «Merci beaucoup, Gaston! » lui dit

vɛ:r syr la tabl. «mersi boku, gastō!» lyi di

M. Fournier, et les trois hommes boivent un peu. « Très

masjə furnje, e le trwa -zom bwa:v ā pə. «tre

bon! » dit le plus âgé des deux amis. « N'est-ce pas?

bō!» di l(ə) ply -zaze de də -zami. «nes pa?

C'est pour cela, Messieurs, que l'on connaît le Café de

se pur s(ə)la, mesjə, kə lō kɔme l(ə) kafed(ə)

France dans toute cette partie du pays. Et regardez: les

frā:s dā tut set parti dy peji. e r(ə)garde: le

trois verres sont vraiment pleins. Ce n'est qu'une

trwa vɛ:r sō vɛmā plē. s(ə) nɛ kyn

en ... d'aussi
bon : d'aussi bon
cognac

partons!
partez!

Dans un café,
on boit; dans un
restaurant, on
mange.

petite chose, mais vous savez bien que ce sont ces petites
patit so:z, me vu save bjē k(a) sə sō se p(a)lit
 choses qui font les bonnes maisons. » Quand les trois
so:z ki fō le bon mezō.» kâ le trwa
 hommes ont bu leur cognac, M. Fournier appelle le
-zom ɔ by lœr kɔnak, masjə furnje apel la
 garçon et demande: « Cela fait combien, Gaston? »
garsō e d(a)mā:d: «s(a)la fe kōbjē, gastō?»
 « Trois cent soixante francs, M. Fournier. » M. Fournier
«trwa sū swasā:t frā, masjə furnje.» masjə furnje
 lui donne quatre cents francs. Le plus âgé des deux
lyi don kaira sū frā. la ply -zaze de də
 hommes veut lui donner deux cent cinquante francs,
-zom vø lyi done də sū sēkā:t frā,
 mais M. Fournier dit: « Non, merci! C'est un petit ca-
me masjə furnje di: «nō, mersi! se -tā p(a)ti ka-
 deau de notre ville. Partons, Messieurs! » Les trois
do d(a) notro vil. partō, mesjə!» le trwa
 hommes disent au revoir au garçon et sortent.
-zom di:z o r(a)vwa:ro garsō e sort.
 « Et maintenant, » dit M. Martial, « je crois que ce serait
«e mētnā,» di masjə marsjal, «za krwa k(a) sə s(a)re
 une très belle chose de prendre un bon déjeuner. Si vous
-tyn tre bel so:z də prā:dr æ bō dezœne. si vu
 avez le temps, Monsieur Fournier, nous allons vous
-zave l(a) tā, masjə furnje, nu -zalō vu
 demander de nous conduire à un restaurant où l'on
d(a)māde d(a) nu kōdqi:r a æ restɔrā u lō

mange bien.» « Avec plaisir, Messieurs. Il y a, à dix
mā:ʒ bʲĕ. » « *avek plezi:r, mesjə. il ʒa, a di*
minutes d'ici, un très vieux restaurant où l'on mange
minyɫ disi, æ tre vʲə restorā u lʲ mā:ʒ
vraiment bien. » « Est-il aussi vieux que le Café de
vremā bʲĕ. » « *-tɪl osi vʲə k(ə) lə kafe d(ə)*
France? » « Pas aussi vieux, non, mais il a plus de cent
frā:sʔ » « *pa osi vʲə, nɔ, me il a ply d(ə) sã*
cinquante (150) ans: il a été fondé en dix-sept cent
sĕkã:t ā: il a ete fɔde ā disset sã
quatre-vingt-trois (1783), je ne sais plus par qui. Il
katrævĕtrwa, ʒə n(ə) se ply par ki. il
s'appelle « Au Chat Blanc ». »
sapɛl «o ʃə blã».»

« Le voilà! Le nom est écrit en lettres noires sur la
«lə vwala! lə nɔ ɛ -tekri ā letre nwa:r syr la
maison. Et voilà le nom du propriétaire: Jacques
mezɔ. ɛ vwala l(ə) nɔ dy prɔpriete:r ʒa:k
Artiolet. » Les trois hommes entrent, et M. Fournier,
artjɔle.» le trwa -zom ā:tr, ɛ masjə furnje,
qui n'a plus le temps, dit: « Si vous voulez, Messieurs,
ki na ply l(ə) tã, di: «si vu vule, mesjə,
je viendrai après votre déjeuner pour vous conduire
ʒə vʲĕdre apre vɔtrə dezæne pur vu kɔdy:r
chez M. Doumier. » « Merci beaucoup, Monsieur Fournier,
ʃe masjə dumje.» «mersi boku, masjə furnje,
mais vous n'en avez peut-être pas le temps. » « Oh, si,
me vu nã -nave pæte:trə pa l(ə) tã.» «o, si,

le ɔ: le restaurant

après trois heures de l'après-midi, j'aurai le temps.»
apre trwa -zæ:r də lapremidi, ʒore l(ə) tā.

« Bien, alors nous déjeunerons d'abord, et puis nous irons
«bjē, alo:r nu deʒænrō dabɔ:r, e ʔɥi nu -zɪrō
 tous les trois chez M. Doumier.» « Au revoir, Mes-
tu le trwa ʃe masʝə dumje.» «o r(ə)vwa:r, me-
 sieurs! » « Au revoir, M. Fournier! Et merci! »
sʝə! » «o r(ə)vwa:r, masʝə furnje! e mersi!»

M. Fournier a quitté le restaurant, les deux amis
masʝə furnje a kite l(ə) restorā, le dɔ -zami
 s'asseyent à une bonne table et appellent le garçon.
sasɛ:ʝ a yn bɔn tabl e apɛl la ɡarsɔ.

Cinq minutes plus tard, le garçon a posé devant eux
sɛ minyt ɸly ta:r, la ɡarsɔ a poze d(ə)vā ø
 des assiettes, des verres, etc. Il leur a donné une
de -zasʝet, de vɛ:r, ɛtsɛtɛra. il lœr a done yn
 demi-bouteille de vin rouge, des tomates, des cham-
dəmidute:ʝ də vɛ ru:ʒ, de tomat, de ʃā-

pignons et d'autres bonnes choses, et les deux amis
ɸɪpɔ e do:trə bɔn ʃo:z, e le dɔ -zami
 commencent à manger.
kɔmā:s a māʒɛ.

« Le cognac du Café de France guérit peut-être un ma-
«la kɔnak dy kafe d(ə) frā:s ɡeri ɸɛtɛ:tr æ ma-
 lade en quelques jours, » dit M. Martial, « mais un
lad ā kelk ʒu:r, » di masʝə marsʝal, «me æ
 bon déjeuner, cela guérit un malade en une heure.»
bō deʒæne, s(ə)la ɡeri æ malad ā yn æ:r.»

MOTS:

un autocar
 un café
 un cognac
 une demi-
 bouteille
 un docteur
 une fenêtre
 un franc
 un garçon
 une histoire
 un kilomètre
 une lettre

* C'est ce que dit aussi mon grand-père, et il a
«se s(ə) kə di osi mō grāpɛ:r, e il a
 eu quatre-vingt-quatre (84) ans le mois dernier, et
y katrəvɛkətr ā l(ə) mwa dɛrnjɛ, e
 n'a pas été malade depuis dix-neuf cent cinq (1905), »
na pa ɛtɛ malad dəpyi diznəf sā sɛ:k,»
 dit André Comaux.
di ādre kɔmo.
 Pendant cinq minutes, aucun des deux amis ne dit
pādā sɛ minyt, okā dɛ də -zami n(ə) di
 un mot: ils mangent. C'est seulement quand ils ont
ā mo: il mā:ʒ. sɛ sɛlmā kā -til -zō
 fini de manger les premières choses que leur a
fini d(ə) māʒɛ le prəmje:r fo:z kə lɛr a
 apportées le garçon que les deux hommes ont le temps
apɔrtɛ l(ə) ɡarsō kə le də -zom ō l(ə) tā
 de regarder autour d'eux, et de voir quelles autres
d(ə) rɛɡardɛ otu:r də, e d(ə) vwa:r kɛl -zo:trə
 personnes il y a dans le restaurant.
pɛrson il ʒa dā l(ə) rɛstɔrā.

EXERCICE A.

Villebourg est une petite ville de — — (30.000) habitants,
 à trois cents — de Paris. La gare de Villebourg n'est pas
 aussi grande que les gares de Paris, mais pour une petite
 ville, c'est une — grande gare. Devant la gare, il y a

un livre
 une maison
 un malade
 un médecin
 Messieurs
 une page
 une place
 un propriétaire
 un restaurant
 une rose
 une rue
 un siècle
 une statue
 gros
 nouvelle
 plein
 apporté(e)
 conduire
 il connaît
 vous connaissez
 ils connaissent
 construit(e)
 elle a été
 construite
 il a écrit
 il est écrit
 elle a été fondée
 guérir
 il guérit
 vous guérissez
 ils guérissent
 partons!
 elle est posée
 prendre
 représenter
 assez
 aucun... ne

car
d'abord
depuis
jusqu'à
peut-être
voilà
cent cinquante
quatre-vingts
quatre-vingt-
quatre
quatre-vingt-
cinq
trois cents
trois cent vingt
quatre cents
huit cents
huit cent cinq
onze cent
cinquante
douze cent
trente-sept
dix-huit cent
cinquante
dix-neuf cent
cinquante
dix-neuf cent
cinq
dix-sept cent
quatre-vingt-
trois
seize cent
cinquante-
huit
trente mille
à deux heures
trois quarts
à côté de

une belle —. Sur la place, il y a une belle — qui représente un homme assis. La main droite de cet homme est — sur un livre. C'est un très — livre de mille pages. L'homme que représente la statue est celui qui a — ce livre: Georges Laferre. C'est pour — que la place de la gare s'appelle Place Laferre. Dans la rue Napoléon Ier, il y a d' — les nouvelles maisons de sept étages, puis des maisons plus basses. Dans une de ces maisons, au — six, demeure le docteur Pirot. Le docteur Pirot est un grand —. Son nom est écrit en grandes — à droite de la porte. — autre médecin ne guérit un malade en aussi peu de temps que lui.

Quand M. Fournier demande aux deux amis s'ils veulent prendre quelque chose dans un —, ils lui répondent: «Merci —, Monsieur!» A cette heure-ci il n'y a que peu de — dans le café. Les trois hommes s'asseyent à une table devant la —. Puis, ils appellent le — et lui demandent trois verres de cognac. Quand le garçon vient avec le cognac, il dit: «— vos cognacs, Messieurs!» Le Café de France est un bon café: les trois verres sont vraiment —.

Quand les trois hommes ont bu leur cognac, les deux amis demandent à M. Fournier de les — à un bon restaurant. Ils vont au Chat Blanc qui est — dix minutes du Café de France. Le nom du — est M. Jacques Artiolet. On mange très bien au Chat Blanc, et M. Martial dit qu'un bon déjeuner — un malade en une heure. C'est ce que dit aussi le grand-père de Comaux, qui a eu quatre-vingt-quatre ans le mois —. Il n'a pas été malade — dix-neuf cent cinq.

EXERCICE B.

Que peut-on prendre pour aller de Paris à Villebourg?
 ... Combien d'heures le train met-il à faire les trois
 cents kilomètres de Paris à Villebourg? ... En quelle
 année la nouvelle gare a-t-elle été construite? ... Que
 représente la petite statue devant le Café de France? ...
 Quel livre Georges Laferre a-t-il écrit? ... Pourquoi
 connaît-on le docteur Pirot dans Villebourg et dans beau-
 coup d'autres villes? ... Depuis combien de temps les
 Pirot demeurent-ils à Villebourg? ... Que donnent les
 deux hommes au petit Pierre Fournier? ... Que dit
 Pierre Fournier quand il quitte les deux hommes? ...
 Quelle est l'année où a été fondé le Café de France? ...
 Dans quelle rue demeure M. Doumier et à quel numé-
 ro? ...

EXERCICE C.

trois cents	trois cent vingt
quatre-vingts	quatre-vingt-deux

La nouvelle gare de Villebourg a été construite en
 — — — (1950). Cette année-là, la ville a eu — — (800)
 ans. Il y a — — (300) kilomètres de Paris à Villebourg
 par le train, mais — — — (320) kilomètres par l'autocar.
 Beaucoup de personnes disent que la statue devant le
 Café de France est de — — — — (1680). Quand les trois
 hommes entrent dans le café, il n'y a qu'un vieux mon-
 sieur de — — — (80) ou — — — — (85) ans.

à vingt minutes
 de
 allons-y
 au revoir
 d'ici
 en même temps
 que
 le mois dernier
 merci beaucoup
 ils mettent... à
 faire
 nous ferions
 bien de
 pour cela
 peu de monde
 plein de monde
 te (le) voilà
 André Comaux
 Armand
 Courtelet
 Arthur Doumier
 Auguste Charles
 André
 les Courtelet
 Georges Laferre
 Jacques Artiolet
 Napoléon
 Onésime Pirot
 Jean Courtelet
 Jean-Paul
 Martial
 Pierre Fournier
 Villebourg

je connais	nous connaissons
tu connais	vous connaissez
il connaît	ils connaissent

Si vous avez été à Villebourg deux ou trois fois, les habitants de la ville vous conn—, même si vous ne les conn— pas. Aucun des deux hommes ne conn— encore Villebourg. M. Martial, à Pierre Fournier: « Pierre, est-ce que tu conn— M. Arthur Doumier? » Pierre: « Oh, oui, Monsieur, je le conn— très bien! » M. Martial, au père de Pierre: « Nous conn— déjà votre fils, Monsieur, et maintenant, nous vous conn—, vous aussi. »

RÉSUMÉ

moi, je ...	nous, nous ...
toi, tu ...	vous, vous ...
lui ...	eux ...
elle ...	elles ...

« Jean va au bois, mais *moi*, je ne vais pas au bois. »
 « Jean ira au bois, Nicole, mais *toi*, tu n'iras pas au bois. »
 « Jean et Henri vont au bois, mais *nous*, nous n'allons pas au bois. »
 « Les garçons iront au bois, Nicole et Yvonne, mais *vous*, vous n'irez pas au bois. »

Ces quatre phrases sont à la première ou à la deuxième personne. À la troisième personne, on peut dire:

« Nicole ne va pas au bois, » dit Jean, mais lui, il va au bois. « Jean va au bois, » dit Nicole, mais elle, elle

ne va pas au bois. « Les filles ne vont pas au bois, » disent les garçons, mais eux, ils vont au bois. « Les garçons iront au bois, » disent les filles, mais elles, elles n'iront pas au bois.

Mais on préfère dire, à la troisième personne: « *Nicole* n'ira pas au bois, » dit Jean, mais *lui* ira au bois. « *Jean* va au bois, » dit Nicole, mais *elle* n'ira pas au bois. « *Les filles* n'iront pas au bois, » disent les garçons, mais *eux* iront au bois. « *Les garçons* iront au bois, » disent les filles, mais *elles* n'iront pas au bois.

lui = lui, il
elle = elle, elle

eux = eux, ils
elles = elles, elles

EXERCICE

Le verbe avoir

avoir

a eu

a

avait

aura

il y a eu

il y a

il y avait

il y aura

Les habitants de Villebourg veulent ^{avoir} beaucoup de fleurs sur la Place Laferre. Il y a quelques années, Villebourg n'^{avait} qu'une vieille gare. Maintenant, la ville ^a une nouvelle gare. La gare a été construite l'année où la ville ^a ~~eu~~ ^{avait} huit cents ans. En l'an dix-neuf cent quatre-vingts, Villebourg ^{aura} ~~aura~~ huit cent trente ans. A Villebourg, il y ^a ~~est~~ aujourd'hui trente mille habitants. En dix-neuf cent dix, il n'y ^{avait} ~~est~~ que vingt-cinq

mille habitants à Villebourg. Dans cinquante ans, il y ~~avait~~ plus de trente mille habitants. Il n'y a jamais ~~eu~~ plus de cinquante millions d'habitants, en France.

j'ai

nous avons

tu as

vous avez

il a

ils ont

Jean et Henri: « Nous ~~avons~~ mangé nos pommes, maman, ~~as~~ - tu encore des pommes? » « Non, je n'~~ai~~ plus de pommes. Et si vous — mangé toutes vos pommes, c'est assez! » Jean et Henri — mangé quatre pommes. Yvonne n'en — mangé qu'une.

LE VIEUX DOCTEUR

Dans le restaurant où sont assis nos deux amis, il n'y a
dā l(a) restorā u sō -tasi no dō -zami, il nja

qu'eux et un vieux monsieur qui lit un livre en buvant
kō e ā vjō masjō ki li ā li:vr ā byvā

un verre de cognac. Quand les deux hommes sont entrés,
ā ve:r dā kōnak. kā le dō -zom sō -tātē,

il les a salués, puis il a appelé le garçon et lui a dit:
il le -za salje, pji il a aple l(a) garsō e lji a di:

« Apportez-moi encore un verre de cognac. » Quand le
«aportē mwa ākō:r ā ve:r dā kōnak.» kā l(a)

garçon lui a apporté son verre de cognac, il a posé son
garsō lji a apōrtē sō ve:r dā kōnak, il a poze sō

livre sur la table et a commencé à boire son cognac en
li:vra syr la tabl e a kōmāse a bwa:r sō kōnak ā

regardant les deux hommes. Et maintenant, il se
r(a)gardā le dō -zom. e mētnā, il sē

demande: « Qui sont ces deux hommes? C'est la pre-
d(a)mā:d: «ki sō se dō -zom? se la prē-

mière fois que je les vois au Chat Blanc. Ils ne sem-
mje:r fwa kō 3(a) le vwa o fa blā. il nē sā:-

blent pas être de Villebourg, parce qu'ils ne parlent
blē pa ē:trē dā vilbu:r, pars kil nē parl

pas comme les gens d'ici et qu'ils ne sont pas habillés
pa kōm le 3ā disi e kil nē sō pa abije

en buvant ɔ: pen-
 dant qu'il boit

boire
 a bu
 boit

en regardant ɔ:
 pendant qu'il re-
 garde

il se demande ɔ:
 il demande à lui-
 même


ils ne semblent
 pas être ɔ: je ne
 crois pas qu'ils
 sont

les gens = les
 personnes

d'ici ɔ: de Ville-
 bourg

et qu'ils = et
 parce qu'ils

Chapitre vingt-deux (22).

	comme les gens d'ici non plus. Viennent-ils de Paris? <i>kɔm le ʒã disɪ nɔ ply. vʒɛn -til dɔ pari?</i>
cela ɔ: ces gens-là	Je me demande qui cela peut être... » Puis, quand il <i>ʒɔ m(ə) dɔmã:d ki s(ə)la pø -tɛ:tr...» pyi, kã -til</i>
une moitié = $\frac{1}{2}$	a bu la moitié de son cognac, il se dit: « Je vais leur <i>a by la mwatʃe d(ə) sɔ kɔnak, il sɔ di: «ʒɔ vɛ lœr</i>
savoir il sait	parler. Je veux savoir qui c'est. » Et le monsieur se <i>parle. ʒɔ vø savwa:r ki sɛ.» e l(ə) mɔsjø s(ə)</i>
en les saluant ɔ: pendant qu'il les salue	lève, va à la table des deux amis, et leur demande en <i>lɛ:v, va a la tablɔ de dø -zami, e lœr dɔmã:d ă</i>
	les saluant: « Pardon, Messieurs, ne venez-vous pas de <i>le salyã: «pardɔ, mɔsjø, nɔ v(ə)ne vu pa d(ə)</i>
une bouche	Paris? » André Comaux, qui a la bouche pleine, ne <i>pari?» ădre kɔmo, ki a la buʃ plen, nɔ</i>
il a la bouche pleine = sa bou- che est pleine	répond pas, car on ne peut pas parler en mangeant. <i>repɔ pa, ka:r ɔ n(ə) pø pa parle ă mãʒã.</i>
en mangeant ɔ: pendant que l'on mange	Mais M. Martial répond: « Si, nous venons de Paris <i>mɛ mɔsjø marsjal repɔ: «si, nu v(ə)nɔ d(ə) pari</i>
connaître il connaît	et sommes à Villebourg depuis une heure seulement. <i>e sɔm -za vilbu:r dɛpyi yn œ:r sœlmã.</i>
permettre mettre je permets je mets tu permets tu mets il permet il met nous nous permettons mettons vous vous permettez mettez ils ils permettent mettent	Mais... ai-je le plaisir de vous connaître, Mon- <i>mɛ... ɛ:ʒ lɔ plɛzi:r dɔ vu kɔnɛ:tr, mɔ-</i>
je suis heureux ɔ: c'est un plaisir pour moi	sieur...? » « Non, non, mais... permettez-moi de me <i>sjø...?» «nɔ, nɔ, mɛ... pɛrmɛtɛ mwɔ d(ə) mɔ</i>
	présenter: docteur Jérôme Passavant. » Jean-Paul Mar- <i>prezãtɛ: dɔktœ:r ʒɛrɔ:m pasavã.» ʒã pɔl mar-</i>
	tial: « Je suis très heureux de vous connaître, docteur <i>sjal: «ʒɔ syi trɛ -zœrø d(ə) vu kɔnɛ:tr, dɔktœ:r</i>

Passavant. Permettez-moi maintenant de vous présenter
pasavã. permete mwa mētnã d(ə) vu prezã-

ter mon ami, M. André Comaux, et moi-même:
te mō -nami, masjə ādre kɔmo, e mwamɛ:m:

Jean-Paul Martial, tous les deux de Paris.» Et André
ʒã pɔl marsjal, tu le də d(ə) pari.» e ādre

Comaux, qui n'a plus la bouche pleine, dit aussi au
kɔmo, ki na ply la bɔf plen, di osi o

vieux monsieur: «Très heureux de vous connaître!»
vjə masjə: «tre -zæɾə d(ə) vu kɔnɛ:tr!»

Alors, le docteur dit: «Permettez-moi de m'asseoir à
alɔ:r, lə dɔktæ:r di: «permete mwa d(ə) maswa:r a

votre table, Messieurs.» Et il sourit en disant cela,
votrə tablə, masjə.» e il suri ă dizã s(ə)la,

car il sait très bien que les deux amis pensent qu'il
ka:r il se tre bjē k(ə) le də -zami pã:s kil

parle trop et qu'il ferait bien de rester à sa table.
parlə tro e kil fære bjē d(ə) reste a sa tabl.

Mais ce n'est pas vrai, car les deux hommes lui sourient
mɛ s(ə) nɛ pa vre, ka:r le də -zɔm lyi suri

aussi et lui disent tous les deux en même temps:
osi e lyi di:z tu le də ă mɛ:m tã:

«Asseyez-vous, docteur, nous serons très heureux de
«aseʒə vu, dɔktæ:r, nu s(ə)rɔ tre -zæɾə d(ə)

vous avoir à notre table. Alors, nous aurons le plaisir
vu -zavwa:r a notrə tabl. alɔ:r, nu -zɔrɔ l(ə) plɛzi:r

de connaître trois des habitants de cette jolie ville:
də kɔnɛ:trə trwa de -zabitã d(ə) set ʒɔli vil:



Il sourit.

en disant ɔ: pen-
 dant qu'il dit

je souris
 tu souris
 il sourit
 nous sourions
 vous souriez
 ils sourient

heureux

il est heureux
 ils sont heureux

en s'asseyant :
pendant qu'il
s'assied

XIIe = 12e (dou-
zième)

continuer ↔
s'arrêter

cela : pourquoi
vous êtes venus à
Villebourg

vous-même et M. Fournier, et le petit Pierre.»
vume:m e masjə furnje, e l(ə) pəti pjɛ:r.»

« Je me demande souvent, » dit le docteur en s'asseyant
« ʒə m(ə) dəmā:d suvā, » di l(ə) dɔktœ:r ā sasejā

à la table des deux amis, « pourquoi les gens viennent
a la tablə də də -zami, « ɸurkwa le ʒā vjɛn

à Villebourg. Nous n'avons même pas une belle cathé-
-la vilbu:r. nu navō me:m pa yn bel kate-

drale du XIIe siècle, comme Chartres, nous n'avons
dral dy duzjem sjekl, kom ʃartre, nu navō

rien, vraiment. » M. Martial, qui se dit que ce bon
rjē, vremā.» masjə marsjal, ki s(ə) di kə s(ə) bō

vieux docteur dit cela pour savoir pourquoi ils sont
vjə dɔktœ:r di s(ə)la ɸur savwa:r ɸurkwa il sō

venus, ne répond pas et sourit en le regardant. Le
v(ə)ny, nə repō ɸa e suri ā l(ə) rəɡardā. lə

docteur continue: « Vous, par exemple, Messieurs, pour-
dɔktœ:r kōtiny: « vu, ɸa egzā:plə, mesjə, ɸur-

quoi êtes-vous venus à Villebourg? Je sais très bien
kwa et vu v(ə)ny a vilbu:r? ʒə se trɛ bjē

que cela n'est pas mon affaire, mais je pense que vous
kə s(ə)la nə ɸa mō -nəfɛ:r, mɛ ʒ(ə) ɸā:s kə vu

n'êtes pas venus de Paris pour déjeuner au Chat Blanc. »
nɛt ɸa v(ə)ny d(ə) pari ɸur dəʒəne o ʃa blā.»

M. Martial et son ami sourient encore une fois, mais
masjə marsjal e sō -nami suri ākœ:r yn ɸwa, mɛ

comme aucun des deux ne dit rien cette fois-ci non
kom okā də də n(ə) di rjē sɛt ɸwa si nō

plus, le docteur continue, et les deux amis écoutent ce
ply, la doktæ:r kōtiny, e le dæ -zami ekut s(ə)

écouter

On écoute avec les oreilles.

qu'il dit en mangeant et en buvant. « Je me demande
kil di ā māzā e ā byvā. «zə m(ə) dāmā:d

si vous n'êtes pas venus pour parler à quelqu'un. Au
si vu net pa v(ə)ny pur parle a kelkæ. o

quelqu'un = quel-
 que personne

vieux M. Doumier, par exemple.» M. Martial ne
vjə mæsjo dumiε, par egzā:pl.» mæsjo marsjal nə

dit rien, mais il ne sourit plus. « N'est-ce pas? » con-
di rjē, mε il nə suri ply. «nes pa?» kō-

inue le docteur, et regarde les deux personnes en
tiny l(ə) doktæ:r, e r(ə)gard le dæ person

souriant, car il aime beaucoup jouer un peu avec les gens.
surjā, ka:r il ε:m boku zwe æ pə avek le zā.

en souriant :
 pendant qu'il
 sourit

«Vous ne dites pas oui, mais... je crois que j'ai deviné
«vu n(ə) dit pa wi, mε... zə krwa k(ə) zε d(ə)vine

pourquoi vous êtes venus: vous êtes venus pour voir
purkwa vu -zet vany: vu -zet vany pur vwa:r

Arthur Doumier. Et je sais qu'en ce moment vous pen-
arty:r dumiε. e z(ə) se kā s(ə) momā vu pā-

sez: «Ce vieux docteur devine ce que nous n'avons
se: «sə vjə doktæ:r davin sə kə nu navō

dit à personne dans cette ville. Est-ce qu'il lit nos
di a person dā set vil. es kil li no

à personne = à
 aucune personne

pensées comme on lit un livre?» Non, Messieurs, je
pāse kom ō li æ li:vr?» nō, mesjə, zə

une pensée = ce
 que l'on pense

ne lis pas les pensées des autres. Si je devine juste,
n(ə) li pa le pāse de -zo:tr. si z(ə) davin zyst,

je lis
 il lit

Chapitre vingt-deux (22).

	<p>c'est parce que mon ami Doumier m'a parlé un peu <i>se pars kə mō -nami dumje ma parle ǎ pə</i></p> <p>de cette affaire. » <i>d(ə) sɛt afe:r.</i></p> <p>Le docteur s'arrête de parler pour boire un peu de son <i>la doktœ:r saret də parle pur bwa:r ǎ pə d(ə) sō</i></p> <p>cognac, puis, après un moment, il continue et les deux <i>kɔnak, pɥi, apre -zǎ momā il kōtɪny e le də</i></p> <p>amis écoutent ce qu'il dit en se demandant si vraiment <i>-zami ekut s(ə) kil di ā s(ə) dǎmādā si vremā</i></p> <p>le docteur a deviné tout ce qu'ils viennent faire à <i>l(ə) doktœ:r a d(ə)vɪnɛ tu s(ə) kil vjɛn fɛ:r a</i></p> <p>Villebourg. <i>vilbu:r.</i></p> <p>« Mais, Messieurs, je vois que vous ne mangez rien <i>«me, mesjə, zə vwa k(ə) vu n(ə) mǎze rjɛ</i></p> <p>et que vous ne buvez pas non plus. Ce que je vous <i>e k(ə) vu n(ə) byve pa nō ply. s(ə) kə z(ə) vu</i></p> <p>dis, vous pouvez très bien l'écouter en mangeant et <i>di, vu puvɛ trɛ bjɛ lekute ā mǎzā e</i></p> <p>en buvant. Mais vous avez peut-être fini? Je sais <i>ā byvā. mɛ vu -zavɛ pɛtɛ:trɛ fini? zə se</i></p> <p>que cela n'est pas mon affaire, mais je vois que vous <i>k(ə) s(ə)la nɛ pa mō -nafe:r, mɛ z(ə) vwa k(ə) vu</i></p> <p>n'avez pas mangé la moitié de ce que le garçon vous a <i>nave pa mǎze la mwatjɛ də s(ə) kə l(ə) garsō vu -za</i></p> <p>apporté. » Le jeune Comaux dit seulement en souriant: <i>aportɛ.» lə zœn kɔmo di sœlmā ā surjā:</i></p>
en se demandant c: pendant qu'ils se demandent	
boire je bois tu bois il boit nous buvons vous buvez ils boivent	
cela c: que vous ne mangez pas	

« Continuez, docteur! » « Bien, mais je n'ai plus beaucoup

«*kōtiniye, doktœ:r!*» «*bjĕ, mɛ ʒ(ə) nɛ ply boku*

à vous dire, Messieurs, sauf que s'il m'a été facile de

a vu di:r, mesjə, sof kə sil ma ɛtɛ fasil də

deviner qui vous étiez et pourquoi vous étiez venus à

d(ə)vine ki vu -zetjɛ ɛ pʊrkwa vu -zetjɛ v(ə)ny a

Villebourg, c'est parce que mon ami Arthur Doumier

vilbu:r, sɛ pɑrs kə mɔ̃ -nami arty:r dumiɛ

m'a dit la semaine dernière que deux personnes vien-

ma di la s(ə)mɛn dɛrniɛ:r kə də pɛrsɔ̃ vjĕ-

draient le voir un de ces jours pour lui parler d'une

dre l(ə)vwa:r ɛ d(ə) sɛ zu:r pʊr lyi pɑrle dʏn

affaire de famille. Alors, quand vous êtes entrés, je

aʃɛ:r də fami:j. alo:r, kɑ vu -zɛt -zɑ̃tre, ʒə

vous ai salués en me disant: « Ces gens-là ne semblent

vu -zɛ salɥɛ ɑ̃ m(ə) dizɑ̃: «sɛ ʒɑ̃ la n(ə) sɑ̃.blɛ

pas être d'ici. Ils ont tous les deux une valise à la

pɑ ɛ:trɛ disi. il -zɔ̃ tu lɛ də yn vali:z a la

main, et à Villebourg, personne ne déjeune à

mɛ, ɛ a vilbu:r, pɛrsɔ̃ nɑ̃ dɛʒœn a

cette heure-ci. Je suis sûr qu'ils sont venus par le

sɛt œ:r si. ʒə syi sy:r kil sɔ̃ v(ə)ny pɑr la

train de Paris. » Et quand je vous ai salués, j'ai pensé:

trɛ d(ə) paʁi.» ɛ kɑ ʒ(ə) vu -zɛ salɥɛ, ʒɛ pɑsɛ:

« Je veux savoir qui c'est, car c'est peut-être de ces

«ʒə vø savwa:r ki sɛ, ka:r sɛ pœtɛ:trɛ də sɛ

deux messieurs que me parlait Arthur mercredi dernier.

də mesjə kə m(ə) pɑrle arty:r mɛʁkʁɛdi dɛrniɛ.

m' ɔ: pour moi

le ɔ: Doumier

personne ne ɔ:
aucune personne
ne

Chapitre vingt-deux (22).

puis-je? = est-ce
que je peux?

Que vais-je faire? Puis-je leur demander qui ils sont?
kə ve:ʒ fe:r? pɥi:ʒ lœr dəmədə ki il sɔ?

il veut
il voudra

Non. Puis-je me présenter? Non plus, car je ne sais
nɔ. pɥi:ʒ mə prezāte? nɔ ply, ka:r ʒə n(ə) se
pas s'ils voudront me parler; mais je vais me présenter. »
pa sil vudrɔ̃ mə parle; me ʒ(ə) vɛ m(ə) prezāte.»

Et me voilà. » En parlant, le docteur s'est levé, et quand
e mə vwala.» ā parlā, lə dɔktœ:r se l(ə)ve, e kā

il a fini, il salue les deux amis en souriant. Va-t-il les
-il a fini, il saly le də -zami ā surjā. va -t-il le
quitter?
kite?

lorsque = quand

Non, car, lorsque le docteur a fini de parler, M.
nɔ, ka:r, lɔrskə lə dɔktœ:r a fini d(ə) parle, məsjə

Martial lui demande de rester en lui disant: « Doc-
marsjal lyi d(ə)mā:d də reste ā lyi dizā: «dɔk-

puisque = parce
que

teur, permettez-moi maintenant, puisque vous avez
tœ:r, pɛrmɛte mwa mētnā, pɥisk vu -zave

poser une ques-
tion = demander
quelque chose

deviné pourquoi nous sommes ici, de vous poser quel-
d(ə)vine purkwa nu sɔm -zisi, də vu poze kel-

ques questions. Car s'il y a quelqu'un à Villebourg qui
kə kestjɔ̃. ka:r sil ja kɛlkā a vilbu:r ki

peut nous dire ce que nous ne savons pas encore
pø nu di:r sɔ k(ə) nu n(ə) savɔ̃ pa -zāko:r

de cette affaire, je crois que c'est vous. » « Posez-moi
də sel afɛ:r, ʒə krwa k(ə) se vu.» «poze mwa

toutes les questions que vous voudrez, M. Martial,
tut le kestjɔ̃ k(ə) vu vudre, məsjə marsjal,

j'ai fini de parler de moi, je parlerai seulement
ʒə fini d(ə) parle d(ə) mwa, ʒə parlərə sælmā

pour vous répondre, si je peux. » « Je suis sûr que, si
pʊr vu repõ:dr, si ʒ(ə) pø.» «ʒə syi sy:r kə, si

vous voulez, vous pouvez répondre à ce que je vous
vu vule, vu pʊve repõ:dr a s(ə) kə ʒ(ə) vu

demandera, car vous semblez très bien connaître M.
d(ə)mādre, ka:r vu sāble tre bjē kɔn:trə masʒə

Doumier. Docteur, voici ma première question: Arthur
dumje. dɔktæ:r, vvasi ma prɔmjɛ:r kɛʃjõ: arty:r

voici ɔ: vous avez
 ici

Doumier a-t-il un fils? » « Je ne sais à quel fils vous
dumje a -til æ fis?» «ʒə n(ə) se a kel fis vu

je ne sais =
 je ne sais pas

pensez, car Arthur Doumier a eu deux fils. Je dis « a
pāse, ka:r arty:r dumje a y dɔ fis. ʒə di «a

eu », parce que l'un, Jean-Pierre, est mort en 1935 (dix-
y», pars kə lǽ, ʒā pjɛ:r, ɛ mɔ:r ā diz-

neuf cent trente-cinq) à l'âge de vingt-sept ans, et
nœf sã trãtsɛ:k a la:ʒ dɔ vɛisɛt ā, ɛ

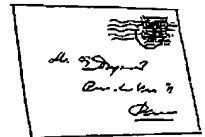
l'autre, Henri, est parti pour l'Afrique en 1940 (dix-
lo:tr, āri, ɛ parti pʊr lafrik ā diz-

neuf cent quarante). En 1941 (dix-neuf cent quarante
nœf sã karã:t. ā diznœf sã karã:t

et un) il a écrit deux lettres à son père, qui a été
ɛ æ il a ekri dɔ letr a sɔ pɛ:r, ki a ɛtɛ

bien heureux de les lire (les deux lettres venaient
bjē -nœrɔ d(ə) le li:r [le dɔ letrə vɛnɛ

d'une personne de Suisse). Mais depuis ce temps-là,
dyn pɛrsɔn dɔ syis]. mɛ d(ə)pɔi s(ə) tã la,



une lettre

lire
 il lit

	rien. Son père a écrit une fois à cette personne, <i>rjē. sō pɛ:r a ekri yn fwa a set pɛrson,</i>
	Henri n'a pas répondu. Nous ne savons pas où il est, <i>āri na pa repōdy. nu n(ə) savō pa u il ɛ,</i>
	il est peut-être mort, qui sait? Aucun de ses amis de <i>il ɛ pɔɛ:trə mɔ:r, ki se? okā d(ə) se -zami d(ə)</i>
	Villebourg et de Paris ne sait rien. » « C'est à ce fils-là <i>vilbu:r e d(ə) pari na se rjē.» «se -ta s(ə) fis la</i>
penser à	que nous pensons, » dit M. Martial, « et nous savons <i>k(ə) nu pāsō,» di masjə marsjal, «e nu savō</i>
On pense à quel- que chose.	maintenant que son père est vraiment M. Arthur <i>mētnā kə sō pɛ:r e vremā masjə arty:r</i>
	Doumier, 13, rue des Roses, à Villebourg. Merci, doc- <i>dumje, tre:z, ry de ro:z, a vilbu:r. mersi, dok-</i>
j'ai promis de ne plus poser = j'ai dit que je ne pose- rais plus	teur! » « Monsieur Martial, je vous ai promis de ne plus <i>tɔ:r!» «masjə marsjal, zə vu -ze prɔmi d(ə) nə ply</i>
	vous poser de questions, mais permettez-moi de vous <i>vu poze d(ə) kestjō, me pɛrmete mwa d(ə) vu</i>
en ... une dernière question	en poser une dernière, puisque vous semblez connaître <i>-zā poze yn dernje:r, pyisk vu sāble kɔnɛ:tr</i>
	Henri. Savez-vous où Henri est allé après sa dernière <i>āri. save vu u āri ɛ -tale aprɛ sa dernje:r</i>
partir est parti part	lettre? Il avait écrit qu'il allait partir pour une autre <i>letr? il ave -tekri kil ale parti:r pur yn o:trə</i>
	partie de l'Afrique, mais comme je vous l'ai dit, nous ne <i>parti d(ə) lafrik, me kɔm zə vu le di, nu n(ə)</i>
	savons s'il l'a fait. Et si vous savez où il est allé, peut- <i>savō sil la fɛ. e si vu save u il ɛ -tale, pɔɛ-</i>

être savez-vous s'il vit encore ou s'il est mort? » « Doc-
tæ:trə save vu sil vi ākɔ:r u sil ɛ mɔ:r? » « dɔk-

il vit ↔ il est
mort

teur, je peux vous répondre une chose seulement: Henri
tæ:r, zə pə vu repɔ:dr yn ʃo:z sælmā: āri

Doumier ne vit plus, il est mort en Afrique en 1943 (dix-
dumje n(ə) vi ply, il ɛ mɔ:r ā -nafrik ā diz-

neuf cent quarante-trois). J'étais son ami. J'ai promis à
næf sā karāttrwa. zete sɔ-nami. zə prɔmi a

Henri et... à une autre personne d'aller voir son père
āri e... a yn ɔ:trə pɛrson dale vwa:r sɔ pɛ:r

quand un jour je rentrerais en France. » « Mais si
kā -tā zu:r zə rātrɛrē ā frā:s. » « mɛ si

Henri est mort en 1943, pourquoi
āri ɛ mɔ:r ā diznæf sā karāttrwa, pɜrkwa

n'êtes-vous pas venu avant, M. Martial? Pourquoi
nɛt vu pa v(ə)ny avā, masjə marsjal? pɜrkwa

venu
venus

n'avez-vous pas écrit à son père? » « Je vais vous
nave vu pa ekri a sɔ pɛ:r? » « zə vɛ vu

Vous êtes venu,
Monsieur.
Vous êtes venus,
Messieurs.

dire pourquoi. C'est la première fois que je suis
di:r pɜrkwa. se la prɔmjɛ:r fwa kə zə syi

en France depuis 1940. Mais j'ai écrit
-zā frā:s dəpyi diznæf sā karā:t. mɛ zə ekri

au père d'Henri. Je lui ai écrit trois lettres depuis 1945
o pɛ:r dāri. zə lɥi ɛ ekri trwa letɾə dəpyi

(dix-neuf cent quarante-cinq), mais les deux premières
diznæf sā karātsɛ:k, mɛ le də prɔmjɛ:r

fois on m'a répondu qu'il n'y avait aucun Arthur
fwa ɔ ma repɔdy kil njavɛ okæ -nartɥ:r

Chapitre vingt-deux (22).

voir
je vois
tu vois
il voit
nous voyons
vous voyez
ils voient

Doumier dans la ville où j'avais écrit. Voyez-vous,
dumje dā la vil u zave ekri. vwaje vu,

Henri ne m'avait jamais dit le nom de ses parents ni de
āri nā mave zame dīl(ə) nō d(ə) se parā ni d(ə)

sa ville: entre 1940 et 1943,
sa vil: ā:tro diznæf sā karā:t e diznæf sā karā:trwa,

en Afrique, ceux qui étaient venus de France
ā -nafrik, sə ki ete v(ə)ny d(ə) frā:s

ne parlaient pas beaucoup d'eux-mêmes, vous le savez.
nə par:le pa boku dōme:m, vu l(ə) save.

C'est seulement quelques jours après qu'il est mort
sə səlmā kelk zu:r aprɛ kil ɛ mɔ:r

que sa femme Marie-Anne m'a montré une vieille
kə sa fam mari a:n ma mōtre yn vje:j

lettre de son père. (Vous avez dit vous-même qu'une
letre də sō pɛ:r. [vu -zave di vume:m kyn

fois, il avait écrit en Suisse.) Il était très difficile de
fwa, il ave -tekri ā swis.] il ete tre difisil də

lire le nom de la ville d'où elle venait. Nous en
li:r lə nō d(ə) la vil du el vme. nu -zā

avons deviné une partie, et nous avons pensé que c'était
-navō d(ə)vine yn parti, e nu -zavō pāse kə sete

Villebourg, mais nous n'en étions pas sûrs. Et il y a en
vilbu:r, me nu nā -netjō pa sy:r. e il ja ā

France cinq ou six villes qui s'appellent Villebourg!
frā:s sē -ku si vil ki sapel vilbu:r!

Celle-ci est la quatrième ville de ce nom où nous
selsi ɛ la katrijem vil də s(ə) nō u nu

venons demander si M. Arthur Doumier y demeure. »
v(ə)nɔ̃ d(ə)mɑ̃dɛ si masjø arty:r dumje i d(ə)mœ:r.

Quand Jean-Paul Martial a fini de parler, aucun des
kā zā pɔl marsjal a fini d(ə) parle, okā de

hommes ne dit rien pendant quelques minutes, puis,
-zɔm nə di rjɛ pādā kelk minyt, pyi,

le docteur parle le premier. « Messieurs, puisque
lə doktœ:r parl lə prɛmjɛ. «mesjø, pyisk

c'est comme cela, je crois que je vais vous conduire
se kɔm sa, zə krwa k(ə) zə vɛ vu kɔ̃dʁi:r

moi-même chez mon ami. Mais je pense qu'il dort en
mwa:mɛ:m ʃɛ mɔ̃ -nami. mɛ z(ə) pɑ:s kil dɔ:r ā

ce moment, alors, mangez d'abord les beaux fruits que
s(ə) mɔmā, abɔ:r, māʒɛ dabɔ:r le bo fryi kə

vous a apportés le garçon pendant que nous parlions,
vu -za apɔrte l(ə) ɡarsɔ̃ pādā k(ə) nu parljɔ̃,

et buvez ce bon vin. Vous n'en avez bu que la moitié. »
e byve s(ə) bɔ̃ vɛ. vu nā -nave by k(ə) la mwatjɛ.

A ce moment, quelqu'un appelle de la rue: « Jérôme! »
a s(ə) mɔmā, kelkā apel də la ry: «zero:m!»

Le docteur Passavant se lève, puis il dit: « Messieurs,
lə doktœ:r pasavā s(ə) lɛ:v, pyi il di: «mesjø,

je crois que nous pouvons partir dans un moment. Vous
zə krwa k(ə) nu puvɔ̃ parti:r dā -zā mɔmā. vu

voyez ce monsieur qui m'appelle? C'est mon ami Arthur
vwaje s(ə) masjø ki mɔpɛl? se mɔ̃ -nami arty:r

Doumier. » Puis il sort dans la rue, parle un moment
dumje.» pyi il sɔ:r dā la ry, parl ā mɔmā

MM. = Messieurs

s'en vont = par-
tent

à son ami, et tous les deux entrent dans le restaurant.
a sō -nami, e tu le dō ā:trā dā l(ə) restorā.

« Messieurs, voici le père d'Henri. Arthur, je te présente
«mesjə, vvasil(ə) pɛ:r dāri. arty:r, ʒə tə prezā:t

MM. Martial et Comaux. Et maintenant, je ne sais si
mesjə marsjal e kɔmo. e mētnā, ʒə n(ə) se si

vous ne préférez pas quitter le restaurant. » « M.
vu n(ə) prefere pa kite l(ə) restorā. » «masjə

Doumier veut peut-être rester ici quelques minutes. »
dumje vø pøte:trə reste isi kelk minyt.»

« Non, non, Messieurs, » dit M. Doumier, « si vous
«nō, nō, mesjə,» di masjə dumje, «si vu

voulez me parler de mon fils, allons chez moi!
vule m(ə) parle d(ə) mō fis, alō je mwə!

Voyez-vous, depuis qu'Henri est parti pour l'Afrique,
vwaje vu, dɔpyi kāri e parti pur lafrik,

je sors très peu. Il n'est pas facile d'être vieux quand
ʒə sɔ:r tre pø. il ne pa fasil dɛ:trə vjə kā

on n'a plus ses enfants à la maison. Alors, ce que
-tō na ply se -zāfā a la mezō. alɔ:r, s(ə) kə

j'aime, quand je suis chez moi, c'est d'écouter les mille
ʒe:m, kā ʒə syi je mwə, se dekute le mil

pensées qui viennent et qui s'en vont, et qui me parlent
pāse ki vjen e ki sā vō, e ki m(ə) parl

du temps où ils étaient là. »

dɥ tā u il -zete la.»

Quand il voit que les trois hommes et le vieux Doumier

kā -til vwa kə le trwa -zɔm e l(ə) vjə dumje

s'en vont, le garçon vient à leur table. Il se demande
sā vō, lə garsō vjē a lœr tabl. il sə d(ə)mā:d

il ɔ: le garçon

d'abord pourquoi ils n'ont pas mangé les fruits qu'il
dabɔ:r purkwa il nō pa māze le fryi kil

leur a apportés il y a une demi-heure, mais quand
lœr a apɔrte il ja yn demie:r, me kā

M. Martial lui donne mille francs pour le déjeuner
masjə marsjal lɥi dɔn mil frā pur lə deʒœne

plus cent cinquante francs pour lui-même, il sourit et
plys sā sēkāt frā pur lɥime:m, il suri e

lui dit merci. Et les quatre hommes s'en vont en le
lɥi di mersi. e le katr m sā vō ā l(ə)

saluant.

salɥā.

Quand ils ont fait cent mètres, le docteur Passavant
kā -til -zō ʃe sā metr, lə doktœ:r pasavā

s'arrête et dit aux deux amis: « Et vos fruits! Je
saret e di o də -zami: «e vo fryi! ʒə

vous ai demandé si vous préféreriez quitter le restau-
vu -ze d(ə)māde si vu preferje kite l(ə) resto-

rant, et je n'ai pas pensé que vous n'aviez peut-être
rā, e ʒ(ə) ne pa pāse k(ə) vu navje pœts:trə

pas fini! Je vous demande mille fois pardon! » Mais
pa fini! ʒə vu d(ə)mā:d mil fwa pardō! » me

Martial lui dit en souriant qu'ils ont très bien mangé
marsjal lɥi di ā surjā kil -zō tre bjē māze

et qu'ils avaient fini avant de quitter le restaurant.
e kil -zavə fini avā d(ə) kite l(ə) restɔrā.

«Vraiment?» demande encore une fois Passavant, et il
«vremā?» dāmā:d āko:r yn fwa pasavā, e il
 ne le croit que lorsque Comaux, lui aussi, lui dit qu'ils
nə l(ə) krwa kə lɔrskə kɔmo, lyi osi, lyi di kil
 avaient vraiment fini de déjeuner avant de quitter le
-zave vremā fini d(ə) deʒæne avā d(ə) kite l(ə)
 restaurant.
resioṛā.

EXERCICE A.

Les deux hommes qui sont entrés dans le restaurant ne — pas être de Villebourg. « Ils ne sont pas comme les — d'ici, » se dit le docteur, « je me — d'où ils viennent. » Quand il a bu la — ($\frac{1}{2}$) de son cognac, il se lève et va à la table des deux amis. Quand le docteur les salue, André Comaux ne répond pas, parce qu'il a la bouche —. M. Martial demande: « Ai-je le plaisir de vous —? » « Non, » lui répond le docteur, puis il dit: « — -moi de me présenter. »

Les deux hommes sont — les deux de Paris. Quand le docteur s'est présenté, il demande: « — -je m'asseoir à votre table, Messieurs? » Le docteur dit que Villebourg n'a — pas une cathédrale, comme Chartres. Pendant qu'il parle, les deux amis l'— en mangeant. Le docteur leur demande s'ils ne sont pas venus pour parler à —. Quand il dit le nom de M. Doumier, les deux amis pensent qu'il a — ce qu'ils n'ont dit à —. Il semble avoir deviné leurs —. Le docteur lit son livre en — un verre de cognac. Il boit son cognac en — les deux hommes qui sont entrés dans le restaurant. Quel-

ques minutes plus tard, il va à leur table et leur demande en les — s'ils sont de Paris. Il est — que les deux hommes sont venus de Paris, et il pense qu'ils sont venus pour parler à M. Doumier d'une — de famille. « Je pense que vous êtes venus parler au vieux Doumier, » dit le docteur, et il sourit en — cela. M. Martial l'avait écouté en —, mais maintenant, il ne sourit plus.

Le docteur a deviné juste, et les deux amis veulent lui — quelques questions. Ils sont sûrs qu'il peut — à ce qu'ils lui demanderont. Et voici la première — de M. Martial: « Arthur Doumier a-t-il un fils? » « Oui, » répond le docteur, « mais on ne sait s'il — encore ou s'il est mort. » Le fils de M. Doumier n'a écrit que deux — à son père, en 1941.

EXERCICE B.

Que dit le vieux monsieur au garçon quand il a bu son premier verre de cognac? ... Que lit-il en buvant son cognac? ... Pourquoi le jeune Comaux ne répond-il pas au docteur? ... Que disent les deux amis au docteur quand il s'est présenté? ... Qu'est-ce que M. Martial a promis à Henri Doumier? ... Combien de cognac le docteur a-t-il bu quand il se lève pour aller saluer les deux amis? ... Pourquoi le docteur a-t-il deviné qui sont les deux amis et pourquoi ils sont venus à Villebourg? ... Qu'est-ce que le docteur a fait quand les deux amis sont entrés dans le restaurant? ... Le jeune Doumier vit-il encore? ... Pour quel pays est-il parti en 1940? ... Combien M. Martial donne-t-il au garçon du restaurant? ...

MOTS:

une affaire
une bouche
les gens
une lettre
MM
la moitié
une pensée
une question
heureux
sûr
ai-je?
apporter
en s'asseyant
boire
en buvant
vous buvez
connaître
continuer
se demander
deviner
il se dit
en disant
écouter
lire
je lis
il lit
en mangeant
il est mort

en parlant
partir
penser
vous permettez
poser
il a promis
puis-je?
en regardant
en saluant
savoir
sembler
il sourit
en souriant
il vit
voir
vous voyez
ils s'en vont
aucun(e)
personne
comme
ne ... même pas
lorsque
quelqu'un
pour savoir
puisque
voici
dix-neuf cent
quarante
dix-neuf cent
quarante-cinq
dix-neuf cent
quarante et un
dix-neuf cent
quarante-trois
dix-neuf cent
trente-cinq
à l'âge de

EXERCICE C.

salué salués
apporté apportés

Le docteur a salu— les deux hommes. Quand il les a salu—, il est allé à leur table. Le garçon a apport— les fruits. Les deux amis n'ont pas mangé les fruits que le garçon leur a apport—. Le docteur a dit aux deux hommes: « Je vous ai salu— en me disant que vous n'étiez pas d'ici. » Quand le garçon a-t-il apport— les fruits aux deux amis? Il les a apport— pendant qu'ils parlaient.

je souris nous sourions
tu souris vous souriez
il sourit ils sourient

Le docteur — en parlant aux deux messieurs, et ceux-ci lui — aussi. « Vous —? » demande le docteur aux deux hommes. « Oui, nous — parce que nous pensons à ce que vous nous avez dit. » « Moi, je — souvent, » dit André Comaux, « quand je suis avec des amis. » André Comaux ne dit pas: « Tu —, » mais: « Vous — » à son ami, M. Martial.

je vois nous voyons
tu vois vous voyez
il voit ils voient

« —vous le nom de cette place? » demande M. Martial à son ami. « Oui, je le —, c'est la Place Georges Laferre. » M. Martial, à Pierre: « —tu souvent M. Doumier? »

« Oui, Monsieur! Nous le — souvent parce qu'il demeure dans la même rue que nous. » M. Fournier — les deux messieurs en même temps qu'ils le —.

je bois nous buvons
tu bois vous buvez
il boit ils boivent

Le docteur — un cognac, et les deux amis — aussi un cognac. « —vous toujours le même cognac? » demande Martial à Passavant. « Oui, je — toujours ce cognac-là, il est très bon. » « Après le dîner, nous — aussi souvent ce cognac, » dit Comaux. « Tu — trop! » dit souvent Doumier à son ami Passavant.

RÉSUMÉ

il y a ... il y a ... que

Avec un verbe à l'*imparfait*, « il y a (dix) ans » dit la même chose que « (dix) ans avant cette année-ci ».

« Il y a dix ans, Villebourg *avait* une vieille gare » ou « Villebourg avait une vieille gare, il y a dix ans. »

Avec un verbe au *passé composé*, « il y a (dix) ans (que) » dit la même chose que « (dix) ans avant cette année-ci ».

« Il y a cinq ans, Villebourg *a eu* sa nouvelle gare » ou « Villebourg a eu sa nouvelle gare il y a cinq ans » ou « Il y a cinq ans *que* Villebourg *a eu* sa nouvelle gare. »

bien heureux
partir pour
poser une
question
s'arrêter de
venir demander
me voilà
Jean-Pierre
Jérôme
Passavant
Marie-Anne

Avec l'*imparfait*:
il y a ... ans = ...
ans avant cette
année-ci

Avec le *passé composé*:
il y a ... ans (que)
= ... ans avant
cette année-ci

Avec le présent:
il y a ... ans que
... = ... depuis
... ans

Mais avec un verbe au *présent*, « il y a (dix) ans que ... » dit la même chose que « ... depuis (dix) ans ».

« Il y a cinq ans que Villebourg a sa nouvelle gare. »

EXERCICE

Nous sommes en 1951. Henri est parti pour l'Afrique en 1940.

Comment dit-on, avec les trois mots « il y a », qu'Henri est parti dix ans avant l'année où nous sommes? Réponse: ... Et comment peut-on le dire également? R.: ... Comment dit-on que dix ans avant l'année où nous sommes, Henri était à Villebourg? R.: ...

Il est 15 heures. Jean est arrivé à la maison à 14 heures.

Comment dit-on, avec les trois mots « il y a », que Jean est à la maison depuis une heure? R.: ... Comment dit-on qu'il est arrivé une heure avant l'heure qu'il est maintenant? R.: ... Et comment peut-on le dire également? R.: ... Comment dit-on qu'une heure avant l'heure qu'il est maintenant, Jean n'était pas arrivé? R.: ...

Le verbe être

être

a été était

est sera

Henri n'— plus à Villebourg en 1941. M. Doumier — — heureux quand son fils lui a écrit. « Il n'— pas facile d'— vieux, » dit-il. Les quatre hommes quittent le restaurant: dans cinq minutes, ils — chez M. Doumier.

je suis	nous sommes
tu es	vous êtes
il est	ils sont

« Nous — venus voir le père d'Henri, » dit M. Martial.
 « Je sais qui vous —, » dit Passavant, qui — l'ami de
 M. Doumier. « Je — heureux de vous voir, » dit le
 père. « Oui, tu — heureux, » lui dit son ami, « et je
 crois que ces messieurs, eux aussi, — heureux de te
 voir. »

CHEZ M. DOUMIER

sortir partir
est sorti est parti
sort part

il attend ɔ: il
reste où il est
pour voir

lui ɔ: à sa femme

dont ɔ: de qui
t' ɔ: à toi

dont t'a parlé A.
= dont A. t'a par-
lé

je dis
j'ai dit
je me dis
je me suis dit

il peut avoir ɔ:
il semble avoir



une cigarette

Quand les quatre hommes sont sortis du restaurant,
kā le katr om sō sorti dy restorā,

le garçon attend quelques moments en regardant par
lə garsō alā kelk momā ā r(ə)gardā par

la fenêtre pour voir s'il n'y a pas quelqu'un qui vient,
laf(ə)ne:trə pur vwa:r sil nja pa kelkē ki vjē,

puis il va téléphoner à sa femme. Voici ce qu'il lui dit:
pyi il va telefone a sa fam. vvasis(ə) kil lyi di:

« Allô! C'est toi, Ernestine? ... Oui, c'est Gaston. Tu
«alo! se twa, ernestin? ... wi, se˘ gasts. ty

sais qui est arrivé par le train de Paris? Les deux
se ki ɛ -tarive par lə trē d(ə) pari? le də

hommes dont t'a parlé Amélie, la bonne de M. Dou-
-zom dō ta parle ameli, la bon də masje du-

mier. — Oh, ils ne me l'ont pas dit, mais quand j'ai
mje. — o, il nə m(ə) lō pa di, me kā ze

vu qu'ils s'en allaient avec le vieux Doumier, je me
vy kil sā -nale -tavek lə vjə dumje, zə m(ə)

suis dit: « Ce sont eux! » ... Comment sont-ils? Eh bien,
syi di: «sə sō ə! » ... komā sō -til? ɛ bjē,

l'un est un jeune homme. Il peut avoir trente ans.
lā ɛ -tā zæn om. il pə -tavwa:r trā:t ā.

Il est très bien habillé, il a une cigarette à la bouche,
il ɛ tre bjē -nabiʒe, il a yn sigaret a la buf,

il parle peu et écoute beaucoup. L'autre est plus âgé,
il parl pø e ekut boku. lo:tr e ply -zaze,

il peut avoir environ quarante-cinq ans. Il est bien
il pø -tauwa:r ävirõ karätsē -kā. il e bjē

habillé lui aussi, mais pas aussi bien que le jeune. Il
-nabiye lyi osi, me pa osi bjē k(ə) la zæn. il

parle peu également, mais il semble savoir beaucoup
parl pø egalmā, me il sā:blə savwa:r boku

de choses qu'il ne dit pas. J'ai écouté un peu ce qu'il
d(ə) fo:z kil nə di pa. ze ekute æ pø s(ə) kil

racontait au docteur Passavant, et veux-tu que je te
rakõte o doktæ:r pasavā, e vø ty kə z(ə) tə

dise quelque chose? Eh bien, la personne dont il vient
di:z kelkə fo:z? e bjē, la person dõ -til vjē

parler au vieux Doumier, c'est son fils Henri. Tu sais,
parle o vjə dumje, se sō fis āri. ty se,

celui qui est parti pour l'Afrique en 40. Il a raconté
səlyi ki e parti pur lafrik ā karā:t. il a rakõte

au docteur que le jeune homme est mort en 43 et
o doktæ:r kə l(ə) zæn om e mɔ:r ā karā:trwa e

qu'il lui a promis d'aller voir son père quand il viendrait
kil lyi a prɔmi dale vwa:r sō pe:r kā -til vjēdre

en France. Il a raconté aussi qu'il l'a promis à une autre
ā frā:s. il a rakõte osi kil la prɔmi a yn o:trə

personne. Qu'est-ce que tu en penses? Veux-tu que
person. kes kə ty ā pā:s? vø ty kə

je te dise ce que je crois, moi? Eh bien, je crois que
z(ə) tə di:zə sə kə zə krwa, mwa? e bjē, zə krwa k(ə)

environ = un peu
plus ou un peu
moins

raconter quelque
chose = dire quel-
que chose

(je) dis
(je) dise

Crois-tu que je
dis...?
Veux-tu que je
dise...?

40 ɔ: 1940

l' ɔ: d'aller voir
le père d'Henri

en ɔ: de cela

Chapitre vingt-trois (23).

	cette « autre personne », c'est la femme du jeune Dou- set «o:trə pərsən», se la fam dy zæn du- mier! Je sais bien qu'il n'avait pas de femme en partant, mje! zə se bje kil nave pa d(ə) fam ā partā,
quelque Française = une Française	mais je suis sûr qu'il a trouvé quelque jolie petite me zə syi sy:r kil a truve kelk zoli p(ə)tit
dont ɔ: avec qui	Française dont il a eu un enfant, et maintenant, frāse:z dō -tɪl a y æ -nāfā, e mētnā,
(il) prend (il) prenne	elle veut que le grand-père prenne le petit. Tu vas el vø k(ə) lə grāpe:r pren lə p(ə)ti. ty va
Elle croit qu'il prend...	voir si ce que je dis là n'est pas juste. Maintenant, je vwa:r si s(ə) kə z(ə) di la ne pa zyst. mētnā, zə
Elle veut qu'il prenne...	m'en vais, il y a un monsieur qui attend. Je te télé- mā vɛ, il ja æ məsjo ki atā. zə tə tele- phonerai quand il s'en ira.» Et le garçon va voir qui fɔnre kā -tɪl sā -nira.» e l(ə) garsō va vwa:r ki est arrivé. e -tarive.
Parisien = habi- tant de Paris	Mais où sont maintenant nos deux Parisiens? Ils sont me u sō mētnā no də parizjē? il sō
le 13 ɔ: le numéro 13	déjà devant le 13 de la rue des Roses, et M. Fournier deza d(ə)vā l(ə) tre:z də la ry de ro:z, e məsjo furnje
en quittant ɔ: au moment où ils quittaient	est avec eux. Ils l'ont rencontré dans la rue cinq e -tavek ø. il lō rākōtre dā la ry sē
il venait prendre = il venait pour prendre	minutes avant, en quittant le restaurant. M. Fournier minyt avā, ā kitā l(ə) restorā. məsjo furnje venait prendre les deux Parisiens, comme il l'avait v(ə)ne prā:dra le də parizjē, kom il lave

promis. Quand il a vu qu'ils avaient déjà rencontré
promi. kã -til a vy kil -zave deza rãkõtre

son voisin il a dit: «Messieurs, puisque M. Doumier
sõ vwapẽ il a di: «mesjõ, pyisk mesjõ dumje

est venu vous prendre lui-même, je m'en vais.» «Vous
e v(a)ny vu prã:drõ lymẽ:m, zã mã ve.» «vu

vous en allez, M. Fournier,» lui a dit son voisin, «mais
vu -zã -nale, mesjõ furnje,» luy a di sõ vwapẽ, «me

pourquoi? Restez avec nous. Vous vous en irez plus
purkwa? reste avek nu. vu vu -zã -nre ply

tard!» «Bien, alors, je m'en irai quand nous serons arri-
ta:r! » « bje, ab:r, zã mã -nre kã nu s(a)rõ -zari-

vés chez vous.» «Quand nous serons arrivés devant la
ve fe vu.» « kã nu s(a)rõ -zarive d(a)vã la

maison de notre ami,» dit le docteur, «nous nous en
mezõ d(a) notr ami,» di l(a) doktœ:r, «nu nu -zã

irons tous les deux.» «Non, Jérôme, tu ne t'en iras
-nirõ tu le dø.» «nõ, zero:m, ty n(a) tã -nira

que quand je te le dirai,» dit le vieux Doumier, «car
kã kã z(a) tã l(a) dire,» di l(a) vjõ dumje, «ka:r

si ce que ces messieurs ont à me raconter me fait trop
sis(a) kã se mesjõ õ -ta m(a) rakõte mã fe tro

de mal, j'aurai peut-être besoin de toi comme médecin.»
d(a) mal, zore pœte:trõ bõzwẽ d(a) twa kœm medsẽ.»

Martial: «Monsieur Doumier, je sais que ce que nous
marsjal: «mesjõ dumje, zã se kã s(a) kã nu

avons à vous raconter vous fera beaucoup de mal, mais
-zavõ a vu rakõte vu f(a)ra boku d(a) mal, me

voisin

Doumier et Four-
 nier sont voisins
 parce qu'ils de-
 meurent aux nu-
 méros 13 et 11 de
 la même rue.

il a besoin d'un
 médecin = un
 médecin lui est
 nécessaire

Chapitre vingt-trois (23).

une nouvelle =
une chose nouvel-
le que l'on raconte

(il) vient
(il) vienne

Vous dites qu'il
vient.
Vous voulez qu'il
vienne.

il demeure seul :
il n'y a aucune
autre personne
dans la maison

sa femme est mor-
te il y a cinq ans
= il y a cinq ans
que sa femme est
morte

nous avons aussi de bonnes nouvelles pour vous. Mais
nu -zavõ osi d(ə) bɔn nuvel pur vu. mɛ

si vous voulez que le docteur Passavant vienne avec
si vu vule kə l(ə) doktæ:r pasavā vjen avek

nous, nous serons très heureux, puisque le docteur est
nu, nu s(ə)rõ tre -zæɾø, pyisk lə doktæ:r ɛ

votre ami. » « Oui, oui, je veux qu'il vienne. Mais nous
votr ami. » « wi, wi, ʒə vø kil vjen. mɛ nu

sommes arrivés, Messieurs. Alors, vous vous en allez
som -zarive, mesjə. alo:r, vu vu -zā -nale

vraiment, M. Fournier? » « Oui, je m'en vais. Au
vremā, masjə furnje? » « wi, ʒə mā ve. o

revoir, Messieurs. » « Au revoir, M. Fournier. » M.
r(ə)vwa:r, mesjə. » « o r(ə)vwa:r, masjə furnje. » masjə

Fournier s'en va et nos deux Parisiens entrent avec M.
furnje sā va e no də parizjɛ ā:tr avek masjə

Doumier dans le beau jardin de sa maison.

dumje dā l(ə) bo ʒardɛ d(ə) sa mezõ.

Le vieux M. Doumier demeure seul, car sa femme
lə vjə masjə dumje d(ə)mæ:r sɛl, ka:r sa fam

est morte il y a cinq ans, ses deux fils sont morts eux
ɛ mort il ja sɛ -kā, se də fis sõ mɔ:r ø

aussi, et sa fille Josette demeure à Paris, avec sa petite
osi, e sa fi:j ʒozet dəmæ:r a pari, avek sa p(ə)tit

fille Odette. Le mari de Josette est mort en 1951 (dix-
fi:j ɔdet. lə mari d(ə) ʒozet e mɔ:r ā dix-

neuf cent cinquante et un), et elle ne veut pas encore
nɛf sā sɛkã:t e ā, e el nə vø pa -zāko:r

quitter Paris. Son père aimerait beaucoup qu'elle vienne
kite pari. sō pɛ:r emre boku kel vjen

à Villebourg, mais elle préfère rester à Paris. « Je ne
a vilbu:r, me el pɛfe:r rɛstɛ a pari. « ʒə n (ə)

suis pas seule, » écrit-elle souvent à son père, « tu sais
sɥi pa sɛl, » ɛkɾi -tɛl suvā a sō pɛ:r, « ty se

bien que j'ai ici beaucoup de bons amis et de bonnes
bjɛ kə ʒɛ isi boku d(ə) bō -zami e d(ə) bon

amies. » Alors, son père ne parle plus de cela, mais il
-zami. » aɔ:r, sō pɛ:r nə parlə ply d(ə) s(ə)la, me il

aimerait beaucoup qu'elle lui dise: « Mon cher papa, si
emre boku kel lɥi di:z: « mō ʃɛ:r papa, si

tu veux que je vienne demeurer avec toi, je viendrai. »
ty vø k(ə) ʒə vjen dɔmɛrɛ avɛk twa, ʒə vjɛdrɛ. »

Quelquefois, quand il se sent très seul, il se dit qu'il
kelkafwa, kā -tɛl sə sā trɛ sɛl, il sə di kil

aimerait peut-être aussi qu'elle lui dise: « Cher papa,
emre pɔtɛ:tr osi kel lɥi di:zə: « ʃɛ:r papa,

je ne peux pas venir à Villebourg, mais je veux que tu
ʒə n(ə) pø pa v(ə)ni:r a vilbu:r, me ʒ(ə) vø k(ə) ty

viennes à Paris. » Ces dernières nuits, après avoir reçu
vjen a pari. » se dɛrnjɛ:r nɥi, aprɛ -zavwa:r rasy

la lettre de M. Martial, le vieux Doumier s'est dit
la lɛtrə də mɑsjə mɑsjal, lə vjø dumiɛ se di

bien des fois, en parlant dans ses pensées à sa fille
bjɛ de fwa, ā parlā dā se pāse a sa ʃi:ʃ

Josette: « Ah, ma chère fille, tu ne sais pas combien
ʒozet: « a, ma ʃɛ:r ʃi:ʃ, ty n(ə) se pa kɔbjɛ

un ami
 une amie

quelquefois =
 quelques fois

se sentir partir
 s'est senti est parti
 se sent part

(que) je vienne
 (que) tu viennes
 (qu') il vienne

bien des fois =
 souvent

cher
 chère

mon cher ami
 ma chère amie

il veut que
il aimerait que

Il veut qu'il vien-
ne (dise, prenne).
Il aimerait qu'il
viennne (dise,
prenne).

les souvenirs ɔ: ce
qui reste dans les
pensées

j'aimerais que tu me dises de venir demeurer avec vous
ʒemre k(ə) ty m(ə) di:z də v(ə)ni:r demære avek vu

deux. Mais j'aimerais que tu prennes ton vieux père
dø. me ʒemre k(ə) ty pren tɔ̃ vʲə pɛ:r

chez toi parce que tu le veux toi-même, et non parce
ʃe twa pars kə ty l(ə) vø twamɛ:m, e nɔ̃ pars

qu'il te le demande. »

kɛl tɔ̃ l(ə) dæmɑ:d. »

Josette n'est-elle pas une bonne fille? Oh, si, mais
ʒozet ne -tɛl pa yn bɔn fi:ʃ? o, si, me

elle aimait beaucoup son mari, et maintenant, depuis
el emɛ boku sɔ̃ mari, e mɛ̃nɑ̃, dəpɥi

sa mort, elle vit avec les souvenirs du temps heureux
sa mɔ:r, el vi avek le suvni:r dy tɑ̃ ærø

où elle l'avait encore. Elle aime aussi son père, mais
u el ləvɛ ækɔ:r. el ɛ:m osi sɔ̃ pɛ:r, me

elle ne peut pas le prendre chez elle maintenant. Dans
el nɔ̃ pø pa l(ə) prɑ:drø ʃe -zɛl mɛ̃nɑ̃. dɑ̃

quelques années peut-être, quand le souvenir de son
kɛlk -zænɛ pœtɛ:tr, kɑ̃ l(ə) suvni:r də sɔ̃

cher Paul ne sera plus toute la journée avec elle.

ʃɛ:r pɔl nɔ̃ s(ə)ra ply tui la ʒurne avek el.

Nous avons dit que le vieux M. Doumier demeure
nu -zavɔ̃ di kə l(ə) vʲə masʲə dumje d(ə)mæ:r

seul dans sa maison, mais ce n'est pas juste. Le vieux
sæl dɑ̃ sa mezɔ̃, me s(ə) ne pa ʒyst. lə vʲə

Doumier ne demeure pas entièrement seul, puisque
dumje n(ə) dæmæ:r pa ætjermɑ̃ sæl, pɥiʃk

sa vieille bonne Amélie demeure avec lui. C'est une
sa vje:j bɔn ameli d(ə)mæ:r avək lyi. se -tyn

brave femme, mais elle parle souvent trop, et elle ne
bra:v fam, mɛ el parl suvā tro, e el nɔ

raconte pas seulement à ses amies tout ce que fait et
rak5:t pa sælmā a se -zami tu s(ə) kə fɛ e

dit son maître, mais elle lit même souvent les lettres
di sō mɛ:tr, mɛ el li mɛ:m suvā le letrə

qu'il reçoit de Paris ou d'autres villes. La fille de M.
kil rəswa d(ə) pari u do:trə vil. la fi:j də masjə

Doumier le sait, et elle a souvent dit à son père:
dumje l(ə) se, e el a suvā di a sō pɛ:r:

« Papa, j'aimerais que tu prennes une autre bonne,
«papa, zɛmrɛ k(ə) ty prɛn yn o:trə bɔn,

Amélie n'est pas assez sûre. » Mais son père lui répond
ameli nɛ pa ase sy:r.» mɛ sō pɛ:r lyi rɛp5

toujours en souriant: « Ma petite, je sais qu'Amélie lit
tuzu:r ā surjā: «ma p(ə)tit, ʒə se kameli li

mes lettres et raconte ce que je fais, mais elle est entière-
me letr e rak5:t s(ə) kə ʒ(ə) fɛ, mɛ el ɛ -tātjɛr-

ment sûre. Elle ne prend jamais rien dans la maison
mā sy:r. el nɔ prā ʒamɛ rjɛ dā la mɛz5

et elle ne reçoit pas beaucoup d'argent: seulement
e el nɔ r(ə)swa pa boku darʒā: sælmā

6.000 francs par mois. Si Amélie s'en va, qui veux-tu
si mil frā par mwɑ. si ameli sā va, ki vɔ ty

que je prenne? »

kə ʒ(ə) prɛn?»

brave = bon,
bonne

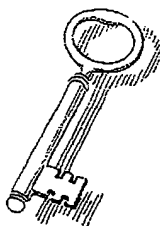
même ɔ: égale-
ment

il reçoit
il a reçu

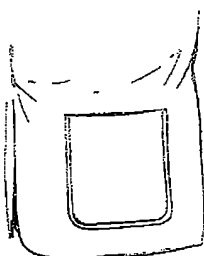


de l'argent

(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne



une clef



une poche

une vieille : une
vieille femme

Nous avons présenté la petite famille de M. Doumier,
nu -zavõ prezãte la p(ə)tit fami:j də masjə dumje,
 voyons ce qu'il fait maintenant. Nous avons vu que,
vwaʒõ s(ə) kil je mētnā. nu -zavõ vy ka,
 quand M. Fournier les a quittés, les quatre hommes
kā masjə furnje le -za kite, le katr ɔm
 sont entrés dans le jardin de M. Doumier. En ce
sõ -tãtre dā l(ə) zarãē d(ə) masjə dumje. ā s(ə)
 moment, ils sont devant la porte de la maison, et M.
momā, il sō d(ə)vā la pɔrt də la mezõ, e masjə
 Doumier cherche sa clef: « Où peut-elle être, cette clef? »
dumje ʃɛʁʃ sa kle: « u pø -tel ɛ:trə, set kle? »
 se dit-il, « je suis sûr que je l'ai mise dans ma poche en
sə di -tɪl, « ʒə sɥi sy:r kə ʒ(ə) le mi:z dā ma pɔʃ ā
 partant, où est-elle maintenant? » Et M. Doumier
partā, u ɛ -tel mētnā? » e masjə dumje
 cherche dans toutes ses poches, mais ne trouve pas la
ʃɛʁʃ dā tut se pɔʃ, me n(ə) tru:v pa la
 clef. « Il est vrai que je l'oublie quelquefois à la maison,
kle. « il ɛ vre kə ʒ(ə) lubli kɛlkafwa a la mezõ,
 dans ma chambre, » se dit-il. Pendant qu'il cherche sa
dā ma ʃā:br, » sə di -tɪl. pādā kil ʃɛʁʃ sa
 clef, Amélie, la bonne, regarde les quatre hommes par
kle, ameli, la bon, regard le katr ɔm par
 la fenêtre de sa cuisine. C'est une petite vieille d'en-
la f(ə)ne:trə də sa kyizin. se -tɪn pɔtit vje:j dā-
 viron soixante ans, elle a les cheveux blancs et les yeux
virõ swasã:t ā, el a le ʃ(ə)vø blā e le -zjə

noirs, et elle se parle souvent à elle-même. « Il a encore
nwa:r, e el sɔ parl suvā a elme:m. « il a āko:r
 oublié sa clef sur la table de sa chambre, le pauvre
ublie sa kle syr la tablɔ dɔ sa fā:br, lɔ po:vɔ
 vieux. Et il la cherche, il la cherche! Je suis sûre qu'il
vʃɔ. e il la fɛrʃ, il la fɛrʃ! ʒɔ sʊi sy:r kil
 croit l'avoir mise dans sa poche en partant! Quel
krwa lavwa:r mi:z dā sa pɔʃ ā partā! kel
 homme! Je crois qu'il l'a oubliée vingt fois depuis
om! ʒɔ krwa kil la ublie vɛ fwa d(ə)pʊi
 dimanche dernier! » Et pendant qu'elle va ouvrir la
dimā:f dernje!» e pādā kel va uvri:r la
 porte, elle continue à parler: « Je me demande qui sont
port, el kōtɪny a parle: « ʒɔ m(ə) dɔmā:d ki sɔ
 les deux nouveaux. Ce sont peut-être les deux mes-
le dɔ nuvo. sɔ sɔ pɔtɛ:trɔ le dɔ me-
 sieurs qui ont écrit cette lettre à M. Arthur, la semaine
sʃɔ ki ɔ -tekri sel lɛtr a masʃɔ arty:r, la s(ə)men
 dernière. Voyons comment ils sont. Je crois qu'ils ont
dernje:r. vwaʃʃ kɔmā il sɔ. ʒɔ krwa kil -zɔ
 de l'argent, car ils ont de très belles valises. » « Ma
d(ə) larʒā, ka:r il -zɔ d(ə) trɛ bɛl vali:z.» «ma
 chère Amélie, » dit M. Doumier en souriant quand
fɛ:r ameli,» di masʃɔ dumje ā surjā kā
 elle ouvre la porte, « je crois que j'ai oublié mes clefs. »
-tɛl u:vɔ la port, « ʒɔ krwa k(ə) ʒɔ ublie me kle.»
 « Oui, et vous les avez oubliées hier aussi. Voulez-vous
«wi, e vu le -zavɛ ublie iʃe:r osi. vule vu



un vieux ɔ: un
vieux monsieur

elle va ouvrir =
elle va pour ouvrir

ouvrir
j'ouvre
tu ouvres
il ouvre
nous ouvrons
vous ouvrez
ils ouvrent

que je vous dise où vous les avez mises? Car ce n'est
kə ʒ(ə) vu di:z u vu le -zave mi:z? ka:r s(ə) ne
 pas seulement la clef de la maison que vous avez oubliée,
pa sœlmā la kle d(ə) la mezō k(ə) vu -zave ublie,
 ce sont toutes vos clefs. Eh bien, vous les avez mises
sə sō tui vo kle. e bjē, vu le -zave mi:z
 sur la table de votre chambre, et pas dans votre poche! »
syr la tablə də votrə fā.br, e pa dā votrə pɔʃ!
 « C'est vrai, Amélie, c'est entièrement vrai. Mais main-
«se vre, ameli, se -lātjermā vre. me mē-
 tenant, entrons! Voilà deux nouveaux arrivés, ils vont
tnā, ātrō! vvala də nuvo -zarive, il vō
 demeurer chez nous. Ils viennent de Paris et m'ap-
d(ə)mære fe nu. il vjen də pari e ma-
 portent des nouvelles d'Henri. » « Pas de bonnes nou-
port de nuvel dāri.» «pa d(ə) bɔn nu-
 velles, je le lis dans leurs yeux. » Et Amélie s'en va.
vel, ʒə l(ə) li dā lœr -zjə.» e ameli sā va.
 Mais elle s'arrête à la porte et demande: « Ils restent
me el saret a la port e d(ə)mā:d: «il rest
 pour dîner? » « Mais oui, chère Amélie. » « Le docteur
pur dine?» «me wi, fɛ:r ameli.» «lə dɔktæ:r
 aussi? » « Oui, le docteur aussi. » « Bien! » Et Amélie
osi?» «wi, lə dɔktæ:r osi.» «bjē!» e ameli
 quitte la chambre. Quand Amélie est sortie de la
kii la fā.br. kā -tameli e sorti d(ə) la
 chambre, son maître ferme la porte et attend quelques
fā.br, sō mɛ.trə ferm la port e aiā kelk

fermer ↔ ouvrir

instants, puis, quand il est sûr qu'elle ne reste pas
-zēstā, p̄yī, kã -til e sy:r kel nã rest pa

derrière la porte, mais s'en va dans sa cuisine, il dit
derjẽ:r la port, mẽ sã va dã sa k̄yizin, il di

aux deux Parisiens: « Puis-je vous offrir un petit verre
o dã parizjẽ: « p̄yī:z vu -zɔfri:r æ p(ə)ti vɛ:r

de cognac? Ou une cigarette? » « Pas de cognac à cette
dã kɔnak? u yn sigaret? » « pa d(ə) kɔnak a sɛt

heure-ci, » dit Martial, « mais une cigarette avec plaisir.
æ:r si, » di marsjal, « mẽ yn sigaret avɛk plɛzi:r.

Je fume beaucoup de cigarettes. » « Et vous, Monsieur
zã fym boku d(ə) sigaret. » « e vu, mɛsjø

Comaux? Ne puis-je pas vous offrir quelque chose?
komo? nã p̄yī:z pa vu -zɔfri:r kɛlkã so:z?

Prenez une cigarette! » « Une cigarette, merci,
prɛnẽ yn sigaret! » « yn sigaret, mɛrsi,

Monsieur. » M. Doumier prend aussi une cigarette
mɛsjø. » mɛsjø dumiẽ prã osi yn sigaret

en disant: « Depuis que ma chère femme est morte, je
ã dizã: « dɔp̄yī k(ə) ma ʃɛ:r fam e mort, zã

fume trop, je le sais, mais j'ai besoin de quelque chose
fym tro, zã l(ə) sɛ, mẽ zɛ bɔzwẽ d(ə) kɛlkã so:z

pour oublier. Et si je ne fume pas, je pense trop. Le soir,
pur ubliẽ. e si zã n(ə) fym pa, zã pã:s tro. lã swa:r,

vous savez, on se sent souvent très seul avec tous ses
vu savɛ, ɔ sã sã suvã trɛ sɛl avɛk tu sɛ

souvenirs. Je lis aussi, mais je n'ai pas besoin de livres,
suvmi:r. zã li osi, mẽ z(ə) nɛ pa bɔzwẽ d(ə) li:vr,

instant = moment

offrir = donner

ouvrir
j'ouvre
tu ouvres
il ouvre
nous ouvrons
vous ouvrez
ils ouvrent

offrir
j'offre
tu offres
il offre
nous offrons
vous offrez
ils offrent

prendre
je prends
tu prends
il prend
nous prenons
vous prenez
ils prennent

j'ai besoin de quelque jeune personne dans ma maison.
ʒe bəzʷɛ d(ə) kɛlk ʒæn pɛrson dā ma mezɔ.

J'ai une fille à Paris, mais depuis que son mari est
ʒe ʏn fi:ʃ a pari, mɛ d(ə)pɥi k(ə) sɔ mari ɛ
 mort, elle préfère demeurer seule avec sa fillette...
mɔ:r, ɛl pʁɛfɛ:r dɔmɛrɛ sɛl avɛk sa fiʃɛt...

Mais je vous demande pardon, Messieurs, je parle et
mɛ ʒ(ə) vu d(ə)mā:d pɑrdɔ, mɛsʝə, ʒə parl ɛ
 je parle, et je sais que vous êtes venus de Paris pour
ʒə parl, ɛ ʒə sɛ k(ə) vu -zɛt vɔny d(ə) pari pɜr
 m'apporter des nouvelles de mon fils. Où est mon fils,
mɑpɔrtɛ dɛ nuvɛl dɔ mɔ fis. u ɛ mɔ fis,

Messieurs? Vit-il encore, ou...? » « Cher Monsieur Dou-
mɛsʝə? vi -til ākɔ:r, u...? » « ʃɛ:r mɛsʝə du-
 mier, » commence Jean-Paul Martial, « il y a des choses
mʝɛ, » kɔmā:s ʒā pɔl marsʝal, « il ʝa dɛ ʃɔ:z

qu'il est bien difficile de dire à un père. M. Doumier... »
kil ɛ bʝɛ difisil dɔ di:r a ā pɛ:r. mɛsʝə dumʝɛ...

M. Martial s'arrête un instant, puis continue: « M.
mɛsʝə marsʝal sɑrɛt ā -nɛstā, pɥi kɔtɪny: « mɛsʝə

Doumier, votre fils était un beau jeune homme et un
dumʝɛ, vɔtrə fis ɛtɛ -tā bo ʒæn ɔm ɛ ā

bon garçon. » « Il était? Ah... Je comprends, je com-
bɔ ɡarsɔ. » « il ɛtɛ? a... ʒə kɔpʁā, ʒə kɔ-

prends... » Doumier fait quelques pas en regardant
pʁā... » dumʝɛ ʃɛ kɛlk pa ā r(ə)ɡɑrdā

par la fenêtre, et Passavant et les deux amis ne voient
pɑr la f(ə)nɛ:tr, ɛ pɑsɑvā ɛ lɛ dɔ -zami n(ə) vʷɑ

prendre
 prends
 prends
 prend
 prenons
 prenez
 prennent

comprendre
 je comprends
 tu comprends
 il comprend
 nous comprenons
 vous comprenez
 ils comprennent

que ses cheveux blancs et ses oreilles un peu trop
k(ə) se ʃ(ə)və blā e se -zɔrɛ:ʃ æ pə trɔ
grandes. Arthur Doumier regarde les belles fleurs du
grā:d. artɥ:r dumje r(ə)gɑrd le bel flæ:r dy
jardin. Il les a vues bien des fois, mais il aime les
zardē. il le -za vy bjē de fwa, mɛ il ɛ:m le
regarder. Quelquefois, quand il se sent très seul, il ne
r(ə)garde. kɛlkafwa, kã -tɪl sɔ sã tre sɛl, il nɔ
fait pas seulement de longues promenades dans son
fɛ pa sɛlmã d(ə) lɔ:g prɔmnad dã sɔ
jardin, mais parle même à ses fleurs, comme à des
zardē, mɛ parl mɛ:m a se flæ:r, kɔm a de
personnes.
pɛrsɔn.

M. Martial attend quelques minutes, puis il dit: « Cher
məsɥə marsjal atã kɛlk minyt, pyi il di: « ʃɛ:r

M. Doumier, il y a une chose que vous n'avez pas
məsɥə dumje, il ja yn ʃo:z kə vu nave pa

devinée, quand vous nous avez vus. C'est que s'il est
d(ə)vine, kã vu nu -zave vy. sɛ k(ə) sɪl ɛ

vrai que vous n'avez plus de fils, vous avez trouvé
vre k(ə) vu nave ply d(ə) fis, vu -zave truve

une fille, et les enfants dont vous avez besoin pour
yn fi:ʃ, e le -zãfã dɔ vu -zave bɔzɔē pur

ne pas être seul. » « Une fille? Des enfants? Cette
nɔ pa ɛ:trɔ sɛl. » « yn fi:ʃ? de -zãfã? sɛl

fois, je ne vous comprends pas, M. Martial. » « Cher
fwa, zə n(ə) vu kɔprã pa, məsɥə marsjal. » « ʃɛ:r

elles ɔ: ces choses

je n'ai plus que =
maintenant, je n'ai
que

il appelle
il appelait
il a appelé

Monsieur, j'ai bien des choses à vous raconter, et vous
masjə, ʒə biɛ də ʃo:z a vu rakɔ̃tə, e vu

pouvez être sûr qu'elles ne vous feront pas de mal.
puvə -zɛ:trə sy:r kɛl nə vu f(ə)rɔ̃ pa d(ə) mal.

Je n'ai plus que de bonnes nouvelles. »

ʒə ne ply k(ə) də bɔn nuvel.»

M. Martial attend un instant, puis, quand il a fini de
masjə marsjal alā ɛ -nɛsiā, pyi, kă -til a fini d(ə)

fumer sa cigarette, il commence: « Un peu plus de deux
fyme sa sigaret, il kɔmā:s: «ɛ pə ply də də

ans avant sa mort, votre fils a rencontré à Casablanca
-zā avā sa mɔ:r, vɔtrə fis a rākɔ̃trə a kazablāka

une jeune fille qui s'appelait Marie-Anne Bourdier. Il l'a
yn ʒœn fi:j ki saplə mari a:n burdje. il la

aimée et elle l'a aimé aussi, et un mois plus tard, elle
eme e el la eme osi, e ɛ mwə ply ta:r, el

était sa femme. Un an après, ils avaient un petit garçon
ete sa fam. ɛ -nā aprɛ, il -zavɛ -tɛ p(ə)ti ʒarsɔ̃

qu'ils ont appelé Arthur, en souvenir de vous, et deux
kil -zɔ̃ -taplə arty:r, ā suvni:r də vu, e də

ans après une petite fille, qu'ils ont appelée Jeanne,
-zā -zapɛ yn pɔti fi:j, kil -zɔ̃ -taplə ʒa:n,

en souvenir de votre femme. Deux beaux enfants.
ā suvni:r də vɔtrə fam. də bɔ -zāfā.

Mais voilà, environ deux mois plus tard, Henri est mort,
mɛ vvala, āvirɔ̃ də mwə ply ta:r, āri e mɔ:r,

et Marie-Anne est restée seule avec ses enfants. Elle
e mari a:n e reste sɛl avɛk sɛ -zāfā. el

demeure maintenant chez ses parents. Quand, en
dəmə:r mētnā se se parā. kā, ā

quittant Casablanca, je lui ai dit que j'allais en France
kitā kazablāka, ʒə lʷi e di k(ə) ʒalə -zā frā:s

pour trouver le père de son mari, elle nous a appelés,
pur truve l(ə) pɛ:r də sō mari, el nu -za aple,

son cousin, M. André Comaux, et moi, pour nous dire
sō kuzē, məsʃə ādre kɔmo, e mwə, pur nu di:r

qu'elle aimerait que le père d'Henri les prenne chez
kel emre kə l(ə) pɛ:r dāri le pren se

lui, ses deux petits et elle, car elle voulait leur montrer
lʷi, se də p(ə)ti e el, ka:r el vule lər mōtre

il veut
il voulait

leur pays et faire d'eux de vrais petits Français. Elle
lər peji e fɛ:r də də vre p(ə)ti frāse. el

a dit également que s'il ne voulait pas qu'elle vienne
a di egalmā kə sil nə vule pa kel vjen

demeurer chez lui, elle irait demeurer à Paris
dəmcere se lʷi, el ire d(ə)mære a pari

avec les enfants. Et elle a dit à André de vous
avek le -zāfā. e el a di a ādre d(ə) vu

dire que si vous vouliez qu'elle vienne chez vous,
di:r kə si vu vulje kel vjen se vu,

elle serait pour vous une très bonne fille. Après la
el sere pur vu yn tre bon fi:j. apre la

mort de son mari, Marie-Anne avait souvent parlé de
mɔ:r də sō mari, mari a:n ave suvā parle d(ə)

vous, et elle avait souvent dit que, quand elle
vu, e el ave suvā di kə, kā -tel

vous aurait trouvé, elle quitterait l'Afrique et irait en
vu -zore truve, el kitre lafrik e irs -tā

France pour y rester. Avant la mort d'Henri, elle aimait
frā:s pur i reste. avā la mo:r dāri, el eme

beaucoup l'Afrique, mais ils y avaient été trop heureux,
boku lafrik, me il -zi avs -tete tro -pære,

et il y a des choses que l'on oublie seulement si l'on
e il ja de fo:z kə lō -nubli sælmā si lō

quitte le pays où on les a vues et aimées. »

kit lə peji u ō le -za vy e eme.»

Quand M. Martial a parlé, aucun des hommes ne
kā mæsjo marsjal a parle, okæ de -zom nə

dit rien pendant de longues minutes. Puis M. Doumier
di riē pādā d(ə) lō:g minyt. pyi mæsjo dumje

regarde les deux amis et dit: « J'ai reçu aujourd'hui
r(ə)gard le də -zami e di: «ze r(ə)sy ozurdzi

la nouvelle de la mort de mon fils, c'est vrai, mais
la nuvel də la mo:r də mō fis, se vre, me

vous m'avez en même temps donné une fille et pas
vu mave ā me:m tā done yn fi:ɟ e pa

un, mais deux petits-enfants. Oui, Messieurs, je veux
æ, me də p(ə)ti:zāfā. wi, mæsjo, ze və

bien que Marie-Anne vienne en France et que le petit
bjē kə mari a:n vjen ā frā:s e k(ə) lə p(ə)ti

Arthur et la petite Jeanne viennent avec elle. J'ai assez
-tarty:r e la p(ə)tiit za:n vjen -tauek el. ze ase

d'argent pour leur offrir bien des choses. »

darzā pur ləz ofri:r bjē de fo:z.»

bien des
beaucoup de

Je peux leur offrir
bien des choses.
Je peux leur offrir
beaucoup de
choses.

Amélie entre au même instant et demande si son
ameli ā:tr o mɛ:m ɛstā e d(ə)mā:d si sɔ

maître a besoin de quelque chose. « Non, merci, Amélie, »
mɛ:tr a bəzwɛ d(ə) kɛlkə fo:z. « nɔ, mɛrsi, ameli, »

lui répond M. Doumier, puis il dit: « Amélie, notre
lyi repɔ masjə dumje, pyi il di: « ameli, nɔtr

Henri n'est plus, mais sa femme vit en Afrique. Elle
āri nɛ ply, mɛ sa fam vi ā -nafrik. ɛl

n'est plus : est
mort

a deux petits enfants, et ils viendront tous les trois
a də p(ə)ti -zāfā, e il vjɛdrɔ tu le trɔva

demeurer chez nous. » La vieille ne répond rien, elle
d(ə)mɛrɛ fe nu. » la vjɛ:j nɔ repɔ rjɛ, ɛl

sort de la chambre et ferme la porte. Puis elle se
sɔ:r də la fā:br e ferm la pɔrt. pyi ɛl sə

dit: « C'est vrai qu'il a besoin de quelqu'un de jeune
di: « se vre kil a bəzwɛ d(ə) kɛlkə d(ə) zɔn

quelqu'un de jeu-
ne : quelque jeu-
ne personne

dans la maison, maintenant que sa femme est morte,
dā la mezɔ, mɛtnā k(ə) sa fam ɛ mort,

mais je me demande comment elle est, cette Française
mɛ zə m(ə) dāmā:d kɔmā ɛl e, sɛt frāse:z

d'Afrique. Si quelqu'un me demandait ce que j'en
dafrik. si kɛlkə m(ə) dāmāde s(ə) kə zā

pense, de cette affaire, eh bien, je dirais que je n'en
pā:s, də sɛt afɛ:r, e bjɛ, zə dirɛ kə z(ə) nā

ce que j'en pense,
de cette affaire =
ce que je pense
de cette affaire

pense rien avant d'avoir vu cette femme-là. Je vais voir
pā:s rjɛ avā dāvwa:r vy sɛt fam la. zə vɛ vwa:r

quand elle sera arrivée. Mais je sais ce qu'il s'est dit, le
kā -tɛl sɔrə arive. mɛ z(ə) sɛ s(ə) kil sɛ di, la

vieux: il s'est dit que maintenant, il ne serait plus seul
vjə: il se di k(ə) mētnā, il nə s(ə)re ply səl
 avec cette vieille Amélie, qu'on ne lui dirait plus qu'il
avek set vje:j ameli, kə nə lyi dire ply kil
 oublie ses clefs et que, quand on a les cheveux blancs,
ubli se kle e kə, kã -tə -na le ʃ(ə)və blā,
 on ne parle pas à des roses pendant des heures. »
ə n(ə) parl pa a de ro:z pādā de -æ:r. »

Oui, le maître d'Amélie serait bien heureux, mais il
wi, la mæ:trə dameli s(ə)re bjē -næ:θ, mæ il
 ne peut oublier que s'il est vrai qu'il a maintenant une
nə pə ublie kə sil ε vre kil a mētnā yn
 fille et deux petits-enfants, son fils Henri, lui, n'est
fi:j e də p(ə)izāfā, sɔ fis āri, lyi, ne
 plus. Il a eu trois enfants, et de ces trois, seule sa
ply. il a y trwa -zāfā, e d(ə) se trwa, səl sa
 fille Josette vit encore.
fi:j ʒozet vi āko:r.

seule o: seule-
 ment

EXERCICE A.

Après leur déjeuner, les quatre hommes sont — du restaurant. Le garçon téléphone à sa femme et lui dit que les deux hommes qui sont arrivés sont ceux — a parlé Amélie. Il dit que le plus jeune avait — trente

ans et qu'il avait une — à la bouche. Quand il a — à sa femme ce que les deux hommes ont dit au docteur, il lui demande: « Qu'est-ce que tu — penses? » Il pense lui-même que le fils de M. Doumier a — quelque Française en Afrique et que cette Française est maintenant sa femme.

Les deux amis et le docteur ont — M. Fournier en quittant le restaurant. M. Fournier — les prendre pour aller chez M. Doumier. M. Doumier est le — de M. Fournier. M. Doumier demande au docteur de rester, parce qu'il aura peut-être — de lui. Mais M. Martial lui dit que ce qu'il a à lui raconter ne lui fera pas trop de —. Il a même quelques très bonnes — pour lui.

M. Doumier ne demeure pas entièrement — dans sa maison: il y a avec lui sa bonne, Amélie. Sa femme est — il y a cinq ans. Quelquefois, quand il se — très seul, il se dit qu'il — beaucoup que sa fille vienne demeurer à Villebourg. Car il a assez d'— pour deux grandes personnes et un enfant: 80.000 par mois, c'est assez, à Villebourg. Et M. Doumier ne donne que 6.000 par mois à Amélie, mais elle aime beaucoup son — et ne veut pas le quitter.

Quand M. Doumier arrive devant sa maison, il — sa clef, mais ne la trouve pas. Elle n'est dans aucune de ses —. Il l'a — sur la table de sa chambre. Amélie, qui regarde — la fenêtre, le sait bien. Amélie est une petite vieille aux — blancs et aux — noirs. Elle — avoir soixante ans, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins. Pendant qu'elle se parle à elle-même, elle va — la porte à son maître et aux trois autres hommes.

MOTS:

une amie
l'argent
un arrivé
le besoin
les cheveux
une cigarette
une clef
un instant
un maître
le mal
la mort
une nouvelle
un Parisien
petits-enfants
une poche
un souvenir
une vieille
un vieux
un voisin
les yeux
cher
chère
nouveaux
seul
sûr
il attend
chercher
je comprends

EXERCICE B.

Que fait le garçon quand les trois hommes sont sortis du restaurant? ... Qu'est-ce que M. Martial a promis au jeune Henri Doumier? ... Pourquoi Josette, la fille de M. Doumier, ne peut-elle pas prendre son père chez elle? ... Pourquoi Josette veut-elle que son père prenne une autre bonne? ... Que cherche M. Doumier quand il est arrivé devant la porte de sa maison? ... Que demande-t-il aux deux hommes quand ils sont restés seuls? ... En souvenir de qui Henri et Marie-Anne ont-ils appelé leurs enfants Arthur et Jeanne? ... Combien d'années avant sa mort Henri a-t-il rencontré sa femme? ...

EXERCICE C.

appelé	appelés	appelée	appelées
aimé	aimés	aimée	aimées
mis	mis	mise	mises

M. Doumier a-t-il appel— sa bonne? Non, il ne l'a pas appel—, elle est venue elle-même. Marie-Anne Doumier a deux enfants qu'elle a appel— Arthur et Jeanne. Si elle avait eu deux filles, elle les aurait peut-être appel— Marie et Jeanne, mais nous ne le savons pas. Marie-Anne a beaucoup aim— son mari, et il l'a aim—, lui aussi. Quand ils ont eu des enfants, il les a beaucoup aim —. Marie-Anne veut venir en France parce qu'il y a

en Afrique trop de choses qu'elle a aim—. Le garçon avait mi— des fruits devant les deux Parisiens, mais ils ne les ont pas mangés. Mais ils ont mangé les légumes qu'il avait mi— devant eux. Où le vieux Doumier avait-il mi— ses clefs? Il les avait mi— sur la table. Pendant qu'il cherchait la clef de sa maison, il pensait: « Où est-ce que je l'ai mi—? »

j'ouvre	nous ouvrons
tu ouvres	vous ouvrez
il ouvre	ils ouvrent

C'est Amélie qui — la porte à son maître. « Si nous — la porte, nous allons voir si Amélie écoute, » dit Doumier. « Si vous — la fenêtre, vous allez voir le jardin, » dit-il à Martial. « Si j'— cette lettre, » s'est dit Amélie, « je vais voir ce que cet homme écrit au vieux Doumier! » Puis elle se dit: « Si tu — cette lettre, Amélie, tu feras une chose qui n'est pas bien. Les bonnes n'— pas les lettres de leurs maîtres! » Mais un instant plus tard, elle — la lettre.

je prends	nous prenons
tu prends	vous prenez
il prend	ils prennent

« — -vous du cognac après le dîner? » demande Doumier.
« Oui, merci, » lui répond Martial, « nous — souvent

se dire
(que) je dise
(que) tu dises
(qu') il dise
il écrit
fermer
fumer
vous vous en
allez
je m'en vais
tu t'en iras
il s'en ira
nous nous en
iron
offrir
oublier
ouvrir
il ouvre
en partant
il peut avoir
prendre
prenez!
(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne
quitter
en quittant
raconter
il reçoit
il a reçu
rencontrer
il se sent
il est sorti
trouver
(que) je vienne
(que) tu viennes
(qu') il vienne

ils voient
 nous voyons
 il voulait
 vous vouliez
 dont
 quelque
 après que
 depuis que
 entièrement
 environ
 maintenant que
 même
 par
 quelquefois
 dix-neuf cent
 cinquante et
 un
 avoir besoin de
 en avoir à
 raconter
 bien des fois
 elle se parle à
 elle-même
 en souvenir de
 me fait mal
 ne... que quand
 nouveau(x)
 arrivé(s)
 Ernestine
 Odette
 Josette
 Bourdier

du cognac à cette heure-ci.» « Et toi, Jérôme? Tu en — toujours un petit verre après le dîner, je crois.» « Oui,» répond Passavant, « j'en — même souvent deux verres.» « C'est vrai,» dit Doumier à Martial, « le docteur — toujours du cognac après le dîner, et souvent, lui et un de ses amis en — un verre après le déjeuner.»

que je dise	que je vienne	que je prenne
que tu dises	que tu viennes	que tu prennes
qu'il dise	qu'il vienne	qu'il prenne

«Veux-tu que je te — ce que je pense?» dit le garçon à sa femme. « J'aimerais que tu — à Villebourg,» dit le vieux Doumier à sa fille. D'autres fois, il se dit qu'il aimerait qu'elle le — chez elle. Le docteur veut s'en aller avec M. Fournier, mais son ami veut qu'il — avec lui et les deux Parisiens. Dans ses pensées, M. Doumier dit à sa fille: « J'aimerais que tu me — de venir demeurer chez toi, à Paris.» La femme d'Henri, dans ses pensées, dit au père de son mari: « J'aimerais que tu nous — chez toi, les enfants et moi.» Josette veut que son père — une autre bonne, mais M. Doumier lui répond: « Qui veux-tu que je —, si Amélie s'en va?» « Si le père d'Henri ne veut pas que je — demeurer chez lui, je m'en irai à Paris,» dit Marie-Anne. M. Doumier veut que M. Comaux — à sa cousine Marie-Anne de venir demeurer chez lui à Villebourg avec ses deux enfants.

RÉSUMÉ

Le passé composé avec le verbe avoir

Il a reçu	le...	Le...	qu'il a	reçu
	la...	La...		reçue
	les...	Les...		reçus
	les...	Les...		reçues

a) Il a salué *le* monsieur. b) *Le* monsieur qu'il a salué est M. Doumier.

salué	âgé
saluée	âgée
salués	âgés
saluées	âgées

a) Il a salué *la* dame. b) *La* dame qu'il a saluée est Mme Fournier.

a) Il a salué *le* monsieur et *la* dame. b) *Le* monsieur et *la* dame qu'il a salués sont M. et Mme Fournier.

a) Il a salué *les* messieurs. b) *Les* messieurs qu'il a salués sont M. Doumier et M. Fournier.

a) Il a salué *les* dames. b) *Les* dames qu'il a saluées sont Mme Fournier et Mme Duclos.

Dans les phrases de gauche (a), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *après* le verbe, la deuxième partie du passé composé (salué) reste la même.

Dans les phrases de droite (b), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *avant* le verbe, la deuxième partie du passé composé a les mêmes formes que si c'était un adjectif.

Voici encore des exemples:

a) Il a mangé *un* melon. b) *Le* melon qu'il a mangé est bon.

a) Il a mangé *une* poire. b) *La* poire qu'il a mangée est bonne.

a) Il a mangé *un* melon et *une* poire. b) *Le* melon et *la* poire qu'il a mangés sont bons.

a) Il a mangé *des* melons. b) *Les* melons qu'il a mangés sont bons.

a) Il a mangé *des* poires. b) *Les* poires qu'il a mangées sont bonnes.

Il a apporté	{	le...	Il	{	l'a	{ apporté
		la...				{ apportée
		les...			les a	{ apportés
		les...				

a) Il a salué *le* monsieur. b) Il *l'*a salué.

a) Il a salué *la* dame. b) Il *l'*a saluée.

a) Il a salué *le* monsieur et *la* dame. b) Il *les* a salués.

a) Il a salué *les* messieurs. b) Il *les* a salués.

a) Il a salué *les* dames. b) Il *les* a saluées.

Dans les phrases de gauche (a), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *après* le verbe, la deuxième partie du passé composé (salué) reste la même.

Dans les phrases de droite (b), où les mots « l' » (= le monsieur, la dame) et « les » (= les messieurs, les dames) sont *avant* le verbe, la deuxième partie du passé composé a les mêmes formes que si c'était un adjectif.

Voici encore des exemples:

- a) Il a écrit *un* livre. b) Il l'a écrit.
 a) Il a écrit *une* lettre. b) Il l'a écrite.
 a) Il a écrit *un* livre et *une* lettre. b) Il les a écrits.
 a) Il a écrit *des* livres. b) Il les a écrits.
 a) Il a écrit *des* lettres. b) Il les a écrites.

EXERCICE

Le garçon a salu^é les trois hommes. Quand ils se sont assis, le garçon a mi^s des assiettes et des verres sur la table. Quand le garçon a apport^é la viande, les trois hommes l'ont mang^é. Ils ont vers^é du vin dans leurs verres, et ils l'ont bu^é. Le déjeuner que le garçon leur a apport^é est très bon. Quand ils l'ont mang^é, M. Doumier est venu. Les trois hommes l'ont salu^é et ont quitt^é le restaurant. M. Passavant a racont^é aux deux amis que le jeune Doumier avait écrit^é très peu de lettres à son père. La dernière lettre qu'il avait écrit^é était venue de Suisse. Quand on est arrivé devant la maison de M. Doumier, celui-ci s'est dit: « Où ai-je mi^s ma clef? L'ai-je mi^s dans ma poche? Non. » Il l'a cherch^é mais il ne l'a pas trouv^é. Amélie, qui l'a vu^é par la fenêtre, s'est dit: « Ah, il cherche ses clefs, mais moi, je les ai vu^é dans sa chambre. Il les a mi^s sur sa table ce matin. » M. Martial raconte

mis
mise
mis
mises

bu
bue
bus
bues

écrit
écrite
écrits
écrites

vu
vue
vus
vues

que la jeune fille qu'Henri a aimé s'appelle Marie-Anne. Les deux jeunes gens ont eu un garçon qu'ils ont appelé Arthur et une fille qu'ils ont appelée Jeanne.

Le verbe faire

faire

a fait

fait

faisait

fera

« Que — Amélie? » se demande M. Doumier, qui sait qu'il y a une chose qu'Amélie aime —: c'est d'écouter aux portes. Elle l'a toujours —. Elle le — déjà quand les enfants de M. Doumier étaient petits, et la fille de M. Doumier sait qu'elle le — toujours.

je fais

tu fais

il fait

nous faisons

vous faites

ils font

« Que —vous? » demande Mme Duclos à ses enfants. « Nous ne — rien, maman! » C'est ce que répondent toujours les enfants quand ils — une chose qui n'est pas très bien. « Ce n'est pas vrai! » dit alors Mme Duclos, « Jean, que —tu? » « Mais maman, je ne — rien, » lui répond Jean. Et c'est vrai, maintenant, les enfants ne — plus rien.

L'HOMME AU COUTEAU

Quand Amélie est sortie, Monsieur Doumier est venu

kā -tameli e sorti, masjo dumje e vry

s'asseoir devant les deux Parisiens et leur a dit:

saswa:r dovā le dō parizjē e lœr a di:

« Maintenant, Messieurs, je veux que vous me disiez

«mētnā, mesjo, ʒo vø k vu m dizje

comment mon pauvre fils est mort, et tout ce qu'il a

kōmā mō po:vra fis e mœ:r, e tu s kil a

fait avant de mourir. » « Pourquoi voulez-vous que nous

fe avā d muri:r. » « purkwa vule vu kœ nu

vous disions comment il est mort, Monsieur Doumier?

vu dizjō kōmā il e mœ:r, masjo dumje?

Henri est mort d'une maladie d'Afrique. C'est une

āri e mœ:r dyn maladi dafrik. se -tyn

histoire très triste. Mais le nom de sa maladie ne

istwa:r tre trist. me l nō d sa maladi ne

vous dirait rien, puisque c'est une maladie entière-

vu dire rjē, pyisk se -tyn maladi ātjer-

ment inconnue en France. Aujourd'hui, on meurt

mā -iēkomy ā frā:s. ozurdji, ʒ mœ:r

rarement de cette maladie, car les médecins la

rarmā d set maladi, kar le medse la

guérissent presque toujours, mais en dix-neuf cent

geris presk tuzu:r, ms ā diznoef sā

(que) je dise
(que) tu dises
(que) nous disions
(que) vous disiez

malade
maladie

Un malade a une
maladie.

inconnu = que
l'on ne connaît pas

mourir
est mort
meurt

Chapitre vingt-quatre (24).

cela n'est pas possible : on ne peut pas faire cela

heureux
heureusement

Je suis heureux.
Cette maladie est heureusement inconnue.

parfois = quelquefois

connaître
a connu
connaît

il y a de nombreux cafés = il y a beaucoup de cafés

quarante-trois (1943), cela n'était pas encore possible.»
karāttrewa, sla nete pa -zāko:r posibl.»

« Combien de temps a-t-il été malade? » « Heureusement
«kōbjē d tã a-til ete malad?» «æroz mā

pour lui, il est mort en deux semaines. » « Deux
pur lui, il e mo:r ā dō smen.» «dō

semaines? Mais c'est long, deux semaines! » « Non,
smen? me se lō, dō smen!» «nō,

Monsieur Doumier, vous savez bien qu'il y a des
masjō dumje, vu save bjē kil ja de

maladies que l'on a des mois, parfois des années avant
maladi kō lō -na de mwa, parfwa de -zane avā

de mourir. » « Oui, c'est vrai... Mais maintenant, je
d muri:r.» «wi, se vre... me mēnā, zō

veux que vous me disiez tout ce qu'il a fait entre
vō k vu m dizje tu s kil a fē ā-tra

1940 et 1943.»
diznœf sã karā:t e diznœf sã karāttrewa.»

« Bien, M. Doumier, et puisque vous voulez que nous
«bjē, masjō dumje, e pyisk vu vule k nu

vous disions tout ce que nous savons, je vais vous
vu dizjō tu s kō nu savō, zō ve vu

raconter d'abord comment j'ai connu votre fils. C'était
rakōte dabo:r kōmā ze kōny vōtra fis. sete

en 1941, et c'était une très belle journée
-lā diznœf sã karā:t e cē, e sete -tyn tre bel zurne

du mois de mai. J'étais assis dans un des nombreux
dy mwa d me. zete -zasi dā -zā de nōbro

cafés de la ville de Casablanca avec mon ami André.

kafe d la vil d kazablāka avek mō -nami ādre.

Il était trois heures de l'après-midi; nous avons fait

il ete trwa -æ:r d lapremidi; nu -zavjō fe

fait ɔ: mangé

un très bon déjeuner, nous avons bu une tasse de

ā tre bō deʒæne, nu -zavjō by yn ta:s d

café noir et fumé deux ou trois cigarettes. Nous

kafe nwa:r e fyne d -zu trwa sigaret. nu

café noir ɔ: café sans lait

regardions les gens et les autos qui passaient dans la

rgardjō le zā e le -zoto ki pase dā la

rue. Nous ne disions rien ou presque rien.

ry. nu n dizjō rjē u presk rjē.

A cette heure, il n'y avait que très peu de personnes

a sei æ:r, il njaue kə tre pø d pɛrson

dans le café. Une de ces personnes était un jeune

dā l kafe. yn d se pɛrson ete -tā zæn

Français d'environ vingt ans. Il était assis à cinq

frāse dāvirō vē -tā. il ete -lasi a sē

mètres de notre table et fumait de nombreuses ciga-

metra d nɔtrə tabl e fyne d nōbrø:zə sig-

un kilomètre = 1000 mètres

rettes presque noires, en regardant, comme nous, les

ret presk nwa:r, ā rgardā, kɔm nu, le

gens passer dans la rue. Il semblait être très nerveux,

zā pase dā la ry. il sāble ɛ:trə tre nervø,

regarder les gens passer = regarder les gens qui passaient

car il fumait une cigarette après l'autre. Il se levait

kar il fyne yn sigaret apre lo:tr. il sə lve

souvent et allait vers la porte. Parfois, il s'arrêtait

suvā e ale ver la pɔrt. parfwa, il sarete

Chapitre vingt-quatre (24).

revenait = venait
encore une fois

avant d'y arriver et revenait à sa table, mais d'autres
avā di arive e ravane a sa tabl, me do:trā

fois, il allait jusqu'à la porte, regardait à droite et à
fwa, il aie zyska la port, regarde a drwat e a

de plus en plus =
plus et plus

gauche dans la rue, puis revenait à sa table, de plus
go:f dā la ry, pyi ravne a sa tabl, dā ply

en plus nerveux. Nous nous sommes dit: « Il attend
-zā ply nervu. nu nu som di: «il atā

c'est clair : on le
comprend bien

quelqu'un, c'est clair, mais qui est-ce qu'il attend? »
kelkā, se kle:r, me ki es kil atā?»

il attend
il a attendu

Nous n'avons pas attendu la réponse pendant long-
nu navō pa atādy la repō:s pādā lō-

réponse ↔ ques-
tion

à cet instant même
= à ce même in-
stant

temps, elle est venue à cet instant même. Un homme
tā, el e vny a set ēstā me:m. ā -nom

sans s'arrêter : il
ne s'est pas arrêté

est entré dans le café, est allé sans s'arrêter et sans
e -tātre dā l kafe, e -tāle sā sarete e sā

regarder aucune des autres personnes jusqu'à la table
rgarde okyn de -zo:trā person zyska la tablā

du jeune homme, s'est assis sans saluer et a commencé
dy zœn om, se -tasi sā salye e a komāse

à parler à voix basse. Le jeune homme lui répondait
a parle a vva ba:s. lō zœn om lyi repōde

également à voix basse, et pas un mot de ce qu'ils
egal mā a vva ba:s, e pa -zā mo d sē kil

disaient ne venait jusqu'à notre table. Ils ont parlé
dize nā vne zyska nōtrā tabl. il -zō parle

comme cela : à
voix basse

comme cela durant un peu plus de dix minutes.

durant = pendant

kom sla dyrā -iā pō ply dā di minyt.

A trois heures et quart, nous nous sommes levés et
a trwa -zæ:r e ka:r, nu nu som lœve e

nous sommes allés vers la porte pour quitter le café.
nu som -zale ver la pœrt pur kite l kafe.

A cet instant même, l'homme qui était venu un peu
a sei ěstā me:n, lom ki ete vny æ pœ

avant a dit quelque chose à très haute voix, puis, sou-
avā a di kelkœ fo:z a trs o:t vwa, pyi, su-

dain, il s'est levé. Le jeune homme s'est levé égale-
dē, il se lve. lœ zœn om se lve egal-

ment, et nous avons vu alors que l'autre tenait un
mā, e nu -zavō vy alo:r kœ lo:trœ tœne æ

long couteau à la main. Nous nous sommes dit tous
lō kuto a la mē. nu nu som di tu

les deux: «Ça n'ira pas comme cela!» Puis nous
le dœ: «sæ nira pa kœm sla!» pyi nu

avons fait un bond de deux mètres, et un instant plus
-zavō fe æ bō dœ dœ metr, e æ -nēstā ply

tard, l'homme était à terre à côté de la table. Son
ta:r, lom ete -la tœ:r a kœtœ d la tabl. sō

couteau était à dix mètres de là, je tenais son bras
kuto ete -ia di metrœ dœ la, zœ tœne sō brœ

droit, André le tenait par son bras gauche, le jeune
drœa, ādre l tœne par sō brœ go:f, lœ zœn

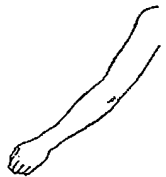
homme était assis sur lui. D'autres hommes sont
om ete -tasi syr lyi. dœ:trœ -zœm sō

arrivés, ils ont pris l'homme au couteau par les deux
-tarive, il -zō pri lom o kuto par le dœ

soudain = dans le même instant



un bond



un bras

le œ: l'homme

prendre
 a pris
 prend

l'homme au cou-
 teau = l'homme
 avec le couteau

Chapitre vingt-quatre (24).

un bras
deux bras

bras et sont sortis avec lui, et nous sommes restés
bra e sō sorti avek lɥi, e nu som reste

dans le café avec le jeune Français. Qui était cet
dā l kafe avek la ʒœn frāse. ki ete set

homme? Je ne le sais pas. Henri ne nous l'a jamais
om? ʒə n lə se pa. āri nə nu la ʒame

raconté, et nous ne le lui avons pas demandé. Mais
rakōte, e nu n lə lɥi avō pa dmāde. me

je reviens à mon histoire.

ʒə rəvjē a mō -nistwa:r.

« Messieurs, » nous a dit Henri, « sans vous, je crois
«mesjə,» nu -za di āri, «sā vu, ʒə krwa

que je serais mort. Vous êtes Français? » « Oui, tous
k ʒə sre mo:r. vu -zet frāse?» «wi, tu

les deux. Je suis Jean-Paul Martial, et voici mon ami,
le dō. ʒə syi ʒā pɔl marsjal, e vwasi mō -nami,

M. André Comaux. Nous demeurons tous les deux
məsja ādre kɔmo. nu dmœrō tu le dō

à Casablanca, en ce moment, mais nous sommes de
a kazablāka, ā s momā, me nu som də

Paris. » « Moi, je ne suis pas de Paris, je suis de ... ,
pari.» «mwa, ʒə n syi pa d pari, ʒə syi də...,

d'une autre ville, une petite ville. Je m'appelle Henri
dyn o:trə vil, yn pɛtit vil. ʒə mapel āri

Dupont. » (C'est plus tard seulement qu'il nous a dit
dypō.» [se ply ta:r sœlmā kil nu -za di

son vrai nom.) « Si vous avez le temps, » a-t-il con-
sō vre nō.] «si vu -zave l tā,» a -tɛl kō-

tinué, « j'aimerais que vous preniez quelque chose
tinué, «jemre k vu prnje kelka fo:z

avec moi. » « Volontiers. Et je crois que vous avez
avek mwa. » «volōtje. e ʒə krwa k vu -zave

vous-même besoin de quelque chose après cette affaire.
vume:m bəzwē d kelka fo:z aprɛ sɛt afɛ:r.

Voulez-vous que nous prenions trois verres de whisky? »
vule vu k nu prɛnjɔ trwa vɛ:r də wiski? »

« Volontiers, Messieurs, » nous a dit le jeune homme,
«volōtje, mesjɔ, » nu -za di l ʒœn œm,

« mais puisque c'est moi qui veux que vous preniez
«me pyɪʃk sɛ mwa ki vø k vu prnje

un verre, permettez-moi d'appeler le garçon. »
œ vɛ:r, pɛrmɛtɛ mwa dəplɛ l ɡarsɔ. »

Nous sommes restés ensemble deux heures. Nous
nu sœm restɛ əsɑ:blɛ də -zœ:r. nu

avons bu encore quelques verres et fumé de nom-
-zavɔ by əks:r kelk vɛ:r e fyme d nɔ-

breuses cigarettes. Henri qui, avant l'arrivée de
brø:zɑ sigarɛt. əri ki, avɑ larivɛ d

« l'homme au couteau » semblait être de plus en plus
«lœm o kuto » sɑblɛ ɛ:trɛ də ply -zɑ ply

nerveux, était maintenant très calme. Il parlait beau-
nervø, ɛtɛ mœtnɑ trɛ kalm. il parlɛ bœ-

coup et à haute voix, mais il ne parlait ni de sa famille,
ku e a o:t vwa, mɛ il nɔ parlɛ ni d sɑ fami.j,

ni de ce qu'il faisait avant de venir en Afrique. Il
ni d sɔ kil fɛzɛ avɑ d vœnir ɑ -nafrik. il

volontiers = avec plaisir

ensemble = l'un avec l'autre ou les autres

arrivé
une arrivée

L'homme n'était pas arrivé.
C'était avant l'arrivée de l'homme.

calme ↔ nerveux

à haute voix
à voix basse

il est différent de
= il n'est pas
comme

nous parlait des gens qu'il avait connus au Maroc,
nu parle de zā kil ave kony o marok,

à Casablanca et dans d'autres villes de ce pays très
a kazablāka e dā do:tro vil də sɔ peji tre

différent de la France. Parfois il s'arrêtait et nous
diferā d la frā.s. parfwa il sarete e nu

posait une question, et alors, c'était presque toujours
poze yn kestijō, e alɔ:r, sete presk tugzɔ:r

André qui lui répondait. Il a parlé durant ces deux
ādre ki lyi repōde. il a parle dyrā se də

heures presque sans s'arrêter, et après ces deux heures,
-zæ:r presk sā sarete, e apre se də -zæ:r,

c'était comme si nous l'avions connu durant de nom-
sete kom si nu lavjō kony dyrā d nɔ-
breuses années.
brø:z -zane.

Puis, soudain, Henri s'est levé et nous a dit: « Il est
pyi, sudē, āri se lve e nu -za di: «il e

tard, Messieurs, je vous demande pardon, je vais vous
la:r, mesjə, zə vu dmā:d pardō, zə ve vu

quitter, mais je veux que vous veniez dîner chez moi
kite, me zə vø k vu vənje dine fe mwə

un de ces jours. Je demeure seul dans une petite rue
æ d se zu:r. zə demæ:r sæl dā -zyn pətit ry

très calme, c'est parfois même un peu triste, et je
tre kalm, se parfwa me:m æ pə trist, e zə

suis toujours très heureux quand quelqu'un vient me
syi tugzɔ:r tre -zæro kā kelkæ vjē m

voir le soir. J'aimerais beaucoup que vous veniez
vwa:r lə swa:r. ʒemrə boku kə vu vənʒe

tous les deux. » C'est encore André qui lui a répondu:
tu lə dø. » sɛ -tāko:r ādre ki lɥi a rɛpādv:

« Nous serons très heureux de venir, Monsieur Dupont,
«nu srɔ̃ trɛ -zæʁə ɛl vni:r, mɔsjø dyʁpɔ̃

mais si vous voulez que nous venions chez vous, je
mɛ si vu vule k nu vənʒɔ̃ ʒə vu, ...

veux, moi, que vous veniez passer une soirée avec nous,
vø, mwa, kə vu vənʒe pase yn swaʁə avɛk nu,

dans la maison de mon oncle. J'ai une très jolie cou-
dā la mɛzɔ̃ d mɔ̃ -nɔ̃:kl. ʒə yn trɛ ʒoli ku-

sine de votre âge qui sera heureuse de vous connaître. »
zin də vɔtr a:ʒ ki sʁa ɛʁø:z də vu kɔnɛ:tr. »

« Je ne sais si elle sera heureuse, mais je viendrai
«ʒə n sɛ si ɛl sɔʁa ɛʁø:z, mɛ ʒ vʲɛdre

volontiers. Et maintenant, Messieurs, au revoir. Vien-
vɔlɔ̃tʲjɛ. ɛ mɛ̃nā, mɛsjø, o rvwa:r. vʲɛ-

dre vous ce soir? » « Il nous est impossible de venir
dre vu sɛ swa:r? » «il nu -zɛ -lɛpɔsiblɛ də vni:r

ce soir, car nous attendons nous-mêmes quelques
sɛ swa:r, kər nu -zatlādɔ̃ numɛ:m kɛlk

personnes, mais demain soir, cela nous sera possible. »
pɛʁsɔn, mɛ dmɛ̃ swa:r, slə nu sʁa pɔsiblɛ. »

« Très bien, je vous attendrai. »
«trɛ bjɛ̃, ʒə vu -zatlādre. »

« Et voilà, cher Monsieur Doumier, » a dit Jean-Paul
«ɛ vwala, ʒɛ:r mɔsjø dumjɛ, » ɛ di ʒā pɔl

soirée = soir

passer une soirée
avec nous ɔ: être
avec nous pendant
une soirée

Il est heureux.
Elle est heureuse.
Ils sont heureux.
Elles sont heu-
reuses.

impossible ↔
possible

j'attends
tu attends
il attend
nous attendons
vous attendez
ils attendent

il attend
il attendra

voilà comment ɔ:
vous voyez com-
ment

	<p>Martial, « comment nous avons connu votre fils Henri. » <i>marsjal, «komā nu -zavō kny votra fis āri.»</i></p> <p>« Racontez-moi votre première soirée chez lui, » lui a <i>«rakōie mwa votra pramjē:r sware fe lyi.» lyi a</i></p> <p>demandé le vieux Doumier, en posant sa main sur le <i>dmāde l vjō dumje, ā pozā sa mē syr la</i></p> <p>bras du jeune homme. « Racontez-moi comment était <i>bra dy zœn om. «rakōie mwa komā ete</i></p> <p>sa maison, de quoi vous avez parlé, combien de temps <i>sa mezō, dō kwa vu -zave parle, kōbjē d tā</i></p> <p>vous êtes restés ensemble. Je veux que vous me disiez <i>vu -zet reste āsā:bl. zō vō k vu m dizje</i></p> <p>cela m'intéresse : je veux bien le savoir <i>tout, parce que, vous le savez bien, tout intéresse un</i> <i>tu, pars kō, vu l save bjē, tu -tēteres ā</i></p> <p>père, les grandes choses comme les plus petites. Depuis <i>pē:r, le grād fo:r kom le ply ptit. dāpyi</i></p> <p>qu'Henri est parti et jusqu'à ces jours-ci, j'ai bien des <i>kāri e parti e zyska se zu:r si, ze bjē de</i></p> <p>j'ai passé la nuit à penser = j'ai pensé pendant toute la nuit <i>fois passé toute la nuit à penser à ce que m'avait écrit</i> <i>fwa pase tut la nyi a pāse a s kō mave -tekri</i></p> <p>une idée = une pensée <i>Henri, pour avoir une idée de ce qu'il faisait et pour</i> <i>āri, pur avwa:r yn ide d sō kil faze e pur</i></p> <p>il vit il vivait <i>savoir comment il vivait. »</i> <i>savwa:r komā il vīve.»</i></p> <p>seul seule seule-ment <i>« Je vous comprends très bien, cher Monsieur Doumier, »</i> <i>«zō vu kōprā tre bjē, fē:r masjō dumje,»</i></p> <p>heureux heureuse heureuse-ment <i>lui a répondu Martial, « mais je peux heureusement</i> <i>lyi a repōdy marsjal, «me z pō arozēmā</i></p>
--	---

vous raconter presque tout ce qu'Henri a fait depuis
vu rakōte presk tu s kārī a fe dāpqi

le jour où nous nous sommes rencontrés, puisque depuis
l gu:r u nu nu som rākōtre, pyisk dāpqi

nous nous rencon-
trons ɔ: l'un de
nous rencontre
l'autre

cet après-midi, nous nous sommes vus presque chaque
set apremidi, nu nu som vy presk fak

jour.

gu:r.

Quand nous sommes venus chez lui, le premier soir,
kā nu som usny fe lqi, lə prəmje swa:r,

il était déjà huit heures et demie. Un peu tard pour
il ete deza qi -tæ:r e dmi. æ pə ta:r pur

dîner, mais il nous avait été impossible de venir avant.
dine, me il nu -zave -tete ēposiblə də vni:r avā.

Il n'y avait personne dans la rue où il demeurerait,
il njave persn dā lə ry u il dāmære,

sauf un petit homme noir qui parlait à voix basse à
sof æ pti -tom nwə:r ki parle a vwa ba:s a

son chat. Quand nous avons passé devant eux, le
sō fa. kā nu -zavō pase dvā ø, lə

chat a fait soudain un grand bond et a disparu dans
fa a fe sudē æ grā bō e a dispary dā

il a disparu ɔ: sou-
dain, il n'était plus
là

la nuit. Alors le petit homme, après avoir regardé
la nyi. alɔ:r lə pti -tom, apre -zavwa:r regarde

disparaître connaître
a disparu a connu
disparaît connaît

où allait son chat, nous a dit quelque chose en une
u ale sō fa, nu -za di kelkə fo:z ā -nyn

langue inconnue — on parle beaucoup de langues à
lā:g ēkomy - ɔ parl boku d lā:g a

Chapitre vingt-quatre (24).

personne d'autre
= aucune autre
personne

il serait triste :
cela serait triste

vivre
il vit

ouvrir
a ouvert
ouvre

Casablanca — puis a disparu, lui aussi. Nous n'avons
kazablāka - p̄yi a dispaɾy, l̄yi osi. nu nav̄s

rencontré personne d'autre, et je crois que nous
rāk̄ōtre p̄erson dō:tr, e ʒə krwa k nu

nous sommes dit tous les deux qu'il serait très triste
nu som di tu le də kil s̄are tre trist

de vivre tout seul dans cette rue. Mais après notre
də vi:vra tu s̄əl dā set ry. me ap̄re notr
arrivée chez Henri, ces idées noires ont disparu.
arive ʃe āri, se -zide nwa:r ʔ dispaɾy.

C'est Henri lui-même qui nous a ouvert la porte. Il
se -tāri l̄yime:m ki nu -za uue:r la port. il
y avait derrière lui une petite fille noire, mais elle a
ʃave derʃe:r l̄yi yn p̄etit fi:j nwa:r, me el a
disparu dans une des chambres quand elle a vu les
dispaɾy dā -zyn də ʃā.brə k̄ā -tel a vy le
deux hommes blancs. « C'est Fatima, ma petite amie, »
də -zom blā. « se fatima, ma p̄tit ami, »
nous a dit Henri. « C'est la fille de ma bonne. Elle
nu -za di āri. « se la fi:j də ma bon. el
est un peu nerveuse quand elle voit de nouvelles
ε -tā p̄ə nerv̄ə:z k̄ā -tel vwa də nuvel
personnes, mais je suis sûr qu'elle reviendra dans
p̄erson, me ʒə s̄yi sy:r kel rav̄jēdra dā
quelques minutes. »
kelk minyt. »

Puis, quand nous sommes entrés, il nous a demandé:
p̄yi, k̄ā nu som -zātre, il nu -za dmāde:

«Voulez-vous que nous prenions quelque chose avant

«vule vu k nu prənɔ̃ kelkə ʃoːz avā

de dîner?» Et sans attendre notre réponse, il nous

də dineː? e sā -zatā.drə notrə repɔ̃ːs, il nu

a versé deux verres de vin et nous les a donnés en

-za verse də veːr də vɛ e nu le -za done ā

disant: «Toute l'Afrique est dans ce vin, Messieurs,

dizāː «tut lafrik e dā s vɛ, mesjə,

il est impossible de ne pas penser à ce beau pays

il e -lɛpɔ̃siblə də n pa pāse a s bo peʃi

quand on le boit.» Il avait raison: depuis cette

kā -tɔ̃ l bwa.» il ave rezɔ̃ː dəpɔ̃ːi sɛl

soirée, chaque fois que l'un de nous boit ce vin, il

sware, fak fwa k lɛ d nu bwa s vɛ, il

pense aux belles soirées calmes de ce pays entièrement

pā.s o bel sware kalm də sə peʃi ātjermā

différent de tous les autres, et que l'on aime de plus

diferā d tu le -zoːtr, e ka lɔ̃ -neːm də ply

en plus. Je n'ai jamais bu de meilleur vin.

-zā ply. zə ne zame by d meʃɔ̃ːr vɛ.

Depuis que nous nous sommes vus ce soir-là,

dəpɔ̃ːi k nu nu sɔm vy sə swaːr la,

Henri et nous, nous avons bu de nombreux verres

āri e nu, nu -zavɔ̃ by d nɔ̃brə veːr

de ce vin. Nous en avons bu chaque fois que

də sə vɛ. nu -zā -navɔ̃ by fak fwa k

nous avons été ensemble. Ah, nous avons passé

nu -zavɔ̃ -zete āsāːbl. a, nu -zavɔ̃ pase

attendre
a attendu
attend

il a raison ɔː ce
qu'il dit est juste

grand
plus grand
le plus grand

bon
meilleur
le meilleur

depuis ɔ: depuis
ce soir-là

nous avons passé
quelque temps à
parler ɔ: nous a-
vons parlé pen-
dant quelque
temps

beaucoup d'heures heureuses chez votre fils à Casablan-
bohu dæ:r ærø:zø je vɔtrø fis a kazablā-

ca! Après le dîner — et je n'ai jamais depuis fait
ka! aprɛ l dine - e zø ne zame dæpɥi fe

un meilleur dîner en Afrique — nous avons passé
æ mejæ:r dine ā -nafrik - nu -zavõ pase

quelque temps à parler et à fumer. De quoi avons-
kelk tã a parle e a fyme. dæ kwa avõ

nous parlé? De mille choses différentes. Il ne m'est
nu parle? dæ mil fo:z dɛfɛrã:t. il næ me

pas possible aujourd'hui de vous dire tout ce que
pa possibl ozurdɥi d vu di:r tu s kə

nous nous sommes dit. Nous avons parlé de notre
nu nu som di. nu -zavõ parle d nɔtrø

cher pays, des voyages que nous avons faits, de cette
je:r pɛɣi, de vɔvɑjɑ:z kə nu -zavõ fe, dæ sɛt

Afrique que nous aimions tous les trois. Nous nous
afrik kə nu -zɛmjõ tu le trɔɑ. nu nu

sommes demandé s'il serait un jour possible de rentrer
som demãde sil sɔrɛ -tã zu:r possibl dæ rãtre

en France. Puis, Henri nous a montré quelques beaux
ã frã:s. pɥi, āri nu -za mōtre kelk bɔ

livres qu'il avait.
li:vra kil avɛ.

Un peu plus tard, la petite Fatima est entrée. Je
æ pø ply tɑ:r, la ptit fatima ɛ -tãtre. zø

crois que je ne vous ai pas dit qu'elle avait alors
krwa kə zø n vu -zɛ pa di kel avɛ -tɑlɔ:r

douze ans et qu'elle était comme une petite sœur
du:z ā e kel ete hōm yn pōtīl sœ:r

pour Henri. Elle était encore un peu nerveuse, mais
pur āri. el ete -tāko:r ā pō nervœ:z, me

Henri lui a pris la main et lui a dit: « Alors, Fatima,
āri lŷi a pri la mē e lŷi a di: «alœ:r, fatīma,

il lui a pris la
main : il a pris sa
main

veux-tu rester quelques minutes avec nous? » « Qui
vø ty reste kelk minyt avek nu? » « ki

sont ces deux hommes? » a demandé la petite. « Ah,
sō se dœ -zœm? » a dmāde la ptiit. « a,

tu veux qu'ils te disent leurs noms? Mais nous allons
ty vø kil tœ di:z lœr nō? me nu -zālō

dire
(que) je dise
(que) tu dises
(qu') il dise
(que) nous disions
(que) vous disiez
(qu') ils disent

leur demander cela: Messieurs, Fatima veut que vous
lœr dmāde sla: mesjœ, fatīma vø k vu

lui disiez vos noms. » « Moi, je suis André. » « Et moi,
lŷi dizje vo nō. » « mwœ, zœ sŷi ādre. » « e mwœ,

je suis Jean-Paul. » « Et maintenant, Fatima, » lui dit
zœ sŷi zā pol. » « e mētnā, fatīma, » lŷi di

Henri, « veux-tu qu'ils te prennent la main pour faire
āri, «vø ty kil tœ pren la mē pur fœ:r

prendre
(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne
(que) nous
prenions
(que) vous
preniez
(qu') ils prennent

une petite promenade dans le jardin? Non? Il est
yn pōtīl prœmnad dā l jardē? nō? il e

vrai que tu es trop grande pour cela. Mais tu veux
vre k ty e tœ grā:d pur sla. me ty vø

bien venir avec nous, n'est-ce pas? »
bjē vni:r avek nu, nes pa? »

Fatima a dit oui, et nous avons fait une jolie petite
fatīma a di wi, e nu -zavō fe yn zoli ptiit

venir
(que) je vienne
(que) tu viennes
(qu') il vienne
(que) nous
venions
(que) vous veniez
(qu') ils viennent

promenade dans le jardin qu'Henri avait derrière sa
prɔmnad dā l ʒardē hāri ave derjɛ:r sa

maison. Fatima ne nous regardait plus nerveusement,
mezō. fatima nɔ nu rgarde ply nervɔzmā,

comme un petit animal. Nous avons tous les quatre
kɔm ā pti -tanimal. nu -zɔvō tu le kabɔ

passé un très beau moment.
pase ā tre bɔ momā.

Fatima ne vivait que pour Henri, il était tout pour
fatima n vɪvɛ k pur āri, il ɛtɛ tu pur

elle. Quand il lui a demandé après notre promenade:
ɛl. kā -tɪl lɥi a dmāde aprɛ nɔtrɔ prɔmnad:

«Veux-tu qu'ils viennent une autre fois?» elle a
«vɔ ty kil vjɛn yn ɔ:trɔ fwa?» ɛl a

ouvert ses grands yeux noirs, l'a regardé et a ré-
uvɛ:r sɛ grā -zjɔ nɔvɛ:r, la rgarde ɛ a re-

pondu: «Si tu veux. Fatima veut tout ce que veut
pɔdy: «si ty vɔ. fatima vɔ tu s kɔ vɔ

Henri. Si tu veux qu'ils viennent, Fatima le veut
āri. si ty vɔ kil vjɛn, fatima l vɔ

aussi.» «Nous sommes très heureux, Fatima. Si tu
osi.» «nu sɔm tre -zɛrɔ, fatima. si ty

veux vraiment que nous venions, nous reviendrons très
vɔ vɛmā k nu vɔnjɔ, nu rɔvjɛdrɔ tre

volontiers,» a dit André en souriant. Fatima nous a
vɔlɔtjɛ,» a di ādre ā surjā. fatima nu -za

regardés un instant, puis d'un bond, elle a disparu.
rgarde ā -nɛstā, pɥi, dɛ bɔ, ɛl a dispary.

« Il y a des soirs, » a dit Henri, quand elle est sortie,
 « il ja de swa:r, » a di āri, kã -tel e sorti,

« où sans elle, cette maison serait très triste. J'ai
 « u sã -zel, sel mezo sre tre trist. ze

bien fait de prendre chez moi la mère avec cette petite.
 bjē fe dɔ prã:dr. fe meu la me:r avek sel pɔtɪt.

Avant, je n'avais que le whisky, et ce n'est pas bien
 avã, zo nave k lɔ wiski, e s nɛ pa bjē

de boire pour passer le temps. Mais depuis le jour
 dɔ bwa:r pur pase l tã. me dɔpɔi l zu:r

où nous nous sommes rencontrés, comme elle dit —
 u nu nu som rãkɔtre, kom el di —

parce qu'elle veut être ma femme, vous savez, quand
 pars kel vɔ -tɛ:trɔ ma fam, vu save, kã

elle sera assez grande — le whisky ne m'intéresse
 -tel sɔra ase grã:d — lɔ wiski n mɛlɛres

plus. »

ply.»

Pendant que nous parlions, nous sommes rentrés dans
 pãdã k nu parljɔ, nu som rãtre dã

la maison, où nous avons encore passé quelque temps
 la mezo, u nu -zuvo ãkɔ:r pase kelk tã

à parler des nombreuses choses qui intéressaient
 a parle de nɔbɔ:zo so:z ki ɛlɛrese

alors les Français d'Afrique — et ceux de France
 alɔ:r le frãse ðafrik e sɔ d frã:s

également, c'est clair. Il était très tard quand nous
 egalmã, se kle:r. il ɛts tre ta:r kã nu

nous sommes levés pour quitter Henri. «Vous ne
nu som leve pur kite āri. «vu n

voulez pas que nous prenions un dernier verre de vin
vule pa ka nu pranjō ā dernje ve:r dā vē

ou une dernière tasse de café, Messieurs?» nous a
u yn dernje:r ta:s dā kafe, mesjō?» nu -za

demandé votre fils, mais nous lui avons dit merci et
dmāde vōtrō fis, me nu lūi avō di mersi e

il est sorti avec nous pour faire une petite prome-
il e sorti avek nu pur fe:r yn potit prom-

nade.

nad.

«Quand Fatima sera votre femme,» a commencé André,
«kā fatima sra vōtrō fam,» a komāse ādre,

mais Henri l'a arrêté en souriant: «A quoi pensez-vous,
me āri la arete ā surjā: «a kwa pāse vu,

mon cher Comaux? Fatima ne sera jamais ma femme!»
mō fe:r komo? fatima n sera zame ma fam!»

«C'est ce que vous dites, vous, mais je crois que
«se s ka vu dit, vu, me zō krwa k

Fatima, elle, va vous attendre jusqu'à sa mort. Vous
fatima, el, va vu -zatā:dra zyska sa mō:r. vu

savez bien qu'en Afrique, une petite fille de douze
save bjē kā -nafrik, yn potit fi:j dā du:z

ans est déjà presque une femme.» Henri n'a rien dit
ā s deza presk yn fam.» āri na rjē di

d'abord. Puis: «Si vous avez raison,» nous a-t-il dit,
dabo:r. pyi: «si vu -zave rezō,» nu -za -til di,

« il est clair que ce que je fais n'est pas bien. Mais
«il e kle:r kə s kə ʒ fe ne pa bjē. me

elle oublierait peut-être tout cela, si elle ne vivait
el ublire pæte:trə tu sla, si el nə vive

plus dans la même maison que moi. »

ply dā la me:m meʒō k mwa.»

C'est moi qui ai répondu: « Non, je ne crois pas, mais
se mwa ki e repōdy: «nō, ʒə n krwa pa, me

je crois que tout cela ne fait rien. Si cela vous intéresse
ʒə krwa k tu sla n fe rjē. si sla vu -zēteres

de savoir ce que je pense de cette affaire, voilà: moi,
də savwa:r sə k ʒə pā:s də set afe:r, vwa:la: mwa,

j'attendrais encore deux ou trois ans, puis je trouverais
ʒatādre āko:r də -zu trwa -zā, pyi ʒə truvre

un mari pour Fatima, et tout serait oublié en très peu
ā mari pur fatima, e tu sre -iublie ā tre pə

de temps. Fatima est très jolie et elle vous aime
d tā. fatima e tre ʒoli e el vu -ze:m

beaucoup, mais je crois qu'elle n'est pas très différente
boku, me ʒə krwa kel ne pa tre dīferā:t

des autres fillettes de son âge. Elle aussi oubliera le
də -zo:trə fījet də sō -na:ʒ. el osi ublira l

premier homme qu'elle a aimé quand elle aura un
prəmje -rom kel a eme kā -tel ora ā

mari et de nombreux enfants. A douze ans, on parle
mari e d nōbrə -zāfā. a du:z ā, ō parl

facilement d'attendre jusqu'à sa mort, mais on ne le
fasilmā datā:dra ʒyska sa mɔ:r, me ō n la

fait jamais. » « Vous avez peut-être raison, » a dit Henri.
fɛ ʒamɛ. » «vu -zave pœtɛ:trɔ rezɔ̃, » a di ɑ̃ri.

Puis nous nous sommes dit au revoir et nous nous
pɥi nu nu sɔm di o rvwa:r e nu nu
 sommes quittés. »
sɔm kite. »

A cet instant même, la vieille Amélie est entrée et
a sɛt ɛstɑ̃ mɛ:m, la vjɛ:j ameli e -tɑ̃tre e
 a dit: « On dîne dans un quart d'heure. » « Merci,
a di: «ɔ̃ din dɑ̃ -zɑ̃ ka:r dœ:r. » «mersi,
 Amélie, » lui a dit M. Doumier. Et Martial a dit:
ameli, » lɥi a di mɔsjɔ dumje. e marsjal a di:

« Pendant que nous dînerons, je vous raconterai com-
«pɑ̃dɑ̃ k nu dinrɔ̃, ʒɔ vu rakɔ̃tre ko-
 ment Henri et sa jeune femme, la cousine d'André, se
mɑ̃ ɑ̃ri e sa ʒœn fam, la kuzin dɑ̃dre, sɔ
 sont connus. » « Non, M. Martial, » a dit André, « puis-
sɔ̃ kɔny. » «nɔ̃, mɔsjɔ marsjal, » a di ɑ̃dre, «pɥis-

que Marie-Anne est ma cousine, c'est moi qui raconterai
kə mari a:n e ma kuzin, se mwa ki rakɔ̃tre
 comment ils se sont connus. » « Vous avez raison, André,
kɔmɑ̃ il sɔ̃ sɔ̃ kɔny. » «vu -zave rezɔ̃, ɑ̃dre,

car je n'étais pas avec eux quand ils se sont rencontrés
kar ʒɔ netɛ pa avɛk ø kɑ̃ -tɪl sɔ̃ sɔ̃ rɑ̃kɔ̃tre

la première fois. J'étais dans la maison. » Un quart
la prɛmjɛ:r fwa. ʒetɛ dɑ̃ la mezɔ̃. » ɑ̃ ka:r

d'heure plus tard, les quatre hommes étaient à table.
dœ:r ply ta:r, lɛ katr ɔm ɛtɛ -ta tabl.

EXERCICE A.

Quand M. Doumier demande à ses nouveaux amis de lui raconter comment Henri est mort, ils lui disent que c'est une histoire très —. M. Doumier veut savoir de — son fils est mort. Mais il ne connaît pas le nom de la — d'Henri, parce qu'elle est heureusement — en France. Henri a été malade pendant deux semaines seulement, et il y a des maladies que l'on a des mois et — même des années.

M. Martial raconte au vieux Doumier comment il a — son fils. Il dit qu'il l'a vu la première fois dans un des — cafés de Casablanca. M. Martial et son ami avaient — de nombreuses cigarettes. Ils — les gens qui passaient dans la rue, et ne parlaient presque pas. Henri était assis à quelques mètres des deux amis: il semblait être très —, car il fumait beaucoup de cigarettes. Il se levait souvent pour aller à la porte, mais il n'allait pas toujours —à la porte.

L'homme qui s'est assis à la table d'Henri Doumier a commencé à parler à — basse. Les deux hommes ont parlé — un peu moins d'un quart d'heure. Puis, l'homme a dit quelques mots à très — voix. Et —, il s'est levé: il tenait un couteau à la main. Quand les deux autres Français ont vu cela, ils ont fait un — de deux mètres. Un instant plus tard, l'homme — couteau était à terre à côté de la table.

MOTS:

une arrivée
un bond
un bras
du café
une idée
une maladie
un mètre
la raison
une réponse
une soirée
le subjonctif
une voix
le whisky
calme

clair
différent
heureuse
impossible
inconnu
meilleur
nerveux
nerveuse
nombreux
nombreuse(s)
possible
triste
attendre
j'attendrai
il a attendu
il a connu
dîner
(que) nous
disions
(que) vous
disiez
(qu') ils disent
il a disparu
il intéresse
il meurt
mourir
il a ouvert
passer (dans la
rue)
passer (une
soirée)
il a pris
(que) nous
prenions
(que) vous
preniez
(qu') ils
prennent
il répondait
il revenait
il reviendra
je tenais
il tenait

Les deux hommes ont demandé à Henri: «Voulez-vous prendre un verre de — avec nous?» «—,» a-t-il répondu. Les trois hommes sont restés — pendant trois heures. Henri n'était plus nerveux, il était très —. Ils ont parlé de beaucoup de choses différentes en — de nombreuses cigarettes. Avant — quitter le jeune Doumier, André lui a dit: «Venez passer une — à la maison de mon oncle. Ma jolie cousine sera très — de vous voir.»

Le vieux M. Doumier veut que les deux hommes lui disent tout, parce que tout — un père. Et M. Doumier a souvent — toute la nuit à penser aux lettres d'Henri, pour avoir une — de ce que son fils faisait et de comment il —.

EXERCICE B.

Que faisaient les deux Français dans le café? ... Pourquoi le vieux Doumier passait-il les nuits à penser à ce qu'avait écrit son fils? ... Pourquoi Martial et Comaux ne sont-ils pas venus chez Henri avant huit heures et demie? ... Qu'a fait le petit homme noir qu'ils ont rencontré dans la rue où demeurait Henri, quand ils ont passé devant lui? ... Que dit Martial en parlant du vin qu'Henri leur a donné le premier soir? ... Comment les trois hommes ont-ils passé le temps après le dîner? ... Qu'ont fait les trois hommes et Fatima après que la fillette est entrée dans la chambre? ... De quoi les trois hommes ont-ils parlé, le soir chez Henri Doumier? ...

EXERCICE C.

nous nous sommes vus (rencontrés, quittés, connus)

ils se sont vus (rencontrés, quittés, connus)

«Après le jour où nous nous sommes —, votre fils et nous,» dit Martial à M. Doumier, «nous nous sommes — presque tous les jours.» «Le premier soir où Henri a été chez nous, nous nous sommes — très tard,» dit-il également. Comaux raconte comment Henri Doumier et sa cousine se sont —. Martial était dans la maison quand les deux jeunes gens se sont — la première fois. Henri et ses deux nouveaux amis se sont — en parlant de Fatima. Après ce premier soir, ils se sont souvent —.

que nous disions (prenions, venions)

que vous disiez (preniez, veniez)

qu'ils disent (prennent, viennent)

«Je veux que vous me — ce qu'a fait mon fils,» dit le vieux Doumier. «Voulez-vous que nous — chez vous demain soir?» demande Martial à Henri. «J'aimerais que vous — un verre de whisky,» dit Henri aux deux amis. La petite Fatima veut que les deux nouveaux arrivés lui — leurs noms. Elle ne veut pas qu'ils — sa main. «Veux-tu que ces messieurs — demain également?» demande Henri à la petite. «Elle veut que nous lui — nos noms,» dit Comaux à Henri en parlant de Fatima. «Voulez-vous que nous — un verre de vin avant de partir?» demande Henri à M. Martial. Et plus tard il lui dit: «Je veux que vous — me voir une autre fois.»

(que) nous
venions
(que) vous
veniez
(qu') ils
viennent
il vivait
il vivre
vouloir
durant
ensemble
facilement
heureusement
nerveusement
parfois
sans
soudain
volontiers
à cet instant
même
ne ... personne
d'autre
cela nous sera
possible
de plus en plus
de quoi
j'ai bien fait
il a raison
il nous est
impossible
il vient me voir
l'homme au
couteau
nous nous som-
mes rencontrés
nous nous
sommes dit
pas un ... ne...
dix-neuf cent
quarante-trois
Fatima
Maroc

RÉSUMÉ

Dans les derniers chapitres vous avez rencontré de nouvelles formes des verbes « dire », « venir » et « prendre »:

(que) je dise	(que) je vienne
(que) tu dises	(que) tu viennes
(qu') il dise	(qu') il vienne
(que) nous disions	(que) nous venions
(que) vous disiez	(que) vous veniez
(qu') ils disent	(qu') ils viennent

(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne
(que) nous prenions
(que) vous preniez
(qu') ils prennent

On appelle ces formes le *subjonctif* [sybzɔ̃ktif] des verbes « dire », « venir » et « prendre ».

Voici trois phrases:

« Je *veux que* vous me *disiez* comment mon fils est mort. » « J'*aimerais que* tu *viennes* à Villebourg. » « Marie-Anne *veut que* tu la *prennes* chez toi, Arthur. » Nous voyons que dans ces trois phrases, les verbes « dire », « venir » et « prendre » sont au subjonctif. Pourquoi y a-t-il, dans ces trois phrases, le subjonctif et pas le présent que nous connaissons: « dites », « viens » et « prends »? C'est parce que, dans ces trois phrases, les formes des verbes « dire », « ve-

nir » et « prendre » viennent après « je veux que », « tu veux que », « il veut que », etc. (formes du verbe *vouloir* [vulwa:r] + que) ou après le *conditionnel* du verbe *aimer* + que: « j'aimerais que », « tu aimerais que », etc. Et le verbe qui, dans une phrase, vient après le verbe *vouloir* + que ou après le *conditionnel* du verbe *aimer* + que est toujours au *subjonctif*.

vouloir
il veut

+ = plus [phys]

EXERCICE

(Le présent et le subjonctif des verbes « dire », « venir » et « prendre ».)

« Pourquoi ne p^{ren}-vous pas encore du café, M. Martial? Je veux que vous en p^{ren}-encore une tasse. »
« J'aimerais que vous me d^{iss}-comment vous avez connu mon fils, » dit Doumier. Il veut également que les deux amis lui d^{iss}-comment Henri a connu sa femme.
« Puisque vous voulez que je vous d^{iss}-tout, je vais commencer! »

« Si le père d'Henri nous p^{ren}, je serai très heureuse! » a dit Marie-Anne. Elle aimerait beaucoup qu'il les p^{ren}, elle et les deux enfants. Et Doumier aimerait, lui, qu'elle v^{en}-à Villebourg. Si elle v^{en}, il ne sera plus seul dans sa grande maison.

« Vous nous quittez, M. Fournier? J'aimerais que vous v^{en}-avec nous, » dit Doumier. « Merci, M. Doumier, » répond Fournier, « si vous voulez que je v^{en}, je viendrai une autre fois. » « Toi, Jérôme, » dit Doumier à Passavant, « je veux que tu v^{en}-avec nous. » « Ah,

j'aimerais que ma fille me ~~d~~^{disse} un jour qu'elle vi~~en~~^{rait} à Villebourg, » dit Doumier, « mais je serai très heureux aussi si elle me ~~d~~^{dit} de venir à Paris. »

Le verbe dire

dire

a dit

dit

disait

dira

« Peux-tu nous ~~dis~~^{disse} où demeure M. Doumier? » a demandé Martial à Pierre. Pierre lui ~~a~~^{a dit} que M. Doumier était leur voisin. M. Doumier ~~dit~~^{dit} à Amélie qu'elle peut s'en aller dans sa cuisine. Plus tard, il lui ~~dit~~^{dit} d'apporter le café, quand lui et ses nouveaux amis seront dans le salon. Il sait que s'il ne lui ~~dit~~^{dit} pas d'aller à la cuisine, elle resterait derrière la porte, pour écouter.

je dis

tu dis

il dit

nous disons

vous dites

ils disent

« Maintenant, je serai heureux si vous me ~~dis~~^{dissez} tout ce que vous savez de mon fils, » ~~dit~~^{dit} M. Doumier. « Tu ~~dis~~^{dis} tout? Je crois que c'est trop, » ~~dit~~^{dit} Passavant. Alors, les deux amis leur ~~disent~~^{disent} comment ils ont connu Henri. « Mais si nous vous ~~dis~~^{dissons} tout, nous n'aurons pas fini avant la semaine prochaine, » ~~dit~~^{dit} Martial. Et un peu plus tard, il demande: « Est-ce que ce que je vous ~~dis~~^{dis} vous intéresse? » « Oh, oui! » lui répond M. Doumier.

AU JARDIN DES BOURDIER

Quand tout le monde s'est assis à sa place à table,
kā tu l mō:d se -tasi a sa plas, a tabl,

tout le monde =
toutes les person-
nes

André commence à raconter.

ādre komā:s a rakōte.

« Comme il nous l'avait promis, Henri est venu un
«kom il nu lave promi, āri e vny ē

soir dîner chez mon oncle et ma tante. Quand il est
swa:r dine fe mō -nō:kl e ma tā:t. kā -til e

arrivé, il n'y avait dans la maison que mon oncle et
-tarive, il njave dā la mezō kə mō -nō:kl e

M. Martial. J'étais dans le jardin avec ma cousine.
məsjo marsjal. zete dā l zardē avek ma kuzin.

Ma tante était en ville et nous ne l'attendions que
ma tā:t ete -tā vil e nu n latādjō kə

attendre
a attendu
attend
attendait
attendra

pour l'heure du dîner, à huit heures environ. Quand
pur lœ:r dy dine, a yi -lœ:r āvirō. kā

Henri est venu, mon oncle m'a appelé et je suis rentré
-tāri e vny, mō -nō:kla ma aple e zə sji rātre

dans la maison pour le saluer. Mais comme Marie-
dā la mezō pur la salje. me kom mari

comme ɔ: parce
que

Anne était restée dans le jardin, après avoir parlé
a:n ete reste dā l zardē, apre -zavwa:r parle

après avoir parlé
ɔ: après que j'ai
parlé

avec le jeune homme pendant un court instant je lui
avek la zæn om pādā -tā ku:r ēstā zə lyi

court ↔ long

Chapitre vingt-cinq (25).

crier = dire à très haute voix

dont ɔ: de qui

son plus joli sourire ɔ: le plus joli sourire de Marie-Anne

n'avait aucun intérêt pour moi ɔ: ne m'intéressait pas

nous nous donnons vous vous donnez ils se donnent

ai dit d'aller dans le jardin, lui aussi, et j'ai crié à
e di dale dā l zardē, lʏi osi, e ze krie a

Marie-Anne par la fenêtre: «Cousine! Voilà Henri
mari a:n par la fne:tr: «kuzin! vvala āri

Dupont, dont je t'ai parlé. Je lui ai dit que tu étais
dyppō, dō z te parle. zə lʏi e di kə ty ete

la plus jolie fille de Casablanca!» Et je lui ai dit
la ply zoli fi:j də kazablāka!» e zə lʏi e di

de lui montrer son plus joli sourire!
də lʏi mōtre sō ply zoli suri:r!

Marie-Anne est devenue toute rouge et a ouvert la
mari a:n e dāvny tut ru:z e a uvɛ:r la

bouche pour me répondre, mais n'a rien dit, car déjà,
buʃ pur mə repō:dr, mə na rjē di, kə dɛzə,

Henri était devant elle. Comme c'était une très
āri ete dvā -iel. kəm sete -tʏm tre

belle soirée, je suis resté à la fenêtre. Mon oncle et
bɛl sware, zə sʏi reste a la fne:tr. mō -nō:kl e

M. Martial parlaient de choses qui, pour moi,
mɔsjə marsjal parle d ʃo:z ki, pur mwa,

n'avaient aucun intérêt. J'ai vu que les deux jeunes
navɛ okā -nētere. ze vy k le də zœn

gens se sont donné la main — en se présentant, je
zā sə sō dɔne la mē - ā sə prezātā, zə

pense. Marie-Anne a souri, encore un peu rouge
pā:s. mari a:n a suri, ākɔ:r ā pø ru:z

après ce que je lui avais dit. Puis, les deux nouveaux
apre s kə zə lʏi avɛ di. pʏi, le də nuvo

amis sont allés jusqu'à la grille du jardin et sont
-zami sō -tāle zyska la gri:j dy zardē e sō

entendre attendre
a entendu a attendu
entend attend
entendait attendait
entendra attendra

revenus. Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient, car
ravny. zə nātāde pa s kil sə dize, kar

nous nous disons
vous vous dites
ils se disent

ils parlaient très bas. Comme je ne voulais pas les
il parle tre ba. kom zə n vule pa le

déranger, je ne suis pas, moi, descendu dans le
derāze, zə n syi pa, mwa, desādy dā l

jardin. Quand deux personnes veulent parler ensemble,
zardē. kā də person vœl parle āsā:bl,

une troisième personne dérange souvent. Mais c'est
yn trwazjem person derā:z suwā. me se

Marie-Anne elle-même qui, en arrivant devant la
mari a:n elme:m ki, ā -narivā dvā la

maison, m'a crié: « André, viens avec nous, le jardin
mezō, ma krie: «ādre, vjē avek nu, la zardē

est très beau, ce soir, tu sais? » Je me suis demandé
e tre bo, sə swa:r, ty se? » zə m syi dmāde

pourquoi elle disait cela, car le jardin ne me semblait
purkwa el dize sla, kar la zardē n mā sāble

pas plus beau que les autres soirs. Mais quand j'y
pa ply bo k le -zo:trə swa:r. me kā zi

suis descendu, j'ai vu une autre chose que je n'avais
syi desādy, ze vy yn o:trə fo:z kə zə nave

il peut
il a pu

pu voir de la fenêtre, parce qu'il était déjà assez
py vwa:r də la fne:tr, pars kil ete deza ase

tard, et on ne voyait plus très bien. J'ai vu que ma
ta:r, e ɔ n vwa:je ply tre bjē. ze vy k ma

il voit
il voyait

Chapitre vingt-cinq (25).

elle était devenue
plus belle que
jamais o: elle
n'avait jamais été
plus belle

fais!
faisons!
faites!

autour du jardin
o: dans le jardin



un oiseau

un oiseau
deux oiseaux

bon bien
meilleur mieux
le meilleur le mieux

de nouveau = en-
core une fois

cousine, qui avait toujours été très jolie, était en ces
kuzin, ki avs tuzur ete tre zoli, ete -tā se

dix minutes devenue plus belle que jamais. Elle nous
di minyt davnj ply bel kō zame. el nu

a pris tous les deux par le bras, et nous a dit: « Faisons
-za pri tu le dō par lō bra, e nu -za di: «fəzō

une petite promenade autour du jardin avant de
yn pōit prmnad otur dy gardē avā dō

dîner! »

dine!»

Soudain, dans un arbre, un oiseau a commencé à chanter.

sudē, dā -zā -narbr, ā -nwazo a komāse a fāte.

Un autre oiseau lui a répondu, puis un troisième.

ā -no:tr wazo lyi a repōdy, pyi ā trwazjem.

Marie-Anne, qui aimait beaucoup le chant des oiseaux,

mari a:n, ki sme boku l fā de -zwazo,

s'est arrêtée pour mieux entendre. « Ecoutez! Quel

se -tarete pur mjo -zātā:dr. «ekute! kel

joli chant d'amour! » « Oui... » lui a répondu Henri,

zoli fā damu:r!» «wi...» lyi a repōdy āri,

mais moi, je lui ai demandé avec un sourire qu'elle

me mwā, zō lyi e dmāde avek ā suri:r kel

n'a heureusement pas vu: « Un chant d'amour? Qui

na cəzəmā pa vy: «ā fā damu:r? ki

te dit que c'est un chant d'amour, ma petite cousine? »

t di kō se -tā fā damu:r, ma pōit kuzin?»

Je suis sûr qu'elle est devenue de nouveau toute rouge

zō syi sy:r kel ε davnj dō nuvo tut ru:z

en me répondant: « Mais je ne sais pas, André, ce
ā m repōdā: «me zə n se pa, ādre, s

n'est peut-être pas vrai. » « Je suis sûr que vous avez
ne pōts:trə pa vre.» «zə syi sy:r kə vu -zave

raison, Mlle Marie-Anne! » a dit alors Henri,
rezō, madmwazel mari a:n!» a di alɔ:r āri,

« et si vous écoutez mieux, M. Comaux, vous enten-
«e si vu -zekute mjo, masjo kɔmo, vu -zātā-

drez vous aussi de quoi chantent ces oiseaux. » « Oh!
dre vu osi də kwa fā:i se -zwazo.» «o!

là là! Si vous êtes deux contre un, » leur ai-je dit,
la la! si vu -zet də kō:tr ə,» lər e:z di,

« je ne dirai plus rien! » Et nous avons continué notre
«zə n dire ply rjē!» e nu -zavō kōlinqe nɔtrə

petite promenade, sans rien dire pendant quelques
pōtit prɔmnad, sā rjē di:r pādā kelk

minutes.

minyt.

Marie-Anne nous tenait toujours par le bras, et rien
mari a:n nu tne tuzu:r par lə bra, e rjē

ne semblait changé. Mais j'ai compris pourquoi ma
n sāble fāze. me ze kōpri purkwa ma

cousine m'avait dit que le jardin était si beau, ce
kuzin mave di kə l zardē ete si bə, sə

soir-là. J'ai compris que si le jardin lui semblait
swa:r la. ze kōpri kə si l zardē lyi sāble

différent, c'est qu'il était changé par quelque chose de
diferā, se kil ete fāze par kelkə fo:z də

répondre attendre
 a répondu a attendu
 répond attend
 répondait attendait
 répondra attendra

devenir venir
 est devenu est venu
 devient vient
 devenait venait
 deviendra viendra

Mlle = Mademoi-
 selle

On dit « Mademoi-
 selle » à une da-
 me qui n'a pas en-
 core de mari.

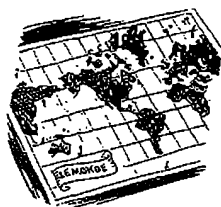
sans rien dire =
 sans dire aucune
 chose

changé ɔ: devenu
 différent

comprendre prendre
 a compris a pris
 comprend prend

Chapitre vingt-cinq (25).

lire
à lu
lit



il comprend
il comprenait

personne ne :
aucune personne
ne

nouveau pour elle: son premier amour. Et l'amour
nuvo pur el: sō prēmje -ramu:r. e lamu:r

change bien des choses, vous le savez bien. Puis, Henri
fā:ʒ bjē de fo:z, vu l save bjē. pyi, āri

a commencé de nouveau à parler. Il ne parlait que
a komāse d nuvo a parle. il na parle k

de choses dont il aurait pu aussi bien parler à
da fo:z dō -til ore py osi bjē parle a

d'autres personnes: de différentes choses qu'il avait
do:trə person: da diferā:t fo:z kil ave

vues en Afrique, de livres qu'il avait lus, de per-
vy ā -nafrik, da li:vʁə kil ave ly, da per-

sonnes qu'il avait connues. Marie-Anne l'écoutait avec
son kil ave kony. mari a:n lekute avek

un grand intérêt. Les deux nouveaux amis sem-
ā grā -tēiere. le da nuvo -zami sā-

blaient avoir entièrement oublié que j'étais avec eux,
ble awa:r ātjermā -tublie kə zete -zavek ə,

et à ce moment, ils auraient aussi bien pu être les
e a s momā, il -zore -tosi bjē py e:trə le

seules personnes au monde. Je comprenais très bien
səl person o mō:d. ʒə kōprane tre bjē

pourquoi ma cousine était si belle, ce soir. »

purkwa ma kuzin ete si bel, sə swa:r.»

André Comaux s'arrête un moment de raconter.

ādre komo sarei ā momā d rakōte.

Autour de la table, personne ne dit rien. Le vieux

otu:r da la tabl, person ne di rjē. lə vjə

père, seulement, murmure: « Mon pauvre petit... Tu pɛ:r, sælmā, myrmy:r: «mā pɔ:vɾə pɛti... ty	murmurer = par- ler à voix très basse
aurais peut-être été très heureux, si tu avais vécu... » ɔɾe pɛtɛ:tr ɛtɛ trɛ -zæɾə, si ty avɛ veky... »	vivre a vécu vit vivait vivra
Mais il murmure cela si bas que personne ne l'entend, mɛ il myrmy:r slɑ si bɑ kɑ pɛɾsɔn nɑ lātā,	répondre attendre réponds attends réponds attends répond attends répondons attendons répondez attendez répondent attendent
sauf son ami Passavant, qui lui répond, en murmurant sof sɔ -nami pasavā, ki lyi ɾɛpɔ, ā myrmyrā	
lui aussi: « Mais ils ont été heureux, Arthur. » Puis, lyi osi: «mɛ il -zɔ -tɛtɛ æɾə, arty:r.» pɥi,	
André Comaux recommence à raconter: ādre komo ɾækɔmā:s a ɾakɔtɛ:	recommencer = commencer de nouveau
« Je crois que si personne ne les avait appelés, les «zə kɾwɑ k si pɛɾsɔn nɑ lɛ -zavɛ -taplɛ, lɛ	
deux amoureux auraient pu rester dans le jardin toute dø -zɑmɾə ɔɾe py ɾɛstɛ dā l zɑɾdɛ tut	Un amoureux est quelqu'un qui aime.
la soirée et toute la nuit. Mais heureusement, ma tante, lɑ swɑɾɛ ɛ tut lɑ nyi. mɛ æɾəzmā, mɑ tāt,	
qui était rentrée un peu après huit heures, nous a ki ɛtɛ ɾātɾɛ ā pø ɑpɾɛ yi -tæ:r, nu -zɑ	
crié de rentrer dîner. « Oui, maman, nous venons kɾiɛ d ɾātɾɛ dɪnɛ. «wi, māmā, nu vnɔ	nous ɔ: à nous
tout de suite! » lui a crié Marie-Anne, et elle nous a tutsyt! » lyi a kɾiɛ mɑɾi a:n, ɛ ɛl nu -zɑ	tout de suite ɔ: dans un instant
dit: « La promenade est finie, Messieurs, on dîne! » di: «lɑ pɾɔmnɑd ɛ fini, mɛsjø, ɔ dɪn!»	
« Attendez un instant, Mademoiselle! » lui a dit Henri, «atāde ā -nɛstā, mɑdmwazɛl!» lyi a di āɾi,	

Chapitre vingt-cinq (25).

tout bas ɔ: très bas

tout
toute

Il devient tout
rouge.
Elle devient toute
rouge.

et il lui a donné une belle rose rouge. La jeune fille
e il lyi a done yn bel ro:z ru:z. la zœn fi:j

lui a souri, et j'entendrai toujours le « Merci! » qu'elle
lyi a suri, e zâtâdre tuzu:r lə «mersi!» kel

lui a dit tout bas en prenant la rose. Nous sommes
lyi a di tu ba ā prēmā la ro:z. nu som

rentrés dans la maison, et j'ai pu voir ma cousine
râtre dā la mezō, e ze py vwa:r ma kuzin

beaucoup mieux que pendant notre courte promenade.
boku mje k pādā notre kurt promnad.

Ah, qu'elle était belle à ce moment! Ce qui lui était
a, kel ete bel a s momā! s ki lyi ete

arrivé dans le jardin, est-ce que cela l'avait changée?
-tarive dā l zarāĒ, es kə slə lave fāze?

Elle était si belle que mon oncle a dit: «Regardez
el ete si bel kə mō -nō:kl a di: «regarde

Marie-Anne! Elle est plus jolie que jamais, ce soir!
mari a:n! el e ply zoli k zame, sə swa:r!

Qu'est-ce qui t'est arrivé, fillette? Tu as eu quelque
kes ki te -tarive, fiʃet? ty a y kelk

bonne nouvelle? » Et tout le monde, à table, a dit que
bon nuvel?» e tu l mō:d, a tabl, a di k

Marie-Anne était vraiment très jolie. La jeune fille
mari a:n ete vremā tre zoli. la zœn fi:j

est devenue toute rose pour la troisième fois, ce soir,
e dəvny tut ro:z pur la trwazjem fwa, sə swa:r,

et a répondu qu'il n'y avait vraiment rien. »
e a repōdy kil njaue vremā rjĒ.»

« Mais moi, savez-vous ce qui m'est arrivé? » demande
« me mwa, save vu s ki me -tarive? » dāmā:d

André à Martial. « Non? » C'est le vieux docteur qui
ādre a marsjal. « nō? » se l vjə dōktæ:r ki

lui répond avec un petit sourire: « Oh, je crois que je
lyi repō avek ā pti suri:r: « o, zə krwa k zə

le devine. » « Qu'est-ce que vous devinez, docteur? »
l dōvin. » « kes kə vu dvine, dōktæ:r? »

lui demande le jeune homme, qui n'attendait pas un
lyi dāmā:d la zœn om, ki natāde pa ā

instant cette réponse. « Eh, eh! Je vous le dirai plus
-nēstā set repō:s. « e, e! zə vu l dire ply

tard. Continuez, continuez, » lui répond Passavant.
ta:r. kōtinje, kōtinje, » lyi repō pasavā.

André le regarde avec un intérêt plus grand qu'avant.
ādre l regard avek ā -nētere ply grā kavā.

« Quel homme, ce vieux docteur! » se dit-il, puis il dit
« kel om, sə vjə dōktæ:r! » sə di -tīl, pyi il di

à haute voix: « Eh bien, voilà! Ce qui m'est arrivé ce
a o:t vwa: « e bjē, vvala! s ki me -tarive sə

soir, c'est que je suis devenu pour la première fois
swa:r, se k zə syi dōvny pur la prēmje:r fwa

amoureux de ma jolie cousine! » « Comment? » dit
amurə d ma zoli kuzin! » « komā? » di

Martial, « vous avez été amoureux de Marie-Anne
marsjal, « vu -zave -zete amurə d mari a:n

pendant toutes ces années et vous ne me l'avez jamais
pādā tut se -zane e vu n mə lave zame

-eux
-euse

Il est amoureux.
Elle est amou-
reuse.

vivre
la vie

Marie-Anne veut
vivre en France.
Elle veut passer
sa vie en France.

telle qu'elle était
= comme elle
était

dit? » « Cher Martial, » lui répond Comaux, « j'ai fait
di? » « ʃe:r marsjal, » lyi repō kōmo, « ʒe ʃe
tout pour ne pas y penser et pour l'oublier, et je
tu pur nō pa i pāse e pur lublie, e ʒō
crois que je l'ai presque oublié aujourd'hui. Vous
krwa kə ʒ le presk ublie ozurɔyi. vu
savez bien que Marie-Anne est toujours aussi amou-
save bjē kə mari a:n e tuzu:r osi amu-
reuse de son Henri que ce premier soir. La mort de
rō:z də sō -nāri kə sə prēmje swa:r. la mo:r də
son mari n'a rien changé à son amour. Il n'y a pas
sō mari na rjē ʃāʒe a sō -namu:r. il nja pa
de place pour moi dans sa vie. Je l'ai aimée trop
də plas pur mwa dā sa vi. ʒō le ɛme trɔ
tard, c'est tout. »
ta:r, sɛ tu.»

« Mais dites-moi, » lui demande Martial, « êtes-vous
« me dit mwa, » lyi dmā:d marsjal, « et vu
bien sûr que tout cela est fini et que vous n'aimez
bjē sy:r kə tu sla e fini e k vu nɛme
plus Marie-Anne? » Comaux ne répond pas tout de
ply mari a:n? » kōmo n repō pa tut-
suite. Après quelques instants, il dit tout bas: « Je ne
syit. aprɛ kɛlk -zɛstā, il di tu ba: « ʒō n
sais pas... Peut-être... Voyez-vous, j'aimais Marie-
se pa... pɔ:te:tr... vwaje vu, ʒɛme mari

Anne telle qu'elle était ce premier soir. Quand je
a:n tel kɛl ɛtɛ sə prēmje swa:r. kā ʒ

pense à elle, je vois une jeune femme aux regards
pã:s a el, zə vwa yn zœn fam o rəga:r

regarder
un regard

souriants, qui donne le bras à son mari. Il n'y avait
surjã, ki don la bra a sã mari. il njavɛ

Marie-Anne re-
garde Henri avec
un regard souri-
ant.

qu'un homme au monde pour elle, c'était Henri.
kã -nom o mɔ:d pur el, setɛ -tãri.

Depuis le jour où elle est devenue la femme d'Henri,
dɔpɔi l zu:r u el e dɔvny la fam dãri,

je ne me suis pas demandé une seule fois si je l'aimais ou
zə n mɔ sɔi pa dmãde yn sæl fwa si zə leme u

non. Et je crois que je ne connaîtrai jamais un amour tel
nɔ. e zə krwa k zə n kɔnetre zame ã -namu:r tel

tel
telle

que le leur.» « Qui sait, qui sait... D'autres aussi ont
kə la lœ:r.» «ki se, ki se... dɔ:tr osi ɔ

un jeune homme
tel qu'Henri
une jeune fille tel-
le que Marie-Anne

connu un tel amour,» dit le docteur, mais André ne
kɔny ã tel amu:r,» di l dɔktœ:r, mɛ ãdre n

l'entend pas et, après un court instant, il recommence:
lãtã pa e, aprɛ -zã ku:r ɛstã, il rɔkɔmã:s.

« Pauvre Marie-Anne! Après que son père lui a dit
«pɔ:vɔə mari a:n! aprɛ k sã pɛ:r lɔi a di

qu'elle était belle, c'est la bonne des Bourdier, Kabila,
kɛl ɛtɛ bɛl, sɛ la bɔn dɛ burɔje, kabilɛ,

qui lui a dit avec un grand sourire: « Mam'selle Marie-
ki lɔi a di avɛk ã grã suri:r: «mamzɛl mari

Anne est bien jolie, ce soir. Kabila croit qu'un petit
a:n ɛ bɔjɛ zɔli, sɔ sɔwã:r. kabilã krwa kã pti

oiseau a chanté quelque chose de bien agréable à son
-kwazo a fãtɛ kɛlkə fɔ:z dɔ bɔjɛ -nagrɛabl a sɔ

entendre attendre
entends attends
entends attends
entend attend
entendons attendons
entendez attendez
entendent attendent

être agréable =
faire du plaisir

tout haut ↔ tout
bas

oreille, dans le jardin. Et Monsieur est un bien beau
-nɔrɛ:j, dā l ʒardɛ̃. e masjɔ ɛ -tā bjē bo

jeune homme,» a-t-elle dit en regardant Henri. Je
ʒœn œm,» a -tɛl di ā rgardā āri. ʒə

crois bien qu'à ce moment il aurait aimé être à cent
krwa bjē ka s mɔmā il œr -tame ɛ:tr a sā

kilomètres de tous ces gens et de leurs regards. Car
kilometrə də tu se ʒā e d lœr raga:r. kar

la mère de Marie-Anne, qui n'avait entendu que les
la mɛ:r də mari a:n, ki nɑvɛ -tātādy k le

derniers mots de Kabila, a dit tout haut: « Un bien
dɛrnje mo d kabila, a di tu o: «ā bjē

beau jeune homme, Kabila.» Comme tout cela n'était
bo ʒœn œm, kabila.» kœm tu sla netɛ

vraiment pas agréable pour les pauvres jeunes gens,
vrēmā pa agreablə pœr le pœ:vra ʒœn ʒā,

j'ai commencé à parler d'autre chose, et cinq minutes
ʒe kœmāse a parle dœ:trə fo:z, e sē minyt

plus tard, tout le monde avait oublié ce qu'avait dit la
ply tɑ:r, tu l mō:d ave -tublɛ s kave di la

bonne.»
bœn.»

Comaux s'arrête, et c'est le vieux docteur qui dit
komo saret, e se l vjə doktœ:r ki di

alors: « Messieurs, je ne sais pas si vous pensez comme
alœ:r: «mesjɔ, ʒə n se pa si vu pāse kœm

moi, mais je crois que, même si Henri est mort si jeune,
mwa, mɛ ʒə krwa kə, mɛ:m si āri e mœ:r si ʒœn,

il a été plus heureux que bien d'autres, qui ont eu
il a ete ply -zæø k bjē do:tr, ki ɔ -ty

une vie plus longue, mais n'ont jamais aimé. Et
yn vi ply lō:g, me nō zame -zeme. e

maintenant, puisque sa jeune femme vit, ne crois-tu
mētnā, pyisk sa zæn fam vi, na krwa ty

pas, Arthur, que M. Comaux peut lui dire que nous
pa, arty:r, kə mæsjo kmo pø lyi di:r kə nu

voulons tous qu'elle vienne à Villebourg et qu'elle y
vulō tus kel vjen a vilbu:r e kel i

reste? » « Oh, oui, oui! » lui répond Doumier. « Et je
rest? » « o, wi, wi! » lyi repō dumje. « e 3

veux qu'elle vienne avec ses deux enfants. Dites-le-lui,
vø kel vjen avek se dø -zāfā. dit la lyi,

M. Comaux! »

mæsjo kmo! »

Comaux dit qu'il le fera, puis M. Doumier appelle

kmo di kil la fra, pyi mæsjo dumje apel

Amélie pour lui demander d'apporter les fruits.

ameli pur lyi dmāde daporte le frui.

EXERCICE A.

André a commencé à raconter quand — le — s'est assis à table. « Nous n'— ma tante que pour l'heure du dîner, » dit-il. Puis, il continue: « J'ai parlé avec Henri pendant un — instant, puis j'ai — à Marie-Anne qui était dans le jardin: «Voilà M. Dupont —

MOTS:

l'amour
un chant
un intérêt
Mademoiselle
Mlle
le monde
un oiseau
les oiseaux
une place
un regard
un sourire
la vie
agréable
amoureux (de)
amoureuse (de)
court
seul
souriant
il m'est arrivé
il t'est arrivé
nous attendions
changer

je t'ai parlé! » Je lui ai dit également qu'elle était très jolie, et elle est — toute rouge. Mon oncle et Martial parlaient de choses sans — pour moi. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que les jeunes gens se sont — la main. Puis, ils sont allés — à la grille. Je n'— pas ce qu'ils se disaient, et comme je ne voulais pas les —, je ne suis pas descendu au jardin.

Quand, plus tard, j'y suis descendu, j'ai vu ce que je n'avais — voir de la fenêtre. C'est que ma cousine était devenue — belle que —. « — une petite promenade! » nous a-t-elle dit. Soudain, dans un arbre, un — a commencé à chanter. Marie-Anne aimait beaucoup le — des oiseaux. Elle s'est arrêtée pour mieux l'—. Puis, elle a dit que c'était un chant d'— qu'ils chantaient. Et Henri m'a dit que si j'écoutais —, j'entendrais aussi de quoi ils chantaient.

Rien ne semblait —, dans le jardin. Mais j'ai — pourquoi ma cousine était — belle, ce soir-là, et pourquoi le jardin était — beau. L'amour de Marie-Anne avait tout changé. Quand Henri a commencé à parler — nouveau, il a parlé de livres qu'il avait — et de beaucoup d'autres choses. Il parlait comme si lui et Marie-Anne avaient été les seules personnes au —.»

EXERCICE B.

Que murmure le vieux Doumier, quand André lui raconte comment Henri a connu Marie-Anne? ...

Quelle est la seule personne qui entend ce qu'il murmure? ... Et que lui répond tout bas cette personne? ... Combien de temps les deux amoureux auraient-ils pu rester dans le jardin si on ne les avait pas appelés? ... Qu'a crié Marie-Anne à sa mère quand sa mère l'a appelée? ... Qu'a dit alors Henri à la jeune fille et que lui a-t-il donné? ... Qu'est-ce qui avait changé Marie-Anne? ... Que dit son père quand elle entre dans la salle à manger? ... Qu'arrive-t-il à André, ce soir-là? ... Pourquoi n'a-t-il jamais parlé de son amour? ... Que lui demande Martial quand il dit qu'il a été amoureux de Marie-Anne? ... Pourquoi André ne se demande-t-il plus s'il aime Marie-Anne ou non, depuis qu'elle est devenue la femme d'Henri? ... Qu'a dit Kabila quand elle a vu Marie-Anne, ce soir-là? ...

EXERCICE C.

bon	bonne	bien
meilleur	meilleure	mieux
le meilleur	la meilleure	le mieux

Martial et Comaux aiment le café d'Amélie parce qu'il est —. Amélie aime faire le café, et elle le fait très —. Amélie aime lire les lettres de son maître, et ce n'est pas —, mais la vieille bonne de Doumier est une — personne; elle est une — personne que beaucoup d'autres bonnes. Elle a fait un — dîner pour M. Doumier et ses nouveaux amis, elle l'a fait — que dans beaucoup de grands restaurants. « Quand on ne se sent pas —, » dit M. Fournier, « la — chose est de

chanter
je comprenais
il a compris
crier
déranger
il est devenu
ils se disent
entendre
j'entendais
vous entendiez
vous entendrez
il a entendu
faisons!
elle est finie
il a lu
murmurer
il a pu
recommencer
il a souri
il a vécu
il voyait
tel
telle
tout haut
toute rouge
mieux
si
bien d'autres
bien sûr
de nouveau
en ville
ils se sont donné
la main
parler bas
personne ne...
plus... que
jamais
ou non
rien ne...
quelque chose
de nouveau
sans rien dire
tout de suite
tout le monde

boire un verre de — cognac. » Et il dit que le cognac du Café de France est le — cognac de la ville. Aucun autre café de Villebourg n'a de — cognac. Martial, lui, pense que le — est de manger un — dîner.

attendre

a attendu

attend

attendait

attendra

Mme Bourdier était en ville, mais sa famille l'— pour l'heure du dîner. « Ma cousine est dans le jardin, je crois qu'elle vous —, » a dit André à Henri. Marie-Anne n'— pas — longtemps, Henri est descendu tout de suite au jardin. « Vous savez que les femmes n'aiment pas —, » a-t-il dit à Comaux. « Oh, elle vous — bien un peu! » lui avait dit M. Bourdier, mais Henri ne l'a pas entendu.

j'attends

tu attends

il attend

nous attendons

vous attendez

ils attendent

« Qui —-vous ce soir, M. Bourdier? » avait demandé un ami, et M. Bourdier avait répondu: « J'— un jeune Français, un ami de mon neveu. » « Tu l'— ce soir, papa? » avait demandé Marie-Anne. « Cela m'intéresse de le voir, André m'a beaucoup parlé de lui. » C'est pour cela que Marie-Anne, ce soir, — Henri. A huit heures, M. Bourdier a demandé: « Pourquoi ne dînons-nous pas? Qui —-nous? » « On — ma tante, » lui a répondu André. « Oh, pardon, c'est vrai, elle est en ville. » Chez les Bourdier, si une personne n'est pas là à l'heure des repas, les autres l'— toujours.

RÉSUMÉ (1)

Nous **les** avons vus. Nous **leur** avons demandé...
 Nous **nous** sommes vus. Nous **nous** sommes demandé...

Dans la phrase: « Nous nous sommes vus ce matin, » on a la forme *vus* avec -s. Dans la phrase: « Nous nous sommes demandé si c'était vrai, » on a la forme *demandé* sans -s. Pourquoi? Pourquoi n'a-t-on pas la forme « demandés », avec -s, comme vus? Voyons un peu.

Deux hommes:
 « Nous nous sommes vus. »

Deux femmes:
 « Nous nous sommes vues. »

Que dit la première phrase? Elle dit que « les gens que nous avons vus ce matin, c'est nous ». Et que dit la deuxième phrase? Elle dit que « les gens à qui nous avons *demandé* si c'était vrai, c'est nous ». Nous voyons que c'est seulement quand « nous nous sommes (demandé) » dit la même chose que « nous avons (demandé) à nous-mêmes » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: demandé (sans -s).

Vous **les** avez connus. Vous **leur** avez dit...
 Vous **vous** êtes connus. Vous **vous** êtes dit..

Dans la phrase: « Vous vous êtes connus à Paris, » *connus* est écrit avec -s. Dans la phrase: « Vous vous êtes dit que c'était bien, » *dit* est écrit sans -s. La première phrase dit que « les gens que vous avez connus à Paris, c'est vous ». La deuxième phrase dit que « les gens à qui vous avez dit que c'était bien, c'est vous ». Et c'est seulement quand « vous vous êtes (dit) »

A deux hommes:
 « Vous vous êtes connus. »

A deux femmes:
 « Vous vous êtes connues. »

De deux hommes:
« Ils se sont quittés. »

De deux femmes:
« Elles se sont quittées. »

dit la même chose que « vous avez (dit) à *vous-mêmes* » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: dit (sans -s).

Ils les ont quittés. Ils leur ont donné...
Ils se sont quittés. Ils se sont donné...

Dans les deux phrases: « Ils se sont quittés à dix heures » et « Ils se sont donné la main, » nous voyons que c'est seulement quand « ils se sont (donné) » dit la même chose que « ils ont (donné) à *eux-mêmes* » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: donné (sans -s).

Nous pouvons dire que dans les phrases: « Nous nous sommes... », « Vous vous êtes... », « Ils (elles) se sont... », la deuxième partie du passé composé reste toujours la même qu'au masculin singulier (sans -e, -s ou -es) si les mots: « nous nous sommes... », « vous vous êtes... », « ils (elles) se sont... » disent la même chose que « nous avons ... à *nous-mêmes* », « vous avez ... à *vous-mêmes* » et « ils (elles) ont ... à *eux (elles)-mêmes*. »

EXERCICE I

Henri et Marie-Anne se sont rencontr— chez les Bourdier. Quand ils se sont v—, ils se sont donn— la main et se sont di— bonjour. Henri et Marie-Anne: « Quand nous nous sommes v—, nous nous sommes sour— et nous nous sommes pri— la main. Nous nous sommes parl— longtemps. »

M. Doumier, à André: «Comment vous êtes-vous conn—, Henri et vous? Quand vous êtes-vous quitt—, le premier soir?» Quand M. Fournier et son voisin M. Doumier se sont rencontr—, ils se sont salu—, puis ils se sont demand—: «Comment allez-vous?» et se sont répond— en même temps: «Très bien, merci!»

RÉSUMÉ (2)

Nous avons vu plus d'une fois, dans les chapitres 21 à 25, que les formes d'un verbe étaient «comme» celles d'un autre verbe, par exemple que les formes du verbe *entendre* étaient «comme» les formes du verbe *attendre*. Les verbes *attendre* et *entendre* sont deux verbes de la même «famille». Nous connaissons un troisième verbe de cette famille, c'est le verbe *répondre*.

Pourquoi disons-nous que ces verbes sont une famille? Parce que, dans chacune des formes de ces trois verbes, la deuxième partie est la même d'un verbe à l'autre, et la première partie seulement est différente. Par exemple: *attendait*, *entendait* et *répondait*, ou *attendons*, *entendons* et *répondons*.

Quand nous avons toutes les formes d'un verbe d'une famille, et une forme seulement d'un autre verbe de la même famille, nous pouvons trouver toutes les autres formes de ce deuxième verbe. Prenons un exemple! Si nous avons toutes les formes du verbe *attendre*: *attendre*, *a attendu*, *attend*, *attendait*, *attendra*, et si nous avons

une forme de deux autres verbes de la même famille: *répondra* et *a entendu*, quelles sont les autres formes de ces deux verbes? Voyons:

attendre	a attendu	attend	attendait	attendra
répondre	a répondu	répond	répondait	répondra
entendre	a entendu	entend	entendait	entendra

Nous appelons cette famille de verbes *la famille d'attendre*.

EXERCICE II

André a dit à M. Doumier qu'il répon— à ses questions, et il a répon— à toutes les questions que M. Doumier lui a posées, mais à cette question-ci il ne répon— pas. Il ne sait pas s'il peut répon—. « Si je vous répon—, ce que je dirais ne serait peut-être pas vrai, » dit-il.

Quand on est dans le wagon d'un train, c'est souvent difficile d'enten— ce que disent les autres personnes. Si l'on ne parle pas assez haut, celui à qui vous parlez n'enten— pas. « Je vous demande pardon, » dit-il alors, « je n'ai pas enten— ce que vous avez dit; si vous le dites encore une fois, je l'enten— peut-être mieux. » Et peut-être, s'il est vieux, le monsieur dira qu'il enten— mieux quand il était jeune.

L'AMOUR D'HENRI

Quand tout le monde a fini de dîner, M. Doumier
kā tu l mō:d a fini dē dine, mēsjo dumje

dit: « Maintenant, Messieurs, je crois que nous allons
dī: «mētnā, mēsjo, ʒə krwa k nu -zalō

fumer un cigare. Mais d'abord nous allons demander
fyme ā siga:r. mē dabo:r nu -zalō dmāde

à Amélie de nous faire une tasse de café. » « Bonne
a ameli dē nu fe:r yn ta:s dē kafe. » «bon

idée, » dit le docteur Passavant. « Amélie! » appelle
ide, » dī l doktœ:r pasavā. «ameli!» apel

M. Doumier, « vous nous ferez une tasse de votre
'mēsjo dumje, «vu nu fre yn ta:s dē votrē

bon café, n'est-ce pas? » « Bien, M. Doumier. Et
bō kafe, nes pa?» «bjē, mēsjo dumje. e

où le prendrez-vous? » « Nous le prendrons au salon, »
u l prādre vu?» «nu l prādrō o salō, »

lui répond son maître, et tout le monde sort de la salle
lūi repō sō mē:tr, e tu l mō:d sō:r dē la sal

à manger. Dans le salon, on s'assied dans de bons
a māʒe. dā l salō, ō sasje dā d bō

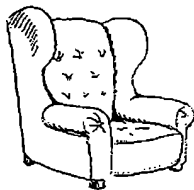
fauteuils, puis M. Doumier demande: « Cigare ou
foicē:ʃ, pūi mēsjo dumje dmā:d. «siga:r u

cigarette, Messieurs? » « Cigare, » répond le docteur.
sigaret, mēsjo?» «siga:r, » repō l doktœ:r.



un cigare

prendre
il prendra



un fauteuil



un briquet

remercier = dire
merci



un plateau

« Cigarette, s'il vous plaît, M. Doumier, » répondent
« *sigareti, s'il vu ple, masjə dumje,* » *repõ:d*

André Comaux et son ami.

ādre kɔmo e sɔ -nami.

Quand chacun a pris un cigare ou une cigarette,
kā fakā a pri ā siga:r u yn sigaret,

M. Doumier prend un très beau briquet, cadeau
masjə dumje prā ā tre bo brike, kado

d'anniversaire de sa fille, et demande: « Puis-je vous
daniverse:r da sa fi:j, e dmā:d: «pyi:z vu

donner du feu, Messieurs? » « Merci, » lui répond le
done dy fə, masjə?» «mersi,» lɔi repõ l

docteur. André et M. Martial, qui ont déjà allumé
doktæ:r. ādre e masjə marsjal, ki ɔ deza alyme

leurs cigarettes avec leurs propres briquets, répondent:
lær sigaret avek lær prɔpra brike, repõ:d:

« Nous vous remercions, M. Doumier, mais c'est déjà
« *nu vu rəmersjɔ, masjə dumje, me se deza*

fait. »

fɛ.»

Quand tout le monde a allumé sa cigarette ou son
kā tu l mɔ:d a alyme sa sigaret u sɔ

cigare, Amélie entre avec un grand plateau sur lequel
sigar, ameli ā:tr avek ā grā plato syr lakel

elle a mis tout ce qui est nécessaire pour le café. Le
el a mi tu s ki e nesese:r pur la kafe. la

café est dans une très belle cafetière. Elle a appartenu
kafɛ e dā -zyn tre bel kafɛjɛ:r. el a apɔrtəny

à la grand-mère, puis à la mère de Mme Doumier,
a la grāmē:r, pyi a la mē:r da madam dumje,

et on dit qu'elle a appartenu à Napoléon III. Napoléon
e 5 di kel a apartany a napole5 trwa. napole5

III n'était pas aussi grand que Napoléon I^{er}, mais,
trwa nete pa osi grā k napole5 premje, me,

comme dit toujours le docteur Passavant, pour une
kom di tuzu:r lə dɔktœ:r pasavā, pur yn

cafetière, c'est assez d'avoir appartenu au « petit »
kaftje:r, se -tase dəvwa:r apartany o «pti»

Napoléon. Quand elle a mis la cafetière sur la table
napole5. kă -tel a mi la kaftje:r syr la tabl

et placé une tasse et une soucoupe devant chaque
e plase yn ta:s e yn sukup dəvā fak

personne, Amélie dit: «Voilà, M. Doumier! J'espère
persn, ameli di: «vvala, masjə dumje! zespe:r

que le café sera bon, aujourd'hui.» «Je n'en doute
kə l kafe sra b5, ozurɔyi.» «zə nā dut

pas, Amélie. Votre café est toujours très bon. Ma
pa, ameli. vɔtrə kafe e tuzu:r tre b5. ma

femme disait que c'était le meilleur café de Ville-
fam dize k sete l mejœ:r kafe d vil-

bourg,» lui répond son maître avec un sourire.
bu:r,» lɔyi rep5 s5 mē:tr avek œ suri:r.

Amélie ne dit rien, mais elle sort du salon en souriant.
ameli n di rjē, me el sɔ:r dy sal5 ā surjā.

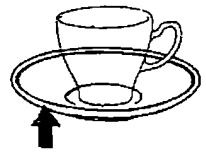
«Elle est toujours ainsi,» dit M. Doumier quand
«el e tuzu:r ēsi,» di masjə dumje kă

appartenir tenir
a appartenu a tenu
appartient tient
appartenait tenait
appartiendra tiendra

Napoléon I^{er}
(premier)

Napoléon III
(trois)

placer = poser



une soucoupe

je n'en doute pas
= j'en suis sûr

ainsi = comme
cela

Chapitre vingt-six (26).

il m'écoute : il écoute ce que je dis	<p>elle est sortie. « Amélie ne me remercie jamais, mais -tel ɛ sorti. «ameli n mə ʁmɛrsi ʒame, mə avez-vous vu le sourire avec lequel elle m'a écouté? ave vu vy l suri:r avek lakel el ma ekute?</p>
il nous faut... = nous avons besoin de...	<p>Et vous allez voir que dans cinq ou dix minutes, elle e vu -zale vwa:r ka dā sɛ̃ -ku di minyt, el va venir nous demander s'il ne nous faut pas quelque va vini:r nu dmāde sil nə nu fo pa kelka</p>
il peut il pourra	<p>chose. Elle sait très bien qu'il ne nous faut rien, mais fo:z. el se tre bjɛ kil nə nu fo rjɛ, mə quand elle reviendra je pourrai lui dire encore une kã -tel ʁəvjɛdra ʒə pure lyi di:r āko:r yn</p>
délicieux : très bon à boire	<p>fois que je trouve son café très, très bon et que vous fwa ka ʒ tru:v sɔ̃ kafe tre, tre bɔ̃ e ka vu aussi le trouvez délicieux. Car il est délicieux, ne osi l truve delisjɔ. kar il ɛ delisjɔ, nə</p>
	<p>trouvez-vous pas?» «Oh, oui,» disent André et M. truve vu pa.ʔ» «o, wi,» di:z ādre e mɔsjɔ Martial. «Nous n'avons jamais bu un meilleur café, marsjal. «nu navɔ ʒame by ɔ̃ mejœ:r kafe, même pas en Afrique, et on fait un bon café à Casa- me:m pa ā -nafrik, e ɔ̃ fe ɔ̃ bɔ̃ kafe a kaza-</p>
content = heureux	<p>blanca.» «Vous verrez combien elle sera contente, blāka.» «vu vere kɔbjɛ el sɔra kɔtā:t,</p>
voir a vu voit voyait verra	<p>quand je vais le lui dire. Je crois même qu'elle sera kã ʒ ve lə lyi di:r. ʒə krwa məm kel sɔra si contente que je pourrai lui demander de préparer si kɔtā:t ka ʒ pure lyi dmāde d pɛpɛre</p>

les chambres d'amis pour cette nuit.» « Mais non, M.
le *fā:brə dami pur set nyi.*» «*me nō, məsjə*

chambre d'amis =
chambre pour les
amis

Doumier,» lui disent les deux Parisiens, « ce n'est pas
dumje,» *lyi di:z le də parizjē,* «*s ne pa*
nécessaire. Nous pouvons très bien aller à l'hôtel.»
ne:se:ʀ. nu puwō tre bjē ale a lotel.»

« Mais vous n'y pensez pas! Nous avons deux très
«*me vu ni pāse pa! nu -zavō də tre*

vous n'y pensez
pas = vous ne
pensez pas à cela

belles chambres d'amis dont les fenêtres donnent sur
bel fā:brə dami dō le fne:trə don syr

les fenêtres don-
nent sur le jardin
= on voit le jar-
din par les fenê-
tres

la plus belle partie du jardin, et vous parlez d'aller
la ply bel parti dy zardē, e vu parle dale

à l'hôtel! Je vous le répète: j'espère bien que vous
a lotel! zə vu l repet: zespə:ʀ bjē k vu

répéter
à répété
répète

n'y pensez pas.» « Cher M. Doumier, si vous voulez
ni pāse pa.» «*fə:ʀ məsjə dumje, si vu vule*

absolument que nous restions, nous acceptons avec
absolymā k nu restjō, nu -zakseptō avek

absolument ɔ:
vraiment

grand plaisir. Et si Amélie accepte aussi, vous allez
grā plezi:ʀ. e si ameli . aksept osi, vu -zale

accepter = dire
oui [*di:ʀə wi*]

pouvoir lui dire qu'elle n'est pas une femme, mais un
puwə:ʀ lyi di:ʀ kel ne pa yn fam, me ā

pouvoir
à pu
peut
pouvait
pourra

ange.» A ce moment, Amélie entre.
-nā:z.» *a s momā, ameli ā.tr.*

« Je suis venue voir s'il ne vous faut pas quelque
«*zə syi vny vva:ʀ sil nə vu fo pa kelka*

chose,» dit-elle. « Non, Amélie, je vous remercie,» lui
fo:z,» *di -tel.* «*nō, ameli, zə vu rmersi,*» *lyi*



un ange

prier ๑: demander

répond le vieux Doumier, « mais ces messieurs me
repõ l vjə dumje, «me se mesjə mə

prient de vous dire qu'ils n'ont jamais bu un café
pri d vu di:r kil nõ zame by æ kafe

aussi délicieux que celui que vous nous avez fait ce
osi delisjə k salvi k vu nu -zave fe sə

soir.» «Jamais, Amélie,» dit M. Martial, «même
swa:r.» «zame, ameli,» di mäsjə marsjal, «me:m

pas en Afrique.» Amélie ne remercie pas, mais le
pa ā -nafrik.» ameli n romersi pa, me l

sourire avec lequel elle écoute ces choses, si agréables
suri:r avek ləkəl el ekut se fo:z, si agreabl

à entendre pour les oreilles d'une vieille bonne, montre
a ätā:dra pur le -zore:j dyn vje:j bɔn, mō:tra

qu'elle est encore plus contente que la première fois.
kəl e -tāko:r ply kōtā:t kə la prämje:r fwa.

«Chère Amélie,» lui dit alors son maître, «j'ai prié
«je:r ameli,» lui di alo:r sō me:tr, «ze prie

ces messieurs de rester ici cette nuit, au lieu d'aller
se mesjə d reste isi set nyi, o ljə dale

à l'hôtel. Vous pourriez peut-être préparer les chambres
a lotel. vu purje pøte:tro prepare le fā:bro

qu'en dites-vous ๑:
que pensez-vous
de cela

d'amis... Qu'en dites-vous?» Et elle répond: «Aller
dami... kā dit vu?» e el repõ: «ale

à l'hôtel? Mais j'espère bien qu'ils n'y pensent pas?
a lotel? me zespe:r bjē kil ni pā:s pa?

Puisque nous avons deux chambres d'amis qui donnent
puisk nu -zavõ də fā:bro dami ki don

sur le jardin. Et puis, il n'y a pas un seul bon hôtel
syɾ lə ʒardɛ̃. e pɥi, il nʲa pa œ sɛl bɔn ɔtɛl

à Villebourg, vous le savez bien. Vous pourriez aussi
a vilbu:r, vu l save bjɛ̃. vu pɥrʲe osi

bien rentrer à Paris, Messieurs, que de passer la nuit
bjɛ̃ râtre a pari, mesjɔ, ka d pase la nɥi

dans un de ces hôtels! Je vais vous préparer vos
dā -zœ d se -zotɛl! ʒə vɛ vu pɣepare vo

chambres tout à l'heure, vous pourrez y monter quand
ʃā:brə tu -ta læ:r, vu pɥre i mōte kā

vous aurez fini votre café.» « Amélie, vous êtes un
vu -zœɾe fini vɔtrə kafe.» «ameli, vu -zet œ

ange! » lui disent les deux amis en même temps.
-nā:ʒ! lɥi di:z le dœ -zami ā mɛ:m tā.

Amélie ne répond rien, et ne remercie pas, mais sort
ameli n repō rjɛ̃, e n rɔmersi pa, mɛ sɔ:r

en se disant: « A l'hôtel! Quelle idée! Ces Parisiens,
ā s dizā: «a ɔtɛl! kel ide! se parizjɛ̃,

ce ne sont pas des gens comme les autres.»
sœ n sō pa de ʒā kɔm le -zo:tr.»

«Vous avez entendu, Messieurs,» dit le vieux Doumier
«vu -zave ātādy, mesjɔ,» di l vjɔ dumiɛ

en souriant, quand la bonne est sortie, «non seulement
ā surjā, kā la bɔn ɛ sorti, «nō sœlmā

Amélie accepte, mais elle veut absolument que vous
ameli aksept, mɛ el vœ absɔlymā k vu

restiez. Je vous promets, Messieurs, que vous passerez
restjɛ. ʒə vu pɣɔme, mesjɔ, ka vu pasɾe

tout à l'heure ɔ:
 dans quelques in-
 stants

non seulement =
 pas seulement

vous passerez des
 jours agréables =
 vous aurez des
 jours agréables

Chapitre vingt-six (26).

promettre mettre
promets mets
promets mets
promet met
promettons mettons
promettez mettez
promettent mettent

à Villebourg des jours très agréables.» « Nous n'en
a vilbu:r de zu:r tre -zagreabl.» «nu nã

doutons pas, cher M. Doumier, car nous y avons
dutõ pa, se:r masjõ dumje, kar nu -zi avõ

déjà passé une très belle soirée.» « Merci, Messieurs,
deza pase yn tre bel sware.» «mersi, mesjõ,

et maintenant, si vous n'êtes pas trop fatigués, je vais
e mēinã, si vu net pa tro fatigue, zã ve

vous prier de me raconter ce qui est arrivé après
vu prie dã m rakõte s ki e -larive apre

cette première soirée dont nous a parlé M. Comaux.»
set prēmje:r sware dõ nu -za parle masjõ komo.»

« Mais avec plaisir, » dit André, « je ne suis absolument
«me avsk plezi:r,» di ādre, «zã n sũi absolymã
pas fatigué.»
pa fatigue.»

Il prend une cigarette, le vieux Doumier lui donne
il prã yn sigaret, la vjõ dumje lũi don

du feu, tout le monde s'assied encore mieux dans les
dy fõ, tu l mõ:d sasje āko:r mjõ dã le

bons fauteuils du salon, et André commence à raconter.
bõ fotæ:ĩ dy salõ, e ādre komã:s a rakõte.

« Après cette première soirée, pendant laquelle Henri
«apre set prēmje:r sware, pãdã lakel āri

et ma belle cousine ont compris qu'ils étaient faits l'un
e ma bel kuzin õ kõpri kil -zete fe lã

pour l'autre, Henri est venu presque tous les jours
pur lo.tr, āri e vny presk tu le zu:r

lequel
laquelle
un jour, pendant
lequel...
une soirée, pen-
dant laquelle...

chez mon oncle. Au bout d'une semaine — c'est Marie-
ʃe mɔ̃ -nɔ̃:kl. o bu dyn sɛmɛn - se mari

au bout de ɔ:
 après

Anne qui me l'a raconté plus tard — Henri a fait le
a:n ki m la rakɔ̃te ply ta:r - ɛ̃ri a ʃe l

il sait
 il savait

premier pas: il lui a dit qu'il l'aimait. Elle le savait
prɛmjɛ pa: il lɥi a di kil leme. el la save

bien entendu,
 Marie-Anne ... =
 on comprend bien
 que Marie-Anne
 ...

très bien, il est vrai, mais c'était autre chose de l'en-
tre bʃɛ, il ɛ vre, me sete -to:tra ʃo:z da lā-

tendre. Bien entendu, Marie-Anne lui a dit aussi qu'elle
tā:dr. bʃɛ -nātādy, mari a:n lɥi a di osi kel

l'aimait. Elle n'avait même pas besoin de le dire, cela
leme. el nave mɛ:m pa bɛzwɛ da l di:r, sla

se voyait à chaque mot qu'elle disait, à tout ce qu'elle
s vwajɛ a ʃah mo kel dize, a tu s kel

faisait. Tout le monde savait combien elle était amou-
ʃɔz. tu l mɔ̃:d save kɔ̃bʃɛ el ɛtɛ -tamu-

reuse de votre fils. Elle était non seulement très
ʀo:z da vɔtrɛ fis. el ɛtɛ nɔ̃ sɛlmā tre

amoureuse, elle était follement amoureuse d'Henri.
-zamuʀo:z, el ɛtɛ ʃolmā -tamuʀo:z dāri.

S'il lui avait demandé de partir avec lui pour l'Austra-
sil lɥi avɛ dmāde d parti:r avek lɥi pur lɔstra-

lie, la Chine, l'Alaska, pour n'importe quel pays du
li, la ʃin, lalaska, pur nɛpɔrt kel peji dy

monde, elle aurait accepté. Et je suis sûr qu'elle
mɔ̃:d, el ɔrɛ -takseptɛ. ɛ ʒɔ syi sy:r kel

aurait accepté avec joie. Vous auriez pu lui demander
ɔrɛ -takseptɛ avek ʒwa. vu -zɔrʃɛ py lɥi dmāde



la Chine et l'Alaska

follement amou-
 reux ɔ: si amou-
 reux que l'on ne
 sait pas ce que
 l'on fait

la joie = le plaisir
 vous auriez ɔ: on
 aurait

	de faire n'importe quoi pour Henri, elle l'aurait fait <i>d fe:r nēport kwa pur āri, el lōre fe</i>
	tout de suite. Mais lui aussi, vous savez, aurait fait <i>tulsyil. me lyi osi, vu save, ore fe</i>
	n'importe quoi pour sa Marie-Anne. Il était tout aus- <i>nēport kwa pur sa mari a:n. il ete lu -lo-</i>
	si amoureux de Marie-Anne que Marie-Anne était <i>si amure d mari a:n kō mari a:n ete</i>
	amoureuse de lui. Il ne vivait que pour elle, il ne <i>-lamuro:z dō lyi. il nō vive k pur el, il nō</i>
auprès de ɔ: avec	vivait que pendant les heures qu'il passait auprès de <i>vive k pādā le -zæ:r kil pase opre d</i>
	celle qu'il aimait. Il l'appelait son ange, et sa plus <i>set kil eme. il laple sō -nū:z, e sa ply</i>
	grande joie était de la regarder parler, sourire, aller <i>grā:d zwa ete d la rgarde parle, suri:r, ale</i>
	et venir dans la maison. Lui aussi aurait donné n'im- <i>e mi:r dā la mezō. lyi osi ore done nē-</i>
le reste = ce qui reste	porte quoi pour pouvoir passer le reste de sa vie auprès <i>pori kwa pur puwva:r pase l rest dā sa vi opre</i>
	d'elle, je n'en doute pas. En un mot, ils étaient aussi <i>del, zō nā dut pa. ā -nā mo, il -zete -lōsi</i>
	amoureux l'un de l'autre que deux jeunes gens peuvent <i>amure lē d lo:trō kō dō zæn zā pæ:v</i>
	l'être. Et je crois que nous autres, qui n'avons pas <i>le:tr. e zō krewa k nu -zo:tr, ki navō pa</i>
	aimé comme eux... » <i>eme kom ø... »</i>

Ici, le docteur Passavant arrête André d'un geste de
isi, lə dɔktæ:r pasavɑ̃ aret ɑ̃dʁe dɑ̃ zɛst dɔ

la main. « Mon jeune ami, » lui dit-il, « c'est de vous-
la mɛ. « mɔ̃ ʒɑn ami, » lɥi di -tɪl, « se d vu-

même que vous parlez, je pense, car je crois bien
mɛ:m kə vu parlɛ, ʒə pɑ:s, kar ʒə kʁwa bjɛ

qu'il y a une personne parmi nous qui a aimé tout
kɪl jɑ yu pɛʁsɔn pɑʁmi nu ki a ɛmɛ tu

parmi = entre

aussi... follement — puisque vous avez vous-même
-loxi... fɔlmɑ̃ — pɥisk vu -zavɛ mɑnɛ:m

employé ce mot — qu'Henri et Marie-Anne. Une
ɑ̃plɔwajɛ s mo — kɑ̃ʁi ɛ mari a.n. vu

autre fois, si vous restez assez longtemps parmi nous,
o:tʁə fwa, si vu restɛ asɛ lɔ̃lɑ̃ pɑʁmi nu,

je vous promets de vous raconter une belle histoire
ʒə vu pʁɔmɛ d vu rakɔ̃tɛ yn bɛl istwa:r

d'amour. Mais je vous demande pardon de vous avoir
damu:r. mɛ ʒ vu ɑmɑ:d pɑʁdɔ̃ d vu -zavwa:r

interrompu. Je vous prie de continuer. Je ne dirai
ɛtɛʁɔ̃py. ʒə vu pʁi d kɔ̃tɪnuɛ. ʒə n diʁɛ

interrompu = ar-
rêté

plus rien. »

ply ʁjɛ.»

M. Doumier n'a rien dit quand son ami le docteur a
mɑsjɔ̃ dumiɛ na ʁjɛ di kɑ̃ sɔ̃ -nami l dɔktæ:r a

interrompu André, il a seulement fait un petit geste
ɛtɛʁɔ̃py ɑ̃dʁɛ, il a sɛlmɑ̃ fɛ ɑ̃ pti zɛst

de la main et a regardé Passavant en souriant à quel-
dɔ la mɛ ɛ a ʁɡardɛ pasavɑ̃ ɑ̃ surjɑ̃ a kɛl-

à ɔ: en pensant à

qui cela peut-il
être = qui est-ce
que cela peut être

que beau souvenir. André comprend que ce souvenir
kə bo suvni:r. ādre kōprā kə sə suvni:r

est celui d'une grande joie passée, tout aussi grande
ε səlɣi dyn grā:d ʒwa pase, tu -tosi grā:d

et belle que l'amour d'Henri et de Marie-Anne. « Mais
e bel kə lamu:r dāri e d mari a:n. «me

ce grand amoureux dont parle le docteur, qui cela
sə grā -təmu:r dō parl la dɔktæ:r, ki sla

peut-il être? » se dit-il. « Est-ce peut-être le vieux
pə -tɪl ɛ:tr? » sə di -tɪl. « ɛs pæte:trə la vjə

Doumier? Ou le docteur lui-même? Le docteur? Je
dumje? u l dɔktæ:r lyime:m? la dɔktæ:r? ʒə

ne vois pas très bien le docteur comme un homme
n vwa pa tre bjē l dɔktæ:r kɔm æ -nɔm

follement amoureux d'une femme, même très belle.
fɔlmā -təmu:r dyn fam, me:m tre bel.

M. Doumier alors? Oui, cela pourrait bien être lui.
məsjə dumje alɔ:r? wi, sla pure bjē ɛ:trə lyi.

Je crois que l'histoire à laquelle pense le docteur est
ʒə krwa k listwa:r a lakel pā:s la dɔktæ:r ɛ

celle du vieux Doumier. Je vais le demander au
sɛl dy vjə dumje. ʒə ve l dəməde o

docteur tout à l'heure, si nous sommes seuls un instant.
dɔktæ:r tu -ta læ:r, si nu sɔm sɛl æ -nɛstā.

Nous allons voir. » Et André continue son histoire:
nu -zalō vwa:r. » e ādre kōtɪny sō -nistwa:r.

« Quand vous m'avez interrompu, cher docteur, » dit-il
« kā vu mave ɛtɛrɔpy, fɛ:r dɔktæ:r, » di -tɪl

en souriant, « je disais qu'au bout d'une semaine Henri
ā surjā, «zə dize ho bu dyn sōmen āri

avait dit à Marie-Anne qu'il l'aimait et qu'elle lui
ave di a mari a:n kil leme e kel luyi

avait répondu qu'elle aussi l'aimait. Après ce jour-là,
ave repōdy kel osi leme. aprē sō zur la,

bien entendu, il est revenu encore plus souvent chez
bjē -nātādy, il ē rōvny āko:r ply suvā se

mon oncle et ma tante. N'importe quel autre jeune
mō -nō:kl e ma tā:t. nēpōri kel o:tro zōen

homme aurait maintenant demandé à celle qu'il aimait,
om o:re mētnā dmāde a sel kil eme,

d'être sa femme. C'est aussi ce qu'a fait Henri, mais
dē:tro sa fam. se -tosi s ka fe āri, mē

au lieu de le lui demander le même jour, il ne l'a fait
o līs d la luyi dmāde l mē:m zur, il nō la fe

le lui demander o:
lui demander
d'être sa femme

que quelques jours plus tard. Pourquoi, si vraiment
ka kelk zur ply tā:r. purkwa, si vremā

il était amoureux? Eh bien, parce qu'il voulait donner
il etē -tamuro? e bjē, pars kil vule dōne

à Marie-Anne le temps de penser à ce qu'elle lui avait
a mari a:n lo tā d pāse a s kel luyi ave

dit. « Il est si facile de dire oui, » me disait-il, « mais
dē. «il ē si fasīl dē di:ro wi,» mē dize -tīl, «mē

cela veut dire que l'on accepte de passer le reste de
sla vō di:r ka lō -naksept dē pase l rest dē

sa vie auprès d'un homme que, quelques jours avant,
sa vi opre dē -nom ka, kelk zur avā,

connaître
a connu
connaît
connaissait
connaîtra

on ne connaissait même pas. Et c'est long, toute une
ō n kōnese me:m pa. e se lō, tut yn

vie! » Ainsi, ce n'est que trois semaines plus tard, je
vi! » ēsi, s ne kō trwa smen ply ta:r, zā

crois, que Marie-Anne et Henri se sont promis de ne
krwa, kō mari a:n e āri sō sō promi dō n

plus jamais se quitter. Et au bout de deux mois, ils
ply zame s kite. e o bu dō dō mwā, il

étaient mari et femme. »

-zete mari e fam.»

André s'arrête un instant, prend une cigarette, remer-
ādre sarei ē -nēstā, prā yn sigaret, remer-

cie M. Doumier qui veut lui donner du feu, en disant
si masjō dumje ki vō lyi dōne dy fō, ā dizā

qu'il préfère l'allumer lui-même, puis continue:

kił prefe:r lalyne lyime:m, pyi kōtiny:

« Il m'est impossible de vous dire la joie avec laquelle

« il me -tēpsibls dō vu di:r la zwa avek lakel

Marie-Anne racontait à tous ses amis qu'elle n'était

mari a:n rakōte a tu se -zami kel nete

plus Mlle Bourdier, mais Mme Doumier. Et

ply madmwazel burdjē, me madam dumje. e

puis, même si elle n'avait dit à personne combien

pyi, me:m si el nave di a persōn kōbjē

elle était contente, tout le monde l'aurait deviné, car

el ete kōtā:t, tu l mō:d lore dvine, kar

cela se voyait à son sourire, aux petits gestes heureux

sla s vwaje a sō suri:r, o pti zest cōrō

qu'elle faisait, et cela se voyait à ce qu'elle pouvait
kel faze, e sla s vwaje a s kel puwe

parfois rester de longues minutes à regarder une fleur,
parfwa reste da lɔ:g minyt a rgarde yn flœ:r,

un enfant, un jeune animal sans rien entendre, pleine
æ -nāfā, æ zœn animal sã rjē -nātā:dr, plen

de ses pensées heureuses. Et même ceux qui ne
da se pāse œrø:z. e mœ:m sœ ki n

connaissaient pas Henri, se disaient, après avoir entendu
konese pa āri, sœ dize, aprœ-zavwa:r ātādy

Marie-Anne parler du meilleur mari du monde, que
mari a:n parle dy meja:r mari dy mō:d, kœ

ces jeunes gens étaient faits l'un pour l'autre. Nous
se zœn zā ete fε lœ pur lo:tr. nu

autres hommes, nous pouvons parfois ne pas montrer
-zo:trœ -zœm, nu puwō parfwa na pa mōtre

ce que nous sentons, mais les femmes, elles ne peuvent
s kœ nu sātō, me le fam, el na pœ:v

pas ne pas le montrer; quand une femme est heureuse,
pa na pa l mōtre; kã -tyn fam ε -tœrø:z,

cela se voit. Même des gens qui, une minute avant,
sla s vwa. mœ:m de zā ki, yn minyt avā,

ne la connaissaient pas, ne l'avaient jamais vue, sentent
na la konese pa, na lave zame vy, sã:t

à chaque mot qu'elle dit, à chacun de ses sourires,
a fak mo kel di, a fakœ d se suri:r,

à chacun de ses gestes que cette femme aime et est aimée.
a fakœ d se zest kœ set fam e:m e ε -tœme.

nous pouvons ne
pas montrer ɔ: il
nous est possible
de ne pas montrer

sentir
je sens
tu sens
il sent
nous sentons
vous sentez
ils sentent

partir
je pars
tu pars
il part
nous partons
vous partez
ils partent

Mais je crois que j'ai employé le verbe « aimer » plus
me ʒə kʁwa kə ʒə ɑ̃plwaje l verb «ame» ply
 de cent fois pendant les dix dernières minutes,
də sɑ̃ fwa pɑ̃dɑ̃ le di dɛʁnjɛ:r mɪnyʁ,
 et je pense que c'est trop. Le reste de l'histoire d'Henri
e ʒ pɑ:s kə se tʁo. lə rest də listwa:r dɑ̃ʁi
 et de Marie-Anne est comme n'importe quelle autre
e d mari a:n e kɔm nɛpɔʁt kel o:tʁə
 très belle histoire d'amour; elle nous intéresse plus
tʁe bɛl istwa:r damu:r; el nu -zɛʁɛs ply
 qu'une autre, bien entendu, puisque nous connaissons
kyn o:tʁ, bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy, pyisk nu kɔnɛsɔ̃
 les deux personnes, mais je crois que nous pouvons
le də pɛʁsɔn, me ʒə kʁwa k nu puvɔ̃
 maintenant parler d'un autre chapitre de la vie d'Henri
mɛ̃tɑ̃ɑ̃ parlɛ dœ -no:tʁə ʃapitʁə də la vi dɑ̃ʁi
 et de Marie-Anne.»
e d mari a:n.»

Au même instant où André s'arrête, la vieille bonne
o ms:m ɛstɑ̃ u ɑ̃dʁe sɛʁɛ, la vjɛ:j bɔn

Amélie entre dans le salon et dit: «Voilà! Ces mes-
ameli ɑ̃:tʁə dɑ̃ l salɔ̃ e di: «vɛʁala! se me-
 sieurs peuvent monter dans les chambres d'amis.»
sʁə pœ:v mɔ̃tɛ dɑ̃ le ʃɑ̃:bʁə dami.»

«Merci, Amélie,» lui dit M. Doumier, puis, aux
«mɛʁsi, ameli,» lɥi di mɛʁʁə dumiɛ, pyi, o
 autres: «Montons, Messieurs, vous avez entendu ce
-zo:tʁ: «mɔ̃tɔ̃, mɛsjø, vu -zavɛ ɑ̃tɑ̃dy s

qu'a dit Amélie. Vous allez voir si ce ne sont pas de
ka di ameli. vu -zale vva:r si s na sō pa dō

jolies chambres; elles donnent sur la partie du jardin
zoli fā:br; el don syr la parti dy zardē

où j'ai mes plus belles roses. Cela ne se voit pas le
u ze me ply bel ro:z. sla n sō vva pa l

soir, mais demain matin, je vous promets que vous
swa:r, me dmē maîē, zō vu prome k vu

allez me remercier. Et tout à l'heure, après que nous
-zale m rōmersje. e tu -ta lœ:r, apre k vu

serons montés dans vos chambres avec vos valises,
srō mōte dā vo fā:br avek vo vali:z,

peut-être prendrez-vous un petit verre de cognac dans
pœ:trō prādre vu ā pti ve:r dō kɔnak dā

le salon avant de vous coucher? » « Avec plaisir, M.
l salō avā d vu kuſe? » « avek plēzi:r, mēsjo

Doumier, » répond M. Martial, « mais je vous répète
dumje, » rēpō mēsjo marsjal, « me z vu rēpet

qu'il n'est vraiment pas nécessaire de faire tout cela
kil ns vremā pa nesese:r dō fe:r tu sla

pour nous. » « Ce n'est pas nécessaire, il est vrai, mais
pur nu. » « s ne pa nesese:r, il e vre, me

cela me donne du plaisir, Messieurs. Et j'espère que
sla m don dy plēzi:r, mēsjo. e zespe:r kō

vous serez contents d'être restés au lieu d'être allés
vu sre kōtā dē:trō restē o ljō dē:tr alē

à l'hôtel, comme vous vouliez d'abord. » « Je ne peux
a lōtel, kōm vu vulje dabɔ:r. » « zō n pō

pas vous dire combien nous sommes contents, M.
pa vu di:r kɔbjɛ nu som kɔtiā, masjə

Doumier! Mais nous ne pouvions pas, en arrivant...
dumiɛ! me nu n puwɔ pa, ā -nariwā...

«Vous ne pouviez pas,» dit le docteur Passavant, «savoir
«vu n puwɔ pa,» di l dɔktɔ:r pasavā, «sawɔa:r

quel homme était Arthur Doumier, vous avez raison.
kel om ɛtɛ arty:r dumiɛ, vu -zavɛ rezɔ.

Et quand vous aurez passé quelques jours parmi nous,
e kā vu -zɔrɛ pase kelk zu:r parmi nu,

vous verrez qu'il n'est pas toujours nécessaire d'em-
vu vɛrɛ kil nɛ pa tuzu:r nesɛsɛ:r dā-

ployer beaucoup de mots pour dire que l'on se sent
plwɔjɛ boku d mo pur di:r kɔ lɔ sɔ sā

bien auprès de quelqu'un. Un sourire, un geste le
bjɛ opɛrɛ d kelkɛ. ɛ suri:r, ɛ zɛst lə

disent aussi bien.» «Vous avez raison, docteur.»
di:s osi bjɛ.» «vu -zavɛ rezɔ, dɔktɔ:r.»

Quand tout le monde est sorti du salon, Amélie écoute
kā tu l mɔ:d e sɔrti dy salɔ, ameli ɛkɔt

un moment, puis elle prend le plateau, le place sur
ɛ momā, piɛi ɛl prā l plato, lə plas syr

une chaise, et commence à placer sur le plateau la
yn fɛ:z, e komā:s a plase syr lə plato la

cafetière (celle qui a appartenu à Napoléon III), les
kaftjɛ:r [sɛl ki a apɔrtɔny a napoleɔ trɔwɔ], lə

tasses et les soucoupes. Quand elle arrive à la tasse
ta:s e lə sukup. kā -tɛl ari:v a la ta:s

d'André Comaux, elle dit: « Quel petit cochon, de jeune
dādre komo, el di: «kel poti kɔʃɔ, dɔ ʒan

homme! Voilà qu'il a employé la belle table de Mme
om! vɔla kil a ɛplwaʒe la bel tablɔ dɔ madam

Doumier au lieu de la soucoupe pour y poser sa tasse!
dumje o lʒɔ d la sukup pur i poze sa ta:s!

Et maintenant, ils vont boire du cognac. Je me demande
e mētnā, il vɔ bwa:r dy kɔnak. ʒɔ m demā:d

où il va poser son verre, cette fois-ci. Ah, ces jeunes
u il va poze sɔ vɛ:r, sɛi fwa si. a. se ʒœn

gens! Ils ne pensent pas à ce qu'ils font! »
ʒā! il nɔ pā:s pa a s kil fɔ!

Quand Amélie a fini de mettre sur la table du salon
kā -tameli a fini d metʁɔ syr la tablɔ dy salɔ

les verres et la bouteille de cognac, elle sort. Elle
le vɛ:r e la butɛ:j dɔ kɔnak, el sɔ:r. el

préfère sa cuisine au salon. Elle s'est une fois assise
prefɛ:r sa kyizin o salɔ. el sɛ -tyn fwa asi:z

dans un des grands fauteuils, mais cela a été la seule
dā -zœ de grā fotɛ:j, mɛ sla a ɛtɛ la sɛl

fois. « Ils sont trop grands, » a-t-elle dit, « et ne sont
fwa. «il sɔ trɔ grā,» a -tɛl di, «e n sɔ

pas pour une femme comme moi. » Quand c'est Amélie
pa pur yn fam kɔm mwa.» kā sɛ -tameli

qui le dit, cela veut dire que c'est trop agréable, et qu'elle
ki l di, sla vɔ di:r kɔ sɛ trɔ -pɑgrɛabl, e kel

préfère les chaises de sa cuisine aux fauteuils du salon.
prefɛ:r le ʃɛ:z dɔ sa kyizin o fotɛ:j dy salɔ.

voilà qu'il a ɔ:
maintenant, il a

préférer une chose
à une autre =
aimer une chose
plus qu'une autre

c' ɔ: d'être assise
dans un fauteuil

Un moment après qu'Amélie est sortie, M. Doumier
ũ momũ aprẽ kameli ẽ sorti, masjẽ dumje
 rentre dans le salon avec ses amis. « Eh bien, vous
rã:trẽ dã l salõ avek se -zami. « ẽ bjẽ, vu
 êtes contents, Messieurs? » demande-t-il. « Oh, Mon-
-zet kũtã, mesjẽ?» dãmũ:d -til. « o, ma-
 sieur Doumier, » lui répondent les deux amis, « nous
sjẽ dumje,» lĩ repõ:d le de -zami, «nu
 sommes non seulement contents, mais très heureux
som nũ scelmã kũtã, me tre -zere
 d'être venus à Villebourg et de vous avoir connus,
de:tre vony ẽ vilbu:r ẽ d vu -zavwa:r kom,
 vous et le docteur. » « C'est trop, Messieurs. » « Non,
vu ẽ l doktã:r.» « se tro, mesjẽ.» «nũ,
 et je vous promets que vous allez l'entendre beaucoup
ẽ z vu promẽ k vu -zale lãtã:drẽ boku
 de fois encore pendant que nous serons ici. » M. Dou-
ã fwa ãko:r pãdã k nu srõ -zisi.» masjẽ du-
 mier sourit au lieu de répondre, puis, quand on
mje suri o lĩ d repõ:dr, pĩ, kã -tõ
 s'assied de nouveau, il demande: « Dites-moi, Monsieur
sasjẽ d nuvo, il dãmũ:d: «dit nuwa, masjẽ
 Comaux, qu'a fait la petite Fatima quand son grand
komo, ka fe la ptĩt fatĩma kã sõ grã
 ami et maître a pris une autre femme qu'elle? Vous
-iami ẽ me:tr ẽ pri yn o:trẽ fam kel? vu
 ne nous en avez rien dit. »
nẽ nu -zã -nave rjẽ di.»

« Ça, c'est une longue histoire, » répond André, « mais
«sa, se -tyn l̥ɔ:g istwa:r,» rep̥ō ādre, «me

si vous n'êtes pas trop fatigués, je vais vous la raconter. »
si vu net̥ pa tro fatigue, ʒə ve vu la rak̥ōte.»

« Personne n'est fatigué, » lui dit M. Doumier, « ce
«person ne fatigue,» lyi di m̥osjə dumje, «sə

soir, nous nous sentons tous jeunes et pourrions vous
swa:r, nu nu s̥āt̥ tus ʒæn e pur̥jō vu

écouter pendant des heures encore. » « Eh bien, voilà, »
-zekute p̥ādā de -zæ:r āko:r.» «e bjē, vwalə,»

commence André, et tout le monde écoute son histoire
komā:s ādre, e tu l m̥ō:d ekut s̥ō -nistwa:r

sans dire un mot.

sā di:r æ mo.

EXERCICE A.

« Messieurs, » dit M. Doumier quand on a fini de dîner, « allons au —, fumer un cigare. » Tout le monde — de la salle à manger et s'assied dans les bons — du salon. Quand chacun a pris une cigarette ou un —, M. Doumier demande: « Puis-je vous donner du —? » Il a un très beau — que sa fille lui a donné à son anniversaire. Mais André et Martial ont déjà — leurs cigarettes, ils lui répondent: « Nous vous —, M. Doumier, mais c'est fait. »

Amélie apporte tout ce qui est nécessaire pour le café sur un grand —. Il y a une très belle — pour le café. Elle a — à Napoléon III. Amélie place devant chaque

MOTS:

un ange
un briquet
une cafetière
un cigare
un fauteuil
un feu
un geste
un hôtel
une joie
un mot
une négation
un plateau
un reste
un salon
une soucoupe
content
délicieux
le meilleur
accepter
allumer
appartenir
il a appartenu
il connaissait
douter
employer
il espère
il a interrompu
placer
il pourra
il pourrait
pouvoir
il pouvait
vous prendrez
préparer

personne une tasse et une —. Quand elle est —, son maître demande aux Parisiens si le café est bon. « Oh, oui, » répondent-ils, « il est — ! » « Amélie sera très — quand je le lui dirai, » dit alors le vieux Doumier. Il dit également qu'il lui demandera de — les chambres d'amis. C'étaient de très belles chambres qui — sur le jardin. M. Martial, qui trouve que c'est trop, dit: « Nous — aller à l'hôtel. » « Vous n'— pensez pas ! » lui répond M. Doumier. Il veut — que les deux amis restent.

Quand Amélie entre au salon quelques minutes plus tard, son maître lui dit: « Vous — peut-être préparer les chambres d'—, Amélie ? » « Je vais les préparer — à l'heure, » dit Amélie. Alors M. Doumier dit aux deux amis: « Je vous promets que vous passerez quelques journées très — à Villebourg. » « Je n'en — pas, » lui répond Martial.

Quand André recommence son histoire, il dit qu'au — d'une semaine, Henri a dit à Marie-Anne qu'il l'aimait. Cela a été très agréable pour la jeune fille de l'—. Et elle aimait aussi son Henri, bien —. Elle était — amoureuse de lui. Elle aurait fait n'— quoi pour rester avec celui qu'elle aimait. Et pour Henri, c'était une — de la regarder. Il aurait aimé passer le — de sa vie auprès d'elle. Marie-Anne n'avait pas besoin de dire — elle était contente d'être la femme d'Henri. Cela se — à tout ce qu'elle faisait. « Car les femmes, » dit André, « ne — pas ne pas montrer ce qu'elles sentent quand elles sont heureuses. »

EXERCICE B.

A qui a appartenu la belle cafetière de M. Doumier? ... Que dit M. Doumier à sa bonne quand elle lui dit: «J'espère que le café sera bon»? ... Que dit-il aux deux Parisiens quand Amélie est sortie sans remercier? ... Pourquoi les chambres d'amis de M. Doumier sont-elles de très bonnes chambres? ... Que dit M. Martial en parlant d'Amélie? ... Quand Henri a-t-il fait le premier pas et a dit à Marie-Anne qu'il l'aimait? ... Où Marie-Anne serait-elle allée avec Henri? ... Quel mot a employé André en parlant de l'amour des deux jeunes gens? ... Que s'est-il demandé quand le docteur lui a parlé d'une autre belle histoire d'amour? ... Pourquoi Henri n'a-t-il pas demandé à Marie-Anne d'être sa femme le même jour où il lui a dit qu'il l'aimait? ... Comment voyait-on que Marie-Anne était très heureuse? ... Pourquoi Amélie dit-elle, en regardant la tasse d'André: «Ah, ces jeunes gens»? ...

EXERCICE C.

connaître

a connu

connaît

connaissait

connaîtra

«Je suis très heureux d'avoir — votre fils,» dit Comaux à M. Doumier. «J'espère qu'un jour, vous — également ma fille Josette,» lui dit le vieux. «Je serai très content de — toute votre famille,» dit Comaux, qui — maintenant le père et le fils. «—vous Villebourg avant d'y être venu cette fois-ci, M. Martial?» «Non, je ne — pas votre ville.»

prier
je promets
remercier
répéter
il répète
il savait
sentir
nous sentons
ils sentent
tenir
il a tenu
vous verrez
chacun
lequel
laquelle
absolument
ainsi
auprès de
follement
parmi
au bout de
au lieu de
aussi bien
bien entendu
cela se voyait
cela veut dire
une chambre
d'amis
je n'en doute pas
les fenêtres donnent sur ...
ne plus jamais
n'importe quel
n'importe quoi
non seulement
il nous faut
préférer... à...
tout à l'heure
tout aussi ...
que
toute une vie
voilà que
l'Alaska
la Chine

voir

a vu

voit

voyait

verra

Quand on regarde par la fenêtre de la chambre d'André, on — le jardin. On le — mal ce soir, mais demain, on le — mieux. Le soir, on ne peut pas — toutes les très belles fleurs du jardin, et les deux amis n'ont pas encore — les roses de M. Doumier. Quand ils sont arrivés, on — encore très bien, mais personne n'a pensé à descendre au jardin pour aller — les fleurs.

pouvoir

a pu

peut

pouvait

pourra

Si l'on est grand, on — voir le jardin par la fenêtre de la chambre d'Amélie. Quand Henri était petit, il ne — pas voir le jardin, quand il était chez Amélie. « Quand je serai grand, » disait-il, « je — voir tout le jardin. » Une fois, il est monté sur une chaise, et a — voir un morceau du jardin. Mais il aurait aimé — voir le reste également.

RÉSUMÉ (1)

ne ... aucun(e)

ne ... personne

Qu'y a-t-il de différent entre la *négation* [negasjã] « ne ... aucun(e) » et la négation « ne ... personne »? Voici! La négation « ne ... aucun(e) » est employée quand on parle de personnes, d'animaux ou de choses; elle dit la même chose que « ne ... pas un(e) seul(e) », et le mot « aucun(e) » a les mêmes deux for-

Je ne vois aucun
chat, aucune fleur,
ni aucun petit
garçon.

mes (masculin et féminin) qu'un adjectif. La négation « ne ... personne » est employée seulement quand on parle de personnes; elle dit la même chose que « ne ... pas une seule personne », et le mot « personne » ne change jamais.

ne ... aucun(e) aucun(e) ne ...

ne ... personne personne ne ...

ne ... rien rien ne ...

Dans les négations « ne ... pas », « ne ... plus », « ne ... que » et « ne ... jamais », les mots « pas », « plus », « que » et « jamais » viennent toujours après le mot « ne » (ou « n' »). On dit: « Il *n'a pas* de frères », « Je *ne suis plus* un enfant », « Nous *n'avons que* trois poires », « Ils *ne sont jamais* à la maison ».

Mais dans les négations avec « aucun(e) », « rien » et « personne », ces trois mots peuvent venir *après* ou *avant* le mot « ne ». On dit: « Nous *ne* connaissons *aucune* famille anglaise », « Vous *ne* mangez *rien* », « Il *n'y a personne* dans cette chambre » — et on dit: « Dans cette famille, *aucun* garçon *n'a plus* de dix ans », « *Rien ne* m'intéresse, dans cette ville », « *Personne ne* sait où demeure M. Dujardin ». Nous voyons que le mot « ne » vient *toujours* à la même place: avant le verbe.

Il n'y a dans cette maison aucun petit garçon ni aucune petite fille.

Je ne vois personne.

Il n'y a personne dans cette maison.

EXERCICE I

Répondez avec une négation avec « aucun(e) », « rien » ou « personne ».

Question: « Est-ce que quelqu'un a vu mon chien? »

Réponse: « Non, ... » Q.: « Voulez-vous quelque chose avec votre café? » R.: « Non, ... » Q.: « Avez-vous rencontré quelqu'un au bois? » R.: « Non, ... » Q.: « Est-ce que quelque chose est tombé à terre? » R.: « Non, ... » Q.: « Avez-vous une fille de vingt ans, Madame? » R.: « Non, ... » Q.: « Quelqu'un vous a-t-il parlé, à la gare? » R.: « Non, ... » Q.: « L'un de vos enfants parle-t-il anglais? » R.: « Non, ... »

RÉSUMÉ (2)

EXERCICE II

Les verbes aller et s'en aller

(s'en) aller

(s'en) est allé (s'en) allait

(s'en) va (s'en) ira

Quand on est arrivé à la porte de M. Doumier, M. Fournier s'en —. « Mais toi, Jérôme, tu ne veux pas t'en —? » demande M. Doumier. « Si tu veux, je resterai et je ne m'en — pas, » dit Passavant. « Merci, je ne serais pas content si tu t'en —. » Et Passavant ne s'en — pas.

je (m'en) vais nous (nous en) allons

tu (t'en) vas vous (vous en) allez

il (s'en) va ils (s'en) vont

« A quelle heure t'en — —, Jean? » demande Mme Duclos à son fils. « Je m'en — à trois heures, maman. » Jean — au bois avec son ami. « —-vous avec vos frères, Nicole et Yvonne? » demande M. Duclos. « Oui, nous — avec Jean et Henri. » A trois heures, les enfants s'en —.

FATIMA ET MARIE-ANNE

Voici l'histoire de la petite Fatima, telle que l'a
vvasi listwa:r da la ptit fatima, tel ka la

racontée André Comaux ce soir-là, à Villebourg: Après
rakōie ādre kōmo sɔ swa:r la, a vilbu:r: aprɛ

avoir fait la connaissance de la belle Marie-Anne,
-zavwa:r fe la kōmesā:s da la bel mari a'n,

Henri a cessé de passer une partie de ses soirées avec la
āri a sese d pase yn parti d se sware avek la

petite Fatima, comme avant. Il a cessé, après le dîner,
ptit fatima, kōm avā. il a sese, aprɛ l dine,

de s'asseoir avec elle dans le petit jardin et de lui
da saswa:r avek el dā l poti zardē e da lɥi

raconter des histoires.
rakōte de -zisiwa:r.

Fatima aimait beaucoup ces moments si calmes: on
fatima emɛ boku se momā si kalm: ɔ

n'entendait que l'eau de la petite fontaine et la
nātāde k lo d la ptit fōten e la

voix d'Henri. Fatima aimait Henri de tout son petit
vwa dāri. fatima emɛ āri da tu sō pti

cœur. Elle n'avait plus son père: elle l'avait perdu
ka:r. el nave ply sō pɛ:r: el lave perdy

neuf ans plus tôt. Elle avait alors trois ans. Henri
næ -vā ply to. el ave -talɔ:r trwa -zā. āri

fait la connais-
sance de = connu

cesser ↔ com-
mencer

comme avant ɔ:
comme il le faisait
avant



une fontaine



un cœur

elle a perdu son
père ɔ: son père
est mort

tôt ↔ tard

Chapitre vingt-sept (27).

prendre
a pris
prend
prenait
prendra

mon bonheur est
très grand = je
suis très heureux

vers huit heures
= un peu avant
huit heures

il sort
il sortait

crier
un cri

Fatima crie de
joie.
Elle dit oui avec
un cri de joie.

il s'assied
il s'asseyait

la chanson =
le chant

plusieurs = plus
d'un

était pour elle un grand frère et le meilleur ami du
ete pur el æ grā fr̥e:r e l meʃæ:r ami dy

monde. Quand il rentrait à la maison, le soir ou
mō:d. kã -til rātre a la meʒō, lə swa:r u

l'après-midi, Fatima lui prenait la main en souriant
lapremidi, fatima lʏi pr̥æne la mē ā surjā

de joie et de bonheur. Son petit cœur battait, elle
d ʒwa e d bonœ:r. sō pti hæ:r b̥ats, el

était très heureuse. Et quand, vers huit heures, Henri
ete tre -zæro:z. e kã, ver ʏi -tæ:r, āri

sortait avec elle dans le petit jardin pour lui raconter
sortie avek el dā l p̥oti ʒardē pur lʏi rakōte

une histoire, et lui disait: «Voyons, Fatima, où nous
ʏn istwa:r, e lʏi di:zæ: «vʋajō, fatima, u nu

sommes-nous arrêtés, hier soir?» elle battait des mains
som nu ar̥ete, iʃe:r swa:r?» el b̥ats de mē

avec un petit cri de joie, puis elle s'asseyait aux pieds
avek æ pti kri d ʒwa, pʏi el saseʃe o pʃe

de son ami et écoutait. La fontaine chantait sa jolie
d sō -nami e ekute. la fōten fāte sa ʒoli

chanson. Fatima était très heureuse à ces moments-là.
fāsō. fatima ete tre -zæro:z a se momā la.

Mais depuis plusieurs jours — depuis qu'il avait fait
me dæpʏi plyzjæ:r ʒu:r — dæpʏi kil ave fe

la connaissance de Marie-Anne — Henri était diffé-
la konesā:s de mari a:n — āri ete dife-

rent. Quand il rentrait dîner, le soir, il disait quelques
rā. kã -til rātre d̥ine, lə swa:r, il di:zæ kelk

mots seulement à Fatima. (Avant, il lui demandait
mo sælmā a fatima. [avā, il lyi dmāde

toujours ce qu'elle avait fait au cours de l'après-midi.)
tuzur s kel ave fe o kur da lapremidi.]

Après le dîner, il ne s'asseyait plus près de la fon-
après l dîne, il nə saseje ply pre d la fō-

taine, avec sa petite amie à ses pieds. Le cœur de
ten, avek sa plit ami a se pje. la kœ:r da

Fatima ne battait plus de bonheur, car depuis plusieurs
fatima n baie ply d bonœ:r, kar dəpyi plyzjœ:r

jours, le bonheur de Fatima s'était transformé en mal-
zur, la bonœ:r da fatima sete trāsforme ā ma-

heur.

lœ:r.

Au cours de la semaine qui a suivi la soirée où
o kur da la smen ki a syivi la sware u

Henri avait fait la connaissance de Marie-Anne,
āri ave fe la kmesā:s da mari a.n,

cela a été comme cela chaque soir. Henri rentrait,
sla a ete kom sla fak swa:r. āri rātre,

disait quelques mots seulement à Fatima, dînait vite,
dize kelk mo sælmā a fatima, dîne vit,

en quelques minutes, puis sortait de nouveau. Avant cela,
ā kelk minyt, pyi sorte d nuvo. avā sla,

Henri sortait rarement le soir, une ou deux fois par
āri sorte rarmā l swa:r, ym u də fwa par

semaine seulement. Maintenant, il passait toutes les
samen sælmā. mēlnā, il pase tut le

au cours de =
durant

près de ɔ: à

transformer =
changer

le malheur ←
le bonheur

a suivi ɔ: est venu
après

vite = en peu de
temps

soirées avec Marie-Anne, et pas une seule avec Fatima.
sware avek mari a:n, e pa -zyn sæl avek fatima.

Puis, un soir, Henri est rentré en chantant de joie.
pyi, æ swa:r, æri e râtre ā fātā d zwa.

Il a pris les deux mains de Fatima et lui a dit: «Fa-
il a pri le dæ mē d fatima e lwi a di: «fa-
 tima, je suis le plus heureux des hommes! Viens vite
tima, zæ syi l ply -zæro de -zom! vjē vit

au jardin!» Là, ils se sont assis parmi les fleurs,
o zardē!» la, il sæ sō -tasi parmi le flæ:r,

à côté de la fontaine, et Henri a dit à Fatima: «Elle
a kote d la fōten, e æri a di a fatima: «el
 m'aime, Fatima, elle m'aime!» Le cœur de la
mæ:m, fatima, el mæ:m!» læ kœ:r dæ la

petite s'est arrêté de battre un instant, puis elle a
ptit se -tarete d batr æ -nēstā, pyi el a
 crié: «Non, non, ce n'est pas vrai! Elle ne t'aime
krie: «nō, nō, s ne pa vre! el næ tæ:m

pas!» Henri a cessé de sourire et a regardé la fillette
pa!» æri a sese d suri:r e a rgarde la fijet

avec étonnement: pourquoi disait-elle cela? Puis
avek eionmā: purkwa dize -tel sla? pyi

il lui a dit à voix basse: «Mais Fatima, elle me l'a
il lwi a di a vwa ba:s: «mæ fatima, el mæ la

dit elle-même ce soir, et puis, même si elle ne me
di elmæ:m sæ swa:r, e pyi, mæ:m si el næ m

l'avait pas dit, je l'aurais su. Mais pourquoi es-tu
lave pa di, zæ lore sy. mæ purkwa e ty

sourire
il sourit



regarder avec
étonnement (m)

savoir
a su
sait

soudain si malheureuse? Je croyais que tu serais
sudē si malæø:z? ʒə krwaje k ty sre

il croit
 il croyait

contente de me voir heureux. » « Elle ne peut pas t'ai-
kštā:t də m vwa:r æø.» «el nə pə pa le-

mer comme moi! Personne ne pourra jamais t'aimer
me kom mwa! pɛrson nə pʊra ʒame tɛme

comme moi! » a crié la fillette.

kom mwa!» a krie la fɛjet.

Henri était de plus en plus étonné. Fatima était-elle
āri ete d ply -zā ply -zetɔne. fatima ete -tel

l'étonnement
 étonné

vraiment amoureuse de lui, comme Comaux le lui
vremā amurø:z də lɥi, kom kɔmo la lɥi

avait dit? Alors, il lui a dit: « Mais Fatima, tu n'es
ave di? alɔ:r, il lɥi a di: «me fatima, ty ne

un enfant
 une enfant

qu'une enfant, elle est une jeune fille, c'est tout à
kyn āfā, el ɛ -tɥn ʒæn fi:j, se tu -ta

II est un enfant.
 Elle est une
 enfant.

fait différent! » « Je serai aussi une jeune fille un
fe dɛfərə!» «ʒə sre osi ɥn ʒæn fi:j ā

tout à fait =
 entièrement

jour! » a crié la fillette, et Henri a compris combien
ʒu:r!» a krie la fɛjet, e āri a kɔpri kɔbjē

Fatima l'aimait. Il a aussi compris qu'à ce moment,
fatima leme. il a osi kɔpri ka s mɔmā,

elle était très malheureuse. Il lui en avait trop raconté.
el ete tre malæø:z. il lɥi ā -nave tro rakšte.

en ɔ: de cette
 affaire

« Que puis-je faire? » s'est-il dit. Il a regardé la fillette,
«kə pɥi:ʒ fɛ:r?» se -tɛl di. il a rgarde la fɛjet,

qui était maintenant assise à ses pieds. Ses grands
ki ete mētnā asi:z a se pje. se grā



une larme

jusqu'ici ɔ: jusqu'à
maintenant

tout à coup =
soudain

yeux noirs étaient pleins de larmes, elle attendait un
-zjo nwa:r ete plē d' larm, el atāde ǝ

mot de lui. « Fatima, » lui a-t-il dit, « je vais te dire
mo dɔ lɥi. «fatima,» lɥi a -til di, «zə ve t di:r

quelque chose. Je t'aime beaucoup, Fatima, tu seras
kelka so:z. zə te:m boku, fatima, ty sra

toujours ma petite amie, mais comprends-tu, tu ne
tuzu:r ma ptit ami, me kɔprā ty, ty n

pourras jamais être ma femme. J'aime Marie-Anne, et
pura zame -ze:trə ma fam. ze:m mari a:n, e

elle m'aime aussi, elle sera un jour ma femme. Tu
el me:m osi, el sɔra ǝ zu:r ma fam. ty

comprends? Et tu seras notre petite amie, tout à
kɔprā? e ty sra notrə ptit ami, tu -ta

fait comme tu as été mon amie jusqu'ici, je te le
fɛ kom ty a ete mɔ -nami zyskisi, zə ta l

promets. Tu vas voir que toi aussi, tu vas aimer ma
promɛ. ty va vwa:r kə twa osi, ty va ɛme ma

Marie-Anne, elle est si jolie et si bonne! » « Non,
mari a:n, el ɛ si zoli e si bon! » «nɔ,

je n'aimerai jamais Marie-Anne! Je ne serai jamais
zə nemre zame mari a:n! zə n sɔre zame

son amie! » a crié la fillette. « Mais Fatima... »
sɔ -nami! » a kriɛ la fiʃet. «me fatima...»

a commencé Henri. Mais à son grand étonnement, Fa-
a komāse āri. me a sɔ grā -tɛtonmā, fa-

tima s'est levée tout à coup, et a commencé à chanter.
tima sɛ lve tu -ta ku, e a komāse a fāte.

Il n'y avait plus une larme dans ses yeux, et il a
il njave ply -zyn larm dā se -zjə, e il a
 semblé à Henri que l'enfant s'était tout à coup trans-
sāble a āri k lāfā sete tu -ta ku trās-
 formée en femme.

forme ā fam.

« Je ne comprends pas, » s'est-il dit, « il y a cinq
« ʒə n kōprā pa, » se -til di, « il ja sē
 minutes, elle avait les yeux pleins de larmes, elle
minyt, el ave le -zjə plē d larm, el
 pleurait, elle était très malheureuse. Et maintenant,
plære, el ete tre malæø:z. e mētnā,

voilà qu'elle chante, et il y a dans ses yeux quelque
vvala kel fāt, e il ja dā se -zjə kelka
 chose que je n'aime pas. » C'était une Fatima tout
ʃo:z kə ʒ ne:m pa. » sete -tyn fatima tu
 à fait différente de l'autre, et qu'Henri ne connais-
-ta fe diferāt də lo:tr, e kārī n kone-
 sait pas.
se pa.

Toujours chantant, la fillette est rentrée dans la
tuzu:r fātā, la fijet e rātre dā la
 maison, et Henri est resté seul. Son étonnement
mezō, e āri e reste sæl. sō -neionmā

était toujours aussi grand. Il a peu dormi cette
ete tuzu:r osi grā. il a pə dormi set
 nuit. Au cours des longues heures qu'il a passées à
nyī. o ku:r de lō:g -xæ:r kil a pase a



Fatima pleure.

toujours chan-
 tant ɔ: sans cesser
 de chanter

il est toujours
 aussi grand ɔ: il
 n'est pas devenu
 plus petit

Chapitre vingt-sept (27).

tantôt à Marie-Anne, tantôt à Fatima : un moment à Marie-Anne, un moment après à Fatima

gai ↔ triste

s'est tu : a cessé de chanter

il voudrait savoir = il aimerait savoir

penser tantôt à Marie-Anne, tantôt à cette petite
pāse tāto a mari a:n, tāto a set patit

filles dont le malheur lui faisait mal, il a sem-
fi:j dō l malœ:r lyi faze mal, il a sã-

blé plusieurs fois à Henri que quelqu'un, dans
ble plyzjœ:r fwa a āri kə kelkē, dā

la maison, chantait et parlait à voix basse. La chan-
la mezō, fāte e parle a vwa ba:s. la fā-

son était tantôt triste, tantôt très gaie, et c'était
sō ete tāto trist, tāto tre ge, e sete

une voix de fillette qui la chantait. Il avait appelé :
-tyn vwa d fijet ki la fāte. il ave -taple:

« Fatima ! » mais chaque fois, la voix s'était tue,
« fatima ! » me fak fwa, la vwa sete ty,

et Henri n'avait rien entendu pendant une ou deux
e āri nave rjē -nātādy pādā yn u dō

heures. Puis, la voix avait recommencé à chanter,
-zœ:r. pji, la vwa ave rkōmāse a fāte,

et quand de nouveau il avait appelé, elle s'était tue
e kã d nuvo il ave -taple, el sete ty

de nouveau. Et la nuit avait passé...
d nuvo. e la nyi ave pase...

Le matin, Henri s'était levé très tôt. Il avait peu
le matē, āri sete lve tre to. il ave pō

dormi et voulait faire une promenade. En se lavant, il
dormi e vule fe:r yn prmnad. ā s lavā, il

s'est dit qu'il voudrait bien savoir si c'était Fatima
se di kil vudre bjē savwa:r si sete fatima

qu'il avait entendue chanter et parler toute la nuit.
kil ave -tātādy fāte e parle tut la nyi.

Il n'a pas attendu longtemps. Pendant qu'il buvait
il na pa atādy lītā. pādā kil byue

son café, la petite est arrivée et lui a demandé:
sō kafe, la pīt e -tarive e lūi a dmāde:

«Tu as aimé la chanson que j'ai chantée cette nuit,
«ty a eme la fāsō kə ze fāte set nyi,

Henri?» «Ah, c'était toi qui chantais!» lui a
āri?» «a, sete twa ki fāte!» lūi a

dit Henri, puis: «Oui, je t'ai entendue plusieurs
di āri, pūi: «wi, zə te atādy plyzæ:r

fois au cours de la nuit. C'était une chanson de ton
fwa o ku:r də la nyi. sete -tyn fāsō d tō

pays, je pense? Elle était tantôt gaie, tantôt triste, je
peji, zə pās? el ete tāto ge, tāto trist, zə

n'ai jamais entendu de chanson comme celle-là. Et tu
ne zame -zātādy d fāsō kom sella. e ty

sais, je n'en ai pas compris un seul mot! Tu ne l'as ja-
se, zə nā -ne pa kōpri æ sæl mo! ty n la za-

mais chantée avant, je crois?» «Non, on la chante rare-
me fāte avā, zə krwa?» «nō, ō la fāt rar-

ment...» «Mais qu'est-ce que c'est que cette chanson?»
mā...» «mē kes kə se kə set fāsō?»

«Tu le sauras un jour.» «Tu ne veux pas me le dire?»
«ty l sora æ zu:r.» «ty n və pa m lə dī:r?»

«Pas ce matin, une autre fois.» Et Fatima a demandé
«pa s matē, yn o:trə fwa.» e fatima a dmāde

boire
a bu
boit
buvait
boira

savoir
a su
sait
savait
saura

tout à coup: « Est-ce qu'elle est belle, Marie-Anne? »
tu -ta ku: «es kel e bel, mari a:n?»

« Oui, Fatima, elle est très belle. Veux-tu la connaître? » « Oui, je voudrais bien faire sa connaissance. »
*«wi, fatima, el e tre bel. vø ty la ko-
naître?» «oui, ʒə vudre bjẽ fε:r sa konesā:s.»*

Henri a été très étonné, mais cette fois, cela a été
āri a ete tre -zetone, me sei fwa, sla a ete

un étonnement agréable. Fatima avait-elle compris au
ā -netonmā agreabl. fatima ave -tel kōpri o

cours de la nuit qu'elle ferait mieux d'accepter Marie-
ku:r da la nyi kel fεre mʃə dakseptε mari

la future femme
 = celle qui sera
 la femme

Anne comme future femme de « son » Henri? Il a dit
a:n kom fyty:r fam da «sɔ̃» -nāri? il a di

à la fillette: « Veux-tu venir avec moi, Fatima? »
a la fiʃet: «vø ty vni:r avek mwa, fatima?»

« Oui. »

« wi. »

Henri était très content de savoir que Fatima avait
āri ete tre kōtā d savwa:r kə fatima ave

accepté sa future femme, et il a dit: « Je vais t'em-
-takseptε sa fyty:r fam, e il a di: «ʒə ve tā-

mener avec moi chez M. et Mme Bourdier, alors, et
mne avek mwa ʃε mʃə e madam burdje, alɔ:r, e

je vais te présenter à Marie-Anne! » Avec un cri de
ʒ ve tε prezāte a mari a:n!» avek ā kri d

joie, Fatima a dansé plusieurs fois autour d'Henri, en
ʒwa, fatima a dāse plyzjæ:r fwa otu:r dāri, ā



Fatima danse.

battant des mains. (Elle dansait toujours quand elle
batā de mē. [el dāse tuʒu:r kã -tel

était contente.)

ete kštā:t.]

Les deux amis sont sortis ensemble vers dix heures
le dā -zami sō sorti āsā:bla ver di -zæ:r

pour aller chez Marie-Anne. Cela peut sembler
pur ale se mari a:n. sla pø sāble

étrange: un jeune Français qui veut présenter une
etrā:ʒ. ā ʒæn frāse ki vø prezāte yn

petite Arabe aux parents de sa future femme.
pōtīt arab o parā d sa fyty:r fam.

Mais pour Henri, comme pour les Bourdier, une petite
me pur āri, kom pur le burdʒe, yn pōtīt

Arabe n'était pas différente d'une petite Française. Et
arab nete pa diferā:t dyn pōtīt frāse:z. e

puis, Marie-Anne voulait, elle aussi, faire la connais-
pʒi, mari a:n vule, el osi, fe:r la kone-

sance de Fatima.

sā:s dā fatima.

En arrivant chez les Bourdier, les parents de Marie-
ā -narivā se le burdʒe, le parā d mari

Anne, Henri et Fatima ont été reçus par Kabila, la
a:n, āri e fatima ō -iete rsy par kabila, la

bonne. Mme Bourdier a été un peu étonnée, mais très
· bon. madam burdʒe a ete ā pø etone, me tre

contente de voir la petite Fatima, et a dit à Henri:

kštā:t dā vwa:r la pōtīt fatima, e a di a āri:



une Arabe

«Vous ne m'aviez pas dit, hier, que Fatima viendrait
«vu n mavje pa di, ije:r, kə fatima vjēdre
 avec vous ce matin.» «Non, Madame Bourdier, mais
avek vu s matē.» «nō, madam burdje, me
 je ne l'ai su moi-même que ce matin, quand la petite
ʒə n le sy mwame:m kə s matē, kã la pti
 m'a dit qu'elle voulait bien faire la connaissance de
ma di kel vule bjē ʒe:r la konesã:s də
 Marie-Anne. Je lui ai dit que si elle voulait, je pouvais
mari a.n. ʒə lɥi e di k si el vule, ʒə puve
 l'emmener avec moi tout de suite. Elle a dit oui, et
lãmne avek mwa tutsyit. el a di wi, e
 nous voilà tous les deux.»
nu vwala tu le də.»

En ce moment, Marie-Anne est entrée dans le salon, et
ã s momã, mari a.n e -tãtre dã l salɔ, e
 Henri a présenté Fatima à sa future femme. Au cours
ãri a prezãte fatima a sa fyty:r fam. o ku:r

la matinée = le
 matin jusqu'à mi-
 di

de la matinée qu'ils ont passée chez les Bourdier, Fatima
də la matine kil -zã pase ʒe le burdje, fatima
 n'a pas cessé de parler avec Marie-Anne. Elle semblait
na pa sese d parle avek mari a.n. el sãble
 très gaie, battait parfois des mains avec de petits cris
tre ʒe, bate parfwa de mē avek də pti kri
 de bonheur, puis tout à coup regardait Marie-Anne
d bonœ:r, pɥi tu -ta ku regarde mari a.n
 sans sourire, comme une femme, et pas comme une
sã suri:r, kom yn fam, e pa kom yn

enfant. Puis, elle souriait de nouveau, et le pauvre
āfā. pyi, el surje d nuvo, e l po:vr

sourire
 a souri
 sourit
 souriait
 sourira

Henri ne comprenait plus rien.
āri n kōprane ply rjē.

Avant de partir, Fatima a voulu voir la chambre de
avā d parti:r, fatima a vuly vwa:r la fā:brə də

vouloir
 a voulu
 veut
 voulait
 voudra

Marie-Anne. Elle et Marie-Anne se sont prises par la
mari a.n. el e mari a.n sə sō pri:z par la

main et sont allées dans la chambre à coucher de la
mē e sō -tale dā la fā:br a kuse d la

jeune fille. Henri les a suivies, ensuite tous les
zæn fi:j. āri le -za syivi, āsyit tu le

ensuite = puis

trois sont sortis dans le jardin où ils ont passé une
trwa sō sorti dā l zardē u il -zō pase yn

demi-heure à parler de cent choses différentes. Après
demie:r a parle d sā fo:z diferā:t. apre

cela, on est allé dire au revoir à Mme Bourdier et à
sla, ɔ -ne -tale di:r o rvwa:r a madam burdje e a

son mari, et ensuite Henri et Fatima ont quitté la
sō mari, e āsyit āri e fatima ɔ kite la

maison des Bourdier.
mezō de burdje.

Quand ils ont été seuls dans la rue, Henri a demandé
kā -til -zō -tete səl dā la ry, āri a dmāde

à la fillette: « Eh bien, Fatima, comment trouves-tu
a la fijet: «e bjē, fatima, komā tru:v ty

ma future femme? » « Elle est très belle. » « Com-
ma fyty:r fam? » «el e tre bel. » «kō-

il veut lui faire
manger quelque
chose = il lui dit
de manger quel-
que chose

refuser ↔ ac-
cepter

Quand on n'a pas
mangé depuis
longtemps, on a
faim.

prends-tu pourquoi je l'aime, maintenant?» L'enfant
prā ty purkwa z le:m, mēnā?» *lāfā*

n'a pas répondu, et quand ils sont rentrés, elle est
na pa repōdy, e kã -til sō rātre, el e

allée au jardin, n'a pas voulu manger, et est restée
-tale o zardē, na pa vuly māze, e e reste

tout l'après-midi assise près de la fontaine. Deux
tu lapremidi asi:z pre d la fōten. dō

ou trois fois, sa mère a voulu lui faire manger quelque
-zu trwa fwa, sa me:r a vuly lūi fē:r māze kelkō

chose, mais elle a refusé chaque fois. «Je n'ai pas
fo:z, me el a refyze sak fwa. «zō ne pa

faim,» disait-elle. «Mais tu n'as rien mangé depuis
fē,» dize -tel. «me ty na rjē māze dōpūi

ce matin, Fatima!» «Je sais bien, mais je n'ai pas
s matē, faīma!» «zō se bjē, me zō ne pa

faim.»
fē.»

Elle a répondu la même chose à Henri. «Comme tu
el a repōdy la me:m fo:z e āri. «kōm ty

veux,» lui a alors dit Henri, et il s'est assis lui aussi
vō,» lūi a alor di āri, e il se -tasi lūi osi

près de la fontaine. Les autres fois, quand il s'asseyait
pre d la fōten. le -zo:trō fwa, kã -til saseje

auprès de Fatima, elle lui prenait la main et lui
opre d fatima, el lūi prāne la mē e lūi

demandait: «Veux-tu que je te chante quelque chose?»
dmāds: «vō ty kō z tō fāt kelkō fo:z?»

ou bien: «Veux-tu que je danse un peu pour toi,
u bɛ̃: «vø ty kə ʒ dā:s œ pø pur twa,

Henri?» Mais cette fois-ci, elle ne lui a rien dit, et
āri?» me set fwa si, el nā lɥi a rjē di, e

c'est Henri qui lui a dit: «Fatima, je voudrais que tu
se -tāri ki lɥi a di: «fatima, ʒə vudre k ty

me chantes la chanson que tu chantaïs cette nuit.»
m fā:t la fāsō k ty fāte set nyi.»

Il croyait qu'elle refuserait, mais à son grand étonne-
il krwaʒe kəl rəfyʒe, me a sō grā -lətən-

ment, au lieu de refuser, elle s'est levée et a commencé
mā, o lɥə d rəfyʒe, el se lve e a kōmāse

à danser en battant des mains et en chantant
a dāse ā batā de mē e ā fātā

l'étrange chanson. Quand elle s'est tue, Henri lui
lətrā:ʒ fāsō. kā -tel se ty, āri lɥi

a dit: «Je voudrais que tu me racontes ce que tu
a di: «ʒə vudre k ty m rakō:t sə kə ty

as chanté.» «Pas encore. Un jour tu le sauras, mais
a fāte.» «pa -zākɔ:r. œ zu:r ty l sɔra, me

pas aujourd'hui.» Henri a alors voulu entendre la
pa ozurdɥi.» āri a alɔ:r vuly ātā:dra la

chanson encore une fois, mais Fatima a refusé.
fāsō ākɔ:r yn fwa, me fatima a rfyʒe.

Après le dîner, le jeune homme a voulu de nouveau
apre l dine, la ʒœn om a vuly d nuvo

emmener la fillette chez les Bourdier, mais elle lui
āmne la fɛʒet ʒe le burdje, me el lɥi

ou bien = ou

que je chante
que tu chantes

mal ↔ bien

a dit: « Je ne veux pas que tu sortes, je veux que
a di: «zə n vø pa k ty sort, zə vø k
 tu restes avec moi. » « C'est impossible, Fatima, j'ai
ty rest avek mwa.» «ss -təpəsibl, fatima, zə
 promis à Marie-Anne de venir à huit heures et demie,
promi a mari a:n də vi:r a yi -tæ:r e dmi,
 et il est déjà huit heures et quart. Tu ne trouves
e il ε deza yi -tæ:r e ka:r. ty n tru:v
 pas que ce serait mal de ne pas y aller? Mais c'est
pa k sə sre mal də n pa i ale? me se
 vrai: je ne peux pas t'emmener avec moi. Tu n'as pas
vre: zə n pø pa tāmme avek mwa. ty na pa
 mangé ton dîner, ton déjeuner non plus. » « Si tu
māze tɔ dine, tɔ deʒæne nɔ ply.» «si ty
 veux que je mange, je mangerai tout de suite, mais
vø kə ʒ mā:ʒ, zə māʒre tutsyi, me
 seulement si tu restes à la maison. » « Ma petite Fa-
sælmā si ty rest a la meʒɔ.» «ma pɔit fa-
 tima, je veux absolument que tu manges, mais je ne
tima, zə vø absolymā k ty mā:ʒ, me zə n
 resterai pas à la maison, » a dit le jeune homme, en-
restere pa a la meʒɔ,» a di l ʒœn œm, ā-
 suite il s'en est allé, après avoir dit à la mère de
sɔit il sɑ -ne -taie, apʁe -zavwa:r di a la me:r də
 Fatima de faire manger quelque chose à la fillette.
fatima də fe:r māze kelkə ʃo:r a la fiʒet.
 Heureusement pour lui, il n'a pas vu le regard avec
œrə:zmā pur lɔi, il na pa vy l reʒa:r avek

lequel Fatima a dit à voix basse: « Eh bien, va chez
lakel fatima a di a vwa ba:s: «e bjē, va fe
elle, puisque tu le veux! » Il a seulement pensé: « Cela
-zel, pyisk ty l vø!» il a scēlmā pāse: «sla
me fait mal de la voir si différente. Je crois que je
m fe mal dā la vwa:r si dīferā.t. ʒə krwa k ʒə
ferais bien de rentrer assez tôt, ce soir. Marie-Anne
fre bjē d rātre ase to, sə swa:r. mari a.n
me pardonnera.»
ma pardonra.»

Mais la cousine d'André était si belle, ce soir-là,
me la kuzin dādre ete si bel, sə swa:r la,
et le jardin était si beau que les deux amoureux y
e l ʒardē ete si bo kə le də -zamura i
sont restés très longtemps à parler de leur bonheur
sō reste tre lōtā a parle d lœr bonœ:r
futur. C'est pourquoi Henri est rentré chez lui plus
fyty:r. se purkwa āri e rātre fe lyi ply
tard encore que les autres jours, ce soir-là. Il avait
ta:r āko:r kə le -zo:trə ʒu:r, sə swa:r la. il ave
tout à fait oublié Fatima. Dans la maison, tout sem-
tu -ta fe ublie fatima. dā la meʒō, tu sā-
blait calme, personne ne chantait ni ne parlait, et Henri
ble kalm, person na fāte ni na parle, e āri
s'est couché.
se kufe.

Il a bien dormi, cette nuit-là, et le matin, il a attendu
il a bjē dormi, set nyi la, e l matē, il a atādy

c'est pourquoi =
c'est pour cela que

se coucher = aller
au lit

	<p>un peu avant de se lever. Ce n'est que vers huit <i>æ pø avā d sə lve. s ne k ver qi</i></p> <p>heures qu'il a demandé son café. Il a été très étonné <i>-tæ:r kil a dmāde sō kafe. il a ete tre -zetone</i></p> <p>quand il a vu que la mère de Fatima avait les yeux <i>kā -til a vy k la mæ:r də fatima ave le -zjə</i></p> <p>pleins de larmes. « Qu'est-ce qu'il y a, Sabine? Tu <i>plē d larm. «kes kil ja, sabin? ty</i></p> <p>pleures! » Alors, pendant qu'il mangeait et buvait son <i>plæ:r! » aɔ:r, pādā kil māze e byve sō</i></p> <p>café, elle lui a raconté qu'elle avait donné à manger <i>kafe, el lyi a rakōte kel ave done a māze</i></p> <p>à Fatima. La petite avait dit qu'elle n'avait pas faim, <i>a fatima. la ptit ave di kel nave pa fē,</i></p> <p>mais elle avait mangé. Quand elles avaient fini de <i>me el ave māze. kā -tel -zave fini d</i></p> <p>manger toutes les deux, Fatima avait dit qu'elle avait <i>māze tut le də, fatima ave di kel ave</i></p> <p>perdu quelque chose dans la rue, et elle était sortie. <i>perdy kelkə ʃo:z dā la ry, e el ete sorti.</i></p> <p>« Je reviendrai dans un moment, » avait-elle dit. Mais <i>«ʒə revjēdre dā -zē momā, » ave -tel di. me</i></p> <p>ce matin, elle n'était pas encore revenue. <i>s matē, el nete pa -zākɔ:r revny.</i></p> <p>Quand il a entendu l'histoire de Sabine, Henri s'est senti <i>kā -til a ātādy listvæ:r də sabin, āri se sāti</i></p> <p>très malheureux. « Ah, si j'avais su tout cela, » a-t-il <i>tre malcero. «a, si zave sy tu sla, » a -til</i></p>
donner à manger = donner quelque chose à manger	
tous les deux toutes les deux	
Ils ont mangé tous les deux. Elles ont mangé toutes les deux.	
perdre ↔ trou- ver	
perdre (comme at- tendre) a perdu a attendu perd attend perdait attendait perdra attendra	
sentir a senti	

dit, « je serais rentré plus tôt! Je croyais que tout
di, «*zə sre rātre ply to! zə krwaʒe k tu*

ce que m'avait dit Fatima en parlant de Marie-Anne
s kə mave di fatima ā parlā d mari a.n

n'étaient que des histoires de fillette, même quand
nete k de -zistwa.r də fijet, mɛ.m kā

elle m'avait dit que je saurais un jour ce que voulait
-tɛl mave di k zə sre ɔ̃ zu.r s kə vule

dire sa chanson. Mais où a-t-elle pu aller? » « Ah, je
di.r sa fāsɔ̃. mɛ u a -tɛl py ale.ʔ » « a, zə

ne sais pas, maître, mais je sais que quand
n se pa, mɛ.tr, mɛ zə se kə kā

elle rentrera, je vais la battre jusqu'à en avoir
-tɛl rātrɔrə, zə vɛ la batre zyska ā -navwa.r

mal au bras! » « Non, non, Sabine, pourquoi la
mal o bra! » « nɔ̃, nɔ̃, sabin, purkwa la

battre? »

batr ʔ »

Mais Sabine maintenant pleurait de nouveau, elle ne
mɛ sabin mɛtnā plære d nuvo, ɛl nɔ̃

pensait déjà plus à battre Fatima. « Ma fille, ma petite
pāse deʒa ply -za batre fatima. « ma fi.j, ma pti

fillette, je t'ai perdue! » disait-elle, et elle ne cessait de
fi.j, zə tɛ perdy! » diʒɛ -tɛl, ɛ ɛl nɔ̃ sese d

pleurer. Alors, Henri lui a demandé: « Écoute, Sabine,
plære. alɔr, āri lyi a dmāde: « ekut, sabin,

veux-tu que je sorte la chercher, ou bien veux-tu que
vɔ ty k zə sort la ʒɛrʒɛ, u bjɛ vɔ ty kə

où a-t-elle pu aller? ɔ: où peut-elle être allée?

elle ne pensait déjà plus = déjà, elle ne pensait plus

que je sorte que tu sortes

Chapitre vingt-sept (27).

que je reste
que tu restes

je reste avec toi? » « Je ne sais pas, maître! J'ai perdu
ʒ rest avək tva? » « *ʒə n se pa, mɛ:tr! ʒə pɛrɔdy*
 ma petite fille! Hier, elle était là, elle dansait, elle
ma pɛit fi:j! ije:r, el ɛtɛ la, el dāse, el
 buvait l'eau de la fontaine, elle chantait, et maintenant?
bɥvɛ lo d la fɔ:ten, el fāte, e mɛ̃nā?

qu'est-elle deve-
nue ɔ: qu'est-ce
qui lui est arrivé

Qu'est-elle devenue? Lui a-t-on fait du mal, ou bien...
kɛ -tɛl dəvny? lɥi a -tɔ̃ fɛ dy mal, ʊ bjɛ...

Oh, oh, oh! » Et la pauvre Sabine est sortie en pleurant.
o, o, o!» e la pɔ:vʁə sabɛn e sɔrti ā plɔrā.

Henri a attendu un peu, ensuite il est sorti et est allé
āri a atādy œ pø, āsqit il e sorti e e -talɛ
 chez les Bourdier. Il voulait parler à Marie-Anne et
fɛ le bɔrɔdjɛ. il vɥlɛ parlɛ a mari a.n e
 à son père de toute cette histoire.
a sɔ̃ pɛ:r də tut sɛt isiwa:r.

EXERCICE A.

Quand Henri a fait la — de Marie-Anne, il est allé
 très souvent chez elle. Il a — de passer toutes ses
 soirées à la maison. Dans son jardin, il y avait une
 jolie — près de laquelle il s'asseyait avec Fatima.
 La petite l'aimait de tout son —. C'était pour elle un
 très grand — de l'entendre raconter ses histoires.
 Quand il commençait, elle — des mains avec un petit
 cri de joie. Et assise aux — de son grand-ami, elle
 écoutait. Mais maintenant, son bonheur s'était trans-

formé en —. Depuis — jours, Henri n'était plus le même. Il ne lui demandait plus ce qu'elle avait fait au — de l'après-midi, et ne lui parlait presque plus. Fatima était très —, elle qui avant avait été si heureuse.

Mais un soir, Henri est arrivé à la maison en chantant — joie. «Viens — au jardin!» a-t-il dit à la fillette. Fatima a dit oui avec un petit — de joie. Mais quand Henri lui a dit qu'«elle» l'aimait, le cœur de la petite s'est arrêté de —. Elle a —: «Non! Non!» Henri l'a regardée avec —. Il — qu'elle serait heureuse d'entendre que Marie-Anne l'aimait. Fatima l'aimait aussi, mais c'était tout à — différent. Les grands yeux noirs de Fatima étaient pleins de —. Elle était —. Puis, — à coup, elle s'est levée et a commencé à chanter. Henri a été encore plus — qu'avant, car il n'avait jamais entendu de — comme celle-là. Elle était — triste, — gaie. Et Fatima ne — plus, il n'y avait plus une larme dans ses yeux.

Cette nuit, Henri a peu —. Plusieurs fois, il a entendu une voix qui chantait la chanson tantôt triste, tantôt —. Quand il avait appelé, la voix s'était —, puis elle avait recommencé à —. Le matin, Henri s'était levé plus — que les autres jours. Il s'était dit en se lavant qu'il — bien savoir qui avait chanté, si c'était Fatima. La petite est arrivée, pendant qu'il — son café. Quand il lui a demandé quelle était cette chanson, elle a répondu: «Tu le — un jour, mais pas aujourd'hui.» Puis, tout à coup, elle lui a demandé de l'— chez les Bourdier.

MOTS:

une action
une Arabe
le bonheur
une chanson
un cœur
une connais-
sance
un cri
une enfant
un étonnement
la faim
une fontaine
une larme
le malheur
une matinée
étrange
futur
gai
malheureux
malheureuse
il s'asseyait
battre
il battait
il buvait
cesser
se coucher
il croyait
danser
emmener
étonner
il a perdu
pleurer

il prenait
refuser
je saurais
tu sauras
il a su
il sortait
il souriait
sourire
a suivi
transformer
il s'est tu
il a voulu
plusieurs
ensuite
près
tôt
tôt
vite
au cours de
avoir faim
il battait des
mains
ce serait mal
c'est pourquoi
donner à man-
ger à ...
faire la connais-
sance de
faire manger
à ...
lui faire manger
jusqu'ici
mal au ...
ou bien
qu'est-elle
devenue?
il s'était
transformé en
tantôt ... tantôt
toujours aussi
toujours
chantant
tout à coup
tout à fait
vers ... heures

EXERCICE B.

Qu'a pensé Henri quand Fatima lui a demandé de l'emmener chez Marie-Anne? ... A quelle heure les deux amis sont-ils sortis? ... Par qui ont-ils été reçus? ... Où Fatima est-elle allée avec Marie-Anne avant de partir? ... Où sont-elles allées ensuite? ... Qu'a demandé Henri à Fatima quand ils ont été seuls dans la rue? ... Pourquoi Fatima n'a-t-elle pas voulu manger son déjeuner? ... Que lui a dit Henri avant de la quitter pour aller chez Marie-Anne? ... Pourquoi Henri n'est-il pas rentré tôt, ce soir-là? ... Que lui a raconté Sabine le matin? ...

EXERCICE C.

prendre

a pris

prend

prenait

prendra

Pour aller à Villebourg, on peut — l'autocar ou le train. Comaux et Martial ont — le train. Une autre fois, ils — peut-être l'autocar. Pour aller de la gare à la rue des Roses, on — la rue Napoléon I^{er}. Quand Henri rentrait à la maison, Fatima lui — toujours la main en souriant.

boire

a bu

boit

buvait

boira

Chaque fois que Comaux — le vin que leur avait donné Henri, il pense à l'Afrique. Il n'a jamais — un

vin aussi bon. Henri et ses amis — du café pendant qu'ils parlaient de toutes choses. Henri aimait beaucoup — quelques tasses de café noir, le soir. « Quand nous aurons dîné, » dit Doumier, « nous — une tasse de café. »

savoir

a su

savait

sait

saura

« Je veux — comment mon fils a connu sa femme, » a dit le vieux Doumier. « Vous le — dans un instant, » lui a dit Martial. Lui et Comaux — tous les deux comment Henri avait fait la connaissance de Marie-Anne. Quand Doumier l'a —, lui aussi, il a été très content. Et quand il a écrit à Marie-Anne, il a dit: « Maintenant, elle — que je veux la voir. »

RÉSUMÉ

Présent — Futur

Le futur d'un verbe dit ce que l'on fera, ce que l'on sera, ce qui arrivera, etc. dans quelque temps. Le présent dit ce que l'on fait, ce que l'on est, ce qui arrive, etc. maintenant.

Mais beaucoup de fois, le présent peut dire la même chose que le futur. Quand? Voyons d'abord quelques exemples:

« On dîne dans un quart d'heure! » dit Amélie. « Nous venons tout de suite! » crie Marie-Anne à sa mère.

action [aksjɔ̃]
= ce que l'on fait

« Où allez-vous, ce soir? » « Ce soir, je vais chez Jean. »
« Quand partez-vous? » « Je pars demain matin. »

Dans ces phrases, les mots « dans un quart d'heure », « tout de suite », « ce soir », « demain matin » disent que l'action sera faite *dans peu de temps*. Si nous n'avions pas ces mots, nous ne pourrions pas employer le présent dans ces phrases, et il serait alors nécessaire d'employer le futur. Car les phrases: « On dîne », « Nous venons », « Où allez-vous? », « Je vais chez Jean », « Je pars » sans les mots « dans un quart d'heure », « tout de suite », etc., disent que l'action est faite maintenant. Pour montrer que l'action sera faite dans quelque temps, il est nécessaire de dire: « On dînera », « Nous viendrons », « Où irez-vous? », etc.

C'est seulement si l'on montre par un ou plusieurs mots que l'action sera faite *dans peu de temps*, que l'on peut employer le *présent* comme si c'était un *futur*.

Si l'action ne sera pas faite dans peu de temps, mais dans un temps plus long, on ne peut pas non plus employer le présent au lieu du futur. Par exemple: « Où irez-vous, la semaine prochaine? » « La semaine prochaine, nous irons à Chartres. » « Quand partirez-vous pour l'Afrique? » « Nous partirons quand notre fils aura dix-huit ans. »

Si l'action sera faite dans peu de temps, mais après une autre action, on emploie le futur: « On dînera quand ma mère sera rentrée. » « Nous viendrons quand nous aurons fini notre lettre. »

EXERCICE

Présent ou Futur?

« Pierre, tu ^(descendre)~~descends~~? » « Oui, je ^(descendre)~~descends~~ dans une minute! » « Quand ce monsieur ^(répondre)~~répondra~~-il à ma lettre? » « Il ^(répondre)~~répondra~~ à votre lettre le mois prochain. » « Amélie, quand M. Fournier ^(venir)~~viendra~~-il? » « Je ne sais pas quand il ^(venir)~~viendra~~. » Un peu plus tard, M. Fournier téléphone pour dire qu'il ^(venir)~~viendra~~ dans un instant. « Où ^(être)~~êtes~~-vous, cet après-midi? » « Cet après-midi, je ^(être)~~suis~~ chez moi. » « Jean ^(pouvoir)~~pouvra~~-il venir me voir, en octobre? » « Oui, il ^(pouvoir)~~pouvra~~ même venir vous voir un peu avant. » « Quand ^(savoir)~~sauras~~ vous si vous viendrez? » « Je le ^(savoir)~~saurai~~ dans trois semaines. » « Qui ^(voir)~~verra~~-tu ce soir? » « Ce soir, je ^(voir)~~verrai~~ quelques amis. »

LA FIN DE L'HISTOIRE

la fin ɔ: ce qui
reste

Voici la fin de l'histoire de Fatima, telle que l'en-
vwasi la fē d listwa:r də fatima, tel kə lā-
tendent ce soir M. Doumier et ses amis:
lā:d sə swa:r məsjə dumiɛ e se -zami:

le lendemain = le
jour après

Henri et Sabine ont attendu toute la journée et toute
āri e sabin ɔ -tatādy tut la ʒurne e tut

la nuit. Mais Fatima n'est pas revenue. Le lende-
la nyi. me fatima ne pa revny. la lād-

main matin il était clair que la petite fille était
mē matē il ete klɛ:r kə la ptit fi:j ete

disparue, mais où, comment, pourquoi? Personne n'a
disparɥ, me u, kɔmā, purkwa? pɛrson nə

pu le dire. On a demandé à tous les petits amis et
py l di:r. ɔ -na dmāde a tu le ptɪ -zami e

à toutes les petites amies de Fatima, à toutes les per-
a tut le ptit -zami d fatima, a tut le per-

le voisinage ɔ: là
où demeurent les
voisins

sonnes du voisinage. Mais la réponse a toujours été la
son dy vwazina:ʒ. me la repɔ:s a tuzw:r ete la

même: personne ne savait rien. Même la meilleure
mɛ:m: pɛrson nə save rjē. mɛ:m la məjɛ:r

amie de Fatima, la petite Keriba, n'a rien pu dire,
ami d fatima, la ptit keriba, nə rjē py di:r,

elle ne savait pas non plus où était son amie. On a
el nə save pa nɔ ply u ete sɔ -nami. ɔ -na

cherché partout, dans la ville même et dans le voi-
ferse. partu, dā la vil me:m e dā l vva-

sinage de la ville. Partout la même réponse: per-
zina:z dā la vil. partu la me:m repō:s: per-

sonne n'avait vu la fillette. Cette nuit-là, Henri
son nave vy la fijet. set nyi la, āri

et la pauvre Sabine n'ont pas dormi un instant.
e la po:vra sabim nō pa dormi ā -nēstā.

Le jour suivant, Henri et quelques amis ont cherché
lō zu:r syivā, āri e kēk -zami ō fēse

de nouveau. Mais cela a été partout la même chose:
d nuvo. me slā a ete partu la me:m fo:z:

pas de Fatima. Henri a alors de nouveau parlé de
pa dā fatima. āri a alo:r dā nuvo parle d

l'affaire à M. Bourdier, et les deux hommes ont décidé
lāfē:r a mēsjo burdje, e le dā -zom ō deside

qu'ils demanderaient à d'autres personnes de les
kil dāmādre a do:tra person dā le

aider à chercher Fatima si, à la fin de la nuit
-zede a fēse fatima si, a la fē d la nyi

suivante, elle n'était pas encore rentrée. Henri ne
syivā:t, el nete pa -zāko:r rātre. āri n

pouvait pas croire que Fatima avait quitté la ville. Il
puve pa krwa:r kō fatima ave kite la vil. il

est vrai que c'était une ville de plus d'un demi-million
e vre k sete -tyn vil dā ply dā dnmiljō

d'habitants, mais Henri espérait retrouver la petite.
dabitā, me āri espere ratruve la pitit.

partout ɔ: dans
toutes les rues, sur
toutes les places,
etc.

le jour suivant =
le jour après

les aider à cher-
cher ɔ: chercher
avec eux

croire
il croit
espérer
a espéré
espère, espèrent
espérait
espérera

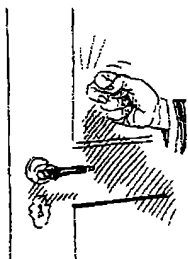
retrouver = trou-
ver de nouveau

Chapitre vingt-huit (28).

dormir
a dormi
dort

la veille = le jour
avant

Quand on va vite,
on fait des pas ra-
pides.



On frappe à la porte.

une chose (f)
quelque chose (m)

Une chose est pas-
sée.
Quelque chose
s'est passé.

avait couru :
était venu très
vite

Ni lui ni Sabine n'ont pu dormir cette nuit, pas plus
ni lɥi ni sabin nɔ̃ py dɔrmi:r sei nyi, pa ply

que la veille. Et jusqu'à deux heures, ils n'ont rien
k la ve:j. e zyska dɔ -zæ:r, il nɔ̃ rjɛ

entendu. Puis, à deux heures, ils ont entendu dans
-nātādy. pyi, a dɔ -zæ:r, il -zɔ̃ -tātādy dā

la rue les pas rapides de quelqu'un qui venait très vite
la ry le pa rapid dɔ kelkæ ki vne tre vit

vers leur maison. Un instant après, les pas se sont
ver lœr mezɔ̃. æ -nɛstā -tapre, le pa sɔ sɔ

arrêtés devant la porte de la maison, et Sabine et
-tarete dvā la port dɔ la mezɔ̃, e sabin e

Henri ont entendu plusieurs coups rapides: «Toc! toc!
āri ɔ̃ -tātādy plyzjæ:r ku rapid: «tok! tok!

toc! » Quelqu'un frappait à la porte. Comme la nuit
tok! » kelkæ frape a la port. kom la nyi

était très calme, les coups ont semblé très forts.
ete tre kalm, le ku ɔ̃ sāble tre fɔ:r.

Henri et Sabine ont compris que quelque chose s'était
āri e sabin ɔ̃ kɔ̃pri kə kelkə ʃo:z sete

passé. Fatima aurait-elle été retrouvée? Sabine est
pase. fatima œre -tel ete ratruve? sabin e

allée ouvrir. Celui qui avait frappé à la porte était
-tale uvri:r. sɔlyi ki ave frape a la port ete

Moucha, le fils de la bonne des Bourdier. Il avait
mufa, le fis dɔ la bon de burdje. il ave

couru si vite qu'il n'a rien pu dire d'abord. Puis
kury si vit kil na rjɛ py di:r dabo:r. pyi

il a dit: «Mossieur Henri, vite! Mam'selle Marie-Anne

il a di: «mossjø āri, vit! mamzel mari a'n

... Fatima ... vite! » Et il a répété: «Vite! Vite! Vite! »

... fatima ... vit! » e il a repete: «vit! vit! vit! »

Henri, qui sortait de sa chambre à ce moment, n'a

āri, ki sorte d sa fā:br a s momā, na

rien compris, excepté que Fatima devait être retrou-

rijē kōpri, eksepte k fatima dve -te:trə rōtru-

vée, et il a cru qu'il était arrivé quelque chose à

ve, e il a kry kil ete -tarive kelkə fo:z a

Marie-Anne.

mari a'n.

«Qu'est-ce qu'il y a, Moucha? Parle! » a-t-il dit au

«kes kil ja, mufa? parl! » a -til di o

petit garçon. Mais Moucha a seulement pu répéter

pti garsō. me mufa a sœlmā py repete

ce qu'il avait déjà dit en arrivant: «Mossieur Henri,

s kil ave deza di ā -narivā: «mossjø āri,

vite! Mam'selle Marie-Anne... Fatima... Mossieur

vit! mamzel mari a'n ... fatima ... mossjø

Henri, venez vite! » Le petit garçon ne savait rien, ex-

āri, vene vit! » la pti garsō n save rijē, ek-

cepté que Fatima avait été retrouvée. Puis il a dit que

septe k fatima ave -tete rōtruve. pyi il a di k

Marie-Anne l'avait envoyé chez Henri, pour lui dire

mari a'n lave -tāvwaje se āri, pur lyi di:r

de venir tout de suite. Comme Henri était habillé, il

de vni:r tutsyt. kom āri ete -tabije, il

répéter (comme
espérer)
a répété
répète, répètent
répétait
répètera

excepté = sauf

croire
a cru
croit

l' o: Moucha

Chapitre vingt-huit (28).

	<p>pouvait partir sans attendre un seul instant, et ils ont <i>puve parti:r sã -zatã:dr ã sœl ẽstã, e il -zõ</i></p> <p>tout de suite quitté la maison, tous les trois. <i>ĩutsyĩt kĩte la me:zõ, tu le trwa.</i></p>
<p>marcher (vite) = aller (vite) il est sérieux = il ne sourit pas</p>	<p>Henri marchait vite. Il était très sérieux. A côté <i>ãri marʃe vit. il ẽte tre serʃe. a kote</i></p> <p>de lui, Sabine et le petit Moucha, pour marcher aussi <i>de lui, sabĩ e l patĩ muʃa, pur marʃe osĩ</i></p>
<p>marcher à pas ra- pides = faire des pas rapides</p>	<p>vite que lui, devaient marcher à pas beaucoup <i>vit kã lui, dave marʃe a pa boku</i></p>
<p>plus rapides ɔ: plus rapides que les pas d'Henri</p>	<p>plus rapides, car leurs jambes n'étaient pas aussi <i>ply rapid, kar lœr zã:b nete pa osĩ</i></p> <p>longues que celles du jeune homme. Sabine, qui était <i>lõ:g kã sel dy zœn œm. sabĩ, kĩ ẽte</i></p>
<p>gros grosse</p>	<p>assez grosse, soufflait très fort: «Pfff! Pfff!» <i>-tase gro:s, sufle tre fœ:r: «pf! pf!»</i></p> <p>(Les grosses personnes soufflent toujours quand elles <i>[le gro:s person sufle tuzur kã -tel</i></p> <p>marchent très vite.) A un autre moment, Henri aurait <i>marʃ tre vit.] a ã -no:trœ momã, ãri œe</i></p>
<p>voyait en voyant</p>	<p>souri en la voyant, mais cette nuit-là, il n'a même <i>suri ã la vwa:ã, me set nyĩ la, il na me:m</i></p>
<p>remarquer ɔ: voir tous les dix pas ɔ: chaque fois qu'el- le avait fait dix pas</p>	<p>pas remarqué que Sabine s'arrêtait tous les dix pas, <i>pa remarke k sabĩ sarete tu le di pa,</i></p> <p>puis faisait, presque en courant, quelques pas très <i>pyĩ fœze, presk ã kurã, kelk pa tre</i></p>
<p>pour le suivre ɔ: pour aller aussi vite que lui</p>	<p>rapides pour le suivre, et que chaque fois elle disait: <i>rapid pur la syĩ:vr, e k fak fwa el dize:</i></p>

« Oh! là là! » et puis soufflait encore plus fort qu'avant.

« o! la la! » e pyi sufle ākɔ:r ply fɔ:r kavā.

Moucha non plus ne parlait pas, mais tandis qu'Henri

mufa nɔ ply n parle pa, me tādī kārī

tandis que = pendant que

et sa grosse bonne marchaient en silence, Moucha

e sa gro:s bɔn marʃe ā silā:s, mufa

en silence ɔ: sans rien dire

chantait une petite chanson en courant. Et tous les

fāte yn patit fāsɔ ā kurā. e tu le

dix ou quinze mots, il répétait: « Vite! Vite! » Dix

di -zu kē:z mo, il repete: « vit! vit! » di

minutes après être partis de chez Henri, ils sont arrivés

minyɛ apre -ze:trə parti d se āri, il sɔ -tarive

de chez Henri ɔ: de la maison d'Henri

tous les trois chez les Bourdier. Ils ont été reçus par

tu le trwa se le burdje. il -zɔ -tete rsy par

la mère de Marie-Anne, et ont pu savoir ce qui s'était

la mɛ:r də mari a.n, e ɔ py savwa:r s ki sete

ils ont pu savoir ɔ: il leur a été possible de savoir

passé. Voici ce que leur a raconté Mme Bourdier.

pase. vwasi s ka lɔr a rakɔte madam burdje.

Quand Henri les avait quittés, la veille, après avoir

kā -tārī le -zave kite, la vɛ:j, apre -zavwa:r

parlé avec M. Bourdier de la fillette disparue, il

parle avek mɔsjə burdje d la fiʃet dispary, il

était très tard, et Marie-Anne était très fatiguée.

ete tre ta:r, e mari a.n ete tre fatigue.

donc ɔ: parce qu'elle était fatiguée

Elle s'était donc couchée tout de suite, et un quart

el sete dɔ kufe tutsyt, e ā ka:r

d'heure plus tard elle dormait.

dɔ:r ply ta:r el dorme.

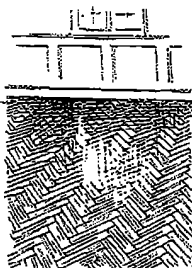
Chapitre vingt-huit (28).

endormie o: qui
dormait



une pendule

parlant, criant, po-
sant... o: qui
parlaient, criaient,
posaient...



le plancher

elle était immobile
o: elle ne faisait
pas un geste



le ventre

Dans le silence de la maison endormie, on n'entendait
dā l silā:s də la mezō ādormi, ʔ nātāde

que le « tic-tac » de la grosse pendule du salon. Tout
kə l «tiktak» də la gro:s pādyl dy salō. tu

à coup, vers une heure et demie, un grand cri avait
-la ku, ver yn æ:r e dmi, ā grā kri ave

réveillé toute la maison. Le cri venait de la chambre
reveje tut la mezō. la kri vne d la fā.brə

de Marie-Anne. Tous les habitants de la maison étaient
də mari a.n. tu le -zabitā d la mezō ete

arrivés en courant, pour aider Marie-Anne si quelque
-tarive ā kurā, pur ede mari a.n si kelkə

chose lui était arrivé. Au bout de quelques minutes,
fo:z lɥi ete -tarive. o bu d kelk minyt,

la chambre était pleine de monde parlant en même
la fā:br ete plen də mō:d parlā ā mē:m

temps, criant, posant mille questions à Marie-Anne.
tā, kriā, pozā mil kestjō a mari a.n.

Et devant la fenêtre ouverte, sur le plancher, Fati-
e dvā la fne:tr uvert, syr la plāse, fati-

ma était couchée. Elle était immobile, comme morte.
ma ete kuse. el ete -timobil, kom mort.

Mais elle n'était pas morte. Elle était seulement
me el nete pa mort. el ete səlmā

évanouie. Elle était couchée sur le ventre: on avait donc
evanwi. el ete kuse syr la vā:tr: ʔ -nave dō

pas vu ses yeux tout de suite. Mais ensuite, on avait
pa vy se -zjə tulsyt. me āsyit, ʔ nave

vu qu'ils étaient fermés et qu'elle avait à la main un
vy kil -zete ferme e kel ave -la la mē ā
 poignard dont la pointe était entrée dans sa jambe
pwə:nɑ:r dō la pwē:t ete -tātre dā sa zā:b
 droite.
drwat.

« Heureusement qu'elle ne lui est pas entrée dans le
«cərazmā kel na lyi e pa ātre dā l
 ventre! » avait dit Marie-Anne, puis elle avait raconté ce
vā:tr!» ave di mari a:n, pyi el ave rakōte s
 que les autres ne savaient pas encore. Elle avait été
kə le -zo:trə nə save pa -zāko:r. el ave -tete
 réveillée par un grand cri, et par le bruit de quelqu'un
reveje par ā grā kri, e par la bryi d kelkā
 ou de quelque chose qui tombait sur le plancher.
u d kelkə fo:z ki tōbe syr la plāse.

Tandis que toute la maison arrivait en courant, elle avait
tādi k tut la mezō arrive ā kurā, el ave
 allumé la lampe qui se trouvait près de son lit. Elle
-talyme la lā:p ki s truve pre d sō li. el
 avait alors vu le corps immobile de Fatima, couché
ave -talɔ:r vy l ko:r immobil də fatima, kuʃe
 devant la fenêtre. Elle avait appelé, mais la fillette
duā la fne:tr. el ave -taple, me la fijeɬ
 n'avait pas répondu. Était-elle morte, ou seulement
nave pa repōdy. ete -tel mort, u səlmā
 évanouie? Marie-Anne avait sauté de son lit et était
evanwi? mari a:n ave soɬe d sō li e ete

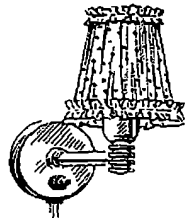
une pointe



un poignard

heureusement que
 ɔ: c'est heureux
 que

bruit ↔ silence



une lampe

sauter = faire un
 bond

	allée en courant auprès de la petite. C'est à ce -tale ā kurā opre d la ptit. se -ta s
	moment que les autres étaient entrés dans sa chambre. momā kə le -zo:tr ete -tātre dā sa fā:br.
	On avait alors décidé d'envoyer Moucha chez Henri, ō -nave -talɔ:r deside dāvvaʒe muʒa ʒe āri,
	tandis que M. Bourdier aidait sa femme à coucher tādi k məsʒə burdʒe ede sa fam a kuʒe
	Fatima sur le lit de Marie-Anne et que l'on téléphonait fatima syr la li d mari a.n e kə lō telefōne
tout près ɔ: près de leur maison	au docteur. Ce dernier demeurait tout près: il était o doktœ:r. sə dərnʒe dmœre tu prɛ: il ete
	donc arrivé quelques minutes plus tard. dō -karive kelk minyt ply ta:r.
	Le corps de la fillette était toujours immobile, son lə kɔ:r də la fiʒet ete tuzɔ:r imobil, sō
faible ↔ fort	cœur battait à petits coups si faibles qu'on ne les kœ:r batɛ a pti ku si feblə kō n le
	entendait presque pas. « Comment va-t-elle? » a deman- -zālāde presk pa. « kōmā va -tel? » a dmā-
	dé Henri quand il est arrivé et a su qu'il n'était rien de āri kā -til e -tarive e a sy kil nete rʒē
	arrivé à Marie-Anne. « C'est la pointe seulement qui -narive a mari a.n. « se la pwē:t səlmā ki
	est entrée dans la jambe, » lui a répondu le docteur, e -tātre dā la ʒā:b, » lɥi a repōdy l doktœ:r,
	« dans deux ou trois semaines, elle pourra marcher « dā də -zu trwa smen, el pura marʒe

et courir comme avant. Heureusement que c'est la
e kuri:r kom avā. ærøzmā k se la

courir
a couru

jambe et pas le ventre, car alors ...» Le docteur n'a
žā:b e pa l vā:tr, kar al:r...» lə doktæ:r na

pas fini sa phrase, mais tous ont compris que si le
pa fini sa fra:z, me tus ō kɔ̃pri k si l

poignard avait frappé un peu plus haut, Fatima aurait
pwa:na:r ave frape œ pø ply o, fatima œ

pu mourir.

py muri:r.

« Mais pourquoi a-t-elle fait cela, pourquoi? » répé-
«me purkwa a .-tel fe sla, purkwa?» repe-

tait Henri. Personne ne lui a répondu, excepté le
te āri. person na lui a repōdy, eksepte l

père de Marie-Anne, qui a commencé: « Je crois, mon
pe:r də mari a:n, ki a komāse: «žə krwa, mō

cher Monsieur Dupont, que Fatima ...» Mais il s'est
ʃe:r məsjo dyɔ̃, kə fatima...» me il se

arrêté avant d'avoir fini sa phrase, car à ce moment,
-larɛtə avā dauwa:r fini sa fra:z, kar a s momā,

Fatima a ouvert les yeux.

fatima a uvæ:r le -zjə.

Tous ceux qui étaient dans la chambre sont venus plus
tu sə ki ete dā la ʃā:brə sō vny ply

près, mais le docteur leur a dit: « Mes amis, je veux
pre, me l doktæ:r lœr a di: «me -zami, žə vø

bien que Marie-Anne et M. Dupont restent, mais je
bjē k mari a:n e məsjo dyɔ̃ rest, me ž

Chapitre vingt-huit (28).

-e
-es
-e
-ions
-iez
-ent

(que) je reste
(que) tu restes
(qu') il reste
(que) nous

restions
(que) vous restiez
(qu') ils restent

(que) je sorte
(que) tu sortes
(qu') il sorte
(que) nous

sortions
(que) vous sortiez
(qu') ils sortent

(que) je raconte
(que) tu racontes
(qu') il raconte
(que) nous

racontions
(que) vous
racontiez
(qu') ils racontent

quand ils ont été
seuls = quand ils
sont restés seuls

fatiguer
a fatigué
fatigue

voudrais que tous les autres sortent de la chambre.»
vudre k tu le -zo:tra sorti də la fā:br.»

Tous ont très bien compris qu'ils étaient déjà res-
tus ʔ tre biē kōpri kil -zete deza res-
tés trop longtemps dans la chambre de la petite et sont
te tro lōtā dā la fā:bro də la pitit e sō

sortis rapidement.
sorti rapidmā.

Quand ils ont été seuls, Henri a dit au docteur:
kā -iil -zō -tete səl, āri a di o doktæ:r:

« Je voudrais que Fatima me raconte où elle a été ces
«zə vudre k fatima m rakō:t u el a ete se

jours-ci. Le permettez-vous, docteur? » Le docteur
zu:r si. lə permete vu, doktæ:r?» lə doktæ:r

a écouté encore une fois le cœur de la petite; il ne
a ekute ākō:r yn fwa l kœ:r də la pitit; il nə

battait plus aussi faiblement qu'avant, et la fillette
bate ply -zosi fēblēmā kavā, e la fijet

semblait déjà être plus forte. «Vous pouvez lui poser
sāble deza e:tro ply fort. «vu puce lvi poze

quelques questions, » a dit le médecin à Henri, « mais
kelkə kestjō,» a di l medse a āri, «me

ne la fatiguez pas trop.»
nə la fatigue pa tro.»

Le jeune homme a pris la main de Fatima dans la
lə zœn om a pri la mē d fatima dā la

sienne et lui a demandé avec un sourire: «Veux-tu
sjen e lvi a dmāde avek ā suri:r. «və ty

nous raconter quelque chose, Fatima? Tu sais, nous
nu rakšie kelkə ʃo:z, fatima? ty se, nu
sommés si heureux de t'avoir retrouvée, et nous aime-
som si ɕəɾə də tauwa:r ʀətruve, e nu -zəmə-
rions bien savoir ce que tu as fait ces jours-ci. Tu
rjō bjē sauwa:r s kə ty a ʃe se zu:r si. ty
sais, nous t'avons cherchée partout, mes amis et moi,
se, nu tauō ʃerʃe partu, me -zami e mwa,
et nous étions très malheureux. »
e nu -zetjō tre malɕəɾə.»

Fatima a regardé Henri, puis Marie-Anne, mais n'a pas
fatima a rgarde āri, pɥi mari a.n, me na pa
répondu. Les deux jeunes gens ont attendu quelques
repōdy. le də zœn zā ō -tatādy kelk
minutes, puis Marie-Anne a dit à la petite: « Ne parle
minyɥ, pɥi mari a.n a di a la ptit: «nə parl
pas maintenant, Fatima, je te comprends très bien,
pa mēlnā, fatima, zə tə kōprā tre bjē,
tu sais? Maintenant, tu vas dormir, et puis, demain,
ty se? mēlnā, ty va dormi:r, e pɥi, dəmē,
j'espère que tu iras mieux, et tu nous raconteras alors
zespɛ:r kə ty ira mjə, e ty nu rakšira alo:r
ce que tu voudras, rien de plus. C'est bien? » Fatima a
s kə ty vuɖra, rjē d ply. se bjē?» fatima a
souri faiblement et a dit oui. Henri et Marie-Anne
suri ʃəbləmā e a di wi. āri e mari a.n
sont alors sortis de la chambre sans faire de bruit.
sō -talɔ:r sorti d la ʃā:brə sā ʃe:r də bryi.

espérer
j'espère
tu espères
il espère
nous espérons
vous espérez
ils espèrent

Chapitre vingt-huit (28).

éteindre ↔ allumer

Le docteur leur avait dit d'éteindre toutes les lampes
lə dɔktœ:r lœr ave di detē:dra tut le lā:p

éteindre
 a éteint

excepté la plus faible; ils n'avaient donc pas éteint celle-
ekseptē la ply febl; il nave dō pa etē sel-
 ci, mais l'avaient posée près du lit, sur le plancher.
si, mē lave poze prē dy li, syr la plāʃe.

s'endormir (comme dormir)
 s'est endormi
 s'endort
 s'endormait
 s'endormira
 se réveiller ↔ s'endormir

Quand ils sont sortis, Henri a appelé Sabine et lui
kā -til sō sorti, āri a aple sabin e lyi

a dit que Fatima s'était endormie, et qu'il voulait
a di k fatima sete -tādrmi, e kil vule

qu'elle l'appelle tout de suite si Fatima se réveil-
kel lapel tutsyt si fatima s reve-

lait ou n'allait pas bien. Sabine est entrée chez sa
je u nale pa bjē. sabin e -tātre ʃe sa

filles sans faire de bruit pour ne pas la réveiller.
ʃi:ʃ sā ʃe:r də brɥi pur nə pa la reveʃe.

Fatima dormait, comme l'avait dit Henri. Le docteur
fatima dorme, kom lave di āri. lə dɔktœ:r

lui avait fait boire quelque chose, et elle n'avait
lyi ave ʃe bwa:r kelkə ʃo:z, e el nave

plus mal à la jambe. (Elle avait eu très mal, en sor-
ply mal a la ʒā:b. [el ave -ty tre mal, ā sor-

tant de son évanouissement.)

tā də sō -nevanwismā.]

elle sort de son
 évanouissement =
 elle n'est plus
 évanouie

Henri et Marie-Anne n'ont rien pu savoir les deux
āri e mari a:n nō rjē py savwa:r le dō

premiers jours. Fatima n'a rien voulu dire, et les
prēmje ʒu:r. fatima na rjē vuly di:r, e le

deux jeunes gens n'ont pas voulu aller trop vite.

də ʒœn ʒã nɔ̃ pa vuly ale trɔ vit.

Personne n'a rien su de toute l'affaire, excepté ceux

person na rʃɛ sy də tut lafɛ:r, ɛksɛpte sɔ̃

qui étaient dans la maison, cette nuit-là. Les Bour-

ki ɛtɛ dã la mezɔ̃, sɛt nyi la. lɛ bur-

dier et Henri ont voulu que cela reste entre eux.

dʒɛ ɛ ɑ̃ʁi ɔ̃ vuly kə sla rest ɑ̃:tr ɔ̃.

cela ɔ: l'affaire

Leurs voisins, leurs amis même n'en ont rien su.

lœr vwazɛ̃, lœr -zami mɛ:m nã -nɔ̃ rʃɛ sy.

en ɔ: de l'affaire

Les Bourdier ont fait tout ce que leur a demandé le

lɛ bʊrdʒɛ ɔ̃ fɛ tu s kə lœr a dmɑ̃dɛ l

docteur pour aider Fatima, qui allait mieux de

dɔktœ:r pur ɛdɛ fatima, ki ale mʲɔ̃ dɛ

aller mieux de
jour en jour =
aller un peu mieux
chaque jour

jour en jour. Et un soir, vers la fin de la semaine

ʒu:r ɑ̃ ʒu:r. ɛ ɑ̃ swa:r, vɛr la fɛ̃ d la smɛn

(Fatima était partie de chez Henri le lundi), lorsque

[fatima ɛtɛ parti d ʃɛ ɑ̃ʁi lɔ lœ̃di], lɔʁskə

Marie-Anne a éteint la lampe et a dit bonne nuit à

mari a.n a ɛtɛ la lɑ̃p ɛ a di bɔn nyi a

la fillette, celle-ci l'a appelée d'une voix encore

la fiʒɛt, sɛlsi la ɑplɛ dyn vwa ɑ̃kɔ:r

un peu faible. Et quand Marie-Anne lui a demandé ce

ɑ̃ pø fɛbl. ɛ kɑ̃ mari a.n lyi a dmɑ̃dɛ s

qu'elle voulait, Fatima lui a dit de s'asseoir à côté

kɛl vule, fatima lyi a di d saswa:r a kɔtɛ

d'elle. La jeune fille a fait ce que la fillette lui

dɛl. la ʒœn fi:ʒ a fɛ s kə la fiʒɛt lyi

	<p>demandait, et Fatima a commencé à lui raconter l'histoire de ces deux jours.</p> <p><i>dmāde, e fatima a komāse a lyi. rakōte lis-twa:r də se də zu:r.</i></p> <p>Quand Fatima avait dit à Henri qu'elle voulait voir Marie-Anne, c'est parce qu'elle avait décidé de tuer la jeune fille. Marie-Anne devait mourir! Pourquoi?</p> <p><i>kā fatima ave di a āri kel vule vwa:r mari a:n, se pars kel ave deside də tye la zœn fi:j. mari a:n dəve muri:r! purkwa?</i></p> <p>Fatima ne le savait presque plus, mais elle aimait tant son Henri qu'elle refusait de le voir amoureux d'une autre femme. Elle voulait qu'il reste toujours avec elle, qu'il ne raconte qu'à elle ses belles histoires, au bruit de la fontaine du jardin. Depuis qu'il passait ses soirées avec Marie-Anne, Fatima était très malheureuse. Elle avait donc décidé de tuer « l'autre ». Elle avait trouvé un poignard dans la maison,</p> <p><i>fatima n la save preskə ply, me el eme tā sō -nāri kel refyze də l vwa:r amurə dyn o:trə fam. el vule kil rest tuzu:r avek el, kil na rakō:t ka el se bel -zis-twa:r, o bryi d la fōten dy zardē. dəpyi kil pase se sware avek mari a:n, fatima ets tre malcerə:z. el ave dō deside də tye «lo:tr». el ave truve ə pwapa:r dā la mezō,</i></p> <p>et la nuit venue, elle avait quitté la maison.</p> <p><i>e la nyi vry, el ave kite la mezō.</i></p>
tuer = faire mourir	
elle aimait tant Henri que = elle était si amoureuse d'Henri que	
la nuit venue = quand la nuit était venue	

Elle avait passé le lendemain et le jour suivant dans
el ave pase lə lādmē e l zu:r syivā dā

le voisinage de la maison des Bourdier. Une ou deux
l vwazina:ʒ də la mezō de burdje. yn u də

fois, elle avait cru qu'on l'avait vue, et elle avait couru
fwa, el ave kry kō lave vy, e el ave kury

pendant dix minutes ou plus pour ne pas être prise.
pādā di minyt u ply pur nə pa ɛ:trə pri:z.

La nuit, elle avait dormi dans un jardin. Là, per-
la nyi, el ave dormi dā -zā zardē. la, per-

sonne ne l'avait remarquée. La troisième nuit, vers
son nə lave rmarke. la irwazjem nyi, ver

une heure, elle avait sauté dans le jardin des Bour-
yn æ:r, el ave soie dā l zardē de bur-

dier. (Elle avait remarqué la veille et les autres nuits
dje. [el ave rmarke la ve:j e le -zo:trə nyi

qu'à une heure toute la maison dormait.)

ka yn æ:r tul la mezō dorme.]

Au moment où elle se préparait à monter à la fenêtre de
o momā u el sə prepare a mōte a la fne:trə də

Marie-Anne, la pendule avait sonné. Fatima était restée
mari a:n, la pādyl ave sone. fatima ɛ:te reste

immobile pendant très longtemps. Pendant la demi-
imobil pādā tre lōtā. pādā la dmi-

heure suivante, elle avait voulu plusieurs fois s'en
æ:r syivā:t, el ave vuly plyzjæ:r fwa sā

aller, courir à la maison, retrouver son bon lit. Mais
-nale, kuri:r a la mezō, retruve sō bō li. me

Chapitre vingt-huit (28).

finir
a fini

elle s'était dit chaque fois que cela n'était plus possible,
el sete di fak fwa ka sla nete ply posibl,
 elle devait vite finir ce qu'elle avait commencé, et tuer
el deve vit fini:r sɔ kel ave kɔmāse, e tye
 cette femme.
set fam.

A une heure et demie, une lampe s'était allumée au
a yn æ:r e dmi, yn lā:p sete -talyme o
 deuxième étage, mais s'était éteinte de nouveau un
dəzjem eta:ʒ, me sete -teit:t də nuvo ɛ
 instant plus tard. Puis, la pendule avait sonné. Fa-
-nēstā ply ta:r. pyi, la pādyl ave sone. fa-
 tima avait attendu encore un peu. La maison était
tima ave -tatādy āko:r ɛ pə. la mezō ete
 bien endormie. Elle était montée rapidement, mais
bjē -nādormi. el ete mōte rapidmā, me
 sans bruit, jusqu'à la fenêtre de Marie-Anne. Elle
sā bryi, zyska la fne:tro də mari a:n. el
 était ouverte. Fatima avait appelé faiblement, puis
ete -iuvrt. fatima ave -taple febləmā, pyi
 avait attendu en silence; mais le corps de la jeune
ave -tatādy ā silā:s; me l ko:r də la zœn
 fille était resté immobile. Fatima avait cru un instant
fi:j ete reste imobil. fatima ave kry ɛ -nēstā
 qu'elle l'avait vue sourire, elle avait fait un geste pour
kel lave vy suri:r, el ave fe ɛ zest pur

repartir = partir
de nouveau

repartir, mais à la fin elle avait sauté dans la
repartir, me a la fē el ave sote dā la

chambre, le poignard à la main. Elle ne savait pas ce
fā:br, lə pwapa:r a la mē. el nə save pa s

qui s'était passé après cela.

ki setə pase apre sla.

Elle était restée évanouie assez longtemps. La pointe
el ete reste evanwi ase lōiā. la pwē:t

du poignard lui était entrée dans la jambe. Quand on
dy pwapa:r lɥi ete -tātre dā sa ʒā:b. kā -tʃ

avait trouvé la fillette, Moucha avait été envoyé chez
-nave truve la fijet, musa ave -tete āwɔaje se

sa mère et Henri.

sa me:r e āri.

A leur arrivée chez les Bourdier Henri et Sabine avaient
a ləx arive se le burdje āri e sabin ave

cru un instant, comme les autres, que Fatima était
kry ǎ -nēstā, kom le -zo:tr, kə fatima ete

morte, car elle était tout à fait immobile. Mais le
mɔrt, kar el ete tu -ta fe immobil. me l

docteur, nous le savons, avait dit que ce n'était pas très
doktɔ:r, nu l savō, ave di kə s nele pa tre

grave, parce que le poignard n'avait frappé que la
gra:v, pars kə l pwapa:r nave frapɛ k la

jambe, et on avait décidé que la petite resterait quelque
ʒā:b, e ɔ -nave deside k la ptit restɔre kelk

temps chez les Bourdier.

tā se le burdje.

Après avoir écouté cette histoire, Marie-Anne a
apre -zavwa:r ekute set istwa:r, mari a:n a

le poignard à la main ɔ: avec le poignard dans la main

s'évanouir (comme finir)
 s'est évanoui

grave ɔ: mal

demandé à Fatima: « Et maintenant, Fatima, veux-
dmāde a fatima: « e mēlnā, fatima, vø

tu toujours me voir mourir? » « Oh, non! » a répondu
ty tuzur mō vwa:r muri:r? » « o, nō! » a repōdy

la petite, « je t'aime beaucoup maintenant, parce que
la ptiil, « zø ts:m boku mēlnā, pars kō

tu as été si bonne pour moi! »

ty a ete si bon pur mwa!

C'est ainsi que Marie-Anne et la petite Fatima ont
se -tēsi k mari a:n e la ptiil fatima ō

fini par devenir les meilleures amies du monde. La
fini par dōvni:r le mejæ:r -zami dy mō:d. la

fillette trouvait maintenant que la future femme
fijet truve mēlnā k la fyty:r fam

de son Henri était la meilleure femme du monde. Quand
dō sō -nāri ete la mejæ:r fam dy mō:d. kā

elle a pu recommencer à marcher, elle est restée en-
-tel a py rkōmāse a marfe, el e reste ā-

core une semaine chez les Bourdier, et c'était un
kō:r yn sōmen fe le burdje, e sete -tā

vrai plaisir de la voir suivre la jeune fille par-
vre piezi:r dō la vwa:r syi:vra la zœn fi:j par-

tout où elle allait, dans la maison et dans le jardin.
tu u el ale, dā la mezō e dā l zardē.

Et quand elle se couchait, elle voulait toujours que
e kā -tel sō kufe, el vule tuzur kō

Marie-Anne et Henri restent tous les deux dans sa
mari a:n e āri rest tu le dō dā sa

chambre pendant une demi-heure, et elle écoutait
fā:brə pādā -byn dæmiæ:r, e el ekute

comme avant les histoires d'Henri. Parfois, elle regar-
kəm avā le -zistwa:r dāri. parfwa, el rəgar-

dait la jeune fille avec un regard très sérieux, sans
de la ʒœn fi:ʃ avek æ rga:r tre serʃə, sā

sourire. Elle pensait peut-être en ces moments à ce
surɪ:r. el pāse pœte:tr ā se momā a s

qu'elle avait voulu faire.

kel ave vuly fɛ:r.

Quand Henri et Marie-Anne ont pensé que Fatima allait

kā -tāri e mari a:n ɔ pāse k fatima ale

tout à fait bien, ils l'ont fait rentrer chez sa mère.

tu -ta fɛ bi:ɛ, il lɔ fɛ rātre fɛ sa mɛ:r.

Mais elle a continué à revenir souvent chez Marie-Anne,

mɛ el a kōtɪnye a rœvni:r suvā fɛ mari a:n,

et elle a fini par passer la moitié du temps chez l'une,

e el a fini par pase la mwatje dy tā fɛ lyn,

la moitié chez l'autre. Au bout de quelques semaines,

la mwatje fɛ lo:tr. o bu d kelk sɔmɛn,

elle n'a plus su où elle préférerait demeurer. Mais c'était

el na ply sy u el pɹefere dɪmœre. mɛ setɛ

Henri qui était toujours son grand amour, et quand

-tāri ki ɛtɛ tɪʒu:r sɔ grā -tamu:r, e kā

il est mort, deux ans plus tard, Fatima a été si

-tɪl ɛ mɔ:r, dɔ -zā ply ta:r, fatima a ɛtɛ si

gravement malade que sa mère a cru plusieurs fois

grævɪmā malad kə sa mɛ:r a kɹy plyzjœ:r fwa

grave
gravement

finir
a fini
finit

finir (comme
guérir)
je finis
tu finis
il finit
nous finissons
vous finissez
ils finissent

recevoir
a reçu
reçoit

qu'elle allait mourir. Mais elle n'est pas morte.
kel ale muri:r. me el ne pa mort.

Après ce jour-là, elle a donné tout son petit cœur
apre sɔ zu:r la, el a done tu sɔ pti kœ:r

à Marie-Anne. Il n'aurait pas été possible à la
a mari a:n. il nœre pa ete posiblɔ a la

jeune femme de trouver une meilleure amie.
ʒœn fam dɔ truve yn mejœ:r ami.

Voilà donc l'histoire de Fatima. Au moment où André
vvala dɔ listwa:r dɔ fatima. o momā u ādre

Comaux a fini de la raconter, le vieux Passavant lui a
komo a fini d la rakɔte, la vjɔ pasavā lɥi a

dit: « Je vois que Fatima a décidé de suivre Marie-
di: «ʒə vva k fatima a deside d sɥi:vra mari

Anne partout où elle ira, je crois donc qu'il sera
a:n parɥu u el ira, ʒə krwa dɔ kil sɔra

impossible de ne pas la faire venir en France en même
ēposiblɔ dɔ n pa la fe:r vœni:r ā frā:s ā mɛ:m

temps que Marie-Anne et ses deux enfants. Qu'en
tā k mari a:n e se dɔ -zāfā. kā

penses-tu, Arthur? » a-t-il demandé à Doumier. « Mais,
pā:s ty, arty:r?» a-til domāde a dumje. «me,

mon cher Passavant! » lui a répondu son ami, « je
mō fe:r pasavā!» lɥi a repɔdy sɔ -nami, «ʒə

veux absolument qu'ils viennent à Villebourg tous les
vɔ absolymā kil vjen a vilbu:r tu le

quatre! Je serai très content de les recevoir, et
kair! ʒə sɾe tre kɔtā d le rasɔvwa:r, e

puisque la jeune Fatima aimait tant mon fils, elle
puisk la ʒæn fatima eme iã mɔ̃ fis, el

sera comme une fille pour moi.» « Est-ce sérieux, ce
sara kom yn fi:j pur mwa.» «es serjə, s

que vous dites? » lui a demandé Martial. « Tout à fait
kə vu dit?» lɥi a dmãde marsjal. «tu -ta fe

sérieux, » lui a répondu Doumier.

serjə,» lɥi a repɔ̃dy dumje.

On a donc décidé d'écrire tout de suite à Marie-Anne

ɔ̃ -na dɔ̃ deside dekri:r tutsyt a mari a.n

pour lui faire savoir la bonne nouvelle. On a envoyé

pur lɥi fe:r savwa:r la bon nuvel. ɔ̃ -na əvwaje

la lettre cette nuit même. Et ce n'est que quand la

la letre sei nyi me:m. e s ne kə kã la

pendule du salon a sonné deux heures que M. Dou-

pãdyl dy salɔ̃ a sone dø -zæ:r kə mæsjo du-

mier a envoyé ses nouveaux amis se coucher.

mje a əvwaje se nuvo -zami s kuʃe.

est-ce sérieux? ɔ:
vous le voulez
vraiment?

écrire
a écrit

EXERCICE A.

Le jeune Doumier et Sabine ont attendu Fatima toute la nuit, mais elle n'est pas —. Le — matin, elle n'était pas encore rentrée. On a cherché —: dans la maison, dans la ville, en dehors de la ville. On a demandé où était Fatima à toutes les personnes du —. Le jour —,

MOTS:

un bruit
un corps
un coup
un évanouisse-
ment
la fin
une lampe
le lendemain
une pendule
une phrase
le plancher
un poignard
une pointe
un silence
un tic-tac
la veille
un ventre
le voisinage
une voyelle
endormi
faible
fort
grosse
immobile
rapide
sérieux
aider
courir
en courant
il a couru
criant
croire
il a cru
décider
il devait

on a cherché de nouveau. Henri a décidé de demander à d'autres amis de l'— à trouver la fillette.

A deux heures, il a entendu dans la rue les pas — de quelqu'un qui allait très vite. Puis, on a frappé plusieurs — rapides à la porte. Dans la nuit calme, ils ont semblé très —. C'était Moucha, qui avait — très vite et ne pouvait presque pas parler. Il — seulement: «Vite! Vite! Vite!» Il ne savait rien, — cela. C'était Marie-Anne qui l'avait — chez Henri. La grosse Sabine — très fort en marchant. Elle ne pouvait presque pas — aussi vite que le jeune homme. Le petit Moucha chantait une petite chanson en —.

On avait trouvé Fatima devant la fenêtre, sur le —. Elle était —, mais elle n'était pas morte. Elle était seulement —. C'est le cri de Fatima qui avait — toute la maison. Marie-Anne avait — de son lit sur le plancher. Ce cri et le — de Fatima qui tombait l'avaient réveillée en même temps que les autres. Elle avait allumé sa — et avait vu Fatima. Le petit — de la fillette était immobile.

EXERCICE B.

Pourquoi a-t-on cru que Fatima était morte? ... Qu'a dit le docteur quand il a vu la petite? ... Qu'a-t-il dit quand tout le monde a voulu venir plus près du lit de Fatima? ... Que voulait demander Henri à la fillette? ... Qu'a dit le jeune homme à Sabine quand il est sorti de la chambre où était couchée Fatima? ... Pourquoi Fatima avait-elle décidé de faire mourir la

jeune fille? ... Où avait-elle été après avoir quitté sa maison? ... Qu'avait-elle fait la dernière nuit, après qu'elle avait sauté dans le jardin? ... Qu'a-t-elle fait quand Henri est mort? ...

EXERCICE C.

que je reste	que nous restions
que tu restes	que vous restiez
qu' il reste	qu' ils restent

« Je veux que tu —, Jérôme, » dit Doumier. « Bien, » dit Passavant, « si tu veux que je —, je resterai. » « J'aimerais que vous — à dîner, Messieurs, » dit Doumier aux deux amis. Et comme Amélie veut aussi qu'ils — la nuit, Martial et Comaux disent: « Si Amélie veut aussi que nous —, nous n'avons plus rien à dire. » Doumier veut que Passavant — parce qu'il aura peut-être besoin de lui comme docteur.

que je sorte	que nous sortions
que tu sortes	que vous sortiez
qu' il sorte	qu' ils sortent

Le docteur veut que toutes les personnes — de la chambre. « Voulez-vous que nous — aussi? » demande Marie-Anne. « Non, vous, je ne veux pas que vous —, » lui répond le docteur. Mais il aimerait que la mère de Fatima — aussi. « Le docteur veut que tu —, Sabine, » lui dit Henri. « S'il veut que je —, je sortirai, » dit Sabine.

devenir
dormir
écrire
s'endormir
envoyer
éteindre
il a éteint
évanoui
excepté
faire savoir
faire venir
fatiguer
finir
frapper
marcher
parlant
posant
prononcer
recevoir
remarquer
repartir
retrouver
réveiller
se réveiller
sauter
sonner
souffler
suivant
suivre
se trouver
tuer
en voyant
donc
faiblement
partout
rapidement
tant
tandis que
à la fin de
finir par
de jour en jour
en silence
tous les dix pas

je finis	nous finissons
tu finis	vous finissez
il finit	ils finissent

« Pourquoi ne — tu pas ta soupe? » demande Mme Duclos. « Je ne — pas ma soupe parce que ce n'est pas bon, » répond Yvonne. « Elle ne la — pas parce qu'elle est si petite, » disent ses frères. « Mais nous autres, nous — toujours notre soupe. » « Oh, vous ne — pas toujours tout ce qu'il y a dans vos assiettes. » C'est vrai, ils ne le — pas toujours.

j'espère	nous espérons
tu espères	vous espérez
il espère	ils espèrent

Sabine et Henri — qu'il n'est rien arrivé à Marie-Anne ni à Fatima. Le docteur — que Fatima pourra marcher dans deux ou trois semaines. « Nous — que vous avez raison, docteur, » disent Henri et Marie-Anne. « Et moi, j'— que ma fillette pourra rentrer à la maison avant la fin du mois, » dit Sabine. « Je crois bien que ce que vous — est possible, » lui dit le docteur, et Henri lui dit: « Si tu n'— que cela, tu n'es pas difficile. »

espérer	
a espéré	espérait
espère	espérera

« Puis-je — que vous viendrez demain? » demande Henri. « Oui, » répond André, qui — que cela sera possible. Jusqu'au mois dernier, le vieux Doumier a — plus d'une fois revoir son fils, un jour. Il l'— même quand tout le monde lui disait qu'Henri était mort. « Tout le reste de ma vie, j'— le revoir, » a-t-il dit.

sourire

a souri

sourit

souriait

sourira

Passavant — souvent en parlant. Il a — quand il a commencé à parler aux deux amis. Quand la fille de M. Doumier était petite, elle — tout le temps. Son père aimait beaucoup la voir —. Il espère que sa petite-fille Jeanne — aussi, quand elle lui dira: « Bonjour, grand-papa! »

RÉSUMÉ (1)

Voici deux phrases:

« La chambre est pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entrent en criant, en parlant, en posant* mille questions. »

Dans la dernière phrase, avant les mots « *criant* », « *parlant* » et « *posant* », il y a le petit mot « *en* ». Dans la première phrase, les mots « *criant* », « *parlant* », « *posant* » sont seuls, sans « *en* ». Dans ces deux phrases, les formes *sans* « *en* » disent la même chose que les mots: « *qui crient* », « *qui parlent* », « *qui posent* », et les formes *avec* « *en* » disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles crient* », « *pendant qu'elles parlent* », « *pendant qu'elles posent* ».

Changeons un peu nos deux phrases:

« La chambre *était* pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entraient en*

criant, en parlant, en posant mille questions. » Ici, les formes en *-ant* sans « *en* » disent la même chose que les mots: « *qui criaient* », « *qui parlaient* », « *qui posaient* ». Et les formes avec « *en* » disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles criaient* », « *pendant qu'elles parlaient* », « *pendant qu'elles posaient* ».

Changeons nos deux phrases encore une fois:

« La chambre sera pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entreront en criant, en parlant, en posant* mille questions. » Ici, les formes en *-ant* sans « *en* » disent la même chose que les mots: « *qui crieront* », « *qui parleront* », « *qui poseront* », et les formes avec « *en* » disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles crieront* », « *pendant qu'elles parleront* », « *pendant qu'elles poseront* ».

EXERCICE I

Est-ce *-ant* ou *en -ant*?

Jean dit bonjour (entrer) dans la chambre. Fatima chantait (danser). Il y avait, dans le restaurant, beaucoup de monde (parler), (boire) et (manger). Moucha marchait à côté de Sabine et d'Henri (répéter): « Vite! Vite! » « Je suis tombé (aller) à la gare, » dit Pierre. « Nous avons rencontré quatre garçons (chanter) des chansons françaises. » Paul et Louise sont sortis de la maison (crier) et (danser). Les enfants (quitter) l'école chantaient.

RÉSUMÉ (2)

é ou è

espérer [espere]	j'espère [ʒespɛːr]
a espéré [a espere]	tu espères [ty espɛːr]
espère [espɛːr]	il espère [il espɛːr]
espérera [esperra]	nous espérons [nu -zespɛrɔ̃]
espérerait [espere]	vous espérez [vu -zespere]
(espère!)[espɛːr]	ils espèrent [il -zespɛrɔ̃]

Beaucoup de verbes où la dernière *voyelle* [vwaɣɛl] avant -er est é sont de la même famille que le verbe espérer.

Dans cette famille de verbes, la lettre é est changée en è quand elle est la dernière voyelle que l'on prononce [pɹɔmɔːs] dans le verbe. Exemple: répéter, il répète.

Mais la lettre é n'est pas changée quand elle n'est pas la dernière voyelle que l'on prononce dans le verbe. Exemple: répéter, il répétait.

La lettre è est toujours prononcée [ɛ].

La lettre é est prononcée [e], sauf au futur et au conditionnel, où elle est prononcée [ɛ].

j'espérerai [ʒespɛrɛ]	nous espérerons [nu -zespɛrɔ̃]
tu espéreras [ty esperra]	vous espérerez [vu -zespere]
il espérera [il esperra]	ils espéreront [il -zespɛrɔ̃]

Nous connaissons un autre verbe de la famille de *espérer*. C'est le verbe *répéter*. Voici un petit exercice sur ce verbe.

a, ɑ, ɛ, e, ɛ, i, o, ɔ, u, y, ø, œ, ā, ē, ̃, ǣ sont les voyelles du français.

prononcer = dire

EXERCICE II

Moucha —: «Vite! Vite!» pendant qu'il marche à côté d'Henri. «— ce que tu as dit, je n'ai pas compris,» dit André à sa cousine. «Bien, mais le comprendras-tu, si je le —?» «Peut-être pas, mais j'aimerais que tu le — encore une fois.» Quand on n'a pas compris, ou pas entendu, ce qu'une personne a dit, on veut souvent que cette personne — ce qu'elle a dit.

Comment prononce-t-on les formes: «tu répéteras», «nous répéterons», «ils répéteront», «je répéterai»?
Réponse: On prononce [*ty* ...], [*nu* ...], [*il* ...], [*ʒə* ...].
Vous pouvez l'écrire vous-même!

LES SOUVENIRS D'AMÉLIE

Il était minuit passé quand André a achevé l'histoire
il ete minyi pase kã -tãdre a afe lis-

minuit passé ɔ:
 après minuit

toire de la petite Fatima, et il était deux heures
twa:r də la ptit fatima, e il ete də -xæ:r

achever = finir

quand on est allé se coucher. M. Doumier a très peu
kã -tõ -ne -iale s kufe. masjə dumje a tre pø

dormi cette nuit-là, même pas une heure. Il a
dormi set nyi la, mɛ:m pa -zyn æ:r. il a

longtemps songé à tout ce que lui avait raconté An-
lõtã sɔʒe a tu s kə lɥi ave rakõte ā-

songer = penser

dré Comaux, et ce n'est que vers la fin de la nuit
dre kɔmo, e s ne k ver la fɛ d la nyi

qu'il s'est endormi. Il a été réveillé par le soleil dont
kil se -tãdormi. il a ete reveje par la solɛ:j dõ

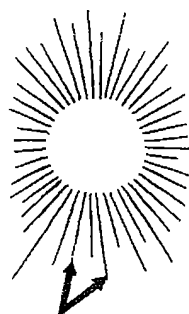
les premiers rayons sont entrés par sa fenêtre à six
le prəmje rejõ sõ -tãtre par sa fne:tr a si

heures. Le reste de la maison dormait encore.
-xæ:r. lə rest də la mezõ dorme ākɔ:r.

M. Doumier s'est levé et a ouvert la fenêtre. Le
masjə dumje se lve e a uve:r la fne:tr. lə

ciel était d'une belle couleur bleue, sauf dans la partie
sjel ete dyn bel kulæ:r blə, sof dā la parti

où le soleil s'était levé un quart d'heure plus tôt. Là,
u l solɛ:j seis lve ā kə:r dæ:r ply to. la,



les rayons du
 soleil

Le soleil est dans
 le ciel.

Chapitre vingt-neuf (29).

se dépêcher de
faire quelque chose = faire quelque chose très vite
se promener =
faire une promenade



une pelouse

traverser la pelouse
o: aller d'un côté à l'autre de la pelouse

planter = mettre dans la terre

un souvenir
se souvenir

M. Doumier a un beau souvenir.
Il se souvient de ses enfants.

rire ↔ pleurer



une cloche

il était encore rose. «Vite!» s'est dit M. Doumier,
il ɛtɛ -tākɔ:r ro:z. «vit!» se di masjə dumje,

et il s'est dépêché de se laver et de s'habiller. Il
e il se depɛʃɛ də s lave e də sabije. il

voulait se promener un peu avant le petit déjeuner.
vulɛ s prɔmnɛ æ pø avā l pɛti dɛʒənɛ.

Il y a derrière la maison une très grande pelouse,
il ja dɛrjɛ:r la mezɔ yn trɛ grā.d pəlu:z,

et maintenant, M. Doumier traverse la pelouse pour
e mɛtnā, masjə dumje travers la plu:z pur

aller au grand arbre que le grand-père de son grand-
alɛ o grā -təbrə kə l grāpɛ:r də sɔ grā-

père a planté en 1810. Et M. Doumier se sou-
pɛ:r a plāie ā dizɥi sā dis. e masjə dumje sə su-

vient des jours heureux où ses enfants étaient encore
vjɛ dɛ ʒu:r ɛrə u se -zāfā ɛtɛ -tākɔ:r

petits et jouaient si souvent sur cette même pelouse.
pɛti e ʒvɛ si suvā syr sɛt mɛ:m pəlu:z.

Il se souvient de leurs cris et de leurs rires gais.
il sə suvjɛ d lɛr kri e d lɛr ri:r ɡɛ.

La petite Josette avait un rire si joli! C'était tout
la ptiɛt ʒozɛt avɛ -tɛ ri:r si ʒɔli! sɛtɛ tu

à fait comme une petite cloche. Elle riait beaucoup,
-ta fɛ kɔm yn pɛti klɔʃ. ɛl riʃɛ bɔku,

la petite Josette. M. Doumier se souvient que sa mère
la ptiɛt ʒozɛt. masjə dumje sə suvjɛ k sə mɛ:r

l'appelait son petit rayon de soleil.
laplɛ sɔ pti rɛʃɔ d solɛ:j.

Cependant, Amélie s'est levée, elle aussi, et est descendue à la cuisine. Elle dort dans une toute petite

sādy a la kuzin. el dɔ:r dā -zyn tut patit

chambre du deuxième étage, d'où on voit le toit de

fā:brə dy dazjem eta:ʒ, du ɔ vwa l twa d

la maison. Elle y a un lit, une table, une chaise,

la mezɔ. el i a æ li, yn tabl, yn ʃe:z,

et une armoire. Ce n'est pas beaucoup, mais Amélie

e yn armwa:r. s ne pa bokw, me ameli

est contente de sa chambre et dit toujours: « Ça

e kɔti:t də sa fā:br e di tuʒu:r: «sa

suffit! Une vieille femme comme moi n'a pas besoin

syfi! yn vje:ʃ fam km mwa na pa bəzwɛ

d'autre chose. »

do:trə ʃo:z. »

Qu'y a-t-il dans l'armoire d'Amélie? Personne ne le

kja -til dā larmwa:r dameli? pɛrson nə l

sait, car Amélie ne permet à personne d'entrer dans

se, kar ameli n pɛrme a pɛrson dātre dā

sa chambre. Quand Henri était petit, il a plusieurs fois

sa fā:br. kã -tãri ete pti, il a plyzjæ:r fwa

essayé de voir ce qu'il y avait dedans, mais il n'est jamais

eseje d vwa:r s kil jave dɔdã, me il ne zame

arrivé que devant l'armoire, à deux pas de la porte.

-zarive kã dvã larmwa:r, a də pa d la pɔrti.

Là, les pas d'Amélie qui venait ou un bruit de voix

la, le pa dameli ki vne u æ bryi d vwa

cependant = pendant ce temps



un toit



une armoire

ça suffit = c'est assez

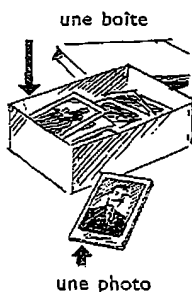
se souvenir (comme venir)
s'est souvenu
se souvient
se souvenait
se souviendra

rire (comme sourire)
a ri
rit
ria
ria
ria

dedans ɔ: dans
l'armoire

une voix
des voix

intéressant = qui
a de l'intérêt



à la mode de 1910
= comme en 1910

il est né = il est
venu au monde

qui parlaient au premier étage l'ont arrêté chaque fois
ki parle o pramje -reta:z lə -tarete fak fwa
et l'ont empêché d'ouvrir la porte de l'armoire et de
e lə -təpese duvri:r la pɔrt də larmwa:r e d
voir ce qu'il y avait dedans.
vwə:r s kil jave dadā.

Il n'y a cependant rien de bien intéressant dans la
il nja spādā rjē d bjē -nēteresā dā la

grande armoire d'Amélie. Il n'y a, à vrai dire, qu'une
grā:d armwa:r dameli. il nja, a vre di:r, kyn

seule chose intéressante. C'est une boîte. Mais qu'y a-
səl jo:z ēteresā.t. se -tyn bwat. mē kja

til donc dedans? Il y a de vieilles photos: les vieux
-tił dō dadā? il ja d vje:j foto: le vjə

parents d'Amélie, habillés à la mode de dix-neuf cent dix,
parā dameli, abije a la mod də diznœf sā dis,

son frère et sa sœur à l'âge de 15 ans (ils sont
sō frē:r e sa sœ:r a la:z də kē:z ā [il sō

morts maintenant), la maison où Amélie est née il y a
mo:r mētnā], la mēzō u ameli e ne il ja

70 ans et où elle a passé les treize premières
səwasādi -zā e u el a pase le tre:z pramje:r

années de sa vie. Et il y a aussi, dans la boîte d'Amélie,
-zane d sa vi. e il ja osi, dā la bwat dameli,

la photo d'un beau jeune homme, habillé lui aussi
la foto dā bo zœn om, abije lji osi

à la mode de 1910.
a la mod də diznœf sā dis.

Cette photo, la vieille Amélie ne l'a montrée à per-
set foto, la vje:j ameli n la mōtre a per-

sonne depuis qu'elle habite Villebourg. Mais chaque
son dāpɣi kel abit vilbu:r. me jak

fois qu'elle est seule dans sa chambre, le soir ou le
fwa kel ε sɔl dā sa fā:br, le swa:r u l

dimanche matin, par exemple, elle ouvre la boîte, prend
dimā:f matē, par egzā:pl, el u:vra la bwat, prā

les photos, et se met à regarder celle du beau jeune
le foto, e s me a rgarde sel dy bo ʒœn

homme.

om.

Ah! comme elle l'aimait, son Gaston, plus que sa vie,
a! kœm el lœme, sō gastō, ply k sa vi,

plus que tout au monde. Lui aussi l'aimait bien. Il
ply k tu o mō:d. lɥi osi lœme bjē. il

avait promis de l'épouser, et elle serait maintenant Mme
ave prōmi d lepuze, e el sœre mētnā madam

Gaston Poirier, si la guerre de 1914-18

gastō pwarje, si la ge:r dā diznœf sā katœz a dizɥit

n'était pas venue, et ne les avait pas soudain séparés.

nete pa vny, e n le -zave pa sudē separe.

Deux mois plus tard, il était mort. Il a été tué sur

də mwa ply ta:r, il ete mœ:r. il a ete tɥe syr

la Marne. Oh, Amélie a beaucoup pleuré, quand son

la marn. o, ameli a boku plœre, kā sō

fiancé est mort. Elle a même essayé de se tuer, mais,

fjāse e mœ:r. el a mœ:m eseje d sœ tɥe, me,

habiter Ville-
 bourg = demeu-
 rer à Villebourg

se met à regarder
 = commence à re-
 garder

épouser = deve-
 nir le mari ou la
 femme de ...

séparer ɔ: empê-
 cher de rester en-
 semble



fiancé = jeune
 homme qui a pro-
 mis d'épouser une
 jeune fille

Chapitre vingt-neuf (29).

sa jeunesse ɔ: le
temps où elle était
jeune

au dernier instant, ses parents et sa sœur l'ont
o demjɛ -rɛstā, se parā e sa sœ:r lɔ̃

empêchée de le faire. Les mois et les années ont
-lāpɛsɛ dɔ l fɛ:r. le mwa e le -zane ɔ̃

passé, et maintenant, séparée des amis de sa jeu-
pase, e mɛtmā, sɛpɛrɛ dɛ -zami d sa zœ-

nesse, séparée de tout son passé, Amélie n'est plus
nes, sɛpɛrɛ d tu sɔ̃ pase, ameli ne ply

qu'une vieille femme que personne n'a épousée, et
kɪn vjɛ:j fɛm kə pɛrson na epuze, e

Gaston Poirier n'est plus qu'un souvenir, un jeune
gastɔ̃ pwarjɛ nɛ ply kə sɔvni:r, œ zœn

homme habillé à la mode de 1910, oublié de tous,
ɔm abijɛ a la mod dɔ diznɛf sɔ̃ dis, ubliɛ d tus,

sauf d'Amélie. Et une nouvelle guerre a fait oublier
sɔf dameli. e ɪn nuvel gɛ:r a fɛ ubliɛ

celle qu'Amélie appelle la « vraie » guerre.

sɛl kameli apɛl la «vre» gɛ:r.

Le soir où nos amis sont arrivés à Villebourg, elle
lə swa:r u no -zami sɔ̃ -tarivɛ a vilbu:r, ɛl

a regardé la photo de son fiancé plus longtemps en-
a rgardɛ la foto d sɔ̃ fjāse ply lɔ̃tā ā-

core que les autres fois, avant de la remettre dans
kɔ:r kə le -zo:trɔ fwɔ, avā d la rɛmɛtrɛ dā

la boîte, car le jeune André Comaux ressemble à Gas-
la bwat, kɛr lɔ zœn ādrɛ kɔmo rɛsā:bl a gas-

ton comme un frère. C'est peut-être pour cela qu'elle
tɔ̃ kɔm œ frɛ:r. sɛ pɛtɛ:trɔ pur slɛ kɛl

remettre = met-
tre de nouveau

mettre
a mis
met

ressembler à =
être peu différent
de

a décidé de lui donner la plus belle chambre du pre-
a *deside də lui done la ply bel fā:brə dy prə-*

mier étage. Elle songe que s'ils avaient eu le temps
mje -reta:ʒ. el sō:ʒ kə sil -zave -ty l tā

de se marier, Gaston et elle, ils auraient peut-être
d sə marje, gastō e el, il -zore pəts:tr

se marier = deve-
nir mari et fem-
me

eu un fils qui aurait ressemblé au jeune Comaux. Elle
y æ fis ki ore rsāble o ʒæn kɔmo. el

compte alors les années qui sont passées depuis que son
kō:t alo:r le -zane ki sō pase dəpuɪ k sō

Amélie compte ɔ:
elle dit 1, 2, 3, etc.

fiancé a été tué: s'ils avaient eu un fils, en 1915,
fjāse a ete tyɛ: sil -zave -ty æ fis, ā diznæf sā kē:z,

il aurait été plus âgé que le jeune Comaux, il aurait
il ore -tete ply -zaze kə l ʒæn kɔmo, il ore

eu à peu près... (et la vieille bonne compte), oui,
-ty a pə pre... [e la vje:ɲ bɔn kō:t], wi,

à peu près = en-
viron

à peu près 40 ans. Mais ils auraient très bien pu
a pə pre kavā:t ā. mɛ il -zore tre bjē py

avoir un autre fils né en 1920, par exemple.
avwa:r æ no:trə fis ne ā diznæf sā vɛ, par egzā:pl.

Il aurait alors eu à peu près l'âge d'André Comaux.
il ore -talɔ:r y a pə pre la:ʒ dādre kɔmo.

Qui sait combien d'enfants ils auraient pu avoir, s'ils
ki se kōbjē dāfā il -zore py avwa:r, sil

s'étaient mariés et si la guerre n'était pas venue.
sɛtə marje e si la gɛ:r netə pa vny.

Amélie ne peut s'empêcher de songer à tout cela,
ameli nə pə sāpɛʃe d sōʒe a tu sla,

ne peut s'empê-
cher de... = ne
peut ne pas...

Chapitre vingt-neuf (29).



le rez-de-chaussée

toujours plus : de
plus en plus

les jardins voisins
: les jardins des
voisins



Les oiseaux volent au-
dessus de M. Doumier.

sous ↔ au-des-
sus de

se promener
je me promène
tu te promènes
il se promène
nous nous
promenons
vous vous
promenez
ils se promènent



un Insecte

aussitôt que = au
même instant que

ce matin, pendant qu'elle va et vient dans les chambres
sə matē, pādā kel va e vjē dā le fā:brə

du rez-de-chaussée et dans la cuisine.

dɥ redfɔsɛ e dā la kɥizɪn.

Cependant, le soleil monte toujours plus haut dans
səpādā, lə solɛ:j mɔ:t tuxur ply o dā

le ciel. Tous les oiseaux sont réveillés depuis long-
l sjel. tu le -zwazo sɔ reveje dəpyi lɔ-

temps, dans le jardin de M. Doumier et dans les jar-
iā, dā l ʒardē d masʝə dumje e dā le ʒar-

dins voisins, et volent au-dessus de lui en chantant.
dē vwazē, e vol odsy də lyi ā fātā.

Sous le grand arbre, dans l'herbe, les petites fleurs
su l grā -tarbr, dā lerb, le ptit flæ:r

s'ouvrent, réveillées, elles aussi, par les premiers rayons
su:vr, reveje, el osi, par le prɛmjɛ rejɔ

du soleil.

dɥ solɛ:j.

M. Doumier se promène dans le jardin, oubliant
masʝə dumje sə prɔmɛn dā l ʒardē, ubliā

l'heure, souriant de temps en temps à ses souvenirs.
læ:r, surjā də iā -zā tā a se suvni:r.

Il rit à voix basse quand il voit le chat blanc, Matou,
il ri a vwa bas kā -til vwa l fa blā, matu,

qui saute très haut après de tout petits insectes qui
ki so:t tre o aprɛ d tu pli -zɛskt ki

dansent dans un rayon de soleil. Aussitôt qu'il est
dā:s dā -zɛ rejɔ d solɛ:j. osito kil ɛ

retombé sur l'herbe, il saute de nouveau comme une
retōbe syr lerb, il so:t də nuvo kom yn

grosse balle blanche. De temps en temps, un oiseau
gro:s bal blā:f. də tā -zā tā, ẽ -nwazo

passe très vite au-dessus de Matou, quand ils ont tous
pa:s tre vit odsy d matu, kā -tīl -zō tu

les deux vu le même insecte; alors le chat saute encore
le də vy l mē:m ẽsekt; alo:r lə fa so:t āko:r

plus haut, essayant d'attraper l'oiseau. Mais celui-ci
ply o, esejā datrape kwazo. mē selyisi

attraper = pren-
 dre soudain

est trop rapide, et Matou retombe chaque fois sans
e tro rapid, e matu rtō:b fak fwa sā

l'avoir attrapé. Et à vrai dire, ce n'est pas seule-
lavwa:r atrape. e a vre di:r, s ne pa sāl-

ment pour cela que saute Matou. Il saute aussi pour
mā pur sla kə so:t matu. il so:t osi pur

le plaisir de sauter, de se sentir fort et beau.

lə plezi:r də sote, də sə sāti:r fo:r e bo.

M. Doumier rit encore plus haut cette fois-ci, puis
məsjo dumje ri āko:r ply o set fwa si, pyi

il appelle le chat: « Matou! » L'animal le regarde et
il apel lə fa: «matu!» lanimal lə rgard e

vient en courant. « Que tu es beau, Matou! » lui dit
vjē ā kurā. «kə ty e bo, matu!» lɥ di

son maître, et le joli animal semble avoir compris,
sō mē:tr, e l zoli animal sā:bl avwa:r kōpri,

car il vient se frotter contre la jambe de M. Dou-
kar il vjē sə frote kō:trə la zā:b də məsjo du-

aperçu = remar-
qué

apercevoir (com-
me recevoir)
a aperçu
aperçoit



une branche

bon
meilleur
le meilleur
bien
mieux
le mieux

mier. « Alors, tu essayes de voler toi aussi, comme les
mje. «*ako:r, ty ese:j da vole twa osi, kom le*

oiseaux? » lui demande son maître. Le chat ne répond
-zwazo? » *lyi dmā:d sō mē:tr. lə fa n repō*

pas, mais continue à se frotter tantôt contre une jambe,
pa, mē kōšiny a sə frōte tāto kō:tr yn gā:b,

tantôt contre l'autre jambe de l'homme qui lui parle.
tāto kō:trə lo:trə gā:b də lom ki lyi parl.

Puis, tout à coup, comme il a aperçu quelque chose
pyi, tu -ia ku, kom il a apersy kelka fo:z

dans l'herbe, il fait un bond et se remet à courir et
dā lerb, il fə æ bō e s rame a kuri:r e

à sauter.

a sote.

Et M. Doumier se remet à marcher. Il va se mettre
e masjə dumje s rame a marfe. il va s metr

encore une fois sous le grand arbre: c'est là, sous les
āko:r yn fwa su l grā -tarbr: sə la, su le

longues branches, qu'il entend le mieux, dans son
bō:g brā:f, kil āiā l mjo, dā sō

souvenir, le rire de la petite Josette. Depuis combien
suvi:r, lə ri:r də la pti:t zozet. dəpyi kōbjē

d'années l'a-t-elle quitté pour aller habiter Paris? M.
dane la -tel kite pur ale abite pari? masjə

Doumier compte rapidement: il y a plus de sept ans
dumje kō:t rapidmā: il ja ply d set ā

qu'il vit séparé de sa fille.

kil vi separe d sa fi:j.

« Elle était si contente, si heureuse, le jour où elle s'est

«el ete si kstā:t, si ærø:z, lə ʒu:r u el se

mariée. Si une jeune fille a épousé un homme par

marje. si yn ʒœn fi:j a epuze æ -nɔm par

amour, c'est Josette! » songe le vieux père. « Et mainte-

amu:r, se ʒozet!» sɔ:ʒ lə vʝə pɛ:r. «e mēt-

nant, te voilà seule, ma fillette, comme moi. Marie-

nā, tə vvala sɛl, ma fiʝet, kɔm mwa. mari

Anne, la femme de notre Henri, vient habiter Ville-

a:n, la fam də nɔtr āri, vʝē abite vil-

bourg, mais toi, quand viendras-tu? N'est-ce pas bientôt

bu:r, mɛ twa, kā vʝēdra ty? nɛs pa bjɛto

bientôt = dans
peu de temps

ton tour de revenir chez ton vieux père? Tu as beau-

tɔ tu:r də rvɛni:r ʃɛ tɔ vʝə pɛ:r? ty a bo-

coup d'amis à Paris, dis-tu, mais c'est ici, dans cette

ku dami a pari, di ty, mɛ se -tisi, dā set

maison, sous ce toit, que tu es née, tu sais? As-tu vrai-

mezɔ, su s twa, kə ty ɛ ne, ty se? a ty vre-

ment besoin de toute une grande ville? Ça ne suf-

mā bæzwē d tul yn grā:d vil? sa n sy-

fit donc pas à ma fillette, Villebourg, sa vieille maison,

ʃi dɔ pa a ma fiʝet, vilbu:r, sa vʝɛ:ʝ mezɔ,

et l'amour de son vieux papa? »

e lamu:r də sɔ vʝə papɑ?»

Mais M. Doumier ne veut pas être triste, c'est une

mɛ mɔʝə dumje n vø pa ɛ:trə trist, se -tɪn

trop belle matinée. Il quitte le grand arbre, un rayon

tro bel matine. il kit lə grā -tarbr, æ rejɔ

Chapitre vingt-neuf (29).

le soleil l'oblige à
fermer les yeux ɔ:
le soleil l'empêche
d'avoir les yeux
ouverts



une tête

permettre mettre
à permis à mis
permet met

répéter (comme
espérer)
je répète
tu répètes
il répète
nous répétons
vous répétez
ils répètent

servir le café =
mettre la cafetiè-
re, les tasses, etc.
sur la table

il fait beau ɔ: le
ciel est bleu

servir
je sers
tu sers
il sert
nous servons
vous servez
ils servent

de soleil frappe sa tête et l'oblige à fermer les yeux
d sole:ʃ frap sa tɛ:t ɛ lɔbli:ʒ a ferme le -zjɔ

un instant. « Non, » répète-t-il, « il n'est pas permis
ɛ -nɛsiɑ. «nɔ,» repet -til, «il ne pa permi

d'être triste quand le ciel est si bleu et la matinée
dɛ:trɔ trist kɑ l sjɛl ɛ si blø ɛ la matine

est si belle! Arthur, rentrons! » Et il traverse la
ɛ si bel! arty:r, rɑtrɔŋ!» ɛ il travers la

pelouse à pas rapides, se dépêchant de rentrer. Il s'est
plu:z a pa rapid, sɔ depɛʃɑ d rɑtre. il sɛ

assez promené, il est déjà huit heures passées.
-tase promne, il ɛ deʒa yi -tæ:r pase.

« Eh bien, Amélie, ça va bien? » demande-t-il en se
« ɛ bjɛ, ameli, sa va bjɛ?» dɛmɑ:d -til ɑ sɔ

frottant les mains avec plaisir, à l'idée de la ma-
frotɑ le mɛ avek plɛzi:r, a lidɛ d la ma-

tinée qu'il passera à montrer la ville aux deux amis.
tine kil pasra a mɔtre la vil o dɔ -zami.

Mais Amélie n'aime pas répondre aux questions qu'on
me ameli nɛ:m pa repɔ:dr o kɛstjɔ kɔ

lui pose et elle demande seulement: « Est-ce que je
lyi po:z ɛ ɛl dɛmɑ:d sɛlmɑ: «ɛs kɔ ʒ

vais servir le café dans la salle à manger ou dans le
-vɛ servi:r lə kafe dɑ la sal a mɑʒɛ u dɑ l

jardin? » (Parfois, en été, quand il fait beau, Amélie
ʒardɛ?» [parfwa, ɑ -netɛ, kɑ -til fe bo, ameli

sert le petit déjeuner dans le jardin.) « Servez-nous
sɛ:r lə pti deʒɛne dɑ l ʒardɛ.] «serve nu

le café dans le jardin, Amélie, » répond M. Doumier,
l kafe dā l zardē, ameli,» repō masjə dumje,

car il fait vraiment très beau ce matin: le ciel est tout
kar il fe vremā tre bo s matē: lə sjet e tu

bleu et le soleil brille. Ses rayons sont presque aussi
blø e l sol:sj bri:j. se rejō sō presk osi

chauds qu'au mois de juillet. M. Doumier se met à
fo ko mwa d žyjs. masjə dumje s me a

siffler une petite chanson gaie. Il ne sait pas chanter,
sifle yn patit fāsō ge. il nā se pa fāte,

mais il aime bien siffler les chansons de sa jeunesse.
me il s:m bjē sifle le fāsō d sa žaenes.

Il ne siffle pas dans la cuisine, car Amélie n'aime
il nā siflə pa dā la kyizin, kar ameli n:s:m

pas ça, et elle ne permet pas de siffler dans « sa »
pa sa, e el nā perme pa d sifle dā «sa»

cuisine.
kyizin.

M. Doumier reste donc un moment dans les autres
masjə dumje rest dō -kē momā dā le -zo:tro

pièces du rez-de-chaussée, puis monte au premier
pjes dy redžose, pji mō:t o pramijs

étage. Là, aussitôt qu'il a fini de siffler sa petite
-reta:ž. la, osito kil a fini d sifle sa ptit

chanson, la porte de la chambre de Comaux s'ouvre
fāsō, la port dā la fā.brā dā komo su:vr

et la tête d'André apparaît. « Bonjour, M. Comaux! »
e la tē:t dādre apare. «bōžu:r, masjə komo!»

le soleil brille o:
 on voit les rayons
 du soleil

Le feu est chaud.



M. Doumier siffle.

la tête d'André
 apparaît = on
 voit soudain la tête
 d'André

Chapitre vingt-neuf (29).

vous êtes levé =
vous vous êtes le-
vé

apparaître (com-
me connaître)

a apparu
apparaît
apparaissait
apparaîtra

j'apparais
tu apparais
il apparaît
nous apparaissions
vous apparaissez
ils apparaissent

lui dit M. Doumier, « vous avez bien dormi? » « Oh,
lui di masjə dumje, «vu -zave bjē dormi?» «o,

oui, merci, très bien même. Mais quelle heure est-il
wi, mersi, tre bjē me:m. me kel æ:r e -tīl

donc, puisque vous êtes levé? » « Il n'est que huit
dō, pyisk vu -zet lave?» «il ne ka yi

heures et quart, mais il faisait si beau ce matin que
-tæ:r e ka:r, me il fæze si bo s maîē k

je me suis levé un peu plus tôt que les autres matins.
ʒə m syi lve æ pø ply to k le -zo:tra matē.

Et puis, vous savez, ici à Villebourg nous aimons nous
e pyi, vu save, isi a vilbu:r nu -zamō nu

lever assez tôt. » « Vous avez raison. Il fait si beau,
lve æse to.» «vu -zave rezō. il fe si bo,

ce matin! Le soleil brille et ses rayons sont aussi
sə maîē! lə sole:j bri:j e se rejō sō -tosi

chauds qu'en été. »

ʃo kã -netē.»

A ce moment, la porte de la chambre voisine s'ouvre,
a s momā, la port də la fã:brə vwazin sm.vr,

et M. Martial apparaît à son tour. Il est déjà
e masjə marsjal apare a sō tu:r. il e dɛʒa

habillé. Le jeune Comaux se dépêche donc de rentrer
abiʒe. lə ʒœn kɔmo s depe:f dō də rātre

dans sa chambre pour se laver et s'habiller à son
dā sa fã:brə pur sə lave e sabiʒe a sō

tour. « Bonjour, Monsieur, » dit le vieux M. Doumier,
tu:r. «bōʒu:r, masjə,» di l vjə masjə dumje,

« je voulais vous appeler pour vous dire qu'il fait
 «*ʒə vule vu -zaplə pur vu di:r kil fe*

vraiment trop beau pour rester couché, mais puisque
vremā tro bo pur reste kuʃe, me pyisk

vous êtes levé, nous pourrions nous promener un peu
vu -zet ləve, nu purō nu prɔmne æ pə

avant le petit déjeuner, pendant que notre jeune ami
avā l pəti dəʒəne, pādā k nɔtrə ʒœn ami

achève de s'habiller. » « Très bonne idée ! » Et tout
aʃe:v də sabije. » « tre bɔn ide! » e tu

en parlant, les deux hommes sortent dans le jardin.
-tā pərlā, le də -zɔm sɔrt dā l ʒardē.

Quand M. Martial aperçoit le grand arbre, M. Dou-
kā məsʝə marsjal aperswa l grā -tarbr, məsʝə du-

mier lui en raconte l'histoire : « C'est le grand-père de
mje lyi ā rakʃ:t listwa:r. « se l grāpɛ:r də

mon grand-père qui l'a planté... Il est beau, n'est-ce
mō grāpɛ:r ki la plāte... il ɛ bo, nes

pas ? Et vous ne me croirez peut-être pas, mais il
pa? e vu n mə krɔvə pœtɛ:trə pa, me il

est plus beau encore en automne avec ses belles cou-
ɛ ply bo ākɔ:r ā -notɔn avɛk se bel ku-

leurs, quand l'herbe, sous ses longues branches, est
lœ:r, kā lerb, su se lɔ:g brā:f, ɛ

entièrement couverte de feuilles mortes. Sa vue
-tātjermā kuvert də fœ:j mort. sa vy

est un plaisir pour les yeux, et si je savais prendre
ɛ -tā plɛzi:r pur le -zjə, e si ʒə savɛ prā:drə

se promener
 s'est promené
 se promène
 se promenait
 se promènera

achever (comme
 promener)
 a achevé
 achève
 achevait
 achèvera

croire
 a cru
 croit
 croyait
 croira

couvrir ouvrir
 a couvert a ouvert
 couvre ouvre

voir
 la vue

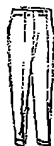
On voit l'herbe.
 La vue de l'herbe
 est un plaisir.

un saut
sauter

Le chat fait un
saut.
Il saute après les
oiseaux.

par terre ɔ: sur la
terre

il a envie de rire
= il voudrait bien
rire



un pantalon

des photos en couleurs...» «Oui, ce serait beau.
de foto ā kulæ:r ...» «wi, sɛ sɾe bo.

Demandez à Comaux, il a pris de très belles photos
demāde a kɔmo, il a pri de tre bel foto

en couleurs à Casa...» M. Martial n'achève pas sa
ā kulæ:r a kaza ...» masjɔ marsjal nɛsɛv pa sa

phrase, car le chat Matou, à ce même moment, passe
fɾa:z, kar la fa matu, a s mɛ:m momā, pa:s

entre ses jambes, courant après quelque petit animal
ā:tro se ʒā:b, kurā -tapɾe kelk pɛti -tanimal

qu'il essaye d'attraper, et M. Martial fait un saut,
kil ɛsɛ:j datɾapɛ, e masjɔ marsjal fe ā so,

puis tombe par terre.

pyi tɔ:b par tɛ:r.

André Comaux, qui a aperçu son ami au moment où,
ādre kɔmo, ki a apɛrsy sɔ -nami o momā u,

comme un gros oiseau, il vole au-dessus du chat, se
kɔm ā gro -zɛaso, il vol oɔsy dy fa, sɛ

met à rire très fort et ne peut plus s'arrêter. M. Mar-
me a ri:r tre fo:r e n pɔ ply sɛɾɛtɛ. masjɔ mar-

tial se relève sans un mot et sans regarder la fenêtre
sjal sɛ rɛ:v sā -zā mo e sā rgarde la fne:tr

où André continue à rire. A vrai dire, il a envie de
u ādre kɔtinɪ a ri:r. a vɾɛ di:r, il a āvi d

rire, lui aussi, mais quand il voit que son pantalon
ri:r, lyi oɔ, mɛ kā -tɪl vɛa k sɔ pātalɔ

est tout couvert de terre, il n'a plus envie de rire, car
e tu kuvɛ:r de tɛ:r, il nɛ ply -zāvi d ri:r, kar

il va être obligé de remonter dans sa chambre pour
il va ɛ:r oblige d remonte dā sa ʃā:brə pur

changer de pantalon. «Vraiment,» se dit-il, «cette
ʃāʒe d pātalō. «vremā,» sə di -til, «set

matinée avait si bien commencé, et voilà mon panta-
matine ave si bjē komāse, e vvala mō pāta-

lon tout couvert de terre! »

lō tu kuos:r də tɛ:r! »

Mais, en rentrant dans la maison, il s'arrête soudain.

mɛ, ā rātrā dā la mezō, il saret sudē.

Il a aperçu Amélie et André dans la salle à manger.

il a ɔpersy ameli e ādre dā la sal a māʒe.

La vieille bonne demande quelque chose au jeune

la vje:j bon dāmā:d kelkə ʃo:z o ʒœn

homme, et elle le regarde avec un sourire si heureux

m, e el la rgard avek ā suri:r si œrø

que Martial se dépêche de monter, car c'est lui, mainte-

k marsjal sə depe:f də mōie, kar se lɥi, mēt-

nant, qui a grande envie de rire. «C'est mon tour

nā, ki a grā:d āvi d ri:r. «se mō tu:r

de rire, maintenant, mon petit André! » se dit-il

də ri:r, mētnā, mō pti -tādre! » sə di -til

en sifflant gaiement. Cinq minutes plus tard, il a

ā siflā gemā. sē minyt ply la:r, il a

changé de pantalon et redescend au jardin.

ʃāʒe d pātalō e radesā o ʒardē.

«Ah, mon cher Martial,» lui dit André, «si vous vous

«a, mō ʃɛ:r marsjal, » lɥi di ādre, «si vu vu

gai
gaie
gaiement

redescendre =
descendre de nou-
veau

descendre (com-
me attendre)
est descendu
descend
descendait
descendra

Chapitre vingt-neuf (29).

	<p>étiez vu, quand le chat vous a fait tomber! Vous <i>-zetje vy, kã l' fa vu -za fe tõe! us</i></p> <p>ressembliez à un gros...» Mais Martial l'arrête: <i>rsãblie a æ gro...» me marsjal laret:</i></p> <p>« Mon cher Comaux, si vous aviez vu Amélie vous <i>«mõ fe:r komo, si vu -zavje vy ameli vu</i></p> <p>regarder, il y a un moment...» C'est le tour de Comaux <i>rgarde, il ja æ momã...» se l tu:r da komo</i></p> <p>d'arrêter son ami: « Amélie me... Que voulez-vous <i>ðarete sã -nami: «ameli mã... ka vule vu</i></p> <p>dire? » « Ce que je veux dire? Eh, eh! on le voyait à <i>di:r?» «s ka ʒ vø di:r? e, e! ã l vwaʒe a</i></p> <p>vingt pas, mon petit! » « Qu'est-ce qu'on voyait? <i>vẽ pa, mõi pti!» «kes kõi vwaʒe?</i></p> <p>Achievez donc votre pensée! » « Mais qu'elle vous man- <i>afve dõ votra pãse!» «me kel vu mã-</i></p> <p>geait des yeux, voyons! » <i>ʒe de -zjø, vwaʒjõ!»</i></p> <p>A ces mots, André reste planté devant son ami, la <i>a se mo, ãdre rest plãte dvã sã -nami, la</i></p> <p>bouche ouverte, puis il se met à rire. Il rit si gaiement <i>buf uvert, pui il sã me a ri:r. il ri si gemã</i></p> <p>qu'il oblige les deux autres à rire avec lui, et pendant <i>kil obli:ʒ le dõ -zo:tr a ri:r avsk lui, e pãdã</i></p> <p>plusieurs minutes ils ne peuvent s'arrêter. André, <i>plyzjæ:r minyt il nã pæ:v sarete. ãdre,</i></p> <p>le premier, essaye de parler et dit toujours riant: « Mon <i>lã prãmje, ese:j da parle e di tuzur riã: «mõi</i></p>
achever (comme promener) j'achève tu achèves il achève nous achevons vous achevez ils achèvent	
manger des yeux = regarder avec un très grand intérêt	
la bouche ouverte o: avec la bouche ouverte	
rire (comme sou-rire) je ris tu ris il rit nous rions vous riez ils rient	
rire riant	

cher Martial, je sais bien que vous avez une tête, mais
ʃe:r marsjal, ʒə se bjẽ k vu -zave yn tẽ:t, mẽ

je me demande ce qu'il y a dedans.» «Ah, cette
ʒə m damã.d s kil ja dẽdã.» «a, sẽt

jeunesse!» dit alors M. Martial, «elle ne croit à
ʒœnes!» di ab:r mæsjo marsjal, «el nẽ krwa a

rien de ce qu'on lui dit.» «Ce n'est pas tout à fait
rjẽ dẽ s kũ lyi di.» «s nẽ pa tu -ta ʃe

juste, Martial, mais je ne crois qu'à ce que j'ai vu moi-
ʒyst, marsjal, mẽ ʒə n krwa ka s kã ʒe vy mwã-

même.» «Le croirez-vous alors, si vous le voyez
mẽ:m.» «lã krware vu ab:r, si vu l vwaʃe

vous-même?» «Oui, je vous l'ai dit, mais ce que
vumẽ:m?» «wi, ʒə vu le di, mẽ s kã

vous me racontez est vraiment impossible.» Ici
vu m rakũte ẽ vremã ẽpsibl.» isi

M. Doumier dit: «Messieurs, je vois Amélie qui vient
mæsjo dumje di: «mæsjo, ʒə vwa ameli ki vjẽ

nous servir le café. Nous allons voir ce qu'il y a de
nu servi:r lã kafe. nu -zalũ vwa:r s kil ja dẽ

vrai dans tout cela. Venez!»
vre dã tu sla. vœne!»

Les trois hommes vont s'asseoir autour de la table
le trwa -xom vũ saswa:r otu:r dẽ la tablã

blanche du jardin, et Amélie leur sert leur petit
blã:f dy ʒardẽ, ẽ ameli lær sẽ:r lær pœti

déjeuner. Pendant qu'elle le sert, André la regarde. Et
dẽʒœne. pãdã kẽl lã sẽ:r, ãdre la rgard. ẽ

jeunesse ɔ: jeunes
gens

le ɔ: qu'Amélie
vous mangeait des
yeux

On sert quelque
chose à quelqu'un.
servir
a servi
sert

quand elle est repartie, après avoir servi le café sans
kā -tel e rparti, apre-zavwa:r servi l kafe sā

dire un mot, c'est vraiment au tour de Martial de rire.
di:r ā mo, se vremā o tu:r də marsjal də ri:r.

Car, ainsi que le dit le vieux M. Doumier en riant lui
kar, ēsi k la di l vjə masjə dumje ā rijā lvi

aussi, jamais les yeux de la bonne Amélie n'ont bril-
osi, zame le -xjə d la bɔn ameli nō bri-

lé comme ils brillaient ce matin, chaque fois qu'elle
je kɔm il. brije s matē, jak fwa kel

regardait le jeune homme. Elle le regardait comme
regarde l zœn om. el la rgarde kɔm

une vieille mère regarde un fils disparu depuis des
yn vje:j mɛ:r regard ā fis dispary dəpyi də

années et soudain revenu. Et de temps en temps, elle
-zane e sudē rœvny. e d tā -zā tā, el

devenait même rouge de plaisir.

dœvne mɛ:m ru:ʒ də plezi:r.

« Eh bien, me croirez-vous maintenant? » demande

« e bjē, mɛ krwɛrɛ vu mētɛnā? » dəmā:d

Martial à André, et le jeune homme, cette fois-ci, ne

marsjal a ādre, e l zœn om, sɛt fwa si, nɔ

peut s'empêcher de dire que son ami a raison, car

pə sāpɛʃe də di:r kə sō -nami a rezō, kar

lui : il

lui ne sait pas pourquoi Amélie le regarde ainsi.

lvi n se pa purkwa ameli l regard ēsi.

Tout en parlant ainsi, les trois hommes ont achevé

tu -tā parlā ēsi, le trwa -zɔm ō -tafve

leur petit déjeuner. M. Doumier a voulu verser en-
lær pəti deʒæne. masʃə dumje a vuly verse ā-

core du café à André: «Un tout petit peu, M. Co-
kɔ:r dy kafe a ādre: «ā tu pti pø, masʃə kɔ-
maux!» Mais ce dernier a refusé: «Non, vraiment,
mo!» me s dernje a rfyze: «nɔ̃, vremā,

merci, Monsieur Doumier.» Et, comme il est près de
mersi, masʃə dumje.» e, kom il ɛ pre d

neuf heures, on décide de sortir pour voir la ville.
nœ -væ:r, ɔ̃ desid də sorti:r pur vva:r la vil.

Il fait toujours aussi beau, le soleil est peut-être
il fe tuʒu:r osi bo, lə solɛ:j ɛ pæte:trə

même un tout petit peu trop chaud. Les trois hommes
mɛ:m ā tu pti pø trɔ fo. le trwa -zom

sont très gais à la vue du ciel bleu, des insectes
sɔ̃ tre ge a la vy dy sjel blø, de -zɛsɛkt

qui brillent en dansant au soleil, des oiseaux qui volent
ki bri:j ā dāsā o solɛ:j, de -xwazo ki vol

ou qui chantent, posés sur une branche ou sur le toit
u ki fā:t, poze syr ym brā:f u syr lə twa

de la maison. Des voix et des rires montent déjà des
d la mɛzɔ̃. de vva ɛ de ri:r mɔ̃:t deʒa de

jardins voisins, des cloches sonnent, Amélie apparaît à la
ʒardē vwazē, de klof sɔn, ameli apare a la

porte du rez-de-chaussée et dit: «Je servirai le déjeuner
pɔrt dy redʃose ɛ di: «ʒə servirɛ l deʒæne

à midi et demi!» puis rentre dans la maison. «Nous
a midi ɛ dmi!» pyi rā:trə dā la mɛzɔ̃. «nu

un tout petit peu
= très peu

près de ɔ: presque

sortir
est sorti
sort

en retard
o: trop tard

n'avons donc que trois heures et demie. Partons, Mes-
navõ dõ kə trwa -zœ:r e dmi. partõ, me-
 sieurs! » dit alors le vieux M. Doumier, et les trois
sjø!» di alɔ:r lə vjə masjø dumje, e le trwa
 hommes quittent la maison. Car quand Amélie dit
-zom kit la mezõ. kar kã -tarneli di
 qu'elle va servir le déjeuner à midi et demi, elle le sert
kəl va servi:r lə deʒœne a midi e dmi, el lə sɛ:r
 à midi trente, pas une minute plus tard. Et elle veut
a midi trã:t, pa -zyn minyt ply ta:r. e el vø
 qu'on le mange aussitôt qu'il est sur la table. Il n'est
kõ l mã:ʒ osito kil ɛ syr la tabl. il nɛ
 pas permis d'arriver en retard aux repas, chez M.
pa pɛrmi darive ã rɔta:r o rpa, ʃe masjø
 Doumier.
dumje.

EXERCICE A.

M. Doumier a été réveillé très tôt par les premiers
 — du soleil. Il est allé ouvrir la fenêtre et a vu que
 le — était tout bleu. Les — chantaient. Le gros
 chat jouait dans l'herbe de la —. M. Doumier s'est
 — de se lever et est allé dans le jardin. Il aimait se placer
 — le grand arbre. Quand il était là, il entendait dans
 son souvenir le joli — de sa petite Josette: c'était
 comme une petite —. Et dans le ciel tout —, les oiseaux
 volaient en chantant. Le soleil —, il faisait déjà chaud.

Amélie dormait dans la chambre qui était au — de celle où on avait placé André Comaux. La fenêtre de sa chambre donnait sur le — de la maison. La vieille Amélie avait peu de choses dans sa chambre: une table, une chaise, un lit et une —. Qu'y avait-il —? Le jeune Henri avait plus d'une fois — de le voir. Mais il avait chaque fois été — d'ouvrir l'armoire.

Les photos d'Amélie étaient dans une —. Ses vieux parents étaient habillés à la — de 1910. Il y avait une photo de la maison où Amélie était —, il y a soixante-dix ans. Et il y avait la photo du jeune homme qu'elle n'avait jamais —. Il lui avait promis qu'elle serait sa femme, mais la — était venue. Et Gaston avait été — sur la Marne. Amélie n'avait pas eu d'autre — que Gaston. André Comaux — à Gaston Poirier comme un frère.

EXERCICE B.

A quoi songeait Amélie le soir où est arrivé André, en regardant la photo de Gaston? ... Quel âge aurait eu le fils d'Amélie et de Gaston? ... A quel étage se trouvait la cuisine? ... Que faisait Matou pendant que M. Doumier se promenait? ... Qu'essayait-t-il d'attraper? ... Qu'a fait Matou quand son maître l'a appelé? ... Où Amélie allait-elle servir le petit déjeuner, ce matin? ... Pourquoi Martial est-il obligé de remonter dans sa chambre pour changer de pantalon? ...

MOTS:

une armoire
une boîte
une branche
le ciel
une cloche
une envie
un fiancé
une guerre
un insecte
la jeunesse
un pantalon
le passé
une pelouse
une photo
un rayon
le rez-de-chaussée
un rire
un saut

le soleil
une terminaison
une tête
un toit
un tour
une vue
bleu
chaud
intéressant
voisin
achever
il aperçoit
il a aperçu
il apparaîtrait
arrêter
attraper
briller
changer de
compter
il est couvert
il croira
se dépêcher
empêcher
s'empêcher de
épouser
essayer
se frotter
habiter
se marier
mettre
se mettre à ...
il est né
obliger
permis
planter
se promener
redescendre
se relever
se remettre
remonter
ressembler
retomber
riant

EXERCICE C.

bon	meilleur	le meilleur
bonne	meilleure	la meilleure
bien	mieux	le mieux

« Ces pommes ne sont pas —, » dit Amélie. « Non, mais elles sont — que celles de la semaine dernière, » dit Doumier. « Les — fruits de la ville ne sont pas — que ceux de mon jardin, » dit Fournier. « Oui, ils sont vraiment —, » dit Doumier. « Je n'ai jamais mangé une pomme aussi — que celles de votre jardin. »

« C'est une — soupe, Amélie, elle est vraiment — faite! » dit Doumier. « Oui, vous la faites — que ma femme! » dit Fournier. « Oh, non! Mme Fournier fait la — soupe de Villebourg! » dit Amélie. « Oui, mais vous la faites encore —, Amélie. »

« C'est vrai que la soupe d'Amélie, c'est ce qu'elle fait le —, » dit Doumier. « De toutes les — choses que fait Amélie, la soupe est la —. »

dormir	
a dormi	dormait
dort	dormira

Henri avait mal —, cette nuit-là. Les autres nuits, Henri — un instant après qu'il s'était couché, mais cette nuit-là, il n'avait pas pu —. Il avait pensé à Marie-Anne, se demandant: « Que fait-elle maintenant? — elle ou pense-t-elle à moi? Qui sait quand je — comme avant? » Il était si amoureux de sa Marie-Anne qu'il ne pouvait pas —.

croire

a cru

croît

croyait

croira

Martial ne — pas que son ami était amoureux de sa cousine, et même maintenant, il ne peut presque pas y —. M. Doumier avait — longtemps que son fils vivait encore, mais maintenant, il n'y — plus, il sait qu'Henri est mort. « Marie-Anne me —-t-elle, quand je lui dirai que je veux qu'elle vienne chez moi? » se demande-t-il.

se promener

s'est promené

se promène

se promenait

se promènera

Marie-Anne aimait beaucoup se — dans le beau jardin. Elle s'y — tous les jours avec Henri, quand ils étaient fiancés. Maintenant, c'est dans le jardin de Doumier qu'elle se —. Doumier s'est — longtemps dans son jardin, ce matin. Il s'y — très souvent.

je me promène nous nous promenons

tu te promènes vous vous promenez

il se promène ils se promènent

Quand Doumier est triste, sa bonne lui dit: « —-vous donc un peu dans votre jardin! » Alors il s'y — une demi-heure. Souvent, il appelle Matou et lui dit: « Viens, Matou, —-nous un peu ensemble. » Et alors les deux amis se — tous les deux. Quelques amis de Doumier lui ont demandé: « Tu te — avec ton chat, tout seul? » Et Doumier leur a répondu: « Mais oui, je me — avec Matou, pourquoi pas? »

il riait

rire

il rit

séparer

servir

il sert

servez!

il a servi

siffler

songer

sortir

se souvenir

il suffit

traverser

se tuer

voler

au-dessus

aussitôt

bientôt

cependant

dedans

gaiement

le mieux

sous

à la mode

à peu près

à son tour

à vrai dire

avoir envie de

ça suffit

de temps en

temps

en retard

huit heures

passées

il fait beau

midi trente

minuit passé

il ne sait pas

chanter

toujours plus...

tout en...-ant

un tout petit

peu

je sers	nous servons
tu sers	vous servez
il sert	ils servent

« Amélie, — nous le café dans le salon! » dit Doumier. Et un peu plus tard, la vieille bonne leur — le café. « Aujourd'hui, c'est moi qui — le petit déjeuner, » dit souvent Jeanne à sa mère. « Je serai très contente si tu le —, ma petite, » lui répond alors Marie-Anne avec un sourire. Jeanne est petite, mais elle et son frère Arthur — souvent le petit déjeuner, à la maison. Alors, ils se lèvent plus tôt et disent: « Ce matin, nous — le petit déjeuner à maman. »

RÉSUMÉ (1)

Les terminaisons du subjonctif

que je parl-e	que nous parl-ions
que tu parl-es	que vous parl-iez
qu' il parl-e	qu' ils parl-ent

une terminaison
Dans les formes:
(il) mangera
(il) mangeait
(il) mangerait
-ra, -ait et -rait
sont les terminai-
sons.

Nous avons vu qu'à l'imparfait, les *terminaisons* [terminezɔ̃] sont les mêmes pour tous les verbes et que c'est la même chose au futur et au conditionnel.

Au subjonctif également, les terminaisons sont les mêmes pour tous les verbes. Pour les verbes en *-er*, qui sont la plus grande famille de verbes en français, les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel du subjonctif sont toujours les mêmes qu'au présent, et la première et la deuxième personne du pluriel du subjonctif sont toujours les mêmes qu'à l'imparfait. Voici un exemple, le verbe *parler*:

présent	imparfait	subjonctif
je parle	je parlais	(que) je parle
tu parles	tu parlais	(que) tu parles
il parle	il parlait	(qu') il parle
nous parlons	nous parlions	(que) nous parlions
vous parlez	vous parliez	(que) vous parliez
ils parlent	ils parlaient	(qu') ils parlent

Mais, répétons-le, c'est seulement au subjonctif des verbes en *-er* que les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel sont les mêmes qu'au présent. Pour les autres familles de verbes, ces quatre formes du subjonctif sont différentes du présent.

C'est seulement à la première et à la deuxième personne du pluriel que le subjonctif des autres verbes a très souvent les mêmes formes que l'imparfait. Par exemple: nous disions, vous disiez — (que) nous disions, (que) vous disiez; nous prenions, vous preniez — (que) nous prenions, (que) vous preniez; nous venions, vous veniez — (que) nous venions, (que) vous veniez.

EXERCICE I

Le subjonctif des verbes en *-er*.

Doumier aimerait qu'Amélie frapp— à la porte avant d'entrer. Il lui dit: « Amélie, combien de fois vous ai-je dit que je ne veux pas que vous entr— sans frapper? » « Amélie veut que nous déjeun— à midi et demi, » dit M. Doumier aux deux amis. « Que voulez-vous que je vous apport—, Messieurs? » demande le garçon.

« Nous aimerions que vous nous apport— trois cognacs. »
 « Jean, j'aimerais que tu cess— de chanter! » « Bien, maman, mais pourquoi ne veux-tu pas que je chant—? »
 « Je ne veux pas que tu chant— toujours la même chanson. » « Ah, j'aimerais bien que le soleil brill—, aujourd'hui! » dit Marie-Anne. « Veux-tu que nous dans— autour de la fontaine, Fatima? » demande Henri. Marie-Anne appelle ses amis, elle veut qu'ils écout— le chant des oiseaux. « Je veux que vous fum— un de ces cigares, Messieurs, » dit M. Doumier. « Veux-tu que nous t'aid—, maman? » demandent les enfants. « Merci! » dit la mère, qui veut bien que ses enfants l'aid—

RÉSUMÉ (2)

Devant les lettres *e*, *i* et *y*, on prononce la lettre *c* comme [s] et la lettre *g* comme [ʒ]. Exemples: ceci [sɛsi], cette [sɛt], voici [vwasi]; manger [māʒe], nous songions [nu sɔ̃ʒiɔ̃].

c = [s] g = [ʒ]

ce ge
 ci gi
 cy gy

c = [k] g = [g]

ca ga
 co go
 cu gu

ç = [s] ge = [ʒ]

ça gea
 ço geo
 çu geu

Devant les lettres *a*, *o* et *u*, on prononce la lettre *c* comme [k] et la lettre *g* comme [g]. Exemples: comme [kom], cuisine [kyizin], café [kafe]; gare [ga:r], goûter [gute].

Devant les lettres *a*, *o* et *u*, on écrit ç au lieu de c pour prononcer [s] et on écrit ge au lieu de g pour prononcer [ʒ]. Exemples: commençons [komā̃sɔ̃], plaçait [plase]; mangeons [māʒɔ̃], mangeait [māʒe].

Les verbes en -cer

Dans les verbes en *-cer*, comme *commencer* ou *placer*, on écrit donc ç au lieu de c dans les formes: commençons, commençais, commençait, commençaient et (en) commençant.

EXERCICE II

Jean a c— à aller à l'école à six ans. Sa sœur c— seulement dans quelques mois. « Je c— à avoir faim quand nous nous sommes assis à table, » dit Jean. « Voilà, Messieurs! » a dit Amélie en pl— la soupe sur la table. « Je serais content si vous c—, M. Martial, » dit M. Doumier. « Pl— -nous ici! » dit M. Passavant. « Et vous, M. Comaux, pl— -vous là! »

Les verbes en -ger

Dans les verbes en *-ger*, comme *manger*, *songer* ou *obliger*, on écrit ge au lieu de g dans les formes: mangeons, mangeais, mangeait, mangeaient et (en) mangeant.

EXERCICE III

« A quelle heure m— -vous, ce soir? » « Nous m— à huit heures. » « A quoi s— -tu, quand tu as rencontré André? » « Je s— à mon bonheur. » On ne peut pas parler en m—. « Si elle m'obl— à rester, je serais très content. » « Pierre dit que maintenant, rien ne vous obl— à partir. » « Nous s— à quitter Paris demain. » Quand les deux garçons étaient petits, ils m— très vite. Maintenant, ils m— beaucoup moins vite.

La famille de rire

C'est une très petite famille. Elle a seulement deux verbes: sourire et rire.

rire, a ri, rit, riait [*riʒe*], rira,
je ris, tu ris, il rit, nous rions [*riʒɔ̃*], vous riez [*riʒe*],
ils rient.

sourire, a souri, sourit, souriait [*surʒe*], sourira,
je souris, tu souris, il sourit, nous sourions [*surʒɔ̃*], vous
souriez [*surʒe*], ils sourient.

EXERCICE IV

La fille de M. Doumier r— souvent, quand elle était petite, et elle s— presque tout le temps. Si on lui demandait: « Pourquoi s— -tu? » elle répondait: « Je ne sais pas pourquoi je s—. » Quand Marie-Anne a salué Henri, elle lui a s—, comme on s— quand on est heureux. Henri aurait aimé la voir s— toute sa vie. « Je crois que les gens vont r— en me voyant, » dit Amélie. « Mais non, personne ne r—, Amélie, » lui dit M. Doumier.

DÉPART DE CASABLANCA

Maintenant, nous laisserons M. Doumier et ses deux
mēlnā, nu lesrō masjō dumje e se dō
 amis se promener dans les rues de Villebourg, et nous
-zālō s promne dā le ry d vilbu:r, e nu
 allons voir ce qui arrive à Casablanca, dans la mai-
-zālō vva:r sō ki ari:v a kazablāka, dā la me-
 son des Bourdier.
zō de burdjē.

La veille, lorsque M. Doumier a envoyé la lettre à
la ve:j, lōrskō masjō dumje a ārwaje la letr a
 Marie-Anne, il lui a envoyé en même temps un télé-
mari a:n, il lji a ārwaje ā me:m tā ā tele-
 gramme: « Elle n'aura la lettre que dans deux jours,
gram: «el nora la letrō kō dā dō zu:r,
 elle aura le télégramme demain matin, » a-t-il dit.
el ora l telegram dāmē matē,» a-tīl di.

Voici ce que disait ce télégramme: « VENEZ A VILLE-
vvasi s kō dize s telegram: «vone a vil-
 BOURG AUSSITOT QUE VOUS POURREZ QUITTER
bu:r osito kō vu pure kite
 CASABLANCA AVEC LES ENFANTS ET FATIMA.
kazablāka avek le -zāfā e fatima.

VOTRE BEAU-PÈRE ARTHUR DOUMIER. »
votrō bopē:r arty:r dumje.»

laisser ↔ em-
pêcher



un télégramme

beau-père = père
du mari ou de la
femme

décrire la joie :
raconter comment
était la joie

éprouver : sen-
tir

enfin : après que
je l'ai longtemps
attendu

voir
(que) je voie
(que) tu voies
(qu') il voie
(qu') ils voient

(qu') ils vien-
nent
(qu') ils devien-
nent

ajouter : dire en-
core quelque cho-
se

Comme le pensait M. Doumier, la jeune femme a
hɔm la pãse masjɔ dumje, la zœn fam a
 reçu son télégramme le lendemain matin, vers dix
rsy sɔ telegram la lãdmẽ maiẽ, ver di
 heures. Il est impossible de décrire la joie qu'elle a
-zœ:r. il ɛ -iẽpsiblã dã dekri:r la zwa kel a
 éprouvée. Elle a couru montrer le télégramme à sa
ẽpruve. el a kury mɔtrẽ l telegram a sa
 mère: « Maman, maman, le télégramme que j'attendais
mẽ:r. «mãmã, mãmã, la telegram kã zatãde
 depuis si longtemps est enfin arrivé! » « Je pensais
dãpyi si lɔtã ɛ -tãfẽ arive!» «zã pãse
 bien qu'il arriverait un jour ou l'autre, » lui a dit sa
bjẽ kil arrive ẽ zu:r u lo:tr.» lɔi a di sa
 mère, puis, avec un sourire un peu triste, elle lui a
mẽ:r, pyi, avek ẽ suri:r ẽ pø trist, el lɔi a
 demandé: « Tu es heureuse, ma fillette? » (Pour elle,
dmãde: «ty ɛ -zœrœ:z, ma fĩjet?» [pur el,
 Marie-Anne était toujours une fillette.) « Oh, oui,
mari a:n ẽtẽ tuzũ:r yn fĩjet.] «o, wi,
 maman! Je voudrais tant que les enfants d'Henri
mãmã! zã vuãre iã k le -zãfã dãri
 voient le pays de leur père et qu'ils deviennent de vrais
vwa l peji d lær pã:r ɛ kil dãvjẽn dã vre
 pe *s Français de France. » Puis, quand elle a vu le
pti frãse d frã:s.» pyi, kã -tel a vy l
 regard triste de sa mère, elle a ajouté en souriant:
rega:r trist dã sa mẽ:r, el a azute ã surjã

« Tu sais bien, maman, que je vous aime beaucoup,
«ty se bjē, māmā, kə ʒ vu -zɛ:m boku,

papa et toi, et que si j'étais seule, je ne vous quitterais
papa et twa, e k si ʒetɛ sœl, ʒə n vu kɪtrɛ

pas. Mais je dois penser aux enfants. Vous ne devez
pa. mɛ ʒ dwa pāse o -zāfā. vu n dəve

pas être tristes, papa et toi. » « Tu as raison, ma petite.
pa ɛ:trə trist, papa e twa. » «ty a rezō, ma ptit.

Tu ne dois pas penser à nous. Un jour ou l'autre, on
ty n dwa pa pāse a nu. ǎ ʒu:r u lo:ɪr, ʒ

doit bien se séparer de ses enfants. Lorsqu'un jour
dwa bjē sə separe d se -zāfā. lɔrskǎ ʒu:r

ils sont devenus grands, on doit leur dire adieu. »
il sō dɔvny grā, ʒ dwa lœr di:r adjø. »

Elle a souri encore une fois à sa fille, puis a dit: « Et
el a suri āko:r yn fwə a sa fi:ʃ, pɥi a di: «e

maintenant, nous devons penser à ton départ! Ça
mētnā, nu dvō pāse a tō depa:r! sa

prendra plus de temps que pour les petits voyages que
prādra ply d tā kə pur le pti vvaʒa:ʒ kə

tu as faits jusqu'ici. » « Oui, maman, et merci d'être
ty a fe ʒyskisi. » «wi, māmā, e mersi dɛ:trə

si bonne! Je vais appeler les enfants, ils doivent
si bɔn! ʒə vɛ aple le -zāfā, il dwa:v

raconter la grande nouvelle à tous leurs petits amis. »
rakōte la grā:d nuvel a tu lœr pōti -zami. »

« Mais vous ne pourrez pas partir avant la semaine
«mɛ vu n pure pa parti:r avā la smen

devoir recevoir
 a dû a reçu
 doit reçoit

je dois
 tu dois
 il doit

nous devons
 vous devez
 ils doivent

adieu ɔ: au re-
 voir

le départ ↔
 l'arrivée

merci d'être ɔ: je
 te remercie parce
 que tu es

ils n'auront pas
trop d'une semai-
ne = une semaine
ne sera pas trop
pour eux

je t'assure : tu
peux être sûre

recevoir (comme
devoir)
je reçois
tu reçois
il reçoit
nous recevons
vous recevez
ils reçoivent

courir
à couru
court

annoncer : faire
savoir

prochaine! » lui a dit sa mère en riant. « Ils auront
proʃen! » *lyi a di sa mɛ:r ā riʃā.* « il -zɔʀʃ

le temps de dire adieu à leurs petits amis dimanche,
l tā dɔ di:r adje a lær pɛti -zami dima:f,

par exemple. » « Oh, maman, tu ne sais pas combien
par egzā:pl. » « o, *māmā, ty n se pa kɔbjɛ*

de temps ça prend, toutes ces petites choses! Ils n'auront
d tā sa prā, tui se pɛti ʃo:z! il nɔʀʃ

pas trop d'une semaine, je t'assure. » Et Marie-Anne,
pa tro dyn sɛmɛn, ʒɔ tasy:r. » e mari a.n,

en riant elle aussi, a appelé ses deux enfants. Comme
ā riʃā el osi, a aple se dɔ -zāfā. kom

c'était jeudi, ils n'étaient pas à l'école.

sete ʒɔdi, il nete pa a lekɔl.

Quand Arthur et Jeanne reçoivent la grande nouvelle,
kā -tɛty:r e ʒa:n rɛsɔw:v la grā:d nuvel,

ils font de grands sauts de joie. Puis ils demandent
il ʃɔ d grā so d ʒwa. pyi il dɛmā:d

quand on va partir. « La semaine prochaine, » leur dit
kā -tɔ va parti:r. « la smɛn proʃen, » lær di

leur mère. « Oh, alors, je dois vite aller le ra-
læm mɛ:r. « o, alɔ:r, ʒɔ dɔwɔ vii ale l ra-

conter à Micheline! » dit Jeanne, et Arthur ajoute:
kɔte a miʃlin! » di ʒa:n, e ɛty:r ʒɔt:

« Et moi, je vais le raconter à Georges! » et il court
« e mɔwɔ, ʒɔ vɛ l rakɔte a ʒɔʒʒ! » e il ku:r

avec sa sœur annoncer la nouvelle à leurs amis.
avɛk sa sɛ:r ɛnɔse la nuvel a lær -zami.

Le père de Marie-Anne, qui entre en ce même moment,
lə pɛ:r də mari a:n, ki ā:tr ā s me:m momā,

est près de tomber quand ils passent presque entre
ɛ prɛ d tɔbe kã -til pa:s presk ā:trə

ses jambes. « Oh là! Oh là! Où allez-vous donc? Vous
se zā:b. «o la! o la! u alɛ vu dɔ? vu

m'avez presque fait tomber, jeunes gens! » leur dit-
mave presk fɛ tɔbe, zæn zā! » lɛr di

il en riant. Puis il demande à sa femme et à sa fille
-til ā riɔā. pyi il dāmā:d a sa fam e a sa fi:ɔ

s'il est arrivé quelque chose, car elles ont l'air
sil ɛ -tarive kelkə fo:z, kər el -zɔ lɛ:r

avoir l'air = sem-
bler

très étrange. C'est sa femme qui parle la première:
trɛ -zetrā:z. se sa fam ki parl la pramjɛ:r:

« Marie-Anne nous quitte, mon ami, » lui dit-elle, « elle
«mari a:n nu kit, mɔ -nami, » lyi di -tel, «el

vient de recevoir un télégramme de son beau-père
vjɛ d rasuwa:r ɔ telegram də sɔ bopɛ:r

elle vient de rece-
voir ɔ: elle a re-
çu il y a un in-
stant

qui lui demande de venir en France. » « Ah, enfin! »
ki lyi dāmā:d də vnir ā frā:s. » «a, āfɛ! »

« Pourquoi dis-tu enfin, papa? Tu ne veux plus de
«purkwa di ty āfɛ, papa? ty n vɔ ply d

tu ne veux plus
de moi ɔ: tu ne
m'aimes plus

moi? » « Si, si! Je dis seulement enfin, parce que je sais
mwa? » «si, si! zə di səlmā āfɛ, parskə zə se

que le télégramme que tu viens de recevoir, tu l'at-
kə l telegram kə ty vjɛ d rasuwa:r, ty la-

tendais avec grande impatience; tu disais chaque jour:
tāde avek grā:d ɛpasjā:s; ty dize fak zu:r:

j'ai peur ɔ: je
suis très nerveuse

Villebourg est
loin de Casablan-
ca ɔ: le voyage de
Villebourg à Ca-
sablanca est long

là-bas ɔ: à Ville-
bourg

« N'arrivera-t-il donc jamais? André et M. Martial
«*narivra -til dō zame? ādre e masʃə marsjal*

ne trouveront-ils donc jamais le père d'Henri? Je ne
«*nə truvrō -til dō zame l pɛ:r dāri? ʒə n*

peux plus attendre! » Tu étais si impatiente! » « Oui,
«*pø ply -zatā:dr!*» *ty ete si ēpasjā:t!*» «*wi,*

c'est vrai, j'étais très impatiente, le temps me
«*se vre, ʒets tre -zēpasjā:t, lə tā m*

semblait si long. Et maintenant, je suis heureuse,
«*sāble si lō. e mētnā, ʒə syi -zæɾə:z,*

il est vrai, mais tu sais, j'ai aussi un peu peur,
«*il ɛ vre, mɛ ty se, ʒə osi æ pø pæ:r,*

car il me semble tout à coup que c'est un si long
«*kar il mɔ sā:blə tu -ta ku kə se -tā si lō*

voyage, et que Villebourg est si loin de Casablanca.
«*vwaʒa:ʒ, e kə vilbu:r ɛ si lwē d kasablāka.*

Et puis, je pense que je ne connais personne, là-
«*e pui, ʒə pā:s kə ʒə n kɔne pɛrson, la-*

bas, sauf mon beau-père, mais je ne l'ai jamais vu
«*ba, sof mō bopɛ:r, mɛ ʒə n le zame vy*

non plus. » « Tu as peur d'être trop seule? Je te com-
«*nō ply.*» «*ty a pæ:r de:tɾə tɾɔ sœl? ʒə tə kō-*

prends, » dit son père, « mais je crois que tu trouve-
«*prā,*» «*di sō pɛ:r, «mɛ ʒə krwa k ty tru-*

ras vite des amis, et puis, tu as les enfants, ils
«*ra vit de -zami, ɛ pui, ty a le -zāfā, il*

prendront sûrement presque tout ton temps. » « Tu as
«*prādrō syrmā presk tu lō tā.*» «*ty a*

raison, papa, je ferais mieux de penser à mon voyage.
rezǝ, papa, ʒə fre mʲə d pāse a mǝ vvaʲa:ʒ.

Mais je ne sais pas très bien par quoi commencer.»
me ʒə n se pa tre bʲē par kʲwa kǝmāse.»

«Il est vrai que c'est le premier grand voyage que
«il ɛ vre k se l pʲrɛmʲe grā vvaʲa:ʒ kə

tu fais,» lui dit son père en souriant, puis il ajoute:
ty fɛ,» lʲɥi dʲi sǝ pɛ:r ā surʲā, pʲɥi il azut:

«Mais je vais t'aider, voyons! Pense seulement à faire
«me ʒ ve tede, vvaʲǝ! pā:s sǝlmā a fɛ:r

tes valises avec ta mère, je vais m'occuper de tout
te vali:z avek ta mɛ:r, ʒə ve mǝkʲɥe d tu

le reste.» En disant cela, il part en ville.
l rest.» ā dizā sla, il pɑ:r ā vil.

Pendant que M. Bourdier s'occupe des billets, de l'ar-
pādā k mǝʲʃə burdʲe sǝkʲɥp de bʲʲe, də lar-

gent et des autres choses nécessaires, Marie-Anne
ʒā ɛ dɛ -zo:trə ʃo:z nesese:r, mari a:n

et sa mère commencent à discuter la question des
ɛ sa mɛ:r kǝmā:s a diskʲɥte la kɛstʲǝ dɛ

valises, ou des malles, car même de grandes valises
vali:z, u dɛ mal, kar mɛ:m də grā:d vali:z

seraient trop petites pour un si long voyage. «La
sǝre tro pʲtit pʲɥr ɛ si lǝ vvaʲa:ʒ. «la

première chose à faire,» dit Mme Bourdier, «c'est
pʲrɛmʲe:r ʃo:z a fɛ:r,» di madam burdʲe, «se

de décider ce que vous devez emporter avec vous et
də deside s kə vu dve āpɔrte avek vu ɛ

par quoi commen-
 cer ɔ: par quoi je
 dois commencer

voyons! ɔ: bien
 entendu, com-
 ment peux-tu
 penser autre cho-
 se?

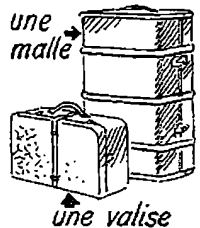
faire ses valises ɔ:
 préparer ses vali-
 ses pour un
 voyage

s'occuper des bil-
 lets et des autres
 choses ɔ: prendre
 les billets et pen-
 ser aux autres
 choses



des billets

discuter ɔ: parler
 de



une valise

emporter ɔ: pren-
 dre

Chapitre trente (30).

laisser ← em-
porter



une robe

Il l'emporte avec
lui.
Elle l'emporte
avec elle.
On l'emporte avec
soi.

ce que vous pouvez laisser à Casablanca. Pour commen-
s ka vu puve lese a kazablāka. pur komā-
cer, nous devons demander à Kabila de nous faire ap-
se, nu dvō dmāde a kabila d nu fe:r a-
porter les deux malles noires. Nous devons voir si
porte le dō mal nwa:r. nu dvō vwa:r si
elles sont assez grandes, car tu as beaucoup de robes,
el sō -tase grā.d, kar ty a boku d rob,
ma petite.»
ma pīt.»

On ouvre ensuite toutes les armoires, et on met dans
ō -nu:vr āsqit iut le -zarmwa:r, e ō me dā
la plus grande les robes et les autres vêtements de
la ply grā.d le rob e le -zo:trō vetmā d
Marie-Anne et des enfants qu'il sera nécessaire d'em-
mari a:n e de -zāfā kil sora nesese:r dā-
porter. Marie-Anne a tant de robes que l'on est obligé
porte. mari a:n a tā d rob ka lō -ne -toblize
de laisser plus de la moitié dans les autres armoires.
d lese ply d la mwatje dā le -zo:trō -zarmwa:r.

«Ça ne fait rien,» dit Marie-Anne, «on ne peut tout
«sa n fe rjē,» di mari a:n, «ō n pō tu
emporter avec soi, et je ne veux avoir que ces deux
-tāporie avec swa, e zō n vō -zawwa:r ka se dō
malles et une petite valise, cette fois-ci.»
mal e yn patit vali:z, set fwa si.»

Le reste de la matinée et l'après-midi se passent à
la rest dā la matine e lapremidi s pa:s a

discuter ces questions. Deux ou trois fois, Marie-
diskyte se kestjō. dā -zu trwa fwa, mari

Anne s'arrête pour relire le télégramme. C'est donc
a:n saret pur rēli:r lā telegram. se dō

vrai, elle ira en France!
vre, el ira ā frā:s!

M. Bourdier rentre vers cinq heures. Dès qu'il est
məsjo burdje rā:tra ver sē -hœ:r. dē kil ē

entré, il annonce sa nouvelle: « Marie-Anne, vous
-lātre, il anō:s sa nuvel: «mari a:n, vu
 partez jeudi prochain, par le MAROC! » (Le MAROC
parte zōdi prōfē, par lā marok!» [lā marok

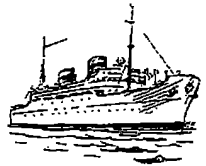
est un très beau bateau qui, une fois par semaine,
ē -tā tre bō bato ki, yn fwa par sōmen,
 fait le voyage de Casablanca à Marseille et retour.)
fe l vwa:ja:z dā kazablāka a marse:j e retu:r.]

Il n'y avait plus de places dans le bateau pour jeudi
il njave ply d plas dā l bato pur zōdi
 prochain, mais M. Bourdier avait eu de la chance:
prōfē, mē məsjo burdje ave -ty d la fā:s:

un monsieur était venu juste avant lui et avait dit
ā məsjo ete vny zyst avā lui ē ave di
 qu'il ne pouvait pas partir, jeudi. M. Bourdier avait
kil nā puvē pa parti:r, zōdi. məsjo burdje ave

donc eu ses billets (le monsieur avait justement quatre
dō -ky se bi:je [lā məsjo ave zystemā katra
 places). Comme les places de ce monsieur étaient en
plas]. kom le plus dā sō məsjo ete -tā

dès que = aussi-
 tôt que



un bateau



chance : bonheur
 juste avant = un
 instant avant

apprendre que ɔ:
recevoir la nou-
velle que

compter ɔ: penser

dépendre (com-
me attendre)
a dépendu
dépend
dépendait
dépendra

lère classe, Marie-Anne ferait un très beau voyage.
prəmje:r kla:s, mari a:n fərs æ tre bo vwaʒa:ʒ.

Le lendemain soir, Marie-Anne reçoit la lettre de
lə lād̥mē swa:r, mari a:n rəswa la let̥rə də

M. Doumier. Elle arrive juste au moment où Marie-
masjə dumje. el ari:v zyst o momā u mari

Anne se prépare à téléphoner à son amie Gabrielle
a:n sə prəpa:r a telefɔne a sō -nami gabriel

Roitelet pour lui annoncer la nouvelle de son dé-
rwaile pur lyi anōse la nuvel də sō de-

part. Elle lit la lettre, la relit, puis téléphone à son
pa:r. el li la let̥r, la rəli, pyi telefon a sō

amie.

-nami.

« Tu as de la chance! » lui dit Gabrielle, quand elle
«ty a d la ʃā:s!» lyi di gabriel, kã -tel

apprend que Marie-Anne va en France, « mais dis-moi,
aʔrã k mari a:n va ă frã:s, «me di mwa,

combien de temps comptes-tu rester à Villebourg? »
kōbjē d iã kō:t ty reste a vilbu:r?»

« Oh, je ne sais pas. Tu sais, cela dépend de tant de
«o, ʒə n se pa. ty se, sla depã d iã d

choses. Ça dépend des enfants, et de papa et maman.
ʃo:z. sa depã de -zãfã, e d papa e māmā.

Ils vont bien maintenant, mais à leur âge, on ne sait
il vō b̥jē mētnā, me a lœr a:ʒ, ɔ n se

jamais, ils ne sont plus jeunes. Ça dépend aussi de
ʒame, il nō sō ply ʒœn. sa depã osi d

l'argent que je pourrai gagner à Villebourg, ou à Pa-
larzã ka ʒ pure ɣaŋe a vilbu:r, u a pa-

ris, si je ne trouve rien à faire à Villebourg. Et
ri, si ʒə n tru:v ɲjẽ -na fɛ:r a vilbu:r. e

ça dépend avant tout de mon beau-père, car je ne sais
sa depã avã tu d mɔ̃ bope:r, kar ʒə n se

pas combien de temps il compte me garder auprès de
pa kɔbjẽ d lã il kɔ:t mɔ̃ ɣarde opre dɔ

lui. Peut-être deviendrons-nous de très bons amis,
lyi. pɔɛ:tro dɔvjẽdrɔ nu dɔ tre bɔ̃ -zami,

et dans ce cas, je resterai à Villebourg quelques mois
e dã s ka, ʒə restɔre a vilbu:r kelk mwa

ou même plus longtemps. Mais en tout cas, je ne pense
u mɛ:m ply lɔtã. mɛ ã tu ka, ʒə n pã:s

pas encore à mon retour.» «Ah, j'aimerais bien être
pa -zãko:r a mɔ̃ rɔtu:r.» «a, ʒemre bjẽ -nɛ:tr

à ta place!» dit Gabrielle. «Toi tu nous oublieras
a ta plas!» di gabriel. «twa ty nu -zublira

sûrement bientôt, mais en tout cas, tu promets de
syrmã bjẽto, mɛ ã tu ka, ty pɾome d

m'écrire dès que tu seras arrivée, n'est-ce pas?»
mekri:r dɛ k ty sra arive, nes pa?»

«Mais naturellement, voyons!» assure Marie-Anne, «et
«mɛ natyrelmã, vwajɔ!» asy:r mari a:n, «e

je t'assure que je ne vous oublierai pas!»
ʒ tasy:r ka ʒə n vu -zublira pa!»

C'est la même chose lorsque Marie-Anne annonce la
se la mɛ:m fo:z lɔrskɔ mari a:n anɔ:s la

me garder auprès
de lui ɔ: m'avoir
dans sa maison

en tout cas =
dans tous les cas

naturellement ɔ:
bien entendu

Chapitre trente (30).

apprendre (comme prendre)
j'apprends
tu apprends
il apprend
nous apprenons
vous apprenez
ils apprennent
trouver : penser

nouvelle à ses autres amis. Tous l'apprennent avec
nuvel a se -zo:trə -zami. tus lapren avek

joie et tous trouvent que Marie-Anne a vraiment de
gwa e tus tru:v kə mari a:n a vremā d
la chance. Beaucoup auraient voulu être à sa place.
la fā:s. boku ɔre vuly ɛ:tr a sa plas.

Michel Dubac, un de ses amis, lui dit: « Tu sais, un
mifəl dybak, ǣ d se -zami, lyi di: «ty se, ǣ

jour ou l'autre, je viendrai moi aussi en France, et
zu:r u lo:tr, zə vjēdre mwa osi ā frā:s, e
alors, je viendrai te voir. Je ne sais pas quand je
alo:r, zə vjēdre t vwa:r. zə n se pa kǎ z

uniquement =
seulement

pourrai partir, cela ne dépend pas uniquement de moi,
pure parti:r, sla n depā pa ynikmā d mwa,
mais ce sera en tout cas avant la fin de l'année. »
me sə sra ā tu ka avā la fē d lane.»

La seule qui ne parle pas de la chance de Marie-Anne
la səl ki n parl pa d la fā:s də mari a:n

est sa cousine Gilberte. Elle est très différente de
e sa kuzin gilbert. el ɛ tre diferā:t də

laide ↔ beau

Marie-Anne. Elle est aussi laide que Marie-Anne est
mari a:n. el ɛ -tosi led kə mari a:n ɛ

méchante ↔ bon

belle. Et elle est non seulement laide, mais méchante,
bel. e el ɛ nō səl mā led, me mefā:t,
presque aussi méchante que Marie-Anne est bonne.
presk osi mefā:t kə mari a:n ɛ bon.

A vrai dire, Marie-Anne ne l'aime pas, et elle n'aurait
a vre di:r, mari a:n nə le:m pa, e el nre

jamais eu l'idée de lui téléphoner pour lui annoncer
ʒame -zy lide dɔ lyi telefɔne pur lyi anɔse

son départ. C'est Gilberte elle-même qui a téléphoné
ʒɔ depa:r. se ʒilbert elme:m ki a telefɔne

à sa cousine, juste au moment où Marie-Anne, qui
a sa kuzin, ʒyst o momã u mari a:n, ki

venait de parler avec Michel Dubac, se prépare à sortir
une d parle avek misel dybak, sɔ prepa:r a sorti:r

dans le jardin.

dã l ʒardẽ.

La conversation avec Gilberte est très désagréable
la kɔversasjɔ avek ʒilbert ɛ tre dezagreablɔ

désagréable ↔
agréable

pour la pauvre Marie-Anne. Gilberte commence par de-
pur la po:vra mari a:n. ʒilbert komã:s par da-

mander: « Ma chère Marie-Anne, j'espère que ce que je
mãde: «ma ʃe:r mari a:n, ʒespɛ:r kə s kə ʒ

viens d'apprendre n'est pas vrai, et que tu ne quittes
vjẽ daprã:dra ne pa vre, e kə ty n kit

pas tes vieux parents pour aller en France? »
pa te vjɔ parã pur ale ã frã:s?»

« Mais si, c'est vrai. » « Je ne te comprends pas. Na-
«me si, se vre.» «ʒɔ n tɔ kɔprã pa. na-

tuellement, c'est à toi de décider, et ce n'est pas
tyrelmã, se -ta twa d deside, e s ne pa

c'est à toi de dé-
cider ɔ: c'est ton
affaire

à moi de te dire ce que tu dois faire, mais je sais
a mwã dɔ tɔ di:r sɔ k ty dwa ʃe:r, me ʒɔ se

seulement que moi, à ta place, j'y penserais plus
sœlmã k mwã, a ta plas, ʒi pãsre ply

	d'une fois, avant de me séparer de mes vieux parents. <i>dyn fwa, avā d mē sepārē d mē vjō parā.</i>
	Ils doivent être très tristes.» « Mais Gilberte, je <i>il dwa:v -tē:trā trē trist.» «mē zilbert, zə</i>
il part il partait	n'ai jamais dit que je partais uniquement pour mon <i>ne zame di kə z partē ynikmā pur mō</i>
	propre plaisir! Tu sais bien que, si je quitte Casa- <i>propṛā plēzi:r! ty se bjē kə, si z kit kaza-</i>
c'est que = c'est parce que	blanca pour aller à Villebourg, c'est que je veux <i>blāka pur alē a vilbu:r, se kə z vō</i>
	que mes enfants voient le pays de leur père et qu'ils <i>k mē -zāfā vwa l peji d lər pē:r e kil</i>
aller (que) j'aille (que) tu ailles (qu') il aille (qu') ils aillent	aillent à l'école en France. Si j'étais seule, je ne <i>-za:ʃ -tā ləkol ā frā:s. si zētē səl, zə n</i>
	quitterais pas Casablanca! Tu sais combien j'aime <i>kitre pa kazablāka! ty se kōbjē zē:m</i>
	mes parents, voyons!» dit Marie-Anne avec un peu <i>mē parā, vwaʃō! di mari a:n avək ā pō</i>
	d'impatience. Sa cousine lui répond, avec un petit <i>dēpasjā:s. sa kuzin lyi repō, avək ā pti</i>
	rire désagréable: « Naturellement, Marie-Anne. Tu as <i>ri:r dezagrēabl: «natyrelmā, mari a:n. ty a</i>
	raison comme toujours. Tu es si intelligente! Tout <i>rezō kom tuʒu:r. ty ē si ētelizā:t! tu</i>
	ce que tu dis est juste. Nous ferions sûrement mieux <i>s kə ty di ē zyst. nu fərʃō syrmā mjō</i>
	de parler d'autre chose. Par quel bateau pars-tu?» <i>d parle do:trā fō:z. par kəl bato pa:r ty?»</i>

« Par le MAROC, c'est un très beau bateau. » « Et natu-
«par la marok, se -tā tre bo bato.» «e naty-

rellement, en 1ère classe? » « Oui, mais ce n'est
relmā, ā prāmje:r kla:s? » *«uri, me s ne*

pas si naturel. Si nous allons en 1ère, c'est unique-
pa si natyrel. si nu -zalō -zā prāmje:r, se -tynik-

ment parce qu'il n'y avait pas d'autres places. »
mā pars kil njave pa do:tra plas.»

« Ah? Mais dis-moi, est-ce que tu emportes toutes tes
«a? me di mwa, es ka ty āport tut te

robes? » demande alors Gilberte, pour passer à autre
rob?» demā:d alo:r zilbert, pur pase a o:tra

chose. « Oh, non, » lui répond Maria-Anne, « je n'aurais
fo:z. «o, nō,» lqi repō mari a:n, «zā nore

pas assez de quatre malles, si je les emportais toutes! »
pa ase d katra mal, si z le -zāporte tut!»

« C'est vrai que tu as plus de robes que n'importe
«se vre k ty a ply d rob ka nēport

quelle autre femme de Casablanca. »

kel o:tra fam da kazablāka.»

Marie-Anne est de plus en plus impatiente de finir
mari a:n ε d ply -zā ply -zēpasjā:t da fini:r

cette conversation vraiment très désagréable, et elle
set kōversasjō vremā tre dezagreabl, e el

essaye de l'interrompre plusieurs fois. Mais elle
ese:j da lēterō:prō plyzjæ:r fwa. me el

est obligée d'écouter sa cousine pendant un quart
ε -toblize dekute sa kuzin pādā -tā ka:r

naturel
naturelle
naturellement

1ère : 1ère classe

n'importe quoi
n'importe qui
n'importe quel(le)

interrompre
à interrompu

d'heure environ. Quand elle a fini, Marie-Anne court
dæ:r āvirō. kã -tel a fini, mari a:n ku:r

vite dans le jardin, impatiente de revoir ses fleurs.
vit dā l zardē, ēpasjā:t dā rouwa:r se flæ:r.

« Pourquoi Gilberte est-elle donc si méchante? » se
« purkwa gilberti ε -tel dō si mefā:t? » sã

demande-t-elle, et répond elle-même: « C'est sûrement
dmā:d -tel, e repō elme:m. « se syrmã

parce qu'elle est si laide. Cela doit être très désa-
pars kel ε si leđ. sla dwa -te:trə tre dæza-

gréable d'être si laide lorsqu'on le sait, et Gil-
greabla de:trə si leđ lorskō l se, e gil-

berte est trop intelligente pour ne pas le savoir. »
berti ε tro -pēteližā:t pur nã pa l sauwa:r. »

Mais un quart d'heure plus tard, elle a oublié la
me ā ka:r dæ:r ply ta:r, el a ublie la

conversation avec sa cousine. (C'est une chose très
kōversasjō avek sa kuzin. [se -tyn fo:z tre

naturelle pour Marie-Anne, d'oublier les choses dé-
natyrel pur mari a:n, dublie le fo:z de-

sagréables qui lui arrivent.)

zagreabla ki lyi ari:v.]

Ces jours-là, dès qu'ils rentrent à la maison, les
se zu:r la, dε kil rā:tr a la mežō, le

enfants commencent tout de suite à jouer au bateau.
-zāfā kōmā:s tutsyit a žwe o bato.

Deux ou trois chaises de la salle à manger sont le
dō -zu trwa fε:z dā la sal a māže sō l

MAROC. Arthur, qui est naturellement le capitaine,
marok. arty:r. ki e natyrelmā l kapiten,

siffle, puis dit une dernière fois avec impatience:
sifl, pyi di yn dernje:r fwa avec épasiā:s:

«Vite! Vite! Mesdames! Messieurs! Montez vite!» Et
«vit! vit! madam! mesjə! mōte vit!» e

on part. On va très vite, et après quelques minutes
ō pa:r. ō va tre vit, e apre kelk minyt

(quelques heures pour les enfants), on est déjà loin
[kelk -zæ:r pur le -zāfā], ō -ne deza lwē

de Casablanca. Quelquefois, Jeanne a oublié son bil-
d kazablāka. kelkəfwa, za:n a ublie sō bi-

let et le capitaine Arthur lui dit: «Madame, on ne
je e l kapiten arty:r lyi di: «madam, ō n

peut pas aller en France sans billet! Je suis obligé
pə pa alə ā frā:s sā bije! zə syi -zoblize

de vous faire descendre dans ce petit bateau et
d vu fe:r desā:drə dā s pəti bato e

de vous faire retourner à Casablanca.» «Seule? Mais
d vu fe:r rəturne a kazablāka.» «səl? me

j'ai peur! Monsieur le capitaine, laissez-moi conti-
ze pæ:r! məsjə l kapiten, lese mwə kōti-

nuer jusqu'en France, s'il vous plaît!» «Bien, »
nye zyskā frā:s, sil vu plə! » «bjē, »

dit alors le capitaine, «je vous laisserai continuer,
di alə:r la kapiten, «zə vu lesre kōtinje,

mais vous irez dans la cuisine, et vous y resterez
me vu -zire dā la kyzin, e vu -zi restere



un capitaine

retourner ɔ: ren-
 trer

laisser ɔ: permet-
 tre de

jusqu'à la fin du voyage. » « Oh, merci d'être si bon,
zyska la fē dy vwaja:z. » « O, *mersi de:iro si bō,*
 monsieur le capitaine, » dit Jeanne, « je vous assure
masjo l kapiten, » *di za:n,* « *zə vu -zasy:r*
 que vous serez content de moi. »
kə vu sre kōtā d mwa. »

D'autres fois, le frère et la sœur jouent à faire
do:tro fwa, la frə:r e la sœ:r zu a fe:r
 les malles. Ils discutent beaucoup le nombre de
le mal. il diskyt boku l nō:brə də
 robes que l'on doit emporter. « Toi, avec toutes
rob kə lō dwa āporte. » « *twa, avek tul*
 tes robes, » dit Arthur, « tu n'aurais pas assez de
te rob, » *di arty:r,* « *ty nore pa ase d*
 cent grosses malles! » Jeanne lui répond: « Voyons,
sā gro:s mal! » *za:n lyi repō:* « *vwajō,*
 mon cher! On doit bien emporter avec soi quelques
mō fe:r! ō dwa bjē -nāporte avek swa kelk
 vêtements quand on va si loin. Et si tu crois que
vestmā kā -tō va si loē. e si ty krwa k
 mes robes prennent plus de place que tous tes vêtements,
me rob pren ply d plas kə tu te vestmā,
 tu n'es pas très intelligent. Et je ne dis pas plus.
ty ne pa tre -zētēnzū. » « *zə n di pa ply.*
 Tu sais ce que tu devrais faire, toi? Tu devrais t'oc-
ty se s kə ty dōvre fe:r, twa? ty dōvre to-
 cuper des billets et me laisser faire les malles. Ah,
kypē de bjē e m lese fe:r lə mal. i,

devoir
 a dû
 doit
 devait
 devra

ces hommes! » « Bon, bon! » lui répond son « mari », « si
 se -zom! » « bō, bō! » *lyi repō sō* « mari », « si
 tu veux que j'aille m'occuper des billets, je m'en
 ty vō k za:ī mokype de bi:je, zə mā
 vais. Mais j'espère bien qu'à mon retour, tu auras
 vε. me zespe:r bi:ē ka mō rtu:r, ty ora
 fini de faire les malles! »
fini d fe:r le mal! »

bon! o: bien!

D'autres fois encore, les enfants demandent à leur
do:trə fwa āko:r, le -zāfā dmā:d a lər
 grand-père de leur raconter comment c'est, là-bas,
grāpe:r də lər rakōte komā se, laba,
 en France, s'il y a les mêmes plantes, les mêmes
ā frā:s, sīl ja le me:m plā:t, le me:m
 animaux. Et M. Bourdier commence à leur décrire la
-zanimo. e masjə burdje komā:s a lər dekri:r la
 ville où il est né, ou à leur lire des histoires de
vil u il ε ne, u a lər li:r de -zistwa:r də
 cette partie de la France. Il éprouve un grand
set parti d la frā:s. il epru:v ā grā
 plaisir à leur raconter ces choses, le soir, après
plezu:r a lər rakōte se fo:z, lə swa:r, apre
 une journée passée à s'occuper des mille choses né-
-zyn zurne pase a sokype de mil fo:z ne-
 cessaires au voyage de sa fille. Il aurait bien aimé
sese:r o vεaja:z də sa fi:j. il ore bi:ē -neme
 les garder auprès de lui, ses deux petits, mais il n'en
le garde opre də lyi, se də pti, me il nā

Chapitre trente (30).

courir
je cours
tu cours
il court
nous courons
vous courez
ils courent

dit pas un mot à Marie-Anne ou à Jeanne et Arthur.
di pa æ mo a mari a:n u a za:n e arty:r.

Le jour du départ arrive enfin. Le soleil brille,
la zu:r dy depa:r ari:v æfē. la solɛ:j bri:j,

c'est une très belle journée. Le MAROC part à onze
se -tyn tre bel zurne. la · marok pa:r a ɔ:z

heures et demie. Marie-Anne réveille les enfants à
æ:r e dmi. mari a:n reve:j le -zāfā a

six heures, comme ils le lui ont demandé. Dès qu'ils
si -zæ:r, kom il la lɥi ɔ dmāde. dɛ kil

sont habillés, ils courent appeler Fatima, qui demeure
sɔ -tabiʒe, il ku:r aple fatima, ki dmæ:r

avec sa mère à quelques minutes de la maison des
avek sa mæ:r a kelk minyt dɛ la meʒɔ dɛ

Bourdier. « Fatima! » appellent-ils. Puis, comme la
burdʒe. « fatima! » apel -til. pɥi, kom la

jeune fille ne répond pas: « Tu n'es pas encore levée? »
ʒæn fi:j nɔ repɔ pa: « ty nɛ pa -zāko:r lɛve? »

« Mais si! » dit Fatima en riant, et sort de la maison
« me si! » di fatima ā rijā, e so:r dɛ la meʒɔ

avec sa mère. Et tous les quatre retournent ensemble
avek sa mæ:r. e tu le katʁə rotɔrn āsā:blɛ

chez les Bourdier.
ʒe le burdʒe.

Sabine a l'air un peu triste, mais elle se dit: « Je ne
sabɛn a le:r æ pø trist, me el sɛ di: « ʒə n

dois pas pleurer, je ne dois pas montrer que je suis
dwa pa plœre, ʒə n dwa pa mɔʁtre kə ʒə sɥi

malheureuse de me séparer de ma fillette. C'est très
malœrœ:z də m sɛpɑrɛ d mɑ fɛʃɛt. sɛ trɛ

bien pour elle d'aller en France. Sabine, tu dois dire
bɛ̃ pur ɛl dɑlɛ ɑ frɑ:s. sabɛn, ty dɥɑ di:r

merci à Madame Marie-Anne d'être si bonne. Ta
mɛrsi ɑ madɑm mari a:n dɛ:trɔ si bɔn. ta

fillette a beaucoup de chance, ce n'est pas à toi de
fɛ:ʃ ɑ bɔkɥ d fɑ:s, s nɛ pa ɑ twɑ d

pleurer! Tu aimerais la garder auprès de toi? Voyons,
plœrɛ! ty ɑmrɛ la gɑrdɛ ɔprɛ d twɑ? vɥɑʒɔ̃,

Sabine! A quoi penses-tu? Avec l'argent que tu
sabɛn! ɑ kwɑ pɑ:s ty? ɑvɛk lɑʁʒɑ̃ k ty

gagnes, que comptes-tu faire pour le bonheur de ta
gɑ:ʁ, kɑ kɔ:t ty fɛ:r pur lə bɔnœ:r dɑ ta

fillette? Et elle pourra sûrement gagner plus d'argent
fɛ:ʃ? ɛ ɛl purɑ syrmɑ gɑʁnɛ ply dɑʁʒɑ̃

en France qu'ici. Si tu ne la laisses pas partir, un
ɑ frɑ:s kisi. si ty n la lɛs pa pɑrti:r, ɑ

jour elle te dira: «Maman, je ne veux plus de toi, tu
ʒu:r ɛl tɛ di:rɑ: «mɑmɑ, ʒə n vø ply d twɑ, ty

n'as pas été une bonne mère!» et elle te quittera, et
na pa ɛtɛ yn bɔn mɛ:r!» ɛ ɛl tɛ kitrɑ, ɛ

elle aura raison.»

ɛl ɔrɑ rɛʒɔ̃.»

La vieille Sabine pense bien d'autres choses, mais
la vjɛ:ʃ sabɛn pɑ:s bɛ̃ dɔ:trɔ ʃɔ:z, mɛ

comment décrire tout ce qu'une mère éprouve en regar-
kɔmɑ dɛkri:r tu s kɥn mɛ:r ɛpru:v ɑ rgɑr-

dant sa fille, peut-être pour la dernière fois. Car qui
dā sa fi:j, pœtɛ:trə pur la dernjɛ:r fwa. kar ki

sait quand la jeune fille retournera au Maroc? Fatima,
se kā la ʒœn fi:j raturnera o marok? fatima,

elle, a l'air très heureuse. Elle se répète: «Fatima,
el, a lɛ:r tre -zœrø:z. el sə repet: «fatima,

tu pars, tu vas en France! Tu as beaucoup de chance! »
ty pa:r, ty va -zā frā:s! ty a boku ā fā:s!»

Et l'instant suivant, elle rit, pour rien, uniquement
e lēstā syivā, el ri, pur rjē, ynikmā

parce qu'elle est heureuse, comme une fillette.
pars kel e -zœrø:z, kœm yn fijet.

Marie-Anne reçoit Fatima en lui disant: «Alors, tu
mari a:n rœswa fatima ā lɥi dizā: «alɔ:r, ty

croyais que nous te laisserions à Casablanca?» «Oh,
krwaje k nu t lœsɔ:rjō a kazablāka?» «o,

non!» lui répond la jeune fille en riant. Et comme
nō!» lɥi repō la ʒœn fi:j ā rijā. e kœm

l'auto qui doit conduire tout le monde au bateau
loto ki dwa kōdyi:r tu l mō:d o bato

arrive au même moment, on monte, les malles sont
ari:v o mœ:m momā, ō mō:t, le mal sō

placées sur le toit, et on part.
plazɛ syr la twa, e ō pa:r.

Sabine a voulu rester. Elle est près de pleurer quand
sabin a vuly reste. el e pre ā plœre kā

elle voit l'auto partir, mais elle sourit entre ses
-tɛl vwa loto parti:r, mœ el suri ā:trə se

larmes, fait un petit geste de la main, et rentre chez
larm, fe æ pli gest də la mē, e rā:trə fe

elle en se disant: « Maintenant, tu dois gagner assez
-zəl ā s dīzā: «mēlnā, ty dwa gaʒe ase

d'argent pour aller voir ta fille, dans un an ou deux. »
darʒā pur ale vva:r ta fi:j, dā -zæ -nā u dø.»

Et à onze heures et demie, le MAROC quitte Casa-
e a ɔ:z æ:r e dmi, la marok kit kaza-

blanca.

blāka.

EXERCICE A.

La veille, — M. Doumier a envoyé sa lettre à Marie-Anne, il lui a aussi envoyé un —. Quand la jeune femme a reçu le télégramme, elle a — une très grande joie. Elle a été très heureuse parce qu'elle voulait que ses enfants — le pays de leur père et qu'ils — de vrais petits français.

Quand Marie-Anne a vu le regard triste de sa mère, elle a dit: « Je — penser aux enfants, maman. Vous ne — pas être tristes, papa et toi. » Arthur et Jeanne — la nouvelle avec très grande joie et courent —

MOTS:

un adieu
 un air
 un bateau
 un beau-père
 un billet
 un capitaine
 un cas
 la chance
 une conver-
 sation
 un départ
 l'impatience

une malle
 une peur
 une place
 un retour
 une robe
 un télégramme
 des vêtements
 désagréable
 impatient
 intelligent
 laid
 méchant
 naturel
 ajouter
 (que) j'aïlle
 (qu') ils aillent
 annoncer
 apprendre
 assurer
 compter
 il court
 ils courent
 décrire
 dépend
 (qu') ils
 deviennent
 je dois
 tu dois
 il doit
 nous devons
 vous devez
 ils doivent
 je devrais
 discuter
 dû
 emporter
 éprouver
 gagner
 garder
 interrompre
 laisser
 s'occuper
 il partait
 ils reçoivent

la nouvelle à leurs amis. « Marie-Anne — de recevoir un télégramme de son — père qui lui demande de venir en France, » dit Mme Bourdier à son mari. Et Marie-Anne dit qu'elle a un peu —. Villebourg est si — de Casablanca. Elle ne connaît personne, la—. Puis, M. Bourdier dit qu'il va s'— de toutes les choses nécessaires pour le voyage: des —, de l'argent, etc. Marie-Anne et sa mère commencent alors à — la question des valises, ou des —. Marie-Anne ne peut pas — avec elle tout ce qu'elle a. Elle a beaucoup de robes et d'autres —. Elle sera obligée de — plus de la moitié à Casablanca.

Le jour du départ, les enfants courent appeler Fatima — qu'ils sont habillés. Sabine, sa mère, a l'— un peu triste. Elle aimerait — sa fille auprès d'elle, mais avec l'argent qu'elle —, elle ne — pas faire beaucoup pour le bonheur de Fatima.

EXERCICE B.

Qu'annonce M. Bourdier, quand il rentre à la maison, vers cinq heures? ... Comment M. Bourdier avait-il eu des places dans le bateau pour jeudi prochain? ... Quand Marie-Anne reçoit-elle la lettre de son beau-père? ... Que dit Gabrielle à Marie-Anne, quand elle apprend que la jeune femme va en France? ... Que répond Marie-Anne à Gabrielle, quand son amie lui demande combien de temps elle va rester en France? ... Comment est la cousine de Marie-Anne, Gilberte? ...

EXERCICE C.

Il	} prend une valise avec	lui.
Elle		elle.
On		soi.
Il	} ne pense qu'à	lui-même.
Elle		elle-même.
On		soi-même.

M. Doumier parle souvent avec —-même. La vieille Amélie aussi, parle avec —-même, quand elle croit qu'elle est seule. Quand on est vieux, on parle souvent avec —-même. Quand on part pour un long voyage, on emporte beaucoup de choses avec —. Marie-Anne emporte avec — deux grandes malles et une valise. Quand Arthur court raconter la nouvelle à ses amis, il demande à sa sœur de venir avec —.

je cours	nous courons
tu cours	vous courez
il court	ils courent

Arthur et Jeanne — si vite qu'ils font presque tomber leur grand-père. « Ne — pas si vite! » leur dit-il. « Je ne — pas vite! » lui répond Jeanne. « Tu ne — pas vite? Le petit chien de ta cousine ne — pas plus vite que toi! » « Ça, c'est vrai, » dit Arthur, « nous — plus vite que Toto! »

je reçois	nous recevons
tu reçois	vous recevez
il reçoit	ils reçoivent

Marie-Anne est toujours contente quand elle — une lettre. « Nous ne — pas souvent des nouvelles de France, » dit-elle. C'est vrai, les Bourdier ne — pas

relire
retourner
revoir
(qu') ils voient
voyons!
soi
dès que
enfin
jusqu'en
juste
justement
là-bas
loin
naturellement
sûrement
uniquement
avoir de la
chance
avoir l'air
avoir peur
c'est à toi
en tout cas
être à la place
de
faire ses valises
il n'aura pas
trop de
je ne sais pas
par quoi com-
mencer
merci d'être
Monsieur le
capitaine
partir en ville
passer à autre
chose
ferais mieux
tu ne veux plus
de moi
un jour ou
l'autre
venir de

beaucoup de lettres de leurs amis de France. « Mais vous — plus de nouvelles du pays que moi, » dit Gabrielle. « Je suis si heureuse quand je — des lettres de mes amis! » dit Marie-Anne. « C'est vrai que tu — beaucoup de lettres, toi, » lui dit sa cousine Gilberte.

RÉSUMÉ (1)

employer
a employé
emploie

Quand on raconte ce qu'une personne *dit*, on *emploie* [ãphwa] les mêmes temps des verbes qu'*emploie* cette personne. Mais quand on raconte ce qu'une personne *a dit*, on n'*emploie* pas toujours les mêmes temps qu'*a employés* cette personne.

Si la personne a employé le présent, on emploie l'imparfait, si elle a employé le futur, on emploie le conditionnel. Mais si elle a employé l'imparfait, on emploie également l'imparfait, et si elle a employé le conditionnel, on emploie également le conditionnel. Voilà quelques exemples:

Henri a dit: «...»

Henri a dit que...

Je suis
Il était

« Je suis très content d'avoir fait la connaissance de Marie-Anne. »

Henri a dit qu'il était très content d'avoir fait la connaissance de Marie-Anne.

Je sentais
Il sentait

« Je me sentais si fort, ce soir-là! »

Il a dit qu'il se sentait si fort, ce soir-là.

Je serai
Il serait

« Je serai un jour le mari de cette jeune fille! »

Il a dit qu'il serait un jour le mari de cette jeune fille.

J'aurais
Il aurait

« J'aurais presque trop de chance si cela devenait vrai! »

Il a dit qu'il aurait presque trop de chance si cela devenait vrai.

« J'ai été très heureux de la trouver seule dans le jardin. »	Il a dit qu'il avait été très heureux de la trouver seule dans le jardin.	J'ai été Il avait été
« J'étais sorti de chez moi à sept heures. »	Il a dit qu'il était sorti de chez lui à sept heures.	J'étais sorti Il était sorti
« Je serai rentré avant onze heures. »	Il a dit qu'il serait rentré avant onze heures.	Je serai rentré Il serait rentré
« J'aurais fait cent kilomètres sans être fatigué. »	Il a dit qu'il aurait fait cent kilomètres sans être fatigué.	J'aurais fait Il aurait fait

Nous voyons en résumé que la personne qui parle et la personne qui raconte ce que l'autre personne a dit emploient les temps suivants (prenons le verbe « chanter » comme exemple):

Jean a dit:

Jean a dit qu'

« Je chante »	}	il chantait
« Je chantais »		
« Je chanterai »	}	il chanterait
« Je chanterais »		
« J'ai chanté »	}	il avait chanté
« J'avais chanté »		
« J'aurai chanté »	}	il aurait chanté
« J'aurais chanté »		

Maintenant, si vous voulez, vous pouvez vous-même faire de petits exercices comme ceux que vous venez de voir ici: Quand vous trouvez, dans votre livre de français, une conversation entre deux ou plusieurs personnes, vous pouvez raconter de nouveau ce qu'ont dit ces personnes, en employant [āplwajā] le mot « que ».

il emploie
ils emploient

Où, si vous le préférez, vous pouvez raconter à la troisième personne ce qu'a dit Marie-Anne dans la petite histoire suivante (commencez par les mots: Marie-Anne a dit que ce matin, elle ...):

Marie-Anne a dit: « Ce matin, je *suis descendue* de ma chambre avant les autres, parce que j'*attendais* une lettre du père d'Henri. Quand la lettre *est arrivée*, je l'*ai lue* trois fois, puis je *suis montée* la lire à maman. Maman m'*a demandé* si j'*étais* heureuse, et je lui *ai répondu* que je *serais* encore plus heureuse si Henri *vivait*. Maman *a dit* qu'elle me *comprendait*. Elle me *comprendra* toujours, cette bonne maman. Ce *sera* triste de les *quitter*, elle et papa. Quand je *serai arrivée* à Villebourg, je *vais être* toute seule, car je ne *connais* pas vraiment le père d'Henri. J'*aurais aimé* prendre papa et maman avec moi, et je *crois* que cela *aurait été* possible si nous *avons eu* beaucoup plus d'argent. Je *sais* qu'ils *seraient* contents de venir avec moi et les enfants. Mais ce *sera* pour une autre fois. »

RÉSUMÉ (2)

e ou è

se promener	[<i>promne</i>]	je me promène	[<i>promen</i>]
s'est promené	[<i>promne</i>]	tu te promènes	[<i>promen</i>]
se promène	[<i>promen</i>]	il se promène	[<i>promen</i>]
se promenait	[<i>promne</i>]	nous nous promenons	[<i>prommɔ̃</i>]
se promènera	[<i>promenra</i>]	vous vous promenez	[<i>promne</i>]
(promène-toi!)	[<i>promen</i>]	ils se promènent	[<i>promen</i>]

Nous avons vu que, dans la famille des verbes où la dernière voyelle que l'on prononce avant -er est -é-

(famille de *espérer*), le *é* se change en *è* dans neuf formes du verbe. Pour les verbes comme *se promener*, où la dernière voyelle que l'on écrit avant *-er* est *-e-*, ce *-e-* se change en *-è-* aux mêmes formes où *-é-* se change en *-è-* dans la famille de *espérer*.

il écrit
il a écrit

Au futur et au conditionnel de la famille de *se promener*, on a également *-è-* à la place de *-e-*: « je me promènerai, tu te promèneras, etc.; je me promènerais, tu te promènerais, etc. » Dans toutes ces formes, la lettre *è* est prononcée [ɛ]

Voici les verbes de cette famille que nous connaissons:

se promener	se lever	achever
s'est promené	s'est levé	a achevé
se promène	se lève	achève
se promenait	se levait	achevait
se promènera	se lèvera	achèvera

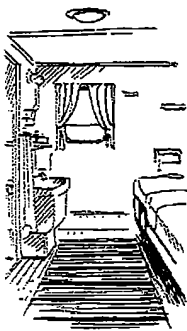


un port et un quai

et que ɔ: et quand



un visage



une cabine

camarade ɔ: ami

première ɔ: pre-
mière classe

LE VOYAGE COMMENCE

Quand le MAROC a quitté le port de Casablanca, et que

kā l marok a kite l po:r dā kazablāka, e k

les parents de Marie-Anne, sur le quai, ne semblent

le parā d mari a:n, syr la ke, nā sā:blā

plus que de toutes petites poupées dont on ne voit

ply k dā iut pōtit pupe dā -tā n vwa

plus le visage et les yeux pleins de larmes, Marie-

ply l viza:ʒ e le -zjē plē d larm, mari

Anne dit à Fatima et aux deux enfants: « Maintenant,

a:n di a fatima e o dā -zāfā: «mētā,

descendons voir nos cabines! »

desādā vwa:r nō kabin! »

Ils ont trois cabines: une pour Marie-Anne, une pour

il -zā trwa kabin: yn pur mari a:n, yn pur

Fatima, et une pour le frère et la sœur. Ce sont

fatima, e yn pur la frē:r e la sœ:r. sē sō

de très belles cabines, et Arthur dit à Jeanne:

dā tre bel kabin, e arty:r di a ʒa:n:

« Qu'est-ce que tu crois qu'ils en diraient, les ca-

«kes kē ty krwa kil -zā dire, le ka-

marades, s'ils nous voyaient là? Une grande cabine

marad, sil nu vwa:ʒe la? yn grā:d kabin

de première pour nous tout seuls! Ce n'est pas tout

dā prēmje:r pur nu tu sœ:l! s ne pa tu

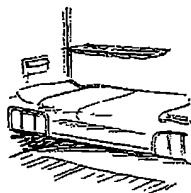
le monde qui voyage comme ça, ma vieille! » Jeanne:
l mɔːd ki vvaɟaːʒ kɔm sa, ma vjeːʝ! » ʒaːn:

voyager = faire
un voyage

« Et un voyage de deux jours! C'est plus long que le
« e æ vvaɟaːʒ dɔ dɔ ʒuːʀ! sɛ ply lɔ̃ kə l

voyage que nous avons fait l'année passée avec grand-
vvaɟaːʒ kə nu -zavɔ̃ fɛ lanɛ pase avɛk grã-

père et grand-mère! » « Et les couchettes, » dit Arthur,
pɛːr e grãmɛːʀ! » « e le kufɛt, » di artɥːʀ,



une couchette

« elles sont presque aussi grandes que des lits, tu
« el sɔ̃ preskɔ̃ osi grãːd kə dɛ li, tɥ

as vu? »

a vyː? »

« Je crois que je dormirai très bien, cette nuit, »
« ʒə krwa kə ʒ dɔrmirɛ trɛ bjɛ̃, sɛi nyi, »

il dort
il dormira

dit Jeanne d'un air de grande personne. « Moi
di ʒaːn dæ -nɛːʀ dɔ grãːd pɛʀsɔn. « mwa

d'un air de ɔː
avec un visage
et des gestes de

aussi, » dit Arthur, également d'un air de grande per-
osi, » di artɥːʀ, egalɥã dæ -nɛːʀ dɔ grãːd pɛʀ-

sonne. Et les deux enfants essayent leurs couchettes.
sɔn. e le dɔ -zãfã ɛsɛːʝ lœʀ kufɛt.

« Oui, ce sont de très bonnes couchettes. Je crois
« wi, sɔ̃ sɔ̃ dɔ trɛ bɔn kufɛt. ʒə krwa

que notre voyage sera très agréable, » disent-ils sans sou-
k nɔtrɔ vvaɟaːʒ sɛrɔ trɛ -zagʀeabl, » diːz -til sã su-

rire. Puis ils se relèvent, se saluent, toujours
riːʀ. pyi il sɔ̃ rɛlɛːv, sɔ̃ salɥ, tuzɥːʀ

se relever = se
lever de nouveau

sans rire, d'un air très sérieux, et le jeune Ar-
sã riːʀ, dæ -nɛːʀ trɛ sɛʀjɔ̃, e l ʒœn ar-

sortir (comme
partir)
a sorti
sort
sortait
sortira

apprendre (com-
me prendre)
a appris
apprend
apprenait
apprendra

centimètre
mètre
kilomètre

Un kilomètre =
1000 mètres. Un
mètre = 100 cen-
timètres.

thur dit à Mademoiselle Jeanne Doumier: « Ma chère,
ty:r di a madmwazel za:n dumje: «ma se:r,
j'entends notre mère qui nous appelle. Je crois que
žātā notrā me:r ki nu -zapel. ža krwa k
nous ferions mieux de remonter.» «Vous avez raison,
nu ferjō mje d rōmōte.» «vu -zave rezō,
mon cher,» lui répond Mlle Jeanne Doumier, «remon-
mō se:r,» lyi repō madmwazel za:n dumje, «rōmō-
tons!» Puis, comme Arthur veut sortir le premier,
tō!» pyi, kom arty:r vō sorti:r la prāmje,
elle l'arrête d'un geste: «Je me demande ce que vous
el laret dā žest: «žā m dēmā:d sō k vu
apprenez à l'école, mon cher, puisque vous n'avez
-zapreme a lekōl, mō se:r, pyisk vu nave
pas appris qu'un homme doit toujours laisser les dames
pa apri kō -nom dwa tuzu:r lese le dam
passer devant lui.» «C'est toi, la dame?» dit Ar-
pase dvā lyi.» «se twa, la dam?» di ar-
thur et rit très fort, puis passe vite devant sa sœur.
ty:r e ri tre fō:r, pyi pa:s vit dvā sa sœ:r.
«Essaye de me rattraper, si tu peux!» dit-il, et part
«ese:ž dā m ratrape, si ty pōl» di-til, e pa:r
en courant. Il sait bien que même si sa sœur court
ā kurā. il se bjē kō me:m si sa sœ:r ku:r
presque aussi vite que lui, elle ne pourra pas le
presk osi vit kō lyi, el nō pura pa l
rattraper, car il y a déjà plus de dix mètres entre
ratrape, kar il ja deža ply dā di metr ā:tr

elle et lui: Seulement, il ne regarde pas très bien
el e lɥi: səlmā, il nə rgard pa tre bjē

où il va, et en sortant sur le pont, il passe à quel-
u il va, e ā sortā syr la pō, il pa:s a kel-

ques centimètres d'une vieille dame qui se préparait
kə sātimetrə dyn vje:ʃ dam ki s prepare

à descendre dans sa cabine. Elle lève les deux bras
a desā:drə dā sa kabin. el le:v le dø bra

avec un cri de peur: « Ah! Quel méchant petit garçon!
avek ā kri d pœ:r: «a! kel mefā pti garsō!

Il a failli me renverser! Où est ta mère? Je vais
il a faʃi m rāverse! u ɛ ta mœ:r? ʒə ve

lui dire comment tu te conduis.»
lɥi di:r komā ty t kōdyi.»

En ce moment, Jeanne, à son tour, passe en courant
ā s momā, ʒa:n, a sō tu:r, pa:s ā kura

tout près de la vieille dame. Cette fois, celle-ci devient
tu pre d la vje:ʃ dam. set fwa, selsi dovjē

toute rouge de colère: « Je n'ai jamais vu d'enfants qui
tut ru:ʒ də kolœ:r: «ʒə ne ʒame vy dāfā ki

se conduisent si mal! Ils ont failli me renverser deux
s kōdyi:z si mal! il -zō faʃi m rāverse dø

fois! Ah, mais attendez! Je vais le raconter à votre
fwa! a, me atāde! ʒə ve l rakōte a votrə

mère, nous allons voir ce qu'elle en dira! » Marie-
mœ:r, nu -zalō vva:r sə kel ā dira! » mari

Anne, qui sort justement sur le pont, entend les cris de
a:n, ki so:r ʒystemā syr la pō, ātā le kri d



le pont du bateau

il a failli me ren-
 verser ɔ: il m'a
 presque renver-
 sée

renverser = faire
 tomber

se conduire
 je me conduis
 tu te conduis
 il se conduit
 nous nous con-
 duisons
 vous vous con-
 duisez
 ils se condui-
 sent

s'écrier = crier
soudain

un fou = quel-
qu'un qui ne sait
pas ce qu'il fait

me renversaient
c: m'auraient ren-
versée

la dame et lui demande: «Vous êtes malade, Madame?»
la dam e lyi dmā:d: «vu -zet malad, madam?»

«Non, mais j'ai failli être tuée!» «Tuée?» s'écrie Marie-
«nō, me ze faji e:trə tye!» «tye?» sekri mari

Anne. «Mais par qui, Madame?» «Par ces deux en-
a:n. «me par ki, madam?» «par se dō -zā-

fants-là!» répond la dame en montrant Jeanne et Ar-
fā la!» repō la dam ā mōtrā za:n e ar-

thur qui se sont arrêtés devant la porte du restau-
ty:r ki s sō -tarete dvā la port dy resto-

rant, où ils parlent avec Fatima. «Mais que vous
rā, u il parl avec fatima. «me kō vu

ont-ils donc fait, Madame?» demande Marie-Anne. «Ce
-zō -til dō fe, madam?» dmā:d mari a:n. «sə

sont vos enfants?» «Oui, Madame, mais je ne comprends
sō vo -zāfā?» «wi, madam, me zo n kōprā

pas ce qui s'est passé.» «Ils ont passé à quelques
pa s ki se pase.» «il -zō pase a kelk

centimètres de moi, en courant comme des fous! En-
sātimetre dō mwa, ā hurā kom de fu! ā-

core un peu, et ils me renversaient!» «Je vous demande
ko:r ā pō, e il mō rāverse!» «zo vu dmā:d

pardon, Madame,» dit Marie-Anne, puis elle appelle:
pardō, madam,» di mari a:n, pyi el apel:

«Arthur! Jeanne! Venez ici!» «Pourquoi, ma-
«arty:r! za:n! vone isi!» «purkwa, mā-

man?» demande Arthur, qui sait très bien pourquoi,
mā?» dmā:d arty:r, ki se tre bjē purkwa,

mais essaye de retarder le moment désagréable. Il n'a
me ese:j də rtarde l momā dezagreabl. il na

retarder ɔ: faire
 venir plus tard

pas la moindre envie d'écouter ce que dira sa mère. « Ve-
pa la mwē:dr āvi dekte s kə dira sa mē:r. «və-

le moindre = le
 plus petit

nez ici, Jeanne et Arthur! » répète Marie-Anne sans
ne isi, ʒa:n e arty:r! » repēt mari a:n sā

lui répondre. Les deux enfants viennent lentement
lyi repō:dr. le də -zāfā vjen lātmā

lentement ↔
 vite

vers leur mère. « Est-ce vrai, ce que Madame me dit
ver lər mē:r. «es vre, s kə madam mo di

de vous? » leur demande Marie-Anne quand ils s'arrêtent
d vu? » lər dāmā:d mari a:n kā -tīl saret

devant elle. « Ils couraient comme des fous! »
dāvā -tēl. «il kure kom de fu! »

répète la dame avec colère. « Est-ce vrai? » demande
repēt la dam avek kolē:r. «es vre? » dāmā:d

Marie-Anne encore une fois. « Oh non, on ne pourrait
mari a:n āko:r yn fwa. «o nō, ō n kure

pas comme des fous! » dit Arthur. « J'essayais de rat-
pa kom de fu! » di arty:r. «zeseje d ra-

traper Arthur, voilà tout, » dit sa sœur. « Ce n'est
trape arty:r, vvala tu, » di sa sœ:r. «s ne

pas la question, » dit alors Marie-Anne, « ce qui compte,
pa la kestjō, » di alo:r mari a:n, «s ki kō:t,

c'est que vous avez failli renverser Madame et
se k vu -zave fajī rāverse madam e

que vous allez tout de suite lui demander pardon! »
k vu -zale tutsyt lyi dmāde pardō!

la plupart = la
plus grande partie

un passager =
une personne qui
voyage en bateau

paraît ɔ: semble

il paraît y avoir =
il paraît qu'il y a

du monde = des
personnes

une table libre ɔ:
une table où il n'y
a personne

« Pardon, Madame! » disent en même temps les deux en-
«*pardõ, madam!*» *di:z ā me:m tã le dø -zã-*

fants. « Ils ne recommenceront plus, Madame, » dit
fã. «il nã rkomãsrõ ply, madam,» di

alors Marie-Anne, puis elle prend son fils et sa fille
alɔ:r mari a:n, pɥi sl prã sõ fis e sa fi:ɲ

par la main et tous les trois s'en vont vers Fatima,
par la mē e tu le trwa sã võ ver fatima,

qui attend toujours, devant le restaurant. La vieille
ki atã tuʒu:r, dɔvã l restorã. la vje:ɲ

dame descend dans sa cabine en se disant: « Voilà la
dam desã dã sa kabin ā s dizã: «vɔala la

jeunesse d'aujourd'hui! Quand j'étais petite fille,
ʒænes dozurdɥi! kã zete ptit fi:ɲ,

nous ne nous conduisions pas comme cela! »

nu n nu kɔdɥizɲõ pa kom sla! »

Quand Marie-Anne, Fatima et les deux enfants entrent

kã mari a:n, fatima e le dø -zãfã ā:trɔ

dans le restaurant, la plupart des passagers de pre-

dã l restorã, la plypa:r de pasaze d præ-

mière sont déjà arrivés. Il paraît y avoir du monde

mje:r sõ deʒa arive. il pare i avwa:r dy mɔ:d

à toutes les tables. « Vois-tu une table libre, Fatima? »

a tut le tabl. «vɔa ty yn table libr, fatima?»

demande Marie-Anne. « Non, Madame Marie Anne, je

dɔmã:d mari a:n. «nõ, madam mari a:n, ʒã

n'en vois pas une. Je crois que toutes les tables

nã vɔa pa -zyn. ʒã krwa k tut le tablã

sont prises.» Marie-Anne se prépare déjà à sortir,
sõ pri:z. mari a:n sã prepa:r de:zã a sorti:r,

quand un garçon vient vers elle et lui dit qu'il y a
kã -tã garsõ vjẽ ver el e lvi di kil ja

une bonne table libre à l'autre bout de la salle. «A
yn bon tablã libr a lo:trã bu d la sal. «a

l'autre bout de la salle?» dit Marie-Anne, «je com-
lo:trã bu d la sal?» di mari a:n, «zã kã-

prends alors pourquoi je ne l'ai pas vue en entrant.»
prã alo:r purkwa zã n le pa vy ã -nãtrã.»

«C'est tout à fait juste, Madame, on ne la voit pas
«se tu -ta fe zyst, madam, õ n la vwã pa

d'ici,» lui dit le garçon et la conduit à la table.
disi,» lvi di l garsõ e la kãdyi a la tabl.

Quand il les a conduits à leurs places et qu'ils se
kã -til le -za kãdyi a lœr plas e kil sã

sont assis, Marie-Anne demande: «Alors, que pren-
sõ -tasi, mari a:n demã:d: «alo:r, kã prã-

drons-nous?» «Voilà le menu, Madame,» lui dit le
drõ nu?» «vwala l mœny, madam,» lvi di l

garçon. Marie-Anne prend le menu et le regarde avec
garsõ. mari a:n prã l mœny e l ragard avek

Fatima. Il y a tant de bonnes choses dans un res-
fatima. il ja tã d bon fo:z dã -zã res-

taurant de première classe, qu'il est très difficile
trã d prãmje:r kla:s, kil e tre difisil

de choisir. Mais au bout de deux ou trois minutes,
da fwazi:r. me o bu da dõ -zu trwa minyi,

paraître (comme
 connaître)
 a paru
 paraît

conduire
 a conduit
 conduit
 conduisait
 conduira

je conduis
 tu conduis
 il conduit
 nous conduisons
 vous conduisez
 ils conduisent



un menu

Le potage julienne est une soupe claire avec des légumes en petits morceaux.

je t'en prie : je te prie de ne pas faire d'histoires

bien élevé : qui se conduit bien

excellent = très bon

commander : demander au garçon



Arthur se retourne.



un nez

elles décident de commencer par du potage julienne.
el desid də komāse par dy pɔta:ʒ zyʎjen.

« Oh, pourquoi, maman? » demande Arthur. « Je n'aime
« o, purkwa, mā mā? » də mā:d arty:r. « ʒə nɛ:m

pas le potage julienne! C'est plein de légumes, et
pa l pɔta:ʒ zyʎjen! se plē d legym, e

je n'aime pas les légumes dans la soupe! » « Arthur,
ʒ nɛ:m pa le legym dā la sup! » « arty:r,

ne fais pas d'histoires, je t'en prie! Tu sais que
nə fe pa distwa:r, ʒə tā pri! ty se k

les petits garçons bien élevés mangent tout ce qu'on
le pti garsɔ bjē -nelve mā:ʒ tu s kɔ

leur donne à table! Le potage julienne est un excel-
lær don a tabl! lə pɔta:ʒ zyʎjen e -tā -nekse-

lent potage. » Arthur ne dit plus rien, et sa mère
lā pɔta:ʒ. » arty:r nə di ply rjē, e sa mɛ:r

commande quatre potages.

komā:d katrə pɔta:ʒ.

Pendant qu'on attend, les deux enfants regardent au-
pādā kɔ -natā, le də -zāfā rgard o-

tour d'eux, dans la salle. Et quand ils se retournent
tu:r də, dā la sal. e kā -tɪl sə rtu:n

pour voir qui est assis derrière eux, ils se
pur vɔ:r ki e -tasi derjɛ:r ø, il sɔ

trouvent soudain nez à nez avec un autre petit gar-
tru:v sudē ne a ne avek œ -no:trə pɔti gar-

çon et sa sœur qui, eux aussi, se sont retournés
sɔ .e sa sœ:r ki, ø osi, sɔ sɔ rtu:n

au même moment. Après un instant d'étonnement, les
 o me:m mōmā. aprē -zā -nēsīā detōnmā, le

quatre enfants se mettent à rire comme des fous.
 katr āfā sə met a ri:r kōm de fu.

« Qu'est-ce que vous avez à rire? » demande Marie-Anne,
 « kes kə vu -zave a ri:r? » dāmā:d mari a:n,

qu'est-ce que tu as
 à rire? = pour-
 quoi ris-tu?

qui n'a rien vu. Et à l'autre table, la mère des
 ki na rjē vy. e a lo:trə tabl, la mē:r de

deux autres enfants leur pose la même question:
 dō -zo:trə -zāfā ləv po:z la me:m kēsijō:

« Qu'avez-vous à rire? » Mais ni les uns ni les autres
 « kave vu a ri:r? » mē ni le -zā ni le -zo:trə

ne peuvent expliquer pourquoi ils rient. Ils vou-
 nə pœ:v eksplike purkwa il ri. il vu-

expliquer = faire
 comprendre

draient bien, mais chaque fois qu'ils commencent à
 dre bjē, mē sak fwa kil kōmā:s a

expliquer ce qui s'est passé, ils recommencent à
 eksplike s ki se pase, il rākōmā:s a

rire. « Vous me raconterez ça quand vous aurez fini de
 ri:r. «vu m rakōtre sa kā vu -zore fini d

rire, » dit alors Marie-Anne en souriant, et c'est à
 ri:r, » di ab:r mari a:n ā surjā, e se -ta

peu près la même phrase que dit à ses enfants la
 pə pre la mē:m fra:z kə di a se -zāfā la

dame de l'autre table. Elles savent bien qu'il n'y a
 dam də lo:trə tabl. el sə:v bjē kil nja

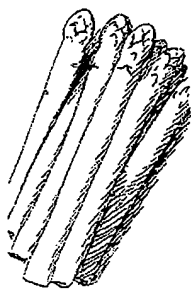
rien d'autre à faire que d'attendre. Marie-Anne
 rjē do:tr a fe:r kə datā:dr. mari a:n

plus on lui de-
mandait..., plus
elle riait : elle
riaait un peu plus
chaque fois qu'on
lui demandait...

finir
a fini
finir
finissait
finira

vide \longleftrightarrow plein

recommander
quelque chose =
dire que cette
chose est bonne



des asperges

elle-même, quand elle avait l'âge de Jeanne, pouvait
elme:m, kã -tel ave la:z də za:n, puve

parfois se mettre à rire toute seule sans pouvoir
parfwa s metr a ri:r tut sæl sã puwə:r

s'arrêter, et plus on lui demandait pourquoi elle
sarete, e ply -zõ lyi dmãde purkwa el

riaait, plus elle riaait. Elle ne finissait de rire
rije, ply -zel rije. el na finise d ri:r

que quand personne ne la regardait plus. Pendant ce
kə kã person na la rgarde ply. pãdã s

temps, le garçon a été à la cuisine et il revient
tã, lə garsõ a ete a la kyizin e il rəvjẽ

les mains vides, en disant: « Je regrette beaucoup,
le mẽ vid, ã dizã: «zə rəgrɛt boku,

Madame, mais il n'y a malheureusement plus de potage
madam, mɛ il nʲa malærozmə ply d pɔta:z

julienne. » Si quelqu'un ne le regrette pas, c'est Arthur!
zyljɛn. » si kɛlkã n lə rəgrɛt pa, sɛ -tarty:r!

« Si vous voulez une autre soupe, Madame, je vous
«si vu vule yn o:trə sup, madam, zə vu

recommande notre potage aux asperges, » dit le garçon
rkomã:d notrə pɔta:z o -zasperz, » di l garsõ

à Marie-Anne. « Il est vraiment excellent! » « Vous
a mari a.n. «il ɛ vrɛmã eksɛlã! » «vu

me le recommandez? » « Oui, Madame, je suis sûr
m lə rkomãde? » «wi, madam, zə syi sy:r

que vous le trouverez délicieux! » « Bien, » dit Marie-
kə vu l truve delisjə! » «bjɛ, » di mari

Anne, et elle commande quatre soupes aux asperges.

a:n, e el kɔmā:d kairə sup o -zasperz.

«Vous ne le regretterez pas, Madame,» lui dit le

«vu n lə regretre pa, madam,» lyi di l

garçon. Arthur, lui, est très content de ce que sa

garsō. arty:r, lyi, ε tre kōiā də s kə sa

mère a choisi, car il aime bien les asperges.

mɛ:r a fwazi, kar il ε:m bjē le -zasperz.

Le déjeuner se passe tranquillement, les enfants se

lə dezæne s pa:s trākilmā, le -zāfā s

conduisent comme des enfants bien élevés, et mangent

kōdyi:z kɔm de -zāfā bjē -nelve, e mā:z

tout avec grand plaisir. Après le potage aux asperges,

tu avek grā plezi:r. aprɛ l pota:z o -zasperz,

Marie-Anne et Fatima choisissent du mouton, puis,

mari a:n e fatima fwazis dy mutō, pyi,

elles choisissent des fruits. Et pour finir, elles

el fwazis de fryi. e pur fini:r, el

commandent deux tasses de café. Comme les assiettes

kɔmā:d də ta:s də kafe. kɔm le -zasjel

des enfants sont vides, leur mère leur dit d'aller

de -zāfā sō vid, lɛr mɛ:r lɛr di dale

jouer sur le pont du bateau. «Mais vous devez me

zwe syr lə pō dy bato. «me vu dve m

promettre que vous ne courrez plus comme des fous,

prometɾə kə vu n kurɾe ply kɔm de fu,

sans regarder où vous allez. Je ne veux pas que

sā rgarde u vu -zale. zə n və pa k

tranquille = cal-
me

choisir (comme
finir)
je choisis
tu choisis
il choisit
nous choisissons
vous choisissez
ils choisissent

promettre mettre
a promis a mis
promet met

courir
a couru
court
courait
courra

servir
a servi
sert
servait
servira

amuser = faire
rire

vous renversiez d'autres vieilles dames! » « Non, ma-
vu rāversje dō:trə vje:ʃ dam! » « nō, mā-
man! » lui promettent Jeanne et Arthur. « Et pas
mā! » lyi promet za:n e arty:r. « e pa
d'autres passagers non plus! » « Nous te promettons
dō:trə pasaze nō ply! » « nu i prometō
de ne renverser personne! » dit Arthur en riant, et le
də n rāverse pərsən! » di arty:r ā riʃā, e l
frère et la sœur se lèvent de table.
frɛ:r e la sœ:r sɔ lɛ:v də tabl.

A l'autre table, la dame a dit à ses enfants: « Quand
a lo:trə tabl, la dam a di a se -zāfā: « kā
le garçon nous servira notre café, à papa et à moi,
l garsō nu servira notrə kafe, a papa e a mwa,
vous pourrez aller jouer. » Et comme le garçon vient
vu pure ale zve. » e kəm lə garsō vjē
justement avec les cafés, ils se lèvent de table et
zysimā avek le kafe, il sɔ lɛ:v də tabl e
sortent du restaurant eux aussi.
sɔrt dy restorā ɐ osi.

En arrivant à la porte, Arthur et Jeanne se retournent
ā -narivā a la port, arty:r e za:n sɔ rtu:n
et, pour la deuxième fois, ils se trouvent nez
e, pur la dɔzjem fwa, il sɔ tru:v ne
à nez avec les deux autres enfants. Cela les amuse
a ne avek le dɔ -zo:trə -zāfā. sla le -zamy:z
beaucoup. Cela les amuse même tant qu'ils essayent
boku. sla le -zamy:z mɛ:m tā kil -zɛsɛ:ʃ

plusieurs fois de refaire la même chose. Mais plus
plyzjæ:r fwa d rəfɛ:r la mɛ:m ʃo:z. mɛ ply

on répète une chose amusante, moins elle devient
-zō rɛpɛt yn ʃo:z amyzã:t, mwɛ -zɛl dɔvʃɛ

amusante, et les quatre enfants, qui sont déjà devenus
amyzã:t, e le katr āfã ki sō deʒa dɔvny

de bons camarades, décident de faire le tour du bateau.
d bō kamarad, desid dɔ fɛ:r lə tu:r dy bato.

Puis, Arthur et Georges (c'est le nom de l'autre petit
puɪ, artɥ:r e ʒɔʒ [se l nō d lo:trə pɔti
 garçon) décident de monter voir ce que fait le capitaine.
garsō] desid dɔ mōte vwa:r sɔ k fe l kapiten.

« Tu ne crois pas que c'est défendu? » demande Jeanne
« ty n krwa pa k se defãdy? » dɔmã:d ʒa:n

à son frère, et Liliane, la sœur de Georges, dit: « Je
a sō frɛ:r, e liljan, la sœ:r dɔ ʒɔʒ, di: « ʒə

suis sûre que c'est défendu! Tu ne devrais pas y
sʃi sy:r kə se defãdy! ty n dɔvre pa i

aller, Georges. » Mais Georges et Arthur, bien entendu,
ale, ʒɔʒ. » mɛ ʒɔʒ e artɥ:r, bʃɛ -nãtãdy,

trouvent que c'est justement parce que c'est défendu
tru:v kə se ʒystãmã pãrs kə se defãdy

que c'est intéressant et disent à leurs sœurs de retour-
kə se -tɛiɛresã e di:z a lœr sœ:r dɔ rtur-

ner chez leurs mamans. Puis les deux fillettes les
ne fe lœr mãmã. puɪ le dɔ fʃiʒet le

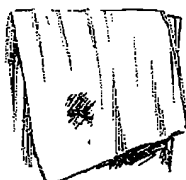
laissent partir et continuent à faire le tour du bateau.
les parti:r e kōtĩny a fɛ:r lə tu:r dy bato.

amusant = qui
amuse

défendu ↔ per-
mis

défendre (com-
me attendre)
a défendu
défend
défendait
défendra

grosse ɔ: grande



une tache

rougir = devenir
rouge

rougir (comme
finir)
a rougi
rougit
rougissait
rougira

je rougis
tu rougis
il rougit
nous rougissons
vous rougissez
ils rougissent

Au bout d'un quart d'heure, Marie-Anne et Fatima, qui
o bu dæ̃ ka:r dæ:r, mari a:n e fatima, ki
ont fini leur café et viennent de quitter le restau-
õ fini lær kafe e vjen da kite l resto-
rant, voient arriver deux petits garçons aux mains et
rā, vwa arive dæ pti garsõ o mē e

au visage noirs, et aux vêtements pleins de grosses
o viza:ʒ nwa:r, e o vstmā plē d gro:s

taches noires. L'un des garçons est Georges, l'autre
taf nwa:r. læ de garsõ e ʒorʒ, lo:tr

est Arthur. « Mais Arthur! » s'écrie Marie-Anne,
e arty:r. « me arty:r! » sekri mari a:n,

« où as-tu été? D'où viennent ces taches? » Arthur
« u a ty ete? du vjen se taf? » arty:r

se sent tout petit à ce moment. Il rougit de la tête
sə sã tu pti a s momā. il ruʒi d la te:t

aux pieds et ne dit rien. A cet instant, la mère de
o pje e n di rjē. a set ēstā, la mæ:r da

Georges sort à son tour du restaurant, et elle aussi
ʒorʒ so:r a sõ tu:r dy restorā, e el osi

s'écrie: « Georges! Qu'est-ce que tu as fait? Ex-
sekri: « ʒorʒ! kəs kə ty a fε? eks-

plique-moi d'où viennent toutes ces taches! » Georges
plik mwa du vjen tut se taf! » ʒorʒ

rougit, lui aussi, mais ne dit rien non plus. Marie-
ruʒi, lyi osi, me n di rjē nō ply. mari

Anne et la mère de Georges prennent alors leurs fils par
a:n e la mæ:r da ʒorʒ pren alo:r lær fis par

la main et descendent chacune dans sa cabine. Marie-
la mē e desā:d jakyn dā sa kabin. mari

Anne dit à Arthur: « Je suis très en colère! Que
a.n di a arty:r: «zə syi tre -zā kole:r! kə

vont penser de moi les autres passagers, quand ils
vō pāse d mwa le -zo:trə pasaze, kā -til

verront que j'ai un petit garçon si mal élevé? » Et
verō kə ze ə pti garsō si mal elve? » e

quand ils sont dans la cabine des enfants, elle con-
kā -til sō dā la kabin de -zāfā, el kō-

tinue: « Arthur, je ne veux pas que les gens aient
tiny: «arty:r, zə n və pa k le zā e

la moindre envie de penser que mes enfants ne sont pas
la mwē:dr āvi d pāse k me -zāfā n sō pa

les mieux élevés du monde. Tu t'es très mal con-
le mjo -zelve dy mō:d. ty te tre mal kō-

duit, aujourd'hui! J'aurais dû te laisser sur le quai
dyi, ozurdyi! zore dy t lese syr la kə

du port, avec tes grands-parents! Et maintenant, ex-
dy pō:r, avek te grāparā! e mētnā, eks-

plique-moi d'où viennent ces taches! » Et Arthur ex-
pplik mwa du vjen se taf! » e arty:r eks-

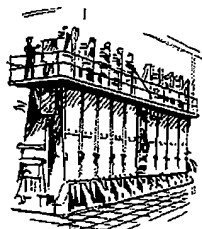
plique à sa mère qu'il a essayé de voir les machines
pplik a sa mē:r kil a eseje d vwa:r le mafin

du bateau, et qu'il est tombé en descendant, et que
dy bato, e kil e tōbe ā desādā, e k

Georges est tombé, lui aussi, et que... « Merci! »
zorz e tōbe, lyi osi, e k... «mersi!»

mal élevé = qui
se conduit mal

avoir
 (que) j'aie
 (que) tu aies
 (qu') il aie
 (qu') ils aient



les machines
du bateau

mourir
est mort
meurt
mourait
mourra

il est sage o: il se
conduit bien

-rr-
courir il courra
voir il verra
mourir il mourra

se déshabiller
↔ s'habiller

interrompt sa mère, « qui t'a permis d'aller voir les
ēierō sa mē:r, «ki ta permi dale vwa:r le

machines? » « Personne... » « Personne? Je pensais
mafin? » « person... » « person? » zə pāse

bien. Tu ne te souviens donc plus de ce que me di-
bjē. ty n tə suvjē dō ply dā s kə m di-

sait ton papa? Il me disait qu'il mourrait tran-
ze tō papa? il mē dize kil murre trā-

quille s'il savait que vous seriez toujours sages. »
kil sil save k vu sarije tugur sa:z. »

Arthur s'en souvient très bien, et il dit tout bas, en
arty:r sā suvjē tre bjē, e il di tu ba, ā

rougissant encore plus: « Oui, maman, je sais... »
ruʒisā āko:r ply: «wi, māmā, zə se... »

« Mais ce n'est pas assez de le savoir, il faut aussi
«mē s ne pa ase dā l savwa:r, il fo osi

vouloir être sage. Maintenant, tu vas te déshabiller, tu
vuhwa:r ɛ:trə sa:z. mētnā, ty va t dezabiʒe, ty

vas te laver de la tête aux pieds et tu vas te cou-
va t lave d la tēt o pje e ty va t ku-

cher! » « Oh, non, maman, je ne veux pas me coucher! »
ʒe! » «o, nō, māmā, zə n və pa m kuʒe! »

s'écrie Arthur. « J'ai dit que tu vas te coucher! »
sekri arty:r. «ze di k ty va t kuʒe! »

lui dit sa mère, et elle ajoute: « Et tu ne quitte-
lyi di sa mē:r, e el azut: «e ty n kil-

ras pas la cabine avant mon retour, tu as compris?
ra pa la kabin avā mō rtu:r, ty a kōpri?

Je viendrai dans quelque temps voir si tu es sage.»

ʒə vjēdre dā kelk tã vwa:r si ty e sa:ʒ.»

Arthur ne dit rien, cette fois-ci, et commence à se

arty:r nə di rjē, set fwa si, e komã:s a s

déshabiller. Marie-Anne remonte sur le pont, où

dezabiʒe. mari a:n ramõ:t syr la pō, u

Fatima l'attend avec Jeanne et sa nouvelle petite

fatima latã avek ʒa:n e sa nuvel pätit

amie, Liliane.

ami, liljan.

EXERCICE A.

Le MAROC a quitté le — de Casablanca. Les parents de Marie-Anne sont restés sur le —. Ils semblent des poupées, on ne voit plus leur —. Marie-Anne et les enfants descendent dans leurs —. Quand ils sortent de la cabine, Arthur dit à sa sœur: «Essaye de me —, si tu peux!» En sortant sur le —, il a — renverser une vieille dame, qui crie: «Ah, ce méchant garçon! Je vais dire à ta mère comment tu te —!» La vieille dame est toute rouge de —.

Il — y avoir du monde à toutes les tables du restaurant. «Je ne vois pas une table —,» dit Fatima. Mais un garçon leur dit qu'il y a une bonne table libre à l'autre — de la salle. Quand il les a — à leurs places, Marie-Anne demande le —. Il y a beaucoup de bonnes choses, et il est difficile de —.

MOTS:

une asperge
un bout
une cabine

un camarade
 un centimètre
 une colère
 une couchette
 un fou
 une machine
 un menu
 un nez
 un passager
 la plupart
 un pont
 un port
 un potage
 un potage
 julienne
 un quai
 une tache
 le tour
 un visage
 amusant
 défendu
 excellent
 libre
 moindre
 tranquille
 vide
 amuser
 (qu') ils aient
 apprendre
 il a appris
 choisir
 il a choisi
 ils choisissent
 commander
 se conduire
 ils se con-
 duisent
 il a conduit
 il s'est conduit
 il courait
 ils couraient
 vous courrez
 se déshabiller
 je dormirai

Quand les enfants se —, ils se mettent à rire. Pour-
 quoi rient-ils? Ils ne peuvent pas l'—. Et il n'y a
 rien à faire, car — on leur demande pourquoi ils rient,
 — ils rient.

EXERCICE B.

Quand les enfants sont sortis de la salle du restau-
 rant, que décident-ils de faire? ... Que disent les
 fillettes à leurs frères? ... Quand Marie-Anne et Fa-
 tima quittent le restaurant, qui voient-elles arriver?
 ... Que dit Marie-Anne à son fils, pendant qu'elle des-
 cend avec lui dans la cabine? ... Que doit faire Ar-
 thur, quand il se sera lavé? ...

EXERCICE C.

je conduis	nous conduisons
tu conduis	vous conduisez
il conduit	ils conduisent

Le garçon — Marie-Anne à une table à l'autre bout
 du restaurant. Quand ils sont à table, les enfants se
 — assez bien. Leur mère leur dit: «Si vous vous —
 mal, vous n'aurez pas de fruits!» «Mais maman, nous
 nous — toujours bien!» lui répond Arthur. «Non,
 Arthur, tu ne te — pas toujours bien!» «Peut-être
 pas toujours, mais je me — presque toujours bien.»

conduire
 a conduit conduisait
 conduit conduira

Marie-Anne demande au garçon de les — à la table libre. Le garçon les y —. Quand il les y a —, il leur donne le menu. « J'espère que tu te — bien, » dit Marie-Anne à son fils. Elle serait très heureuse si les enfants se — toujours bien.

courir
 a couru courait
 court courra

Arthur — très vite et renverse presque une vieille dame. « On ne doit pas — si vite! » lui crie la dame. Arthur dit à sa mère qu'il ne — pas très vite. Mais puis, il promet à Marie-Anne qu'une autre fois, il ne — pas si vite. Jeanne, elle, dit que c'est vrai: elle a — trop vite.

partir
 est parti partait
 part partira

M. Bourdier a demandé quand — le MAROC. « Il — dans huit jours, » lui a-t-on répondu. « Quand tu —, je viendrai te dire adieu, » dit Gilberte à Marie-Anne. Les parents de Marie-Anne ont été très tristes de voir — le MAROC. Quand il est —, sa mère pleure.

servir
 a servi servait
 sert servira

« Quand le garçon nous — le café, vous pourrez sortir, » a dit Marie-Anne aux enfants. Et voilà enfin le

il aurait dû
 s'écrier
 expliquer
 il a failli
 il finissait
 il mourrait
 promettre
 rattraper
 recommander
 refaire
 regretter
 renverser
 retarder
 se retourner
 rougir
 en rougissant
 il servira
 voyager
 lentement
 tranquillement
 à l'autre bout de
 avoir à rire
 y avoir
 bien élevé
 ce qui compte
 d'un air de
 du monde
 être en colère
 faire des
 histoires
 faire le tour
 il paraît
 je t'en prie
 les uns... les
 autres
 mal élevé
 nez à nez
 plus ... moins
 plus ... plus
 rien d'autre
 voilà tout
 Liliane

garçon qui — le café! Pendant qu'il est occupé à le —, les enfants sortent sur le pont du bateau. Maintenant, le garçon a — le café, et les enfants sont déjà loin. Deux autres enfants sont aussi sortis sur le pont pendant que le garçon — le café à Marie-Anne et à Fatima.

RÉSUMÉ (1)

L'infinitif après à, après de et seul.

Dans une phrase avec l'infinitif, il peut y avoir les mots *à* ou *de* avant l'infinitif, ou bien l'infinitif peut être seul, sans *à* ni *de*. Il est difficile de savoir quand on a *à* ou *de* et quand on n'a aucun de ces deux mots devant l'infinitif. C'est pour cela que nous vous donnons dans ce résumé un grand nombre de phrases avec l'infinitif, pour vous aider à savoir quel mot vous devez mettre entre l'infinitif et le mot qui vient avant.

L'infinitif avec à.

aider à + inf.

Mme Bourdier *aide* sa fille à faire les valises.

avoir à + inf.

Qu'est-ce que vous *avez* à rire?

Il n'y *a* rien d'autre à faire que d'attendre.

commencer à + inf.

Ils *commencent* à expliquer ce qu'ils ont fait.

continuer à + inf.

Les garçons *continuent* à faire le tour du bateau.

donner à + inf.

Elle avait *donné* à manger à Fatima.

éprouver du plaisir à + inf.

Il *éprouve* un grand plaisir à parler.

être + adjectif + à + inf.

Ces choses sont *agréables* à entendre.

jouer à + inf.

Ils *jouent* à faire les valises.

Le train <i>met</i> 5 heures à faire les 320 kilomètres.	mettre à + inf.
Elle <i>se met</i> à regarder la photo.	se mettre à + inf.
Il a <i>passé</i> une journée à s'occuper des billets.	passer... à + inf.
La matinée <i>se passe</i> à discuter.	se passer à + inf.
<i>Pense</i> à faire tes valises!	penser à + inf.
Il <i>se prépare</i> à descendre.	se préparer à + inf.
Il <i>restait</i> des heures à regarder ses roses.	rester à + inf.
<i>La première chose</i> à faire, c'est d'aller prendre les billets.	la + adjectif + chose à + inf.
L'infinifitif avec de.	
Il a <i>accepté de</i> venir.	accepter de + inf.
Il <i>achève de</i> s'habiller.	achever de + inf.
Elle n' <i>avait pas besoin de</i> le dire.	avoir besoin de + inf.
Il a <i>envie de</i> rire.	avoir envie de + inf.
Elle <i>avait eu l'idée de</i> lui téléphoner.	avoir l'idée de + inf.
Tu <i>as peur d'être</i> trop seule.	avoir peur de + inf.
<i>Ai-je le plaisir de</i> vous connaître?	avoir le plaisir de + inf.
Ils <i>auront le temps de</i> dire adieu à leurs amis.	avoir le temps de + inf.
Il n'y a <i>rien d'autre à faire que</i> d'attendre.	rien d'autre à faire que de + inf.
Son cœur s'est <i>arrêté de</i> battre.	s'arrêter de + inf.
Il lui a <i>téléphoné au lieu de</i> lui écrire.	au lieu de + inf.
Il a <i>cessé de</i> passer ses soirées avec Fatima.	cesser de + inf.
Il lui a <i>demandé de</i> venir.	demander de + inf.
Je vous <i>demande pardon de</i> vous avoir dérangé.	demander pardon de + inf.
Ils <i>décident de</i> commencer à manger.	décider de + inf.
Il <i>se dépêche de</i> se laver.	se dépêcher de + inf.
Ils <i>disent</i> à leurs sœurs de rentrer.	dire de + inf.

Chapitre trente et un (31).

donner le temps de + inf.	Il veut lui <i>donner le temps</i> d'y penser.
empêcher de + inf.	Il l'a <i>empêché</i> d'ouvrir la porte.
essayer de + inf.	<i>Essaye</i> de me rattraper!
c'est à ... de + inf.	<i>C'est</i> à toi de décider!
c'est assez de + inf.	<i>C'est assez</i> d'avoir appartenu à Napoléon III.
c'est autre chose de + inf.	<i>C'était autre chose</i> d'entendre André le raconter.
c'est bien de + inf.	<i>C'est bien</i> pour elle d'aller en France.
il est + adjectif + de + inf.	<i>Il est difficile</i> de choisir.
	<i>Il n'est pas facile</i> d'être vieux.
	<i>Il est impossible</i> de décrire sa joie.
	<i>Il est nécessaire</i> d'emporter des robes.
	<i>Il nous sera possible</i> de venir demain.
	<i>Il serait triste</i> de vivre ici.
c'est (ton) tour de + inf.	<i>C'est ton tour</i> de venir à Villebourg.
être + adjectif + de + inf.	Nous <i>sommes contents</i> d'être restés.
	Nous <i>sommes heureux</i> de vous avoir connu.
	Elle <i>était impatiente</i> de finir cette conversation.
	Elle <i>est obligée</i> de laisser beaucoup de robes à Casa- blanca.
être près de + inf.	Il <i>est près</i> de tomber.
faire bien de + inf.	Nous <i>ferons bien</i> de nous présenter.
faire mieux de + inf.	Nous <i>ferions mieux</i> de remonter.
finir de + inf.	Vous me répondrez quand vous aurez <i>fini</i> de rire.
intéresser de + inf.	Si cela vous <i>intéresse</i> de le savoir, je vous le dirai.
merci de + inf.	<i>Merci</i> d'être si bonne!
parler de + inf.	Elle <i>parle</i> d'attendre toute sa vie!
prier de + inf.	Je les ai <i>priés</i> de rester cette nuit.
permettre de + inf.	Qui t'a <i>permis</i> d'aller voir les machines?

Il saute <i>pour le plaisir de</i> sauter.	pour le plaisir de
Nous te <i>promettons de</i> ne renverser personne.	+ inf. promettre de + inf.
Elle <i>refusait de</i> le voir amoureux de Marie-Anne.	+ inf. refuser de + inf.
Ils <i>viennent de</i> quitter le restaurant.	venir de + inf.
La première chose à <i>faire, c'est de</i> s'occuper des billets.	... chose à faire, c'est de + inf.
L'infinif seul.	
Elle aurait <i>aimé</i> voyager.	aimer + inf.
Je <i>vais</i> le lui dire.	aller + inf.
Combien de temps <i>comptes-tu</i> y rester?	compter + inf.
Un homme <i>doit</i> laisser les dames passer les premières.	devoir + inf.
Elle l'a <i>envoyé</i> se coucher.	envoyer + inf.
Il <i>espère</i> pouvoir la retrouver.	espérer + inf.
Il a <i>failli</i> me renverser.	(il a) failli + inf.
Il lui a <i>fait</i> boire quelque chose.	faire + inf.
Il la <i>fait</i> descendre dans le bateau.	
Une nouvelle guerre a <i>fait</i> oublier l'autre.	
Elle lui a <i>fait</i> savoir la nouvelle.	
Il <i>faut</i> vouloir être un petit garçon sage.	il faut + inf.
Ils les <i>laissent</i> partir.	laisser + inf.
Vous <i>pouvez</i> aller jouer.	pouvoir + inf.
Il <i>regarde</i> les gens passer.	regarder + inf.
Il ne <i>sait</i> pas chanter.	savoir + inf.
Elle <i>semble</i> être un peu plus forte.	sembler + inf.
Elles <i>voient</i> arriver deux garçons.	voir + inf.
Il <i>veut</i> sortir.	vouloir + inf.
Il <i>monte</i> voir ce qui est arrivé.	monter, descen- dre, aller, courir, etc. + inf.
Ils <i>courent</i> annoncer la nouvelle à leurs amis.	

Chapitre trente et un (31).

après + inf.

Après avoir reçu la lettre, elle l'a lue à sa mère.

par quoi + inf.

Je ne sais pas *par quoi* commencer.

pour + inf.

Elle s'arrête *pour* relire la lettre.

sans + inf.

Il dit cela *sans* sourire.

Et voici deux exemples où ce n'est ni à ni *de*, mais *par* qu'on a avant l'infinitif:

commencer par + ^{inf.}
finir par + inf.

Il *commence par* dire bonjour.

Elles ont *fini par* devenir amies.

RÉSUMÉ (2)

Voici trois familles de verbes qui se ressemblent:

partir

partir

est parti

part

partait

partira

servir

servir

a servi

sert

servait

servira

dormir

dormir

a dormi

dort

dormait

dormira

Au singulier du présent les trois familles ne sont pas différentes:

je pars

tu pars

il part

je sers

tu sers

il sert

je dors

tu dors

il dort

Les formes « pars! » « sers! » et « dors! » sont également les mêmes. Mais aux autres formes, nous voyons que la fin de chaque forme est la même pour les trois familles de verbes, *sauf une lettre*. Cette lettre est *t* pour

la famille de partir, *v* pour la famille de servir, et *m* pour la famille de dormir. Voici les formes du pluriel du présent:

nous partons	nous servons	nous dormons
vous partez	vous servez	vous dormez
ils partent	ils servent	ils dorment

Les autres verbes que nous connaissons de ces trois familles sont: *sortir*, (se) *sentir*, et *s'endormir*.

UN HOMME A LA MER!

croire
je crois
tu crois
il croit
nous croyons
vous croyez
ils croient

Quand un enfant
n'est pas sage, on
le punit.

punir (comme
finir)
a puni
punit
punissait
punira

la manière dont ɔ:
comment

Quand on punit
quelqu'un qui n'a
rien fait, on est in-
juste.

de cette manière
= comme cela

il faut ɔ: on doit
remarquer ɔ: dire
juste ↔ injuste

Quand Marie-Anne, Fatima et Jeanne se sont promenées
kā mari a:n, fatima e za:n sã sã prɔmne

pendant une demi-heure, Fatima dit: « Madame Marie-
pādā -tɔn damiæ:r, fatima di: «madam mari

Anne, vous ne croyez pas qu'Arthur a été assez puni et
a:n, vu n kɔwaje pa kartɔ:r a ete ase pɔni e

que nous pouvons le faire sortir de sa cabine? » « Tu
k nu puvõ l fe:r sorti:r dã sa kabin? » «ty

trouves? Eh bien, descendons! Nous verrons s'il
tru:v? e bɔjẽ, desãdã! nu verõ sil

regrette la manière dont il s'est conduit. »
regret la manje:r dõ -til se kãdyi.»

Dans sa cabine, Arthur a d'abord passé un quart
dã sa kabin, artɔ:r a dabo:r pase ã ka:r

d'heure à se répéter combien il était malheureux et
dæ:r a s repete kãbɔjẽ il ete malæɔ e

combien sa mère était injuste: car vraiment, il
kãbɔjẽ sa mæ:r ete -tẽɣyst: kar vɔɔmã, il

n'avait rien fait! En tout cas, pas assez pour être
nave ɔjẽ fe! ã tu ka, pa ase pɔɔr e:trɔ

puni de cette manière. (Il faut remarquer qu'Arthur
pɔni d set manje:r. [il fo rmarke kartɔ:r

trouve toujours que sa mère est injuste quand c'est
tru:v tuɣu:r kã sa mæ:r e -tẽɣyst kã se

lui qui est puni. Mais il trouve presque toujours
lyi ki ɛ pyɲi. mɛ il tru:v presk tuʒu:r

qu'elle est très juste quand elle punit sa sœur.)
kɛl ɛ trɛ ʒyst kã -tɛl pyɲi sa sœ:r.]

Mais après avoir pensé à son malheur pendant un
mɛ aprɛ -zaɯwa:r pãse a sɔ̃ malœ:r pãdã -iɛ

quart d'heure, Arthur s'est senti fatigué, s'est couché
ka:r dœ:r, arty:r se sãti faɲʒe, se kuʃe

sur le dos et s'est mis à regarder autour de lui.
syr la do ɛ se mi a rgarde otu:r dɔ lyi.

Il faisait chaud dans la cabine. On n'entendait que
il fɔʒɛ fo dã la kabin. ɔ̃ nãtãde kɔ̃

le bruit des machines. Les yeux d'Arthur se sont
l brɥi de masin. le -ɹjɔ darty:r sɔ̃ sɔ̃

fermés, et peu à peu, le petit garçon s'est endormi.
ferme, ɛ pɔ a pɔ, la pti garsɔ̃ se -tãdɔrmi.

Ainsi couché sur le dos, il ressemble à un petit
ɛsi kuʃe syr la do, il rɔsã:bl a ɛ̃ pti

ange plutôt qu'à un petit garçon qui s'est très mal con-
-tã:ʒ plyto ka ɛ̃ pti garsɔ̃ ki se trɛ mal kɔ̃-

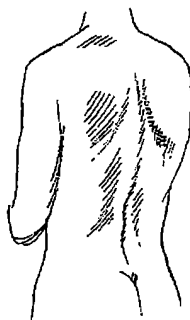
duit.

duɲi.

« C'est curieux, on n'entend aucun bruit, » dit Jeanne
« se kyrjɔ, ɔ̃ nãtã okã brɥi, » di ʒa:n

quand les trois s'arrêtent devant la porte de la ca-
kã le trɔa saret dɔvã la pɔrt dɔ la ka-

bine. « Oui, c'est curieux, » répète Fatima, « que peut-
bin. « wi, se kyrjɔ, » repɛt fatima, « kɔ̃ pɔ̃



un dos

peu à peu ↔
 tout à coup

curieux = étrange

	<p>il faire? Vous ne croyez pas qu'il lui est arrivé <i>-tɪl fɛ:r? vu n krowaje pa kil lɥi ɛ -tarive</i></p> <p>quelque chose, Madame Marie-Anne? » « Oh, non! » <i>kelkə ʃo:z, madam mari a:n? » « o, nɔ! »</i></p> <p>répond Marie-Anne, puis elle ajoute: « Entrons, nous <i>repɔ mari a:n, pɥi ɛl azut: «ãtrɔ, nu</i></p> <p>verrons ce qu'il fait. » Elle ouvre la porte sans faire <i>verɔ s kil fɛ.» ɛl u:vra la pɔrt sã fɛ:r</i></p> <p>de bruit, et entre dans la cabine. Fatima et Jeanne <i>də bɾɥi, ɛ ã:trə dã la kabin. fatima ɛ ʒa:n</i></p>
à sa suite = après elle	<p>entrent à sa suite. Quand elles voient Arthur qui dort, <i>ã:tr a sa sɥil. kã -tel vwa arty:r ki do:r,</i></p> <p>la bouche un peu ouverte, elles se mettent à rire sans <i>la buf œ pø uvert, ɛl sɔ met a ri:r sã</i></p> <p>pouvoir s'arrêter. <i>puvwa:r sarete.</i></p>
brusquement = tout à coup	<p>A ce rire, le petit garçon se réveille brusquement et <i>a s ri:r, lə pti garsɔ s reve:ʃ bryskəmã ɛ</i></p>
hein? ɔ: quoi?	<p>saute de la couchette. « Hein? Qu'est-ce qu'il y a? » <i>sɔ:t də la kufet. «ẽ? kes kil ʒa?»</i></p>
tout d'abord = avant toute chose	<p>demande-t-il tout d'abord, ce qui fait rire encore <i>dɔmã:d -tɪl tu dabɔ:r, s ki fɛ ri:r ãkɔ:r</i></p> <p>plus sa sœur et Fatima. Puis, peu à peu, il se ré- <i>pɥi sa sœ:r ɛ fatima. pɥi, pø a pø, il sɔ re-</i></p> <p>veille entièrement et se met alors à rire lui aussi. <i>ve:ʃ ãtjermã ɛ s me abɔ:r a ri:r lɥi osi.</i></p> <p>« Eh bien, Arthur, » lui demande sa mère, « as-tu dé- <i>« ɛ bʃẽ, arty:r, » lɥi dmã:d sa mɛ:r, « a ty de-</i></p>

cidé d'être sage pendant le reste du voyage? » Tout
side de:tro sa:z pādā l rest dy vwa:z? » *tu*

d'abord, Arthur ne veut pas répondre, puis il dit en
dabo:r, arty:r na vø pa repõ:dr, pyi il di ā

regardant le tapis de la cabine: « Oui... » « Oui quoi? »
rgardā l tapi d la kabin: «wi...» «wi kwa?»

« Je le promets. » « C'est bien. Ne l'oublie pas. Tu
«zə l prome.» «se bjē. nə lubli pa. ty

sais bien qu'une promesse, c'est quelque chose de
se bjē kyn promes, se kelka fo:z də

très sérieux. Ton père tenait toujours ses promesses,
tre serjə. tō pe:r tənə tuzu:r se promes,

tu le sais bien. » « Oh, oui, maman! » « Alors, quittons
ty l se bjē.» «o, wi, māmā!» «alo:r, kitō

cette cabine où il fait vraiment trop chaud et remontons
set kabin u il fe vremā tro fo e rmōtō

sur le pont. » Sur ces mots, Marie-Anne sort avec
syr la pō.» syr se mo, mari a:n so:r avek

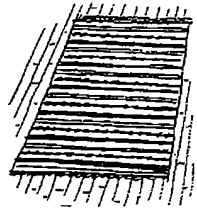
Fatima, et les deux enfants sortent à sa suite.
fatima, e le dø -zāfā sort a sa syit.

Quand ils montent sur le pont, ils voient que le so-
kā -tīl mō:t syr la pō, il vwa kə l so-

leil est maintenant derrière un gros nuage blanc.
le:ŋ e mētnā derje:r ə gro nʏa:z blā.

« Oh, maman, regarde! » s'écrie Jeanne dès qu'elle le
«o, māmā, rəgard!» sekri za:n de kel la

voit. « On dirait un énorme cheval blanc! » « Oui,
vwa. «ō dire ə -nenorm fəval blā!» «wi,



un tapis

une promesse =
ce que l'on promet

quelque chose de
sérieux : une
chose sérieuse

tenir ses prom-
ses = faire ce
qu'on a promis



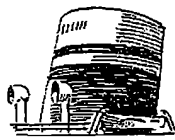
un nuage

on dirait = on
croirait que c'est

énorme = très
grand



un avion



une cheminée

en effet o: comme
le dit Fatima



une aile

très heureux
[trɛ -zæxø]

très haut
[trɛ o]

c'est curieux, » dit Marie-Anne en souriant, « on di-
se *kyrjə*, » di *mari a:n ā surjā*, « ɔ di-
rait vraiment un énorme cheval. » « Moi, je trouve
re vɾemā ɔ -nɛnɔrm fəval. » « *mwa, ʒə tru:v*
qu'il ressemble plutôt à un mouton, ce nuage, » dit
kɛl rəsā:blə plyio a ɔ mutɔ, sɔ nyɑ:ʒ, » di
Arthur. « Un mouton? Eh bien, mon vieux... »
ariy:r. « ɔ mutɔ? e bjɛ, mɔ vjə... »

commence Jeanne, mais elle est interrompue par Fatima
kɔmā:s ʒa:n, mɛ el ɛ -tɛtɛrɔpy par fatima

qui, à ce même moment, s'écrie: « Regardez! Un
ki, a s mɛ:m mɔmā, sekri: « rəgarde! ɔ

avion! » « Un avion? Où? » demande Arthur, qui a
-navjɔ! » « ɔ -navjɔ? u? » dɛmā:d artɪ:r, ki a

décidé depuis longtemps que quand il sera grand, il
dɛsɪdɛ dɛpɥi lɔtā kə kā -tɪl sɔrɑ grā, il

sera aviateur. « Là, un peu à droite de la première
sɔrɑ avjɑtɔ:r. « la, ɔ pø a drwat dɔ la prɛmjɛ:r

cheminée. » En effet, à droite de la cheminée, on voit
fəmine. » ā -nɛfɛ, a drwat dɔ la fəmine, ɔ vwa

dans le ciel un grand avion qui vient rapidement vers
dā l sɛjɛl ɔ grā -tɛvjɔ ki vjɛ rɛpɪdmā vɛr

le bateau. Ses grandes ailes brillent au soleil. Comme
lə bato. sɛ grā:d -zɛl bri:j o solɛ:j. kɔm

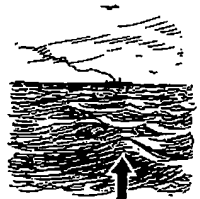
il vole très haut, on n'entend presque pas le bruit de
il vɔl trɛ o, ɔ nātā prɛsk pa l brɥi d

ses quatre moteurs.
sɛ katrɔ mɔtɔ:r.

Dès qu'Arthur aperçoit l'avion, il se met à faire de
de karty:r aperswa lavjō, il sə mɛ a fɛ:r də
 grands gestes. Il sait bien que l'aviateur ne peut
grā zest. il se bjē k lavjatœ:r nə pə
 pas le voir, mais il le salue tout de même. Le visage
pa l vwa:r, mɛ il lə saly tu d mɛ:m. lə viza:ʒ
 tourné vers le ciel, il marche sur le pont sans voir
turne ver lə sjel, il marʃ syr lə pō sā vwa:r
 où il pose les pieds. « Arthur! » crie Marie-Anne,
u il pɔ:z le pjɛ. «arty:r!» kri mari a:n,
 «arrête-toi!» Le petit garçon n'entend rien, et
«aret twa!» lə pti garsō nātiā rjē, e
 les autres passagers autour de lui regardent égale-
le -zo:trə pasaze oiu:r də lɥi rgard egal-
 ment l'avion. Marie-Anne croit déjà voir son fils
mā lavjō. mari a:n krwa deʒa vwa:r sō fis
 tomber à la mer, elle voit son petit corps se dé-
tōbe a la mɛ:r, el vwa sō pti kɔ:r sə de-
 battre un instant contre les vagues, puis, brusque-
batr ɛ -nɛstā kō:trə le vag, pɥi, bryska-
 ment, disparaître. Cette pensée lui donne des ailes.
mā, dispare:tr. set pāse lɥi dɔn de -zɛl.
 On dirait qu'elle vole au lieu de marcher. En moins
ō dire kɛl vol o lɥə d marʃe. ā mwē
 d'une seconde, elle est près de son petit, elle l'a
dyn sɛʒō:d, el ɛ pre d sō pti, el la
 saisi par la main et le tient aussi fort qu'un homme.
sezi par la mē e l tjē osi fɔ:r kɛ -nom.

s'arrêter
 arrête-toi!
 arrêtons-nous!
 arrêtez-vous!

à la mer = dans
 la mer



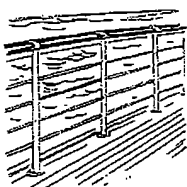
la mer une vague

disparaître (comme connaître)
 a disparu
 disparaît
 disparaissait
 disparaîtra

saisir (comme finir)
 a saisi
 saisit
 saisissait
 saisira

rassurer = faire
devenir calme

tu allais tomber =
tu étais près de
tomber



le bastingage



un poisson

Arthur essaye de se débattre, il veut continuer à
arty:r ese:j də s debatʁ, il vø kōtinje a
 saluer son aviateur, mais comme, un instant, il a
salje sō -navjatœ:r, me kom, œ -nēstā, il a
 tourné son visage vers sa mère, il s'arrête brusque-
turne sō viza:ʒ ver sa mɛ:r, il saret bryska-
 ment, la regarde, et s'écrie: « Maman! Qu'est-ce qu'il
mā, la rgard, e sekri: «māmā! kes kil
 y a? » « Rien, mon petit, rien, » dit Marie-Anne pour
jaʔ » «rjē, mō pti, rjē, » di mari a.n pur
 le rassurer. « Je croyais que tu allais tomber à la
la rasyre. «ʒə krwaʒe k ty ale tōbe a la
 mer, et j'ai eu peur. » C'est maintenant le tour d'Ar-
mɛ:r, e ʒə y pœ:r. » se mēlnā l tu:r dar-
 thur de rassurer sa mère. « Tu croyais que j'allais
ty:r də rasyre sa mɛ:r. «ty krwaʒe k ʒale
 tomber à la mer? Mais maman, c'est impossible:
tōbe a la mɛ:r? me māmā, se -tēposibl:
 il y a le bastingage, et puis, tu sais bien que je
il ja l bastēga:ʒ, e pʁi, ty se bjē kə ʒ
 sais nager! » « Tu nages comme un poisson, mon petit,
se naze! » «ty na:ʒ kom œ pwasō, mō pti,
 je le sais. Mais dans le port de Casablanca, la mer
ʒə l se. me dā l pɔ:r də kazablāka, la mɛ:r
 n'est pas profonde, tandis qu'ici elle est très pro-
ne pa pɔʁfɔ:d, tādī kisi ei e tre pro-
 fonde: plus de deux mille mètres. » En entendant
fɔ:d: ply də də mil metr. » ā -nātādū

cela, Arthur demande: « Dis, maman, qu'est-ce que
sla, arty:r dāmā:d: «di, māmā, kes kə

vous auriez fait si j'étais tombé à la mer? » Et
vu -zɔrʒe fə si zete tɔbe a la mɛ:r? » e

comme pour répondre à sa question, une voix crie à
kɔnɪ pʊr rɛpɔ:dr a sa kɛstʃɔ, ɣn vva kri a

ce même moment: « Un homme à la mer! »

s mɛ:m mɔmā: «œ -nɔm a la mɛ:r! »

C'est un jeune homme qui, en voulant montrer à une
se -tœ zæn ɔm ki, œ vulā mōtre a ɣn

vouloir
 en voulant

jeune fille comment un jour il avait attrapé un énorme
zæn fi:ʃ kɔmā œ zu:r il ave -tatrɛp œ -nɛnɔrm

poisson, a fait un geste trop brusque et, du bastingage
pɪwasɔ, a fə œ zɛstɔ trɔ brysk e, dy bastɛga:ʒ

où il était assis, il est tombé à la mer. Celui qui a
u il ɛtɛ -tasi, il ɛ tɔbe a la mɛ:r. sɔlyi ki a

crié est un monsieur qui a vu le jeune homme tomber,
krie ɛ -tœ mɔsjɔ ki a vy l zæn ɔm tɔbe,

sans pouvoir l'aider, parce qu'il était trop loin. Immé-
sā puɪwa:r lede, pars kil ɛtɛ trɔ kwɛ. ime-

immédiatement =
 tout de suite

diatement, on fait savoir au capitaine ce qui s'est passé,
dʒatmā, ɔ fə savwa:r ɔ kɔpitɛn s ki se pase,

et ce dernier donne immédiatement l'ordre d'arrêter
e s dɛrnʃɛ dɔn imɛdʒatmā lɔrdɔ dɛrɛtɛ

le bateau. Mais les machines d'un grand bateau ne
l bato. mɛ le mɔʃɪn dœ grā bato n

sont pas si faciles à arrêter que le moteur d'une auto,
sɔ pa si fasil a ɛrɛtɛ kə l mɔtɔ:r dyn ɔto,

un matelot



une chaloupe

descendre ɔ: faire
descendre

une centaine =
environ cent

direction ɔ: sens

une trentaine =
environ trente

et puis, pour arrêter un grand bateau, il ne suffit pas
e pɥi, pur arete æ grā bato, il na syfi pa

d'arrêter les machines. Il faut les faire tourner dans
darete le mašin. il fo le fe:r turne dā

l'autre sens. C'est ce que le capitaine donne l'ordre
lo:trə sã:s. se s kə l kapiten don lo:rdrə

de faire. Et quelques minutes plus tard, le bateau
də fe:r. e kelk minyt ply ia:r, la bato

s'est arrêté, cinq matelots montent dans une chaloupe,
se -tarete, sē matlo mō:t dā -zyn šalup,

que d'autres matelots descendent à la mer.

kə do:trə matlo desã:d a la me:r.

Le jeune homme qui est tombé à la mer est à quelques
la ʒœn ɔm ki e tɔbe a la me:r e -la kelk

centaines de mètres du bateau. Heureusement pour
sāten də metra dy bato. cərazmā pur

lui, il semble savoir nager presque aussi bien que
lyi, il sã:blo savwa:r naze presk osi bjē kə

le poisson qui l'a fait tomber dans l'eau. Quand il
l pwasɔ ki la fe tɔbe dā lo. kã -til

voit que l'on a descendu une chaloupe, il se met à
vwa kə lɔ -na desãdy yn šalup, il sə me a

nager dans la direction du bateau. La chaloupe va
naze dā la direksjɔ dy bato. la šalup va

vite, on dirait que les cinq matelots lui donnent
vit, ɔ dire k le sē matlo lyi don

des ailes. Il n'y a plus qu'une trentaine de mètres
de -zel. il nja ply kyn trāten də metr

entre elle et le jeune homme. Sur le bateau, tous
ā:tr el e l zæn m. syr la baio, tu

les yeux regardent dans le même sens. Tout à coup,
le -zjə rgard" dā l me:m sā:s. tu -la ku,

quand la chaloupe n'est plus qu'à une vingtaine de
kā la šalup ne ply ka yn vēten dā

mètres du jeune homme, la jeune fille aperçoit quel-
metra dy zæn m, la zæn fi:j aperswa kel-

que chose de noir qui nage rapidement dans la direc-
ka fo:z dā nwa:r ki na:z rapidmā dā la direk-

tion de son camarade. « Là! Là! Regardez! » s'écrie-
sjō d sō kannarad. «la! la! rgarde!» sekri

t-elle, les yeux pleins d'horreur, et l'instant sui-
-tel, le -zjə plē doræ:r, e lēstā syi-

vant, des centaines d'yeux se sont tournés dans la
vā, de sāten djə sə sō turne dā la

même direction. « Un requin! » s'écrie quelqu'un.
me:m direksjō. «ā rākē!» sekri kelkē.

Les matelots de la chaloupe ont également vu le requin
le matlo d la šalup ō -legalmā vy l rākē

(car c'en est un), et en trois secondes, ils sont auprès
[ka:r sā -ne-tā], e ā trwa zgō:d, il sō -topre

du nageur. Un des marins l'a déjà saisi par les mains,
dy nazæ:r. ā de marē la deza sezi par le mē,

et quand le requin arrive à l'endroit où était le nageur
e kā l rākē ari:v a lādrwa u ete l nazæ:r

quelques instants plus tôt, le jeune homme est déjà
kelk -zēstā ply to, la zæn m e deza

une vingtaine =
environ vingt

horreur (f) ɔ:
très grande peur



un requin

c'en est un ɔ: c'est
vraiment un re-
quin

un nageur = un
homme qui nage

un marin =
un matelot

Chapitre trente-deux (32).

une dizaine =
environ dix

le tout ɔ: tout cela

durer

Un jour et une
nuit durent vingt-
quatre heures.

on se montre ɔ:
on montre, l'un
à l'autre,...

on se dit ɔ: on dit,
l'un à l'autre,...

une soixantaine
= environ
soixante

dans la chaloupe. Et comme l'un des marins fait
dā la šalup. e kɔm lā de marē fe

tomber quelque chose dans la mer au même moment,
tʃbe kelka ʃo:z dā la mɛ:r o me:m momā.

le requin a peur et disparaît brusquement. Une
lə rkē a ʔæ:r e dispæ bryskāmā. yn

dizaine de minutes plus tard, on a remonté la chaloupe,
dizen dɔ minyt ʔly tɔ:r, ʃ -nɔ rmōte lə šalup,

et le jeune homme, qui est trop fatigué pour marcher,
e l ʒœn ɔm, ki e trɔ fatige ʔur marʃe,

est porté par deux hommes dans sa cabine, où il est
e ʔortie ʔar dɔ -zɔm dā sɔ kabin, u il e

couché sur sa couchette. Le tout n'a duré qu'un quart
kufɛ syr sɔ kufɛt. lə tu nɔ dyre kē kɔ:r

d'heure environ.

dœ:r āvirʃ.

Sur le pont du bateau, une vingtaine de personnes
syr lə ʔɔ dy bato, yn vēten dɔ ʔerson

discutent ce qui s'est passé. On se montre l'endroit
diskyt sɔ ki se ʔasɛ. ʃ s mɔ:trɔ lādrwa

où le jeune homme se trouvait au moment où il est
u l ʒœn ɔm sɔ truve o momā u il e

tombé du bateau, on se dit que la mer est très pro-
tʃbe dy bato, ʃ s di k lə mɛ:r e tre ʔro-

fonde à cet endroit, et un monsieur d'une soixan-
ʃɔ:d a sɛt ādrwa, e ā mɔsʃɔ dyn swasā-

taine d'années dit à sa femme: «Ma chère, c'est de
ten dæne di a sɔ fam: «ma ʃɛ:r, sɛ d

cette manière que l'on se tue. Si ce jeune homme
set manje:r kə lə s ty. si sə zæn ɔm

n'avait pas été un si bon nageur, et si les marins
nave pa ete æ si bɔ̃ nazæ:r, e si le marɛ

n'avaient pas été si rapides... » Il ne finit pas
nave pa ete si rapid... » il nə fini pa

sa pensée, mais ajoute après un instant: « Ah, cette
sa pāse, me azut apre -zæ -nēstā: «a, set

jeunesse! Elle ne pense à rien! » « Tu n'es pas juste,
zænes! el nə pā:s a riē! » «ty nə pa zyst,

Albert, » lui dit sa femme avec un sourire, « tu ne te
albe:r, » lɥi di sa fam avek æ suri:r, «ty n tə

rappelles donc plus cette fois où tu es tombé dans
rapel dɔ̃ ply set fwa u ty ɛ tɔ̃be dā

le lac en voulant me donner une fleur d'eau? » « On
l lak ā vulā m done yn flæ:r do? » «ɔ̃

ne dit pas «une fleur d'eau»! » « Tu as sûrement
n di pa «yn flæ:r do»! » «ly a syrmā

raison, Albert, mais, ce n'est pas cela qui importe. Ce
rezɔ̃, albe:r, me, s nə pa sla ki ɛpɔrt. sə

qui importe, c'est que tu es injuste. » « Bien, bien, »
ki ɛpɔrt, se k ty ɛ -zɛ̃zyst. » «bjɛ, bjɛ, »

dit son mari, et sur ces mots, lui et sa femme s'en
di sɔ̃ mari, e syr se mo, lɥi e sa fam sā

vont prendre une tasse de café au restaurant.
vɔ̃ prā:dr yn ta:s də kafe o restɔrā.

Pendant toute cette affaire, Marie-Anne, Fatima et
pādū tut set afe:r, mari a:n, fatima e

se rappeler = se
souvenir de

se **rappeler** (com-
me **appeler**)
s'est rappelé
se rappelle

importer ɔ:
compter

avoir très peur =
avoir une très
grande peur

un requin, il faut
que ça ... : il faut
qu'un requin...

et que = et
lorsque

les enfants sont restés presque immobiles, au même
le -zāfā sō reste presk imobil, o me:m

endroit. La petite Jeanne a eu très peur au commence-
ādrwa. la ptit za:n a y tre pæ:r o komās-

ment, mais Arthur l'a rassurée d'un air de grande
mā, me arty:r la rasyre dē -ne:r da grā:d

personne: « Je te promets qu'il ne lui arrivera
persn: «zə tə prɔme kil nə lɥi ari:vɔ

rien! Tu verras, ça ira très bien! Ecoute: les ma-
rjē! ty vera, sa ira tre bjē! ekut: le ma-

chines tournent dans l'autre sens! Et le bateau est
fin iurn dā lo:trə sā:s! e l bato e

déjà presque arrêté, tu vois? » « Je vois, » répond Jeanne,
deza presk arete, ty vwa? » «zə vwa, » repō za:n,

mais elle a tout de même eu très peur en voyant le
me el a tu d me:m y tre pæ:r ā vwa:jā l

requin. Mais Arthur l'a de nouveau rassurée: « Ça
rakē. me arty:r la d nuvo rasyre: «sa

ne fait rien, tu sais? Un requin, il faut que ça se
n fe rjē, ty se? ā rakē, il fo k sa s

tourne sur le dos pour pouvoir saisir un nageur. »
turn syr la dō pur puvwɔ:r sezi:r ā nazæ:r. »

(C'est à l'école qu'Arthur a appris cela.) Mais
[se -ta lekɔl karty:r a apri sla.] me

Jeanne n'a été tout à fait rassurée que lorsqu'elle a
za:n nə ete tu -ta fe rasyre kə lɔrskel a

vu le marin saisir le jeune homme par les mains, et
vy l marē sezi:r la zæn m par le mē, e

qu'elle a vu les deux hommes le porter dans sa cabine.

kel a vy le dō -zom lə pōrte dā sa kabin.

Pendant tout cela, aucun des quatre n'avait

pādā tu sla, okā de katro nave

remarqué que le nuage qui, tout d'abord, n'était qu'un

rmarke kə l nyā:z ki, tu dabo:r, nete kē

grand cheval à droite de la cheminée du bateau, avait

grā fval a drwat dō la fmine dy bato, ave

peu à peu couvert tout le ciel, comme un immense ta-

pə a pə kuve:r tu l sjel, kom ā -nimā:s ta-

pis blanc. C'est Marie-Anne qui, la première, dit:

pi blā. se mari a:n ki, la prēmje:r, di:

« Il fait un peu froid, vous ne trouvez pas? » « Froid? »

« il fe ā pə frwa, vu n truve pa? » « frwa? »

disent les deux enfants en même temps: « Non, il ne

dī:z le dō -zāfā ā me:m tā: « nō, il nə

fait pas froid. » Mais quand ils remarquent, eux aus-

fe pa frwa. » me kā -til rōmark, ə o-

si, que les nuages couvrent maintenant tout le ciel,

si, kə le nyā:z ku:vra mētnā tu l sjel,

il leur semble tout à coup que leur mère a tout de

il lœr sā:blā tu -ta ku k lœr me:r a tu d

même raison.

me:m rezō.

Le nuage n'est déjà plus blanc, mais gris, et l'on

lə nyā:z ne deza ply blā, me gri, e lō

ne voit pas le soleil. Il fait aussi sombre qu'à

n vwa pa l solē:j. il fe osi sō:brə kə

immense =
énorme

froid ↔ chaud

couvrir (comme
ouvrir)
je couvre
tu couvres
il couvre
nous couvrons
vous couvrez
ils couvrent

Le gris est une
couleur entre le
blanc et le noir.

il fait sombre o:
on ne voit pas
bien

Chapitre trente-deux (32).

pas du tout = absolument pas

prenant ɔ: en prenant

un millier = environ mille

sept ou huit heures du soir. Et voilà que le vent
sɛt u yi -tɔ:ɾ dy swa:ɾ. e vɔwala kə l vā

se met à souffler. C'est un vent froid. Ce n'est
s me a sufle. se -tɛ vā frwa. s ne

pas du tout un vent d'été, mais un vrai vent d'hiver. Les oiseaux volent plus vite, leurs ailes aussi
pa dy tu ɛ vā dete, me ɛ vre vā di-
ver. Les oiseaux volent plus vite, leurs ailes aussi
ve:ɾ. le -zɔwazo vol ply vit, lɔɾ -zel osi
semblent grises plutôt que blanches comme avant.
sā:blə gri:z plyto k bla:f kɔm avā.

Une grosse goutte d'eau tombe sur la main de Jeanne.
yn gro:s gut do tɔ:b syr la mɛ d za:n.

Une autre goutte tombe immédiatement après sur le nez
yn o:trə gut tɔ:b imedjatmā apre syr la ne
d'Arthur. « Il pleut! » s'écrit-il, et un instant
darty:ɾ. « il plø! » sekri -tɪl, e ɛ -nɛstā

plus tard, ce n'est plus une goutte, mais des dizaines, des centaines de gouttes qui tombent autour
ply ta:ɾ, s ne ply -zyn gut, me de di-
zen, de sāten də gut ki tɔ:b otu:ɾ

de Marie-Anne et des enfants. Et pendant que Marie-
də mari a:n e de -zāfā. e pādā k mari

Anne, prenant les enfants par la main, court dans la
a:n, prɔnā le -zāfā par la mɛ, ku:ɾ dā la
direction des cabines, les centaines de gouttes deviennent
direksjɔ de kabin, le sāten də gut dɔvɛn

des milliers. Un grand cri va d'un bout du bateau à
de milje. ɛ grā kri va dɛ bu dy bato a

l'autre: « Il pleut! Il pleut! » Tous les passagers courent
lo:tr: «il plø! il plø!» tu le pasaze ku:r

vers leurs cabines ou vers les salons, et moins d'une
ver lœr kabin u ver le salõ, e mwẽ dyn

demi-minute plus tard, le pont est abandonné par le
dəmininyt ply ta:r, lə pō ɛ -tabāðone par lə

dernier passager.

dernje pasaze.

La pluie qui tombe des nuages toujours plus sombres
la pluyi ki tō:b de nyɑ:z tuzu:r ply sō:br

est froide comme une pluie de décembre. De minute
ɛ frwɑd kom yn pluyi də desā:br. də minyt

en minute elle devient plus forte, et le vent, de
ā minyt el dəvǝẽ ply fort, e l vā, də

minute en minute, souffle avec plus de force. La
minyt ā minyt, sufl avek ply d fors. la

mer qui, une demi-heure plus tôt, était si calme et
mɛ:r ki, yn dəmiɑ:r ply to, ɛtɛ si kalm e

bleue, a changé entièrement. Elle est sombre, d'un
blø, a fǝʒe āhǝrmā. el ɛ sō:br, dǝ

vert presque noir, et de grandes vagues frappent le
ve:r presk nwa:r, e d grā:d vag frap lə

bateau avec force.

bato avek fors.

Marie-Anne et les enfants sont montés dans le salon
mari a:n e le -zǝfā sō mōte dā l salõ

de première et regardent par une des fenêtres. « Quelle
d prəmje:r e rgard par yn de fne:tr. «kel

le pont est abandonné par les passagers = les passagers ont quitté le pont

fort
 la force

Une personne qui est très forte a beaucoup de force.

Chapitre trente-deux (32).

tempête = vent
très fort, pluie,
vagues très hau-
tes, etc .

tempête! » s'écrie Arthur. « Oui, c'est comme cette
tāpɛ:t! » sekri arty:r. « wi, se kɔm set
fois, tu te rappelles, où nous étions allés à Azemmour
fwa, ty t rapel, u nu -zetɨʃ -zale a azemu:r
avec grand-père, » dit Jeanne. « Oh, oui, » dit Arthur,
avek grāpɛ:r, » di za:n. « O, wi, » di arty:r,
« il y avait des vagues plus hautes que des maisons
« il jave de vag ply o:t ka de mezʃ
de trois étages! » « Disons deux étages, » remarque
dɔ trwa -zeta:ʒ! » « dizʃ dɔ -zeta:ʒ, » remark
Marie-Anne en souriant. « Oui, mais tout de même, »
mari a:n ā surjā. « wi, me tu d mɛ:m, »
dit Arthur sans se retourner, le nez contre la fenêtre
di arty:r sā s rəturne, lə ne kɔ:trə la fne:trə
du salon. Le jour dont parle Arthur, il y a eu, entre
dy salɔ̃. lə zu:r dɔ parl art:y:r, il ja y, ā:trə
Casablanca et Azemmour, une tempête d'une telle force
kazablāka e azemu:r, yn tāpɛ:t dyn tel fors
qu'aucun bateau n'a pu quitter le port de Casablanca
kokā bato na py kite l pɔ:r dɔ kazablāka
et que deux petits bateaux, en voulant entrer dans le
e k dɔ pti bato, ā vulā ātre dā l
port, ont été saisis par une vague immense et ont
pɔ:r, ɔ -tete sezi par yn vag imā:s e ɔ
disparu en moins d'une minute! Beaucoup de personnes
dispary ā mwē dyn minyt! boku d persɔn
dans le port les ont vus disparaître. Durant un court
dā l pɔ:r le -zɔ vy dispɛ:tr. dyrā -tā ku:r

instant, on a vu avec horreur les passagers et les
ēstā, ʔ -na vy avək mæ:r le pasage e le

matelots se débattre contre les vagues, sans pouvoir
matlo s debatra kē:trə le vag, sā puwə:r

les aider. « C'est ainsi que la mer punit ceux qui n'ont
le -zede. «se -tēsi k la mæ:r pyni sə ki nō

pas peur d'elle, » a-t-on dit. Arthur se rappelle qu'alors,
pa pæ:r del, » a -tē di. arty:r sə rapel kal:r,

au commencement de la tempête, des milliers d'oiseaux
o kmāsmā d la tāpēt, de milje dwazo

ont passé au-dessus de leurs têtes. En quelques minutes,
ʔ pase odsy d lər tēt. ā kelk minyt,

tous les cafés d'Azemmour (une petite ville à une cin-
tu le kafe dazemu:r [yn pētīl vil a yn sē-

quantaine de kilomètres de Casablanca) ont été aban-
kāten dā kilometra dā kazablāka] ʔ -teie abā-

donnés, comme le pont du bateau aujourd'hui. Seule-
dne, km la pō dy bato ozurdyi. səl-

ment, cette fois-là, la pluie n'était pas froide comme
mā, sēt fwa la, la plūi nete pa frwad km

aujourd'hui, mais presque chaude.

ozurdyi, mē presk fo:d.

Pendant une heure, les deux enfants ne quittent pas
pādā -tyn æ:r, le dō -zāfā n kit pa

la fenêtre du salon. Puis tout à coup, aussi vite qu'elle
la fne:trə dy salō. pyi tu -ta ku, osi vit kel

est venue, la tempête passe. Le vent se calme, les
e vny, la tāpēt pa:s. la vā s kalm, le

une dizaine
 une vingtaine
 une trentaine
 une quarantaine
 une cinquantaine
 une soixantaine
 une centaine
 un millier

se calmer = deve-
 nir calme

nuages laissent passer les premiers rayons du soleil,
nyɑ:ʒ les pase le prəmje reʃ dy solɛ:ʒ,
 le pont du MAROC, abandonné pendant la tempête,
lə pɔ̃ dy marɔk, abɑ̃dɔne pɑ̃dɑ la tɑpɛ:t,
 est de nouveau plein de monde. Le soleil disparaît
e d nuvo plɛ d mɔ̃:d. lə solɛ:ʒ dispare
 encore de temps en temps derrière un nuage, mais de
ɑko:r dɑ tɑ -zɑ tɑ dɛrʒe:r ɑ nyɑ:ʒ, mɛ d
 minute en minute, ses rayons deviennent plus chauds. Il
minyt ɑ minyt, se reʃ dɔrʒen ply fo. il
 ne fait pas du tout sombre, tous semblent contents et
nə fɛ pa dy tu sɔ̃:br, tus sɑ:blɑ kɔ̃tɑ e
 heureux. Tous sauf ceux qui n'aiment pas les grosses
œrø. tus sof sɔ ki nɛ:m pa le gro:s
 vagues et sont encore malades dans leurs cabines. Mais
vɑ e sɔ̃ -tɑko:r malɑ dɑ lœr kabin. mɛ
 les enfants n'y pensent pas, et pour eux, le voyage
le -zɑfɑ ni pɑ:s pa, e pur ø, lə vvaʒɑ:ʒ
 continue, toujours aussi beau.
kɔ̃tinɔ, tuʒu:r osi bo.

EXERCICE A.

MOTS:

une aile
 un aviateur
 un avion
 un bastingage

Fatima dit à Marie-Anne: «Vous ne — pas qu'Arthur est resté assez longtemps dans sa cabine?» «Nous verrons s'il regrette la — dont il s'est conduit,» dit Marie-Anne. Arthur, dans sa cabine, trouve que sa

mère est très —, car il n'a vraiment rien fait. Quand il dort, il ressemble à un petit ange — qu'à un garçon qui s'est mal conduit.

Marie-Anne entre dans la cabine la première, Jeanne et Fatima y entrent à sa —. Arthur rougit et regarde le — de la cabine quand sa mère lui demande: « Me promets-tu d'être sage? » Puis il lui donne la — qu'elle lui demande.

Le soleil est derrière un gros —. Ce nuage ressemble à un — cheval. Tout à coup, les enfants voient un —. Arthur le regarde, le visage — vers le ciel, sans voir où il marche. Quand Marie-Anne l'a —, il s'—: « Qu'est-ce qu'il y a? » Sa mère le —: « Il n'y a rien, mon petit. »

Marie-Anne croyait que son fils — tomber à la mer. Mais Arthur lui dit qu'il sait —. « C'est vrai, tu nages comme un —, » lui dit sa mère, « mais la mer ici est très —. »

EXERCICE B.

Que dit-on d'une personne qui nage très bien? ... Qu'est-ce qu'un oiseau a au lieu de bras? ... Comment le jeune homme est-il tombé à la mer? ... Que fait le capitaine du bateau quand on a crié: Un homme à la mer? ... Que font les matelots, quand le bateau

une chaloupe
une cheminée
un commence-
ment
une direction
un dos
un endroit
une force
une goutte
une horreur
une manière
un marin
un matelot
une mer
un nageur
un nuage
un ordre
la pluie
un poisson
une promesse
un requin
un sens
un tapis
une tempête
une vague
un vent
brusque
curieux
énorme
froid
gris
immense
injuste
juste
profond
sombre
abandonner
arrête-toi!
se calmer
ils couvrent
vous croyez
se débattre
descendre
disparaître

il disparaît
durer
il faut
nager
il pleut
porter
prenant
il a puni
il punit
remarquer
se répéter
se rappeler
rassurer
remonter
saisir
il a saisi
tu allais tomber
tourner
voulant
brusquement
hein?
immédiatement
plutôt
une dizaine
une vingtaine
une trentaine
une cinquan-
taine
une soixantaine
une centaine
un millier
à sa suite
ce qui importe
de cette
manière
en effet
il fait chaud
il fait froid
il fait sombre
pas du tout
peu à peu
tout d'abord
tout de même

s'est arrêté? ... Que fait le jeune homme, quand il voit que l'on descend la chaloupe à la mer? ... Que voit la jeune fille dans l'eau, quand la chaloupe est déjà tout près du jeune homme? ...

EXERCICE C.

je crois	nous croyons
tu crois	vous croyez
il croit	ils croient

« —tu que le jeune homme sait nager?» demande un monsieur à sa femme. «Oui, je — qu'il sait nager,» lui répond-elle. Arthur — aussi que le jeune homme sait nager, car lui-même nage très bien. Mais d'autres passagers ne — pas que le jeune homme sait nager. «—vous que la chaloupe arrivera à temps?» demandent-ils aux matelots. «Oui, nous — qu'elle arrivera à temps,» répondent les matelots, très calmes.

finir	
a fini	finissait
finit	finira

Quand on a — de déjeuner, les enfants quittent la salle du restaurant. Ils se dépêchent toujours de — leur déjeuner, pour aller vite jouer. C'est presque toujours Arthur qui — de manger le premier. Son père aussi — toujours de manger avant les autres. «Quand, un jour, tu — après nous, on sera très content!» dit souvent Marie-Anne à son fils.

vouloir

a voulu

voulait

veut

voudra

Henri ne — pas mourir, mais qui — mourir avant d'avoir vraiment vécu? Le jeune homme a — que ses enfants deviennent de bons petits Français. Les parents de Marie-Anne lui ont dit: «Quand tu — nous quitter, dis-le, nous ne t'arrêterons pas.» Et maintenant, Marie-Anne, sans le —, a fait du mal à ses parents en décidant de partir.

RÉSUMÉ (1)

Les deux formes du futur.

Dans la phrase: «Nous allons fumer nos cigares dans le salon,» les mots «allons fumer» disent la même chose que le mot «fumerons». Nous avons donc en français deux différentes formes de futur: le futur en un seul mot (il *fumera*), et le futur en deux mots, avec le verbe *aller* (il *va fumer*). Mais quand disons-nous: «il fumera», et quand disons-nous: «il va fumer»?

Nous disons: «il va fumer», «il va manger», «il va demander», etc. quand ce que dit le verbe va arriver dans peu de temps. Dans les autres cas, nous disons: «il fumera», «il mangera», «il demandera», etc.

Nous dirons donc: «Il *va venir* dans cinq minutes,» mais: «Il *viendra* dans une semaine.» Nous dirons: «Quand il *viendra* (dans peu de temps), nous *allons*

savoir ce qu'il veut,» mais: « Quand il viendra (demain, par exemple), nous *saurons* ce qu'il veut. »

Jusqu'ici, cela n'est pas très difficile. Ce qui est un peu plus difficile, c'est que, parfois, on emploie également le verbe *aller* en parlant de choses qui arriveront dans quelques semaines, dans un mois, etc.

On dira par exemple: « Dans quelques semaines, je *vais commencer* mon grand voyage autour du monde, » mais on ne peut pas dire: « Je vais lire ce livre dans quelques semaines. » Pourquoi? Parce que, quand on parle d'un grand voyage, quelques semaines, ce n'est pas long, tandis que si l'on parle de lire un livre, quelques semaines, c'est long.

Un autre exemple. On dira: « Nous *allons finir* votre robe dans trois jours, Madame. » Mais on dira: « Nous *finirons* cette lettre dans trois jours. » Pourquoi? Parce que, quand on parle de finir une robe, trois jours c'est peu, tandis que si l'on parle de finir une lettre, c'est long.

RÉSUMÉ (2)

Voici une assez grande famille de verbes, la famille de *venir*, dont nous connaissons jusqu'ici les cinq verbes *venir*, *devenir*, *se souvenir*, *tenir*, et *appartenir*.

On pourrait dire, il est vrai, que ce sont deux familles de verbes, la famille de *venir* et celle de *tenir*.

Mais comme ces deux familles se ressemblent beaucoup, on en a fait une seule, grande famille.

EXERCICE

Comme premier exercice, essayez d'écrire le présent des verbes de cette famille. Nous vous donnons ici le présent de *venir*:

je viens	nous venons
tu viens	vous venez
il vient	ils viennent

Et voici un exercice sur les autres temps des verbes de cette famille. Comme exemple, nous vous donnons cinq formes du verbe *venir*:

venir	
est venu	venait
vient	viendra

Arthur (tenir) sa cuiller à la main quand il mange sa soupe. Quand il était très petit, c'était sa mère qui (tenir) sa cuiller. La cafetière de M. Doumier a (appartenir) à Napoléon III. Quand M. Doumier mourra, elle (appartenir) peut-être à Marie-Anne. Les enfants de Marie-Anne (devenir) de bons Français, quand ils seront grands. Arthur est (devenir) plus sage, depuis la mort de son père. Marie-Anne se (souvenir) encore des dernières phrases de son mari. Elle s'en (souvenir) toujours.

« Qui (venir) à la gare, quand nous arriverons à Villebourg? » demande Fatima. « Je serais très contente si mon beau-père (venir) à la gare, » lui répond Marie-Anne. M. Doumier était impatient de (tenir) dans ses bras la femme d'Henri et ses enfants. « La femme d'Henri arrive; elle (venir) à Villebourg! » disait-il à tout le monde. Et il a demandé encore une fois à sa fille Josette de (venir), elle aussi, à Villebourg.

L'ARRIVÉE A MARSEILLE

Quand le MAROC arrive à Marseille, dans la matinée

kā l marok ari:v a marse:j, dā la matine

du samedi, il fait très beau, le soleil brille dans un

dy samdi, il fe tre bo, la sole:j bri:j dā -zā

ciel bleu. Une grande foule est rassemblée sur le

sjel blø yn grā:d ful ε rasāble syr la

quai. On attend le MAROC depuis une heure. Le

ke. ǝ -natā l marok dəpɔi -zyn æ:r. la

navire aurait dû être à Marseille vers dix heures.

navi:r ɔre dy ε:tr a marse:j ver di -zæ:r.

Mais à cause de la tempête et du jeune homme qui

me a ko:z də la tāpɛ:t e dy zæn ɔm ki

était tombé à la mer, il a une heure de retard, et n'ar-

ete tɔbe a la mɛ:r, il a yn æ:r də riɑ:r, e na-

rive à Marseille que vers onze heures.

ri:v a marse:j kə ver ɔ:z æ:r.

Presque tous les passagers sont sur le pont, et beau-

presk tu le pasage sǝ syr la pǝ, e bo-

coup font de grands gestes aux personnes rassemblées

ku fǝ də grā zest o pɛrson rasāble

sur le quai. Beaucoup ont des amis ou des parents

syr la ke. boku ǝ de -zami u də parā

parmi la foule qui attend. Marie-Anne, Fatima et

parmi la ful ki atā. mari a:n, fatima e

une foule = beau-
coup de person-
nes

une foule est ras-
semblée ɔ: beau-
coup de personnes
sont ensemble

un navire = un
bateau

il a une heure de
retard = il arrive
une heure trop
tard

beaucoup ɔ: beau-
coup de passagers

parent = oncle,
tante, cousin, etc.

les enfants sont naturellement au bastingage, et les
 le -zāfā sō natyrelmā o bastēga:ʒ, e le
 enfants saluent eux aussi la foule. A côté d'eux,
 -zāfā saly o osi la ful. a kote dō,
 une dame d'une soixantaine d'années semble avoir des
 yn dam dyn swasāien dane sā:bl awwa:r de
 amis parmi ceux qui attendent, car elle appelle:
 -zami parmi sō ki atā:d, kar el apel:
 «Hélène! Hélène!» et fait des gestes de la main à
 «elen! elen!» e fe de ʒest dō la mē a
 quelqu'un, sur le quai. «C'est ma fille,» explique-
 kelkē, syr la ke. «se ma fi:j,» eksplik
 t-elle à Marie-Anne, «j'ai été voir une de mes filles
 -tel a mari a:n, «ze ete wwa:r yn dō me fi:j
 qui est mariée à Casablanca, et Hélène, c'est mon
 ki e mariē a kazablāka, e elen, se mō
 autre fille.» Marie-Anne sourit, et la dame con-
 -no:trā fi:j.» mari a:n suri, e la dam kō-
 tinue à faire des gestes de la main à sa fille.
 tiny a fe:r de ʒest dō la mē a sa fi:j.
 «Elle m'a vue!» dit-elle tout à coup et, en quittant
 «el ma vy!» di-tel tu -la ku e, ā kitā
 le bastingage: «Je vais me dépêcher de descendre!»
 l bastēga:ʒ: «ʒa ve m depeʃe dō desā:dr!
 Au revoir, Madame.» «Au revoir, Madame,» répond
 o wwa:r, madam.» «o wwa:r, madam,» repō
 Marie-Anne, et la dame s'en va.
 mari a:n, e la dam sā va.

A ce moment, Fatima dit: « Ce monsieur qui semble
a s mɔmã, fatima di: «sa masjə ki sã:blə
 nous appeler, n'est-ce pas Monsieur André? » « Oui,
nu -zaplə, nes pa masjə ādre?» «wi,
 c'est l'oncle André, » s'écrient les deux enfants en même
se lɔ:kl ādre,» sekri le dɔ -zāfā ā me:m

temps, et ils se mettent à crier: « Oncle André! Oncle
tā, e il sɔ met a krie: «ɔ:kl ādre! ɔ:kl

André! » « André à Marseille? Quelle surprise! »
ādre!» «ādre a marse:j? kel syrpri:z!»

s'écrie Marie-Anne, « et moi qui le croyais à mille
sekri mari a:n, «e mwa ki l krowaje a mil

kilomètres d'ici, chez mon beau-père à Villebourg,
kilometrə disi, je mɔ bope:r a vilbu:r,

ou à Paris! » « C'est très gentil d'être venu jus-
u a pari!» «se tre žāti de:trə vony žys-

qu'à Marseille, » dit Fatima. « C'est plus que gentil! »
ka marse:j,» di fatima. «se ply k žāti!»

dit Marie-Anne, et ajoute: « Mais il a toujours été un
di mari a:n, e ažit: «me il a tužur ete ċe

bon camarade. Maintenant, venez vite, nous allons
bɔ kamarad. mētnā, vone vit, nu -zalɔ

nous dépêcher de descendre, nous aussi! »
nu depeje dɔ desā:dr, nu osi!»

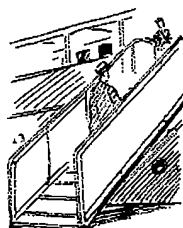
Des matelots ont justement fini de mettre en place
de matlo ɔ žystemā fini d metr ā plas

les passerelles, les premiers passagers commencent à
le pasrel, le prēmje pasaze komā:s a

Une surprise est
quelque chose que
l'on n'attendait
pas.

...qui le croyais
o: ...qui croyais
qu'il était

il est gentil o: il
se conduit d'une
manière agréable



une passerelle



debout
assis

suivre
je suis
tu suis
il suit
nous suivons
vous suivez
ils suivent

pousser un cri =
crier soudain

une dizaine au
moins = pas
moins d'une di-
zaine

descendre du navire. En arrivant devant la passe-
desā:drə dy navi:r. ā -narivā dvā la pas-
relle du pont de première, Marie-Anne, Fatima et les
rel dy pō d prəmje:r, mari a:n, fatima e le
deux enfants rattrappent la vieille dame que sa fille
də -zāfā ratrap la vje:ʃ dam ka sa fi:ʃ
Hélène attend sur le quai. La dame leur sourit et
elen atā syr la ke. la dam lər suri e
demande: « On vous attend aussi? » « Oui, » répond Ma-
dmā:d: «ō vu -zatā osi? » «wi,» repō ma-
rie-Anne, « un cousin que je croyais à mille kilomètres
ri a:n, «ā kuzē k ʒə krwaʒe a mil kilometra
d'ici. » « Quelle jolie surprise! » dit la dame. Et sur
disi.» «kel ʒoli syrpri:z! » di la dam. e syr
ces mots, elle commence à descendre. Nos quatre amis
se mo, el kmā:s a desā:dr. no katr ami
la suivent. André est debout, à côté de la passerelle
la syi:v. ādre e dəbu, a kote d la pasrel
par où ils descendent. Il les suit du regard en souriant
par u il desā:d. il le syi dy rga:r ā surjā
à sa cousine.
a sa kuzin.
Tout à coup, la vieille dame pousse un cri et tombe.
tu -la ku, la vje:ʃ dam pus . ā kri e t̃s.b.
Immédiatement, une dizaine de personnes au moins
imedjatmā, yn dizaen də person o mwē
courent l'aider. La pauvre dame paraît s'être fait
ku:r lede. la po:vra dam pare se:tra fe

mal, car elle reste couchée sur le côté, sans remuer.
mal, kar el rest kufe syr la kote, sã ramye.

sans remuer ɔ: immobile

« Oh! » dit-elle, puis elle appelle: « Hélène! » « Me
« o! » di -tel, pyi el apel: « elen! » « me

voilà, maman, » dit sa fille, qui est arrivée elle aussi
vvala, māmā, » di sa fi:j, ki e -tarive el osi

en courant. Puis elle se met à genoux à côté de sa
ã kurã. pyi el sa me a zomu a kote d sa

mère et lui demande: « As-tu mal, maman? » « Non, »
me:r e lyi dmã:d: « a ty mal, māmā? » « nã, »

répond la vieille dame, « mais je ne peux pas remuer le
repõ la vje:j dam, « me zã n pø pa ramye l

bras droit. Je crois que je me le suis cassé en tombant. »
bra drwa. zã krwa hã zã m la syi kase ã iãbã. »

« Ne dis pas cela, maman, ce serait vraiment trop de
« nã di pa sla, māmā, sã sre vremã tro d

malchance! » dit sa fille. Et André, qui est monté lui
malfã:s! » di sa fi:j. e ãdre, ki e mõte lyi

malchance ↔ chance

aussi pour aider Marie-Anne à descendre (cela n'est
osi pur ede mari a:n a desã:dr [sla ne

pas facile, à cause de la foule qui s'est formée autour
pa fasil, a ko:z dã la ful ki se forme otu:r

se former ɔ: se rassembler

de la pauvre dame), dit lui aussi: « Quelle malchance!
dã la po:vra damj, di lyi osi: « kel malfã:s!

Juste au moment où cette pauvre dame rentrait en
zyst o momã u set po:vra dam rãtre ã

France d'un si long voyage! Mais il faudrait un doc-
frã:s dã si lõ vwaja:z! me il fõdre ã dok-

il faut
 il faudra



un genou



un bras cassé

s'approcher ɔ: ve-
nir plus près

à travers ɔ: en
traversant

avez-vous des
douleurs = avez-
vous mal

teur! N'y a-t-il pas un docteur?» « Ici, » répond une
tœ:r! nja -til pa æ doktœ:r? » « isi, » repõ yn

voix, et un jeune homme s'approche, à travers la foule.
vwa, æ æ zœn om saproʃ, a trave:r la ful.

Il se met lui aussi à genoux auprès de la dame et lui
il sœ me lyi osi a znu opre d la dam e lyi

demande: « Avez-vous des douleurs, Madame? » « Non, »
dmã:d: « ave vu de dulœ:r, madam? » « nœ, »

répond la dame, « je n'ai aucune douleur, mais je ne
repõ la dam, « zœ ne okyn dulœ:r, me . zœ n

peux pas remuer le bras droit. Croyez-vous qu'il est
pœ pa remue l bra druwa. krwaʃe vu kil æ

cassé, docteur? » « Je ne peux pas le dire avant de
kase, doktœ:r? » « zœ n pœ pa l di:r avã d

l'avoir vu, Madame, » lui répond le jeune docteur, puis
lavwa:r vy, madam, » lyi repõ l zœn doktœ:r, pyi

aux gens rassemblés autour d'eux: « Il faut porter
o zã rasãble oiu:r dœ: « il fo porte

Madame dans sa cabine! Faites un peu de place, s'il
madam dã sa kabin! fet -zœ pœ d plas, sil

vous plaît! » « Oui, naturellement, » dit alors André à
vu ple! » « wi, natyrelmã, » di alo:r ädre a

sa cousine, « que faisons-nous ici? Descendons vite, le
sa kuzin, « kœ fzõ nu isi? desãdõ vit, la

train n'attendra pas longtemps. Il est déjà onze heures
trẽ natãdra pa lõã. il æ dezã ɔ:z œ:r

vingt, il part dans une vingtaine de minutes. » Et
vẽ, il pa:r dã -zyn vëten dœ minyi. » æ

il descend avec Marie-Anne sur le quai, suivi de
il desā avec mari a:n syr lə ke, syivi d

Fatima et des enfants, pendant que la pauvre dame
fatima e de -zāfā, pādā k la po:vrə dam

est portée dans sa cabine.

e porte dā sa kabin.

Marie-Anne se retourne un instant, pour voir si le
mari a:n sə rturm æ -nēsā, pur vwa:r si l

porteur qui a pris leurs valises les suit. Il est juste
portœ:r ki a pri lœr vali:z le syi. il e zyst

derrière eux et demande, pour être sûr: « Le train de
derje:r ø e dmā:d, pur e:trə sy:r: «lə trē d

Paris, n'est-ce pas, Madame? » « Oui, oui, » lui répond
pari, nes pa, madam? » «wi, wi,» lyi repō

Marie-Anne, « allez-y, nous vous suivons! » Puis elle
mari a:n, «ale -zi, nu vu syivō!» pɥi el

se retourne vers André, qui lui a pris le bras. « André,
sə rturm ver ādre, ki lyi a pri l bra. «ādre,

quelle belle surprise tu nous as faite! Mais comment
kel bel syrpri:z ty nu -za fet! mœ komā

as-tu eu l'idée de venir jusqu'à Marseille? » « C'est
a ty y lide də vni:r zyska marse:j? » «se

très simple, j'ai eu grande envie de te revoir, une si
tre sē:pl, ze y grā:d āvi də tə rvwa:r, yn si

grande envie que j'ai tout à coup décidé de prendre
grā:d āvi k ze tu -ta ku deside də prā:drə

le train de Marseille, et me voilà! » « Quelle bonne
lə trē d marse:j, e m vwala! » «kel bœn

suivre
 a suivi
 suit

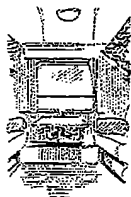


un porteur

simple ɔ: facile à
 comprendre

un passager = une
personne qui
voyage en bateau

un voyageur =
une personne qui
voyage par le
train, en auto,
etc.



un compartiment

combien est-ce
que je vous dois?
c: combien d'ar-
gent dois-je vous
donner?

le payer c: payer
le porteur

idée! » disent les deux enfants derrière lui, et en riant,
ide! » di:z le dɔ -zāfā derʃe:r lyi, e ā rijā,

tout le monde s'en va vers le train.

tu l mɔ:d sū va ver lə trē.

A quelques centaines de mètres de l'endroit où est
a kɛk sātɛn dɔ metrɔ dɔ lādrwa u ɛ

le MAROC, il y a une gare pour les voyageurs qui
l marɔk, il ja yn ga:r pur le vvaʒazɛ:r ki

viennent en bateau. Le porteur avec les valises de
vʒɛn -tā baɪo. lə portɛ:r avɛk le vali:z dɔ

Marie-Anne est déjà devant un wagon de 1ère classe
mari a:n ɛ deʒa dvā -tā vagɔ d prəmʃe:r kla:s

où il a vu un compartiment libre. Il monte dans le
u il a vy ā kɔpartimā libr. il mɔ:t dā l

wagon, suivi de nos voyageurs. Le porteur met les
vagɔ, sʒivi d no vvaʒazɛ:r. lə portɛ:r mɛ le

valises en place dans le compartiment, et Marie-Anne
vali:z ā plas dā l kɔpartimā, e mari a:n

lui demande: « Combien est-ce que je vous dois? »
lyi dmā:d: « kɔbjē ɛs kə ʒ vu dwa? »

« Cela fait deux cents francs, Madame, » lui répond
« sla fɛ dɔ sā frā, madam, » lyi repɔ

le porteur. Marie-Anne veut le payer, mais son cou-
l portɛ:r. mari a:n vɔ l pɛʒɛ, mɛ sɔ ku-

sin l'arrête, et paye à sa place. Marie-Anne proteste:
zē laret, e pɛ:ʒ a sa plas. mari a:n protest:

« André, vraiment, je ne veux pas que tu payes pour
« ādre, vremā, ʒə n vɔ pa k ty pɛ:ʒ pur

moi! » Mais son cousin lui sourit et ne la laisse pas
mwā! *me sī kuzē lūi suri e n la les pa*
 continuer. Elle est si jolie, en ce moment, qu'il se
kōimye. el e si zoli, ā s momā, kil sē
 demande un instant s'il ne peut pas se permettre de
dmā:d ē -nēstā sil na pō pa s permetre dē
 l'embrasser. Après tout, Marie-Anne est sa cousine.
lābrase. āpre tu, mari a:n e sa kuzin.

Mais devant Fatima, il préfère ne pas le faire. Il dit
me dvā fatima, il prefe:r na pa l fe:r. il di
 seulement: « Ma chère cousine, c'est très simple: à
sālmā: «ma fe:r kuzin, se tre sē:pl: a

partir de ce moment et jusqu'à notre arrivée à Ville-
parh:r dā s momā e zyska notr arive a vil-
 bourg, c'est moi qui paye. Sommes-nous d'accord? »
bu:r, se mwā ki pē:j. som nu dako:r?

Cette fois-ci, la jeune femme ne proteste pas. Elle
set fwa si, la zæn fam nā protest pa. el
 lève les épaules avec un petit geste des bras, et dit
lē:v le -zepo:l avek ē pti zest de bra, e di
 en souriant: « Tu es le plus fort. Cela a toujours été
ā surjā: «ty e l ply fo:r. sla a tuzur ete
 comme ça. Quand tu veux vraiment quelque chose,
kom sa. kā ty vō vremā kelka fo:r,

il est impossible de te résister! » Et elle dit cela avec
il e -tēposibla dā tē reziste!» e el di sla avek

un sourire si gentil que le jeune homme ne peut plus,
ē suri:r si zāti kē l zæn om nā pō ply,



André embrasse
Jeanne.

à partir de ɔ: de-
puis

nous sommes d'ac-
cord ɔ: nous vou-
lons la même cho-
se



une épaule

gentil ɔ: joli,
agréable

Chapitre trente-trois (33).

naturel
naturelle
naturellement

gentil
gentille
gentiment

lui, résister à l'envie qu'il a d'embrasser sa cousine.
lɥi, reziste a lāvi kil a dābrase sa kuzin.

Mais il fait cela si gentiment que Marie-Anne trouve
mɛ il fɛ slɔ si zātīmā kə mari a:n tru:v
son geste tout à fait naturel. Ils rient tous les deux,
sɔ̃ zɛst tu -ta fɛ natyrel. il ri tu le dɔ,

et le jeune homme s'écrie: « Que tu es gentille, Marie-
e l zœn om sekri: «kə ty ɛ zāti:j, mari
Anne! Si un jour tu étais fatiguée d'être seule, je... »
a:n! si ǎ zu:r ty ɛtɛ fətiʒɛ dɛ:trə sɛl, zə...»

Mais il se souvient soudain qu'ils ne sont pas seuls,
mɛ il sə suvʒɛ sudɛ kil nə sɔ̃ pa sɛl,
et s'arrête.
e saret.

Quelques instants plus tard, quand Fatima et les deux
kɛlk -zɛstā ply ta:r, kā fatima e le dɔ
enfants sont sortis du compartiment, Marie-Anne ne
-zāfā sɔ̃ sorti dy kōpartimā, mari a:n nə
peut s'empêcher de demander à son cousin: « Que
pə sāpɛʃɛ də ǎmāde a sɔ̃ kuzɛ: «kə

tout à l'heure ɔ:
un peu avant

voulais-tu dire par ta phrase de tout à l'heure? » Le
vule ty di:r par ta fra:z də tu -ta lœ:r? » la
jeune homme devient tout à coup très sérieux, puis
zœn om dɔvʒɛ tu -ta ku tre seriʒ, pɥi

ailleurs ɔ: dans
une autre direc-
tion

murmure en regardant ailleurs: « Je te raconterai cela
myrmɔ:r ǎ rgardā aʒæ:r: «zə tə rakōtre slɔ
une autre fois... » La jeune femme comprend alors
ɥn o:trə fwə...» la zœn fam kōprā ɔlɔ:r

qu'elle n'aurait pas dû poser sa question. Elle pense:
kel nore pa dy poze sa kestjō. el pās:

« Et moi qui me croyais toujours si sûre, avec André!
« e mwa ki m krwaje tuzur si sy:r, avek ādre!

Va-t-il vraiment tomber amoureux de moi? J'espère
va -tīl vrēmā tōbe amurø d mwa? zespe:r

bien que non! » Mais à y bien penser, cela n'est pas
bjē k nō!» me a i bjē pāse, sla ne pa

une si grande surprise pour la jeune femme. Elle a
yn si grā:d syrprī:z pur la zœn fam. el a

depuis quelque temps le sentiment qu'André ne la
dəpyi kelk tā l sātīmā kādre n la

regarde plus tout à fait comme une... parente, mais
rgarda ply tu -ia fe kom yn... parāt, me

comme une jeune femme dont on peut très bien tomber
kom yn zœn fam dō -tō pø tre bjē tōbe

amoureux. Non, Marie-Anne n'est pas surprise, cela
amurø. nō, mari a:n ne pa syrprī:z, sla

devait bien arriver un jour, mais quand même! Comme
dve bjē -narive ā zu:r, me kā me:m! kom

elle ne dit rien, André lui demande: « Dis, Marie-
el na di rjē, ādre lji dmā:d: «di, mari

Anne, tu n'es pas fâchée, j'espère? » « Oh, non, An-
a:n, ty ne pa fafe, zespe:r?» «o, nō, ā-

dré, pourquoi serais-je donc fâchée? Mais où sont les
dre, purkwa sre:z dō fafe? me u sō le

enfants? Et Fatima? Il y a dix minutes qu'ils ont
-zāfā? e fatima? il ja di minyt kīl -zō

tomber amoureux
 = devenir amou-
 reux

à y bien penser
 o: quand elle pen-
 se bien à cela

sentir
 un sentiment

un parent
 une parente

surprendre (com-
 me prendre)
 surprendre
 a surpris
 surprend
 surprenait
 surprendra

quand même =
 tout de même

fâché = en colère

quitté le compartiment. » « C'est vrai, » dit André,
kite l kōpartimā. » « *se vre,* » di *ādre,*

« où sont-ils ? » Fatima, qui entre en ce moment même
«u sō -til?» fatima, ki ā:tr ā s momā me:m
 dans le compartiment, dit qu'elle croyait que les enfants
dā l kōpartimā, di kel krwaje k le -zāfā

étaient avec Marie-Anne et André. Ils étaient allés avec
ete -lavek mari a:n e ādre. il -zete -tale avek

elle jusqu'à l'autre wagon, puis ils l'avaient quittée en
el zyska lo:trə vagō, pyi il lave kite ā

courant dans la direction de leur compartiment. « Je
kurā dā la direksijō d ləzr kōpartimā. » « *zō*

suis nerveuse, » dit Marie-Anne, « le train peut partir
syi nervø:z, » di *mari a:n,* « *lə trē pø parti:r*

d'un moment à l'autre, et ils ne sont pas avec moi ! »
dā momā a lo:tr, e il nō sō pa' avek mwa! »

Et comme, à ce moment, le train se met en marche,
e kom, a s momā, lə trē s me ā marʃ,

elle pousse un cri d'angoisse: « Mes enfants! André,
el pus ā kri dāgwas: » « *me -zāfā!* » *ādre,*

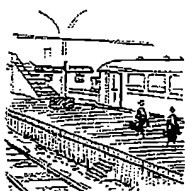
fais arrêter le train, vite! Ils sont restés sur le quai
fe arete l trē, vit! il sō reste syr la ke

de la gare! » Et André s'est déjà levé et se prépare
d la ga:r!» e ādre se deza lve e s prepa:r

à faire arrêter le train, quand les deux disparus appa-
a fe:r arete l trē, kā le dō dispary apa-

raissent, accompagnés de deux autres enfants de leur
res, akōpaje d dō -zo:trə -zāfā d ləzr

l'angoisse = la
 peur



le quai d'une gare

accompagnés de
 o: avec

âge. Ce sont Georges et Liliane, leurs nouveaux cama-
a:ʒ. sə sɔ̃ ʒɔʁʒ e liljan, lœr nuvo kama-
rades du MAROC.

rad dy marɔk.

Chez une autre femme, l'angoisse aurait maintenant
ʃe -zyn o:trə fam, lāgwas ʊɛ mɛ̃tnā

fait place à une grande colère, mais Marie-Anne est
ʃe plas a yn grā:d kolɛ:r, mɛ mari a:n e

si heureuse de voir apparaître ses enfants qu'au lieu
si ɕəʁə:z də vwa:r apəʁe:trə se -zāfā ho lʃə

de se mettre en colère, elle les embrasse comme si
d sə metr ā kolɛ:r, ɛl le -zābras kom si

se mettre en co-
lère = devenir
fâché

elle ne les avait pas vus depuis des mois. C'est ainsi
ɛl nə le -zavɛ pa vy dəpɥi de mwa. se -tɛsi

que chez elle, l'angoisse fait souvent place à une grande
k ʃe -zɛl, lāgwas ʃe suvā plas a yn grā:d

tendresse. Il est vrai qu'après avoir embrassé les
tādrɛs. il e ʊɛ kapɾe -zavwa:r ābrase le

la tendresse ɔ: le
sentiment d'une
mère pour ses en-
fants

enfants elle leur demande pourquoi ils se sont si mal
-zāfā ɛl lœr dəmā:d purkwa il sə sɔ̃ si mal

conduits et leur dit qu'elle est très fâchée. Mais Jeanne
kɔ̃dɥi e lœr di kɛl e trɛ faʃɛ. mɛ ʒa:n

et Arthur savent bien qu'elle n'est pas sérieusement
e aʁty:r sa:v bjɛ kɛl nə pa sɛʁjɔzmā

fâchée. Et pour lui faire entièrement oublier sa peur,
faʃɛ. e pur lɥi ʃɛ:r ātjɛrmā ubliɛ sa pœ:r,

ils se dépêchent de lui raconter qu'ils ont retrouvé
il sə dəpɛ:ʃ də lɥi rakɔ̃tɛ kil -zɔ̃ ʁətruve

le compartiment
est occupé par (la
famille) = (la fa-
mille) a pris tou-
tes les places du
compartiment



un couloir

à regarder : en
regardant

Georges et Liliane sur le quai de la gare, juste avant
ʒɔʁʒ e liljan syr la ke d la ga:r, ʒyst avā

de monter dans le wagon, et qu'en quittant Fatima,
d mōte dā l vagō, e kā kitā fatima,

ils avaient couru dans le wagon où se trouvait le
il -zave kury dā l vagō u s truve l

compartiment occupé par leurs camarades et leurs
kōpartimā okype par lœr kamarad e lœr

parents. « C'est bien, » leur dit Marie-Anne, « mais
parā. « se bjē, » lœr di mari a:n, « me

maintenant, promettez-moi de ne pas descendre du
mēinā, promete mwa dā n pa desā:dra dy

train, quand le train s'arrêtera à la prochaine gare!
trē, kā l trē saretra a la profen ga:r!

Je serais même très contente si vous me promettiez
ʒa sre mē:m tre kōtā:i si vu m prometje

de rester près du compartiment. » « Bien, maman, »
d reste pre dy kōpartimā.» « bjē, māmā, »

lui promettent Arthur et sa sœur, « nous resterons
lɥi promet arty:r e sa sœ:r, « nu resterō

debout dans le couloir. » « Merci! » Et les quatre enfants
dbu dā l kulwa:r.» « mersi! » e le katr āfā

sortent en riant dans le couloir, où ils restent debout
sori ā riʃā dā l kulwa:r, u il rest dābu

à regarder la campagne que le train traverse, les
a rgarde la kāpaŋ kə l trē travers, le

maisons, les gens, les animaux et toutes les autres
mezō, le ʒā, le -zanimō e tut le -zo:trə

choses que l'on voit d'un train en marche. Peu après,
fo:z kə lō vwa dā trē ā marf. pə aprə,

Fatima sort elle aussi dans le couloir et se met à une
fatima so:r el osi dā l kulwa:r e s me a yn
autre fenêtre. Elle pense à tout ce qui l'attend en
o:trə fanə:tr. el pā:s a tu s ki latā ā

France, elle est contente, mais elle a aussi un peu
frā:s, el e kōtā:t, me el a osi ā pə
peur.
pæ:r.

Pendant que Marie-Anne parlait aux enfants, et main-
pādā k mari a:n parle o -zāfā, e mē-
tenant, pendant que lui et elle se parlent calmement,
tnā, pādā kə lyi e el sə parl kalmomā,

André regarde en lui-même et comprend que l'amitié
ādre rgard ā lyime:m e kōprā k lamitje

qu'il avait toujours eue pour sa cousine a vraiment
kil ave tuzur y pur sa kuzin a vremā

fait place à un grand amour. Et à y bien penser, il
fe plas a ā grā -iamu:r. e a i bjē pāse, il

n'est pas surpris. N'a-t-il pas quelques jours plus tôt
ne pa syrprī. na -til pa kelk zu:r ply to

raconté à M. Doumier qu'il était tombé amoureux
rakōte a māsja dumje kil ete tōbe amuro

de sa cousine le soir même où elle a connu Henri?
d sa kuzin lə swa:r me:m u el a kony āri?

N'est-ce pas à partir de ce soir-là que son cœur a
nes pa a parti:r də sə swa:r la kə sō kə:r a

en lui-même ɔ: en
son cœur
un ami
une amitié
eue ɔ: sentie

(cela) ne sert à
rien ɔ: (cela)
n'aide à rien

commencé à battre un peu plus fort chaque fois qu'il
kɔmāse a batr ɛ pø ply fɔ:r sak fwa kil

s'approchait de sa cousine? Il a toujours essayé de ne
sapɔʃe d sa kuzin? il a tuzɔ:r ɛseje dɔ n

pas y penser, mais il comprend maintenant que cela
pa i pāse, me il kɔʃprā mētnā kə slā

ne sert à rien de résister. Et André sent une grande
n sɛ:r a rjɛ. d reziste. e ādre sā yn grā:d

tendresse monter en lui.

tādrɛs mōte ā lɥi.

« André, je te parle et tu ne réponds pas! Tu rêves? »

«ādre, ʒə tə parl e ty n repɔ̃ pa! ty rɛ:v?»

La voix de Marie-Anne lui semble venir de loin, comme
la vwa d mari a:n lɥi sā:bla venir dɔ lwē, kɔm

si elle n'était pas là, tout près de lui. « Pardon, Marie-
si el neie pa la, tu pre dɔ lɥi. «pardɔ̃, mari

Anne, je rêvais, c'est vrai... » « Mais, à quoi rêvais-
a:n, ʒə reve, se vre... » «me, a kwa reve

tu donc, pendant que je te parlais? » « Oh, je ne sais
ty dɔ̃, pādā k ʒə tə parle?» «o, ʒə n se

pas, je crois que je rêvais à Casablanca, aux fleurs de
pa, ʒə krwa kə ʒ reve a kazablāka, o flœ:r dɔ

ton jardin, à toi aussi. » « Quelle idée de rêver à
tɔ̃ ʒardē, a twa osi. » «kel ide dɔ reve a

moi quand nous sommes assis l'un devant l'autre! »
mwa kā nu som -zasi lā dvā lo:tr!»

dit Marie-Anne en riant. Et André rit lui aussi. Il
di mari a:n ā rɔjā. e ādre ri lɥi osi. il

décide de ne plus penser à tout cela, au moins de ne
desid da n ply pāse a tu sla, o mwē da n

pas y penser avant d'être arrivé à Villebourg.

pa i pāse avā de:tr arive a vilbu:r.

EXERCICE A.

Quand le MAROC arrive à Marseille, une grande —
 est rassemblée sur le quai. On attend le — depuis
 dix heures. Mais à — de la tempête, le MAROC
 a une heure de retard. Beaucoup de passagers ont
 des amis ou des — parmi la foule qui attend. Et
 les personnes — sur le quai font de grands gestes
 pour saluer le navire.

Quand Marie-Anne voit André, elle s'écrie: « Quelle
 —! » Et Fatima dit: « C'est très — d'être venu
 jusqu'à Marseille. » Tout le monde va vers les —
 par lesquelles il faut descendre. André est — sur
 le quai. Il les — du regard pendant qu'ils descen-
 dent.

La vieille dame — un cri et tombe. Une dizaine
 de personnes au — courent l'aider. La dame est
 restée couchée sur le —. Elle ne — pas. Sa fille
 arrive en courant et se met à — près de sa mère.
 La dame croit qu'elle s'est — le bras droit en tombant.
 « Quelle —! » dit-on dans la foule. Un docteur s'—.
 Il vient à — la foule et demande à la dame: « Avez-
 vous des —, Madame? » Peu après, le — prend les

MOTS:

une amitié
 l'angoisse
 un comparti-
 ment
 un côté
 un couloir
 une douleur
 une épaule
 une foule
 un genou
 les genoux
 une malchance
 un navire
 un(e) parent(e)
 une passerelle
 un porteur
 un quai
 un sentiment
 une surprise
 une tendresse
 un voyageur
 fâché
 gentil
 gentille
 occupé
 simple
 accompagner
 ils apparaissent

apparaître
s'approcher
casser
je dois
embrasser
il faudrait
former
payer
protester
rassembler
remuer
résister
rêver
il suit
nous suivons
ils suivent
il a suivi
il a surpris
ailleurs
d'accord
debout
calmement
gentiment
à cause de
à partir de
à travers
au moins
à y bien penser
cela fait
cela ne sert à
rien
de retard
être surpris
faire place à
j'espère que non
moi qui le
croyais
par où
pousser un cri
quand même
se mettre en
colère
se mettre en
marche

valises de Marie-Anne et de Fatima, et tout le monde va vers le train.

EXERCICE B.

Pourquoi Marie-Anne n'est-elle pas surprise, quand elle voit que le jeune homme est un peu amoureux d'elle? ... Pourquoi Marie-Anne est-elle nerveuse quand Fatima lui dit qu'elle ne sait pas où sont les enfants? ... Que fait Marie-Anne quand ses enfants apparaissent soudain? ... Qu'est-ce que Marie-Anne demande aux enfants de lui promettre? ... Où les enfants vont-ils en sortant du compartiment? ... Et qu'est-ce qu'ils font? ... A quoi pense Fatima, dans le couloir? ... Que comprend André en regardant en lui-même? ... Pourquoi André ne répond-il pas quand Marie-Anne lui parle? ... Que décide-t-il ensuite? ...

EXERCICE C.

je suis	nous suivons
tu suis	vous suivez
il suit	ils suivent

Quand Marie-Anne va vers la passerelle, elle dit aux enfants: «—moi!» Les enfants ne répondent pas, et Fatima leur dit alors: «Si nous ne — pas votre maman, nous ne la retrouverons pas si facilement,

sur le quai. » Alors les enfants — leur mère. Quand André Comaux voit sa cousine, il lui dit: « — moi, Marie-Anne! » « Bien, André, je te —! » répond la jeune femme. Elle lui donne le bras, et elle le —.

tomber amoureux de
le train de

RÉSUMÉ (1)

Nous avons déjà parlé des négations dans le résumé du chapitre 26. Mais il nous reste encore plusieurs choses à dire. Voici:

D'abord, avez-vous remarqué qu'il peut y avoir deux négations dans la même phrase? (Il peut même y en avoir trois, quatre ou cinq dans la même phrase, mais nous ne connaissons que des exemples avec deux négations.) Voici quelques exemples:

« Elle *ne* prend *jamais rien* dans la maison. »

« Je *ne* dirai *plus rien*. »

« *Personne ne* disait *rien*. »

« *Personne ne* t'aimera *jamais* comme moi. »

« Ils ont promis de *ne plus jamais* se quitter. »

« *Aucun* de ses amis *ne* sait *rien*. »

Dans ces phrases, vous avez donc les groupes de négations suivants: « ne jamais + ne rien », « ne plus + ne rien », « personne ne + ne rien », « personne ne + ne jamais », « ne plus + ne jamais » et « aucun ne + ne rien ». Vous voyez que, dans ces phrases, on écrit seulement le « ne » de la première négation. Celui de la deuxième négation ne s'écrit pas.

Essayez vous-même, comme exercice, de faire des exemples avec les groupes de négations suivants: « ne jamais + ne personne », « aucun ne + ne jamais », « ne plus + ne personne » et « personne ne + ne plus ».

Une autre chose que vous avez sûrement remarquée, c'est que parfois, entre les deux parties de la négation, il n'y a pas de verbe: le verbe est alors placé après la négation. Un exemple: « Promettez-moi de *ne pas* descendre du train. »

Mais quand donc ne place-t-on pas le verbe de la phrase entre les deux parties d'une négation, mais après? La réponse est: Quand la phrase a deux verbes et que le deuxième verbe est à la forme en -er, -re ou -ir (à l'infinitif, comme: aller, descendre, finir), on place ce deuxième verbe tout de suite après les deux parties de la négation. Voici d'autres exemples: « Nous pouvons *ne pas montrer* ce que nous sentons, » « Il a décidé de *ne plus penser* à elle, » « Ils ont promis de *ne plus jamais se quitter*. »

Une troisième chose que vous avez peut-être remarquée, c'est que la négation n'est pas toujours formée de deux mots. Parfois, on n'écrit que l'un des deux mots d'une négation. Il y a alors des cas où l'on n'écrit que la première partie (le mot « ne »), d'autres cas où l'on n'écrit que la deuxième partie de la négation. Voici des exemples de chacun des deux cas:

- 1) « Il est sorti sans *rien* dire. »
« Il regardait sans *rien* entendre. »

Dans ces phrases, c'est le mot « sans » qui empêche d'écrire le mot « ne ». Nous dirons donc également: « Il est parti sans voir *personne*, » « Il a quitté la ville sans voir *aucun* de ses amis, » etc.

2) « Elle *ne* cessait de pleurer. »

« Il *ne* peut s'empêcher de rire. »

Donc, quand le premier verbe de la phrase est « *ces-*ser » ou « *pouvoir* », on peut écrire seulement « *ne* » au lieu de « *ne ... pas* ». (Mais on peut aussi écrire « *ne ... pas* », comme nous l'avons vu dans notre histoire.)

RÉSUMÉ (2)

La famille de prendre

De cette famille, vous connaissez quatre verbes. Ce sont les verbes: *prendre*, *apprendre*, *comprendre* et *surprendre*. Comme vous voyez, les formes de ces verbes sont formées d'une forme du verbe *prendre* + les lettres *ap-*, *com-* ou *sur-* avant la forme du verbe *prendre*. C'est donc une famille très facile. Voici deux exercices:

prendre

a pris

prend

prenait

prendra

Marie-Anne est très (surprendre) de voir son cousin sur le quai. « Cela te (surprendre) ? » lui demande André. « Ce serait étrange si cela ne me (surprendre) pas, » répond Marie-Anne. Ceux qui attendaient le

MAROC ne ^(comprendre) pas pourquoi le bateau avait tant de retard. Mais maintenant, tout le monde le ^(comprendre), parce qu'on sait que le MAROC a passé par une tempête. Dans ce cas, cela n'est pas si difficile à ^(comprendre). Même si le MAROC avait un plus grand retard, on le ^(comprendre) très bien. Marie-Anne veut ^(apprendre) à son fils comment on vit en France. « Oh, il l' ^(apprendre) très vite, » a dit M. Bourdier, « il est si jeune. Tu vas voir, dans quelques mois, il l'aura ^(apprendre). Cela me ^(surprendre) beaucoup si je n'avais pas raison et s'il ne l' ^(apprendre) pas aussi vite que je le crois. Quand on a son âge, on ^(apprendre) très facilement. »

je prends

nous prenons

tu prends

vous prenez

il prend

ils prennent

« Je ne ^(comprendre) pas pourquoi vous êtes descendus voir les machines! » dit Marie-Anne à son fils. « Qu'est-ce que vous ^(apprendre) donc à l'école? » demande la vieille dame à Jeanne. « Ce que nous ^(apprendre) ? Mais... beaucoup de choses, » lui répond la fillette. « Que ^(prendre) -tu après le déjeuner, Fatima? » demande Marie-Anne. « Je ^(prendre) une tasse de café, » répond la jeune fille. Quand M. Bourdier a expliqué quelque chose de difficile aux enfants, il demande souvent s'ils ^(comprendre). Alors Jeanne répond souvent pour les deux: « Oh, oui, grand-papa! Nous ^(comprendre) très bien tous les deux. » « Vous ^(comprendre) tous les deux? C'est bien, » dit alors le grand-père.

TARTARIN DE TARASCON

A cent kilomètres de Marseille, le train qui emporte
a sã kilɔmɛtrə də marseːj, lə trɛ ki ɑ̃port

vers Paris Marie-Anne, Fatima, André Comaux et les
ver pari mari aːn, fatima, ɑ̃dʁe kɔmo e le

deux enfants, passe sans s'arrêter à travers la petite
dø -zɑ̃fɑ, paːs sã saretə a traveːr la pɛtit

passer à travers
 ɔː traverser

ville de Tarascon, une toute petite ville de moins de
vil də taraskɔ̃, yn tut pɛtit vil də mœ̃s də

dix mille habitants. Comme les enfants se trouvent
di mil abitɑ̃. kɔm le -zɑ̃fɑ s truːv

à ce moment dans le compartiment, André leur demande
a s mɔmɑ̃ də l kɔ̃partimɑ̃, ɑ̃dʁe lær dəmɑ̃ːd

s'ils connaissent le grand Tartarin de Tarascon. « Oh,
sil kɔnɛs lə grɑ̃ tartarɛ̃ də taraskɔ̃. «o,

oui! » répond Arthur, « nous avons lu le livre en classe,
wi! » rɛpɔ̃ artjːr, «nu -zavɔ̃ ly lə liːvʁ ɑ̃ klaːs,

en classe = à l'é-
 cole

l'année passée. » Mais Jeanne ne l'a pas lu. Sa maî-
lane pase.» mɛ ʒaːn nə la pa ly. sa mɛ-

tesse de français lui en a parlé, et elle sait que l'auteur
trɛs də frɑ̃sɛ lɥi ɑ̃-na parlɛ, e el sɛ k loʔaːr

un auteur ɔː
 quelqu'un qui a
 écrit un livre

de « Tartarin de Tarascon » est Alphonse Daudet, mais
də «tartarɛ̃ də taraskɔ̃» ɛ alfɔ̃ːs dɔdɛ, mɛ

elle ne l'a pas lu en classe. «Voulez-vous que je vous
el nə la pa ly ɑ̃ klaːs. «vule vu kə ʒ vu

Chapitre trente-quatre (34).

une aventure o:
ce qui arrive à
une personne

quelqu'un
quelqu'une
quelques-uns
quelques-unes

nommé o: qui
s'appelait

la maison est en-
tourée d'un jardin
= il y a un jardin
autour de la mai-
son

rien que = seule-
ment

pays lointain o:
pays qui est loin
de la France

raconte quelques-unes des aventures de Tartarin? »
rakō:t kɛlk -zyn de -zavāty:r də tartarē? »

demande alors André. « Oui! Oui! » répondent les
dəmā:d əlo:r ādre. « wi! wi! » repō:d le

enfants, car ils aiment écouter les histoires que leur
-zāfā, kar il -ze:m ekute le -zistwa:r kə lər

raconte l'oncle André. Et le jeune homme commence
rakō:t lō:kl ādre. e l zæm om kəmā:s

à raconter.

a rakōte.

« Il y a beaucoup d'années, un gros homme nommé
« il ja boku dane, ə gro -zom nɔme

Tartarin demeurait à Tarascon dans une petite maison
tartarē dəməre a taraskō dā -zyn patit mezō

entourée d'un jardin. Vous croyez peut-être que c'était
āture dā zardē. vu krwaje pæte:trə kə sete

une maison comme toutes les autres, avec un jardin
-tyn mezō kom tut le -zo:tr, avək ə zardē

comme il y en a partout? Eh bien, non! Le jardin
kom il jā -na partu? e bjē, nō! la zardē

d'abord: il n'y avait pas, dans ce jardin, une seule
dabo:r: il njave pa, dā sə zardē, yn səl

plante de France. Rien que des plantes d'Afrique ou
plā:t də frā:s. rjē k de plā:t dəfrik u

d'autres pays lointains. Et la plante la plus intéres-
do:trə peji lwētē. e la plā:t la ply -zētere-

sante était un arbre d'Afrique, un baobab. »

sā:t ete -tā -narbrə dəfrik, ə baobab.»

« Un baobab? » demande Jeanne, puis elle dit avec
«*ǎ baobab?*» *damā:d za:n, pyi el di avek*

étonnement: « Mais c'est trop grand pour un petit jar-
etomnā: «me se tro grā pur ǎ pti jar-

din, un baobab! C'est énorme, un baobab. » « Tu es
dē, ǎ baobab! se -tenorm, ǎ baobab.» «ty e

bête! » lui dit son frère, « c'était un petit baobab, tu
be:t! «lyi di sō frē:r, «sete -tǎ pti baobab, ty

ne comprends pas? »

n kōprā pa? »

« Arthur a raison, Jeanne, » dit André, « mais tu ne pou-
«*arty:r a rezō, za:n,» di ādre, «me ty n pu-*

vais pas le savoir. Oui, le baobab de Tartarin n'était
ve pa l savwa:r. wi, lǎ baobab dǎ tartarē neie

pas plus grand qu'une betterave. Parmi les arbres
pa ply grā kyn betra.v. parmi le -zarbra

d'Afrique, c'est un géant, mais celui de Tartarin était
dafrik, se -tǎ zeā, me sǎlyi d tartarē ete

un très petit géant. Je dois dire que c'était un nain
-tǎ tre pti zeā. zǎ dwa di:r kǎ sete -tǎ nē

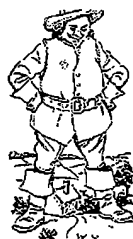
plutôt qu'un géant. Mais revenons à notre histoire.
plyto kǎ zeā. me rǎvnō a nōtr istwa:r.

Dans la maison de Tartarin également, il n'y avait
dā la mezō d tartarē egalmā, il njave

rien que des objets venus de pays lointains: d'Afrique,
rjē k de -zǎbze vny d peji lwētē: dafrik,

de Chine, d'Australie. Et partout, des armes! Des
dǎ fin, dǎstrali. e partu, de -zarm! de

bête ↔ intelli-
gent



un géant

un nain ↔ un
géant

un objet = une
chose



des armes

Chapitre trente-quatre (34).

des armes de toutes sortes : des armes différentes

récit : histoire

se taire : cesser de parler

armes de toutes sortes et de tous pays. Et des livres,
-zərm də tut sɔrt e də tu pɛʒi. e de li.vr,

mais quels livres! Rien que des récits de voyages et
mɛ kɛl li.vr! ʀʒɛ k de resi d vvaʒa:ʒ e

des livres parlant de pays lointains. Et c'est dans
de li.vrə parlā d pɛʒi lʷɛlɛ. e sɛ dā

cette maison, entouré de ces objets, que vivait Tartarin
sɛt mɛzɔ̃, ātʷrɛ d sɛ -zɔʒɛ, kə vi:vɛ tartarɛ

de Tarascon. » « Il avait beaucoup voyagé, Tartarin? »
də taraskɔ̃. » « ɪl ave boku vvaʒaʒɛ, tartarɛ? »

demande Jeanne, qui ne se rappelle pas très bien ce
dəmā.d ʒu:n, ki n sɛ rapɛl pa trɛ bʒɛ s

que lui a raconté en classe sa maîtresse de français.
kə lyi a rakɔ̃tɛ ā kla:s sa mɛtrɛs də frā:sɛ.

« Non, ma vieille, » lui répond son frère, « c'est juste-
« nɔ̃, ma vʲɛ:ʒ, » lyi rɛpɔ̃ sɔ̃ frɛ:r, « sɛ ʒystɔ-

ment ce qu'il n'avait jamais fait. Mais tu vas voir
mā s kil nave ʒamɛ fɛ. mɛ ty va vva:r

qu'il fera un grand voyage en Afrique. Un jour... »
kil fɛrɛ ā grā vvaʒa:ʒ ā -nafrik. ā ʒu:r... »

Mais Jeanne ne le laisse pas finir. « Veux-tu te
mɛ ʒa:n nə lɔ les pa fini:r. « vɔ ty tɔ

taire! » lui dit-elle. « Ce n'est pas toi, mais l'oncle
tɛ:r! » lyi di -tɛl. « s nɛ pa tʷɔ, mɛ lɔ:kl

André qui raconte. N'est-ce pas, oncle André, que tu
ādrɛ ki rakɔ̃tɛ. nɛs pa, ɔ:kl ādrɛ, kə ty

ne peux pas raconter si Arthur ne se tait pas? » « C'est
n pø pa rakɔ̃tɛ si artɪ:r nə s tɛ pa? » « sɛ

un peu difficile de raconter une histoire si on est
-tā pə difisil də rakōte yn istwa:r si ʔ -ne

deux, » lui répond le jeune homme, « mais peut-être
də, ʔi rəpō l ʒæn ɔm, «me pce:tr

Arthur veut-il raconter lui-même les aventures de
arty:r və -tīl rakōte lɥime:m le -zavāty:r də

Tartarin. » « Oh, non! » dit Arthur, « je te promets
tartarē. ʔo, nō! ʔi arty:r, «ʒə tə prɔme

de me taire, oncle André. » « Bien, » dit André Co-
də m tɛ:r, ʔ:kl ādre. ʔbjē, ʔi ādre ko-

maux, et quand Arthur s'est tu, il continue son récit.
mo, e kã -tarty:r se ty, il kōtīny sō resi.

« Tartarin ne pensait et ne rêvait qu'à aventures et
«tartarē n pāse e n reve ha avāty:r e

voyages. Et pourtant, il n'avait jamais quitté Ta-
vva:ʒ. e pūtdā, il nave ʒame kile ta-

rascon. Pourquoi? Eh bien, voilà: il y avait, en Tar-
raskō. pūrkwə? e bjē, vvala: il ʒave, ā tar-

tarin, deux hommes, deux Tartarins très différents.
tarē, də -zɔm, də tartarē tre diferā.

Le personnage de notre histoire était en même temps
lə pɛrsnə:ʒ də nɔtr istwa:r ete -tā me:m tā

Don Quichotte et Sancho Pança. Chaque fois que
dō kifot e sāfo pāsa. ʒak fwa k

Tartarin lisait par exemple un récit de voyage, le
tartarē lize par egzā:pl ā resi d vva:ʒ, lə

premier des deux personnages, Tartarin-Quichotte, déci-
prəmje de də pɛrsnə:ʒ, tartarē kifot, desi-

se taire
 s'est tu
 se tait

pourtant = ce-
 pendant

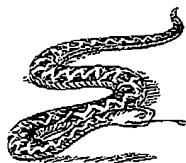


Don Quichotte
 et Sancho Pança

personnage =
 personne dans
 une histoire

lire
 a iu
 lit
 lisait
 lira

une fatigue ɔ: une
chose qui fatigue



un serpent

une forêt = un
bois

calme
le calme

Tartarin était cal-
me. Il parlait avec
un grand calme.

il est prêt à par-
tir ɔ: il peut par-
tir à n'importe
quel moment

Un héros est un
homme qui n'a
peur de rien.

coucher ɔ: passer
la nuit, dormir

daït de partir tout de suite, immédiatement. Mais
de d parti:r tutsyt, imedjatmā. me

Tartarin-Sancho, lui, pensait à toutes les fatigues d'un
tartarē sāfo, lūi, pāse a tut le falig dā

long voyage, à tout ce qui pouvait arriver, aux mala-
lō vwajaz, a tu s ki puve arive, o mala-
dies, aux insectes, et aux serpents des grandes forêts,
di, o -zēsēkt e o serpā de grā:d fore,

et il disait avec un grand calme: « Je reste! » Tartarin-
e il dize avec ā grā kalm: « ʒə rest! » tartarē

Quichotte demandait ses armes, Tartarin-Sancho
kifot demāde se -zarm, tartarē sāfo

appelait sa bonne et lui demandait son chocolat. Tar-
aple sa bon e lūi dmāde sō ʃokola. tar-

tarin-Quichotte était toujours prêt à partir pour les
tarē kifot ete tuzur pre -ta parti:r pur le

pays les plus lointains, il n'avait jamais peur de rien:
peji le ply lwētē, il nave zame pœ:r də rjē:

c'était un vrai héros. Tartarin-Sancho ne pensait qu'à
seie -tā vre ero. tartarē sāfo n pāse ka

bien vivre et bien manger, avait toujours couché dans
bjē vi:vr e bjē māze, ave tuzur kuʃe dā

sa maison, dans son bon lit bien chaud, et n'avait
sa mezō, dā sō bō li bjē ʃo, e nave

même pas fait le voyage de Tarascon à Marseille. Vous
me:m pa fe l vwajaz də taraskō a marse:ʃ. vu

comprenez bien qu'avec ces deux personnages dans un
kōprane bjē kavek se də persona:ʒ dā -zā

seul corps, Tartarin continuait à demeurer à Taras-
sæl kɔ:r, tartarē kōtimje a dmcere a taras-

con. Mais un jour, il s'est passé quelque chose qui a
kō. mē æ zu:r, il se pase kelkə fo:r ki a

changé entièrement la vie paisible de Tartarin. Voilà
fāze ātjermā la vi peziblə də tartarē. vvala

ce qui s'est passé.

s ki se pase.

« Une ménagerie est venue un jour à Tarascon, avec

«yn menazri e vny æ zu:r a taraskō avec

des serpents, un lion africain et beaucoup d'autres ani-
de serpā, æ ljo afrikē e boku do:trə -zani-

maux. Pour Tarascon, le plus intéressant de ces ani-
mo. pur taraskō, lə ply -zēteresā d se -zani-

maux était naturellement le lion. C'était une bête
mo ete natyrelmā lə ljo. sete -tyn bēt

énorme, un vrai géant. Toute la ville, bien entendu,
enorm, æ vre zeā. tut la vil, bjē -nātādy,

est allée le voir. Tartarin aussi, quand on lui a apporté
e -tale l vwa:r. tartarē osi, kō -tō lji a aporte

la grande nouvelle, est parti immédiatement vers la
la grā:d nuvel, e parti imedjatmā ver la

ménagerie, qui était installée sur la grande place de
menazri, ki ete -tēstale syr la grā:d plas də

Tarascon. Quand notre héros est entré dans la ménage-
taraskō. kō notre ero e -tātre dā la menaz-

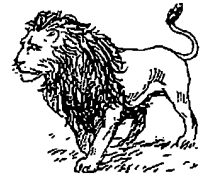
rie, les Tarasconnais qui s'y trouvaient ont eu une
ri, le taraskone ki si truve ō -ty yn

se passer = arri-
ver

paisible = calme

Une ménagerie
montre des ani-
maux dans diffé-
rentes villes.

africain = d'Afri-
que



un lion

une bête = un
animal

il est installé : il
se trouve

un Tarasconnais
= un habitant de
Tarascon

Chapitre trente-quatre (34).

une peur terrible
= une très grande peur



un fusil

un héros, cela o:
un héros

en face de = devant



un roi

une gueule = la
bouche de beau-
coup d'animaux

peur terrible, car Tartarin n'était pas venu sans armes.
pæ:r teriòl, kar tartarē nets pa vny sã -zarm.

Il avait sur l'épaule un fusil! » « Pourquoi un fusil? »
il ave syr lepo:l æ fyzi!» «purkwa æ fyzi?»

demande Jeanne, « est-ce qu'il avait peur d'un pauvre
demã:d za:n, «es kil ave pæ:r dæ po:vrə

lion de ménagerie? » « Ah, que tu es bête! » lui dit
ljõ d menazri?» «a, ka ty ε bε:t!» lji di

Arthur, en levant les épaules, « c'est justement parce
arty:r, ā lvã le -zepo:l, «se zystemã pars

qu'il n'avait pas peur que Tartarin avait un fusil. Un
kil nave pa pæ:r ka tartarē ave -iæ fyzi. æ

héros, cela a toujours une arme, non? » « Oui... » lui
ero, sla a iuzu:r yn arm, nõ?» «wi...» lji

répond Jeanne, et André rit et continue.
repõ za:n, ε ādre ri ε kōtiny.

« Tartarin est allé se placer en face du lion, un nain
«tartarē ε -tale s plase ā fas dy ljõ, æ nē

en face d'un géant, et s'est mis à le regarder avec
ā fas dæ zeã, ε se mi a l regarde avek

un très grand calme. La grosse bête, qui rêvait peut-
æ tre grã kalm. la gros bε:t, ki reve pæ-

être à sa forêt d'Afrique, était couchée paisiblement.
te:ir a sa fore dafrik, εte kufe peziblemã.

Mais en voyant Tartarin, le roi des animaux se lève,
me ā vwaĩã tartarē, le rwa de -zanimο s le:v,

fait quelques pas vers Tartarin, ouvre une gueule
fe kelk pa ver tartarē, u:vr yn gœl

énorme, et pousse un terrible rugissement. En enten-
enorm, e pus æ teriblə ryzismā. ā -nātā-

dant ce rugissement, tous les Tarasconnais s'enfuient
dā s ryzismā, tu le taraskone sāfyi

vers la porte de la ménagerie. C'est-à-dire non, pas
ver la port de la menazri. se -ta di:r nō, pa

tous. Tartarin, lui, ne s'enfuit pas. Il reste immo-
tus. tartarē, lyi, na sāfyi pa. il resti imo-

bile devant la cage du lion, le regardant dans les
bil dāvā la ka:z dy lǝ, la rgardā dā le

yeux. »

-zjə. »

« Ha ! » dit Jeanne, et elle rit, « il ne faut pas beaucoup
«a!» di za:n, e el ri, «il na fo pa boku

de courage pour rester immobile devant un lion en
d kura:z pur reste imobil dāvā -iæ lǝ ā

cage ! » Quand elle dit cela, c'est le tour de son frère
ka:z!» kā -təl di slā, se l tu:r de sō frē:r

de rire : « Oh, je me demande si tu aurais beaucoup
de ri:r: «o, zə m dāmā:d si ty ore boku

de courage, même en face d'un lion en cage, si ce
d kura:z, mæ:m ā fas dæ lǝ ā ka:z, si so

lion poussait un aussi terrible rugissement que le lion
lǝ puse æ -nosi teriblə ryzismā k la lǝ

de Tartarin ! » « Oh, qu'est-ce que tu en sais ? » lui
d tartarē!» «o, kəs kə ty ā se?» lyi

répond Jeanne en levant les épaules. « Je crois
repō za:n ā lvā le -zepo:l. «zə krwa

s'enfuir = courir
 devant quelque
 chose dont on a
 peur



une cage

le courage ↔ la
 peur

Chapitre trente-quatre (34).

rugir = pousser
un rugissement
rugir (comme fi-
nir)
a rugi
rugit
rugissait
rugira

s'enfuir
je m'enfuis
tu t'enfuis
il s'enfuit
nous nous en-
fuyons
vous vous en-
fuyez
ils s'enfuient

s'enfuir
il s'est enfui
il s'enfuit



un chasseur

qu'Arthur a raison, » dit alors Fatima, « j'ai vu une
karty:r a rezō, » *di alo:r fatima,* « *ze vy yn*

fois un lion ouvrir une gueule énorme et rugir, et
fwa ā lḡō uvri:r yn gœi enorm e rygi:r, e

j'ai eu terriblement peur! Je me suis enfuie jus-
ze y teriblāmā pœ:r! zə m syi -zāfyi zys-

qu'à la maison. » « C'est vrai que vous autres filles,
kə la mezō. » « *se vre k vu -zo:trə fi:j,*

vous vous enfuyez pour rien, » lui dit Arthur, puis il
vu vu -zāfyi:je pur rjē, » *lyi di arty:r, pui il*

dit à sa sœur: « Mais tu vois bien, Jeanne, que Tar-
di a sa scœ:r: » « *me ty vwa bjē, za:n, kə tar-*

tarin montrait qu'il avait du courage, en restant en
tarē mōtre kil ave dy kura:z, ā restā ā

face du lion au lieu de s'enfuir. » « Tu parles très
fas dy lḡō o lḡō d sāfyi:r. » « *ty parlə tre*

bien, Arthur, » lui dit André, « mais si tu permets,
bjē, arty:r, » *lyi di ādre,* « *me si ty perme,*

je vais continuer mon histoire. » « Oh, oui, oncle An-
zə ve kōtinye mō -nistwa:r. » « *o, wi, ʔ:kl ā-*

dré! » disent les deux enfants, et le jeune homme con-
āre! » *di:z le də -zāfā, e l zœn ɔm kō-*

tinue.

tiny.

« Je ne vous ai pas dit que Tartarin était un grand
«zə n vu -ze pa di k tartarē ete -tā grā

chasseur. Dans sa maison, il y avait des dizaines
ʃasœ:r. dā sa mezō, il jave de dizen

de livres sur toutes sortes de chasses, depuis la chasse
de li:vra syr tut sorti de fas, depyi la fas

au canard jusqu'à la chasse au lion. Tartarin, mal-
o kana:r zyska la fas o lǝ. tartarē, mal-

heureusement, n'avait jamais chassé le lion. Et la vue
cerōzmā, nave zame fase la lǝ. e la vy

du roi de l'Afrique lui a fait voir comme en un rêve
dy rwa d lafrik lǝi a fe vwa:r kom ā -nō re:v

beaucoup de lions morts aux pieds d'un très grand
boku de lǝ mō:r o pje dā tre grā

Tartarin.

tartarē.

« Et quand ses amis, après quelques minutes, ont osé
« e kā se -zami, aprē kelk minyt, ǝ -toze

se rapprocher de la cage où se trouvait la terrible
s raproše d la ka:ʒ u s truve la teribla

bête, ils ont entendu Tartarin murmurer: « Ça, oui,
be:t, il -zō -tātādy tartarē myrmyre: «sa, wi,

c'est une chasse. » C'est tout. Il n'a dit rien d'autre,
se -tyn fas.» se lu. il na di rǝ do:tr,

mais c'était déjà trop. Le lendemain, tout Tarascon
me sete deza tro. la lādmē, tu taraskō

ne parlait plus que du départ de Tartarin pour l'A-
n parle ply k dy depa:r de tartarē pur la-

frique et la chasse au lion! Le plus étonné, quand
frik e la fas o lǝ! la ply -zetme, kā

il a entendu cela, a été notre héros. Mais déjà la
-tāl a ātādy sla, a ete notra ero. me deza la

un livre sur ... =
 un livre qui parle
 de ...

un chasseur
 chasser
 la chasse

Un chasseur aime
 chasser. Il aime la
 chasse.

un rêve
 rêver

Tartarin rêve. Il
 fait un beau rêve.

oser = avoir le
 courage de ...

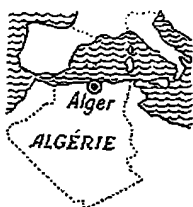
se rapprocher =
 s'approcher de
 nouveau

ça, c'est une chas-
 se : la chasse au
 lion est une vraie
 chasse

il partira proba-
blement ɔ: il pen-
se qu'il partira

certain ɔ: sûr

las = fatigué



place
plaçait (la lettre ɔ
devient ç devant
un a)

en ouvrant ɔ: en
même temps qu'il
ouvre

deuxième fois qu'on lui en a parlé, il a répondu qu'il
dəzjem fwa kɔ̃ lɥi ā -na parle, il a repɔ̃dy kil

y irait peut-être, en Afrique. La troisième fois, il a
i ire pœtɛ:tr, ā -nafrik. la trwazjem fwa, il a

répondu qu'il partirait probablement, puis il a dit que
repɔ̃dy kil partɪrɛ probabləmə, pɥi il a di k

c'était tout à fait certain. Et le soir, au café et chez
sɛtɛ tu -ta fɛ sɛrtɛ. e l swa:r, o kafe e fɛ

ses amis, il a annoncé qu'il était las de vivre paissi-
se -zami, il a anɔ̃sɛ kil ɛtɛ la d vi:vɾə pezi-

blement à Tarascon et qu'il allait bientôt partir pour
bləmə a taraskɔ̃ e kil alɛ ɔ̃jɛtɔ parti:r pur

l'Algérie. C'était dit, il n'y avait plus rien d'autre
lalzeri. sɛtɛ di, il nɣavɛ ply rjɛ do:tr

à faire que de se préparer pour le grand jour du
a fɛ:r kɔ̃ d sɔ̃ pɾɛpəre pur lə grɑ̃ zu:r dy

départ.

depa:r.

« Et notre Tartarin a commencé à se préparer. La nuit,
« e nɔ:trɔ tartarɛ a kɔ̃mɑ̃sɛ a s pɾɛpəre. la nyi,

quand la ville dormait, il se plaçait derrière la cage
kɑ̃ la vil dɔ̃rmɛ, il sɔ̃ plasɛ derjɛ:r la ka:ʒ

du lion pour s'habituer à entendre le roi des animaux
dy liɔ̃ pur sabitɥɛ a ātɑ̃:drɔ lə rwa dɛ -zanimo

rugir en ouvrant sa gueule énorme. Pour s'habituer
ryʒi:r ā -nuvrɑ̃ sa gœl enɔ̃rm. pur sabitɥɛ

à passer des journées presque sans manger, il ne vivait
a pase dɛ zurnɛ pɾɛsk sɑ̃ mɑ̃ʒɛ, il nɔ̃ vivɛ

plus que de soupe. Le pauvre Tartarin-Sancho était
 ply ka d sup. la po:vrə tartarē sāfo ete

désespéré! Pour s'habituer au froid des nuits afri-
 dezespere! pur sabitye o frwa de nyi afri-

caines, Tartarin restait dans son jardin jusqu'à onze
 ken, tartarē reste dā sō zardē zyska ɔ:z

heures du soir, immobile. Pour s'habituer aux fatigues
 æ:r dy swa:r, imobil. pur sabitye o fatig

des longues chasses, il faisait chaque matin sept ou
 de lō:g fas, il faze fak matē set u

huit tours de la ville. Car Tartarin-Quichotte avait
 yi tu:r də la vil. kar tartarē kifot ave

promis à Tartarin-Sancho qu'il ne partirait pas avant
 promi a tartarē sāfo kil nə partire pa avā

d'être prêt à tout.
 de:trə pre -la tu.

«Trois mois se sont passés de cette sorte. Au bout
 «trwa mwa sɔ sō pase d set sort. o bu

de ces trois mois, comme Tartarin n'était pas encore
 d se trwa mwa, kom tartarē nete pa -zāko:r

parti, on murmurait de plus en plus ouvertement à
 parti, ɔ myrmyre də ply -zā ply -zuvertomā a

Tarascon qu'il ne partirait probablement jamais, qu'il
 taraskō kil nə partire probablomā game, kil

n'oserait pas. Ses amis l'abandonnaient, ses ennemis —
 nozre pa. se -zami labādoue, se -zenmi -

car comme tous les héros, Tartarin aussi avait des enne-
 kar kom tu le ero, tartarē osi ave de -zen-

il est désespéré =
 il a perdu courage
 et ne sait que fai-
 re

sorte ɔ: manière
 au bout de ɔ:
 après

Chapitre trente-quatre (34).

se moquer de
quelqu'un = rire
de quelqu'un
d'une manière
méchante

souffrir = avoir
mal

souffrir (comme
ouvrir)
a souffert
souffre
souffrait
souffrira

pâle ↔ rouge

un [œ] héros
le héros
du héros
au héros
des [de] héros

ordinaire o: que
l'on trouve par-
tout

habillé en chas-
seur = habillé
comme un chas-
seur

mis — se moquaient de lui. Et cela faisait souffrir le
mi - sɔ mɔkɛ dɔ lɥi. ɛ slɔ fɛz sɯfri:r lɔ .

pauvre Tartarin-Sancho. Il ne le montrait pas, bien en-
po:vra tartarɛ sãso. il nɛ l mɔ̃trɛ pa, bjɛ -nã-

tendu, mais il souffrait. Et un soir, un de ses derniers
tãdy, mɛ il sɯfrɛ. ɛ ǎ swa:r, ǎ d se dɛrnjɛ

amis, Bravida, est arrivé chez lui et lui a dit: « Tartarin,
-zami, bravida, ɛ -tarivɛ fɛ lɥi ɛ lɥi a di: «tartarɛ,

il faut partir! » Tartarin est devenu tout pâle d'an-
il fo parti:r!» tartarɛ ɛ dɔvny tu pa:l dã-

goisse, s'est levé en regardant tous les chers objets qu'il
gwas, sɛ lɥɛ ǎ rgardã tu lɛ fɛ:r -zɔbzɛ kil

aimait: livres, armes, plantes, et a dit à son ami: « Je
ɛmɛ: li:vɛr, arm, plã:t, ɛ a di a sɔ̃ -nami: «ʒɔ̃

partirai! » C'est ainsi qu'un jour, tout Tarascon
partirɛ!» sɛ -tɛsi kã ʒu:r, tu taraskɔ̃

s'est rassemblé devant la maison au baobab, pour dire
sɛ rasãblɛ dvã la mezɔ̃ o baɔbãb, pur di:r

adieu au héros.

adjo o ɛro.

« Le héros était pâle, mais très calme. Il était ha-
«la ɛro ɛtɛ pa:l, mɛ trɛ kalm. il ɛtɛ -ta-

billé en chasseur, mais pas en chasseur de canards
biʒɛ ǎ fasɛ:r, mɛ pa ǎ fasɛ:r dɔ kana:r

ou d'autres animaux ordinaires, comme il y en a par-
u dɔ:trɛ -zanimo ordɛnɛ:r, km il jã -na par-

tout en France, ah non! Tartarin était habillé en
tu ǎ frã:s, a nɔ̃! tartarɛ ɛtɛ -tabiʒɛ ǎ

chasseur de lions. Sur les épaules, il avait deux
fasæ:r də lɨʃ. syr le -zəpɔ:l, il ave də

gros fusils, et comme autres armes, il avait un grand
gro fyzi, e kəm o:trə -zərm, il ave -tæ grā

couteau de chasse et un revolver. C'est ainsi que,
kuto d fas e æ revolvæ:r. se -tɛsi kə,

dans ses rêves, il s'était toujours imaginé un vrai
dā se rɛ:v, il setə tuʒu:r iməʒine æ vre

chasseur d'Afrique. Et il ne partait pas les mains vides!
fasæ:r dəfrik. e il nə pɑ:te pɑ le mɛ vid!

Deux porteurs le suivaient, avec des dizaines d'objets
də pɔ:rtæ:r lə sɨvɛ, avək də dizen dɔʒɛ

extraordinaires, mais tous absolument nécessaires à la
eksʔrɔrdinə:r, me tus əbsɔlymā nesəsɛ:r a la

chasse aux lions et à la vie en Afrique, disait Tartarin.
fas o lɨʃ e a la vi ā -nafrik, dize tartarɛ.

C'était un très grand jour, pour les Tarasconnais.
setə -tæ tre grā ʒu:r, pur le taraskɔnɛ.

Pour les Marseillais qui, quelques heures plus tard,
pur le marseʒe ki, kɛlk -zæ:r ply ta:r,

ont vu notre héros aller de la gare jusqu'au port,
ɔ vy nɔ:trə ɛrɔ ələ d la ɡa:r ʒyskɔ pɔ:r,

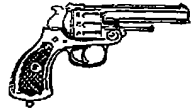
cela a sûrement été quelque chose d'extraordinaire.
slə a sɨrmā ɛtə kɛlkə ʃɔ:z dəksʔrɔrdinə:r.

Jamais ils n'avaient vu un tel personnage! Ils avaient
ʒəme il nəvɛ vy æ tɛl pɛrsɔnə:ʒ! il -zəvɛ

pourtant vu plus d'un chasseur de lions partant pour
purtā vy ply dæ fasæ:r də lɨʃ pɑ:tā pur



Tartarin habillé en
chasseur de lions



un revolver

s'imaginer = voir
dans ses pensées

extraordinaire
← ordinaire

suivre
a suivi
suit
suivait
suivra

Marseillais = ha-
bitant de Marseil-
le

-ais
Français
Tarasconnais
Marseillais

partant ɔ: qui
partait

	l'Afrique, les Marseillais, mais pas un comme Tartarin. <i>lafrik, le marseje, me pa -zæ kom tartarē.</i>
	Je ne vous dirai pas comment Tartarin est arrivé en <i>ʒə n vu dire pa komā tartarē ɛ -tarive ā</i>
	Afrique, à Alger, ni comment il a dormi presque vingt <i>-nafrik, a alʒe, ni komā il a dormi presk vē</i>
	heures, en arrivant à l'hôtel. Il ne s'est réveillé qu'à <i>-tæ:r, ā -narivā a lɔtel. il nə se reveje ka</i>
	trois heures de l'après-midi, le lendemain de son <i>trwa -zæ:r də lapremidi, le lādmē d sɔ</i>
	arrivée. » <i>-narive. »</i>
interrompre a interrompu interrompt	Ici, les deux enfants interrompent leur oncle, et même <i>isi, le də -zāfā ēterɔ:p lœr ʒ:kl, e mæ:m</i>
j'interromps tu interromps il interrompt nous interrompons vous interrompez ils interrompent	Fatima interrompt André: «Vingt heures? Il a dormi <i>fatima ēterɔ ādre: «vē -tæ:r? il a dormi</i>
	presque vingt heures? » <i>presk vē -tæ:r? »</i>
c'est que... ɔ: c'est parce que...	« Eh oui, » leur répond André, « c'est qu'il était ter- <i>« e wi, » lœr repɔ ādre, « se kil ɛte te-</i>
	riblement las, après le voyage de Marseille à Alger. <i>ribləmā la, aprɛ l vwaʒa:ʒ də marse:j a alʒe.</i>
mauvais ↔ bon	La mer avait été mauvaise, et notre pauvre héros <i>la mæ:r ave -tete mœvɛ:z, e notrə po:vʁə ɛrɔ</i>
	avait été très malade. Mais comme je vous l'ai dit, <i>ave -tete trɛ malad. mɛ kom ʒə vu le di,</i>
	le lendemain à trois heures, il s'est réveillé et s'est <i>le lādmē a trwa -zæ:r, il se reveje e se</i>

rappelé tout d'un coup qu'il était venu à Alger pour
raple tu dā ku kil etc vny a alze pur

tout d'un coup =
 soudain

chasser le lion. Un instant, il s'est imaginé qu'il était
fase la lǝ. ā -nēstā, il se -timazine kil etc

déjà devant la gueule ouverte d'un lion, il l'entendait
deza duā la gæl uvert dā lǝ, il lātāde

rugir, il se voyait déjà mort. Mais cela n'a duré qu'un
ryzi:r, il sa vwaʒe deza mɔ:r. me sla na dyre hā

instant. Tartarin s'est bien vite levé et habillé et,
-nēstā. tartarē se bǝ vit ləve e abiʒe e,

sortant de l'hôtel, il est parti avec toutes ses armes
sortā d lɔtɛl, il e parti avek tut se -zarm

sortant ɔ: en même temps qu'il
 sortait

à la chasse au lion.» «Mais,» demande à ce moment
a la fas o lǝ.» «me,» dāmā:d a s māmā

Jeanne, «est-ce qu'il y a des lions en Algérie? A Casa-
ʒa:n, «es kil ʒa de lǝ ā -nalʒeri? a kaza-

blanca et au Maroc, il n'y en a pas.» «Non,» lui
blāka e o marɔk, il nǝ -na pa.» «nō,» lǝi

répond son frère, «mais il ne le savait pas, Tartarin.»
repō sō fre:r, «me il nə l save pa, tartarē.»

«Justement,» dit André, «il ne le savait pas. C'est
«ʒystamā,» di ādre, «il nə l save pa. se

que, dans les livres qu'il avait lus, on parlait encore
hə, dā le li:vra kil ave ly, ɔ parle āko:r

des lions d'Algérie. Mais c'était de vieux livres, et
de lǝ dalʒeri. me sete də vjə li:vɾ, e

c'est leurs auteurs qui avaient probablement tué les
se ləɾ -zoɪæ:r ki ave probablēmā tʃe le



une route

il fait noir = il fait sombre

croyant o: comme il croyait

toute o: chaque

il fait mauvais temps o: il pleut, le vent souffle, etc.

derniers lions d'Algérie. Tartarin est donc sorti de
derrije lǝǝ ǎalzeri. tartarē e dǝ sorti d

la ville et a marché jusqu'au soir sur la route. Puis,
la vil e a marʃe ʒysko swa:r syr la rut. pɣi,

quand il faisait déjà noir, las de suivre la route, il
kā -til faze deza nwa:r, la d syi:vra la rut, il

l'a quittée et a marché pendant longtemps sans savoir
la kite e a marʃe pādā lōtā sā savwa:r

où il allait. Il s'est arrêté tout d'un coup, croyant se
u il ale. il se -tarete tu dā ku, krwaǰā s

trouver loin de toute ville, parmi des plantes qu'il
truve lwē dā tui vil, parmi de plā:t kil

n'avait jamais vues, sur la route des lions, parmi les
nave ʒame vy, syr la rut de lǝǝ, parmi le

serpents et les insectes qui tuent. Et là, il a attendu
serpā e le -zēsekt ki ty. e la, il a atādy

deux ou trois heures, ses fusils, son revolver et ses
də -zu trwa -zæ:r, se fyzi, sō revolve:r e se

autres armes prêts. Il ne faisait pas mauvais temps,
-zo:trə -zarm pre. il nā fze pa mve tā,

mais il faisait froid, et au bout de trois heures, notre
me il faze frwa, e o bu dā trwa -zæ:r, notre

héros était déjà un peu las d'attendre. Tartarin-San-
ero ete deza ā pā la datā:dr. tartarē sā-

cho avait froid et faim, et Tartarin-Quichotte était
ʃo ave frwa e fē, e tartarē kifot ete

désespéré de ne pas voir de lions.

dezespere dā n' pā vwa:r dā lǝǝ.

« Mais voilà tout à coup que quelque chose de noir et
« me vwala tu -ia hu ka kelka fo:z də mwa:r e

d'énorme passe devant lui. Un lion! Tartarin est
denorm pa:s dāvā lʷi. æ lʷj! tartarē s

prêt. Il lève son fusil, tire, et avec un grand cri, la
prē. il le:v sō fyzi, ti:r, e avek æ grā kri, la

bête s'enfuit. Tartarin reste sur place, prêt à tirer
be:t sāfyi. tartarē rest syr plas, prē -ta tire

de nouveau, si la femelle arrive. Car il a lu dans
d nuvo, si la fəmel ari:v. kar il a ly dā

ses livres qu'il faut toujours attendre la femelle. Mais
se li:vra kil fo tuzu:r atā.dra la fəmel. me

la femelle n'arrive pas. Tartarin attend encore deux
la fəmel nari:v pa. tartarē atā āko:r də

ou trois heures, puis il décide de dormir jusqu'au
-zu trwa -zæ:r, pʷi il desid də dormi:r zysko

matin. Quand il se réveille, il regarde autour de lui
matē. kā -til sə revu:ʃ, il regard otu:r də lʷi

et ouvre de grands yeux. Devinez de quoi il était
e u:vra də grā -xjə. dəvine d kwə il ete

entouré! »

-tātʷre!»

« De lions! » dit Fatima en riant. « De petits garçons
« də lʷj! » di fatima ā riʃā. « də pti garsō

qui se moquaient de lui! » dit Jeanne. « De légumes! »
ki s moke də lʷi!» di ʒa:n. « də legym!»

dit en riant, lui aussi, André Comaux. « De légumes
di ā riʃā, lʷi osi, ādre kəmo. « də legym

La femelle d'un animal est la « femme » de cet animal.



du sang



un âne

tout à fait ordinaires, comme il y en avait à Taras-
tu -ta fe ordi:ne:r, kom il jã -nave -la taras-
con! Et pas un lion! Mais quand Tartarin s'est rap-
kõ! e pa -zẽ ljõ! me kã tartarẽ se ra-
proché de l'endroit où se trouvait le lion qu'il avait
profe d lãdrwa u s truve la ljõ kil ave
tué, il a vu du sang, beaucoup de sang sur les plantes.
tye, il a vy dy sã, boku d sã syr le plã:t.

Son lion n'était donc pas un rêve! Tartarin s'imagine
sõ ljõ nete dõ pa cẽ re:v! tartarẽ simazin

déjà l'étonnement des gens de l'hôtel quand ils le verront
deza letonmã de zã d lotel kã -tıl la verõ

rentrer avec son lion. Et deux minutes plus tard, dans
rãtre avek sõ ljõ. e dõ minyt ply ta:r, dã

un lac de sang, il trouve... » « Un lion! » dit de nou-
-zẽ lak dõ sã, il tru:v... » « cẽ ljõ! » di d nu-

veau Fatima. « Non, » dit André, « un petit âne. Un
vo fatima. «nõ,» di ãdre, «cẽ pti -ta:n. cẽ

joli petit âne gris. »

zoli pti -ta:n gri.»

« Oh! » disent les deux enfants en même temps, et
«ol!» di:z le dõ -zãfã ã me:m tã, e

Jeanne ajoute: « Pauvre petit âne! Tartarin est un
za:n azut: «po:vra pti -ta:n! tartarẽ e -iã

mauvais homme! » « Non, » dit Arthur, « parce qu'il
moue -zom! » «nõ,» di arty:r, «pars kil

ne savait pas que c'était un âne. Il croyait que c'était
nõ save pa kã sete -iã -na:n. il krwa:je k sete

un lion.» «C'est la même chose,» dit sa sœur, «ce
 -lā lǝ. » «se la me:m fo:z,» di sa sœ:r, «s
 n'est pas bien ce qu'il a fait, et je ne l'aime pas du
 ne pa bǝ s kil a fe, e ʒa n le:m pa dy
 tout, ce Tartarin!» «Moi non plus,» dit Fatima, qui
 tu, sə tartarē!» «mwa nǝ ply,» di fatima, ki
 avait eu elle-même un petit âne gris quand elle était
 ave -ty elme:m ā pti -ta:n gri kā -tel ete
 petite. «Alors, vous ne voulez pas que je continue?»
 pti. «al:r, vu n vule pa kə ʒ kōtɪny?»
 demande André aux enfants. «Non!» lui répond
 dəmā:d ādre o -zūfā. «nǝ!» lɥi repǝ
 Jeanne. Arthur se moque d'elle, mais lui non plus,
 ʒa:n. arty:r sə mɔk dɛl, me lɥi nǝ ply,
 dans son cœur, n'aime pas voir souffrir les animaux,
 dā sǝ kœ:r, ne:m pa vwa:r sufri:r le -zanimo,
 et André ne continue pas l'histoire de Tartarin. Et
 e ādre n kōtɪny pa listwa:r də tartarē. e
 comme tout le monde a faim, on va au wagon-restaurant
 kɔm tu l mō:d a fē, ʔ va o vagō restorā
 et là, installés à une table près de la fenêtre, on fait
 e la, ēstale a yn tablə prɛ d la fne:tr, ʔ fe
 un bon déjeuner.
 ā bǝ dezœne.

Et une heure plus tard, la bouteille de vin rouge est
 e yn œ:r ply ta:r, la bute:ʃ də vē ru:ʒ e
 vide, les derniers fruits sont mangés, on se sent bien.
 vid, le āernje frɥi sǝ māʒe, ʔ sə sā bǝ.

MOTS:

un âne
une arme
un auteur
une aventure
un baobab
une bête
une cage
un calme
une chasse
un chasseur
une classe
un courage
les fatigues
une femelle
une forêt
le froid
un fusil
un géant
une gueule
un héros
un lion
une maîtresse
un Marseillais
une ménagerie
un nain
un objet
un personnage
un récit
un rêve
un revolver
un roi
une route
un rugissement
le sang
un serpent
une sorte
un Tarasconnais
un wagon-restaurant
africain
bête
certain

On retourne au compartiment, chacun s'installe à sa
ʒ rturn o kɔpartimā, ʃakɛ sɛstal a sa
 place, et le reste du voyage aussi se passe très cal-
plas, e l rest dy vwaʒaʒ osi sɔ pa:s trɛ kal.
 mement.
mamā.

EXERCICE A.

La — de français de Jeanne lui a parlé de « Tartarin de Tarascon ». Elle sait que l'— de ce livre est Alphonse Daudet. Maintenant, André Comaux va raconter quelques-unes des — de Tartarin.

Tartarin demeurait dans une petite maison — d'un jardin. Dans ce jardin, il n'y avait que des plantes de pays —. Dans la maison de Tartarin, il n'y avait également que des — de pays lointains. Et partout, il y avait des armes de toutes —. Tartarin ne rêvait qu'à aventures et voyages, et —, il n'avait jamais quitté Tarascon. Voilà pourquoi: Tartarin-Sancho pensait aux — d'un long voyage; Tartarin-Quichotte était toujours — à partir. C'était un vrai —.

Un jour, une — est venue à Tarascon avec beaucoup d'animaux. Le plus intéressant était un — africain. C'était une — énorme. La ménagerie était — sur la grande place de la ville. Quand Tartarin est entré dans la ménagerie, les Tarasconnais ont eu une peur —. Car Tartarin avait sur l'épaule un —!

EXERCICE B.

Qu'a fait Tartarin quand il est entré dans la ménagerie? ... Et qu'a fait le lion quand il a vu Tartarin? ... Que fait Tartarin quand le lion rugit? ... Que pense Jeanne du courage de Tartarin? ... Que faisait Tartarin pour s'habituer à entendre le roi des animaux rugir? ... Que faisait-il pour s'habituer à peu manger? ... Et pour s'habituer au froid des nuits africaines? ... Que pensait de tout cela Tartarin-Sancho? ...

EXERCICE C.

suivre

a suivi

suit

suivait

suivra

Quand Tartarin a quitté l'hôtel, il — la route pour sortir plus vite de la ville. Quand il l'a — assez longtemps, il la quitte. Cette nuit, il tire et croit avoir tué un lion, et le matin, quand il voit du sang, il croit — un lion. Mais cinq minutes plus tard, il voit que c'était un tout autre animal qu'il —. Tartarin se dit ce jour-là qu'il ne — plus de lions près d'une grande ville.

lire

a lu

lit

lisait

lira

Tous les enfants apprennent à — en France. Arthur — très bien. Il — déjà à l'âge de six ans, c'est sa

désespéré
extraordinaire
las
lointain
mauvais
ordinaire
paisible
pâle
prêt
terrible
chasser
s'enfuir
vous vous
enfuyez
entourer
habiller en
s'habituer
s'imaginer
installer
il interrompt
ils interrompent
il lisait
se moquer de
nommer
oser
ouvrant
se passer
il plaçait
se rapprocher
rugir
sortant
souffrir
il souffrait
il suivait
se taire
il se tait
tirer
quelques-unes
ouvertement
paisiblement
pourtant
probablement
terriblement
rien que

c'est que
chasse au lion
chasser le lion
coucher à la
maison
de cette sorte
en classe
en face de
il fait mauvais
temps
il fait noir
passer en
travers
tout d'un coup
Alger
l'Algérie

mère qui le lui avait appris. Maintenant, il a —
beaucoup de livres pour enfants. Quand il sera plus
grand, il — aussi d'autres livres.

RÉSUMÉ (1)

tout
tous

toute
toutes

Voilà quatre mots que nous avons rencontrés des dizaines, peut-être même une centaine de fois ou plus encore, dans notre histoire. Mais quand écrit-on « tout » et quand écrit-on les trois autres formes? Et si on écrit « tous », quand prononce-t-on [tu] et quand prononce-t-on [tus]? Le savez-vous tout à fait bien? Si vous n'êtes pas absolument sûr, voici un résumé qui va vous aider.

Regardons d'abord les cas où le mot « tout » est un adjectif. Dans ce cas, le mot « tout » devient « toute » au féminin, et au pluriel nous avons les deux formes « tous », qui se prononce [tu], et « toutes ». C'est très simple. Ce qui est un peu plus difficile, c'est qu'on peut avoir plusieurs mots différents après « tout » adjectif.

1) On peut avoir l'un des mots: le, la (l') ou les: Il est resté en ville tout l'été. Tout le monde était à table. Il a dit bonjour à toute la famille. Tous les enfants étaient au jardin. Toutes les personnes ont bu du vin.

2) On peut avoir un mot comme mon, ton, son, ma, ta, sa, etc.: Je lui ai donné tout mon argent. Tartarin

a pris toutes ses armes avec lui. Ils ont appelé tous *leurs* amis.

3) On peut aussi avoir l'un des mots un ou une: As-tu bu tout *un* litre de vin? Elle avait besoin de toute *une* grande ville.

4) Et on peut enfin écrire le substantif tout de suite après le mot «tout», sans aucun autre mot entre les deux: En *tout* cas, cela n'est pas facile. Tartarin se trouvait loin de *toute* ville. Il avait des armes de *tous* pays et de *toutes* sortes.

Il y a ensuite le cas où le mot «tout» et le mot «tous» sont des substantifs. Dans ce cas, «tout» n'a pas de féminin au singulier. Au pluriel, nous avons le féminin «toutes». Le mot «tous» se prononce [*tus*] quand il est substantif. Voici quelques exemples pour vous aider à mieux vous rappeler: *Tout* va bien. Papa ne sait pas *tout*. Ils étaient *tous* là. Elles étaient *toutes* venues.

Il y a enfin le troisième cas, où le mot que l'on écrit après «tout» est un adjectif ou un autre mot, différent des petits mots dont nous venons de parler. Voyons d'abord le cas où c'est un adjectif que l'on écrit après «tout»: Il est triste de vivre *tout* seul. Matou saute après de *tout* petits insectes. Elle est devenue *toute* rouge. Elles dorment dans de *toutes* petites chambres.

tout seul
tout seuls
toute rouge
toutes rouges

Nous remarquons que «tout» n'a pas de pluriel au masculin quand le mot qui vient après est un adjectif. Le mot «tout» reste toujours au singulier dans ce cas. Pourquoi? Nous ne pouvons pas vous l'expliquer. C'est

comme ça, voilà tout. Le français est une vieille langue, et il y a souvent des choses en français qui doivent être acceptées sans qu'on les explique. Voyons enfin le cas où le mot qui vient après « tout » n'est ni un substantif, ni un adjectif, ni aucun des petits mots dont nous avons parlé. Des exemples: Elle était *tout* près de lui. Il était *tout* aussi amoureux d'elle qu'Henri. C'était une joie *tout* aussi grande que celle de sa cousine. Il parlait *tout* bas. (« Bas » ici n'est pas un adjectif!)

Nous voyons donc que dans ce cas, le mot « tout » ne change jamais, il reste toujours au masculin singulier.

RÉSUMÉ (2)

La famille de finir

La famille de *finir* est la plus grande famille de verbes après celle des verbes en -er. Beaucoup de verbes en -ir (mais pas tous!) appartiennent à cette famille. Vous en connaissez six: *choisir*, *finir*, *guérir*, *punir*, *rougir* et *saisir*. Voici deux exercices:

finir

a fini

finit

finissait

finira

Quand il y a beaucoup de bonnes choses sur la table, il est souvent difficile de ^(choisir). Quand Marie-Anne voit son fils s'approcher trop près du bastingage, elle

le (saisir) avec un cri. Arthur (rougir) quand il est remonté sur le pont après avoir été voir les machines du bateau. Arthur sait que sa mère le (punir), mais il n'y pense que lorsqu'il est déjà trop tard. Un bon docteur peut (guérir) beaucoup de maladies, mais malheureusement pas toutes. S'il (guérir) toutes les maladies, il serait connu dans tous les pays. Tous les malades le (choisir) pour docteur. Quand Tartarin a (finir) de se préparer pour son grand voyage, il part. On commence déjà à se demander s'il ne (finir) jamais. Tartarin a été (punir) parce qu'il a parlé trop souvent de choses qu'il n'avait jamais faites. Quand la nuit venait, Tartarin (saisir) son fusil et sortait dans la ville endormie.

je **finis**nous **finissons**tu **finis**vous **finissez**il **finit**ils **finissent**

Quand les enfants se sont mal conduits, ils (rougir). « (saisir) -le par les bras! » disent les matelots, quand ils s'approchent du jeune homme tombé à la mer. « Si tu ne me (punir) pas, maman, » dit Arthur, « je ne le ferai jamais plus! » « Que (choisir) -vous, des poires ou des pommes? » demande Marie-Anne à ses enfants. « Moi, je (choisir) une poire! » dit Arthur. Sa sœur, elle, (choisir) une pomme. « Le docteur Onésime Pirot (guérir) un malade en quelques jours, » dit-on à Villebourg. Mais le docteur Pirot, lui, dit: « Je ne (guérir) que les malades qu'il est possible de guérir. » « Si vous ne (finir) pas vite votre déjeuner, » dit Marie-Anne aux enfants, « vous ne viendrez pas en ville avec moi. »

Puis elle ajoute: « Si tu (finir) le premier, Arthur, tu auras une glace, et si c'est toi qui (finir) la première, Jeanne, je te donnerai une petite tablette de chocolat. » « Et si nous (finir) en même temps, maman? » demandent les enfants. « Si vous (finir) en même temps, vous aurez quelque chose tous les deux, » répond Marie-Anne.

ARTHUR TOMBE MALADE

Quand André a fini son histoire, nous avons vu que
kā -tādre a fini sō -nistwa:r, nu -zavō vy ka

tout le monde était allé au wagon-restaurant, pour y
tu l mō:d ete -tale o vagō restorā, pur i

déjeuner. Et nous avons vu qu'après le déjeuner, on
deʒæne. e nu -zavō vy kapre l deʒæne, ō

était retourné au compartiment, où on était resté
-nete rturne o kōpartimā, u ō -nete reste

pendant le reste du voyage de Marseille à Paris.
pādā l rest dy vwaʒa:ʒ də marse:j a pari.

A Paris, on a changé de train. Et maintenant, Marie-
a pari, ō -na fāʒe d trē. e mētnā, mari

changer de train
 = prendre un au-
 tre train

Anne, André, Fatima et les deux enfants sont installés
a:n, ādre, fatima e le də -zāfā sō -tēstale

dans le train qui va les conduire à Villebourg. Il
dā l trē ki va le kōdyi:r a vilbu:r. il

est déjà onze heures du soir, on n'arrivera à Villebourg
e deʒa ō:z æ:r dy swa:r, ō nariʋra a vilbu:r

qu'à une heure du matin. Les enfants sont très fatigués,
ka yn æ:r dy matē. le -zāfā sō tre fatigue,

leurs yeux se ferment tout seuls, ils dorment presque.
lær -zjə s ferm tu sæl, il dormə presk.

tout seuls ɔ: eux-
 mêmes

Marie-Anne aussi est fatiguée. André lui dit: « Si
mari a:n osi e fatigue. ādre lui di: «si

Chapitre trente-cinq (35).

si tu essayais...?
ɔ: essaye...!

promettre
(que) je promette
(que) tu promettes
(qu') il promette
(que) nous promettons
(que) vous promettez
(qu') ils promettent

c'est promis ɔ: je te le promets



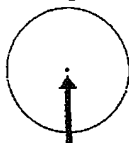
un coin

profond
profonde
profondément

à l'exception
de... = excep-
té...

divers ɔ: diffé-
rent

divers [divɛ:r]
diverse [divɛrs]



le centre

tu essayais de dormir un peu, Marie-Anne? Tu ne crois
ty eseje də dormi:r æ pə, mari a:n? ty n kɾwa

pas que ce serait une bonne idée? Nous avons encore
pa k sə sɾe -tɪn bɒn ide? nu -zavɔ̃ ākɔ:r

deux heures de voyage devant nous, tu sais?» «Tu as
də -zæ:r də vwaʒa:ʒ dəvā nu, ty se?» «ty a

peut-être raison. Mais il faut que tu me promettes
pœtɛ:tɾə rezɔ̃. mɛ il fo k ty m pɾɒmɛt

de me réveiller à une heure moins le quart!» «C'est
də m revɛʒɛ a ɪn œ:r mɯɛ l ka:r!» «se

promis!» lui dit André, en l'aidant à s'installer. Fa-
pɾɒmi!» lɥi di ādɾe, ā lɛdā a sɛstale. fa-

tima, elle, dans un coin, dort déjà. Et cinq minutes
tima, el, dā -zæ kwɛ, dɔ:r dəʒa. e sɛ minɪt

plus tard, tout le compartiment dort profondément, à
ply tɑ:r, tu l kɔ̃partimā dɔ:r pɾɔfɔ̃demā, a

l'exception d'André. Le jeune homme n'a pas le temps
ləkɛpsɔ̃ dādɾe. lə ʒœn ɔm na pa l tɑ̃

de dormir. Mille pensées diverses tournent dans sa
də dormi:r. mil pāse divers turn dā sa

tête. C'est de nouveau Marie-Anne qui est au centre
tɛ:t. sɛ d nuvo mari a:n ki ɛ -to sɑ:tɾə

de ses pensées.
də se pāse.

Le jeune homme a éteint la grosse lampe du compar-
lə ʒœn ɔm a etɛ la gro:s lā:p dy kɔ̃par-

timent et a allumé une petite lampe bleue dont la
timā ɛ a alyme ɪn pɔtit lā:p blø dɔ̃ la

lumière faible ne dérange pas les dormeurs, et il
lymje:r feblə nə derā:z pa le dormæ:r, e il

un dormeur =
 une personne qui
 dort

regarde sa cousine. Il faut qu'il se décide à lui parler
regard sa kuzin. il fo kil sə desid a lyi parle

sérieusement le lendemain. S'il ne le fait pas, il
serjəzmā lə lādmē. sil nə l fe pa, il

faudra qu'il attende plusieurs semaines, et peut-être
fodra kil atā:d plyzjæ:r səmen, e pæte:trə

attendre
 (que) j'attende
 (que) tu attendes
 (qu') il attende
 (que) nous atten-
 dions
 (que) vous atten-
 diez
 (qu') ils atten-
 dent

plusieurs mois, avant de pouvoir lui parler de nouveau,
plyzjæ:r mwə, avā d puwə:r lyi parle d nuwə,

car il faudra qu'il parte au début de la semaine pro-
kar il fodra kil part o deby d la smen pro-

un début = un
 commencement

chaine. Ses affaires l'appellent. « Il me reste donc
fen. se -zafæ:r lapel. «il mə rest dʒ

il me reste ɔ: j'ai
 encore

trois jours pour décider de ma vie, » se dit-il, « car à
trwə zu:r pur deside d ma vi, » sə di-til, «kar a

mon âge, l'amour commence à devenir une chose très
mō -na:z, lamu:r kəmā:s a dəvni:r yn fo:z tre

sérieuse. » Il n'a que trente-trois ans, le même âge
serjə:z. » il na k trāttrwə -zā, lə me:m a:z

que Marie-Anne, mais à ce moment, il se sent un
kə mari a:n, mə a s mōmā, il sə sā ā

homme mûr, et Marie-Anne est pour lui une faible
-nəm my:r, e mari a:n e pur lyi yn feblə

mûr ɔ: qui n'est
 plus un enfant ni
 un jeune homme

jeune femme que lui, l'homme, doit protéger contre
ʒœn fam kə lyi, lœm, dwa proteʒe kʒ:trə

protéger (comme
 espérer)

tout le mal qui pourra lui arriver dans la vie. Peut-
tu l mal ki pura lyi arive dā la vi. pæ-

Chapitre trente-cinq (35).

ce ɔ: les senti-
ments qu'il a

être est-ce à cause de cette lumière bleue qui trans-
-tə:tr es a ho:z də set lymje:r blə ki trās-

personnage de rê-
ve ɔ: personnage
que l'on voit dans
un rêve

forme les voyageurs du compartiment en personnages
form le vvaɟazæ:r dy kɔpərtimā ā persona:ɟ

de rêve, peut-être est-ce à cause de cette demi-bouteille
də re:v, pœtə:tr es a ho:z də set dæmibute:ɟ

ne saurait ɔ: ne
pourrait pas

de vin rouge qu'il a bue au dîner: lui-même ne saurait
də vɛ ru:ɟ kil a by o dɪnɛ: lɪmɛ:m na sœrɛ

le dire. Mais en tout cas, il lui semble à ce moment
l di:r. mɛ ā tu ka, il lɪ sɑ:bl a s mɔmā

qu'il est né uniquement pour être l'ami de Marie-Anne,
kil ɛ nɛ ɣnikmā pur ɛ:trə lami d mari a:n,

protéger
un protecteur
André veut proté-
ger Marie-Anne.
Il veut être son
protecteur.

et pour devenir, un jour, son mari, son protecteur.
ɛ pur dəvni:r, ā ɟu:r, sɔ mari, sɔ prɔtɛktœ:r.

Et le jeune homme prépare déjà, dans sa tête, ce qu'il
ɛ l ɟœn ɔm pɛpə:r dɛɟa, dā sa tɛ:t, s kil

faudra qu'il dise à sa cousine, le lendemain.
fodra kil di:z a sa kuzin, lə lādmɛ.

A une heure du matin, le train entre en gare de Ville-
a ɣn œ:r dy matɛ, lə trɛ ā:tr ā ga:r də vil-

bourg. La première personne qu'André voit sur le
bu:r. la pɛmje:r pɛrson kādɛ vva syr lə

quai est le vieux Doumier. «Voilà ton beau-père!»
ke ɛ l vɟə dumje. «vvala iɔ bope:r!»

dit-il à Marie-Anne, «vite, descendons, le train ne
di-tɪl a mari a:n, «vit, desādɔ, lə trɛ n

s'arrête que deux minutes!» Marie-Anne fait vite
særɛt kə də mɪnɪt!» mari a:n fɛ vit

descendre les enfants, Fatima prend sa valise et celle
desā:drə le -zāfā, fatima prā sa vali:z e sel

d'Arthur, André prend le reste, regarde autour de lui
darty:r, ādre prā l rest, rəgard oiv:r də lvi

pour voir si l'on n'oublie rien, et descend lui aussi.
pur vwa:r si lʒ nublɪ rjē, e desā lvi osi.

M. Doumier a déjà embrassé sa belle-fille et ses
məsjə dumje a deza ābrase sa belfi:ʒ e se

petits-enfants, il serre maintenant avec force la main
plizāfā, il se:r mētnā avək fors la mē

de Fatima entre ses deux mains, puis il salue André.
d fatima ā.trə se dʒ mē, pvi il saly ādre.

Un porteur prend les valises, et tout le monde sort de
œ portœ:r prā le vali:z, e tu l mō:d so:r də

la gare en parlant gaiement.
la ga:r ā pariā gemā.

Devant la gare, le vieux Passavant attend dans sa
davā la ga:r, lə vjə pasavā atā dā sa

vieille auto, pour conduire tout le monde à la maison
vje:ʒ oto, pur kōdyi:r tu l mō:d a la mezō

de la rue des Roses. Quand il voit nos amis sortir
d la ry də ro:z. kā -til vwa no -zami sorti:r

de la gare, il sort de sa voiture et se présente, serre
də la ga:r, il so:r də sa vvaty:r e s prezā:t, se:r

la main de Marie-Anne et de Fatima, puis en souriant,
la mē də mari a:n e də fatima, pvi ā surjā,

dit aux enfants: « Mademoiselle Jeanne et Monsieur
di o -zāfā: «madmwazel ʒa:n e məsjə

belle-fille = femme
du fils

Jeanne et Arthur
sont les petits-en-
fants (la petite-
fille et le petit-
fils) de M. Dou-
mier.

une voiture ɔ:
une auto

Chapitre trente-cinq (35).

supposer = penser, croire



un portrait

naître = venir au monde

naître (comme connaître, excepté le passé composé)
naître
est né
naît
naissait
naîtra

ouvrir tout grand
o: ouvrir entièrement

un souper = un repas que l'on mange très tard

il ne faut pas que nous la fassions...
= nous ne devons pas la faire...

faire
(que) je fasse
(que) tu fasses
(qu') il fasse
(que) nous fassions
(que) vous fassiez
(qu') ils fassent

Arthur, je suppose? Je suis très heureux de vous connaître!
ar.ty:r, ʒə sɥp.o:z? ʒə sɥi tre -zæ:ʁə d vu kɔ-

naître! Votre fille vous ressemble, Madame Doumier,
ne:tr! vɔtrə fi:ʃ vu rəsɑ:bl, madam dumje,»

dit-il à Marie-Anne, «mais votre fils, lui, ressemble
di -til a mari a:n, «me vɔtrə fis, lɥi, rəsɑ:bl

à son père et à son grand-père.» «Vous trouvez?»
a sɔ̃ pe:r e a sɔ̃ grɑ̃pe:r.» «vu truve?»

lui dit la jeune femme avec un sourire heureux. «Il
lɥi di la ʒœn fam avek œ suri:r æ:ʁə. «il

est le portrait de son père!» «Vous avez connu Henri
ɛ l pɔrtre d sɔ̃ pe:r!» «vu -zavə kɔny ɑ̃ri

quand il était petit?» «Je l'ai vu naître, Madame!»
kɑ̃ -til ɛtɛ pti?» «ʒə le vy ne:tr, madam!»

lui répond Passavant, et ces mots lui ouvrent tout grand
lɥi repɔ̃ pasavɑ̃, e se mo lɥi u:vra tu grɑ̃

le cœur de la jeune femme.

lə kœ:r dɔ la ʒœn fam.

«Dépêchons-nous, mes amis, dépêchons-nous!» dit
«depeʃɔ̃ nu, me -zami, depeʃɔ̃ nu!» di

Doumier, pendant que Comaux place les valises sur le
dumje, pɑdɑ̃ kə kɔmo plas le vali:z syr la

toit de la vieille voiture. «Amélie nous a préparé un
twa d la vje:ʃ vvaty:r. «ameli nu -za pɛpɑre œ

délicieux petit souper, il ne faut pas que nous la fassions
delisjɔ̃ pti supe, il nɑ fo pa k nu la fasjɔ̃

attendre! Elle serait très fâchée, car elle n'aime pas
atɑ:dr! el sɛrɛ tre faʃe, kar el nɑ:m pa

qu'on la fasse attendre! » « Qui est Amélie, beau-
kō la fas atā:dr! » « ki ε ameli, bo-

père? » demande Marie-Anne. « C'est ma vieille bonne. »
pe:r? » damā:d mari a:n. « se ma vje:j bon. »

« C'est la maîtresse de la maison! » dit Passavant en
« se la mstres dā la mezō! » di pasavā ā

riant, puis, sans écouter ce que lui dit son vieil ami,
rijā, pji, sā -zekute s kə lyi di sō vje:j ami,

il met en marche le moteur et on part. Cinq minutes
il mε ā marf lə motœ:r e 5 pa:r. sē minyt

plus tard, la voiture s'arrête devant le 13 de la rue
ply ta:r, la vwaty:r saret dāvā l tre:z dā la ry

des Roses.
de ro:z.

Ainsi que l'a dit Doumier à sa belle-fille, Amélie a
ēsi k la di dumje a sa belfi:j, ameli a

préparé un excellent petit souper; dans la salle à
prepare ā -nekselā pti supe; dā la sal a

manger, la table est pleine de bonnes choses.
māze, la tabl ε plen dā bon fo:z.

Quand la vieille bonne entend arriver la voiture du
kā la vje:j bon ātā arive la vwaty:r dy

docteur, elle va dans la salle à manger, donner un
dohtœ:r, el va dā la sal a māze, dme ā

dernier coup d'œil à sa table: « Je ne veux pas qu'elle
dernje ku dœ:j a sa tabl: « zə n vø pa kel

puisse dire que je ne sais pas dresser une table aussi
pyis di:r kə zə n se pa drese yn tabl osi

le maître
la maîtresse

vieux — vieil
vieille
un vieux mon-
sieur
un vieil ami
une vieille femme

un œil
deux yeux
donner un coup
d'œil à = regarder
un instant

pouvoir
(que) je puisse
(que) tu puisses
(qu') il puisse
(que) nous puis-
sions
(que) vous puis-
siez
(qu') ils puissent

dresser une table
o: mettre sur une
table ce qu'il faut
pour le repas

Chapitre trente-cinq (35).

satisfaire o: faire
content

il manque = il n'y
a pas
il ne manque rien
= il y a tout

satisfaire (comme
faire)

satisfaire
a satisfait
satisfait
satisfaisait
satisfera

bien que n'importe quelle dame! Villebourg n'est pas
bɣē k nɛpɔrt kel dam! vilbu:r ne pa

une grande ville, mais nous avons du savoir vivre! »
yn grā:d vil, me nu -zavō dy savwa:r vi:vɾ!»

Son coup d'œil la satisfait: rien ne manque, il y a tout
sō ku dœ:ɟ la satisfɛ: rɣē n mā:k, il ja tu

ce qu'il faut pour faire un vrai souper de roi. Et
s kil fo pur fe:r ǎ vre supe dɔ rwa. e

Amélie ouvre toute grande la porte de la salle à manger
ameli u:vɾɔ tut grā:d la pɔrt dɔ la sal a māʒe

en disant: « Le souper est servi! » « Merci, Amélie! »
ǎ dizā: «la supe ɛ servi!» «mɛrsi, ameli!»

lui répond son maître, et il ajoute: «Venez donc, je
lɥi repō sō mɛ:tr, e il aʒut: «vəne dō, ʒɔ

vais vous présenter à ma belle-fille et à mes petits-
ve vu prezāte a ma belfi:ɟ e a me pti-

enfants! » Il est tout heureux, le vieil homme, et il
zāfā!» il ɛ tu -tæɾø, lə vɛ:ɟ om, e il

veut absolument qu'Amélie serre la main de Marie-
vø absolymā kameli se:r la mē d mari

Anne. Mais Amélie n'est pas contente: « Je connais
a.n. me ameli ne pa kōtā:t: «ʒɔ kɔne

ma place! » se dit-elle, « il ne faut pas qu'elle oublie
ma plas!» sɔ di -tɛl, «il nɔ fo pa kel ubli

la sienne! Je ne peux pas empêcher qu'elle fasse ce
la sɛn! ʒɔ n pø pa āpɛʃe kel fas sɔ

qu'elle veut dans ses chambres, mais dans ma cuisine,
kel vø dā se fā:br, me dā ma kvizin,

c'est moi qui décide! Il ne faudrait pas qu'elle croie
se mwa ki desid! il nɑ fodre pa kel krwa

que nous sommes amies, et elle n'est pas devenue ma
k nu som -zami, e el ne pa dɔvny ma

maîtresse, uniquement parce qu'elle est la veuve du
metres, ynɪkmā pars kel ɛ la vœ:v dy

jeune Henri! » Mais tout cela, elle ne le dit pas à
ʒœn ɑri!» me tu sla, el nɑ l di pa a

haute voix, elle ne fait que le penser.
o:t vwa, el nɑ fɛ kɑ l pāse.

« Si nous allions à table tout de suite? » demande le
« si nu -zaɫjō -za tablɑ tutsɥil?» demɑ:d lɑ

vieux M. Doumier. « C'est une bonne idée, n'est-ce
vjo masjo dumje. « se -tyn bɔn ide, nes

pas? Vous devez avoir une faim de loup. » « Vous avez
pa? vu dve -zavwa:r yn fɛ d lu.» «vu -zave

raison, beau-père, » lui dit Marie-Anne, puis elle dit à
rezō, bopɛ:r,» ɫɥi di mari a:n, pɥi el di a

Amélie: « Si vous permettez que nous nous lavions les
ameli: « si vu pɛrmete k nu nu lavjō le

maines, nous serons à table dans une minute, Amélie! »
mɛ, nu sɔō -za tablɑ dɑ -zyn minɥt, ameli!»

Mais Amélie ne répond rien. Elle retourne à sa cui-
me ameli n repō rjɛ. el rɔturn a sa kɥi-

sine en se disant: « Si vous permettez que nous nous
zin ā s dizā: « si vu pɛrmete k nu nu

lavions les mains, a-t-elle dit! Je n'ai rien à lui
lavjō le mɛ, a -tel di! ʒɑ ne rjɛ a ɫɥi

croire
 (que) je croie
 (que) tu croies
 (qu') il croie
 (qu') ils croient

une veuve = une
 femme dont le
 mari est mort

elle ne fait que le
 penser ɔ: elle le
 pense seulement

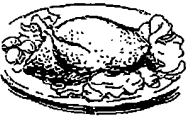


un loup

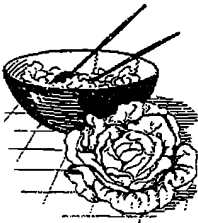
Chapitre trente-cinq (35).

se fâcher = devenir fâché

vivre
je vis
tu vis
il vit
nous vivons
vous vivez
ils vivent



un poulet



une salade

un porc = un cochon

Sèvres est une ville de France.

admirer = trouver belle
admirer
une admiration

permettre, moi! Si elle continue comme ça, je vais
permetr, mwa! si el kōtīny kōm sa, zə ve

me fâcher! » Jamais, Amélie n'est satisfaite. Mais si
m faʃe! » zame, ameli ne satisfet. me si

ce n'est pas très agréable pour ceux qui vivent auprès
s ne pa tre -zagreabla pur sə hi vi.v opre

d'elle, c'est encore moins agréable pour elle.
del, se -tāko:r mwē -zagreabla pur el.

Quand Marie-Anne entre dans la salle à manger avec
kā mari a:n ā:tra dā la sal a māʒe avek

Fatima et les enfants, elle s'arrête à la porte avec
fatima e le -zāfā, el sarei a la port avek

un « oh! » d'admiration, car la vue de la table dressée
ā «o!» dadmirasjō, kar la vy d la tablā dre-

sée est très belle, avec les deux poulets froids, les
se e tre bel, avek le dō pule frwa, le

salades de diverses sortes, les viandes froides: veau,
salad də divers sɔrt, le vjā:d frwad: vo,

porc et mouton, avec les beaux verres, les assiettes
po:r e mutō, avek le bō ve:r, le -zasjet

en porcelaine de Sèvres. Et quand Amélie entre pour
ā porselen də se:v:r. e kā -tameli ā:tra pur

servir, Marie-Anne lui dit: « Amélie, je n'ai pas fini
servi:r, mari a:n lɥi di: «ameli, zə ne pa fini

d'admirer votre table! Je n'ai jamais vu une si belle
dadmire vɔtra tabl! zə ne zame vy yn si bel

table. Il n'y manque absolument rien, c'est un vrai
tabl. il ni mā:k absɔlymā rjē, se -tā vre

souper de roi! » Cette fois, la vieille ne peut s'empêcher
supe də rwa! » *set fwa, la vje:j nə pə sãpefe*

de rougir de plaisir et de faire quelque chose qui
d ruzi:r də plezi:r e d fe:r kelkə fo:z ki

ressemble à un sourire. Mais, naturellement, elle ne
rəsã:bl a æ suri:r. me, natyrelmã, el nə

dit rien. Seulement, la vieille bonne ne trouve plus
dĩ rjẽ. sælmã, la vje:j bɔn nə tru:v ply

que la jeune femme, « la veuve », comme elle l'appelle,
kə la zœn fam, «la vœ:v», kɔm el lapel,

est aussi désagréable qu'elle la trouvait cinq minutes
e -tosi dezagreablə kel la truve sē minyt

plus tôt. Même Amélie, si difficile à satisfaire, aime
ply to. me:m ameli, si difisil a satisfe:r, e:m

qu'on admire ce qu'elle fait, quand elle est contente
kõ -nadmi:r sə kel fe, kã -tel e kõtã:i

elle-même de ce qu'elle a fait.
elme:m də s kel a fe.

Après trois jours de voyage, Marie-Anne, Fatima et
apre trwa zu:r də vvaʒa:ʒ, mari a:n, fatima e

les enfants, qui sont très fatigués, trouvent le souper
le -zãfã, ki sɔ tre fãtĩgə, tru:v la supe

délicieux. Ils prennent deux fois du poulet, la salade
delisjə. il pren də fwa dy pule, la salad

est mangée en cinq minutes, et Amélie se dépêche
e mãze ã sē minyt, e ameli s depɛ:f

d'en apporter encore. Les viandes froides aussi dispa-
dã -naporte ãkɔ:r. le vjã:d frwad osi dispa-

en apporter enco-
 re ɔ: apporter en-
 core de la salade

	<p>raissent rapidement: veau, porc, mouton. Il n'y a <i>res rapidmā: vo, pɔ:r, mutʃ. il nja</i></p> <p>bientôt plus que des restes sur la table. Marie-Anne <i>bjēto pby k de rest syr la tabl. mari a:n</i></p> <p>a beaucoup admiré les belles assiettes en porcelaine <i>a boku admire le bel -zasjet ā porselen</i></p> <p>de Sèvres de M. Doumier, qui lui a raconté qu'il <i>da se:vʁə da masjə dumje, ki lyi a rakʃte kil</i></p> <p>les avait trouvées lui-même à Paris dans les premières <i>le -zave truve lyime:m a pari dā le prəmje:r</i></p> <p>années de son mariage. «Votre mariage avec belle-mère <i>-zane d sō marja:ʒ. «votrə marja:ʒ avək belme:r</i></p> <p>a été très heureux, n'est-ce pas, beau-père?» demande <i>a ete tre -zcəʁə, nes pa, bopɛ:r?» dəmā:d</i></p> <p>Marie-Anne. «Oh, oui,» lui répond le vieux monsieur <i>mari a:n. «o, wi,» lyi repʃ l vjə masjə</i></p> <p>avec un profond soupir, «oh, oui, un mariage très <i>avək ǎ profʃ supi:r, «o, wi, ǎ marja:ʒ tre</i></p> <p>heureux...» Il soupire encore une fois en se souvenant <i>-zcəʁə...» il supi:r āko:r yn fwa ā sə suvnā</i></p> <p>de sa jeunesse heureuse, puis il dit: «Ne parlons pas <i>d sa ʒænes cəʁə:ʒ, pyi il di: «nə parlʃ pa</i></p> <p>du passé, aujourd'hui. Je te parlerai un autre jour de <i>dy pase, ozurdyi. ʒə tə parləʁe ǎ -no:trə ʒu:r də</i></p> <p>ta belle-mère. Maintenant, pensons au beau souper <i>ta belme:r. mētnā, pāsʃ o bo supe</i></p> <p>qu'Amélie nous a préparé. M. Comaux, prenez encore <i>kamelī nu -za pʁepəʁe. masjə komo, pʁəne āko:r</i></p>
beau-père	
belle-mère	
beau-frère	
belle-sœur	
belle-fille	
soupirer	
un soupir	
en se souvenant	
au moment où il	
se souvient	

un peu de porc! Mlle Fatima, encore un peu de
 ẽ pø d pɔ:r! madmwazel fatima, ăkɔ:r ẽ pø d

salade?» «Merci, M. Doumier. J'ai déjà trop mangé.»
 salad? » «mersi, masjə dumje. ʒe dəʒa tro mǎʒe.»

«Mais non, mais non! Cela donne une faim de loup,
 «me nǝ, me nǝ! sla don yn fẽ d lu,

de voyager! Mangez donc! Je veux que vous soyez
 də vwaʒəʒe! mǎʒe dǝ! ʒə vø k vu swaʒe

comme chez vous! Et toi, Arthur, tu ne veux pas finir
 kɔm ʒe vu! e twa, arty:r, ty n vø pa fini:r

ce petit reste de mouton? Vous savez, mes amis, il
 sə pti rest də mutǝ? vu save, me -zami, il

faut que tout soit mangé! Amélie ne permet pas que
 fo k tu swa mǎʒe! ameli n pɛrme pa kə

l'on sorte de table avant d'avoir mangé tout ce qu'elle
 lǝ sɔrt də tabl avǎ davwa:r mǎʒe tu s kɛl

a servi. Et quand Amélie se fâche, on ne mange pas
 a servi. e kǎ -tamelɪ s fa:f, ǝ n mǎ:ʒ pa

bien. Finissez donc tout cela, vous me ferez grand
 bjẽ. finise dǝ tu sla, vu m fre grǎ

plaisir! »

plezi:r!»

Tout le monde rit, et cinq minutes plus tard, quand
 tu l mǝ:d ri, e sẽ minyt ply ɪa:r, kǎ

Amélie vient demander s'il ne manque rien, son maître
 -tamelɪ vjẽ dmǎde sil nǝ mǎ:k rjẽ, sǝ mɛ:trə

lui dit: «Non, Amélie, il ne nous manque rien, et
 lɥi di: «nǝ, ameli, il nǝ nu mǎ:k rjẽ, e

être
 (que) je sois
 (que) tu sois
 (qu') il soit
 (que) nous soyons
 (que) vous soyez
 (qu') ils soient

sortir de table =
 quitter la table
 sortir (comme
 partir)
 (que) je sorte
 (que) tu sortes
 (qu') il sorte
 (que) nous sor-
 tions
 (que) vous sortiez
 (qu') ils sortent

	<p>comme vous voyez, nous avons tout mangé! » « Oui, <i>kɔm vu vɔʒe, nu -zavɔ̃ tu mɑ̃ʒe!</i> » « wi, Amélie, » dit Marie-Anne, « et je n'ai jamais mangé un <i>ameli,</i> » <i>di mari a:n,</i> « e ʒ ne ʒamɛ mɑ̃ʒe ɛ si bon poulet! Il faudra absolument que vous me ra- <i>si bɔ̃ pule!</i> <i>il fɔdra absɔlymɑ̃ k vu m ra-</i> contiez un jour comment vous le préparez! » Cette <i>kɔ̃tje ɛ ʒu:r kɔmɑ vu l pʁepaʁe!</i> » <i>set</i> fois, Amélie va même jusqu'à sourire et à dire: « Comme <i>fwa, ameli va mɛ:m ʒyska suri:r e a di:r:</i> « <i>kɔm</i> Madame voudra. » Et au lieu de sortir de nouveau, <i>madam vudra.</i> » <i>e o ljɔ d sorti:r dɑ nuvo,</i> Amélie reste dans un coin de la salle à manger, près <i>ameli rest dɑ -zɑ̃ kwɛ d la sal a mɑ̃ʒe, pʁe</i> de la porte. Il faut dire que c'est de là qu'elle voit le <i>d la pɔrt. il fɔ di:r kɑ se d la kɛl vwa l</i> mieux le jeune Comaux. A la lumière de la lampe <i>mje la ʒɛn kɔmo. a la lymje:r dɑ la lɑ:p</i> de la salle à manger, qui se trouve juste au-dessus du <i>dɑ la sal a mɑ̃ʒe, ki s tru:v ʒyst oɔsy dy</i> centre de la table, il lui semble qu'il est le portrait de <i>sɑ:trɔ dɑ la tabl, il lyi sɑ:blɛ kil ɛ l pɔrtʁe d</i> son pauvre fiancé Gaston, qui est mort à la guerre. <i>sɔ̃ pɔ:vʁɔ fʝɑ̃sɛ ɡastɔ̃, ki ɛ mɔ:r a la ɡɛ:r.</i> « Si nous avons eu un fils, il lui ressemblerait comme <i>« si nu -zavɔ̃ -zy ɛ fis, il lyi ʁɛsɑ̃blɔʁɛ kɔm</i> un frère, » se répète-t-elle pour la centième fois. <i>ɛ fʁe:r,</i> » <i>sɔ̃ ʁɛpɛt -tɛl pɔʁ la sɑ̃tjɛm fwa.</i></p>
--	--

Pendant ce temps, tout le monde s'est levé et sort de
pāḍā s tā, tu l mō:d se lve e so:r dā

table. Marie-Anne donne un dernier coup d'œil à la
tabl. mari a:n don ā dernje ku dæ:ɟ a la

table et dit son admiration à Amélie. Puis, le vieux
tabl e di sō -nadmirasjō a ameli. pɥi, lə vjə

M. Doumier monte au premier avec elle et Fatima
masjə dumje mō:t o prəmje avek el e fatima

pour leur montrer leurs chambres. Passavant reste au
pur lœr mōtre lœr fā:br. pasavā rest o

le premier o: le
premier étage

rez-de-chaussée. Comme il se couche rarement avant
redfose. kom il sə kuʃ rarmā avā

deux heures du matin, il va fumer un cigare dans le
də -zæ:r dy matē, il va fyme ā siga:r dā l

salon. André monte avec sa cousine, en portant deux
salō. ādre mō:t avek sa kuzin, ā portā də

des valises. Arthur et Jeanne sont maintenant si fati-
de vali:z. arty:r e za:n sō mētnā si fati-

gués qu'ils ne peuvent presque pas se tenir debout, et
ge kil nə pæ:v presk pa s tani:r dæbu, e

leurs yeux se ferment tout seuls. Cinq minutes après
lœr -zjə s ferm tu sæl. sē minyt apre

se tenir debout o:
rester debout

que leur mère les a couchés, ils dorment profondément.
k lœr me:r le -za kuʃe, il dorm profōdemā.

Et comme il est déjà deux heures passées, Marie-Anne
e kom il e deza də -zæ:r pase, mari a:n

et Fatima décident de laisser tout dans les valises
e fatima desid də lese tu dā le vali:z

seule une mère =
une mère seule-
ment



une robe de chambre

souffrant ɔ: qui
montre qu'il souf-
fre

jusqu'au lendemain, à l'exception de quelques robes.
zysko lādme, a leksepsjō d kelk rob.

A deux heures et demie donc, tout le monde dort au
a dō -zæ:r e dmi dō, iu l mō:d dō:r o

premier. Au salon, Doumier et Passavant parlent
promje. o sālō, dumje e pasavā parl

encore à voix basse, mais eux aussi se disent bientôt
āko:r a vva bā:s, me ø osi s di:x bjēto

bonne nuit, Passavant rentre chez lui, le vieux M.
bon nyi, pasavā rā.trā je lvi, la vjə māsjo

Doumier va se coucher, et quand Amélie monte à son
dumje va s kuse, e kā -tamelī mō:t a sō

tour dans sa chambre, toute la maison dort.
tu:r dā sa fā:br, tut la mezō dō:r.

A cinq heures du matin, Marie-Anne est réveillée
a sē -kæ:r dy matē, mari a:n e reveje

brusquement par un sentiment que seule une mère con-
bryskamā par æ sātīmā k sāl yn me:r kō-

naît: ses enfants ont besoin d'elle, il leur arrive un
ne: se -zāfā ō bəzwē del, il lə:r ari:v æ

malheur! Elle saute de son lit, met vite sa robe de
malæ:r! el so:t dā sō li, me vit sa rob dā

chambre, et court dans la chambre des enfants. Quand
fā:br, e ku:r dā la fā.brə de -zāfā. kā

elle allume la lampe, elle voit qu'Arthur ne dort pas:
-tel alym la lā:p, el vva karty:r nō dō:r pa:

il la regarde d'un air souffrant et lui dit: « J'ai froid,
il la rgard dā -ne:r sufrā e lvi di: »ze frwa,

maman.» « Tu as froid, mon petit ange? Attends, je
māmā.» «ty a frwa, mō pti -tā:z? atā, zə

vais te couvrir un peu plus. Voyons, où y a-t-il des
ve t kuuri:r æ pə ply. vwaʃō, u ja -til de
couvertures? Ah, en voilà une!» Et Marie-Anne prend
kuverty:r? a, ā vwała yn!» e mari a:n prā

la couverture qu'elle a trouvée et couvre son enfant.
la kuverty:r kel a truve e ku:vrə sō -nāfā.

« Cela va mieux? As-tu chaud, maintenant, mon petit? »
«sla va mʃə? a ty ʃo, mētnā, mō pti?»

demande-t-elle. « Non, maman, j'ai toujours aussi froid, »
dāmā:d -təl. «nō, māmā, ze tuzu:r osi frwa,»

répond Arthur, et en disant cela, il claque des dents.
repō arty:r, e ā dizā sla, il klak de dā.

« Mais tu frissonnes, Arthur! Tu es malade! As-tu mal
«me ty frison, arty:r! ty e malad! a ty mal

quelque part? » dit la jeune femme, effrayée. « Oui,
kelk pa:r?» di la zœn fam, efreʃe. «wi,

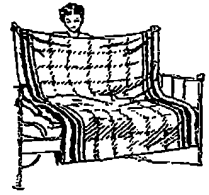
maman, j'ai mal à la tête. » « As-tu mal autre part? »
māmā, ze mal a la tē:t. » «a ty mal o:trə pa:r?»

« Non, pas autre part, seulement à la tête, » dit le petit
«nō, pa o:trə pa:r, sœlmā a la tē:t, » di l pōti

garçon de la même petite voix souffrante.
garsō də la mē:m pōtit vwa sufrā:t.

Marie-Anne pose sa main sur le front du petit. Il est
mari a:n po:z sa mē syr lə frō dy pti. il e

chaud, le garçon a sûrement la fièvre. Et comme Arthur
ʃo, lə garsō a syrmā lə fʃe:vr. e kœm arty:r



une couverture

en voilà une :
voilà une couver-
ture

avoir chaud ←
avoir froid



une dent

frissonner : cla-
quer des dents
parce qu'on a froid

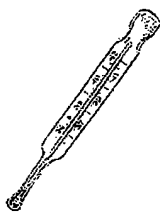
quelque part :
dans quelque partie
du corps

effrayé = qui
soudain a peur

autre part : dans
une autre partie
du corps



le front



un thermomètre

glacé = aussi
froid que la glace

effrayer = faire
peur à

retirer ↔ mettre

frissonne de nouveau, Marie-Anne lui dit: « Attends
frison də nuvo, mari a:n lɥi di: «atā

un instant, mon ange! Je vais prendre un thermomètre,
ā -nēstā, mō -nā:ʒ! ʒə ve prā:dr ā termometr,

et je reviens tout de suite.» Elle emporte toujours
e ʒə revjē tutsɥi.» el āpɔrɪ tuʒu:r

un thermomètre, quand elle voyage avec les enfants,
ā termometr, kā -tel vwaja:ʒ avek le -zāfā,

et trois secondes plus tard, elle revient dans la chambre
e trwa ʒgō:d ply ta:r, el revjē dā la fā:brə

d'Arthur. En attendant de savoir si son fils a la
darty:r. ā -naiādā d savwa:r si sō fis a la

fièvre, elle le regarde avec un sourire plein de ten-
fje:vr, el lə rgard avek ā suri:r plē d tā-

dresse. Elle voudrait pouvoir empêcher que son enfant
dres. el vudre puvwa:r āpeʃe kə sō -nāfā

soit malade! Ah, qu'elle est longue, la minute qu'elle
swa malad! a, kel ɛ lō:g, la minyt kel

doit attendre avant de savoir si son fils a la fièvre ou
dwa atā:dr avā d savwa:r si sō fis a la fje:vr u

si elle s'est trompée. Elle a le cœur glacé, elle a peur,
si el se trōpe. el a lə kœ:r glase, el a pœ:r,

mais elle continue à sourire à Arthur, pour ne pas
mɛ el kōtɪny a suri:r a arty:r, pur nə pa

l'effrayer. Au bout d'une minute, elle retire le ther-
lefɛʃe. o bu dyn minyt, el roti:r lə ter-

momètre. « Est-ce que j'ai beaucoup de fièvre, maman? »
mometr. «es kə ʒe boku d fje:vr, māmā?»

demande Arthur. « Non, mon ange, ce n'est rien, » lui
dəma:d arty:r. «nō, mō -nā:z, s nε rjē,» lʏi

répond sa mère. Mais elle est de plus en plus effrayée,
repō sa mε:r. mε el ε də ply -zā ply -zεsreje,

car Arthur a 39° (degrés) de fièvre.

kar arty:r a trātnœf dəgre d fje:vr.

Bien qu'il ait beaucoup de fièvre, le petit malade
bjē kil ε boku d fje:vr, lə pti malad

regarde calmement sa mère en lui disant: « Je ne veux
regard kalmamā sa mε:r ā lʏi dizā: «zə n vø

pas que tu sois triste, ma petite maman. » Elle lui
pa kə ty swa trist, ma pti māmā.» el lʏi

sourit et va sous la lampe pour regarder de nouveau
suri e va su la lā:p pur regarde d nuvo

le thermomètre. Peut-être s'est-elle trompée? Non,
l termometr. pøte:trə se -tel trōpe? nō,

elle ne s'est pas trompée: Arthur a bien 39° de
el nə se pa trōpe: arty:r a bjē trātnœf dəgre d

fièvre. Alors, brusquement, la jeune femme serre son
fje:vr. alɔ:r, bryskəmā, la zœn fam se:r sō

fils contre son cœur, embrasse son petit front pâle, et
fis kō:trə sō kœ:r, ābras sō pti frō pa:l, e

sort de la chambre en disant à l'enfant: « Je reviens
sɔ:r də la fā:br ā dizā a lāfā: «zə rœvjē

tout de suite, mon ange! N'enlève pas ta couverture,
tutsɥit, mō -nā:z! nāle:v pa ta kuvertɥ:r,

tu auras froid! » Elle n'a que sa robe de chambre, mais
ty ɔra frwa!» el nə k sa rɔb də fā:br, mε

qu'y a-t-il? =
qu'est-ce qu'il y a?

qu'est-ce que cela peut faire, à un tel moment? Marie-
hes kə slə pø fe:r, a æ tel momā? mari

Anne n'a qu'une seule pensée: faire venir un docteur.
a:n na kyn sæl pāse: fe:r vœni:r æ doktæ:r.

Elle ne sait pas où est la chambre de son beau-père,
el nə se pə u ɛ la fā:brə də sō bope:r,

mais elle va frapper à une porte du premier, et la
mɛ el va frape a yn port, dy prœmjɛ, ɛ la

voix de M. Doumier lui répond: «Qu'y a-t-il? Qui
vwa d mœsjø dumjɛ lɥi rɛpɔ: «kja -til? ki

est-ce?» «C'est moi, Marie-Anne! Beau-père, j'ai
es? » «se mwə, mari a:n! bope:r, ʒə

besoin de vous! Arthur est malade!» «Je viens!»
bœzwɛ d vu! arty:r ɛ malad! » «ʒə vjɛ! »

dit le vieux monsieur, et, en mettant vite sa robe de
dɪ l vjø mœsjø, ɛ, æ metā vit sa rob də

chambre, il ouvre la porte. «Arthur est malade, dis-
fā:br, il u:vra la port. «arty:r ɛ malad, di

tu?» «Oui, il a la fièvre, il frissonne et il claque des
ty? » «wi, il a la fje:vɛr, il frison ɛ il klak də

dents. Beau-père, je suis effrayée, je crois que c'est grave.
dā. bope:r, ʒə sɥi -zɛfrejɛ, ʒə krwa k se gra:v.

Il faut faire venir un docteur!» «Oui, naturellement,
il fo fe:r vœni:r æ doktæ:r! » «wi, natyrelmā,

naturellement! Je vais téléphoner à Passavant, il sera
natyrelmā! ʒə vɛ telefɔnɛ a pasavā, il sɛra

ici dans quelques minutes, il demeure tout près. Mais
isi dā kɛlk minyt, il dœmœ:r tu pre. mɛ

j'espère bien que tu te trompes et que ce n'est pas
ʒespe:r bʲẽ kə ty tə trɔ:p e kə s ne pa

aussi grave que tu le crois.» « Ah, je voudrais bien
osi gra:v kə ty l krowa.» «a, ʒə vuðre bʲẽ

me tromper, beau-père! » dit Marie-Anne, et elle rentre
ma trɔpə, bopɛ:r!» di mari a:n, e el rā:trə

chez Arthur pendant que Doumier va téléphoner.
ʃe arty:r pādā k dumje va telefɔne.

Heureusement, Jeanne n'a pas été réveillée, elle dort
æɔzmā, ʒa:n na pa ɛtə reveʃe, el dɔ:r

tranquillement. Mais un seul coup d'œil suffit à Ma-
trākilmā. mɛ æ sæl ku dæ:j syfi a ma-

rie-Anne pour voir que son fils est très malade. Elle
ri a:n pur vwa:r kə sɔ̃ fis e trɛ malad. el

fait tout ce qu'elle peut pour ne pas pleurer et tombe
ʃe tu s kɛl pø pur na pa plære e tɔ̃b

à genoux auprès du lit d'Arthur. Dix minutes plus tard,
a ʒnu opɛ dy li darty:r. di minyt ply ta:r,

le docteur Passavant entre dans la chambre.
lə dɔktœ:r pasavā ā:trə dā la ʃā:br.

EXERCICE A.

Les enfants sont si fatigués que leurs yeux se ferment — seuls. Fatima, aussi, dort dans un — du compartiment. Et bientôt, tout le monde dort —. Tous à l'— d'André. Mille pensées — tournent dans sa tête.

Au — de toutes ces pensées, il y a toujours Marie-Anne. Le jeune homme a allumé une petite lampe bleue dont la — est très faible. De cette manière, il ne dérange pas les —. Et André se dit qu'au — de la semaine prochaine, il faudra qu'il parte. Ses — l'appellent. Il ne lui — donc que deux jours pour décider de sa vie. Il rêve de devenir un jour le — de Marie-Anne. Il veut la — contre tout le mal qui peut lui arriver.

Quand on arrive à Villebourg, tout le monde descend, et voilà M. Doumier qui embrasse sa — — et ses petits-enfants. Puis il — la main de Fatima, et on sort de la gare. Le docteur Passavant est là, devant sa —. Il dit aux enfants: «Mademoiselle Jeanne et Monsieur Arthur, je —?» Puis il dit à Marie-Anne qu'Arthur est le — de son père. Il a vu — Henri Doumier.

Amélie a préparé un délicieux —. «Il ne faut pas que nous la — attendre!» dit M. Doumier. Quand la vieille bonne entend arriver la voiture, elle donne un dernier — d'— à sa table. Elle ne veut pas que Marie-Anne puisse dire qu'Amélie ne sait pas — une table. Son coup d'œil la —. Il ne — rien.

EXERCICE B.

Comment Amélie appelle-t-elle la belle-fille de Doumier? ... Comment appelle-t-on une très grande faim? ... Quelles sont les bonnes choses qu'Amélie a mises sur la table? ... Que dit Marie-Anne à Amé-

lie quand celle-ci entre pour servir? ... Comment appelle-t-on un très bon souper? ... Pourquoi Marie-Anne admire-t-elle les assiettes de M. Doumier? ... Quand M. Doumier a-t-il trouvé ces assiettes? ... Comment Marie-Anne appelle-t-elle la femme de M. Doumier? ...

EXERCICE C.

je vis	nous vivons
tu vis	vous vivez
il vit	ils vivent

Le vieux Doumier et sa bonne — seuls dans la grande maison. « Je — seul, » écrit le vieux souvent à sa fille Josette, « et tu — seule également. Alors, puisque nous — seuls tous les deux, pourquoi ne viens-tu pas demeurer chez nous? » C'est vrai, Josette — seule à Paris avec sa petite fille, mais elle répond: « Je sais que vous — seuls, Amélie et toi, mais je ne peux pas venir encore. »

naître	
est né	naissait
naît	naîtra

Arthur est — au Maroc. Au moment où il —, la France était encore en guerre. Ses parents espéraient que la guerre serait finie quand il —, mais alors, il aurait dû — plus tard. « Et on ne — pas toujours quand on veut! » disait Henri en riant.

satisfaire

a satisfait

satisfait

satisfaisait

satisfera

Il est difficile de — tout le monde. On doit être content si l'on — ses amis. Amélie n'a jamais — Josette. Mais son père lui dit qu'aucune bonne ne la — jamais. Et même si un jour une bonne la —, qui dit qu'elle satisferait également son père?

protéger

a protégé

protège

protégeait

protégera

« Qui te —, quand je serai mort? » disait Henri à sa jeune femme. Et maintenant, c'est André Comaux qui pense: « Tu serais bien seule et faible, si je ne te — pas. » Un homme qui aime une femme la — toujours. C'est pour cela qu'André veut — Marie-Anne, comme Henri l'a —.

je protège

tu protèges

il protège

nous protégeons

vous protégez

ils protègent

Marie-Anne — ses enfants contre le mal qui peut leur arriver. Les mères — toujours leurs enfants. « Pourquoi ne — -vous pas vos vêtements contre la pluie? » demande Marie-Anne à ses enfants. « Mais maman, nous les — contre la pluie! » répondent-ils. « Et toi, Jeanne, — -tu ta poupée contre la pluie? » « Oh, oui, maman, je la — contre la pluie! Je l'ai mise sous ma robe. »

que j'attende	que nous attendions
que tu attendes	que vous attendiez
qu'il attende	qu'ils attendent

«Veux-tu que je t'—, Fatima?» demande Marie-Anne.
 «Non, Madame Marie-Anne, je ne veux pas que vous m'—,» répond la jeune fille. «Et nous,» demandent Jeanne et Arthur, «veux-tu que nous t'—, Fatima?» Fatima répond qu'elle ne veut pas qu'ils l'— non plus. Cependant, elle dit: «Si, Jeanne, j'aimerais que tu m'— quelques minutes.» Mais elle ne veut pas qu'Arthur l'—.

que je fasse	que nous fassions
que tu fasses	que vous fassiez
qu'il fasse	qu'ils fassent

«Voulez-vous que je vous — un bon potage?» demande Amélie à son maître. «Oui, Amélie,» répond M. Doumieri, «j'aimerais que vous nous — un de vos délicieux potages!» «Viens ici, Fatima, je vais te dire ce qu'il faut que tu —!» Marie-Anne dit à la jeune fille ce qu'il faut qu'elle —. «Et maintenant,» disent Jeanne et Arthur, «tu dois nous dire ce qu'il faut que nous —.» Alors Maria-Anne leur dit ce qu'elle aimerait qu'ils —.

que je sois	que nous soyons
que tu sois	que vous soyez
qu'il soit	qu'ils soient

«Je veux que tu — très sage!» dit Marie-Anne à Jeanne. «Et moi, maman, faut-il aussi que je — sage?»

MOTS:

une admiration
 les affaires
 une belle-fille
 une belle-mère
 un centre
 un coin
 un coup d'œil
 une couverture
 un début
 une dent
 un degré
 un dormeur
 une exception
 la fièvre
 un front
 un loup
 la lumière
 un mariage
 un œil
 un porc
 la porcelaine
 un portrait
 un poulet
 le premier
 un protecteur
 une robe de chambre

une salade
un souper
un soupir
un thermomètre
une veuve
une voiture
divers
effrayé
satisfait
souffrant
vieux
admirer
(qu') il attende
couvrir
(qu') il croie
se décider
dresser
effrayer
se fâcher
(qu') il fasse
(que) nous
fassions
il faudra
frissonner
manquer
naître
(que) tu
promettes
protéger
(qu') il puisse
retirer
satisfaire
serrer
(qu') il soit
(que) vous
soyez
(qu') il sorte
soupirer
en se souvenant
supposer
tenir
se tromper
ils vivent
profondément

demande Arthur en riant. Marie-Anne dit qu'il faut naturellement qu'il — sage, lui aussi. Il faut que les deux enfants — sages. « A quelle heure faut-il que nous — rentrés? » demande M. Doumier à Amélie. « Il faut que vous — rentrés à midi et demi, » répond la vieille bonne.

que je puisse	que nous puissions
que tu puisses	que vous puissiez
qu'il puisse	qu'ils puissent

Amélie ne veut pas que Marie-Anne — dire qu'elle ne sait pas dresser une table. « Je ne veux pas que les gens — dire que vous n'êtes pas très bien élevés, » dit Marie-Anne à ses enfants. « Je ne veux pas que tu — me dire un jour que je t'ai empêchée de partir, » dit Sabine à Fatima. « Je n'aimerais pas que vous — me dire que je ne vous ai pas montré votre pays, » dit Marie-Anne à ses enfants. « Nous allons en France parce que maman veut empêcher que nous — lui dire qu'elle ne nous a pas montré notre pays, » disent Arthur et Jeanne. « Maman ne veut pas que je — lui dire qu'elle m'a empêchée de partir, » dit Fatima.

que je sorte	que nous sortions
que tu sortes	que vous sortiez
qu'il sorte	qu'ils sortent

« Je ne veux pas que tu — maintenant, Arthur, et toi non plus, Jeanne! » « Pourquoi ne veux-tu pas que nous —, maman? » « Je ne veux pas que vous — parce qu'il pleut. » Marie-Anne ne permet pas que les enfants — quand il pleut. « Tu ne permets pas

que nous — un tout petit instant, maman?» demande Arthur. Mais Marie-Anne répète qu'il ne faut pas qu'ils —.

que je promette	que nous promettions
que tu promettes	que vous promettiez
qu'il promette	qu'ils promettent

«Je veux que tu me — de rester où tu es,» dit Marie-Anne à Jeanne. «Pourquoi veux-tu que je te — cela?» demande la fillette. Marie-Anne veut qu'elle le lui — parce qu'elle est nerveuse. «J'aimerais que vous me — de rentrer dans une heure!» dit la mère aux enfants. «Pourquoi veux-tu que nous te — de rentrer si tôt?» demandent les enfants. Marie-Anne veut qu'ils le lui — parce qu'on doit partir dans deux heures.

un vieux monsieur	un vieil homme
un vieil ami	une vieille dame

Arthur a presque renversé une — dame. Un — monsieur qui voit cela trouve que cet enfant est très mal élevé. C'est un — ami du capitaine, ils se connaissent depuis trente ans. Le monsieur est maintenant un — homme de soixante-dix ans.

RÉSUMÉ (1)

Voici trois phrases: *Il faut tout manger. Empêchez-le de partir. Ne lui permettez pas de sortir!* Dans ces trois phrases, le deuxième verbe, c'est-à-dire celui qui vient après les verbes «falloir» [*fakwa:r*], «em-

à l'exception de
autre part
avoir chaud
avoir froid
avoir la fièvre
c'est promis!
changer de train
claquer des
dents
dresser une
table
entrer en gare
il lui semble
il me reste
il ne faut pas
il ne manque
rien
ne saurait le
dire
mal à la tête
mettre (une
robe)
ouvrir tout
grand
quelque part
qu'y a-t-il?
se tenir debout
si tu...?
sortir de table
Sèvres

falloir
il faut

pêcher » et « permettre », est à l'infinitif. Mais voici trois autres phrases: *Il faut que tout soit mangé. Empêchez qu'il parte! Ne permettez pas qu'il sorte!*

Ces trois phrases disent la même chose que les trois premières, mais ici, le deuxième verbe n'est pas à l'infinitif. Il est au subjonctif.

Nous voyons donc qu'après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre », on a l'infinitif ou le subjonctif, et que l'on écrit le subjonctif quand il y a le mot « que » après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre ».

(Et puisque nous parlons du subjonctif, relisez s'il vous plaît le résumé du chapitre 24. Ce résumé parle également du subjonctif.)

EXERCICE

Voici quelques phrases avec l'infinitif après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre ». Changez-les, s'il vous plaît, en phrases où le deuxième verbe est au subjonctif. Un exemple d'abord: Il lui faudra attendre plusieurs semaines. — *Il faudra qu'il attende plusieurs semaines.*

Et maintenant, à vous:

Je ne peux l'empêcher de faire ce qu'elle veut.

Permettez-nous de nous laver les mains!

Il faudrait lui dire que nous sommes venus.
 Il ne faut pas la faire attendre.
 Ne lui permettez pas d'être méchant!
 Il faut me permettre de te réveiller.
 Amélie ne nous permet pas de sortir de table.
 Voulez-vous nous empêcher de faire ce voyage?
 Il vous faut promettre de me réveiller!

RÉSUMÉ (2)

La famille de connaître

Nous connaissons quatre verbes de cette famille: *connaître*, *paraître*, *apparaître* et *disparaître*. Voici deux exercices pour vous aider à mieux vous rappeler les différentes formes des verbes de cette famille.

connaître

a connu

connaît

connaissait

connaîtra

De temps en temps, le jeune homme qui était tombé à la mer (*disparaître*) derrière une vague et on ne le voyait plus pendant une dizaine de secondes. Puis, il (*apparaître*) de nouveau. « Qui (*connaître*) ce jeune homme? » demandait-on. Il y avait une jeune fille qui l'avait (*connaître*) un mois plus tôt, à Casablanca. « Il (*paraître*) qu'il ne sait pas nager! » dit quelqu'un. « S'il ne savait pas nager, il aurait (*disparaître*) depuis longtemps! » répond quelqu'un d'autre. « Je suis si nerveuse, de le

voir (apparaître) et (disparaître) tout le temps! » dit Marie-Anne. « Mais maman, est-ce que cela ne te (paraître) pas étrange, s'il ne (disparaître) jamais derrière les vagues? » demande Arthur. « Peut-être, » répond Marie-Anne, « j'espère seulement qu'il ne (disparaître) pas tout à fait avant l'arrivée de la chaloupe. »

je connais	nous connaissons
tu connais	vous connaissez
il connaît	ils connaissent

« Qui (connaître) l'histoire de Tartarin? » demande André. « Moi, je la (connaître)! » dit Arthur. « Mais nous, nous ne la (connaître) pas, » disent Fatima et Jeanne. Les lions (disparaître) tout à fait, en Afrique du Nord. « Vous (paraître) connaître très bien l'Afrique, » dit-on à Tartarin. « (connaître)-vous aussi d'autres pays? » Tartarin (paraître) connaître tous les pays du monde. Quand les requins (apparaître) derrière un bateau, beaucoup de personnes ont peur. Elles (connaître) ces terribles animaux. « Nous vous (paraître) avoir bien peu de courage, » disent-elles à ceux qui n'ont pas peur. Et l'un d'eux ajoute: « Moi qui (connaître) ces animaux, je sais combien ils sont terribles. » « Tu (paraître) rêver, André, » dit Marie-Anne à son cousin. Ils se (connaître) très bien, mais elle ne le comprend pas toujours.

L'OPÉRATION

Dès que le docteur Passavant entre dans la chambre
dɛ k la doktœ:r pasavā ā:trə dā la jū:brə

du petit malade, il voit qu'il n'est pas venu un moment
dy pti malad, il vwa kil ne pa vny ā momā

trop tôt. Il va vite vers le petit lit et s'assied auprès
tro to. il vu vit ver la pti li e sasje opre

d'Arthur. Il lui prend le bras tout près de la main,
darty:r. il lɥi prā l bra tu pre d la mē,

et pendant qu'il compte les battements du cœur, il
e pādā kil kō:t le batmā dy hæ:r, il

battre
un battement

demande à Marie-Anne: « Vous avez pris sa tempé-
domā:d a mari a:n: «vu -zave pri sa tāpe-

rature? » « Oui, docteur. Il avait 39° (degrés) il y a un
raty:r?» «wi, doktœ:r. il ave trātnef degre il ja ā

quart d'heure. » « Hm... Comment se sent-il? A-t-il mal
ka:r dœ:r.» «hm... komā sə sā -til? a -til mal

quelque part? » « Oui, il m'a dit qu'il avait mal à la
kelk pa:r?» «wi, il ma di kil ave mal a la

tête. Et il a froid malgré toutes les couvertures. Il
te:t. e il a frwa' malgre tut le kuverty:r. il

frissonnait. » Le docteur Passavant ne dit rien pendant
frisone.» la doktœ:r pasavā n di rjē pādā

quelques instants. Le cœur bat trop vite et les batte-
kelk -zēstā la hæ:r ba tro vit e le 'bat-

battre
il bat

il se sent bien ==
il va bien

découvert c: re-
marqué
découvrir (comme
ouvrir)
découvrir
a découvert
découvre

ments sont trop faibles. Passavant n'aime pas non
mā sō tro febl. pasavā nɛ:m pa nō

plus la couleur trop pâle du visage d'Arthur. Il sort
ply la kulæ:r tro pa:l dy viza:z darty:r. il sɔ:r

son thermomètre de sa poche, et pendant qu'il prend
sō termometra dɔ sa pɔʃ, e pādā kil prā

la température du malade, il pose encore quelques
la tāperaty:r dy malad, il pɔ:z ākɔ:r kelkə

questions à la mère. « Comment cela a-t-il commencé,
kestijō a la mɛ:r. «komā sla a -tɪl komāse,

Madame? » « Je ne sais pas, docteur. Hier, il se sentait
madam? » «ʒə n se pa, doktœ:r. ijɛ:r, il sɔ sātɛ

bien, il a mangé comme tout le monde et il s'est en-
bjɛ, il a māʒɛ kom tu l mɔ:d e il se -tā-

dormi dès que sa sœur et lui ont été couchés. » « Sa
dormi dɛ k sa sœ:r e lyi ɔ -tɛtɛ kufɛ. » «sa

sœur dort ici? Ah, je la vois. Il faudra lui faire
sœ:r dɔ:r isi? a, ʒə la vwa. il fodra lyi fɛ:r

changer de chambre. Tout de suite, si vous pouvez. »
fāʒɛ d fā:br. tutsyt, si vu puve. »

« Naturellement, docteur, elle peut dormir avec Fatima. »
«natyrelmā, doktœ:r, el pø dormi:r avek fatima. »

« C'est bien. Dites-moi seulement quand vous avez
«se bjɛ. dit mwa sœlmā kā vu -zave

découvert qu'il était malade. » « Il y a une demi-heure.
dekuve:r kil ɛtɛ malad. » «il ʒa yn demicœ:r.

Je me suis réveillée tout à coup, avec le sentiment que
ʒə m syi reveʒɛ tu -ta ku, avek la sātīmā kə

quelque chose n'allait pas dans la chambre des enfants.

kelkə fo:z nalc pa dā la fā:brə de -zāfā.

Quand je suis entrée, Arthur ne dormait pas et j'ai vu

kā ʒə sɥi -zātre, arty:r nə dorme pa e ʒe vy

tout de suite qu'il se sentait mal. Le reste, vous le

tutsɥit kil sə sāte mal. lə rest, vu l

savez, docteur. » « Merci, Madame, » dit Passavant, qui

save, doktæ:r. » « mersi, madam, » di pasavā, ki

retire le thermomètre et se dit à voix basse: « Tou-

roti:r lə termometr e s di a vwa ba:s: « tu-

jours 39° ... J'aurais presque préféré une température

ʒu:r trātnœf... ʒœrə preskə prefere yn tāperaty:r

plus élevée. » Mais à Marie-Anne, qui reste debout à

ply -zelve. » me a mari a:n, ki rest dɔbu a

côté de lui et n'ose pas lui poser de questions, il dit:

kote də lyi e no:z pa lyi poze d keshjō, il di:

« La température n'est pas très élevée, il faut espérer

« la tāperaty:r ne pa tre -zelve, il fo -tespere

que ce n'est pas grave. » Mais malgré cela, il demande

kə s ne pa gra:v. » me malgré sla, il dāmā:d

à la mère de faire changer de chambre à la petite. « Oui,

a la mæ:r də fæ:r fāʒe d fā:br a la ptit. « wi,

docteur, » répète Marie-Anne, qui réveille doucement

doktæ:r, » repet mari a:n, ki reve:j dusmā

la petite dormeuse et lui dit à voix basse: « Arthur ne

la ptit dormœ:z e lyi di a vwa ba:s: « arty:r nə

va pas très bien, Jeannette, il faut que tu ailles dormir

va pa tre bjē, ʒanet, il fo k ty a:j dormi:r

retirer ↔ placer

élevé ɔ: haut

doucement ↔
brusquement

un dormeur
une dormeuse

Jeannette = pe-
tite Jeanne

aller
(que) j'aille
(que) tu ailles
(qu') il aille

mon amour : mon
cher petit enfant

Quei sens a ce
mot? = Que veut
dire ce mot?

Un médecin doit
faire un examen
du malade pour
savoir quelle ma-
ladie il a.



une langue

obéir = faire ce
que l'on vous de-
mande

obéir (comme fi-
nir)
obéir
a obéi
obéit
obéissait
obéira

chez Fatima. » « Pourquoi, maman? » demande la fil-
le *se fatima.* « *purkwa, māmā?* » *dāmā:d la fi-*
lette d'une voix endormie. « Je te l'ai dit, mon amour:
jei dyn vwa ādormi. « *ʒə tə le di, mō-namu:r:*

notre petit Arthur ne va pas bien. » « C'est le docteur,
notro pōti -arty:r nə va pa bjē. » « *se l dōktœ:r,*

ce monsieur? » « Oui, Jeannette, il va guérir ton petit
sə masjœ? » « *wi, ʒanet, il va geri:r tō pti*

frère. Viens, maintenant. » Heureusement, Jeanne ne
fre:r. vjē, mētnā. » *cəroz mā, ʒa:n nə*

sait pas encore quel sens peuvent avoir les mots: « Ton
se pa -zāko:r kel sā:s pœ:v -tavwa:r le mo: « tō

frère ne va pas bien. » Elle se lève donc tranquille-
fre:r nə va pa bjē. » *el sə le:v dō trākil-*

ment et quitte la chambre avec sa mère.

mā e kit la ʃā:br avek sa mœ:r.

Pendant ce temps, le docteur Passavant continue son
pādā s tā, lə dōktœ:r pasavā kōtīny sō

examen du petit malade. « Montre-moi ta langue, s'il te
-negzamē dy pti malad. » « *mō:tro mwə ta lā:g, sil tə*

plaît, » dit-il à Arthur. Le petit obéit et montre au
plē, » *di -tīl a arty:r.* *lə pti obei e mōtr o*

vieux docteur une langue toute blanche. « Elle n'est
vjə dōktœ:r yn lā:g tut blā:f. » « *el ne*

pas belle, » dit Passavant, puis il demande une cuiller
pa bel, » *di pasavā, pyi il dāmā:d yn kyjœ:r.*

Quand on la lui a apportée, il demande à Arthur
kā -tō la lyi a aporte, il dāmā:d a arty:r

d'ouvrir la bouche toute grande et de dire: « Aaaaaa... »
dʊvri:r la buf tut grã:d e də di:r: «a:...»

Le petit n'aime pas cela, il sait que le docteur va lui
la pti nɛ:m pa sla, il se kə l dɔktɛ:r va lɥi
 mettre la cuiller dans la bouche, et cela fait un peu
metrə la kɥije:r dā la buf, e sla fɛ æ pø

mal. Mais il est si faible qu'il obéit de nouveau et fait:
mal. mɛ il ɛ si fɛblɛ kil ɔbei d nuvo e fɛ:

« Aaaaaa... » comme le lui a demandé Passavant.
«a:...» kɔm la lɥi a dmāde pasavā.

Doumier, qui est entré avec Passavant, tient une lampe
dumje, ki ɛ -tātɛ avek pasavā, tʃɛ ɣn lā:p

au-dessus du lit, et Passavant examine la gorge du
oɖsy dɥ li, e pasavā egzamin la gorɟ dɥ
 malade en tenant la langue en place avec la cuiller.
malad ā tnā la lā:g ā plas avek la kɥije:r.

La gorge non plus n'est pas belle: elle est très rouge
la gorɟ nō ply nɛ pa bel: el ɛ tre ru:ɟ

et enflée. « Tu peux refermer la bouche, j'ai fini, »
e āfle. «ty pø raferme la buf, ɟɛ fini,»

dit-il à Arthur, et il continue son examen. Le cou du
di-til a arty:r, e il kɔlɪny sɔ -negzamɛ. la ku dɥ

petit garçon est enflé également. Puis, Passavant
pti garɟɔ ɛ -tāfle egalmā. pɥi, pasavā

découvre que la poitrine est enflée, elle aussi, et qu'il
deku:vɾə kə la pɥatrin ɛ -tāfle, el osi, e kil

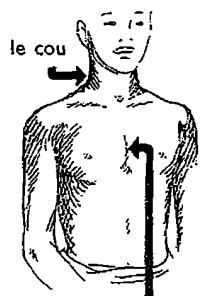
y a des taches rouges sur la poitrine et le cou. C'est
ja dɛ taf ru:ɟ syr la pɥatrin e l ku. sɛ

fait ɔ: dit

examiner
un examen



une gorge
 enflée ɔ: plus
 grosse que les
 autres jours



le cou

la poitrine

Chapitre trente-six (36).

Le corps est cou-
vert de peau.

du sang qui est sorti sous la peau. En découvrant ces
dy sã ki ɛ sorti su la po. ă dekuvră se

taches, Passavant devient encore plus grave. Il relève
taf, pasavă dăvjē āko:r ply gra:v. il rale:v

la tête et regarde Doumier, qui est debout auprès de
la tɛ:t ɛ rgard dumje, ki ɛ dbu oprɛ dɔ

lui et qui tient toujours la lampe pour aider le vieux
lyi ɛ ki tjē tuzu:r la lă:p pur ɛdɛ l vjɔ

docteur à examiner le malade. « Je n'aime pas ces
doktœ:r ɔ egzamine l malad. « ʒə ne:m pa se

taches de sang sous la peau, » se dit-il. « Est-ce grave? »
taf dɔ sã su la po,» sɔ di -tɪl. « ɛs gra:v? »

que oui ɔ: que
c'est grave

lui demande Doumier à voix basse. « J'ai bien peur
lyi dmă:d dumje ɔ vwa ba:s. « ʒe bjē pœ:r

que oui, » lui répond Passavant à voix basse également.
kə wi,» lyi repɔ pasavă ɔ vwa ba:s egalmă.

« Que crois-tu que c'est? » « Hmm... je ne vois pas
« kə krwa ty k se? » « hm... ʒə n vwa pa

encore très bien ce qu'il a, mais... » Marie-Anne
-zăko:r tre bjē s kil ɔ, mɛ... mari a:n

rentrer = entrer
de nouveau

rentre dans la chambre à ce moment et demande d'une
ră:trɛ dă la ʃă:br ɔ s momă ɛ dmă:d dym

angoissé = plein
d'angoisse

voix angoissée: « Alors, docteur, ce n'est pas très grave,
vwa āgwase: « ɔko:r, doktœ:r, s ne pa tre gra:v,

n'est-ce pas? » Passavant n'ose pas lui dire ce qu'il
nes pa? » pasavă no:z pa lyi di:r sɔ kil

j'espère que non
ɔ: j'espère que ce
n'est pas grave

pense. Il lui sourit et dit: « J'espère que non, Madame.
pă:s. il lyi suri ɛ di: « ʒɛspœ:r kə nɔ, madam.

Mais en tout cas, je resterai chez moi toute la journée,
me ā tu ka, ʒə restare fe mwa tul la ʒurne,

téléphonez-moi si vous apercevez le plus petit change-
telefɔne mwa si vu -ʒapɛrsavɛ l ply pti ʃāʒ-

ment. » Sur ces mots, il se relève, sourit au petit
mā.» syr se mo, il sɔ rɔlə:v, suri o pti

malade et quitte la chambre avec Doumier, après avoir
malad e kit la ʃā:br avɛk dumje, aprɛ -zavwa:r

serré la main de la jeune femme. Marie-Anne reste
sere la mē d la ʒœn fam. mari a:n rest

auprès de son petit.
opɛ d sɔ pti.

Elle se met à genoux à côté du lit et demande: « Com-
el sɔ me a ʒnu a kote dy li e dmā:d: «kɔ-

ment te sens-tu, mon amour? » « J'ai peur, maman. »
mā t sā ty, mɔ -namu:r?» «ʒɛ pœ:r, māmā.»

« Il ne faut pas avoir peur, mon petit pigeon, le docteur
«il nɔ fo pa avwa:r pœ:r, mɔ pti piʒɔ, la doktœ:r

a dit qu'il fallait que tu restes tranquille. » « Oui,
a di kil fale k ty rest trākil.» «wi,

maman. » Marie-Anne ne reconnaît presque pas la voix
māmā.» mari a:n nɔ rəkɔne presk pa la vwa

d'Arthur qui est tout à fait changée. C'est comme si
darty:r ki ɛ tu -la fe ʃāʒɛ. sɛ kɔm si

elle avait de la difficulté à passer par la gorge. « Mon
el avɛ d la difikylte a pase par la ɡɔrʒ. «mɔ

pauvre petit pigeon, » dit la mère en cachant son an-
po:vɛ pɛti piʒɔ,» di la mɛ:r ā kasā sɔ -nā-

apercevoir (com-
 me recevoir)
 j'aperçois
 tu aperçois
 il aperçoit
 nous apercevons
 vous apercevez
 ils aperçoivent
 changer
 un changement



un pigeon

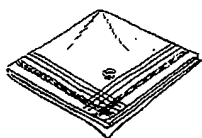
falloir
 il fallait

reconnaître (com-
 me connaître)
 reconnaître
 a reconnu
 reconnaît
 reconnaissait
 reconnaîtra

elle a de la diffi-
 culté à passer ɔ:
 elle passe diffici-
 lement

cacher ↔ mon-
 trer

mouillé = couvert
d'eau



un mouchoir

essuyer
a essuyé
essuie



un garçon qui tousse

se soulever ⇨ se
lever

s'abaisser ⇐ se
lever

goisse, « tu as de la difficulté à parler? Ça te fait mal
gwas, «ty a ɸ la difikylite a parle? sa t fe mal

quand tu parles? » « Oui, maman. » Marie-Anne pose
kā ty parl? » «wi, māmā.» mari a:n pɔ:z

la main sur le front du petit: il est tout mouillé. Marie-
la mē syr lə frɔ dy pti: il ɛ tu muje. mari

Anne sort un mouchoir de sa poche et essuie le visage,
a:n sɔ:r ɛ mufwa:r də sa pɔʃ ɛ esyi l viza:ʒ,

le cou et la poitrine de son fils, qui sont également
la ku ɛ la pwa:rin də sɔ fis, ki sɔ -tegalmā

mouillés, puis elle le recouvre doucement en lui disant:
mujɛ, ɸyi ɛl lə rku:vra dɜsmā ā. lyi dizā:

« Tu vas voir, mon amour, ça ira mieux. » Mais son
«ty va vwa:r, mɔ -namu:r, sa ira mʃɔ.» me sɔ

pauvre cœur de mère est terriblement angoissé. Elle
ɸɔ:vra kœ:r də mɛ:r ɛ teriblɛmā āgwase. ɛl

reste à genoux, tenant à la main le mouchoir avec lequel
rest a ʒnu, tənā -ia la mē l mufwa:r avek lakel

elle a essuyé le petit malade. Vers six heures, Arthur
ɛl a esyiʃe l pɔti malad. ver si -zœ:r, arty:r

commence à tousser. Cela lui fait mal de tousser, sa
kɔmā:s a tuse. sla lyi fe mal də tuse, sa

poitrine se soulève et s'abaisse rapidement, avec dif-
pwa:rin sə sule:v ɛ sabɛ:s rapidmā, avek di-

ficulté. Cela fait mal à Marie-Anne de l'entendre.
fikylite. sla fe mal a mari a:n də lātā:dr.

Arthur essaye de parler, mais sa voix est entièrement
arty:r ese:ʃ də parle, me sa vwa ɛ -tātʃermā

disparue, et il ne sort qu'un souffle de sa gorge.
disparɥ, e il nə sɔ:r kǎ sufla də sa ɡɔrʒ.

« Qu'est-ce que c'est donc ? » se dit la pauvre mère.

« kəs kə sɛ dǔ ? » sɔ di la pɔ:vra mɛ:r.

Puis elle dit au petit: « N'essaye pas de parler, mon
pɥi el di o pti: « nese:ʝ pa d parle, mǔ

amour, si cela te fait mal, » et elle essuie de nouveau
-namu:r, si sla t fe mal, » e el esɥi d nuvo

le front mouillé de son fils. Elle ne sait que faire: elle
l frǔ muʝe d sǔ fis. el nə se kə fɛ:r: el

voudrait sortir, aller téléphoner, appeler son beau-père
vudre sorti:r, ale telefone, aple sǔ bope:r

qu'elle a fait sortir de la chambre un peu plus tôt.
kel a fe sorti:r də la fǎ:br ǎ pə ply to.

Mais elle n'ose pas quitter le malade. Heureusement
me el no:z pa kite l malad. ɔrɔzmǎ

qu'un instant plus tard la porte s'ouvre lentement et
kǎ -nǛstǎ ply ta:r la pɔrt su:vra lǎtmǎ e

sans bruit, et Fatima entre dans la chambre. Elle
sǎ brɥi, e fatima ǎ:trǎ dǎ la fǎ:br. el

s'approche du lit d'Arthur, mais s'arrête tout d'un coup
sapɔʃ dɥ li darty:r, me sɔrɛt tu dǎ ku

quand elle voit le petit malade. Elle ne le reconnaît
kǎ -tel vwa l poti malad. el nə l rǎkɔne

presque pas, et quand elle l'entend tousser, elle a peur
presk pa, e kǎ -tel lǎtǎ tuse, el a pɛ:r

et demande à Marie-Anne: « Ne faut-il pas faire venir
e dmǎ:d a mari a:n: « nə fo -til pa fɛ:r vmi:r

souffler
 un souffle
 il sort un souffle
 ɔ: un souffle sort

aller
(que) j'aïlle
(que) tu aïlles
(qu') il aïlle
(que) nous aïllions
(que) vous aïliez
(qu') ils aïllent

Quand on respire,
la poitrine se sou-
lève et s'abaisse.

tousser
la toux

le docteur, Madame Marie-Anne? » « Si, si, Fatima, va
la doktœ:r, madam mari a:n? » « si, si, fatima, va
vite chez mon beau-père et dis-lui de téléphoner. Ar-
vit se mō bope:r e di lyi d telefne. ar-
thur va très mal, je le sens, il faut que le docteur vienne
ty:r va tre mal, ʒə l sã, il fo k la doktœ:r vjen
tout de suite! Et quand Jeanne se sera levée, je veux
tutsyt! e kã ʒa:n sə sra lve, ʒə vø
que vous alliez dans le jardin toutes les deux. Jeanne
k vu -zalje dā l ʒardē tut le dœ. ʒa:n
ne doit pas entrer ici! » « Oui, Madame Marie-Anne! »
nə dwa pa ātre isi! » « wi, madam mari a:n! »
dit Fatima et sort vite, mais sans bruit. Dix minutes
di fatima e sœ:r vit, mε sã bryi. di minyt
plus tard, Passavant entre de nouveau dans la chambre,
ply ta:r, pasavā ā:trə dœ nuvo dā la ʃā:br
avec Doumier.
avek dumje.
Dès qu'il voit le petit malade, il reconnaît la terrible
de kil vwa l poti malad, il røkne la teribla
maladie: Arthur a la diphtérie! Et cette fois-ci, il n'a
maladi: arty:r a la difteri! e set fwa sɛ, il na
pas besoin d'examen, un seul coup d'œil lui suffit, car
pa bœzwē degzamē, œ sœl ku dœ:ʃ lyi syfi, kar
il y a un grand changement depuis la dernière fois: le
il ʃa œ grā ʃāzmā dəpyi la dernje:r fwa: lə
petit garçon a de la difficulté à respirer, il a une toux
pti ʒarsō a d la difikylti a respire, il a yn tu

que l'on reconnaît immédiatement quand on l'a enten-
k lō rkone imedjatmā kã -tō la ātā-

due une fois, son visage est presque bleu. Tout cela a
dy yn fwa, sō viza:z e preskə blə. tu sla a

un sens très clair pour un médecin. Passavant regarde
ā sās tre kle:r pur ā medsē. pasavā rgard

Marie-Anne, puis il dit à voix basse: « Je ne vais pas
mari a:n, pyi il di a vwa ba:s: «zə n ve pa

vous cacher que c'est très grave, Madame. Il va falloir
vu kafe k se tre gra:v, madam. il va falwa:r

que vous ayez beaucoup de courage. Mais nous allons
kə vu -zeje boku d kura:z. me nu -zalō

faire tout ce qu'il est possible de faire pour aider votre
fe:r, tu s kil e pōsiblə də fe:r pur ede votr

enfant. » « Merci, docteur, » dit Marie-Anne, puis elle
āfā. » «mersi, doktœ:r, » di mari a:n, pyi el

veut essayer d'ajouter autre chose, mais ses forces
və esseje dazute o:trə fo:z, me se fors

l'abandonnent et elle se met à pleurer. Son beau-père
labādm e el sə me a plære. sō bope:r

la prend dans ses bras et lui serre la tête contre sa
la prā dā se bra e lɥi sɛ:r la tɛ:t kō:trə sa

poitrine: « Allons, allons, Marie-Anne, il faut que nous
pwatrin: «alō, alō, mari a:n, il fo k nu

ayons du courage tous les deux. Ce n'est pas en
-zejō dy kura:z tu le dɔ. s ne pa ā

pleurant que nous aiderons Arthur, n'est-ce pas? »
plærā k nu -zedrō arty:r, nes pa?»

cacher ɔ: ne pas
dire

falloir
il faut

il va falloir ɔ: il
faudra

avoir

(que) j'aie
(que) tu aies
(qu') il ait
(que) nous ayons
(que) vous ayez
(qu') ils aient

« Allons, allons! »
ɔ: « Tu dois être
calme. »

douloureux = qui
donne de la dou-
leur

avoir
aie!
ayons!
ayez!

falloir
a fallu
faut
fallait
faudra



un hôpital

« Vous avez raison, beau-père. Je ne peux pas me per-
«vu -zave rezā, bope:r. zə n pə pa m per-
mettre de pleurer. » Et Marie-Anne essuie ses larmes
metra də plicere.» e mari a:n esyi se larm
et essaye de sourire malgré sa douleur, puis elle va
e ese:j də suri:r malgre sa dulæ:r, pyi el va
auprès de Passavant et du petit malade. La toux
opre d pasavā e dy pti malad. la tu
d'Arthur devient de plus en plus douloureuse, il respire
darty:r dəvjē d ply -zā ply duluro:z, il respi:r
avec une grande difficulté, il a mal chaque fois que
avek yn grā:d difikylite, il a mal jak fwa k
sa poitrine se soulève et s'abaisse, il regarde sa mère
sa pwatrin sə sule:v e sabæ:s, il regard sa me:r
avec un regard plein d'angoisse. Il a peur. Marie-
avek æ rga:r plē dūgwas. il a pæ:r. mari
Anne rassemble toutes ses forces et sourit faiblement
a:n rasā:blə tut se fors e suri feblamā
à l'enfant: « N'aie pas peur, mon amour! Le docteur
a lāfā: «ne pa pæ:r, mō -namu:r! la doktæ:r
est là, il va t'aider. » Puis, de nouveau, elle se met
e la, il va tede.» pyi, də nuvo, el sə me
à genoux auprès du lit. « Il aurait fallu téléphoner à
a znu opre dy li. «il ore faly telefone a
l'hôpital quand je suis venu la première fois, » se dit
lopital kā zə syi vny la premje:r fwa,» sə di
Passavant, « maintenant, il est trop tard. S'il arrive
pasavā, «mēlnā, il e tro ta:r. sil ari:v

quelque chose à ce petit, ce sera ma faute! Je suis trop
kelkə fo:z a s pati, sə sra ma fo:t! zə syi trə

vieux! » Puis, à haute voix: « Il n'y a pas de temps
vje! pyi, a o:t vwa: «il nja pa d tã

à perdre. Il est trop tard pour transporter le petit à
a pədr. il ɛ trə ta:r pʊr trāsporte l pati a

l'hôpital. Il faut l'opérer. » Le vieux Doumier regarde
lopital. il fo lɔpere.» lə vje dumiɛ rgard

son ami et demande: « Tu vas l'opérer toi-même? »
sɔ -nami ɛ dmā:d. «ty va lɔpere twame:m?»

« Non. Je devrais le faire, peut-être, mais je n'ose pas.
«nɔ. zə dəvre l fɛ:r, pæte:tr, me zə no:z pa.

Je suis trop vieux, ma main n'est plus assez sûre. Je
zə syi trə vje, ma mɛ ne ply ase sy:r. zə

vais téléphoner à Pirot. Il sera ici dans cinq minutes,
ve telefɔne a piro. il sɛra isi dā sɛ minyt,

il a une auto. » Et Passavant sort rapidement de la
il a yn oto.» ɛ pasavā so:r rapidmā d la

chambre. Doumier prend sa belle-fille par les épaules
fā:br. dumiɛ prā sa belfi:j par le -zɛpɔ:l

et lui dit: « N'aie pas peur, ma petite Marie-Anne. Le
ɛ lyi di: «ne pa pœ:r, ma ptit mari a.n. lə

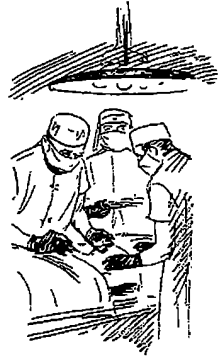
docteur Onésime Pirot est un très, très bon médecin.
dɔktœ:r ɔnezim piro ɛ -tɛ tre, tre bɔ mɛdsɛ.

Même à Paris, il serait un grand médecin. Son père
me:m a pari, il so:re -tɛ grā mɛdsɛ. sɔ pɛ:r

était un ami de Passavant, il fera tout ce qu'il pourra
ɛtɛ -tɛ -nami d pasavā, il fɛra tu s kil pʊra

c'est ma faute =
 c'est à cause de
 moi que cela est
 arrivé

transporter ɔ: por-
 ter en auto



Un médecin opère
 un malade.

opérer (comme
 espérer)
 j'opère
 tu opères
 il opère
 nous opérons
 vous opérez
 ils opèrent

pour notre enfant. La diphtérie est une maladie grave,
pur nɔtr əfā. la difteri ɛ -tyn maladi gra:v,

mais elle n'est plus aussi terrible qu'au temps de ma
me el ne ply osi teriblə ko tã d ma

jeunesse. » Il parle trop, le vieil homme, mais il le
zœnes.» il parlə tro, lə vje:j ɔm, me il lə

faut pour empêcher Marie-Anne de trop penser. Marie-
fo pur əpɛsɛ mari a:n də tro pãse. mari

Anne le remercie du regard, elle sait qu'elle aura encore
a:n lə rmersi dy rga:r, el se kɛl ɔrə əko:r

besoin de toutes ses forces pendant plusieurs heures.
bəzwɛ də tut se fɔrs pãdã . plyzjæ:r -zæ:r.

Mais quel instant douloureux pour une mère!
me kɛl ɛstã dulurə pur yn mɛ:r!

Sept minutes après que Passavant a quitté la chambre
sɛt minyt aprɛ k pasavã a kite la fã:brɛ

pour aller téléphoner au docteur Pirot, celui-ci entre
pur alɛ telefɔnɛ o doktæ:r piro, sɔlyisi ã:trɛ

dans la chambre du malade. Un coup d'œil au visage
dã la fã:brɛ dy malad. ɛ hu dæ:j o viza:ʒ

presque bleu de l'enfant, quelques mots à la mère:
preskə blø d lãfã, kɛlk mo a la mɛ:r:

« N'ayez pas peur, Madame, tout ira bien, je vous le
«neje pa pœ:r, madam, tu -tira bjɛ, ʒə vu l

promets! » Onésime Pirot se prépare rapidement à opé-
promɛ!» ɔnezim piro s pɛpa:r rapidã a ɔpe-

rer. Trois minutes après être entré dans la chambre,
re. trwɛ minyt aprɛ -zɛ:tr ɛtre dã la fã:brɛ,

il est prêt. Et trois minutes plus tard, le petit est
il ɛ prɛ. ɛ trwa minyt ply ta:r, lə pti ɛ

opéré, le docteur Pirot se relève en disant: « Voilà!
-topere, lə doktɛ:r piro sɔ rle:v ă diză: «vuala!

Maintenant, je vais téléphoner à l'hôpital. Je crois
mětnă, ʒə vɛ telefɔnɛ ɔ lɔpital. ʒə krwa

qu'il n'est pas nécessaire d'y transporter le petit malade,
kil nɛ pa nesɛsɛ:r di trăsporte l pəti malad,

mais je vais leur demander de vous envoyer une in-
mɛ ʒ vɛ lœr dəmăde d vu -zăuvəʒɛ yn ɛ-

firmière. Docteur Passavant, vous resterez auprès du
fɪrmjɛ:r. doktɛ:r pasavă, vu restɛrɛ opre dy

malade en attendant que l'infirmière soit arrivée, je
malad ă -natădă k lɛfɪrmjɛ:r swa -tarivɛ, ʒə

suppose? » « Naturellement! Je resterai dans la mai-
sypo:z? » «natyrelmă! ʒə restɛrɛ dă la me-

son toute la journée, » répond Passavant qui ne peut
zɔ tut la ʒurnɛ, » rɛpɔ pasavă ki n pə

pas oublier que c'est par sa faute qu'il a été nécessaire
pa ubliɛ k sɛ par sa fo:t kil a ɛtɛ nesɛsɛ:r

d'opérer Arthur. Il reste donc auprès du petit malade
dɔpere artɪ:r. il rest dɔ -kopre dy pti malad

tandis qu'Onésime Pirot quitte la chambre avec le vieux
tădi konezim piro kit la fă:br avɛk lə vjə

Doumier et Marie-Anne. L'angoisse n'a pas encore
dumjɛ ɛ mari a:n. lăgwas na pa -zăko:r

quitté entièrement le cœur de la mère, mais elle sait
kɪtɛ ătjɛrmă l kœ:r dɔ la mɛ:r, mɛ ɛl sɛ



une infirmière

C'est sa faute.
 C'est par sa faute
 que...

que maintenant elle ne doit plus avoir peur, et que
k mētnā ēl nā dwa ply-zavva:r pæ:r, e k

bientôt, Arthur ira mieux.

bjēto, arty:r ira mjø.

EXERCICE A.

Le docteur Passavant prend le bras du petit malade et compte les — de son cœur. Puis il prend la — d'Arthur. Le petit malade a froid — les couvertures. Marie-Anne ne sait pas comment cela a commencé: hier encore, le petit garçon se — bien. « Quand avez-vous — qu'il était malade? » demande le vieux docteur. « Il y a une demi-heure, » répond la mère, « je suis entrée dans sa chambre et j'ai vu tout de suite qu'il se sentait —. » Le petit malade a toujours 39° de fièvre, le docteur aurait presque préféré une température plus —.

Pendant ce temps, le docteur Passavant continue son — du petit malade. Il lui demande de montrer sa —. Arthur — et montre sa langue au docteur. Puis, le docteur — la gorge d'Arthur. Elle n'est pas belle non plus: elle est très rouge et —. Le — du petit garçon est enflé également. Et la — est enflée, elle aussi. Sur la poitrine et le cou, il y a des — rouges: c'est du sang qui est sorti sous la —.

EXERCICE B.

Quand Marie-Anne a-t-elle découvert qu'Arthur était malade? ... Pourquoi Arthur a-t-il froid? ... Pourquoi

le docteur Passavant met-il une cuiller dans la bouche d'Arthur? ... Que fait M. Doumier pour aider le vieux docteur à examiner le malade? ... Avec quoi Marie-Anne essuie-t-elle le front mouillé de son fils? ... Qu'est-ce que le docteur découvre sous la peau d'Arthur? ... Pourquoi a-t-il fallu opérer Arthur? ...

EXERCICE C.

que j'aïlle	que nous allions
que tu aïlles	que vous alliez
qu'il aille	qu'ils aillent

« Où veux-tu que nous — ? » demande Marie-Anne à son cousin. André répond qu'il faut qu'ils — au wagon-restaurant. « J'aimerais que vous — au wagon-restaurant, » dit-il, « je viendrai moi-même dans un instant. » « Veux-tu que j'— avec Fatima? » demande Arthur à sa mère. Marie-Anne, qui veut qu'il — avec sa sœur, lui répond: « Non, Arthur, pas cette fois-ci. Je veux que tu — avec Jeanne. »

que j'aie	que nous ayons
que tu aies	que vous ayez
qu'il ait	qu'ils aient

« Il faut que nous — fini de dîner à huit heures et demie, » dit Marie-Anne. « Comment veux-tu que j'— fini à huit heures et demie, puisqu'il est déjà huit heures vingt? » demande Arthur. Mais Marie-Anne répète qu'il

MOTS:

un battement
un cou
un changement
un degré
une difficulté
la diphtérie
une dormeuse
un examen
une faute
une gorge
un hôpital
une infirmière
une langue
un mouchoir
la peau
un pigeon
une poitrine
un sens
un souffle
la température
la toux
angoissé
douloureux
élevé
enflé
mouillé
s'abaisser
(que) tu ailles
(que) vous
alliez
(que) nous
ayons

(que) vous ayez
aie!
ayez!
il bat
cacher
découvrir
essuyer
il essuie
examiner
il fallait
 falloir
il a fallu
indiquer
obéir
il obéit
opérer
perdre
reconnaître
refermer
respirer
se sentir
sortir
se soulever
tousse
transporter
doucement
malgré
en attendant
que
se sentir bien

faut qu'ils — fini de dîner dans dix minutes. « Et il faut que tu — fini de te déshabiller et de te laver à neuf heures, car nous sommes tous fatigués, ce soir. En attendant que vous — fini de vous laver, toi et Jeanne, nous ferons le tour du bateau, Fatima et moi. » Arthur se dépêche de manger ses fruits, parce que sa mère vient de lui dire qu'il faut qu'il — fini dans dix minutes.

aie!

ayons!

ayez!

« — un peu moins d'impatience! » dit Marie-Anne à ses enfants. « — du courage, Marie-Anne, et montrons que nous sommes forts! » dit le vieux Doumier à sa belle-fille. « — du courage, Arthur! » dit également le docteur Passavant à son vieil ami.

EXERCICE D.

Voilà un petit exercice d'une nouvelle sorte. Nous vous donnons 15 mots. Vous devez essayer d'expliquer ces mots en une courte phrase et en employant des mots que vous connaissez. Un exemple, le mot « pantalon »: Le pantalon est un vêtement. Un autre exemple, le mot « oreille »: C'est avec les oreilles que l'on entend. Et maintenant, à vous! Voici les 15 mots:

Haricots, fraise, rose, novembre, samedi, vache, oncle, cousin, veau, soir, jambe, petit déjeuner, chambre à coucher, salle de bains, école.

RÉSUMÉ

Le mot à

Dans les chapitres que vous avez lus, vous avez rencontré des centaines de fois le mot à. Mais il n'avait pas toujours le même sens, et il vous a peut-être été parfois difficile d'en comprendre le sens. Pour vous aider, nous allons, dans ce résumé, parler des différents cas où l'on emploie le mot à.

1) On emploie le mot à pour *indiquer* [*édiker*] l'endroit où une chose ou une personne se trouvent, ou l'endroit où quelque chose se fait. Exemples: Il est à Paris. Il est à la maison. Cette chambre est au premier étage. Amélie mange à la cuisine. Il demeure au numéro 13. Il se trouve au centre de la pelouse. Il est seul au monde. Il a une cigarette à la bouche. Il a une valise à la main. Il a mal à la tête. Si j'étais à sa place, je ne le ferais pas.

Et voici d'autres exemples où le mot à a presque le même sens: Il se promène au soleil. Il frappe à la porte. Au cours du voyage, André a raconté une histoire.

2) On emploie le mot à pour indiquer la direction: Il va à Paris. Il rentre à la maison. Il va à l'école. Il monte au premier étage. Conduisez-nous à l'hôtel! Il vient jusqu'au café. Il est tombé à terre. Il est tombé à la mer.

indiquer = montrer, dire

Le drapeau d'un bateau **indique** le pays auquel appartient le bateau.

Il est à Paris.

Il va à Paris.

	De même manière, pour indiquer le moment où finit une action: Il a déjeuné de midi à une heure.
Assis à ses pieds	3) On emploie le mot à pour indiquer l'idée de « près de »: Il parle à son oreille. Il est assis à ses pieds. Il se trouve nez à nez avec une autre personne. Il s'est assis à une table. Il s'arrête à la porte. Il est assis à côté de moi.
A une heure d'ici	4) On emploie le mot à pour indiquer à combien de mètres, kilomètres, etc., d'un endroit une action se fait, ou quelqu'un ou quelque chose se trouve: Villebourg est à trois cents kilomètres de Paris. Il s'est arrêté à quelques mètres de nous. Il demeure à dix minutes d'ici.
A huit heures	5) On emploie le mot à pour indiquer quand une action se fait: Il se lève à sept heures. Il a quitté Villebourg à douze ans. Le jardin est très joli au printemps. Cela se passait au temps de ma grand-mère. Au premier instant, il n'a rien dit. A la fin de l'histoire, tout le monde a ri. Fatima est sortie à son tour.
A haute voix	6) On emploie le mot à pour indiquer de quelle manière une action est faite: Il parle à haute voix. Il est venu à pas rapides. Son cœur bat à petits coups. Il jouait à la balle.
Une salle à manger	7) On emploie le mot à pour indiquer à quoi sert une chose ou une action: Voilà notre salle à manger. Et

voilà notre chambre à coucher. Cela ne sert à rien.
Il est prêt à tout.

8) On emploie le mot à pour indiquer la cause d'une action: A ces mots, il est sorti. A la vue de la jeune femme, il a souri. A ce rire, il est devenu tout rouge. A l'idée de partir, elle a souri de plaisir.

A ces mots

9) On emploie le mot à pour indiquer la manière d'être d'une personne ou d'une chose: L'homme au couteau voulait le tuer. Quel est ce petit garçon aux mains noires? Cette fillette aux vêtements si jolis est ma fille. La maison au baobab appartient à Tartarin. Le restaurant s'appelle: « Au Chat Blanc ».

L'homme au couteau

10) On emploie enfin le mot à après le verbe donner et après un grand nombre d'autres verbes. Il donne une fleur à la jeune fille. Il demande à Jean s'il veut venir. Il dit bonjour à son ami. Il parle à sa cousine. Il sourit à sa fille. Il pense à elle. Il a répondu à sa mère. Il a écrit à son père. Il le promet à sa mère. Il téléphone à son cousin. Il ne croit pas à ce qu'on lui dit. Il ressemble à son père. Ils font des gestes à leurs amis. Il fait place à sa cousine.

Il le donne à Pierre.

On dit également: Cela est arrivé à André. Cette cafetière a appartenu à Napoléon III. C'est à moi de décider de cela.

ARTHUR VA MIEUX

opérer
une opération

Cinq jours après l'opération, Arthur commence à aller
sē zu:r aprē l'operasjō, arty:r komā:s a ale

mieux. Il n'a plus besoin d'infirmière, et Marie-Anne
mjō. il na ply bəzwē dēfirmjɛ:r, e mari a:n

Quand on est fati-
gué, on doit se re-
poser.

peut enfin se reposer un peu. Elle est très fatiguée,
pø āfē sə rpoze ē pø. el ɛ trɛ fatigue,

tenir à ɔ: vouloir
absolument

car elle a tenu à passer toutes les nuits auprès de son
kar el a tny a pase tut le nyi opre d sō

ainsi que ɔ: et

filis. Son beau-père et le docteur Passavant ainsi que
fis. sō bopɛ:r e l doktɛ:r pasavā ēsi k

le docteur Pirot ont, il est vrai, essayé de lui faire
la doktɛ:r piro ō, il ɛ vre, eseje də lyi fɛ:r

comprendre que cela n'était pas nécessaire, puisque
kōprā:drə kə slə nete pa nesese:r, pyisk

être capable ɔ:
faire bien ce que
l'on fait

l'infirmière était là et qu'elle était très capable, mais Ma-
lēfirmjɛ:r ɛtɛ la e kɛl ɛtɛ trɛ kapabl, mɛ ma-

rie-Anne n'a rien voulu entendre de ce qu'on lui disait.
ri a:n na rjē vuly ātā:drə də s kō lyi dize.

« Ma place est auprès de mon enfant, » disait-elle à tous
«ma plas ɛ -topre d mō -nāfā,» dize -tɛl a tu

ceux qui lui demandaient de se reposer.

sə ki lyi dmāde d sə rpoze.

Mais maintenant, elle accepte enfin de laisser Fatima
mɛ mētnā, el aksept āfē d lese fatima

soigner le petit malade et d'aller se coucher. Pour la
swaŋe l pəti malad e dale s kuŋe. pur la

première fois depuis son arrivée à Villebourg, elle dort
prəmje:r fwa dəpɥi sō -narive a vilbu:r, el do:r

toute la nuit d'un sommeil calme et profond, sans rêves.
tut la nɥi dā sɔmɛ:ɟ kalm e prɔfɔ, sā rɛ.v.

Dans la maison, pendant ces cinq jours et ces cinq nuits,
dā la mezɔ, pādā se sē zu:r e se sē nɥi,

tout le monde n'a vécu que pour l'enfant malade. Au
tu l mɔ:d na vɛky k pur lāfā malad. o

début, le vieux Doumier ne faisait que monter et des-
deby, la vɟə dumje n fəze k mōte e de-

cendre l'escalier, offrait son aide, dérangeait tout le
sā:drə leskalje, ofre sō -nɛ:d, derāge tu l

monde. Tous les quarts d'heure, il entr'ouvrait la porte
mɔ:d. tu le ka:r dœ:r, il ātruvre la port

de la chambre d'Arthur, passait sa tête par l'ouverture,
da la fā:brə darty:r, pase sa tɛ:t par luerty:r,

et demandait à voix basse: « Alors, cela va un peu
e dmāde a vwa ba:s: «alo:r, sla va ā pə

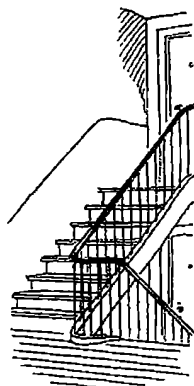
mieux? Vous êtes bien sûre que vous n'avez besoin de
mɟə? vu -zɛt bɟē sy:r kə vu naze bəzwē də

rien, Mademoiselle? » L'infirmière l'avait au début re-
rɟē, madmwazel?» lɛfirmje:r lave o deby rə-

mercié en souriant aimablement et avait chaque fois
mersje ā surjā emabləmā e ave fak fwa

assuré le vieux monsieur qu'elle n'avait besoin de rien.
asyre l vɟə mɛsjə kel naze bəzwē də rɟē.

soigner un malade
 = faire ce qui est
 nécessaire pour le
 malade



un escalier

une aide
 aider

entr'ouvrir = ou-
 vrir un peu

ouvrir
 une ouverture

aimablement =
 d'une manière
 gentille et agré-
 able

Chapitre trente-sept (37).

	<p>Mais quand, pour la dixième fois, elle avait vu M. Dou-</p> <p><i>me kã, pur la dizjem fwa, el ave vy masjè du-</i></p> <p>mier passer la tête par l'ouverture de la porte, elle avait</p> <p><i>mje pase la têt par luerty:r de la port, el ave</i></p>
patience ↔ im- patience	<p>perdu patience et avait dit, pas très aimablement cette</p> <p><i>perdy pasjã:s e ave di, pa tre -zemablẽmã set</i></p> <p>fois-ci: « M. Doumier, vous nous dérangez terriblement,</p> <p><i>fwa si: «masjè dumje, vu nu derãze teriblẽmã,</i></p>
laisser en paix ↔ déranger	<p>et je vais vous prier de nous laisser en paix! Quand</p> <p><i>e z ve vu prie d nu lese ã pe! kã</i></p> <p>nous aurons besoin de votre aide, nous vous appellerons.</p> <p><i>nu -zorõ bazwẽ d votr e:d, nu vu -zapelrõ.</i></p>
	<p>Mais je vous prie de ne plus entr'ouvrir cette porte</p> <p><i>me z vu pri de n ply -zãtruvri:r set port</i></p>
à tout moment = chaque moment	<p>à tout moment! Vous allez tuer notre petit malade! »</p> <p><i>a tu momã! vu -zale tye notrẽ pẽti malad!»</i></p>
	<p>Le pauvre grand-père avait rougi comme un petit gar-</p> <p><i>la po:vro grãpe:r ave ruzi kom ã pti gar-</i></p> <p>çon et avait demandé mille fois pardon, puis avait</p> <p><i>sõ e ave dmãde mil fwa pardõ, pyi ave</i></p>
doucement c: sans faire de bruit	<p>refermé la porte très doucement et avait descendu</p> <p><i>rferme la port tre dusmã e ave desãdy</i></p> <p>l'escalier, tout aussi doucement. Comme il ne pouvait</p> <p><i>lẽskalje, tu -tosi dusmã. kom il na puve</i></p>
	<p>rester assis plus de cinq minutes au même endroit et</p> <p><i>reste asi ply d sẽ minyt o me:m adrwa e</i></p>
chasser c: faire sortir	<p>qu'Amélie également l'avait chassé, dès qu'il avait es-</p> <p><i>kameli egalãmã lave fase, de kil ave -te-</i></p>

sayé d'entrer à la cuisine, il avait fini par sortir dans le
seje dātre a la kyizin, il ave fini par sorti:r dā l
 jardin, où il avait passé plusieurs heures par jour en
zardē, u il ave pase plyzjæ:r -zæ:r par zu:r ā
 compagnie de la petite Jeanne.

kōpāni d la ptiit zæ:n.

Au cours de ces heures passées à se promener douce-
o ku:r dā se -zæ:r pase a s promne dus-
 ment dans les jolies allées du jardin, la fillette et son
mā dā le zoli -zale dy zardē, la fijet e sō
 grand-père étaient devenus les meilleurs amis du monde.
grāpe:r ete dāvny le mejeæ:r -zami dy mō:d.

Le vieux grand-père parlait à sa petite-fille de son père,
lā vjē grāpe:r parle a sa ptiitfi:j dā sō pæ:r,

Henri, et de sa grand-mère. Il lui racontait l'enfance
āri, e d sa grāmæ:r. il lyi rakōte lāfā:s

heureuse d'Henri, de sa sœur Josette et de son frère
æro:z dāri, dā sa sœ:r zozet e dā sō fræ:r

qui, maintenant, était mort. Souvent, il lui parlait de
ki, mēinā, ete mō:r. suvā, il lyi parle d

choses qu'elle ne comprenait pas: de la guerre, de cette
fo:z kel nā kōpræne pa: dā la ge:r, dā set

paix qui n'était pas une vraie paix, de la France qu'il
pæ ki nete pa yn vre pæ, dā la frā:s kil

aimait tant. La petite Jeannette était trop jeune pour
eme tā. la ptiit zænet ete tro zæen pur

comprendre tout ce que son grand-père lui disait, mais
kōprā:drō tu s kō sō grāpe:r lyi dize, me

en compagnie de
 = avec



une allée

l'enfance = la
 partie de la vie où
 l'on est enfant

paix ↔ guerre

Chapitre trente-sept (37).

interrompre
a interrompu
interrompt
interrompait
interrompra

ouvrir
a ouvert
ouvre
ouvrant
ouvrira

mauvais ↔ bon

elle ne l'interrompait jamais. Cette petite femme de
el na lēterōpe zame. set patit fam da

onze ans sentait que si son grand-père lui ouvrait son
ō:z ā sāte kə si sō grāpe:r lʷi uvre sō

cœur, c'est qu'il en avait besoin. Et puis, elle aussi
kə:r, se kil ā -nave bəzwe. e pʷi, el osi

était devenue plus âgée, après cette terrible nuit, plus
ete dəvny ply -zaze, apre sei teriblə nyi, ply

sérieuse. Depuis l'opération, elle ne dormait plus d'un
serjə:z. dəpʷi ləperasjō, el na dərme ply dā

sommeil aussi calme qu'avant, elle avait de mauvais
səme:j osi kalm kavā, el ave d mve

rêves et elle avait plusieurs fois demandé à son grand-
re:v e el ave plyzjə:r fwa dmāde a sō grā-

père: « Dis, grand-père, la mort, qu'est-ce que c'est? »
pe:r: « dī, grāpe:r, la mɔ:r, kəs kə se? »

Quand la fillette lui demandait cela, son grand-père lui
kā la fijet lʷi dmāde sla, sō grāpe:r lʷi

souriait et lui répondait: « Tu es encore trop jeune pour
surje e lʷi repōde: «ty e -zāko:r tro zæn pur

parler de la mort, Jeannette. Tu le sauras assez tôt,
parle d la mɔ:r, zanet. ty l sɔra ase to,

ce que c'est. » La fillette ne disait rien pendant quel-
s kə se.» la fijet na dize njē pādā kel-

ques moments, puis elle disait: « Je sais pourquoi tu
kə mɔmā, pʷi el dize: «zə se purkwa ty

dis cela, grand-papa. C'est parce que je mourrai aussi,
di sla, grāpapa. se parska zə murre osi,

un jour. » « Mais Jeannette, de quoi parles-tu donc?
 ẽ zu:r. » « me zaneɪ, də kʷa parl ty dõ?

A ton âge, tu ne dois penser qu'à vivre! C'est à nous
 a tĩ -na:z, ty n dʷa pãse ka vi:vr! se -la nu

autres vieux de parler de la mort, pas à vous! » De
 -zo:trə vjə də parle d la mɔ:r, pa a vu! » də

nouveau, la fillette se taisait pendant quelques minutes,
 nuvo, la fiʃet sə teze pãdã kelk minyt,

et les deux amis se promenaient en silence dans les
 e le də -zami s prɔmne ẽ silã:s dã le

allées paisibles. Puis, elle demandait: « Grand-père,
 -zale peziabl. pɥi, el dɔmãde: «grãpe:r,

est-ce que les grandes personnes meurent toujours
 es kə le grã:d person mæ:r tuzu:r

avant les enfants? » « Non, Jeannette, pas toujours. »
 avã le -zãfã?» «nõ, zaneɪ, pa tuzu:r.»

« Qu'est-ce que tu ferais, si je mourais avant toi, grand-
 «kes kə ty frɛ, si z mure avã tʷa, grã-

père? » « Jeannette, je te défends de parler de ces
 pe:r?» «zaneɪ, zə tə defã d parle d se

choses! » lui disait-il alors, et comme, après tout, Jeanne
 fo:z! » lɥi diʒe -tĩl ab:r, e kɔm, apre tu, za:n

n'avait que onze ans, elle ne pouvait parler longtemps
 nave kə ɔ:z ẽ, el nɔ puve parle lĩtĩ

de choses si graves et passait bientôt à d'autres sujets
 d fo:z si gra:v e pase bjẽto a do:trə syʒɛ

de conversation. Et M. Doumier s'étonnait de l'intel-
 d kɔʒversasjɔ. e masjə dumje setɔne d lĩte-

se taire
 s'est tu
 se tait
 se taisait
 se taira

il meurt
 ils meurent

Le sujet d'une
 conversation est
 ce dont on parle.

intelligent
 l'intelligence

bon
la bonté

importer
l'importance

ligence de sa petite-fille et se promettait de passer
lizā:s də sa ptiłfi:ɟ e s prɔmɛtɛ d pase
 encore bien des heures en compagnie de Jeanne, quand
ākɔ:r bɟɛ de -zæ:r ā kɔpɑni d ʒa:n, kã
 Arthur serait guéri. Car si le petit garçon ressemblait
-tɑrty:r sɔrɛ geri. kɑr si l pɑti ɡɑrsɔ rsãblɛ
 à son père de visage, la fillette lui ressemblait par sa
a sɔ pɛ:r də viza:ʒ, la fiʒet lɥi rsãblɛ pɑr sɑ
 manière d'être, par l'intelligence de sa conversation, par
mɑniɛ:r de:tr, pɑr lɛtɛlizã:s də sɑ kɔvɛrsɑsɔ, pɑr
 la bonté grave qu'on lisait parfois dans son regard, par
la bɔtɛ ɡrɑ:v kɔ lize pɑrfwɑ dã sɔ rɡɑ:r, pɑr
 son rire clair. Et il semblait à M. Doumier qu'il
sɔ ri:r klɛ:r. e il sãblɛ a mɑsɟɔ dɔmɟɛ kil
 voyait son Henri revivre dans cette filette. Ainsi donc,
vɔvɛʒ sɔ -nãri rɔvi:vɾɑ dã sɛt fiʒet. ɛsi dɔ:k,
 ces journées pleines d'angoisse pour Marie-Anne ont
sɛ ʒurnɛ plɛn dãɡwɑs pur mɑri a:n ɔ
 aussi apporté autre chose: elles ont fait naître une
-tɔsi ɑpɔrtɛ o:tɾə ʃo:z: el -zɔ ʃɛ nɛ:tr ɣn
 amitié qui sera probablement d'une grande importance
ɑmitɛ ki sɾɑ prɔbɑblɑmã dɣn ɡrã:d ɛpɔrtã:s
 dans la vie de Jeanne.
dã la vi d ʒa:n.

Et Fatima, qu'a-t-elle fait pendant ces mêmes journées?
e fatima, kɑ -tɛl ʃɛ pãdã sɛ mɛ:m ʒurnɛ?

Elle aussi s'est fait une amie. Et cette amie, c'est ...
el ɔsi sɛ ʃɛ ɣn ɑmi. e sɛt ɑmi, sɛ

la vieille Amélie! La bonne de M. Doumier est même
la vje:j ameli! la bɔn də masjə dumje ɛ mɛ'm

devenue l'amie non seulement de Fatima, mais aussi
dəvny lami nɔ səlmā d fatima, mɛ osi

de Marie-Anne, de celle qu'avant son arrivée elle
d mari a:n, də sel kavā sɔ -narive el

appelait « l'autre » et « la veuve », et qui, dans ses
aple «lo:tr» ɛ «la vœ:v», ɛ ki, dā se

pensées, était déjà presque une ennemie. Voilà comment
pāse, ɛtə dəzə presk yn enmi. vwala kɔmā

un ennemi
 une ennemie

cela s'était passé.

sla setɛ pase.

Quand Marie-Anne était descendue au rez-de-chaussée
kā mari a:n ɛtə desādy o redʒose

avec son beau-père et le docteur Pirot, la nuit de
avek sɔ boʒe:r ɛ l doktœ:r piro, la nyi d

l'opération, elle avait trouvé Amélie en bas, debout au
loperasjɔ, el ave truve ameli ā ba, dəbu o

en bas ɔ: au rez-
 de-chaussée

pied de l'escalier. La vieille avait été réveillée par
pje d leskalje. la vje:j ave -tete reveje par

au pied de l'esca-
 lier = là où l'es-
 calier commence,
 au rez-de-chaussée

l'arrivée de Passavant d'abord, puis du docteur Pirot,
larive d pasavā dabɔ:r, pyi dy doktœ:r piro,

et elle s'était dépêchée de s'habiller et de descendre,
ɛ el setɛ depeʃe də sabije ɛ də desā:dr,

pour être prête si l'on avait besoin de son aide. Car
pur ɛ:trə pre:t si lɔ -navɛ bəzwe d sɔ -nɛ:d. kar

elle avait le sentiment qu'il se passait quelque chose
el ave l sātīmā kil sɔ pase kelkə ʃo:z

indispensable =
nécessaire

Le croup est une
forme très grave
de diphtérie.

pas grand-chose
= pas beaucoup

de grave. « Oh, Amélie, » lui avait dit Marie-Anne
da gra:v. « o, ameli, » lyi ave di mari a:n

quand elle l'avait aperçue au pied de l'escalier, « je suis
kā -tel lave -tapersy o pje d leskalje, « zə syi

très heureuse que vous soyez là! Arthur est très ma-
tre -xærø:z ka vu swaje la! arty:r ε tre ma-

lade et votre aide nous sera indispensable pendant les
lad ε votr ε:d nu sra ɛdispāsablə pādā le

jours qui viendront. Vous n'êtes pas fâchée, j'espère? »
zæ:r ki vjēdrō. vu net pa fəʃe, zespɛ:r?»

La vieille avait répondu par une question: « Qu'est-ce
la vje:ʃ ave repōdy par yn kɛstjō: « kes

qu'il a, le petit? » Marie-Anne avait frissonné en lui
kil a, la pti?» mari a:n ave frisone ā lyi

répondant: « Il a le croup, Amélie. » « Le croup? C'est
repōdā: « il a l krup, ameli. » « la krup? se

une mauvaise maladie, ça! J'avais un cousin qui... »
-tyn mœvɛ:z maladi, sa! zave æ kuzɛ ki...

Mais en voyant que la pauvre Marie-Anne était devenue
mɛ ā vvaʃā k la pœ:vra mari a:n ɛtə dəvny

toute pâle, Amélie s'était interrompue et avait ajouté:
tut pa:l, ameli setɛ -tɛtɛrōpy ε ave -lazute:

« Mais vous savez, je suis sûre que le petit, il est en
« mɛ vu save, zə syi sy:r ka l pɛti, il ε -tā

bonnes mains. Pas le vieux Passavant, il ne sait pas
bɔn mɛ. pa l vjə pasavā, il nə se pa

grand-chose, mais l'autre, le docteur Pirot, c'est un
grāʃo:z, mɛ lo:tr, la dɔktœ:r piro, se -tɛ

homme capable, j'en sais quelque chose! » Et Amélie,
-nom kapabl, zã se kelkã fo:z! » e ameli,

peut-être étonnée elle-même d'avoir tant parlé, s'était
pœte:tr eione elme:m dauwa:r tã parle, seie

tue sur ces mots. Marie-Anne lui avait dit: « Merci,
ty syr se mo. mari a:n lyi ave di: «mersi,

Amélie. Je suis sûre, moi aussi, que le docteur Piro
ameli. zã syi sy:r, mwa osi, kã l doktœ:r piro

est un médecin très capable. » Et après avoir encore
e -tẽ medsẽ tre kapabl.» e apre -zauwa:r ãkœ:r

une fois dit à la vieille bonne combien son aide était
yn fwa di a la vje:j bõn kãbjẽ sã -ne:d ete

indispensable, Marie-Anne était remontée chez le petit
-tẽdispãsabl, mari a:n ete rmõte fe l pœti

malade.

malad.

Pourquoi la vieille femme était-elle soudain devenue
purkwa la vje:j fam ete -tel sudẽ dauvy

gentille pour Marie-Anne? Amélie n'aurait probable-
zãti:j pur mari a:n? ameli nœre probabl-

ment pas su le dire elle-même. Peut-être la vue de la
mã pa sy l di:r elme:m. pœte:tro la vy d la

jeune femme désespérée avait-elle réveillé en elle la
zœn fam dezespere ave -tel reveje ã -nel la

mère que toute femme porte en soi. Et peut-être avait-
me:r kã tul fam porti ã swa. e pœte:tr ave

elle compris à ce moment que Marie-Anne n'essayerait
-tel kãpri a s momã kã mari a:n nesejre

toute femme =
chaque femme

Chapitre trente-sept (37).

sa place à elle ɔ:
sa propre place

jamais de prendre sa place à elle, Amélie, dans la maison
zame d prā:dra sa plas a el, ameli, dā la mezt

du vieux Doumier. En tout cas, à partir de cette nuit-
dy vje dumje. ā tu ka, a parti:r dā set nyi

le fond = la par-
tie la plus profon-
de

là, Amélie avait montré qu'au fond de son cœur elle
la, ameli ave mōtre ho fā d sō kœ:r el

seules quelques
personnes ɔ: seu-
lement quelques
personnes

cachait une grande bonté que seules quelques personnes
kafē yn grā:d bōte ka sœl kelk person

avaient découverte. Et tout comme Amélie avait accepté
ave dekuvert. e tu kom ameli ave -takseptē

Les membres
d'une famille sont
les personnes dont
cette famille est
formée.

Marie-Anne comme membre de la famille Doumier, elle
mari a:n kom mā:brā dā la fami:j dumje, el

avait aussi accepté Fatima. Car la jeune fille, avec une
ave -tosi akseptē fatima. kar la zœn fi:j, avek yn

grande intelligence de cœur, avait su trouver, en par-
grā:d ētelizā:s dā kœ:r, ave sy truve, ā par-

lant à la vieille bonne, les seuls mots justes. Ces mots,
lā a la vje:j bon, le sœl mo zyst. se mo,

douce ɔ: gentille,
aimable

ainsi que ses manières si aimables et si douces et sa grande
ēsi k se manje:r si emabl e si dus e sa grā:d

gagner ↔ per-
dre

patience, lui avaient gagné le cœur d'Amélie. Jamais la
pasjā:s, lyi ave gaje l kœ:r dameli. zame la

il a autant de bon-
té que... = il est
aussi bon que...

vieille n'avait montré autant de bonté et de gentillesse
vje:j nave mōtre otā d bōte e d zātijes

gentil
la gentillesse

envers les gens qui l'entouraient que pendant ces jour-
āve:r le zā ki lātūre ka pādā se zur-

les gens qui l'en-
touraient ɔ: les
gens avec qui elle
était

brusque ↔ dou-
ce

nées. C'était une gentillesse assez brusque, il est vrai,
ne. sete -tyn zātijes ase brysk. il e vre,

mais elle venait du fond du cœur, c'était ce qui comptait,
mɛ ɛl vɔnɛ dy fɔ̃ dy kœ:r, setɛ s ki kɔ̃lɛ,

et Marie-Anne ainsi que Fatima le sentaient bien toutes
e mari a:n ɛsi k fatima l sɑ̃tɛ bjɛ tɯt

les deux. Et Comaux? Qu'a-t-il fait pendant ces
le dɔ. e kɔmo? ka -kil fɛ pɑ̃dɑ se

jours-là? A-t-il quitté Villebourg, comme il l'avait
ʒu:r la? a -til kite vilbu:r, kɔm il lavɛ

décidé a son arrivée? Non, mais comme il voulait
dɛside a sɔ̃ -narivɛ? nɔ̃, mɛ kɔm il vɥlɛ

déranger les Doumier aussi peu que possible, il est
dɛrɑ̃ʒɛ lɛ dumiɛ osi pø k pɔsibl, il ɛ

resté une grande partie du temps au salon, parmi les
restɛ yn grɑ̃:d parti dy tɑ̃ o salɔ̃, pɑrmi lɛ

livres de M. Doumier. Ce n'est pas qu'il pouvait lire,
livrɔ dɛ mɑsʒɔ dumiɛ. s nɛ pa kil puvɛ li:r,

non. Il prenait un livre, lisait quelques pages, le refer-
nɔ̃. il prɛnɛ ɑ̃ li:r, lizɛ kɛlk pa:ʒ, lɔ rʃɛr-

mait et le remettait à sa place, puis en prenait un autre
mɛ ɛ r mɛtɛ a sa plas, pɥi ɑ̃ prɛnɛ ɑ̃ -no:tʁɔ

qu'il ne lisait pas non plus. De temps en temps, Fatima
kil nɛ lizɛ pa nɔ̃ ply. dɔ tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃, fatima

venait en bas et André sortait du salon, pour lui deman-
vɛnɛ ɑ̃ ba e ɑ̃drɛ sortɛ dy salɔ̃, pɥr lɥi dɛmɑ̃-

der des nouvelles. Il aurait dû partir au bout de trois
dɛ dɛ nuvɛl. il ɔrɛ dy parti:r o bu dɔ trɔwɔ

jours, mais il tenait à rester aussi longtemps que le
ʒu:r, mɛ il tɛnɛ a restɛ osi lɔ̃tɑ̃ kɔ l

mettre
 a mis
 met
 mettait
 mettra

	<p>petit malade n'irait pas mieux. Le vieux Doumier et <i>pəti malad nire pa mjø. lə vjø dumje e</i></p> <p>sa petite amie l'avaient laissé en paix avec ses pensées, <i>sa ptiit ami lave lese ā pε avek se pāse,</i></p> <p>sentant qu'il n'avait pas besoin de leur compagnie. Et <i>sātā kil nave pa bəzwē d lœr kōpəni. e</i></p> <p>André, en effet, avait besoin de calme et de paix plus <i>ādre, ā -nefe, ave bəzwē d kalm e d pε plys</i></p> <p>que de toute autre chose. Pour lui aussi, la nuit de <i>kə də tut o:trə fo:z. pur lɥi osi, la nyi d</i></p> <p>l'opération avait eu une très grande importance. Elle <i>loperasjō ave -ty yn tre grā:d ēportā:s. el</i></p> <p>avait ouvert ses yeux à bien des choses qu'il s'était <i>ave -tuve:r se -zjø a bjē de fo:z kil sete</i></p> <p>jusque-là : jus- cachées jusque-là. Il avait soudain compris que Marie- <i>qu'à ce moment kafe zyskə la. il ave sudē kōpri kə mari</i></p> <p>Anne n'était pas seulement sa jolie cousine qu'il croyait <i>a:n neie pa səlmā sa zoli kuzin kil krwaje</i></p> <p>aimer, mais qu'elle était avant tout la mère de deux <i>eme, me kel ete -tavā tu la mœ:r də də</i></p> <p>ses enfants à lui = ses propres enfants <i>-zāfā ki n sœre zame se -zāfā a lɥi, e avek</i></p> <p>lequel lesquels lesquelles <i>lekel el ave tu -tā pase dō lɥi, ādre, nə</i></p> <p>savait pas grand-chose. A tout moment, de nouvelles <i>səve pa grāfo:z. a tu momā, də nuvel</i></p> <p>des pensées lui venaient = il avait des pensées <i>pāse lɥi vne a sə syze. il sə dmāds sil</i></p>
--	--

serait jamais capable de faire le père de famille, s'il
sərə zame kapablə də fɛ:r lə pɛ:r də fami:j, sil

être capable de o:
 pouvoir

pourrait jamais devenir un vrai membre de cette petite
pure zame dəvni:r æ vre mǎ:brə də set pətit

famille. Il avait toujours été très satisfait de son in-
fami:j. il ave tuzu:r ete tre satisfe d sō -nē-

telligence, qui jusque-là lui avait toujours suffi, mais
telizǎ:s, ki zyskə lə lɥi ave tuzu:r syfi, me

suffit
 a suffi

il se sentait soudain tout petit et bête devant la vie.
il sə sāte sudē tu pti e bɛ:t dəvǎ lə vi.

Et puis, Marie-Anne était très gentille envers lui, mais
e pyi, mari a:n ete tre zǎti:j āvɛ:r lɥi, me

sa gentillesse se transformerait-elle jamais en un amour
sa zǎti:jəs sə trǎsformɛ -tɛl zame ā -nǎ -namu:r

si fort et profond qu'il suffirait à lui faire oublier le
si fɔ:r e prɔfɔ kil syfize a lɥi fɛ:r ublie l

suffit
 suffira

passé? Le jeune homme serait-il vraiment capable de
pase? lə zɛn ɔm sərə -tɛl vremǎ kapablə də

gagner entièrement le cœur de sa cousine? Autant
gane ātjermǎ l kœ:r də sa kuzin? otǎ

de fois qu'André se posait une de ces questions, il se
d fwa kǎdre s pɔze yn də se kestjɔ, il sə

voyait obligé à répondre par une autre question: « Qui
vwaʒe oblize a rɛpɔ:drə par yn ɔ:trə kestjɔ: «ki

sait? » Et cela, naturellement, ne suffisait pas à fonder
se? » e slə, natyrelmǎ, nǎ syfize pa a fɔde

suffire
 suffit
 a suffi
 suffisait
 suffira

une vie nouvelle. Voilà à quoi André a passé ces cinq
yn vi nuvel. vwala a kwa ādre a pase se sē

au sujet de = sur

jours. Et maintenant, au matin du sixième jour, il dit
zu:r. e mētnā, o matē dy sizjem zu:r, il di

adieu à sa douce cousine sans dire un mot au sujet de
adjø a sa dus kuzin sã di:r æ mo o syze dø

tout ce dont son cœur est plein, et une demi-heure plus
tu sø dō sō hæ:r e plē, e yn dæmiæ:r ply

tard, le train l'emporte vers Paris.

tæ:r, lə trē lāport ver pari.

Et Marie-Anne? Elle non plus n'a pas essayé de reparler

e mari a.n? el nō ply na pa eseje d røparle

à André de la conversation qu'ils ont eue huit jours

a ādre d la kōversasjō kēl -zō -ty yi zu:r

plus tôt. L'a-t-elle oubliée? Oh, non! La maladie

ply to. la -tēl ubliē? o, nō! la maladi

d'Arthur l'a empêchée d'y penser pendant ces huit jours,

dæty:r la āpefe di pāse pādā se yi zu:r,

mais elle en garde le souvenir au fond de son cœur.

mæ el ā gard lə suvni:r o fō d sō hæ:r.

Un jour, elle sera probablement obligée d'y revenir.

æ zu:r, el sɛra prɔbæbləmā obliʒe di rvæni:r.

Mais pour le moment, dans la maison de la rue des

mæ pur lə momā, dā la mæzō d la ry de

Roses, les trois femmes continuent à soigner leur petit

ro:z, lə trøwæ fam kōtini a swæne lær pøti

malade qui va mieux de jour en jour et qui va bientôt

malad ki va mjø dæ zu:r ā zu:r e ki va bjēto

commencer à se lever, tandis que le grand-père

kɔmāse a s læve, tādī k lə grāpɛ:r

continue à se promener dans les allées du jardin en
kōtīny a s promne dā le -zale dy zardē ā

compagnie de sa petite-fille au regard doux et souriant.
kōpāni d sa ptitfi.ī o rga:r du e surjā.

doux
 douce
 doucement

EXERCICE A.

Quelques jours après l'—, Arthur va mieux, et il n'a plus besoin d'infirmière. Sa mère peut enfin se — un peu. Elle a — à passer toutes les nuits auprès d'Arthur. L'infirmière était très —, mais Marie-Anne ne voulait rien entendre. Elle voulait elle-même — le petit malade. Maintenant, pour la première fois depuis son arrivée, elle dort d'un — calme et profond.

Le vieux Doumier, au début de la maladie d'Arthur, ne faisait que monter et descendre l'—. Il offrait son — à chaque instant. Il n'entrait pas dans la chambre du malade, mais —'— la porte et passait sa tête par l'—. Enfin, l'infirmière avait perdu —.

M. Doumier passait plusieurs heures par jour en — de la petite Jeanne. Ils se promenaient dans les jolies — du jardin. Le grand-père racontait à la fillette l'— de son père, Henri. La fillette écoutait et n'— jamais son grand-père. Pendant qu'il parlait, Jeannette se —. Quand elle parlait à son tour, le vieux grand-père s'étonnait de l'— de sa petite-fille. Elle ressemblait à son père par la — grave que l'on lisait parfois dans son regard.

EXERCICE B.

Tous les mots dont vous avez besoin pour faire cet exercice sont des mots que vous connaissez.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	M	A	N	G	E	R		T	E	L
2		M		A			B	U		I
3	C	O	U	R	T	E		E	N	T
4		U	N	E					A	
5		R			B		R	O	I	
6	L	E	N	D	E	M	A	I	N	
7	A	U		E	T			S		
8		S		N	E			S		
9	V	E	N	T				A	N	
10				S	I			N		

- 1) On ne peut pas — la soupe avec une fourchette.
« Je ne connaîtrai jamais un — amour! » dit André.
- 2) Deuxième personne du singulier du présent du verbe avoir.
Quand on a — trop de vin, on est malade.
- 3) Une rue de six maisons n'est pas longue, elle est très —.
La terminaison de la troisième personne du pluriel du présent de la plupart des verbes.
- 4) Veux-tu deux poires? Non, je n'en veux qu'—. Il

n'est — dans le jardin, — dans la maison: où est-il donc?

5) Les lions sont appelés les — des animaux.

6) (Le) jour après.

7) A + le.

Entre le printemps et l'automne.

8) Comment peux-tu être si calme? Moi, je suis si —!

9) En automne, le — fait tomber toutes les feuilles des arbres.

Quel âge a votre fillette? Elle n'a qu'un — et trois mois.

10) Ne veux-tu pas jouer avec moi? —, je veux bien.
On ne doit pas — ses ennemis!

A) Où est Pierre? Il est —!

Quand Henri a — Marie-Anne, il lui a souri.

B) Marie-Anne était follement — de son Henri.

C) As-tu deux grands-pères? Non, je n'en ai qu'—.

D) Si l'on veut prendre le train, il faut aller à la —.
Quand on a très froid, on claque des —.

E) Troisième personne du singulier du présent du verbe être.

Il ne comprend rien, il est vraiment trop —!

F) J'ai acheté des poires délicieuses, qui — veut une?
Le père de Jeanne est mort, mais Jeanne a encore sa —.

G) Troisième personne du singulier du futur d'aller.

H) Tartarin lève le fusil, tire et — le lion! Quel est l'— qui chante tous les matins à ma fenêtre?

I) Pas un géant, mais un —. Des histoires je n'en connais pas —, mais plusieurs.

J) Quand on reçoit une lettre, on l'ouvre et la —.

EXERCICE C.

j'aperçois	nous apercevons
tu aperçois	vous apercevez
il aperçoit	ils aperçoivent

MOTS:

une aide
une allée
une bonté
une compagnie
le croup
l'enfance
une ennemie
un escalier
un fond
une gentillesse
une grandeur
une importance
une intelligence
un membre
une opération
une ouverture
la paix
le passé
la patience
le sommeil
un sujet
aimable
 Brusque
capable
doux
douce
indispensable
défendre
entourer
entr'ouvrir
s'étonner
gagner
il interrompait
ils meurent
il offrait
il ouvrait

Arthur — quelque chose qui s'approche du jeune homme. « Jeanne, tu n'— pas quelque chose de noir, là? » demande-t-il à sa sœur. « Non, je n'— rien. » Mais un instant plus tard, tous les deux — quelque chose qui s'approche du nageur. « Maintenant, nous — aussi, quelque chose, » disent Marie-Anne et Fatima un peu plus tard. « Si vous — la même chose que nous, c'est un requin que vous avez vu! »

mettre	
a mis	mettait
met	mettra

« Arthur, où as-tu — mon livre? Je t'avais dit de le — sur la table du salon. » Arthur ne — jamais les choses à leur place. Mais son père non plus ne les — pas toujours à leur place. « La prochaine fois, j'espère que tu — le livre là où je te demanderai de le —! »

ouvrir	
a ouvert	ouvrait
ouvre	ouvrira

Amélie va — la porte. Quand elle l'a —, elle retourne à sa cuisine. Ce n'est pas toujours Amélie qui — la porte. Parfois, elle dit à Jeanne: « Tu serais une bonne

petite fille si tu — la porte. » Alors, Jeanne répond :
« Restez où vous êtes, Amélie, j'— avec plaisir. »

interrompre

a interrompu interrompais

interrompt interrompra

Arthur — encore une fois son oncle. Il l'a déjà —
trois fois. « Je serais très content si tu ne m'— pas
tout le temps, » dit André. « Tu ne dois pas — l'oncle
André, » dit Jeanne. Et Arthur promet alors qu'il n'—
plus l'histoire de son oncle.

suffire

a suffi suffisait

suffit suffira

« Encore un peu de sucre? » « Non, merci, cela —. »
Josette ne veut pas encore rentrer; six années n'ont
pas — à lui faire oublier son mari. « Cela serait triste,
s'il — de mourir pour être oublié, » dit-elle. Toute sa
vie ne — pas à lui faire oublier son mari. Son père
dit que cela devrait — à lui faire accepter de retourner
à Villebourg.

se taire

s'est tu se taisait

se tait se taira

« Veux-tu te —, Jeanne! » dit Arthur à sa sœur qui
chante dans l'autre chambre. Mais Jeanne ne se —
pas. « Te —-tu? » répète Arthur. Si Jeanne se —, son
frère croirait qu'il est le maître, c'est pour cela qu'elle
ne se — pas. Mais cinq minutes plus tard, elle s'est —.

il remettait
se reposer
revivre
soigner
il suffisait
il suffira
il a suffi
il se taisait
auxquelles
lesquels
aimablement
ainsi que
envers
grand-chose
jusque-là
à tout moment
au pied de
au sujet de
autant de
en bas
en compagnie de
être capable de
une intelligence
de cœur
laisser en paix
passer ... par
ses manières
si ... c'est que
tenir à

auxquelles = à +
lesquelles

EXERCICE D.

Voilà encore un nouvel exercice. Cette fois-ci, au lieu de vous poser des questions, nous allons vous donner des réponses, et ce sera à vous de poser les questions auxquelles [okel] répond l'exercice. Voici deux exemples:

Réponse: Jean rentrera à six heures.

Question: (A quelle heure Jean rentrera-t-il?)

Réponse: J'ai mille francs.

Question: (Combien d'argent avez-vous?)

Et maintenant, à vous !

Réponse: Pierre est dans le jardin.

Question:?

Réponse: Jean fait un petit bateau.

Question:?

Rép.: Arthur ne répond pas parce qu'il n'a pas entendu.

Qu.:?

Rép.: Il y a deux litres de vin dans cette bouteille.

Qu.:?

Rép.: Nous serons rentrés à huit heures.

Qu.:?

Rép.: Notre voyage durera trois jours.

Qu.:?

Rép.: André pense à son dernier voyage.

Qu.:?

Rép.: Marie-Anne est sortie avec son beau-père.

Qu.:?

Rép.: M. Doumier parle du livre qu'il a lu la semaine dernière.

Qu.:?

RÉSUMÉ (1)**Le mot de**

Au résumé du chapitre 36, nous avons parlé des différents sens du mot à. Voyons maintenant comment on emploie le mot **de**.

1) On emploie le mot **de** pour indiquer qui a, ou à qui « appartient » une chose ou une personne. Exemples: C'est le livre de Jean. Henri était le père de Jeanne. Le lion est le roi des animaux.

Le livre de Jean

On dit également, avec un sens parfois un peu différent: Villebourg est une ville de France. Voilà la gare de Villebourg. Il s'est arrêté devant la porte de sa maison. Le nom du café est écrit là. Amélie est la bonne de la famille. La statue de Georges Laferre se trouve sur la place de la gare. André a raconté l'histoire de Tartarin. C'est le meilleur docteur de Villebourg. C'est une affaire de famille. Le souvenir de sa fille ne le quitte pas. La mort de son fils lui a fait beaucoup de mal. C'est l'heure du dîner! J'aime le chant des oiseaux. Un rayon de soleil frappe son visage.

2) On emploie le mot **de** pour indiquer l'endroit d'où part une action: Il vient de Paris. Il vient de chez son père. Elle a sauté de son lit. Il descend du train. Il est sorti de la maison. Le chant des oiseaux montait du jardin. Le docteur a sorti le thermomètre de sa poche. Il a pris le train de Paris à Villebourg. D'ici, on voit tout le jardin.

Il vient de Paris.

Porcelaine de
Sèvres

Un geste de la
main

On dit aussi: Villebourg est à trois heures de Paris. Villebourg est à trois cents kilomètres de Paris. Villebourg est assez loin de Paris.

On emploie également le mot **de** pour indiquer le moment où commence une action: Elle devenait plus nerveuse de minute en minute. La première guerre a duré de 1914 à 1918.

3) On emploie le mot **de** pour indiquer l'endroit d'où vient une chose ou une personne: Ces assiettes sont en porcelaine de Sèvres. Voilà une lettre de Paris. J'ai des nouvelles de mon fils. C'est un cadeau de notre ville. Il n'y avait pas une seule plante de France. Monsieur Doumier est de Villebourg. Tartarin de Tarascon était un grand héros. C'est un fauteuil du XVe siècle.

4) On emploie le mot **de** pour indiquer avec quoi une action est faite: Il a fait un petit geste de la main. Elle le mangeait des yeux. Elle claquait des dents. Fatima battait des mains. Il l'aimait de tout son cœur. Il la suit du regard. Il l'a arrêté d'un geste. Elle l'appelle d'une voix angoissée.

On dit également, avec un sens un peu différent: Son pantalon était couvert de terre. Il a vu une grande tache de sang sur le plancher. On ne peut pas vivre d'eau.

5) On emploie le mot **de** pour indiquer comment une

chose ou une personne est: Villebourg est une ville de 30.000 habitants. C'était un homme de quatre-vingts ans. C'est un gros livre de mille pages. C'est un voyage de trois jours. Il y avait là plusieurs maisons de six étages. Je ne connais aucune ville de ce nom. C'était une fleur d'une jolie couleur bleue.

Un voyage d'une heure

6) On emploie le mot **de** pour indiquer à quoi sert un objet: Où est la salle de bains? Nous avons deux chambres d'amis. Il a mis sa robe de chambre. Tartarin avait un long couteau de chasse.

Une robe de chambre

7) Le mot **de** est employé pour indiquer la cause: Il est devenu rouge de colère. Elle a souri de joie. Elle a poussé un cri de joie. Son cœur battait de bonheur. Elle était pâle d'angoisse.

Il sourit de joie.

8) On emploie le mot **de** pour indiquer combien il y a de quelque chose: Il y a beaucoup de villes en France. Prenez un peu plus de vin. Il y avait peu de monde dans le café. Vous fumez trop de cigarettes. Avez-vous assez de soupe? Tu as tant de robes! Il y avait une centaine de personnes dans le restaurant. Voulez-vous une tasse de café? Une goutte d'eau tombe sur son nez. Il y avait un lac de sang par terre. Il n'y a rien d'intéressant dans cette ville. Y a-t-il quelque chose de nouveau? Le train a une heure de retard.

Un verre de vin

Et nous vous rappelons le **de** après les négations: Je ne bois pas de vin. Je n'ai plus d'argent.

Chapitre trente-sept (37).

grand
la grandeur

Il est âgé de dix
ans.

Une partie du jar-
din.

La rue des Roses

Il parle de moi.

9) On emploie le mot **de** pour indiquer la *grandeur* [gr̥ād̥æ:r] de quelque chose: C'est un voyage d'une heure. Il est âgé de trente ans. Il est plus jeune que moi de six ans.

10) Le mot **de** est employé pour indiquer que quelque chose ou quelqu'un est une partie d'autre chose: Je connais trois des habitants de Villebourg. La plupart des habitants de la ville sont Français. Le premier des enfants s'appelle Jean. La plus âgée de mes sœurs s'appelle Nicole. Chacune de mes roses a un nom. Aucun de nos médecins n'est aussi bon. Il a bu la moitié de la bouteille. C'est la plus belle partie du jardin. C'est un nouveau chapitre de ma vie.

11) On emploie le mot **de** pour indiquer duquel parmi beaucoup d'objets de même sorte on parle: Il demeure dans la rue des Roses. Voilà le Café de France. J'aime le mois de juillet. Le train traverse la ville de Tarascon.

12) On emploie enfin le mot **de** après un grand nombre de verbes et beaucoup d'adjectifs: Ils parlaient de leur voyage. Il s'occupe des billets. Il se moquait d'elle. Il s'approche de la table. Je me souviens de tout cela. Il change de vêtements. Il s'est séparé de son ami. Il est sorti, suivi de Fatima. Il vit entouré de ses souvenirs. Il est amoureux de sa cousine. J'ai décidé de partir. Je ne veux plus de toi. Je ne sais rien de cette affaire.

RÉSUMÉ (2)**La famille de ouvrir**

Voici une nouvelle famille de verbes: la famille du verbe *ouvrir*. Vous connaissez quatre verbes de cette famille: *découvrir*, *couvrir*, *offrir* et *souffrir*.

Et voici deux exercices sur les verbes de cette famille:

ouvrir

a ouvert

ouvrait

ouvre

ouvrira

« Puis-je vous (offrir) une cigarette? » demande M. Doumier. Et il (offrir) une cigarette à Martial. Les enfants ont (découvrir) quelque chose de très intéressant dans le jardin. Arthur (découvrir) toujours quelque chose dans les endroits nouveaux où il se trouve. Marie-Anne demande à ses enfants de se (couvrir) pour ne pas avoir froid. « Nous nous (couvrir) dans un moment, » répondent les enfants. Quand Arthur était petit, Marie-Anne le (couvrir) toujours quand il avait joué et qu'il faisait froid. Jeanne n'aime pas voir (souffrir) les animaux. Elle espère que le petit âne gris que Tartarin a tué n'a pas (souffrir) avant de mourir. Quand elle était petite, elle (souffrir) toujours quand elle voyait un animal malade.

j'ouvre

nous ouvrons

tu ouvres

vous ouvrez

il ouvre

ils ouvrent

M. Doumier (offrir) une cigarette à Fatima. « C'est

la troisième fois que vous m'(offrir) une cigarette, » dit Fatima, et refuse, car elle ne fume pas. On a frappé à la porte: « (ouvrir) la porte! » disent Jeanne et Arthur, et ils (ouvrir) la porte. « Si tu ne te (couvrir) pas, tu auras froid, » dit M. Doumier à Jeanne. « Oui, mais si je me (couvrir) trop, j'aurai trop chaud, » lui dit la fillette. Mais elle se (couvrir) quand même. « (couvrir) -nous! » disent M. Doumier et Passavant, « ou nous aurons froid. » « Que (découvrir)-vous, dans le jardin? » demande M. Doumier aux enfants. Ils répondent qu'ils (découvrir) beaucoup de choses intéressantes. « Je (souffrir) de voir Arthur si malade! » dit Passavant. « Tu (souffrir) toujours quand tes amis sont malades, » lui dit M. Doumier.

EN AUTO

Environ un mois après l'opération, le docteur Pirot
āvīrō ā mwa āpre lōperasjō, lə doktœ:r piro

vient pour la dernière fois voir son petit malade, qui
vjē pur la dernje:r fwa vwa:r sō pti malad, ki

a commencé à se lever une semaine après l'opération.
a komāse a s lève yn sōmen āpre lōperasjō.

Le docteur est très content de son examen et dit à
lə doktœ:r e tre kōtā d sō -negzamē e di a

Marie-Anne: « Maintenant, Madame Doumier, je ne
mari a:n: «mētnā, madam dumje, zə n

peux plus rien faire. Arthur est encore un peu pâle
pø ply rjē fe:r. arty:r e -tāko:r ā pø pa:l

et je le trouve encore un peu maigre également, mais
e zə l tru:v āko:r ā pø mē:gr egalmā, me

maigre ↔ gros

je pense qu'une quinzaine de jours suffiront à le remet-
z pā:s kyn kēzen də zu:r syfirō a l rōme-

remettre sur pied
 ɔ: faire qu'on aille
 bien de nouveau

tre entièrement sur pied. En tout cas, voici quelque
tr ātjermā syr pje. ā tu ka, vwasi kelkə

chose que vous allez lui faire prendre trois fois par
fo:z kə vu -zale lɥi fe:r prā:də trwa fwa par

jour, avant les repas, » dit-il, en écrivant quelques mots.
zu:r, avā le rpa,» di -tīl, ā -nekrivā kelk mo.

écrire
 écrivant

Et il ajoute, pendant qu'il écrit: « Je pense que ça va
e il azut, pādā kil ekri: «zə pā:s kə sa va

écrire
 a écrit
 écrit

Chapitre trente-huit (38).

plaire
à plu
plaît



la joue

un médecin
la médecine

La **médecine** est
ce dont s'occupe
un **médecin**.

Blanc est le con-
traire de noir.

fier ↔ modeste

lui plaire, cela a en tout cas plu à tous mes petits
lui plɛ:r, sla a ā tu ka ply a tu me pli

malades, jusqu'ici. » Le docteur Pirot sourit, donne à
malad, zyskisi.» la doktɛ:r piro suri, don a

Arthur un petit coup sur la joue, puis lui dit adieu et
arty:r ā pli ku syr la zu, pyi lui di adjø e

sort de la chambre avec Marie-Anne.

so:r də la fã.br avɛk mari a:n.

« Comment vous remercier, docteur? » lui dit la jeune

«kɔmā vu rmersje, doktɛ:r?» lui di la zœn

femme. « Si Arthur vit aujourd'hui, c'est grâce à
fam. «si arty:r vi ozurdyi, se gra:s ā

vous! » « Oh, grâce à moi, c'est trop dire, Madame.

vu!» «o, gra:s a mwa, se tro di:r, madam.

Un peu grâce à moi, et beaucoup grâce à la médecine. »

ā pø gra:s a mwa, e boku gra:s a la mɛdsin.»

« Vous êtes trop modeste, docteur! » « Oh, non, Ma-

«vu -zet tro modest, doktɛ:r!» «o, nō, ma-

dame! Je ne suis pas modeste, et je crois même que

dam! zə n syi pa modest, e zə krwa mɛ:m kə

bien des gens, à Villebourg, vous diraient le contraire,

bjɛ də zā, a vilbu:r, vu dire l kɔtrɛ:r,

si vous leur demandiez ce qu'ils pensent de moi. Ils

si vu lœr damādje s kil pā:s də mwa. il

vous diraient que je suis très fier. » « Je suis sûre

vu dire kə zə syi tre fje:r.» «zə syi sy:r

qu'ils se trompent tous! » « Vous êtes trop aimable,

kil sə trɔ:p tus!» «vu -zet tro -pɛmabl,

chère Madame. C'est votre cœur de mère qui vous fait
fɛ:r madam. sɛ vɔtrə kœ:r də mɛ:r ki vu fɛ

dire cela. » Et sur ces mots, le docteur Pirost prend
di:r sla.» e syr se mo, lə dɔktœ:r piro prɑ

congé de Marie-Anne, et celle-ci retourne auprès de son
kɔʒe d mari a:n, e sɛlsi riurn opre d sɔ̃

prendre congé de
 = dire adieu à

fils, qui a commencé à s'habiller. Il se dépêche, et ses
fis, ki a kɔmɑsɛ a sabije. il sɑ dɛpɛ:f, e se

joues sont toutes roses de plaisir, car sa mère lui a promis
ʒu sɔ̃ lut ro:z də plɛzi:r, kar sa mɛ:r lyi a prɔmi

que s'il allait bien aujourd'hui, on ferait une belle
kə sil als bjɛ ozurdɥi, ɔ̃ frɛ yn bɛl

promenade en auto avec le docteur Passavant.

prɔmnad ɑ -noio avek lə dɔktœ:r pasavɑ.

Le vieux docteur et le jeune garçon se sont vus chaque
lə vjɔ dɔktœ:r e l ʒœn garsɔ̃ sɑ sɔ̃ vy fɑk

plaire
 je plais
 tu plais
 il plaît

jour depuis l'opération, et il faut dire qu'ils se plaisent
ʒu:r dɛpyi lɔpɛrasjɔ̃, e il fo di:r kil sɑ plɛ:z

nous plaisons
 vous plaisez
 ils plaisent

beaucoup. Le vieux Passavant est si amusant, quand
boku. lə vjɔ pasavɑ e si amyzɑ, kɑ̃

amusant = qui
 fait rire

il le veut, et Arthur écoute ses histoires avec un si grand
-til lə vø, e artɥ:r ekul se -zistwa:r avek ɑ̃ si grɑ

plaisir que les heures passent comme des minutes,
plɛzi:r kə le -zœ:r pa:s kɔm də minyt,

quand ils sont ensemble. Passavant a beaucoup lu, il
kɑ̃ -til sɔ̃ -tɑsɑ:bl. pasavɑ a boku ly, il

a beaucoup voyagé dans sa jeunesse et beaucoup vu, et
a boku vwajaze dɑ sa ʒœnɛs e boku vy, e

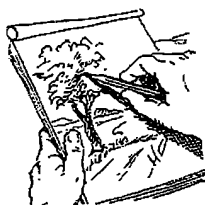
Chapitre trente-huit (38).

surtout ɔ: plus
que toute autre
chose

amuser = faire
rire

avoir du charme
= plaire

s'amuser = rire



Passavant fait un
dessin.

aucunement =
pas du tout

aucun
aucune
aucunement

il a surtout remarqué ce qui l'a amusé. Sa tête est
il a syrthu rmarke s ki la amyze. sa tɛ:t ɛ

pleine de récits de voyage amusants. Il les a sûrement
plen də resi d vwaja:ʒ amyzã. il le -za syrma

racontés plus de mille fois, mais pour Arthur, ils ont
rəkõte ply d mil fwa, me pur arty:r, il -zõ

encore le charme des choses nouvelles, et il s'amuse
-tãkõ:r la farm de fo:ʒ nuvel, e il samy:ʒ

beaucoup à les écouter, tout comme il s'amuse à regarder
boku a le -zekute, tu kom il samy:ʒ a rgarde

les dessins que le docteur Passavant a faits au cours de
le desɛ ka l doktœ:r pasavã a fe o ku:r də

ses voyages. Il en a des centaines, et y a-t-il un dessin
se vwaja:ʒ. il ã-na de sãten, e ja -til ã desɛ

qu'il ne retrouve pas, il le refait tout en parlant, sous
kil na vɛtru:v pa, il la rfe tu -tã parlã, su

les regards pleins d'admiration d'Arthur. Quand il a
le rga:r plɛ dadmiraʃõ darty:r. kã -til a

fini de raconter, le plancher autour de lui et d'Arthur
fini d rakõte, la plãfe otu:r də lyi e darty:r

est entièrement couvert de dessins.

e -tãkɛrmã kuve:r də desɛ.

Ainsi, le vieux docteur et Arthur sont devenus d'aussi
ɛsi, la vjõ doktœ:r e arty:r sõ dɔvny dosi

bons amis que Doumier et Jeanne. Le vieux Passavant
bõ -zami k dumje e ʒa:n. la vjõ pasavã

n'est pas fier, et il n'est aucunement fâché que ce soit
ne pa fje:r, e il ne -tokymã fafe ka sɔ swa

Pirot et pas lui qui ait pris soin d'Arthur pendant sa
piro e pa lyi ki e pri swē darty:r pādā sa

maladie. « La médecine a fait de trop grands progrès
maladi. «la medsin a fe dā trō grā progrē

depuis ma jeunesse, » dit-il, « il faut que les vieux
dəpyi ma zœnes,» di -til, «il fo k le vjō

médecins cèdent la place aux jeunes. » De sorte que
medsē sed la plas o zœn.» dā sort kō

Passavant ne sent que de la joie en voyant son petit
pasavā n sā k dā la zwa ā vwajā sō pti

ami se porter mieux de jour en jour. Et c'est lui qui
-tami s porte mjo dā zu:r ā zu:r. e se lyi ki

a eu l'idée de faire cette promenade en auto dont Marie-
a y lide d fe:r set prōmnad ā -noto dō mari

Anne, ce matin-là, a parlé à Arthur.

a:n, sō matē la, a parle a arty:r.

La voiture de Passavant peut prendre sept personnes:
la vwaty:r dā pasavā pō prā:drō set person:

cinq à l'intérieur et une à côté du chauffeur. Arthur
sē:k a lēterjœ:r e yn a kote dy fofœ:r. arty:r

a décidé tout de suite qu'il s'assiera devant. Comme
a deside tutsyt kil sasjera dvā. kom

cela, il aura le sentiment de conduire lui-même la
sla, il ora l sātīmā d kōdyi:r lyime:m la

voiture, et il adore cela.

vwaty:r, e il adœ:r sla.

Ce jour-là, on déjeune plus tôt que d'habitude, et à
sō zu:r la, ō dezœn ply to kō dabityd, e a

prendre soin =
soigner

la médecine fait
des progrès = les
médecins devien-
nent de plus en
plus capables

céder (comme es-
pérer)
a cédé
cède
cédait
cèdera

de sorte que =
comme cela, de
cette manière

se porter = aller

à l'intérieur :
dans la voiture

Le chauffeur est.
celui qui conduit
la voiture.

s'asseoir
s'est assis
s'assied
s'asseyait
s'assiera

adorer = aimer
beaucoup

d'habitude = com-
me on s'est habi-
tué à le faire; or-
dinairement

Chapitre trente-huit (38).

précis ɔ: ni plus
tôt ni plus tard

se mettre en route
= partir

prendre place ɔ:
s'asseoir

de bonne humeur
= content

sûr
la sûreté

la crainte = la
peur

merveilleux =
très beau

midi précis, on monte dans l'auto et on se met en route.
midi presi, ɔ mɔ:t dā loto e ɔ s me ā 'rut.

Marie-Anne, Fatima, M. Doumier et Jeanne ont pris
mari a.n, fatima, mɔ:sjə dumje e ja:n ɔ pri

place à l'intérieur. Tout le monde est de bonne humeur:
plas a l'etɛrjɛ:r. tu l mɔ:d e d bon ymɛ:r.

on rit, on se raconte des histoires amusantes, on parle
ɔ ri, ɔ s rakɔ:t de -zistwa:r amyzā:t, ɔ parl

des choses intéressantes que l'on va voir. Si les enfants
de ʃo:z ɛteresā:t kə lɔ va vwa:r. si le -zāfā

adorent les promenades en auto, leurs parents ne les
adɔ:r le ɔromnad ā -noto, lɛr parā n le

aiment pas moins, surtout quand on est tous ensemble.
-ze:m pa mɔē, syrtu kā -tɔ -ne tus āsā:bl.

Le docteur Passavant est un excellent chauffeur: il
lə doktɛ:r pasavā e -tā -nekselā ʃɔfɛ:r: il

conduit avec beaucoup de calme et de sûreté. Même
kɔdyi avek boku d kalm e d syrtɛ. mɛ:m

les plus nerveux oublient toutes leurs craintes quand
le ɔly nervø ubli tut lɛr krɛ:t kā

c'est Passavant qui conduit. Et comme ni Marie-Anne,
se pasavā ki kɔdyi. e kom ni mari a.n,

ni Fatima ne sont aucunement nerveuses, ce sera une
ni fatima n sɔ -tokymā nervø:z, sɔ sra yn

merveilleuse promenade.
mervejø:z ɔromnad.

Comme une grande partie des villes de France de quel-
kom yn grā:d parti de vil də frā:s də kel-

que importance, Villebourg est situé sur une rivière,
k ɛpɔrtā:s, vilbu:r ɛ sitɥe syr yn riviɛ:r,

qui se jette dans la Loire. Et c'est à la Loire, un des
ki sɔ ʒet dā la lwa:r. ɛ se -ta la lwa:r, ɛ de

plus beaux fleuves de France, que l'on fera aujourd'hui
ply bo flæ:v dɔ frā:s, kə lɔ̃ fra ozurɥi

une promenade. Pour les enfants et pour Fatima, qui
yn promnad. pur le -zāfā ɛ pur fatima, ki

sont en France pour la première fois, et qui pour la
sɔ̃ -lā frā:s pur la prəmje:r fwa, ɛ ki pur la

première fois sortent de Villebourg, ce paysage a un
prəmje:r fwa sɔrt dɔ vilbu:r, sɔ pejiza:ʒ a ɛ

très grand charme. Tout cela est si différent des
tre grā farm. iu sla ɛ si dɛferā de

paysages africains auxquels ils sont habitués. Même
pejiza:ʒ afrikɛ okel il sɔ̃ -tabitɥe. me:m

l'eau de la rivière n'est pas la même, car l'eau des
lo d la riviɛ:r ne pa la me:m, kar lo de

rivières ou des fleuves qu'ils ont vus en Afrique coulait
riviɛ:r u de flæ:v kɛl -zɔ̃ vy ā -nafrik kule

vite, et en été surtout, elle coulait avec bruit, tandis
vit, ɛ ā -nete syrtu, el kule avek brɥi, tādɪ

que l'eau de cette rivière coule lentement et sans aucun
k lo d set riviɛ:r kul lātmā ɛ sā -zokɛ

bruit, à travers un paysage très calme, d'un vert mer-
brɥi, a trave:r ɛ pejiza:ʒ tre kalm, dā̃ ve:r mer-

veilleux. Et pas une fleur, pas un arbre ne sont les
vejɔ. ɛ pa -zyn flæ:r, pa -zā̃ -narbrɔ nɔ sɔ̃ le

situé = placé

se jeter [ʒɛtɛ]
 il se jette [ʒet]

une rivière
 un fleuve

Une rivière se jet-
 te dans un fleuve.
 Un fleuve se jette
 dans la mer.

La rivière avec sa
 campagne et ses
 bois forme un pay-
 sage.

auquel = à + le-
 quel
 auxquels = à +
 lesquels



la Loire, et une rivière
 qui se jette dans la
 Loire

il n'en finit pas de
= il ne cesse pas
de

s'intéresser à =
avoir de l'intérêt
pour

être curieux : po-
ser beaucoup de
questions

sortir
une sortie



un pêcheur

désirer = vouloir
au bord de : sur
le côté de

mêmes qu'en Afrique. L'auto ne va pas trop vite, et
me:m kã -nafrik. loto n va pa trɔ vit, e

les enfants et Fatima n'en finissent pas de demander
le -zãfã e fatima nã finis pa dɔ dmãde

les noms de tout ce qu'ils voient. Heureusement, Pas-
le nɔ dɔ tu s kil vwa. ærɔzmã, pa-

savant et Doumier s'intéressent beaucoup aux plantes,
savã e dumje sãteres boku o plã:t,

et peuvent toujours répondre aux questions des curieux.
e pæ:v tuzu:r repɔ:dr o kestjɔ de kyrjɔ.

Peu après leur sortie de la ville, nos amis rencontrent
pø apre lær sorti d la vil, no -zami rãkɔ:tr

un groupe de pêcheurs. « Oh, docteur! » s'écrie Arthur,
ã grup dɔ pɛsæ:r. «o, dɔktæ:r!» sekri arty:r,

« arrêtons-nous un peu, s'il vous plaît! » « Nous arrêter?
«aretɔ nu ã pø, sil vu plɛ!» «nu -zarete?

Pourquoi? » lui demande Passavant. « Il y a des
purkwa?» lɥi dmã:d pasavã. «il ja de

pêcheurs, et j'aime bien regarder les pêcheurs, Mon-
pɛsæ:r, e ze:m bjɛ rgarde le pɛsæ:r, ma-

sieur le docteur! » lui répond Arthur. « Bien, Monsieur
sjø l dɔktæ:r!» lɥi repɔ arty:r. «bjɛ, mæsjo

le curieux, » dit Passavant en riant, « nous allons nous
l kyrjɔ,» di pasavã ã rijã, «nu -zalɔ nu

arrêter, si vous le désirez. » Et il arrête l'auto au bord
-zarete, si vu l dezire.» e il aret loto o bɔ:r

de la route.
dɔ la rut.

« Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi est-ce qu'on s'arrête? »

« *kes kil ja? purkwa es kō sare?* »

demandent ceux de l'intérieur. « Il y a que mon jeune

dāmā:d sō d lēterjæ:r. «il ja kō mō zæn

ami désire voir ces pêcheurs de plus près. Et à son

ami dezi:r vwa:r se pefæ:r dō ply prē. e a sō

âge, c'est très bien d'être curieux. » Mais les pêcheurs

-na:z, se trē bjē dē:trō kyrjō.» me le pefæ:r

ne sont aucunement contents de voir arriver nos amis.

na sō -tokynmā kōtā d vwa:r arive no -zami.

Quand on pêche, on n'aime pas, d'habitude, que les

kā -tō pē:f, ō nē:m pa, dabityd, kō le

gens s'intéressent trop à ce que l'on fait. On ne peut

zā sēterēs tro a s kō lō fē. ō n pō

naturellement pas empêcher que les curieux suivent de

natyrelmā pa āpefē k le kyrjō syi:v dō

loin ce que l'on fait, mais on ne permet pas qu'ils

hwē s kō lō fē, me ō n pērmē pa kil

viennent trop près. Et les pêcheurs dont s'approchent

vjen tro prē. e le pefæ:r dō saprōf

nos amis sont, de plus, de très mauvaise humeur, car

no -zami sō, dō ply, dō trē mōvæ:z ymæ:r, kar

ils n'ont pas pris un seul poisson depuis le matin. Il

il nō pa pri ā sœl pwasō dōpūi l matē. il

fait un temps merveilleux pour une promenade, mais

fē ā tā mērvējō pur yn prōmnad, me

pas pour pêcher. De sorte que, lorsque Jeanne et

pa pur pēfē. dō sort kō, lorskō zæn e

pêcher
un pêcheur

suivre
(que) je suive
(que) tu suives
(qu') il suive
(que) nous sui-
vions
(que) vous suiviez
(qu') ils suivent

de plus : encore

ridicule = qui fait
rire les gens

Il est agréable
d'être amusant,
mais désagréable
d'être ridicule.

augmenter o: faire
devenir plus grand

par crainte d'eux
o: parce qu'ils ont
peur d'eux

Arthur s'approchent des pêcheurs, ceux-ci les arrêtent
arty:r saproʃ de pɛʃæ:r, səsi le -zaret

à une quinzaine de pas et leur disent de rester où ils
a yn kɛzɛn də pa e lær di:z də reste u il

sont et de ne pas faire de bruit, pour ne pas effrayer
sɔ̃ e də n pa fɛ:r də bɾɥi, pʊr nə pa ɛfrɛje

les poissons. Leur crainte est bien ridicule, puisqu'il
le pwasɔ̃. lær krɛ:t ɛ bjɛ ridikyl, pɥiskil

n'y a pas un seul poisson dans la rivière, à ce moment.
nɣa pa ɛ sæl pwasɔ̃ dā la rɪvʲɛ:r, a s mɔ̃mā.

Ils le savent bien, et ils savent aussi qu'ils sont eux-
il lə sa:v bjɛ, e il sa:v -tosi kil sɔ̃ ɔ-

mêmes un peu ridicules, et cela ne fait naturellement
mɛ:m ɛ pø ridikyl, e slə n fɛ natyrelmā

qu'augmenter leur mauvaise humeur. De sorte que les
kɔgmāte lær mʊvɛ:z ymæ:r. də sort kə le

enfants ne restent au bord de la rivière que quelques
-zāfā n rest ɔ bɔ:r də la rɪvʲɛ:r kə kelk

minutes, cela uniquement pour montrer aux pêcheurs
minyt, slə ynikmā pʊr mɔ̃tʁe ɔ pɛʃæ:r

que ce n'est pas par crainte d'eux qu'ils s'en vont, puis
kə s nɛ pa par krɛ:t də kil sā vɔ̃, pɥi

ils retournent à l'auto. Tout le monde reprend sa place,
il rɛtʊrn a loto. tu l mɔ̃d rəprā sa plas,

et on se remet en route. Une demi-heure plus tard,
e ɔ̃ s rəme ā rut. yn dɛmɪæ:r pɥi ta:r,

on traverse sans s'arrêter Nantes, grande ville de deux
ɔ̃ trəvɛrs sā sarɛtɛ nā:t, grā:d vil də dɔ̃

cent mille habitants. Pour les enfants, tout ce qui est
sā mil abitā. pur le -zāfā, tu s ki e

nouveau a du charme, mais pour les grandes personnes
nuvo a dy farm, me pur le grā:d persn

de l'auto, Nantes n'est pas intéressant aujourd'hui. Un
da loto, nā:t ne pa ēteresā ozurdui. ē

autre jour, cette ville, située sur la Loire, les intéres-
-no:trə zu:r, set vil, sitye syr la bwa:r, le -zēteres-

serait, avec son château, sa cathédrale, son grand port où
re, avek sō fato, sa katedral, sō grā pō:r u

on construit même des navires. Un autre jour, oui,
ō kōstriyi me:m de navi:r. ē -no:trə zu:r, wi,

ils s'arrêteraient à Nantes, mais pas aujourd'hui.
il saretre a nā:t, me pa ozurdui.

A leur sortie de la ville, il est une heure et demie. On
a lœr sorti d la vil, il e -tyn œ:r e dmi. ō

décide de continuer pendant une heure, puis de s'arrêter
desid da kōtinye pādā -tyn œ:r, pui d sarete

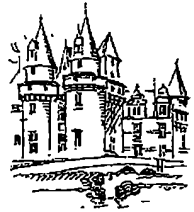
quelque part pour se reposer et boire une tasse de
kelk pa:r pur sə rpoze e bwa:r yn ta:s da

chocolat. Arthur se porte beaucoup mieux, il est vrai,
ʃokola. arty:r sə port boku mjo, il e vre,

mais il n'a pas encore beaucoup de forces et il ne faut
me il na pa -zāko:r boku d fors e il nə fo

pas trop le fatiguer.
pa tro l fatige.

Un peu avant Saint-Nazaire, autre port situé à une
ē pø avā sē naze:r, o:trə pō:r sitye a yn



un château

construire (com-
 me conduire)
 construire
 a construit
 construit
 construisait
 construira

Chapitre trente-huit (38).

mourir
je meurs
tu meurs
il meurt
nous mourons
vous mourez
ils meurent

goûter ɔ: prendre
le goûter

chemin = petite
route

mener = conduire

mener (comme
promener)
a mené
mène
menait
mènera

s'installer ɔ: s'as-
seoir

étroit ↔ large

magnifique =
beau et très grand

cinquantaine de kilomètres de Nantes, Marie-Anne de-
sēkātēn də kilɔmɛtrə də nā:ɪ, mari a:n də-

mande donc aux enfants: « Vous n'avez pas faim, Arthur
mā:d dɔ̃ -ko -zāfā: «vu nave pa fē, artyr

et Jeanne? » « Si, nous mourons de faim! » répondent-
e ʒa:n? » «sɪ, nu murɔ̃ d fē! » repɔ̃:d

ils. « Vous mourez de faim? Alors, nous allons
-tɪl. «vu mure d fē? alɔ:r, nu -zalɔ̃

goûter! » dit le docteur. On quitte la route, on prend
gute! » di l dɔktœ:r. ɔ̃ kit la rut, ɔ̃ prā

un petit chemin qui mène au fleuve et on s'arrête à
ā pti sēmē ki mēn o flœ:v e ɔ̃ sarɛt a

une dizaine de mètres du bord. Là, on quitte la voiture
yn dizen də mɛtrə dy bɔ:r. la, ɔ̃ kit la vwaty:r

et on va s'installer au bord de la Loire qui, à cet endroit,
e ɔ̃ va sēstale o bɔ:r də la lwa:r ki, a sɛt ādrwa,

est très large: plus de quatre kilomètres d'un bord à
ɛ trɛ larʒ: ply d katrə kilɔmɛtrə dā bɔ:r a

l'autre. La rivière sur laquelle se trouve Villebourg
lo:tr. la rivjɛ:r syr lakɛl sə tru:v vilbu:r

n'est pas étroite non plus: presque cinq cents mètres
nɛ pa etrwat nɔ̃ ply: presk sē sā mɛtrə

d'un bord à l'autre. Mais un peu avant Saint-Nazaire,
dā bɔ:r a lo:tr. mɛ ā pø avā sē naze:r,

la Loire est aussi large qu'un grand lac. Fatima n'en
la lwa:r ɛ -tosi larʒ kō grā lak. fatima nā

finit pas d'admirer le paysage magnifique qui s'offre
fini pa dadmire l peʒiza:ʒ manifik ki soʃr

à ses regards. Jamais elle n'a vu un paysage d'une
a se rga:r. zame el na vy æ pejiza:ʒ dyn

beauté si calme et si douce. Les enfants, eux, re-
bote si kalm e si dus. le -zāfā, o, rə-

marquent peut-être moins la douceur du paysage, mais
mark pæte:trə mwē la dusæ:r dy pejiza:ʒ, me

ils en sentent la beauté et ils n'en finissent pas d'en
il -zā sā:t la bote e il nā finis pa dā

admirer la grandeur. Jeanne, qui n'a pas une idée très
-nadmirə la grādæ:r. za:n, ki na pa yn ide tre

précise des mesures, dit que le fleuve a au moins un
presi:ʒ de mæzy:r, di k la flæ:v a o mwē æ

kilomètre de large, à quoi Arthur répond: « Un kilo-
kilometrə də larʒ, a kwa arty:r repʃ: «æ kilo-

mètre? Ma petite, elle a plus de dix kilomètres de
metr? ma ptit, el a ply də di kilometrə də

large, la Loire! » Il dit cela avec une très grande
larʒ, la lwa:r! » il di sla avsk yn tre grā:d

assurance, mais sa sœur sait qu'il a la mauvaise
asyrā:s, me sa sœ:r se kil a la mwæ:ʒ

habitude de parler avec beaucoup d'assurance même
abitɥd də parle avsk boku dasyrā:s me:m

quand il n'a aucune idée de ce dont il parle. Elle
kā -til na okyn ide də sə dʒ. -til parl. el

demande donc à M. Doumier: « C'est vrai, grand-papa,
dāmā:d dʒ -ka mæʃə-dumje: «se vre, grāpapa,

qu'elle a dix kilomètres de large, la Loire? » « Dix
kel a di kilometrə də larʒ, la lwa:r? » «di

beau
la beauté

doux
douce
la douceur

grand
la grandeur

Un mètre est une
mesure de gran-
deur, une heure
est une mesure de
temps.

assurance ɔ: sûre-
té

large
la largeur

le milieu = le
centre

on dirait un ani-
mal = on dirait
que c'est un ani-
mal

kilomètres, c'est peut-être un peu trop, » lui répond son
kilometr, se pæte:tr æ pø tro, » lyi repō sō
grand-père, « mais il est vrai qu'elle est très large ici,
grāpæ:r, «me il e vre kel e tre larz isi,
en cet endroit. » « Je t'avais bien dit que ce n'était pas
ā set ādrwa. » «zø tave bjē di kə s nete pa
vrai, ce que tu racontais! » dit alors Jeanne à son frère.
vre, s kə ty rakōte! » di alor za:n a sō fræ:r.
Mais celui-ci ne cède pas si facilement, et dit en levant
me selyisi nə səd pa si fasil mā, e di ā lvā
les épaules: « Bah! Un peu plus ou un peu moins, cela
le -zepo:l: «ba! æ pø ply u æ pø mwē, sla
ne change rien à l'affaire! Et en tout cas, ce n'est pas
n fā:z rjē a lafæ:r! e ā tu ka, s nə pa
toi qui as raison, avec ton kilomètre! » Jeanne veut
twa ki a rezō, avek tō kilomæ:tr! » za:n vø
lui répondre, mais à ce moment Marie-Anne et Fatima
lyi repō:dr, me a s momā mari a:n e fatima
appellent: « Venez goûter! » On cesse de discuter la
apel: «væne gute! » ō ses də diskYTE la
largeur du fleuve, et tout le monde prend place sur
larzæ:r dy flæ:v, e tu l mō:d prā plas syr
l'herbe, au bord de l'eau. Tout à coup, Arthur s'écrie,
lærb, o bɔ:r də lo. tu -ta ku, artY:r sekri,
en montrant quelque chose qui nage sur l'eau, au milieu
ā mōirā kelka fo:z ki na:z syr lo, o miljə
du fleuve: « Regarde, Jeanne! On dirait un gros animal
dy flæ:v: «rəgard, za:n! ō dirə æ gro -zanimal

qui nage vers nous! » Quelques minutes plus tard, tous
ki na:z ver nu! » *kelk minyt ply ta:r, tu*

les six discutent vivement: est-ce un animal ou une
le sis diskyt vivmā: es æ -nanimāl u yn

vivement ɔ: avec
beaucoup de ges-
tes

chose? De quelle grandeur est-ce? De quelle couleur?
fo:z? də kel grādæ:r es? də kel kulæ:r?

De loin, il est impossible de voir si c'est vert ou brun
də lwē, il ɛ -tēpɔsiblə də vva:r si sɛ ve:r u bræ

Le brun est la
couleur du choco-
lat.

ou gris, de même qu'on ne peut dire avec précision de
u gri, də mɛ:m kɔ̃ n pə di:r avek presizjɔ̃ də

précis
la précision

quelle longueur ni de quelle largeur ou hauteur est
kel lɔ̃gæ:r ni də kel larʒæ:r u otæ:r ɛ

long
la longueur

« la chose ». « Moi, je crois que c'est un bateau qui
«la fo:z». «mwa, ʒə krwa k se -tæ bato ki

haut
la hauteur

vient tout seul vers nous! » dit Jeanne. « Et moi, je
vjē tu sɛl ver nu! » *di ʒa.n. «e mwa, ʒə*

crois que c'est un cheval mort! » dit Arthur. « Un
krwa k sɛ -tæ fval mɔ:r! » *di arty:r. «æ*

cheval mort? Oh, non! Je crois plutôt que c'est un
fval mɔ:r? o, nɔ̃! ʒə krwa plyto k se -tæ

cheval vivant, » s'écrie Fatima et elle raconte qu'elle
fval vivā,» sɛkri fatima ɛ ɛl rakɔ̃:t kel

vivant ↔ mort

a vu plusieurs fois des chevaux nager, et que cela
a vy plyzjæ:r fwa de fvo naze, ɛ k sla

ressemblait tout à fait à « la chose ». Ainsi, chacun a
rsāble tu -ta fe a «la fo:z». ɛsi, fakæ a

son idée sur ce qu'est cet objet qui nage au milieu
sɔ̃ -nide syr sə kɛ sɛt ɔbzɛ ki na:z o miljə



un tronc d'arbre

On dit souvent:
« Tiens! » quand
on est étonné.

tenir
je tiens
tu tiens
il tient
tiens!

vague ↔ précis

plutôt o: assez

tant que = aussi
longtemps que

du fleuve. Comme l'eau de la Loire coule très lente-
dy flœ:v. kom lo d la kwa:r koul tre lât-
ment, il se passe encore quelque temps avant qu'ils
mā, il sɔ pa:s ākɔ:r kelk tã avã kil
puissent voir l'objet de plus près.
pyis vwa:r lobze dɔ ply prɛ.

C'est Arthur qui, le premier, découvre ce que c'est:
se -tarty:r ki, la prɛmjɛ, deku:vra sɔ kə se:

« Vous savez ce que c'est? » s'écrie-t-il, « c'est un tronc
«vu save s kə se?» sekri -tɪl, «se -tã trɔ

d'arbre! » « Tiens, c'est vrai! » dit Jeanne, et bientôt,
darbr!» «tjɛ, se vre!» di ja:n, e bjɛto,

on voit que c'est vraiment un tronc d'arbre, brun, long,
ɔ vwa k se vremã ã trɔ darbr, brã, lɔ,

mais assez étroit. Il ressemble vaguement à un animal,
mɛ ase etrwa. il rəsã:bla vagmã a ã -nanimãl,

et on peut, si l'on veut, y trouver une tête, un long cou
e ɔ pə, si lɔ vø, i truve yn tɛ:t, ã lɔ ku

assez gros et un corps plutôt maigre. Tout cela est
ase gro e ã kɔ:r plyto mɛ:gr. tu sla ɛ

très vague, et tant que l'objet était encore au milieu
tre vag, e tã k lobze ete -tãkɔ:r o mɪljə

du fleuve, le soleil empêchait de le voir avec précision.
dy flœ:v, la solɛ:j āpɛsɛ d la vwa:r avɛk prɛsizjɔ..

Et en plus de cela, tout le monde est d'humeur à
e ā ply d sla, tu l mɔ:d ɛ dymɛ:r a

chercher partout l'aventure, aujourd'hui. Tant qu'on
serfe parɥu lavãty:r, ozurdɥi. tã kɔ

est de cette humeur, tout ce que l'on rencontre sur son
-ne d set ymæ:r, tu s kə lō rākō:trə syr sō

chemin semble intéressant. C'est pourquoi ce tronç
fmē sā:bl ēteresā. se purkwa s trō

d'arbre intéresse si vivement nos amis.
darbr ēteres si vivmā no -zami.

A deux heures, Doumier regarde sa montre et dit:
a də -zæ:r, dumje rgard sa mō:tr e di:

« Mes amis, il est tard. Si nous voulons aller jusqu'à
«me -zami, il e ta:r. si nu vulō ale zyska

la mer, nous devons nous dépêcher. Nous devons
la mæ:r, nu dvō nu depese. nu dvō

être rentrés à la maison à six heures précises,
-zæ:trə rātre a la mezō a si -zæ:r presi:z,

car on dîne plus tôt que d'habitude, ce soir, à cause
kar ō din ply to k dabityd, sə swa:r, a ko:z

d'Arthur. » A ces mots, les autres regardent également
darty:r. » a se mo, le -zo:trə rgard egalmā

leurs montres, on s'écrie: « Déjà deux heures! », on
læv mō:tr, ō sekri: «deza də -zæ:r! », ō

retourne à la voiture, tout le monde s'installe à sa place,
rturn a la vvaty:r, tu l mō:d sēstal a sa plas,

et on se remet en route.
e ō s rōme ā rut.

La mer est très calme, aujourd'hui, et elle n'offre pas
la mæ:r e tre kalm, ozurdui, e el nɔfrə pa

aux regards une vue aussi magnifique que les jours
o rga:r yn vy osi mapifik kə le zu:r



une montre

à midi précis
à une heure pré-
cise
à deux heures
précises
à trois heures pré-
cises, etc.

Marocain = habitant du Maroc

de tempête. Et nos Marocains sont trop habitués à la
da tāpe:t. e no marəkē sō tro -pabitqe a la

beauté de la mer pour rester longtemps à la regarder.
bote d la mæ:r pur reste lōtā a la rgarde.

Ils préfèrent la douceur du paysage des bords de la
il pfe:r la dusæ:r dy pejiza:z de bo:r da la

Loire. On ne reste donc au bord de la mer qu'un quart
lwa:r. ō n rest dō -ko bo:r da la mæ:r kē ka:r

d'heure, puis on reprend le chemin qui mène à la route
dæ:r, pyi ō reprā l samē ki men a la rut

de Villebourg. A cinq heures précises, une heure avant
da vilbu:r. a sē -kæ:r presi:z, yn æ:r avā

le dîner, on est rentré, un peu fatigué, mais content.
l dine, ō -ne rātre, æ pø fatigue, me kōlā.

A partir de ce jour-là, Arthur se remet sur pied de plus
a parti:r da sō zu:r la, arty:r sō rme syr pje da ply

en plus vite, de sorte qu'un mois plus tard il se porte
-zā ply vit, da sorti kē mwa ply ta:r il sō port

assez bien pour aller avec sa mère, sa sœur et Fatima
ase bjē pur ale avek sa mæ:r, sa sœ:r e fatima

à Paris. Cela est nécessaire, parce qu'il ira à l'école
a pari. sla e nesese:r, pars kil ira a lekol

à Paris à partir d'octobre, et qu'il faut le présenter
a pari a parti:r dōktobr, e kil fo l prezāte

au directeur de l'école.
o direktæ:r da lekol.

C'est ainsi qu'un beau matin de juin, Marie-Anne et
se -lēsi kē bo matē d zyē, mari a:n e

ses deux enfants prennent le train de Paris, où le directeur les attend. Marie-Anne n'a jamais été à Paris, elle est aussi pleine d'impatience que ses enfants.

*se dø -zāfā pren lə trē d pari, u l dīrɛk-
tœ:r le -zatā. mari a:n na ʒame -zele a pari, el
ɛ -tosi plɛn dēpasjā:s ka se -zāfā.*

EXERCICE A.

Un mois après l'opération, Arthur est encore un peu pâle et un peu —. Mais le docteur Pirot pense qu'une quinzaine de jours suffiront à le remettre sur —. « En tout cas, » dit-il, « je vais vous — quelque chose qui va l'aider. » Il ne pense pas qu'Arthur va trouver cela mauvais, il croit même que cela va lui —. « Cela a — à tous mes petits malades, » dit-il. Le docteur sourit, donne à Arthur un petit coup sur la —, et sort avec Marie-Anne.

« C'est — à vous, docteur, que mon petit vit aujourd'hui! » dit la mère. Mais le docteur Pirot dit que s'il a aidé un peu, la —, elle, a aidé beaucoup. « Vous êtes trop —! » lui dit Marie-Anne. « Non, Madame, je ne suis pas —, » répond le docteur Pirot. Et il ajoute que bien des gens à Villebourg pensent le —: ils trouvent qu'il est très —. Puis, le docteur Pirot prend — de la jeune femme.

Pendant que le petit garçon était malade, lui et le vieux Passavant se sont — très souvent. Les deux se — beaucoup. Le vieux docteur est si —, et Arthur

écoute ses histoires avec grand plaisir. Le vieux docteur a beaucoup voyagé, beaucoup vu, et il a — remarqué ce qui l'avait amusé. Tous ces récits ont pour Arthur le — des choses nouvelles. Il s'— beaucoup à les écouter.

EXERCICE B.

Voilà encore une nouvelle sorte d'exercice. Cette fois-ci, nous allons vous demander d'écrire vous-même une petite histoire. Mais pour vous mettre en marche et pour vous donner une idée, nous vous montrerons d'abord six dessins, puis, nous vous demanderons comment vous croyez que l'histoire finira. Mais souvenez-vous bien de ce que nous vous répétons toujours: ne pensez pas en votre langue, pensez seulement en français! Faites des phrases simples et courtes! Vous pouvez raconter cette histoire avec les mots que vous connaissez, ne cherchez donc pas d'autres mots difficiles. Et maintenant, essayez! Voici d'abord les six dessins.

MOTS:

une assurance
une beauté
un charme
un château
un chauffeur
un chemin
un congé
le contraire
une crainte
un dessin
une douceur
un fleuve
une hauteur
une humeur
un intérieur



Et maintenant, comment croyez-vous que cette aventure finira pour les deux enfants? Que fera leur père d'abord? Et puis? Que feriez-vous à la place des parents?

EXERCICE C.

douce	la douceur
grande	la grandeur
large	la largeur
haute	la hauteur

Marie-Anne parle au petit malade d'une voix très d—. Quand le train avait traversé Paris, les enfants avaient été très étonnés de la g— de la ville. Maintenant, les enfants admirent la l— de la rivière sur laquelle se trouve Villebourg. « Elle a au moins un kilomètre de l—! » dit Jeanne. Fatima éprouve une g— joie à regarder ce paysage. C'est un paysage d'une grande d—. Les arbres au bord de la rivière sont d'une grande h—. Il y en a qui ont vingt mètre de h—.

plaire	
a plu	plaisait
plaît	plaira

« J'espère que cette promenade vous —, » dit le docteur Passavant aux enfants. Leur grand-père serait triste si elle ne leur — pas. Mais comment pourrait-elle ne pas leur —! Tout ce qu'ils font à Villebourg leur —. Quand on est rentré, les enfants racontent à Amélie combien cette promenade leur a —.

une joue
une largeur
une longueur
la médecine
une mesure
une montre
un paysage
un pêcheur
une précision
un progrès
une rivière
une sortie
une sûreté
un tronc
brun
curieux
étroit
fier
intéressant
large
magnifique
maigre
merveilleux
modeste
précis
ridicule
vague
vivant
adorer
il s'assiera
augmenter
céder
il cède
conduire
il construit
couler
désirer
écrire
écrivain
il écrit
goûter
habituer
s'installer
s'intéresser

se jeter
il se jette
mener
il mène
nous mourons
vous mourez
pêcher
plaire
ils se plaisent
il a plu
se porter
se reposer
situer
(qu') il suive
tiens!
auxquels
aucunement
avant que
surtout
tant que
vivement
au bord de
au milieu
de loin
de plus près
de sorte que
d'habitude
en plus
en route
fâché que
grâce à
il ne peut rien
faire
ils n'en finissent
pas
le jour où
prendre congé
prendre place
prendre soin
remettre sur
pied
un kilomètre de
large

s'asseoir
s'est assis s'asseyait
s'assied s'assiéra

Arthur s'— près des pêcheurs. Mais peu de temps après qu'il s'est —, les pêcheurs lui demandent de ne pas les déranger et de s'en aller. Arthur ne s'— plus jamais à côté de pêcheurs. Il avait pourtant une grande envie de s'— près d'eux, pour les voir pêcher. « Peut-être me le permettraient-ils, si je m'— un peu plus loin? » demande-t-il. Sa mère dit non.

que je suive que nous suivions
que tu suives que vous suiviez
qu'il suive qu'ils suivent

Marie-Anne et Fatima vont à gauche, M. Doumier et Passavant vont à droite: « Qui faut-il que je —? » se demande Jeanne. Puis, elle appelle son frère, et lui demande également: « Qui faut-il que nous —? » Son frère répond qu'il faudrait qu'ils — leur mère et leur grand-père. Mais comme cela est impossible, il dit: « Je crois qu'il va falloir que toi, tu — maman, et que moi, je — grand-père. » Mais Amélie, qui arrive à ce moment, leur dit: « Il faut que vous — tous les deux votre mère, elle m'a demandé de vous le dire. »

EXERCICE D.

Pour finir, voilà un exercice tout à fait différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Nous avons écrit une courte histoire, mais dans chaque phrase, il y a un ou plusieurs mots que nous avons « oubliés »; ces

mots sont écrits après leurs phrases. A vous de les mettre à leur vraie place, pour transformer ces phrases en phrases justes. Comme exemple, nous allons vous montrer ce que l'on doit faire pour transformer la première phrase en phrase juste.

1) Nous sommes la grande maison des Leroux. (dans)

Phrase juste: Nous sommes **dans** la grande maison des Leroux.

2) Les enfants dorment tous, Henri. (sauf)

Phrase juste:

3) Quand Henri est à Saint-Gil, il se lève avant les autres. (toujours)

Phrase juste:

4) Alors, il fait une promenade. (petite)

Phrase juste:

5) Ce matin aussi, Henri lève à cinq heures et demie et les autres. (appelle, se)

Phrase juste:

6) Il appelle John Clark: « John! il est six heures le quart. » (moins)

Phrase juste:

7) « Viens, John! Nous allons une promenade! » (faire)

Phrase juste:

8) John se lève et se lave, et le jeune Anglais et son petit ami français de la maison. (sortent)

Phrase juste:

9) Mais ils vont une minute à la cuisine. (avant)

Phrase juste:

RÉSUMÉ

Les deux « si »

Voici deux phrases avec le mot **si**: **Si** Yvonne **vient** demain, je resterai à la maison. **Si** Yvonne **venait**, je serais très content.

Dans ces deux phrases, le mot **si** sert à indiquer une condition, et nous remarquons donc qu'après le **si** qui indique une condition on ne peut employer que le **présent** ou l'**imparfait** du verbe.

Voici encore quelques exemples: **Si** tu le **veux**, je le ferai avec plaisir. **Si** son frère **vient** aussi, il aura la chambre bleue. **Si** elle le **voulait**, je viendrais tout de suite. **Si** elle l'**avait** fait, je ne lui aurais plus parlé.

Mais voici maintenant quelques phrases avec un autre **si**, qui ne sert pas à indiquer une condition: Je ne sais pas **si** elle le **veut**. Je te demande **si** elle **viendra** demain. Je me demandais **si** Marie le **savait**. Je ne savais pas **si** Yvonne **viendrait**.

Nous voyons que lorsque le mot **si** n'indique pas une condition, on peut avoir tous les temps du verbe après **si**. Voici d'autres exemples: Dis-moi **si** tu **veux** que je le fasse! Elle ne m'a pas dit **si** elle **voulait** que je vienne. — Jean ne m'écrit pas **si** son frère **viendra** avec lui. Je me demande **si** Nicole l'**aurait** fait, elle.

L'ACCIDENT

Il est trois heures de l'après-midi. Marie-Anne et les
il ɛ trwa -zæ:r də lapremidi. mari a.n e le

enfants, accompagnés de Fatima, sont arrivés à Paris à
-zāfā, akōpāne d fatima, sō -larive a pari a

une heure et demie. En sortant de la gare Montparnasse,
yn æ:r e dmi. ā sortā d la ga:r mōpnarnas,

ils ont pris un taxi et se sont fait conduire à l'hôtel
il -zō pri æ taksi e sō sō fe kōdyi:r a lotel

qu'André leur avait recommandé. On leur a donné deux
kādre lœr ave rkomāde. ō lœr a dōne dō

chambres au premier: une très grande, dont les deux
fā:br o prēmje: yn tre grā:d, dō le dō

fenêtres donnent sur la rue, et une plus petite, pour Fa-
fne:trō dōn syr la ry, e yn ply ptit, pur fa-

tima, avec une fenêtre donnant sur la rue également.
tima, avek yn fœne:trō dōnā syr la ry egalmā.

Entre les deux chambres, il y a une porte qui, à ce mo-
ā:trō le dō fā:br, il ja yn port. ki, a s mō-

ment, est ouverte. La chambre étant, comme nous
mā, ɛ -tuvert. la fā:br etā, kom nu

l'avons dit, au premier, les enfants peuvent suivre tout
lavō di, o prēmje, le -zāfā pœ:v syi:vra tu

ce qui se passe dans la rue. C'est ce qu'ils sont en train
s ki s pa:s dā la ry. se s kil sō -tā trē



un taxi

ils se sont fait con-
 duire ɔ: ils ont dit
 au chauffeur de
 les conduire (et il
 les a conduits)

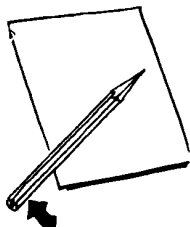
la chambre étant
 = comme la
 chambre est

suivre ce qui se
 passe ɔ: voir ce
 qui se passe

être en train de
 faire = faire en
 ce moment même

Chapitre trente-neuf (39).

défaire ↔ faire



un crayon et une
feuille de papier

jouer
un jeu, les jeux
noter ɔ: écrire

Quand on a rem-
pli un verre, le
verre est plein.

remplir (comme
finir)
a rempli
remplît
remplissait
remplira

ce jeu occupe les
enfants = les en-
fants sont occupés
à ce jeu

vite
la vitesse

ont vite fait de
remplir = ont
vite rempli

de faire, tandis que Marie-Anne et Fatima sont occupées
d fe:r, tãdi k mari a:n e fatima sã -tɔkype

à défaire leurs valises.

a defe:r lær vali:z.

Depuis cinq minutes, Jeanne et Arthur jouent à un
dəpɔi sɛ minyt, ʒa:n e arty:r ʒu a æ

petit jeu très amusant: chacun a une feuille de papier
pti ʒø tre -zamyzã: fakæ a ɥn fæ:j də papje

et un crayon, et chacun essaye de noter les numéros
e æ krejɔ, e fakæ ese:j də note le nymero

des autos qui passent sous les fenêtres de leur chambre.

de -zoto ki pa:s su le fne:trə də lær fã:br.

Celui qui, au bout de dix minutes, aura noté le plus
səlyi ki, o bu də di minyt, ɔra note l ply

grand nombre de numéros, ou qui, le premier, aura
grã nã:brə də nymero, u ki, læ prəmje, ɔra

rempli sa feuille de numéros, aura gagné. Le jeu occupe
rãpli sa fæ:j də nymero, ɔra ʒane. læ ʒø ɔkyp

entièrement les enfants et permet à Marie-Anne et à
ätjermã le -zãfã e perme a mari a:n e a

Fatima de défaire leurs valises en paix, sans être déran-
fatima də defe:r lær vali:z ā pe, sã -ze:trə derã-

gées.

ʒe.

La vitesse des autos n'étant pas très grande, Jeanne
la vites de -zoto netã pa tre grã:d, ʒa:n

et Arthur ont vite fait de remplir de numéros leurs
e arty:r ɔ vit fe d rãpli:r də nymero lær

feuilles de papier. « Ça y est! Les dix minutes sont pas-
fæ:j də pæpje. «sa i e! le di minyt sō pa-
sées! » s'écrie Arthur, ayant donné un coup d'œil à sa
se!» sekri arty:r, ejā done æ ku dæ:j a sa
nouvelle montre, cadeau de son grand-père. Et les deux
nuvel mō:tr, kado d sō grāpe:r. e le dō
enfants se préparent à compter leurs numéros, pour voir
-zāfā s pæpa:r a kōte lær nymero, pur vwa:r
lequel des deux a gagné. Mais pendant qu'ils comptent,
ləkel de dō a gane. me pādā kil kō:t,
les autos ne cessent naturellement pas de passer sous
le -zoto n ses natyrelmā pa d pase su
leurs fenêtres, et tout à coup, Arthur, qui n'a cessé
lær fæne:tr, e tu -ta ku; arty:r, ki na sese
de suivre d'un œil ce qui se passait en bas, s'écrie:
d syi:vra dæ -næ:j s ki s pase ā ba, sekri:
« Jeanne! Regarde! » Jeanne, effrayée, lève les yeux de
«za:n! rægard!» za:n, efreje, le:v le -zjə d
ses numéros, et au même instant des cris et un bruit
se nymero, e o mæ:m ēstā de kri e æ bryi
d'autos arrêtées très brusquement montent de la rue.
doto arete tre bryskamā mō:t də la ry.
Marie-Anne et Fatima accourent aux fenêtres, croyant
mari a:n e fatima aku:r o fne:tr, krwajā
qu'il est arrivé un malheur. En effet, à première vue,
kil e -tarive æ malæ:r. ā -nefe, a præmje:r vy,
on dirait qu'il s'est passé quelque chose de terrible.
ō dire kil se pase kelkə so:z də teribl.

ça y est! ɔ: voilà!

qui n'a cessé =
qui n'a pas cessé

accourir = arriver
en courant
accourir (comme
courir)
est **accouru**
accourt
accourait
accourra

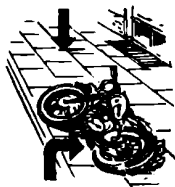
Chapitre trente-neuf (39).

l'auto freine :
l'auto s'arrête



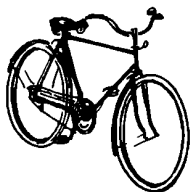
un camion

un trottoir



une moto

de là : de l'en-
droit où est la
moto



une bicyclette

se produire = se
passer

se produire (com-
me conduire)
s'est produit
se produit
se produisait
se produira

en vérité = vrai-
ment

Les deux autos qui ont freiné si brusquement sont un
le dø -zoto ki 3 frene si bryskamā s3 -tā

taxi et un énorme camion. Sur le trottoir, en face de
taksi e ā -nenorm kamj3. syr la trotwa:r, ā fas dø

la fenêtre où se trouvent les deux enfants, il y a une
la fne:tr u s tru:v le dø -zāfā, il ja yn

moto. Elle a été renversée par le camion, et l'homme qui
moto. el a ete rāverse par la kamj3, e lom ki

la conduisait est couché sur le trottoir, à deux ou trois
la k3dyize e kufe syr la trotwa:r, a dø -zu trwa

mètres de là. Sous la fenêtre des enfants, une bicy-
metrø dø la. su la fne:trø dø -zāfā, yn bisi-

clette a été renversée par le taxi. Heureusement, le
klet a ete rāverse par la taksi. ærøzmā, la

propriétaire de la bicyclette n'était pas là. Il venait
propriete:r dø la bisiklet nete pa la. il vøne

d'entrer à l'hôtel au moment où l'accident est arrivé,
dātre a lotel o momā u laksidā e -tarive,

et c'est sa bicyclette seulement qui a été renversée
e se sa bisiklet sælmā ki a ete rāverse

par le taxi. Mais comment l'accident s'est-il produit ?
par la taksi. me komā laksidā se -til prody3?

Il est difficile de le savoir, car, dans le groupe qui
il e difisil dø l savwa:r, kar, dā l grup ki

s'est formé dans la rue en quelques secondes, tout le
se forme dā la ry ā kelk sag3:d, tu l

monde parle en même temps. Et en vérité, personne n'a
m3:d parl ā me:m tā. e ā verite, person na

bien vu comment cela s'est produit. Personne sauf peut-
bjē vy kōmā sla se prōdyi. pērsn sof pæ-

être Arthur qui était très bien placé et qui, justement,
te:tr arty:r ki ete tre bjē plase e ki, zystēmā,

suivait avec attention ce qui se passait. Mais personne
syive avek atāsĵ s ki s pase. me pērsn

n'a remarqué les deux enfants à la fenêtre du premier.
na rmarke le dō -zāfā a la fne:trō dy prēmje.

Et eux ne pensent naturellement pas à descendre dans la
e ø n pā:s natyrelmā pa a desā:drō dā la

rue, puisqu'ils voient beaucoup mieux d'en haut.
ry, pyiskil vwa boku mjø dā o.

En ce moment, deux agents de police arrivent et
ā s momā, dō -zazā d polis ari:v e

commencent à interroger tout d'abord les deux chauff-
kōmā:s a ēterōze tu dabō:r le dō so-

feurs, celui du camion et celui du taxi. Les deux
fæ:r, selyi dy kamĵ e selyi dy taksi. le dō

hommes parlant très haut, les deux enfants et les jeunes
-zom parlā tre o, le dō -zāfā e le zœn

femmes entendent presque tout ce qu'ils disent. Pendant
fam ātā:d presk tu s kil di:z. pādā

qu'ils parlent, les agents notent ce qu'ils disent, posant
kil parl, le -zazā not sō kil di:z, pozā

une ou deux questions de temps en temps pour mieux
yn u dō kestĵ dō tā -zā tā pur mjø

comprendre ce qui s'est passé. Voici leur histoire:
kōprā:drō sō ki se pase. vwasi lær istwa:r:

en haut ↔ en
bas



un agent de police

interroger = po-
ser des questions
à

agent ɔ: agent de
police

Boulevard = boulevard

Boulevard = large rue

St = Saint
Sts = Saints



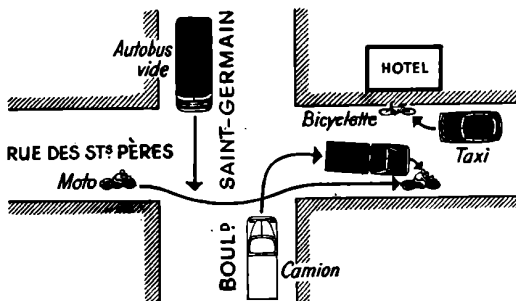
la Seine

faire du 30 km à l'heure = aller à une vitesse de 30 km à l'heure

à la hauteur de : devant

L'accident de la rue des Saints-Pères

laksidā d la ry de sē pɛ:r



L'histoire du chauffeur de taxi: «Voilà, M. l'agent!

listwa:r dy sofæ:r də taksi: «vwala, masjə lazā!

Je venais de la rue de Sèvres, où j'avais conduit une

ʒə vne d la ry d se:vɔr, u ʒave kōdyi yn

dame, et je descendais vers la Seine, où je voulais aller

dam, e ʒə desāde ver la se:n, u ʒ vule ale

par le boulevard Saint-Germain. Je n'allais pas très

par la bulva:r sē ʒermē. ʒə nale pa tre

vite, je suppose que je faisais du 30 km à l'heure,

vit, ʒə sypo:z kə ʒ fəze dy trā:t kilometr a læ:r,

un peu plus, peut-être, mais 35 km à l'heure au

ā pø ply, pøte:tr, me trātsē kilometr a læ:r o

maximum. Au moment où j'arrivais à la hauteur de

maksimom. o momā u ʒarive a la otæ:r də

l'hôtel, j'ai vu tout à coup un gros camion venant du

lotel, ʒə vy tu -ta ku ā gro kamjō vnā dy

boulevard Saint-Germain arriver vers moi à grande
bulva:r sē zermē arive ver mwa a grā:d

vitesse. N'ayant pas le temps de freiner, puisque le
vites. neǰā pa l tã d frene, pyisk la

camion n'était qu'à une dizaine de mètres de mon taxi, je
kamjō nete ka yn dizen da metra da mō taksi, zə

lance un coup d'œil à droite, je vois qu'il n'y a personne
lā:s ā ku dæ:j a drwat, zə vwa kil nja person

sur le trottoir et je décide de monter sur le trottoir pour
syr la trotwa:r e z desid da mōte syr la trotwa:r pur

éviter le camion. En montant sur le trottoir, je renverse
evite l kamjō. ā mōtā syr la trotwa:r, zə rāvers

une bicyclette que je n'avais pas remarquée. Je regrette,
yn bisiklet ka z nave pa rmarke. zə rəgret,

M. l'agent, mais vous comprenez bien, n'est-ce pas: je
məsjo lazā, me vu kōprane bjē, nes pa: zə

n'avais aucune autre possibilité d'éviter le camion. Voi-
nave okyn o:trə posibilitē devite l kamjō. vwa-

là, c'est tout, M. l'agent. »

la, se tu, məsjo lazā.»

Pendant que le chauffeur de taxi raconte son histoire,
pādā k la sofæ:r da taksi rakō:t sō -nistwa:r,

les agents de police écoutent avec grande attention et
le -zazā d polis ekut æk grā:d atāsjo e

écrivent ce qu'il dit. Puis, quand il a terminé, ils
ekri:v sə kil di. pyi, kã -til a termine, il

le remercient et interrogent le chauffeur du camion.

la rmersi e ĕtero:z la sofæ:r dy kamjō.

freiner ɔ: arrêter
le taxi

lancer un coup
d'œil = regarder
un instant



Arthur lance une
balle.

possible
une possibilité

écrire
j'écris
tu écris
il écrit
nous écrivons
vous écrivez
ils écrivent

terminer = finir

Chapitre trente-neuf (39).

pas vite du tout =
pas du tout vite

se contenter de le-
ver ɔ: lever seule-
ment

exactement ɔ: sū-
rement

contrôler ɔ: voir si
quelque chose est
comme on suppose

L'histoire du chauffeur du camion: «Il faut que je
listwa:r dy sofæ:r dy kamjõ: «il fo k zə

vous dise d'abord, M. l'agent, que je n'allais pas vite
vu di:z dabo:r, məsjə lazā, kə z nale pa vit

du tout, comme il veut vous faire croire.» Ici, le
dy tu, kəm il vø vu fe:r krwa:r.» isi, lə

chauffeur du camion montre l'autre chauffeur, qui veut
sofæ:r dy kamjõ mō:trə lo:trə sofæ:r, ki vø

protester, puis se contente de lever les épaules. «Je
proteste, pyi s kōtā:t də lue le -zepo:l. «zə

faisais du 30 à l'heure au maximum; je le sais très
fəze dy trā:t a læ:r o maksimom; zə l se tre

exactement, parce que je venais de contrôler ma vitesse
-zegzaktamā, pars kə z vənə d kōtrole ma vites

un instant plus tôt. Je venais du boulevard Saint-Ger-
ā -nēstā ply to. zə vne dy bulva:r sē zer-

main, et je venais de tourner à droite pour prendre la
mē, e zə vne d turne a drwat pur prā:drə la

rue des Saints-Pères. Comme mon camion occupe beau-
ry de sē pe:r. kəm mō kamjõ okyp bo-

coup de place, j'étais obligé, en entrant dans la rue des
ku d plas, zete -zoblize, ā -nātrā dā la ry de

Saints-Pères, qui est assez étroite, de suivre pendant
sē pe:r, ki e tase etrwat, də syi:vra pādā

une vingtaine de mètres le côté gauche de la rue. Et
-tyn vēten də metrə lə kote go:f də la ry. e

alors voilà, en arrivant à la hauteur de l'hôtel, je vois
alɔ:r vwala, ā -narivā a la otæ:r də lotel, zə vwa

ce taxi arriver droit vers moi, à toute vitesse. Je n'avais
s taksi ariwe drwa ver mwa, a tut vites. ʒə nave

pas le temps de freiner, puisqu'il était à moins de vingt
pa l tã d frene, pyiskil ete -ta mwẽ d vẽ

mètres. Je décide alors de lancer mon camion vers la
metr. ʒə desid alɔ:r də lãse mɔ kamjɔ ver la

droite, où à ce moment, il n'y a personne dans la rue, je
drwat, u a s momã, il nja person dã la ry, ʒə

veux dire pas d'autos. Il y avait bien du monde sur le
vø di:r pa doto. il jave bjẽ dy mɔ:d syr la

trottoir, mais entre moi et le trottoir, il n'y avait rien. Et
trotwa:r, me ã:trə mwa e l trotwa:r, il njave rjẽ. e

puis, je n'avais pas d'autre possibilité d'éviter le taxi
pyi, ʒə nave pa do:trə posibilitɛ devite l taksi

que de me lancer vers la droite, comme je vous l'ai
kə d mə lãse ver la drwat, kom ʒə vu le

dit, M. l'agent. Et tout se serait passé sans accident
di, mɔsjø lazã. e tu sɔ sre pase sã -zaksidã

si, à l'instant même, cette moto n'avait pas soudain
si, a lɛstã me:m, set moto nave pa sudẽ

apparu à ma droite. Impossible de l'éviter. J'ai essayé
apary a ma drwat. ẽposiblɛ də levite. ʒə eseje

de freiner, et si je faisais 20 km à ce moment-là,
d frene, e si ʒ fɔze vẽ kilometr a s momã la,

c'est bien le maximum. Seulement, comme la moto, elle,
se bjẽ l maksimom. sælmã, kom la moto, el,

venait à toute vitesse, le coup a été fort. Mais je vous
vɔne a tut vites, la ku a ete fɔ:r. me ʒ vu

droit ɔ: sans tour-
 ner ni à droite ni
 à gauche

à toute vitesse ɔ:
 aussi vite que le
 permet le moteur

Chapitre trente-neuf (39).

un motocycliste =
celui qui conduit
une moto

derrière
en arrière

La moto était der-
rière le camion.
Le chauffeur lan-
ce un coup d'œil
en arrière.

sortir de terre =
sortir de la terre



un homme blessé

toucher o: mettre
la main sur

demande, moi, ce qu'il faisait là, à ma droite, ce motocy-
dmā:d, mwa, s kil faze la, a ma drwat, sə motosi-

cliste? Un instant plus tôt, j'avais lancé un coup d'œil
klist? æ -nēstā ply to, zave lāse æ ku dæ:j

en arrière pour voir si la rue était libre, le motocycliste
ā -narje:r pur vwa:r si la ry ete libr, lə motosiklist

n'y était pas, et voilà que tout à coup il apparaît à ma
ni ete pa, e vwala k tu -ta ku il apare a ma

droite, comme s'il sortait de terre! Je ne l'ai pas tué,
drwat, kom sil sorte d te:r! zə n le pa tye,

au moins? »

o mwē? »

Non, le motocycliste n'a heureusement pas été tué. Et
nā, lə motosiklist na ærəzmā pa ete tye. e

en vérité, il a eu une chance extraordinaire, car il n'a
ā verite, il a y yn fā:s ekstrərdine:r, kar il na

même pas été blessé. Il a été lancé à terre et il est
me:m pa ete blese. il a ete lāse a te:r e il e

resté évanoui pendant quelques minutes, ce qui, à pre-
reste evanwi pādā kelk minyt, s ki, a prə-

mière vue, a fait croire aux personnes qui sont accourues
mje:r vy, a fe krwa:r o person ki sō -takury

qu'il était mort. Mais au moment où les premiers ac-
kil ete mɔ:r. me o momā u le prəmje -za-

courus demandaient un docteur, l'homme a ouvert les
kury dmāde æ doktæ:r, lom a uve:r le

yeux et s'est assis. Il s'est touché la tête, les bras et les
-zjə e se -tasi. il se tufe la te:t, le bra e le

jambes, et ayant constaté qu'il n'avait rien de cassé et
zã:b, e ejã kãstate kil nave rjẽ d kase e

qu'il n'était blessé nulle part, il s'est remis debout, et a
kil nete blese nyl pa:r, il se rãmi dbu, e a

allumé une cigarette. Puis il commence à raconter ce
alyme yn sigaret. pyi il komã:s a rakõte s

qui s'est passé au groupe de curieux qui l'entoure. Mais
ki se pase o grup dã kyrjõ ki lãtu:r. me

avant qu'il ait terminé, les deux agents s'approchent, le
avã kil e termine, le dõ -zazã saprof, la

crayon à la main, et lui demandent s'il se sent assez bien
krejõ a la mẽ, e lyi dmã:d sil sã sã ase bjẽ

pour être interrogé. « Oui, naturellement, » répond
pur e:tr ẽterõze. «wi, natyrelmã,» repõ

l'homme, et il recommence son histoire.

lom, e il rakomã:s sõ -nistwa:r.

L'histoire du motocycliste: « Comme je disais à ces
listwa:r dy motosiklist: «kom zã dize a se

messieurs-dames, je venais par la rue des Saints-Pères et
mesjõ dam, zã vne par la ry de sẽ pe:r e

je me préparais à traverser le boulevard Saint-Germain.
zã m prepare a traverse l bulva:r sẽ zermẽ.

Je faisais peut-être du 35 à l'heure. Au moment de
zã fãze pãte:trã dy trãtsẽ:k a læ:r. o momã d

traverser le boulevard, j'ai vu arriver, venant de droite,
traverse l bulva:r, ze vy arive, vnã dã drwat,

un gros camion qui faisait signe qu'il se préparait à
ẽ gro kamjõ ki fãze sij kil sã prepare a

constater = voir,
remarquer

se remettre de-
bout : se relever

nulle part = en
aucun endroit

quelque part
autre part
nulle part

« Est-il blessé
quelque part? »
« Est-il blessé à la
tête ou autre
part? » « Non, il
n'est blessé nulle
part. »

messieurs-dames
= messieurs et
dames

faire signe =
montrer

à sa suite = après
lui



un autobus

façon = manière

tout contre le trot-
toir : tout près du
trottoir

tourner à droite. Ayant constaté qu'il n'y avait pas
turne a drwat. ejā kōstate kil njave pa

d'auto derrière lui, je me suis dit que si je le laissais
doto derje:r lʷi, ʒə m syi di k si ʒ lə lese

entrer le premier dans la rue des Saints-Pères, je
ātre l prāmje dā la ry de sē pe:r, ʒə

pouvais y entrer à sa suite sans aller plus lentement.
puve i ātre a sa syt sā -zale ply lāt mā.

Il commence donc à tourner vers la droite et je me
il kōmā:s dō -ka turne ver la drwat e ʒə m

prépare à passer à sa gauche. Seulement, au moment où
prepa:r a pase a sa go:f. sœlmā, o mōmā u

je commence à traverser le boulevard, je vois arriver
ʒ kōmā:s a traverse l bulva:r, ʒə vwa arive

vers moi à toute vitesse un autobus. Pour éviter un
ver mwa a tut vites æ -notobys. pur evite æ

accident, je tourne brusquement à droite, puis à gauche,
-naksidā, ʒə turnə bryskāmā a drwat, pʷi a go:f,

pour entrer dans la rue des Saints-Pères. De cette
pur ātre dā la ry de sē pe:r. də set

façon, au lieu de passer à gauche du camion, comme je
fasō, o lʷə d pase a go:f dy kamjō, kōm ʒə

voulais, je suis obligé de passer à sa droite. Mais comme
vule, ʒə syi -zoblize d pase a sa drwat. me kōm

le camion, lui, se trouvait tout contre le trottoir de
lə kamjō, lʷi, sə truve tu kō:trə lə trotwa:r də

gauche, je me suis dit qu'il allait sûrement s'arrêter
go:f, ʒə m syi di kil ale syrmā sarete

près de l'hôtel. Je pouvais donc passer librement — puis-
pre d lotel. ʒə puve dɔ̃ pase libramā — puis-

qu'une moto, ça n'occupe pas beaucoup de place — et j'ai
kyn moto, sa nɔkyp pa boku d plas — e ʒe

augmenté ma vitesse, de sorte qu'en arrivant à la hauteur
ɔgmāte ma vites, dɔ sort kã -narivā a la otæ:r

du camion, je faisais environ 50 km à l'heure. Ce
dy kamjɔ̃, ʒə faze āvirɔ̃ sɛkã:t kilometr a læ:r. s

qui s'est passé ensuite, je n'en sais rien. J'ai senti tout à
ki se pase āsyit, ʒə nā se rjɛ. ʒe sāti tu-ta

coup quelque chose me frapper avec grande force dans
ku kelkə ʃo:z mə frape avek grā:d fɔrs dā

le dos, la moto a été renversée et moi-même, je crois
l do, la moto a ete rāverse e mwame:m, ʒə krwa

que j'ai fait quelques mètres en volant dans l'air, comme
k ʒe fe kelk metr ā volā dā le:r, kɔm

un oiseau. Voilà tout, M. l'agent. Je ne sais pas
ã -nwazo. vwala tu, məsjə lazā. ʒə n se pa

comment je suis tombé, mais quelque chose ou quelqu'un
kɔmā ʒə syi tɔ̃be, me kelkə ʃo:z u kelkã

a dû me protéger, car je ne me suis rien cassé et je ne
a dy m proteʒe, kar ʒə n mə syi rjɛ kase e ʒə n

suis blessé nulle part. »

syi blese nyl pa:r.»

Pendant que le motocycliste parlait, les agents écri-
pādā k læ motɔsiklist parle, le -zaʒā ekri-

vaient, leurs crayons couraient sur le papier. Comme
ve, lær kreʒɔ̃ kure syr læ papje. kɔm

écrire
 a écrit
 écrit
 écrivait
 écrira

Chapitre trente-neuf (39).

importer
important

ils ne notent que le plus important, trois feuilles
il nə not kə l ply -zēportā, trwa fæ:ʃ

suffire

suffisent à noter ce que les trois hommes leur racontent.

je suffis
tu suffis
il suffit

syfi:z a note s kə le trwa -zom lær rakō:t.

nous suffisons
vous suffisez
ils suffisent

Et maintenant, ils font signe aux deux chauffeurs
e mētnā, il fō sign o də sofæ:r

approcher = s'ap-
procher

d'approcher. En haut, les deux enfants ne perdent pas un
daprosfe. ā o, le də -zāfā n perd pa ā

ce qui se dit = ce
qui est dit

mot de ce qui se dit dans la rue. Au début, Marie-
mo də s ki s di dā la ry. o deby, mari

Anne et Fatima ont écouté, mais elles se sont vite fati-
a:n e fatima ō -tekute, me el sə sō vit fati-

guées, et comme il ne se passe rien de nouveau, elles
ge, e kəm il nə s pa:s rjē d nuvo, el

continuent à défaire les valises. Marie-Anne a presque
kōtīny a defe:r le vali:z. mari a:n a presk

terminé, elle est en train de voir si tout est bien en place.
termine, el e -tā trē 'd vwa:r si tu -te bjē -nā plas.

Les deux agents vont-ils faire recommencer les trois
le də -zaʒā vō -tīl fε:r rəkomāse le trwa

lire

hommes? Non, heureusement, ils se contentent de relire

je lis
tu lis
il lit

-zom? nō, æroz mā, il sə kōtā:t də rəli:r

nous lisons
vous lisez
ils lisent

aux trois hommes ce qu'ils ont noté. Ils lisent lente-
o trwa -zom sə kil -zō note. il li:z lāt-

ment et à haute voix, et de temps en temps ils s'arrêtent
mā e a o:t vwa, e də tā -zā tā il saret

auquel
à laquelle
auxquels
auxquelles

pour demander: «Est-ce bien ça?» Celui auquel ils
pur dāmāde: «es bjē sa?» səlyi okel il

posent la question fait signe que oui, ou bien il répond:

po:z la kestjō fe sip kə wi, u bjē il repō:

« C'est exact, M. l'agent! » et on continue à lire. Quand

« se -tegzakt, məsjə lazā! » e ɔ kōtiny a li:r. kā

les agents de police ont fini de lire les trois feuilles

le -zazā d polis ɔ fini d li:r le trwa fœ:j

qu'ils ont remplies, ils disent: « Et maintenant, l'im-

kil -zō rāpli, il di:z: « e mētnā, lē-

portant, c'est de savoir qui de vous trois a raison.

portā, se d savwa:r ki d vu trwa a rezō.

A qui est la faute? Est-ce la faute du chauffeur du

a ki e la fo:t? es la fo:t dy sofæ:r dy

camion, de celui du taxi, ou du motocycliste? Çar enfin,

kamjō, də səlyi dy taksi, u dy mōtsiklist? kar āfē,

vous ne pouvez pas avoir entièrement raison tous les

vu n puve pa avwa:r ātjermā rezō tu le

trois. Il y a naturellement aussi une autre possibilité,

trwa. il ja natyrelmā osi yn o:trə posibilitē,

c'est qu'aucun de vous n'ait raison. » « Que voulez-vous

se kokā d vu ne rezō. » « kə vule vu

dire, M. l'agent? » demande le chauffeur du camion,

di:r, məsjə lazā? » dəmā:d lə sofæ:r dy kamjō,

« vous croyez que je ne vous ai pas dit la vérité? Ça

« vu krwaje k zə n vu -ze pa di la verite? sa

ne me plaît pas, je vous le dis tout de suite. » « D'abord,

n mə ple pa, 'zə vu l di tutsyt. » « dabɔ:r,

je ne vous ai pas demandé si ça vous plaisait, » lui répond

zə n vu -ze pa dmāde si sa vu pleze, » lyi repō

Aucun de vous n'a raison.

Une autre possibilité, c'est qu'aucun de vous n'ait raison.

La vérité est ce qui est vrai.

plaire
a plu
plaît
plaisait
plaira

l'agent qui est en face de lui, « et ensuite, ce n'est pas
lazā ki e -tā fas dā lyi, «e āsyit, s ne pa
 ce que je disais. Ce que je disais, c'est qu'il nous faut
s kə ʒ dize. s kə ʒ dize, se kil nu fo
 trouver des personnes qui ont vu l'accident. » Et se
truve de person ki ʔ vy laksidā.» e s
 tournant vers le groupe qui s'est formé autour d'eux,
turnā ver lə grup ki se forme otu:r də,
 l'agent demande: « Qui parmi vous a vu ce qui s'est
lazā dmā:d: «ki parmi vu a vy s ki se
 passé, messieurs-dames? » Trois personnes, deux hommes
pase, mesjə dam? » trwa person, də -zom
 et une femme, approchent. Les agents notent leurs noms
e yn fam, aprɔʃ. le -zazā not lær nʔ
 et leurs adresses, puis s'en vont après avoir dit aux
e lær -zadres, pyi sā vʔ apre -zavwa:r di o
 deux chauffeurs et au motocycliste: « Bon, maintenant,
də ʃofæ:r e o motosiklist: «bʔ, mētnā,
 vous pouvez repartir! Un de ces jours, vous aurez des
vu puve rparti:r! æ d se zu:r, vu -zore de
 nouvelles de la police. » Et tandis que les agents s'é-
nuvel də la polis.» e tādi k le -zazā se-
 loignent, les trois hommes restent encore à discuter ce
lwaŋ, le trwa -zom rest ākɔ:r a diskyste s
 qui leur est arrivé. En haut, Arthur annonce à sa mère:
ki lær e -tarive. ā o, arty:r anʔ:s a sa mæ:r:
 « Ça y est, c'est fini, maman. On descend? Je voudrais
«sa i ɛ, se fini, māmā. ʔ desā? ʒa vudre

s'éloigner ↔ se
 rapprocher

voir la moto, tu sais? Ce n'est pas aujourd'hui qu'elle
vwa:r la moto, ty se? s ne pa ozurdyi kel

ira droit! » « Bien, descendons! » dit Marie-Anne, et
ira drwa!» «bjē, desādō!» di mari a:n, e

tous les quatre descendent dans la rue.

tu le katra desā:d dā la ry.

Arrivé devant la moto, Arthur constate avec un air
arrive dvā la moto, arty:r kōstat avek ā-ne:r

sérieux qu'il avait raison: la moto a besoin d'une longue
serjə kil ave rezō: la moto a bəzwē dyn lō:g

réparation! « Et la bicyclette, tu l'as vue? » lui demande
reparasjō! «e la bisiklet, ty la vy?» lyi dmā:d

sa sœur. « Oh! là là! » dit Arthur, « celle-là, une répara-
sa sœ:r. «o! la la!» di arty:r, «sella, yn repara-

tion ne lui suffira pas! Moi, je crois qu'on ne peut pas
sjō nə lyi syfira pa! mwa, zə krwa kō n pə pa

la réparer. Qu'en crois-tu, maman? » « Mais je ne sais
la repare. kā krwa ty, māmā?» «me zə n se

pas exactement, Arthur. Pourquoi ne pourrait-on pas
pa egzaktēmā, arty:r. purkwa n pure -lō pa

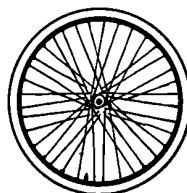
la réparer? Je vois bien qu'il faudra changer les deux
la repare? zə vwa bjē kil fodra fāze le də

roues, mais... » « Ah oui, elles ne ressemblent plus
ru, me ...» «a wi, el nə rsā:blə ply

beaucoup à des roues! » dit Arthur. Et pendant que tous
boku a de ru!» di arty:r. e pādā k tu

les quatre s'éloignent du lieu de l'accident, les enfants
le katra selwan dy ljə d laksidā, le -zāfā

réparer
une réparation



une roue

continuent à discuter ce qu'ils ont vu. Marie-Anne et Ar-
kõtiny a diskyste s kil -zõ vy. mari a:n e ar-

thur doivent aller à la future école d'Arthur, le Lycée
ty:r dwa:v ale a la fyty:r ekol darty:r, læ lise

Saint-Louis. Pendant ce temps, comme l'air est très
sẽ lwi. pādā s tā, kom læ:r ɛ tre

agréable, Fatima et Jeanne iront au Jardin du Luxem-
-zagreabl, fatima e za:n irõ -to gardẽ dy lyksā-

bourg, voir jouer les enfants autour des fontaines.
bu:r, vwa:r zue le -zāfā otu:r de fõten.

« Nous aurons vite fait de présenter Arthur, » dit Marie-
«nu -zorõ vit fe d prezāte arty:r,» di mari

Anne, « et comme le Lycée Saint-Louis est à quelques
a:n, «e kom læ lise sẽ lwi ɛ -ta kelk

pas du Jardin du Luxembourg, nous nous retrouverons
pa dy gardẽ dy lyksābu:r, nu nu ratruvrõ

une demi-heure plus tard. Je ne crois même pas que
yn dæmicæ:r ply ta:r. zə n krwa mɛ:m pa kə

cela prendra une demi-heure en tout. »

sla prādra yn dæmicæ:r ā tu.»

Les deux jeunes femmes et les deux enfants suivent le
le də zæn fam e le də -zāfā syi:v læ

boulevard Saint-Germain, puis le boulevard Saint-
bulva:r sẽ germẽ, pyi l bulva:r sẽ

Michel, et devant le Lycée Saint-Louis, Marie-Anne et
miʃel, e dvā læ lise sẽ lwi, mari a:n e

Arthur s'arrêtent tandis que Fatima et Jeanne con-
arty:r sarel tādī k fatima e za:n kõ-

tinuent jusqu'au Jardin du Luxembourg, où elles entrent

tiny zysko zardē dy lyksābu:r, u el -zā:trə

par une grande grille tout ouverte.

par yn grā:d gri:ɟ tu -luvert.

EXERCICE A.

En sortant de la gare, Marie-Anne, Fatima et les enfants ont pris un —. Ils se sont fait — à l'hôtel. De la fenêtre, les enfants peuvent — ce qui se passe dans la rue. Pendant ce temps, Marie-Anne et Fatima sont occupées à — leurs valises.

Jeanne et Arthur jouent à un petit — très amusant. Chacun a une feuille de — et un —. Et chacun essaye de — les numéros des autos qui passent sous les fenêtres de leur chambre. Qui a —? Celui qui, le premier, a — sa feuille de numéros.

Tout à coup, un grand bruit monte de la rue: Marie-Anne et Fatima — aux fenêtres. A première —, on dirait qu'il s'est passé quelque chose de terrible. Un taxi et un énorme — sont arrêtés au milieu de la rue. Ils ont — très brusquement. Sur le —, sous la fenêtre des enfants, il y a une — que le taxi a renversée.

Le propriétaire de la bicyclette venait d'entrer à l'hôtel au moment de l'—, et c'est sa bicyclette seulement qui a été renversée. Comment l'accident s'est-il —? En —, personne n'a bien vu comment cela s'est passé. Personne

sauf peut-être Arthur qui suivait avec — tout ce qui se passait dans la rue. D'en —, il voyait très bien.

A ce moment, deux — de — arrivent. Ils commencent tout de suite à — les deux chauffeurs. Le chauffeur de taxi dit qu'il faisait du 30 km — l'—. En tout cas, il faisait du 35 à l'heure au —. Au moment où il arrivait à la — de l'hôtel, il a vu le camion. Et l'accident s'est —.

EXERCICE B.

Voilà un exercice où, dans une dizaine de phrases, nous nous sommes trompés en parlant de choses que vous connaissez. Voulez-vous nous dire ce qui, dans ces phrases, n'est pas juste?

MOTS:

un accident
une adresse
un air
un agent
un agent de police
une attention
un autobus
une bicyclette
un boulevard
un camion
un coup
un crayon
une façon
une feuille

Voilà les phrases:

- 1) Henri Doumier est mort de diphtérie.
- 2) Comaux et Martial ont connu Henri Doumier au cours d'un voyage.
- 3) Quand les deux amis ont vu Henri pour la première fois, il lisait un livre, il était très calme.
- 4) L'homme au couteau qui voulait tuer Henri s'est enfui quand Comaux et Martial se sont levés.
- 5) Henri a donné la main aux deux amis et s'est présenté: «Henri Doumier de Villebourg.»
- 6) La première personne qu'Henri a vue en entrant dans le salon des Bourdier, a été Marie-Anne.

- 7) Au dîner, personne n'a remarqué qu'il y avait quelque chose de changé en Marie-Anne.
- 8) M. Doumier dit à Comaux et à Martial dans quel hôtel ils peuvent passer la nuit.
- 9) André raconte qu'Henri a tout de suite dit à Marie-Anne qu'il l'aimait et qu'il lui a demandé d'être sa femme.
- 10) Les chambres de Comaux et de Martial, dans la maison de M. Doumier, donnent sur la rue.

EXERCICE C.

**quelque part
autre part
nulle part**

Où est Henri Duclos? On le cherche partout, dans la maison, dans le jardin, dans la rue: il n'est ——. Et pourtant, il ne peut pas être disparu: il doit se trouver ——. Si ce n'est pas dans le voisinage de la maison, c'est ——; mais il ne peut pas être très loin.

**écrire
a écrit écrivait
écrit écrira**

Presque tous les gens savent —, en France. Jeanne et Arthur — déjà assez bien à l'âge de neuf ans. Jeanne dit que quand elle sera grande, elle — des livres. Elle a déjà — de jolies petites histoires, à l'école. Elle — assez bien, pour son âge.

un groupe
un jeu
un lieu
un lycée
un maximum
messieurs-
dames
une moto
un motocycliste
le papier
la police
une possibilité
une réparation
une roue
un signe
un taxi
un trottoir
la vérité
une vitesse
exact
important
accourir
approcher
ayant
blesser
constater
se contenter
contrôler
croyant
défaire
se dire
écrivait
s'éloigner
étant
éviter
freiner

interroger
lancer
ils lisent
noter
occuper
plaisait
se préparer
se produire
a rempli
remplir
réparer
retrouver
ils suffisent
terminer
toucher
auquel
droit
exactement
librement
à la hauteur de
à sa suite
à toute vitesse
au maximum
avoir fait
ça y est
ce qui se dit
d'en haut
en arrière
en tout
en train de
en vérité
être couché
faire du 30 km à
l'heure
ne ... nulle part

j'écris
tu écris
il écrit

nous écrivons
vous écrivez
ils écrivent

« Qu'est-ce que tu —, Jeanne? » demande Marie-Anne.
« J'— une lettre à grand-mère, » répond la fillette. Elle
— une longue lettre à Madame Bourdier. « Qu'est-ce
que vous —? » demande Fatima aux deux enfants.
« Nous — une lettre à nos amis, » répondent-ils. Ils —
à leurs amis de Casablanca.

je lis
tu lis
il lit

nous lisons
vous lisez
ils lisent

« Que — -vous, mes enfants? » demande M. Doumier à
Jeanne et à Arthur. « Nous — les livres que tu nous as
donnés. » Les livres qu'ils — leur ont été donnés par
leur grand-père il y a une semaine. « Tu — beaucoup,
Jeanne? » demande le grand-père. « Oh, oui, je — beau-
coup! » répond la fillette qui, en effet, — plus que la
plupart des fillettes de son âge.

EXERCICE D.

Voici de nouveau une dizaine de mots que nous vous
demanderons d'expliquer à l'aide de mots que vous con-
naissiez. Souvenez-vous qu'il n'est pas toujours néces-
saire de commencer par les mots: « Un(e) ... est ... »
On peut aussi expliquer un mot en disant: « Avec

un(e) ... on fait telle ou telle chose, » ou: « Dans un(e) ... on met telle ou telle chose. » Et voici les mots à expliquer:

Une allée, un âne, un auteur, un autobus, un briquet, une couchette, un docteur, l'enfance, un ennemi.

RÉSUMÉ (1)

Pourquoi le verbe « venir » est-il au subjonctif dans la phrase: « Je suis heureux qu'il vienne »? C'est parce qu'il vient après une forme du verbe être + un adjectif qui exprime un sentiment + le mot « que ». Dans de tels cas, le verbe qui vient après le mot « que » est toujours au subjonctif. Voici encore des exemples: « Je suis content que vous soyez venu. » « Je suis fâché qu'il soit parti. » « Cela est triste qu'il ne vienne pas. » « Je suis étonné que Jean ne puisse pas venir. »

Mais après le verbe être + un des adjectifs « sûr », « vrai », « clair », « certain », « probable » (qui n'expriment pas un sentiment) + « que », le verbe, ordinairement, n'est pas au subjonctif. Par exemple:

« Il est vrai que je suis malade. » « Il est clair que Jean ne peut pas venir. » « Il est certain qu'il viendra ce soir. » « Il est probable que c'est la dernière fois qu'il le fait. » « Il est sûr que Jean est venu. » « Nous sommes sûrs que Jean est venu. »

Mais si les phrases où se trouvent les adjectifs « sûr », « vrai », « clair », « certain », « probable » sont des ques-

se faire conduire
se remettre debout
tout contre
Luxembourg
Saint-Germain
Saint-Louis
Saint-Michel
Saints-Pères
Seine

être heureux
que

être sûr que

tions ou s'il y a une négation dans la première partie de la phrase, le verbe qui vient après « que » est au subjonctif. On dira donc: « Il *est vrai que je suis* malade », mais: « Il *n'est pas vrai que je sois* malade », et: « *Est-il vrai que je sois* malade? » On dira également: « Il *est clair que Jean ne peut pas venir* », mais: « Il *n'est pas si clair que Jean ne puisse pas venir* », et: « *Est-il clair que Jean ne puisse pas venir?* »

RÉSUMÉ (2)

La famille de conduire

De cette famille, vous ne connaissez que trois verbes: *conduire*, *se produire* et *construire*.

conduire

a conduit

conduit

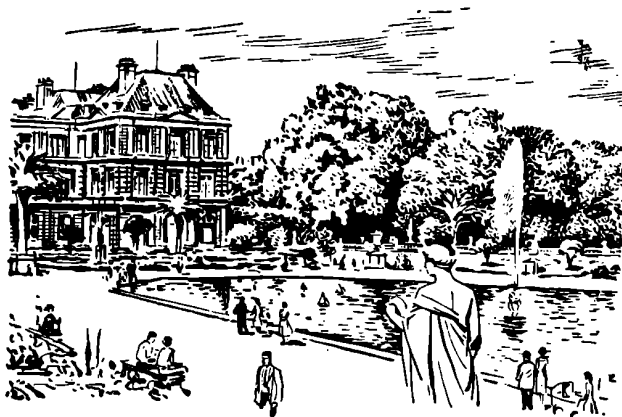
conduisait

conduira

Il faut savoir bien ^(conduire) pour aller en auto dans les rues de Paris. Si le chauffeur du taxi ne ^(conduire) pas si bien, il y aurait eu un accident beaucoup plus sérieux. Mais heureusement, il ^(conduire) très bien. On ^(construire) très peu de maisons à Paris, aujourd'hui. On a ^(construire) quelques maisons après la guerre, mais il serait nécessaire d'en ^(construire) beaucoup plus. Marie-Anne espère qu'il ne se ^(produire) pas d'accident pendant leur promenade à travers Paris. Il y a un instant, il s'est ^(produire) un accident sous leurs fenêtres. S'il se ^(produire) encore un accident, Marie-Anne serait très malheureuse.

je conduis	nous conduisons
tu conduis	vous conduisez
il conduit	ils conduisent

« S'il se (produire) un accident pendant notre voyage, ce sera terrible! » dit Fatima. On ne sait presque jamais comment se (produire) les accidents. Les enfants sont dans le jardin, ils sont très occupés: « Que (construire) vous? » demande leur grand-père, qui s'est approché. « Nous (construire) un grand château! » lui répondent les enfants. « Tu (conduire) vraiment très bien! C'est un plaisir d'aller en auto quand c'est toi qui (conduire)! » dit Marie-Anne à André. Le jeune homme sourit et répond: « C'est vrai, je (conduire) assez bien. Mais c'est parce que je (conduire) depuis beaucoup d'années. »



AU JARDIN DU LUXEMBOURG



un chapeau

un coup de vent
= un vent soudain

En entrant dans le Jardin du Luxembourg, la première
ã -nãtrã dã l zardẽ dy lyksãbu:r, la prãmje:r

chose que voient Fatima et Jeanne est un chapeau
fo:z kã vwa fatima e za:n e -tã sapo

d'homme qui, semblant venir du ciel, tombe juste
dãm ki, sãblã vni:r dy sjel, tã:b zyst

devant elles, au milieu de l'allée. D'où vient-il? C'est
dovã -tel, o miljõ d lale. du vjẽ-til? se

probablement un coup de vent qui l'a fait tomber de
probablãmã ã ku d vã ki la fe tãbe d

la tête de quelque monsieur. Jeanne se prépare à ra-
la te:t dã kelk masjø. za:n sã prepa:r a ra-

masser le chapeau pour le donner à son propriétaire,
mase l fapo pur la done a sō propriete:r,

qui ne peut être loin, mais un gros chien arrive avant
ki n pø -te:trə lwē, me æ gro fjē ari:v avā

elle, prend le chapeau entre ses dents et le rapporte
-tel, prā l fapo ātrə se dā e l raport

à son maître. C'est un vieux monsieur à barbe blanche
a sō me:tr. se -tā vjə mäsjo a barba blā:f

qui attend, assis sur un banc. Il a de grandes lunettes
ki atā, asi syr æ bā. il a d grā:d lynet

noires, bien que le soleil ne brille pas sur le banc
nwa:r, bjē k la sole:j nə bri:j pa syr la bā

où il est assis. Il regarde dans la direction du chien,
u il ε -tasi. il rəgard dā la direksjō dy fjē,

mais il ne semble pas voir le chien, et quand la brave
me il nə sā:blə pa vwa:r la fjē, e kā la bra:v

bête lui a rapporté son chapeau, il le prend, puis le
be:t lji a raporte sō fapo, il la prā, pji l

remet sur sa tête sans sembler voir qu'il est tout
rəme syr sa te:t sā sāble vwa:r kil ε tu

couvert de poussière. « Crois-tu qu'il est aveugle, le
kuve:r də pusje:r. «krwa ty kil ε -tavəgl, la

monsieur? » demande Jeanne tout bas à Fatima. « Oui,
mäsjo?» dāmā:d za:n tu ba a fatima. «wi,

je crois, » lui répond Fatima tout aussi bas. « Pauvre
zə krwa,» lji repō fatima tu -tosi ba. «po:vra

monsieur, c'est dommage pour lui, tu ne trouves pas? »
mäsjo, se dōma:z pur lji, ty n tru:v pa?»

ramasser = prendre quelque chose qui est par terre

rapporter = apporter de nouveau



un banc

des lunettes



une barbe

brave : bon



la poussière

aveugle : qui ne voit rien

Chapitre quarante (40).

ce n'est pas gai ɔ:
c'est très triste

va!
vas-y!

envoyer
a envoyé
envoie

j'envoie
tu envoies
il envoie
nous envoyons
vous envoyez
ils envoient

nettoyer (comme
employer)
a nettoyé
nettoie

dit Jeanne, qui a pitié du vieil homme, car elle a un
di za:n, ki a pitje dy vje:j ɔm, kar el a æ

bon petit cœur. « Oui, c'est dommage, » lui répond Fa-
bɔ pli kœ:r. « wi, se dɔma:ʒ, » lyi repɔ fa-

tima, « ce n'est pas gai d'être aveugle. » « Tu ne crois
tima, « s ne pa ge de:tr avægl. » « ty n krwa

pas qu'il faudrait lui dire que son chapeau est couvert
pa kil fɔdre lyi di:r kə sɔ ʃapo ɛ kuve:r

de poussière, Fatima? » « Si, vas-y! » lui répond la
də pusje:r, fatima? » « si, va -zi! » lyi repɔ la

jeune fille et elle envoie Jeanne vers l'aveugle.
ʒœn fi:j ɛ el əvwa ʒa:n ver lavægl.

« Pardon, Monsieur! » dit la fillette quand elle est à
« pardɔ, mæsje! » di la fijet kã -tel ɛ -ta

deux ou trois mètres du banc. « Oui, qu'y a-t-il,
də -zu trwa metʁə dy bā. « wi, kja -til,

fillette? » lui demande le vieil homme en souriant et en
fijet? » lyi dmā:d lə vje:j ɔm ā surjā ɛ ā

tournant vers elle ses grandes lunettes noires. « Votre
turnā ver el se grā:d lynet nwa:r. « vɔtrə

chapeau, Monsieur, il est tout sale: il est tombé
ʃapo, mæsje, il ɛ tu sal: il ɛ tɔbe

dans la poussière, vous savez, » lui dit Jeanne. « Mon
dā la pusje:r, vu save, » lyi di ʒa:n. « mɔ

chapeau? Merci, petite! Tu sais, je ne vois pas, moi-
ʃapo? mersi, pitit! ty se, ʒə n vwa pa, mwa-

même: veux-tu me le nettoyer, s'il te plaît? » « Oh,
me:m: vø ty m lə netwajɛ, sil tə plɛ? » « o,

oui, Monsieur! » dit Jeanne, qui veut prendre le chapeau
wi, məsjø! » di za:n, ki vø prā:drə lə ʃapo

que le vieil aveugle lui tend. Mais au même moment
kə l vje:ʃ avœglə lɥi tã. me o me:m momã

le chien gronde: « Grrrr! » Jeanne retire brusquement
lə ʃjē grõ:d: «gr!» za:n rəti:r bryskamã

la main et pousse un petit cri d'effroi. « César! Veux-
la mē e pus æ pti kri deʃrwa. «seza:r! vø

tu te taire! » dit l'aveugle à son chien, puis, quand le
ty tə te:r!» di lavœgl a sō ʃjē, pɥi, kã l

chien s'est calmé, il dit en souriant à la fillette:
ʃjē se kalme, il di ā surjã a la ʃijet:

« Il ne faut pas avoir peur de César. Il gronde parce
«il nə fo pa avwa:r pœ:r də seza:r. il grõ:d pars

que c'est son devoir de me défendre, mais c'est une
kə se sō dəvwa:r də m defã:dr, me se -tɥn

brave bête. Il ne fait de mal à personne et ne mord
bra:v be:t. il nə fe d mal a pɛʁsɔn e n mɔ:r

jamais. » Puis il tend de nouveau son chapeau à Jeanne,
ʒame.» pɥi il tã d nuvo sō ʃapo a ʒa:n,

et cette fois-ci elle le prend sans que César fasse
e set ʃwa si el lə prã sã k seza:r fas

rien pour l'arrêter. Il est vraiment sale, le chapeau,
rjē pur . larete. il ɛ vɾemã sal, lə ʃapo,

mais Fatima, qui est maintenant à côté de Jeanne, aide
me fatima, ki ɛ mētnã a kote d ʒa:n, ɛ:d

la fillette à le nettoyer, et une demi-minute plus
la ʃijet a l netwaje, e ɥn dəmininyt ply



L'aveugle tend le chapeau à Jeanne.

tendre (comme attendre)
 a tendu
 tend
 tendait
 tendra

un effroi = une peur
 effrayer
 un effroi

Un devoir est ce que l'on doit faire.

On mord avec les dents.

mordre (comme attendre)
 a mordu
 mord
 mordait
 mordra

Chapitre quarante (40).

propre ↔ sale

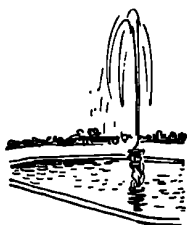


un magasin

Un objet neuf est un objet que l'on n'a jamais employé.

« Il n'y a pas de quoi! » est la réponse à « Merci! »

Une action est ce que l'on fait.



un bassin

tard le chapeau est aussi propre que le jour où il est
ta:r lə fapo ɛ -tosi proprə kə l zu:r u il ɛ

sorti du magasin. «Voilà, Monsieur,» dit Jeanne en
sorti dy magazē. «vwala, məsjo,» di za:n ā

tendant le chapeau à l'aveugle, «il est tout à fait
tādā l fapo a lavægl, «il ɛ tu -ta fɛ

comme neuf! » « Merci, petite! C'est très gentil à toi! »
kəm næf!» «mersi, patit! se tre zāti a twa!»

lui dit l'aveugle en souriant. « Il n'y a pas de quoi,
lyi di lavægl ā surjā. «il nja pa d kwa,

Monsieur! » dit Jeanne, puis, heureuse d'avoir fait une
məsjo!» di za:n, pɥi, ærə:z dauwa:r fɛ yn

bonne action, elle s'éloigne en compagnie de Fatima.
bɔn aksjɔ̃, ɛl sɛlwaŋ ā kɔ̃paɲi d fatima.

L'allée que suivent Fatima et Jeanne mène à un très
lale k syi:v fatima ɛ za:n men a ā tre

grand bassin où beaucoup de jeunes enfants, à cette
grā basē u boku d zæn -zāfā, a set

heure-ci, jouent avec des bateaux de toutes grandeurs
æ:r si, zu avek de bato d tut grādæ:r

et de toutes couleurs. Les très beaux bateaux, cepen-
e d tut kulæ:r. le tre bo bato, spā-

dant, manquent, car les enfants de l'âge de Jeanne et
dā, mā:k, kar le -zāfā d la:ʒ də za:n ɛ

d'Arthur sont à l'école à cette heure-ci. Fatima et
darty:r sɔ̃ -ta lekol a set æ:r si. fatima ɛ

Jeanne s'arrêtent devant un joli petit bateau rouge
za:n saret dəvā -tā zoli pti bato ru:ʒ

et vert qu'une petite fille aux yeux bleus et aux
e ve:r kyn patit fi:j o -zjə blə e o

cheveux blonds fait aller autour du bassin. Le bateau
fvə blə fe -tale otu:r dy basē. lə bato

n'a pas de moteur, mais une longue ficelle est attachée
na pa d motæ:r, me yn lɔ:g fisel ε -tatafe

à l'avant du bateau. La petite fille blonde tient l'autre
a lavā dy bato. la ptit fi:j blɔ:d tʃē lo:trə

bout de la ficelle, et tire le petit bateau en courant autour
bu d la fisel, e ti:r lə pti bato ā kurā otu:r

du bassin comme un petit cheval. D'autres enfants
dy basē kəm æ pti fval. do:trə -zāfā

poussent leurs bateaux avec de longs bâtons, ou tout
pus lær bato avek də lɔ batɔ, u tu

simplement avec leurs mains, ce qui, naturellement, est
sēpləmā avek lær mē, s ki, natyrelmā, ε

le plus simple, mais peut-être pas le plus amusant. Un
l ply sē:pl, me pæte:trə pa l ply -zamyzā. æ

petit garçon, aussi brun que la petite fille est blonde,
pti garsɔ, osi bræ k la ptit fi:j ε blɔ:d,

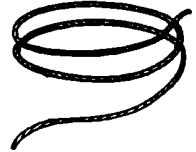
est à genoux sur le bord du bassin et fait aller son
ε -ta znu syr lə bɔ:r dy basē e fe -tale sɔ

bateau en avant en soufflant de toutes ses forces.
bato ā -navā ā suflā d tut se fors.

Puis, quand le bateau est trop loin pour que le petit
pyi, kā l bato ε tro lwē pur kə l pti

garçon puisse le faire avancer en soufflant, même
garsɔ pyis lə fe:r avāse ā suflā, me:m

Quand on a les yeux bleus, on a presque toujours les cheveux blonds.



une ficelle

l'avant du bateau
 ɔ: le « nez » du bateau

pousser ↔ tirer



un bâton

en avant ↔ en arrière

avancer = aller en avant

Chapitre quarante (40).

l'arrière ↔
l'avant

la présence de la
fillette ɔ: que la
fillette est là

agir sur ɔ: avoir
une action sur

agir (comme finir)
a agi
agit
agissait
agira

tour à tour soufflé
et tiré = tantôt
soufflé et tantôt
tiré

très fort, il tire une longue ficelle qu'il a attachée,
tre fɔ:r, il ti:r yn lɔ:g fisel kil a atafe,

non pas à l'avant du bateau, comme la petite fille
nɔ pa a lavā dy bato, kɔm la ptit fi:j

blonde, mais à l'arrière, et le bateau revient au bord.
blɔ:d, me a larje:r, e l bato rəvjē o bɔ:r.

Quand la fillette arrive devant le petit garçon, elle
kā la fi:jet ari:v dāvā l pti garsɔ, el

s'arrête et se met à regarder ce qu'il fait, pleine
saret e s me a rgarde s kil fe, plen

d'admiration. Le petit garçon ne lève pas la tête,
dadmirasjɔ. lə pti garsɔ n le:v pa la tɛ:t,

mais bien qu'il n'ait pas vu venir la fillette, il sait
me bjē kil ne pa vy vni:r la fi:jet, il se

qu'elle est là, et la présence de cette petite femme
kel e la, e la prezā:s də set patit fam

agit sur les gestes du petit homme, qui se met à
agi syr le zɛst dy pti -tɔm, ki s me a

souffler encore plus fort pour faire avancer plus vite
sufle ākɔ:r ply fɔ:r pur fe:r avāse ply vit

le joli bateau. Après quelques minutes, pendant les-
lə zɔli bato. apre kelk minyt, pādā le-

quelles le petit garçon a, tour à tour, soufflé de
kel lə pti garsɔ a, tu:r a tu:r, sufle d

toutes ses forces sur le bateau pour le faire avancer,
tut se fɔrs syr lə bato pur lə fe:r avāse,

et tiré la ficelle pour le faire revenir en arrière, il
e tire la fisel pur lə fe:r rəvni:r ā -narje:r, il

lève enfin les yeux vers la fillette et lui dit: « C'est
le:v āfē le -zjə ver la fijet e lyi di: «se

un mauvais bateau! Il n'avance presque pas, bien
-tā move bato! il navā:s presk pa, bjē

qu'il soit tout neuf. » « Oh, mais moi, je trouve que
kil swa tu næf. » « o, me mwa, ʒə tru:v kə

tu le fais aller très loin! » dit la petite femme. Et
ty l fe ale tre lwē! » di la ptit fam. e

alors le petit homme, levant les épaules avec un sourire
alo:r la pli -təm, lavā le -zəpo:l avek ā suri:re

de pitié pour cette petite fille qui ne sait pas voir la
də pitje pur set patit fi:j ki n se pa vwa:r la

différence entre un bon bateau et un bateau moins bon,
diferā:s ā:tr ā bō bato e ā bato mwē bō,

différent
la différence

décide de lui montrer que même un mauvais bateau
desid də lyi mōtre kə me:m ā move bato

peut aller loin quand il a un bon capitaine. « Tu vas
pə ale lwē kā -til a ā bō kapiten. « ty va

voir! » lui dit-il, puis il respire profondément deux
vwa:r! » lyi di -til, pyi il respi:r profōdemā də

ou trois fois et lance une vraie tempête contre le
-zu trwa fwa e lā:s yn vre tāpe:t kō:trə la

bateau. Le bateau fait un bond en avant. La fillette
bato. la bato fe ā bō ā -navā. la fijet

bat des mains, mais l'instant suivant, le brave capitaine
ba de mē, me lēstā syivā, la bra:v kapiten

fait lui aussi un bond en avant et tombe dans l'eau,
fe lyi osi ā bō ā -navā e tō:b dā lo,

drôle = amusant



une chemise

neuf
neuve

à une trentaine de centimètres de l'arrière du bateau.
a yn trāten də sātīmetrə də larʒe:r dy bato.

L'eau du bassin est très peu profonde, et le petit garçon se relève tout de suite. Il est mouillé de la tête
lo dy basē ɛ tre pō prɔfɔ:d, ɛ l pəti gar-
sɔ̃ s rələ:v tutsyt. il ɛ muʒe d la tɛ:t

aux pieds, et la fillette trouve cela si drôle qu'elle
o pʃe, ɛ la fiʃet tru:v sla si drɔ:l kel

se met à rire. Puis, voyant que le petit garçon est
sə me a ri:r. pʃi, vwajā k lə pti garsɔ̃ ɛ
près de pleurer, elle a pitié de lui et lui dit que c'est
pre d plɛre, ɛl a pitʃe də lʁi ɛ lʁi di k sɛ

grand dommage qu'il soit tombé dans l'eau. La mère
grā dɔma:ʒ kil swa tɔbe dā lo. la mɛ:r

du petit garçon a d'abord poussé un cri d'effroi,
dy pti garsɔ̃ a dabɔ:r puse ǎ kri deʃrwa,

mais sa peur n'a duré qu'un instant, et maintenant,
mɛ sa pœ:r na dyre kǎ -nɛstā, ɛ mɛtʁā,

elle est très fâchée. « Regarde-toi! » dit-elle à son fils,
ɛl ɛ tre faʃe. « rəɡard twa! » di -tɛl a sɔ̃ fis,

« ta chemise neuve est toute sale! Et ton pantalon
«ta ʃəmi:z næ:v ɛ tut sal! ɛ tɔ̃ pātalɔ̃

qui était si propre ce matin! Ah, tu ne viendras pas
ki ɛtɛ si prɔprə sɔ̃ matɛ! a, ty n vjɛdra pa

avec moi dans les grands magasins, cet après-midi!
avɛk mwa dā le grā magazɛ, sɛt apremidi!

Méchant petit garçon! » Le méchant petit garçon n'est
mɛʃā pti garsɔ̃! » lə mɛʃā pti garsɔ̃ nɛ

pas très fier, à ce moment. Il a baissé la tête et
pa tre fje:r, a s momā. il a bese la te:t e

regarde tour à tour son pantalon et ses souliers pleins
rgard tu:r a tu:r sō pātālō e se sulje plē

d'eau. La présence de la fillette, qui regarde tour à
do. la prezā:s dā la fijet, ki rgard tu:r a

tour lui et sa mère, fait que tout cela est encore plus
tu:r lūi e sa mē:r, fe k tu sla e -tāko:r ply

désagréable. Elle non plus ne trouve pas que c'est
dezagreabl. el nō ply n tru:v pa k se

drôle, maintenant, et quand le petit garçon et sa mère
dro:l, mētnā, e kā l pōti garsō e sa mē:r

s'éloignent, elle reste sur place pendant quelque temps
selwan, el rest syr plas pādā kelk tā

à les regarder. Puis, elle retourne à son bateau. Elle
a le rgarde. pūi, el rēturn a sō bato. el

a trouvé un bâton, et elle essaye de pousser son bateau,
a truve ā balō, e el ese:j dā puse sō bato,

au lieu de le tirer par la ficelle.
o ljo d lā tire par la fisel.

Fatima et Jeanne ont vu toute cette scène, et elles se
fatima e za:n ō vy tut set se:n, e el sō

sont beaucoup amusées, bien qu'elles aient également
sō boku -pamyze, bjē kel -ze -tegal mā

eu pitié du petit garçon quand il est tombé dans le
y pitje dy pti garsō kā -til e tōbe dā l

bassin, et qu'il s'est relevé, la chemise, le pantalon
basē, e kil se rēleve, la fmi:z, lā pātālō



un soulier

à les regarder =
 en les regardant

une scène ɔ: ce qui
 se passe

quand... et que
 = quand ... et
 quand

Chapitre quarante (40).

tarder à venir ɔ:
mettre beaucoup
de temps à venir

sinon = si + non

du moins ɔ: en
tout cas

et les souliers tout mouillés. Et maintenant, Fatima
e le sulje tu muje. e mētnā, fatima

et sa petite amie sont assises sur un banc d'où l'on
e sa ptit ami sō -tasi:z syr æ bā du lō

voit l'allée par où elles sont venues, et elles attendent
vwa lale par u el sō vny, e el -zatā:d

Marie-Anne et Arthur.

mari a:n e arty:r.

Ceux-ci ne tardent pas à venir. Marie-Anne raconte

sōsi n tard pa a vni:r. mari a:n rakō:t

que cela c'est bien passé, au Lycée Saint-Louis, et
kə sla se bjē pase, o lise sē lwi, e

qu'Arthur pourra y enter au mois d'octobre. Comme

karty:r pura i ātre o mwa dōktobr. kōm

Villebourg est loin de Paris, il va demeurer au Lycée.

vilbu:r e lwē d pari, il va dmære o lise.

Et comme on n'est qu'au mois de juin, Arthur trouve

e kōm ō ne ko mwa d ʒyē, arty:r tru:v

l'idée de se séparer de sa mère et de sa sœur, sinon

lide d sə separe d sa me:r e d sa sœ:r, sinō

agréable, du moins intéressante.

agreabl, dy mwē ēteresā:t.

Quand Marie-Anne et Arthur ont raconté ce qu'ils ont

kā mari a:n e arty:r ō rakōte s kil -zō

fait, Fatima dit: «Vous savez, Madame Marie-Anne,

fe, fatima di: «vu save, madam mari a:n,

Jeanne a fait une bonne action pendant que nous vous

ʒa:n a fe yn bōn aksjō pādā k nu vu

attendions. » « Oui? Bravo, Jeanne! Qu'est-ce que
-zatādǝǝ. » «wi? bravo, ʒa:n! kəs kə

tu as fait? » C'est Fatima qui répond pour la fillette:
ty a fe? » se fatima ki repǝ pur la fijet:

«Vous voyez ce vieux monsieur à la barbe blanche?
«vu vwaje s vjə mǝsjə a la barbə blā:f?

Celui qui a des lunettes noires et un gros chien à
sǝlyi ki a de lynet nwa:r e ǎ gro ʃjē a

ses pieds. » « Oui! Il est aveugle, je crois. » « Justement.
se ʃje. » «wi! il e -tauǝgl, ʒə krwa. » «ʒystəmā.

Un coup de vent avait fait tomber son chapeau dans
ǎ ku d vā ave fe tǝbe sǝ ʃapə dā

la poussière de l'allée. Son chien le lui avait rapporté
la pusje:r də lalə. sǝ ʃjē lə lyi ave raporte

avant que Jeanne ait eu le temps de le ramasser.
avā k ʒa:n e -ty l tǎ də l ramase.

Alors, Jeanne est allée auprès du pauvre homme et
alɔ:r, ʒa:n e -talə opre dy po:vr ɔm e

lui a dit que son chapeau était tout sale. Et quand
lyi a di k sǝ ʃapə ete tu sal. e kǎ

le monsieur le lui a donné, elle l'a bien nettoyé et le
l mǝsjə lə lyi a done, el la bjē netwaje e lə

lui a rendu aussi propre que s'il venait de sortir du
lyi a rǎdy osi ʒəpɾə kə sil vǝne d sorti:r dy

magasin. » « Je suis fière de toi, Jeanne, » dit Marie-
magazē. » «ʒə syi fje:r də twa, ʒa:n, » di mari

Anne à sa fille. Et elle ajoute que c'est le devoir de
a:n a sa fi:j. e el azut kə se l dǝvwa:r də

rendre = donner
à son propriétaire

rendre (comme
attendre)
a rendu
rend
rendait
rendra

Chapitre quarante (40).

en agissant ɔ: en
faisant

dis? ɔ: hein?

toute petite fille bien élevée d'aider les vieux et les
tut patit fi:j bjē -nelve dede le vjə e le

faibles, et que Jeanne a bien fait en agissant ainsi.
febl, e kə ʒa:n a bjē fe ā -nazisā ēsi.

Arthur, lui, n'a naturellement pas la même admiration
arty:r, lʷi, na natyrelmā pa la mɛ:m admirasjō

pour l'action de sa sœur, et il lui pose une tout autre
pur laksjō d sa sœ:r, e il lʷi pɔ:z yn tu -to:trə

question: « Tu n'as pas eu peur du chien, dis? » « Tout
kestjō: «ty na pa y pœ:r dy fjē, diʔ» «tu

d'abord, oui, j'ai même retiré ma main parce que le
dabɔ:r, wi, ʒe mɛ:m rətire ma mē pars kə l

chien s'est mis à gronder. Mais alors, le monsieur
fjē se mi a grōde. mɛ alɔ:r, lə mɔsjə

m'a dit que César ne mordait pas, et je n'ai plus eu
ma di k seza:r nə mɔrde pa, e ʒə ne ply -zy

peur du tout. » « Pas du tout? Pas même un tout petit
pœ:r dy tu.» «pa dy tu? pa mɛ:m æ tu pti

peu? » « Un tout petit peu, oui, peut-être... » « Je
pøʔ» «æ tu pti pø, wi, pæte:tr...» «ʒə

pensais bien. Pas du tout ou un peu, ça fait une
pāse bjē. pa dy tu u æ pø, sa fe yn

belle différence! » « Oh, » veut protester Jeanne, mais
bel dīferā:s!» «o,» vø proteste ʒa:n, mɛ

elle se tait, car elle sait bien que, si elle proteste, ils
el sə tɛ, kar el se bjē kə, si el protest, il

n'en finiront pas de discuter.
nā finirō pa də diskYTE.

Marie-Anne demande: « Et maintenant, que voulez-
mari a:n dāmā:d: «e mētnā, kə vule

vous faire? » « Monter à la Tour Eiffel! » crient les
vu fe:r? » « mōte a la tu:r efel! » kri le

deux enfants en même temps. « A la Tour Eiffel?
dø -zāfā ā me:m tā. «a la tu:r efel?

Bien! Voyons, comment y aller? » se demande Marie-
bjē! vwaʒ, kōmā i ale? » sə dāmā:d mari

Anne, qui est à Paris pour la première fois. Comme
a:n, ki ɛ -ta pari pur la prāmje:r fwa. kom

pour lui répondre, une voix connue dit derrière son
pur lʷi repō:dr, yn vwa kōny di derje:r sō

dos: « Permettez-vous que je vous y conduise, Ma-
do: «permēte vu k ʒə vu -zi kōdyi:z, ma-

dame? »
dam? »

La scène qui suit est très drôle: Marie-Anne se retourne
la se:n ki ʷi ɛ tre dro:l: mari a:n sə rtum

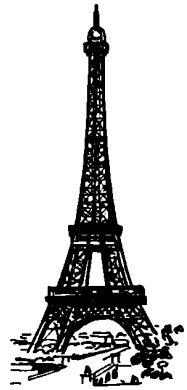
comme si elle avait été mordue par un serpent, et se
kom si el ave -tete mōrɔdy par ā serpā, e s

trouve nez à nez avec qui? Avec André Comaux! Elle
tru:v ne a ne avek ki? avek ādre komo! el

en reste la bouche grande ouverte, à regarder André
ā rest la buf grā:d uvert, a rgarde ādre

sans pouvoir dire un mot, pendant plusieurs secondes.
sā puvwɑ:r di:r ā mo, pādā plyzjæ:r zgō:d.

Puis elle se met à rire, elle aussi, et tous les quatre
pʷi el sə me a ri:r, el osi, e tu le katr



la Tour Eiffel

conduire

(que) je conduise
(que) tu conduises
(qu') il conduise
(que) nous
conduisons
(que) vous
conduisiez
(qu') ils
conduisent

en ɔ: à cause de
cela

grande ouverte =
tout ouverte

entourent le jeune homme, lui posant mille questions.

ātu:r lə zæn ɔm, lyi pozā mil kestj̥.

Toute cette scène dure quelques minutes, puis, quand

tut set se:n dy:r kelk minyt, pyi, kã

les quatre curieux sont satisfaits, le jeune homme

le katrə kyrjə š̥ satisfə, lə zæn ɔm

répète sa question: «Veux-tu que je vous mène à la

repet sa kestj̥: «vø ty k zə vu men a la

Tour Eiffel?» «Oui!» lui répondent les enfants, et

tu:r efel?» «wi!» lyi rep̥̌:d le -zāfā, e

Marie-Anne ajoute: «C'est très gentil à toi, André.

mari a:n azut: «se tre zāti a twa, ādre.

Merci!» «Il n'y a pas de quoi, jolie cousine!» lui

mersi!» «il nja pa d kwa, zoli kuzin!» lyi

répond André, et à pas rapides, le petit groupe quitte

rep̥̌ ādre, e a pa rapid, lə pti grup kit

le Luxembourg. Paris les attend.

lə lyksābu:r. pari le -zatā.

EXERCICE A.

Fatima et Jeanne voient un — d'homme qui tombe devant elles, au milieu de l'allée. C'est un — de vent qui l'a fait tomber de la tête de quelqu'un, et Jeanne se prépare à — le chapeau. Mais un gros chien le prend avant elle et le — à son maître. C'est un vieux monsieur à la — blanche. Il est assis sur un — de l'allée.

Le vieux monsieur a de grandes — noires. Il ne semble pas voir la — bête qui lui rapporte son chapeau. Et il ne semble pas voir que son chapeau est couvert de —. Le pauvre est —. Jeanne a — de lui. Elle trouve que c'est — pour le vieux monsieur.

Fatima — Jeanne au banc de l'aveugle. Jeanne dit au vieux monsieur que son chapeau est tout —. L'aveugle lui demande alors de le —. Il — le chapeau à la fillette. Mais au moment où elle veut le prendre, le gros chien —. Jeanne — sa main avec un petit cri de peur. L'aveugle lui dit de ne pas avoir peur, son chien gronde parce que c'est son — de défendre son maître. Mais c'est une brave bête et il ne — jamais.

Quand Jeanne et Fatima ont nettoyé le chapeau, il est aussi — que le jour où il a quitté le —. Il est tout à fait comme —. Le monsieur remercie Jeanne, qui lui répond: « Il n'y a — de —, Monsieur! » Elle est heureuse d'avoir fait une bonne —.

Un peu plus tard, Jeanne et Fatima s'arrêtent devant un grand —. Un petit garçon aux cheveux — et une fillette aux yeux bleus font aller leurs petits bateaux autour du bassin. Le petit garçon a — une longue — à l'arrière de son bateau. La fillette — son petit bateau en courant autour du bassin. D'autres enfants — leurs bateaux avec de longs bâtons.

Quand le petit garçon tombe dans l'eau, sa mère pousse un cri d'—. Les — du petit garçon sont pleins d'eau, et sa — et son — sont également tout mouillés. Après avoir vu toute cette —, Fatima et Jeanne s'asseyent pour attendre Marie-Anne et Arthur.

EXERCICE B.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

- 1) Si tu te — bien, Jeanne, Fatima ne te trouvera jamais.
Je n'ai jamais — savoir qui m'avait envoyé les lettres d'Henri.
- 2) Tartarin-Sancho n'était pas du tout un —!
- 3) Tous les hommes n'ont pas la — de la même couleur: celle des uns est blanche, celle d'autres est brune, rouge, etc.
Demain, Arthur — au bois avec son grand-père.
- 4) Le train passe sans s'arrêter à — beaucoup de petites villes.
- 5) «Tais-toi!» a dit Jeanne, et Arthur s'est —.

- 6) Tartarin n'avait pas tué un lion, mais un petit — gris.
Le lion est un — d'Afrique.
- 7) Est-ce que cette pomme est —? Non, elle est encore verte.
- 8) Le fils de la sœur ou du frère.
As-tu lu ce livre? Non, mais je vais — lire demain.
- 9) Jean essaye de — la balle, mais il est trop petit, et la balle tombe derrière lui.
- 10) Tu ne comprends pas? Que tu es —!
- A) Il est le premier à bord d'un navire, c'est lui qui donne les ordres.
- B) As-tu un crayon? Oui, j'en ai —.
- C) Un animal qui n'aime pas beaucoup les chiens.
Oh, j'ai une telle — de manger une glace!
- D) Quelle — est-il? Il est midi.
- E) La plus grande famille de verbes est celle des verbes en —.
Cet homme m'— beaucoup, je ris chaque fois que je le vois.
- F) Il ne m'a pas oublié? Il s'est — de moi? J'en suis heureux.
- G) Avec vous, elle — n'importe où!
- H) La plus grande famille de verbes après celle des verbes en -er est celle des verbes en —.
Voulez-vous — conduire à l'Hôtel de France, s'il vous plaît? Oui, Monsieur.
- I) A quelle heure —-tu pour Paris?
Jean est un petit garçon très intelligent, il — déjà tout seul de longues histoires.
- J) J'aimerais bien — à la campagne.

MOTS:
un arrière
un avant
un banc
une barbe

un bassin
un bâton
un chapeau
une chemise
un coup de vent
un devoir
une différence
un dommage
un effroi
une ficelle
des lunettes
un magasin
une pitié
la poussière
une présence
une scène
un soulier
une tour
aveugle
blond
brave
drôle
fière
méchant
neuf
neuve
propre
sale
agir
agissant
il agit
attacher
avancer
baisser
(que) je
conduise
défendre

EXERCICE C.

que je conduise	que nous conduisions
que tu conduises	que vous conduisiez
qu'il conduise	qu'ils conduisent

« Où voulez-vous que je vous —, Monsieur? » « J'aimerais que tu nous — chez M. Doumier. » M. Martial demande à Pierre qu'il les — à la rue des Roses. « Où veux-tu que nous te —, maman? » Marie-Anne rit et répond qu'elle veut que Jeanne et Arthur la — où ils veulent: « Je veux que vous me — où vous voulez, mes enfants. »

j'envoie	nous envoyons
tu envoies	vous envoyez
il envoie	ils envoient

« A qui —-tu cette lettre? » demande M. Doumier, et Arthur répond qu'il — la lettre à son grand-père Bourdier: « Je l'— à mon grand-père de Casablanca. » Un autre jour, M. Doumier demande de nouveau aux enfants: « A qui —-vous ces lettres? » Et les enfants répondent qu'ils — les lettres à leurs amis: « Nous les — à Georges et à Anne, à Casablanca. »

tendre	
a tendu	tendait
tend	tendra

Le matelot se prépare à — la main au nageur. Dans une minute, il la lui —. S'il ne la lui — pas, l'homme ne pourrait pas monter dans la chaloupe. Le matelot

— la main au jeune homme. L'homme prend la main que lui a — le matelot, et il monte dans la chaloupe.

mordre	
a mordu	mordait
mord	mordra

« Ce chien — -il? » demande le petit garçon. L'homme lui répond que son chien n'a jamais — personne. Et il espère bien qu'il ne — jamais personne, car s'il — quelqu'un, son maître serait peut-être obligé de le tuer. « C'est vrai que les chiens ne doivent pas — les gens, » dit le petit garçon.

rendre	
a rendu	rendait
rend	rendra

« Veux-tu me — les mille francs que je t'ai donnés lundi dernier? » « Je te les — demain. » « Je serais content si tu me les — maintenant. » « Je te les aurais déjà — avec plaisir, si je les avais eus. Mais pourquoi Pierre ne te — -il pas l'argent qu'il te doit? »

EXERCICE D.

Voilà de nouveau un exercice où nous vous donnons des réponses, et vous demandons de trouver les questions auxquelles répondent les phrases de l'exercice.

- 1) Nous parlons d'une amie de M. Bourdier.
- 2) Je pense à ce que nous ferons ce soir.

il envoie
gronder
manquer
il mord
mordre
a mordu
nettoyer
pousser
ramasser
rapporter
rendre
a rendu
retirer
tarder
il tend
tendant
tendre
tirer
bravo
simplement
sinon
agir sur
c'est gentil à toi
dis?
du moins
elle en reste
en avant
il n'y a pas de
quoi
je pensais bien
tarder à venir
tour à tour
tout simplement
vas-y!
voyons
César
Eiffel

- 3) La maison que vous voyez là, c'est la maison de M. Doumier.
- 4) De ces deux roses, je préfère la rose rouge.
- 5) J'irai à Paris en avion.
- 6) J'arrive un peu tard parce que ma montre s'est arrêtée.
- 7) Nous sommes allés jusqu'à la place Georges Laferre.
- 8) Nous avons été retardés par une grande tempête.
- 9) Je l'ai appris en arrivant à la gare de Villebourg, cet après-midi.
- 10) Le docteur a guéri le petit malade en faisant une opération.

RÉSUMÉ

Voilà encore un résumé où nous parlerons de plusieurs cas où l'on emploie le subjonctif. Nous avons vu que l'on emploie le subjonctif après un certain nombre de verbes et d'adjectifs. Nous allons voir maintenant que l'on emploie également le subjonctif après un certain nombre de mots qui ne sont ni verbes, ni adjectifs. Voici les mots, ou groupes de mots, de cette sorte que vous avez appris jusqu'ici: « en attendant que », « avant que », « jusqu'à ce que », « bien que », « pour que », « sans que ». Après ces mots, donc, le verbe est au subjonctif. Voici des exemples pour mieux vous le rappeler:

en attendant que

En attendant que Jean vienne, nous pourrons prendre une tasse de café. *En attendant que* tu sois habillé, je

vais fumer une cigarette. Faisons une promenade *en attendant qu'il ait fini* son travail.

Partons vite, *avant que* grand-papa ait découvert ce que nous avons fait! Nous avons le temps de fumer un cigare *avant que* le docteur Passavant vienne nous prendre. *Avant que* sa mère puisse l'en empêcher, le petit garçon tombe dans l'eau du bassin.

avant que

Je resterai là *jusqu'à ce qu'il m'ait* demandé pardon. Fatima et Jeanne resteront là *jusqu'à ce que* Marie-Anne et Arthur soient venus au Jardin du Luxembourg. Nous resterons là *jusqu'à ce qu'il puisse* venir avec nous.

jusqu'à ce que

Bien qu'il soit encore malade, il a promis de venir. J'ai peur d'aller en auto avec lui, *bien qu'il conduise* très bien. *Bien que* vous me disiez que c'est vrai, je ne vous crois pas.

bien que

Écrivons-lui une lettre *pour qu'elle soit* tranquille. Je ne vous dis pas cela *pour que* vous partiez tout de suite! Faites tout ce qu'il faut *pour que* mes amis soient contents de leur soirée. Je vous téléphone *pour que* vous veniez avec moi ce soir.

pour que

Sortons *sans qu'il nous entende!* Elle est partie *sans qu'il ait pu* lui dire adieu. Le petit garçon quitte la maison *sans que* sa mère fasse rien pour l'arrêter. Je ne peux jamais laisser un livre sur ma table *sans que* mon fils le prenne. Je ne te laisserai pas partir *sans que* tu me promettes de te conduire comme un petit garçon bien sage.

sans que

LA PROMENADE DANS PARIS

« Comment irons-nous à la Tour Eiffel? » demande
 «kəmā irō nu a la tu:r efel?» dəmā:d

André quand on est sorti du Jardin du Luxembourg.
 ādre kā -tō -ne sorti dy zardē dy lyksābu:r.

proposer ɔ: donner
 une idée

« Allons-y par l'autobus, » propose Marie-Anne. « Oui!
 «alō -zi par lotobys,» propo:z mari a:n. «wi!

Un des nouveaux! » disent les enfants. « Bien! » leur
 ā de nuvo!» di:z le -zāfā. «bjē!» lər

dit leur oncle en riant gaiement, et ils traversent tous
 di lər ɔ:kl ā rijā gemā, e il travers tu

On dit: dans la
 rue, mais: sur le
 boulevard.

les cinq le boulevard Saint-Michel, sur lequel ils se
 le sē:k lə bulva:r sē mifel, syr ləkəl il sə

arrêt ɔ: endroit où
 s'arrête l'autobus

trouvent. « L'arrêt est là, » dit André, et comme au
 tru:v. «lare e la,» di ādre, e kəm o

même moment un autobus de la ligne numéro 38
 me:m mōmā ā -notobys də la lɪn nymero trātɥit

approche, on se dépêche d'aller l'attendre à l'arrêt.
 aprɔʃ, ɔ s depe:ʃ dale latā:dr a lare.

Une minute plus tard, tout le monde est installé sur
 yn minyt ply ta:r, tu l mō:d e -tēstale syr

trois banquettes. Le receveur donne un coup de son-
 trwa bāket. lə rəsœvœ:r dɔn ā ku d so-

nette, et l'autobus se met en marche.
 net, e lotobys sə me ā marʃ.



une banquette



une sonnette

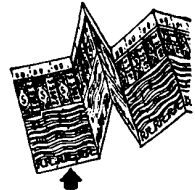
Le receveur s'approche de la banquette d'André, et le
lə rsəvœ:r sapɾɔʃ də la bāket dādre, e l
 jeune homme lui demande: « Pour la Place du Châtelet,
ʒæn ɔm lyi dmā:d: «pur la plas dy satle,
 c'est un ticket, n'est-ce pas? » « Oui, Monsieur! »
se -tē tike, nes paʔ? » «wi, mäsʒəl »
 « Alors, donnez-moi un carnet de tickets, s'il vous plaît,
«alɔ:r, done mwa æ karne d tike, sil vu ple,
 et prenez cinq tickets! » lui dit André. « Voilà, Mon-
e prəne sē tike!» lyi di ādre. «vwala, mə-
 sieur! » Le receveur tend à André les cinq tickets
ʃʒəl » lə rsəvœ:r tā a ādre le sē tike
 et le carnet, où il ne reste maintenant que quinze
e l karne, u il nə rest mētnā kə kē:z
 tickets. Puis, comme personne d'autre n'est monté
tike. pyi, kom pɛrson do:trə ne mōte
 à l'arrêt du Luxembourg, il retourne à l'arrière de
a lare dy lyksābu:r, il rəturn a larʒe:r də
 l'autobus.
lotobys.

Et déjà, on approche de la Seine. Encore une centaine
e deʒa, ʒ -napɾɔʃ də la se:n. ākɔ:r yn sāten
 de mètres, et la voilà. Elle est très large, en ce
də metr, e la vwala. el e tre larʒ, ā s
 point-là, et l'île de la Cité en occupe le milieu. Au
pwē la, e lil də la site ā -nɔkyp lə milʒə. o
 moment où l'on traverse le Pont Saint-Michel, Fatima
mɔmā u lɔ travers lə pō sē mifel, fatima



un receveur

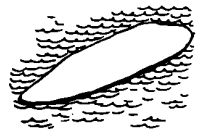
Un ticket est un
billet d'autobus.



un carnet de tickets

personne d'autre
= aucune autre
personne

en ce point = en
cet endroit



une île

Chapitre quarante et un (41).

une église



un pont

du moment que =
puisque

demande à André: « Cette grande église, là à droite,
dmā:d a ādre: «set grā:d egli:z, la a drwat,

n'est-ce pas Notre-Dame? » « Si, c'est Notre-Dame, »
nes pa notrā dam?» «si, se notrā dam,»

répond André, « voulez-vous que nous descendions la
repō ādre, «vule vu k nu desādjō la

voir, du moment que nous sommes tout près? » « Oh,
vwa:r, dy momā k nu som tu pre?» «wi,

oui, » dit Marie-Anne, « il y a si longtemps que j'ai
wi,» di mari a:n, «il ja si lōtā k ze

envie de la voir! » « Bien, alors, venez! »
āvi d la vwa:r!» «bjē, alo:r, vne!»

Comme il n'y a pas beaucoup de voyageurs dans
kōm il nja pa boku d vwajazæ:r dā

l'autobus à ce moment, le receveur remarque que nos
lotobys a s momā, lə rsævæ:r rəmark kə no

amis veulent descendre, et il dit: « C'est trop tôt,
-zami vœl desā:dr, e il di: «se tro to,

Messieurs-dames! Le Châtelet, c'est le prochain
mesjə dam! lə fātte, se l prɔʃen

arrêt! » « Oui, je sais bien, » lui répond André, « mais
are!» «wi, zə se bjē,» lvi repō ādre, «me

mes amis veulent voir Notre-Dame. Merci quand
me -zami vœl vwa:r notrā dam. mersi kā

« De rien! » = « Il
n'y a pas de quoi! »

même! » « De rien! » Et comme l'autobus s'arrête
mε:m!» «də rjē!» e kōm lotobys saret

justement devant le Palais de Justice, le receveur dit
zystemā dvā l pale d zystis, lə rsævæ:r di

à ceux qui veulent monter: «Laissez descendre, s'il
a sə ki vœl mōte: «lese desā:dr, sil

vous plaît!» Puis, quand nos amis sont descendus,
vu plē!» pyi, kâ no -zami sō desādy,

il fait monter les nouveaux voyageurs, tire la sonnette,
il fe mōte le nuvo vwajæ:r, ti:r la sonet,

et l'autobus repart.

e lotobys rəpa:r.

«Nous voilà donc dans l'île de la Cité,» dit André,
«nu vwala dō dā lil də la site,» di ādre,

«c'est ici que Paris a été fondé, il y a plus de deux
«se -tisi k pari a ete fōde, il ja ply də də

mille ans.» «Qui est-ce qui a fondé Paris?» demande
mil ā.» «ki es ki a fōde pari?» dāmā:d

Arthur, et André lui répond: «Je ne crois pas que
arty:r, e ādre lyi repō: «zə n krwa pa k

personne le sache. Il y a deux mille ans, tu sais, on
person lə saf. il ja də mil ā, ty se, ō

n'écrivait pas l'histoire. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il
nekrive pa listwa:r. tu s kō se, se kil

y a deux mille ans, Lutèce, comme Paris s'appelait
ja də mil ā, lyte:s, kom pari saple

alors, était déjà une petite ville de Gaule.» «Oui,
alo:r, ete deza yn pətit vil də go:l.» «wi,

c'est vrai, je l'ai appris à l'école. C'était à l'époque
se vre, zə le apri a lekəl. sete -ta lepək

des Romains!» dit Arthur, tout content de montrer
de romē!» di arty:r, tu kōtā d mōtre

Je crois qu'on le
sait.

Je ne crois pas
qu'on le sache.

savoir

(que) je sache

(que) tu saches

(qu') il sache

(que) nous

sachions

(que) vous

sachiez

(qu') ils sachent



un Romain

La Gaule est le
nom qu'on don-
nait à la France,
il y a deux mille
ans.

époque = temps

Chapitre quarante et un (41).

ses connaissances
o: ce qu'il sait

ses connaissances. « C'est juste, » lui dit André, « je
se kmesā:s. « se zyst, » lyi di ādre, « zə

vois que tu n'as pas oublié ce que tu as appris. »
vwa k ty na pa ublie s kə ty a apri.»

Pendant ce temps, nos amis, en suivant le quai du
pādā s tā, no -zami, ā syivā l ke dy

Marché-Neuf, sont arrivés devant l'église de Notre-
marfe næf, sā -tarive dvā legli:z də nōtrə

Dame. Marie-Anne et Fatima poussent un cri d'ad-
dam. mari a:n e fatima pus æ kri dad-

miration. Les deux enfants restent plus calmes. A
mirasjō. le də -zāfā rest ply kalm. a

leur âge, on n'aime pas encore beaucoup les églises,
lær a:z, ā ne:m pa -zāko:r boku le -zegli:z,

Les églises, les
statues, etc. sont
des monuments.

les vieilles maisons, les monuments. Tout cela appar-
le vje:j mezō, !e mōnymā. tu sla apar-

tient à l'Histoire, et les enfants vivent dans le présent.
tjē a listwa:r, e le -zāfā vi:v dā l prezā.

exprimer son ad-
miration pour...
o: dire qu'il admi-
re...

C'est pourquoi Arthur, au lieu d'exprimer son
se purkwa arty:r, o ljə deksprime sō

admiration pour ce magnifique monument, dit: « C'est
-nadmirasjō pur sə mapifik mōnymā, di: « se

grand, mais ce n'est pas aussi haut que la Tour Eiffel. »
grā, me s ne pa osi o k la tu:r efel.»

En entendant cela, André lève les bras au ciel en
ā -nātādā sla, ādre le:v le bra o sjel ā

s'écriant: « La Tour Eiffel! Il compare Notre-Dame
sekriā: « la tu:r efel il kōpa:r nōtrə dam

de Paris à la Tour Eiffel! Ah, cette jeunesse! » Il
də pari a la tu:r efel! a, set zænes!» il

est si drôle en disant cela que tout le monde éclate
e si dro:l ā dizā sla kə tu l mō:d eklat

de rire. «Tu la verras, la Tour Eiffel!» lui dit sa
də ri:r. «ty la vera, la tu:r efel!» lyi di sa

mère, «elle ne s'enfuira pas, tu peux être tranquille!»
me:r, «el nā sāfɪra pa, ty pə -ze:trə trākil!»

A ces mots Jeanne éclate de rire, et quand on lui
a se mo zɑ:n eklat də ri:r, e kɑ -tɔ lyi

demande pourquoi elle rit, elle dit: «Je me suis
dmā:d purkwa el ri, el di: «zə m syi

imaginée une tour qui s'enfuyait sur de longues jambes,
-zimagine yn tu:r ki sāfɪje syr də lō:g zā:b,

comme une girafe!» «Comme une girafe? Quelle
kɔm yn zɪraf!» «kɔm yn zɪraf? kel

fantaisie!» dit Fatima, et en riant toujours, tous les
fātezi!» di fatima, e ā riɟā tuzu:r, tu le

cing vont vers l'énorme porte de Notre-Dame. Elle
sē:k vɔ ver lenɔrm port də nɔtrə dam. el

est fermée aujourd'hui, et on entre par la porte de
e ferme ozurɟi, e ɔ -nā:trə par la port də

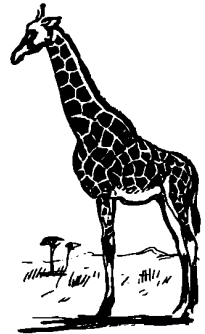
droite, plus petite.
drwat, ply ptit.

On ne reste pas longtemps à l'intérieur de Notre-
ɔ nə rest pa lɔtā a lēterjæ:r də nɔtrə

Dame, cette fois-ci. André propose à Marie-Anne et
dam, set fwa si. ādre propo:z a mari a:n e

éclater de rire =
 rire brusquement
 et très fort

s'enfuir
 s'est enfui
 s'enfuit
 s'enfuyait
 s'enfuira



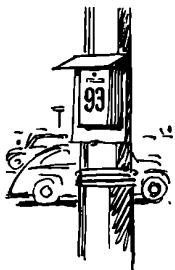
une girafe

Une personne qui
 a de la fantaisie
 peut s'imaginer
 beaucoup de choses.

Chapitre quarante et un (41).

L'Hôtel de Ville
est l'endroit où
l'on s'occupe des
affaires de la ville.

une foule o: beau-
coup



les «numéros» à
un arrêt d'autobus



la plate-forme de
l'autobus

en voiture! =
montez dans la
voiture!

à Fatima d'y revenir avec elles un autre jour, puis,
a fatima di rvəni:r avək el æ -no:trə zu:r, pɥi,

notre petit groupe s'en va vers l'Hôtel de Ville, où
no:trə pəti grɥp sɑ va ver lotel də vil, u

on arrive après avoir traversé le pont d'Arcole, de
ɔ -nari:v apʁə -zavva:r traverse l pɔ̃ darkol, də

l'autre côté de l'île. Devant l'Hôtel de Ville, on prend
lo:trə kote d il. dəvɑ lotel də vil, ɔ pʁɑ

de nouveau l'autobus. C'est une autre ligne: la ligne
d nuvo lotobys. sɛ -tɥn o:trə li: la li:

72. Seulement, cette fois-ci, il y a une foule
swasɑ̃du:z. sœlmɑ, sɛt fwa si, il ja ɥn ful

de gens à l'arrêt de l'autobus, et nos cinq amis prennent
də zɑ a lare d lotobys, e no sɛ̃ -kami pʁɛn

des numéros pour être sûrs de monter quand leur
də nymero pur ɛ:trə sy:r də mɔ̃te kɑ lœr

tour sera venu. Voilà le 72 qui arrive. Le
tu:r sɛra vny. vɔala l swasɑ̃du:z ki ari:v. lə

receveur est sur la plate-forme: «Laissez descendre,
rsəvœ:r ɛ syr la platform: «lese desɑ:dr,

s'il vous plaît!» dit-il. Puis, quand tout le monde est
sil vu plɛ!» di -til. pɥi, kɑ tu l mɔ̃:d ɛ

descendu — l'Hôtel de Ville est le dernier arrêt de
desɑ̃dy — lotel də vil ɛ l dernje -rare d

la ligne — le receveur dit: «En voiture, s'il vous plaît!
la li: — lə rsəvœ:r di: «ɑ vvaty:r, sil vu plɛ!

Il y a de la place pour tout le monde!» «Il ne veut
il ja d la plas pur tu l mɔ̃:d!» «il nə vø

pas voir nos numéros? » demande Jeanne. « Non, pas
pa vwa:r no nymero? » *dəmə:d za:n.* « nō, pa

cette fois-ci, l'autobus est vide, ce n'est pas neces-
set fwa si, lotobys ε vid, s ne pa nese-

saire, » explique André, et on monte en voiture. Il
se:r,» eksplik ādre, e ɔ mɔ:t ā vwaɥ:r. il

y a deux banquettes libres, l'une derrière l'autre. On
ja də bāket libr, lyn derje:r lo:tr. ɔ

s'y place tous les cinq (les enfants n'occupent pas
si plas tu le sē:k [le -zāfā nɔkyp pa

beaucoup de place), et on ouvre tout grands les yeux,
boku d plas], e ɔ -nu:vra tu grā le -zjə,

pour tout voir.

pur tu vwa:r.

Au prochain arrêt il y a également une foule de gens
o prɔʃen are il ja egalmā yn ful də zā

qui tous veulent monter. « Aux numéros! » dit alors
ki tus vœl mɔte. «o nymero!» di alo:r

le receveur. « Cinquante-six! » dit une dame. Personne
lə rsəvæ:r. «sēkātssis!» di yn dam. pɛrsən

n'a de nombre plus bas, par conséquent c'est elle qui
na d nɔ:brə ply ba, par kɔsekā se el ki

par conséquent =
 donc

monte la première. « Ensuite? » demande le receveur.
mɔ:t la prəmje:r. «āsyt?» dəmə:d lə rsəvæ:r.

« Cinquante-sept! Cinquante-huit! » Le receveur prend
«sēkātset! sēkātɥit!» lə rsəvæ:r prā

les numéros, et, quand dix voyageurs sont montés, il
le nymero, e, kā di vwaɥazæ:r sɔ mɔte, il

Chapitre quarante et un (41).

complet ɔ: plein

se mettre en mouvement = se mettre en marche

allons! ɔ: allez!

place assise = place où l'on peut être assis

Il faut travailler pour gagner de l'argent.

se succéder = venir l'un après l'autre



une queue de personnes

n'y a plus de place dans l'autobus, et le receveur dit:
nja ply d plas dā lotobys, e la rsəvæ:r di:

« C'est tout! Complet! » Puis il tire la sonnette, et
« se tu! kōple! » pyi il ti:r la sonet, e

pendant que l'autobus se met en mouvement, il dit aux
pādā k lotobys sə me ā muvmā, il di o

nouveaux voyageurs: « Allons à l'intérieur, Messieurs-
nuvo vwajæ:r: « alō -za lēterjæ:r, mesjə

dames! Avancez, Messieurs-dames, s'il vous plaît! Il
dam! avāse, mesjə dam, sil vu ple! il

y a des places assises à l'intérieur! » Puis, il demande:
ja de plas asi:z a lēterjæ:r! » pyi, il dāmā:d:

« Madame? » « Pour la rue du Louvre, c'est un ticket,
« madam? » « pur la ry dy lu:vr, se -tā tike,

n'est-ce pas? » « Oui, Madame! Merci, Madame! S'il
nes pa? » « wi, madam! mersi, madam! sil

vous plaît, Monsieur? » « C'est combien de tickets pour
vu ple, mäsjə? » « se kōbjē d tike pur

le Trocadéro? » « Quatre tickets, Monsieur! Merci! »
la trokadero? » « katrə tike, mäsjə! mersi! »

Le receveur travaille vite, et c'est bien nécessaire, car
la rsəvæ:r trava:j vit, e se bjē nesese:r, kar

les arrêts se succèdent rapidement, et à chaque arrêt,
le -zare sə syksed rapidmā, e a fak are,

il y a une queue de personnes qui attendent de
il ja yn kə d person ki atā:d də

monter.
mōte.

L'autobus suit la rue de Rivoli et le Palais du Louvre,
lotobys syi la ry d rivoli e l pale dy lu:vr,

et André explique tout se que l'on voit à Marie-Anne,
e ādre eksplik tu s kə lɔ vwa a mari a:n,

à Fatima et aux enfants. Il est midi, la rue de Rivoli
a fatima e o -zāfā. il ɛ midi, la ry d rivoli

est pleine de voitures, les trottoirs sont noirs de monde.
ɛ plen də vwaɪtɔ:r, le tɾɔtwɑ:r sɔ̃ nwa:r də mɔ̃d.

L'autobus n'avance plus que très lentement. Chaque
lotobys navā:s ply k tre lātmā. fak

fois qu'il se met en mouvement, une queue d'autos
fwa kil sə me ā muvmā, yn kə doto

l'arrête, et on ne fait par conséquent que cent mètres
laret, e ɔ̃ n fe par kɔ̃sekā k sɑ metr

à la fois, pas plus.
a la fwa, pa ply.

Quand on sort de la rue de Rivoli même les enfants
kā -tɔ̃ sɔ:r də la ry d rivoli me:m le -zāfā

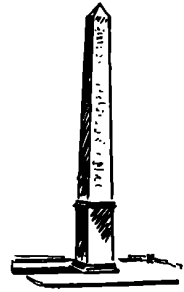
poussent un oh! d'admiration. Car vraiment, la place
pus ɔ̃ o! dadmirasjɔ̃. kar vremā, la plas

de la Concorde est une place superbe. « Regarde,
də la kɔ̃kɔrd ɛ -tyn plas syperb. «ragard,

maman! » s'écrie Arthur, « un obélisque! » « Oui, c'est
māmā!» sekri arty:r, «ɔ̃ -nobelisk!» «wi, se

l'Obélisque de Louqsor. C'est le roi Louis-Philippe
lobelisk də lukso:r. se lə rwa lwi filip

qui l'a fait venir d'Égypte, en 1836. » Mais
ki la fe vni:r dezipt, ā dizyi sɑ trātsis.» me

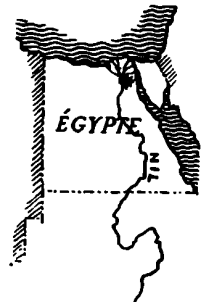


un obélisque

l'autobus n'avance plus que... ɔ̃: maintenant, l'autobus n'avance que...

à la fois = en une fois

superbe = très beau, magnifique



l'Égypte

Chapitre quarante et un (41).

les mots sont cou-
verts ɔ: on n'en-
tend pas les mots

Le Cours la Reine
est une belle rue
qui suit la Seine.

par instants = de
temps en temps

voilà qui est =
voilà quelque cho-
se qui est

formidable ɔ:
énorme

déjà, l'autobus a traversé la place de la Concorde, et
deza, lotobys a traverse la plas da la kōkord, e

les derniers mots d'André sont couverts par un cri
le dernje mo dādre sō kuve:r par æ kri

d'Arthur: « Regarde, Jeanne! Regarde, Fatima! La
darty:r: «rəgard, ʒa:n! rəgard, fatima! la

Tour Eiffel! »

tu:r efel!»

En effet, entre les arbres du Cours la Reine, on aper-
ā -nefe, ā:trə le -zarbrə dy ku:r la re:n, ɔ-naper-

çoit par instants l'immense tour. Arthur est plein d'im-
swa par ēstā limā:s tu:r. arty:r e plē dē-

patience. Il quitte sa place le premier et sort sur la
pasjā:s. il kit sa plas lə prəmje e sɔ:r syr la

plate-forme. Ah, voilà qui est bien plus intéressant que
platform. a, vwala ki e bjē ply -zēteresā k

tous les monuments d'époques trop lointaines! La Tour
tu le monymā depok tro lwēten! la tu:r

Eiffel, c'est le monument d'une époque qu'Arthur com-
efel, se l monymā dyn epok karty:r kō-

prend et qui plaît à sa fantaisie. Notre-Dame est
prā e ki ple a sa fātezi. notrə dam e

peut-être superbe, mais la Tour, elle, est formidable!
pøte:trə syperb, me la tu:r, el, e formidabl!

Quand l'autobus s'arrête au pont d'Iéna, juste en face
kā lotobys saret o pō djena, zyst ā fas

de la Tour, Arthur est le premier à descendre. « C'est
da la tu:r, arty:r e l prəmje a desā:dr. «se

formidable, n'est-ce pas? » répète-t-il en s'adressant à
fɔrmidabl, nes pa? » *repɛt -til ā sadresā a*

s'adresser ɔ: par-
 ler

sa sœur. « Oui, c'est grand! » dit Jeanne, plus calme
sa sœ:r. «wi, sɛ grā!» di za:n, ply kalm

que son frère. Et Fatima exprime son admiration
kə sō frɛ:r. e fatima ɛksprim sō -nadmirasjō

en s'écriant: « On ne comprend pas comment ça tient
ā sekriā: «ō n kōprā pa kōmā sa tjē

ça tient debout ɔ:
 ça reste debout

debout! » A ces mots, Arthur éclate de rire: « Ma
dəbu!» a se mo, arty:r eklat də ri:r: «ma

vieille Fatima, on voit bien que tu es une femme!
vje:j fatima, ō vwa bjē kə ty ɛ -zyn fam!

Crois-tu qu'elle est faite en bois, la Tour Eiffel? Elle
krwa ty kel ɛ fɛt ā bwa, la tu:r ɛfɛl? ɛl

Avec du bois, on
 fait par exemple
 des chaises et des
 tables.

est en fer, voyons! Et le fer, c'est fort, c'est mille
ɛ -tā fɛ:r, vwa:jō! ɛ l fɛ:r, sɛ fɔ:r, sɛ mil

Avec du fer, on
 fait par exemple
 des couteaux et
 des clefs.

fois plus fort que le bois! » « Voyons, Arthur, je ne
fwa ply fɔ:r kə l bwa!» «vwa:jō, arty:r, zə n

suis pas si bête, tu sais? Bien entendu qu'elle est en
syi pa si bɛ:t, ty sɛ? bjē -nātādy kel ɛ -tā

fer, mais c'est tout de même admirable que ça soit si
fɛ:r, mɛ sɛ tu d mɛ:m admirablə kə sa swa si

c'est admirable =
 on doit l'admirer

haut! Quelle hauteur a-t-elle, d'ailleurs, Monsieur
o! kelə otæ:r a -tɛl, da:jæ:r, masjə

d'ailleurs ɔ: puis-
 que nous en
 parlons

Comaux? » « Elle a trois cents mètres de haut. On
komo? » «*ɛl a trwa sā metrə də o. ō*

monte? » « Oui! Oui! » Et nos cinq amis se dirigent vers
mō:t? » «*wi! wi!» e no sē -kami s diri:z ver*

se diriger = aller

Chapitre quarante et un (41).



un ascenseur

le prix = ce qu'on doit payer

2500 frcs = 25 NF.
(nouveaux francs)



un écriteau



un pickpocket

Un pickpocket est un voleur.

d'ailleurs : en effet



un sac à main

l'un des quatre « pieds », où il y a un des ascenseurs qui
lã de katrã «pje», u il ja ã de -zasãsæ:r ki

montent au deuxième étage de la Tour. André paye
mõ:t o døzjem etã:3 dã la tu:r. ädre pẽ:j

le prix des cinq billets, ce qui fait deux mille cinq
la pri de sã bije, s ki fe dø mil sã

cents francs, et on monte le petit escalier qui mène
sã frã, e õ mõ:t la pti -teskalje ki men

à l'énorme ascenseur.

a lenorm asãsæ:r.

« Regarde, maman, ce qui est écrit là! » « Où, Arthur? »
«røgard, mãmã, s ki e -tekri la!» «u, arty:r?»

« Là. » Et Arthur montre à Marie-Anne un écriteau
«la.» e arty:r mõ:tr a mari a:n ã -nekrito

qui porte le texte suivant: « ATTENTION AUX PICK-
ki port la tekstã sũivã: «atãsjõ o pik-

POCKETS! » « Eh bien, oui, » dit André, « il faut faire
poket!» «e bjẽ, wi,» di ädre, «il fo fe:r

attention aux voleurs. Comme dans tous les endroits
atãsjõ o volæ:r. kom dã tu le -zãdrwa

où il y a beaucoup de monde, il y a aussi des pick-
u il ja boku d mõ:d, il ja osi de pik-

pockets dans les ascenseurs de la Tour Eiffel, et dans
poket dã le -zasãsæ:r dã la tu:r efel, e dã

le reste de la tour aussi, d'ailleurs. Fais donc attention
la rest dã la tu:r osi, dajæ:r. fe dõ -katãsjõ

à ton sac à main, Marie-Anne, et vous aussi, Fatima. »
a tõ sak a mẽ, mari a:n, e vu osi, fatima.»

« Merci, » dit Marie-Anne, qui n'a aucune envie qu'on

« mersi, » di mari a:n, ki na okyn āvi kō

lui vole son argent, et elle décide de faire mieux

lyi vol sō -narzā, e el desid dā fe:r mjo

attention à son sac.

atāsjo a sō sak.

voler
un voleur

L'ascenseur monte lentement. La distance du sol

lasāsæ:r mō:t lātmā. la distā:s dy sol

le sol = la terre

augmente, elle est de 57 mètres $\frac{1}{2}$ au

ogmā:t, el e d sēkātset metr e dmi o

augmenter ɔ: de-
venir plus grand

premier étage. Puis, l'ascenseur se remet en mouve-

prəmje -reta:ʒ. pɥi, lasāsæ:r sə rme ā muv-

ment et continue à monter. Un peu avant le deuxième

mā e kōtiny a mōte. ā pə avā l dōzjem

étage, Jeanne dit: « Je suis sûre que nous sommes

eta:ʒ, ʒa:n di: «ʒə syi' 'sy:r kə nu som

déjà à plus de cent mètres du sol! » « Cent mètres?

deʒa a ply d sā metrə dy sol! » «sā metr?

Le double au moins! » dit son frère, sûr de ses connais-

lə dubl o mwē!» di sō fræ:r, sy:r də se kōne-

le double = deux
fois plus

sances. « Non, c'est plutôt Jeanne qui a raison, » dit

sā:s. «nō, se plyto ʒa:n ki a rezō, » di

André, « le deuxième étage est à environ cent quinze

ādre, «lə dōzjem eta:ʒ e -ta āvirō sā kē:z

mètres du sol, si je ne me trompe. » « On dirait que

metrə dy sol, si ʒə n mə trō:p. » «ō dire k

c'est plus haut, » dit alors Arthur, et comme l'ascenseur

se ply o, » di alɔ:r arty:r, e kōm lasāsæ:r



un musée

est arrivé au deuxième étage, tout le monde sort.
ε -tarive o dæʒem eta.ʒ, tu l mɔ̃:d sɔ:r.

Quelle vue superbe, de cette hauteur! «Venez, je vais
kel vy syperb, də seta otæ:r! «vəne, ʒə ve

vous présenter Paris! » dit André. « Commençons par
vu prezāte pari!» di ādre. «kɔmāsɔ̃ par

l'ouest. A nos pieds, il y a le Palais de Chaillot, qui
lwest. a no pje, il ja l pale d faʒo, ki

a été construit en 1937, et où il y a quatre
a ete kɔstrɥi ā diznæf sɑ trātset, e u il ja katʁ

musées. (Mais les musées, ça n'intéresse pas les jeunes.)
myze. [mɛ le myze, sa nēteres pa le ʒæn.]

Beaucoup plus loin vers l'ouest, vous voyez ce grand
boku ply lwē ver lwest, vu vwaje sɑ grɑ

bois? C'est le Bois de Boulogne. Nous irons nous y
bwa? se l bwa d bulɔʃ. nu -zirɔ̃ nu -zi

promener un dimanche, si vous voulez. » « Oh, oui! »
prɔmne æ dimā:f, si vu vule.» «o, wi!»

« Au nord... » commence André, mais un cri de Marie-
«o nɔ:r...» kɔmā:s ādre, mɛ æ kri d mari

Anne l'interrompt: « Mon sac! Où est mon sac? » « On
a:n lēterɔ̃: «mɔ̃ sak! u ɛ mɔ̃ sak?» «ɔ̃

ne te l'a pas volé, j'espère? Je te l'avais pourtant dit:
n tɑ la pa vole, ʒespɛ:r? ʒə tɑ lave pɔrtɑ di:

attention aux voleurs! Tu te souviens du texte de
atəsʒɔ̃ o volæ:r! ty t suvjē dy tekstɑ də

l'écriteau? » « Il est tombé à vos pieds, Madame Marie-
lekrito?» «il ɛ tɔbe a vo pje, madam mari

Anne! » dit Fatima, qui, heureusement, a vu le sac.
a:n/» di fatima, ki, ærøzmā, a vy l sak.

Elle le ramasse et le donne à Marie-Anne. La jeune
el lə rama:s e l don a mari a:n. la zæn

femme devient toute rouge, son effroi lui semble
fam døvĕ tut ru:z, sō -nefrwa lvi sā:blə

ridicule. Pour l'aider, André se dépêche de continuer
ridikyl. pur lede, ādre s depe:f də kōtinye

son explication: « Au nord, donc, vous voyez ce grand
sō -neksplikasjō: «o nɔ:r, dō, vu vwaje sə grā

monument? C'est l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Il
monymā? se lark də trijō:f də letwal. il

a été commencé par l'empereur Napoléon Ier en
a ete kōmāse par lāpræ:r napoleō prəmje ā

1806, et terminé par le roi Louis-Philippe en
dizyi sā sis, e termine par lə rwa lvi filip ā

1836. » « Pourquoi l'appelle-t-on l'Arc de
dizyi-sā trātsis. » «purkwa lapel -tō lark də

Triomphe de l'Étoile? » demande Fatima. « Parce que
trijō:f də letwal?» dāmā:d fatima. «pars kə

la place où il se trouve ressemble à une étoile avec
la plas u il sə tru:v rəsā:bl a yn etwal avek

ses rayons et s'appelle par conséquent Place de
se rejō e sapel par kōsekā plas də

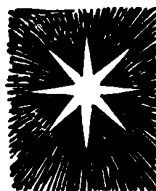
l'Étoile. » « Merci! » dit Fatima, satisfaite de l'expli-
letwal.» «mersi!» di fatima, satisfet də lekspli-

cation. Et André continue: « Au nord-est, très loin,
kasjō. e ādre kōtiny: «o nɔrest, tre lwē,

expliquer
une explication



l'Arc de Triomphe



une étoile



une colline

sur une colline, vous voyez cette grande église? » « Oui!
syɾ yn kolin, vu vwaje set grā:d eɡli:z? » « *wi!*

N'est-ce pas le Sacré-Cœur? » demande Marie-Anne.
nes pa l sakre kœ:r? » *dāmā:d mari a:n.*

« Tout à fait juste, » lui répond André, puis il continue:
«tu -ta fe zyst,» lyi repō ādre, pyi il kōtiny:

« Nous y monterons aussi, si vous restez assez longtemps
«nu -zi mōtrō osi, si vu reste ase lōiā

à Paris. Continuons! Plus à l'est, mais beaucoup plus
a pari. kōtinyō! ply -za lest, me boku ply

près, là, à droite, il y a le Palais du Louvre, que vous
pre, la, a drwat, il ja l pale dy lu:vr, kə vu
avez vu de l'autobus, et la Place de la Concorde. »
-zave vy d lotobys, e la plas də la kōkord.»

« Avec l'Obélisque de Louqsor! » dit Arthur. « Exact-
«avek lobelisk də luksɔ:r!» di arty:r. «egzak-

tement! Et peux-tu me montrer l'île de la Cité, avec
tāmā! e pə ty mə mōtre lil də la site, avek

Notre-Dame, à l'est? » « Oui, n'est-ce pas là? » demande
notra dam, a lest? » « *wi, nes pa la?* » *dāmā:d*

Arthur, et il montre exactement la Cité et Notre-
arty:r, e il mō:tr egzaktāmā la site e notra

Dame.
dam.

« Et au sud, il n'y a rien? » demande Jeanne. « Non,
«e o syd, il nja rjē?» dāmā:d za:n. «nō,

rien d'intéressant, » lui répond André. Puis, on fait
rjē dēteresā,» lyi repō ādre. pyi, ō fe

encore une fois « le tour de la ville », avant de reprendre
ākɔ:r yn fwa «lə tu:r d la vil», avā d rəprā:drə
 l'ascenseur qui mène au troisième étage, à deux cent
lasāsæ:r ki men o trwazjem etə:ʒ, a də sā
 soixante-seize mètres du sol.
sʷasātse:z metrə dy sol.

Quand on a fini de regarder la ville de cette hauteur
kā -tʃ -na fini d rəgarde la vil d setə otæ:r

également, André propose: «Vous ne voulez pas envoyer
egalmā, ādre pɔpɔ:z: «vu n vule pa āvrəʒe

une carte postale à grand-papa, Jeanne et Arthur? Ce
yn kart postal a grāpapa, ʒa:n e arty:r? sə

serait très amusant s'il en recevait une de la Tour
sre tre -zamyzā sil ā rsəve yn də la tu:r

Eiffel. » « Quelle bonne idée! » dit Marie-Anne: « Nous
efel.» «kel bɔn ide!» di mari a:n: «nu

lui enverrons une carte postale chacun! Il va sûrement
lɥi āverʃ yn kart postal fakē! il va syrmā

rire quand il les recevra! » Et tout en riant, ils s'en
ri:r kā -tɪl le rsəvra!» e tu -tā riʒā, il sā

vont acheter des cartes postales illustrées.
vʃ -təʃte de kart postal ilystre.

Quand ils ont fini d'écrire, ils décident de redescendre.
kā -tɪl -zʃ fini dekri:r, il desid də rdesā:dr.

En bas, on se sent tout à coup très petit, après avoir
ā ba, ʃ sə sā tu -ta ku tre pti, apre -zavwa:r

vu la ville de cette hauteur. Les arbres ont de nouveau
vy la vil də setə otæ:r. le -zarbr ʃ də nuvo



une carte postale

envoyer
 a envoyé
 envoie
 envoyait
 enverra

recevoir
 a reçu
 reçoit
 recevait
 recevra

illustré ɔ: avec
 photo

Quand on n'a pas
 bu depuis long-
 temps, on a soif.

vivre
 qu'il vive

Vive l'oncle An-
 dré! ɔ: Nous vou-
 lons que l'oncle
 André vive.

leur grandeur naturelle, et les personnes ne peuvent
 lær grādæ:r natyrel, e le persɔn nə pœ:v

plus être comparées à de tout petits insectes. « Où
 ply -zɛ:trə kɔ̃pare a d tu pti -zɛsɛkt. «u

irons-nous, maintenant? » demande André. « Moi, j'ai
 irɔ̃ nu, mɛ̃tnā? » dæmā:d ādre. «mwa, ze

faim et j'ai soif! » déclare Arthur. « Et moi aussi, j'ai
 fɛ̃ e ze swaf! » deklæ:r arty:r. «e mwa osi, ze

une soif terrible! Et j'ai faim également, » dit Jeanne.
 ɥn swaf teribl! e ze fɛ̃ egalmā, » di ʒa:n.

On décide donc d'aller dans un restaurant sur le Boule-
 ɔ̃ desid dɔ̃ dale dā -zɛ̃ restɔrā syr læ bul-

vard Saint-Michel qu'André connaît très bien. « Seule-
 va:r sɛ̃ misɛl kādre kɔ̃ne tre bjɛ̃. «sæl-

ment nous n'y irons pas à pied, ni en autobus, mais en
 mā nu ni irɔ̃ pa a pje, ni ā -notɔbys, me ā

bateau, » dit André. « En bateau? Vive l'oncle André! »
 bato, » di ādre. «ā bato? vi:v lɔ̃:kl ādre! »

crient les enfants.
 kri le -zāfā.

Quelques minutes plus tard, ils sont installés tous les
 kelk minyt ply ta:r, il sɔ̃ -tɛ̃stale tu le

cinq sur un des bateaux de la Seine, et on entend
 sɛ̃:k syr ɛ̃ de bato d la se:n, e ɔ̃ -nātā

pendant longtemps leurs rires et leurs cris. Puis, le
 pādā lɔ̃tā lær ri:r e lær kri. pyi, læ

bateau disparaît, caché par le quai.
 bato dispære, kafe par læ ke.

EXERCICE A.

Marie-Anne — d'aller à la Tour Eiffel par l'autobus. « L'— est là! » dit André. Au même moment, un autobus de la — numéro 38 approche. On monte, et on s'installe sur trois —. Le — demande s'il y a encore des voyageurs. Puis, il donne un coup de —, et l'autobus part.

André donne au receveur un — par personne. Il a acheté un —, et il donne en tout cinq —. On approche de la Seine, qui est très large en ce —-là. L'— de la Cité en occupe le milieu. Au moment où l'autobus traverse le — Saint-Michel, Fatima demande: « Quelle est cette grande —, là à droite? » C'est Notre-Dame, et du — que l'on est si près, André propose de descendre pour aller la voir de plus près.

Tous admirent le merveilleux —, mais Arthur dit que la Tour Eiffel est plus grande. Il — la Tour Eiffel à Notre-Dame. André — de rire en l'entendant. Marie-Anne promet à Arthur qu'il verra la tour, elle ne s'— pas. En entendant cela, Jeanne éclate de rire, car elle a beaucoup de —, et elle s' imagine la Tour Eiffel qui s'enfuit sur de longues jambes, comme une —!

Le receveur est sur la — de l'autobus. Quand tout le monde est descendu, il dit: « En —! » Et un peu plus tard, on repart. A l'arrêt suivant, dix autres personnes montent, puis le receveur dit: « —! » Il n'y a plus de places, le receveur tire la sonnette et l'autobus se remet en —. Le receveur — vite, et cela est bien nécessaire. Les arrêts se — rapidement. A chaque arrêt, il y a une — de personnes qui veulent monter.

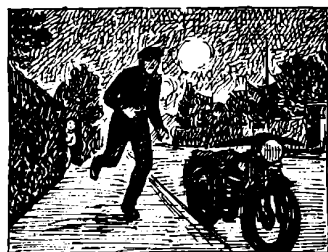
MOTS:

un arc
un arrêt
un ascenseur
une banquette
le bois
un carnet
une carte
une carte postale
une cité
une colline
la concorde
une connaissance

un cours
une distance
le double
un écriteau
une église
un empereur
une époque
l'est
une étoile
une explication
une fantaisie
le fer
une foule
une girafe
l'Hôtel de Ville
une île
la justice
une ligne
un monument
un mouvement
un musée
le nord
un obélisque
l'ouest
un palais
un pickpocket
une place assise
une plate-forme
un point
un pont
un prix
une queue
un receveur
un Romain
un sac
un sac à main
une soif
le sol

EXERCICE B.

Voici de nouveau une histoire sans texte. Nous vous donnons huit dessins, à vous de raconter l'histoire. Après cela, nous vous poserons quelques questions pour vous aider à finir l'histoire, en nous racontant ce que les dessins ne montrent pas. Voici d'abord les dessins:



Et maintenant, que croyez-vous que le petit garçon va faire? Que feront alors ses parents? Et comment finira l'histoire? Qu'auriez-vous fait à la place du petit garçon, si un voleur était entré dans votre chambre?

EXERCICE C.

s'enfuir

s'est enfui

s'enfuit

s'enfuyait

s'enfuira

« La Tour Eiffel ne s'— pas! » a dit Marie-Anne. Jeanne a ri, elle s'était imaginé une haute tour qui s'— sur de longues jambes. Quand un animal a peur, il s'—. Tartarin se demande si tous les lions se sont —. Car s'il en reste un seul, il va l'empêcher de s'—.

recevoir

a reçu

reçoit

recevait

recevra

Arthur a — une lettre de son ami Jean. Il — souvent des lettres de ses amis de Casablanca. Il aime bien — des lettres d'Afrique, et il serait un peu triste s'il n'en — plus. Mais il en — sûrement encore beaucoup.

envoyer

a envoyé

envoie

envoyait

enverra

Marie-Anne a — une lettre à ses parents. Elle leur — des lettres plusieurs fois par semaine. Elle leur a

une sonnette
le sud
un texte
un ticket
un triomphe
un voleur
admirable
complet
formidable
magnifique
superbe
s'adresser
comparer
déclarer
se diriger
éclater
il s'enfuira
il s'enfuyait
nous enverrons
expliquer
exprimer
illustré
proposer
il recevait
il recevra
reprendre
(qu') il sache
se succéder
travailler
vive!
voler
à la fois
attention à...!
avoir soif
d'ailleurs
de rien!

du moment que
éclater de rire
en voiture, s'il
vous plaît!
fait en bois
ne... plus que
par conséquent
par instants
personne
d'autre
tenir debout
voilà qui est
Arcole
Boulogne
Chaillot
la Cité
l'Égypte
la Gaule
Iéna
Louqsor
Louvre
Lutèce
Marché-Neuf
Notre-Dame
Rivoli
Sacré-Cœur
Trocadéro

promis de leur — des nouvelles chaque fois qu'il se passe-
ra quelque chose d'intéressant. Fatima — également des
nouvelles à sa mère demain ou après-demain, car sa
mère serait un peu triste si Fatima ne lui en — pas.

que je sache que nous sachions
que tu saches que vous sachiez
qu'il sache qu'ils sachent

« Pourquoi faut-il que je — cela? » « Il est absolument
nécessaire que tu le —! Et il faut que Jean le — éga-
lement. Il faut que tous tes amis le —. » « Encore une
fois, pourquoi faut-il que nous le —? » « Il faut que
vous le —, c'est tout, je ne peux pas te l'expliquer. »

EXERCICE D.

Voici un exercice d'une nouvelle sorte. C'est un exer-
cice qui va vous obliger à penser plus que les autres
exercices que vous avez eus. Il faut répondre, après
chaque phrase: « C'est juste, » ou « Ce n'est pas juste. »
Rien d'autre. Voici un exemple: « Il n'est pas vrai que
la neige ne soit pas blanche. » Cette phrase est juste.
N'est-ce pas?

Et maintenant, à vous! Mais attention: pensez seule-
ment en français! N'employez pas votre propre langue!

- 1) Le poisson n'est pas un animal qui ne sait pas nager.
- 2) Aujourd'hui, la maladie dont est mort Henri Doumier n'est pas une maladie dont on meurt rarement.

- 3) Il n'est pas bon pour un petit garçon de manger des pommes qui ne sont pas mûres.
- 4) Un médecin ne guérit pas les personnes qui ne sont pas malades.
- 5) Quand il ne fait pas froid, on met des vêtements qui ne sont pas trop chauds.
- 6) Si l'on n'a pas oublié de mettre des vêtements chauds quand on sort, en hiver, on ne tombe pas malade.
- 7) Si Paris n'était pas une si grande ville, il ne serait pas difficile de la traverser à pied.
- 8) Le noir n'est pas une couleur que l'on ne voit pas quand il ne fait pas clair.
- 9) Il n'est pas vrai que le rose ne soit pas une couleur entre le rouge et le bleu.
- 10) On ne peut pas dire que l'homme ne sache pas nager plus vite qu'un poisson.

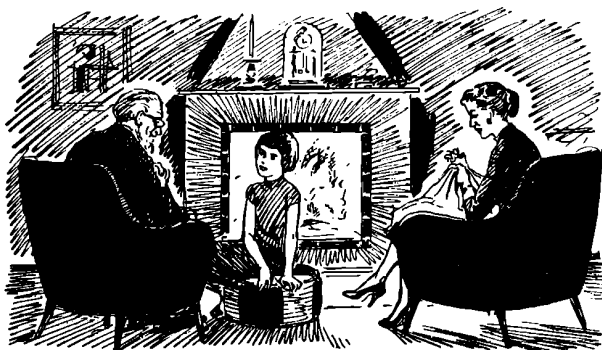
RÉSUMÉ

Dans le résumé du chapitre 39, nous avons vu qu'on emploie le subjonctif après une forme du verbe être + un adjectif de sentiment + le mot « que ».

Nous pouvons maintenant ajouter que l'on emploie également le subjonctif après les mots: c'est + certains substantifs, comme « dommage », « bonheur », « malheur », + que, parce qu'une telle phrase exprime un sentiment. Par exemple: *C'est dommage que vous ne puissiez pas venir. C'est un bonheur qu'elle vienne nous voir. C'est un malheur qu'il ne soit pas encore guéri.*

	<p>Nous avons dit dans le même résumé qu'ordinairement, on n'emploie pas le subjonctif après les adjectifs « sûr », « clair », « vrai », « certain », « probable », mais que l'on emploie le subjonctif en cas de question ou de négation. Par exemple: <i>Il est vrai qu'il est mort. Est-il vrai qu'il soit mort? Il n'est pas vrai qu'il soit mort.</i></p>
de même : de même manière	<p>De même, on n'emploie ordinairement pas le subjonctif après « que » lorsque le mot « que » vient après le verbe « croire » ou un autre verbe qui sert à dire ce que l'on pense de quelque chose: « penser », « trouver », « espérer », « dire », « supposer ». Mais on emploie le subjonctif après ces verbes + « que » en cas de question ou de négation.</p>
je ne crois pas que...	<p>On dit donc: <i>Je ne crois pas que ce soit vrai. Je ne pense plus qu'il vienne ce soir. Je ne trouve pas que tout cela soit si bête. Je n'espère plus que tu me comprendras. Je ne dis pas que tu aies raison. Je n'ai jamais supposé que ce soit possible.</i></p>
crois-tu que...?	<p><i>Crois-tu que ce soit vrai? Pensez-vous qu'il vienne ce soir? Trouve-t-il que cela soit si bête? Espères-tu encore qu'il te comprenne? Qui aurait supposé que ce soit possible?</i></p>
Je crois que...	<p>Mais quand la phrase n'est ni une question ni une négation, on n'emploie pas le subjonctif: <i>Je crois que c'est vrai. Je pense qu'il viendra ce soir. Je trouve que tout cela est bête. J'espère que tu me comprends. Je sais que tout cela est vrai. Je dis que tu as raison. Je suppose que c'est possible.</i></p>

CHARLEMAGNE



Devant la cheminée

Pendant les longues soirées du premier hiver que
pāḍā le lō:g sware dy prāmje -rive:r ka

Marie-Anne a passé en France, la famille se réunit
mari a:n a pase ā frā:s, la fami:ʃ sə reyni

souvent devant la cheminée du salon, et le grand-
suvā dvā la famine dy salō, e l grā-

père raconte alors à sa belle-fille et à sa petite-fille
pe:r rakō:t alo:r a sa belfi:ʃ e a sa ptiłfi:ʃ

les plus belles pages de l'histoire de France, car le
le ply bel pa:ʒ də listwa:r də frā:s, kar lə

vieux M. Doumier a enseigné l'Histoire de France
vjə mäsʃə dumje a āsepe listwa:r də frā:s

se réunir = se
 rassembler

se réunir (comme
 finir)
 s'est réuni
 se réunit
 se réunissait
 se réunira

Chapitre quarante-deux (42).

particulièrement : plus
que d'habitude

demanda = a demandé

répondit = a
répondu

dit = a dit
ajouta = a ajouté

passionnant =
très intéressant

au Lycée de Nantes jusqu'à l'âge de soixante ans.
o lise d nã:t zyska la:z də swasã:t ã.

Un soir de novembre, après le dîner qui, ce soir-là,
ã swa:r də novã:br, apre l dine ki, sə swa:r la,

avait été particulièrement bon, Marie-Anne demanda
ave -lete partikyljermã bõ, mari a:n dãmãda

donc à son beau-père: « Ne voulez-vous pas nous raconter
dõ -ka sõ bope:r: «nə vule vu pa nu rakõte

quelque chose, beau-père? » « Vous raconter quelque
kelkə fo:z, bope:r: » «vu rakõte kelkə

chose? Volontiers, mais quoi? Je ne sais pas beaucoup
fo:z? volõtje, me kwa? zə n se pa boku

d'histoires, » lui répondit M. Doumier. « Vous ne
distwa:r, » lyi repõdi mäsjo dumje. «vu n

savez pas beaucoup d'histoires, mais vous savez
save pa boku distwa:r, me vu save

l'histoire, » dit Marie-Anne, puis elle ajouta: « Henri
listwa:r, » di mari a:n, pyi el azuta: «ãri

m'a souvent parlé des belles soirées d'hiver où vous
ma suvã parle de bel sware dive:r u vu

vous réunissiez tous dans le salon, devant la cheminée,
vu reynisje tus dã l salõ, dävã la fmine,

et où vous parliez des époques les plus passion-
e u vu parlje de -zepok le ply pasjo-

nantes de l'histoire de France. » « Oui, c'étaient de
nã:t də listwa:r də frã:s. » «wi, sete də

très belles soirées, » dit le vieux M. Doumier, le
tre bel sware, » di l vjo mäsjo dumje, lə

regard rêveur, « mais je ne sais pas si l'histoire t'inté-
rga:r revæ:r, «me zə n se pa si listwa:r tēte-

resse et si elle intéresse Jeannette. » « Oh, si, grand-
res e si el ēteres zanet. » « o, si, grā-

papa! » répondit la fillette, « j'aime beaucoup l'histoire.
papa! » repōdi la fijet, « ze:m boku listwa:r.

En classe, j'étais la première en histoire, tu sais? »
ā kla:s, zete la prēmje:r ā -nistwa:r, ty se?»

« Bien, mais alors, je ne peux sûrement rien te raconter
«bjē, me alo:r, zə n pə syrmā rjē t rakōte

de nouveau, » essaya de dire M. Doumier, mais sa
d nuvo, » eseja də di:r mäsja dumje, me sa

petite-fille l'arrêta: « Oh, si, grand-père! Tu sais
ptitfi.j lareta: « o, si, grāpe:r! ty se

sûrement mille choses intéressantes qu'on ne nous a
syrmā mil fo:z ēteresā:t kō nə nu -za

jamais enseignées! Et tu racontes si bien! » « Petite
game -zāsejel e ty rakō:t si bjē! » « pōtīt

femme! » dit le grand-père, puis il commença à raconter.
fam! » di l grāpe:r, pyi il komāsa a rakōte.

rêveur = qui rêve

essaya = a essayé

arrêta = a arrêté

commença =
a commencé

La chanson de Roland

la fāsō də rolā

« Vous savez qu'au début du IX^e siècle, la France
« vu save ko deby dy nævjem sjekl, la frā:s

était gouvernée par un très grand roi, l'empereur
ete gouverne par ā tre grā rwa, lāpræ:r

chanson : histoire
(chantée à
l'époque où elle a
été écrite)

Chapitre quarante-deux (42).



l'Espagne (f)

Charlemagne ɔ:
Charles le Grand
Dieu a fait le ciel
et la terre.

Les habitants d'un
pays forment un
peuple.

Deux peuples qui
ne croient pas au
même dieu n'ont
pas la même reli-
gion.

le principal = le
plus important

principal
principaux

Il ɔ: Charlemagne
conquis = pris au
cours de la guerre

résistait ɔ: ne se
laissait pas
prendre

conquérir
a conquis

Charlemagne. En même temps, l'Espagne était gouver-
ʃarləman. ā me:m tã, lɛspən ɛtɛ guvɛr-

née par les Maures, c'est-à-dire par les Arabes.
nɛ par lɛ mɔ:r, sɛ -tə di:r par lɛ -zarab.

Comme ces Maures ne croyaient pas au même Dieu
kɔm sɛ mɔ:r nə krɔʒɛ pa o me:m dʒɔ

que les Français, les deux peuples étaient ennemis.
k lɛ frãse, lɛ dɔ pœpl ɛtɛ ɛnmɪ.

Naturellement, ils avaient aussi d'autres raisons d'être
natyrelmã, il -zavɛ -tosi dɔ:trɔ rezɔ̃ dɛ:tr

ennemis, mais la différence de religion était une des
ɛnmɪ, mɛ la dɪfɛrãs dɔ rɛlɪʒjɔ̃ ɛtɛ -tɪn dɛ

principales raisons.
prɛsipal rezɔ̃.

Au moment donc où commence la « Chanson de Roland »,
o mɔmã dɔ:k u kɔmãs la «ʃãsɔ̃ d rɔlã»,

que je vais vous raconter, l'empereur Charlemagne
kə ʒ vɛ vu rakɔ̃tɛ, lãprœ:r ʃarləman

était en Espagne, où il faisait la guerre aux Maures.
ɛtɛ -tã -nɛspən, u il fɔzɛ la gɛ:r o mɔ:r.

Il y avait passé sept ans et avait conquis tout le pays,
il i avɛ pase sɛt ā ɛ avɛ kɔ̃ki tu l pɛʒi,

sauf une seule grande ville qui lui résistait encore:
sɔf yn sɛl grã:d vil ki lyi rezistɛ ākɔ:r:

c'était la ville de Saragosse. Charlemagne n'avait pas
sɛtɛ la vil dɔ saragɔs. ʃarləman navɛ pa

pu la conquérir parce qu'elle était située sur une
py la kɔ̃keri:r pars kɛl ɛtɛ sityɛ syr yn

montagne. Saragosse était la ville où se trouvait le
mōtap. saragos ete la vil u sɔ truve lə

roi Marsile, le roi des Maures.
rwa marsil, lə rwa de mɔ:r.

Marsile était désespéré de voir son pays passer aux
marsil ete dezespere d vwa:r sɔ peji pase o

maines de son plus grand ennemi, et pour savoir ce
mē d sɔ ply grā -tenmi, e pur savwa:r sɔ

qu'il pouvait faire pour reconquérir l'Espagne, il fit
kil puve fe:r pur rəkōkeri:r lespan, il fi

venir ses meilleurs conseillers. Celui qui parla le
uni:r se mejæ:r kōseje. səlyi ki parla l

premier fut Blancandrin. Il dit à Marsile: « Roi
prəmje fy blākādrē. il di a marsil: «rwa

Marsile, n'ayez pas peur! Envoyez à Charles, le fier
marsil, neje pa pæ:r! āvwaje a farl, lə fje:r

et l'orgueilleux, des mots de très grande amitié.
e lorgæjə, de mo dɔ tre grā:d amitje.

Donnez-lui beaucoup d'or et d'argent, et donnez-lui
done lyi boku dɔ:r e darzā, e done lyi

des chiens de chasse, des lions, des chameaux. Dites-
de fje d fas, de lɔ, de famo. dit

lui qu'il a assez fait la guerre dans ce pays et qu'il
lyi kil a ase fe la ge:r dā s peji e kil

devrait retourner en France. Dites-lui que quand il
dovre rturne ā frā:s. dit lyi kə kā -tɪl

sera rentré en France, vous l'y suivrez, et que vous
səra rātre ā frā:s, vu li sɔivre, e kə vu



une montagne

passer aux mains
 de = être pris par

fit = a fait

Un conseiller dit à
 une personne ce
 qu'elle doit faire.

parla = a parlé

fut = a été

Charles ɔ: Charle-
 magne

orgueilleux =
 fier

Avec l'or, on fait
 par exemple des
 montres et des
 bagues. Avec
 l'argent, on fait
 des cafetières, des
 fourchettes, des
 cuillers, etc.



un chameau

Chapitre quarante-deux (42).

foi ɔ: religion

croire
(qu') il croie

nos fils ɔ: fils des
Maures

il vaut mieux =
c'est mieux

perdre
(que) je perde
(que) nous per-
dions

eut = a eu

il dit = a dit
ils dirent = ont
dit

décida = a décidé



une branche d'olivier

il arriva
ils arrivèrent
il salua
ils saluèrent

recevrez sa foi et l'accepterez pour roi. Et pour qu'il
rsəvɾe sa fwa e lakseptəre pur rwa. e pur kil

vous croie, envoyez-lui dix ou vingt de nos fils. Si
vu krwa, əvwaje lɥi dis u vɛ d no fis. si

vous ne tenez pas vos promesses, il leur fera couper
vu n tene pa vo promes, il ləɾ fəɾa kupe

la tête, mais il vaut mieux qu'ils perdent leur
la tɛ:t, mɛ il vo mɣə kil pɛɾd ləɾ

tête et que nous ne perdions pas, nous, notre belle
tɛ:t e k nu n pɛɾdɣə pa, nu, notɾə bel

Espagne! »

ɛspan! »

Quand Blancandrin eut parlé, les autres conseillers
kā blākādrɛ y parle, le -zo:trə kɔseje

du roi Marsile dirent qu'il avait peut-être raison. Et
dɥ rwa marsil di:r kil ave pɛtɛ:trə rezɔ. e

Marsile décida que Blancandrin et neuf autres avec
marsil desida kə blākādrɛ e nə -vo:tr əvɛk

lui iraient vers l'empereur Charles, portant des
lɥi ire ver lāpræ:r ʃarl, pɔrtā de

branches d'olivier en signe de paix.

brā:ʃ dɔlivje ā sɣ̃ də pɛ.

Quand les dix hommes arrivèrent devant Charlemagne,
kā le di -zɔm arivɛ:r dɔvā ʃarləman,

ils le saluèrent avec amour et Blancandrin parla,
il lə salɥɛ:r əvɛk amu:r e blākādrɛ parla,

demandant à l'empereur de quitter la belle Espagne
dəmədā -ta lāpræ:r də kite la bel ɛspan

et lui promettant que le roi Marsile le suivrait en
e lyi prometā kə lə rwa marsil lə sɥivre ā

France et accepterait sa foi. Et pour que Charle-
frā:s e akseptəre sa fwa. e pur kə ʃarla-

magne croie à la promesse de Marsile, Blancandrin
maŋ krwa a la prɔmes də marsil, blākādrē

lui dit qu'il pourrait emmener avec lui dix ou quinze
lyi di kil pure āmne avek lyi dis u kē:z

ou même vingt jeunes gens, fils des premiers parmi
u me:m vē zœn zā, fis de prəmje parmi

les Maures.

le mɔ:r.

Quand Blancandrin eut parlé, Charlemagne resta long-
kā blākādrē y parle, ʃarlamaŋ resta lɔ-

temps silencieux, puis il décida de donner sa réponse
tā silāsje, pɥi il desida də done sa repɔ:s

silencieux = en
silence

aux Maures le lendemain.

o mɔ:r lə lādmē.

Le lendemain matin, Charles réunit tous ses con-
lə lādmē matē, ʃarl reyni tu se kɔ-

réunit = fit venir

seillers et après leur avoir répété les paroles des
seje e apre lœr avwa:r repete le paʁɔl de

parole(f) =
mot(m)

envoyés de Marsile, il leur demanda de lui donner
-zāvwaje d marsil, il lœr dəmāda də lyi done

envoyé = person-
ne qui est envoyée
par quelqu'un

conseil. Le premier qui parla fut son neveu Roland.
kɔ:se:j. lə prəmje ki parla fy sɔ nvø rɔlā.

Un conseiller don-
ne des conseils.

Il dit à Charlemagne: « Malheur à vous, si vous
il di a ʃarlamaŋ: «malœ:r a vu, si vu

Chapitre quarante-deux (42).

Sarrasin = Maure



une armée

la o: Saragosse

se mit = s'est mis

écoutez Marsile! Une fois déjà, il vous a envoyé
-zekute marsil! yn fwa deza, il vu -za ävwa:je

quinze de ses hommes, chacun portant une branche
kē:z də se -zom, fakē portā -tyn brā:f

d'olivier, et ils sont venus avec les mêmes paroles de
dolivje, e il sō vny avek le mē:m parol də

paix et d'amour que ceux-ci. Vous avez alors demandé
pē e damu:r ka səsi. vu -zave alo:r dāmāde

conseil à vos Français, et ils vous ont conseillé
kōse:j a vo frāse, e il vu -zō kōseje

d'écouter les Sarrasins. Mais qu'a fait Marsile? Il a
dekute le sarazē. mē ka fē marsil? il a

fait couper la tête à vos deux envoyés dans la mon-
fē kupe la tē:t a vo də -zävwa:je dā la mō-

tagne. Voici mon conseil: continuez votre guerre
ta:n. vwasi mō kōse:j: kōtinje votra ge:r

comme vous l'avez si bien commencée, et menez votre
kom vu lave si bjē komāse, e mne votr

armée devant Saragosse. Prenez-la et vengez les
arme dvā saragos. prane la e vāze le

deux hommes que Marsile a fait tuer! »

də -zom ka marsil a fē tye!»

Charlemagne ne répondit pas à Roland. Il se mit à
farlaman na repōdi pa a rolā. il sə mi a

penser, la tête baissée. Alors un autre Français,
pāse, la tē:t bese. alo:r ā -no:trā frāse,

Ganelon, s'avança à son tour et dit à Charlemagne:
ganlō, savāsa a sō tu:r e di a farlaman:

« Malheur à nous, si vous ne croyez pas le roi Mar-
«malœ:r a nu, si vu nə krwaje pa la rwa mar-
 sile! Puisqu'il vous promet la paix et d'accepter notre
sill pyiskil vu prəme la pə e dakseptə nɔtrə
 foi, fou est celui qui vous conseille de refuser! »
fwa, fu ɛ səlyi ki vu kɔsɛ:j də rfyze! »

Après Ganelon, c'est Naimès qui parla, et lui aussi
apre ganlɔ̃, sɛ nɛ:m ki parla, ɛ lyi osi
 conseilla à l'empereur Charles d'écouter les envoyés
kɔsɛja a lāprœ:r fərl dekute le -zāvwaje
 du Sarrasin. Alors Charles demanda qui il fallait
dy sarazē. alo:r fərl dəmāda ki il fale
 envoyer au roi Marsile. Roland lui-même, et d'autres
-tāvwaje o rwa marsil. rolā lyime:m, ɛ do:tr

après lui, se proposèrent. Mais Charlemagne refusa.
apre lyi, sɔ prɔpoze:r. mɛ ʃarləmaɲ rɔfyzə.

il proposa
 ils proposèrent

Roland proposa alors Ganelon, celui même qui avait,
rolā prɔpoza alo:r ganlɔ̃, səlyi mɛ:m ki ave,

le premier, conseillé à l'empereur de croire Marsile,
lə prəmje, kɔsɛje a lāprœ:r də krwa:r marsil,

le roi sarrasin. « Il a raison, » dirent les autres
lə rwa sarazē. «il a rezɔ̃,» di:r le -zo:trə

Français, « vous ne sauriez envoyer un meilleur homme
frāse, «vu n sɔrje āvwaje ɛ mejœ:r ɔm

vous ne sauriez =
 vous ne pourriez
 pas

que Ganelon! » Quand Ganelon vit que ce serait lui
kə ganlɔ̃! » kɑ̃ ganlɔ̃ vi k sɔ sɾe lyi

vit = a vu

qui serait envoyé, il se mit dans une très grande colère
ki sɾe -tāvwaje, il sɔ mi dā -zyn tre grā:d kole:r

Chapitre quarante-deux (42).

promit = a promis

et promit à Roland qu'avant longtemps il se vengerait! »
e prɔmi a ʁolā kavā lɔtā il sə vāʒre!»

A ce point du récit, M. Doumier fut arrêté par
a s pʁwē dy resi, mɔsjø dumje fy -tarete par

Jeanne, qui demanda: « Pourquoi est-ce que Ganelon
ʒa:n, ki dmāda: «pʁkwa es kə ɡanlɔ

promet de se venger? Il a peur? » « Oui, il a peur
prɔmɛ d sə vāʒe? il a pœ:r? » «wi, il a pœ:r

d'être tué par le roi Marsile. » « Mais pourquoi est-ce
de:trə tye par lə rwa marsil. » «me pʁkwa es

proposer
une proposition

qu'il a conseillé à Charlemagne d'accepter la propo-
kil a kɔseʒe a ʃarlɔman dakseptɛ la propo-

sition des Sarrasins? » « Parce qu'il voulait rentrer
zisjɔ de sarazɛ? » «pɑrs kil vule rɑtre

en France pour retrouver sa femme, qui était la sœur
ɑ frɑ:s pʁ rɑtruve sa fam, ki ɛtɛ la sœ:r

de Roland. » « Oh, Ganelon était le beau-frère de
də ʁolā. » «o, ɡanlɔ ɛtɛ l bofrɛ:r də

Roland? Je trouve que Roland a mal fait de le pro-
ʁolā? ʒə tru:v kə ʁolā a mal fɛ də l prɔ-

poser comme envoyé auprès des Sarrasins! » « Eh
poze kɔm āvwaje opre de sarazɛ! » «e

bien, tu verras que Roland sera bien puni. » « Je sais,
bjɛ, ty vɛra k ʁolā sɾa bjɛ pyni. » «ʒə se,

il sera tué! On nous l'a raconté au lycée. Mais je
il sɛra tye! ɔ nu la rakɔtɛ o lise. me ʒə

ne me rappelais plus l'histoire de Ganelon. »
n mə raple ply listwa:r də ɡanlɔ. »

Alors, M. Doumier continua: «Charlemagne donna
alo:r, masjə dumje kōtɪnyɑ: «ʃarləman dɔna

à Ganelon son gant, celui de la main droite, et son
a ganlō sō gā, səlyi d la mē drwat, e sō

bâton d'empereur, pour que Ganelon puisse prouver à
batō dāpræ:r, pur ka ganlō pɥis pruve a

Marsile qu'il était vraiment l'envoyé de l'empereur
marsil kil ete vremā lāvwaɟe d lāpræ:r

Charles. Puis il lui donna une lettre pour Marsile
ʃarl. pɥi il lyi dɔna yn letre pur marsil

et fit sur lui le signe de la croix. Et Ganelon partit
e fi syr lyi l sɪn də la krwa. e ganlō parti

vers Saragosse. Les dix envoyés du Sarrasin par-
ver saragos. le di -zāvwaɟe dy sarazē par-

tirent avec lui.

ti:r avek lyi.

C'est alors que Ganelon et Blancandrin firent une
se -talɔ:r ka ganlō e blākādrē fi:r yn

chose très laide, car ils décidèrent de faire mourir
ʃo:z tre led, kar il deside:r də fe:r muri:r

Roland. Ganelon aimait bien Charlemagne, mais il
rolā. ganlō eme bjē ʃarləman, me il

haïssait Roland. C'est ainsi que, le soir du même
aise rolā. se -tēsi ka, lə swa:r dy mē:m

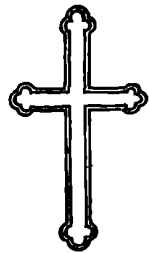
jour, Ganelon et le roi Marsile se mirent d'accord sur
zu:r, ganlō e lə rwa marsil sə mi:r dako:r syr

la manière de faire mourir Roland et ses compagnons.
la manje:r də fe:r muri:r rolā e se kōpaɲō.



un gant

prouver ɔ: mon-
 trer qu'une chose
 est vraie



une croix

il partit
 ils partirent

il fit
 ils firent

haïr ↔ aimer

il mit
 ils mirent

se mettre d'accord
 = décider (en-
 semble)

compagnon = ami

Chapitre quarante-deux (42).

« Car, » comme le dit Ganelon à Marsile quand il fut
«*kar,*» *kɔm lə di ɡanlɔ̃ a ˈmarsil kɑ -til fy*

devant lui, « tant que vivra l'orgueilleux Roland, la
dvɑ̃ lyi, «tɑ̃ k vivra lɔʁɡœjɔ̃ ʁolɑ̃, la
guerre ne cessera pas entre la France et l'Espagne.
ɡe:r nɑ sɛsʁa pa ɑ:trə la frɑ:s e lɛspɑ̃.

C'est lui qui est votre principal ennemi, pas Charles. »
sɛ lyi ki ɛ vɔtrə pʁɛsɪpaˈl ɛnmi, pa ʃaʁl. »

« Dites-moi donc, » lui demanda Marsile, « comment
«*dɪt mwa dɔ̃,*» *lyi dmɑ̃da marsil, «kɔmɑ̃*

je peux faire mourir Roland. » « Je vais vous le dire, »
ʒ pø ʃe:r muri:r ʁolɑ̃. » «ʒə vɛ vu l di:r, »

lui répondit Ganelon. « Envoyez à Charles tant d'or
lyi ʁɛpɔ̃di ɡanlɔ̃. «ɑ̃vwaʒe a ʃaʁl tɑ̃ dɔ:r

chose précieuse =
chose de très haut
prix

et d'argent et d'autres choses précieuses que tout
e darʒɑ̃ e dɔ:trə ʃo:z pʁɛsjɔ:z kɑ tu

Français s'en étonne. Alors Charles quittera l'Espagne
frɑ̃sɛ sɑ̃ -ɛtɔn. ˈalɔ:r ʃaʁl kitʁa lɛspɑ̃

et repartira vers sa douce France. Derrière sa grande
e ʁpaʁtɪra vɛʁ sa dus frɑ:s. dɛʁʒe:r sa ɡrɑ:d

armée, en passant les montagnes, il laissera comme
armɛ, ɑ̃ pasɑ̃ lɛ mɔ̃taɲ, il lɛsʁa kɔm

arrière-garde (f)
= dernière partie
d'une armée

arrière-garde son neveu Roland et Olivier, son meilleur
aʁʒe:r ɡaʁd sɔ̃ nvø ʁolɑ̃ e ɔlivʒɛ, sɔ̃ mɛjɔ:ʁ

compagnon, et avec eux vingt mille Français. Quand
kɔ̃paɲɔ̃, e avɛk ø vɛ̃ mil frɑ̃sɛ. kɑ̃

ils seront bien entrés dans les montagnes, envoyez
-til sɔʁɔ̃ bjɛ̃ -nɑ̃tʁɛ dɑ̃ lɛ mɔ̃taɲ, ɑ̃vwaʒɛ

contre eux une première armée de cent mille de vos
kā:tr ø yn prāmje:r arme d sã mil dā vo

Sarrasins. Puis, si ce n'est pas assez, vous enverrez
sarazē. p̄q̄i, si s ne pa ase, vu -zāvere

contre eux une deuxième armée. Dans l'une ou l'autre
kā:tr ø yn dōzjem arme. dā lyn u lo:trā

bataille, Roland sera tué. Charles aura alors perdu
bata:ʃ, rolā sra tye. ʃarl ora als:r perdy

son bras droit, et de toute votre vie vous n'aurez plus
sā bra drwa, e d tut votra vi vu nore ply

de guerre. »

d ʒe:r. »



Ganelon jure sur la croix.

Quand il entendit cela, Marsile fut très content.
kā -til ātādi sla, marsil fy tre kātā.

Puis il demanda à Ganelon de jurer qu'il ferait
p̄q̄i il dāmāda a ganlō d zyre kil ʃore

Quand deux armées d'ennemis se rencontrent, il y a une bataille.

Le « bras droit » d'une personne est celui qui aide le plus cette personne.

entendit = a entendu

jurer : promettre (de faire quelque chose) avec grande force

Chapitre quarante-deux (42).

	mettre Roland et ses compagnons à l'arrière-garde. <i>metrə rɔlā e se kōpaŋō a larje:r gard.</i>
	Et Ganelon le jura, mettant la main sur la croix. <i>e ganlō l zyra, metā la mē syr la krwa.</i>
trahir (famille de finir)	Il savait bien qu'en faisant cela, il trahissait Charle- <i>il save bjē kā fəzā sla, il traise farla-</i>
	magne et les Français, mais il haïssait trop Roland <i>maŋ e le frāse, me il aise tro rɔlā</i>
s'en empêcher = s'empêcher de le faire	pour pouvoir s'en empêcher. Marsile, de son côté, <i>pur puwwa:r sā -nāpeŋe. marsil, də sō kote,</i>
combattre quel- qu'un = faire la guerre à quelqu'un	jura de combattre Roland avec toute son armée. Puis <i>zyra d kōbatrə rɔlā avek tut sō -narme. pɥi</i>
	il donna à Ganelon des cadeaux très précieux, et pour <i>il dɔna a ganlō de kado tre presjə, e pur</i>
	l'empereur Charles une montagne d'or et d'argent, <i>lāpræ:r farl yn mōtan dɔ:r e darzā,</i>
	et sept cents chameaux pour la porter. <i>e set sā famo pur la porte.</i>
traître = person- ne qui a trahi	Le lendemain, le traître Ganelon arriva auprès de <i>lə lādmē, lə tre:trə ganlō ariva opre d</i>
	Charlemagne. Il lui dit que Marsile acceptait de <i>farlɛmaŋ. il lɥi di k marsil akseptɛ d</i>
	changer de religion et de prendre la foi du beau <i>fāʒe d rɔlizjō e d prā:drə la fwa dy bo</i>
	peuple de France, et qu'il acceptait de n'avoir d'autre <i>pæplə də frā:s, e kil akseptɛ d navwa:r dɔ:tr</i>
	empereur que Charles. Quand celui-ci entendit les <i>āpræ:r kə farl. kā səlyisi ātādi le</i>

paroles du traître, il fut très heureux et ordonna à
parɔl dy tre:tr, il fy tre -zæɐθ e ɔɾdɔna a

ordonner = donner l'ordre

son armée de se préparer à rentrer en France. Et
sɔ -narme d sɔ pɾepare a rɑ̃tre ɑ̃ frɑ:s. e

quand il demanda à ses hommes qui devait rester à
kɑ̃ -til dɑmɑda a se -zɔm ki dʁe reste a

l'arrière-garde, Ganelon répondit: « Roland, mon beau-
larʃe:r gard, ganlɔ̃ ɾepɔ̃di: «rɔlɑ̃, mɔ̃ bo-

frère! » Charlemagne fut très triste en entendant ces
frɛ:r! » ʃarlɛmɑ̃ fy tre trist ɑ̃ -nɑ̃tɑdɑ se

mots, mais il ne put empêcher Roland de rester. Et
mo, mɛ il nɑ py ɑ̃pɛʃe rɔlɑ̃ d reste. e

à la grande douleur de l'empereur, l'orgueilleux Roland
a la grɑ:d dulæ:r dɑ lɑ̃pɾæ:r, lɔʁgœʝ rɔlɑ̃

ne voulut garder avec lui que ses vingt mille Français.
n vuʎy garde avɛk ʎi kɑ se vɛ̃ mil frɑ̃se.

voulut = a voulu

Car il ne savait pas que, dans les montagnes, quatre
kar il nɑ savɛ pa kɑ, dɑ le mɔ̃tɑ̃, katɾɔ

cent mille Sarrasins attendaient déjà, et qu'il ne
sɑ̃ mil sarazɛ̃ atɑ̃dɛ dɛʒɑ, e kil nɑ

pouvait que perdre la bataille qui viendrait. Et
puvɛ k pɛɾdɾɔ la bata:ʝ ki vjɛ̃dɾe. e

Charlemagne, le cœur douloureux, se mit en marche
ʃarlɛmɑ̃, lɑ kœ:r dulurɔ, sɔ mi ɑ̃ mɑʃ

vers la France, laissant Roland derrière lui. Il avait
vɛr la frɑ:s, lɛsɑ̃ rɔlɑ̃ dɛrʃe:r ʎi. il avɛ

peur de ne jamais le revoir, il avait le sentiment que
pœ:r dɑ n ʒamɛ l ɾɔvʁɑ:r, il avɛ l sɑ̃timɑ̃ kɑ

Chapitre quarante-deux (42).

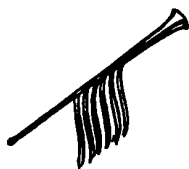
bon
meilleur
le meilleur

mauvais
pire
le pire

craindre = avoir
peur de

craindre
la crainte

il fut
ils furent



un clairon

vaincre ↔ per-
dre (une bataille)

il entendit
ils entendirent

il eut
ils eurent

attaquer = aller
brusquement con-
tre quelqu'un
pour le combattre

Ganelon l'avait trahi et que Roland était en grand
ganlō lave trai e k rolā ete -tā grā

danger. Et il avait raison de craindre le pire, car
dāze. e il ave rezō d krē:drə lə pi:r, kar

déjà les Sarrasins approchaient de l'arrière-garde de
deza le sarazē aprɔʃe d larjɛ:r gard də

Roland.

rolā.

Quand ils furent tout près des Français, les Sarrasins
kā -tīl fy:r tu pre de frāse, le sarazē

firent sonner mille clairons, sûrs déjà de vaincre. Et
fi:r sɔne mil klerō, sy:r deza d vē:kr. e

quand les Français les entendirent, ils se dirent: « Dieu
kā le frāse le -zātādi:r, il sə di:r: «dʒə

soit avec nous! Voilà sûrement les Sarrasins! » Mais
swa -tavek nu! vwala syrmā le sarazē!» me

ni Roland ni aucun de ses compagnons n'eurent peur,
ni rolā ni okē d se kōpanō ny:r pæ:r,

ni aucun des vingt mille Français, car ils pensaient que
ni okē de vē mil frāse, kar il pāse k

Dieu ne les abandonnerait pas. Seul Olivier, le meilleur
dʒə n le -zabādnre pa. səl olivje, lə mejæ:r

des compagnons de Roland, quand il fut monté sur la
de kōpanō d rolā, kā -tīl fy mōte syr la

montagne et qu'il eut vu le grand nombre de Sarrasins
mōtan e kil y vy l grā nō:brə də sarazē

qui se préparaient à attaquer les Français, dit à Roland:
kī s prepare a atake le frāse, di a rolā:

« Roland, mon compagnon, sonnez l'olifant! Quand
«rolā, mō kōpanō, sone lolifā! kā

olifant (m) = sorte de clairon

Charlemagne l'entendra, il reviendra avec ses armées
ʃarləmaɲ lātādra, il rəvjēdra avek se -zarne

et nous secourra. Car par la trahison de Ganelon
e nu səkurra. kar par la traizō d ganlō

secourir = aider (famille de courir)

Un traître fait une trahison.

nous voilà en grand danger: nous sommes peu nom-
nu vvala ā grā dāʒe: nu som pø nō-

breux, et les Sarrasins sont plus de cent mille. » Mais
brø, e le sarazē sō ply d sā mil. » me

l'orgueilleux Roland lui répondit: « Jamais je ne
lorgæʒø rolā lʷi repōdi: «zame ʒ nə

sonnerai l'olifant! Il ne sera pas dit que j'ai pris peur!
sonre lolifā! il nə sra pa di kə ʒe pri pæ:r!

j'ai pris peur = j'ai soudain eu peur

Les Français se battront comme des lions, ils
le frāse s batrō kəm de lʷō, il

se battre ɔ: combattre

frapperont sans pitié, et ceux d'Espagne n'échapperont
fraprō sā pitje, e sø despaɲ neʃaprō

pas à la mort! » Et Roland ne sonna pas l'olifant.
pa a la mɔ:r! » e rolā n sona pa lolifā.

Quand les Français virent les Sarrasins descendre
kā le frāse vi:r le sarazē desā:dra

il vit ils virent

des montagnes, ils descendirent de leurs chevaux, et
de mōtāɲ, il desādi:r də lær ʃəvo, e

ayant mis genou à terre, prièrent Dieu de les aider à
eʃā mi ʒnu a tɛ:r, prie:r djø d le -zede a

bien combattre. Puis ils se relevèrent, remontèrent
bjē kōbatr. pʷi il sə rləve:r, rəmōte:r

Chapitre quarante-deux (42).

il est décidé à =
il a décidé de

sur leurs bons chevaux, et tous ensemble, sans craindre
syr lær bō fvo, et tus āsā:bl, sā krē:drā

la mort, attaquèrent les Sarrasins. Ils étaient décidés
la mō:r, atake:r le sarazē. il -zete deside

à vaincre, mais à vaincre seuls, car ils savaient bien
a vē:kr, me a vē:krā sœl, kar il save bjē

que Charles ne pouvait plus les secourir. Et avant
kā farl nā puve ply le skuri:r. e avā

combat = bataille

de se lancer dans le combat, ils jurèrent de mourir
d sō lāse dā l kōba, il zyre:r dā muri:r

plutôt que de s'enfuir.
plyto k dā sāfyi:r.

dur ↔ doux

Le combat fut dur. Beaucoup de Sarrasins, et parmi
lā kōba /y dy:r. boku d sarazē, e parmi

eux le neveu du roi Marsile, Aelroth, qui conduisait
ø l nævø dy rwa marsil, aelrot, ki kōdyize

l'armée, furent tués par les Français. A chaque
larme, fy:r tye par le frāse. a fak

instant, dans la bataille qui ne s'arrêtait pas un
ēstā, dā la bata:j ki n sarete pa ā

moment, on entendait le cri de guerre de Charles:
mōmā, ō -nātāde l kri d gē:r dā farl:

« Montjoie! » Mais aussi, combien de Français, jeunes
«mōjwa!» me osi, kōbjē d frāse, zœn

et beaux, qui ce jour-là virent pour la dernière fois
e bō, ki sō zu:r la vi:r pur la dernje:r fwa

la lumière du jour! Le sang coulait; à chaque instant
la lymje:r dy zu:r! lā sā kule; a fak ēstā

Roland perdait un de ses hommes. Cependant, tel était
rolā perde æ d se -zom. sǣpādā, tel ete

le courage des Français que des cent mille Sarrasins
l kura:ʒ de frāse kə de sā mil sarazē

du neveu de Marsile, il n'y en eut pas un seul qui
dy nvø d marsil, il njā -ny pa æ sæl ki

échappa à la mort. Mais Roland et Olivier, son cher
efapa a la mɔ:r. me rolā e olivje, sǿ fe:r

compagnon, et les Français qui n'avaient pas été tués,
kǽpanǽ, e le frāse ki nave pa ete tye,

eurent juste le temps de prier pour leurs morts et de
y:r zyst lə tǽ d prie pur lær mɔ:r e d

faire sur eux le signe de la croix. Car déjà arrivait
fe:r syr ø lə sijn də la krwa. kar deʒa arive

vers eux Marsile avec sa grande armée. Sept mille
ver ø marsil avek sa grā:d arme. set mil

clairs sonnèrent, annonçant le combat prochain.
klerǽ sone:r, anǽsā l kǽba proʃē.

Alors Roland réunit ses hommes, et ensemble ils
alɔ:r rolā reyni se -zom, e āsā:bl il

jurèrent de résister jusqu'à la mort et de prouver à
ʒyre:r də reziste ʒyska la mɔ:r e də pruve a

Charles qu'il n'y avait pas meilleur peuple que celui
ʃarl kil njave pa meʃæ:r pæplə kə sælyi

de France.

d frā:s.

Cette bataille fut encore plus dure que la première,
set bata:ʃ fy -tǽkɔ:r ply dy:r kə la prəmje:r,

Chapitre quarante-deux (42).

craindre
il craignait

car Marsile avait tous ses morts à venger, et parmi
kar marsil ave tu se mɔ:r a vāze, e parmi
 eux son neveu. Mais les Français ne craignaient pas
ø sɔ nvø. me le frāse nə krepe pa
 la mort.
la mɔ:r.

Quand Roland vit qu'il ne restait plus que très peu
kā rɔlā vi kil nə reste ply kə tre pø
 de Français, il dit à Olivier: « Olivier, frère, je sonnerai
d frāse, il di a olivje: «olivje, fre:r, ʒə sonre
 l'olifant. Charles l'entendra, les Français reviendront,
lolifā. ʃarl lātādra, le frāse rəvjēdrɔ,
 ils nous secourront. » Mais Olivier lui répondit:
il nu skurrɔ. » me olivje lyi repɔdi:

il est courageux
= il a du courage

« Sonner maintenant votre olifant serait une chose
«sone mētnā votr olifā sre -tyn ʃo:z
 bien peu courageuse! Quand il était encore temps,
bjē pø kurəʒo:z! kā -tɪl ete -tāko:r tā,
 vous avez refusé de le faire. Si vous le faites mainte-
vu -zave rfyze d lə fe:r. si vu l fet mēt-
 nant, ce ne sera plus par mon conseil! Vous avez été
nā, sə n sɔra ply par mɔ kɔse:ʃ! vu -zave -zete
 trop orgueilleux, et si tant de Français sont morts
tro -pɔrgæjə, e si tā d frāse sɔ mɔ:r
 aujourd'hui, c'est votre faute! Et avant ce soir nous
ozurduʃi, se votrə ʃo:t! e avā sə swa:r nu
 serons morts tous deux! »
sɔ mɔ:r tu dɔ!»

Il avait raison, Olivier. Les Français étaient cou-
il ave rezō, olivje. le frāse ete ku-

rageux et ils se battaient comme des lions, mais
razō e il sō bate kōm de lǝ, mē

les Sarrasins étaient trop nombreux. Roland sonna
le sarazē ete tro nōbrō. rolā sōna

l'olifant, si fort que Charlemagne l'entendit et revint
lōlifā, si fō:r kō farlōman lātādi e rōē

revint = est
revenu



Roland sonne l'olifant.

en arrière, mais il était trop tard. Charles ordonna
ā -narje:r, mē il ete tro ta:r. farl ordōna

à ses hommes de saisir Ganelon, le traître, et de le
a se -zōm dō sezi:r ganlō, lō tre:tr, e dō l

mettre en chaînes. Mais rien ne pouvait plus empêcher
metr ā fen. mē rjē n pūve ply -zāpefe

Roland et ses compagnons de mourir.
rolā e se kōpānō d muri:r.

Quand Charlemagne arriva au lieu de la bataille, les
kā farlōman ariva o lǝ d la bata:ǝ, le



des chaînes

Chapitre quarante-deux (42).

combattre
a combattu

Sarrasins s'étaient enfuis, mais des vingt mille Français,
sarazē sete -tāfyi, me de vē mil frāse,
 pas un n'était en vie. Roland avait combattu plus
pa -zā nete -tā vi. rolā ave kōbaty ply
 courageusement que tous les autres, mais il avait été
kurazōzmā k tu le -zo:tr, me il ave -tete
 blessé à mort, et quand l'empereur arriva, il était
blese a mɔ:r, e kā lāprœ:r ariva, il ete
 mort. »
mɔ:r.»

finit = a fini

Il était tard quand M. Doumier finit son histoire.
il ete ta:r kā mäsjo dumje fini sō -nistwa:r.

Pendant quelques minutes personne ne dit rien. Jeanne
pādā kelk minyt person nā di rjē. za:n
 surtout était très silencieuse. L'histoire de Roland
syrtu ete tre silāsjo:z. listwa:r dā rolā

avait été si passionnante! Quand elle revint du IX^e
ave -tete si pasjonā:t! kā -tel rävē dy nævjem

siècle où le récit de son grand-père l'avait portée, ses
sjekl u l resi d sō grāpe:r lave porte, se

premiers mots furent: « Oh, grand-père, raconte-nous
prämje mo fy:r: «o, grāpe:r, rakō:t nu

encore quelque chose! » « Non, Jeannette, pas ce soir, »
ākō:r kelkə fo:z! » «nō, zanel, pa sē swa:r, »

lui répondit M. Doumier, « mais demain soir, si tu
lyi repōdi mäsjo dumje, «me dmē swa:r, si ty

veux. » « Oui! » « Que veux-tu que je vous raconte? »
vø.» «wi!» «kə vø ty kə ʒ vu rakō:t?»

« L'histoire de Jeanne d'Arc! » « Bien! Alors, demain
«listwa:r də ʒa:n dark!» «bjẽ! alɔ:r, dɔmẽ

soir, s'il n'arrive rien qui nous en empêche, je vous
swa:r, sil nari:v rjẽ ki nu -zā -nāpɛ:f, ʒə vu

raconterai la vie de Jeanne d'Arc, » dit-il, et tout le
rakõtɾe la vi d ʒa:n dark,» di -til, e tu l

monde alla se coucher.

mõ:d ala s kufe.

EXERCICE A.

M. Doumier a — l'Histoire de France. C'était au —
de Nantes. Après le dîner qui avait été — bon, Marie-
Anne demanda: « Racontez-nous quelque chose, beau-
père! » Et le vieux M. Doumier se mit à raconter la —
de Roland.

Au début du IX^e siècle, la France était — par un très
grand roi: Charlemagne. En même temps, l'— était
gouvernée par les Maures. Les deux —, les Fran-
çais et les Maures, étaient ennemis. La principale
raison était qu'ils n'avaient pas la même —. Il y en
avait d'autres —, mais la différence de religion était
la —.

L'empereur Charlemagne avait — tout le pays. Une
seule grande ville lui — encore, c'était la ville de
Saragosse. Charlemagne n'avait pas pu la —: elle
était située sur une —. Le roi des Maures, Marsile,
ne voulait pas voir son pays passer aux — de son
ennemi. Il fit venir ses meilleurs — pour leur de-
mander ce qu'il devait faire.

MOTS:

un Arabe
l'argent
une armée
une arrière-
garde
une bataille
un bâton
d'empereur
un beau-frère

un bras droit
une chaîne
un chameau
les chameaux
une cheminée
un clairon
un combat
un compagnon
un conseil
un conseiller
une croix
un danger
Dieu
une différence
un empereur
un emploi
un envoyé
une foi
un gant
l'Histoire
un Maure
une montagne
un mort
un olifant
un olivier
l'or
une parole
un peuple
une proposition
une raison
une religion
un Sarrasin
un signe
une trahison
un traître
courageux
dur
orgueilleux
passionnant
le pire
précieux
principal
principaux

Blancandrin dit à Marsile d'envoyer au fier et — Charles des mots d'amitié, puis de lui donner beaucoup d'— et d'—. « Dites-lui aussi que vous le suivrez en France et envoyez-lui vingt de nos fils: il — mieux qu'ils perdent la tête et que nous ne perdions pas notre belle Espagne! »

Marsile envoya dix hommes à Charlemagne; ils portaient des branches d'— en signe de paix. Quand Blancandrin eut parlé, l'empereur Charles resta longtemps —. Le lendemain, Charles réunit ses conseillers et leur répéta les — des envoyés de Marsile. Et il leur demanda de lui donner —.

EXERCICE B.

Cette fois-ci, vous allez essayer de raconter une histoire sans que nous vous aidions par des dessins ni par des questions. Mais nous n'allons tout de même pas vous laisser choisir entièrement seul le sujet de votre histoire. Nous allons vous demander de nous raconter un voyage que vous avez fait, et voici ce que nous vous proposons de raconter:

- 1) Comment vous avez décidé de faire le voyage.
- 2) Ce que vous avez fait pour préparer le voyage.
- 3) Quand et comment vous êtes parti pour la gare.
- 4) Comment ont été le départ et le voyage même.
- 5) Quelles personnes étaient avec vous.
- 6) Quand vous êtes arrivé.
- 7) Ce que vous avez fait en arrivant.
- 8) Comment s'est terminé votre voyage.

Mais naturellement, si vous vous sentez assez sûr de votre français pour ne pas suivre l'ordre que nous vous proposons, vous êtes entièrement libre d'écrire ce que vous voudrez sur votre voyage. Mais n'écrivez pas plus de deux ou trois pages. Il vaut mieux faire deux pages sans fautes ou presque sans fautes que cinq pages trop vite écrites.

EXERCICE C.

que quoi

« — veux-tu — je te donne? » « Je ne sais pas encore ce — je veux — tu me donnes. Mais il y a une chose — j'aimerais bien avoir. » « A — penses-tu? » « Je ne te le dirai pas, car ce à — je pense est trop difficile à trouver. »

se réunir

s'est réuni

se réunit

se réunissait

se réunira

Charlemagne demande à ses conseillers de se —. Quand ils se sont — il leur demande de lui donner conseil. On se — toujours, parmi les Français, quand il y a quelque chose d'important à décider. Quand se —-t-on la prochaine fois? Qui sait? Si l'on se — trop souvent pour discuter on n'aurait plus le temps d'agir.

nous nous réunissons

vous vous réunissez

ils se réunissent

Les conseillers se —, puis ils demandent à Charlemagne: « Pourquoi nous —-nous? » « Nous nous —

rêveur
silencieux
il ajouta
il alla
il arrêta
il arriva
ils arrivèrent
attaquer
ils attaquèrent
il s'avança
se battre
combattre
il a combattu
il commença
conquérir
il a conquis
conseiller
ils craignaient
craindre
(qu') il croie
il décida
ils décidèrent
il demanda
ils descendirent
ils dirent
il dit
il échappa
échapper
enseigner
ils entendirent
il entendit
il essaya
ils eurent
il eut
en faisant
il finit
ils firent
il fit
ils furent
il fut
gouverner
haïr
il haïssait
il jura

jurer
ils jurèrent
laissant
mettant
ils se mirent
il se mit
il ordonna
ordonner
il parla
ils partirent
il partit
(que) nous
perdions
se préparer
ils prièrent
promettant
il promit
il proposa
se proposer
ils proposèrent
prouver
reconquérir
il refusa
ils relevèrent
ils remontèrent
il répondit
résister
il resta
réunir
se réunir
il réunit
il revint
il salua
ils saluèrent
secourir
il a trahi
trahir
il trahissait
vaincre
venger
ils virent
il vit
il voulut
courageusement

pour trouver une réponse aux Maures, » répond l'empereur, puis: « Ne vous — vous pas toujours quand notre armée est en danger? »

EXERCICE D.

Voici un exercice un peu différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Cette fois, nous commençons à vous raconter une histoire, puis, un peu avant de la terminer, nous nous arrêtons et nous vous demandons de la finir vous-même. Pour vous aider, nous vous posons quelques questions sur le reste de l'histoire.

Voici donc le début de l'histoire:

« Il y avait, dans la petite ville de Pampelune [*pâplyn*] un jeune homme qui se nommait Raoul Legris [*raul lagri*]. Ce jeune homme espérait être un jour un grand auteur connu de toute la France. Pour le moment, il n'était connu que de quelques habitants de Pampelune. Mais voilà qu'un jour quelqu'un, venant de Toulon [*tul3*], ville du Sud de la France, apporta à Pampelune une nouvelle qui intéressa beaucoup tous ceux qui connaissaient notre héros. On disait qu'un homme très riche venait de mourir à Toulon et qu'il avait laissé tous ses millions à son jeune neveu Louis Duclos [*lwi dyklo*]. Seulement, on ne savait pas où se trouvait le jeune homme. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il avait quitté sa famille et Toulon à l'âge de vingt-trois ans et qu'il avait écrit quelques courts récits sous le nom de « Raoul Legris »! On ne pouvait en douter: Louis Duclos et Raoul Legris

étaient la même personne. Malheureusement pour le jeune homme, son oncle avait décidé qu'il n'aurait l'argent que s'il acceptait de ne plus jamais écrire et de s'occuper de « choses sérieuses », c'est-à-dire d'affaires et de la maison « Duclos et Compagnie ». C'étaient de très dures conditions pour le jeune auteur. Que devait-il donc faire? Devait-il accepter les millions de son oncle, et dire en même temps adieu à tous ses chers rêves? Ou devait-il refuser l'argent qu'on lui offrait et rester à Pampelune, peut-être inconnu toute sa vie, attendant toujours que quelqu'un le découvre? »

Voilà notre histoire. Elle n'est pas finie, à vous de continuer. Vous êtes entièrement libre de la continuer comme vous voudrez, nous ne vous aiderons donc qu'en vous posant quelques questions sur ce qui suit. Mais vous pouvez naturellement continuer sans répondre à nos questions.

Que décide de faire le jeune homme?

Que disent ses amis et les autres habitants de Pampelune quand ils apprennent qu'il aura tant d'argent?

Que font les habitants de Pampelune quand ils apprennent ce qu'il a décidé?

Comment finit l'histoire du jeune Louis?

particulièrement
à chaque instant
accepter de
approcher de
croire à
Dieu soit...!
échapper à
être décidé à
être en vie
faire la guerre
il a mal fait
il vaut mieux
malheur à vous!
passer aux
mains de
prendre peur
prouver à
revenir en
arrière
se mettre
d'accord
tant que vivra
tenir sa
promesse
vous ne sauriez
Aelroth
Blancandrin
Charlemagne
l'Espagne
Ganelon
Marsile
Montjoie!
Naimés
Roland
Saragosse

RÉSUMÉ (1)

Le passé simple

Dans ce chapitre, nous trouvons pour la première fois un nouveau temps du passé: « il demanda », « il répondit », « il voulut », etc., qui a le même sens que le passé

composé (« il a demandé », « il a répondu », « il a voulu », etc.). Ce nouveau temps s'appelle le *passé simple*. Deux choses nous intéressent à ce sujet: les formes et l'emploi [*āplwa*] de ce temps. Voyons d'abord quel est l'emploi du passé simple.

Le passé simple n'est pas un temps que l'on emploie dans la conversation ordinaire, c'est-à-dire dans « la langue parlée ». C'est donc un temps que l'on emploie uniquement dans les livres, les récits, etc., c'est-à-dire dans « la langue écrite ». C'est pour cela que vous ne l'avez pas rencontré plus tôt dans notre texte. Car c'est un temps que vous n'aurez probablement jamais besoin d'employer vous-même, seulement de reconnaître et de comprendre. On l'emploie surtout quand l'action que l'on décrit est une action finie qui ne s'est passée qu'une fois.

Pour mieux comprendre, regardons quelques exemples: « Après le dîner, Marie-Anne *demanda* à son beau-père de leur raconter quelque chose. » « M. Doumier *répondit* qu'il le ferait volontiers. » « Marie-Anne *dit* à son beau-père qu'il savait si bien l'histoire de France, puis elle *ajouta* qu'Henri lui avait souvent parlé de leurs belles soirées d'hiver. »

Comme vous voyez, l'action exprimée par le passé simple ne se produit qu'une fois, et c'est une action finie, achevée, c'est-à-dire une action qui ne continue pas.

Nous reparlerons dans un autre résumé des différents temps du passé. Maintenant, nous allons voir quelles sont les différentes formes du passé simple.

Comme vous avez remarqué, nous ne nous intéressons, dans notre texte, qu'à deux formes du passé simple: la troisième personne du singulier et la troisième personne du pluriel. (Comme le passé simple est uniquement le temps du récit, les autres formes sont très rarement employées. Nous ne trouverons donc ces autres formes que dans les textes d'auteurs français que nous vous présenterons après le chapitre 50.)

La troisième personne du passé simple peut se terminer de trois manières différentes: en *-a* au singulier et *-èrent* au pluriel, pour les verbes en *-er*; en *-it* au singulier et *-irent* au pluriel, pour les verbes de la famille de *finir*; en *-it* au singulier et *-irent* au pluriel ou en *-ut* au singulier et *-urent* au pluriel, pour les autres verbes.

se terminer =
finir

verbes en -er:

famille de finir:

il parl-**a**

il réun-**it**

ils parl-**èrent**

ils réun-**irent**

autres verbes:

il d-**it**

il voul-**ut**

ils d-**irent**

ils voul-**urent**

RÉSUMÉ (2)

Voici deux familles de verbes qui se ressemblent. Les verbes de ces deux familles se terminent à l'infinitif par les lettres *-yer*. Mais ceux de la famille de « employer » se terminent en *-oyer*, tandis que ceux de la famille de « essayer » se terminent en *-uyer*. De

ces deux familles, vous connaissez quatre verbes: employer, envoyer, nettoyer, essuyer.

employer	essuyer
a employé	a essuyé
emploie	essuie
employait	essuyait
emploiera	essuiera

(Attention! « envoyer » fait « enverra » au futur!)

M. Martial a ^(employer) plus d'une heure à ^(nettoyer) son pantalon. Mais il a été nécessaire de l' ^(envoyer) à nettoyer en ville. Une autre fois, M. Martial n' ^(employer) plus son temps à cela. Il ne ^(nettoyer) plus ses vêtements lui-même. Naturellement, il a ^(essuyer) la poussière et la terre, et c'est très bien. Mais une tache d'herbe ne s' ^(essuyer) pas, et M. Martial serait bête s'il n' ^(envoyer) pas son pantalon à ^(nettoyer) en ville. Une autre fois, il l' ^(envoyer) tout de suite à ^(nettoyer)

j'emploie	j'essuie
tu emploies	tu essuies
il emploie	il essuie
nous employons	nous essuyons
vous employez	vous essuyez
ils emploient	ils essuient

« Vous ^(essuyer) -vous bien les mains, quand vous vous lavez? » demande M. Doumier aux enfants. « Oh, oui, grand-papa, nous nous les ^(essuyer) toujours! » Quand

les enfants se sont lavé les mains, ils se les ^(essuyer)
 toujours. « Avec quoi ^(nettoyer) -tu cette tache, Fati-
 ma? » « Je la ^(nettoyer) avec du pain, Arthur. » « On
 ne ^(nettoyer) pas les taches avec du pain! » « Si, cer-
 taines taches se ^(nettoyer) très bien avec du pain. »
 « Quel mot ^(employer) -vous en français pour remercier
 une personne, John? » « J' ^(employer) le mot merci. »
 « Tu ^(envoyer) déjà ta lettre aujourd'hui? » Oui, Marie-
 Anne ^(envoyer) déjà sa lettre à ses parents au-
 jourd'hui. « Et vous, vous n' ^(envoyer) pas vos lettres
 en même temps que moi? » « Non, nous ne les ^(envoyer)
 pas encore, maman. »

JEANNE D'ARC

Le lendemain soir, M. Doumier, Marie-Anne et
lə lādmē swa:r, mäsjo dumje, mari a:n e

Jeanne se réunirent de nouveau dans le salon, et
za:n sə reyni:r də nuvo dā l salō, e

M. Doumier dit: « Alors, ce soir, c'est de Jeanne
mäsjo dumje di: «alɔ:r, sə swa:r, se d za:n

d'Arc que vous voulez que je vous parle? » « Oui,
dark kə vu vule k zə vu parl? » « wi,

grand-papa, » répondit la fillette. « Je te l'ai promis, »
grāpapa,» repōdi la fijet. «zə tə le prɔmi,»

dit alors M. Doumier, « mais ne connais-tu pas déjà
di alɔ:r mäsjo dumje, «mɛ n kɔne ty pa dɛzə

très bien toute l'histoire de Jeanne d'Arc? » « Oh, si,
tre bjē tut listwa:r də za:n dark? » « o, si,

mais j'aime quand même l'écouter. Quand on jouait
mɛ zɛ:m kã mɛ:m lekute. kã -tō zwe

Jeanne d'Arc, à l'école, c'était toujours moi qui étais
za:n dark, a lekol, sete tuzu:r mwa ki ete

Jeanne! » « Parce que tu as le même nom qu'elle? »
za:n!» «pars kə ty a l mɛ:m nō kel? »

« Non, parce que notre maîtresse disait que je lui
«nō, pars kə notrə mɛtres dize kə zə lɥi

ressemblais. Tu ne trouves pas? » « Peut-être bien, »
rsäble. ty n tru:v pa? » « pæte:trɛ bjē, »

dit le grand-père en souriant, puis il se mit à raconter
di l grāpe:r ā surjā, pyi il sə mi a rakōte

l'histoire de Jeanne d'Arc.

listwa:r də ʒa:n dark.

« Le six janvier, très probablement de l'an quatorze

«lə sis ʒāvjē, tre probablāmā d lā katorze

cent douze, naissait dans le petit village de Domremy

sā du:z, nese dā l pəti vila:ʒ də dōremi

une petite fille comme les autres, qui fut baptisée

yn pəti fi:j kəm le -zo:tr, ki fy batize

Jeanne. Son père s'appelait Jacques Darc et sa mère

ʒa:n. sō pə:r saplə ʒa:k dark e sa mɛ:r

Isabelle. C'étaient des gens très simples. Jacques

izabel. sete de ʒā tre sē:pl. ʒa:k

Darc était un paysan. A l'époque de la naissance de

dark ete -tā peʒizā. a lepək də la nesā:s də

Jeanne il y avait dans la famille trois garçons: Jacques,

ʒa:n il ʒave dā la fami:j trwa garsō: ʒa:k,

Jean et Pierre, et un an après la naissance de Jeanne,

ʒā e pje:r, e ā -nā apre la nesā:s də ʒa:n,

sa mère eut une deuxième fille, qui fut baptisée

sa mɛ:r y -tyn dɔzjem fi:j, ki fy batize

Catherine.

katrin.

Quand Jeanne devint plus grande, elle fit dans la

kā ʒa:n dɔvē ply grā:d, el fi dā la

maison et dans les champs du village le même travail

mɛzō e dā le fā dy vila:ʒ lə mɛ:m trava:j

village = petit
groupe de mai-
sons à la cam-
pagne

baptiser = donner
un nom à un en-
fant, dans une
église



un paysan

naître
la naissance



un champ

travailler
le travail

Chapitre quarante-trois (43).



une charrue

garder ɔ: aller aux
champs avec

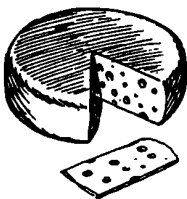
le travail
les travaux

Beurre



du beurre

On fait le beurre
avec du lait.



un fromage

reprendre =
continuer

reprit = a repris

que toute autre fille de paysans. Elle conduisait la
kə tut o:trə fi:j də pejizā. ɛl kɔdyizə la

charrue, gardait les animaux et aidait sa mère à faire
fary, garde le -zanimɔ e ɛdɛ sa mɛ:r a fɛ:r

les mille travaux de la maison, ce qui n'était pas si
le mil travo d la mezɔ, s ki netɛ pa si

peu, à cette époque. » « C'est vrai, » dit Jeanne, « on
pø, a set epøk. » « se vrɛ, » di za:n, « ɔ

n'avait pas de machines comme aujourd'hui, alors. »
nave pa d mafin kɔm oʒurdɥi, alɔ:r. »

« Non, et de plus il fallait faire soi-même tous ses
«nɔ, e d ply il fale fɛ:r swamɛ:m tu se

vêtements, et il fallait faire soi-même l'étoffe avec
vetmā, e il fale fɛ:r swamɛ:m letɔf avek

laquelle on faisait ces vêtements. Et on faisait soi-
lakɛl ɔ fəzɛ se vetmā. e ɔ fəzɛ swa-

même son beurre et son fromage, sans parler du pain,
mɛ:m sɔ bæ:r e sɔ fʁoma:ʒ, sɑ parle dy pɛ,

qu'aujourd'hui encore on fait très souvent soi-même,
kozurdɥi ākɔ:r ɔ fe tre suvā swamɛ:m,

à la campagne. » « C'était dur d'être paysan, au temps
a la kāpɑn. » « setɛ dy:r dɛ:trə pejizā, o tā

de Jeanne! » dit Jeanne. « Oui, très dur, » dit M.
d za:n! » di za:n. « wi, tre dy:r, » di masʒ

Doumier, puis il reprit son histoire.

dumje, pyi il rɔpri sɔ -nistwa:r.

« Mais Jeanne n'était pas tout à fait comme les autres

« me za:n netɛ pa tu -la fe kɔm le -zo:trə

filles de son âge. Beaucoup plus souvent que la
fi:j də sō -na:z. boku ply šuvā k la

plupart de ses amies, elle allait à l'église, et les gens
plypa:r də se -zami, el ale -ta legli:z, e le zā

disaient même qu'elle y allait trop souvent. Elle
dize mē:m kel i ale tro suvā. el

allait se promener et jouait aussi, bien entendu, comme
ale s prōmne e zwɛ osi, bjē -nātādy, kōm

toute fillette de son âge, mais elle allait rarement
tut fijet də sō -na:z, mē el ale rarmā

danser, préférant aller soigner les malades et s'occuper
dāse, preferā -tale swane le malad e sōkype

des pauvres. Elle aimait beaucoup les pauvres et
de po:vr. el emē boku le po:vr e

demandait souvent à ses parents de les laisser dormir
dmāde suvā a se parā d le lese dormi:r

dans leur maison. Elle voulait même que les pauvres
dā læ:r mēzō. el vule mē:m kə le po:vra

dorment dans son lit, tandis qu'elle-même dormait
dorm dā sō li, tādī kelme:m dorme

devant la cheminée.
dvā la fmine.

Et voilà qu'un jour, à l'âge de onze ou douze ans, cette
e vwala kē zu:r, a la:z də ō:z u du:z ā, set

fillette entendit des voix qui lui dirent d'aller à la
fijet ātādi de vwa ki lyi di:r dale a la

guerre pour libérer la France des Anglais. (La France
ge:r pur libere la frā:s de -zāgle. [la frā:s

il est pauvre = il
a peu d'argent

dormir
(que) je dorme
(que) nous dor-
mions

libre
libérer

et l'Angleterre étaient en guerre depuis 1337.)
e lāglæ:r ete -tā ge:r dəpɥi tre:zə sã trätset.]

D'où venaient ces voix? Nous dirions peut-être au-
du vne se vwa? nu dirjō pæte:tr o-
 jourd'hui qu'elles venaient de Jeanne elle-même, ... »
zurɥi kel vne d za:n elme:m,...»



Jeanne entend une voix.

Ici, la petite Jeanne arrêta son grand-père et lui dit,
isi, la ptit za:n areta sã grāpe:r e lɥi di,
 très sûre d'elle-même: « Non! C'étaient les voix des
tre sy:r delme:m: «nɔ! sete le vwa de
 anges qui protégeaient Jeanne d'Arc! » « Je ne dis
-zā:ʒ ki proteʒe za:n dark!» «ʒə n di
 pas non, » lui dit son grand-père en souriant, puis il
pa nɔ,» lɥi di sã grāpe:r ā surjā, pɥi il
 reprit:
rəpri:

« Jeanne elle-même croyait entendre ses anges, et
 «za:n elme:m krwaje ātā:drə se -zā:ʒ, e

quand elle les entendait, elle se mettait à genoux et
 kă -tel le -zātāde, el sə mete a ʒnu e

priait. Ainsi se passèrent quatre ou cinq années. Mais
 prie. ēsi s pase:r katr u sē -kane. me

voilà qu'un jour, une voix lui dit avec plus de force
 vwala kă ʒu:r, yn vwa lɥi di avek ply d fors

que les autres que Dieu avait grande pitié du peuple
 kə le -zo:trə kə dʒə ave grā:d pitje dy pœplə

de France et qu'il fallait qu'elle, Jeanne, quitte la
 də frā:s e kil fale kel, ʒa:n, kit la

Lorraine, son pays, et s'en aille en France. (A ce
 loren, sɔ peʒi, e sā -na:ʒ ā frā:s. [a s

temps-là, la Lorraine ne faisait pas encore partie du
 tā la, la loren nə fəze pa -zāko:r parti dy

royaume de France.) En entendant cela, Jeanne
 rwajo:m də frā:s.] ā -nātādā sla, ʒa:n

commença à pleurer, car elle n'était qu'une très jeune
 komāsa a plære, kar el nete kyn tre ʒœn

filles de seize ans et était remplie de crainte à l'idée
 fi:ʒ də se:z ā e ete rāpli də krē:t a lide

d'abandonner sa famille. Mais alors la voix lui dit
 dabādœne sa fami:ʒ. me alɔ:r la vwa lɥi di

qu'elle prenne courage et qu'elle aille à la ville de
 kel pren kura:ʒ e kel a:ʒ a la vil də

Vaucouleurs, où elle trouverait un soldat du roi qui la
 vokulœ:r, u el truve œ solda dy rwa ki la



la Lorraine

faire partie de =
 être une partie de
 royaume = pays
 gouverné par un
 roi



un soldat

dit qu'elle prenne
 = ordonne qu'elle
 prenne



Un roi est couronné.

Une vierge est une
fille qui n'est pas
mariée.

conduirait sûrement en France, auprès du roi lui-même.
kōdyire syrmā ā frā:s, opre dy rwa lyime:m.

«Va, fille de Dieu, va, va, va!» dit la voix une der-
«*va, fi:j dā djø, va, va, va!*» di la vwa yn der-
nière fois, et Jeanne partit.
nje:r fwa, e za:n parti.

Elle demanda à son oncle, Durand Laxart, de l'ac-
el *dāmāda a sō -nō:kl, dyrā laksa:r, dā la-*
compagner à Vaucouleurs, lui disant qu'elle devait
kōpane a vokulæ:r, lyi dizā kel dōve

aller en France pour y faire couronner Charles VII,
ale ā frā:s pur i fe:r kurone farl set,

afin qu'il soit vraiment roi de France. «Car,» dit-
afē kil swa vremā rwa dā frā:s. «kar,» di

elle, «n'a-t-il pas été dit que la France serait relevée
-tel, «*na-til pa ete di kō la frā:s sære rolve*

par une vierge?»
par yn vjerz?»

En quittant Domremy, Jeanne dit: «Adieu!» à ses amis
ā kitā dōremi, za:n di: «adjø!» a se -zami

et elle leur dit qu'elle relèverait la France et ferait
e el lœr di kel rolve la frā:s e fre

couronner le roi. Ses parents étaient très tristes de
kurone la rwa. se parā ete tre trist dā

la voir partir, et ils pleurèrent beaucoup, mais rien ne
la vwa:r parti:r, e il plœre:r boku, me rjē n

pouvait arrêter Jeanne. Elle n'obéissait plus aux
puve arete za:n. el nobeise ply o

hommes, mais à ses voix, c'est-à-dire à Dieu, son
-zom, me a se vwa, se -ta di:r a djo, sō

Seigneur, comme elle le disait elle-même.

señæ:r, kom el la dize elme:m.

seigneur =
maître

Arrivée à Vaucouleurs, Jeanne essaya de se faire rece-
arrive a vokulæ:r, za:n eseja d sō fe:r rəs-

voir par Robert de Baudricourt, qui était le chef de
vwa:r par robe:r dā bodriku:r, ki ete l sef dā

chef = celui qui
donne les ordres

la ville. Ce capitaine était le soldat dont avaient parlé
la vil. sō kapitēn ete l solda dō -tave parle

capitaine = chef
d'un grand groupe
de soldats

ses voix, Jeanne en était sûre. Mais il refusait de
se vwa, za:n ā -nete sy:r. me il refyze dā

croire que cette fillette ait quelque chose d'important
krwa:r kō set fijet ε kelkō so:z dēportā

à dire au roi. Alors, Jeanne alla avec son oncle auprès
a di:r o rwa. alo:r, za:n ala avek sō -nō:kl opre

du duc de Lorraine, qui l'écouta aimablement et lui
dy dyk dā loren, ki lekuta emablāmā e lyi

Les ducs étaient
les premiers hom-
mes du royaume
après le roi et ses
fils.

donna de l'argent. Après cela, ayant probablement
dōna d larzā. apre sla, ejā prōablāmā

plus foi en elle qu'au moment de son arrivée à Vau-
ply fwa ā -nel kō momā d sō -narive a vo-

avoir foi en une
personne : croire
à ce que dit cette
personne

couleurs, Robert de Baudricourt se décida à lui donner
kulæ:r, robe:r dā bodriku:r sō desida a lyi dōne

quelques soldats pour l'accompagner jusqu'à Chinon,
kelk solda pur lakōpane zyska finō,

la ville où se trouvait le roi Charles.

la vil u sō truue la rwa farl.

Chapitre quarante-trois (43).

commode ɔ:
agréable

pucelle = vierge

de nuit ɔ: pendant
la nuit

Jeanne avait quitté son village habillée de vêtements
ʒa:n ave kite sɔ̃ vila:ʒ abiʒe d vetmã

ordinaires de femme, en étoffe rouge. Comme ces
ordine:r dɔ fam, ã -netɔʃ ru:ʒ. kɔm se

vêtements n'étaient pas très commodes pour un long
vetmã nete pa tre kɔmɔd pur æ lɔ̃

voyage à cheval, les habitants de Vaucouleurs ache-
vwaʒa:ʒ a fval, le -zabitã d vokulæ:r af-

tèrent à Jeanne des vêtements d'homme, beaucoup plus
te:r a ʒa:n de vetmã dɔm, boku ply

commodes, ainsi qu'un cheval. Car les habitants de
kɔmɔd, ɛsi kã fval. kar le -zabitã d

Vaucouleurs, pauvres gens comme ses propres parents,
vokulæ:r, pɔ:vʁə ʒã kɔm se pʁɔpʁə parã,

avaient foi en Jeanne. C'est ainsi que le dimanche 13 fé-
ave fwa ã ʒa:n. se -tɛsi k la dimã:f tre:z fe-

vrier 1429, la Pucelle et ses compagnons
vriʒe katɔʁzə sã vɛtnæf, la pysel e se kɔʃpanɔ̃

se mirent en route, à travers un pays occupé
s mi:r ã rut, a trave:r æ peʒi ɔkype

par les Anglais, qui depuis bien des années étaient en
par le -zãgle, ki dɔpyi bjɛ de -zane ete -tã

guerre avec la France. Pour éviter les soldats
ge:r avek la frã:s. pur evite le solda

ennemis on voyageait souvent de nuit et on évitait
enmi ʒ vwaʒaze suvã dɔ nyi e ʒ -nevite

naturellement toutes les villes et tous les villages. Au
natyrelmã tut le vil e tu le vila:ʒ. o

bout de onze jours, Jeanne et ses six compagnons de
bu də ɔ:zə zu:r, ʒa:n , e se si kʰəpən̄ d
 route arrivèrent à Chinon, où, comme nous l'avons vu,
rut ari:və:r a ʃin̄, u, kəm nu lav̄ vy,
 se trouvait le roi à ce moment. »
sə truve lə rwa a s məmā.»

Ici, Jeannette interrompit de nouveau son grand-père:
isi, ʒanet · ɛtər̄ɔpi d nuvo s̄ grāpə:r:

interrompit = a
interrompu

«Pourquoi est-ce qu'il n'était pas à Paris, le roi?»
«pʊrkwa es kil nete pa a pari, lə rwa?»

«Parce que Paris, alors, n'obéissait pas au roi. Paris
«pars kə pari, alɔ:r, nɔbeise pa o rwa. pari

était aux mains des Anglais dont le roi, Henri VI,
ete -to m̄ de -zāgle d̄ lə rwa, āri sis,

fils d'un roi d'Angleterre et de la fille d'un roi de
ʃis d̄ rwa dāgle:ɾ e d la ʃi:j d̄ rwa də

France, voulait être reconnu comme vrai roi de
frā:s, vule -te:trə rəkɔny kəm vɾe rwa də

reconnu ɔ: accepté

France. Le roi Charles VII n'avait à ce moment que
frā:s. lə rwa ʃarl set nave -ta s məmā kə

quelques villes et une petite partie du pays. Mais tout
kelk vil e yn p̄tit parti dy peji. m̄ tu

cela, tu le savais, non?» «Oui, c'est vrai,» répondit
sla, ty l save, n̄?» «wi, se vɾe,» rep̄di

Jeanne, «je le savais mais je n'y pensais pas. Con-
ʒa:n, «ʒə l save m̄ ʒə ni p̄se pa. k̄-

tinue, grand-papa! Dis-moi comment Jeanne d'Arc a
tiny, grāpapa! di mwa kōmā ʒa:n d̄ark a

Chapitre quarante-trois (43).

se disait ɔ: disait
qu'elle était



une sorcière

mission ɔ: ce que
Dieu lui avait or-
donné de faire

assiéger une ville
= entourer une
ville d'une armée,
pour la conquérir



le diable

rencontré le roi de France. » Et M. Doumier reprit:
rākōtre lə rwa də frā:s. » e məsjə dumje rəpri:

« Quand la Pucelle arriva à Chinon, le roi Charles ne
« kâ la pysel ariva a finō, lə rwa farl nə

voulut d'abord pas la recevoir. Cette jeune fille qui
vuly dabo:r pa la rsəvwa:r. set zœn fi:j ki

se disait envoyée par Dieu lui faisait peur, il ne savait
s dize āvwaje par djə lɥi fəze pœ:r, il nə save

que penser d'elle. Qui prouverait que Jeanne n'était
k pāse del. ki pruvre k za:n nete

pas une sorcière, et que son maître n'était pas le diable?
pa yn sɔrsje:r, e k sō mɛ:trə nete pa l dja:bl?

Il lui fit demander pourquoi elle était venue, à quoi
il lɥi fi dmāde purkwa el ete vny, a kwa

elle répondit qu'elle avait une double mission. D'abord,
el repōdi kel ave -tyn dublə misjō. `dabo:r,

elle avait la mission de libérer la ville d'Orléans que
el ave la misjō d libere la vil dɔrleā k

les Anglais assiégeaient depuis des mois. Ensuite,
le -zāgle asjeze dəpyi de mwa. āsyit,

elle avait reçu de son Seigneur la mission de mener le
el ave rsy d sō sepnə:r la misjō d mæne lə

roi à Reims pour l'y faire couronner. Mais le roi
rwa a rē:s pur li fe:r kurɔne. mɛ lə rwa

n'osait toujours pas la recevoir. Il la fit d'abord
noze tuzu:r pa la rsəvwa:r. il la fi dabo:r

interroger par des gens d'église, et ce n'est que lorsque
ēterɔze par de zā degli:z, e s nɛ k lɔrskə

ceux-ci lui firent savoir qu'ils n'avaient trouvé rien de
səsi lɥi fi:r savwa:r kil nave truve rjē d

mauvais en Jeanne et que rien ne permettait de sup-
move ā za:n e kə rjē n permete d sy-

poser qu'elle était envoyée par le diable, que Charles VII
poze kel ete -tāvwaje par lə dja:bl, kə farl set

permit enfin à la Pucelle de venir à la Cour.
permi āfē a la pysel də vni:r a la ku:r.

Même alors, le roi voulut une dernière fois mettre
me:m alɔ:r, lə rwa vuly yn dernje:r fwa metra

Jeanne à l'épreuve. Quand elle entra dans la salle,
za:n a lepræ:v. kã -tel ātra dā la sal,

le roi se retira dans le fond et l'on montra à Jeanne
lə rwa s rətira dā l fō e lō mōtra a za:n

un des hommes de la Cour, en lui disant que c'était
ā de -zom də la ku:r, ā lɥi dizā k sete

là le roi.
la lə rwa.

Mais Jeanne reconnut le roi du premier coup, alla droit
me za:n rəkny lə rwa dy prəmje ku, ala drwa

vers lui et, comme il lui demandait son nom, elle lui
ver lɥi e, kom il lɥi dmāde sō nō, el lɥi

répondit, mettant un genou à terre: «Gentil seigneur,
repōdi, metā ā znu a te:r: «zāti seɲæ:r,

j'ai nom Jeanne la Pucelle, et le Roi des Cieux te fait
ze nō za:n la pysel, e lə rwa de sjø t fe

savoir par moi que tu seras couronné et sacré à Reims,
savwa:r par mwa kə ty sra kurone e sakre a rē:s,

la cour ɔ: le lieu
 où se trouve le roi
 et les personnes
 qui l'entourent

mettre à l'épreuve
 = poser une per-
 sonne devant une
 difficulté, pour
 voir ce que cette
 personne sait faire

c'était là ɔ: cet
 homme-là était

reconnut = a
 reconnu
 coup = coup d'œil

gentil ɔ: cher

le ciel
 les cieux

sacrer = faire roi
 au nom de Dieu



Jeanne reconnaît le roi.

lieutenant ɔ: per-
sonne qui donne
des ordres à la
place de son chef
à la suite de ɔ:
après

de la part de = au
nom de

héritier ɔ: celui
qui devient roi
après son père

recevoir
(que) je reçoive
(que) nous rece-
vions

couronner
le couronnement

et que tu seras lieutenant du Roi des Cieux qui est
e kə ty sra ljoŋnā dy rwa de sʃə ki e

roi de France. » Et à la suite d'autres questions, Jeanne
rwa də frā:s.» e a la sʃit do:trə keʃtʃə, za:n

dit de nouveau au roi: «Je te dis de la part de mon
di d nuvo o rwa: «ʒə tə di d la pa:r də mɔ̃

Seigneur que tu es vrai héritier de France, et fils de
seɲæ:r kə ty ɛ vre eritʃe də frā:s, e fis də

roi; il m'a envoyée à toi pour te conduire à Reims, pour
rwa; il ma əvwaʃe a twa pur tə kɔ̃dy:r a rē:s, pur

que tu reçoives ton couronnement, si tu le veux. » Le
kə ty rswa:v tʃ kʊrɔnmā, si ty l vø.» lə

roi fut très content d'entendre ces mots, car il était très
rwa fy tre kɔ̃tā dātā:drə se mo, kar il ɛtə tre

faible et n'était pas sûr de lui ni de ses droits à la
febl e nete pa sy:r də lʃi ni d se drwa a la

couronne de France. Mais ce qui finit probablement
kurɔn də frã:s. me s ki fini probablɔmã

par faire disparaître les doutes du roi, ce fut que
par fe:r dispare:trə le dut dy rwa, sə fy k

Jeanne d'Arc, quand elle fut seule avec lui, lui répéta
ʒa:n dark, kã -tel fy sæl avek lyi, lyi repeta

mot à mot une prière qu'il avait faite à Dieu quatre
mɔ -ta mɔ yn prie:r kil ave fet a djø katrə

mois plus tôt et que personne n'avait entendue. Elle
mwa ply to e k persɔn nave -tãtãdy. el

lui dit également où il l'avait faite et quel jour. Après
lyi di egalmã u il lave fet e kel ʒu:r. apre

cela, le roi fit connaître à sa Cour qu'il avait mainte-
sla, lə rwa fi kɔnɛ:tr a sa ku:r kil ave mɛt-

nant pleine foi en Jeanne la Pucelle.
nã plen fwa ã ʒa:n la pysel.

Peu de temps après, Jeanne fut armée en capitaine et
pø d tã -zapre, ʒa:n fy -tarme ã kapiten e

partit, à la tête d'une armée, à l'aide de la ville
parti, a la tɛ:t dyn arme, a le:d də la vil

d'Orléans, assiégée par les Anglais. La seule arme de
dɔrleã, asjeʒe par le -zãgle. la sæl arm də

Jeanne était une vieille épée dont elle ne se servit
ʒa:n ete -tyn vje:j epe dɔ -tel nə sə servi

jamais, car elle ne voulait pas faire couler le sang.
ʒame, kar el nə vule pa fe:r kule l sã.

En arrivant devant Orléans Jeanne promit au roi
ã -narivã dvã ɔrleã ʒa:n prɔmi o rwa



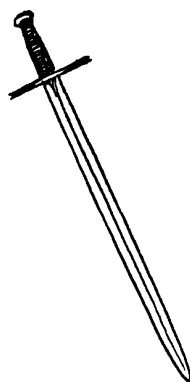
une couronne

finit par faire =
fit enfin

douter
un doute

prier
une prière

armer
une arme



une épée

se servit de =
employa

Chapitre quarante-trois (43).

tint = a tenu

qu'avant cinq jours la ville serait libérée. Et elle tint
kavā sē zu:r la vil sərə libere. e el tē

sa promesse. »

sa p̄romes.»

Ici, M. Doumier s'arrêta et comme il ne semblait
isi, m̄sɟə d̄umɟe saretə e k̄om il n̄ə s̄āble

pas vouloir continuer, Jeanne lui demanda: « Et alors,
pa vulwa:r k̄ōtinɟe, za:n l̄ɟi d̄māda: «e aɔ:r,

grand-père? Qu'est-ce qu'elle a fait, Jeanne d'Arc? »
grāp̄e:r? kes kel a fe, za:n d̄ark?»

Mais son grand-père, regardant sa montre au lieu de
me s̄ō grāp̄e:r, r̄əgardā sa m̄ō:tr o l̄ɟə d

répondre, lui dit: «Oh, oh! Il est déjà onze heures, et
rep̄ō:dr, l̄ɟi di: «o, o! il ɛ deza ɔ:z æ:r, e

tu n'es pas encore couchée! Que pense ta maman de
ty ne pa -zāko:r kufe! k̄ə p̄ā:s ta māmā d

ce vieux grand-père qui oublie que les petites filles
sə v̄ɟə grāp̄e:r ki ubli k le p̄t̄it fi:j

ne doivent pas se coucher trop tard? » «Maman pense
n̄ə d̄wa:v pa s kufe tr̄o ta:r?» «māmā p̄ā:s

sûrement que tu es un bon vieux grand-père qui ra-
syrmā k̄ə ty ɛ -zā b̄ō v̄ɟə grāp̄e:r ki ra-

conte de très belles histoires! » dit la fillette. Marie-
k̄ō:t d̄ə tre bel -zistwa:r!» di la fiɟet. mari

Anne sourit et dit en se levant: «Tu as raison, Jeannette,
a:n suri e di ā s l̄əvā: «ty a rezō, zanet,

mais grand-père a raison aussi. Il est très tard.
me grāp̄e:r a rezō osi. il ɛ tre ta:r.

Viens vite te coucher, et demain soir grand-père finira
vjē vit tɑ kufe, e dmē swa:r grāpe:r finira

peut-être son histoire. » « C'est promis ! » dit M.
pæte:trə sɑ -nistwa:r. » « se promi! » di mɑsʃə

Doumier, et sur ces mots tout le monde quitta le salon
dumje, e syr se mo tu l mɑ:d kita l salʃ

et alla se coucher.

e ala s kufe.

EXERCICE A.

Jeanne d'Arc est née dans un petit — de France. Quand on l'a —, on lui a donné le nom de Jeanne. Son père était un —. Au moment de la — de Jeanne, la famille avait trois enfants. Les plus grands allaient tous les jours travailler dans les — du village. Bientôt Jeanne fit le même — que ses frères. Elle — les animaux et aidait sa mère à la maison.

A cette époque, les paysans faisaient eux-mêmes leur beurre et leur —. C'était — d'être paysan. Jeanne demandait souvent à ses parents de permettre aux — de dormir dans son lit. A l'âge de onze ans, Jeanne entendit des voix qui lui dirent de — la France. La France n'était pas vraiment son pays, car la Lorraine, à ce temps-là, ne faisait pas encore — de la France. La France était un —, la Lorraine ne l'était pas.

MOTS:

le beurre
un champ
une charrue
un chef
les cieux
un compagnon
de route
une cour
une couronne
un couronne-
ment
un diable
un doute
un droit
un duc
une épée
une épreuve
une étoffe
une foi
un fond
un fromage
un héritier
un lieutenant
une mission
des mots-
croisés
une naissance
un paysan
une prière
une pucelle
un royaume
une salle
un seigneur
un soldat
une sorcière
un travail
les travaux
une vierge
un village
double
commode
pauvre
ils achetèrent

EXERCICE B.

Voici de nouveau un exercice que l'on appelle en français des « mots-croisés » [*mo krowaze*]:

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

- 1) Groupe de maisons plus petit qu'une ville. Dans les villes, aujourd'hui, on ne fait — son propre fromage, — sa propre étoffe.
- 2) Marsile a promis à Charlemagne de lui envoyer beaucoup d'— et d'argent.
- 3) Avez-vous été à Londres? Non, je n'— ai jamais été. Une demi-heure est la — d'une heure.
- 4) Veut dire: « laissés seuls ».
- 5) Le contraire de « triste ».
Pluriel de la deuxième partie du passé composé du verbe « avoir ».

6) Jean — Paul sont deux garçons. Entre le printemps et l'automne. Deuxième partie du passé composé de « pouvoir ».	armer assiéger baptiser couronner il devint nous dirions il écouta garder il interrompit interroger jouer libérer il naissait il obéissait occuper ils passèrent il permit ils pleurèrent (que) tu reçois reconnaître il reconnut relever il répéta il reprit il se retira ils se réunirent sacrer se servir de il tint à cheval afin que ainsi que à la suite de armer en capitaine avoir foi en avoir nom c'était là le roi de la part de de nuit de plus du premier coup
7) La France a eu beaucoup d'empereurs et de —. Si — a beaucoup d'argent, on peut acheter de belles choses.	
8) Comme le numéro 7. Ces deux lettres devant un verbe montrent que l'on fait une chose encore une fois.	
9) Le soleil se lève à l'est et se couche à l'—.	
10) Marie-Anne embrasse ses enfants avec grande —.	
A) Forme du futur d'un verbe qui veut dire: «aller d'un endroit à l'autre par le train, dans un bateau, etc.»	
B) «Finissez» est une forme du verbe fin—. Les aveugles ont souvent un — à la main droite quand ils marchent dans la rue.	
C) Dernier mois du printemps. Trois cent soixante-cinq ou soixante-six jours.	
D) Le roi des animaux. Petit mot qui sert à montrer une condition.	
E) Allons dîner au restaurant! Ah, voilà une bonne —! On fait les bagues avec de l'argent ou de l'—.	
F) Le contraire de «rien». Féminin de la deuxième partie du passé composé du verbe «avoir».	

Chapitre quarante-trois (43).

faire connaître
faire partie de
finir par faire
il lui faisait
peur
mettre à
l'épreuve
ne savoir que
penser
obéir à
pleine foi
prendre courage
qui se disait
envoyé
se faire recevoir
se mettre en
route
Chinon
la Lorraine
Orléans
Reims
Vaucouleurs
Robert de
Baudricourt
Durand
Laxart

- G) Très petits animaux que les oiseaux mangent en volant.
H) Il ne faut pas parler — mangeant.
Deux fois la lettre qui montre qu'un mot est au pluriel.
I) Veut dire: « prend avec soi ».
J) Terre entourée d'eau (au pluriel).
Avez-vous une fille? Oui, j'en ai —.

EXERCICE C.

(que) je dorme	(que) nous dormions
(que) tu dormes	(que) vous dormiez
(qu') il dorme	(qu') ils dorment

Comment veux-tu que je — quand tu fais tant de bruit? Il faut que les malades — beaucoup. Je ne veux pas que vous — trop, Jean et Henri! Jusqu'à quelle heure permets-tu que nous —? Je permets que tu — jusqu'à huit heures, Jean, mais pas plus longtemps. Il ne faut pas qu'un jeune garçon — trop.

(que) je reçoive	(que) nous recevions
(que) tu reçoives	(que) vous receviez
(qu') il reçoive	(qu') ils reçoivent

Il faut que Marie-Anne — ce télégramme demain. M. Doumier aimerait que Marie-Anne et ses enfants — sa lettre le plus tôt possible. Où voulez-vous que nous — cette personne? Je veux que vous la — dans le salon. Comment faut-il que je — cette dame? Il faut que tu la — très aimablement.

EXERCICE D.

Voici un exercice d'une nouvelle sorte. Nous vous donnons quelques phrases très simples où vous devez remarquer comment sont écrits certains mots, après quoi vous devez essayer de dire quand on écrit ces mots d'une manière ou de l'autre. Voici un exemple:

Si vous lisez les phrases suivantes: « Jean est un enfant », « Jean et Henri sont deux enfants », « Nicole est grande », « Nicole et Louise sont grandes », vous voyez que les mots « enfant » et « grande » s'écrivent sans « -s » dans un cas, avec un « -s » dans l'autre. Et vous pouvez dire qu'en français, les substantifs et les adjectifs s'écrivent avec un « -s » quand ils sont au pluriel, et sans « -s » quand ils sont au singulier. C'est tout ce que vous pouvez dire après avoir lu ces quatre phrases.

Essayez maintenant vous-même de trouver ce que l'on peut dire au sujet des phrases suivantes: « Il est nerveux », « Elle est nerveuse », « Il est heureux », « Elle est heureuse ».

Et que pouvez-vous dire au sujet des phrases: « Jean est heureux », « Jean et Bernard sont heureux », « André est nerveux », « André et Henri sont nerveux »?

Et enfin, que peut-on dire au sujet des phrases: « J'aimerais avoir un cheval », « Moi, j'aimerais avoir deux chevaux », « C'est un joli petit animal », « Il a deux jolis petits animaux »?

RÉSUMÉ (1)

Ayant mangé

Etant sorti

Voici deux phrases: « *Ayant mangé*, il quitta le restaurant. » « *Ayant mangé*, ils quittèrent le restaurant. » Nous voyons que la forme « mangé » reste la même après « ayant », même si le verbe qui suit est au pluriel. Nous dirons de même: « *Ayant marché* très vite, il *était* fatigué » et: « *Ayant marché* très vite, ils *étaient* fatigués. »

Mais voici quelques autres phrases: « *Étant sorti*, il ne pouvait nous entendre. » « *Étant sortie*, elle ne pouvait nous entendre. » « *Étant sortis*, ils ne pouvaient nous entendre. » « *Étant sorties*, elles ne pouvaient nous entendre. » Nous voyons qu'après « étant », la forme « sorti » devient « sortie » au féminin singulier, « sortis » au masculin pluriel et « sorties » au féminin pluriel. Et nous écrivons de même: « *Étant content* de nous, il nous donna une pomme » et: « *Étant contents* de nous, ils nous donnèrent une pomme. »

Regardons maintenant les deux phrases: « *Ayant mangé*, il quitta le restaurant. » « *Ayant mangé*, il ne déjeuna pas avec nous. » Dans ces deux phrases, les mots « ayant mangé » n'ont pas le même sens. Dans la première phrase, « ayant mangé » veut dire: « après avoir mangé » ou: « quand il eut mangé ». Dans la deuxième phrase, « ayant mangé » veut dire: « comme il avait mangé » ou: « parce qu'il avait mangé ». Nous avons la même différence entre les deux phrases: « *S'étant couché*, il a éteint la lampe. » « *S'étant couché*, il ne pouvait sortir avec nous. » Dans la première phrase, « s'étant couché »

veut dire: « quand il s'est couché »; dans la deuxième phrase, « s'étant couché » veut dire: « comme il s'était couché ».

Dans beaucoup de phrases, naturellement, la forme composée avec « ayant » ou « étant » peut avoir les deux sens, et c'est seulement le reste du texte qui nous dit si c'est l'un ou l'autre sens. Par exemple: « *Ayant lu* le livre, il en demanda un autre. » Ici, « ayant lu » peut avoir deux sens: « quand il eut lu » et « comme il avait lu ». Nous ne pouvons savoir quel sens est le juste sans connaître le reste du texte.

Un autre exemple: « *Étant arrivé*, il descendit du train. » Ici, aussi, nous avons deux possibilités, puisque « étant arrivé » peut avoir le sens de: « quand il fut arrivé » aussi bien que le sens de: « comme il était arrivé ». Le reste du texte seul peut nous dire quel sens est le juste.

RÉSUMÉ (2)

La famille d'écrire

De cette famille, vous ne connaissez que les deux verbes « écrire » et « décrire ». Voici un petit exercice sur ces deux verbes.

écrire

a écrit

écrit

écrivait

écrira

Si M. Doumier (écrire) un livre un jour, il (écrire) probablement un livre sur Jeanne d'Arc. Il aimerait

(décrire) l'enfance peu connue de la Pucelle. On l'a (décrire) bien des fois, mais M. Doumier croit qu'il aurait quelque chose de nouveau à (écrire) sur ce sujet. Une autre fois, il (décrire) peut-être la dernière bataille de Roland. S'il (écrire) tout cela, son ami Passavant serait sûrement le premier à le lire.

j'écris	nous écrivons
tu écris	vous écrivez
il écrit	ils écrivent

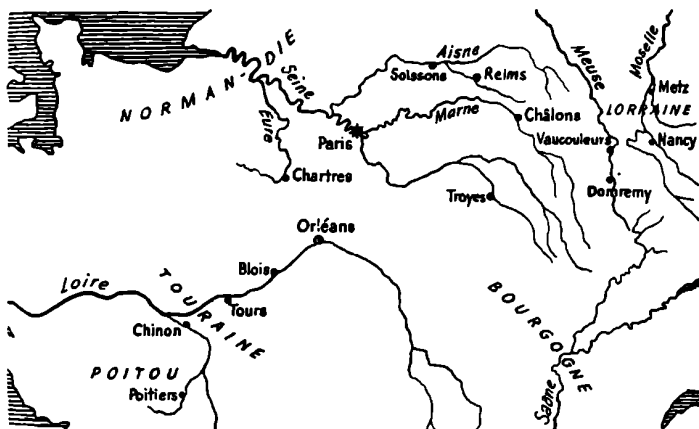
« A qui (écrire) -tu, Fatima? » « J' (écrire) à maman, Mme Marie-Anne. Je lui (décrire) notre arrivée à Villebourg. » Fatima (écrire) souvent à sa mère, plus souvent que Jeanne et Arthur n' (écrire) à leurs grands-parents. Mais aujourd'hui, quand Marie-Anne leur demande: « A qui (écrire) -vous? » ils répondent: « Nous (écrire) à grand-papa et à grand-maman. » « Vous leur (décrire) votre voyage? » « Oui, et nous leur (décrire) aussi notre arrivée à Villebourg. »

FIN DE L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Le lendemain soir, comme il l'avait promis, M. Dou-
la lādmē swa:r, kōm il lave prōmi, masjə du-
 mier reprit son récit au point où il l'avait interrompu
mje rapri sō resi o pwē u il lave -tēterōpy

la veille:

la ve:j:



« J'ai dit que Jeanne d'Arc tint sa promesse de rendre

«je di k za:n dark tē sa prōmes də rā:dr

au roi de France, Charles VII, la ville d'Orléans

o rwa də frā:s, farl set, la vil dōrlēā

qu'occupaient alors les Anglais. Mais, avant de

kōkypē alə:r le -zāglē. mē, avā d

Chapitre quarante-quatre (44).

	commencer la bataille, Jeanne, qui n'aimait pas faire <i>kɔmāse la bata:ʃ, ʒa:n, ki neme pa fɛ:r</i>
	couler le sang, voulut essayer d'écrire aux Anglais, <i>kule l sã, vuly eseje dekre:r o -zãgle,</i>
	leur demandant en phrases très simples de se retirer <i>lær dãmädã -tã fra:z tre sɛ:plã dɔ s rɔtɪre</i>
	d'Orléans et de rentrer dans leur royaume d'Angleterre. <i>dɔrleã e dɔ rãtre dã lær rwajo:m dãglɛte:r.</i>
	Bien entendu, les chefs ennemis, au lieu d'obéir à la <i>bjɛ -nãtãdy, le sɛf enmi, o ljɔ dɔbeɪ:r a la</i>
	jeune fille, se moquèrent d'elle et l'appelèrent par des <i>ʒœn fi:ʃ, sɔ mɔke:r del e laplɛ:r par de</i>
	noms très laids. Alors le combat commença, et au <i>nã tre le. alɔ:r lɔ kɔba kɔmãsa, e o</i>
	bout de cinq jours, comme l'avait promis la Pucelle, <i>bu d sɛ zu:r, kɔm lave prɔmi la pysɛl,</i>
délivrer = libérer	Orléans fut délivrée. <i>ɔrleã fy delivre.</i>
c'est une belle ville que Paris = Paris est une belle ville	C'était un étrange capitaine que cette enfant de <i>setɛ -tã -netrã:ʒ kapiten kɔ set ãfã d</i>
il est ignorant = il ne sait rien	seize ans! Tout à fait ignorante, elle ne savait ni lire <i>sɛ:z ã! tu -ta fe ɪpɔrã:t, el nɔ save ni li:r</i>
s'agir (famille de finir)	ni écrire. Mais dès qu'il s'agissait de faire la guerre <i>ni ekri:r. mɛ dɛ kil sãʒise d fɛ:r la ge:r</i>
habile = capable	et de conduire une armée, elle devenait plus habile <i>e d kɔdɥi:r yn arme, el dævne ply -zabil</i>
	que beaucoup d'hommes qui ne faisaient que cela <i>kɔ boku dɔm ki n fɔʒɛ k sla</i>

depuis leur jeunesse. Chaque fois que l'on faisait ce
dəpɥi lær ʒænes. ʃak fwa k lɔ ʃæz s

que Jeanne conseillait de faire, l'ennemi était battu
kə ʒa:n kɔseʒ d ʃe:r, lənmi ete baty

et les armées du roi de France gagnaient la bataille.
e le -zæme dy rwa də ʃrɑ:s ɡaɲe la bata.j.

Malgré cela, comme nous l'avons vu, Jeanne haïssait le
malgre sla, kɔm nu lavɔ vy, ʒa:n aise l

sang, elle pleurait souvent en voyant mourir tant de
sɑ, el plære suvɑ ā vwaʒɑ muri:r tɑ d

soldats, amis ou ennemis, autour d'elle.
sɔlda, ami u ənmi, otu:r dɛl.

Ainsi, quand, à la fin d'un combat très dur, Jeanne
ɛsi, kɑ, a la ʃɛ dɑ kɔba tre dy:r, ʒa:n

vit un des chefs anglais tomber dans la Loire avec
vi ɑ de ʃɛʃ ɑŋɡle tɔbe dɑ la lwa:r avek

des centaines de ses hommes et y mourir, elle pleura
de sɑten də se -zɔm e i muri:r, el plæra

beaucoup sur ces hommes. Une autre fois, comme un
boku syr se -zɔm. yn o:trə fwa, kɔm ɑ

Français emmenait quelques prisonniers anglais, Jeanne
ʃrɑse ɑmne kelkə prizonje ɑŋɡle, ʒa:n

le vit frapper l'un des prisonniers à la tête, si fort que,
lə vi ʃrape lɑ de prizonje a la tɛ:t, si ʃɔ:r kə,

croyant qu'il était mort, il l'abandonna. Jeanne
krwaʒɑ kil ete mɔ:r, il labɑdɔna. ʒa:n

descendit de cheval et essaya d'aider l'ennemi blessé,
desɑdi d ʃəval e eseʒa dede lənmi blese,

battre
 (est) battu
 bat
 battait
 battra

prisonnier ɔ: enne-
 mi qui a été pris
 dans un combat

il descendit
 ils descendirent

Chapitre quarante-quatre (44).

consoler = dire
des mots aimables
à une personne
pour qu'elle ait
moins de douleur

sauver = délivrer
d'un danger

poursuivre (fa-
mille de suivre) ∴
continuer



un prêtre

plus tôt que vous
ne... = plus tôt
que vous...

le consolant de tout son cœur. » Ici, Jeannette, inter-
lə kʰsɔlə d tu sʰ kœ:r. » *isi, zanet, ɛtɛ-*

rompant son grand-père, dit: « C'est pour cela qu'on
rʰpā sʰ grāpɛ:r, di: «se pur sla kʰ

appelle Jeanne d'Arc une sainte! » « Pour cela, »
-napel za:n dark yn sɛ:t/» «pur sla,»

dit M. Doumier, « et parce qu'elle a sauvé la France.
di məsjə dumje, «e pars kel a sove la frā:s.

Mais elle n'a été reconnue comme sainte par l'Église
me el na ɛtɛ rkɔny kɔm sɛ:t par legli:z

que cinq siècles après sa mort, au début du vingtième
kə sɛ sjekl apre sa mɔ:r, o dəby dy vɛtjɛm

siècle. Plus exactement en dix-neuf cent vingt. »
sjekl. ply -zegzaktəmā ā diznɔf sā vɛ.»

« Pourquoi est-ce qu'on a attendu si longtemps? » « Ah,
«purkwa ɛs kʰ -na atādy si lʰtā?» «a,

ça, je ne le sais pas, Jeannette, » répondit le grand-père,
sa, ʒə n lə se pa, zanet,» repɔdi l grāpɛ:r,

puis il poursuivit:
pɥi il pɥrsɥivi:

« C'est devant Orléans que Jeanne d'Arc fut elle-
«se dvā ɔrleā k za:n dark fy el-

même blessée pour la première fois. La veille déjà
mɛ:m blese pur la prəmje:r fwa. la ve:j dəʒa

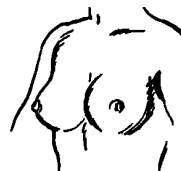
elle avait dit à son prêtre: « Levez-vous demain matin
el ave di a sʰ pre:tr: «lɔve vu dmɛ matɛ

plus tôt que vous ne l'avez fait aujourd'hui, et tenez-
ply to k vu n lave fe ozurdi, e tne

vous toujours auprès de moi, car demain j'aurai
vu tuzu:r opre d mwa, kar dāmē zore

plus que je n'en
 ai... = plus que
 j'en ai...

beaucoup à faire, plus que je n'en ai jamais eu, et
boku a fe:r, ply k zə nā -ne zame -zy, e



un sein

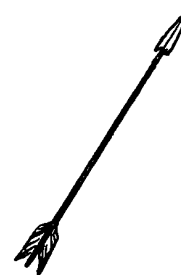
demain le sang me sortira du corps, au-dessus de mon
dmē l sā m sortira dy kə:r, odsy d mō

sein. » En effet, l'après-midi, ainsi que Jeanne l'avait
sē. » ā -nefe, lapremidi, ēsi k za:n lave

atteint ɔ: frappé

dit, elle fut atteinte par une flèche un peu au-dessus
di, el fy -tatēt par yn flef ā pə odsy

du sein. Quand elle se sentit blessée elle eut peur
dy sē. kā -tel sə sāti blese el y pæ:r



une flèche

et se mit à pleurer. Le prêtre la consola aussi bien
e s mi a plære. lə pre:trə la kōsola osi bjē

qu'il put, mais ne put calmer entièrement sa douleur.
kil py, me n py kalme ātjermā sa dulæ:r.

se sentit = s'est
 senti

Quelques soldats, ayant pitié de la jeune fille, lui
kelk solda, ejā pitje d la zæn fi:j, lyi

proposèrent d'appliquer sur sa blessure quelque chose
prəpəze:r daplɪke syr sa blesy:r kelkə fo:z

put = a pu

appliquer ɔ:
 mettre

qui l'empêcherait de souffrir. Mais Jeanne, pensant
ki lāpefre d sufri:r. me za:n, pāsā

blesser
 une blessure

que c'était un moyen « de sorcière », refusa avec grande
k sete -tā mwajē «d sorsje:r», rəfyza avek grā:d

moyen ɔ: chose
 qui aide

fermeté, en disant: « Je préférerais plutôt mourir que
fermate, ā dizā: «zə préfere plyto muri:r kə

fermeté ɔ: sûreté

faire quelque chose que je sache être un péché ou
fe:r kelkə fo:z kə zə saf ɛ:tr ā peše u

péché = chose qui
 ne plaît pas à
 Dieu

Chapitre quarante-quatre (44).

vouloir
la volonté



des olives



une bouteille
d'huile (f) d'olives

En France, on met
de l'huile (d'oli-
ves) dans la
salade.

la médecine
n'existait pas = il
n'y avait pas de
médecine

qui soit contre la volonté de Dieu! » Et elle ajouta
ki swa kɔ:trə la volɔ̃te də djø! » e el azuta

qu'elle savait bien qu'elle devait mourir un jour, mais
kel save bjɛ kel dəve muri:r ǎ zu:r, mɛ

elle ne savait ni quand, ni où, ni comment, et que si
el nə save ni kǎ, ni u, ni komǎ, e k si

on pouvait appliquer à sa blessure quelque chose qu'il
ɔ̃ puve aplike a sa blesy:r kelkǎ fo:z kil

ne soit pas un péché d'employer, elle voulait bien être
nə swa pa ǎ pɛse dǎplwaje, el vule bjɛ ɛ:trə

guérie. On mit alors sur sa blessure de l'huile d'olives,
geri. ɔ̃ mi alɔ:r syr sa blesy:r də lyil doli:v,

et quand sa douleur ne fut plus si forte, Jeanne
e kǎ sa dulæ:r nə fy ply si fort, za:n

retourna au combat. »

returna o kɔ̃ba.»

« De l'huile d'olives? » demanda Jeanne très étonnée.

«də lyil doli:v?» dəmǎda za:n tre -zetɔne.

« Pourquoi? » « Parce qu'à l'époque de Jeanne d'Arc,

«purkwa?» «pars ka lepɔk də za:n dark,

on peut dire que la médecine n'existait pas encore.

ɔ̃ pø di:r kǎ la mɛdsin negziste pa -zǎkɔ:r.

Quand une personne était blessée, on essayait de

kǎ -tyn pɛrson ɛtɛ blese, ɔ̃ -neseje d

calmer sa douleur, croyant que si la douleur s'en

kalme sa dulæ:r, krwajǎ k si la dulæ:r sǎ

allait, le mal s'en allait aussi, ce qui, peut-être,

-nale, lǎ mal sǎ -nale osi, s ki, pøtɛ:tr,

n'était pas toujours si bête. » Après cette explication,
nete pa tuzu:r si be:t. » *apre set eksplikasjō,*

M. Doumier poursuivit:
məsjo dumje pɜrsuivi:

« Après avoir délivré Orléans, Jeanne conduisit les
«apre -zavwa:r delivre orleā, za:n kōdɔzi le
 armées du roi Charles vers la ville de Reims. En
-zarme dy rwa farl ver la vil də rē:s. ā
 chemin, on prit les villes de Troyes et de Châlons.
fmē, ō pri le vil də trwa e də falō.

L'entrée de Jeanne d'Arc aux côtés de Charles VII
lātre d za:n dark o kote d farl set
 dans la ville de Reims fut un véritable triomphe:
dā la vil də rē:s fy -tā veritablə trijō:f:

une grande foule criant et pleurant de joie les accom-
yn grā:d ful kriā e plērā d zwa le -zakō-
 pagnait, remplissant les routes menant à Reims, puis
pape, rāplisā le rut mōnā -ta rē:s, pɜi

les rues de Reims même, les femmes et les hommes
le ry d rē:s mē:m, le fam e le -zom

essayant de toucher les vêtements de la Pucelle, de
esejā d tufe le vetmā d la pysel, də

baiser ses pieds, ou du moins de la voir et de lui
beze se pje, u dy mwē d la vwa:r e də lɔi

crier leur amour.
krie lœr amu:r.

Charles VII fut couronné et sacré dans la cathédrale
farl set fy kurone e sakre dā la katedral

conduisit = a con-
duit

entrer
l'entrée (f)
aux côtés de =
auprès de

baiser =
embrasser, tou-
cher avec la
bouche

crier ɔ: exprimer
en criant



Charles est couronné à Reims.

du côté de ... ɔ:
aux ...

de Reims, entouré des ducs et des autres seigneurs
də rē:s, āture de dyk e de -zo:trə seŋæ:r

du royaume qui n'étaient pas passés du côté des
dy rwajo:m ki nete pa pase dy kote de

Anglais. Jeanne se tenait auprès de son roi, habillée
-zāgle. ʒa:n sə tne opre d sã rwa, abije

dehors ɔ: pas dans
les maisons

en capitaine, l'épée au côté. Dehors, sur la place et
ā kapiten, lepe o kote. dæ:r, syr la plas e

dans les rues voisines, le peuple criait sa joie. Et
dā le ry vwazin, lə pœpla krie sa ʒwa. e

quand le roi eut été sacré, elle lui baisa les genoux
kā lə rwa y -tete sakre, el lʏi beza le ʒnu

et lui dit en pleurant de joie: « Gentil roi, voici fait
e lʏi di ā plærā d ʒwa: «ʒāti rwa, vwasi fe

désirer
un désir

le désir de Dieu, qui voulait que tu viennes à Reims
l dezi:r də dʒə, ki vule k ty vjen a rē:s

recevoir ton sacre, montrant que tu es le vrai roi et
rəsuwa:r tɔ sakr, mɔtrā k ty ɛ lə vre rwa ɛ

sacrer
 le sacre

qu'à toi seul appartient le royaume. »

ka twa sɛl ɔpartjɛ lə rwaʝo:m. »

En cet instant, Jeanne est au plus haut point de sa vie.

ā se -tɛstā, ʝa:n ɛ -to ply o pɥɛ d sa vi.

C'est le couronnement de ses désirs, le triomphe de

se l kurɔnmā d se dezi:r, lə trijɔ:f də

ses rêves. Que nous sommes loin de la petite fille de

se re:v. kə nu sɔm lwɛ d la ptit fi:j də

paysans qui allait aux champs ou gardait les animaux

pejizā ki ale -to fā u garde le -zanimɔ

de son père, et le dimanche allait peut-être se

d sɔ pɛ:r, ɛ l dimā:f ale pɛte:trə sə

promener avec ses amies, comme toute autre fillette

promne avek se -zami, kɔm tut o:trə fiʝet

de son âge!

də sɔ -na:ʝ!

Après le sacre de Charles VII, il aurait fallu marcher

apre l sakrə də ʃarl sɛt, il ɔre faly marʃe

sur Paris qui n'aurait pu résister. Jeanne le demanda

syr ʔari ki nɔre py reziste. ʝa:n lə dmāda

sur ɔ: contre

le ɔ: de marcher
 sur Paris

au roi, mais le roi, de nouveau, était plein de doutes.

o rwa, me lə rwa, də nuvo, ɛte plɛ də dɔt.

Il croyait bien en Jeanne, mais il avait parmi ses

il krwaʝe bjɛ ā ʝa:n, me il ave ʔarmi se

conseillers des hommes qui n'étaient pas du tout

kɔseʝe de -zɔm ki nete ʔa dɔ tu

Chapitre quarante-quatre (44).

	<p>contents des triomphes de la Pucelle. Ces gens-là <i>kōtā de trijō:f dā la p̄ysel. se zā la</i></p> <p>essayaient par tous les moyens d'empêcher la jeune <i>eseje par tu le mwajē dāp̄efe la zæn</i></p> <p>filles de tenir les promesses qu'elle faisait au roi. Et <i>fi:j dā tni:r le p̄omes kel faze o rwa. e</i></p> <p>le roi, faible et sans fermeté, fit passer la volonté de <i>lā rwa, febl e sā fermate, fi pase la volōte d</i></p> <p>ses conseillers avant celle de Jeanne. On ne marcha <i>se kōseje avā sel dā za:n. ō n marfa</i></p> <p>pas droit sur Paris, mais on s'arrêta d'abord pour <i>pu drwa syr pari, me ō sareta dabo:r pur</i></p> <p>prendre d'autres villes: Beauvais, Compiègne. Paris <i>prā:drā do:trā vil: bove, kōp̄jeŋ. pari</i></p> <p>ne fut attaquée que le 8 septembre, sept semaines <i>n fy -tatake k lā yit septā:br, set sōmen</i></p>
de Reims ɔ: à Reims	<p>après le sacre de Reims. Il était trop tard, les Anglais <i>ap̄re l sakrā dā rē:s. il ete trō la:r, le -zāgle</i></p>
défendre la défense	<p>avaient préparé la défense de la ville, et Jeanne, dans <i>ave p̄epare la defā:s dā la vil, e za:n, dā</i></p> <p>un des premiers combats, fut atteinte par une flèche <i>-zā de p̄emje kōba, fy -tatē:t par yn flef</i></p>
dut = a dû	<p>et dut se retirer. Alors Charles VII ordonna à ses <i>e dy s rātre. alo:r farl set ordōna a se</i></p> <p>armées de se retirer jusqu'à la Loire, puis il les laissa <i>-zarme d sā rtire zyska la lwa:r, p̄u il le lesa</i></p>
chez elles ɔ: dans leurs villes et vil- lages	<p>rentrer chez elles. Sa foi en Jeanne était moins grande, <i>rātre fe -zel. sa fwa ā za:n ete mwē grā:d,</i></p>

et il décida d'attendre jusqu'à l'année prochaine.
*e il desida datā:dra zyska lane * prsʃen.*

L'hiver se passa sur les bords de la Loire. Les
live:r sə pasa syr le bo:r də la lwa:r. le

ennemis de la Pucelle se servaient de tous les moyens
-zenmi d la pʃsɛl sə serve d tu le mwajɛ

pour atteindre leur but, qui était de tuer ce qui pouvait
pur atē:dra lœr by, ki ete d tʃe s ki puve

encore exister d'amitié pour Jeanne dans le cœur de
āko:r egziste damitʃe pur ʒa:n dā l kœ:r də

Charles VII. Cela ne leur fut pas difficile, car Jeanne
ʃarl set. sla n lœr fy pa difisil, kar ʒa:n

elle-même les aida. Cette jeune vierge que le destin
elme:m le -zedə. set ʒœn vʲerʒ kə l destē

avait faite capitaine et qui, dans la guerre et dans
ave fet kapiten e ki, dā la ɡe:r e dā

l'action, était si sûre d'elle-même, croyant en sa mission,
laksjɔ̃, ete si sy:r delme:m, krwajā -tā sa misjɔ̃,

perdait sa force dans l'inaction. La plus dure épreuve,
perde sa fɔrs dā linaksjɔ̃. la ply dy:r eprœ:v,

pour Jeanne, ce fut la vie de Cour. Elle était habile
pur ʒa:n, sə fy la vi d ku:r. el ete -tabil

quand il s'agissait de guerre, mais ignorante de tout
kā -til saʒise d ɡe:r, me ʲnɔrā:t də tu

quand il s'agissait de ces combats de la Cour, où ce
kā -til saʒise d se kɔba d la ku:r, u s

n'étaient ni le courage, ni la fermeté qui comptaient.
nete ni l kura:ʒ, ni la fermɔte ki kɔte.

l'hiver se passa ɔ: on passa l'hiver

atteindre ɔ: arriver à

atteindre
a atteint

but (m) ɔ: ce que
l'on veut

le destin ɔ: les forces qui décident
de la vie d'une
personne

inaction (f) ↔
action

Chapitre quarante-quatre (44).

	<p>Au printemps de quatorze cent trente, Jeanne quitta <i>o .prētā d katorzə sã trã:t, ʒa:n kita</i></p> <p>donc presque seule la Cour, abandonnée par le roi à <i>dã presk sæl la ku:r, abãdɔne par lə rwa a</i></p> <p>qui elle avait rendu la couronne, et entra sans être <i>ki el ave rãdy la kurɔn, e ātra sã -zɛ:trə</i></p> <p>remarquée dans la ville de Compiègne qui était <i>rəmarke dā la vil də kɔ̃pjɛn ki ɛtɛ</i></p> <p>assiégée par les soldats du duc de Bourgogne, ennemi <i>-tasjeʒe par le solda dy dyk də burgɔn, enmi</i></p> <p>du roi de France. Le jour même de son arrivée elle <i>dy rwa də frã:s. lə ʒu:r mɛ:m də sɔ̃ -narive el</i></p>
sortit = est sortie	<p>sortit de la ville avec un petit groupe de soldats, et, <i>sorti d la vil avek ə pti grup də solda, e,</i></p> <p>en revenant vers la porte de la ville, elle fut faite <i>ā rumā ver la pɔrt də la vil, el fy fet</i></p>
un prisonnier une prisonnière	<p>prisonnière. Après l'avoir gardée plusieurs mois, le <i>prizɔnje:r. apre lavwa:r garde plyzjæ:r mwa, lə</i></p>
<p>vendre (famille de attendre) ↔ acheter</p>	<p>duc de Bourgogne la vendit aux Anglais pour dix <i>dyk də burgɔn la vādi o -zāgle pur di</i></p>
vendit = a vendu	<p>mille écus d'or, c'est-à-dire environ 80 millions de <i>mil eky dɔ:r, se -ta di:r āvirɔ̃ katrɔvɛ miljɔ̃ də</i></p>
écu (m) ɔ: sorte d'argent (à l'épo- que de Jeanne d'Arc)	<p>francs de nos jours. » <i>frā d no ʒu:r.»</i></p>
<p>de nos jours ɔ: à notre époque</p>	<p>A ce point du récit de son grand-père, Jeanne l'inter- <i>a s pwɛ dy resi d sɔ̃ grãpe:r, ʒa:n lɛ̃tɛ-</i></p>
<p>80.000.000 frcs. = 800.000 NF. (nou- veaux francs)</p>	<p>rompit de nouveau pour lui demander: « Pourquoi <i>rɔ̃pi d nuvo pur lyi dmãde: «purkwa</i></p>

est-ce qu'il a vendu Jeanne d'Arc aux Anglais, le duc
es kil a vādy za:n dark o -zāgle, la dyk

de Bourgogne? » « Pourquoi il l'a vendue, je ne saurais
da burgɔn? » « purkwa il la vādy, ʒə n sɔre

te le dire, car lui-même ne l'a raconté à personne.
t la di:r, kar lyime:m nə la rakōle a pɛrsɔn.

Mais je peux te dire pourquoi les Anglais, eux, ont
mɛ ʒ pø t di:r purkwa le -zāgle, ø, ʒ

acheté Jeanne, et pourquoi ils l'ont payée si cher, »
-tafte za:n, e purkwa il lə pɛje si ʃe:r, »

payer cher =
 payer beaucoup
 d'argent pour

lui répondit M. Doumier, qui poursuivait:
lyi repōdi mɔsjø dumje, ki pɛrsyvi:

« Pour les Anglais, Jeanne d'Arc était une personne
« pur le -zāgle, za:n dark ete -tyn pɛrsɔn

très dangereuse. Mais ils savaient bien que, s'ils la
tre dāzrɔ:z. mɛ il save bjɛ kə, sil la

être dangereux =
 être un danger

tuaient eux-mêmes, elle deviendrait, par sa mort, plus
tye øme:m, el dɔvjɛdre, par sa mɔ:r, ply

dangereuse encore, car elle serait alors une héroïne
dāzrɔ:z ākɔ:r, kar el sɔre -talɔ:r yn ɛrɔin

un héros
 une héroïne

et une sainte aux yeux des Français. Ce qu'il
e yn sɛ:t o -zjə de frāse. s kil

fallait, c'était que Jeanne soit condamnée à mort
fale, sete k za:n swa kōdane a mɔ:r

par des Français, condamnée comme sorcière! Alors,
par de frāse, kōdane kɔm sɔrsje:r! alɔ:r,

se disaient les Anglais, le peuple de France n'aurait
sə dize le -zāgle, la pœpla da frā:s nɔre

Chapitre quarante-quatre (44).

	plus foi en elle, elle serait plus que morte, à leurs yeux. <i>ply fwā ā -nel, el sere ply k mōrt, a lær -zjə.</i>
	Pour atteindre leur but, les Anglais transportèrent <i>pur atē:drə lær by, le -zāgle trāsporte:r</i>
	d'abord Jeanne à Rouen, où ils se sentaient plus sûrs <i>dabɔ:r za:n a rwā, u il sə sâte ply sy:r</i>
enchaîner = mettre en chaînes	qu'à Paris. Là, elle fut d'abord enchaînée et mise au <i>ka pari. la, el fy dabɔ:r āfene e mi:z o</i>
	pain et à l'eau pendant deux mois. Le 21 février <i>pē e a lo pādā də mwa. la vēt e ā fevrije</i>
amener = conduire	quatorze cent trente et un, enfin, elle fut amenée devant <i>katorza sā trā:t e ā, āfē, el fy -lamne dvā</i>
Les juges décident s'il faut condam- ner une personne.	ses juges. C'étaient tous des prêtres, ennemis de Charles <i>se zy:ʒ. sete tus de pre:tr, enmi d farl</i>
	VII. Ils allaient tout faire pour prouver que Jeanne <i>set. il -zalē tu fe:r pur pruve k za:n</i>
être au service de = obéir à	était au service du diable et non de Dieu. Pendant <i>ete -lo servis dy dja:bl e nō də djə. pādā</i>
	près de trois mois, ses juges l'interrogèrent des heures <i>pre də trwa mwa, se zy:ʒ lētɛrɔʒe:r de -zæ:r</i>
des heures de suite = pendant des heures	de suite, essayant de l'amener à dire des choses qui <i>də suit, esejā d lamne a di:r de fo:z ki</i>
	permettraient de la condamner à mort, mais sans y <i>permetre d la kōdane a mɔ:r, me sā -zi</i>
réussir ɔ: pouvoir l'amener à dire ces choses	réussir. Cette jeune fille si habile en guerre se <i>reysi:r. set zæn fi:j si abil ā ge:r sə</i>
s'agit = s'est agi.	montra encore plus habile quand il s'agit de bien <i>mōtra āko:r ply -zabil kā -tīl saʒi d bjē</i>

répondre aux juges dont les questions, parfois, se
repõ:dr o zy:ʒ dõ le kestjõ, parfwa, sã

succédaient si vite que Jeanne n'avait pas le temps
syksede si vit kã za:n nave pa l tã

d'y répondre. Alors, elle arrêta ses juges en leur
dì repõ:dr. alb:r, el arete se zy:ʒ ã lær

disant: «Beaux Seigneurs, parlez l'un après l'autre!»
dizã: «bo seɲæ:r, parle læ apre lo:tr!»

Elle répondait avec grande simplicité et intelligence
el repõde avek grã:d sêplisite e êtelizã:s

simple
la simplicité

à des questions si difficiles qu'un homme ayant
a de kestjõ si difisil kã -nom ejã

beaucoup appris aurait eu beaucoup de difficulté à y
boku apri œre -ty boku d difikylte a i

répondre.
repõ:dr.

D'autres fois, quand les juges lui posaient une question
do:trã fwã, kã le zy:ʒ lqi poze yn kestjõ

à laquelle elle avait déjà répondu la veille ou un autre
a lakel el ave deʒa repõdy la ve:j u ã -no:trã

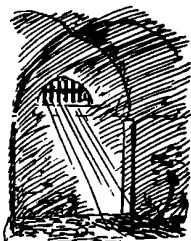
jour, elle leur répondait: «Je vous ai ailleurs répondu
zu:r, el lær repõde: «ʒã vu -ze ajæ:r repõdy

à ce sujet.» Ou: «Il y a huit jours que l'on m'a
a sã syʒe.» u: «il ja qi zu:r kã lã ma

interrogée là-dessus, et j'ai répondu de telle façon.» Et
êterʒe ladsy, e ʒe repõdy d tel fasõ.» e

là-dessus ɔ: sur
cela

elle répétait sa première réponse.
el repete sa prãmje:r repõ:s.



une prison

ramenée = amene-
née de nouveau
forcée = obligée

aussitôt = tout de
suite

elle apprend ɔ: on
lui dit
apprit = a appris
horrible =
terrible

Comme, de cette façon, ils ne réussissaient pas à la
kɔm, də sɛt fəsɔ̃, il nə ʁeysis pa a la
 condamner à mort, les juges de Jeanne décidèrent de
kɔ̃dane a mɔ:r, le ʒy:ʒ də ʒa:n deside:r də
 se servir d'un autre moyen. Ils lui firent d'abord jurer
sə servi:r dɑ̃ -no:trə mwajɛ. il lɥi fi:r dabo:r ʒyʁe
 entre autres choses qu'elle ne mettrait plus jamais des
ɑ:tr o:trə fɔ:z kɛl nə mɛtrɛ plɥ ʒamɛ də
 vêtements d'homme, ce qui pour ces prêtres était un
vɛtmɑ̃ dɔm, sə ki pɥr sɛ pʁe:trə ɛtɛ -tɑ̃
 péché. Puis, une fois ramenée dans sa prison, Jeanne,
pɛʃɛ. pɥi, ɥn fwa ramne dɑ sa pʁizɔ̃, ʒa:n,
 d'une façon ou d'une autre, fut forcée de remettre les
dɥn fəsɔ̃ u dɥn o:tr, fy fɔʁsɛ d ʁɛmɛtrɛ lɛ
 vêtements d'homme qu'elle avait commencé par
vɛtmɑ̃ dɔm kɛl avɛ kɔmɑsɛ pɑʁ
 enlever. Aussitôt, ses juges dirent qu'elle avait fait
ɑ̃lvɛ. osito, sɛ ʒy:ʒ di:r kɛl avɛ fɛ
 ce qu'elle avait juré par Dieu de ne jamais refaire, et
s kɛl avɛ ʒyʁɛ pɑʁ djɛ d nə ʒamɛ ʁfɛ:r, ɛ
 que pour cela elle devait mourir par le feu.
k pɥr sɛlɑ ɛl dəvɛ muri:r pɑʁ lə fɛ.
 Quand, le trente mai, Jeanne apprit de quelle mort
kɑ̃, lə trɑ̃:t mɛ, ʒa:n apʁi də kɛl mɔ:r
 horrible elle allait mourir, elle se mit à pleurer et à
ɔʁibl ɛl ɑlɛ muri:r, ɛl sɑ mi a plæʁɛ ɛ a
 s'écrier: « Ah! faut-il que mon corps, mon pauvre
sɛkʁiɛ: «a! fɔ -til kɑ mɔ̃ kɔ:r, mɔ̃ pɔ:vʁə

corps, soit aujourd'hui brûlé? » Mais ses larmes ne
kə:r, swa -toʒurɔyi bryle? » *mɛ se larm nɔ*

Le feu brûle ce
 qu'il touche.

pouvaient plus rien changer, et d'ailleurs le cœur de
puve ply rjɛ sɔʒe, e daʒæ:r lə kə:r dɔ

ses juges était trop dur pour se laisser toucher. Ce
se ʒy:ʒ etɛ trɔ dy:r pur sɔ lese tuʃe. sɔ

même matin, Jeanne fut donc amenée à la Place du
mɛ:m matɛ, ʒa:n fy dɔ -kamne a la plas dy

Vieux-Marché. Dans les rues qui y mènent, une foule
vʲɔ marʃe. dɔ le ry ki i mɛn, yn ful

nombreuse la regardait passer, et il n'y avait pas un
nɔbrɔ:z la rʒarde pase, e il nʲave pa ɛ

visage sans larmes.

viza:ʒ sɔ larm.

Quand Jeanne arriva sur la Place du Vieux-Marché,

kɔ ʒa:n ariva syr la plas dy vʲɔ marʃe,

elle fut d'abord forcée d'écouter le principal de ses

el fy dabo:r forʃe dekute l prɛsipal dɔ se

juges qui, pendant des heures, lui lut les raisons de

ʒy:ʒ ki, pɔdɔ de -zæ:r, lyi ly le rezɔ d

sa condamnation. Pendant ce temps, Jeanne pria Dieu

sa kɔdunasjɔ. pɔdɔ s tɔ, ʒa:n pria dʲɔ

de tout cœur et demanda à tous ceux qui l'entouraient,

d tu kə:r e dmɔda a tu sɔ ki lɔture,

amis et ennemis, de lui pardonner ses péchés. Quand

ami e enmi, dɔ lyi pardɔne se pɛʃe. kɔ

enfin on la mena au bûcher où elle serait brûlée, et

-tɔʃɛ ɔ la mna o byʃe u el sɔre bryle, e

lut = a lu
 condamner
 la condamnation



un bûcher



Jeanne sur le bûcher

qu'on l'y attacha, le peuple et un grand nombre des
kǝ li atafa, lə pœpl e æ grā nǝ:brə de

Anglais pleurèrent tout haut et demandèrent que l'on
-zāgle plœr:ɾ tu o e dmāde:r kə lǝ

pardonne à Jeanne. Tout fut inutile. Jeanne était
pardon a ʒa:n. tu fy -tɪnytil. ʒa:n ete

sur le bûcher, elle devait mourir, et elle mourrait.
syr lə byʃe, el dəve muri:r, e el murre.

Mais sa simplicité héroïque, son courage devant la mort
me sa sɛplisite eroik, sǝ kura:ʒ dəvā la mɔ:r

horrible qui fut la sienne allaient faire leur chemin
oriblə ki fy la sʃen ale ʃe:r lœr ʃamē

dans le cœur des Français, et parmi eux se trouvait
dā l kœ:r de frāse, e parmi ø sə truve

le roi Charles VII. Le peuple de France ne réussit pas
lə rwa ʃarl set. lə pœplə də frā:s nə reysi pa

le héros
 héroïque

à accepter que Jeanne la Pucelle soit une envoyée
a aksepté k za:n la pysel swa -tyn āvwajé

du diable. Plus lent que son peuple, Charles VII, dix-
dy dja:bl. ply lā k sō pæpl, farl set, diz-

lent
lente
lentement

neuf ans après la mort de Jeanne, allait cependant
næ -vā aprē la mɔ:r də za:n, ale spādā

donner l'ordre à d'autres juges de décider, après avoir
done lɔrdr a do:trə ʒy:ʒ də deside, aprē -zavwa:r

entendu tous ceux qui avaient connu la Pucelle,
ātādy tu sə ki ave kɔny la pysel,

si, oui ou non, Jeanne avait fait ce pour quoi on l'avait
si, wi u nō, za:n ave fe s pur kwa ʔ lave

condamnée à Rouen. Cela demanda plusieurs années.

kōdane a rwā. sla dmāda plyzjæ:r -zane.

C'est ainsi que le 8 mai 1456, le peuple
se -tēsi k la ʒit mē katorzə sā sēkātsis, la pæplə

de France apprit enfin par la bouche du roi ce qu'il
də frā:s apri āfē par la buf dy rwa s kil

sentait depuis longtemps, c'est-à-dire que Jeanne d'Arc
sāte dəpɔi lōtā, se -ta di:r kə za:n dærk

était sa plus grande héroïne, et que sa foi et son
ete sa ply grā:d erɔin, e k sa fwa e sō

courage avaient changé le destin du pays. »

kura:ʒ ave fāʒe l destē dy peji.»

Quand M. Doumier s'arrêta, personne ne dit mot
kā mæsʒə dumje sareta, pɛrsɔn nə di mo

ne dit mot = ne
dit un seul mot

pendant plusieurs minutes. Jeanne avait les yeux
pādā plyzjæ:r minyt. za:n ave le -zjə

pleins de larmes, et cette nuit-là, elle rêva à ce que son
plē d larm, e set nyi la, el reva a s kə sã

grand-père lui avait raconté.

grāpe:r lyi ave rakōte.

EXERCICE A.

Jeanne, fille de paysans, était tout à fait —. Mais quand il s'— de conduire des soldats, elle était très habile. Toutes les fois qu'elle rencontrait l'ennemi, elle le —. Mais elle n'aimait pas le sang, et ne voulait pas que l'on fasse du mal aux — ennemis. Elle les — de tout son cœur.

Devant Orléans, Jeanne d'Arc fut — par une flèche au-dessus du sein. Elle se mit à pleurer et son — essaya de la consoler. On lui proposa d'— sur sa blessure quelque chose qui l'aiderait. Mais Jeanne ne voulait pas employer un — de sorcière. Ce serait un —. On mit alors sur sa blessure de l'— d'olives.

Jeanne entra dans la ville de Reims aux — du roi Charles VII. Ce fut un triomphe: les gens voulaient — ses vêtements, lui baiser les pieds. Tous lui — leur amour. Quand le roi fut —, Jeanne lui baisa les genoux et lui dit: «Voici fait le — de Dieu. Tu as reçu ton sacre, tu es maintenant le vrai roi de France.»

C'est devant la ville de Compiègne que Jeanne fut faite — par les ennemis du roi. Plus tard, le duc de Bourgogne la — aux Anglais. Ils payèrent cher, parce

MOTS:

une blessure
 un bûcher
 un but
 une condam-
 nation
 une défense
 un désir
 un destin
 un écu
 une entrée
 une envoyée
 une fermeté
 une flèche
 une héroïne
 une huile
 une inaction
 un juge
 un moyen
 une olive
 un péché

que Jeanne était très — pour eux. Ils ne voulaient pas qu'elle devienne une — aux yeux des Français. Le 21 février quatorze cent trente et un, elle fut amenée devant ses —, qui étaient tous des prêtres. Ils voulaient prouver que Jeanne était au — du diable.

Quand Jeanne — de quelle mort elle allait mourir, elle s'écria: «Faut-il vraiment que je sois —?» Mais il n'y avait rien à faire: elle fut menée au — où on l'attacha. Jeanne était d'une simplicité et d'un courage si — que même les Anglais ne pouvaient s'empêcher de pleurer.

EXERCICE B.

Voici de nouveau un exercice où il s'agit pour vous de trouver ce qui, dans les phrases suivantes, n'est pas juste:

- 1) Fatima a été très contente d'apprendre que Marie-Anne aimait Henri.
- 2) Quand Fatima a disparu, Henri et Monsieur Bourdier l'ont tout de suite retrouvée.
- 3) Quand Fatima est tombée, le poignard à la main, dans la chambre de Marie-Anne, elle s'est blessée au ventre.
- 4) Quand Fatima a de nouveau ouvert les yeux et qu'elle a vu Henri et Marie-Anne, elle leur a tout raconté.
- 5) Quand Fatima a été guérie, elle a continué à ne pas aimer Marie-Anne.
- 6) Amélie a, au rez-de-chaussée, une grande chambre qui donne sur la rue.

un prêtre
une prison
un prisonnier
une prisonnière
un sacre
une sainte
un sein
un service
une simplicité
une veille
une volonté
cher
dangereux
étrange
habile
héroïque
horrible
ignorant
inutile
lent
simple
il s'agit
il aida
amener
ils appelèrent
appliquer
il apprit
il attacha
atteindre
il a atteint
il baisa
baiser
battu
brûler
condamner
il conduisit
consolant
consoler
délivrer
il descendit
il dut
enchaîner
exister
forcer

Chapitre quarante-quatre (44).

il lut
il marcha
se moquer
ils se moquèrent
il ordonna à
pardonner à
il poursuivit
poursuivre
il pria
il put
ramener
remplissant
réussir
ils réussissaient
il réussit
il rêva
sauver
il se sentit
il sortit
se succéder
ils transportèrent
il vendit
vendre
aussitôt
dehors
là-dessus
au service de
aux côtés de
c'était un ...
que cette enfant
des heures de
suite
faire passer ...
avant
faire son
chemin
gagner la
bataille
je ne saurais
l'amener à dire
marcher sur

- 7) Le mari d'Amélie est mort pendant la dernière guerre.
- 8) Amélie montre à tout le monde ce qu'il y a dans son armoire.
- 9) Amélie regardait souvent M. Martial parce qu'il ressemblait à son frère.
- 10) La fille de M. Doumier, Josette, demeure à Villebourg avec son mari et ses enfants.

EXERCICE C.

s'agir

il s'est agi

il s'agit

il s'agissait

il s'agira

Un télégramme de Paris? De quoi peut-il donc s'—?
Il s'— de votre départ pour la France. Quand tout
a été prêt, il s'est — d'aller chercher une voiture. Le
chauffeur conduit comme s'il s'— d'une question de
vie ou de mort. Une autre fois, il s'— de lui dire
d'aller plus lentement.

battre

a battu

bat

battait

battrà

Qui t'a —, mon petit? C'est Jean, il me — toujours,
quand il est fâché. Il ne te — plus, je te le promets.
Il ne faut jamais — ceux qui sont plus faibles
que nous. Ton père ne — jamais ses camarades.

poursuivre

a poursuivi

poursuit

poursuivait

poursuivra

Après avoir pris le café, M. Doumier a — son récit. Puis, il s'est arrêté de nouveau, et maintenant, il ne — plus son histoire. Pourquoi ne veut-il pas la —? Il la — demain, dit-il. Ses amis seraient plus contents s'il la — ce soir.

personne ne dit
mot
pleurer sur
s'agir de
Beauvais
Bourgogne
Châlons
Compiègne
Rouen
Troyes
Vieux-Marché

vendre

a vendu

vend

vendait

vendra

Que — cet homme? Je croyais qu'il — des fruits. Il ne fait que — des fleurs. Il a — beaucoup de fruits, ces jours-ci. Si l'été continue, il en — encore plus la semaine prochaine.

je vends

tu vends

il vend

nous vendons

vous vendez

ils vendent

Que —-on, dans ce magasin? Entrons! Que —-vous, Monsieur? Nous — toutes sortes de choses. Les magasins de cette sorte — un peu de tout. Et toi, mon petit, que —-tu? Je — des crayons.

EXERCICE D.

Et voici de nouveau quelques mots que nous vous demandons de nous expliquer en employant les mots que vous connaissez.

Escalier, étoffe, fiancé(e), belle-fille, foule, gant, gare, géant, hôpital, inconnu, infirmière, jeunesse.

RÉSUMÉ

Voici deux phrases: « Connaissez-vous vraiment une personne qui *sait* l'arabe, M. Duclos? » « Connaissez-vous une personne qui *sache* l'arabe, M. Duclos? » Dans la première de ces phrases nous avons le verbe « savoir » au présent (*sait*); dans la deuxième phrase nous avons le verbe « savoir » au subjonctif (*sache*). Pourquoi? Quelle différence y a-t-il entre les deux phrases? La voici:

Dans le cas de la première phrase, celui qui parle a entendu dire que M. Duclos connaît une personne qui sait l'arabe, et il pose sa question uniquement pour que M. Duclos lui-même lui dise que c'est vrai. Il s'agit donc ici d'une personne qui existe vraiment. On dira donc de même, avec le verbe « savoir » au présent: « Connaissez-vous cette personne qui *sait* l'arabe, M. Duclos? » On sait que la personne qui sait l'arabe existe, cela est certain, et on veut seulement savoir si M. Duclos la connaît. De même: « Connaissez-vous la personne qui *sait* l'arabe dont parle Jean? »

Dans le cas de la deuxième phrase, celui qui pose la question espère que M. Duclos connaît une personne qui sait l'arabe. Il s'agit cette fois-ci d'une personne qui n'existe peut-être pas. On dira de même, avec le verbe « savoir » au subjonctif: « Trouvez-moi une personne qui *sache* l'arabe! » On espère qu'une telle personne existe, mais cela n'est pas une chose certaine, c'est seulement une chose possible. De même: « Où trouverons-nous donc une personne qui *sache* l'arabe? » Voici encore quelques exemples des deux cas:

«Voulez-vous que je vous donne quelques-uns des livres que vous n'avez pas pu trouver?» «Montrez-moi quelques-uns des livres que vous n'avez pas lus.» «Est-ce vous qui connaissez quelqu'un qui *peut* nous conduire à la gare?» «Pierre m'a raconté une histoire que je ne *savais* pas.»

Chose certaine

«Avez-vous des livres que nous n'ayons pas lus?» «Connaissez-vous quelqu'un qui *puisse* nous conduire à la gare?» «Qui me racontera une histoire que je ne *sache* pas?» «Si je trouve quelqu'un qui *puisse* faire cela pour moi, je serai très content.»

Chose possible

Voici maintenant deux autres phrases: «Je ne sortirai jamais avec une personne qui ne *sait* pas se conduire.» «Je ne sortirai jamais avec une personne qui ne *sache* pas se conduire.» Dans la première phrase, le verbe «savoir» n'est pas au subjonctif, parce que celui qui parle sait très bien qui est la personne qui ne sait pas se conduire: c'est une personne qui existe vraiment et qu'il connaît.

Dans la deuxième phrase, nous avons le verbe «savoir» au subjonctif parce que cette fois celui qui parle ne sait pas si une telle personne existe: cela n'est pas certain, mais seulement *possible*. Prenons encore quelques exemples des deux cas:

«J'espère que tu ne me donneras plus de ce café que tu m'as *donné* hier.» «Je préférerais mourir plutôt que de faire cette chose que je *sais* être un péché.»

Chose certaine

«J'espère que tu ne me donneras plus de café qui *soit* aussi mauvais que celui-ci.» «Je préférerais mourir

Chose possible

plutôt que de faire une chose que je *sache* être un péché.»

Voici un exercice où, dans chaque phrase, vous devrez décider si le verbe doit être au subjonctif ou non.

EXERCICE

Je ne mangerai plus de fromage qui ^{*est*}_{*soit*} aussi fort que celui-ci. Je voudrais du café qui ^{*n'est*}_{*ne soit*} pas trop chaud. Donnez-moi une poire qui ^{*n'est*}_{*ne soit*} pas trop mûre. Je ne mange jamais les fruits qui ^{*sont*}_{*soient*} encore verts. Je ne me suis pas amusé hier soir, parce que je m'amuse rarement avec des personnes qui ne ^{*savent*}_{*sachent*} pas bien parler. S'il faut que je sorte ce soir, ce sera seulement avec quelqu'un qui ^{*sait*}_{*sache*} bien danser. Jean n'est pas une de ces personnes qui ^{*font*}_{*fassent*} uniquement ce qui leur plaît. Dites-moi où je peux trouver quelqu'un qui ^{*peut*}_{*puisse*} m'aider. Si je peux trouver quelqu'un qui ^{*peut*}_{*puisse*} m'aider, je serai tranquille. J'aimerais avoir un petit chien qui me ^{*suit*}_{*suive*} partout. Je donnerais beaucoup pour connaître quelqu'un qui ^{*pourra*}_{*puisse*} faire cela pour moi. Si tu me donnes un petit chien qui me ^{*suivra*}_{*suive*} partout, je penserai tout le temps à toi.

LA RÉVOLUTION

Après la soirée où M. Doumier avait raconté à
apre la sware u masjə dumje ave rakōte a

Marie-Anne et à Jeanne l'histoire de la Pucelle
mari a:n e a ʒa:n listwa:r də la pysel

d'Orléans il se passa plus d'une semaine avant qu'ils
dorleā il sə pasa ply dyn səmen avā kil

puissent se réunir de nouveau tous les trois. Ce soir-
puis sə reyni:r də nuvo tu le trwa. sə swa:r

là, après que l'on se fut installé dans les fauteuils du
la, apre k lō s fy -tēstale dā le fotæ:ʃ dy

salon, devant la cheminée, M. Doumier demanda donc:
salō, dəvā la smine, masjə dumje dmāda dō:

« Eh bien, que voulez-vous que je vous raconte ce
« e bjē, kə vule vu k ʒə vu rakō:t sə

soir? » Ce fut de nouveau Jeanne qui répondit pour
swa:r?» sə fy d nuvo ʒa:n ki repōdi pur

les deux: « La Révolution! » « La Révolution? » dit M.
le dō: « la revolysjō! » « la revolysjō? » di masjə

Doumier avec étonnement, « il n'y a rien qui t'intéresse
dumje avek etōnmā, « il nja rjē ki tēteres

entre Jeanne d'Arc et la Révolution? » « Oh, si, mais
ā:trə ʒa:n dɑrk e la revolysjō? » « o, si, me

je trouve que l'histoire de la Révolution est si
ʒə tru:v kə listwa:r də la revolysjō e si

Quand le peuple
s'arme contre ceux
qui le gouvernent,
il fait une révolu-
tion.

Chapitre quarante-cinq (45).

se recueillir =
rassembler ses
pensées

l'État ɔ: la France
le peuple entier
= tout le peuple

entier
entière

mécontent ↔
content

réforme ɔ: chan-
gement de la ma-
nière de gouverner
un pays pour la
faire meilleure

C'est le gouverne-
ment qui gouverne
le pays.

Les ministres for-
ment le gouverne-
ment.

général
généraux

général ɔ: qui
réunit tout le
monde

signifie = veut
dire

passionnante! » « Bien, ce sera comme tu voudras, »
pasjɔnã:t! » « *bjẽ, sə sra kɔm ty vudra,* »

dit le grand-père, toujours obéissant aux désirs de sa
di l grãpe:r, tuzu:r ɔbeisã -to dezi:r də sa

petite-fille. Et, s'étant recueilli un instant, il com-
ptitfi:j. e, setã røkæji ẽ -nẽstã, il kɔ-

mença.

mãsa.

« Nous sommes en 1789. La situation de
« *nu som -zã disset sã katrævẽnɛf. la sityasjɔ d*

la France est grave. L'État n'a plus d'argent, le peuple
la frã:s ɛ gra:v. leta na ply darzã, lə pœpl

entier est mécontent, et il le dit à haute voix. Il est
ãtje ɛ mekõtã, e il lə di a o:t vwa. il ɛ

absolument nécessaire de faire des réformes très
-tãbsɔlymã nesese:r də fe:r de reformã tre

importantes. Mais le roi et son gouvernement ne
-zẽpɔrtã:t. mɛ lə rwa e sɔ guvɛrnãmã n

savent par où commencer, ils n'osent ou ne veulent
sa:v par u kɔmãse, il no:z u n vɛl

rien faire. C'est alors que Brienne, l'un des ministres
rjẽ fe:r. se -talɔ:r kə brijen, lã de ministrã

de Louis XVI, réunit pour le 1er mai les États
də lwi se:z, reyni pur lə prãmje mɛ le -zeta

Généraux. Que sont exactement ces États Généraux?
zenero. kə sɔ -tegzaktãmã se -zeta zenero?

Ici, le mot « état » signifie, non pas le gouvernement,
isi, lə mo «eta» sipifi, nɔ pa l guvɛrnãmã,

mais chacune des trois « parties » du peuple français,
me fakyn de trwa «parti» dy pœplə frāse,

c'est-à-dire: les prêtres, que l'on appelle le clergé,
se -ta di:r: le pre:tr, kə lɔ̃ -napel la klerʒe,

les nobles, qui forment la noblesse, et le tiers état,
le nobl, ki form la nobles, e l tjer -zeta,

c'est-à-dire le troisième état, ceux qui n'appartenaient
se -ta di:r la trwazjèm eta, sɔ ki napatəne

ni au clergé ni à la noblesse. Les États Généraux
ni o klerʒe ni a la nobles. le -zeta ʒenero

étaient une réunion de députés des trois états, nommés
ete -tyn reynjɔ̃ də depyte de trwa -zeta, nɔme

par ceux qui appartenaient à ces états. Ils n'étaient
par sɔ ki apatəne a se -zeta. il nete

pas, comme les députés de notre époque, élus par le
pa, kɔm le depyte d nɔtr epɔk, ely par la

peuple entier, mais ils représentaient néanmoins la
pœpl ə̃tje, me il raprezāte neāmwe la

France. Les États Généraux étaient appelés à se
frā:s. le -zeta ʒenero ete -taple a s

réunir par le roi, et leur seul droit était de donner
reyni:r par la rwa, e lœr sæl drwa ete d dɔne

des conseils au roi ou d'exprimer leur accord avec
de kɔse:j o rwa u deksprime lœr akɔ:r avek

ce que le roi avait déjà décidé. Parfois, cependant,
sɔ k la rwa ave deʒa deside. parfwa, spādā,

les États Généraux avaient essayé de demander des
le -zeta ʒenero ave -tesejɛ d dɔmāde de

noble = personne
 (prince, duc, etc.)
 qui, par sa nais-
 sance, a des droits
 que les autres
 n'ont pas

tiers ɔ: troisième

réunir
 une réunion

député = person-
 ne qui a reçu le
 droit de parler au
 nom d'un groupe
 de personnes

nommer ɔ: choisir

élire (famille de
 lire) = choisir

néanmoins =
 cependant

exprimer son
 accord = dire
 qu'on est d'accord

Chapitre quarante-cinq (45).

décider
une décision

se faire une idée
de = avoir une
idée sur

tiers ɔ: tiers état

curé = prêtre

ignorer ↔ sa-
voir

politique = qui
appartient au gou-
vernement de l'É-
tat

réformes de l'État, ou du gouvernement, comme par
reform də letə, u dy guvɛnmā, kəm par

exemple les États Généraux de 1413. Mais
egzā:plə le -zeta zɛnɛro d katorzə sɑ tre:z. mɛ

le roi, dans la plupart des cas, ne les écoutait pas.
lə rwa, dɑ la plypa:r dɛ ka, nɑ le -zekute pa.

Les derniers États Généraux avant ceux du 1er mai
le dɛrnje -zeta zɛnɛro avɑ sɑ dy prəmje mɛ

1789 avaient été ceux de 1614. La
dissɛt sɑ katrɔvɛnɑf avɛ -tɛtɛ sɑ d sɛ:zə sɑ katorz. la

décision de réunir les nouveaux États Généraux
desizjɔ d reyni:r le nuvo -zeta zɛnɛro

ouvrait le chemin à la révolution. Mais cela, ni le roi
uvrɛ l fəmɛ a la revɔlysjɔ. mɛ slɑ, ni lə rwa

ni son gouvernement ne le comprenaient.
ni sɔ guvɛnmā nɑ l kɔprɛnɛ.

Les députés qui se rassemblent à Versailles à la fin
le depyte ki s rasɑ:bl a versɑ:j a la fɛ

d'avril sont au nombre de douze cents environ. Ils
davril sɔ -to nɔ:brɛ dɑ du:zə sɑ āvirjɔ. il

sont pour la plupart très jeunes, ils se font une très
sɔ pur la plypa:r tre zæn, il sɑ fɔ -tyn tre

haute idée de leur devoir. Ceci est vrai tout parti-
o:t ide d lœr dœvwa:r. sɑsi ɛ vrɛ tu parti-

culièrement des députés du tiers et d'un grand nombre
kyljɛrmā dɛ depyte dy tjɛ:r ɛ dɑ grɑ nɔ:brɛ

de curés de village. Ils ignorent tout de la vie politique,
dɑ kyre d vilɑ:ʒ. il -ziɔ:r tu d la vi politik,

de la Cour, du gouvernement d'un pays. Mais ce
də la ku:r, dy guvernəmā dæ peji. me sə

sont eux qui vont changer profondément le visage
sō ø ki vō fāze prɔfɔdemā l viza:ʒ

politique de la France, qui vont transformer le destin
politik də la frā:s, ki vō trāsforme l destē

de la nation.
d la nasjō.

La première réunion des États s'ouvre le 5 mai
la prəmje:r reynjō de -zeta su:vra lə sē:k me

1789, dans la salle, construite depuis peu,
disset sā katravēncəf, dā la sal, kōstruit dəpyi pø,

des Menus Plaisirs. Cette première séance laisse les
de mənɥ plezi:r. set prəmje:r seā:s les lə

députés mécontents, et au cours des semaines suivantes
depyte mekōtū, e o ku:r de smen syivā:t

il deviendra de plus en plus clair qu'il ne peut y a-
il dəvjēdra də ply -zā ply kle:r kil nə pø -ti a-

voir d'accord sérieux entre le gouvernement et le
vwa:r dako:r serjə ā:trə lə guvernāmā e l

tiers. Les députés du tiers veulent en effet que, sur
tje:r. le depyte dy tje:r vœl ā -nefe kə, syr

toutes les questions, on vote « par tête », c'est-à-dire
tut le kestjō, ō vot «par tē:t», se -la di:r

que chaque député compte pour une voix. Cela signifie
kə fak depyte kō:t pur yn vwa. slə signifi

que le tiers aurait le pouvoir de décider, puisque ses
k lə tje:r œre l puvwa:r də deside, pyisk se

destin ɔ: histoire

nation = peuple

menu = petit

séance = réunion

mécontent ɔ: pas content

la séance les laisse mécontents = ils sont mécontents après la séance

voter ɔ: exprimer sa volonté dans une réunion

pouvoir le pouvoir

Chapitre quarante-cinq (45).

	députés sont aussi nombreux que ceux des deux autres <i>depyte sǝ -tosi nǝbrø k sǝ de dǝ -zo:trǝ</i>
	états mis ensemble, et que beaucoup de curés de village <i>-zeta mi āsā:bl, e k boku d kyre d vila:ʒ</i>
	et même beaucoup de nobles sont avec eux. Le roi <i>e mē:m boku d noblǝ sǝ -tavek ø. lǝ rwa</i>
	refuse. Alors le tiers état fait le premier pas vers la <i>rɤy:z. alɔ:r lǝ tjer -zeta fe l prāmje pa ver la</i>
On appelle un prêtre « Monsieur l'abbé ».	Révolution. Sur la proposition de l'abbé Sieyès, prêtre <i>revolysjǝ. syr la prǝpozisjǝ d labe sjeje:s, prɛ:tr</i>
représentant = personne qui parle au nom d'une ou de plusieurs autres personnes	élu comme représentant du tiers, les députés du tiers, <i>ely kom rǝprezǝtǝ dy tje:r, le depyte dy tje:r,</i> « considérant qu'ils représentent les quatre-vingt-seize <i>«kǝsiderǝ kil rǝprezǝ:t le katrǝvǝse:z</i>
un centième = 1/100	centièmes de la nation », se déclarent Assemblée <i>sǝltjem dǝ la nasjǝ», sǝ dekla:r asǝble</i>
se déclarent ɔ: déclarent qu'ils sont	nationale. <i>nasjǝnal.</i>
Assemblée = réunion des députés	Louis XVI est furieux. Mais tout ce qu'il ose faire, <i>lwi se:z ɛ fyrjǝ. me tu s kil o:z fe:r,</i>
national = de la nation	c'est de fermer la salle des Menus Plaisirs. Naturelle- <i>se d ferme la sal de mny. plezi:r. natyrel-</i>
furieux = dans une grande colère	ment cela n'arrête pas les députés. Le 20 juin, ils <i>mǝ sla naret pa le depyte. lǝ vǝ ʒyǝ, il</i>
jeu de paume ɔ: jeu que l'on joue avec une balle	se réunissent dans la grande salle vide du Jeu de <i>sǝ reynis dǝ la grǝ:d sal vid dy ʒø d</i>
la paume = le côté intérieur de la main	Paume, où ils jurent de ne pas se séparer et de se <i>po:m, u il ʒy:r dǝ n pa sǝ separe e d sǝ</i>
se séparer ↔ se réunir	



Le serment du Jeu de Paume

réunir chaque fois que la situation l'exigera, jusqu'à
reyni:r fak fwa k la sitqasjō legzizra, zyska

ce que l'État soit réformé. C'est le serment du Jeu
s kə leta swa reforme. se l sermā dy zə

de Paume, le début de la Révolution française.
d po:m, lə deby d la revolysjō frāse:z.

Quelques jours plus tard, le roi, à la réunion des
kelk zu:r ply tə:r, lə rwa, a la reynjō de

trois états, leur ordonne d'une voix très dure de se
trwa -zeta, lər ordən dyn vwa tre dy:r də sə

séparer. Quand il sort de la salle, la noblesse et le
separe. kã -til sɔ:r də la sal, la nobles e l

clergé le suivent. Le tiers demeure sur ses bancs, au
klerze l syi:v. lə tje:r dəmə:r syr se bā, o

centre de la salle. On leur répète l'ordre du roi.
sā:trə də la sal. ɔ lər repet lɔrdrə dy rwa..

exiger = deman-
der avec force

une réforme
réformer

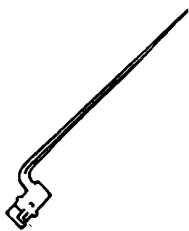
serment = action
de jurer

demeure ɔ: reste

Chapitre quarante-cinq (45).

assemblée =
rassemblée

en ɔ: d'ici



une baïonnette

qu'ils restent ɔ: je
permets qu'ils res-
tent

rejoindre = aller
auprès de

désormais = à
partir de ce mo-
ment

Le député Bailly répond: « Il me semble que la na-
la *depyte baji repō:* «il mē sā:blā kə la na-

tion assemblée ne peut pas recevoir d'ordres. » A ces
sɣō asāble n pə pa rsəvwə:r dɔrdr.» a se

mots, un autre député, Mirabeau, se lève et crie:
mo, ǣ -no:trə depyte, mirabo, sə lə:v e kri:

« Nous sommes ici par la volonté du peuple; nous n'en
«nu sɔm -zisi par la vlōte dy pæpl; nu nā

sortirons que par la force des baïonnettes! »

sortirō k par la fɔrs de bajonet! »

La réponse du roi, devant cette décision, est encore
lə repō:s dy rwa, dəvā set desizjō, ɛ -tāko:r

plus faible que la dernière fois: « Ils ne veulent
ply feblā kə la dernje:r fwa: «il nā vœl

pas s'en aller? » dit-il, « eh bien, qu'ils restent! » Peu
pa sā -nale?» di-til, «e bjē, kil rest!» pə

après, il permet à la noblesse et au clergé de
apre, il peme a la nobles e o klerge d

rejoindre le tiers état. A leur entrée dans la salle,
rəzwē:drə lə tjer -zeta. a lœr ātre dā la sal,

Bailly s'écrie: « Il nous manquait des frères. La famille
baji sekri: «il nu māke de fre:r. la fami:j

est désormais complète. » Le roi ne peut plus ignorer
ɛ dezɔrme kōplet.» lə rwa n pə ply -zignɔre

la volonté du peuple, il reconnaît l'Assemblée nationale.
la vlōte dy pæpl, il rəkoŋe lasāble nusjɔnal.

Aussitôt, celle-ci fait un nouveau pas en se déclarant
osito, selsi fe ǣ nuvo pa ā s deklarā

Assemblée constituante, ce qui signifie qu'elle a le droit
asāble kōstityā:t, sə ki signifi kel a la drwa

de donner une constitution au pays.
d done yn kōstitysjō o peji.

La reine Marie-Antoinette et le roi comprennent
la re:n mari ātwanet e la rwa kōpren

alors que si les députés ne sont pas immédiatement
alɔ:r kə si le depyte n sō pa imedjatmā

renvoyés chez eux, c'est la fin de la monarchie. Les
rāvwaje fe -zə, se la fē d la monarfi. le

ministres de Louis XVI décident de faire obéir les
ministra də lwi se:z desid də fe:r obei:r le

députés à l'aide de l'armée. Ils font venir à Paris et
depyte a le:d də larme. il fō vni:r a pari e

à Versailles tous les régiments qu'ils peuvent y rassem-
a versa:j tu le rezimā kil pæ:v -ti rasā-

bler, mais, n'ayant pas confiance dans les régiments
ble, mē, nejā pa kōfjā:s dā le rezimā

français, ils font venir uniquement des régiments
frāse, il fō vni:r ynikmā de rezimā

étrangers. A cette époque, le roi avait toujours à son
etrāze. a set epok, la rwa ave tuzu:r a sō

service des soldats étrangers.
servis de solda etrāze.

A cette nouvelle, le 9 juillet, Mirabeau fait demander
a set nuvel, la næf zɔije, mirabo fe dmāde

au roi de renvoyer les régiments étrangers. Louis XVI
o rwa d rāvwaje le rezimā etrāze. lwi se:z

La constitution est le texte qui exprime les principaux droits et devoirs des habitants d'un pays.

reine = femme du roi

renvoyer = envoyer

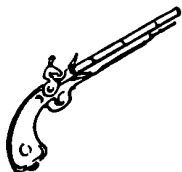
monarchie = gouvernement par un roi

régiment = assez grand groupe de soldats

avoir confiance dans = être sûr de

étranger = venant d'un autre pays

renvoyer ɔ: faire partir de Paris



un pistolet

royal ɔ: du roi

citoyen = habi-
tant d'une ville

Genève est une
ville suisse.

un prince appar-
tient à la haute
noblesse

en vain =
inutilement

reculer ↔ avan-
cer

répond que lui seul peut décider de cela. Cependant,
repō kə lɥi səl pə deside d sla. səpādā,

le pain commence à manquer, Paris a faim. Le peuple
lə pē kōmā:s a māke, pari a fē. lə pœplə

devient nerveux, tout est désormais possible. Le
dəvjē nervø, tu -te dezɔrme pɔsibl. lə

dimanche 12 juillet, un jeune homme, Camille
dīmā:f du:zə ʒyijə, ā ʒœn œm, kami:j

Desmoulins, monté sur une table dans le jardin du
demulē, mōte syr yn tablə dā l ʒardē dy

Palais-Royal, un pistolet à la main, crie à la foule:
pale rwajal, ā pistole a la mē, kri a la ful:

« Citoyens! J'arrive de Versailles. Ce soir même, les
«sitwaǰē! ʒari:v də versa:ʃ. sə swa:r mē:m, le

régiments suisses et allemands marcheront sur Paris
rezimā syis e almā marʃərō syr pari

pour nous tuer. Nous n'avons qu'une chose à faire,
pur nu tyē. nu navō kyn fo:z a fe:r,

c'est de courir aux armes! » Dix mille hommes se
se d kuri:r o -zarm! » di mil œm sə

mettent en marche à la suite de Camille Desmoulins
met ā marʃ a la syit də kami:j demulē

et arrivent à la place Louis XV, aujourd'hui place
e ari:v -ta la plas lwi kē:z, ozurdʒi plas

de la Concorde. Le prince de Lambesc essaye de les
də la kōkɔrd. lə prē:s də lābesk ese:ʃ də le

arrêter, mais en vain. C'est lui qui doit reculer.
-zarete, mē ā vē. se lɥi ki dwa rəkyle.

Cette nuit-là, dans les rues de Paris, la foule allume
set nyi la, dā le ry d pari, la ful alym

des feux, chante des chants de guerre, fait sonner
de fə, fā:t de fā d gɛ:r, fɛ sɔne

les cloches des églises. Le lendemain, la foule va
le kloʃ de -zegli:z. lə lādmē, la ful va

délivrer les prisonniers de « la Force », qui étaient des
delivre le prizonje d «la fors», ki ete de

prisonniers non politiques. Puis, par la force, ils s'em-
prizonje nō politik. pyi, par la fors, il sā-

parent de 28.000 fusils et d'une trentaine de canons.
pa:r də vɛtyi mil fyzi e dyn trāten də kanō.

Et soudain, dans la foule, quelqu'un, on ne saura jamais
e sudē, dā la ful, kelkǣ, ɔ̃ n sɔra zame

qui, s'écrie: « A la Bastille! » La Bastille était la
ki, sekri: «a la basti:j!» la basti:j ete la

prison d'État des rois, c'est là que l'on mettait les
prizō deta de rwa, se la kə lō mete le

prisonniers politiques, ceux qui avaient essayé de pen-
prizonje politik, sɔ ki ave -tesɛje d pā-

ser ou d'agir contre la monarchie. En 1789
se u dazi:r kō:trə la monarʃi. ā disset sā katrəvɛnɛʃ

la Bastille n'est plus qu'une prison sans importance,
la basti:j nɛ ply kyn prizō sā -zɛpɔrtā:s,

mais elle est devenue pour le peuple le symbole de
mɛ el e dɔvny pur lə pœplə lə sɛbɔl də

l'injustice.

lɛʒystis.

feu
feux

la Force ɔ: nom
d'une prison

s'emparer de =
prendre
fort
la force



un canon

symbole = objet
ou signe qui re-
présente une idée

injuste
l'injustice (f)

Chapitre quarante-cinq (45).

tirer (le fusil) =
faire feu (d'un
fusil)

quelques ɔ: peu
nombreux

révolutionnaires
= personnes qui
font une révolu-
tion

forces ɔ: senti-
ments très forts

diriger ɔ: condui-
re, mener



une pique

nous sommes le 14
juillet = c'est le
14 juillet

La Bastille n'est défendue que par un petit groupe
la basti:ʃ ne defādy k par æ pti grʊp

de soldats, dont quarante Suisses. Quand la foule
də solda, dɔ̃ karā:t syis. kã la ful

essaye d'entrer, le chef de la prison, Launay, ordonne
ese:ʃ dātɾe, lə ʃef də la prizɔ̃, lone, ɔrdɔn

de tirer. Un instant, le peuple recule, mais il revient
də tire. æ -nēstā, lə pœplə rækyl, mɛ il rævʃɛ

aussitôt, et cette fois, il est furieux, il exige que le
osito, e set fwa, il ɛ fyrjɔ̃, il egziz:ʒ kə l

sang coule. Les quelques soldats sont tués, la foule
sā kul. le kelkə solda sɔ̃ tye, la ful

s'empare de la Bastille, délivre les prisonniers, qui
sāpa:r də la basti:ʃ, deli:vɾə le prizɔ̃nje, ki

n'étaient qu'au nombre de sept. Les chefs des révolu-
nete ko nɔ̃:brə də set. le ʃef de revɔly-

tionnaires avaient promis à Launay et à ses soldats
sʝɔne:r ave pɾɔmi a lone e a se solda

de ne pas les tuer, mais ils ne peuvent rien faire contre
də n pa le tye, mɛ il nə pœ:v rjɛ ʃɛ:r kɔ̃:trə

des forces qu'ils ne dirigent plus: quand le peuple se
de fɔrs kil nə diri:ʒ ply: kã l pœplə sɔ̃

retire vers le Palais-Royal, il porte sur des piques
rti:r vɛr lə palɛ rwajal, il pɔrt syr de pik

les têtes de Launay et de ses soldats. Nous sommes
le tɛ:t də lone e də se solda. nu sɔm

le 14 juillet.
le katorzə zɥije.

En réalité, la prise de la Bastille n'a aucune im-
ā realite, la pri:z də la basti:ʃ na okyn ē-
 portance politique. Mais de même que cette vieille
portā:s politik. me d me:m kə set vje:ʃ
 prison est devenue le symbole de l'injustice, de tout
prizō ɛ dʌvny l sēbol də lēʒystis, də tu
 ce que le peuple hait dans la monarchie, sa prise par
s kə l pæplə ɛ dā la mɔnarʃi, sa pri:z par
 ce même peuple devient le symbole de la liberté, du
sə me:m pæplə dʌvɛ l sēbol də la liberte, dy
 triomphe de la Révolution. Et aujourd'hui, quand,
triʃō:f də la revolysjō. ɛ ozurɔʃi, kā,
 le 14 juillet, nous chantons et dansons dans les
lə kɑtrə zɔʃje, nu ʃātō ɛ dāsō dā le
 rues, c'est à ce symbole que nous pensons, pas aux têtes
ry, se -la sə sēbol kə nu pāsō, pa o te:t
 de Launay et de ses soldats, plantées sur des piques
də lone ɛ d se solda, plāte syr de pik
 dans le jardin du Palais-Royal.
dā l zardē dy palɛ rwaʒal.
 Au début la révolution s'est faite contre ce qui, dans
o deby la revolysjō se fet kō:trə sə ki, dā
 la monarchie, était injuste et devait être réformé,
la mɔnarʃi, ɛtɛ -lēʒyst ɛ dʌv -te:trə reʃɔrme,
 mais pas contre l'idée de la monarchie, ni contre la
me pa kō:trə lide d la mɔnarʃi, ni kō:trə la
 personne du roi. En réalité, le peuple de Paris n'a
person dy rwa. ā realite, lə pæplə də pari na

réalité (f) = ce
qui existe vrai-
ment

prise = action de
prendre

de même que =
tout comme

libre
la liberté

haïr [ai:r]

je hais [ʒə ɛ]

tu hais [ty ɛ]

il hait [il ɛ]

nous haïssons

[nu aisō]

vous haïssez

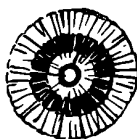
[vu aise]

ils haïssent

[il ais]

Chapitre quarante-cinq (45).

Paris est la capitale de la France.



une cocarde

tricolore = à trois couleurs

ont cédé : ont été obligés de donner

hésiter = ne pas se décider à agir

n'osent : n'osent pas

encore rien contre Louis XVI, et quand il vient à
ākō:r rjē kō:trə lwi se:z, e kā -til vjē a

Paris, le 17 juillet, la foule qui le reçoit crie: «Vive
pari, la disset zɣije, la ful ki l rəswa kri: «vi:v

le roi!» Louis XVI, de son côté, ne résiste pas à la
la rwa!» lwi se:z, də sō kote, nə rezist pa a la

volonté du peuple. Il accepte la Révolution, et reçoit
volōte dy pæpl. il aksept la revolysjō, e rəswa

de la main des révolutionnaires les clefs de sa capitale
d la mē de revolysjone:r le kle d sa kapital

et la cocarde de la Révolution, la cocarde tricolore:
e la kokard də la revolysjō, la kokardə trikolō:r:

le blanc des rois de France et le bleu et le rouge de la
la blā de rwa də frā:s e l blø e l ru:ʒ də la

ville de Paris.

vil də pari.

Tout cela est très bien, mais pendant ce temps
tu sla e tre bjē, me pādā s tā

personne ne gouverne la France! Le roi et ses mi-
persn nə guvern la frā:s! la rwa e se mi-

nistres ont cédé le pouvoir au peuple, mais le peuple,
nistr ō sede l puwwa:r o pæpl, me l pæpl,

c'est en ce moment l'Assemblée, et celle-ci hésite. Les
se -tā s momā lasāble, e selsi ezit. le

représentants de la Nation n'osent encore s'emparer
rəprezātā d la nasjō no:z ākō:r sāpare

entièrement du pouvoir. Cela devient néanmoins de
ātjermā dy puwwa:r. sla dəvjē neāmwe də

plus en plus nécessaire. Vers la fin de juillet la révo-
ply -zā ply nesec:ɛ:r. ver la fē d zyije la revɔ-

lution prend un aspect de plus en plus sombre: des
lysɔ̃ prā æ -naspe də ply -zā ply sɔ̃:br: dɛ

centaines de châteaux sont brûlés dans toute la France,
sāten də fəto sɔ̃ bryle dā tut la frā:s,

on vole et on tue.

ɔ̃ vɔl e ɔ̃ ty.

Alors, l'Assemblée se décide à passer à l'action. Dans
alɔ:r, lasāble s desid a pase a laksɔ̃. dā

la nuit du 4 août, parmi les cris, la joie et les larmes
la nyi dy katr u, parmi le kri, la zwa e le larm

d'enthousiasme, l'organisation entière de la France est
dātuzjasm, lɔrganizasɔ̃ ātje:r də la frā:s e

transformée. Des droits de la noblesse et du clergé,
trāsforme. dɛ drwa d la nobles e dy klerze,

plus rien ne reste. Tous les citoyens sont égaux. Il
ply rjē n rest. tu le sitwajē sɔ̃ -tego. il

n'y a désormais qu'une seule loi pour tous.

nja dezɔrme kyn səl lwa pur tus.

Mais la nouvelle France qui naît le matin du 5 août
me la nuvel frā:s ki ne l matē dy sē:k u

n'est pas prête à se gouverner dans une liberté si
ne pa prêt a s guverne dā -zyn liberte si

absolue. Quand l'enthousiasme de cette nuit s'est
absoly. kā lātuzjasmə də set nyi se

calmé il faut vraiment se mettre au travail, et sérieuse-
kalme il fo vremā s metr o trava:j, e serjɔz-

prend un aspect =
paraît

enthousiasme (m)
= très grande joie,
accompagnée de
cris, de larmes,
etc.

organisation ɔ: fa-
çon de gouverner

égal ↔ différent

loi = texte qui dit
ce qu'il est permis
ou défendu de fai-
re

absolu ɔ: entier

Chapitre quarante-cinq (45).

ne fait que com-
mencer ɔ: com-
mence seulement

fidèle ɔ: qui ne
trahit pas



un théâtre

faire un discours
= parler devant
une réunion de
personnes

remplacer la co-
carde tricolore par
la cocarde blan-
che = mettre la
cocarde blanche à
la place de la co-
carde tricolore

ment, car la révolution ne fait que commencer.
mā, kar la revolysjō n fe k komāse.

Cependant, tandis que l'Assemblée discute au cours
səpādā, tādi k lasāble diskyt o ku:r

des mois suivants le texte de la Constitution, les
de mwə syivā lə tekstə də la kōstitysjō, le

ennemis de la Révolution se rassemblent autour de
-zenmi d la revolysjō s rasā:bl otu:r də

la reine Marie-Antoinette. On fait venir à Versailles
la re:n mari ātwanet. ɔ fe vni:r a versa:j

des régiments fidèles au roi. Le 1er octobre, on
de rezimā fidel o rwa. lə prəmje oktobr, ɔ

leur offre un grand dîner dans la salle du théâtre.
lœr ɔfr æ grā dine dā la sal dy tea:tr.

A la fin du dîner, le roi fait son entrée. On fait des
a la fē dy dine, lə rwa fe sō -nātre. ɔ fe de

discours contre l'Assemblée, la cocarde tricolore est
disku:r kō:trə lasāble, la kōkarda trikolo:r ɛ

remplacée par la cocarde blanche. Deux jours plus
rāplase par la kōkarda blā:f. də zu:r ply

tard, Paris, qui de nouveau manque de pain, apprend
ta:r, pari, ki d nuvo mā:k də pē, aprā

ce qui s'est passé à Versailles. Le peuple est furieux,
s ki se pase a versa:j. lə pœpl ɛ fyrjə,

et il a peur.

e il a pœ:r.

Le 5 octobre, au matin, huit à neuf mille femmes
lə sē:k oktobr, o matē, yit a nœj mil fam

se mettent en marche vers Versailles. Elles tirent
sə met ā marʃ ver versa:j. el ti:r

des canons, elles sont armées de piques, d'épées, de
de kanɔ̃, el sɔ̃ -tarme d pik, depe, də

pistolets, de toutes sortes d'armes. Elles marchent
pistole, də tut sort darm. el marʃ

aux cris de: « Nous allons demander du pain au roi! »
o kri də: «nu -zalɔ̃ dmāde dy pē o rwa!»

Arrivées à Versailles vers le soir, elles tentent de
arrive a versa:j ver lə swa:r, el tã:t də

pénétrer dans le palais, mais en sont empêchées.
penetre dā l pale, mε ā sɔ̃ -tāpeʃe.

Elles passent la nuit sur la place d'Armes, devant le
el pa:s la nyi syr la plas darm, dāvā l

palais, autour de grands feux. De temps en temps
pale, otu:r də grā fə. də tã -zā tã

elles reprennent leur cri: « Du pain! Du pain! »
el rəpren lær kri: «dy pē! dy pē!»

Le roi Louis XVI pense à s'enfuir, à aller à Rouen,
lə rwa lwi sɛ:z pā:s a sãfyi:r, a ale a rɔwā,

mais ses ministres ne savent que lui conseiller. Cepen-
mε se ministrə nə sa:v kə lyi kɔ̃seje. səpā-

dant, sur la demande répétée de Mounier, président
dā, syr la dmā:d repete d munje, prezidā

de l'Assemblée, Louis accepte la Constitution. Trop
d lasāble, lwi aksept la kɔ̃stitysjɔ̃. trɔ

tard. Aux premières heures du matin, quelques
ta:r. o prəmje:r -zæ:r dy matē, kelk

tenter = essayer

pénétrer (famille
de espérer) = en-
trer

en = de pénétrer

que ɔ: quelle cho-
se

demander
la demande

président = chef

Chapitre quarante-cinq (45).

fuir = s'enfuir

populaire = du
peuple

violent = plein de
colère et de force

révolutionnaires ayant trouvé une grille du palais
revolysjone:r ejā truve yn gri:j dy pale

ouverte, la foule pénètre dans le palais, tue deux
uvert, la ful pene:trā dā l pale, ty dō

soldats, plante leurs têtes sur des piques et monte
solda, plā:t lār te:t syr de pik e mō:t

chez la reine. Celle-ci a juste le temps de fuir chez
se la re:n. selsi a zyst lā tā d fyi:r se

le roi. Alors la foule, devant le palais, demande à
lā rwa. al:r lā ful, dāvā l pale, damā:d a

voir Louis. Il se montre; un instant, on crie: «Vive
vwa:r lwi. il sō mō:tr; ā -nēstā, 3 kri: «vi:v

le roi! » Mais ces cris sont couverts par d'autres cris:
lā rwa!» mē se kri sō kuve:r par do:trā kri:

«Le roi à Paris! Le roi à Paris!» Louis accepte. La
«lā rwa a pari! lā rwa a pari!» lwi aksept. lā

famille du roi monte dans une voiture qui, lentement,
fami:j dy rwa mō:t dā -zyn vvaty:r ki, lātmā,

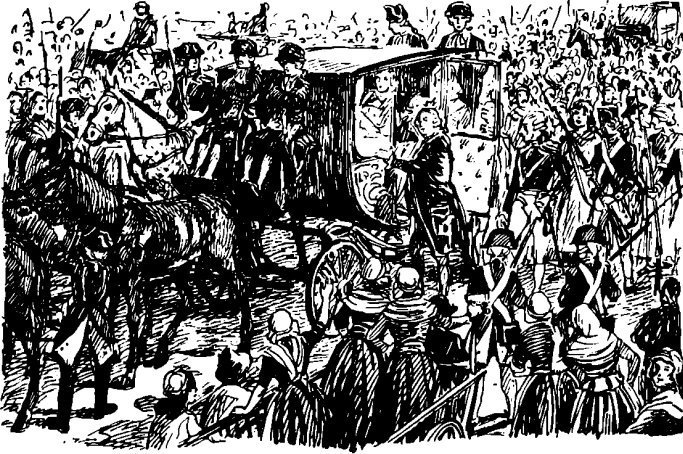
se dirige vers Paris. On y arrive le soir du 6 octobre.
sō diri:3 ver pari. 3 -ni ari:v lā swa:r dy sis oktobr.

La capitale est en fièvre. Les discours des révolution-
la kapital e -tā fje:vr. le disku:r de revolysjo-

naires, dans les rues, dans les réunions populaires,
ne:r, dā le ry, dā le reynj3 pɔpyle:r,

deviennent de plus en plus violents. Quand l'Assem-
dāvjen dā ply -zā ply vjɔlā. kā lasā-

blée, dix jours après le roi, vient s'installer à Paris,
ble, di zu:r aprē lā rwa, vjē sēstale a pari,



La famille du roi quitte Versailles.

l'aspect de la révolution s'est de nouveau transformé.

laspe d la revolysjō se d nuvo trāsforme.

Les séances de l'Assemblée sont de plus en plus diffi-

le seā:s dā lasāble sō dā ply -zā ply difi-

ciles, une foule violente est réunie autour des députés

sil, yn ful vjōlā:t e reyni otu:r de depyte

et essaye de les faire voter comme il lui plaît.

e ese:j dā le fē:r vote kōm il lji ple.

Néanmoins, l'Assemblée Constituante fait pendant les

neāmwe, lasāble kōstityā:t fe pādā le

mois qui suivent un travail immense. Elle donne au

mwa ki syi:v ā trava:j imā:s. el don o

pays de nouvelles lois, elle réforme et refait entière-

peji d nuvel lwa, el reform e rafe ātjer-

ment l'organisation de l'État. Dans un effort admirable,

mā lorganizasjō d leta. dā -zē -nefo:r admirabl,

effort = action
pleine de force,
pour atteindre un
but

Chapitre quarante-cinq (45).

serviteur = per-
sonne qui sert

elle tente de remplacer la vieille monarchie par une
el tã:t dā rāplase la vje:j mōnarfi par yn

monarchie nouvelle, où le roi n'est plus que le serviteur
mōnarfi nuvel, u lā rwa ne ply k lā servitæ:r

du peuple, qui seul a le pouvoir.
dy pæpl, ki sæl a l puwva:r.

œuvre (f) = ce
que l'on a fait par
son travail

Malheureusement, pour couronner son œuvre, la Con-
malæroz mā, pur kurone sã -næ:vr, la kã-

la Constituante =
l'Assemblée Con-
stituante

stituante, poussée par Mirabeau, et malgré les efforts
stityã:t, puse par mirabo, e malgre le -zefɔ:r

de l'abbé Sieyès, décide de rendre à la Nation les terres
dā labe sjeje:s, desid dā rā:dr a la nasjã le te:r

faire des prêtres
les ... = trans-
former les prêtres
en ...

du clergé, et de faire des prêtres les serviteurs de la
dy klerze, e d fe:r de pre:trā le servitæ:r dā la

Nation. Désormais, ils devront faire serment d'être
nasjã. dezɔrme, il dævrã fe:r sermā de:trā

fidèles à la Constitution.
fidel a la kōstitutsjã.

La plupart des prêtres refusent. Louis XVI, bien
la plypa:r de pre:trā rəfy:z. lwi sɛ:z, bjẽ

signer ɔ: mettre
son nom sous

que n'osant refuser de signer cette dernière loi, pense
k nozā rfyze d sijne set dernje:r lwa, pā:s

l'étranger ɔ: les
pays étrangers

à appeler l'étranger à son secours. Cependant il hésite
a aple letrāze a sã səkur. səpādā il ezit

secourir
le secours

encore, comme il en a l'habitude.
ākɔ:r, kɔm il ā-na labityd.

Mais voilà que meurt Mirabeau, qui travaillait pour
me vwala k mæ:r mirabo, ki trawaʒe pur

un accord entre le roi et la Nation. Et Louis XVI
œ -nakɔ:r ā:trə lə rwa e la nasjɔ̃. e lwi sɛ:z

commet sa plus grande faute. Il fuit Paris avec sa
kɔmɛ sa ply grā:d fo:t. il fyɪ pari avek sa

famille. Il veut aller à la frontière, d'où, avec l'armée
fami:j. il vø ale a la frɔ̃tje:r, du, avek larme

fidèle du général Bouillé, il pense marcher sur la
fidɛl dy zɛnɛral buje, il pā:s marʃɛ syr la

capitale. Il s' imagine que les Parisiens, et avec eux
kəpɪtal. il simazin kə le parizjɛ, e avek ø

la France, le recevront alors avec enthousiasme.
la frā:s, lə rsəvrɔ̃ alo:r avek ātuzjasm.

Le 22 juin 1791 Louis est reconnu à
lə vɛ̃tdø zyɛ̃ disset sã katrəvɛ̃:z lwi ɛ rkɔny a

Varennes, arrêté et reconduit à Paris.
varen, arɛtɛ e rkɔ̃dyɪ a pari.

Jusque-là, dans l'Assemblée, il n'y avait pour ainsi dire
zyʃkəla, dā lasāble, il njaɛ pur ɛsi di:r

pas de Républicains. Les chefs révolutionnaires, comme
pa də repyblɪkɛ. le ʃɛf revɔljɪsjɔnɛ:r, kɔm

Robespierre, Danton, Marat, acceptaient l'idée de la
robɛspjɛ:r, dā̃tɔ̃, mara, akseptɛ lɪdɛ d la

monarchie. Le lendemain de la fuite de Louis XVI
mɔnərʃi. lə lādmɛ d la fyɪt də lwi sɛ:z

tout change. L'Assemblée considère que la personne
tu ʃā:ʒ. lasāble kɔ̃sɪdɛ:r kə la pɛrʃɔn

du roi n'est plus nécessaire, puisque le pays peut être
dy rwa nɛ ply nɛsɛsɛ:r, pyɪʃk lə pɛʒi pø -tɛ:trə

commettre = faire

frontière = ligne
qui sépare deux
pays

général ɔ: chef
d'une armée

pour ainsi dire ɔ:
presque

républicain =
homme qui est
contre l'idée de
la monarchie

fuir
la fuite

considérer ɔ:
penser

Chapitre quarante-cinq (45).

législative = qui
doit faire les lois
du pays

les indépendants
: ceux qui n'ap-
partiennent ni à
la droite, ni à la
gauche

énergie = volonté
et force d'agir

principalement =
surtout

gouverné sans lui, et prend entièrement sur elle le
guverne sã lui, e prã atjermã syr el lã

gouvernement de l'État. Peu de temps après, l'Assem-
guvernãmã d leta. pø d tã -zapre, lasã-

blée Constituante se renvoie elle-même, et fait élire
ble kōstitqã:t sã rãvwa elme:m, e fe -teli:r

à sa place une Assemblée Législative.

a sa plas yn asãble lezislati:v.

La Législative compte sept cent quarante-cinq dé-
la lezislati:v kō:t set sã karãtsẽ de-

putés. Elle est divisée en trois groupes: à droite, ceux
pyte. el e divize ã trwu grup: a drwat, sø

qui sont pour la Constitution et la monarchie, et qui
ki sã pur la kōstitysjõ e la monarfi, e ki

ne forment qu'un petit groupe d'une centaine de per-
n form kã pti grup dyn sãten dã per-

sonnes. Au centre, les Indépendants, groupe le plus
son. o sã:tr, le -zẽdepãdã, grup lã ply

nombreux, mais hésitant. A gauche enfin, les Jacobins,
nõbrø, me ezitã. a go:f ãfẽ, le zakobẽ,

qui sont républicains. Parmi les Jacobins, un groupe
ki sã repyplikẽ. parmi le zakobẽ, ã grup

plein d'énergie, les Girondins, venus principalement de
plẽ denerzi, le zivrãdẽ, vony prẽsipalmã d

Bordeaux.

bordø.

En mars et avril 1792, les Girondins
ã mars e avril disset sã katrvẽdu:z, le zivrãdẽ

exigent que la France déclare la guerre à l'Autriche.
egzi:ʒ kə la frā:s dekla:r la ge:r a lotrif.

Ils s'imaginent qu'une guerre se terminant par la vic-
il simaʒin kyn ge:r sə terminā par ʔa vik-

toire des armées républicaines signifierait le triomphe
twa:r de -zarme repybliken signifire lə trijɔ:f

absolu de la Révolution. Ils oublient que la France
absɔly d la revɔlysjɔ. il -zubli k la frā:s

républicaine n'a pour ainsi dire pas d'armée.
repybliken na pur ɛsi di:r pa darme.

La guerre est néanmoins déclarée. La France ne
la ge:r ɛ neāmwe deklare. la frā:s nə

peut réunir que 100.000 soldats, contre les armées de
pə reyni:r kə sɑ mil solda, kɔ:trə le -zarme d

l'Autriche et de la Prusse. Nous sommes le 20 avril
lotrif e d la prys. nu sɔm lə vɛ avril

1792. Le 11 juillet l'Assemblée Législative,
diset sɑ katrɔvɛdu:z. lə ɔ:zə ʒyije lasāble leʒislati:v,

devant l'avance des Prussiens, déclare « la Patrie en
dəvɑ lavā:s de prysjɛ, dekla:r «la patri ā

danger», et ordonne la formation d'une armée de la
dāʒe», e ɔrdɔn la formasjɔ dyn arme d la

Nation.
nasjɔ.

Les choses, cependant, vont vite. Le 28 juillet le
le ʃo:zə, səpādā, vɔ vit. lə vɛtyit ʒyije lə

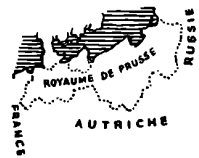
chef des armées étrangères annonce qu'il va faire
ʃɛf de -zarme etrāʒe:r anɔ:s kil va fe:r

vaincre
la victoire



l'Autriche (f)

républicain
une république



la Prusse

avancer
une avance

La patrie d'une
personne est le
pays où cette per-
sonne est née.

former
la formation

étranger
étrangère

Chapitre quarante-cinq (45).

couler des fleuves de sang dans Paris si l'on touche à
kule de flæ:v də sã dā pari si lɔ̃ tuf a

la personne de Louis XVI.

la pɛrson də lwi se:z.

Paris est furieux. Les hommes de la gauche se pré-
pari ɛ fyrjə. le -zɔm də la go:f sɔ̃ pɛ-

parent à faire tomber la monarchie et à déclarer la
pɑ:r a fɛ:r tɔ̃be la mɔnɑrʃi ɛ a deklare la

République. Ces hommes sont principalement Robes-
repyblik. se -zɔm sɔ̃ pɛʁsipalmã robes-

pierre, Danton, Marat et Camille Desmoulins.

pjɛ:r, dɑ̃tɔ̃, mara ɛ kami:j demulɛ.

Le soir du 9 août, tout Paris est dans les rues.

lə swɑ:r dy næf u, tu pari ɛ dā le ry.

Soudain on entend sonner les cloches de l'église des

sudɛ ɔ̃ -nātã sɔne le klɔʃ də legli:z de

Cordeliers. C'est Danton qui les a fait sonner. La

kɔrdɛljɛ. se dɑ̃tɔ̃ ki le -za fɛ sɔne. la

deuxième Révolution va commencer. Au chant de

dɔzjɛm revɔlysjɔ̃ va kɔmãse. o fã d

la Marseillaise, qui deviendra plus tard le chant na-

la marsejɛ:z, ki dɔvjɛdra ply tɑ:r lə fã na-

tional de la France, la Commune de Paris est remplacée

sjɔnal də la frã:s, la kɔmyn də pari ɛ rãplase

par une Commune révolutionnaire. Le personnage

par yn kɔmyn revɔlysjɔne:r. lə pɛrsona:ʒ

central y est Danton. Alors, les révolutionnaires

sãtral i ɛ dɑ̃tɔ̃. alɔ:r, le revɔlysjɔne:r

commune = réu-
 nion de personnes
 qui gouvernent
 une ville

central ɔ̃: le plus
 important

marchent sur les Tuileries, où se trouve le roi.»
marʃ syr le tyilri, u sɑ tru:v lɑ rwa.»

De nouveau, M. Doumier s'arrêta au milieu de son
dɑ nuvo, masʃə dumje sareta o milʃə d sɔ

récit, au point le plus passionnant, comme dans l'histoire
resi, o pʁɛ lɑ ply pasjɔnɑ, kɑm dɑ listwa:r

de Jeanne d'Arc. Cette fois, Jeannette regarda la
dɑ ʒa:n dark. set fwa, ʒanet raɡarda la

pendule du salon avant de protester. Il était déjà
pādyl dy salɔ avɑ dɑ pʁɔtɛstɛ. il ɛtɛ dɛʒɑ

plus de onze heures. «Déjà...» dit la fillette avec
ply dɑ ɔ:z œ:r. «dɛʒɑ...» di la fiʃɛt avɛk

un long soupir, «c'était pourtant si intéressant. Tu
œ lɔ supɪ:r, «setɛ pʁɪtɑ si ɛtɛrɛsɑ. ty

nè crois pas que nous puissions continuer encore un
nɑ krwa pa k nu pʁisjɔ kɔtɪnyɛ ākɑ:r œ

peu? Juste un tout petit instant?» Elle dit cela en
pøʔ zyst œ tu pti -tɛstɑʔ» ɛl di sla. ā

regardant son grand-père d'une telle façon qu'il rit
rgardɑ sɔ ɡrɑpɛ:r dyn tɛl fasɔ kil ri

rit = a ri

et lui répondit: «Si ta maman n'était pas là, je crois
ɛ lɥi rɛpɔdi: «si ta māmɑ netɛ pa la, ʒɑ krwa

presque que je continuerais, parce que je ne suis qu'un
pʁɛskɑ kɑ ʒ kɔtɪnyɛ, pɑrs kɑ ʒɑ n sɥi kɑ

faible homme. Mais ta maman est heureusement là,
fɛbl ɔm. mɛ ta māmɑ ɛ -tœrœzmɑ la,

et elle est beaucoup plus forte que moi. De sorte
ɛ ɛl ɛ boku ply fort kɑ mwɑ. dɑ sɔrt

que... » Marie-Anne finit la phrase de son beau-père:
kə... » mari a:n fini la fra:z də sɔ̃ bope:r:

«... nous allons vite nous coucher! » Jeannette ne
«... nu -zalɔ̃ vit nu kuʃe!» zanet nə

résista pas, embrassa son grand-père en lui disant
rezista pa, ābrasa sɔ̃ grāpe:r ā lɥi dizā

bonne nuit, et suivit sa mère. M. Doumier resta
bon nyi, e sɥivi sa mɛ:r. məsjø dumje resta

encore une demi-heure au salon, à songer à cette
āko:r yn dəmja:r o salɔ̃, a sɔ̃ʒe a sɛt

époque si héroïque et si violente qui l'avait toujours
epɔk si ɛroik e si vjɔlā:t ki lave tuʒu:r

intéressé plus que toute autre époque de l'histoire de
ēterese ply k tut o:tr epɔk də listwa:r də

France.
frā:s.

EXERCICE A.

MOTS:
 un abbé
 un accord
 un aspect
 une assemblée
 une avance
 une baïonnette
 un canon
 une capitale
 un citoyen
 un clergé
 une cocarde

En dix-sept cent quatre-vingt-neuf, le peuple de France était très —. Il aurait fallu faire quelque chose, mais ni le roi ni son — ne savaient par quoi commencer. On décida alors de réunir les — Généraux. Ceux-ci étaient formés du —, c'est-à-dire des prêtres, de la —, c'est-à-dire des nobles, et du tiers état. Chacun de ces états envoyait des — aux États Généraux. Ces envoyés n'étaient pas — par tout le peuple, comme aujourd'hui, mais ils représentaient la France.

Les députés ne sont pas contents de la première — du 5 mai 1789. Le tiers état veut avoir tout le —, il veut décider tout seul des affaires de l'État. Le roi refuse, et les députés du tiers se déclarent — nationale. Ils le font sur la proposition de l'abbé Sieyès, élu comme — du tiers. Le roi est —, mais il n'ose rien faire. Le 20 juin, les députés se réunissent dans la salle du Jeu de Paume, où ils jurent de ne pas se séparer jusqu'à ce que l'État soit —. C'est le — du Jeu de Paume.

Le roi fait venir à Paris et à Versailles des — de soldats étrangers pour se défendre. Le 12 juillet, Camille Desmoulins parle au peuple de Paris: «—! Les régiments étrangers vont marcher sur nous, nous devons courir aux armes!» Le peuple marche vers la place de la Concorde, le prince de Lambesc doit —. Le lendemain, les Parisiens s'— de fusils et de canons. Le 14 juillet, la —, prison d'État, est prise. Elle est le — de l'injustice.

Deux semaines se passent, et dans la nuit du 4 août, l'Assemblée transforme entièrement l'— de la France. Tous les citoyens sont —, il n'y a plus rien des droits de la noblesse et du clergé. Il n'y a plus qu'une seule — pour tous les Français. Une nouvelle France naît parmi les cris d' — et de joie.

EXERCICE B.

Nous allons de nouveau vous demander de nous raconter quelque chose vous-même. Cela peut être une chose qui vous est arrivée, mais ceci n'est pas du tout

une commune
une confiance
une constitution
un curé
une décision
une demande
un député
un discours
un effort
une énergie
un enthousiasme
un état
l'étranger
un feu
une force
une formation
une frontière
une fuite
un général
un Girondin
un gouvernement
une habitude
une injustice
un Jacobin
une liberté
une loi
la Marseillaise
un ministre
une monarchie
un noble
une noblesse
une œuvre
une organisation
un palais
une partie
une patrie
une paume
une pique
un pistolet
un pouvoir
un président

Chapitre quarante-cinq (45).

un prince
une prise
un Prussien
une réalité
une réforme
un régiment
une reine
un représentant
un républicain
une république
une réunion
une révolution
une séance
un secours
un serment
un serviteur
une situation
un Suisse
un symbole
des terres
un théâtre
le tiers
une victoire
absolu
allemand
central
complet
complète
constituant
égal
égaux
entier
entière
étranger
étrangère
fidèle
furieux
général
généraux
indépendant
législatif
mécontent
menu
national

nécessaire. Vous pouvez, si vous voulez, raconter une chose qui ne vous est jamais arrivée. Si vous ne la trouvez pas vous-même, nous allons, pour vous aider, vous demander de nous raconter comment on vit dans votre pays. Et nous vous proposons de nous le raconter en répondant aux questions suivantes:

- 1) Combien d'habitants a votre pays? Y a-t-il beaucoup de paysans? Les villes sont-elles très grandes?
- 2) Comment est le temps aux différentes époques de l'année?
- 3) Dans votre ville — si vous demeurez dans une ville — les maisons sont-elles très hautes? Comment les gens vont-ils à leur travail?
- 4) Combien travaille-t-on dans les villes? Et à la campagne? Combien est-on payé? Avez-vous les « vacances payées »?
- 5) Comment passe-t-on ses vacances? Où va-t-on? Que fait-on?
- 6) Passez-vous beaucoup de votre temps en famille? Sortez-vous souvent, le soir, pour aller voir des amis, par exemple? Recevez-vous souvent des amis chez vous?
- 7) Voyage-t-on beaucoup chez vous, ou préfère-t-on rester dans son pays? Qui est-ce qui voyage le plus? Les jeunes? Sinon qui alors? Et pourquoi?
- 8) Que pouvez-vous nous raconter encore, de votre pays?

EXERCICE C.

je hais	nous haïssons
tu hais	vous haïssez
il hait	ils haïssent

Jeanne d'Arc ne — personne, disent ses amis. « Ne —
-tu donc pas les Anglais? » lui demande-t-on. « Non,
je ne — pas les Anglais. » Mais les Anglais — Jeanne.
« Pourquoi — -vous la Pucelle? » « Nous — la Pucelle
parce qu'elle est plus forte que nous. »

je pénètre	nous pénétrons
tu pénètres	vous pénétrez
il pénètre	ils pénètrent

La flèche — dans le corps de Jeanne. Jeanne et ses
soldats — dans la ville qu'ils ont délivrée. « Si je —
dans la ville la première, me suivrez-vous? » demande
Jeanne à ses soldats. « Oui, si tu — dans la ville, nous
te suivrons, mais si nous — dans la ville avant toi,
que feras-tu? » « Si vous — dans la ville avant moi,
c'est moi qui vous suivrai! »

pénétrer	
a pénétré	pénétrait
pénètre	pénétrera

Jeanne promet au roi de — dans la ville assiégée avant
cinq jours. « Nous — dans la ville le cinquième jour,
avant que le soleil se couche. » Et le cinquième jour, elle
a — dans la ville. Les soldats ne seraient pas contents
s'ils ne — pas dans la ville assiégée. Jeanne — dans la
ville, son drapeau à la main.

politique
populaire
quelques
républicain
révolutionnaire
royal
suisse
tiers
tricolore
violent
assembler
céder
commettre
considérer
considère
déclarer
se déclarer
demeurer
diriger
se diriger
diviser
élire
a élu
s'emparer de
exiger
fuir
(on) se fut
installé
hait
hésitant
hésiter
ignorer
naître
nommer
pénétrer
pousser
reconduire
se recueillir
reculer
réformer
rejoindre
remplacer
renvoyer
représenter

signer
signifier
tenter
voter
désormais
néanmoins
principalement
à son service
depuis peu
en vain
laisser mécon-
tent
ne fait que
commencer
nous sommes
le ...
passer à l'action
pour ainsi
dire
qu'ils restent
se faire une
haute idée
l'Autriche
la Bastille
Brienne
Camille
Danton
Desmoulins
la Force
Jeu de Paume
Marat
Menus Plaisirs
Palais-Royal
la Prusse
Robespierre
Varennes

EXERCICE D.

Et voici une histoire que nous allons commencer et que nous vous demanderons de terminer pour nous.

« Dans une petite ville de France vivait un jeune homme pauvre qui s'appelait André. André aimait une jeune fille appelée Lucie [*lysi*], qui avait beaucoup d'argent, et Lucie aimait également André. Mais leurs parents ne voulaient pas que les jeunes gens se voient, et encore moins qu'ils s'aiment.

Mais un jour, un homme étrange est arrivé à Fanfreluche [*fã/frɛlyf*], comme s'appelait la petite ville. Cet homme faisait faire aux gens les choses qu'ils avaient le plus envie de faire, mais qu'ils n'osaient faire, à cause des autres gens. Et voilà qu'André et Lucie décident de s'enfuir de Fanfreluche et d'aller à Paris, après s'être mariés. Ils demandent donc au curé de Fanfreluche de les marier sans que personne le sache, et le curé accepte. Il n'aurait jamais accepté s'il n'y avait pas eu cet homme dans la ville. Un autre homme promet de les aider et de les conduire à Paris en auto. Cet homme est le vieux maître de français d'André.

Les jeunes gens doivent se trouver à l'église très tôt, le lendemain matin. Mais pendant la nuit, l'homme qui faisait faire aux gens ce qu'ils désiraient mais n'osaient pas faire, quitte Fanfreluche. Et le lendemain matin ... »

A vous de continuer! Nous vous aiderons en vous posant quelques questions.

- 1) Que fait André? Vient-il à l'église? Et s'il vient, veut-il toujours se marier?
- 2) Et Lucie, ose-t-elle toujours se marier?
- 3) Croyez-vous que le curé ait toujours le courage de marier les deux jeunes gens?
- 4) Et le maître de français d'André vient-il les chercher?
- 5) Les parents des jeunes gens changent-ils d'idée et permettent-ils au jeunes gens de se marier?
- 6) Que font les jeunes gens après ce matin-là?
- 7) Comment finit l'histoire?

Ces questions ne sont que pour vous aider. Si vous voulez raconter la fin de l'histoire d'une autre façon, vous êtes libre d'écrire ce que vous voulez, bien entendu.

RÉSUMÉ

Les temps du passé

Dans le résumé du chapitre 42, nous avons présenté le passé simple. Voyons maintenant quelle différence il y a, dans « la langue écrite », entre les trois temps du passé: l'imparfait, le passé simple et le passé composé. (Vous vous rappelez que dans « la langue parlée » on remplace toujours le passé simple par le passé composé.) Voyons d'abord quand on emploie l'imparfait.

L'imparfait sert à présenter l'action dont il s'agit comme une action qui dure pendant un certain temps d'une longueur qui n'est pas indiquée, c'est-à-dire comme une action qui était en train de se produire au moment dont

**Action qui dure
pendant un temps
inconnu**

Action achevée

on parle. A ce moment, l'action n'était pas encore finie, et il n'est pas dit quand elle s'est achevée.

Exemples: « Le petit garçon les *regardait*. » « C'est un des hommes dont me *parlait* Arthur mercredi dernier. » « J'ai vu qu'ils s'en *allaient*. » « Nous *regardions* les gens qui passaient dans la rue. » « Je *comprenais* très bien pourquoi ma cousine était si belle, ce soir-là. »

Tandis que l'imparfait sert à présenter une action comme étant en train de se produire, comme non achevée, le passé simple présente l'action comme entièrement achevée, comme finie.

Exemples: « Marie-Anne *demanda* à son beau-père de raconter quelque chose. » « Quoi? lui *répondit* M. Doumier. » « Vous savez l'Histoire, *dit* Marie-Anne, puis elle *ajouta*: Henri m'a parlé de vos belles soirées. » « Quand les dix hommes *arrivèrent* devant Charlemagne, ils le *saluèrent* avec amour et Blancandrin *parla*. »

Action qui dure pendant un temps connu

L'action achevée et finie exprimée par le passé simple n'est pas nécessairement très courte. Elle peut bien durer plus ou moins longtemps, mais tandis qu'à l'imparfait rien ne dit combien de temps elle dure, si une action d'une certaine longueur est exprimée par le passé simple, il faut que quelque mot dans la phrase dise combien de temps elle a duré.

Exemples: « Charlemagne *resta* longtemps silencieux. » « Pendant quelques minutes, personne ne *dit* rien. » « Ses parents *pleurèrent* longtemps. » « M. Doumier *resta* plusieurs années sans nouvelles de son fils. » « Henri *dormit* peu, cette nuit. »

L'imparfait sert à exprimer qu'une action est répétée un certain nombre de fois, mais sans qu'il soit dit combien de fois elle s'est produite. Ainsi, on a l'imparfait avec des mots comme « souvent », « parfois », « d'autres fois », etc.

Action répétée un nombre de fois inconnu

Exemples: « Il se *levait* souvent et *allait* vers la porte. » « Parfois, il *s'arrêtait* avant d'y arriver et *revenait* à sa table, mais d'autres fois, il *allait* jusqu'à la porte, *regardait* à droite et à gauche dans la rue, puis *revenait* à sa table. »

Cette action achevée peut être répétée un certain nombre de fois et être exprimée par le passé simple, si quelque mot dans la phrase ou plusieurs mots dans la phrase disent combien de fois elle s'est produite. Ces mots peuvent être, par exemple: « trois fois », « beaucoup de fois », « plusieurs fois ».

Action répétée un nombre de fois connu

Exemples: « La voix *dit* plusieurs fois à Jeanne: Va, fille de Dieu! » « Les Anglais *appelèrent* beaucoup de fois la Pucelle de noms très laids. » « Jeanne *fut* blessée plusieurs fois. » « Jeanne ne se *servit* pas une seule fois de son épée. » « Elle ne se *servit* jamais de ses armes. »

L'imparfait sert à exprimer que quelque chose était, que quelque chose se passait.

Exemples: « Avant, il y *avait* ici beaucoup de petites maisons. » « J'*étais* son ami. » « Elle *aimait* beaucoup son mari. » « Il a rencontré une jeune fille qui *s'appelaient* Marie-Anne Bourdier. » « Il *faisait* froid. »

L'imparfait sert à exprimer une habitude ou ce qui se produit d'habitude.

Habitude

Chapitre quarante-cinq (45).

	<p>Exemples: « Tous les hommes de Villebourg <i>venaient</i> là à midi. » « Henri ne <i>disait</i> pas le nom de ses parents. » « Il l'<i>appelait</i> son ange. » « Marie-Anne <i>racontait</i> à tous ses amis qu'elle était mariée. » « Quand Henri <i>rentrait</i> à la maison, Fatima lui <i>prenait</i> la main en souriant. Son cœur <i>battait</i>, elle <i>était</i> heureuse. »</p>
Chose expliquée	<p>L'imparfait sert à expliquer une phrase qu'il suit sans qu'il soit nécessaire d'employer des mots comme « parce que » ou « car ».</p> <p>Exemples: « Elle aimerait que le père d'Henri les prenne chez lui, elle <i>voulait</i> leur montrer leur pays. » « Marie-Anne s'est arrêtée: elle <i>aimait</i> beaucoup le chant des oiseaux. » « André fut très étonné, il n'<i>attendait</i> pas un instant cette réponse. » « Elle n'avait pas besoin de le dire: cela se <i>voyait</i> à tout ce qu'elle faisait. » « Henri s'était levé très tôt, il <i>avait</i> peu dormi et <i>voulait</i> faire un promenade. »</p>
Raison	<p>L'imparfait sert à montrer la raison d'une action exprimée dans la phrase suivante sans qu'il soit nécessaire d'employer le mot « comme ».</p> <p>Exemples: « Personne ne <i>chantait</i> ni ne <i>parlait</i> dans la maison: Henri s'est couché. » « Marie-Anne <i>était</i> très fatiguée, elle s'était couchée tout de suite. » « Le cœur de Fatima ne <i>battait</i> plus aussi faiblement qu'avant et la fillette <i>semblait</i> déjà être plus forte; le médecin permit à Henri de lui poser quelques questions. »</p>
Après « si »	<p>L'imparfait est souvent employé après le mot « si » pour exprimer une condition.</p>

Exemples: « Tu aurais été heureux, si tu *avais* vécu. »
 « Tu serais très content, si tu *savais* ce que j'ai acheté. »
 « Si je *savais* prendre des photos en couleurs, je prendrais une photo de ce jardin. »

L'imparfait s'emploie souvent quand on raconte ce que quelqu'un a dit.

Récit de ce qu'on a dit

Exemples: « Il a écrit qu'il *allait* partir pour une autre partie de l'Afrique. » « Je vous ai demandé si vous *préfériez* quitter le restaurant. » « Tout le monde a dit qu'elle *était* très jolie. » « Elle a répondu qu'il n'y *avait* vraiment rien. » « Il lui a dit qu'il l'*aimait*. »

Et maintenant, voyons quand on emploie le passé composé dans « la langue écrite », c'est-à-dire quand, dans « la langue écrite », on doit employer le passé composé, et pas le passé simple. Répétons que, dans « la langue parlée », on n'emploie jamais le passé simple. Le passé composé sert à présenter une action achevée comme une sorte de passé dans le présent, c'est-à-dire comme une action passée qui intéresse le moment présent.

Passé composé

Exemples: « Il *a* assez *fait* la guerre dans ce pays! »
 « Pourquoi *a-t-on attendu* si longtemps? » « Mon grand-père *n'a pas été* malade depuis 1920. » « Nous *avons* maintenant *présenté* la petite famille de M. Doumier. »
 « Jean pleure parce qu'il *est tombé*. »

Très souvent, cette action achevée exprimée par le passé composé vient de se produire ou, du moins, s'est produite dans la même « époque » que celle où l'on se

trouve: le même instant, la même heure, le même mois, la même année, etc.

Exemples: « Ce mois-ci, un malade *est venu* à Villebourg, il *est monté* chez le docteur Pirot et lui *a dit*: « Docteur, aucun des médecins de ma ville ne peut rien faire pour moi. » » « Le café que vous *avez fait* ce soir est délicieux. » « Il *est parti* ce matin. » « On l'*a vu* la dernière fois cet été. » « Je l'*ai mise* dans ma poche en partant. »

Le passé composé sert parfois à présenter une action achevée comme séparée de toute autre action, c'est-à-dire comme une action qui ne fait pas partie d'un groupe d'actions, dans un récit.

Exemples: « On nous *a raconté* cela au lycée. » « C'est Georges Laferre qui a écrit ce gros livre. » « Ce vin *a été* mis en bouteilles par le père du propriétaire. » « Les Courtelet *ont toujours aimé* les bons vins. » « J'*ai bu* beaucoup de bons cognacs, mais je n'en *ai jamais bu* d'aussi bons que celui-ci. » « Je lui *ai écrit* trois lettres après 1945. » « Sa femme *est morte* il y a cinq ans. »

LA FIN DE LA RÉVOLUTION

Dès que la vieille Amélie eut servi le dessert, le
de k la vje:j ameli y servi l dese:r, lə

lendemain soir, Jeanne demanda à son grand-père:
lādmē swa:r, za:n dāmāda a sō grāpe:r:

« Et alors, grand-papa, qu'est-ce qu'il a fait, le peuple,
« e alo:r, grāpapa, kes kil a fe, lə pœpl,

quand il est arrivé devant les Tuileries? » Mais Marie-
kā -tīl ɛ -tarive dvā le tūilri?» me mari

Anne ne donna pas à M. Doumier le temps de
a:n nə dōna pa a māsjo dumje l tã d

répondre: « Jeanne, veux-tu laisser grand-papa manger
repō:dr: «za:n, vø ty lese grāpapa māze

son dessert en paix! » dit-elle à la fillette. « Pardon,
sō dese:r ā pe!» di -tel a la fijet. «pardō,

maman! » dit Jeannette, et pendant les dix minutes
māmā!» di zanet, e pādā le di minyt.

suivantes elle ne dit rien. Mais quand on eut fini le
syivā:t el nə di rjē. me kā -tō -ny fini l

dessert, elle se leva de table la première et courut
dese:r, el sə lva d tablə la prāmje:r e kury

dans le salon, où elle prit sa place auprès du fauteuil
dā l salō, u el pri sa plas opre dy fotæ:j

de M. Doumier. M. Doumier alluma une cigarette
də māsjo dumje. māsjo dumje alyma yn sigaret

dessert = fruits,
glace ou autre
chose que l'on
mange à la fin
du repas

courut = a couru

Chapitre quarante-six (46).

	<p>et fuma quelques instants en silence. Puis il commença: <i>e fyma kelk -zēstā ā silā:s. p̃qi il kōmāsa:</i></p> <p>« Nous avons laissé le peuple de Paris en marche vers <i>«nu -zavō lese l pœpla də pari ā marʃ ver</i></p> <p>les Tuileries. Cependant, les Tuileries sont gardées <i>le t̃yilri. s̃əpādā, le t̃yilri sō garde</i></p> <p>par onze cents soldats, dont neuf cents Suisses, fidèles <i>par ɔ:zə sā solda, dō næf sā syis, fidel</i></p> <p>jusqu'à la mort. Marie-Antoinette voudrait résister: <i>zyska la mɔ:r. mari ātwanet vudre reziste:</i></p>
forces ɔ: soldats	<p>« Nous avons des forces! » dit-elle. Mais Louis XVI <i>«nu -zavō de fors!» di -tel. me lwi se:z</i></p> <p>n'a pas l'énergie de se défendre. « Allons, » dit-il, « il <i>na pa lenerʒi d sə dəfā:dr. «alɔ,» di -til, «il</i></p> <p>n'y a plus rien à faire ici. » Et il va demander à <i>nja ply rjē -na fe:r isi.» e il vɛ dmāde a</i></p> <p>l'Assemblée de le protéger contre la foule. Aux <i>lasāble d la proteʒe kɔ:trə la ful. o</i></p>
dont ɔ: parmi lesquels	<p>Tuileries, huit cents soldats, dont presque tous les <i>t̃yilri, yi sā solda, dō presk tu le</i></p>
en tête ɔ: comme chef	<p>Suisses, sont tués. Le matin du 10 août, la Commune, <i>syis, sō tye. la matē dy dis u, la kōmyn,</i></p>
toutefois ɔ: pour-tant	<p>avec Danton en tête, demande la République. <i>avek dāntō ā te:t, dōmā:d la repybl̃ik.</i></p>
élire une élection	<p>L'Assemblée, toutefois, hésite encore. Elle vote pour <i>lasāble, tutfwā, ezit ākɔ:r. el vot pur</i></p>
La Convention est une assemblée révolutionnaire.	<p>l'élection d'une Convention nationale et, poussée par <i>leleksjō dyn kōvās̃jō nasj̃nal e, puse par</i></p>

la Commune, fait emprisonner la famille du roi.
la komy:n, fε -tāprizone la fami:j dy rwa.

emprisonner =
mettre en prison

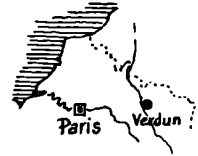
En réalité, le pouvoir est désormais aux mains de la
ā realite, la puwwa:r ε dezorme o mē d la
 Commune et de Danton. Ce sera à eux de sauver la
komy:n e d dātō. sε sra a ø d sove la

Patrie, car 80.000 Prussiens et Autrichiens sont
patri, kar katrāvē mil prysjē e otrifjē sō

maintenant entrés en France et avancent sur Paris.
mētnā ātre ā frā:s e avā:s syr pari.

défaite ↔ victoi-
re

Verdun tombe le 2 septembre. Cette défaite met
verdē tō:b la dε septā:br. set defet me



Verdun

en colère Paris et la Commune. Douze cents per-
ā kole:r pari e la komy:n. du:zε sā per-

sonnes, des royalistes et des prêtres ayant refusé de
son, de rwajalist e de pre:tr ejā rfyze d

royaliste = per-
sonne qui est pour
la monarchie et
le roi

prêter serment à la Constitution, sont tués dans les
prete sermā a la kōstitysjō, sō tye dā le

prêter serment à
= jurer d'être fi-
dèle à

prisons de Paris.
prizō d pari.

Cependant, le 20 septembre 1792, Paris
sapādā, la vē septā:brε disset sā katrāvēdu:z, pari

apprend la victoire des généraux Dumouriez et Keller-
aprā la viktwa:r de zenero dymurje e keler-

un général
des généraux

mann contre les Prussiens à Valmy. Ce n'est pas une
man kō:trε le prysjē a valmi. s ne pa yn



Valmy

grande bataille, et il n'y a que cinq cents tués, mais
grā:d bata:j, e il nja k sē sā tye, me



l'Europe

pour la première fois les canons de la Révolution font
pur la prēmje:r fwa le kanō d la revolyɥjō fō
 reculer vers la frontière les armées prussiennes, les
rky le ver la frōtjē:r le -zarme prysjen, le
 meilleures d'Europe. Le jeune Goethe, qui à ce
mejæ:r dœɔp. lə zœn gø:t, ki a s
 moment sert dans l'armée prussienne, dit à ses ca-
mōmā se:r dā larme prysjen, di a se ka-
 marades: « En ce lieu et en ce jour commence une nou-
marad: «ā sə ljø e ā sə zu:r komā:s yn nu-
 velle époque dans l'histoire du monde. Vous pour-
vel epøk dā listwa:r dy mō:d. vu pu-
 rez dire: « J'y étais. » »
re di:r: «zi etē.» »

Cette victoire est bientôt suivie par d'autres. Les
set viktwa:r e bjēto syivi par do:tr. le

armées de la Révolution entrent dans les pays ennemis.
-zarme d la revolysjō ā:trā dā le peji enmi.

Cependant la Convention se réunit, elle va gouverner
səpādā la kōvāsijō s reyni, el va guverne

la France pendant trois années terribles.
la frā:s pādā trwa -zane teribl.

A la Convention, les Girondins, qui, dans la vieille
a la kōvāsijō, le zirōdē, ki, dā la vje:j

Assemblée, étaient à gauche, sont désormais le parti
asāble, ete -ta go:f, sō dezorme l parti

de droite. A gauche, sur les bancs les plus élevés,
d drwat. a go:f, syr le bā le ply -zelve,

nous avons le parti de la « Montagne », où nous trou-
nu -zavō l parti d la «mōtān», u nu tru-

vons les Jacobins. Au centre, un groupe hésitant,
vō le jakobē. o sā:tr, ā grup ezitā,

sans idées précises. Tous les députés sont à présent
sā -zide presi:z. tu le depyte sō -ta prezā

républicains, et à sa première séance, le 21 sep-
repyblikē, e a sa prāmje:r seā:s, la vēt e ā sep-

tembre 1792, la Convention vote la Répu-
tā:brā disset sā katrovēdu:z, la kōvāsijō vot la repy-

blique, qui est proclamée le 25 septembre. Quel-
blik, ki e prōklame la vēlsē:k septā:br. kel-

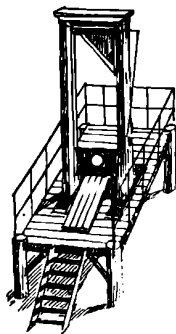
ques semaines plus tard, devant les membres de la
k sāmēn ply ta:r, dāvā le mā:brā dā la

parti = groupe poli-
 tique qui a les
 mêmes idées et les
 mêmes buts

à présent = main-
 tenant

voter : voter pour

proclamer = dé-
 clarer (devant la
 nation)



une guillotine

une guillotine
guillotiner

Capet ɔ: nom de la
famille du roi

conséquence (f)
ɔ: ce à quoi une
action donne
naissance

l'Europe entière =
toute l'Europe

Convention, commence le procès de Louis XVI, malgré
kʊväsʃɔ̃, kɔmã:s la prɔsɛ d lwi sɛ:z, malgre

les efforts des Girondins pour l'empêcher.

le -zɛfɔ:r de ʒirɔ̃dɛ pur lãpɛsɛ.

La Montagne demande la mort du roi. Robespierre

la mɔ̃taɲ dãmã:d la mɔ:r dy rwa. rɔbɛspjɛ:r

déclare que la mort de Louis XVI est nécessaire à

dɛkla:r kə la mɔ:r də lwi sɛ:z ɛ nɛsɛsɛ:r a

la Nation. Les Girondins ne résistent plus lorsque

la nasʃɔ̃. le ʒirɔ̃dɛ n rezistə ply lɔrskə

l'on découvre que Mirabeau, un des leurs, avait eu

lɔ̃ dɛku:vra kə mirabo, ɛ de læ:r, ave -ty

un accord avec le roi et l'étranger. Le procès, commencé

ɛ -nakɔ:r avek la rwa ɛ letrãʒɛ. la prɔsɛ, kɔmãsɛ

le 11 décembre, finit le 20 janvier 1793.

la ɔ:z desã:br, fini l vɛ ʒãvʒɛ disɛt sã katrãvɛtrɛ:z.

Ce jour-là, à trois heures du matin, la Convention

sə ʒu:r la, a trwa -zɛ:r dy matɛ, la kʊväsʃɔ̃

décide que Louis XVI mourra le lendemain sur la

desid kə lwi sɛ:z murra l lãdmɛ syr la

guillotine. Louis Capet est guillotiné le dimanche

gijotin. lwi kapɛ ɛ gijotine l dimã:f

21 janvier 1793.

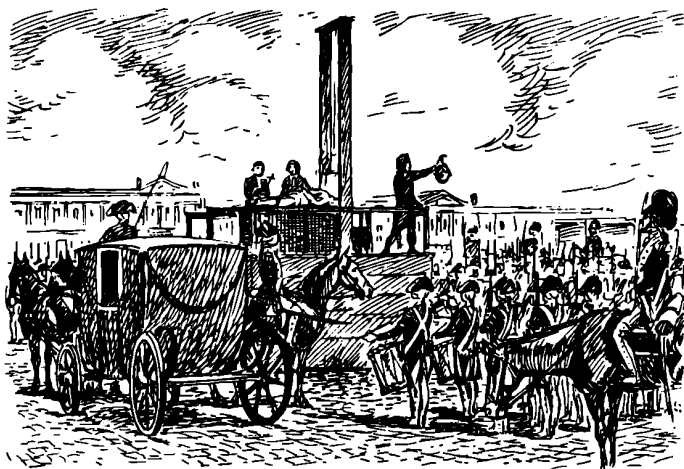
vɛt ɛ ɛ ʒãvʒɛ disɛt sã katrãvɛtrɛ:z.

La mort de Louis XVI a des conséquences terribles

la mɔ:r də lwi sɛ:z a de kʊsɛkã:s teriblə

pour la France: L'Europe entière marche contre elle.

pur la frã:s: lɔrɔp ɔ̃ljɛ:r marʃ kʊ:tr el.



Louis XVI est guillotiné.

L'Angleterre, qui hait la Révolution et la République,

lāglatɛ:r, ki ɛ la revɔlɥsjɔ̃ e la repɥblik,

est à la tête de l'Europe. L'ennemi, de nouveau, passe

ɛ -ta la tɛ:t də lɔrɔp. lenmi, də nuvo, pa:s

être à la tête de =
être chef de

la frontière française et avance vers Paris.

la frɔ̃tjɛ:r frāse:z e avā:s ver pari.

A la Convention, le parti qui a le pouvoir est la

a la kɔ̃vāsjɔ̃, la parti ki a l puvwɑ:r ɛ la

Montagne, avec Robespierre et Marat en tête. Elle

mɔ̃taɲ, avek ɾɔbɛspjɛ:r e mara ɑ̃ tɛ:t. el

ordonne la formation d'une armée de 300.000 hommes.

ɔrdɔn la fɔrmasjɔ̃ dyn arme də trwa sɑ̃ mil ɔm.

Elle condamne à mort les nobles et autres royalistes

el kɔ̃da:n a mɔ:r le nobl e ɔ:tʁə rwajalist

qui ont quitté le pays, ainsi que les prêtres qui

ki ɔ̃ kite l peji, ɛsi k le pre:tʁə ki

Chapitre quarante-six (46).

comité = petit
groupe de per-
sonnes

salut public = sù-
reté de la nation



un tribunal

un tribunal
des tribunaux

signal = signe qui
annonce le début
de quelque chose

Terreur : gouver-
nement par la
peur

révolte : combat
contre le gouver-
nement

province = le pays
en dehors de la ca-
pitale

un quart = $\frac{1}{4}$

refusent toujours de prêter serment à la République.

rɤy:z tuzu:r də prete sermā a la repɤblik.

Enfin, elle ordonne la formation du Comité de Salut

āfē, el ordon la formasjō dy komite d saly

Public, qui dirigera l'État, et du Tribunal révo-

pyblik, ki dirizra leta, e dy tribynal revo-

lutionnaire, qui aura pour mission de condamner les

lysɔne:r, ki ora pur misjō d kōdane le

ennemis de la République à la place des tribunaux

-zenmi d la repɤblik a la plas de tribyno

ordinaires. C'est le signal de la Terreur. Mais c'est

ordine:r. se l signal də la teræ:r. me se

aussi le signal de la révolte des paysans français et de

-tosi l signal də la revolt de peɤizā frāse e d

la province. Les trois quarts de la France sont bien-

la prɔvẽ:s. le trwa ka:r də la frā:s sō bjē-

tôt en révolte contre Paris. A la Convention, forcés

to ā revolt kō:trə pari. a la kōvāsjō, forse

par une armée de 70.000 hommes et 60 canons,

par yn arme d swasātdi mil om e swasā:t kanō,

sous les ordres de la Commune, les députés ont fait

su le -zordrə də la komyn, le depɤte ō fe

emprisonner les principaux Girondins, et la Montagne

āprizone le prēsipo ɤirōdē, e la mōtan

est, plus que jamais, le parti le plus fort. Robespierre

e, ply k zame, la parti l ply for. robesɤje:r

est maître du Comité de Salut Public. Il nomme les

e mē:trə dy komite d saly pyblik. il nom le

ministres et les généraux, dirige la guerre, refait, par
ministr e le genero, diri:z la ge:r, rəfe, par
 un travail immense qui dure jour et nuit, une France
ə trava:j imā:s ki dy:r zu:r e nɥi, yn frā:s
 nouvelle.
nuvel.

La Convention, de nouveau, proclame que « la Patrie
la kʃvāsʃə, də nuvo, prɔklam kə «la patri
 est en danger ». Le général Carnot, chef absolu de
ε -tā dāʒe ». la general karno, ʃɛf absɔly d

la défense, organise la formation de neuf armées:
la defā:s, organi:z la fɔrmasʃə d nœf arme:

une organisation
organiser

six cent mille hommes sont lancés contre l'ennemi.
si sā mil ɔm sɔ̃ lāse kɔ:trə lenmi.

A leur tête ils ont des généraux inconnus, mais qui
a lœr te:t il -zɔ̃ de genero ĕkɔny, me ki

vont à présent devenir connus de tous les Français:
vɔ̃ -la prezā dəvni:r kɔny d tu le frāse:

Hoche, Marceau, Jourdan, Moreau, Kléber. L'ordre est
ɔf, marso, ʒurdā, mɔro, klebe:r. lɔrdr ε

de vaincre ou de mourir. A la fin de 1793,
d vɛ:kr u d muri:r. a la fɛ d disset sā katrəvɛtre:z,

la jeune République, par la seule force de son en-
la ʒœn repyblɪk, par la sɛl fɔrs də sɔ̃ -nā-

thousiasme, par l'intelligence de ses généraux, vainc
tuzjasm, par lɛtelizā:s də se genero, vɛ

vaincre
il vainc

de nouveau ses ennemis, au chant de la Marseillaise.
d nuvo se -zenmi, o fā d la marseʒe:z.

Chapitre quarante-six (46).

il vainc
ils vainquent

le dehors ɔ:
l'étranger

En même temps d'autres généraux, dans le pays même,
ā me:m tā do:trə genero, dā l peji me:m,

vainquent la révolte de la province. Parmi ces chefs,
vē:k la revolt də la pruvē:s. parmi se sef,

il y a le jeune capitaine .Napoléon Bonaparte. Les
il ja l zæn kapiten napoleō bonapart. le

victoires des armées de la République contre ses
viktwa:r de -zarme d la repyblik k3:trə se

ennemis du dehors et de l'intérieur remplissent le
-zenmi dy dɔɔ:r e d lēterjæ:r rāplis lə

pays d'enthousiasme, mais en même temps Paris et
peji dātuzjasm, me ā me:m tā pari e

les principales villes de la province connaissent la faim
le prēsipal vil də la pruvē:s kones la fē

et la terreur. — Telle était la situation de la France
e la teræ:r. — tel ete la sitjasj3 d la frā:s

en ce moment très grave de son histoire.

ā s momā tre gra:v də s3 -nistwa:r.

Danton est guillotiné le 5 avril 1794, et
dāt3 e gijotine l sē:k avril disset sā katrəvēkatɔrz, e

avec lui Camille Desmoulins. Robespierre est le chef
avek lɥi kami:j demulē. robespiɛ:r e l sef

absolu du pays. Mais le 27 juillet 1794, il
absoly dy peji. me l vētset zɥije disset sā katrəvēkatɔrz, il

est lui-même emprisonné. Le 28, le Tribunal ré-
e lɥime:m āprizɔne. lə vētyit, lə tribynal re-

volutionnaire le condamne à mort et il est guillotiné
volysjɔne:r lə k3da:n a mɔ:r e il e gijotine

à son tour. C'est la fin de l'époque de la Terreur.
a sɔ̃ tu:r. se la fɛ̃ d lepɔk dɑ la tɛræ:r.

Après quelques autres révoltes de révolutionnaires
apre kelk -zo:trə revɔlt dɑ revɔlysɔ̃mɛ:r

mécontents et de royalistes, dont la dernière est arrê-
mekɔ̃tɑ̃ e dɑ rɔ̃ʒalist, dɔ̃ la dernjɛ:r e -tɑrɛ-

tée par Bonaparte, la Convention, en 1795, cède
te par bɔnapart, la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃, ɑ̃ disset sɑ katrɔvɛ̃kɛ̃z, sɛd

le pouvoir à cinq Directeurs. Le nouveau gouverne-
lɑ puɔvwa:r a sɛ̃ dɪrɛktœ:r. lɑ nuvo guvɛrna-

ment du pays va s'appeler le Directoire.
mɑ̃ dy peʒi va sɑple l dɪrɛktwa:r.

Le travail de la Convention est fini. Elle a versé
lɑ trava:j dɑ la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ e fini. el a verse

des fleuves de sang, elle a gouverné par la terreur.
dɛ flœ:v dɑ sɑ̃, el a guvɛrne par la tɛræ:r.

Mais elle a travaillé à organiser le pays avec une
mɛ̃ el a travaje a ɔrganize l peʒi avek yn

énergie admirable. L'ordre nouveau qu'elle a donné
ɛnɛrʒi admirabl. lɔrdrɑ nuvo kel a dɔ̃nɛ

au pays, c'est en grande partie le même qu'aujour-
o peʒi, se -tɑ̃ grɑ:d parti lɑ mɛ:m kɔzɔr-

d'hui. Surtout, la Convention a organisé et réformé
dyi. syrtu, la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ a ɔrganize e reforme

les écoles. Désormais, tous les enfants seront obligés
le -zekɔl. dezɔ̃rmɛ, tu le -zɑ̃fɑ̃ srɔ̃ -tɔ̃blɪʒɛ

d'aller à l'école, et l'enseignement primaire sera payé
dɑle a lekɔl, e lɑ̃sɛpmɑ̃ pɪmɛ:r sɑrɑ peʒɛ

directeur = chef

ordre (m) ɔ: or-
 ganisation

enseigner
 l'enseignement
 l'enseignement
 primaire ɔ: l'en-
 seignement des
 premières années

supérieur = plus
haut

il s'est fait ɔ: on a
fait

par l'Etat. Sous la Convention s'ouvrent des écoles
par leta. su la kṣvāsṣjō su:vra de -zekol

d'État, qui deviendront plus tard les lycées. C'est la
deta, ki dāvṣṣḍrō ply ta:r le lise. se la

Convention enfin qui organise pour la première fois
kṣvāsṣjō āfē ki organi:z pur la prāmje:r fwa

un enseignement supérieur ouvert à tous. Et avant
ā -nāseṣmā syperjæ:r uve:r a tus. e avā

tout, il est impossible d'oublier que la Convention a
tu, il e -tēṣsibla dublie kə la kṣvāsṣjō a

défendu la France contre l'Europe entière et qu'elle
defādy la frā:s kṣ:trə ləɾɔp ātje:r e kel

l'a forcée à reculer. Il y a, dans l'histoire de ces
la forse a rkyle. il ja, dā listwa:r də se

années, beaucoup de pages terribles, il s'est fait beau-
-zane, boku d pa:ɟ teribl, il se fe bo-

coup de choses injustes, mais il y a aussi des pages qui
ku d fo:z ēɟyst, me il ja osi de pa:ɟ ki

sont parmi les plus belles de notre histoire. »

sō parmi le ply bel də nɔtr istwa:r.»

M. Doumier avait été si pris lui-même par son propre
məsjo dumje ave -tete si pri lɥime:m par sō prɔpra

récit qu'il avait parlé sans s'arrêter pendant une heure,
resi kil ave parle sā sarete pādā -tyn æ:r,

comme dans un rêve. Personne ne parlait. Jeanne
kɔm dā -zā re:v. pɛrson nə parle. ʒa:n

dormait-elle? Non. Bien que n'ayant pas compris
dɔrme -tel? nɔ. bjē k neɟā pa kṣpri

tout ce qu'avait raconté son grand-père, elle avait
tu s kave rakōte sō grāpe:r, el ave

suivi son récit comme le plus passionnant des récits.
syivi sō resi kom la ply pasjonā de resi.

Quand il cessa de parler, elle poussa un long soupir
kā -til sesa d parle, el pusa ē lō supi:r

qui fit rire sa mère, puis elle demanda la suite. « La
ki fi ri:r sa me:r, pyi el dāmāda la syit. «la

la suite = ce qui
suit

suite? La suite de quoi? » demanda son grand-père
syit? la syit dā kwa?» dāmāda sō grāpe:r

avec étonnement. « La suite de l'histoire, » répondit
avek etonmā. «la syit dā listwa:r,» repōdi

Jeanne tout naturellement. « Jeanne, tu fatigues trop
za:n tu natyrelmā. «za:n, ty fatig tro

grand-père! » dit Marie-Anne. « Mais maman, il n'est
grāpe:r!» di mari a:n. «me māmā, il ne

que neuf heures et demie! » répondit la fillette. « Bien, »
k nē -væ:r e dmi!» repōdi la fijet. «bjē,»

dit alors M. Doumier, « je vais te raconter l'histoire
di al:r masjō dumje, «zə ve t rakōte listwa:r

d'un des plus grands fils de la Révolution, du plus
dē de ply grā fis dā la revolyšjō, dy ply

grand peut-être. Sais-tu qui c'est? » « Le plus grand
grā pæte:tr. se ty ki se?» «la ply grā

fils de la Révolution? » répéta la fillette, qui hésita
fis dā la revolyšjō?» repeta la fijet, ki ezita

un instant, puis répondit avec un cri de triomphe:
ē -nēstā, pyi repōdi avek ē kri d trijō:f:

Chapitre quarante-six (46).

tu penses bien! =
bien entendu!

« Napoléon! » « Oui, Napoléon. Son histoire t'inté-
«napoleš! » «wi, napoleš. šš -nistwa:r tēte-
resse? » « Oh, oui! Tu penses bien! » « Alors, écoute! »
res? » «o, wi! ty pā:s bjē! » «ab:r, ekut! »

Et M. Doumier commença:
e masjə dumje komāsa:

Napoléon Bonaparte

« Deux fois déjà nous avons entendu le nom de Bona-
«də fwa deza nu -zavš ātādy l nš d bōna-
parte dans l'histoire de la Révolution. La première
part dā listwa:r də la revolyšjō. la prēmje:r
fois en 1793, quand le jeune capitaine
fwa ā disset sā katrəvētre:z, kā l zəen kapiten
d'artillerie Bonaparte aida la Convention à vaincre
dartistjri bōnapart eda. la kšvāsšjō a vē:krə
ses ennemis de l'intérieur. La deuxième fois en
se -zenmi d lēterjæ:r. la dözjem fwa ā

1795, quand le général Bonaparte aida
disset sā katrəvēkē:z, kā l zeneral bōnapart eda
de nouveau la Convention en arrêtant avec son
d nuvo la kšvāsšjō ā -naretā avek šš

artillerie = for-
ces armées de ca-
nons

artillerie la dernière révolte de Paris. Après cette
-nartistjri la dernje:r revolt də pari. aprē set
victoire, Bonaparte est nommé commandant de l'armée
viktwæ:r, bōnapart e nome komādā d larme

militaire = de
l'armée

de l'intérieur, c'est-à-dire chef militaire de Paris.
d lēterjæ:r, se -ta di:r šef milite:r də pari.

Mais qui est ce Bonaparte? Retournons en arrière,
mε ki ε s bɔnapart? rəturnɔ̃ ā -narje:r,

jusqu'au 15 août 1769. Ce jour-là naissait
ʒysko kē:z u disset sã swasãtnœf. sɔ ʒu:r la nese

à Ajaccio, en Corse, un petit garçon qui fut baptisé
a azaksjo, ā kɔrs, ẽ pli garsɔ ki fy batize

Napoleone. Son père, Carlo Buonaparte, appartenait
napoleɔn. sɔ̃ pɛ:r, karlo bwɔnapart, ɔpartɛ

à une famille noble, mais sans argent. La Corse, qui
a yn fami:j nɔbl, mε sã -zarʒã. la kɔrs, ki

pendant quatre siècles avait appartenu à la république
pãdã katrɔ sjekl avɛ -tapartɔny a la rɛpyblik

de Gênes, venait d'être achetée à celle-ci par la
də ʒe:n, vɛnɛ dɛ:tr astɛ a sɛlsi par la

France. Mais la langue que l'on y parlait, le corse,
frã:s. mε la lã:g kə lɔ̃ -ni parle, la kɔrs,

ressemblait beaucoup à l'italien. Quand le jeune
rɛsãblɛ boku a litaljɛ. kã l ʒœn

Napoléon entra comme élève à l'école militaire de
napoleɔ̃ ātra kɔm elɛ:v a lekɔl milite:r dɔ

Brienne, ses camarades se moquèrent, dès le premier
briɛn, sɛ kamarad sɔ mɔke:r, dɛ l prɛmjɛ

jour, de sa prononciation. Mais cela ne dura pas
ʒu:r, dɔ sa prɔnɔ̃sjasjɔ̃. mε slã n dyra pa

longtemps. Bien vite, les camarades de Napoléon
lɔ̃tã. bjɛ vit, le kamarad dɔ napoleɔ̃

s'aperçurent qu'il pouvait être fort dangereux de se
sɔpersy:r kil puve -tɛ:trɔ fɔ:r dãʒrɔ d sɔ



Gênes s'appelle en Italie Genova



Jean achète à Pierre = Pierre vend à Jean

l'Italie italien



dès ɔ: à partir de prononciation = façon de parler une langue

s'aperçurent = se sont aperçus

Chapitre quarante-six (46).

étudier = apprendre

l'art (m) de la guerre = les connaissances nécessaires pour faire la guerre

savoir
sachant

le résultat de la bataille : comment finit la bataille

officier = chef militaire

moquer de ce garçon maigre, pâle, à la prononciation
moke d sə garsō mɛ:gr, pa:l, a la prɔnɔsjaʃjō

ridicule.

ridikyl.

Le jeune Napoléon ne se fit presque pas d'amis
lə ʒœn napoleō n sə fi presk pa dami

pendant ses années à l'école militaire. Il passait
pādā se -zane a lekɔl milite:r. il pase

presque tout son temps libre à étudier l'art de la
presk tu sō tā libr a etydje la:r də la

guerre, l'histoire, et les auteurs de l'époque. Il avait
ge:r, listwa:r, e le -zotæ:r də lepɔk. il ave

choisi d'étudier particulièrement l'artillerie, sachant
ʃwazi detydje partikyljermā lartijri, safā

que se serait l'arme qui déciderait du résultat des
k sə sre larm ki desidre dy rezylta de

batailles futures.

bata:j fyty:r.

Il avait vu juste, car c'est comme officier d'artillerie
il ave vy zyst, kar se kɔm ofisje dartistri

qu'il se fit remarquer dans les premières années de
kil sə fi rmarke dā le prɛmjɛ:r -zane d

la révolution. Après la révolte de Paris qu'il aide à
la revɔlysʃjō. aprɛ la revɔlt də pari kil ɛ:d a

arrêter, son étoile commence à monter. Il a alors vingt-
arete, sō -netwal kɔmā:s a mōte. il a alɔ:r vɛt-

sept ans. Le Directoire vient de décider de reprendre
set ā. lə direktwa:r vjɛ d desidre d rɛprā:drə

la guerre contre l'Autriche, que la Convention n'avait
la ge:r k5:trə lotrif, kə la k5vəsɟə nave

pas terminée. Par son ami Barras, qui est l'un des
pa termine. par s5 -nami bara:s, ki ɛ lɛ de

cinq Directeurs, Bonaparte se fait donner le com-
sɛ direktæ:r, bɔnapart sə fe done l kə-

mandement de l'armée d'Italie. Celle-ci doit arrêter
mādmā d larme ditali. selsi dwa arete

commandement ɔ:
 droit de donner
 des ordres

une partie des forces autrichiennes — l'Autriche avait
yn parti de fors otrifjen — lotrif ave

autrichien
 autrichienne

alors une grande partie de l'Italie — tandis que deux
-talɔ:r yn grā:d parti d litali — tādi k də

autres armées de la République, sous le commandement
-zo:trə -zarme d la repyplik, su l kɔmādmā

de Jourdan et de Moreau, doivent attaquer l'Autriche
d zurdā e d moro, dwa:v atake lotrif

par l'Allemagne.

par lalman.

Quand Bonaparte prend le commandement de son ar-
kā bɔnapartə prā l kɔmādmā d s5 -nar-

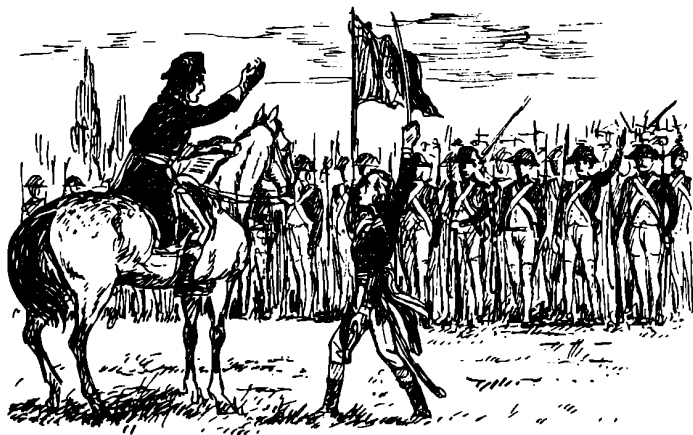
mée à Nice, officiers et soldats sont prêts à se moquer
me a nis, ɔfisɟe e solda s5 pre a s moke

de ce « général des rues », qui a atteint sa situation
d sə «general de ry», ki a atɛ sa sityəsɟə

par la politique. Mais, dès le premier jour, Bonaparte
par la politik. me, de l prəmje zu:r, bɔnapartə

prouve qu'il y a en lui de quoi faire un grand chef.
pru:v kil ja ā lɥi də kwa fe:r ɛ grā ʃɛf.

de quoi faire ɔ:
 quelque chose
 avec quoi on peut
 faire



Napoléon parle à l'armée.

«Vous n'avez,» dit-il aux soldats et aux officiers de
«vu nave,» di-til o solda e o -zofisje d
 son armée, «ni souliers, ni vêtements, ni chemises, et
sõ -narme, «ni sulje, ni vetmā, ni fmi:z, e

nos magasins sont vides. Ceux de l'ennemi sont
no magazē sã vid. sã d lenmi sã

pleins de tout: c'est à vous de les conquérir. Vous le
plē d tu: se -ta vu d le kōkeri:r. vu l

voulez, vous le pouvez: partons!»

vule, vu l puve: partõ!»

Un an et demi plus tard, la campagne d'Italie est
ã -nā e dmi ply ta:r, la kāpan ditali e

finie, l'Autriche se reconnaît vaincue. C'est à
fini, lotrif sã rkone vēky. se -ta

Bonaparte surtout que la France doit ce résultat. La
bonapart syrtu kã la frā:s dwa s rezylta. la

magasin ɔ: lieu où
 l'on garde par
 exemple ce que
 l'armée doit man-
 ger, mais aussi les
 vêtements, les sou-
 liers, etc.

campagne ɔ:
 plusieurs batailles
 qui se suivent

se reconnaît vain-
 cue ɔ: est forcée de
 se déclarer vain-
 cue

Si une personne
 vous a sauvé de
 la mort, on doit
 la vie à cette
 personne.

France n'a plus qu'une ennemie: l'Angleterre. Pour
frā:s na ply kyn enmi: lāglātē:r. pur

l'obliger à céder également, Bonaparte propose main-
loblize a sede egal mā, bonapartā propō:z mē-

tenant au Directoire d'envoyer une armée en Égypte.
tnā o direktwā:r dāuwaje yn arme ā -nezipt.

Il veut couper à l'Angleterre le chemin de l'Inde, qui
il vø kupe a lāglātē:r lə smē d lē:d, ki

est de la plus grande importance pour l'Angleterre. Il
e d la ply grā:d ēportā:s pur lāglātē:r. il

a aussi une raison secrète. Il écrira beaucoup plus
a osi yn rezō sakret. il ekrira boku ply

tard que pour que lui, Bonaparte, soit maître de la
ta:r kə pur kə lūi, bonapart, swa mē:trə də la

France, il fallait que le Directoire subisse des défaites
frā:s, il fale kə l direktwā:r sybis de defet

pendant qu'il était loin de la France, et que son retour
pādā kil ete lwē d la frā:s, e kə sō rtu:r

ramène la victoire sous les drapeaux de la République.
ramen la viktwa:r su le draפו d la repyblīk.

Nous verrons qu'il eut de nouveau raison.

nu verō kil y d nuvo rezō.

Bonaparte quitte Toulon en mai 1798. Le

bonapart kūt tulō ā me disset sā katrəvēdizypt. lə

1er juillet, Alexandrie est prise. Peu après, Napoléon

prāmje žyije, aleksādri e pri:z. pø apre, napoleō

est maître de l'Égypte, il se met à l'organiser, il veut

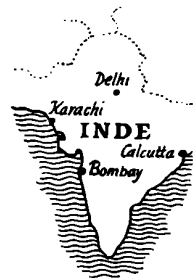
e mē:trə də lezipt, il sə me a lorganize, il vø



Alexandrie

ÉGYPTÉ

l'Égypte (f)

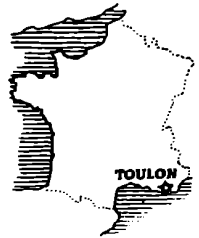


l'Inde (f)

secret ɔ: caché

subir (comme fi-
 nir) ɔ: souffrir

ramener = ame-
 ner de nouveau



Toulon



un grenier

en refaire, comme à l'époque de Rome, un des greniers
-tā rfe:r, kōm a lepōk dā rōm, æ de grānje
 de l'Europe.
d lōrōp.

Cependant, la politique de guerre du Directoire a de
səpādā, la politīk dā ge:r dy direktwa:r a d
 nouveau réuni l'Europe entière contre la France. Napo-
nuvo reyni lōrōp ātje:r kō:trə la frā:s. napō-
 léon apprend en Égypte les défaites des armées de la
leō aprā ā -nezīpt le defet de -zarme d la
 République. Le moment est venu de rentrer en France!
repyblik. lə mōmā ɛ vny d rātre ā frā:s!

Sans attendre l'ordre du Directoire, il quitte secrète-
sā -zatā:drə lōdrə dy direktwa:r, il kit səkret-
 ment l'Égypte et arrive en France le 9 octobre
mā lezīpt ɛ ari:v ā frā:s lə næf ōktobrə

1799. Il arrive trop tard pour sauver
disset sā katrəvēdiznæf. il ari:v tro ta:r pur sove

lui-même la France dont les soldats viennent de
lūime:m la frā:s dō le solda vjen dā
 nouveau de changer la situation militaire et de trans-
nuvo dā fāze la sityasjō milite:r ɛ dā trās-

former la défaite en victoire, mais il arrive à temps
forme la defet ā viktwa:r, me il ari:v a tā

pour remettre de l'ordre dans les affaires de l'État,
pur rəmetrə dā lōdrə dā le -zafə:r dā leta,

qui allaient très mal à ce moment-là. Car Bonaparte,
ki ale tre mal a s mōmā la. kar bōnapart,

à temps = pas
trop tard

en arrivant à Paris, est décidé à prendre le pouvoir.

ā -narivā a pari, ε deside a prā:drə lə puwwa:r.

La capitale le reçoit avec un enthousiasme qui lui

la kapital lə rswa avek æ -nātuzjasmə ki lɥi

prouve qu'il peut tout se permettre. La France est

pru:v kil pø tu s permetr. la frā:s ε

prête à se donner à lui. Elle a besoin de paix, de

prɛ:t a s done a lɥi. el a bəzwē də pɛ, də

travail, elle croit que seul un soldat peut les lui

trava:j, el krwa k sæl æ solda pø le lɥi

donner.

done.

Bonaparte met toute son énergie à préparer un coup

bonapart me tut sɔ -nenerzi a prepare æ ku

d'État. Il se met d'accord avec l'un des cinq directeurs,

deta. il sə me dakɔ:r avek læ de sɛ direktɔ:r,

Sieyès. Le 9 novembre 1799, les dé-

sjeje:s. lə næf novā:brə disset sã katrovēdiznæf, le de-

putés décident de quitter Paris et d'aller s'installer en

pyte desid də kite pari e dale sɛstale ā

dehors de la capitale. A cette nouvelle, Barras, l'un

dəɔ:r də la kapital. a set nuvel, bara:s, læ

des directeurs, s'enfuit. Les deux autres directeurs,

de direktɔ:r, sãfɥi. le də -zo:trə direktɔ:r,

qui ne sont pas d'accord avec Napoléon, sont empri-

ki n sɔ pa dakɔ:r avek napoleɔ, sɔ -tãpri-

sonnés. Le lendemain, Bonaparte parle aux députés,

zone. lə lãdmɛ, bonapart parl o depyte,

coup d'État = action violente d'une ou plusieurs personnes pour s'emparer du pouvoir

Chapitre quarante-six (46).

en ennemi =
comme un ennemi

politicien o: hom-
me qui fait de la
politique

désordre ↔ or-
dre

renaître o: naître
de nouveau

dont le président est son frère Lucien. D'abord, les
dɔ̃ l prezidā ɛ sɔ̃ frɛ:r lysjɛ. dabɔ:r, le

députés le reçoivent en ennemi, et Bonaparte, plus
depyte l rəswa:v ā -nenmi, ɛ bonapart, ply

habitué aux soldats qu'aux politiciens, n'est pas maître
-zabitɥe o solda ko politisjɛ, nɛ pa mɛ:trə

de la situation. C'est Lucien qui le sauve. Se plaçant
də la sitjasjɔ̃. sɛ lysjɛ ki l so:v. sɔ̃ plasā

près de son frère, il parle aux soldats qui entourent la
pre d sɔ̃ frɛ:r, il parl o solda ki ātu:r la

salle, hésitants, et leur donne l'ordre de faire sortir
sal, ezitā, ɛ lær dɔn lɔrdə də fɛ:r sorti:r

les députés. Les soldats obéissent.

le depyte. le solda obeis.

Cette même nuit, ceux des députés qui sont restés
set mɛ:m nyi, sɔ̃ de depyte ki sɔ̃ reste

nomment trois « consuls »: Bonaparte, Sieyès et Ro-
nɔm trɔwə «kɔ̃syl»: bonapart, sjeje:s ɛ rɔ-

ger Duclos. Ils doivent remplacer le Directoire et
ʒe dyklo. il dwa:v rāplase l direktwa:r ɛ

préparer une nouvelle constitution. Le nom même
prepare yn nuvel kɔ̃stitusjɔ̃. lə nɔ̃ mɛ:m

de consul est pris à l'histoire de Rome. L'époque du
də kɔ̃syl ɛ pri a listwa:r də rɔm. lepɔk dy

désordre est finie, Bonaparte va maintenant faire
dezɔrdɛ ɛ fini, bonapart va mɛ̃tnā fɛ:r

renaître la France.

rənɛ:trə la frā:s.

La France de 1799 est très malade: il y a
la frā:s də disset sã katrævēdiznæf ɛ tre malad: il ja

huit fois plus de personnes sans travail qu'en
qi fwa ply d persɔn sã trava:j kã

1789, on ne travaille plus la terre, les
disset sã katrævēdiznæf, ɔ n trava:j ply la tɛ:r, le

ponts sont détruits. Les hôpitaux manquent de tout, les
pɔ sɔ detryi. le -zɔpito mǎ:k də tu, le

soldats, qui ont faim et que l'on ne paye plus, quittent
sɔlda, ki ɔ fɛ e kə lɔ n pɛ:j ply, ki

leurs régiments par grands groupes. Des parties en-
lær rezimǎ par grǎ grup. de parti ā-

tières de la France, dont la Bretagne, se révoltent de
tje:r də la frā:s, dɔ la brɛtaɲ, sɔ revɔlt də

nouveau contre Paris, l'État manque gravement d'argent
nuvo kɔ:trə pari, letǎ mǎ:k gravmǎ darʒǎ

depuis deux ans, et il n'a, ce premier jour du Consulat,
dəpyi də -zǎ, e il na, sɔ prəmje zu:r dy kɔsyla,

que 137.000 francs. Les Français sont las, tout leur
kə sã trǎtset mil frǎ. le frǎse sɔ la, tu lær

semble sans intérêt.
sǎ:blə sǎ -zētere.

Et bien, cette France-là, Bonaparte va la relever. Le
e bjɛ, set frā:s la, bonapart va la rǎleve. lə

premier geste de Napoléon est de remplacer la consti-
prəmje zest də napoleɔ ɛ d rǎplase la kɔsti-

tution proposée par Sieyès par la sienne qui, acceptée
tysjɔ propoze par sjeje:s par la sjen ki, akseptɛ

travailler la terre
 ɔ: travailler dans
 les champs

un hôpital
 des hôpitaux

détruire ↔
 construire

se révolter = faire
 une révolte

Consulat ɔ: gou-
 vernement par
 des Consuls

Chapitre quarante-six (46).

Un roi absolu a
tout le pouvoir.

par trois millions de Français contre quinze cents, le
par trwa miljō d frāse kō:trā kē:zā sā, lə

nomme pour dix ans premier Consul, c'est-à-dire chef
nom pur di -zā prāmje kōsɥl, se -ta di:r fef

de l'État, plus absolu qu'aucun roi de France. Les
də letə, ply -zabsɔly kɔkæ rwa d frā:s. le

différentes assemblées législatives n'ont aucun pouvoir.
diferā:t -zasāble lezislati:v nō okæ puvwə:r.

Pendant quatre ans, Napoléon sera ainsi chef de la
pādā katr ā, napoleō sra' ēsi fef də la

République, et pendant ces années, il va terminer
repyblik, e pādā se -zane, il va termine

l'œuvre commencée par la Convention Il donnera à la
lœ:vra kɔmāse par la kōvāsɥō. il donra a la

République l'organisation qu'elle a aujourd'hui encore.
repyblik lɔrganizasɥō kel a ojurɥi ākɔ:r.

Jusque-là, on ne connaissait de Napoléon Bonaparte
ɥyskəla, ō n kɔnɛse d napoleō bonapart

que l'officier d'artillerie, le général sachant tout de
kə lɔfisje dartijri, lə ɥeneral safā tu d

l'art militaire, mais pas grand-chose de la politique.
la:r milite:r, me pa grāso:z də la politik.

Maintenant Napoléon va montrer que son intelligence
mētnā napoleō va mōtre kə sō -nēteliɥā:s

peut tout aussi bien être mise au service des affaires
pə tu -tosi bjē ɛ:trə mi:z o servis de -zafə:r

civil ↔ militaire

civiles. Bonaparte ne voudra être attaché à aucun parti,
sivil. bonapart nə vuɔdra ɛ:tr atafe a okæ parti,

mais il choisira ses ministres selon leurs qualités, et
mɛ il ʃwazira se ministra səlɔ̃ lœr kalitɛ, ɛ

non pas selon leur couleur politique. Il ne veut plus de
nɔ̃ pa səlɔ̃ lœr kulœ:r politik. il nɔ̃ vø ply d

Jacobins ou de royalistes, mais seulement des Français.
zakobɛ̃ u də rwajalist, mɛ. sœlmā de frāse.

« Je suis national, » dit ce Corse, et il est national. C'est
«ʒə ʃyi nasjonal,» di sə kɔrs, ɛ il ɛ nasjonal. sɛ

ce qui lui donne sa force. »

s ki lɥi dɔn sa fɔrs.»

La pendule sonnant onze heures arrêta M. Doumier.
la pādyl sɔnā ɔːz œ:r arɛta məsʝə dumje.

Il promit à Jeannette de finir son récit le lendemain,
il prɔmi a ʒanɛt də fini:r sɔ̃ resi l lād̥mɛ̃,

dès qu'on aurait dîné, puis tout le monde alla se cou-
dɛ kɔ̃ -nɔrɛ dine, ɸɥi tu l mɔ̃ːd ala s ku-

cher. M. Doumier se coucha en même temps que les
ʃɛ. məsʝə dumje s kufa ā mɛːm tā k le

autres ce soir-là, car il avait eu une très longue journée,
-zɔːtrə sə swa:r la, kɑr il avɛ -ty yn trɛ lɔ̃ːg zurnɛ,

et il avait besoin de se reposer.

ɛ il avɛ bəzwɛ̃ d sə rpoze.

EXERCICE A.

Après la prise des Tuileries, l'Assemblée vote pour l'—
 d'une Convention nationale. Le roi est — avec sa fa-
 mille. Le 2 septembre les Prussiens et les Autrichiens
 prennent Verdun, et cette — met la Commune en colère.

MOTS:

un art
une artillerie
un Autrichien
une campagne
un comité
un commandant
un commandement
une conséquence
un consul
une convention
un Corse
le corse
une défaite
le dehors
un désordre
un dessert
un directeur
le Directoire
une élection
un (une) élève
un enseignement
des forces
des généraux
un grenier
une guillotine
des hôpitaux
un magasin
un officier
un ordre
un parti
un politicien
une politique
un procès
une prononciation
une province
une qualité
un résultat
une révolte
un royaliste
un salut

Douze cents personnes qui refusent de — serment à la Constitution, sont tuées.

Dans la Convention, il y a trois —: la « Montagne », avec les Jacobins, les Girondins et le centre. Les Jacobins sont le parti de gauche. Le 21 septembre 1792, la Convention — la République, qui est — quatre jours plus tard. Et le 21 janvier 1793, le roi est —.

L'Europe — marche alors contre la France. Et l'Angleterre est à la — de l'Europe. La Convention ordonne la formation d'une armée et d'un — de Salut Public ainsi que d'un — révolutionnaire. C'est le début de l'époque terrible qui s'appelle la —. En même temps, les paysans et la — se révoltent contre Paris.

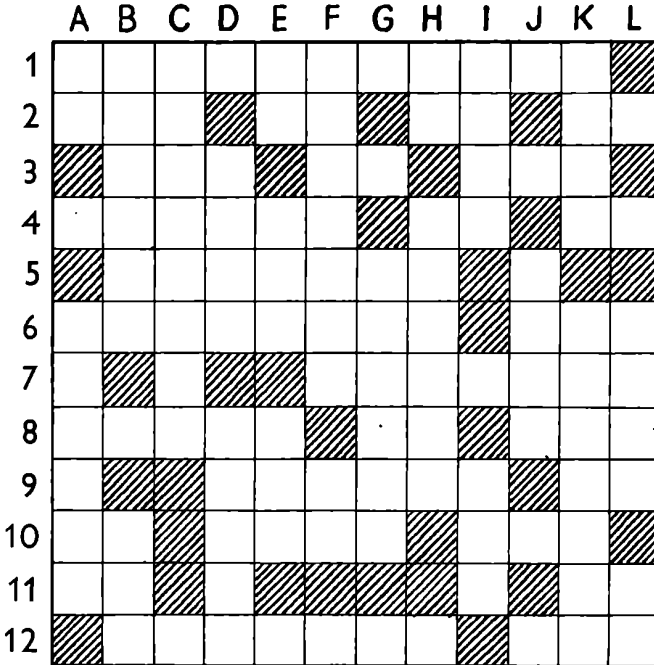
Mais les généraux de la République — les ennemis du dehors et de l'intérieur. Et en 1795, la Convention cède le pouvoir à cinq —. La Convention a fait un travail immense. Désormais, l'— primaire sera payé par l'État. Pour la première fois, l'enseignement — est ouvert à tous.

Parmi les soldats de la République, il y a un capitaine d'— nommé Bonaparte. En 1795, il est nommé — de l'armée de l'intérieur. Il est donc chef — de Paris. Plus tard, il reçoit le — de l'armée d'Italie. En un an et demi, il termine la — d'Italie. L'Autriche se reconnaît —, la France n'a plus qu'un ennemi, l'Angleterre.

En 1799, Bonaparte est nommé —, avec Sieyès et Roger Duclos. La France est bien malade, l'État manque — d'argent, la province se révolte contre Paris.

EXERCICE B.

Exercice de mots-croisés



- 1) Mettre en prison.
- 2) Pour aller d'Afrique en France, il faut traverser la —.
Placé devant un substantif, ce petit mot montre que le substantif est du féminin.
Deux fois la cinquième lettre de l'alphabet français.
Pierre est-il là? Oui, — est là.
- 3) Signifie: « terre ».
Premier nombre.
Ce mot, aussi, se met devant un substantif pour indiquer que le substantif est du féminin.

un signal
une suite
une terreur
un tribunal
des tribunaux
autrichien
militaire
noble
primaire
prussien
secret
secrète
supérieur
ils s'aperçurent
atteindre
il courut
détruire
emprisonner
étudier
forcer
garder
guillotiner
organiser
se plaçant
proclamer
ramener
renaître
sachant
subir
(qu') il subisse
il vainc
ils vainquent
voter
dès
secrètement
selon
toutefois
acheter à
à la tête de
à présent
à temps
de quoi faire
en tête
manquer de

Chapitre quarante-six (46).

prêter serment
s'est fait
se faire remar-
quer
se reconnaître
vaincu
sous les ordres
de
travailler la
terre
tu penses bien
Ajaccio
Alexandrie
Barras
Capet
Carlo Buona-
parte
la Corse
l'Égypte
Gênes
Goethe
l'Inde
Lucien
Nice
Roger
Rome
Toulon
Valmy
Verdun

- 4) Le contraire de « fermé ».
République Française.
As-tu vu Jean et Paul? Non, je n'ai vu — Jean,
— Paul.
- 5) Signifie: « fleuve ».
- 6) Toutes les — des chambres d'amis de M. Doumier
donnent sur le jardin.
Au-dessus de la terre.
- 7) Septembre, octobre et novembre.
- 8) Si l'on a oublié ses —, on ne peut pas entrer dans
sa maison.
Première partie des négations du français.
Signifie: « et d'autres choses de la même sorte ».
- 9) Dire encore une fois, ou dire de nouveau.
Deuxième partie du passé composé du verbe
« avoir ».
- 10) Deuxième partie du passé composé du verbe
« lire ».
Signifie: « Avoir du courage ».
Les oiseaux volent dans l'—.
- 11) Venez-vous de Londres? Oui, j'— viens.
Paris — Londres sont deux grandes villes.
- 12) Signifie: « lieu ».
La partie la plus chaude de l'année.
- A) Les deux premières lettres d'un verbe qui signifie:
« prendre avec soi ».
Le contraire de « difficile ».
- B) Le mètre est une — de longueur.
Y avait-il beaucoup de personnes? Non, il y en
avait — seule.
- C) La France en dehors de Paris.

- D) Le contraire de « baisse ».
Le contraire de « chaud ».
- E) Où est Pierre? — est à la cuisine.
Troisième personne du présent du verbe « rire ».
Est-ce que ce sont les livres de Jean? Oui, ce sont
— livres.
- F) Futur d'un verbe qui signifie: « faire un bond ».
M. Doumier est le père — Josette.
- G) Les députés décident de se — dans la salle du
Jeu de Paume.
- H) Première partie de la négation.
Le contraire de « s'en aller ».
- I) Après huit.
Celle de la mer est bleue ou verte, tandis que
celle que l'on boit n'a pas de couleur.
- J) On peut dire que ce mot est le « contraire » du mot
« monsieur ».
- K) Le contraire de « tout ».
Quand M. Doumier raconte, tout le monde l'écoute
avec grand —.
- L) Deuxième partie du passé composé du verbe « rece-
voir ».
— laves-tu, Yvonne? Oui, je me lave.

EXERCICE C.

suivre

a suivi

suit

suivait

suivra

Les soldats promettent à Jeanne qu'ils la — partout où
elle ira. Ils promettent de la — jusqu'à la victoire. Elle

serait heureuse si tous la — vraiment. Mais peu l'ont — jusqu'au bout. « Qui me — ? » a demandé Jeanne.

reconnaître

a reconnu

reconnait

reconnaissait

reconnaîtra

Marie-Anne a — son cousin André, sur le quai. Il n'est pas difficile à —, à vrai dire. On le — parmi cent autres. C'est Fatima qui le — la première. Ce serait un peu triste pour le pauvre André, si on ne le — pas.

EXERCICE D.

Cette fois-ci, nous allons de nouveau vous demander de trouver les règles selon lesquelles s'écrivent certains mots dans les phrases suivantes.

« J'ai trouvé *un* joli compartiment. »

« Qui a *le* commandement de l'armée? »

« Jeanne a perdu *son* chapeau. »

« Où est *le* couteau que j'ai acheté hier? »

« Je ne trouve pas *mon* briquet. »

« Donnez-moi *un* billet pour Paris! »

« Asseyons-nous sur *cette* banquette! »

« Voulez-vous *une* cigarette? »

« C'est une fleur d'*une* grande beauté. »

« Je ne crains *aucune* difficulté! »

« As-tu lavé *la* chemise que je t'ai donnée? »

« Ah, *quelle* agréable surprise! »

« Avez-vous pris *sa* température? »

« Le mètre est *une* mesure de longueur. »
 « Cet homme n'a pas *ma* confiance. »
 « C'est une affaire d'*une* grande importance. »
 « Je l'attends avec *grande* impatience. »
 « Cela ne fait *aucune* différence. »
 « Napoléon a réformé *toute* l'administration. »
 « Il a donné *une* nouvelle constitution à la France. »
 « Cela a été *sa* plus grande mission. »

RÉSUMÉ

Voici encore quelques verbes après lesquels on emploie le subjonctif. Ce sont d'abord:

« Accepter que » et toutes ses formes, par exemple:
 « Ayant accepté qu'il vienne, nous devons lui faire place dans l'auto. » « En acceptant que vous veniez, nous avons voulu vous montrer que vous étiez notre ami. » On a le subjonctif après « accepter que » parce que ce verbe a un sens voisin de celui de « permettre que », qui, lui, demande le subjonctif.

On emploie également le subjonctif après « attendre que » et toutes ses formes, par exemple: « Ayant attendu pendant deux heures que tu viennes, je suis reparti. » « En attendant que tu finisses ta lettre, je vais faire un tour. »

Nous avons ensuite le subjonctif après une forme du verbe « avoir » + les mots « envie que ». Par exemple: « J'ai envie que tu viennes avec moi. » « Ayant envie que vous sachiez ce qui s'est passé, je vous ai écrit. » Nous avons le subjonctif dans ce cas parce

que les mots « avoir envie que » signifient presque la même chose que « vouloir que », et on a le subjonctif après tous les verbes qui expriment une volonté.

Nous avons enfin le subjonctif après « il vaut mieux que »: « Il vaut mieux que vous restiez à la maison. » « Il vaut mieux que personne ne le sache. » Ici, on a le subjonctif parce que « il vaut mieux » a un sens voisin de « il est à préférer que », qui demande le subjonctif.

L'EMPIRE

Ce soir-là, comme il faisait très froid et que la neige
sə swa:r la, kəm il fəze tre frwa e k la ne:ʒ

tombait dehors, Amélie alluma un grand feu dans
tɔbe dəʊ:r, ameli alyma æ grā fə dā

la cheminée. Marie-Anne s'assit à la droite de son
la ʃmine. mari a:n sasi a la drwat də sɔ

s'assit = s'est as-
sise

beau-père, Jeanne s'assit à ses pieds, et M. Doumier
bɔpɛ:r, ʒa:n sasi a se pje, e məsjø dumje

se mit à raconter la fin de l'histoire de Napoléon. On
s mi a rakɔte la fɛ d listwa:r də napoleɔ. ɔ

avait éteint toutes les lampes, et la seule lumière venait
-nave -tetɛ tut le lā:p, e la sæl lymje:r vame

du feu de cheminée.

dy fə d ʃamine.

« Comme nous l'avons vu, Napoléon va commencer son
«kəm nu lavɔ vy, napoleɔ va kəmāse sɔ

œuvre civile par une réorganisation de l'administration.
-næ:vra sivil par yn reorganizasjɔ d ladministrasjɔ.

réorganisation =
organisation nou-
velle

Désormais tout dépendra du gouvernement central de
dezɔrme tu depādra dy guvernəmā sātral də

administration ɔ:
organisation d'un
pays

Paris. Rien ne pourra être fait sans son accord. D'autre
pari. rjɛ n pura e:trə fe sā sɔ -nakɔ:r. do:trə

réorganisation
réorganiser

part, Napoléon réorganise les lois, les réunit finalement
pa:r, napoleɔ reorganiz le lwa, le reyni finalmā

finalement = en-
fin

Chapitre quarante-sept (47).

le Code ɔ: les lois	en un seul grand livre, le Code Napoléon. Finalement, <i>ā -næ sæl grā li:vɹ, lə kod napoleʃ. finalmā,</i>
instruction (f) = enseignement	il réorganise l'instruction, en la plaçant également <i>il reorgani:z lēstryksjʃ, ā la plasā egalmā</i> sous la direction de l'État. Malheureusement, il semble <i>su la dirɛksjʃ d letɑ. malæroz mā, il sɑ:bl</i> avoir oublié d'organiser l'instruction primaire, ou <i>avwa:r ublie dorganize lēstryksjʃ primɛ:r, u</i> plutôt, il ne semble pas avoir voulu s'y intéresser. <i>plyto, il nɑ sɑ:blɑ pɑ avwa:r vuly si ēterese.</i> Ce serait un grand bonheur pour le pays si Bona- <i>sɑ sre -tæ grā bɔnæ:r pur lə peji si bɔna-</i> parte pouvait lui donner la paix qu'il lui a promise. <i>part puve lyi dɔne lɑ pɛ kil lyi a promi:z.</i> Mais cela ne semble pas possible. Porté au pouvoir <i>mɛ slɑ n sɑ:blɑ pɑ pɔsibl. pɔrte o puɹwa:r</i> par ses victoires, c'est par de nouvelles victoires que <i>par se viktwa:r, se par dɑ nuvel viktwa:r kɑ</i> Napoléon y reste. La première de ces victoires, d'ailleurs, <i>napoleʃ i rest. lɑ prəmje:r dɑ se viktwa:r, dɑjæ:r,</i> commence par ressembler à une défaite. A Marengo, <i>kɔmā:s par rəsāble a yn defet. a · marēgo,</i> en Italie, Napoléon a déjà donné l'ordre de reculer <i>ā -nitali, napoleʃ a deʒɑ dɔne lɔdrɑ dɑ rɛkyle</i> devant les Autrichiens quand un de ses généraux <i>dvā le -zotri:fjē kɑ -tæ d se ʒenɛro</i> arrive et change la défaite en victoire. Cependant, à <i>ari:v e fɑ:ʒ lɑ defet ā viktwa:r. sɑpādā, a</i>

Paris, à la première nouvelle de la bataille perdue,
pari, a la prəmje:r nuvel də la bata:ʃ pərɔdy,

un coup d'État n'est pas loin de faire tomber Napoléon.
æ ku deta ne pa lwē d fe:r tɔbe napoleɔ̃.

Il ne l'oublie pas. Et deux ans plus tard, après des
il nə lubli pa. e dø -zā ply ta:r, apre de

victoires encore plus importantes contre l'Autriche,
viktwa:r ākɔ:r ply -zēpɔrtā:t kɔ:trə lotrif,

suivies d'une paix avec l'Angleterre qui est, elle aussi,
syivi dyn pe avek lāglate:r ki ɛ, el osi,

une sorte de victoire, Napoléon se fait nommer Consul
yn sort də viktwa:r, napoleɔ̃ s fe nome kɔ̃syl

à vie. Et déjà, il se prépare à remplacer le titre de
a vi. e deʒa, il sə prepa:r a rāplase l titrə də

Consul par un autre titre, ce qui sera le dernier pas
kɔ̃syl par æ -no:trə titr, sə ki sra l dernje pa

sur sa route vers le triomphe.
syr sa rut ver lə trijɔ:f.

L'Angleterre vient de déchirer l'accord qu'elle avait
lāglate:r vjē d defire lakɔ:r kel ave

signé avec la France: elle n'accepte pas que la France
siɲe avek la frā:s el naksept pa kə la frā:s

garde une grande partie de l'Italie et ait la Suisse
gard yn grā:d parti d litali e ɛ la syis

et la Hollande sous sa protection. La guerre entre les
e la olā:d su sa prɔteksjɔ̃. la ge:r ā:trə le

deux pays va donc recommencer. La France est toute
dø peʒi va dɔ̃ rkomāse. la frā:s ɛ tut

à vie = pour toute
la vie

titre ɔ: nom



déchirer



la Hollande

Chapitre quarante-sept (47).

acclamer = nom-
mer d'une seule
voix

occidental = situé
à l'ouest

La Méditerranée
est la mer entre
l'Europe et l'Afri-
que.

l'empereur
impérial

entière derrière Napoléon. Quand celui-ci annonce
ātjɛ:r derjɛ:r napoleō. kã sɔlyisi anō:s

qu'un coup d'État, dirigé contre lui, vient d'être dé-
kã ku deta, dirizɛ kō:trə lɥi, vjɛ de:trə de-

couvert et empêché, le pays, dans une vague d'en-
kuve:r e āpeʃe, lə peʃi, dā -zyn vag dā-

thousiasme, l'acclame empereur des Français le 18
tuzjasm, laklam āpræ:r de frãse lə dizɥit

mai 1804. Le 2 décembre il est sacré empereur
me dizɥi sã katr. lə də desā:br il e sakre āpræ:r

à Notre-Dame, cathédrale de Paris. Il prend en même
a nɔtrə dam, katedral də pari. il prã ā me:m

temps le titre de roi d'Italie. Il est maintenant maître
tã lə titrə də rwa ditali. il e mētnã me:trə

de toute l'Europe occidentale.
də tut lɔrɔp ɔksidātal.

Pour arriver au pouvoir, Napoléon n'aurait pas eu
pur arive o puwɔ:r, napoleō nɔre pa y

besoin d'être sacré empereur, car il avait déjà le même
bazwɛ de:trə sakre āpræ:r, kar il ave deʒa l me:m

pouvoir comme Premier Consul à vie. Mais ce fils
puwɔ:r kɔm prɛmjɛ kōsyl a vi. me s fis

de la Méditerranée croit à l'importance de ce mer-
də la mediterane krwa a lɛportā:s də sɔ mer-

veilleux théâtre qu'est une Cour impériale. De ses
vejə teɑ:trə ke -tyn ku:r ɛperjal. də se

frères et de ses sœurs il fait des princes et des
frɛ:r e də se sœ:r il fe de prɛ:s e de

princesses de l'Empire. Dès 1807, il va créer
prēses dā lāpi:r. dē dizyi sã set, il va kree

une noblesse impériale. Les meilleurs généraux seront
yn nobles ēperjal. le mejæ:r zenero srã

faits ducs, ainsi que les meilleurs ministres. Les
fe dyk, ēsi k le mejæ:r ministr. le

principaux lieutenants de l'Empereur reçoivent le titre
prēsipo ljetnã d lāpræ:r rəswa:v lã titrã

de maréchal. Ils deviendront tous énormément riches.
dã marefal. il dāvjēdrã tus enormemã rif.

La première victoire de l'Empire est remportée à
la prēmje:r viktwa:r dā lāpi:r e rãpote a

Austerlitz, en Autriche, contre les armées réunies
osterlits, ā -notrif, kã:trã le -zarme reyni

des Autrichiens et des Russes. C'est une victoire
de -zotrifjē e de rys. se -tyn viktwa:r

complète, peut-être la plus grande que Napoléon ait
kãplet, pæte:trã la ply grã:d kã napoleã e

jamais remportée. Toute l'artillerie de l'ennemi tombe
zame rãpote. tut lartijri d lenmi tã:b

aux mains des Français.
o mē de frãse.

La paix qui est signée le 26 décembre 1805
la pē ki e signē l vētsis desã:brã dizyi sã sē:k

transforme complètement la carte de l'Europe. L'Au-
trãsform kãpletmã la kart dã løröp. lo-

triche perd ce qui lui restait de l'Italie et des pays
trif pē:r sã ki lvi reste d litali e de peji

un prince
 une princesse

empire (m) =
 pays gouverné par
 un empereur

créer = faire

maréchal = le
 plus haut chef mi-
 litaire

il est riche = il a
 beaucoup d'ar-
 gent

remporter : ga-
 gner



complet = entier



Russe = habitant
 de la Russie



la carte de la France

Chapitre quarante-sept (47).

chute = action de
tomber

Européen = habi-
tant de l'Europe

s'unir (famille de
finir) = se mettre
ensemble

gloire : raisons
d'être fier de vic-
toires et d'autres
grandes actions



une ombre

ainé = plus âgé

allemands, qui deviennent des royaumes libres. A l'em-
almā, ki dāvjen de rwajo:m libr. a lā-

pereur d'Autriche Napoléon ne laisse plus que la seule
præ:r dotrif napoleō n les ply k la sæl

Autriche.

otrif.

Cette paix semble annoncer la chute de l'étoile de
set pe sã:bl anōse la fyt dā letwal dā

Napoléon. Car à partir de ce moment Napoléon va
napoleō. kar a parti:r dā sē momā napoleō va

penser moins en Français qu'en Européen, il voudra
pāse mwē ā frāse kã -næwpeē, il vudra

réorganiser l'Europe, et l'Europe entière s'unira contre
reorganize lœwɔp, e lœwɔp ātje:r synira kã:træ

lui. Après Austerlitz, la chute de Napoléon est sûre.
lyi. apre østerlits, la fyt dā napoleō ε sy:r.

Napoléon voudra trop. Au lieu de donner à la France
napoleō vudra tro. o lje d done a la frã:s

la paix dont elle a tant besoin, il lui apportera la gloire,
la pe dō -tel a tã bæzwē, il lyi apørtæra la glwæ:r,

mais il fera aussi entrer dans toutes les maisons l'ombre
mε il fœra osi ātre dā tut le mezō lō:bræ

de la guerre. Au début, tout va très bien. Sous la
dā la ge:r. o deby, tu va tre bjē. su la

protection de l'Empereur une grande partie des pays
prœteksjō d lãpræ:r yn grã:d parti de peji

de l'Allemagne s'unissent. Napoléon met son frère aî-
d lalman synis. napoleō mε sō fræ:r ε-

né Joseph sur le trône de Naples et son autre frère,
ne zo:zɛf syr lə tro:n də nɑpl e sɔ̃ -no:trə frɛ:r,

Louis, sur le trône de Hollande. Une nouvelle déclara-
lwi, syr lə tro:n də ɔlɑ:d. yn nuvel deklara-

tion de guerre faite par la Prusse, la Russie, la Suède
sʃɔ d ɡe:r fet par la prys, la rysɪ, la syed

et l'Angleterre est suivie immédiatement d'une nou-
e lɑŋɡlɛ:r e sɥivi imedʒatmɑ dyn nu-

velle victoire des Français. Napoléon bat d'abord la
vel viktwa:r de frɑsɛ. nɑpɔlɛɔ̃ ba dɑbɔ:r la

Prusse et entre dans Berlin, occupant les trois quarts
prys e ɑ:trə dɑ berlɛ, ɔkypɑ le trwa ka:r

du pays. Puis il bat les Russes deux fois, et en
dy peʒi. pɥi il ba le rys dɔ fwa, e ɑ

juin 1807, il rencontre le tzar Alexandre à
ʒyɛ dizɥi sɑ set, il rɑkɔ:trə lə tsa:r ɑleksɑ:dr a

Tilsit, sur une petite île que l'on a construite au milieu
tilsit, syr yn pɛtit il kə lɔ̃ -na kɔstryit o milʝə

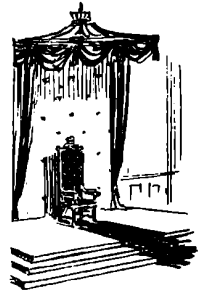
du fleuve Niémen. Les deux chefs semblent immé-
dy flɛ:v nʝemen. le dɔ ʃɛf sɑ:bl ime-

diatement se comprendre. «Je suis aussi mécontent
dʒatmɑ s kɔprɑ:dr. «ʒə sɥi -zosi mekɔtɑ

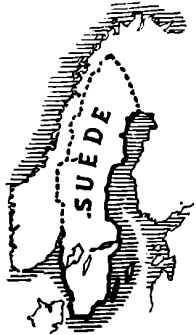
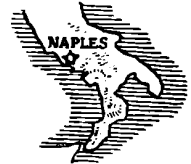
des Anglais que vous!» dit le tzar en rencontrant
dɛ -zɑŋɡlɛ k vu!» di l tsa:r ɑ rɑkɔtrɑ

Napoléon. Non seulement ils signent la paix, mais ils
nɑpɔlɛɔ̃. nɔ̃ sɑɛlmɑ il sɪn la pɛ, mɛ il

s'unissent pour se partager l'Europe. Napoléon aura
synis pur sɑ partaʒɛ lɛrɔp. nɑpɔlɛɔ̃ ɔrɑ



un trône



tzar = empereur
des Russes



se partager une
chose = prendre
chacun sa partie
de cette chose

Chapitre quarante-sept (47).

européen
européenne

il reste ɔ: il y a
encore

jouer un rôle au
théâtre = repré-
senter un person-
nage au théâtre

reconnaître ɔ: ac-
cepter

L'Afrique et
l'Australie sont
deux continents.

un continent
continental

marchandise = ce
que l'on vend ou
achète

l'Ouest, Alexandre l'Est de l'Europe. Napoléon voit
lwest, aleksā:drə lest də lɔrɔp. napoleō vwa

approcher le triomphe de ses idées européennes.
apɔʃe l trijɔ:f də se -zide ɔrɔpeen.

Mais il reste toujours l'Angleterre, qui n'accepte pas
me il rest tuzu:r lāglɔtɛ:r, ki naksept pa

que la France joue le rôle principal en Europe. Pour
kə la frā:s zu l ro:l prēsipal ā -nɔrɔp. pur

l'obliger à reconnaître le rôle de la France, Napoléon
lɔblɪʒe a rkonɛ:trə lə ro:l də la frā:s, napoleō

a une de ses idées les moins heureuses, qui décidera
a yn də se -zide le mwē -zɛrɔ:z, ki desidra

du destin de son Empire. Il déclare le « Blocus con-
dy destē d sɔ -nāpi:r. il dekla:r lə «bloky:s kɔ-

tinental » contre l'Angleterre. »

tinātal » kɔ:trə lāglɔtɛ:r. »

A ce moment, pour la première fois, Jeanne inter-
a s momā, pur la prēmje:r fwa, za:n ɛtɛ-

rompt son grand-père pour lui demander: « Qu'est-ce
rɔ sɔ grāpɛ:r pur lyi dmāde: «kes

que c'est, le Blocus continental, grand-papa? » « Cela
kə se, lə bloky:s kɔtinātal, grāpapa? » «sla

veut dire qu'il n'est permis à aucun pays du continent
vø di:r kil nɛ pɛrmi a okæ peji dy kɔtinā

européen de rien acheter à l'Angleterre ni de rien lui
ɔrɔpeē də rjē -naʃtɛ a lāglɔtɛ:r ni də rjē lyi

vendre, que toutes les marchandises anglaises trouvées
vā:dr, kə tut le marʃādi:z āgle:z truve

sur le continent sont prises sans être payées, et que
syr la k3tinā s3 pri:z sā -ze:trə peje, e kə

tous les ports du continent sont fermés non seulement
tu le pɔ:r dy k3tinā s3 ferme n3 səlmā

à tous les bateaux anglais, mais également à tout
a tu le bato āgle, me egalmā a tu

bateau de n'importe quel pays, venant d'Angleterre. »
bato d nēport kel peji, vənā dāglæ:r. »

« Oh! là là! Je n'aurais pas aimé être à la place des
«o! la la! zə nɔre pa ɛme ɛ:tr a la plas de

Anglais! » dit Jeanne. « La situation de l'Angleterre
-zāgle! » di za:n. «la sitʏasj3 d lāglæ:r

aurait certainement été désespérée, si le Blocus avait
ɔre sɛrtɛnmā ɛtɛ dezɛspɛrɛ, si l blɔky:s avɛ

certain
certainement

pu être complet pendant assez longtemps. Mais le
py ɛ:trə k3ple pādā -tase l3tā. me l

complet
complète

Blocus est trop dur pour les pays mêmes qui le font,
blɔky:s ɛ trɔ dy:r pur le peji mɛ:m ki l f3,

et l'un après l'autre, ils vont se révolter. Le Blocus
e lā aprɛ lo:tr, il v3 s revɔltɛ. lə blɔky:s

porte en lui la fin de l'Empire.
port ā lʏi la fɛ d lāpi:r.

A ce moment, c'est-à-dire au moment où Napoléon
a s mɔmā, sɛ -tə di:r o mɔmā u napɔlɛ3

déclare le Blocus continental, l'Empereur des Français
dekla:r lə blɔky:s k3tinātal, lāprɔ:r de frāse

est le chef d'État le plus puissant depuis Charlemagne.
ɛ l fɛf dɛtə l ply pyisā dəpyi ʃarlɛmɑŋ.

puissant = fort

Chapitre quarante-sept (47).

unir (famille de
finir) = attacher
l'un à l'autre

napoléonien = de
Napoléon

napoléonien
napoléonienne

Comme lui, il gouverne l'Allemagne, la France et
kəm lyi, il guvɛrn lalmɑn, la frɑ:s e

l'Italie, cela veut dire toute l'Europe occidentale.
litali, sla vø di:r tut lɔrɔp ɔksidɑtal.

Napoléon semble vouloir faire de cette Europe un
napoleɔ sɑblə vuɫwa:r fe:r də set ɔrɔp æ

seul pays, uni par la même administration, les mêmes
səl peʒi, yni par la mɛ:m administrasjɔ, le mɛ:m

lois: l'administration et les lois françaises. Il est vrai
lwa: ladministrasjɔ e le lwa frɑsɛ:z. il ɛ vre

que le Code Napoléon est le meilleur code de l'époque,
kə l kod napoleɔ ɛ l meʒæ:r kod də lepɔk,

de même que l'administration napoléonienne en est
də mɛ:m kə ladministrasjɔ napoleonjen ɑ -ne

la meilleure forme d'administration. Et les idées de la
la meʒæ:r form dadministrasjɔ. e le -zide d la

Grande Révolution font leur chemin parmi les peuples
grɑ:d revɔlysjɔ fɔ lœr fɔmɛ parmi le pœplə

de l'Europe. Mais ce sont justement des idées de liberté
də lɔrɔp. mɛ sə sɔ̃ zystəmɑ de -zide d libɛrte

qui, finalement, vont amener la chute de Napoléon.
ki, finalmɑ, vɔ̃ -tamne la fyt də napoleɔ.

A l'intérieur du pays, l'Empereur est maître de tout.
a lɛtɛrjæ:r dy peʒi, lɑpræ:r ɛ mɛ:trə də tu.

Les députés ont complètement perdu le peu de pouvoir
le depyte ɔ̃ kɔ̃pletmɑ pɛrɔdy l pø d puɫwa:r

qu'ils avaient. Dans la plupart des cas les ministres
kil -zavɛ. dɑ la plypa:r de ka le ministrə

ne sont pas écoutés. Les directeurs des journaux sont
nə sɔ̃ pa ekute. le direktœ:r de zurno sɔ̃
 nommés par Napoléon, et on n'écrit rien contre le
nome par napoleɔ̃, e ɔ̃ nekri rjɛ̃ kɔ̃:tra la
 gouvernement. On peut penser ce que l'on veut, mais
guvernəmā. ɔ̃ pø pāse s kə lɔ̃ vø, me
 il est défendu de le dire à haute voix. Publique ou
il ɛ defādy də l di:r a o:t vwa. pyblik u
 secrète, la police de Fouché, un des principaux ministres
səket, la polis də fuʒe, æ de prēsipo ministrə
 de Napoléon, est partout. La France ne peut plus
də napoleɔ̃, ɛ partu. la frā:s nə pø ply
 donner son opinion. Les prisons d'État sont pleines
done sɔ̃ -nɔpinjɔ̃. le prizɔ̃ deta sɔ̃ plen
 de prisonniers.
də prizonje.

Alors, lentement, le peuple abandonne Napoléon. Car
alo:r, lātmā, la pœpl abādɔn napoleɔ̃. kar

le Blocus ne tarde pas à créer en France, de même
lə bloky:s nə tard pa a kree ā frā:s, də mɛ:m

que dans le reste de l'Europe occidentale, une situation
kə dā l rest də lœrɔp ɔksidātal, yn sitjasjɔ̃

très difficile. Cependant, Napoléon fait commencer, à
tre difisil. səpādā, napoleɔ̃ fe kɔmāse, a

Paris aussi bien qu'en province, de grands travaux
pəri osi bjɛ̃ kā prɔvɛ:s, də grā travo

de construction. A Paris, on commence la construction
d kɔstryksjɔ̃. a pəri, ɔ̃ kɔmā:s la kɔstryksjɔ̃

directeur = chef



un journal

secret
secrète

public
publique

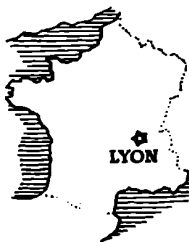
donner son opi-
nion (f) = dire
ce qu'on pense

construire
une construction

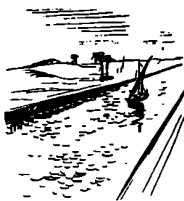
Chapitre quarante-sept (47).



un arc de triomphe
reconstruire =
construire de nou-
veau



LYON



un canal

un canal
des canaux
erreur = faute
suivre
(le) suivant
(la) suivante

de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, on construit l'Arc
d lark dā trijō:f dā letwal, ɔ̃ kōstriʁi lark

de Triomphe du Carrousel, entre le Louvre et les
dā trijō:f dy karuzel, ā:trə lə lu:vʁ e le

Tuileries, qu'il achève de réunir. En province, on
tɥilʁi, kil aʃe:v dā reyni:r. ā pruvē:s, ɔ̃

reconstruit la ville de Lyon, dont une grande partie
rəkōstriʁi la vil dā ljō, dō -tyn grā:d parti

a été détruite pendant la Révolution; on construit de
a ete detruît pādā la revolysjō; ɔ̃ kōstriʁi d

nouveaux ports, on construit des routes et des canaux.
nuvo pɔ:r, ɔ̃ kōstriʁi de rut e de kano.

C'est une œuvre énorme, et c'est, avec le Code et
se -tyn œ:vʁ enɔrm, e se, avek lə kod e

l'administration, ce qui fera la vraie gloire de Na-
ladministrasjō, sə ki fra la vre glwa:r dā na-

poléon.
poleō.

Le Blocus continental a été la première faute politique
lə bloky:s kōtinātal a ete la prēmje:r fo:t politik

grave de Napoléon. Sa première grande erreur mili-
gra:v dā napoleō. sa prēmje:r grā:d erœ:r mili-

taire est la guerre contre l'Espagne. La suivante, plus
te:r e la ge:r kō:trə lɛspɑn. la syivā:t, ply

grave encore, sera la campagne de Russie.
gra:v āko:r, sɛra la kāpaɲ dā rysi.

La cause de la guerre d'Espagne, c'est que le gouverne-
la ko:z dā la ge:r despaɲ, se k lə guvɛrna-

ment espagnol songe à passer du côté des ennemis
mā espagnol sō:z a pase dy kote de -zenmi

de l'Empereur. Napoléon décide de faire obéir les
d lāpræ:r. napoleō desid dā fe:r obei:r le

Espagnols par la force. Il oublie l'amour de la liberté
-zespanol par la fors. il ubli lamu:r dā la liberte

qui soulève alors contre lui le peuple entier de l'Espagne.
ki sule:v alo:r kō:trā lūi l pæpl ātje d lespan.

Les premières défaites des généraux de Napoléon en
le prāmje:r defet de zenero d napoleō ā

Espagne lancent une vague de joie secrète à travers
-nespan lā:s yn vag dā zwa sakret a trave:r

l'Europe: le géant est touché! Napoléon décide alors
lærɔp: lā zeā ε tufe! napoleō desid alo:r

de prendre en mains lui-même la campagne d'Espagne.
dā prā.dr ā mē lūime:m lā kāpan despan.

En peu de temps, Napoléon conquiert l'Espagne, entre
ā pø d tā, napoleō kōkje:r lespan, ā:trā

dans Madrid, capitale du pays, et met son frère
dā madrid, kapital dy peji, e me sō fre:r

Joseph sur le trône. Mais Napoléon se trompe grave-
zozef syr lā tro:n. me napoleō sē trō:p grav-

ment en croyant que l'Espagne est conquise avec sa
mā ā krwajā k lespan ε kōki:z avek sa

capitale. Les Espagnols n'acceptent pas les « règles du
kapital. le -zespanol naksept pa le «reglā dy

jeu »; tant que resteront libres un village, une montagne,
zø»; tā k restērō libr æ vila:z, yn mōtan,

l'Espagne
espagnol
du côté de ɔ: à

est touché ɔ: a re-
çu un coup

conquérir
a conquis
conquiert

règle du jeu = ce
qui dit comment il
faut jouer un jeu

un seul petit morceau d'Espagne, les Espagnols ne se
æ sæl pæti mɔrso despaɲ, le -zespaɲol nə s
 reconnaîtront pas vaincus. Mais pour le moment, la
rəkɔnetrɔ̃ pa vɛky. mɛ pur læ momɑ̃, la
 guerre d'Espagne s'est calmée.
ge:r despaɲ se kalme.

Et voilà que déjà, pendant que Napoléon était en
e vvala k deza, pɑdɑ̃ k napoleɔ̃ ete -tɑ̃
 Espagne, l'Autriche a de nouveau rassemblé ses forces
-nespaɲ, lotrif a d nuvo rasɑ̃blɛ se fɔrs
 et qu'elle veut soulever l'Allemagne contre l'Empereur.
e kel vø sulve lalmaɲ kɔ:trə lɑ̃præ:r.

Napoléon se lance contre l'Autriche, il entre dans
napoleɔ̃ s lɑ:s kɔ:trə lotrif, il ɑ:trə dɑ̃

Vienne, mais est battu sur le Danube. Il rassemble
vjen, mɛ ɛ baty syr læ danyb. il rasɑ:bl

et répare ses forces, et bat les armées autrichiennes
e repa:r se fɔrs, e ba le -zarme otrifjen

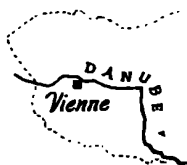
près du village de Wagram, le 6 juillet 1809.
pre dy vila:ʒ də vagram, læ sis ʒyije dizyi sɑ næf.

C'est sa dernière grande victoire. La paix qui sera
se sa dernje:r grɑ:d viktwa:r. la pe ki sra

signée entre la France et l'Autriche est très dure, trop
siɲe ɑ:trə læ frɑ:s e lotrif ɛ tre dy:r, tɾɔ

dure pour pouvoir durer longtemps. Après l'Autriche,
dy:r pur puvwa:ɹ yre lɔtɑ̃. apre lotrif,

la Suède cesse de résister à Napoléon, accepte comme
la syed ses də reziste a napoleɔ̃, aksept kɔm



l'Autriche d'entrer dans le Blocus, et offre le titre de
lotrif dātre dā l bloky:s, e ofrə lə titrə də

prince héritier à un maréchal français, Jean Bernadotte,
prē:s eritje a æ marefal frāse, zā bernadot,

créé par Napoléon prince de Pontecorvo. Bernadotte
kree par napoleō prē:s də pōtekorvo. bernadot

deviendra roi de Suède en 1818, sous le nom de
dāvjēdra rwa d syed ā dizyi sā dizyit, su l nō d

Charles XIV ou Charles-Jean.

farl katrz u farlə zā.

Charles-Jean s'appelle en Suède Karl Johan

Le 1er avril 1810, Napoléon épouse la fille aînée
lə prəmje avril dizyi sā dis, napoleō epu:z lə fi:j ene

de l'empereur d'Autriche. Le 20 mars 1811, il a
d lāpræ:r dotrif. lə vē mars dizyi sā ō:z, il a

d'elle un fils, qui reçoit le titre de roi de Rome.
del æ fis, ki rswa l titrə də rwa d rom.

Napoléon se croit plus en sécurité que jamais, en réa-
napoleō sə krwa ply -zā sekryite k zame, ā rea-

sécurité (f) ↔ danger

lité il marche à grands pas vers sa chute. L'Europe
lite il marf a grā pa ver sa fyt. lərop

entière, en secret ou ouvertement, s'arme de nouveau
ātje:r, ā səkre u uvertēmā, sarm də nuvo

un secret = ce qui est secret

contre la France: la Prusse, l'Autriche, l'Espagne et la
kō:trə lə frā:s: lə prys, lotrif, lespan e la

Russie.

rysi.

Alors Napoléon commet sa plus grande erreur militaire
alɔ:r napoleō kome sa ply grā:d eræ:r milite:r

en déclarant la guerre à la Russie. En vérité, c'est le
ã deklarã la ge:r a la rysì. ã verite, se l

tzar Alexandre qui l'amène à le faire. Mais la campagne
tsa:r aleksã:drø ki lamen a l fe:r. me la kãpãp

de Russie marque la fin de l'Empire napoléonien.
dø rysì mark la fẽ d lãpi:r napoleonjẽ.

En juin 1812, la Grande Armée entre en Russie.
ã ʒyẽ dizyi sã du:z, la grã:d arme ã:tr ã rysì.

Elle est formée de 190.000 Français, de 30.000
el e forme d sã katrøvẽdi mil frãse, dø trã:t mil

Autrichiens, de 30.000 Prussiens, de 110.000 Allemands,
otrijjẽ, dø trã:t mil prysjẽ, dø sã di mil almã,

et d'un grand nombre d'Italiens et de Suisses. Plus
e dẽ grã nã:brø ditaljẽ e d syis. ply

d'un demi-million de soldats en tout. Mais ces soldats
dẽ dmimiljõ d solda ã tu. me se solda

ne sont unis par aucune idée, la personne de l'Empereur
n sã -tyni par okyn ide, la persøn dø lãprø:r

est tout ce qui lie ces régiments d'hommes différents
e tu s ki li se rezimã døm diferã

en tout. Ils ont contre eux une armée moins nombreuse,
ã tu. il -zõ kõ:tr ø yn arme mwẽ nãbrø:z,

mais forte de son droit, prête à défendre sa patrie jusqu'à
me fort dø sã drwa, pre:t a defã:drø sa patri ʒyska

la mort.
la mɔ:r.

Les Russes, de même que les Espagnols, refusent
le rys, dø me:m kə le -zespanɔl, rɛfy:z

lier = unir

d'accepter les règles du jeu: ils font la guerre à leur
dakseptɛ lɛ rɛglə dy ʒø: il fɔ̃ la ɡɛ:r a lœr

manière. Napoléon cherche en vain quelqu'un à qui
manʒɛ:r. napoleɔ̃ ʃɛrʃ ɑ̃ vɛ̃ kɛlkɑ̃ a ki

il puisse livrer bataille, les Russes le laissent avancer,
il pɥis livrɛ bata:ʒ, lɛ rys lə lɛs avɑ̃sɛ,

livrer bataille à =
attaquer

brûlant devant lui les villes et les villages, ne lui
brylɑ̃ dvɑ̃ lɥi lɛ vil ɛ lɛ vila:ʒ, nɑ̃ lɥi

laissant que la terre de cet énorme pays où la Grande
lesɑ̃ k la tɛ:r də sɛt ɛnɔ̃rm pɛʒi u la ɡrɑ̃:d

Armée avance toujours. Vers la fin du mois d'août,
armɛ avɑ̃:s tuzɥ:r. vɛr la fɛ̃ dy mwɑ̃ du,

Napoléon est devant la capitale, Moscou. Le général
napoleɔ̃ ɛ dvɑ̃ la kapital, mosku. lə ʒɛnɛral

Koutouzov l'arrête alors et lui offre le combat. La
kutuzɔf lɑrɛt alɔ:r ɛ lɥi ɔfrɛ lə kɔ̃ba. la

journée est dure. Des deux côtés les morts se comptent
ʒurnɛ ɛ dy:r. dɛ də kɔtɛ lɛ mɔ:r sɛ kɔ̃:t

par dizaines de milliers. Le soir, Koutouzov se retire,
par dizɛn də miljɛ. lə swɑ:r, kutuzɔf sɛ rti:r,

laissant ouvert le chemin de Moscou. Napoléon entre
lesɑ̃ -tuve:r lə ʃmɛ d mosku. napoleɔ̃ ɑ̃:trɛ

dans la capitale russe, il croit déjà avoir gagné la guerre.
dɑ̃ la kapital rys, il krwa dɛʒɑ avwa:r ɡɑnɛ la ɡɛ:r.

Il attend les envoyés du tzar. Comme à Madrid, il se
il atɑ̃ lɛ -zɑ̃vwɑʒɛ dy tsa:r. kɔm a madrid, il sɛ

trompe.
trɔ̃:p.



Napoléon voit brûler Moscou.

Le lendemain de son entrée dans Moscou, la ville en-
lə lādmē d sō -nātre dā mōsku, la vil ā-
 tière est en feu. La plupart de ses habitants l'ont quit-
tje:r ɛ -tā fə. la plypa:r də se -zabitā lō ki-
 tée, ne voulant pas se reconnaître vaincus. Qui a mis
te, nə vulā pa s rəkne:trə vĕky. ki a mi
 le feu à Moscou? On ne le saura jamais. Peut-être
l fə a mōsku? ɔ̃ n lə sɔra zame. pæte:tr
 est-ce le commandant de la ville, peut-être un simple
es lə kōmādā d la vil, pæte:tr ǣ sē:pl
 habitant, peut-être une lampe à huile renversée par
abitā, pæte:tr yn lā:p a qil rāverse par
 le vent. Qui sait? Dans Moscou abandonnée par ses
lə vā. ki se? dā mōsku abādōne par se
 habitants, devant des magasins vides, en face d'une
-zabitā, dāvā de magazē vid, ā fas dyn

population qui refuse d'accepter la victoire des étrangers,
popylasjō ki rfy:z dakseptē la viktwa:r de -zetrāze,

population =
 peuple

et qui garde ses marchandises et ne cède ni aux pro-
e ki gard se marfādi:z e n sed ni o pro-

messes, ni à l'argent, Napoléon attend pendant cinq
mes, ni a larzā, napoleō atā pādā sē

semaines. Et le froid, le grand froid de l'hiver russe
smen. e lō frwa, lō grā frwa d live:r rys

arrive.

ari:v.

Le 13 octobre Napoléon comprend enfin qu'il ne
lō tre:z oktobrō napoleō kōprā āfē kil nō

vaincra pas cette fois-ci, il ordonne la retraite. Il
vēkra pa set fwa si, il ordōn la rōtret. il

vaincre
 a vaincu
 vaincra

quitte lui-même Moscou le 19 au matin.

kit lyime:m mosku lō diznæf o matē.

retraite ↔ avan-
 ce

« Maintenant, ma campagne va commencer! » avait dit
« mētnā, ma kāpaŋ va komāse! » ave dī

le tsar quand Napoléon était entré dans Moscou. En
l tsa:r kā napoleō ete -tātre dā mosku. ā

effet, c'est la grande retraite qui, lentement, va
-nefe, se la grā:d rōtret ki, lātmā, va

détruire la Grande Armée. L'ennemi est partout, et
detrū:r la grā:d arme. lenmi ε partu, e

cependant, il n'est nulle part, car l'ennemi, ce ne sont
spādā, il ne nyl pa:r, kar lenmi, sō n sō

pas seulement les régiments de soldats, c'est toute la
pa sœlmā le rezīmā d solda, se tut la

population, comme en Espagne. Quand la Grande
pɔpɥlasɟ̃, kɔm ā -nespaɲ. kã la grã:d

Armée quitte la Russie, à la traversée du Niémen, des
arme kit la rysi, a la traverse dy njemen, de

cinq à six cent mille hommes, il n'en reste plus que
sẽ:k a si sã mil ɔm, il nã restã ply k

cinquante à soixante mille. Laissant le commandement
sẽkã:t a swasã:t mil. lesã l kɔmãdmã

à Murat, Napoléon court à Paris.

a myra, napoleõ ku:r a pari.

Toute l'Europe est de nouveau en armes; les pays, l'un
tut lɔɔp ɛ d nuvo ā -narm; le peɟi, lã

après l'autre, se soulèvent contre Napoléon. Et cette
apre lo:tr, sã sule:v kɟ:trã napoleõ. ɛ set

fois-ci, c'est la fin de l'Empire. Napoléon gagne encore
fwa si, se la fẽ d lãpi:r. napoleõ ga:ɲ ākɔ:r

quelques batailles, mais la France perd l'Europe. Et
kelk bata:ɟ, me la frã:s pe:r lɔɔp. ɛ

dans les derniers jours de 1813, les armées enne-
dã le dernje zu:r dɔ dizɟi sã tre:z, le -zarme en-

mies pénètrent en France.

mi pene:tr ā frã:s.

Les maréchaux qui dirigent la guerre sont las, ils or-
le marefo ki diri:ɟ la ge:r sã la, il -zor-

donnent partout la retraite. Encore une fois, quand
dɔn partu la ratret. ākɔ:r yn fwa, kã

Napoléon prend la direction de la guerre dans ses
napoleõ prã la direksɟ̃ d la ge:r dã se

diriger
la direction

propres mains, la victoire semble être aux Français,
propʁə mɛ̃, la viktwa:r sɑːbl ɛːtr o frɑ̃sɛ,

mais, ayant trouvé un point faible, l'ennemi arrive
mɛ, ɛjɑ truve ɑ pwɛ febl, lɛnmi ariːv

soudain devant Paris, qui se rend le 1er avril
sudɛ dvɑ pari, ki s rɑ la pʁəmje avrɪl

1814. Le 6 avril Napoléon abandonne le pouvoir.
dizyi sɑ katorz. la sis avrɪl napoleɔ̃ abɑdɔn la puvwɑ:r.

Le 20 avril, il quitte la France pour l'île d'Elbe. Louis
la vɛ avrɪl, il kit la frɑːs pur lil ɛɛlb. lwi

XVIII, héritier de la couronne de France, monte sur
dizyi, ɛritje d la kuron dɑ frɑːs, mɔːt syr

le trône.

la troːn.

Napoléon semble finalement vaincu. Il le serait si
napoleɔ̃ sɑːblɑ finalmɑ vɛky. il la sre si

Louis XVIII ne manquait pas d'intelligence politique.
lwi dizyi nɑ mɑke pa dɛtelizɑːs politik.

La nouvelle monarchie ne sait pas mettre le pays de
la nuvel monarʃi n sɛ pa metrɔ la peji d

son côté. On est mécontent, on regrette d'avoir chassé
sɔ kote. ɔ -nɛ mekɔ̃tɑ, ɔ rɛgrɛt davwɑ:r fɑsɛ

l'Empereur. Napoléon décide de tenter un retour.

lɑpʁɑːr. napoleɔ̃ desid dɑ tɑte ɑ rtuːr.

Le 1er mars 1815, il arrive en France dans le
la pʁəmje mars dizyi sɑ kɛːz, il ariːv ɑ frɑːs dɑ l

plus grand secret. Sans un coup de fusil, il veut « voler
ply grɑ sɑkre. sɑ -zɑ ku d fyzi, il vø «vole

abandonner le
 pouvoir = laisser
 le pouvoir à d'au-
 tres personnes



Elbe

chasser = faire
 partir (par la
 force)

jusqu'aux tours de Notre-Dame ». Sur tout son chemin,
ʒysko tu:r də notrə dam ». *syr tu sɔ̃ fmɛ̃*,

il est reçu avec joie par la population. Le soir du 20
il ɛ rsy avɛk ʒwa par la pɔpɥlasjɔ̃. lə swa:r dy vɛ̃

mars il est à Paris. Dès le lendemain il se met au
mars il ɛ -ta pari. dɛ l lādmɛ̃ il sɔ̃ mɛ o

travail pour rassembler les Français et organiser la
trava:j pur rasāble le frāse e organize la

France. Une nouvelle constitution donne au pays une
frā:s. yn nuvel kɔ̃stitɥsjɔ̃ don o peʒi yn

grande liberté politique. Mais l'ombre de la guerre
grā:d liberte politik. mɛ lɔ̃:brə də la ʒe:r

apparaît de nouveau au-dessus de la France. L'Europe
aʔare d nuvo oɔsy d la frā:s. lɔrɔp

ne veut pas laisser se refaire l'Empire napoléonien.
nə vø ʔa lese s rɛʔe:r lāpi:r napoleonjɛ̃.

Contre les 200.000 hommes que Napoléon, par un effort
kɔ̃:trə le də sɑ̃ mil ɔm kə napoleɔ̃, par ɛ̃ -nɛʃɔ:r

énorme, a rassemblés, ses ennemis sont prêts à lancer
ɛnɔrm, a rasāble, se -zenmi sɔ̃ ʔre a lāse

plus de 600.000 hommes. Napoléon décide de frapper
ply d si sɑ̃ mil ɔm. napoleɔ̃ desid də ʔrape

le premier, de diviser ses ennemis, de les vaincre les
l ʔrɛmjɛ, də divize se -zenmi, də le vɛ̃:kɔ̃ le

uns après les autres. Le 18 juin, à Waterloo, il livre
-zɑ̃ ɔʔre le -zo:tr. lə dizɥit ʒyɛ̃, a vaterlo, il li:vɔ̃

bataille aux Anglais. Mais, au cours de la journée, les
bata:j o -zāgle. mɛ, o ku:r də la ʒurnɛ, le



Waterloo

Prussiens arrivent sur le champ de bataille. Les armées
prysjē ari:v syr lə fā d bata:ʃ. le -zarne

françaises sont mises en fuite. Napoléon lui-même,
frāse:z sō mi:z ā fyt. napoleō lyime:m,

mettre en fuite =
obliger à fuir

laissant à son frère le commandement des forces qui lui
lesā -ta sō fre:r lə komādmā de fors ki lyi

restent, prend le chemin de Paris. Il veut réunir encore
rest, prā l sāmē d pari. il vō reyni:r āko:r

une fois autour de lui la nation pour chasser l'ennemi
yn fwa otu:r dā lyi la nasjō pur fase lenmi

chasser hors de
France ɔ: chasser
de France

hors de France, mais la France est lasse d'une gloire
ɔ:r dā frā:s, me la frā:s ɛ la:s dyn ghwa:r

si coûteuse. Elle refuse. Napoléon se rend aux Anglais
si kutə:z. ɛl rəfy:z. napoleō s rā -to -zāgle

coûteux = cher

le 22 juin, après cent jours de pouvoir. Il est envoyé
lə vēldə ʒyē, apre sā zu:r dā puvwə:r. il ɛ -tāvwaʒe

à Sainte-Hélène, petite île lointaine, où il meurt en
a sē:t elen, pətīt il lwēten, u il mœ:r ā



Sainte-Hélène

1821. » Jeanne avait écouté l'histoire de Na-
dizyi sā vēt ɛ ā.» ʒa:n ave -tekute listwa:r dā na-

poléon avec le plus grand intérêt. Et quand M. Dou-
poleō avek lə ply grā -tētere. ɛ kā məsjo du-

mier dit: «Et voilà. Nous avons fini,» elle dit avec
mje di: «ɛ vwala. nu -zavō fini,» ɛl di avek

un soupir: «C'est dommage. C'était si intéressant. Tu
ā supi:r: «sɛ doma:ʒ. sete si ēteresā. ty

recommenceras demain, n'est-ce pas, grand-papa?»
rkomāsra dmē, nes pa, grāpapa?»

« Peut-être, peut-être, » répondit M. Doumier, comme
«pæte:tr, pæte:tr,» repõdi masjø dumje, kɔm
 s'il avait en tête une autre idée. Puis il ajouta: « Nous
sil ave -tã te:t yn o:tr ide. pyi il azuta: «nu
 verrons. » Et ni Jeanne ni Marie-Anne ne purent tirer
verõ.» e ni za:n ni mari a:n nã py:r tire
 de lui ce qu'il allait leur raconter la prochaine fois.
dã lyi s kil ale lær rakõte la prɔʃen fwa.
 Jeanne fut obligée de se coucher sans le savoir.
za:n fy -tɔblize d sã kuse sã l savwa:r.

EXERCICE A.

L'œuvre militaire de Napoléon ne porte pas bonheur à la France, mais son œuvre — est très importante. Il — toute l'administration. Il réorganise les lois, qu'il réunit en un seul —. Il réorganise enfin l'— supérieure. Lui-même cependant se fait nommer d'abord Consul —, puis empereur. Le peuple entier l'— empereur des Français le 18 mai 1804, et le 2 décembre, il est sacré à Notre-Dame. Il prend en même temps le — de roi d'Italie. Il est maître de toute l'Europe —.

Le 26 décembre 1805, après la grande victoire d'Austerlitz, — contre les armées réunies des Autrichiens et des Russes, la paix est signée encore une fois entre la France et ses ennemis. Cette paix transforme complètement la — de l'Europe. Mais elle ne peut durer, l'Europe entière s'— bientôt contre Napoléon.

MOTS:

une administra-
 tion
 un blocus
 un canal
 des canaux
 une carte
 une cause
 une chute
 un code
 une construc-
 tion

Napoléon déclare le — continental contre l'Angleterre.
Toutes les — anglaises trouvées sur le continent sont
prises sans être payées, tous les ports du continent
sont fermés aux bateaux anglais. L'Empereur des Fran-
çais est le chef d'État le plus — du monde.

Napoléon fait commencer dans toute la France de grands
travaux de —. On — la ville de Lyon, détruite en
grande partie pendant la Révolution. On construit des
routes et des —. Mais Napoléon fait plusieurs grandes
— politiques et militaires. La première est le Blocus
continental, la suivante est la guerre d'Espagne, la
dernière est la campagne de Russie, qui marque la fin
de l'Empire —.

Napoléon entre en Russie en juin 1812, à la tête de
la Grande Armée, formée de plus d'un demi-million de
soldats — seulement par la personne de l'Empereur.
Comme les Espagnols, les Russes n'acceptent pas les —
du jeu. Napoléon ne trouve personne à qui — bataille,
il avance, avance toujours à travers le pays et les villes
brûlés. Le 13 octobre, Napoléon ordonne la — de la
Grande Armée.

EXERCICE B.

Et voici de nouveau un exercice où nous vous deman-
dons de trouver ce qui, dans les phrases suivantes, n'est
pas juste.

- 1) Quand Marie-Anne, Fatima et les enfants arrivent
à Marseille, il n'y a personne pour les recevoir.

un continent
un coup d'État
un coup de fusil
une déclaration
un empire
une erreur
un Espagnol
un Européen
une gloire
une instruction
un journal
des journaux
la marchandise
un maréchal
des maréchaux
une ombre
une opinion
une population
prince héritier
une princesse
une protection
un quart
une règle
une
réorganisation
une retraite
un rôle
un secret
une sécurité
un titre
des travaux
une traversée
un trône
un tzar
ainé
continental
coûteux
espagnol
européen
impérial
napoléonien
occidental
public
publique

Chapitre quarante-sept (47).

puissant
riche
russe
acclamer
il s'assit
chasser
se comprendre
il conquiert
il court
créer
déchirer
lier
livrer
marquer
occuper
se partager
ils purent
reconstruire
remporter
réorganiser
réunir
soulever
unir
s'unir
il vaincra
certainement
complètement
finalement
hors
selon
à travers
à vie
mettre ... de
son côté
mettre en fuite
passer du côté
de
tout entier
Alexandre
Austerlitz
Bernadotte
le Danube
la Hollande
Joseph

- 2) Tous les passagers descendent du MAROC sans accident.
- 3) Quand le train a quitté Marseille, Arthur et Jeanne sont restés sur le quai de la gare, mais Marie-Anne n'a pas perdu son calme.
- 4) Tartarin de Tarascon demeurait dans une petite maison comme toutes les autres, entourée d'un joli jardin comme il y en a partout en France.
- 5) Tartarin avait fait plusieurs fois le tour du monde, et il avait chassé le lion et toutes sortes d'autres animaux.
- 6) Personne n'a remarqué le départ de Tartarin pour l'Afrique.
- 7) Pas loin d'Alger, Tartarin a tué son premier lion, le jour même de son arrivée.
- 8) Quand Marie-Anne, Fatima et les enfants arrivent à Villebourg, ils prennent un taxi pour aller chez M. Doumier, et tout le monde se couche en arrivant, car personne n'a faim.
- 9) Amélie est très contente de faire la connaissance de Marie-Anne, qu'elle appelle déjà « la petite Madame Doumier ».
- 10) Tout le monde passe une très bonne nuit après le long voyage de Marseille à Villebourg, et le lendemain toute la famille va faire une longue promenade.

EXERCICE C.

s'unir

s'est uni

s'unit

s'unissait

s'unira

Un jour peut-être, les pays de l'Europe s'—. Ils n'étaient peut-être pas loin de s'— contre Napoléon. Mais quand on s'— contre un ennemi, cela dure rarement longtemps. Ce serait mieux s'ils s'— en temps de paix. Quand ils se seront —, cela semblera très naturel.

détruire

a détruit

détruit

détruisait

détruira

La guerre a — beaucoup de belles choses en France. Elle — toujours beaucoup. On ne peut pas faire la guerre sans — un grand nombre de belles choses. Il faut espérer, comme Français, que l'on ne — jamais les beaux monuments de Paris. Si on les —, beaucoup d'autres gens que les Français seraient très tristes.

EXERCICE D.

Voici une dizaine de mots que nous vous prions de nous expliquer à l'aide de mots connus:

Lait, lettre, lunettes, magasin, matinée, médecin, menu, nain, oiseau, olive, papier, passager.

Koutouzo
Madrid
Marengo
la Méditerranée
Moscou
Murat
Niémen
Pontecorvo
la Russie
Sainte-Hélène
la Suède
Tilsit
Vienne
Wagram
Waterloo

RÉSUMÉ

Et voici encore un résumé (le dernier) où nous vous parlerons du subjonctif. Il s'agit de l'emploi du subjonctif après des mots comme « le plus ... que », « le moins ... que », « le seul ... que », « le dernier ... que », etc.

Ces mots peuvent être divisés en deux groupes:

1) Le plus ... que, le moins ... que, le meilleur ... que. Quelques exemples: «Voici le plus grand arbre que nous ayons dans notre jardin. » « C'est le meilleur café que je puisse vous donner. » « C'est une des histoires les moins intéressantes que j'aie lues. »

Nous avons le subjonctif après « que » ou « qui » dans ces cas, parce que les mots « le ... que (qui) » désignent ici le plus grand degré.

2) Le premier ... que, le dernier ... que, le seul ... que, le principal ... que. Voici quelques exemples: « La première personne que nous ayons vue en arrivant est Jean. » « Vous êtes le dernier qui lui ait parlé. » « Georges et Henri sont les seuls qui sachent ce qui s'est passé. » « Cela est le principal résultat qu'il ait atteint. »

Dans ces cas également, nous avons le subjonctif après « que » ou « qui », parce que les mots « le ... que (qui) » désignent le plus haut degré: on ne peut être avant le premier, ni après le dernier, ni plus important que le principal, etc.

LES MARCHÉS DE PARIS

Le lendemain soir, M. Doumier fut empêché de
lə lādmē swa:r, məsjə dumje fy -tāpeʃe d

raconter «son histoire» à Jeannette, et pendant les
rakōte «sō -nistwa:r» a ʒanet, e pādā le

semaines qui suivirent, tantôt une chose, tantôt l'autre
smen ki sɥivi:r, tāto yn ʃo:z, tāto lo:trə

retardèrent la soirée si impatientement attendue. Et,
retarde:r la sware si ēpasjamā -tatādy. e,

un jour, une lettre de Paris annonça l'arrivée du frère
ə ʒu:r, yn letrə də pari anōsa larive dy frɛ:r

de Jeanne. On approchait de la fin de décembre, et
də ʒa:n. ɔ -naprɔʃe d la fɛ də desā:br, e

Arthur venait naturellement passer ses vacances de
arty:r vənə natyrelmā pase se vakā:s də

Noël à Villebourg, avec sa famille. Quand Jeanne
noel a vilbu:r, avek sa fami:j. kā ʒa:n

apprit la nouvelle, elle fit un bond de joie. Et pendant
apri la nuvel, el fi ə bō d ʒwa. e pādā

toute la journée, elle ne fit que demander à sa mère
tut la ʒurne, el nə fi k dəmāde a sa mɛ:r

et à son grand-père l'heure qu'il était. A six heures
e a sō grāpe:r lœ:r kil etɛ. a si -zæ:r

de l'après-midi, enfin, toute la famille se rendit à la
də lapremidi, āfɛ, tut la fami:j sə rādi -ta la

s suivirent = ont
s suivi

retardèrent = ont
retardé

impatient
impatientement

Noël = le 25 dé-
cembre

apprit = a appris

d demander l'heure
qu'il est = de-
mander: « Quelle
heure est-il? »

se rendre à ɔ:
aller à

Chapitre quarante-huit (48).

une paire = deux

gare. Le train entra en gare sans une minute de retard.
ga:r. lə trē ātra ā ga:r sā -zyn minyt də rta:r.

Trois paires d'yeux étaient fixées sur les voyageurs qui
trwa pɛ:r dʒə ete fikse syr le vwajazɛ:r ki
descendaient sur le quai. «Arthur!» cria tout à coup
desāde syr lə ke. «arty:r!» kria tu -la ku

Jeanne, la première à apercevoir le jeune garçon. Un
ʒa:n, la prəmje:r a apersəvwa:r lə ʒæn garsɔ̃. ɛ

instant plus tard, les quatre membres de la famille
-nɛstā ply ta:r, le katrə mǎ:brə də la fami:j

étaient réunis, on s'embrassait, on se posait mille
ete reyni, ɔ̃ sābrase, ɔ̃ s poze mil

tous à la fois =
tous en même
temps

questions, on riait, on parlait tous à la fois. Puis, tout
kestjɔ̃, ɔ̃ riʒe, ɔ̃ parle tus a la fwa. pyi, tu

le monde se mit en marche vers la sortie de la gare.
l mɔ̃:d sə mi ā marʃ ver la sorti d la ga:r.

Au moment où ils sortaient de la gare, une voix,
o mɔmā u il sorte d la ga:r, yn vwa,

derrière nos quatre amis, demanda à quelqu'un: «Par-
derje:r no katr ami, damāda a kelkǎ: «par-

don, Monsieur, sauriez-vous me dire où se trouve la
dɔ̃, masjə, sorje vu m di:r u s tru:v la

rue des Roses?» «La rue des Roses? Ah, non,» ré-
ry de ro:z?» «la ry de ro:z? a, nɔ̃,» re-

pondit la personne interrogée. Se tournant alors, et
pɔ̃di la persɔn ɛterɔʒe. sə turnā -talɔ:r, e

remarquer
une remarque

souriant encore à une remarque d'Arthur, M. Dou-
surjā -tǎko:r a yn rəmark darty:r, masjə du-

mier s'écria: «La rue des Roses? Mais nous y allons!
mje sekria: «la ry de ro:z? me nu -zi alʒ!

Vous n'avez qu'à nous suivre, Monsieur.» Au lieu de
vu nave ka nu syi:vr, mäsʃø.» o lʃø d

le remercier, la personne ouvrit d'abord la bouche,
lə rmersje, la pɛrson uvri dabɔ:r la buf,

puis les yeux, qu'elle avait très grands et très bleus,
pɥi le -zʃø, kɛl avɛ trɛ grɑ̃ e trɛ blø,

elle ɔ: la personne

et demanda enfin: «Pardon, mais... n'est-ce pas M.
e dmāda āfē: «pardɔ̃, mɛ... nes pa mäsʃø

Doumier?» «Si, c'est lui, je veux dire: c'est moi,»
dumje?» «si, sɛ lɥi, ʒə vø di:r: sɛ mwɑ,»

répondit M. Doumier en tâchant de se rappeler où
repōdi mäsʃø dumje ā tafā d sɔ raple u

tâcher = essayer

il avait vu cette tête. «Oncle Arthur, vous ne me
il avɛ vy sɛt tɛ:t. «ɔ:kl arty:r, vu n mɔ

reconnaissez donc plus?» lui demanda l'homme à sa
rkmese dɔ̃ ply?» lɥi dmāda lom a sa

grande surprise en ouvrant les bras. «Oncle Arthur?»
grā:d syrprɪ:z ā -nuvrā le bra. «ɔ:kl arty:r?»

répéta le pauvre M. Doumier, qui ne réussissait
repɛta l po:vra mäsʃø dumje, ki n reysise

toujours pas à mettre un nom sur ce visage. «Mais
tuzu:r pa a metr ǣ nɔ̃ syr sɔ viza:ʒ. «mɛ

oui, je suis Robert Briochard, le fils d'Adèle Briochard.
wi, ʒə syi robe:r brioʃa:r, lə fis dadɛl brioʃa:r.

Vous m'appeliez Bibi quand j'étais petit et que nous
vu mapɔlje bibi kɑ̃ ʒɛtɛ pti e k nu

Chapitre quarante-huit (48).



une boule

Une balle est
une boule.

revoir o: voir de
nouveau

habitions Nantes.» Le vieux M. Doumier se frappa
-zabitjɔ̃ nã:t.» lə vjə masjə dumje s frapa

le front: naturellement, ces grands yeux bleus, ce
l frɔ̃: natyrelmã, se grã -zjə blø, sə

visage rond comme une boule, ces cheveux blonds,
viza:ʒ rɔ̃ kɔm yn bul, se fvo blɔ̃,

c'était bien Adèle Briochard, une cousine de sa femme.
sete bjẽ adel brioʃa:r, yn kuzin də sa fam.

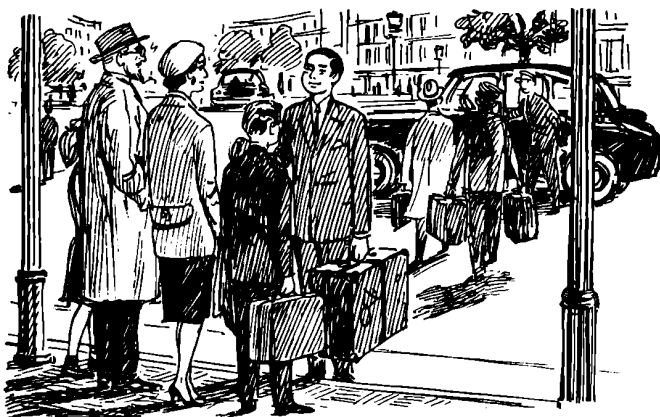
Son fils lui ressemblait autant qu'un fils peut res-
sɔ̃ fis lɥi rsãble otã kã fis pø rə-

sembler à sa mère. Mais il ne l'avait pas revu depuis
sãble a sa mɛ:r. mɛ il nə lave pa rvy dəpyi

que les Briochard avaient quitté Nantes il y avait
k le brioʃa:r ave kite nã:t il jave

dix-huit ans.

dizyi -tã.



Robert Briochard

D'où venait-il, maintenant? M. Doumier savait
du vne -til, mētnā? masjə dumje save

seulement qu'ayant quitté Nantes, les Briochard
scelmā kejā kite nā:t, le brioʃa:r

avaient passé par plusieurs villes, et qu'ils avaient
ave pase par plyzjœ:r vil, e kil -zave

fini par s'établir à l'étranger, d'où M. Doumier avait
fini par setabli:r a letrāʒe, du masjə dumje ave

reçu une ou deux lettres, la dernière il y avait cinq
rsy yn u dō letr, la dernje:r il jave sē

ans. Mais encore une fois, que faisait à Villebourg
-kā. me ākœ:r yn fwa, kə fze a vilbu:r

Robert Briochard? Ce fut lui-même qui fournit la
roʃbe:r brioʃa:r? sə fy lyime:m ki furni la

réponse à M. Doumier.
repō:s a masjə dumje.

Après un court arrêt pour présenter le jeune homme
apre -zā ku:r are pur prezāte l zœn om

aux autres membres de la famille Doumier, on s'était
o -zo:trə mā:brə də la fami:j dumje, ɔ sete

remis en route, et entre la gare et la rue des Roses,
rmi ā rut, e ā:trə la ga:r e la ry de ro:z,

« Bibi » Briochard raconta: « Comme vous savez, papa
«bibi» brioʃa:r rakōta: «kœm vu save, papa

a réussi à trouver une très bonne situation en Hollande,
a reysi a truve yn tre bon sityasjō ā olā.d,

et il y a quatorze ans, nous nous sommes tous établis
e il ja katorz ā, nu nu som tus etabli

s'établir (famille
de finir) ɔ: s'in-
staller

fournir (famille
de finir) ɔ: donner

Un médecin peut
avoir une
situation dans un
hôpital.

Chapitre quarante-huit (48).



Amsterdam

étudier
les études (f)

rendre service =
aider

dans ce pays. En ce moment, nous demeurons à Amsterdam, dans une petite maison que nous avons achetée il y a deux ans. Mais maintenant, papa veut que

je fasse mes études à Paris. Alors, comme nous ne connaissons personne à Paris, je me suis permis de

venir à Villebourg, pour vous demander de m'aider un peu... si vous en avez le temps, bien entendu.»

« Mais avec plaisir! » répondit M. Doumier, toujours

prêt à rendre service. « Je savais que vous ne diriez

pas non, » dit Robert Briochard, et il sourit de toute

sa bonne boule de visage.

Pendant ce temps, on était arrivé devant la maison

des Doumier, et M. Doumier demanda: « Vous restez chez nous, n'est-ce pas? »

« Vraiment, j'avais pensé

aller à l'hôtel, mais... » répondit le jeune homme.
ale a lɔtɛl, mɛ... » rɛpɔ̃di l ʒœn œm.

« Donc, vous restez chez nous, » interrompit M. Dou-
« dɔ̃:k, vu reste fe nu, » ɛ̃tɛrɔ̃pi masjɔ du-

mier. Le jeune Briochard le remercia de tout cœur,
mje. lə ʒœn bʁiɔʃa:r lə ʁmɛrsja d tu kœ:r,

et suivit la famille dans la maison. Un quart d'heure
e sɥivi la fami:j dā la mɛʒɔ̃. ɛ̃ ka:r dœ:r

plus tard, il était installé dans une des chambres du
ply ta:r, il ɛtɛ -tɛ̃stɛlɛ dā -zɥn dɛ fā:brɔ̃ dy

premier. On le laissa seul pour lui permettre de dé-
prɛmjɛ. ɔ̃ lə lɛsa sɛl pur lyi pɛrmɛtrɔ̃ dɔ̃ dɛ-

faire sa valise et de se laver après le long voyage
fɛ:r sa vali:z e dɔ̃ s lave aprɛ lə lɔ̃ vɥɔʒa:ʒ

qu'il venait de faire, et on descendit au salon. Arthur
kil vɛnɛ d fɛ:r, e ɔ̃ dɛsādi o salɔ̃. ɑrty:r

avait mille choses à raconter et les autres membres
avɛ mil ʃo:z a rakɔ̃tɛ e lɛ -zo:trɔ̃ mǎ:brɔ̃

de la famille attendaient impatiemment d'entendre de
də la fami:j atāɛ ɛ̃pasjamǎ dātā:drɔ̃ dɔ̃

sa bouche (une lettre, c'est toujours autre chose)
sa buʃ [ɥn lɛtr, sɛ tuʒu:r o:trɔ̃ ʃo:z]

comment il avait passé ses trois premiers mois à
kɔmǎ il avɛ pase sɛ trɔwa pɛrmjɛ mɔwa a

Paris.

pəri.

Le temps passa si vite que quand Amélie vint à huit
lə tǎ pasa si vit kə kǎ -tamɛli vɛ̃ a ɥi

il vint = il est
 venu

heures dire que le dîner était servi, tout le monde
-tæ:r di:r kə l dine ete servi, tu l mɔ:d

s'écria: « Déjà?! » Puis, on appela le pauvre Robert
sekria: «deʒa?!» pyi, ɔ -napla l po:vra robe:r

qui était dans sa chambre depuis sept heures moins le
ki ete dā sa fā:brə dəpyi set æ:r mwē l

quart, et on se mit à table.

ka:r, e ɔ s mi a tabl.

Après le dîner, quand on fut installé devant un bon
apre l dine, kā -tɔ fy -tēstale dvā -tæ bɔ

feu, M. Doumier dit à Jeanne: « Je vous dois tou-
fə, məsjə dumje di a ʒa:n: «ʒə vu dwa tu-

jours une histoire, je crois. Eh bien, si, au lieu de
ʒu:r yn istwa:r, ʒə krwa. e bjē, si, o ljə d

vous parler de l'histoire de France, je vous racontais,
vu parle d listwa:r də frā:s, ʒə vu rakɔte,

à vous et à Robert, quelque chose sur Paris? » « Oh,
a vu e a robe:r, kelkə ʃo:z syr pari?» «o,

oui! » dit Jeanne. Arthur se demanda si son grand-
wi!» di ʒa:n. arty:r sə dmāda si sɔ grā-

père pouvait vraiment raconter sur Paris des choses
pe:r puve vremā rakɔte syr pari de ʃo:z

que lui, Arthur, ne connaissait pas, car après moins
kə lyi, arty:r, nə kɔnese pa, kar apre mwē

de trois mois au lycée, il croyait vraiment savoir tout
də trwa mwa o lise, il krwaʒe vremā savwa:r tu

sur Paris. Mais son grand-père, devinant ses pensées,
syr pari. me sɔ grāpe:r, dəvinā se pāse,

se dépêcha de remarquer que, naturellement, Arthur
sə dəpeʃa d rəmarke ka, natyrelmā, arty:r

savait tout ce qu'il allait dire, mais que rien ne les
save tu s kil ale di:r, mɛ ka rjɛ n le

empêchait de raconter chacun à son tour. Arthur
-zāpeʃe d rakʔte ʃakɛ a sɔ tu:r. arty:r

rougit de la remarque de M. Doumier et l'assura
ruʒi d la rmark də məsʃə dumje e lasyra

qu'il serait très content d'écouter ce qu'allait raconter
kil sərə tre kʔtā dekute s kale rakʔte

son grand-papa. Et M. Doumier commença.
sɔ grāpapa. e məsʃə dumje kɔmāsa.

« Loin de moi l'idée, cher Robert, de vous raconter
«lwɛ d mwa lide, ʃe:r robe:r, də vu rakʔte

tout ce qu'il y a à dire sur Paris. Cela demanderait,
tu s kil ʃa a di:r syr pari. sla dmādre,

demande ɔ:
 exiger

non pas une soirée, mais cent, deux cents, mille soi-
nɔ pa -zyn sware, mɛ sã, də sã, mil swa-

rées, car Paris est un monde. Alors, puisqu'il m'est
re, kar pari e -tɛ mɔ:d. alɔ:r, pyiskil mɛ

impossible de tout vous dire sur Paris, je vais essayer
-tɛpɔsiblɔ də tu vu di:r syr pari, ʒə ve -zeseje

de vous donner une idée de la vie de tous les jours à
d vu done yn ide d la vi d tu le ʒu:r a

de tous les jours
 ɔ: ordinaire

Paris. Je vais, si vous voulez bien m'aider un peu
pari. ʒə ve, si vu vule bjɛ mede ɛ pø

en oubliant que nous sommes dans une maison de
ā -mubliā k nu sɔm dā -zyn mezɔ d

Chapitre quarante-huit (48).

franchir (famille
de finir)

il me semble con-
naître = il me
semble que je
connais

détail = petite
partie de quelque
chose

Villebourg, à trois cents kilomètres de Paris, vous
vilbu:r, a trwa sã kilometrã dã pari, vu

mener dans les endroits où les Parisiens travaillent,
mne dã le -zãdrwa u le parizjẽ trava:j,

où ils s'amusent, où ils mangent, où ils se reposent.
u il samy:z, u il mã:z, u il sã rpo:z.

Je vais vous mener d'un bout à l'autre de Paris. Nous
ʒã ve vu mne dã bu a lo:trã dã pari. nu

franchirons les kilomètres en un bond, et peut-être,
frãfirõ le kilometr ã -nã bõ, e pãte:tr,

si vous restez avec nous encore quelques soirées, vous
si vu reste avek nu ãko:r kelk sware, vu

semblera-t-il connaître un peu Paris, comme si vous
sãblãra -til kãne:tr ã pø pari, kãm si vu

aviez passé des jours à en parcourir les rues à pas
-zavje pase de zu:r a ã parkuri:r le ry a pa

lents, les yeux et les oreilles ouverts à chaque petit
lã, le -zjø e le -zore:j uve:r a fak pøti

détail. » M. Doumier s'arrêta un court instant,
deta:j.» mãsjø dumje sareta ã ku:r êstã,

comme pour laisser le temps à Robert de faire quelque
kãm pur lese l tã a robe:r dã fe:r kelk

remarque, puis, ayant allumé un bon cigare, il reprit:
rømark, pyi, ejã -talyme ã bõ siga:r, il røpri:

« Puisqu'il faut bien commencer quelque part, nous
«pyiskil fo bjẽ kãmãse kelk pa:r, nu

commencerons, si vous voulez, à deux heures du matin,
kãmãsrõ, si vu vule, a dø -zæ:r dy mãtẽ,

sur les grands boulevards. Je ne sais pas si vous savez
syɾ le grã bulva:r. ʒə n se pa si vu save

que les Parisiens appellent «grands boulevards» le
k le parizjẽ apel «grã bulva:r» la

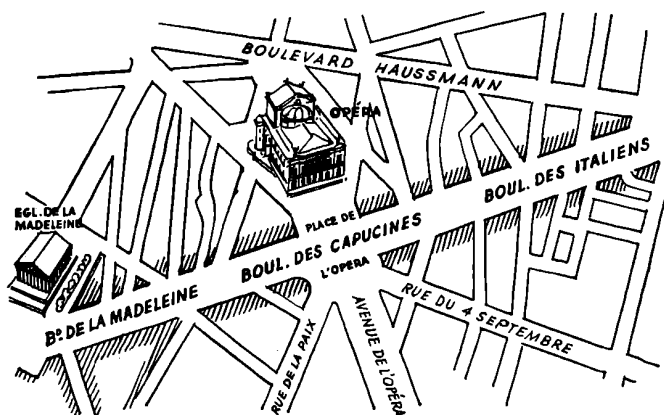
boulevard de la Madeleine, le boulevard des Capucines
bulva:r də la madlen, la bulva:r de kapysin

et le boulevard des Italiens. Tenez, voici un plan de
e la bulva:r de -zitaljẽ. tene, vwasi æ plã d

Paris, et voici les grands boulevards!» Et M. Dou-
pari, e vwasi le grã bulva:r!» e mæsʃə du-

tenez! ɔ: regardez!

plan ɔ: carte
 d'une ville



Les grands boulevards

mier ouvrit devant Robert un grand plan de la capi-
mje uvri dvã robe:r æ grã plã d la kapi-

tales, lui montra les boulevards dont il parlait, puis
tal, lyi mɔ̃tra le bulva:r dɔ̃ -til parle, pɥi

continua:

kɔ̃tinɥa:

Chapitre quarante-huit (48).

particulier ɔ: qui
le fait différent
d'autres moments

« Nous sommes donc sur les grands boulevards, et il
«nu sɔm dɔ̃ syr le grã bulva:r, e il
est deux heures du matin. J'aurais pu commencer à
ɛ dø -zæ:r dy matē. ʒɔre py kɔmāse a
n'importe quelle heure du jour, mais le moment que
nēpɔrt kel æ:r dy ʒu:r, mɛ l mɔmā k
j'ai choisi a cela de particulier qu'il représente en
ʒe fwazi a sla d partikylje kil rəprezã:t ā
même temps une fin et un commencement. Une fin,
mɛ:m tã yn fē e ā kɔmāsmā. yn fē,
parce que c'est vers cette heure que l'on finit de
pars kə se ver set æ:r kə lɔ̃ fini d
s'amuser, à Paris; un commencement, parce que c'est
samyze, a pari; ā kɔmāsmā, pars kə se
vers cette heure également que l'on y commence à
ver set æ:r egalmā kə lɔ̃ -ni kɔmā:s a
travailler.
travaje.

rare ɔ: peu nom-
breux

Il est donc deux heures du matin. Sur les grands
il ɛ dɔ̃ dø -zæ:r dy matē. syr le grã
boulevards silencieux, seules quelques rares personnes
bulva:r silāsɿ, sæl kelk ra:r pɛrsɔn

troubler ɔ: dé-
ranger

troublent la paix de Paris endormi. Nous sommes en
trublɔ la pɛ d pari ādɔrmi. nu sɔm -zã

touriste = per-
sonne qui vient
voir un pays ou
une ville

hiver, et les touristes sont encore peu nombreux. Et
-nive:r, e le turist sɔ̃ -tãkɔ:r pø nɔ̃brø. e
puis, les touristes ne se promènent pas dans les rues,
pyi, le turist nɔ s prɔmɛn pa dã le ry,

à cette heure-ci. Pour un touriste, à deux heures du
a set æ:r si. pur æ turist, a dø -zæ:r dy

matin, à Paris, il n'y a que deux choses à faire: dormir
matē, a pari, il nja k dø fo:z a fæ:r: dormi:r

ou s'amuser. Les uns donc, dans leurs lits, font de
u samyze. le -zæ dō, dā lær li, fō d

beaux rêves. Les autres se sont installés devant une
bo re:v. le -zo:trə sə sō -tēstale dvā -tyn

bouteille de champagne, dans un cabaret de la « rive
bule:j dø fāpən, dā -zæ kabare d la «ri:v

gauche », et écoutent peut-être un des chanteurs les
go:f», e ekut pæte:tr æ de fātæ:r le

plus connus en ce moment, Yves Montand. » En di-
ply kony ā s momā, i:v mōtā.» ā di-

sant cela, M. Doumier se leva et, allant vers un
zā sla, masjə dumje s ləva, e, alā ver æ

phonographe qui se trouvait dans un coin du salon,
fɔnɔɡraf ki s truve dā -zæ kwē dy salō,

dit à Robert: « Tenez, je vais vous faire entendre un
di a robe:r: «təne, ʒə ve vu fæ:r ātā:dr æ

de mes disques d'Yves Montand. C'est une chanson
d me disk di:v mōtā. se -tyn fāsō

qui, justement, s'appelle « Les grands boulevards ». »
ki, zystāmā, sapel «le grā bulva:r».

Écoutez! »

ekute!»

M. Doumier avait mis en marche le phonographe,
masjə dumje ave mi ā marʃ lə fɔnɔɡraf,

champagne (m)
 = vin de Cham-
 pagne

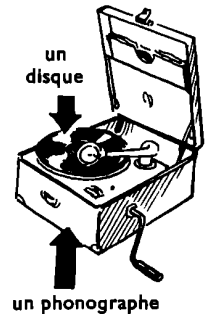
cabaret ɔ: sorte de
 café où l'on chan-
 te, danse, etc.

rive = bord (d'un
 fleuve)

On appelle « la
 rive gauche » la
 partie de Paris au
 sud de la Seine.

chanteur ɔ: quel-
 qu'un qui chante

allant ɔ: pendant
 qu'il va



flâner = se promener

et on entendit la voix très particulière d'Yves Mon-
e ɔ̃ -nātādi la vwa tre partikylje:r di:v mɔ̃-

tand chanter: « J'aime flâner sur les grands boulevards,
tā fāte: «ʒe:m flane syr le grā bulva:r,

il y a tant de choses, tant de choses à voir! »

il ja tā d ʃo:z, tā d ʃo:z a vwa:r! »

Quand on eut entendu le disque, M. Doumier revint

kā -tɔ̃ -ny -tātādy l disk, mɔ̃sjø dumje ravē

à sa place et reprit son récit:

a sa plas e rəpri sɔ̃ resi:

« Toutes les chansons que l'on chante dans les cabarets

«tut le fāsɔ̃ kə lɔ̃ fā:t dā le kabare

de la rive gauche ne sont pas gaies comme celle-ci.

d la ri:v go:f nə sɔ̃ pa ge kɔm selsi.

Il y en a de très tristes, des chansons « noires », car on

il jā -na də tre trist, de fāsɔ̃ «nwa:r», kar ɔ̃

aime bien la chanson triste dans ces endroits.

-nɛ:m bjē la fāsɔ̃ trist dā se -zādrwa.

Mais laissons les cabarets, où la journée se termine.

mɛ lesɔ̃ le kabare, u la žurne s termin.

Car pour d'autres, pas des touristes ceux-là, mais des

kar pur do:tr, pa de turist sola, mɛ de

Parisiens de Paris, deux heures du matin, c'est le

parizjē d pari, dɔ̃ -zæ:r dy matē, se l

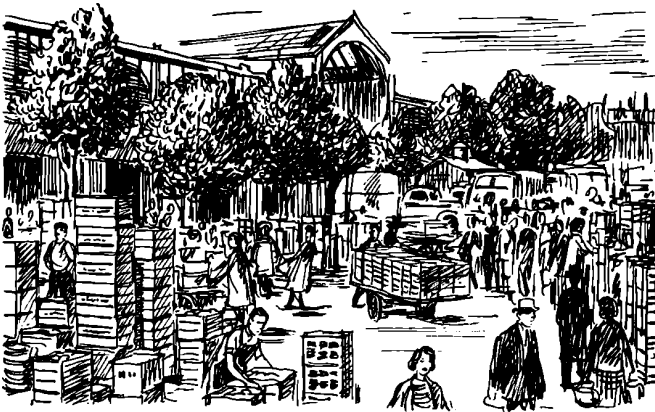
commencement du jour nouveau, c'est déjà demain.

kɔmāsmā dy žu:r nuvo, se deza dmē.

Cela est particulièrement vrai des Halles de Paris.

sla ɛ partikyljermā vre de al də pari.

Les voilà sur notre plan.» M. Doumier montra l'en-
le vwala syr notrə plā.» *məsʃə dumje mōtra lā-*
droit où les Halles, sur le plan, étaient indiquées par
drwa u le al, syr la plā, ete -tēdike par
une petite image, où l'on voyait des hommes vendre
yn pətit ima:ʒ, u lō vwaje de -zom vā:drə
des fruits, des poissons, de la viande.
de fryi, de pwasō, də la vjā:d.



Les Halles

« Comme vous voyez, » remarqua M. Doumier, « on
«kəm vu vwaje,» rəmarka məsʃə dumje, «ō
vend aux Halles à peu près tout ce qu'il faut pour la
vā o al a pə pre tu s kil fo pur la
table. Aussi appelle-t-on les Halles le ventre de Paris.
tabl. osi apel -tō le al la vā:trə də pari.

Cependant, le soir, les quatre rues qui entourent les
spādā, la swa:r, le katrə ry ki ātu:r le

indiquer =
montrer



Voici l'image d'une
maison.

aussi appelle-t-on
= c'est pourquoi
on appelle

Chapitre quarante-huit (48).

	Halles sont calmes, silencieuses et propres. Mais cela <i>al sō kalm, silāsʃə:z e prɔpr. me sla</i>
	ne dure que jusqu'à minuit. A cette heure, les pre- <i>n dy:r kə zyska minyi. a sei æ:r, le prə-</i>
	miers camions commencent à arriver, et alors, finis le <i>mje kamjō kōmā:s a arive, e alɔ:r, fini l</i>
chargés de ɔ: pleins de	calme et le silence! Les camions sont chargés de tout <i>kalm e l silā:s! le kamjō sō farʒe d tu</i>
	ce dont Paris a besoin pour vivre un jour, et entre <i>sə dō pari a bəzwē pur vi:vɹ æ zu:r, e ā:trə</i>
	minuit et trois heures, des montagnes de légumes <i>minyi e trwa -zæ:r, de mōtan də legym</i>
s'élever s'est élevé s'élève	s'élèvent dans les rues qui entourent les Halles. » <i>sels:v dā le ry ki ātu:r le al.»</i>
	Ici, pour la première fois, Robert Briochard inter- <i>isi, pur la prəmje:r fwa, rɔbe:r brioʃa:r ēte-</i>
	rompit M. Doumier pour demander, fixant sur lui <i>rɔpi masʃə dumje pur dəmāde, fiksā syr lyi</i>
	ses gros yeux bleus: « Dans les rues? Pourquoi dans <i>se gro -zjə blø: «dā le ry? purkwa dā</i>
à peine avait-il ɔ: il n'avait que justement	les rues? » A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il <i>le ry?» a pen ave -tɪl prɔnɔse se mo, kil</i>
prononcer ɔ: dire	rougit comme une tomate, sentant quatre paires <i>ruzi kɔm yn tomat, sātā katɹə pɛ:r</i>
	d'yeux le regarder, amusés. Mais M. Doumier vint <i>djə l rəgarde, amyze. me masʃə dumje vē</i>
	à son aide: « Parce qu'il n'y a plus de place à l'in- <i>a sō -nɛ:d: «pars kil nja ply d plas a lē-</i>

térieur des Halles depuis longtemps. Voyez-vous, les
terjæ:r de al dæpyi l3tā. vwaje vu, le

Halles sont des constructions en fer qui, au début du
al s3 de k3stryksj3 ā fe:r ki, o deby dy

siècle, étaient suffisamment grandes, mais qui, aujourd'hui,
sjekl, ete syfizamā grā:d, me ki, ozur-

d'hui, sont beaucoup trop petites pour les quatre mil-
dyi, s3 boku tro ptit pur le katre mi-

lions de Parisiens. A l'intérieur des Halles, on ne
lj3 d parizjē. a lēterjæ:r de al, 3 n3

trouve plus aujourd'hui que la viande, les poissons
tru:v ply ozurdyi k la vjā:d, le pwas3

et les fromages. C'est d'ailleurs un spectacle très
e le froma:3. se dajæ:r ā spektakl3 tre

intéressant de voir les « forts » des Halles mettre en
-zēteresā d vwa:r le «f3:r» de al metr ā

place les énormes corps des bœufs, des veaux et des
plas le -zenorm k3:r de b3, de vo e de

porcs. Ils le font avec une admirable facilité, comme
p3:r. il l3 f3 avek yn admirabl3 fasilite, kom

s'ils dansaient.
sil dāse.

Enfin, vers trois heures, arrivent les premiers tou-
āfē, ver trwa -zæ:r, ari:v le prāmje tu-

ristes. Pourquoi viennent-ils donc aux Halles? Un
rist. purkwa vjen -til d3 -ko al? ā

peu pour voir un spectacle auquel ils ne sont pas ha-
p3 pur vwa:r ā spektakl okel il n3 s3 pa a-

il est suffisam-
 ment grand 3: sa
 grandeur suffit

un spectacle =
 quelque chose
 d'intéressant,
 d'amusant, de
 beau, à voir



un bœuf

un bœuf [bæf]
 des bœufs [bø]

facile
 facilité (f)

Chapitre quarante-huit (48).

cela se fait ɔ: on
fait cela d'habi-
tude

visiter = voir

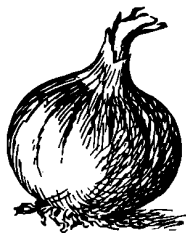


une file de personnes

guide ɔ: personne
qui conduit des
touristes

la table française
ɔ: ce que l'on
mange en France

visiter
une visite



un oignon

bitués, mais principalement parce que cela se fait:
bitye, me prēsīpalmā pars kə sla s fe:

quand on passe une semaine ou deux à Paris, il faut
kā -tō pa:s yn sēmen u də a pari, il fo

avoir visité les Halles. Ils arrivent donc dans leurs
-tavwa:r vizite le al. il -zari:v dō dā lər

autocars, se mettent en longues files et, menés par
-zotōka:r, sə met ā lō:g fil e, mənə par

leurs guides, font le tour des Halles comme des en-
lər gid, fō l tu:r de al kəm de -zā-

fants bien sages. Avec des ah! et des oh! d'admiration
fā bjē sa:z. avek de a! e de o! dadmīrasjō

et de surprise ils parcourent les Halles comme si c'é-
e d syrprī:z il parku:r le al kəm si se-

tait une sorte de musée de la table française. Et
te -tyn sort də myze d la tablə frāse:z. e

comme tout cela donne faim, ils finissent presque
kəm tu sla dən fē, il finis presk

toujours leur visite dans un des restaurants qui en-
tuzu:r lər vizit dā -zē de restōrā ki ā-

tourent les Halles: le Pied de Porc, le Chien qui fume,
tu:r le al: lə pjē d pō:r, lə fjē ki fym,

etc. Là, ils mangent tous la soupe à l'oignon.
etsetera. la, il mā:z tus la sup a lɔnō.

Pourquoi la soupe à l'oignon? Encore une fois: parce
purkwa la sup a lɔnō? ākō:r yn fwa: pars

que cela se fait. Quand on a visité les Halles, il faut
kə sla s fe. kā -tō -na vizite le al, il fo

avoir mangé la soupe à l'oignon. Et puis, c'est bon.
-tauvwa:r māze la sup a lɔpɔ̃. e pɥi, se bɔ̃.

Vers la même heure que les touristes, arrivent les
ver la mɛ:m æ:r kə le turist, ari:v le

premiers clients. Ce sont les propriétaires d'hôtels, de
prəmje kliã. sə sɔ̃ le propriete:r dotel, də

restaurants, etc. Ils viennent souvent de loin, et
restorã, etsetera. il vjen suvã d lwɛ̃, e

avant qu'ils soient rentrés avec leurs achats, il sera
avã kil swa rãtre avek lær -zaʃa, il sɛra

déjà six heures. Ces clients-là sont des acheteurs
dɛʒa si -zæ:r. se kliã la sɔ̃ de -zaʃtæ:r

sérieux: ils achètent des dizaines de bottes ou des
serʒø: il -zaʃet de dizen də bot u de

caisses entières de légumes, des dizaines de kilos de
kes ãtje:r də legym, de dizen də kilo d

viande ou de poisson. Ils savent ce qu'il leur faut, et
vjã:d u d pwasɔ̃. il sa:v sə kil lær fo, e

ils ne discutent pas longtemps avant de se décider.
il nə diskɥt pa lɔ̃tã avã d sə deside.

Puis, vers cinq heures, viennent les petits clients,
pɥi, ver sɛ̃ -kæ:r, vjen le pti kliã,

les Parisiens et les Parisiennes qui achètent une
le parizjɛ̃ e le parizjen ki aʃet yn

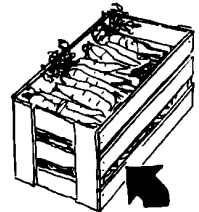
botte de carottes et un demi-kilo de viande. Ces
bot də karot e ẽ dmikilo d vjã:d. se

acheteurs-là sont moins faciles que les premiers. Ils
-zaʃtæ:r la sɔ̃ mwɛ̃ fasil kə le prəmje. il

puis ɔ: d'ailleurs

client ɔ: personne
qui achète

un achat ɔ: ce
qu'on a acheté



une caisse

1 kilo = 1000
grammes (m)

un Parisien
une Parisienne



des bottes de
carottes

Chapitre quarante-huit (48).

marchand = per-
sonne qui vend
une marchandise

amuser
un amusement

combien la botte?
= quel est le prix
d'une botte?



des endives (f)

cherchent la bonne marchandise, ils discutent le prix
ferʃ la bɔn marʃãdi:z, il diskyt la pri

de chaque achat, pendant que, de tous côtés, les mar-
d ʃak aʃa, pãdã kə, də tu kote, le mar-

chands appellent. » Et M. Doumier, se levant de son
ʃã apel.» e masʃə dumje, sə lvã d sã

fauteuil, se mit, au grand amusement des enfants (et
fotæ:ʃ, sə mi, o grã -tamyzmã de -zãfã [e

des trois autres personnes également), à jouer une
de trwa -zo:trə pɛrson egalãmã], a ʒwe yn

scène entre des marchands des Halles et leurs clients:
sɛ:n ã:trə de marʃã de al e lær kliã:

« J'ai de belles carottes, Madame, et pas chères! —
« ʒe d bel karɔt, madam, e pa ʃe:r! —

Combien la botte? — Cinquante francs, Madame! —
kõbjẽ la bot? — sãkã:t frã, madam! —

Et si j'en achète trois? — Puisque c'est vous, ce sera
e si ʒã -nafet trwa? — pyisk sɛ vu, sə sra

cent trente-cinq francs! — Donnez-m'en trois! — Voilà,
sã trãtsẽ frã! — done mã trwa! — vwala,

Madame, et merci! » « Achetez mes endives! Vous
madam, e mersi!» « aʃte me -zãdi:v! vu

n'en trouverez pas de plus belles, Mesdames! — Com-
nã truvre pa d ply bel, medam! — kã-

bien, les endives? — Deux cents francs le kilo. — Deux
bjẽ, le -zãdi:v? — də sã frã l kilo. — də

cents francs? C'est cher! — Cher? Pour la reine des
sã frã? sɛ ʃe:r! — ʃe:r? pur la re:n de

endives? Si vous en voulez de meilleur marché, j'en ai
-zādi:v? si vu -zā vule d meʃæ:r marʃe, zā -ne

à cent francs le kilo, mais c'est de l'endive ordinaire,
a sā frā l kilo, me se d lādi:v ordi:ne:r,

alors. — Ça ne fait rien. Donnez-m'en un kilo, s'il
alɔ:r. — sa n fe rʃē. done mā ĕ kilo, sil

vous plaît. — Avec plaisir, Madame. Et merci! »
vu ple. — avek plezi:r, madam. e mersi!»

« Ah, les belles poires! — De vraies « duchesses »!
« a, le bel pwa:r! — dā vre « dyʃes »!

Goûtez mes poires, Mesdames! Ça ne coûte rien de
gute me pwa:r, medam! sa n kut rʃē d

goûter! Approchez, Mesdames, approchez! »
gute! aprɔʃe, medam, aprɔʃe!»

Et M. Doumier, au grand amusement de toute la
e masʃø dumje, o grā -tamyzmā d tut la

compagnie, se mit à appeler Marie-Anne comme s'il
kɔʃpani, sə mi a aple mari a:n kom sil

était vraiment un marchand des Halles, et elle, une
ete vremā ĕ marʃā de al, e el, yn

cliente. Puis, en riant, il se rassit à sa place et con-
kliā:t. pyi, ā riʃā, il sə rasi a sa plas e kɔ-

tinua:
tinja:

« Cela dure ainsi jusqu'à huit heures. A huit heures,
« sla dy:r ĕsi zyska yi -tæ:r. a yi -tæ:r,

les derniers clients, ceux qui viennent à la dernière
le dernje kliā, sə ki vjen -ta la dernje:r

bon marché ←
cher

Il est bon marché.

Elle est bon mar-
ché.

Ils sont bon mar-
ché.

Elles sont bon
marché.

bon marché
meilleur marché
le meilleur mar-
ché

duchesse ɔ: sorte
de poire

un duc
une duchesse

goûter ɔ: manger
un petit morceau
de

il coûte dix francs
= son prix est
dix francs

compagnie =
groupe de person-
nes

se rasseoir = s'as-
seoir de nouveau

un client
une cliente

Chapitre quarante-huit (48).

rallumer = allumer de nouveau

Métro = train qui passe sous terre à Paris

rouler ɔ: marcher

Le boulanger fait le pain.



un facteur

minute, acheter bon marché ce qui reste dans les
minyt, aſte bõ marſe s ki rest dā le

caisses ou au pied des « montagnes » de légumes, sont
kes u o pje de «mõtān» dā legym, sõ

partis eux aussi, et les Halles ferment. Paris n'aura
parti ø osi, e le al ferm. pari nora

pas faim, ce jour-là, sauf ceux pour qui même ce qui
pa fē, sã zu:r la, sof sã pur ki me:m sã ki

est bon marché est encore trop cher. » M. Doumier
e bõ marſe e -tākõ:r tro ſe:r.» mäsjo dumje

s'arrêta un instant pour rallumer son cigare qui s'était
sareta æ -nēstā pur ralyme sõ siga:r ki sete

éteint pendant qu'il parlait, et fuma en silence quel-
-tetē pādā kil parle, e fyma ā silā:s kel-

ques instants avant de reprendre son rôle de « guide ».
k -zēstā avā d rãprā:drø sõ ro:l dā «gid».

«Vers six heures, Paris a commencé à se réveiller.
«ver si -zæ:r, pari a kãmāse a s reveje.

Les premiers autobus ont quitté leurs garages à cinq
le prãmje -zotobys õ kite lær gara:ʒ a sē

heures et demie, et sous terre, le Métro a également
-kæ:r e dmi, e su te:r, la metro a egal mā

recommencé à rouler. Et peu à peu, la population de
rãmāse a rule. e pø a pø, la pøpulasjõ d

Paris se remet au travail. Les boulangers ont com-
pari s rãm e o trava:j. le bulāze õ k-

mencé les premiers, et voilà les facteurs, qui s'en vont
māse le prãmje, e vwala le faktæ:r, ki sã võ

de tous côtés, portant aux Parisiens leurs lettres. Il y a,
d tu kote, portā -to parizjē lœr letr. il ja,

parmi les facteurs, pas mal de femmes, à Paris.
parmi le faktœ:r, pa mal də fam, a pari.

pas mal ɔ: beau-
 coup

Comme leurs camarades masculins, elles parcourent
kœm lœr kamarad maskylē, el parku:r

tous les matins des kilomètres de rues, dont beaucoup
tu le matē de kilometrə də ry, dō boku

montent et descendent, car Paris est construit en
mō:t e desā:d, kar pari e kōstrɥi ā

partie sur des collines. C'est dur, parfois, mais il faut
parti syr de kolin. se dy:r, parfwa, mœ il fo

vivre, alors, n'est-ce pas, on prend la situation que
vi:v, alɔ:r, nes pa, ɔ prā la sitɥasjō k

l'on trouve. Quand on n'a pas fait d'études — et même
lō tru:v. kā -tō na pa fe detyd — e mœ:m

avec des études, d'ailleurs — il n'est pas permis d'être
avek de -zetyd, dəjœ:r — il nœ pa permi de:trə

difficile.

difficile ɔ: diffi-
 cile à satisfaire

difisil.

Vers six heures également, en hiver, un peu plus tôt
ver si -zœ:r egalmā, ā -nive:r, œ pœ ply to

en été, des personnages tout à fait différents saluent
ā -nete, de persɔna:ʒ tu -ta fe diferā salɥ

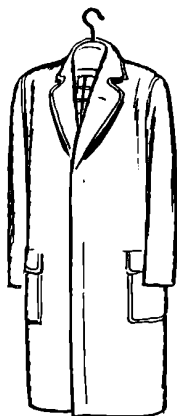
sans sourire le jour nouveau. Ce sont les clochards,
sā suri:r lə zu:r nuvo. sə sō le kloʃa:r,

ceux qui n'ont ni famille, ni maison, ni même un lit
sə ki nō ni fami:j, ni meʒō, ni mœ:m œ li



un clochard

public : ouvert à
tout le monde



un pardessus

pas si mal que ça
= assez bien

glacé = froid
comme de la glace

pour dormir. Elle est dure, la vie du clochard. On
pur dɔrmi:r. el ɛ dy:r, la vi dy kloʃa:r. ɔ

dort et on vit sgus les ponts, sur les bancs, dans les
dɔ:r e ɔ vi su le pɔ̃, syr le bɑ̃, dɑ̃ le

jardins publics. L'été, ça peut encore aller: on se
ʒardɛ pyblik. lete, sa pø āko:r ale: ɔ s

couvre d'un reste de pardessus, on trouve un petit coin
ku:vra dɑ̃ rest dɑ pardɛsy, ɔ tru:v œ pti kwɛ



Des clochards sous un pont

tranquille, et il arrive que l'on dort pas si mal que ça.
trākil, e il ari:v kɑ lɔ̃ dɔ:r pa si mal kɑ sa.

Mais en hiver, c'est différent. Le vent est glacé, on
me ā -nive:r, se difɛrɑ̃. lɑ vɑ̃ ɛ glase, ɔ

rêve de couvertures et d'un lit, et on a froid.
rɛ:v dɑ kuverty:r e dɑ̃ li, e ɔ -na frwa.

Quand il meurt trop de clochards, les autres, ceux qui
kɑ -til mœ:r tro d kloʃa:r, le -zo:tr, sø ki

ont une chambre chaude et de quoi manger, tâchent
ɔ -tyn ʃā:brɑ ʃo:d e d kwa māʒe, ta:f

de rendre moins dure, pendant quelques semaines,
də rā:drə mwē dy:r, pādā kelk sāmən,

Il meurt } des hommes
 il reste }

l'existence des « cloches », comme les appellent les Pa-
legzistā:s de «klof», kōm le -zapel le pa-

exister
 l'existence (f)

risiens. Mais, malgré tout, il restera toujours des clo-
rizjē. me, malgre tu, il restera tuzu:r de klo-

chards à Paris, il y en aura aussi longtemps que Paris
fa:r a pari, il jā -nora osi lōtā k pari

aura des ponts. Et il y en a qui sont trop habitués à
ora de pō. e il jā -na ki sō tro -pabitje a

il y en a qui o: il y
 a des clochards
 qui

cette existence pour redevenir comme les autres. Mais
set egzistā:s pur radəvni:r kōm le -zo:tr. me

laissons ces pauvres êtres, et revenons aux autres Pa-
lesō se po:vra -zē:tr, e rəvnō o -zo:trə pa-

être (m) o: per-
 sonne

risiens. A huit heures, ou un peu plus tôt peut-être,
rizjē. a yi -tə:r, u ē pə ply to pəte:tr,

les premiers clients arrivent aux « marchés aux puces ».
le prəmje kliā ari:v -to «marfe o pys».

marché = endroit
 où l'on vend dif-
 férentes choses
 (dans la rue)

Il y a plusieurs marchés aux puces à Paris, les uns
il ja plyzjæ:r marfe o pys a pari, le -zē

tout petits, les autres plus grands, où viennent surtout
tu pti, le -zo:trə ply grā, u vjen syrtu

les touristes. On vend pas mal de choses aux « puces »,
le turist. ō vā pa mal də fo:z o «pys»,

à vrai dire on y vend presque de tout. Venez, mes
a vre di:r ō -ni vā presk də tu. vəne, me

amis, je vous emmène faire une petite visite à celui
-zami, zə vu -zāmen fe:r yn pətit vizit a səlji



une puce

Chapitre quarante-huit (48).

La porte de Clignancourt était une des portes de Paris.

de la porte de Clignancourt. Sur votre plan, il est là.
d la port də klināku:r. syr votrə plā, il ɛ la.

Le marché aux puces de la porte de Clignancourt est
lə marʃe o pys də la port də klināku:r ɛ

le plus grand de Paris, le mieux organisé, et le plus
l ply grā d pari, lə mjø -zɔrganize, e lə ply

cher, bien entendu. Ici, dans quatre ou cinq « rues »,
ʃɛ:r, bjẽ -nātādy. isi, dā katr u sɛ «ry»,

boutique = petit magasin

dans de petites boutiques presque toutes en bois, se
dā d pətiti butik presk tut ā bwa, sɛ



Un marché aux puces

le paradis des chercheurs = l'endroit dont rêvent les chercheurs

trouve le paradis des chercheurs. Ici, il y a de tout:
tru:v lə paradi də ʃɛʃæ:r. isi, il ja d tu:

chercher un chercheur

des objets dont la vraie place serait dans un musée, et
də -zɔbzɛ dɔ̃ la vre plas sære dā -zɛ myze, e

il y a de tout = il y a toutes sortes de choses

de vieux objets qui ont passé de main en main et qui
d vjø -zɔbzɛ ki ɔ pase d mɛ ā mɛ e ki

sont plus ou moins cassés. Il y a de tout, et il y a
sɔ̃ ply -zu mwɛ kase. il ja d tu, e il ja

aussi toutes sortes de gens. Les clients ne sont pas
osi tut sort də zā. le kliā n sō pa

moins amusants que les vendeurs. Un petit exemple
mwē -zamyzā k le vādæ:r. æ pti -tegzā:plə

vendeur = per-
sonne qui vend

de conversations? Voilà! » Et M. Doumier, de nou-
də kōversasjō? vwala! » e māsjo dumje, də nu-

veau, se levant de son fauteuil, se mit à jouer des
vo, sə lvā d sō fotæ:j, sə mi a zwe de

scènes entre clients et vendeurs.

se:n ā:trə kliā -ze vādæ:r.

« Oh, regarde, Albert, cette jolie petite table en bois de
«o, rəgard, albe:r, set zoli pti tab ā bwa d

rose! Elle ressemble tout a fait à celle qu'a ma tante
ro:z! el rəsā:blə tu -ta fe a sel ka ma tā:t

Sophie dans son salon. Combien coûte-t-elle, la petite
sofi dā sō salō. kōbjē kut -tel, la pti

combien coûte =
quel est le prix de

table, Monsieur? — Cent mille francs, Madame. Elle
tab, māsjo? — sā mil frā, madam. el

100.000 frcs =
1000 NF.

est unique! Vous n'en trouverez pas de plus belle dans
ε -tynik! vu nā truve pa d ply bel dā

unique ε: diffé-
rente de toutes les
autres, et plus
belle

les musées! — Cent mille francs? Mais c'est un prix
le myze! — sā mil frā? me se -tā pri

fou! — Pour cette table-ci? Mais c'est une table du
fu! — pur set tablə si? me se -tyn tablə dy

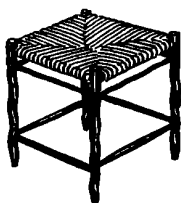
seizième siècle, Madame! Elle a été faite pour le salon
sezjem sjekl, madam! el a ete fet pur lə salō

d'une reine! Mais je vois que Madame est un con-
dyn re:n! me zə vwa k madam ε -tā kə-

Chapitre quarante-huit (48).

connaisseur =
personne qui con-
naît (ces choses)

vous en voulez
combien? = com-
bien coûte-t-il?



un tabouret

naisseur: je vous la donne pour quatre-vingt mille! —
nesæ:r: ʒə vu la dɔn pur katrævẽ mil! —

Merci, Monsieur, mais c'est encore trop cher. Non, je
mersi, mæsɣ, me se -lāko:r trɔ ʃe:r. nɔ, ʒə

préfère quelque chose de plus simple, de moins « vrai
prefe:r kelkə ʃo:z də ply sɛ:pl, də mʊvẽ «vre

seizième siècle ». » « Vous en voulez combien, de ce
sezjem sjekl. » «vu -zā vule kɔbjẽ, də sə

tabouret, Madame? — Mille francs. Et c'est bon mar-
tabure, madam? — mil frā. e se bɔ mar-

ché, vous savez? — Peut-être, mais il faut que j'en
ʃe, vu save? — pœte:tr, me il fo k ʒā

parle à ma femme. Je reviendrai demain, si elle le
parl a ma fam. ʒə rɔvjẽdre dmẽ, si el lə

veut. — Demander à votre femme? Pour un tabouret
vø. — damāde a vɔt fam? pur æ tabure

de mille francs? Non, mais, vous n'allez quand même
d mil frā? nɔ, me, vu nale kā me:m

pas réunir toute la famille pour acheter un ta-
pa reyni:r tut la fami:j pur aʃte æ ta-

bouret? Écoutez, je vous le donne pour huit cents
bure? ekute, ʒə vu l dɔn pur ɣi sā

francs! Sept cents! Six cents! Je vous le donne pour
frā! set sā! si sā! ʒə vu l dɔn pur

rien! — Vous êtes très aimable, Madame, mais je vous
rjẽ! — vu -zet tre -zemabl, madam, me ʒə vu

répète que je préfère en parler à ma femme. Au re-
repet kə ʒ prefe:r ā parle a ma fam. o r-

voir, et merci! — Merci de quoi? Non, mais regardez-le:
vwa:r, e mersi! — mersi d kwa? nã, me rgarde lã:

ça s'appelle un homme! N'est-ce pas malheureux? »
sa sapel æ -nãm! nes pa malxerø?»

« Bonjour, Monsieur! Il coûte combien, le rasoir? —
«bãzu:r, mäsjo! il kut kãbjẽ, lã razwa:r? —

Ce rasoir-là? Quatre mille francs. — Ce n'est pas trop
sã razwa:r la? kat mil frã. — s ne pa trø

cher. Mais est-ce qu'il marche, au moins? — Qu'est-ce
fe:r. me es kil marf, o mwẽ? — kes

que ça peut vous faire, qu'il marche ou non, puisque
kã sa pø vu fe:r, kil marf u nã, pyisk

c'est bon marché? On ne le demande pas, si ce n'est
se bã marfe? ã n lã dmã:d pa, si s ne

pas cher! — Ah, mais, que voulez-vous que j'en fasse,
pa fe:r! — a, me, kã vule vu k zã fas,

d'un rasoir avec lequel je ne peux pas me raser? »
dã razwa:r avek lãkel zã n pø pa m raze?»

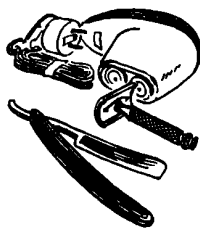
La pendule du salon, cette pendule que Jeanne aurait
la pãdyl dy salã, set pãdyl kã za:n øre

voulu casser en mille morceaux, des soirs comme
vuly kase ã mil morso, de swa:r kom

celui-là, arrêta M. Doumier. Il était onze heures.
sãlyla, areta mäsjo dumje. il ete -tã:z æ:r.

Tout en riant encore du spectacle qu'il venait de
tu -tã rijã ãkø:r dy spektaklã kil vøne d

donner, il dit à Robert Briochard, qui le regardait
done, il di a robe:r brioça:r, ki l regarde



des rasoirs

il marche ø: son
moteur tourne

le ø: s'il marche

un rasoir
(se) raser

avec admiration: « Je regrette, mais il faut nous ar-
avek admiraſjõ: »zə rəgrɛt, mɛ il fo nu -za-
 rêter. Il est tard, et je crois d'ailleurs que vous-même,
rete. il ɛ ta:r, ɛ ʒ krwa dajæ:r kə vume:m,
 vous êtes fatigué. Mais demain soir, si vous voulez,
vu -zɛt fətiɡe. mɛ dmɛ swa:r, si vu vule,
 nous continuerons notre tour de Paris. » « Oh, merci,
nu kõtɪnyrõ nɔtrə tu:r də pari.» «o, mɛrsi,
 oncle Arthur! » C'est tout ce que put dire le pauvre
ʃ:kl ɔrty:r!» sɛ tu s kə py di:r lə po:vra
 garçon, qui était de nouveau devenu tout rouge.
ɡarsõ, ki ɛtɛ d nuvo dɔvny tu ru:ʒ.

On appela donc Amélie pour lui dire de servir le petit
õ -napla dõ -kameli pur lyi di:r də servi:r lə pti
 déjeuner à neuf heures au lieu de huit heures, puis
dɛʒæne a næ -væ:r o ljø də yɪ -tæ:r, pyi
 tout le monde se coucha. Robert, comme l'avait dit
tu l mõ:d sə kuʃa. rɔbe:r, kɔm lave di
 M. Doumier, avait besoin de se reposer.
məsjo dumje, ave bəzɔwɛ d sə rpoze.

Mais il ne serait pas juste de dire qu'il dormit bien,
mɛ il nə sɾɛ pa ʒyst də di:r kil dormi bjɛ,
 cette nuit-là. Cette soirée avec Monsieur Doumier avait
sɛt nyi la. sɛt sware avek məsjo dumje ave
 été pour le jeune homme comme un long voyage. Il rêva
-tɛtɛ pur lə ʒæn ɔm kɔm æ lɔ vwaja:ʒ. il reva
 qu'il était lui-même un touriste et que Marie-Anne et
kil ɛtɛ lyime:m æ turist ɛ k mari a:n ɛ

son beau-père lui montraient les Halles, les grands boulevards, les marchés aux puces. Il se réveilla vers trois heures, et, ne pouvant se rendormir, il décida de finir le livre qu'il avait commencé à lire en voyage. Il était cinq heures quand il eut tourné la dernière page. Il éteignit la lampe et s'endormit au bout d'un moment. Et cette fois-ci, il dormit sans rêver.

ne pouvant ɔ:
comme il ne
pouvait

se rendormir =
s'endormir de
nouveau

éteignit = a
éteint

EXERCICE A.

Un jour, toute la famille Doumier se — à la gare. Arthur venait passer ses vacances de — à Villebourg. Peu après que la famille se fut réunie, et pendant que les enfants et leurs parents parlaient tous à la —, un jeune homme s'approcha de M. Doumier. Il lui demanda où était la rue des Roses, et M. Doumier — de se rappeler où il avait vu cet homme. Il ne — pas à placer un nom sur ce visage. C'était un visage rond comme une —. Qui était-ce? Le jeune homme — lui-même la réponse à cette question: il s'appelait Robert Briochard.

Chapitre quarante-huit (48).

MOTS:

un achat
un acheteur
un amusement
un arrêt
un bœuf
une botte
un boulanger
une boule
un cabaret
une caisse
un champagne
un chanteur
un chercheur
un client
une cliente
un clochard
une compagnie
une construction
un détail
un disque
une duchesse
une endive
un être
une étude
une existence
une facilité
un facteur
une file
un garage
un gramme
un guide
les Halles
une image
un kilo
un marchand
un membre
le Métro
Noël
un oignon
une paire
un paradis

Les parents de Robert Briochard avaient quitté Nantes et s'étaient — à l'étranger. Ils avaient trouvé une — en Hollande pour le père de Robert, et demeuraient maintenant à Amsterdam. Mais Robert Briochard voulait faire ses — à Paris, c'est pourquoi il était venu voir M. Doumier.

Ce soir même, M. Doumier, devant un grand — de Paris, parle à sa petite famille et à Robert Briochard de la capitale. Il commence sa « promenade » sur les grands — à deux heures de la nuit. A cette heure-là, les — ne se promènent pas dans les rues: ils dorment ou ils s'amuse. Ceux qui s'amuse. Ceux qui s'amuse se sont peut-être installés devant une bouteille de champagne, dans un des — de la rive gauche. Et M. Doumier fait entendre à ses amis un de ses — du chanteur Yves Montand. Yves Montand y chantait justement qu'il aimait — sur les grands boulevards.

Puis, M. Doumier parla des — de Paris, que l'on appelle le « ventre de Paris ». Les premiers camions y arrivent vers minuit, — de fruits, de poissons, de viande, etc. Bientôt, des montagnes de légumes s'— dans les rues qui entourent les Halles. Dans les rues, parce que les Halles sont des — du début du siècle. A l'époque où elles furent construites, elles étaient — grandes, mais aujourd'hui, elles sont trop petites.

Il vient beaucoup de touristes aux Halles, c'est un — qui les intéresse. Ils viennent en longues —. Ils sont menés par un —, qui leur fait faire le tour des Halles. Quand on vient à Paris, on doit — les Halles. Et une

telle — se termine presque toujours dans un des restaurants qui entourent les Halles. On y mange généralement la soupe à l'—, parce que cela se fait, et parce que c'est bon.

EXERCICE B.

Nous vous demanderons maintenant de nous raconter un livre que vous avez lu et qui vous a plu. Mais comme cela peut être très difficile, nous vous proposons de répondre aux questions suivantes au lieu de raconter librement. Puis, si vous avez autre chose à raconter sur ce livre, vous pourrez le dire en une demi-page, par exemple. Peut-être en une page, mais pas plus.

- 1) Comment s'appelle le livre, quel en est l'auteur et quand l'avez-vous lu?
- 2) Quels sont les personnages principaux?
- 3) Quand commence l'histoire et comment commence-t-elle?
- 4) Les personnages principaux ont-ils beaucoup d'aventures, leur arrive-t-il beaucoup de choses?
- 5) Les choses qui arrivent à ces personnages sont-elles heureuses ou malheureuses? Nommez-en quelques-unes!
- 6) L'histoire en général est-elle triste ou gaie? Les héros ou les héroïnes du livre ont-ils des ennemis? Meurent-ils peut-être avant la fin du livre, ou sont-ils tués?
- 7) Comment finit l'histoire? Que deviennent les principaux personnages?

un pardessus
une Parisienne
un phonographe
un plan
une puce
un rasoir
une remarque
une rive
un service
une situation
un spectacle
un tabouret
un touriste
une visite
glacé
bon marché
meilleur marché
le meilleur
marché
masculin
particulier
rare
rond
unique
allant
charger de
s'élever
s'établir
fixer
flâner
fournir
franchir
goûter
parcourir
rallumer
se raser
se rasseoir
se rendormir
rendre
se rendre
ils retardèrent
revoir
rouler
ils suivirent

tâcher
se terminer
troubler
il vint
visiter
impatiemment
particulière-
ment
suffisamment
à la fois
à peine
autant que
cela se fait
de loin
de tous les jours
de tout
faire ses études
pas mal
rendre service
tenez!
Adèle
Briochard
Montand
Robert
Yves

8) Pourquoi avez-vous aimé ce livre? L'avez-vous dis-
cuté avec vos amis? Leur a-t-il plu également?

EXERCICE C.

réussir

a réussi

réussit

réussissait

réussira

Jeanne n'a jamais — à écrire une lettre sans fautes. Sa
maîtresse de français serait très heureuse si elle — à le
faire, un jour. Mais elle — peut-être, quand elle sera
plus grande. On ne peut pas — à faire tout ce que l'on
veut, mais Jeanne — à bien faire la plupart des choses
qu'elle fait.

fournir

a fourni

fournit

fournissait

fournira

L'Afrique — beaucoup de choses à la France. Elle a
toujours — beaucoup de choses à l'Europe. Elle — moins
de choses qu'aujourd'hui, il y a une trentaine d'années,
et elle — sûrement encore plus de choses, un jour.
Mais l'Europe aussi peut — beaucoup de choses à
l'Afrique.

s'établir

s'est établi

s'établit

s'établissait

s'établira

Les Bourdier se sont — à Casablanca il y a très long-
temps. Au début, M. Bourdier ne savait pas s'il s'—

à Casablanca ou dans une autre ville. Mais il a fini par s'— à Casablanca. L'année où il s'— à Casablanca, son frère s'— à Alger. Et maintenant, Marie-Anne s'— à Villebourg.

franchir

a franchi

franchit

franchissait

franchira

Aujourd'hui, un avion — mille kilomètres en moins d'une heure. Déjà, des avions peuvent — cette distance en moins d'une demi-heure. Et un jour, pas lointain peut-être, ils — une distance double en moins de temps encore. Il n'y a pourtant pas si longtemps que le premier avion — une cinquantaine de mètres à peine, et s'arrêtait après les avoir —.

bon marché

meilleur marché

Ces poires sont b— —! Oui, mais celles-là sont encore m— —. Et que penses-tu de ces autres fruits, ne sont-ils pas très b— — eux aussi? Si, mais j'en ai acheté hier qui étaient m— —. La maison qu'a achetée Pierre est vraiment b— —! Elle est m— — que la mienne.

EXERCICE D.

Maintenant, voici quelque chose de nouveau. Nous allons vous raconter une courte histoire, et nous vous demandons de la transformer en une petite scène que l'on pourrait « jouer » dans un théâtre. Si nous écri-

vons, par exemple: « M. Dupont appelle sa fille Jeanne et lui demande si elle a vu Pierre, » vous écrirez: « M. Dupont: Jeanne! As-tu vu Pierre? »

Voici donc notre histoire:

« M. Dupont rentre à la maison et demande à son fils Henri où il est. Henri lui répond qu'il est dans le jardin. M. Dupont lui dit de venir, et comme son fils lui demande pourquoi, M. Dupont lui répond qu'il veut lui parler. Quand Henri rentre, son père lui demande ce qu'il faisait dans le jardin, et Henri lui répond qu'il était dans un arbre. Son père lui demande ce qu'il faisait dans l'arbre, et Henri lui répond qu'il y était monté pour mieux voir le jardin. M. Dupont s'étonne de cette explication. Mais Henri ajoute que la raison pour laquelle il avait envie de mieux voir le jardin était qu'il jouait aux voleurs avec ses camarades. Les voleurs, c'étaient lui et son ami Jean, les autres étaient les agents de police. Son père lui demande si c'est lui qui a choisi d'être l'un des voleurs. Henri lui répond que non et explique que lui et ses camarades mettent autant de morceaux de papier dans un chapeau qu'il y a de garçons qui veulent jouer, et qu'ensuite chacun prend un morceau de papier. Sur deux des morceaux, on a écrit le mot « voleur ». Les autres sont la police. Henri s'était donc caché dans l'arbre pour que la police ne le trouve pas. Son père lui demande s'il est resté longtemps dans son arbre, et quand Henri lui répond qu'il a dû y passer plus d'une demi-heure, son père rit tant que lorsqu'Henri lui demande de quoi il voulait lui parler, M. Dupont l'a oublié!

RÉSUMÉ

L'emploi du verbe faire

Un des verbes français les plus employés est le verbe « faire ». Et c'est un des verbes français qui ont le plus de sens différents. Nous avons donc réuni dans ce résumé tous les cas que vous avez rencontrés dans notre texte, et nous les avons placés dans une dizaine de groupes différents, selon les mots qui viennent avant ou après le verbe « faire ».

1) Nous pouvons d'abord employer le verbe « faire » seul.

« Je sais ce que vous venez faire. » « Que puis-je faire pour vous? » « Cela ne fait rien. »

faire

2) Nous pouvons ensuite employer le verbe « faire » suivi d'un substantif.

« Doumier fait un pas. » « Nous avons fait une promenade. » « Il fit un bond. » « J'ai fait un saut. » « Elle fit un geste. » « Il nous a fait une belle surprise. » « Vous nous faites un grand plaisir. » « Je me suis fait un ami. » « Tu as fait une bonne action. » « J'ai fait un grand travail. » « Elle a fait un joli vêtement. » « On lui fit une belle étoffe. » « Le roi fit une prière. » « Il faut faire une réforme. » « Vous avez fait un beau discours. » « Il a fait une faute. » « Il fit une courte remarque. » « J'ai fait un rêve. »

faire + un +
substantif

« J'ai fait la connaissance d'une jeune fille. » « Il commence à faire les valises. » « Faisons le tour du bateau! » « Il a fait la guerre en Espagne. » « Vous avez fait le désir de Dieu. » « Je lui ai fait la promesse de partir ce soir. »

faire + le +
substantif

Chapitre quarante-huit (48).

faire + du + substantif	« Cela vous fera du mal. » « Faisons du bruit ! » « Il a fait du beurre, du fromage et du pain. » « Il a fait des études à Paris. »
faire + son + substantif	« Marie-Anne fait ses malles. » « Cette idée a fait son chemin dans le cœur des Français. »
faire + substantif	« Cela me fait mal. » « Son angoisse fit place à une grande tendresse. » « Cela me fait plaisir. » « Il lui fit signe d'approcher. » « Faites attention aux voleurs ! » « La Lorraine fait partie de la France. » « Cela ne me fait pas peur. »
faire... de quelqu'un	« Elle veut faire d'eux de vrais Français. » « De ses frères, Napoléon fait des princes. »
faire quelqu'un...	« Le roi fit Jeanne capitaine. » « Elle fut faite prisonnière. » « Les meilleurs généraux sont faits ducs. »
faire + adjectif	3) Nous pouvons employer le verbe « faire » suivi d'un adjectif. « Il fait beau dehors. » « Il fait chaud aujourd'hui. » « Il faisait froid hier. » « Il fait déjà sombre. » « Il faisait noir dans le jardin. » « Il fait mauvais (temps). » « Il fait (un temps) merveilleux. »
faire... quelqu'un ou quelque chose	4) Nous pouvons employer le verbe « faire » suivi d'un infinitif. « Rien ne me fera oublier mes amis. » « Il m'a fait tomber. » « Cela m'a fait oublier mon malheur. » « Je vais vous faire descendre de là ! » « Je vais vous faire retourner à Casablanca. » « Ne le faites pas attendre ! » « Il fait avancer le bateau en soufflant. » « Il l'a fait revenir en arrière. » « Ganelon veut faire mourir Roland. » « Il veut faire obéir son fils. » « Cela fit disparaître les doutes du roi. » « Jeanne ne veut pas faire

couler le sang. » « Il la fit passer devant lui. » « Marie-Anne fait venir le docteur. » « Louis-Philippe a fait venir l'obélisque d'Égypte. » « Faites arrêter le train! » « Il a fait tuer les deux hommes. » « Ganelon va faire mettre Roland à l'arrière-garde. » « Il se fait conduire à l'hôtel. » « Jeanne veut faire couronner le roi. » « Il essaye de se faire recevoir par le roi. » « Il se fit remarquer comme capitaine d'artillerie. » « Ils firent sonner mille clairons. »

« Marie-Anne fait changer de chambre à Jeanne. » « Il fit demander à Jeanne pourquoi elle était venue. »

**faire... à
quelqu'un**

« Sa mère veut lui faire boire quelque chose. » « Elle veut lui faire manger son dîner. » « Vous devez lui faire prendre cela trois fois par jour. » « Il veut faire croire à l'agent que l'autre chauffeur allait très vite. » « On fait savoir la bonne nouvelle à Marie-Anne. » « Il fait connaître à sa cour qu'il a foi en Jeanne. » « Cela lui a fait oublier ce qu'elle voulait dire. » « Il leur a fait couper la tête. »

**faire... quelque
chose à quelqu'un**

5) Nous pouvons employer le verbe « faire » après le verbe « être ».

« Ils sont faits l'un pour l'autre. » « Crois-tu que ce soit fait en bois? » « C'est fait en fer. » « Cette table est faite pour le salon d'une reine. »

être fait

6) On peut employer le verbe « faire » avec des mots comme « bien », « mal », etc.

« Nous ferions bien de nous présenter. » « J'ai bien fait de la prendre chez moi. » « Tu ferais mieux de penser à ton voyage. » « Les enfants ont vite fait de remplir

bien faire

Chapitre quarante-huit (48).

	leurs feuilles de numéros. » « Il a mal fait de proposer cela. »
faire = préparer	7) Nous pouvons employer le verbe « faire » dans le sens de « préparer ». « Amélie va nous faire une tasse de café. » « Elle a fait un délicieux petit souper. »
ne faire que ...	8) Nous pouvons employer le verbe « faire » avec les mots « ne ... que ». « Elle ne fait que le penser. » « Cela ne fait qu'augmenter leur mauvaise humeur. » « La révolution ne faisait que commencer. » « Le vieux M. Doumier ne faisait que monter et descendre l'escalier. » « Il ne fait que parler toute la journée. »
autres emplois	9) Nous pouvons enfin employer le verbe « faire » dans plusieurs autres cas comme par exemple: « Le train met trois heures à faire les trois cents kilomètres. » « Il fit quelques mètres en volant comme un oiseau. » « Il y a tout ce qu'il faut pour faire un vrai souper de roi. » « Je faisais du 30 kilomètres à l'heure. » « Cela fait trois mille francs. » « Il s'est fait beaucoup de choses injustes pendant la révolution. »

MIDI A PARIS

Le lendemain soir, comme il l'avait promis, M. Dou-
la lādme swa:r, km il lave prmi, masjə du-
 mier réunit autour de lui sa petite famille et, ayant
mje reyni otu:r də lvi sa ptit fami:j e, ejā
 allumé son cigare, reprit la description de la journée
-talyme sō siga:r, rəpri la deskripsjō d la zurne
 de Paris.
d pari.

décrire
une description

« Si on est fatigué des discussions du marché aux
«si ɔ -ne fatigue de diskysjō dy marʃe o

discuter
une discussion

puces, si l'on ne veut pas non plus regarder le fleuve
pys, si lō n vø pa nō ply rgarde l flæ:v

lent de voitures qui remplit les grands boulevards, si,
lā d vvaty:r ki rāpli le grā bulva:r, si,

en d'autres mots, on a besoin de calme, où peut-on
ā do:t mo, ɔ -na bazwē d kalm, u pø -tō

aller, dans Paris? Faut-il peut-être sortir de la ville?
ale, dā pari? fo -tīl pæte:t sorti:r də la vil?

Non, il ne faut même pas aller loin du centre. Il suffit
nō, il nə fo mæ:m pa ale lwē dy sā:tr. il syfi

de faire quelques pas, en partant de la rue de Rivoli,
d fæ:r kelk pa, ā partā d la ry d rivoli,

pour se trouver dans les jardins des Tuileries, derrière
pur sə truve dā le zardē de tuiłri, derje:r

le musée du Louvre. Paris est tout près, avec son
lə myzə dy lu:vʁ. paʁi ɛ tu pʁɛ, avɛk sɔ̃

bruit, mais ici, tout est calme. Ici l'on vient rêver, ici
bʁɥi, mɛ isi, tu -tɛ kalm. isi lɔ̃ vʲɛ̃ ʁevɛ, isi

on lit, ici le temps s'arrête entre neuf heures et midi.
ɔ̃ li, isi l̥ tã saret ā:trə nœ -vœ:r ɛ midi.



Les jardins des Tuileries

Mais à midi, tout change. A midi, tout le centre de
mɛ a midi, tu fã:ʒ. a midi, tu l̥ sã:trə dɔ̃

Paris, et les Tuileries également, se remplissent d'une
paʁi, ɛ lɛ tyilʁi egalmã, sɔ̃ rãplis dyn

pareil ↔ diffé-
 rent

foule pareille à un régiment d'insectes en fuite devant
ful paʁe:j̥ a ă rezimã dɛ̃sɛkt̥ ā fɥit̥ dɔvã

pareil
 pareille

un grand danger. Car à midi, tout le Paris qui tra-
-tã grã dãʒɛ. kar a midi, tu l̥ paʁi ki tra-

se précipiter ɔ:
 aller très vite

vaille se précipite vers le même but: le déjeuner. On
va:j̥ sɔ̃ pʁɛsipit̥ vɛr lə mɛ:m by: lə dɛʒɛnɛ. ɔ̃

ne mange pas à son bureau, à Paris, comme dans beau-
n mā:ʒ pa a sɔ byro, a pari, kom dā bo-
 coup d'autres villes et d'autres pays. A Paris, les
ku do:t vil e do:t peji. a pari, le
 employés des bureaux vont manger chez eux, si cela
-zāplwaje de byro vɔ māʒe se -zə, si sla
 est possible. S'ils demeurent trop loin de leur bureau,
e posibl. sil demæ:r tro lwē d lær byro,

ils vont au restaurant. Il y a des centaines de petits
il vɔ -to restorā. il ja de sāten də pti
 restaurants à Paris qui vivent de ces clients-là.
restorā a pari ki vi:v də se klā la.

Naturellement, il n'y a pas seulement les employés qui
natyrelmā, il nja pa sælmā le -zāplwaje ki
 déjeunent chez eux ou au restaurant; mais la plupart
deʒæn se -zə u o restorā; me la plypa:r
 des usines ont des sortes de restaurants où les ouvriers
de -zyzin ɔ de sort də restorā u le -zuviʒe
 prennent leurs repas, et c'est pareil dans la plupart des
pren lær rəpa, e se parə:ʒ dā la plypa:r de

« grands magasins ». On voit donc peu d'ouvriers dans
«grā magazē». ɔ vva dɔ pə duviʒe dā
 les rues de Paris, à midi, et peu de vendeurs et de ven-
le ry d pari, a midi, e pə d vādæ:r e d vā-
 deuses des grands magasins.
də:z de grā magazē.

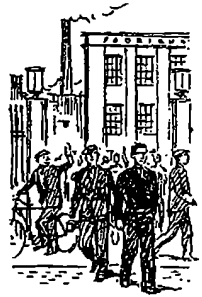
La plupart des gens qui, à midi, remplissent les grands
la plypa:r de zā ki, a midi, rāplis le grā



un bureau

employé ɔ: per-
 sonne qui a une
 situation dans un
 bureau

chez eux ɔ: à la
 maison



une usine et des
 ouvriers

Un « grand maga-
 sin » a générale-
 ment plus d'un
 étage.

un vendeur
 une vendeuse

Tenez! ɔ: écoutez!

boulevards et les rues du centre de Paris, sont donc des
bulva:r e le ry dy sā:trə də pari, sã dõ de
 employés et employées de bureau. Ceux qui vont dé-
-zāplwajə e āplwajə d byro. sə ki võ de-
 jeuner au restaurant vont généralement à pied, tandis
ʒəne o restorā võ ʒeneral mā a pje, tãdi
 que ceux qui rentrent chez eux prennent le Métro ou
k sə ki rā:trə ʃe -zə pren la metro u
 l'autobus. Le Métro est le plus rapide, mais l'autobus
lotbys. la metro ɛ l ply rapid, mə lotbys
 est beaucoup plus intéressant. Tenez, j'ai une idée:
ɛ boku ply -zēteresā. tone, ʒe yn ide:
 puisque Robert n'a vu de Paris que la gare du Nord,
pyisk rɔbɛ:r na vy d pari k la ga:r dy nɔ:r,
 imaginons-nous que nous sommes tous à Paris, qu'il est
imazinõ nu k nu sɔm tus a pari, kil ɛ
 midi, et que nous attendons, dans une queue, l'autobus
midi, e k nu -zatādõ, dā -zyn kə, lotbys
 qui va nous conduire de la place de la Concorde à la
ki va nu kɔdyi:r də la plas də la kɔkɔrd a la
 place de la Bastille. C'est une distance de quatre kilo-
plas də la basti:ʃ. se -tyn distā:s də kat kilo-
 mètres, et c'est une des rues les plus intéressantes de
metr, e se -tyn de ry le ply -zēteresā:t də
 Paris: elle s'appelle d'abord la rue de Rivoli, et devient
pari: ɛl sapel dabɔ:r la ry d rivoli, e dəvjē
 ensuite la rue Saint-Antoine.
āsyt la ry sē -tātwan.

Notre queue se compose déjà de plus de dix personnes.

not kə s kɔ̃pɔːz deza d ply d di pɛrson.

se composer de =
être formé de

Avant nous, il y a trois hommes. Mais voilà qu'arrive

avā nu, il ja trwa -zom. me vwala kari:v

une jeune femme avec un bébé sur les bras. Comme, à

yn zœn fam avek æ bebe syr le bra. kom, a

bébé = tout petit
enfant

Paris, les femmes qui portent un bébé sur les bras ont

pəri, le fam ki port æ bebe syr le bra ɔ̃

la priorité dans une queue d'autobus, elle montera la

la priɔrite dā -zyn kə dotɔbys, el mɔ̃tra la

priorité = droit de
passer avant les
autres

première, même si elle n'a pas de numéro.

prəmje:r, mɛ:m si el na pa d nymero.

Voilà l'autobus qui approche. Il ne va pas trop vite,

vwala lotɔbys ki aprɔʃ. il nə va pa tro vit,

à cette heure-ci, à cause des centaines d'autos qui rem-

a set æ:r si, a koːz de sātɛn doto ki rā-

plissent les grandes rues du centre. Mais, enfin, il s'ar-

plis le grā:d ry dy sā.tr. mɛ, āfɛ, il sa-

rête devant notre queue. Quelques personnes descendent,

ret davā not kə. kelk pɛrson desā:d,

le receveur nous appelle: «Avancez, s'il vous plaît! J'ai

la rsœvœ:r nu -zæpɛl: «avāse, sɪl vu plɛ! ze

six places. Priorités?» La dame avec le bébé s'avance.

si plas. priɔrite?» la dam avek la bebe savā:s.

«Montez, Madame! Aux numéros! A qui?» «Quatre-

«mɔ̃te, madam! o nymero! a ki?» «katrɔ-

à qui? ɔ: à qui
est-ce de monter?

vingt-treize!» dit l'un des hommes qui sont devant nous.

vɛ̃treːz!» di lā de -zom ki sɔ̃ dvā nu.

« C'est à moi, j'ai le quatre-vingt-douze! » dit un autre.

« se -ta mwa, ze l katrəvɛ̃duːz! » di ə -noːtr.

C'est lui le premier: il monte. Le receveur continue:

se lyi l prəmjeː il mɔːt. la rsəvɛːr kɔ̃tɪnyː

« Au suivant! Quatre-vingt-quatorze! Quatre-vingt-

« o syivā! katrəvɛ̃katorz! katrəvɛ̃-

quinze! » Le quatre-vingt-quinze, c'est notre premier

kɛːz! » la katrəvɛ̃kɛːz, se nɔt prəmje

numéro. Mais nous sommes six, et il n'y a plus que

nymero. me nu sɔm sis, e il nja ply k

deux places. Nous laisserons donc monter les deux per-

də plas. nu lesrɔ̃ dɔ̃ mɔ̃te le də pɛr-

sonnes qui viennent après nous, et nous attendrons

sɔn ki vjɛn apɛ nu, e nu -zaiadrɔ̃

l'autobus suivant.

lotobys syivā.

Le voilà. Cette fois-ci, nous sommes en tête de queue,

la vwala. sɛt fwɛ si, nu sɔm -zā tɛːt də kə,

nous montons les premiers. Quand nous sommes mon-

nu mɔ̃tɔ̃ le prəmje. kã nu sɔm mɔ̃-

tés, il n'y a plus qu'une place. Le dernier voyageur

te, il nja ply kyn plas. la dernje vwajazɛːr

monte. « Complet! » dit le receveur, il sonne, et l'auto-

mɔːt. « kɔ̃plɛ! » di l rsəvɛːr, il sɔn, e loto-

bus se remet en marche. Nous donnons au receveur les

bys sɔ rme ā mɔ̃f. nu dɔnɔ̃ o rsəvɛːr le

tickets, et nous regardons autour de nous.

tɪkɛ, e nu rgardɔ̃ otuːr də nu.

il n'y a plus que =
maintenant, il n'y
a que

Qui dit rue de Rivoli dit Paris. Comme je l'ai dit, il y a,
ki di ry d rivoli di pari. kom ʒə le di, il ja,

de la place de la Concorde à la place de la Bastille, une
də la plas də la kɔ̃kɔrd a la plas də la basti.j, yn

distance de quatre kilomètres, ce qui fait de la rue de
distā:s də kat kilometr, s ki fə d la ry d

Rivoli une des plus longues de Paris. Le touriste qui,
rivoli yn de ply lō:g də pari. lə turist ki,

passant par Paris, n'aurait que quelques heures pour
pasā par pari, nɔrə kə kelk -zœ:r pur

voir le plus possible, pourrait passer ces heures à étu-
vwa:r lə ply pɔsibl, pʁɛr pase se -zœ:r a ety-

dier la vie de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Antoine.
dje la vi d la ry d rivoli e d la ry sɛ̃ -tātwan.

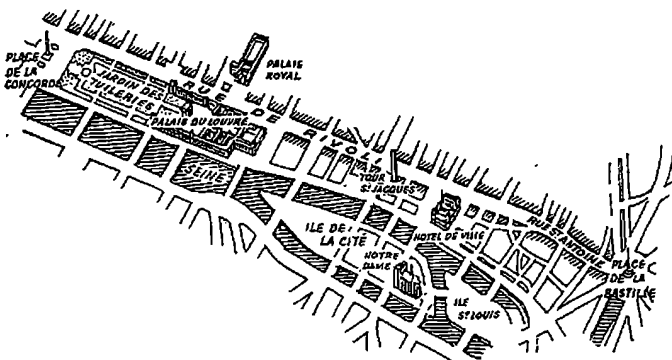
Cela lui donnerait une fort bonne idée de la vie dans la
sla lɥi donrə yn fɔ:r bɔn ide d la vi dā la

plupart des rues de Paris. Pourquoi? Voici!
plypa:r də ry d pari. pʁɔkwə? vvasi!

qui ɔ: celui qui

le plus possible ɔ:
 le plus grand nom-
 bre de choses qu'il
 est possible de
 voir

fort ɔ: très



La rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine

Chapitre quarante-neuf (49).

nettement ɔ: clairement

La rue de Rivoli se divise assez nettement en deux
la ry d rivoli s divi:z ase netmā ā dō

parties. A l'ouest, la partie « riche ». Cette partie va de
parti. a lwest, la parti «rif». set parti va d

C'est à l'Hôtel de Ville que se trouve l'administration de Paris.

la place de la Concorde à l'Hôtel de Ville environ, le
la plas d la kōkord a lotel dō vil āvirō, la

le long de ɔ: d'un bout à l'autre à côté de

long des Tuileries et du Louvre. Les magasins y
lō de tyilri e dy lu:vr. le magazē i

sont plus chers que dans la partie « populaire », à
sō ply fe:r kō dā la parti «pɔpyle:r», a

élégant ɔ: qui sait bien s'habiller

l'est de l'Hôtel de Ville. Une Parisienne élégante
lest dō lotel dō vil. yn parizjen elegāt

faire ses achats = acheter ce dont on a besoin

qui fait ses achats dans les magasins de la pre-
ki fe se -zafa dā le magazē d la prə-

au-delà de ɔ: plus loin que

mière moitié n'ira que très rarement au-delà du
mje:r mwaŋje nira k tre rarmā odla dy

Louvre, de même qu'une Parisienne venant de l'est ira
lu:vr, dō me:m kyn parizjen vōnā d lest ira

jusqu'aux grands magasins du Louvre, mais rarement
zysko grā magazē dy lu:vr, me rarmā

La noblesse et les ouvriers sont deux classes.

au-delà. Pourquoi? Différence de classe? Peut-être,
odla. purkwa? dīferā:s dō kla:s? pœte:tr,

s'habituer une habitude

mais peut-être simplement d'habitudes. L'« élégante » ne
me pœte:t sēplōmā dabityd. l'«elegāt» na

se sent pas chez elle dans le monde simple au-delà du
sə sā pa se -zēl dā l mō:d sē:pl odla dy

Louvre et de l'Hôtel de Ville. La femme d'ouvrier n'est
lu:vr e d lotel dō vil. la fam duvrije ne

pas à l'aise dans le monde élégant du quartier de la
pa a le:z dā l mō:d elegā dy kartje d la

Concorde. Pour nous autres, il est fort heureux que
kōkord. pur nu -zo:tr, il ε fo:r œrə k

nous soyons à bord d'un autobus, en passant le long des
nu swəjō -za bō:r dā -notobys, ā pasā lə lō de

magasins luxueux du quartier de la Concorde, car si
magazē lyksuə dy kartje d la kōkord, kar si

nous étions à pied, nous ne saurions peut-être pas ré-
nu -zəjō -za pje, nu n sərjō pœte:t pa re-

sister à l'envie d'y entrer, et alors, notre porte-mon-
ziste a lāvi di ātre, e alō:r, not portmo-

naie serait bientôt vidé. Et remarquez que la rue de
ne sre bjēto vidē. e rmarke k la ry d

Rivoli n'est pas aussi chère ni aussi luxueuse que la rue
rivoli ne pa osi fε:r ni osi lyksuə:z kə la ry

Saint-Honoré et la place Vendôme, entre la rue de
sē -tənore e la plas vādo:m, ā:trə la ry d

Rivoli et les grands boulevards. Là, non seulement
rivoli e le grā bulva:r. la, nō sœlmā

notre pauvre porte-monnaie, mais le portefeuille d'un
not po:vra portmone, me l portafœ:ʃ dā

millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il ne faut
miljone:r sœre vidē ā mwē d tā kil nə fo

pour le dire. Car c'est rue Saint-Honoré et place
pur la di:r. kar se ry sē -tənore e plas

Vendôme que se trouvent peut-être les magasins les
vādo:m kə s tru:v pœte:t le magazē le

être à l'aise = se
sentir bien

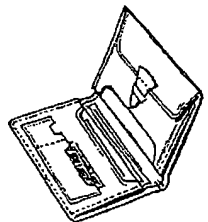
quartier = partie
d'une ville

à bord de = dans

luxueux : où l'on
vend des objets
très beaux et très
chers



un porte-monnaie
vider ↔ remplir



un portefeuille
Un millionnaire a
des millions.

moins de temps
qu'il ne faut =
moins de temps
qu'il faut

rue Saint-Honoré
: dans la rue
Saint-Honoré

nettement ɔ: ab-
solument

On dit:

Il est moins riche
que vous ne
croyez.

Il est plus riche
que vous ne
croyez.

Mais on dit:

Il est aussi riche
que vous croyez.

on est pressé ɔ: on
a peu de temps et
on doit se dépê-
cher

plus chers et les plus luxueux du monde. Pour s'y
ply fɛ:r e le ply lyksə dy mɔ:d. pur si

trouver à l'aise, il faut être nettement plus riche que
truve a lɛ:z, il fo -tɛ:t netmā ply rɪʃ kə

ne sont la plupart des Parisiens.

n sō la plypa:r de parizjē.

Pour le touriste ordinaire, comme vous et moi, qui

pur la turist ordine:r, kom vu e mwa, ki

veut avant tout étudier la vie de Paris, c'est la partie

vø avā tu etydje la vi d pari, se la parti

populaire de la rue de Rivoli qui est la plus intéres-

popyle:r də la ry d rivoli ki e la ply -zētere-

sante. Nous en approchons. L'autobus avance lente-

sā:t. nu -zā -naprɔʃ. lotobys avā:s lāt-

ment le long du Louvre, arrive enfin à l'Hôtel de

mā la lɔ dy lu:v, ari:v āfē a lɔtɛl də

Ville. Les trottoirs sont noirs de monde. On marche

vil. le trotwa:r sō nwa:r də mɔ:d. ɔ marʃ

vite, on est pressé. Mais, comme partout ailleurs, à

vil, ɔ -ne prese. mɛ, kom partu aʒɛ:r, a

Paris, il y a aussi des gens qui ne sont pressés d'aller

pari, il ja osi de zā ki n sō prese dale

nulle part et qui ont le temps. Le temps, par exemple,

nyl pa:r e ki ɔ l tā. la tā, par egzā:pl,

de s'arrêter pour écouter ce que raconte ce camelot.

də sarete pur ekute s kə rakɔ:t sə kamlo.

Nous aussi pourrons l'écouter, puisque notre autobus,

nu osi purɔ lekute, pyisk notr otobys,

pour une raison ou l'autre, semble s'être arrêté pour
pur yn rezō u lo:tr, sā:blā se:tr arete pur
 assez longtemps.

ase lōtā.

Je suppose que vous savez ce que c'est qu'un camelot,
ʒə sypo:z kə vu savez s kə se kē kamlo,

Robert? Sinon, écoutons-le d'abord, je vous expliquerai
robɛ:r? sinō, ekulō la dabɔ:r, ʒə vu -zeksplikre

le ɔ: le camelot



Un camelot

ensuite, si c'est encore nécessaire. Que vend-il? Des
āsyt, si se -tāko:r nesese:r. kə vā -tīl? de

marmites. Ce sont sûrement des marmites extraor-
marmīt. sə sō syrmā de marmīt ekstrɔr-

dinaires.»

dine:r.»

Et ici M. Dournier, debout devant sa petite famille,
e isi mäsja dumje, dabu dvā sa plit fami:j,

se mit à faire le discours du camelot.

sə mi a fe:r la disku:r dy kamlo.



une marmite

le discours du ca-
 melot ɔ: ce qui dit
 le camelot

nouveau
une nouveauté

L'invention du
téléphone a eu
une grande im-
portance.

recherche = ac-
tion de chercher,
qui, par exem-
ple, conduit à une
invention

raté 3: mal pré-
paré

Une modiste fait
des chapeaux pour
dames.



les lèvres (f)



une note

« Permettez-moi, messieurs-dames, de vous présenter
«permète mwa, mesjèdam, də vu prezāte

la grande nouveauté du siècle, l'invention qui va révo-
la grā:d nuvotē dy sjekl, lēvāsijō ki va revō-

lutionner le travail dans les cuisines, le résultat de plus
lysjone l trava:ʃ dā le kyizin, lə rezylta d ply

de vingt ans de recherches, en un mot: la «Marmite
d vɛ̃ -tā d rəʃɛʃ, ā -nā mo: la «marmit

Atomique»! Avec la «Marmite Atomique», plus de
atomik»! avek la «marmit atomik», ply d

dîners ratés, plus de retards, plus de scènes de famille.
dine rate, ply d rata:r, ply d sɛ:n də fami:j.

Madame est rentrée de chez la modiste à sept heures
madam ɛ rātre d ʃe la modist a sɛ -tɛ:r

et demie, et le dîner est à huit heures? Aucune impor-
e dmi, e l dine ɛ -ta yi -tɛ:r? okyn ɛpor-

tance! Madame n'est pas nerveuse, elle se met au travail,
tā:s! madam nɛ pa nɛrvø:z, ɛl sɛ mɛ o trava:ʃ,

le sourire aux lèvres. Vous avez deviné pourquoi: grâce
lə suri:r o lɛ:vɛ. vu -zavɛ dvine purkwa: grɑ:s

à la «Marmite Atomique», cette merveilleuse inven-
a la «marmit atomik», sɛt mɛrvɛjø:z ɛvā-

tion, le dîner de Monsieur sera prêt à huit heures
sjō, lə dine d masjə sɛrə prɛ a yi -tɛ:r

précises, comme tous les jours! Et Monsieur payera
presi:z, kɔm tu le zu:r! ɛ masjə pɛjra

la note de la modiste sans protester. Approchez donc,
lə not də la modist sɑ̃ proteste. aprɔʃe dɔ̃,

messieurs-dames, n'hésitez pas! Car la « Marmite Ato-
mesjədam, nezite pa! kar la «marmit ato-

mique » se vend à un prix aussi révolutionnant que les
mik» sa vā a ǣ pri osi revolysjonā k le

services qu'elle vous rendra. Ce n'est pas vingt mille,
servis kel vu rādra. s ne pa vē mil,

ce n'est pas quinze mille, ce n'est même pas dix
s ne pa kē.z mil, s ne me:m pa di

mille! Nous savons que nos clients ne sont pas riches,
mil! nu savō k no kliā n sō pa rif,

et notre grande nouveauté n'exige pas le portefeuille
e not grā:d nuvote negzi:z pa l portafæ:ʃ

d'un millionnaire. Tenez-vous bien, messieurs-dames:
dǣ miljone:r. tene vu bjē, mesjədam:

cette invention révolutionnante se vend au prix vrai-
sel ēvāsʃō revolysjonā:t sa vā o pri vre-

ment extraordinaire de... cinq mille? Même pas: trois
mā ekstrərdine:r dǎ... sē mil? me:m pa: trwa

mille francs! Oui, messieurs-dames, vous avez bien
mil frā! wi, mesjədam, vu -zave bjē

entendu: trois mille francs! Trois mille francs, Mes-
-nāīādy: trwa mil frā! trwa mil frā, me-

dames, et toutes les notes de votre modiste et de votre
dam, e tut le~ not dǎ vot modist e d vot

couturière seront payées avec un sourire. Trois mille
kutyrje:r sərō peje avek ǣ suri:r. trwa mil

francs, Messieurs, et vous n'aurez plus un seul dîner
frā, mesjə, e vu nore ply -zǣ sǎl dine

révolutionner
révolutionnant

services : aide

20.000 frcs =
200 NF.

Une couturière
fait des robes.

un fait ɔ: quelque chose qui se passe vraiment

lui ɔ: au camelot

ils achètent quelque chose au camelot = le camelot leur vend quelque chose

faire suite à = venir après

raté! Peut-on hésiter? Non, messieurs-dames! » Ayant
rate! pə -tʃ ezite? nɔ, mesjɔdam! » ejɑ

fait son discours, M. Doumier se rassit, pendant que
fe sɔ̃ disku:r, masjɔ̃ dumje s rasi, pɑdɑ̃ k
tout le monde riait aux larmes. Lui-même, riait aussi.
tu l mɔ̃:d riʒe o larm. lyime:m riʒe osi.

Quand on se fut calmé, il reprit:

kɑ̃ -tʃ s fy kalme, il rɛpri:

« Vous riez, mais c'est un fait que deux ou trois fois
«vu riʒe, me se -tɑ̃ fe kɑ̃ dɔ̃ -zu trwa fwa

par jour, on lui achète une de ses marmites, au camelot.
par ju:r, ɔ̃ lyi aʃet yn dɔ̃ se marmit, o kamlo.

Car, n'est-ce pas, on ne sait jamais: peut-être sont-elles
kar, nes pa, ɔ̃ n se zame: pɑ̃tɛ:t sɔ̃ -tel
aussi bonnes qu'il le dit.
osi bɔn kil lɑ̃ di.

Mais notre autobus s'est remis en marche, et nous
me notr otobys se rmi ɑ̃ marʃ, e nu
n'entendrons pas la suite du discours de notre camelot.
nɑ̃tɑ̃drɔ̃ pa la syit dy disku:r dɔ̃ not kamlo.

Encore quelques minutes, d'ailleurs, et nous voilà
ɑ̃kɔ:r kelk minyt, dajɔ:r, e nu vvalɑ̃

arrivés à la rue Saint-Antoine, qui fait suite à la rue de
arive ɑ la ry sɑ̃ -tɑ̃twan, ki fe syit ɑ la ry d

Rivoli.
rivoli.

La rue Saint-Antoine offre un spectacle qui étonne la
la ry sɑ̃ -tɑ̃twan ɔfr ɑ̃ spektaklɑ̃ ki etɔn la

plupart des touristes, particulièrement ceux qui viennent
plypa:r de turist, partikylyjermā sɔ ki vjen

des pays du Nord. Car les trottoirs de la rue Saint-
de peji dy nɔ:r. kar le trotwa:r dɔ la ry sɛ

Antoine sont un seul, long magasin de produits d'alimen-
-tātwan sɔ -tɛ sɔl, lɔ magazɛ d prɔdyi dalimā-

tation. »

tasjɔ. »

En entendant cela, Robert ne put s'empêcher de s'écrier:
ā -nātiādā sla, robe:r nɔ py sãpeje d sekrie:

« Des produits d'alimentation? Sur le trottoir? A notre
«de prɔdyi dalimātasjɔ? syr la trotwa:r? a notr

époque? Papa m'en avait parlé, mais je croyais que
epok? papa mā -nave parle, me zɔ krwaje k

maintenant, après la dernière guerre, on avait changé
mētnā, aprɛ la dernje:r ge:r, ɔ -nave fãge

cela. »

sla. »

« Je pensais bien que cela vous choquerait, » lui répondit
«zɔ pãse bjɛ kɔ sla vu fɔkre,» lyi repɔdi

M. Doumier en riant. « Et pourtant c'est vrai: on
masjɔ dumje ā rijā. «e purlā se vre: ɔ

vend encore en France toutes sortes de produits d'ali-
vā ākɔ:r ā frã:s tut sort dɔ prɔdyi dali-

mentation sur les trottoirs. Rue Saint-Antoine, ce sont
mātasjɔ syr le trotwa:r. ry sɛ -tātwan, sɔ sɔ

les magasins d'alimentation qui, au lieu de vendre leurs
le magazɛ dalimātasjɔ ki, o lɔ d vā:drɔ lɔr

produit = mar-
chandise

produit d'alimen-
tation(f) = pro-
duit que l'on man-
ge

choquer = éton-
ner désagréable-
ment

Chapitre quarante-neuf (49).

se prolonger = se
continuer

extérieur ↔ in-
térieur

produits à l'intérieur seulement, se prolongent à l'ex-
prodūi a lēterjæ:r sælmā, sə prɔlɔ:ʒ a lɛks-

térieur. On y vend de tout: il y a des boucheries, où
terjæ:r. ɔ -ni vā d tu: il ja de bufri, u

la viande, coupée en morceaux, est placée dehors, sur
la vjā:d, kupe ā morso, ɛ plase dæ:r, syr

des sortes de tables. Il y a des marchands de poissons,
de sort dæ tabl. il ja de marfā d pwasɔ,



La rue Saint-Antoine

qui présentent également leurs produits sur de longues
ki prezā:t egalmā lær prodūi syr dæ lɔ:g

tables placées à l'extérieur. »

tabla plase a lɛksterjæ:r.»

M. Doumier fut interrompu encore une fois par un
masjə dumje fy -lēterɔpy ākɔ:r yn fwa par ɛ

Robert de plus en plus choqué:

rɔbe:r dæ ply -zā ply ʃɔke:

« Mais, oncle Arthur, ne trouvez-vous pas vous-même

« me, ʒ:kl arty:r, nə truue vu pa vume:m

que c'est une terrible chose, de vendre des produits de

kə se -tyn teriblə ʃo:z, də vā:dra de prɔdɥi d

boucherie et du poisson sur le trottoir, à l'extérieur?

bʊfri e dy pwasɔ syr la tɾɔtwa:r, a lekstɛrjæ:r?

La poussière, les mouches, les gens qui touchent pro-

la pusjɛ:r, le mʊf, le ʒā ki tʊf prɔ-

bablement toutes ces marchandises... »

bablɔmā tut se mɑʃādɪ:z... »

Il avait parlé avec une telle animation que Marie-Anne

il ave parlɛ avek yn tel animasjɔ kə mari a:n

en fut tout étonnée. Était-ce là le jeune homme timide,

ā fy tu -tɛtɔnɛ. ɛt s la l ʒœn ɔm timid,

sans cesse rougissant, qui n'avait presque pas osé lui

sā ses ruʒisā, ki nave presk pa oze lɥi

parler depuis son arrivée? Elle était presque choquée

parlɛ dəpyi sɔ -narivɛ? ɛl ɛtɛ presk ʃɔkɛ

de ce changement. Mais elle se dit que le sujet auquel

d sɔ ʃāzmā. mɛ ɛl sɔ di kə l syʒɛ okɛl

avait touché son beau-père devait être un sujet qui

ave tʊʃɛ sɔ bœpɛ:r dəvɛ -tɛ:tr ā syʒɛ ki

intéressait particulièrement le jeune Franco-Hollan-

ɛtɛrɛsɛ partikyljɛrmā l ʒœn frākoollā-

dais. Il lui avait fait oublier sa timidité. Mais natu-

de. il lɥi ave ʃɛ ubliɛ sa timiditɛ. mɛ naty-

rellement, comme Marie-Anne était polie et avait un

relmā, kɔm mari a:n ɛtɛ poli e ave -tā



une mouche

il parle avec animation = il parle à haute voix, avec beaucoup de gestes

timide = nerveux en compagnie d'autres personnes

sans cesse = tout le temps

franco-hollandais = français et hollandais

timide la timidité

être poli = savoir se conduire

présent
la présence

très bon cœur, elle ne dit pas à haute voix ce qu'elle
tre bō kœ:r, el na di pa a o:t vwa s kel

pensait de Robert. Ni aucune des autres personnes
pāse d robe:r. ni okyn de -zo:tra person

présentes non plus, d'ailleurs.

prezā:t nō ply, dajæ:r.

Ce fut M. Doumier qui répondit au jeune homme, en
sə fy masjə dumje ki repōdi o zœn om, ā

riant de bon cœur:

rijā d bō kœ:r:

«Vous avez raison, tout à fait raison, Robert! Il y a
«vu -zave 'rezō, tu -ta fe rezō, robe:r! il ja

de la poussière, il y a des mouches, et il y a des ache-
d la pusjæ:r, il ja de muf, e il ja de -zaf-

teurs qui touchent la marchandise, bien que ce ne soit
tœ:r ki tuf la marfādi:z, bjē k sə 'n swa

dans le cas de :
quand il s'agit de

naturellement pas permis dans le cas des produits de
natyrelmā pa permi dā l ka de prōdyi d

boucherie et du poisson. Il y a tout cela, et nous
bufri e dy pwasō. il ja tu sla, e nu

savons tous que ce n'est pas bien. Mais que voulez-
savō tus kə s ne pa bjē. me kə vule

vous, on y est habitué, on n'y pense généralement pas,
vu, ō -ni e -tabitje, ō ni pā:s zeneralmā pa,

et puis, le gouvernement a tant de choses plus impor-
e pyi, lo guvernamā a tā d so:z ply -zēpor-

tantes à faire, il est si difficile de changer ces petits
tā:t a fe:r, il e si difisil də fāze se pti

détails de la vie quotidienne! » « Mais, oncle Arthur, ce
deta:ɟ də la vi kɔtidʒen! » « *mɛ, ʔ:kl arty:r, s*

que vous appelez des détails de la vie quotidienne sont
kə vu -zaplə də deta:ɟ də la vi kɔtidʒen sɔ

en réalité des choses de la plus grande importance, qui
-tā realite də ʃo:z də la ply grā:d ɛpɔrtā:s, ki

touchent la santé de toute la nation française! »
tuf la sāte d tut la nasjɔ frāse:z! »

Cette fois, ce fut le tour de Marie-Anne de rire, malgré
set fwa, sɔ fy l tu:r də mari a:n də ri:r, malgre

toute sa politesse: « Que de bruit pour quelques
tut sa polites: «kə də bryi pur kɛlk

mouches! Vous auriez dû voir nos marchés de Casa-
mus! vu -zɔrʒe dy vwa:r no marʃe d kaza-

blanca, là, oui, il y avait des mouches! Ici, en France,
blāka, la, wi, il jave də mus! isi, ā frā:s,

ce n'est rien. » Robert aurait été prêt à discuter avec
s nɛ rʒɛ. » robe:r ɔre -tete pre -la diskɥte avek

la jeune femme, malgré sa timidité, mais M. Doumier
la ʒœn fam, malgre sa timidite, mɛ masjɔ dumje

leva la main: « Mon cher Robert, je vous donne pleine-
lua la mɛ: «mɔ ʃe:r robe:r, ʒə vu don plen-

ment raison, mais comme, après tout, ce n'est pas à
mā rezɔ, mɛ kɔm, apre tu, s nɛ pa a

nous de révolutionner ni même de réformer les mar-
nu d revɔlysjɔne ni mɛ:m də reforme le mar-

chés alimentaires de Paris et de France, je crois que
ʃe alimāte:r də pari e də frā:s, ʒə krwa k

quotidien = de
tous les jours

Quand on n'est
pas malade, on est
en bonne santé.

poli
la politesse

alimentaire =
d'alimentation



un oeuf

un œuf [œf]
des œufs [ø]

La crème est la
partie du lait avec
laquelle on fait le
beurre.

On met de la crème
et du sucre
dans le café.

nous ferions mieux de retourner à la rue Saint-Antoine,
nu fərjō mjø d rəturne a la ry sē -tātwan,

où notre autobus, heureusement, s'est arrêté de nou-
u notr otobys, ærəzmā, sɛ -taretɛ d nu-
veau.
vo.

A côté des boucheries et des magasins de poissons, il
a kote de bufri e de magazē d pwasō, il

y a une crèmerie, où l'on peut acheter des œufs, du
ja yn kremri, u lō pø aʃtɛ dɛ -zø, dy

lait, de la crème et tous les produits que l'on fait avec
le, də la kʁem e tu le prɔdyi k lō fɛ avɛk

du lait, il y a des marchands de fruits et de légumes,
dy le, il ja dɛ mɑʃɑ̃ də frɥi e də legym,

une boulangerie, où le pain, toutefois, n'est pas vendu
yn bulāzri, u l pɛ, tɯtfwa, nɛ pa vādy

à l'extérieur, une épicerie, où vous pouvez acheter
a lɛkstɛrjæ:r, yn episri, u vu puve aʃtɛ

toutes sortes de produits alimentaires, par exemple
tut sorti də prɔdyi -zəlīmāte:r, par egzɑ̃:plə

du café, du chocolat, du sucre, du vin, de l'huile, etc.
dy kafe, dy ʃoklɑ, dy sykr, dy vɛ, də lyil, ɛtsɛtɛrɑ.

Dans une épicerie, on peut donc acheter tout ce qu'il
dā -zyn episri, ō pø dō -kafte tu s kil

faut pour la cuisine sauf, naturellement, les produits
fo pur la kyizin sɔf, natyrelmā, le prɔdyi

vendus dans les boucheries et les boulangeries.
vādy dā le bufri e le bulāzri.

On peut donc acheter tout son dîner rue Saint-Antoine,
 ɔ̃ pø dɔ̃ -kaʃte tu sɔ̃ dine ry sɛ̃ -tātwan,

sans faire plus de cent mètres. Et la Française fait
 sã fe:r ply d sã metr. e la frãse:z fe

souvent ses achats deux fois par jour: une fois pour le
 suvã se -zaʃa dø fwa par zu:r: yn fwa pur læ

déjeuner, une autre fois pour le dîner. En tout cas,
 deʒœnɛ, yn o:trə fwa pur læ dine. ã tu ka,

on achète chaque jour la viande, les légumes, les
 ɔ̃ -naʃet ʃak zu:r la vjã:d, le legym, le

fruits, qu'il faut pour les deux grands repas.
 frui, kil fo pur le dø grã rpa.

Mais voilà notre autobus qui se remet en marche. Ah,
 mɛ vwala notr otobys ki s rɛmɛ ã marʃ. a,

ah! il y avait eu un petit accident, c'est ce qui nous
 a! il jave -ty œ pti -taksidã, se s ki nu

avait arrêtés. Maintenant, nous avançons un peu plus
 -zavɛ -tarɛtɛ. mɛtnã, nu -zavãsɔ̃ œ pø ply

vite, je vois que nous approchons de la place de la
 vit, ʒə vva k nu -zapɾɔʃɔ̃ d la plas də la

Bastille.
 basti:j.

Remarquez le changement: la foule est bien diffé-
 rɛmarke l ˈfãzmã: la ful ɛ bjɛ̃ dɛfe-

rente de celle du quartier de la Concorde. C'est que
 rã:t də sɛl dy kartje d la kɔ̃kɔrd. sɛ k

nous approchons des quartiers d'usines et la foule se
 nu -zapɾɔʃɔ̃ dɛ kartje dyzin e la ful sɔ̃

étranger ɔ: peu
connu



l'Amérique (f)
du Nord

quartier ouvrier
= quartier d'ouvriers

craindre
je crains

ne: Ici, le mot
« ne » ne veut
rien dire.

compose en partie d'ouvriers ou de femmes d'ouvriers.
kɔ̃po:z ǎ parti duvrije u d fam duvrije.

A quatre kilomètres de distance de la Concorde, c'est
a kat kilomet da distā:s da la kɔ̃kɔrd, se

un tout autre monde, plus étranger à beaucoup de
-tɛ tu -to:t mɔ:d, ply -zetrāze a boku d

Parisiens des quartiers « élégants » que les quartiers
parizjɛ de kartje «elegā» ka le kartje

élégants de villes lointaines, comme Londres, Rome,
elegā da vil lwēten, kom lɔ:dr, rom,

Stockholm ou une ville d'Amérique. »

stokholm u yn vil damerik.»

« C'est vrai, » dit Robert, « que moi-même, je connais
« se vɛ, » di robe:r, « ka mwame:m, zɔ kɔne

fort mal les quartiers ouvriers d'Amsterdam, où nous
fo:r mal le kartje uvrije damsterdam, u nu

demeurons pourtant depuis longtemps. »

dmcɛrɔ purtā dəpyi lɔtā.»

« Vous voyez donc que la différence n'est pas si grande
« vu vwaje dɔ ka la difɛrā:s ne pa si grā:d

entre nos pays, » dit M. Doumier. Puis il ralluma
ā:trə no peji, » di masjə dumje. pyi il ralyma

son cigare qui s'était éteint, et continua:

sɔ sigə:r ki sete -tɛtɛ, e kɔ̃tɪnyə:

« Avec tout cela, je crains que nous n'oublions notre
« avek tu sla, zɔ krɛ k nu nublɪjɔ not

déjeuner. Il est midi passé, et vous devez avoir faim. »
dezɛne. il ɛ midi pase, e vu dve -zavwa:r fɛ.»

« Oh, non, oncle Arthur! » dit Robert. « Pas encore! »
 « o, nã, ʒ:kl arty:r! » di robe:r. « pa -zãkõ:r! »

« Non, bien entendu, » lui répondit M. Doumier en
 « nã, bjẽ -nãtãdy, » lyi repõdi mãsja dumje ã

riant, « mais vous oubliez que nous sommes dans un
 rijã, « me vu -zublie k nu som dã -zẽ

autobus, place de la Bastille, à Paris, en même temps
 -notobys, plas dã la basti:j, a pari, ã me:m tã

que nous sommes dans notre salon de Villebourg. »
 k nu som dã not salõ d vilbu:r. »

« Je vous demande pardon, je suis bête! » s'excusa le
 « ʒã vu dmã:d pardõ, ʒã syi be:t! » sekskyza l

s'excuser ɔ: de-
mander pardon

jeune homme en rougissant. Et M. Doumier put
 ʒœn œm ã ruzisã. e mãsja dumje py

poursuivre.
 pursyi:vr.

« Il nous faut donc déjeuner. Mais où? Comme je l'ai
 « il nu fo dõ deʒœne. me u? kœm ʒã le

dit, il y a à Paris des centaines de restaurants, grands
 di, il ʒa a pari de sãten dã restorã, grã

et petits, élégants et populaires, chers et bon marché.
 -ze pti, elegã -ze popyle:r, ʃe:r e bõ marʃe.

Nous pouvons déjeuner dans une crémèrie, puisque les
 nu puvõ deʒœne dã -zyn kremri, pyisk le

crémèries sont souvent des restaurants où l'on sert des
 kremri sã suvã de restorã u lõ se:r de

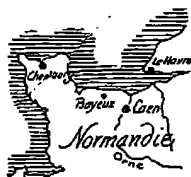
plats très simples, peut-être même seulement un œuf
 pla tre sɛ:pl, pœte:t me:m sælmã œ -næf

La soupe aux to-
mates est un plat.

Chapitre quarante-neuf (49).

étudiant = per-
sonne qui étudie

goûter quelque
chose : manger
un peu de quelque
chose pour savoir
comment est cette
chose



la Normandie

patron : proprié-
taire d'un restau-
rant ou d'un café

clin d'œil = in-
stant

ou deux avec du pain. Nous pouvons déjeuner debout,
u dō avsk dy pē. nu puwō deʒœne dbu,

dans un café du quartier des étudiants. Nous pouvons
dā -zœ kafe dy kartje de -zetydjā. nu puwō

aller à un restaurant russe, à un restaurant italien,
ale a œ restorā rys, a œ restorā italjē,

à un restaurant arabe, et nous pouvons naturellement
a œ restorā arab, e nu puwō natyrelmā

aussi choisir un restaurant français. Je crois que je
osi fwari: œ restorā frāse. ʒə krwa k ʒə

vais vous proposer d'aller goûter la cuisine d'une des
ve vu pɔpɔze dale gute la kyizin dyn de

provinces françaises, par exemple la Normandie.
provē:s frāse:z, par egzā:plə la normādi.

Nous allons donc déjeuner dans un restaurant dont le
nu -zalō dō deʒœne dā -zœ restorā : dō l

patron, que je connais très bien, est de Caen. C'est
patrō, kə ʒ kɔne tre bjē, e d kã. se

assez loin de la place de la Bastille, mais nous avons
-tase lwē d la plas də la basti:j, me nu -zavō

des ailes, puisque tout cela n'est que fantaisie, et nous
de -zel, pyisk tu sla ne k fātezi, e nu

y sommes en un clin d'œil. Voulez-vous entrer? Voilà.
-zi sm ā -nœ klē dœ:j. vule. vu ātre? vwala.

Oh, il n'y a pas une seule table libre! Mais cela ne
o, il nja pa yn sœl tab libr! me sla n

fait rien, je vais appeler mon ami le patron. C'est
fe rjē, ʒə ve aple mō -nami l patrō. se

inutile, il vient justement vers nous. « Bonjour, pa-
-tinytil, il vjē zystemā ver nu. «bōzu:r, pa-

inutile ɔ: pas né-
cessaire

tron! J'ai amené ma petite famille pour lui faire
trō! ze amne ma pīt fami:j pur lyi fē:r

goûter votre excellente cuisine. Mais je vois qu'il n'y a
gute votr ekselā:t kyizin. me z vwa kil nja

pas de tables libres? » « Pas de tables libres? Pour
pa d tab libr? » « pa d tab libr? pur

vous, Monsieur Doumier, il y aura toujours une table
vu, māsja dumje, il jora tuzu:r yn tab

libre dans ma maison. Suivez-moi, s'il vous plaît,
librā dā ma mezō. syive mwə, sil vu plē,

Monsieur Doumier! » Qu'est-ce que je vous avais dit?
māsja dumje! » kes kə z vu -zavē di?

En un clin d'œil, mon ami le patron a « organisé » une
ā -nā klē dœ:j, mō -nami l patrō a « organize » yn

table, une grande table même, où nous serons très
tabl, yn grā:d tablā me:m, u nu srō trē

nous serons bien
ɔ: nous serons
bien assis

bien. Avec un grand sourire, il nous donne le menu,
bjē. avek ā grā suri:r, il nu don lə mny,

nous choisissons un déjeuner simple, mais bien pré-
nu fwazisō ā dezœne sē:pl, me bjē pre-

paré, un déjeuner de deux plats suivis d'un fruit
pare, ā dezœne d də pla syivi dā frqi

comme dessert et d'une bonne tasse de café pour nous
kəm desɛ:r e dyn bɔn ta:s də kafe pur nu

autres grandes personnes. Marie-Anne et Fatima y
-zo:t grā:d person. mari a:n e fatima i

y ɔ: dans le café

mettent une montagne de sucre, moi, je le préfère
met yn mōtəp də sykr, mwa, ʒə l pʁe:fɛ:r

sans sucre. Mais j'y mets un peu de crème. Et vous,
sā sykr. mɛ ʒi mɛ æ pø d kʁem. e vu,

Robert? »

ʁobɛ:r? »

« Un peu de sucre, merci, deux petits morceaux, » ré-
«æ pø d sykr, mɛʁsi, də pti mɔʁso,» re-

pondit Robert, avec un petit sourire cette fois-ci.

pōdi ʁobɛ:r, avɛk æ pti sʁi:r sɛt fwa si.

« Bien, » dit alors M. Doumier, « et maintenant, dé-
«bjɛ,» di alo:r mɔsjø dumje, «e mētnā, de-

jeunons! »

ʒœnɔ! »

Comme il se taisait, ayant dit cela, Marie-Anne lui
kɔm il sɛ teʒɛ, ejā di sla, mari :a:n lyi

demanda: « Et puis, beau-père? » « Et puis, ma fil-
dɛmāda: «e pyi, bɔpɛ:r?» «e pyi, ma fi-

lette, » lui répondit M. Doumier, « puis, nous allons
jet,» lyi rɛpōdi mɔsjø dumje, «pyi, nu -zalɔ

tous nous coucher, pour rêver au bon déjeuner que nous
tus nu kuʃɛ, pʁ rɛv ɔ bɔ dɛʒœnɛ k nu

prendrons ensemble. » « Déjà! Quel dommage! » dit
pʁādʁɔ āsā:bl.» «dɛʒa! kɛl dɔma:ʒ!» di

toute la famille en même temps. Mais comme il était
tut la fami:j ā mɛ:m tã. mɛ kɔm il ɛtɛ

onze heures passées, il n'y eut pas de discussions.

-tɔ:z æ:r pase, il nʲy pa d diʃkysjɔ.

Robert remercia son oncle de l'agréable soirée, et M.
robe:r ramersja sō -nā:kla da lagreablā sware, e masjo

Doumier promet à Marie-Anne et aux enfants une sur-
dumje prōmi a mari a:n e o -zāfā yn syr-

prise pour le lendemain soir. Il fut impossible de tirer
pri:z pur la lādmē swa:r. il fy -tēpsibla da tire

de lui de quoi il s'agissait. Marie-Anne se sentit
da lvi da kwa il sazise. mari a:n sa sāti

rougir un peu, elle croyait deviner. Mais elle ne dit
ruzi:r ā pə, el krwaie dvine. me el na di

rien, par timidité. Elle se dépêcha de monter dans sa
rjē, par timidite. el sa depeša d mōle dā sa

chambre, et s'endormit bientôt, un sourire aux lèvres.
šā:br, e sādormi bjēto, ā suri:r o le:vr.

EXERCICE A.

A midi, tous les Parisiens qui travaillent se — vers le même but: le déjeuner, et les rues sont pleines de monde et de voitures. Les employés ne mangent pas à leur —: ils vont manger chez —, ou au restaurant. La plupart des usines ont aussi des sortes de restaurants où les — prennent leurs repas. Et les — des grands magasins prennent également leurs repas dans le restaurant du magasin.

Une des rues les plus intéressantes de Paris est la rue de Rivoli, qui se termine par la rue Saint-Antoine, parce que cette rue se divise — en deux parties. Il y a la partie «riche», le — des Tuileries, et la partie «populaire», à l'est de l'Hôtel de Ville. Les Parisiennes —

MOTS:

une aise
 une alimenta-
 tion
 une animation
 un bébé
 une boucherie
 une boulangerie
 un bureau
 un camelot
 une cesse
 un clin d'œil
 une couturière
 de la crème
 une crémèrie
 une description
 un discours
 une discussion

un employé
une employée
une épicerie
un étudiant
un extérieur
un fait
un Franco-
Hollandais
une habitude
une invention
une lèvre
une marmite
un millionnaire
une modiste
une mouche
une nation
une note
une nouveauté
un œuf
un ouvrier
un patron
un plat
une politesse
un portefeuille
un porte-
monnaie
une priorité
un produit
d'alimentation
un quartier
une recherche
une santé
du sucre
une timidité
une usine
une vendeuse
alimentaire
atomique
élégant
luxueux
poli
présent
quotidien
raté

achètent leurs robes et autres choses dans les magasins de la première partie. Elles ne vont jamais ou rarement — du Louvre. Différence d'habitudes: l'« élégante » ne se sent pas chez elle dans le monde — au-delà de l'Hôtel de Ville. Et la femme de l'ouvrier n'est pas à l'— dans le monde du quartier de la Concorde.

Les magasins du quartier de la Concorde sont beaucoup plus — que les magasins plus à l'est. Le — d'un touriste y est vite vidé. Mais la rue Saint-Honoré et la place Vendôme sont plus chères encore: là, le — d'un millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Mais on peut aussi acheter ses marchandises à un —, qui les vend sur le trottoir même.

Les trottoirs de la rue Saint-Antoine sont un seul, long magasin de — d'alimentation. Cela — beaucoup de touristes venant des pays du Nord, de Hollande, etc. Mais les Français y sont habitués: au lieu de vendre leurs produits à l'intérieur seulement, ces magasins se prolongent à l'—. Il y a des —, où la viande est placée sur des sortes de tables. L'idée que les — peuvent se poser sur cette viande choque Robert.

Il y a aussi des crémeries, où l'on peut acheter du lait et de la —. On peut aussi y acheter des —, et tout ce que l'on fait avec du lait. Il y a des —, où le pain n'est pas vendu à l'extérieur. Il y a une —, où on peut acheter du café, du sucre, du chocolat, de l'huile, etc. Les crémeries sont souvent des restaurants où l'on sert des — très simples.

EXERCICE B.

Exercice de mots-croisés

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												

timide
choquer
se composer de
je crains
s'excuser
se précipiter
se prolonger
révolutionner
vider
généralement
nettement
pleinement
à bord de
à l'aise
à l'extérieur
à l'intérieur
aucune impor-
tance
au-delà de
chez eux
être bien
être pressé
le long de
le plus possible
ni même
pareil à
l'Amérique
Caen
la Normandie

- 1) Le contraire d'« action ».
Où est la femme de Jean? — femme est à Nice.
- 2) — une victoire veut dire: « gagner une bataille ».
- 3) Signifie: « curé ».
Juin, juillet et août.
- 4) Douze mois ou cinquante-deux semaines.
Le contraire de « partie ».
- 5) Signifie: « a tué ».
Le contraire de « rien ».
- 6) Jour où l'on a un an de plus que la veille.

- 7) Forme du futur du verbe « aller ».
On en fait des bagues.
- 8) Plus fort que la tendresse.
Animal qui ressemble beaucoup à un chien.
- 9) Vous voulez — parler? Oui, je veux vous parler.
Jeanne d'Arc est — à Domremy.
- 10) Sœur du père ou de la mère.
- 11) Il vole dans l'air et vit souvent dans les arbres.
Qui est — monsieur? C'est mon oncle.
Où est — femme? Ma femme est à Paris.
- 12) Connaissez-vous ce livre? Non, vous ne m'— avez
jamais parlé.
Entre le printemps et l'automne.
Où trouverai-je un — ami?
- A) Futur du verbe « aller ».
Ville où est né Tartarin.
- B) Couleur des cheveux qui n'est ni blonde, ni rouge,
ni noire.
- C) Très grande peur.
- D) Signifie: « a créé ».
Voici des cigarettes, j'— ai acheté hier.
- E) Donne-moi ce cigare! Non, je ne peux pas — le
donner.
Signifie: « bateau ».
- F) Ces deux lettres devant le mot « possible » le trans-
forment en son contraire.
Beaucoup d'eau entre deux pays.
Signifie: « donne la mort ».
- G) Fera une opération.
Où est — fille? Votre fille est dans le jardin.

- H) Papier sur lequel la modiste écrit ce qu'on lui doit.
Le contraire de « bruit ».
- I) Signifie: « est resté ».
Jean, tu — lèves? Oui!
- J) Voilà, Pierre, ce livre est pour —! Oh, merci!
Avez-vous une cigarette? Oui, en voilà —!
- K) Il — passe beaucoup de choses intéressantes à Paris.
Tous les pays de l'Espagne et de l'Angleterre jusqu'à la Russie.
Que fais-tu, Yvonne? Mais je — l'ai dit, papa, je joue avec Jean.
- L) Quand une auto va très vite, on ne peut pas l'—
en une vingtaine de mètres.
Singulier de l'adjectif « égaux ».

EXERCICE C.

Voici de nouveau un exercice différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Voici de quoi il s'agit: nous allons vous donner une suite de mots qui, tous, appartiennent à une dizaine de phrases qui racontent une petite histoire. Entre ces mots, il faut que vous placiez les mots qui manquent pour faire les phrases de cette histoire.

Un exemple:

« Homme entré chambre Jean. » La phrase entière est:
« Un homme est entré dans la chambre de Jean. »

Et voici l'exercice:

« Jeune garçon — promenade — bois — découvre —

bouteille — argent — content — maison — parents —
garder? — pas garder? — décide — police — garçon —
triste — attendre — un an et un jour — temps — passe
— personne — demander — bouteille — un an et un
jour — garçon — lettre — police — bouteille — argent
— lui — garçon — famille — heureux — décident —
voyage — argent — trouvé. »

RÉSUMÉ

Jusqu'ici, quand nous avons eu le mot « ne » dans une phrase, ce mot a toujours été une partie d'une négation ou il a eu lui-même le sens d'une négation. Mais voici quelques phrases où le mot « ne » ne semble pas avoir le sens d'une négation: « Levez-vous demain matin plus tôt que vous ne l'avez fait aujourd'hui! » « Demain, j'aurai plus de travail que je n'en ai eu jusqu'ici. » « Sa foi en Jeanne était moins grande qu'elle ne l'a été. » « A Rouen, les Anglais se sentaient plus sûrs qu'ils ne se sentaient à Paris. » « Le portefeuille d'un millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. » « Il faut être nettement plus riche que ne sont la plupart des Parisiens. » Comment peut-on expliquer le « ne » dans ces phrases? Voici:

Que dit la première phrase? Elle dit ceci: « Levez-vous très tôt demain matin; aujourd'hui, vous ne vous êtes pas levé aussi tôt. » Il y a donc, nous le voyons, une idée de négation dans cette phrase, et le sens du mot « ne » nous semble plus clair. La deuxième phrase, que dit-elle? Elle dit: « J'aurai beaucoup de travail demain;

je *n'ai jamais* eu autant de travail jusqu'ici. » De nouveau, il y a là une idée de négation, ce qui explique le mot « ne ».

De même, la troisième phrase dit: « Sa foi en Jeanne *n'a jamais* été très grande jusque là; elle est encore moins grande maintenant. »

Et la phrase suivante: « Les Anglais *ne* se sentaient pas sûrs à Paris; ils se sentaient plus sûrs à Rouen. » La cinquième phrase dit de même: « Il *ne* faut presque pas de temps pour dire que le portefeuille d'un millionnaire a été vidé; il faut encore moins de temps pour le faire. »

Et la dernière phrase dit enfin: « La plupart des Parisiens *ne* sont pas très riches; il faut être nettement plus riche qu'eux. »

Pour mieux saisir l'idée de négation qu'il y a dans les phrases que nous venons de voir, comparons-les aux phrases suivantes:

« Vous ne vous lèverez jamais plus tôt que vous l'avez fait aujourd'hui. » Ici, pas de « ne » dans la deuxième partie de la phrase (après le mot « que »), parce qu'il n'y a là aucune idée de négation. Cette phrase signifie: « Vous vous êtes levé très tôt aujourd'hui; vous ne vous lèverez jamais plus tôt. »

De même: « Je n'aurai jamais autant de travail que j'en ai eu aujourd'hui. » Pas de « ne » dans la deuxième partie de la phrase (après le mot « que »), parce qu'il n'y a pas là d'idée de négation. Cette phrase veut dire:

« J'ai eu beaucoup de travail aujourd'hui; je n'aurai jamais autant de travail. »

Et encore: « Jamais sa foi en Jeanne n'a été moins grande qu'elle a été ces jours-ci. » Pas d'idée de négation dans la partie de la phrase qui vient après le mot « que », car cette phrase signifie: « Sa foi en Jeanne est très faible (ou petite) ces jours-ci; elle n'a jamais été moins grande (ou plus faible). »

Et enfin: « Les Anglais ne se sont jamais sentis plus sûrs de leur victoire qu'ils le furent à Rouen. » Pas non plus d'idée de négation dans la deuxième partie de la phrase, après le mot « que », puisque cette phrase signifie: « Les Anglais furent très sûrs de leur victoire à Rouen; ils ne s'en sont jamais sentis plus sûrs. »

Mais voici une sorte de phrases où le « ne » dans la partie de la phrase qui vient après « que » semble être encore moins nécessaire que dans les phrases dont nous avons parlé au début de ce résumé. C'est la sorte de phrases suivante:

« Je crains que nous n'oublions notre déjeuner. » Dans ce cas, il faut bien reconnaître que le mot « ne » n'a aucun sens. Bien que l'on puisse peut-être dire que la phrase: « Je crains que nous n'oublions notre déjeuner » signifie: « J'espère que nous n'oublierons pas notre déjeuner, » on ne peut pas dire que le mot « ne » qui vient après le « que » ait vraiment le sens d'une négation. D'ailleurs, ce « ne » n'a vraiment été attaché au verbe « craindre » qu'à partir du XVII^e siècle. Il n'apparaissait que rarement dans cette sorte de phrases dans la vieille langue.

PARIS : L'APRÈS-MIDI ET LE SOIR

Comme convenu, on se réunit de nouveau le lende-
kom kōvny, ɔ s reyni d nuvo la lād-

convenir = déci-
 der ensemble

main dans le salon, pour écouter la suite du « récit »
mē dā l salō, pur ekute la syit dy «resi»

de M. Doumier sur Paris. Mais avant qu'il ait eu le
d masjə dumje syr pari. mē avā kil ɛ -ty l

temps de commencer, Marie-Anne demanda: « Et la
tā d komāse, mari a:n dāmāda: «e la

surprise que vous nous avez promise, beau-père?
syrpri:z kə vu nu -zave prōmī:z, bopɛ:r?

Vous l'avez oubliée? » « Non, non, Marie-Anne, je n'ai
vu lave ubliɛ? » «nō, nō, mari a:n, ʒə ne

pas oublié ma promesse, mais ma surprise n'est que
pa ubliɛ mā prōmes, mē ma syrpri:z nɛ k

pour dix heures et quart. Comme il n'est maintenant
pur di -zæ:r ɛ kə:r. kom il nɛ mētnā

que huit heures trois quarts, nous avons devant nous
kə ʒi -tæ:r trwa kə:r, nu -zavō dvā nu

une heure et demie pour terminer notre petit tour de
ʒn æ:r ɛ dmi pur termine nɔt pəti tu:r də

Paris. Si vous n'avez pas changé d'idée, bien enten-
pari. si vu nave pa fāʒe dide, bjē -nātā-

du, » ajouta-t-il. Tous assurèrent que non, et M.
dy, » azuta -tīl. tus asyre:r kə nō, ɛ masjə

Doumier put donc continuer son récit sur Paris:
dumje py dō kōtinje sō resi syr pari:

«Vous vous rappelez que nous avons déjeuné chez
«vu vu raple k nu -zavō dežæne je

mon bon ami de Normandie. Après cet excellent dé-
mō bon ami d normādi. apre set ekselā de-

jeuner, nous avons besoin de repos. Je vous propose
žæne, nu -zavō bazwē d rəpo. žə vu prəpə:z

donc une petite promenade le long de la Seine.
dō -kyn patit prōmnad lə lō d la sɛ:n.

D'accord? » « D'accord, » répondit Arthur pour les
dakɔ:r?» «dakɔ:r,» rɛpōdi arty:r pur le

autres. «Alors, venez! » « Nous ne descendrons pas
-zo:tr. «alɔ:r, vɛne!» «nu n desādrō pa

encore jusqu'au bord de l'eau, mais nous resterons un
-zāko:r žysko bɔ:r də lo, mɛ nu restərō ā

peu en haut, dans la rue, à chercher dans les caisses
pə ā o, dā la ry, a fɛrʃe dā le kɛs



Un bouquiniste

des bouquinistes un livre qui nous intéresse. Ici, nous
de bukinist æ li:vra ki nu -zēteres. isi, nu

ne sommes pas dans un magasin, beaucoup des livres
n som pa dā -zæ magazē, boku de li:vra

des bouquinistes sont neufs, il est vrai, mais la plupart
de bukinist sō næf, il ε vre, me la plypa:r

ont appartenu à une ou plusieurs autres personnes
ō -tapartony a yn u plyzjæ:r -zo:t pɛrson

avant de finir dans la caisse du bouquiniste. Et quand
avā d fini:r dā la kes dy bukinist. e kā

on vient y chercher un livre, on n'est jamais pressé.
-tō vjē i fɛrʃe æ li:v, ō ne zame prese.

On prend son temps, on se décide, change d'idée, se
ō prā sō tū, ō s desid, fā:ʒ dide, sō

décide de nouveau, et on finit peut-être par ne rien
desid dā nuvo, e ō fini pæte:t par nō rjē

acheter du tout. Ou bien on change d'idée une
-næʃte dy tu. u bjē ō fā:ʒ dide yn

deuxième fois, et bien que l'on soit pauvre, on ouvre
dəzjɛm fwa, e bjē kə lō swa pɔ:v, ō -nu:vra

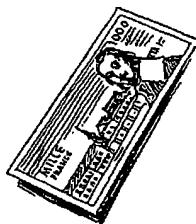
son maigre portefeuille et on en tire son dernier billet
sō mɛ:grə portafæ:j e ō -nā ti:r sō dernje biʃe

de mille. On quitte le bouquiniste avec un beau livre,
d mil. ō kit lə bukinist avek æ bo li:v,

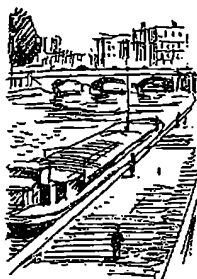
mais on payera l'achat du livre en ne mangeant que
me ō pɛjra laʃa dy li:v ā n māzā k

fruits et légumes le reste de la semaine. Et ce n'est
fruʃi e legym lə rest də la smen. e s ne

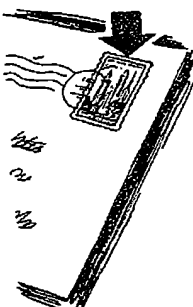
neuf = qui vient
 d'être fait (ou qui
 en a l'air)



un billet de mille



un quai



un timbre

nouveau = que
l'on n'a pas eu ou
connu jusqu'ici

nouveau
nouvelle
neuf

J'ai acheté un
nouveau chapeau.

On a découvert
une nouvelle étoi-
le.

Je n'achète que
des livres neufs.

pas seulement des livres que l'on peut acheter sur les
pa sælmā de li:vra kə lō pə aʃte syr le
quais de la Seine. On peut par exemple y acheter des
ke d la se:n. ɔ̃ pə par egzā:pl i aʃte de
timbres. »

tē:br. »

« Oh, cela m'intéresserait beaucoup, » dit Robert, « je
« o, sla mēteresre boku, » di robe:r, « ʒə
collectionne des timbres depuis l'âge de dix ans. »
koleksjɔ̃ de tē:brə dəpɥi la:ʒ də di -zā. »

« Moi, » dit Arthur, « je collectionne aussi des timbres!
« mwa, » di arty:r, « ʒə koleksjɔ̃ osi de tē:br!

J'en ai acheté de nouveaux la semaine dernière. Et
ʒā -ne aʃte d nuvo la smen dernjɛ:r. e

beaucoup sont neufs! » « Vraiment? » lui dit Robert,
boku sɔ̃ næʃl » « vremā? » lyi di robe:r,

« il faut que je les voie! » « Je vous les montrerai de-
« il fo k ʒə le vwa! » « ʒə vu le mōtrɛr d-

main! » dit Arthur.

mē! » di arty:r.

« Je vois que nous avons bien fait de faire un tour sur
« ʒə vwa k nu -zavɔ̃ bjɛ fe d fe:r æ tu:r syr

les quais de la Seine, » dit M. Doumier. « Mais on
le ke d la se:n, » di masʝə dumje. « me ɔ̃

peut y trouver encore plus que cela: si nous continuons
pə i truve āko:r ply k sla: si nu kōtinɥɔ̃

notre promenade, nous trouverons des marchands de
not promnad, nu truvrɔ̃ de marʃā d

fleurs, des marchands d'oiseaux deux fois par semaine,
flœ:r, de maršā dwazo dɔ fwa par sɔmen,

des marchands de tableaux, etc. Et si vous êtes
de maršā d tablo, etsetera. e si vu -zet

fatigués de marcher, nous pouvons nous arrêter, et
fatige d marše, nu puwō nu -zarete, e

regarder en bas. Vous voyez ces gens? Ce sont des
rgarde ā ba. vu vwaje se žā? sɔ sō de

pêcheurs. Ils sont là depuis des heures peut-être, et
pešœ:r. il sō la dɔpyi de -zœ:r pœtœ:tr, e

ils ne s'en iront que lorsqu'ils auront pêché de quoi
il nɔ sã -nirō k lɔrskil -zrō peše d kɔwa

faire un dîner. » « Mais quels poissons trouvent-ils, dans
fe:r ǎ dine.» «me kel pwasō tru:v -til, dā

la Seine? » demanda Fatima, « est-ce qu'il y a vrai-
la se:n?» dɔmāda fatima, «es kil ja vre-

ment des poissons, dans une ville comme Paris? »
mā de pwasō, dā .-zyn vil kom pari?»

« Oh, ce ne sont pas de gros poissons, » lui répondit
«o, sɔ n sō pa dɔ gro pwasō,» lɔi repōdi

M. Doumier, « mais même de petits poissons de dix
masjɔ dumje, «me me:m dɔ pti pwasō dɔ di

centimètres peuvent se manger. Et quand on doit
sātimet pœ:v sɔ mǎže. e kã -tō dwa

faire durer pendant longtemps un pauvre billet de
fe:r dyre pādā lōtā ǎ po:vra bje d

mille, on est bien content que la Seine vous permette,
mil, t -ne bjē kōtā k la se:n vu permet,



un tableau

de quoi faire ɔ: as-
 sez de poissons
 pour faire

se manger ɔ: être
 mangés

Chapitre cinquante (50).

gratuitement =
pour rien
gratuit = qui ne
coûte rien



un peintre

rendre ɔ: faire

célèbre = très
connu

indifférent à ↔
intéressé à

ce qui a été dit ɔ:
ce que les peintres
ont dit

une fois par jour, de manger gratuitement. Il y a si
yn fwa par zu:r, də māze gratytmā. il ja si
peu de choses gratuites, de nos jours.
pø d ʃo:z gratyit, də no zu:r.

Continuons notre promenade! Un peu plus loin, voyez-
kōtinuō not promnad! æ pø ply lwē, vwaje
vous un homme qui semble rêver, en regardant la
vu æ -nom ki sā:blə reve, ā rgardā la

Seine couler, les bateaux passer, les gens se promener
se:n kule, le bato pase, le zā s promne

sur l'autre bord? C'est un peintre. Ce qu'il a devant
syr lo:t 'bo:r? se -tā pē:tr. s kil a dvā

lui est un tableau, peut-être est-ce le tableau qui doit
lyi ε -tā tablo, pæ:tr es la tablo ki dwa

le rendre célèbre. Quel est le peintre qui n'a pas, une
l rā:dra sele:br. kel ε l pē:tra ki na: pa, yn

fois au moins, rêvé d'être célèbre? Celui que nous
fwa o mwē, reve de:t sele:br? selyi k nu

regardons est sûrement pareil aux autres sur ce point:
rgardō ε syrmā pare:j o -zo:trə syr sə pwē:

indifférent à tout ce qui l'entoure, plein de foi en lui-
ēdiferā a tu s ki lātu:r, plē d fwa ā lyi-

même et en ses possibilités, il cherche une manière
mε:m ε ā se posibilite, il ʃerʃ yn manje:r

nouvelle de dire ce qui a été dit au moins mille fois
nuvel də di:r sə ki a ete di o mwē mil fwa

avant lui. Qui sait? Peut-être réussira-t-il, et peut-
avā lyi. ki se? pæ:tr reysira -tīl, ε pæ-

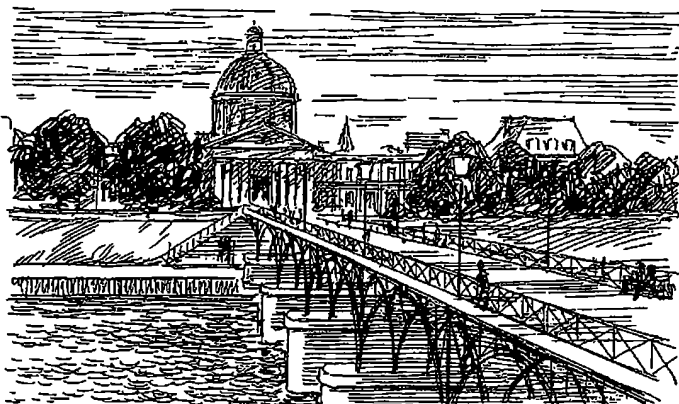
être trouvera-t-on un jour son tableau dans un musée
te:t truura -tō ã zu:r sō tablo dā -zã myze

de Paris.

d pari.

Près du Louvre, la Seine est traversée par le pont des
pre dy lu:vr, la se:n e traverse par la pō de

Arts. C'est un des plus jolis de Paris. Tenez, il est là,
-za:r. se -tã de ply zoli d pari. tene, il e la,



Le pont des Arts

sur notre plan, et voici un dessin qui le montre. »

syr not plã, e vvasi ã desẽ ki l mō:tr.»

M. Doumier trouva sur sa table un très beau livre
məsje dumje truva syr sa tabl ã tre bo li:vra

sur les ponts de Paris et l'ouvrit à un dessin qui re-
syr le pō d pari e luuri a ã desẽ ki ra-

présentait le pont des Arts.

prezãte l pō de -za:r.

tel quel : tel qu'il
était

piéton = personne
qui va à pied

à l'usage des
piétons = pour
servir aux piétons

tranquille
la tranquillité



une pipe

« Le pont des Arts, » dit M. Doumier, « a été construit
«*la pō de -za:r,*» *di masja dumje,* « a été *kōstryi*
en 1803, sur l'ordre de Napoléon, qui était
ā dizyi sā trwa, *syr l'ōrdrō dō napoleō,* *ki ete*
alors Premier Consul. Ce qui est heureux, pour nous
-tal:r pramje kōsylv. s ki e -tærō, *pur nu*
autres, c'est que ce pont soit resté tel quel jusqu'à
-zo:tr, *se k sō pō swa reste tel kel zyska*
notre époque. Il fut en effet construit uniquement à
notr epok. il fy -tā -nefe kōstryi ynikmā a
l'usage des piétons. Là donc, aujourd'hui, aucune auto
lyza:z dē pjētō. la dō, ozurdyi, okyn oto
ni aucune autre machine à faire du bruit ne dérange
ni okyn ot masin a fe:r dy bryi nō derā:z
les rêveurs. Devant un des plus beaux paysages de
le revœ:r. dāvā -tā dē ply bō pējiza:z dō
Paris, on peut en toute tranquillité allumer sa pipe —
pari, ō pō ā tut trākilite alyme sa pip —
si on fume la pipe — et partir bien loin, porté par sa
si ō fym la pip — e parti:r bjē lwē, porte par sa
fantaisie, tandis qu'à deux cents mètres de là, de
fātezi, tādi ka dō sā met dō la, dō
l'autre côté du Louvre, autos et autobus remplissent
lo:t kote dy lu:vr, oto e okobys rāplis
de leur bruit la rue de Rivoli.
dō lœr bryi la ry d rivoli.
Veut-on faire un tour sur l'eau? — C'est bien simple.
vō -tō fe:r ā tu:r syr lo? — se bjē sē:pl.

On n'a qu'à faire quelques pas, jusqu'à l'embarcadère

õ na ka fe:r kelk pa, zyska lābarkade:r

embarcadère o:
endroit d'où par-
tent les bateaux

des « bateaux-mouches ».

de «batomuf».»

« Des bateaux-mouches? Oh, quel joli nom! » dit Robert.

«de batomuf? o, kel zoli nō!» di robe:r.

« Pourquoi les appelle-t-on ainsi? Sont-ils aussi petits

«purkwa le -zapel -tõ Ēsi? sō -tīl osi pti

que des mouches? »

k de muf?»

« Oh, non! » lui répondit M. Doumier, « ils ne sont

«o, nō!» lvi repōdi māsjo dumje, «il nā sō

pas si petits que cela. Ils ne sont pas grands, il est

pa si pti k sla. il nā sō pa grā, il e

vrai, mais il peut y avoir beaucoup de passagers à

vre, me il pø javwa:r boku d pasaze a

bord d'un bateau-mouche, et il y a même un restau-

bo:r dā batomuf, e il ja mē:m ā resto-

rant (qui — entre nous soit dit — est très cher). Je

rā [ki — ā:trə nu swa di — e tre fe:r]. zø

ne sais donc pas pourquoi ils s'appellent bateaux-

n se dō pa purkwa il sapel bato-

mouches, mais quelqu'un pourra peut-être nous le

muf, me kelkā pura pæte:t nu l

dire, quand nous monterons à bord. » M. Doumier

di:r, kā nu mōtrō a bo:r.» māsjo dumje

dit cela avec un petit sourire intérieur, car cela lui

di sla avek ā pti suri:r ēterjæ:r, kar sla lvi

intérieur o: qu'on
ne voit pas

donnera le temps de trouver une explication, ou bien
donra l tã dã truve yn eksplikasjõ, u bjẽ

de se rappeler pourquoi on a donné ce nom à ces ba-
d sã raple purkwa õ -na done s nõ a se ba-

teaux. Mais il n'est pas sûr de l'avoir jamais su.

to. mẽ il nẽ pa sy:r dã lauwa:r zame sy.

« Nous voici donc à l'embarcadère des bateaux-
«nu vwasi dõ -ka lãbarkade:r de bato-

mouches, » reprend-il. « C'est là, en bas, vous voyez?

muf,» rãprã -til. «sẽ la, ã ba, vu vwaje?»

Nous sommes sur le quai Anatole France, et nous

nu som : sy:r la ke anatol frã:s, e nu

avons toujours le Louvre en face de nous. C'est là,

-zavõ tuzu:r la lu:vr ã fas dã nu. sã la,

sur notre plan. Nous avons de la chance, voilà juste-

sy:r not plã. nu -zavõ d la fã:s, vwalã zystã-

ment un bateau-mouche qui approche. Ils ne partent

mã ã batomuf ki aprɔf. il nã part

que du quai Anatole France, voyez-vous, et une fois

kã dy ke anatol frã:s, vwaje vu, e yn fwa

seulement toutes les deux heures. Vite, descendons

sãlmã tuti le dã -zœ:r. vit, desãdõ

et montons à bord! Ah, une question: ferons-nous le

e mõlõ a bo:r! a, yn kesijõ: fãrõ nu l

petit ou le grand tour? Le grand tour est de 30

pãti u l grã tu:r? la grã tu:r ẽ dã trã:t

kilomètres, le petit de 15. »

kilometr, la pti dã kã:z.»

« C'est une des meilleures manières de se promener dans

«se -tyn de mejæ:r manje:r də s prɔmne dā

Paris, je crois, » continue M. Doumier, « c'est du moins

pari, ʒə krwa, » kɔliny məsjə dumje, «se dy mwē

la plus charmante, s'il fait beau temps. Assis en toute

la ply farmāt, sil fε bo tā. asi ā tut

charmant = qui
plaît beaucoup

tranquillité, on voit les plus beaux monuments de

trākilitē, ɔ vwa le ply bo monymā d

Paris, ses plus beaux ponts (je crois qu'on passe sous

pari, se ply bo pɔ [ʒə krwa kɔ pa:s su

vingt-cinq ponts) passer devant et au-dessus de soi,

vētsē pɔ] pase dvā e oɔsy d swa,

pendant que le bateau glisse doucement sur l'eau

pādā k la bato glis dusmā syr lo

glisser ɔ: avancer
légèrement et
sans bruit

verte.

vert.

Voilà à notre gauche la Tour Eiffel, et à droite le

vvala a not go:f la tu:r efel, e a drwat la

Palais de Chaillot avec ses musées et son théâtre, un

pale d fajo avek se myze e sɔ tea.tr, ā

des meilleurs de Paris. Et là, là, regardez: en plein

de mejæ:r də pari. e la, la, regarde: ā plē

en plein centre =
exactement au
centre

centre de Paris, des hommes en costume de bain

sā:trə də pari, de -zom ā kostym də bē

costume de bain
= vêtement pour
le bain

sortent de l'eau et se mettent à jouer à la balle. Puis

sort də lo e s met a ʒwe a la bal. pyi

ils se couchent au bord de l'eau et prennent un bon

il s kuf o bɔ:r də lo e pren ā bɔ

cœur ɔ: centre

bain de soleil. On voit cela en plein cœur de Paris! »
bē d solɛ:j. ɔ vwa sla ā plē kœ:r də pari!»

« Mais il doit faire froid! » dit Fatima. « Froid? » dit
« me il dwa fe:r frwa!» di fatima. « frwa?» di

M. Doumier, « oh, pardon, j'ai oublié de vous dire
məsʃə dumje, « o, pardɔ̃, ʒə ublie d vu di:r

que, dans ma fantaisie, nous étions en été. On ne
kə, dā ma fātezi, nu -zɛtjɔ̃ -zā -nete. ɔ n

pourrait pas parler de bateaux glissant sur l'eau, de
pure pa parle d bato glisā syr lo, də

rêveurs et de paysages charmants si le récit se passait
revœ:r e d peʒiza:ʒ fərmā si l resi s pase

en hiver. » Puis, M. Doumier poursuivit:

ā -nive:r.» pyi, məsʃə dumje pɜrsɜivi:

« Quand nous aurons fait notre promenade, nous pour-

« kā nu -zɔrɔ̃ fe nɔt prɔmnad, : nu pu-

rons peut-être prendre une glace ou un café ou autre

rɔ̃ pœtɛ:t prā:dr yn glas u ā kafe u o:t

chose, puis revenir sur les grands boulevards. Pour

ʃo:z, pyi rœvni:r syr le grā bulva:r. pur

se rendre à ɔ:
 aller à

nous y rendre, nous traverserons de nouveau la rue

nu -zi rā:dr, nu travɛrsəɔ̃ d nuvo la ry

de Rivoli. Et peut-être y trouverons-nous encore un

d rivoli. e pœtɛ:tr i truvɔ̃ nu ākœ:r ā

de ces camelots que les Parisiens aiment tant. Venez!

d se kamlo k le parizjē ɛ:m tā. vɔne!

Oui, écoutez, de l'autre côté de la rue, je crois que

wi, ekute, də lo:t kote d la ry, ʒə krwa k

j'entends un camelot. Approchons! C'est bien cela, et
ǰātā æ kamlo. aprɔʃ! se bjē sla, e

ce qui est intéressant, c'est que c'est une femme, et
s ki e -iēteresā, se k se -tyn fam, e

qu'elle vend des blaireaux. Écoutons son discours!
kel vā de blero. ekutɔ sɔ diskur!

« Et voilà la bonne affaire! Qui m'enlève ça? Deux
« e vwala la bon afɛ:r! ki mālɛ:v sa? dɔ

cents francs! Et je vous les garantis deux ans! Dans
sā frā! e ʒ vu le garāti dɔ -zā! dā

les magasins de l'avenue de l'Opéra, qu'est-ce que ça
le magazē d lavny d lopera, kɛs kə sa

coûte? Sept cent cinquante francs! Eh bien, moi, je
kut? set sā sɛkɑ:t frā! e bjē, mwɑ, ʒə

vous les vendes à deux cents francs! Et ce n'est pas un
vu le vā a dɔ sā frā! e s nɛ pa æ

produit quelconque, c'est de la bonne marchandise
prɔdyi kelkɔ:k, se d la bon marʃādi:z

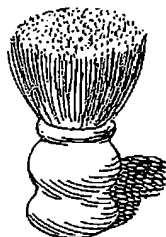
française! Vous pourrez en faire tout ce que vous
frāse:z! vu pure ā fɛ:r tu s kə vu

voudrez, Messieurs, jusqu'à les mettre dans l'eau
vudre, mesjɔ, ʒyska le met dā lo

bouillante, ils resteront comme neufs. Et ça ne s'use
buʃā:t, il ʃɛstɛrɔ kɔm nœf. e sa n sy:z

pour ainsi dire pas: après deux ans d'usage, vous n'y
pur ɛsi di:r pa: aprɛ dɔ -zā dyza:ʒ, vu ni

verrez rien. Un miracle? Non, seulement mes blai-
vere rjē. æ mira:kl? nɔ, sœlmā me blɛ-



un blaireau

enlever (famille de se promener)
 ɔ: acheter rapidement

garantir (famille de finir) = assurer qu'une marchandise sera bonne

avenue = rue, généralement très large

Opéra = théâtre où l'on chante

un produit quelconque = n'importe quel produit

eau bouillante = eau qui a 100 degrés

cela ne s'use pas = cela reste comme neuf

miracle = chose extraordinaire que l'on ne peut pas expliquer

Chapitre cinquante (50).

en pur nylon =
seulement en ny-
lon

reaux sont en nylon, en pur nylon français. Voilà
ro sã -tã nilõ, ã py:r nilõ frãse. vwala

tout le miracle. Et je le répète: nous vous les garan-
tu l mira:kl. e ʒo l repet: nu vu le garã-

tissons deux ans. Ce n'est donc pas un blaireau quel-
tisõ dø -zã. s ne dõ pa ã blero kel-

conque: vous pouvez sans rougir l'offrir à vos amis
kõ:k: vu puve sã ruzi:r lofri:r a vo -zami

comme cadeau de Noël ou de Nouvel An. Approchez,
kom kado d noel u d nuvel ã. aproʃe,

messieurs-dames, approchez! »

mesjødã, aproʃe!»

M. Doumier s'arrête pour souffler, pendant que
masjø dumje saret pur sufle, pãdã k

Marie-Anne, en riant, lui dit que s'il avait continué
mari a:n, ã rijã, lyi di k sil avẽ kõtĩnye

pendant cinq minutes seulement, elle lui aurait deman-
pãdã sẽ minyt søelmã, el lyi øre dmã-

dé de lui vendre un blaireau. «Vous auriez dû faire
de dø lyi vã:dr ã blero. «vu -zørje dy fe:r

du théâtre, beau-père, » dit-elle. A son grand étonne-
dy tea:tr, bope:r,» di -tel. a sã grã -teton-

ment, son beau-père lui répond: «Mais j'ai fait deux
mã, sã bope:r lyi repõ: «me ʒe fe dø

ans de théâtre quand j'étais jeune. Et j'aurais con-
-zã d tea:trø kã ʒete ʒæn. e ʒore kõ-

tinué si ma mère n'était pas morte à cette époque,
lĩnye si ma me:r nete pa mort a set epøk,

suivie peu de temps après par mon père. J'avais alors
syivi pø d tã apre par mō pɛ:r. zavɛ alɔ:r

une sœur plus jeune que moi de quinze ans dont je
yn sœ:r ply zœn kə mwa d kɛ:z ā dō zə

suis soudain devenu le seul parent (nous n'avions
syi sudɛ dœny lə sœl parā [nu navjō

qu'un oncle qui demeurait en Espagne). Cela a été
kœ -nɔ:kla ki dmœre ā -nɛspaj]. sla a ɛtɛ

un moment très dur. Mais j'ai pris la décision de
œ momā trɛ dy:r. mɛ zɛ pri la dɛsɪzjō d

quitter le théâtre pour chercher une situation plus
kite l tɛa:trə pur ʃɛrʃɛ yn sityasjō ply

sûre, je suis devenu professeur de français et d'his-
sy:r, zə syi dœny pɒfɛsœ:r də frãse e dis-

toire, comme mon pauvre père. Et j'ai essayé d'oublier
twa:r, kœm mō pɔ:vɔrə pɛ:r. e zɛ ɛsɛʃɛ dʊbliɛ

le théâtre. Puis j'ai rencontré celle qui devait devenir
l tɛa:tr. ply zɛ rākōtɛrɛ sɛl ki dʊɛ dœmi:r

ma femme, nous nous sommes mariés, nous avons
ma fam, nu nu sœm marjɛ, nu -zavō

fondé une petite famille, et mes rêves de théâtre sont
fōdɛ yn pɔtit fami:ʃ, e mɛ rɛ:v də tɛa:trə sō

restés des rêves. Voilà pourquoi le vieux Doumier
restɛ dɛ rɛ:v. ~ vɔlɑ purkwa l vjɔ dumiɛ

fait le clown. »
ʃɛ l klun.»

« Un clown? Oh, ne dites pas cela, beau-père! » s'écria
«œ klun? o, nɔ dit pa sla, bœpɛ:r!» sɛkɾia

plus jeune que
 moi de quinze ans
 = qui a quinze
 ans de moins que
 moi

M. Doumier dit
 « mon pauvre père »
 parce que son
 père est mort.



un clown

Chapitre cinquante (50).

Un peintre est un artiste.

Marie-Anne. « Merci, ma petite, » lui dit M. Doumier,
mari a:n. « mersi, ma pitit, » lɥi di masjø dumje,

« mais tu sais, un clown aussi est un artiste. Mais con-
« me ty se, œ klun osi ɛ -tœ -nartist. me kɔ-
 tinuons!
tinuɔ!

Jusqu'à six heures, Paris reste à peu près le même.
gyska si -zœ:r, pari rest a pø pre l mɛ:m.

d'un seul coup =
 tout d'un coup

Mais à six heures, tout change d'un seul coup, car à
me a si -zœ:r, tu fä:ʒ dœ sœl ku, kar a

six heures, la plupart des bureaux ferment et des di-
si -zœ:r, la plypa:r de byro ferm e de di-

zaines de milliers d'employés rentrent chez eux en
zen dæ milje dāphwaje rā:træ se -zø ă

même temps. Si vous êtes las de vivre, vous n'avez
mɛ:m tã. si vu -zet la d vi:vɾ, vu nave

qu'à traverser à six heures cinq l'avenue des Champs-
ka traverse a si -zœ:r sē:k lavny de fã

Élysées ou la place de l'Étoile. Si vous arrivez de
-zelize u la plas dæ letwal. si vu -zarive d

l'autre côté sans accident, c'est que votre destin est de
lo:t kote sã -zaksidã, se k vɔt destē ɛ d

vivre très vieux :
 devenir très vieux

vivre très vieux. Car le fleuve d'autos de midi n'est
vi:vɾæ tre vjø. kar læ flœ:v doto d midi nɛ

rien à côté de celui de six heures. Il y a quelque chose
rjē a kote d selyi d si -zœ:r. il ja kelkə fo:z

de grand dans ce spectacle.
dæ grã dã sɔ spektakl.

Puis, à six heures et demie, ce sont les grands maga-
pɥi, a si -zæ:r e dmi, sɔ sɔ le grã maga-
 sins qui ferment, et leurs employés qui remplissent
zɛ ki ferm, e lœr -zãplwajɛ ki rãplis
 les rues de vie et de bruit. Vers la même heure, tantôt
le ry dɔ vi e dɔ bryi. vɛr la mɛ:m æ:r, tãto
 dans un quartier de Paris, tantôt dans l'autre, des
dã -zã kartje d pari, tãto dã lo:tr, de



Une foire

lampes de toutes couleurs s'allument, des phono-
lã:p dɔ tut kulœ:r salym, de fono-
 graphes se mettent à jouer de la musique de danse, et
graf sɔ mɛt a zɥe d la myzik dɔ dã:s, e
 la fête du quartier commence. Il y a toujours fête
la fɛ:t dy kartje kɔmã:s. il ja tuzu:r fɛ:t
 dans un ou plusieurs quartiers de Paris, et selon l'en-
dã -zã u plyziœ:r kartje d pari, e slɔ lã-

Le 14 juillet est la
 fête nationale des
 Français.

gai
la gaité

l'avenir(m) = ce
qui se passera, qui
ne s'est pas encore
passé

chance ɔ: possibi-
lité

se présenter ɔ: ap-
paraître, se mon-
trer

droit, les foires sont toutes petites, comme celle de la
drwa, le fwa:r sō tut pētī, kom sel dā la
place Baudoyer, entre la rue de Rivoli et la Seine, ou
plas bodwaje, ā:trə la ry d rivoli e la se:n, u
grandes comme celle de la place de la Bastille. Mais,
grā:d kom sel dā la plas dā la basti:ʃ. mē,
grandes ou petites, ces foires se ressemblent toutes par
grā:d -zu ptiī, se fwa:r sə rsā:blə tut par
leur musique, leur gaité, leur lumière et leur vie. Et
lær myzik, lær gete, lær lymjə:r e lær vi. e
elles sont un des nombreux spectacles de Paris qui ne
el sō -tē de nōbrə spektaklə dā pari ki n
coûtent rien. Naturellement, on peut aussi y dépenser
kut rjē. natyrelmā, ɔ pə osi i depāse
beaucoup d'argent, mais c'est tout aussi amusant de
boku darzā, mē se tu -tosi amyzā d
regarder les autres dépenser leur argent.
rəgarde le -zo:trə depāse lær arzā.

Voici Madame Bella qui appelle un client: «Entrez
vwasi madam belə ki apəl ē kliā: «ātre

donc, jeune homme! Madame Bella vous ouvrira les
dō, zæn om! madam belə vu -zuwvira le

portes de l'avenir pour un billet de cent francs. Cent
port dā ləvni:r pur ē biʃe d sā frā. sā

francs pour connaître votre destin! Entrez, Monsieur,
frā pur kɔn:et vɔt destē! ātre, mɔsjə,

c'est une chance qui ne se présentera plus, car Madame
se -lyn fā:s ki n sə prezātra ply, kər madam

Bella part demain pour l'Amérique! N'hésitez pas,
bela pa:r damē pur lamerik! nezite pa,

Monsieur! » Et le jeune homme n'hésite plus, il entre.
masje!» e l zæn om. nezit ply, il ā.tr.

Dans une dizaine de minutes, il connaîtra son avenir
dā -zyn dizen da minyt, il konetra sō -navni:r

aussi bien que son passé, il quittera Madame Bella
osi bjē k sō pase, il kitra madam bela

jurant qu'il ne croit rien de ce qu'elle lui a dit, mais
zyrā kil nā krwa rjē d sō kel luy a di, mē

cachant dans son cœur des rêves secrets.
kafā dā sō kœ:r de rē:v sākre.

Mais voici venir le plus beau moment de la journée
mē vwasi vni:r lā ply bō momā d lā zurne

de Paris, le moment où, le soleil s'étant couché, la nuit
d pari, lā momā u, lā solē:j setā kuse, lā nyi

n'est pas encore venue: c'est « l'heure bleue ». Il y a
nē pa -zākō:r vony: se «lœ:r blē». il ja

une demi-heure à peine, les vieilles, trop vieilles mai-
yn dāmiœ:r a pēn, lē vjē:j, trō vjē:j mē-

sons de Paris montraient encore leurs grandes bles-
zō d pari mōtre ākō:r lœr grā:d blē-

sures; il y a une demi-heure, Paris était une vieille
sy:r; il ja yn dāmiœ:r, pari etē -tyn vjē:j

ville de plus de deux mille ans. Et voilà que mainte-
vil dā ply d dō mil ā. e vwala k mēt-

nant, le soleil du plein jour disparu, avec sa lumière
nā, lā solē:j dy plē zu:r dispary, avek sa lymjē:r

une demi-heure à
 peine = tout juste
 une demi-heure,
 un peu moins d'u-
 ne demi-heure

recouvre ɔ: cou-
vre complètement



un voile

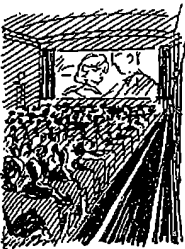
sous les yeux de
ɔ: devant

qui ɔ: celui qui

s'accomplir (fa-
mille de finir) =
se faire

laid
la laideur

La Ville Lumière
est le nom que les
Français donnent
à Paris.



un cinéma

trop dure, une ombre douce est descendue sur Paris.
tro dy:r, yn ɔ:brə dus e desādɥ syr pari.

Elle recouvre tout de son voile bleu de rêve, cachant
el raku:vɔ tu də sɔ vval blə d re:v, kafā

tout ce qui n'est pas beau. Et lentement, sous les yeux
tu s ki nɛ pa bo. e lātmā, su le -xjə

de qui sait regarder, un miracle s'accomplit, chaque
d ki se rgardɛ, ɛ mira:klə sakʃpli, fak

soir tout aussi nouveau et aussi merveilleux. En une
swa:r tu -losi nuvo e osi mervejə. ā -nyn

heure à peine, la fatigue et les laideurs d'une vieille
æ:r a ʃɛn, la fatig e le ledæ:r dyn vjɛ:j

ville ont été lavées et la Ville Lumière a retrouvé son
vil ɔ -tɛtɛ lave, e la vil lymjɛ:r a ratruvɛ sɔ

visage toujours jeune de la nuit. Fini le travail gris
viza:ʒ tuʒu:r ʒœn də la nyi. fini l trava:j gri

du plein jour! C'est l'heure de la joie et de la gaieté!
dy plɛ ʒu:r! se læ:r də la ʒwa e d la gɛtɛ!

Il faut vivre maintenant!

il fo vi:vɔ mɛtnā!

Mais vivre, c'est mille choses différentes, car chacun
mɛ vi:vɔ, se mil fo:z dɛfɛrā.t, kar fakā

a sa manière de s'amuser. Les uns vont danser, les
a sa manjɛ:r də samɥzɛ. le -zɛ vɔ dāse, le

autres vont au théâtre, voir un nouveau spectacle, ou
-zo:trə vɔ -to tea:tr, vwa:r ɛ nuvo spektakl, u

au cinéma, voir un nouveau film. Les uns y vont pour
o sinema, vwa:r ɛ nuvo film. le -zɛ i vɔ pur

voir quelque chose de beau, d'autres pour faire passer
vwa:r kelkə ʃo:z də bo, do:trə pur fe:r pase

le temps, d'autres encore pour admirer leur acteur
l tã, do:tr əko:r pur admire lær aktœ:r

ou leur actrice préférés. Devant les cinémas des
u lær aktɾis pɾefere. dɔvã le sinema de

grands boulevards, on fait la queue pour voir le der-
grã bulva:r, ɔ fe la kə pur vwa:r lə der-

nier film.

nje film.

Il y en a qui préfèrent écouter de la bonne musique,
il jã -na ki pɾefe:r ekuite d la bon myzik,

d'autres préfèrent la musique moins sérieuse, les chan-
do:trə pɾefe:r la myzik mwẽ serjə:z, le fã-

sons à la mode. D'autres encore préfèrent fuir le bruit
sɔ a la mod. do:tr əko:r pɾefe:r fyi:r lə bɾɔɪ

et la foule et se promener le long de la Seine, en com-
e la ful e s pɾɔmne lə lɔ d la sɛ:n, ă kɔ-

pagnie de celui ou de celle pour qui bat leur cœur.

papi d sɔɣi u d sɛl pur ki ba lær kœ:r.

Et nous voilà revenus là où nous avons commencé
e nu vwala rvɛny la u nu -zavjɔ kɔmãse

notre tour de Paris. La nuit est tombée sur la Ville
not tu:r də pari. la nyi ɛ tɔbe syr la vil

Lumière, apportant aux uns le sommeil, appelant les
lymjɛ:r, ăpɔrtă -to -zã l sɔmɛ:j, ăplă le

autres au travail. Car pas un instant, Paris ne cesse
-zo:tr o trava:j. kar pa -zã -nɛstă, pari n ses

un acteur (une ac-
 trice) = personne
 qui a un rôle dans
 un film ou au thé-
 âtre

de vivre, toujours aussi jeune malgré ses deux mille
də vi:vɾ, tuʒu:r osi ʒœn malgre se də mil
 ans, Paris, la ville aux mille visages et aux cent
ā, pari, la vil o mil viza:ʒ e o sã
 langues diverses, Paris, capitale du monde... »
lã:g divers, pari, kapital dy mɔ:d...

Pendant que M. Doumier parlait, personne n'avait
pãdã k masjə dumje parle, person nave
 remarqué que la pendule du salon avait sonné dix
rmarke k la pãdyl dy salɔ ave sone di
 heures. Personne non plus n'avait remarqué que quel-
-zœ:r. person nɔ ply nave rmarke ka kel-
 qu'un avait sonné et qu'Amélie avait ouvert, puis re-
kœ ave sone e kameli ave -tuve:r, pyi r-
 fermé la porte. Et personne non plus n'avait entendu
ferme la port. e person nɔ ply nave -tãtãdy
 la porte du salon s'ouvrir tout doucement.
la port dy salɔ suvri:r tu dusmã.

Quand une voix d'homme s'écria: « Bravo! » aux der-
kã -tyn vwa ðom sekria: «bravo!» o der-
 niers mots de M. Doumier, Marie-Anne et Fatima
nje mo d masjə dumje, mari a:n e fatima
 poussèrent un cri de surprise, suivi d'un cri de joie de
puse:r œ kri d syrpri:ʒ, syivi dœ kri d ʒwa d
 toute la famille: «André!» En un instant, le jeune
tut la fami:j: «ãdre!» ā -nœ -nẽstã, la ʒœn
 homme est entouré et doit répondre à mille et une
om e -tãture e dwa repɔ:dr a mil e yn

mille et une =
 un très grand
 nombre

questions. D'où vient-il? pourquoi? comment? com-
kestjō. du vjē -til? purkwa? kōmā? kō-

bien de jours reste-t-il? où ira-t-il après? Seuls, M.
bjē d zu:r rest -til? u ira -til apre? sœl, masjo

Dournier et Robert se taisent, le premier avec un sou-
dumje e robe:r sœ tē:z, la prēmje avek æ su-

rire amusé aux lèvres, le deuxième de plus en plus
ri:r amyze o lē:vr, la dœzjem dœ ply -zā ply

étonné. Tout à coup, Marie-Anne demande à son beau-
-zœtne. tu -ta ku, mari a:n dœmā:d a sō bo-

père: « C'était cela, votre surprise, beau-père? » « Oui,
pe:r. «sets sla, vœt syrpriz, bope:r?» «wi,

ma petite. » « J'avais presque deviné. » « Je sais, ma
ma ptit. » «zave presk devine. » «zœ se, ma

petite, je sais. » « Ah? » fait la jeune femme, cachant son
ptit, zœ se. » «a?» fœ la zœn fam, kœfā sō

visage en feu aux regards des autres. A ce moment
viza:z ā fœ o rga:r . de -zo:tr. a s mœmā

Robert, poliment, dit bonne nuit à son oncle, sort sans
robe:r, polimā, di bœn nyi a sō -nō:kl, sœ:r sā

être vu et monte dans sa chambre, sentant qu'il est de
-zœ:trœ vy e mō:t dā sa fā:br, sātā kil e dœ

trop dans cette compagnie.

tro dā set kōpœni.

A onze heures, Marie-Anne monta dire bonne nuit
a ō:z œ:r, mari a:n mōta di:r bœn nyi

aux enfants, et pour une fois, ils furent sages comme
o -zāfā, e pur yn fwa, il fy:r sa:z kœm

fait ɔ: dit

en feu ɔ: rouge
comme le feu

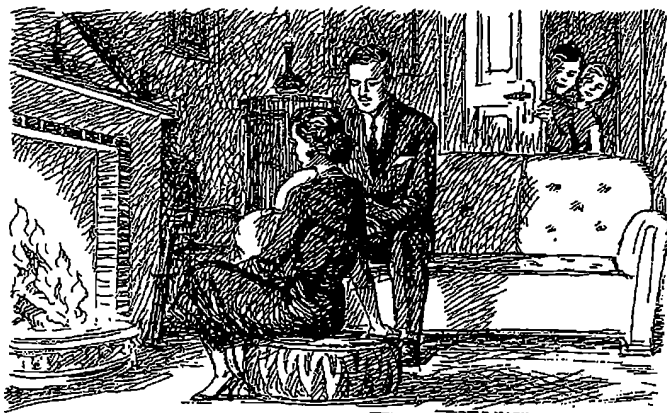
il est de trop = on
n'a pas besoin de
lui

sage comme une
image = très sage



une flamme

des images. La jeune femme put donc redescendre un
de -zima:ʒ. la ʒœn fam py dɔ̃ rɔdesã:dr æ
 quart d'heure plus tard. Quand elle rentra au salon,
ka:r dœ:r ply ta:r. kã -tel rãtra o salɔ̃,
 Fatima en était sortie, elle aussi. Elle avait voulu
fatima ã -netɛ sorti, el osi. el ave vuly
 faire un tour au jardin, dit M. Doumier. Marie-Anne
fe:r æ tu:r o ʒardẽ, di masjɔ̃ dumje. mari a:n
 la remercia en son cœur, et s'assit en souriant douce-
la rmersja ã sɔ̃ kœ:r, e sasi ã surjã dus-
 ment devant la cheminée. Elle regardait les flammes
mã dvãˈ la ʃmine. el rɔgarde le fla:m
 danser gaiement, elle ne voyait pas André, mais elle
dãse gemã, el nɔ vwaʒe pa ãdre, me el
 sentait sur elle le regard sérieux et tendre en même
sãte syr el la rga:r serjɔ̃ e tã:dr ã me:m
 temps de ses yeux bruns. Elle était heureuse.
tã dɔ se -zjɔ̃ brã. el ete -tœrɔ:z.



Soudain, la porte du salon s'ouvrit lentement, une
sudē, la pōrt dy salō suvri lātāmā, yn

petite tête se montra, puis une autre, et Jeanne et
petit ts:t sō mōtra, pūi yn o:tr, e za:n e

Arthur entrèrent en se tenant par la main. « Com-
arty:r ātre:r ā s tanā par la mē. «ko-

ment? Vous ne dormez donc pas? Que voulez-vous? »
mā? vu n dorme dō pa? kō vule vu?»

leur demanda Marie-Anne. Les deux enfants se regar-
lēr dāmāda mari a:n. le dō -zāfā s rēgar-

dèrent, puis Arthur dit à André: « Tu sais, oncle André,
dē:r, pūi arty:r di a ādre: «ty se, ō:kl ādre,

on serait très tristes si tu nous quittais. Et maman
ō sre tre trist si ty nu kite. e māmā

on serait o: nous
serions

aussi. Alors voilà, on voulait te dire, Jeanne et moi,
osi. alō:r vvala, ō vule t di:r, za:n e mwa,

qu'on t'aime bien, tous les trois.» Dans les minutes
kō te:m bē, tu le trwa.» dā le minyt

qui suivirent, il se passa tant de choses que Marie-
ki syivi:r, il sō pasa tā d fo:z kō mari

suivirent = ont
suivi

Anne et André, plus tard, purent en parler pendant
a:n e ādre, ply tā:r, py:r -tā parle pādā

des heures. Avec un petit soupir content, le vieux
de -xœ:r. avek ā pti supi:r kōtā, lō vjō

M. Doumier sortit sur la pointe des pieds. Il avait
māsjo dumje sorti syr la pwe:t de pje. il ave

envie de faire un petit tour au jardin, lui aussi. Et les
āvi d fe:r ā pti tu:r o zardē, lūi osi. e le

deux jeunes gens restèrent seuls avec les deux en-
da zœn zā reste:r sæl avek le dœ -zā-
 fants. « Quelle belle scène de famille, » se dit M.
fā. «kæl bel sœ:n dæ fami:ʃ,» sɑ di mæsʃə
 Doumier à voix basse, en jetant un dernier regard dans
dumiʃe a vwa bas, ɑ zotā æ dœrniʃe rga:r dā
 le salon par la fenêtre du jardin. Puis, il alla rejoin-
l salɔ̃ par la fne:trə dy zardē. pyi, il ala ʀœʒwē:-
 dre Fatima.
dœ fatima.

— — — — —

Peu après Noël, M. et Mme Comaux dirent adieu
pœ apre noel, mæsʃə et madam komo di:r adʃø
 à M. Doumier et à la vieille Amélie et quittèrent
a mæsʃə dumiʃe e a la vʃe:ʃ ameli e kite:r
 Villebourg avec les enfants. Ils allaient faire un court
vilbu:r avek le -zāfā. il -zale fœ:r æ ku:r
 voyage en Suisse avant d'aller tous les quatre à Paris,
vwaʃa:ʒ ā syis avā dale tu le katr a pari,
 où André avait acheté un très bel appartement de six
u ādre ave -tastē æ tre bel apartamā d si
 pièces dans une maison dans l'Ouest de Paris. C'était
pjes dā -zyn mezɔ̃ dā lʁwest dæ pari. sɛtə
 un peu loin du centre, mais les appartements du centre
-læ pœ lwē dy sɑ:tr, mæ le -zaptamā dy sɑ:tr
 étaient trop chers, avait dit André « Que veux-tu
etə tro fœ:r, ave di ādre. «kə vø ty

que cela me fasse? » lui avait répondu Marie-Anne,
kə sla m fas? » *lyi ave repōdy mari a:n*,

« puisque je suis avec toi. » Elle était heureuse. Les
«pyisk ʒə syi -zavək twa.» el ete -ləvə:z. le

enfants trouvaient que c'était comme dans un film.
-zāfā truve k sete kom dā -zā film.

André et Marie-Anne auraient voulu que Fatima
ādre e mari a:n ore vuly k fatima

vienne avec eux à Paris, mais la jeune fille préféra
vjen avək ø a pari, me la ʒœn fi:j pʁefera

rester à Villebourg, avec le père d'Henri. Au fond de
reste a vilbu:r, avək lə pɛ:r dāri. o fɔ̃ d

son cœur fidèle, elle ne réussissait pas à pardonner à
sɔ̃ kœ:r fidɛl, el nə reysisɛ pa a pardɔnɛ a

Marie-Anne d'avoir trahi son premier amour. C'était
mari a:n davvə:r trai sɔ̃ pʁəmje -ramu:r. sete

injuste, elle le savait, mais c'était plus fort qu'elle.
-tēʒyst, el lə savɛ, mɛ sete ply fɔ:r kɛl.

M. Doumier fut très heureux de la décision de Fa-
masjə dumje fy trɛ -zœvə d la desizjɔ̃ d fa-

tima. Il aurait été très triste de se retrouver de nou-
tima. il ore -tɛtɛ trɛ trist dɔ s ratruvɛ d nu-

veau tout seul. Et même la vieille Amélie se montra
vo tu sɛl. e mɛ:m la vje:j ameli s mɔ̃tra

assez contente, car Fatima lui rendait mille petits ser-
asɛ kɔ̃tā:t, kar fatima lyi rāde mil pɛti ser-

vices d'une façon si gentille que la vieille femme, elle
vis dyn fasɔ̃ si ʒāti:j kə la vje:j fam, el

que veux-tu que
 cela me fasse? =
 cela n'a aucune
 importance pour
 moi

c'est plus fort que
 moi = c'est un
 sentiment que je
 ne peux pas com-
 battre

aussi, aurait été fort triste, à sa manière, de la perdre.
osi, ɔʁe -tete fo:r trist, a sa manje:r, də la perdr.

Au mois de mai, enfin, Josette, la fille de M. Doumier,
o mwa d me, āfē, ʒozet, la fi:j də masjə dumje,

vint demeurer à Villebourg avec sa fillette. Le bonheur
vē dincere a vilbu:r avek sa fijet. lə bɔnœ:r

du vieux père fut alors complet.

dy vjə pe:r fy -tabo:r kōplē.



EXERCICE A.

Le long de la Seine, il y a beaucoup de —, qui vendent des livres. Beaucoup de ces livres sont —, mais la plupart ont appartenu à une ou plusieurs personnes. Ceux qui les achètent ne sont pas —, ils prennent leur temps. Leur portefeuille est —, ils ne sont pas riches.

On peut acheter autre chose sur les — de la Seine. On peut, par exemple, y acheter des —. Briochard en — depuis l'âge de dix ans. Autre part, il y a des marchands de fleurs, des marchands d'oiseaux et des marchands de —. Et il y a aussi beaucoup de pêcheurs, à qui la Seine permet de manger — une fois par jour.

Il y a aussi beaucoup de —, chacun devant son tableau. Et chacun rêve de devenir —. Et qui sait? Peut-être son tableau aura-t-il un jour sa place dans un des — de Paris.

Un des plus jolis ponts de Paris est le vieux pont des Arts: on n'y voit que des —, pas une auto. Il est construit uniquement à leur —. On peut y allumer sa pipe en toute — et rêver sans être dérangé.

Une des manières les plus — de voir Paris est de faire un tour en bateau-mouche. On voit tant de choses pendant que le bateau — doucement sur l'eau. En plein centre de Paris, on peut voir également des hommes en — de bain qui nagent dans la Seine et prennent des bains de soleil.

Chaque soir ou presque, dans quelque quartier de Paris, il y a —: on allume des lampes de toutes les

MOTS:

un acteur
une actrice
un appartement
un artiste
un avenir
une avenue
un bateau-mouche
un billet de mille
un blaireau
une chance
un cinéma
un clown
un costume
une danse
un embarcadère
une fatigue
une fête
un film
une flamme
une foire
une gaîté
une laideur
un miracle
la musique
le nylon
un opéra
un peintre
un piéton
un professeur
un repos
un tableau
un timbre
une tranquillité
un usage
un voile
bouillant
célèbre
charmant
gratuit

Chapitre cinquante (50).

indifférent
neuf
quelconque
s'accomplir
cachant
collectionner
convenir
dépenser
enlever
garantir
glisser
jeter
user
gratuitement
changer d'idée
de quoi faire
en plein cœur
de
faire du théâtre
Nouvel An
pour une fois
se rendre à
tel quel
Anatole
Baudoyer

couleurs, on joue de la — de danse. Un jour ou l'autre, chaque quartier a sa —, où l'on s'amuse beaucoup.

EXERCICE B.

Voici de nouveau une petite histoire sans paroles. A vous de la raconter!



Ces dessins sont très simples et nous vous demandons donc, cette fois, de nous raconter ce qui se passe entre les dessins également. Que dit l'homme à la police? Comment est-il possible de reconnaître des billets de mille, par exemple, que l'on a perdus? Comment peut-on savoir que le portefeuille a appartenu à l'homme? Comment a-t-on trouvé le voleur? Qu'arrivera-t-il au voleur, après cette histoire?

EXERCICE C.

garantir**a garanti****garantit****garantissait****garantira**

Le camelot — que sa marchandise est bonne. Il l'a — à tous ceux qui ont bien voulu l'écouter. « Pouvez-vous me la — ? » demande un client. Si le camelot ne — pas ses marchandises, le client n'achèterait rien. Mais même si les marchandises étaient mauvaises, le camelot les — quand même.

enlever**a enlevé****enlève****enlevait****enlèvera**

Quand Jean est entré, il a — son chapeau. On — toujours son chapeau quand on entre chez quelqu'un. Si Jean ne l'— pas, on le regarderait avec étonnement. Il a aussi appris à — son chapeau quand il rencontre une personne qu'il connaît. « Quand tu diras bonjour, tu — ton chapeau, » lui disait son père.

s'accomplir**s'est accompli****s'accomplit****s'accomplissait****s'accomplira**

Quand Jeanne d'Arc entre dans la ville d'Orléans, tous les soldats croient qu'un miracle s'est —. Pour les soldats de Jeanne, il s'— un miracle chaque fois qu'il arrive une chose qu'ils ne peuvent pas expliquer. Il s'— beaucoup de miracles, à cette époque. Aujourd'hui, peu de gens croient qu'il puisse s'— des miracles. Mais il s'en — peut-être encore, malgré tout.

EXERCICE D.

Nous voici arrivés au dernier exercice du « Français par la Méthode Nature ». Et pour terminer d'une façon amusante, voici ce que nous vous demanderons de nous raconter.

Si vous allez en France, ou la prochaine fois que vous irez en France, que ferez-vous?

RÉSUMÉ

Féminin et pluriel

Dans ce dernier résumé du « Français par la Méthode Nature », nous allons vous rappeler comment on forme le féminin et le pluriel des adjectifs et des substantifs en français.

1) Le féminin des adjectifs

La règle générale est que l'on ajoute un -e au masculin (petit, petite; grand, grande). Cela change souvent la prononciation des mots, mais ce n'est pas toujours le cas (aîné, aînée; mûr, mûre). Quand le masculin se termine lui-même par un -e, le féminin garde la même forme (aveugle, aveugle; brave, brave).

Mais cette règle générale n'est pas suivie par tous les adjectifs, loin de là. Voici les cas que vous avez rencontrés où le féminin ne se forme pas selon cette règle:

-er, -ère

Entier, entière; premier, première; dernier, dernière; étranger, étrangère; particulier, particulière; cher, chère; prisonnier, prisonnière; etc.

-eux, -euse

heureux, heureuse; nerveux, nerveuse; amoureux, amoureuse; luxueux, luxueuse; courageux, courageuse;

délicieux, délicieuse; douloureux, douloureuse; furieux, furieuse; etc.

italien, italienne; autrichien, autrichienne; européen, européenne; napoléonien, napoléonienne; parisien, parisienne; quotidien, quotidienne; mien, mienne; tien, tienne; sien, sienne; etc.

secret, secrète; complet, complète; etc.

public, publique; etc.

beau, belle; nouveau, nouvelle;

blanc, blanche;

bon, bonne; etc.

doux, douce;

naturel, naturelle; nouvel (nouvel an), nouvelle; etc.

neuf, neuve; etc.

pareil, pareille; vieil, vieille; etc.

gentil, gentille.

-en, -enne

-et, -ète

-c, -que

-eau, -elle

-e, -che

-on, -onne

-x, -ce

-el, -elle

-f, -ve

-eil, -eille

-il, -ille

2) Le féminin des substantifs

Un certain nombre de substantifs ont aussi une forme masculine et une forme féminine, parce qu'ils désignent des personnes, et ont donc besoin des deux formes, selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. La règle générale est la même que pour les adjectifs: on ajoute un -e au masculin pour avoir le féminin (client, cliente; cousin, cousine). Mais dans beaucoup de cas, le féminin se forme selon d'autres règles. Voici celles que vous avez apprises:

Acheteur, acheteuse; vendeur, vendeuse; chercheur, chercheuse; nageur, nageuse; pêcheur, pêcheuse; rêveur, rêveuse; voyageur, voyageuse; voleur, voleuse; etc.

-eur, -euse

Chapitre cinquante (50).

-en, -enne	citoyen, citoyenne; Italien, Italienne; Parisien, Parisienne; Européen, Européenne; etc.
-er, -ère	couturier, couturière; ouvrier, ouvrière; sorcier, sorcière; etc.
-on, -onne	patron, patronne; etc.
-an, -anne	paysan, paysanne; etc.
-if, -ive	veuf, veuve.

3) Le pluriel des adjectifs et des substantifs

La règle générale est que le pluriel des mots français (adjectifs et substantifs) se forme en ajoutant un -s au singulier (petite, petites; maison, maisons). Naturellement, si le mot a déjà un -s au singulier (parfois un -z ou un -x, comme dans « nez », « vieux », « nerveux », etc.), le pluriel garde la forme du singulier. Mais dans un grand nombre de cas, le pluriel se forme selon d'autres règles. Voici celles que vous connaissez:

-al, -aux	Principal, principaux; central, centraux; égal, égaux; général, généraux; national, nationaux; etc. hôpital, hôpitaux; animal, animaux; cheval, chevaux; signal, signaux; maréchal, maréchaux; général, généraux; canal, canaux; journal, journaux; etc.
-eau, -eaux	beau, beaux; nouveau, nouveaux; etc. bateau, bateaux; bureau, bureaux; cadeau, cadeaux; chapeau, chapeaux; chameau, chameaux; château, châteaux; drapeau, drapeaux; morceau, morceaux; etc.
-ail, -aux	travail, travaux; etc. (Mais attention! Pas « detail », qui au pluriel fait « détails », selon la règle générale!)
-el, -eux	ciel, cieux;
-eu, -eux	feu, feux; cheveu, cheveux; jeu, jeux; lieu, lieux; neveu, neveux; etc.